

M

LES
MISSIONS CHRÉTIENNES

2

M

T

PARIS — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

248

LES
MISSIONS CHRÉTIENNES

PAR
T. W. M. MARSHALL

Chevalier de l'Ordre de Saint-Grégoire-le-Grand

OUVRAGE
TRADUIT DE L'ANGLAIS AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

AUGMENTÉ ET ANNOTÉ
PAR
LOUIS DE WAZIERS

TOME SECOND



PARIS
AMBROISE BRAY, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

20, RUE CASSETTE, 20
(CI-DEVANT RUE DES SAINTS-PÈRES)

1865



*Bibliothèque,
Le Séminaire de Québec,
3, rue de l'Université,
Québec 4, QUE.*

1

M

Bi
la me
Cing
une
rogé
les Ca
qui l
apôtr
devar
ont r
rivaux
ont r
forcé
je co
Ne
famil

LES MISSIONS CHRÉTIENNES

CHAPITRE VIII

MISSIONS DU LEVANT, DE LA SYRIE ET DE L'ARMÉNIE

Bien des pays nous ont dévoilé leurs secrets, en proclamant tous la même vérité. Nous avons interrogé les Chinois et les Hindous, les Cingalais et les Maoris, et les nombreuses tribus qui ont trouvé une demeure dans les îles de l'océan Pacifique. Nous avons interrogé les Maures et les Coptes, les Nègres et les Éthiopiens ; enfin, les Cafres et les Hottentots se sont fait entendre ; malgré les ténèbres qui les entourent, eux aussi commencent à discerner entre les apôtres de Jésus et les émissaires de l'homme. Tous se sont inclinés devant les humbles mais intrépides messagers de la croix ; tous ont reconnu les envoyés de Dieu. Ils ont repoussé les prédicants rivaux qui ne possèdent ni la vocation ni les dons des apôtres. Ils ont rendu le témoignage que les esprits mauvais furent souvent forcés de produire par la bouche des païens : « Je connais Jésus, je connais Paul ; mais vous, dites-moi qui vous êtes ? »

Nous arrivons à ces contrées où les plus puissantes races de la famille humaine ont tour à tour régné ou servi ; à cette terre si

renommée dans l'histoire, où le christianisme enfantait ses premiers martyrs et remportait ses premiers triomphes. Depuis lors, ces nations ont changé, mais non pas à la façon des autres peuples. Dans cet Orient mystérieux qui condamne par son silence et par sa gravité les races inconstantes de l'Occident, l'erreur sait usurper les prérogatives de la vérité, et conserve encore les mêmes formes extérieures, après tant de siècles d'un continuel défi porté à la sentence divine, prononcée à Éphèse et à Chalcédoine. Les leçons de dix siècles jointes à la profonde misère des quatre derniers n'ont pu instruire les disciples de Nestorius, d'Eutychès et de Photius; mais, dans ces derniers temps, un appel au repentir a retenti : nous suivrons les échos de sa voix. Nous parlerons des Grecs et des Syriens, des Musulmans qui les gouvernent, et des Russes qui recherchent en secret les moyens de les fouler tous aux pieds.

MISSIONS PROTESTANTES.

LA MÉDITERRANÉE.

Nous entrerons dans la Méditerranée par le détroit célèbre que garde l'Angleterre du haut de sa forteresse redoutable. Commençons de ce point notre nouveau voyage ; car, même à Gibraltar, avec ses quelques milliers d'hommes entassés, nous trouvons un exemple de l'incessant contraste entre les enfants de l'Église et les enfants de l'erreur.

Un ministre protestant, qui avait quitté ses ouailles en Amérique, et qui leur adressait de chaque endroit des lettres pastorales, dans le but d'entretenir pendant son absence leur aversion pour l'Église romaine, a trouvé matière à ses missives dans Gibraltar. Après avoir visité l'église catholique et le temple protestant, il envoya à ses paroissiens éloignés une description de ce qu'il appelle « un contraste frappant. » « Dans l'église protestante, leur dit-il, je n'ai jamais vu à genoux un seul des soldats présents. Oh ! que les catholiques ont l'avantage ! Les centaines d'hommes qui étaient là paraissaient tout yeux et tout oreilles ; mais *ici* (dans l'église protestante), tous bâillaient, sommeillaient, et ne faisaient aucune attention¹. »

¹ *Glimpses of the Old World*, par le Rév. John A. Clarke, D. D., recteur de l'église Saint-André, à Philadelphie, vol. I, ch. II, p. 56, 68. — Un ministre anglican fait une peinture semblable d'une église des Vaudois, que les orateurs anglais représentent comme étant les plus dévots chrétiens de l'Italie : « Il ne semblait pas qu'il y eût beaucoup

Ce récit d'un ministre américain est confirmé en ces termes par un écrivain anglais : « L'état de la religion, lors de mon séjour à Gibraltar, était décourageant... Il n'y a littéralement là aucun attachement à l'Église ¹. »

Nous pouvons remarquer qu'un voyageur russe, l'aimable comte Schouvaloff, paraît avoir dû la grâce de sa conversion en observant ce même « contraste, » qui n'a produit qu'une impression passagère sur le docteur Clark. « Ce qui me frappait et m'édifiait dans les églises catholiques, c'était le profond recueillement des fidèles agenouillés ; je comparais leur attitude modeste et humble à l'agitation très-souvent indécente, à l'ennui profond, aux regards distraits et aux conversations continuelles d'un grand nombre de nos coreligionnaires pendant l'office divin ; je trouvais quelque chose d'officiel dans leur manière de prier, et malgré moi j'étais obligé de convenir qu'il y avait plus de piété chez les catholiques que chez les grecs ². »

Arrêtons-nous à une autre forteresse, que nous trouvons sur notre passage, en nous rendant aux îles de la Grèce. Malte a été depuis un demi-siècle le quartier général du protestantisme dans le Levant. Il y a près de quarante ans, M. Jowett recommandait ce séjour aux sociétés anglaises comme centre d'opérations, parce que, disait-il, « à Malte le climat est sain ; on y jouit pleinement de la protection de l'Angleterre, et d'un degré de confortable que l'on rencontre rarement dans les pays étrangers : ce qui en fait une résidence de premier choix pour une famille de missionnaires ³. » Ces considérations décisives prévalurent. Pendant trente ans un déluge de brochures et de Bibles est allé, de Malte, inonder les deux rivages de la Méditerranée. Dans la seule année 1851, les Sociétés anglaises se vantent d'avoir envoyé de cette résidence favorite « quatre millions sept cent soixante mille pages, toutes en grec moderne ⁴. » La même année, les Américains seuls ont répandu « à peu près trois cent cinquante mille volumes, contenant vingt et un millions de pages ⁵. » Depuis lors, les Anglais et les Américains en ont distribué bien plus.

de respect extérieur parmi les membres de l'Église, qui entraient et sortaient incessamment ; et le nombre des assistants n'était nullement en rapport avec la grandeur de l'édifice. » (*The Italian Valleys of the Pennine Alps*, par le Rév. S. W. King, M. A., ch. x, p. 226.

¹ *The Canary Isles*, par le Rév. Thomas Debarry, M. A., ch. xviii, p. 215. 225.

² Schouvaloff, *Ma conversion et ma vocation*, ch. iii, p. 209.

³ *Christian Researches in the Mediterranean*, p. 376, 5^e édition.

⁴ *History of American Missions*, par le Rév. Joseph Tracy, p. 215.

⁵ P. 235.

A Malte, « un collège protestant » a été établi, dans le but de donner l'instruction, avec la nourriture et le logement, à ceux des Orientaux que l'on pourrait attirer : sorte de refuge ou d'hospice à l'usage des aventuriers les plus adroits de toute espèce.

C'est dans cette maison qu'Achilli trouva un asile ; et l'on peut douter si jamais quatre murs, dans la chrétienté, ont renfermé en même temps une réunion aussi singulière de rusés comédiens, que le collège protestant de Malte. Achilli lui-même, comme nous le verrons, n'est pas un échantillon exagéré de ses hôtes. Le personnage qui porte le titre « d'évêque de Gibraltar » a reconnu, nous assure-t-on, qu'il n'était pas content d'Achilli ; il espérait qu'après leurs bons rapports, et par suite de l'opinion favorable qu'Achilli avait de l'Église anglicane, il serait entré dans *notre* Église, plutôt que de jeter les fondements d'une autre¹. »

Sans doute Achilli devenu, dit-on, swedenborgien, avait fait naître cet espoir, et trouvait son avantage en affectant de l'estime pour l'Église anglicane. Un homme si fécond en ressources devait avoir peu de difficultés à surpasser en finesse l'aimable dignitaire, dont un voyageur bien connu fait ainsi la peinture. « Le docteur Tomlinson agissait comme un danseur de corde épiscopalien, se tenant toujours en équilibre entre le puséyisme et l'évangélisme ; il réussit, de cette façon, à mettre le trouble parmi les quelques protestants de l'île. C'était éminemment un homme sans aucune décision de caractère². » Achilli et ses compagnons semblent avoir découvert cette faiblesse.

Le collège de Malte avait un besoin urgent de recrues ; on consentit à les recevoir à n'importe quelle condition. Ce fait une fois connu en Orient, les revenus de ce collège furent dilapidés par d'adroits Asiatiques, qui adaptèrent chacun à leur position respective la pièce nouvelle, qu'on pourrait appeler : « Achilli et l'évêque de Gibraltar, » en la faisant passer par toutes les modifications possibles du burlesque, mais toujours à leur avantage. Quelques traits, rapportés par des écrivains protestants, méritent attention.

Le premier est le cas du docteur Naudi, décrit longuement par le docteur Clark. Se disant converti protestant, Naudi fut entretenu longtemps par la société *Church missionary*, à laquelle il envoyait des relations périodiques bien accueillies, qui annonçaient l'accroissement rapide du protestantisme en Orient et l'encombrement de sa chapelle.

¹ Docteur Achilli, *and the Malta Protestant College*, p. 9 (1851).

² Richardson, *Travels in the Great Desert of Sahara*, vol. I, ch. viii, p. 255.

La « diffusion du protestantisme dans le Levant » devint le thème favori de brillants discours, jusqu'à ce que le docteur Joseph Wolff, toujours actif et scrutateur, résolut de visiter « le temple de Naudi, » pour être témoin de ses triomphes évangéliques. Alors se révéla un mécompte. « Il reconnut que le docteur Naudi *n'avait jamais fait là de service divin,* » quoiqu'il eût, *pendant des années,* composé des rapports sur ses fonctions évangéliques, et qu'il reçût d'Angleterre les fonds nécessaires pour accomplir son œuvre¹.

Le second fait est rapporté par le docteur Wolff lui-même. « Antonio Fabri, chancelier du consul anglais, nous assura qu'il était convaincu de la vérité de la religion protestante. » Mais Antonio était un acteur très-inférieur au docteur Naudi, et trahit trop tôt son secret. « Nous découvrîmes, rapporte le docteur Wolff, qu'il faisait cet aveu afin d'obtenir notre consentement à son mariage avec notre bonne anglaise². »

Stephanos Carapiet était un autre converti de la même espèce : « Il arriva de Beyrouth, et me demanda de lui donner de l'argent pour aller à Malte, afin de se joindre aux missionnaires américains, par lesquels il disait avoir été converti. Il était poète grec. » Le docteur Wolff eut apparemment la générosité d'accueillir sa demande, car il ajoute : « Après être resté quelques jours, il s'enivra souvent, de manière que nous dûmes le renvoyer³. »

Le docteur Carne nous parle aussi de « deux frères, » qui vinrent du Liban, — la réputation des missionnaires protestants s'était répandue de tous côtés ; — « habiles et astucieux l'un et l'autre, ils consentirent à être baptisés et à devenir d'utiles agents, sur la promesse de quelques centaines de livres sterling, qui devaient leur être payées par un ami de l'œuvre, riche et zélé⁴. »

Il est curieux de voir que ces Orientaux intriguants n'essayent jamais de jouer le même rôle auprès des missionnaires catholiques ; ils ont sans doute découvert que ceux-ci n'achètent pas les conversions ; et que les Anglais, qui se croient les plus habiles à juger, et les Américains, qui prétendent être le peuple le plus pénétrant du globe, sont seuls leurs victimes.

Voici le passage d'un rapport imprimé au collège de Malte ; il nous fera juger l'esprit qui le dirige. « Ici nous sommes à l'abri de

¹ Docteur Clark, *Glimpses*, etc., ch. viii, p. 165.

² *Journal*, p. 161.

³ P. 148.

⁴ *Letters from the East*, par Joseph Carne, esq., vol. II, p. 114 ; 3^e édition.

l'influence flétrissante du puséyisme, du romanisme et de tous les autres ismes de Satan¹. »

Trois ans plus tard, un ministre protestant nous aide à comprendre que les autorités de ce collège se contentent facilement. « Malte est au point de vue religieux une place forte de Rome, autant qu'au point de vue politique elle est une place forte de l'Angleterre. Il y a soixante et onze écoles catholiques romaines, deux cent cinquante-neuf chapelles et oratoires, quinze monastères et cinq couvents, tandis que les protestants anglicans n'ont qu'une seule église et deux chapelles². »

LA GRÈCE.

Ce pays, renommé pour les grandes actions qu'il a depuis longtemps cessé de produire, et plus fertile en paroles qu'en œuvres, paraît se soucier aussi peu, au dix-neuvième siècle qu'au quinzième, des maux qu'ont attirés ses erreurs et des grâces qu'il a perdues par ses crimes. S'il est un peuple dont l'histoire peut être comparée à celle des Juifs, et qui semble, par la singularité de sa destinée, avoir été frappé par la main de Dieu, à la face de toutes les nations, ce sont les Grecs. Depuis le jour où le schisme de Photius a été consommé, et que Michel Cerulaire maudit pour la première fois, en 1053, le vicaire de Jésus-Christ, ils ont subi des afflictions et des ignominies telles que jamais aucune autre nation chrétienne n'en a souffert³.

Vingt fois réunis à l'Église, vingt fois ils sont retombés dans le schisme. En vain étaient-ils avertis par des prélats de leur nation, qui affirmaient leur obéissance au Saint-Siège, et par des châtimens que leur orgueil refusait de comprendre. Déjà, comme Pachymère, Gregoras et d'autres historiens grecs le racontent, « à peine était-il une seule ville dans l'empire qui n'eût été deux ou trois fois au pouvoir d'un ennemi. » Déjà comme pour la race prosaite, chaque action nouvelle de félonie était promptement suivie de quelque jugement terrible⁴. L'Occident avait envoyé ses bandes vengeresses pour châtier les Juifs, et l'Orient rassemblait des

¹ *The Fifth Annual Report of the Malta Protestant College*, p. 13 (1855).

² *Voices of Many Waters*, par le Rév. T. W. Aveling, ch. xvi, p. 98 (1856).

³ On a inséré ici quelques lignes extraites d'un article, écrit il y a quelques années, sur les *Eglises russo-grecques et orientales*, et publié par l'auteur dans le *Dublin Review*, décembre 1847.

⁴ Leo Allatius, *de Eccles. Occident. et Orient. Perpet. Consens.*; — Naimbourg, *Histoire du Schisme des Grecs*.

armées plus formidables encore qui devaient écraser les Grecs. Le pouvoir envahisseur, destiné à les fouler aux pieds, devenait tous les jours plus fort. Les Ottomans frappaient à leurs portes, et comme des lions en fureur, « ils demandaient à Dieu leur proie. »

Alors, pleins d'épouvante, mobile le plus puissant de ces Grecs dégénérés, ils cherchèrent à se réconcilier avec la chaire de Pierre ; et au concile de Florence, en 1439, tous les prélats des Églises grecques et orientales confessèrent d'une seule voix que « le Pontife romain est le véritable vicaire de Jésus-Christ et le chef de toute l'Église. » Joseph, patriarche de Constantinople, à son lit de mort, laissa comme dernier legs, à sa nation et à son peuple, cette célèbre exhortation à l'obéissance et à l'unité dont il avait donné un immortel exemple ; et ce fut en la prononçant qu'il rendit son âme à Dieu ¹.

Mais la perfidie grecque devait encore provoquer un jugement qui serait le dernier. Grégoire, successeur de Joseph, après avoir lutté inutilement contre le nouveau schisme, se retira à Rome en 1451, prédisant la chute prochaine de Constantinople. Isidore, métropolitain des Russes et délégué du patriarche d'Antioche avec Bessarion, autrefois le plus habile champion des Grecs, suivirent son exemple. En vain le Pape Nicolas V avertit le dernier des Constantinins et lui annonça, comme un prophète, que « si avant trois ans les Grecs ne se repentaient pas et ne revenaient pas à l'unité, ils seraient traités comme le figuier de l'Évangile, déraciné parce qu'il était stérile ². Cette prophétie fut prononcée en 1451. Les musulmans environnèrent la cité maudite ; et en 1453, « frappée par la main de Dieu, » comme s'exprimait le patriarche de Constantinople, la schismatique métropole croula. Deux cent mille barbares, rappelant par leur fureur les légions de Titus, ne cessèrent de frapper que lorsque leurs bras fatigués ne purent tenir le glaive. Ainsi tomba le dernier empereur de Byzance. Le plus somptueux des temples chrétiens, souillé par un schisme incurable, devint le temple de l'Arabe imposteur. « Pleurez, dit un évêque grec, l'un des captifs de ce jour lamentable, pleurez sur vos malheurs, condamnez-vous vous-mêmes et non pas les autres ; semblables aux Juifs emmenés captifs à Babylone, vous avez méprisé le prophète Jérémie, prédisant la destruction et la captivité de Jérusalem ³. »

¹ Maimbourg, livre VI, année 1439.

² Gennadius, *Adv. Græcos : Theolog. Cura. Complet.*, tome V, p. 470.

³ Leonardi Echinensis, Episc. Mitylen, *Lib. de Captivitate Constantinopolis*.

La condamnation prononcée était enfin accomplie. Dès ce moment, la misère, le mépris et l'oppression furent le partage des communions orientales livrées à l'erreur. « Confondues avec les barbares, observe un éminent philosophe, elles portent le châtiment de leur schisme, et demeurent le seul peuple chrétien soumis à des maîtres qui ne le sont pas¹. » La destruction de Constantinople par Mahomet II et les destinées du peuple grec présentent, comme le remarque Montesquieu, tous les signes d'un jugement divin². Jusqu'à ce jour, à l'exception de ceux qui sont revenus à l'unité, et qui ont recouvré, par une noble soumission, la liberté qu'ils avaient perdue, les sectaires de Photius sont au nombre des plus dégradés parmi les races chrétiennes. « Depuis qu'ils se sont séparés du centre de l'unité, affirme un auteur qui les connaît, ils sont restés en dehors du mouvement de civilisation et de science qui porte en avant les autres peuples de l'Europe. Toute activité intellectuelle a cessé parmi eux... En perdant le sens élevé du christianisme, ils l'ont transformé en un culte de pratiques pharisaïques. Les simples prêtres n'ont plus eu la vertu du célibat ; et tous les évêchés, jusqu'au patriarcat de Constantinople, sont devenus le but et le prix d'une basse intrigue, sur laquelle le pouvoir temporel se plut à spéculer, en mettant à l'enchère ces dignités sacrées. La simonie s'étendit comme une lèpre sur toute la hiérarchie, et l'on trafiqua des choses saintes³. »

« Ils se font un jeu des misérables dignités de l'Église grecque, dit Édouard Burke, illustre homme d'État, les petites factions du harem qu'ils emploient pour les obtenir, les ventes continues auxquelles ils livrent sans cesse la même dignité... sont aussi dégradantes que toutes les autres oppressions mises ensemble, dont les musulmans écrasent les malheureux membres de l'Église orientale. Le clergé séculier est tellement méprisé, parce qu'il se marie, qu'on ne lui permet jamais d'aspirer aux dignités de sa propre Église⁴. »

L'abaissement des Grecs et des autres communions schismatiques de l'Orient est bien connu. « Notre plume se refuse, atteste un écrivain qui a raconté leurs origines, à retracer des tableaux trop humiliants pour notre triste condition humaine⁵. »

¹ M. de Bonald, *Législation primitive*, tome IV, sect. v, p. 175.

² *Grandeur et décadence des Romains*, ch. xxii.

³ M. Eugène Bérè, *Correspondance et Mémoires d'un Voyageur en Orient*, tome I, p. 152.

⁴ *On the Penal Laws against Irish Catholics*, Œuvres, vol. VI, p. 285-290.

⁵ *Grèce*, par M. Pouqueville, membre de l'Institut, p. 417.

Les Turcs, reconnaissant l'extrême différence entre les chrétiens latins et les chrétiens byzantins, indiquent habituellement par des expressions énergiques leur respect pour les uns et leur mépris pour les autres ; ils appelaient, il y a deux siècles, les catholiques *Beysadez*, « les nobles, » et les Grecs *Taïf*, « la populace ; » ils nomment encore les seconds *Francs*, terme de respect et d'honneur, et les derniers *Kafirs*, « hommes sans religion aucune. »

« Le musulman est étonné de voir classer les Grecs dans la grande famille des chrétiens d'Occident, observe un voyageur moderne. Ils n'ont gardé du christianisme que le nom. Le clergé ne comprend même pas la langue de sa liturgie. Nous les avons vus vendre des prières aux femmes turques, qui venaient en secret boire les eaux de quelque fontaine miraculeuse. Nous les avons vus vendre de l'eau-de-vie à la porte de leur église, et changer, pour ainsi dire, le sanctuaire en taverne, sous les yeux des mahométans justement dégoûtés d'une telle profanation. » La femme, qui doit toute sa dignité et toute son influence à la religion chrétienne, est retombée, au milieu des communions schismatiques d'Orient, dans une espèce de barbarie. « Les Grecs et les Arméniens schismatiques ont fait redescendre leur système social et la famille, pour ainsi dire, au niveau musulman¹. »

L'exactitude de ces appréciations n'est pas contestable ; cependant il faut reconnaître que les Grecs, malgré leur schisme entretenu par l'ignorance, malgré l'entourage et l'oppression des Turcs, ont conservé les principaux éléments du christianisme, et qu'ils ont encore eu la force, dans les temps modernes, de résister aux séductions protestantes.

Les faits indiqués sont confirmés, de nos jours, avec de longs détails, par des protestants anglais et américains qui en furent témoins. « On ne peut s'empêcher, dit le docteur Carne, de reconnaître l'extrême abaissement des malheureux Grecs². » « L'ignorance grossière du clergé inférieur, non-seulement de tout ce qui concerne la théologie, remarque M. Spencer, mais même des premiers éléments de l'éducation ; les habitudes dissolues d'un grand nombre de dignitaires du haut clergé et les infamies pratiquées dans les monastères sont devenues proverbiales dans toute la Grèce. Ceci s'applique à la Grèce propre, dont les habitants sont plus démoralisés qu'ils ne l'étaient sous l'empire des

¹ M. Boré. Cf. Ubicini, *Letters on Turkey*, vol. II, lettre II.

² *Letters from the East*, vol. I, p. 77.

Turcs¹. » « C'est aux Grecs, atteste M. Warrington-Smyth, en 1854, qu'il faut attribuer une large proportion des crimes du pays, » même dans les possessions ottomanes². « Le patriarche, rapporte un auteur américain, en 1861, est le centre d'une corruption sans honte. Les neuf dixièmes du clergé grec sont ignorants, vulgaires, ivrognes, débauchés... Ils sont, en conséquence, détestés par la grande majorité des membres de cette religion³. » « Le divorce s'obtient aussi aisément, dit sir Adolphe Slade, dans la religion grecque que dans la musulmane, » et aussi facilement qu'aujourd'hui dans l'Église anglicane ou prussienne ; « on abuse beaucoup de la dispense, et les évêques, qui ont chacun le pouvoir de la donner, l'accordent sous le plus futile prétexte. » Comme contraste, au sujet des catholiques, il ajoute : « Le divorce ne leur est pas permis⁴. »

Il y a cependant bien des personnes en Angleterre qui, par esprit de parti, se sont donné le mot pour exalter les Grecs et en faire les utiles alliés des protestants contre l'Église. Toutefois les Grecs et les communions de l'Orient ont vingt fois anathématisé la religion anglicane, et refusé avec énergie, malgré leurs propres misères, la moindre apparence de rapprochements avec ceux qui la professent. Il y a peu de temps, comme le disait avec tristesse un écrivain anglais en 1854, le patriarche grec schismatique, dans un document officiel adressé à ses coreligionnaires, représentait les émissaires de l'Église anglicane dans le Levant comme « des hérésiarques sataniques sortis des cavernes de l'enfer⁵. » Mais ceci n'empêche pas les écrivains anglais, à la recherche d'une reconnaissance qui leur est toujours refusée, d'affecter de la sympathie à l'égard des communions qui déploient pour la leur une telle répugnance, et dont les chefs, après avoir rapporté dans une occasion solennelle, lors de la déposition de Cyrille Lucas, les dogmes de l'anglicanisme tels qu'ils se trouvent dans « les trente-neuf articles, » déclaraient que ceux qui les admettent sont « des hérétiques blasphémateurs contre Dieu. » Les évêques promulguèrent ensuite leur décret, par les mains de Jérémie de Constantinople, comme « une réponse aux habitants de la Grande-Bretagne, » auxquels ces anathèmes étaient particulièrement adressés⁶.

¹ *Travels in European Turkey*, vol. II, ch. xv, p. 280, 280.

² *A Year with the Turks*, ch. xiii, p. 295.

³ Correspondance de Constantinople du *New York Herald*, 16 avril 1861.

⁴ *Records of Travel*, etc., ch. xxiii, p. 444 (1854).

⁵ *Journal of a Deputation to the East*, vol. II, p. 816 (1854).

⁶ Theiner, *Pièces justificatives*, p. 305.

Il
erreu
ment
autre
conva
dans
appel
du Sa
des in
ambas
de fo
Église
de la
calom
ouver

En
leurs
nos re
quart
selon
dollars
depuis
sterlin
prodig
tandis
trente
des Bil
de géo
l'on ac
années
cipales
que le
plus d
a été l
répon
Con
ont en
saire

¹ Un

² Jon

³ La

⁴ Ex

gton-Smyth, en des crimes du . « Le patriarche le centre d'une grec sont igno- n conséquence, ette religion ». » he Slade, dans aussi facilement ne ; « on abuse acun le pouvoir exte. » Comme divorce ne leur

ngleterre qui, our exalter les contre l'Église. ent ont vingt avec énergie, rence de rap- peu de temps, n 1854, le pa- ficier adressé à l'Église angli- aniques sortis s les écrivains r est toujours munionis qui es chefs, après de la dépositels qu'ils se que ceux qui contre Dieu. » e les mains de aux habitants nient particu-

Il est à remarquer que les églises de l'Orient méprisent les erreurs modernes, qu'elles n'ont jamais acceptées, aussi obstinément qu'elles rejettent les anciennes vérités qu'elles ont professées autrefois. Lorsque les avocats du protestantisme, plutôt vexés que convaincus par la masse formidable de témoignages amoncés dans le célèbre ouvrage de Nicole, *la Perpétuité de la f*, appelèrent aux sectaires de l'Orient, pour soutenir leur négation du Sacrement de l'Autel, ils gagnèrent peu à cet appel. On envoyait des instructions, comme le remarque le prince Galitzin, à tous les ambassadeurs et consuls d'Orient ; et « l'on reçut les professions de foi des patriarches, archevêques et évêques des différentes Églises, affirmant dans les termes les plus positifs la doctrine de la présence réelle, et se plaignant amèrement d'avoir été calomniés ¹. » Voyons comment ils ont répondu de nos jours à des ouvertures semblables.

En retraçant les efforts récents des sectaires pour introduire leurs opinions dans le Levant, nous puiserons, comme toujours, nos renseignements à des sources protestantes. Pendant plus d'un quart de siècle ils ont travaillé, en distribuant de tous côtés, selon leur habitude, des Bibles et de l'or, des brochures et des dollars. Les Américains se vantent « d'avoir dépensé à eux seuls depuis longtemps la somme annuelle de quinze mille livres sterling ². » Les Anglais, comme de coutume, ont été plus prodigues encore ³. Ils n'ont le plus souvent ni églises, ni fidèles, tandis que Rome compte ses convertis par milliers. Il y a trente ans, les actifs émissaires des États-Unis distribuaient avec des Bibles et des brochures que personne ne regardait, « des traités de géographie, d'arithmétique, et des abrégés d'histoire, » que l'on accueillait beaucoup plus volontiers ⁴. De fait, pendant plusieurs années, l'éducation des schismatiques de ces contrées était principalement entre leurs mains. On peut supposer sans exagération que les missionnaires protestants dans le Levant ont déjà répandu plus d'un million de livres sterling. Si nous leur demandons quel a été le résultat positif de leurs efforts persévérants, ils vont nous répondre.

Commençons par Athènes. Les Anglais, selon leurs habitudes, ont employé des agents que personne ne voulait écouter. « Un émissaire de la Société anglaise et étrangère pour les écoles, raconte le



¹ *Un Missionnaire russe*, par le prince Augustin Galitzin, p. 85.

² *Journal of a Deputation*, etc., p. 826.

³ *Lands of the Bible*, par John Wilson, D. D., F. R. S., vol. II, p. 509.

⁴ *Excursions to Cairo*, etc., par le Rév. George Jones, ch. xvi, p. 321-1876.

docteur Wolff, fut envoyé pour en établir, mais il renonça bientôt à ce projet, et prononça des discours sur l'économie politique¹. » Les Américains ont eu plus de succès. « Notre pays, dit un Américain zélé, peut être fier ici de ses missionnaires². » L'année suivante, un autre citoyen des États-Unis écrit d'Athènes : « La cause de l'éducation et du christianisme fait de rapides progrès³. » Cette appréciation était exagérée, nous allons le voir; on comptait un peu trop sur l'avenir. « En Grèce, assure un troisième auteur transatlantique avec autant de satisfaction, les seules écoles sont entre les mains des missionnaires américains, et entretenues par la libéralité des citoyens d'Amérique⁴. » Près de vingt ans auparavant, un écrivain anglais avait remarqué que cinq cents enfants grecs suivaient déjà les écoles américaines d'Athènes, et que dans celles de madame Hill, femme d'un missionnaire, « les filles des premières familles grecques de Constantinople aussi bien que des plus distinguées de la Grèce propre, » y recevaient leur éducation⁵. Le docteur King eut aussi autant d'influence et d'élèves que M. et madame Hill.

Si, toutefois, nous voulons conclure que ces messieurs et leurs associés faisaient des progrès comme missionnaires⁶, but réel de leurs efforts, les événements dissiperont cette illusion. Ainsi que leurs frères, dans toutes les parties du monde, ils furent tolérés en vue des avantages que l'on pouvait retirer d'eux; mais, dès l'instant qu'ils s'aventurèrent à parler religion, des incidents graves les avertirent de leur erreur. Malgré l'influence qu'ils avaient gagnée par leurs rapports avec les hautes classes, malgré les services qu'ils avaient certainement rendus comme professeurs séculiers, et la puissante sympathie de la reine de Grèce, à peine essayèrent-ils de s'élever de l'humble fonction de maître d'école à celle de missionnaire, qu'un murmure menaçant, devenu bientôt clameur universelle, leur révéla leur situation. Pendant vingt ans, M. et madame Hill avaient librement tenu leurs écoles, et pouvaient se croire assurés de leur position; mais à la première tentative ils comprirent ce qui allait arriver, « et crurent prudent de fermer

¹ *Journal*, etc., p. 97.

² *Wanderings in Europe and the Orient*, par Samuel C. Cox, ch. xiv, p. 197 (1852).

³ *Ynaef*, par J. Ross Browne, ch. xi, p. 100.

⁴ *Incidents of Travel*, par J. L. Stephens, esq., ch. xxviii, p. 212.

⁵ *Greece revisited*, par Edgar Garston, vol. I, ch. v, p. 101.

⁶ Un voyageur anglais parle de l'un d'eux qui « avait nommé ses quatre fils Léonidas, Miltiade, Thémistocle et Épaminondast » (*Narrative of a Yacht Voyage in the Mediterranean*, vol. II, ch. vii, p. 160 (1842)).

leur
pète,
résist
blis p
bas;
eux le
des co
teur k
réside
beauc
glais
missio
cours
nissen
propre
doctrie
dans c
crime
sang-f

En
pas pe
fut cit
gouver
profan

Tell
dant u
saurai
accent
par le
l'enfer
thème

Il n
manif
patron
vent a
rable
leurs

¹ Not

² Tra

³ Cox

⁴ Jon

⁵ Jon

il renonça bien-
économie politi-
« Notre pays, dit
missionnaires¹. »
« Unis écrit d'A-
tianisme fait de
exagérée, nous
l'avenir. » En
e avec autant de
ins des mission-
ité des citoyens
a écrivain anglais
divaient déjà les
de madame Hill,
res familles grec-
distinguées de la
docteur King eut
dame Hill.
essieurs et leurs
es², but réel de
usion. Ainsi que
furent tolérés en
nais, dès l'instant
s graves les aver-
aient gagnée par
es services qu'ils
séculiers, et la
e essayèrent-ils
à celle de mis-
bientôt clameur
gtans, M. et ma-
et pouvaient se
ère tentative ils
dent de fermer

leur classe de garçons¹. » Le docteur King essaya de braver la tem-
pête, « en dépit des anathèmes d'évêques et patriarches ; » mais sa
résistance fut plus énergique qu'efficace. Les Grecs, quoique affai-
blis par le schisme, étaient au moins décidés à ne pas tomber plus
bas ; et ils furent si indignés des tentatives pour introduire parmi
eux le protestantisme, qu'au rapport de M. Irénée Prime, « il y eut
des complots sérieux et fortement organisés pour assassiner le doc-
teur King². » Il ne dut la vie qu'au drapeau consulaire transféré à sa
résidence, « drapeau, observe un de ses compatriotes, qui contient
beaucoup de bandes, et plus d'étoiles³. » Enfin, un voyageur an-
glais nous apprend, en 1854, que « l'an dernier, à Athènes, un
missionnaire américain, le révérend docteur King, fut jugé par les
cours civiles, et condamné à quinze jours de prison, puis au ban-
nissement, pour avoir prêché l'Évangile aux habitants dans sa
propre maison, et pour avoir publié une brochure contenant des
doctrines opposées à celles de l'Église grecque⁴. » Il paraît que
dans cette brochure il parlait contre la dévotion à la sainte Vierge,
crime que les Grecs ne peuvent tolérer, ni voir commettre de
sang-froid.

En même temps, un M. Buell, aussi missionnaire, qui ne voulut
pas permettre qu'on suspendit un Crucifix dans son école au Pirée,
fut cité devant les tribunaux ; son école fut fermée par ordre du
gouvernement, et une amende de cinquante drachmes imposée au
profane maître d'école⁵.

Telle a été la fin de tous ces travaux d'éducation continués pen-
dant un quart de siècle. La conscience grecque, à laquelle on ne
saurait reprocher trop de délicatesse, fut choquée par les premiers
accents du protestantisme ; et pendant que ses agents étaient flétris
par le patriarche comme « des hérésiarques sortis des cavernes de
l'enfer, » le peuple répondit à ses invitations par un cri « d'ana-
thème » et de « bannissement, » parti du cœur de la nation.

Il n'est pas sans intérêt de remarquer l'effet produit par cette
manifestation populaire sur les missionnaires protestants et leurs
patrons. Jusqu'alors, ils avaient parlé toujours avec respect, sou-
vent avec une espèce de révérence, de cette « ancienne et véné-
rable » Église, dans l'espoir qu'on pourrait l'amener à reconnaître
leurs institutions plus récentes. Maintenant, adieu les louanges.

¹ *Notes of Travel in the East*, par Benjamin Dorr, D. D., ch. xv, p. 355 1856

² *Travels in Europe and the East*, vol. II, ch. xiv, p. 188 1855.

³ Cox, ch. xiv.

⁴ *Journal of a Deputation*, etc., p. 500.

⁵ *Journal d'un Voyage au Levant*, p. 281, 511.

Nous avons vu, dans l'Inde, les Nestoriens, inondés d'abord de tant de courtoisie, voués ensuite à l'ignominie par les prélats protestants, après avoir résisté aux ouvertures respectueuses faites par les dignitaires anglais, dont ces hérétiques dédaigneux avaient refusé de reconnaître « l'ordination » douteuse, et stigmatisés enfin comme étant « pires que les romanistes. » La même chose arriva en Grèce. « L'Église grecque, dit le docteur Wilson, rappelant la déroute de ses coreligionnaires, est d'accord avec l'Église de Rome dans la plupart des matières les plus importantes. Elle a les caractères essentiels de l'Antechrist¹. »

C'est ainsi que ces messieurs se vengèrent des Grecs, autrefois objets d'éloges. « Je dirai, ajoute le docteur Wilson, avouant l'inutilité des efforts, qu'il semble à présent très-difficile de pénétrer l'Église grecque de la vérité et de l'influence évangélique ; sa position est beaucoup moins encourageante que celle des autres Églises orientales. » De sorte qu'ils sont allés cultiver, nous verrons avec quels fruits, des champs qui promettaient davantage.

« Quant aux Grecs, reconnaît le docteur Hawes, ministre protestant américain, le succès des efforts tentés en leur faveur a été moindre qu'on n'avait raison d'espérer ; » et puis, comme s'il eût reconnu cet aveu était insuffisant : « Les missionnaires, en grande partie, se sont crus obligés, pour le moment, de se retirer². »

MM. Eli Smith et Dwight, dans leur ressentiment plus accentué, confondent les catholiques avec les Grecs, et semblent attribuer leurs mésaventures à l'influence des premiers. « Un missionnaire, disent-ils, peut à peine poser le pied sur une partie de ce champ, que baigne la Méditerranée, sans rencontrer quelque sentinelle de la mère des prostituées, prêt à lui porter un défi, et à faire entendre le cri d'alarme³. » Cependant les Grecs ne paraissent pas avoir eu besoin de stimulants venus de ce côté ; ils les auraient certainement reçus avec surprise, s'ils leur avaient été offerts.

En dernier lieu, un représentant du protestantisme anglais assombrit encore le tableau, et découvre, vingt-cinq ans trop tard, que « l'Église grecque est opposée à une circulation générale de Bibles ; » et que « ses prêtres se sont toujours élevés fortement contre la distribution de la Bible en grec moderne⁴. » Cependant la Société biblique assurait toujours ses souscripteurs, comme nous

¹ *Lands of the Bible*, vol. II, p. 166.

² *Travels in the East* par J. Hawes, D. D., p. 168.

³ *Missionary Researches in Armenia*, lettre XI, p. 210.

⁴ *Journal of a Deputation*, p. 594.

ondés d'abord de
r les prélats pro-
tueuses faites par
laigneux avaient
stigmatisés enfin
me chose arriva
son, rappelant la
avec l'Église de
tantes. Elle a les

Grecs, autrefois
Wilson, avouant
difficile de péné-
ce évangélique ;
celle des autres
diver, nous ver-
aient davantage.
es, ministre pro-
en leur faveur a
puis, comme s'il
s missionnaires,
oment, de se re-

t plus accentué,
mbent attribuer
n missionnaire,
e de ce champ,
que sentinelle de
et à faire enten-
paraissent pas
ls les auraient
été offerts.
sme anglais as-
ans trop tard,
ion générale de
levés fortement
s. » Cependant
s, comme nous

l'avons vu, qu'ils n'avaient point de sphère d'action plus encourageante, et que même les soldats grecs allaient puiser force et courage dans la version protestante durant les intervalles du combat, « dans les camps, et en attendant l'ennemi. » C'est, sans doute, pour soutenir cette pieuse habitude que les missionnaires anglais envoyèrent de leur forteresse maltaise, en une seule année, « quatre millions sept cent soixante mille pages, toutes en grec moderne ; » et que les Américains avaient déjà répandu, il y a trente ans, « environ trois cent cinquante mille volumes contenant vingt et un millions de pages. » Les frais d'une distribution si abondante, mais si inutile, augmentée de beaucoup par la suite, ont été supportés avec plaisir, mais non avec sagesse, par les protestants de ces deux nations éclairées.

Nous devons admettre, néanmoins, avant de passer de Grèce en Turquie, que l'enseignement protestant n'a pas été entièrement sans effet dans le premier royaume. Voici un exemple de son influence. Une dame grecque accomplie, d'une intelligence rare et pleine de connaissances, avocate éloquente de sa race et de sa nation, ayant eu le malheur de perdre ses parents, fut élevée par un ministre protestant. Le fruit de son éducation, s'il faut en juger par les écrits de cette dame, a été de remplacer la foi par un scepticisme glacial et arrogant, de lui communiquer une haine furieuse contre la religion catholique, qu'elle appelle « un mahométisme chrétien, » et de lui donner le courage d'affirmer que le divorce, devenu une espèce d'institution nationale dans les pays grecs et protestants, n'est pas un mal, mais un instrument de moralité¹ ! On trouve dans les écrits de cette dame beaucoup d'autres choses du même genre, qu'il serait pénible et inutile de noter, mais qui peuvent au moins nous convaincre que la Grèce a bien fait de crier à « l'anathème » contre les missionnaires protestants.

Nous verrons un peu plus tard ce que, de l'aveu des Grecs et des Russes, les prêtres catholiques ont fait ; mais nous suivrons d'abord leurs rivaux en Turquie, afin de compléter l'histoire de leurs opérations dans le Levant.

TURQUIE D'EUROPE

Les Anglais ne paraissent pas avoir organisé un système de missions dans la Turquie d'Europe. Dans le Levant, l'Église angli-

¹ *Les Femmes en Orient*, par M^{me} la comtesse Dora d'Istria. p. 71, 84 (1860).

cane a été représentée presque exclusivement, comme dans l'Inde et ailleurs, par des membres de communions différentes. M. Perkins, missionnaire américain, observe que l'emploi de « tant de personnes de sectes diverses révèle dans l'église anglicane un manque désolant d'esprit missionnaire, puisqu'on ne peut trouver dans son sein un nombre suffisant d'hommes dévoués à la cause, pour aller en personne utiliser ses aumônes¹. » De nos jours, assure un historien protestant avec un froid mépris, elle a plus de ressources que d'hommes². »

Toutefois, l'Église d'Angleterre peut se consoler, vu l'impression ordinairement produite sur les esprits orientaux par les quelques représentants qu'elle leur envoie. Lorsque M. Jowett, membre de son clergé, fut questionné par un évêque grec schismatique sur la doctrine de son Église touchant la « double procession » du Saint-Esprit, sa réponse dut étonner même un pareil interrogateur : « C'est un point, répondit-il, qui, actuellement, n'a pas été beaucoup débattu, étant considéré comme assez indifférent³. »

Depuis la visite de M. Jowett plusieurs années se sont écoulées, et les prélats grecs ont eu le temps de l'oublier lui et son Église. L'oubli a été si complet que, dernièrement, lorsque M. Curzon présenta une lettre d'introduction adressée par l'archevêque de Cantorbéry de par la reine, à l'archevêque de Constantinople de par le sultan, la curieuse conversation suivante s'établit :

« — Qu'est-ce donc, dit le patriarche de Constantinople, chef suprême et primat de l'Église grecque en Asie, qu'est-ce que l'archevêque de Cantorbéry ?

— Quoi ? répliquai-je, un peu étonné de cette question.

— Qu'est, dit-il, cet archevêque ?

— Mais, c'est l'archevêque de Cantorbéry.

— Archevêque de quoi ? repartit le patriarche.

— De Cantorbéry, lui dis-je.

— Oh ! fit le patriarche. Ah ! oui ! et qui est-il ? »

La société *Church missionary*, dans son soixante-troisième rapport, en 1862⁴, emprunte cette citation à son principal agent en Turquie.

« Le docteur Pfander décrit ainsi sobrement la mission, à la

¹ *Residence in Persia among the Nestorian Christians*, par le Rév. Justin Perkins, ch. III, p. 52.

² Tracy, *History of American Missions*, p. 504.

³ *Christian Researches*, etc., p. 17.

⁴ *Monasteries of the Levant*, ch. XXII, p. 356.

⁵ P. 59.

fin d
marc
visité
néan
anné
sion
Il est
l'arge
Le
Leurs
ils y
« ess
marq
les T
Armé
les t
« Les
ment
fortal
lui ét
nous
tinopi
vrier.
sous m
témoi
M. Pe
la sul
avec
Turqu
«
pire t
rait a
et s'y
qu'il
devie
spirit
ladie.
fixe à

¹ Ba

² Th

³ Me

⁴ Re

fin de l'année 1861 : « Quoiqu'il n'y ait aucun mouvement remarquable parmi les mahométans, ils continuent cependant à visiter les missionnaires... Notre œuvre est encore peu de chose ; néanmoins, je vois avec reconnaissance que nous avons fait cette année quelques progrès, et, surtout, que la traduction et l'impression du *Mistah* et du *Mizan* ont été terminées, avec l'aide de Dieu. » Il est permis de penser que le seul *aide*, dans cette affaire, est l'argent de la Société.

Les missionnaires américains sont plus connus dans ces régions. Leurs opérations en Turquie ont commencé en 1826 ; et en 1844, ils y avaient déjà trente et un missionnaires¹. Non pas qu'ils aient « essayé de convertir d'autres que *des chrétiens*, » comme le remarque M. Walpole ; « ils ont peur, » selon lui, de provoquer les Turcs². Mais ils sont très-actifs, nous le verrons, auprès des Arméniens. En attendant, la vie que mènent, en Turquie, les trente et un missionnaires semble tranquille et joyeuse. « Les souffrances personnelles sont très-rares, avoue naïvement la femme de l'un d'eux ; cette vie de l'Orient est très-confortable et pleine d'agrément³. » Cette appréciation bien sentie ne lui était pas évidemment particulière. Le révérend Justin Perkins nous parle en ces termes d'un mariage de missionnaire à Constantinople : « M. Schauffler a épousé mademoiselle Reynolds, le 25 février. Je n'ai pu m'empêcher de sentir qu'il y avait, dans la scène sous nos yeux, une sublimité morale⁴. » Peut-être ; mais un autre témoin, sir Adolphe Slade, qui connaît ces pays mieux que M. Perkins, et qui est évidemment moins impressionné que lui par la sublimité morale d'un mariage de missionnaire, nous donne avec candeur le portrait suivant des ministres protestants en Turquie et dans le Levant :

« Pourquoi les missionnaires fréquentent-ils les bords de l'empire turc ? Pour convertir ceux *qui sont déjà chrétiens*. On ne saurait assez signaler l'inutilité de ces messieurs. L'un vient à Malte, et s'y établit avec sa femme. Un autre vient à Tino, et pendant qu'il étudie le grec, afin de pouvoir travailler sur le continent, il devient amoureux et épouse une charmante Tiniote : son ardeur spirituelle prend un autre cours. Un troisième contracte une maladie, et en meurt sur les bords du golfe Persique. Un autre se fixe à Smyrne, trouvant cette cité demi-franque plus agréable que

¹ Baird, *Religion in the U. S. of America*, livre VIII, ch. III, p. 691.

² *The Ansayrii*, etc., ch. xvi, p. 386.

³ *Memoir of Mrs. Van Lennep*, ch. xi, p. 267 (1851).

⁴ *Residence*, etc., ch. III, p. 76.

l'intérieur de la Turquie, où il était envoyé. Un autre, se souciant peu des âmes, continue tranquillement ses études à Alexandrie, pour se rendre apte à occuper une position dans un des collèges de Londres. Tous vivent du salaire payé par les sociétés missionnaires, et ne travaillent qu'à faire réussir leurs intérêts particuliers. Loin de moi de prétendre que la faiblesse humaine ne mérite pas d'indulgence ; mais ceux qui s'embarquent pour une cause sainte devraient l'abandonner, quand la chair l'emporte sur l'esprit. La religion devrait être le dernier asile où l'hypocrisie pût trouver un refuge¹. »

L'amiral Slade ajoute : « On aura de la peine à croire que les missionnaires qui arrivent dans le Levant pour prêcher, pour convertir, ne connaissent absolument que leur langue. » Cependant, nous en entendrons un affirmer, sans se préoccuper du témoignage plus véridique d'une nuée d'écrivains protestants, que ses amis et lui avaient fait plus pour l'éducation en Syrie, pendant vingt ans, que « tous les missionnaires catholiques » en deux siècles, quoique les premiers n'eussent ni écoliers ni disciples, et fussent pour la plupart complètement incapables de les instruire s'ils en avaient eu.

Quelques mots sur le résultat final des missions protestantes en Turquie suffiront. Les épiscopaliens américains envoyèrent le docteur Southgate, un de leurs évêques, pour recommander aux habitants leur mode de religion. Il avait, paraît-il, quelques idées vagues des principes ecclésiastiques ; et ses compatriotes, membres d'autres sectes, lui reprochent même d'avoir encouragé les évêques schismatiques d'Orient à s'opposer au prosélytisme des missionnaires protestants, qu'il accusait d'introduire parmi les Arméniens « les principes révolutionnaires du radicalisme européen. » Cet évêque protestant eut aussi le courage et la probité d'avouer, après une longue expérience, que « *les convertis protestants sont des infidèles et des radicaux, qui ne méritent aucune sympathie du public chrétien* ». »

Le docteur Southgate recommande aussi l'emploi de missionnaires « non enchaînés par les liens de la famille, » quoiqu'il ne dise pas où l'on puisse les trouver ; et après avoir déploré l'activité de « nos frères des autres communions, » il prédit ceci, comme devant être le seul fruit de leurs travaux : « Un schisme horrible s'élèvera pour diviser et disperser les membres du corps du

¹ *ibid.* x ii, p. 517.

² *Christianity in Turkey*, par le Rév. H. G. O. Dwight, ch. x, p. 244 (1854).

Chris
pour
un f
com
avait

Ne
Pend
reçut
an. I
en 18
très-
Unis,
Deux
« L'é
rappel
pays :
d'abo
enfin

Il r
améri
en Ar
réels
« dan
testan
est trè
avec l
quand
ront a
œuvre
les mi
sent, «

Ils
trente
et qu
leurs
en ado

¹ Nar
ch. xxii
² M. S.
³ Colo
⁴ Jou
⁵ Chr

Christ¹. » Cependant ce monsieur, qui éprouvait tant de dégoût pour « l'horrible schisme » dans les autres, intrigua pour obtenir un firman contre les catholiques. Il n'avait de force, que pour les combattre, en faveur des hérétiques jacobites chez lesquels il avait découvert avec plaisir « de nombreux points d'affinité². »

Nous apprenons sans surprise que le docteur Southgate a échoué. Pendant longtemps, d'après son aveu, sa mission à Constantinople reçut d'une seule congrégation de Philadelphie mille dollars par an. Mais l'argent n'a pu la sauver. « La mission, » nous dit-on en 1852, « a été abandonnée, au moins quant à présent, après de très-fortes dépenses. L'évêque Southgate est retourné aux États-Unis, et a résigné la charge d'évêque missionnaire en Turquie³. » Deux ans plus tard, un autre écrivain protestant s'exprime ainsi : « L'évêque a dû reconnaître l'insuccès complet de sa mission, et fut rappelé par son Église⁴. » C'est l'histoire ordinaire de bien d'autres pays ; les mêmes incidents se retrouvent dans le même ordre : d'abord « schisme horrible ; » puis « très-fortes dépenses, » et enfin « insuccès complet. »

Il n'est pas nécessaire de parler des opérations des autres sectes américaines à Constantinople. Nous les suivrons bientôt en Syrie et en Arménie. M. Dwight, dans un ouvrage qui révèle les desseins réels de ses coreligionnaires dans le Levant, déclare, en 1850, que « dans la capitale le nombre des Arméniens qui se faisaient protestants augmentait avec rapidité⁵. » Le fait est que leur nombre est très-insignifiant, et beaucoup d'écrivains protestants nous diront avec le docteur Southgate, ce qu'un Arménien devient en réalité quand il prétend professer la religion protestante. Ils nous aideront aussi à comprendre ce qu'eux-mêmes regardent comme une œuvre de « corruption et de démoralisation » à laquelle travaillent les missionnaires américains, quoique, par bonheur jusqu'à présent, dans une sphère très-restreinte.

Ils ont réussi, il est vrai, au moyen de dépenses énormes, trente mille livres sterling par an, à ramasser quelques juifs et quelques Arméniens qui admirent plus leurs dollars que leurs doctrines, et qui abandonnent leur propre religion sans en adopter une nouvelle ; ils forment ce qu'on appelle « l'Église

¹ *Narrative of a Tour in Turkey and Persia*, par le Rév. Horatio Southgate, vol. ch. xxiii, p. 305.

² *M. Southgate and the Missionaries at Constantinople*, p. 27 (Boston, 1844).

³ *Colonial Church Chronicle*, p. 396 (1852).

⁴ *Journal of the Propagation to the East*, vol. II, p. 806.

⁵ *Christianity viewed in the East*, p. 32 (1850).

protestante, » ou comme les nomme M. Dwight, « le peuple de Dieu » à Constantinople. Tels sont les « raisins sauvages » dont ils font un vin aigre qui leur agace les dents. « L'Église protestante de Turquie, assure M. Cuthbert Young, est reconnue par le gouvernement, « grâce à l'énergie propre à cette branche de la famille anglosaxonne, » avec un officier de la Porte, un *Turc*, en qualité de chef temporel. Cette dernière circonstance ne peut être regardée comme de bon augure, pour les intérêts d'un christianisme vivant ¹. »

Quelques années plus tard, la prédiction de M. Young s'accomplit; et la Porte, aussi capable de soutenir « un christianisme vivant » que les Hébreux et les Arméniens protestants auxquels elle donnait un chef temporel, se montra un Pharaon musulman, dont le « peuple de Dieu, » de M. Dwight, cherche déjà à secouer le joug intolérable. Le musulman qui a consenti à devenir le calife des protestants turcs, s'est évidemment fait une idée sérieuse de son emploi. « Tous les protestants du pays, nous atteste un missionnaire en 1860, doivent être inscrits sur son livre. » Et l'inscription n'est pas une simple formalité. Dès ce moment, mariage, enterrement, cérémonie quelconque joyeuse ou triste, tout doit passer par ses mains. « Pour l'entretien de cet officier » dont la nomination avait été accueillie par les ministres avec tant de satisfaction, « les protestants dans tout le pays sont forcés de payer. » Mais comme cette taxe spéciale ne les exempte pas des fardeaux imposés à toute la population, « les protestants sont très-endettés, avoue le même missionnaire, et il s'agit entre eux de savoir s'ils ne devraient pas dissoudre leur établissement civil. Cette démarche ouvrirait, sans aucun doute, la porte à une persécution générale des protestants dans tout l'empire, sans qu'on pût en prévoir le résultat ². Vu les motifs qui portent des Juifs et des Arméniens à professer le protestantisme, cette persécution ferait disparaître tous ces disciples inconstants, qui ont tant coûté aux sociétés anglaises ou américaines, mais qui sont « des infidèles et des radicaux, ne méritant pas la sympathie du public chrétien, » assure le docteur Southgate.

Ces prévisions se sont réalisées. Nous savons, en juillet 1864, que la sublime Porte a dû employer des mesures sévères à leur égard.

¹ *The Levant and the Nile*, ch. III, p. 76.

² *Three Years in Turkey, the Journal of a Medical Missionary to the Jews*, par John Mason, L. R. C. S. E., app., p. 575 (1860).

No
tous
témo
suffis
qu'in
que
siasm
dévou
longt
il est
Des
conve
fluenc
attray
rappo
bassa
siastic
le pat
qui av
prima
qui ve
Dan
donne
l'Égli
popul
obéiss
Cach
rillon
« J
ment
grand
de ca

« W
« H
éd. He
« Ib
« Le

MISSIONS CATHOLIQUES

Nous ne prétendons pas, dans nos étroites limites, reproduire tous les prodiges de patience et de charité dont ces pays furent les témoins. Il faudra nous contenter de quelques indications, mais suffisantes pour faire ressortir le contraste signalé partout. Bien qu'indigne de rappeler leurs noms, nous allons parler d'apôtres, que même un ministre protestant, dans son honorable enthousiasme, appelle « les missionnaires les plus instruits et les plus dévoués que le monde ait vus depuis les temps primitifs¹. » Trop longtemps nous avons prêté l'oreille aux vils accents de la terre; il est temps d'écouter les messagers du ciel.

Dès l'année 1610, les enfants de saint Ignace commençaient à convertir des juifs et des schismatiques à Constantinople. L'influence d'hommes en qui la religion déployait sa forme la plus attrayante, en qui le *moi* n'existait plus, était si irrésistible, qu'au rapport de Von Hammer, le grand vizir dit à M. de Solignac, ambassadeur de France, « qu'il aimerait mieux voir à Péra dix ecclésiastiques ordinaires plutôt qu'un seul Jésuite². » Un siècle après, le patriarche arménien schismatique, s'adressant à un catholique qui avait abandonné le schisme et qui allait être martyrisé, s'exprimait en ces termes : « Que votre sang retombe sur les Jésuites qui vous ont converti, vous et tant de membres de notre Église³. »

Dans la seule année 1712, le Père Jacques Cachod, à qui l'on donna le surnom glorieux de « Père des esclaves, » réconcilia avec l'Église trois cents schismatiques⁴. Cinq ans plus tôt, un tiers de la population mourut de la peste; ce fut alors que, forcé par la sainte obéissance de raconter des actions qu'il aurait voulu taire, le Père Cachod écrivit la lettre suivante à son supérieur, le Père Tarillon :

« Je viens de quitter le bagne, où j'ai donné les derniers sacrements et fermé les yeux à quatre-vingt-six personnes... Le plus grand danger auquel j'aie jamais été exposé de ma vie, fut à fond de cale d'un navire de guerre de quatre-vingt-deux canons. Les

¹ Williams, *the Holy City*, vol. II, ch. vi, p. 570.

² *Histoire de l'Empire ottoman*, par J. von Hammer, tome VIII, livre III, p. 106; éd. Hœlert.

³ *Ibid.*, tome XIII, livre LXII, p. 486.

⁴ *Lettres édifiantes*, tome I, p. 14.

esclaves avaient obtenu de leurs gardes mon admission le soir dans cet endroit, afin de passer toute la nuit à entendre leurs confessions, et dire la messe pour eux de très-grand matin. Nous fûmes enfermés sous les verrous, selon la coutume. Des cinquante-deux esclaves que je confessai et communiai, douze étaient déjà atteints de la peste, trois moururent avant mon départ. Je vous laisse à penser quelle atmosphère dans cet espace étroit qui n'avait pas la plus petite ouverture. Dieu, qui dans sa bonté, m'a préservé de ce danger, me sauvera encore de beaucoup d'autres. » Douze ans plus tard, il périt victime de la peste qu'il croyait encore pouvoir braver. La seule réflexion que ce récit fit naître aux autres Pères, fut celle-ci : « Si nous étions plus nombreux, ne pourrions-nous pas faire plus de bien ! »

Mais si ces généreux apôtres déployaient un zèle exempt de crainte, ils savaient le régler par la prudence. « Pendant les temps de peste, dit l'un d'eux, comme il faut être prêt pour secourir ceux qui en sont atteints, notre coutume est qu'un seul Père entre dans le bagne, et qu'il y reste pendant toute la durée du fléau. Celui qui obtient cette permission du supérieur, se prépare à remplir ce devoir par une retraite de quelques jours, et dit adieu à ses frères, comme s'il allait mourir. Souvent son sacrifice est consommé ; d'autrefois, il survit au danger. Le dernier Jésuite mort dans cet exercice de charité fut le Père Vandermans... Depuis sa mort, la seule victime a été le Père Pierre Besnier, si connu pour son génie et ses rares qualités. »

Le cimetière public de Constantinople, contenant les corps des Jésuites morts entre 1585 et 1756, est leur seul monument. Smyrne, Alep, Trébizonde, et beaucoup d'autres villes de l'Orient, ont été le tombeau de pareils missionnaires. A Smyrne, où dix mille personnes périrent de la peste en une seule année, un évêque Jésuite fut martyr de la charité à l'âge de quatre-vingts ans. A Alep, le Père Besson qui joignait à ses immenses travaux une mortification perpétuelle, ne s'accordait la nuit qu'un repos très-court, et se levait longtemps avant l'aurore pour passer plusieurs heures en prière. Après avoir procuré la grâce d'une sainte mort à beaucoup de personnes, il reçut la couronne qu'il recherchait. Il fut imité dans sa vie et dans sa mort par le Père Deschamps ; et, presque au même moment, le Père de Clermont, appartenant à la famille de ce nom illustre, allait grossir la compagnie des martyrs. Ce fut alors, et par les travaux de tels hommes, que les patriarches schis-

¹ *Ibid.*, p. 25.

admission le soir
tendre leurs con-
and matin. Nous
e. Des cinquante-
louze étaient déjà
a départ. Je vous
espace étroit qui
i dans sa bonté,
ore de beaucoup
de la peste qu'il
que ce récit fit
étions plus nom-

»
zèle exempt de
endant les temps
rêt pour secourir
qu'un seul Père
oute la durée du
rieur, se prépare
es jours, et dit
Souvent son sa-
dangier. Le der-
le Père Vander-
le Père Pierre
ités. »

nt les corps des
eul monument.
illes de l'Orient,
rne, où dix mille
n évêque Jésuite
ans. A Alep, le
ne mortification
rès-court, et se
eurs heures en
ort à beaucoup
ait. Il fut imité
et, presque au
à la famille de
martyrs. Ce fut
triarches schis-

matiques d'Arménie (Érivan), d'Alep, d'Alexandrie et de Damas, furent réconciliés à l'Église.

En 1709, Michel Paléologue devient le disciple du Père Bracconnier. Le Père Bernard Couder vient augmenter cette phalange de héros chrétiens. Plus de neuf cents familles dans la ville d'Alep furent formées par lui à une vie pieuse. Six fois il sollicita et obtint la permission de se dévouer aux pestiférés. Son obéissance était si parfaite, que lorsqu'il reçut de son supérieur l'ordre de quitter une ville où il s'était attiré une vénération qui pouvait avoir des dangers pour son humilité, « il commença à l'instant même ses préparatifs de départ. »

En 1719, lorsque la peste ravagea Alep depuis mars jusqu'en septembre, « je fus souvent obligé, dit le célèbre Père Nacchi, Maronite, de me baisser entre deux victimes de la peste, pour les confesser à leur tour, tenant mes oreilles collées pour ainsi dire à leurs lèvres, afin de saisir les derniers sons de leur voix. » Après la mort de ces malheureux, ces apôtres, élevés avec délicatesse, quelquefois savants distingués de leur époque, souvent issus d'illustres maisons, lavaient le corps des pestiférés et leurs vêtements « qui exhalaient une odeur infecte ; » et après les avoir portés au cimetière, revenaient à la hâte recommencer pour d'autres les mêmes soins charitables.

Ces actions, que les catholiques regardent comme naturelles dans leurs prêtres, mériteraient à peine d'être mentionnées, si elles ne se prêtaient à établir un contraste. Il n'est probablement pas un seul des mille prêtres d'Angleterre qui refuserait de les imiter demain ; il y en a peu parmi eux qui n'aient pas déjà exposé leur vie avec le même calme. Récemment un évêque anglais et cinquante prêtres sont morts en dix mois, au service des victimes du typhus. « Le bon pasteur donne sa vie pour son troupeau. » Complétons notre récit.

« Le Père Emmanuel mourut dans mes bras, dit le savant Nacchi, après s'être dévoué sans relâche, pendant quatre mois, aux victimes de la peste. J'assistai le Père Arnoudie et le Frère Jean Marthe, tous deux enlevés par la même maladie. » Le Père Clisson, trente ans apôtre en Syrie, mourut de la même mort ; il fut remplacé par le Père Nau, dont les compagnons avaient coutume de dire : « Il a reçu du ciel toutes les qualités nécessaires à la vie apostolique. » Puis virent les nobles frères de la Thuillerie, Joseph et Jacques, dont l'aîné mourut sur le sein du plus jeune. Le suivant fut le Père René Pillon, dont le seul bonheur était de visiter et de consoler les malades, et qui demandait chaque jour « de pouvoir

mourir au service des mourants. » Après lui vint le Père Blein, dont l'humilité toucha tellement le cœur des Grecs, qu'ils allèrent en foule le voir après sa mort ; et quoiqu'il mourut de la peste, ils emportèrent des morceaux de ses vêtements comme reliques.

Beyrouth vit le dernier combat du Père Jean Amieu « qui prédit sa mort à un malade gisant à ses côtés, mais en assurant celui-ci qu'il en reviendrait¹. » Ce sont là quelques noms pris dans une multitude connue de Dieu, et inscrits au livre de vie. Ils se ressemblaient si parfaitement qu'ils étaient bien les frères d'une même famille. L'esprit d'hérésie le plus malveillant ne pouvait leur résister. « Vous, vous ne cherchez que notre conversion, était le mot parmi les sectaires ; les autres demandent notre argent. » Et ils mettaient souvent en parallèle leur manière de vivre avec celle des protestants, qui commençaient à demeurer parmi eux. « Les Anglais et les Allemands d'Alep, remarque un des missionnaires, n'observent ni jeûne ni abstinence, au grand scandale de tous. Les habitants disent qu'ils ne peuvent être chrétiens, et même les Turcs les regardent comme n'ayant pas de religion. »

Voici les résultats d'un contraste auquel les païens mêmes, dans le monde entier, ne sont pas insensibles. A Damas, où se trouvaient seulement trois familles catholiques à l'arrivée des Jésuites, il y avait, en 1750, près de neuf mille convertis. A Smyrne et à Alep, presque toute la population schismatique revint à l'unité ; et la bonne œuvre se continue jusqu'à présent, comme nous l'assurent des voyageurs protestants, par des hommes chez lesquels ils reconnaissent les vertus apostoliques de leurs prédécesseurs. Dans toute la Syrie, comme nous l'apprendront les mêmes témoins, les héritiers des martyrs travaillent de nos jours avec tant de fruit, que des bords de l'Oronte à ceux du Tigre et de l'Euphrate, les égarés reviennent au bercail ; et la Chaldée, comme aussi nous le diront des hommes qui essayèrent d'entraver cette œuvre, est devenue une nation catholique.

Quand la Compagnie de Jésus fut supprimée, l'ennemi triompha un moment en Turquie et dans le Levant. Mais les prêtres de saint Lazare furent choisis par la Providence pour les remplacer ; nous allons dire un mot de leurs travaux apostoliques.

En 1840, il y avait déjà dans la Grèce proprement dite quatre évêques, cent prêtres et vingt-trois mille catholiques. A la même date, il y avait dans les trois principautés de Moldavie, de Valachie et de Serbie trois évêques et soixante et onze mille catholiques.

¹ *Lettres édifiantes*, p. 200. Cf. *Missions du Levant*, tome IV, p. 59.

Dans
prêtr
trois
pend
des
six
que
cend

A
M. É
prim
aux
l'hér
favor
Le Co
toute
plus
est in
térieu
ciatio
gross

D'u
respe
lique
doctr
docile
que l
de l'é
enfant

Qu
gérée
plus
gion
dant
par l
A qu
cond

1 A
2 V
3 L
4 T
5 A

Dans l'empire turc, onze archevêques, quatre cent trente-trois prêtres, et deux cent quatre-vingt mille catholiques¹. Ce total de trois cent soixante-quinze mille catholiques a probablement triplé pendant les vingt dernières années. Ubicini fait monter le nombre des chrétiens latins dans la seule Turquie d'Europe, en 1856, à six cent quarante mille, dont cinq cent cinq mille natifs²; tandis que le nombre total des Grecs sous le sceptre du sultan était descendu, il y a vingt ans, à un million³.

A la fin de l'année 1840, le supérieur général des Lazaristes, M. Étienne, dans un rapport adressé à sa congrégation, s'exprime en ces termes : « Le principal obstacle que l'erreur oppose aux progrès de l'Évangile est une ignorance profonde, base de l'hérésie et de l'islamisme. En conséquence, le premier moyen de favoriser le triomphe de l'Évangile est l'éducation de la jeunesse. Le Coran a encore des disciples, uniquement parce qu'il proscriit toute éducation. A présent, néanmoins, les grands parmi eux n'ont plus d'égard à cette défense, et leur mépris pour la loi de Mahomet est imparfaitement déguisé sous le voile de quelques pratiques extérieures. » Un voyageur anglais protestant confirme cette appréciation en disant que de nos jours la religion des Turcs « est un grossier mélange de scepticisme épicurien⁴. »

D'un autre côté, M. Étienne donne des preuves intéressantes du respect que les Turcs commencent à montrer pour la religion catholique, et de la connaissance qu'ont plusieurs d'entre eux de sa doctrine; « une fois autorisés à fréquenter nos écoles, ils seront dociles aux enseignements de la religion et de la science. Aussitôt que les Turcs jouiront de la liberté de conscience et des bienfaits de l'éducation, l'Église sera à la veille de les compter parmi ses enfants⁵. »

Qu'il nous soit permis de présenter ici une considération suggérée par l'état actuel de l'islamisme. Il n'y a rien peut-être de plus étonnant dans les annales du monde que l'histoire de la religion mahométane : ses progrès et sa puissante domination pendant mille ans sur les trois continents de l'ancien monde, arrêtés par l'union des nations catholiques sous l'inspiration du Saint-Siège. A quelle fin providentielle devait servir ce mystère étrange? La condition actuelle de l'islamisme semble la révéler.

¹ *Annals*, vol. I, p. 400.

² Voyez Ubicini's *Letters on Turkey*.

³ *La Turquie d'Europe*, par A. Boué, tome II, ch. 1, p. 21.

⁴ *Two Years' Residence in a Levantine Family*, par Bayle Saint-John, ch. xv, p. 267.

⁵ *Annals*, vol. II, p. 71.

Lorsque l'Orient était devenu esclave du schisme et de l'hérésie, les légions du faux prophète sortirent de l'Arabie. Elles ont pu pendant des siècles châtier les chrétiens d'Orient, les fouler aux pieds comme de la vermine. Il n'y a pas, dans l'histoire, de pareils oppresseurs ni de pareilles victimes. « Écrasés et dégradés au-dessous du niveau de l'humanité, selon les expressions de M. Spencer, ces malheureux chrétiens ont vu générations après générations emportées comme les feuilles des forêts. » Ce fut parmi les *Grecs apostats* et parmi les monophysites, que les légions de l'Antechrist se recrutaient sans cesse par milliers. « Le mahométisme, d'après la remarque énergique de Von Haxthausen, représente la tendance de l'Église orientale, avec son dogmatisme étroit, vers le monothéisme. » Même de nos jours, il recrute dans ses rangs ces mêmes chrétiens sans force, parce qu'ils sont séparés de l'unité, tels que les Coptes, les Grecs et les Abyssins. A Trébizonde, en 1838, « les Grecs professaient l'islamisme au dehors, mais vivaient en chrétiens dans l'intérieur de leurs maisons. » L'apostasie est un péché si commun dans ces pays, nous assure un ministre protestant anglais, « que même les enfants, dans leurs accès de colère, m'apprit l'évêque de Smyrne, menacent quelquefois leurs mères de se faire Turcs¹. » Damas, autrefois ville entièrement chrétienne, est devenue presque totalement mahométane; il en a été de même de la plupart des villes d'Orient. « Échappé de l'Arabie, et emportant sur son passage la religion chrétienne, le torrent musulman traversa le Bosphore, et porta le croissant dans les provinces européennes des Césars grecs. Le christianisme dégénéré de ce pays n'était plus le christianisme vivant venu de la source apostolique. Ce dernier avait autrefois *absorbé en lui-même* tous les conquérants de l'empire, l'autre s'était soumis sans résistance aux lois des Califes; et les populations chrétiennes de l'Asie pour la plupart, abandonnant la foi du Christ, avaient adopté celle du faux prophète, et fourni les armées de ses lieutenants². »

Tel est le contraste entre le christianisme de Rome et celui de Byzance; et telle a été, pendant des siècles, l'influence du mahométisme sur les communions corrompues et schismatiques. Mais l'islamisme a fait son œuvre, et peut actuellement disparaître. Il fut envoyé pour châtier, par un jugement sans exemple, une offense sans précédent. Maintenant que les Églises d'Orient paraissent revenir à l'unité, et que la voix du pasteur suprême se fait en-

¹ Jowett, p. 25.

² *Persécution et souffrances*, etc., p. 240.

tendre parmi elles, l'islamisme, comme s'il sentait qu'il ne peut plus jouer le rôle de « vengeur, » tombe en décadence. Ne semblerait-il pas que nous touchons à cette grande époque d'unité catholique dont la définition du dogme de la conception immaculée de la Mère de Dieu serait le présage. Son amour obtiendra pour l'Eglise de ne former entre tous les croyants qu'une seule famille, avant que le monde soit livré à son jugement final.

De nos jours, dans la partie d'Europe de l'empire ottoman, le catholicisme se montre avec honneur. A Constantinople, il y a cinq paroisses et quatre chapelles desservies par les Dominicains, les Franciscains, les Capucins et les Lazaristes, sous la haute direction de Mgr Brunoni, archevêque latin, vicaire patriarcal.

Pour le rite arménien, Mgr Hlassoun, archevêque primat de la Grande-Arménie, prélat très-influent, possède un petit et un grand séminaire ; il y a aussi un couvent de religieuses arméniennes pour l'éducation des filles. Dans le but d'obtenir un rapprochement entre les Arméniens catholiques et schismatiques, Mgr le primat a établi une Société mixte de littérature et de beaux-arts, qui groupe autour de sa houlette les principaux représentants de sa nation, et compte des membres très-distingués.

Les Frères des écoles chrétiennes ont un pensionnat et un demi-pensionnat prospères, où ils enseignent les langues vivantes et les arts professionnels ; six cents enfants viennent recevoir l'instruction à leurs classes gratuites ; ils ont en tout huit cents élèves sans acception de religion.

A Bébeck, MM. les Lazaristes ont une maison très-heureusement placée sur le Bosphore, et comptent environ cent élèves.

Entre Péra et Bébeck, l'hôpital de la Paix, avec des classes et un ouvroir, est confié, comme l'hôpital français de Constantinople, aux Sœurs de Saint-Vincent de Paul, au nombre de cinquante ; personne n'ignore leur héroïque dévouement. Elles ont de plus, au quartier de Galata, un orphelinat de deux cents jeunes filles ; trois classes, un asile et un ouvroir pour environ trois cents enfants ; le cathécuménat des femmes. Dans une lettre de la Sœur supérieure, à laquelle nous empruntons les détails suivants, au sujet du cathécuménat, nous trouvons : « Nous avons cette année un bon nombre de femmes, surtout des Turques, de toutes conditions ; une d'elles, esclave échappée depuis deux ans, fut reconnue dans les rues par son ancien maître, qui la fit enfermer. Conduite au tribunal, elle répondit avec fermeté au pacha qu'elle était chrétienne, qu'il pouvait la faire mourir, mais qu'elle ne changerait pas sa religion. Le pacha, voyant sa constance à braver

les menaces, finit par lui dire : Eh bien ! va où ton âme te porte ; et il la fit reconduire à notre maison, pour que nous la rendions à la maîtresse chez laquelle nous l'avions placée après son baptême. »

Les mêmes Sœurs ont encore un dispensaire pour les hommes et pour les femmes, où plus de trois cents pauvres reçoivent chaque jour les consultations, les médicaments et les pansements nécessaires à leurs maladies. Ces pauvres viennent quelquefois de fort loin. « Les visites à domicile, continue la supérieure, sont nombreuses dans notre immense ville, et la longueur des courses empêche qu'elles le soient davantage, car nous devons aller au delà de Constantinople chercher les pauvres et les malades, afin de trouver encore des petits enfants à baptiser. — La visite des prisons, œuvre bien intéressante dans une ville où la police se fait si mal et d'une manière presque encore barbare, nous a valu très-souvent le bonheur de faire acquitter de pauvres victimes de l'injustice arbitraire ou de l'oubli désolant de l'autorité ; soit en prévenant les chancelleries respectives de ces malheureux, soit en nous adressant directement aux pachas, qui ont pour nous de la déférence.

« L'orphelinat des garçons est séparé en deux parties ; nous en gardons à Galata quarante, les plus chétifs, et ceux qui ont encore quelques parents. Une autre partie, trente-trois environ, est envoyée à la campagne, dans une ferme où plusieurs de nos Sœurs les soignent ; ce sont ceux qui n'ont plus aucun parent, et les enfants trouvés ; nous les élevons pour en former des cultivateurs. Nous sommes obligées de faire ce choix, à cause des préjugés qui règnent ici contre les travaux des champs. Cependant cette œuvre prospère, les enfants travaillent déjà très-bien ; ils sont forts, robustes, et vivent dans une innocence admirable¹. »

Un pensionnat commencé par les Sœurs de Saint-Vincent de Paul a été cédé, il y a plusieurs années, aux Dames de Sion. Elles occupent une maison qu'elles louent douze mille francs à l'archevêque latin ; les jeunes personnes les plus distinguées de Constantinople y reçoivent une éducation soignée. Ce pensionnat se suffit, il donne aussi l'instruction gratuite à près de deux cents jeunes filles pauvres. Les Dames de Sion, qui exercent la meilleure influence, ont établi l'œuvre des Mères chrétiennes, réunions mensuelles, destinées à faire un bien considérable dans un pays où la femme n'est pas à la hauteur de sa mission.

Comme signes de vie du catholicisme à Constantinople, nous

¹ *Œuvre des Écoles d'Orient*, n° VIII, p. 27.

savons qu'en 1865, comme les années précédentes, la Fête-Dieu a été célébrée avec une grande solennité. Dès neuf heures du matin les rues de Péra que devait parcourir la procession étaient tapissées d'étoffes brodées, constellées d'or et d'argent, entrelacées de fleurs; les croisées garnies d'oriflammes, de drapeaux turcs, français, anglais, autrichiens et italiens. Plusieurs repaires étaient dressés de distance en distance. En tête de la procession marchaient les élèves du lycée français; venaient ensuite l'école des Sœurs de charité, les élèves du pensionnat des Frères, puis le clergé des églises de Péra, au milieu d'une grande affluence. Dans le cortège on remarquait surtout les prêtres du clergé grec nouvellement uni, portant le costume oriental, c'est-à-dire recouverts de l'ancienne dalmatique, au lieu de la chasuble latine. Le gouvernement voulut concourir à rendre cette fête religieuse plus imposante encore, en envoyant des compagnies d'élite et la musique militaire pour lui faire honneur¹.

Il n'est pas sans intérêt d'entendre quelques témoignages donnés en faveur de la vérité par les protestants.

Le docteur Wilson, dont le langage est peut-être plus violent que celui d'aucun autre écrivain, et qui déverse si largement ses invectives contre les catholiques, est forcé de reconnaître que « les Grecs, quand ils se font catholiques, sont comptés parmi les indigènes les plus éclairés et les plus intelligents de l'Orient². »

Le docteur Robinson, écrivain américain de la même espèce, qui, après avoir visité la Syrie et l'Égypte, voit avec peine le mouvement de conversion parmi les Grecs, admet, avec une répugnance marquée, que « le résultat est une certaine élévation de leur secte³. » Le docteur Durbin, autre protestant américain, affirme, sans réserve de toutes les communions de l'Orient, que « leurs rapports avec l'Église catholique romaine tendent à les faire monter dans l'échelle de la civilisation⁴. »

LE HAUT CLERGÉ GREC SCHISMATIQUE.

Les mêmes causes qui ont donné naissance aux tendances des Bulgares vers l'unité catholique, lisons-nous dans le bulletin

¹ *Bulletin des Écoles d'Orient*, juillet 1863, p. 526.

² *Lands of the Bible*, vol. II, p. 581.

³ *Biblical Researches*, vol. III, sect. XVII, p. 456.

⁴ *Observations in the East*, vol. II, ch. XXXIV, p. 287.

de l'œuvre d'Orient, déterminent en ce moment parmi les Grecs un mouvement qu'on ne peut bien comprendre si on ne connaît la situation morale du patriarchat grec schismatique, résidant à Constantinople au quartier appelé le *Phanar*. Cette situation peut se résumer en deux mots : Vente de toute charge ecclésiastique ; perception des impôts sur les chrétiens par leurs prêtres.

« A Constantinople, comme l'a fort bien remarqué un inspecteur d'Académie française, M. l'abbé Pierre, durant une mission qu'il remplissait en Orient, le pontife se choisit lui-même, et il a, pour preuve de sa vocation et de sa capacité à remplir d'augustes fonctions, l'argent qu'il peut offrir comme prix de sa charge. » Le patriarche du Phanar paie des millions pour obtenir sa dignité.

Cette vente du pontificat en amène d'autres ; tout se vend, jusqu'au dernier degré de la hiérarchie. « Le malheureux prêtre est contraint à ce scandale, pour se rédimier du prix qu'on exige de lui au moment où il achète sa charge ; ce prix est un fardeau d'autant plus lourd, que les intermédiaires en ont retiré de plus beaux bénéfices et qu'il a fallu, pour remporter cette victoire, lutter contre des rivaux acharnés. »

« Voici, continue M. l'abbé Pierre, comment il m'arriva de connaître ces scandaleux usages, et de juger par moi-même de l'impression qu'une telle mesure de finances doit nécessairement produire sur les populations. »

« Un matin, pendant le déjeuner, Son Excellence M. Thouvenel me dit d'un ton moitié sérieux : — Il y a grande désolation aujourd'hui dans la ville de Thérapia ; une partie de la population vient de prendre la fuite et de se cacher dans le bois de Belgrade. N'ayant rien entendu dire qui pût motiver un tel effroi, j'en demandai la cause, et il me fut répondu : *L'évêque sort* ! — Jamais il ne m'était entré dans l'idée qu'une tournée pastorale pût être autre chose qu'une série de bénédictions ; je soupçonnai donc quelque mystification, et je demandais en riant le mot de cette plaisanterie, lorsque M. Thouvenel, continuant à s'amuser de mon ignorance, me répéta du même ton ce mot terrible qui a le pouvoir de mettre en fuite un peuple tout entier : *L'évêque sort* !

Or, voici le fait que je ne pouvais deviner et qu'il fallut bien me dire. En dépit de la discrétion obligée qu'avait dû y apporter le prélat, la ville de Thérapia venait d'avoir la visite de son évêque. Il ne s'agissait point pour elle d'entendre la voix de son pasteur, d'en recevoir un sacrement ou une aumône, mais de payer la redevance annuelle. Cette redevance prend d'année en année des proportions effrayantes pour les contribuables.

Lorsqu'exemptement voir t bénéf

Lors sein d impôt. infirm pour é sort! r gens, et qui

Les obéir a sent pl

En Orthod chète.

accomp inférie

Dans

Syrie a

pulation

suivant

tuel : «

qu'elles

un aven

a d'aven

sent s'l

« Or,

vis-à-vi

Écoutez

de la T

loué l'E

nationa

Le hau

régime

clergé

jamais,

¹ Cons

Lorsque la Sublime Porte demande au patriarche de lever, par exemple, une contribution d'un million de piastres, immédiatement le président du Saint-Synode s'arrange de façon à en percevoir trois fois autant, et garde pour lui la plus belle partie de ce bénéfice.

Lors donc que, appuyé par la force armée, l'évêque apparaît au sein d'une population effrayée pour lever en toute rigueur un tel impôt, les contribuables qui ne peuvent simuler la misère ou les infirmités prennent la fuite, et se cachent dans les montagnes pour échapper à ces exactions. Cette expression consacrée : *L'évêque sort!* ne justifie que trop la terreur et la désolation de ces pauvres gens, qui n'ignorent pas qu'on prélève sur eux un impôt exagéré, et qui sera en grande partie inutile au gouvernement¹.

Les moines d'Orient ne manquent pas de répéter : « *Mieux vaut obéir au turban qu'à la tiare.* » Quelques âmes droites ne paraissent plus, cependant, du même avis.

En Russie, comme nous le verrons, les usages du haut clergé Orthodoxe ne sont guère différents. Là aussi, tout se vend et s'achète. Les tournées accomplies dans leurs diocèses par les évêques, accompagnés de leur suite, se transforment souvent pour le clergé inférieur en véritables *razzias*.

Dans un ouvrage très-important de M. Saint-Marc Girardin : *La Syrie en 1861*, publié en 1862, nous trouvons, au sujet des populations chrétiennes sous le joug ottoman, les observations suivantes, qui en font connaître les tendances et l'état actuel : « Ces populations veulent avoir un clergé honnête et pur, qu'elles puissent aimer et respecter, parce qu'elles veulent avoir un avenir national, parce qu'elles sentent en même temps qu'il n'y a d'avenir que pour les sociétés qui ont une Église dont elles puissent s'honorer.

« Or, le clergé grec non uni est absolument incapable de remplir, vis-à-vis de ces populations, le rôle tutélaire qui lui appartiendrait. Écoutez plutôt ces révélations : Ne vous y trompez pas, m'écrit-on de la Turquie, le haut clergé grec est anti-grec. Vous avez souvent loué l'Église grecque, et vous l'avez glorifiée d'avoir conservé la nationalité grecque; tout cela a pu être, mais tout cela n'est plus. Le haut clergé grec est dévoué à la Turquie ou pour mieux dire au régime turc, parce que ce régime favorise ses exactions. Le haut clergé grec pourra être entraîné par un mouvement chrétien; jamais, tant qu'il sera libre, il ne s'en fera le chef ni l'auxiliaire.

¹ Constantinople, Jérusalem et Rome, par M. l'abbé Pierre.

Les évêques grecs entendent trop bien leurs intérêts et sont trop insensibles à tout ce qui n'est pas de leur intérêt pour désirer un nouvel état de choses. Depuis que le gouvernement grec salarie son clergé, depuis que les populations de la Grèce libre ne lui payent plus ces impôts qui écrasent encore les raïas, les évêques de l'empire ottoman ont séparé leur cause de celle de l'hellénisme, et se sont rangés désormais du côté du régime qui met entre leurs mains, avec un pouvoir administratif sans contrôle, le moyen d'en abuser sans limite. Je n'hésite pas à considérer le clergé grec, dans son organisation actuelle, comme un des plus sérieux obstacles que puisse rencontrer la régénération politique et morale des populations chrétiennes de l'empire ottoman. Le mal est arrivé à un tel point qu'il serait superflu d'y chercher un remède. Une violente commotion, un bouleversement complet de ce qui existe aujourd'hui peuvent seuls le déraciner¹. »

Considérant les évêchés comme des fiefs, le patriarche et le Synode ont soin d'élire pour évêques ceux qui leur donnent le plus d'argent. Ceux-ci, ayant payé cher leur dignité, se remboursent sur leurs prêtres, et les prêtres sur leurs paroissiens. Pour de l'argent, ils donnent le sacerdoce aux indignes; pour de l'argent, ils annulent les mariages légitimes, et confirment les illégitimes; pour de l'argent, ils condamnent et punissent les prêtres innocents et absolvent les coupables. Acheteurs et vendeurs des choses sacrées, ils n'ont aucun soin de leurs brebis spirituelles et les tondent jusqu'à la peau... Ils sont ignorants et grossiers, ils s'adonnent aux plus scandaleux dérèglements².

En présence d'une situation pareille, on ne s'étonnera pas d'entendre M. Saint-Marc Girardin arriver à cette conclusion : « Si le clergé byzantin n'est point remplacé par le clergé hellénique à travers quelque grande révolution politique, il peut l'être du vivant même de l'empire ottoman, par le clergé grec uni³. »

BULGARIE. BOSNIE. ALBANIE. ARCHIPEL GREC.

Les Bulgares, trop longtemps exposés à la rapacité du haut clergé phanariote et à l'action des agents russes, ont commencé, depuis

¹ *La Syrie en 1861*, p. 309-310.

² Extraits d'une brochure bulgare publiée à Constantinople et citée dans *la Syrie en 1861*, p. 315.

³ *Ibid.*, p. 317.

186
Cyr
C
rapi
sch
Dans
dém
Il la
«
ont
pren
l'em
arriv
«
tinop
autoc
velop
phén
cause
ment
Const
de ha
était
équité
les cap
telles
et Atl
lités
formu
staret
Plu
pleine
l'emp
nature
La
d'une
son Eg
Mal
masse
près

¹ *La*

1860, à se rappeler leurs premiers apôtres, saint Méthode et saint Cyrille, envoyés par le pontife romain pour convertir leurs pères.

Ce retour à l'unité serait d'autant plus légitime, sous tous les rapports, que les liens qui rattachent les Bulgares au patriarcat schismatique de Constantinople ne sont ni anciens ni bien solides. Dans son ouvrage: *La Bulgarie chrétienne*, M. le baron d'Avril démontre cette double proposition de la manière la plus évidente. Il la résume en ces termes :

« Si l'on se reporte aux considérations de l'ordre temporel qui ont amené l'érection du patriarcat de Constantinople, on comprendra facilement que la ville d'Ochrida, autrefois capitale de l'empire bulgare, ait aspiré au même honneur et qu'elle y soit arrivée.

« C'est, d'ailleurs, un caractère spécial au patriarcat de Constantinople, de se décomposer en autant d'Églises autonomes et autocéphales, qu'il se forme d'États indépendants ou qu'il se développe de nationalités diverses dans sa juridiction. Il y a là un phénomène tout naturel et dont les éléments se trouvent dans les causes qui ont amené la formation de ce patriarcat. C'est, à proprement parler, la conséquence de son péché originel. Si la ville de Constantinople a été en droit de s'arroger dans l'Église universelle de hautes prérogatives hiérarchiques par ce seul motif qu'elle était devenue la ville impériale, il n'y aurait eu ni logique ni équité à dénier ce droit aux villes qui sont devenues successivement les capitales d'États complètement indépendants de Constantinople, telles qu'Ochrida, Ternovo, Ipek, près la capitale serbe, Moscou et Athènes, ni à refuser une hiérarchie indépendante aux nationalités qui se séparent de la nationalité grecque. Les Grecs ont formulé eux-mêmes cette théorie: *Imperium sine patriarcha non staret.* »

Plus loin nous trouvons dans le même ouvrage cette observation pleine de caractère et de justesse: « Là, où il s'est établi, dans l'empire turc, une demi-indépendance politique, la conséquence naturelle et immédiate a été le demi-affranchissement de l'Église¹. »

La Bulgarie, qui n'est pas favorisée, comme d'autres provinces, d'une demi-indépendance politique, se rappelle que jusqu'en 1767 son Église était indépendante du patriarcat grec.

Malgré ces heureuses tendances, les difficultés d'un retour en masse sont tellement considérables, qu'on ne peut l'espérer qu'après une longue suite d'efforts persévérants. Il faudra d'abord

¹ *La Bulgarie chrétienne*, par le baron d'Avril, p. 26, 27, 58.

triompher par l'éducation de cette ignorance profonde du clergé et du peuple, que tout le monde connaît et dont nous rappellerons seulement un trait cité par l'abbé Bonnieu, missionnaire Lazariste.

A Constantinople, un grec schismatique qui passait pour savant revient à la foi catholique. « Il demeurait chez nous; après sa conversion, je lui demandai un jour de quelles paroles il se servait pour l'absolution. Ma foi monsieur, me dit-il, cette formule est assez longue, et je n'ai pas encore eu le temps de l'apprendre¹. »

Un autre obstacle se trouve dans les préjugés qui accompagnent toujours l'ignorance et qui sont habilement exploités par les messagers de l'erreur. On fait croire aux Bulgares que les Latins en veulent à leurs rites, tandis que les prescriptions des souverains pontifes leur enjoignent de les conserver. Il suffit de rappeler la bulle de Benoît XIV : *Allatæ sunt*, du 2 juillet 1755 : elle résume toute la doctrine du Saint-Siège sur cette question. La lettre encyclique de Pie IX, du jour de l'Épiphanie 1848, et la dernière lettre de ce pontife, du 6 janvier 1862, la confirment.

Mais l'opposition la plus formidable vient surtout de la politique russe. On connaît l'histoire de l'archevêque Sokolski sacré à Rome par le Saint-Père, et enlevé peu de temps après par les agents de la Russie. Cette puissance emploie tous les moyens, l'argent, les menaces, et a même provoqué l'émigration en Russie de plusieurs centaines de familles bulgares. Heureusement, elles en sont revenues.

« On admire, à juste titre, le courage des missionnaires qui vont prêcher et convertir les païens; il n'en faut pas moins pour pratiquer et défendre la vraie religion au fond de la Bulgarie, au milieu de ce clergé grec si puissamment organisé pour le mal. » Un fait tout récent nous en donnera la preuve.

« Le pape Yorghî d'Andrinople s'était mis en route pour aller administrer les sacrements dans les villages de Bakchilisse et Kasandjik, entrés récemment dans l'Union. Il s'était arrêté, sur la route, dans un village pour y passer la nuit. Au moment de se coucher, après s'être mis en prières, la maison est envahie tout à coup par sept ou huit individus, à la tête desquels était le *protosyncelle* (premier secrétaire) de l'évêque de Demotica; tous étaient armés. Ils enfoncent la porte de la chambre du pape Yorghî et le somment de sortir. Le prêtre refuse; un des as-

¹ *Œuvre des Écoles d'Orient*, novembre 1859, p. 21.

sassins le couche en joue. Le pape Yorghis saisit l'arme. Alors ils tombent tous sur lui à coups de poignards¹. »

Plusieurs œuvres ont été commencées pour soutenir le mouvement du retour des Bulgares. Les Lazaristes ont ouvert une école normale dans leur collège de Salonique et de Monastyr, les Pères Résurrectionnistes polonais à Andrinople et les Pères de l'Assomption à Philippopolis ont fondé un collège et une école dans le même but.

La lutte est commencée, les combattants ne feront pas défaut; les catholiques, nous en avons l'espoir, ne leur refuseront pas les secours matériels qu'ils demandent avec instance, et sans lesquels leurs progrès seraient entravés.

« Nous avons la certitude morale, disait le révérend Père Lesœur, en 1862, que dans tous les centres où l'on bâtit une église catholique, n'eût-elle été désirée de personne, à peine élevée, elle se trouvera remplie de fidèles. Voyez ce qui vient de se passer à Andrinople; il a suffi à un de nos envoyés de se montrer et de faire comprendre aux populations ce qu'était l'Union, pour qu' aussitôt dix mille nouveaux fidèles nous fussent acquis. »

Terminons ces quelques mots sur une mission si pleine d'avenir, par un passage remarquable du rapport envoyé à l'œuvre des écoles d'Orient par le comité bulgare de Constantinople. « A la première nouvelle de l'union des Bulgares avec Rome, le patriarcat grec a tremblé jusque dans sa base; et le métropolitain d'Athènes demandait à ce moment, dans une lettre confidentielle à l'un de ses collègues, si l'heure n'était pas venue de cesser cette opposition inutile et de reconnaître l'autorité du Pape. Puis vint la défection de Sokolski, qui dissipa les terreurs des uns et arrêta les nobles instincts des autres. Mais aujourd'hui que l'Union est sortie victorieuse de cet ébranlement, de nouveaux symptômes commencent à se manifester, et laissent déjà entrevoir la dissolution imminente de l'orgueilleux patriarcat. Il y a un mois à peine, cinq évêques grecs et huit prêtres ont adressé au Saint-Père une supplique dans laquelle ils demandent à être admis dans le sein de l'Eglise de Rome. D'autres conversions se préparent encore parmi les hautes classes de la société grecque de Constantinople. En présence de ce progrès, chaque jour plus prononcé; en présence de l'avenir grandiose qui se prépare au milieu de ces Eglises rivales, fléau séculaire de l'Orient; à la vue de cette voie miraculeusement ouverte au catholicisme et à la civilisation pour se répandre dans l'Asie, un

¹ Rapport du comité bulgare, 1861.

catholique ne pourrait-il pas s'écrier du fond de l'âme, comme jadis Clément VIII lors de la consécration de l'union reuthénne : *O mei cari Bulgari, per vos totum Orientem convertere spero !* »

D'après un rapport sur l'état des établissements catholiques dans la Turquie d'Europe, présenté par le révérend Père Gagarin aux membres de l'œuvre d'Orient, et d'après l'annuaire pontifical, le Saint-Siège entretient dans diverses parties de cet empire un assez grand nombre d'évêques et de vicaires apostoliques.

Nous trouvons en *Moldavie* un vicaire apostolique de l'Ordre des Mineurs conventuels, et un en *Valachie* de l'Ordre des Passionistes. Ces Religieux sont chargés en même temps de l'administration spirituelle de la *Bulgarie*, qui compte cinquante mille catholiques du rite latin.

Dans la *Roumélie*, au pied des Balkans, la ville de Philippopolis possède un vicaire apostolique de l'Ordre des Capucins. Les catholiques de *Bosnie* ont pour clergé, depuis des siècles, des Franciscains du pays, qui instruisent la jeunesse depuis les premiers éléments de la grammaire jusqu'à la théologie inclusivement. Le nombre des catholiques du rite latin s'élève à un chiffre assez considérable, cent cinquante mille. L'*Herzégovine* possède un vicariat apostolique de l'ordre des Mineurs observantins.

En *Albanie*, il existe sept évêques catholiques qui se sont entendus pour établir à Scutari un séminaire central destiné à former en commun le clergé de leurs différents diocèses. Ce séminaire, confié aux Pères Jésuites autrichiens, donne de grandes espérances. L'évêque de Scutari est en instance pour obtenir des Sœurs de Saint-Vincent de Paul. MM. les Lazaristes y possèdent une maison de même qu'à Monastyr. Ils ont de plus une mission à Salonique et à Santorin avec des écoles dirigées par les Sœurs de Saint-Vincent de Paul, au nombre de trente pour ces deux résidences.

En *Grèce*, à Athènes, le gouvernement français fait bâtir une grande église ; les Sœurs de Saint-Joseph de Marseille ont un pensionnat. Près d'Athènes, Syra est la résidence de l'évêque catholique ; les Pères Jésuites siciliens s'y sont établis ; les Frères dirigent des écoles gratuites.

Pour les *Iles Ioniennes*, un évêque catholique réside à Corfou.

Quelques missionnaires appartenant à différentes congrégations parcourent les îles de l'Archipel. Un assez grand nombre de Maronites catholiques habitent l'île de Chypre.

Nous nous inquiétons peu des missions protestantes, toujours stériles pour le bien, dans ces régions comme ailleurs. On assure que dans la Roumélie seule il y avait, en 1369,

l'âme, comme
reuthénne :
« *ertere spero!* »
catholiques dans
ère Gagarin aux
ire pontifical, le
empire un assez
es.

ue de l'Ordre des
des Passionistes.
l'administration
mille catholiques

de Philippopolis
ucins. Les catho-
cles, des Francis-
les premiers élé-
clusivement. Le
un chiffre assez
vine possède un
antins.

qui se sont en-
destiné à former
es. Ce séminaire,
ndes espérances.
r des Sœurs de
dent une maison
on à Salonique et
de Saint-Vincent
ences.

s fait bâtir une
eille ont un pen-
l'évêque catho-
s Frères dirigent

réside à Corfou.
es congrégations
nombre de Ma-

otestantes, tou-
comme ailleurs.
vait, en 1869.

quarante missionnaires américains! Nous doutons fort que ces messieurs continuent leur œuvre à l'heure présente, ou même qu'ils se trouvent dans le pays. Si la guerre civile en Amérique a produit de grands désastres, elle a produit de grands déficits dans le budget des missionnaires. L'argent prodigué pour répandre l'erreur est employé maintenant pour acheter des armes. Or, nous savons que du moment qu'un missionnaire protestant trouve son bien-être compromis, il abandonnera ses ouailles et retournera chez lui. Nous ne renonçons pas à fournir plus tard des détails curieux sur ces résultats de la guerre civile.

Une source précieuse et très-inattendue nous est ouverte par une main savante; nous sommes heureux et fier d'y puiser. Un journal russe, *la Lecture chrétienne*, publié par le séminaire des hautes études ecclésiastiques de Saint-Petersbourg (novembre 1865), va nous faire connaître le succès des missions catholiques dans les *îles de l'archipel Grec*. Nous citons la traduction textuelle :

« L'île de *Syra*, dit ce journal, est la résidence de l'archevêque catholique, qui étend sa juridiction jusque sur le royaume de Grèce. Cette île était habitée, au commencement de ce siècle, uniquement par des Grecs catholiques du rite latin, au nombre d'environ cinq mille. Depuis 1821, ce nombre a augmenté de plus du double. L'île entière leur appartient, quoiqu'il s'y trouvât près de vingt mille Grecs réfugiés lors de la révolution. Le clergé catholique fait preuve d'un zèle prodigieux. Les églises s'élèvent comme par enchantement. Ainsi, pour en donner un exemple, à peine les réfugiés grecs avaient-ils eu le temps de fonder une nouvelle ville sur les ruines de l'antique Hermopolis, qu'un des premiers et des plus beaux édifices fut une église catholique, et à l'heure présente le sommet de l'ancienne Acropole qui domine la ville entière, est couronné par une église catholique splendide. En outre, depuis 1821 jusqu'à l'année 1861, une dizaine de chapelles publiques furent bâties dans cette ville, tandis que les grecs *orthodoxes*, beaucoup plus nombreux, se contentent de deux églises fort modestes. Il y a un séminaire d'où sortent tous les ans bien des missionnaires qui se répandent partout.

Dans l'île de *Tinos*, où la population est moitié catholique, moitié *orthodoxe*, l'évêque catholique a fondé aussi un séminaire qui, en 1850, ne fournissait qu'un petit nombre de missionnaires; maintenant il en envoie de tous les côtés.

L'île de *Naxos* compte environ huit mille catholiques, parmi lesquels beaucoup de familles françaises. Il y a un couvent de femmes et une école où les jeunes grecques orthodoxes reçoivent

une éducation toute catholique, et donnent de nombreuses recrues à cette communauté religieuse.

En général, le clergé catholique, avoue notre journal, est instruit. Tous ses membres parlent l'italien, le grec moderne et savent bien le latin. Mais leur immense avantage sur le clergé orthodoxe, c'est qu'ils deviennent tous, plus ou moins, de bons prédicateurs. Leur instruction théologique et leur activité devient pour eux une source d'innombrables avantages. Ils ont en main toute l'éducation religieuse de la contrée et ils paralysent l'influence morale du clergé grec, qui ne possède pas un seul établissement d'éducation cléricale dans les îles, et se trouve obligé d'aller recevoir l'instruction à Athènes. Mais l'éloignement et les frais de ce voyage coûteux empêchent la plupart des lévites de l'entreprendre, ce qui annule entièrement l'influence de la prédication orthodoxe. Les catholiques comptent leurs prédicateurs par centaines. On les trouve partout, dans les villes, comme dans les moindres villages, et d'après le témoignage de personnes dignes de foi, ils s'acquittent de leurs devoirs avec un zèle et un soin remarquable. Les orthodoxes, au contraire, à l'exception des grandes villes où l'on rencontre quelquefois des prédicateurs, n'entendent jamais de sermons dans leurs églises, et s'il leur arrive d'en avoir, cela se borne à la lecture d'une homélie ancienne dans une langue presque incompréhensible à la majorité de l'auditoire. Il en résulte que les prédicateurs catholiques font chaque année une abondante moisson dans le champ de l'Église orthodoxe. Ces ouvriers actifs et intelligents emploient dans leurs sermons le grec moderne ou l'italien, selon les besoins des auditeurs. C'est au nombre et au talent des prédicateurs, dit encore le journal russe, d'après les témoignages de voyageurs protestants, qu'il faut attribuer la supériorité que les populations grecques catholiques montrent sous le rapport des mœurs, sur leurs concitoyens orthodoxes. Les catholiques parmi le peuple sont extrêmement laborieux, pleins d'honnêteté et de bonté; ce qui fait que les étrangers préfèrent de beaucoup avoir affaire avec eux qu'avec les *orthodoxes*¹. »

TURQUIE D'ASIE.

BROUSSE.

Peu de mois après l'arrivée des Sœurs de Saint-Vincent de Paul à Brousse, M. Bonniou, missionnaire lazarisiste, écrivait en juin

¹ *La Lecture chrétienne*, novembre 1865, p. 557 et 562.

ombreuses recrues

otre journal, est
grec moderne et
ge sur le clergé
oins, de bons pré-
ivité devient pour
ont en main toute
ysent l'influence
eul établissement
gé d'aller recevoir
frais de ce voyage
reprendre, ce qui
a orthodoxe. Les
entaines. On les
noindres villages,
oi, ils s'acquittent
uable. Les ortho-
illes où l'on ren-
amais de sermons
r, cela se borne
langue presque
l en résulte que
une abondante
es ouvriers actifs
grec moderne ou
u nombre et au
usse, d'après les
tribuer la supé-
montrant sous le
xes. Les catho-
x, pleins d'hon-
rs préférant de
es¹. »

Vincent de Paul
crivait en juin

1858 une lettre très-intéressante que nous voudrions pouvoir reproduire en entier : « Nos sœurs comptent déjà dans leurs classes soixante-cinq à soixante-dix élèves de toute nation, dont à peu près le tiers est catholique. Toutes les élèves sans exception apprennent le même catéchisme et les mêmes prières, suivent les mêmes instructions, et, autant que possible, assistent tous les jours à la messe.

« Entraînés par l'exemple et par le désir d'un peu de science et d'instruction religieuse, les enfants du pays se présentent chaque jour à la porte de notre établissement. — Si la maison était assez grande, nous aurions, je crois, toutes les petites filles de Brousse.

« Nos élèves ont déjà fait des progrès sensibles, surtout dans leur propre langue. Un jour on montrait à un prêtre arménien hérétique, qui était venu chez nos sœurs, le cahier des devoirs en turc d'une petite fille de sa nation. Le prêtre, après avoir bien examiné, tourné et retourné en tous sens : Ma foi, dit-il en poussant « un petit soupir admiratif, celle-là en sait plus que moi ; » ce qui ne donne pas une haute idée de la science du clergé schismatique. Quand ces enfants sortiront de nos écoles, après avoir bien appris leurs prières et leur catéchisme, elles pourront être en état d'enseigner la théologie à leurs confesseurs. Quelqu'un me disait hier qu'une des plus grandes qui a déjà quitté les classes, ayant été à confesse, s'accusait en détail des fautes qu'elle avait commises ; le confesseur, pressé sans doute par quelque affaire de trafic, car tous ces prêtres hérétiques font un petit commerce, voyant que la chose traînait en longueur : « Tu crois donc, lui dit-il, que j'ai le « temps d'écouter toutes ces sornettes ! Allons, va-t'en, tu m'as en- « nuyé. » La pénitente ne répondit rien, bien entendu, elle se serait exposée à recevoir un soufflet ; mais elle n'en pensa pas moins. Avec le temps tout cela portera des fruits de salut. »

M. Bonnieu parle ensuite des égards des musulmans. « Ici les Turcs en général, non-seulement nous tolèrent, mais paraissent avoir pour nous de l'estime et une véritable affection. Nos Sœurs vont partout chez le Turc où la charité les appelle ; elles pénètrent dans toutes les demeures où il y a un malade à consoler, un pauvre à secourir, et partout elles sont entourées de respect et de vénération, partout elles inspirent la confiance. Quelquefois les femmes turques, à la vue de tant de dévotion, restent tout étonnées et pleines d'admiration. « Que vous êtes bonnes, leur disent-elles, que vous « êtes charitables ! C'est dommage que vous ne soyez pas de notre religion... » Ainsi donc les Turcs ne nous en veulent pas trop. Ils

ne sont pas non plus nos plus grands ennemis. Ce sont les protestants qui nous poursuivent nuit et jour à outrance. Ils ne nous font pas une guerre ouverte; mais c'est en dessous qu'ils agissent, c'est de loin, à l'écart, qu'ils mordent comme le serpent. »

Rassurons-nous; l'année suivante, nous apprenons par le même missionnaire que ces serpents sont devenus plus bénins; plusieurs sont allés mordre ailleurs.

Quelques-uns probablement ont regagné Constantinople, pour se livrer à la confection des correspondances qu'ils envoient en Amérique au journal le *Messenger*, et qui amusent beaucoup les Turcs lorsqu'elles reviennent imprimées. Celle-ci par exemple extraite textuellement: « Le sultan Abdul-Azis vient d'être pris tout à coup du désir de s'instruire de la religion réformée. Il lit continuellement la Bible... Quelque prédilection qu'il conserve encore pour le Coran, il en a une plus forte pour la Bible, dont il ne peut plus se passer et pour laquelle il a fait faire un pupitre exprès. Pendant qu'il se livre à cette lecture, il est défendu de l'en distraire, même pour lui parler des affaires de l'État, etc., etc. » Preuve évidente que les ministres protestants jouissent en Turquie d'une influence immense, et que les milliers de dollars sont fructueusement employés¹.

« Les ministres américains, continue la lettre, ont ici pour émissaire en chef ou adjudant-major, un médecin, nommé Corfiote, fils aîné d'une mère grecque et d'un père luthérien. Comme son art lui donne accès dans les familles, il pénètre partout et profite de toutes les occasions pour nous déchirer.

« L'autre jour, une petite hérétique qui fréquente nos classes, en arrivant à l'école, montre à la maîtresse son catéchisme tout lacéré: « C'est le docteur qui l'a fait, dit-elle en pleurant, parce qu'il y a trouvé, à ce qu'il prétend, des erreurs, des mensonges et des superstitions. »

« Une élève de nos sœurs est-elle indisposée, aussitôt le docteur arrive: « Oh! mon enfant, en quel état vous vois-je! Cessez, cessez, vous dis-je, d'aller chez les Sœurs, ou vous êtes perdue. On ne respire dans ces classes qu'un air pestilentiel. J'aperçois déjà sur votre figure des symptômes d'une maladie qui pourrait avoir des suites funestes. Et vous, mère, si vous aimez votre fille, gardez-la près de vous, ou je ne réponds de rien. La petite cesse de venir à l'école, quelquefois pour toujours. Ce qui nous console un peu, c'est que tous les protestants ne sont pas de cette trempe. Le doc-

¹ Écoles d'Orient, n° 21, p. 295.

teur..., dont la fille vient chez les Sœurs, est plus modeste et plus modéré, parce qu'il est pauvre ! Pendant l'hiver dernier, qui a été ici très-rigoureux, un beau matin, ce docteur envoya son domestique chez nos Sœurs pour les prier, de sa part, de lui prêter quelques oques de charbon. Nos Sœurs furent heureuses de lui rendre ce petit service dont il fut très-reconnaissant. Mais pourquoi ne s'adressait-il pas à ses ministres, à son consul, ou à quelque négociant de sa secte ? C'est parce que la charité qui couvre la honte et jette un voile sur toutes les misères humaines ne se trouve que chez les catholiques. Les dissidents, nos chers frères séparés, ont beau faire, ont beau dire, ils sont forcés dans mille occasions, directement ou indirectement, de rendre hommage à la vraie vertu et à la vieille foi de Rome. »

On ne s'apercevrait certainement pas à la lecture de ces intéressants récits que l'auteur, M. Bonnieu, est en Turquie depuis trente ans plus occupé des langues du pays que de la sienne.

Le même missionnaire, que nous aimons à citer, écrivait encore en juillet 1858. « L'ignorance religieuse règne dans tout le pays ; mais elle domine parmi les Arméniens hérétiques dont beaucoup d'enfants fréquentent nos écoles. C'est sans doute cette crasse ignorance des vérités de la foi qui les tient dans l'erreur et les empêche de rentrer dans le sein de l'Eglise. Le clergé schismatique n'a aucune idée des grands mystères de notre sainte religion ; et quand un prêtre ou un évêque arménien veut se convertir, nous sommes obligés de leur enseigner le catéchisme, comme on fait chez nous aux enfants qui se préparent à la première communion. »

Un peu plus loin, M. Bonnieu nous dit : « Cette ignorance religieuse disparaît de jour en jour, grâce à l'instruction que les enfants de toute croyance reçoivent dans nos écoles ; et le clergé hétérodoxe sera bien obligé, bon gré mal gré, de se mettre au moins au niveau des connaissances que possède le peuple, s'il ne veut être honni et méprisé de sa nation. Selon nos faibles idées, une ère nouvelle commence pour quelques fractions de l'Eglise orientale et d'autres tribus qui sont encore dans les ténèbres, assises à l'ombre de la mort.

« La maison que j'habite, et dans laquelle nous faisons l'école aux garçons, nous coûte huit mille francs de loyer ; c'est l'ancien palais d'Abd-el-Kader... misérable demeure en bois vermoulu, ravagée par les derniers tremblements de terre qui ont fait de Brousse un tas de ruines et de décombres... Quand il pleut, chaque

enfant se réfugie sous son ombrelle et y reste tapi jusqu'au retour du beau temps. »

Le mois de Marie, prêché en turc et accompagné de gracieux cantiques, produisit le meilleur effet. On put même cette année faire à Brousse une procession du saint sacrement. « Tous les représentants des puissances étrangères, dont deux sont protestants, l'ont honorée de leur présence ; trois consuls portaient le dais, celui de France, de Sardaigne, et le chargé d'affaires des sujets latins-ottomans¹. »

SMYRNE.

Si nous voulons rencontrer des missionnaires protestants dans les pays musulmans ou païens, une longue expérience apprend à les chercher principalement *sur la côte*. Ils abondent à Smyrne. « Le nombre des missionnaires envoyés en Turquie, et résidant à Smyrne, est très-considérable, » dit un protestant anglais². Ils trouvent cette ville demi-franque plus agréable, avons-nous vu, que l'intérieur de la Turquie. Pour la satisfaction de leurs goûts personnels, ils n'ont certainement pas tort. M. de Tchihatcheff, voyageur russe, rencontra en 1856 des missionnaires américains occupés à des observations météorologiques, recherches honorables et utiles, pour lesquelles il paraît penser qu'ils avaient de grands loisirs³. Ce qu'ils ont fait en dehors s'apprend aisément par eux-mêmes ou par leurs amis.

Deux des premiers missionnaires américains furent le docteur Pline Fisk, et le révérend Levi Parsons. Leur biographie a été rédigée par leurs admirateurs. Le révérend docteur Bond nous apprend que M. Fisk fut envoyé en Syrie par « le Comité de Prudence du conseil américain, » et que « ses exercices religieux se distinguaient par la vivacité de la conviction. » Il s'arrêta à Malte, en se rendant en Palestine, et « s'occupa pendant quelque temps à explorer la désolation morale qui régnait dans cette île ; » on ne nous dit pas que M. Fisk ait apporté aucun remède. Enfin il arrive à Beyrouth ; dans cette ville, « son esprit fut très-réconforté, » sans doute par la société de ses compatriotes. Qu'il ait jamais converti une seule personne, de n'importe quelle classe, sa

¹ *Œuvre des Écoles d'Orient*, n° IV, p. 17-23 ; n° VII, p. 22-23 (1859).

² *Wayfaring Sketches*, etc., ch. vi, p. 118.

³ *Asie Mineure*, par P. de Tchihatcheff, ch. 1, p. 5 (1856).

biogra
un sé
de son
bouch
les éc
au ser
march
efforts
touteff
de la
Voie

Parson
vérend
qu'à l
il ser
peut-è
de pin
avec b
verneu
M. Fis
ni sur
comme
parmi
les réf

Le
ble. Il
d'impr
diffère
révéren
le voy
d'Abra
dehors
prédec
avec l
patriar
M. Goo

¹ *Biog*

² Le b
quand sa
ses voyag
taire des
Wolff, ch

³ *Biog*

biographie ne se hasarde pas à l'insinuer ; mais son départ, après un séjour qui n'avait pas fourni un seul incident à la plume de son historien, est décrit et jugé en ces termes : « Ayant embouché la trompette, et fait retentir le haut de la montagne de Sion les éclats préparatoires, dit le docteur Bond, pour ramener l'Église au sentiment de la glorieuse entreprise à la tête de laquelle il avait marché, il se retira, au milieu de la commotion suscitée par ses efforts, jusqu'à ce que l'indignation eût disparu ¹. » L'indignation, toutefois, persista tellement, que M. Fisk ne fut jamais revu près de la montagne de Sion ².

Voici le portrait du compagnon de M. Fisk, le révérend Lévi Parsons, tel que, dans son éloquente ardeur, nous le donne le révérend docteur Squier. « Il ressemblait plus au bon samaritain qu'à l'apôtre Paul. Si vous le rangez parmi les onze disciples, il serait plutôt avec Jean qu'avec Pierre. » Le portrait n'est peut-être pas très-distinct, mais M. Parsons y joint quelques coups de pinceau de sa propre main : « J'ai souvent prêché à Jérusalem, avec beaucoup de succès ; et une fois j'ai discuté devant le gouverneur de Smyrne, comme Paul devant Félix. » Pas plus que M. Fisk, il ne convertit personne, ni Grecs, ni Juifs, ni Arméniens, ni surtout le gouverneur de Smyrne ; mais son historien ajoute, comme s'il devait cette consolation à ses lecteurs, « qu'il était parmi les missionnaires modernes ce que fut Mélanchthon parmi les réformateurs ³. »

Le révérend Daniel Temple fut un personnage plus remarquable. Il vécut en Turquie d'Asie et en Terre Sainte avec une presse d'imprimerie qui fonctionna beaucoup, et avec deux femmes, à différentes époques, bien entendu. Sa vie a été écrite par le révérend William Goodell, lui-même missionnaire. « Quiconque le voyait, dit M. Goodell, se reportait de suite au souvenir d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, de Pierre ou de Paul. » Malgré des dehors si avantageux, M. Temple eut aussi peu de succès que ses prédécesseurs ; et la fin de son histoire, qui coïncide exactement avec la leur, nous force à conclure que sa ressemblance avec les patriarches et les apôtres était purement physique. Néanmoins M. Goodell assure à ses lecteurs que « Juifs, Turcs et infidèles, »

¹ *Biographical Sketches of Distinguished American Missionaries*, p. 188.

² Le brusque et honnête docteur Wolff, qui souvent tombe par hasard sur la vérité, quand sa vanité ne le fourvoie pas, rapporte, « sans intention malveillante, » que, dans ses voyages avec Fisk et King, « ils s'occupaient surtout d'examiner les ruines et de faire des collections d'antiquités et de momies. » (*Travels and Adventures of doctor Wolff*, ch. ix, p. 176.)

³ *Biographical Sketches*, etc., p. 106.

usqu'au retour

né de gracieux
ne cette année

« Tous les re-
nt protestants,
rtaient le dais,
aires des sujets

rotestants dans
ence apprend à
dent à Smyrne.
e, et résidant à
nt anglais ¹. Ils
ns-nous vu, que
leurs goûts per-
ihatcheff, voya-
éricains occupés
rables et utiles,
grands loisirs ².
par eux-mêmes

rent le docteur
graphie a été ré-
eur Bond nous
Comité de Pru-
reices religieux
ion. » Il s'ar-
occupa pendant
ui régnait dans
é aucun remède.
esprit fut très-
trioties. Qu'il ait
quelle classe, sa

sur lesquels M. Temple n'avait produit qu'une très-faible impression pendant son séjour parmi eux, « prononceront son nom avec quelque chose de semblable à la vénération avec laquelle nous devrions toujours prononcer le nom de « Notre Père qui êtes aux cieux ! » M. Goodell semble avoir senti qu'il avait fait tort à son ami en le mettant seulement en parallèle avec « Abraham, Pierre ou Paul. » Néanmoins, en dépit de cette ressemblance remarquable par laquelle il lui rend enfin justice, M. Goodell finit par rapporter, et c'est le seul fait historique contenu dans son récit, « qu'il quitta la mission en 1844. » De peur qu'on interprêtât mal une fin si inattendue, évidemment indigne d'un être rangé au-dessus des patriarches et seulement un peu au-dessous du Créateur, M. Goodell ajoute d'un ton désapprouvateur : « Le Seigneur lui avait remarquablement barré le passage parmi les Grecs¹ ! »

Les Anglais, qui ont eu des représentants à Smyrne pendant de longues années, ne prétendent pas à la moindre réussite, soit chez les Grecs, soit chez aucune autre race. Un écrivain, qui exagère habituellement leur influence, admet avec candeur, en 1854, que « quoique Smyrne ait joui longtemps de la présence des missionnaires résidents, et du ministère consciencieux d'un clergyman dévoué, le révérend W. B. Lewis chapelain anglais, les indigènes donnent peu de signes d'une vie religieuse². » Il y a, par le fait, beaucoup de signes de vie, mais non de ceux que cet écrivain pourrait découvrir ou apprécier, parce qu'ils étaient tous en dehors de son Église. Sa description, dans ses étroites limites, paraît être exacte. « C'est surtout de l'esprit d'entreprise, dit M. Jowett, que l'Église du Christ, » il entend l'Église anglicane, « paraît manquer³. » « Les membres de l'Église anglicane, assure feu M. Warburton, ont peu de cet esprit missionnaire pratique et zélé. Quand j'étais en Syrie, il n'y avait pas un seul missionnaire anglais qui eût pris des degrés dans une université ; et, sauf une exception, nous n'avions pas d'indigène chrétien ministre de notre Église⁴. » L'amiral Slade mentionne un seul clergyman anglican, qu'il regarde comme faisant exception par son caractère, et dit : « Où travaillait-il ? Parmi les Grecs, et sans résultats⁵. »

Les Américains ont été, comme toujours, non pas plus heureux mais plus ambitieux et plus agressifs. Le docteur Durbin, leur

¹ *Biographical Sketches of Distinguished American Missionaries*, p. 214-18.

² *Journal of a Deputation to the East* vol. II, p. 570.

³ P. 392.

⁴ Ch. VIII, p. 117-18.

⁵ P. 518.

comp
impr
dans
Ce q
impr
pas c
diffé
l'on e
de la
instan
quels
testar
« Les
nous
s'unir
tantes
porte
trop l
leurs
serve-
cienne
discor
questi
avec p
Les
notoric
eux au
traditi
l'avis
croyan
pectât
Les
des A
homm
années
ai isi
égard
et apr
d'école

¹ Tra
² Mas

compatriote, nous apprend, en 1845, qu'ils avaient jusqu'alors imprimé à Smyrne 52,247,760 pages. Le docteur Wilson consigne, dans son rapport, une augmentation d'une vingtaine de millions. Ce que les habitants de l'Asie-Mineure ont fait de tout ce papier imprimé, formant à peu près 150 mille volumes in-octavo, n'est pas connu. En réalité, le seul effet, à Smyrne, de la présence des différentes sectes protestantes, qui distribuent des pensions que l'on estime fort, et des livres que personne ne lit, a été de procurer de la distraction à ces nonchalants Asiatiques, pendant quelques instants bien courts. L'excitation dura quelques mois, après lesquels les Turcs et les Grecs décidèrent, d'après les voyageurs protestants, que les missionnaires avaient cessé d'être intéressants. « Les Arméniens eux-mêmes, quoique professant le christianisme, nous dit avec un étonnement sincère le docteur Valentin Mott, s'unirent aux pauvres Turcs pour supprimer les écoles protestantes¹. » Et le docteur Durbin, aussi ministre américain, rapporte que ses coreligionnaires, de sectes différentes, passaient trop leur temps à se quereller entre eux pour pouvoir combiner leurs efforts contre les sectes orientales. « Il faut regretter, observe-t-il, qu'il y ait eu collision entre nous, au milieu de ces anciennes Églises, et en présence des Turcs. La principale cause de discorde est la validité et l'autorité de nos ministères respectifs; » question, semble-t-il penser, qu'ils auraient pu discuter chez eux avec plus de convenance.

Les disputes incessantes de ces messieurs acquirent une telle notoriété, qu'à la réponse d'une lettre de cérémonie, adressée par eux au comte Cowley, qui les encourageait, selon les déplorable traditions de la diplomatie anglaise, cet ambassadeur leur donna l'avis « de ne plus se quereller à l'avenir, et de respecter les croyances religieuses des autres, comme ils désiraient qu'on respectât la leur². »

Les Grecs, objet de tant de sollicitude de la part des Anglais et des Américains, leur ont surtout porté malheur. M. Arundell, homme instruit et intelligent, chapelain anglais pendant plusieurs années à Smyrne, se déclare très-mécontent de leur « ingratitude, » ainsi que de la légèreté avec laquelle ils se sont conduits à son égard. Il envoya un jeune Grec, après l'avoir bien fait instruire, et après des dépenses dont il espérait merveille, comme maître d'école à Kirkinge. Par malheur, il le paya d'avance. « Il se rend

¹ *Travels in Europe and the East*, par Valentin Mott, M. D., p. 404.

² Mason, *Three Years in Turkey*, p. 241.

à Kirkinge, examine l'endroit, et dit que c'est un *askemos topos* (un lieu horrible), et s'établit en Syrie, sans daigner m'écrire un mot, » inconvenance que M. Arundell ressentit d'autant plus, qu'il avait « pendant quelque temps aidé lui et sa mère à ne pas mourir de faim¹. » Mais ces Grecs sont incorrigibles. L'anglicanisme et le méthodisme sont trop faibles pour les retenir, et ne réussissent qu'à exciter leur malice. Il faut une autre puissance pour déjouer leurs intrigues, ou pour les faire sortir de leur indifférence. « Connaissez-vous Éphèse, disait le comte d'Estourmel à un Grec, qu'il désirait employer comme guide pour explorer les antiquités de cette ville apostolique? — Oui, répliqua le sensuel Démétrius, j'y ai mangé des alouettes avec M. de Stackelberg, et bu du vin de Chio avec M. Dodwell². » C'étaient là ses souvenirs d'Éphèse.

Mais il est, à Smyrne, une puissance qui peut remuer les cœurs même de pareils hommes. « Les succès des missionnaires papistes, avec leurs nombreux convertis dans tout ce pays, devraient encourager les protestants, » dit M. Jowett³. Il ne voyait pas que si les protestants veulent rivaliser de succès, ils devraient d'abord se faire catholiques. Trente ans plus tard, un autre écrivain anglais, sans pouvoir signaler aucun progrès du protestantisme pendant ce long intervalle, remarque que « les papistes forment environ les cinq sixièmes de la population franque à Smyrne⁴. » En dix ans, de 1850 à 1860, leur nombre avait plus que doublé, quoiqu'ils n'eussent pas acheté un seul converti, ni accordé une seule pension, et que non-seulement ils soient pauvres, mais qu'ils aient juré devant l'autel de rester pauvres jusqu'à la fin de leur vie. « Mon plus grand espoir, disait l'archevêque de Smyrne il y a quelques années, est dans nos écoles; nous régénérons complètement la population de Smyrne, par l'éducation religieuse que nous lui donnons. » Déjà les Lazaristes avaient 250 élèves dans leurs écoles, et les prêtres de la Propagande 150 dans leur collège. Vingt prêtres indigènes, joints à un nombre égal de missionnaires européens, attestaient l'influence de l'éducation qu'ils avaient reçue. De nobles institutions ont été créées depuis, et Smyrne possède maintenant des Sœurs de Saint-Vincent qui prêchent par leur présence et par leur exemple la charité que peut seule inspirer la Foi. « Aux époques d'épi-

¹ *Discoveries in Asia Minor*, vol. II, ch. xi, p. 271.

² *Journal d'un Voyage en Orient*, tome I, p. 213.

³ P. 368.

⁴ Young, *the Levant and the Nile*, ch. III, p. 1.

démies
pas d'
montag
en ma
choléra
une ode
l'une a
mais les
s'élèvent

Si l'o
Smyrne
trouvera
les prote

« Les
Smyrne
suivant
à notre r
composée
de Grecs
plus souv
doute ce
ters, pér
« L'Église
M. Wolter
on ne peu
pas un gr
cans-alle
ples indig
à la porte
verses, av

Pour c
Smyrne, p
sont nomb
le bien. L
zaristes ex
vêque latin
chrétienne
de Saint-V

¹ Syria and

² Lands of

³ Report, p

démies, remarque un ministre que son protestantisme n'empêche pas d'admirer les Sœurs, tandis que d'autres vont dans les montagnes chercher le bon air; on les a vues allant de maison en maison, sans s'inquiéter de la contagion que produisent le choléra, la fièvre, et ces réduits qui exhalent une chaleur et une odeur capables à elles seules de rendre malade. Elles tombent l'une après l'autre au chevet des mourants, elles meurent; mais leur mémoire survit; quoi d'étonnant que beaucoup de voix s'élèvent pour les appeler bienheureuses¹ ! »

Si l'on veut encore des preuves de l'influence du catholicisme à Smyrne, et des vertus déployées par ceux qui l'enseignent, on les trouvera dans l'aveu d'un ministre qui observe, que même « parmi les protestants, peu se montrent anticatholiques romains² : »

« Les révérends MM. Wolters, père et fils, » envoient de Smyrne à la Société *Church missionary*, en 1862³, le rapport suivant : « Le nombre des chrétiens indigènes se rattachant à notre mission n'a pas augmenté. Leur congrégation est mixte, composée de protestants du pays, Anglais et Allemands, et de Grecs; ceux-ci entrent quelquefois dans la chapelle, mais le plus souvent, ils se tiennent à la porte ouverte. » C'était sans doute cette attitude irrespectueuse qui forçait « MM. Wolters, père et fils, » à dire, avec une énergie bien motivée : « L'Église grecque est morte, morte en offenses et en péchés. » M. Wolters jeune ajoute : « En conversant avec les musulmans, on ne peut éviter la controverse; mais je vois qu'il n'en résulte pas un grand bien. » En attendant, ces messieurs, ministres anglicans-allemands, pourront répéter longtemps qu'à Smyrne les disciples indigènes « n'ont point augmenté, » que les Grecs s'amuse à la porte ouverte, et que les musulmans provoquent des controverses, avec la victoire toujours de leur côté.

Pour compléter ces indications, nous pouvons dire qu'à Smyrne, première ville de l'empire turc en Asie, les catholiques sont nombreux et se distinguent en général par leur ardeur pour le bien. Les Dominicains, les Franciscains, deux maisons de Lazaristes exercent le saint ministère sous la direction d'un archevêque latin en titre, Mgr Spaca-Pietra. Les Frères des écoles chrétiennes ont un pensionnat et des écoles gratuites. Les Sœurs de Saint-Vincent de Paul, au nombre de cinquante, se partagent le

¹ *Syria and the Syrians*, par M. Wortabet, ch. xv, p. 104 (1856).

² *Lands of the Bible*, vol. II, p. 577.

³ *Report*, p. 61.

soin des classes, d'un orphelinat, d'un hôpital de marine, un dispensaire, un autre hôpital fondé il y a dix ans par les catholiques et entretenu par eux. On reçoit dans cet hôpital les malades de toutes croyances, moyen très-efficace d'exercer l'action religieuse.

Mgr Brunoni, prédécesseur de l'archevêque actuel, a établi un collège appelé de la Propagande, qui sert en partie de séminaire avec cent trente élèves environ. Une vaste cathédrale à l'état de fondation ne manquera pas de voir bientôt s'élever ses murailles.

BEYROUTH ET SIDON.

« Il y a dix mille chrétiens à Beyrouth, catholiques romains pour la plupart, » dit le révérend docteur Durbin, ministre protestant. Cependant il y en avait fort peu autrefois; de plus, « Beyrouth est le centre des missions américaines en Syrie, et les missionnaires ont ici plusieurs presses » qui emploient beaucoup de papier. M. Neale remarque « le magnifique établissement qui s'élève ici pour les Sœurs de charité, dont l'arrivée a rendu si heureux les catholiques de Beyrouth, » ainsi que leur « pensionnat et leur externat pour les filles pauvres et les petites Arabes, de plus l'hôpital de marine. »

Si M. Neale avait revu Beyrouth en 1863, il eût sans doute reconnu que les établissements signalés précédemment par lui sont loin d'être stationnaires. Les Sœurs de Saint-Vincent de Paul, au nombre de quarante, ont dans cette ville un orphelinat, une école gratuite, une école normale pour former des institutrices, en tout mille élèves. Outre l'hôpital, elles donnent leurs soins à quatre-vingt mille malades environ par an à leur dispensaire, et vont aussi les visiter à domicile.

M. Cuthbert Young observe, en 1848, que « l'établissement des Jésuites, à Beyrouth, passe pour être un de ceux qui exercent le plus d'action; beaucoup d'enfants maronites et grecs sont élevés dans leur école. » Enfin, M. Warburton s'exprime en ces termes : « J'ai été très-frappé du zèle, du talent et du tact déployés par ces religieux. »

Ayant entendu ces témoins protestants nous pouvons, sans enfreindre notre règle, citer des autorités catholiques.

En 1859, le Père Badour adressait le rapport suivant au directeur des écoles d'Orient : « Notre établissement actuel comprend

une
Notre
italien
coadj
gion,
fants
cathol
d'hui

Un

Terre

« J'ai

surtout

j'ai été

dans ce

J'ai vu

examen

correct

répond

« Le

On voit

nites, d

tellemen

enfants s

le bien,

des main

posaient

et leur a

amenaier

elles élev

Qui ne b

désir de

Nous n

mais le

réflexion

fice. L'Au

français

« A S

tant, on

liques et

est entier

¹ The Lan

une église publique, une imprimerie et d'assez vastes écoles. Notre église est très-fréquentée. Notre imprimerie arabe, française italienne et même turque est sous la direction d'un de nos Frères coadjuteurs. Nous recevons gratuitement sans distinction de religion, de langue ou d'origine, cent soixante-dix élèves; des enfants grecs, juifs et tures s'y trouvent confondus avec nos petits catholiques, melchites, arméniens, maronites et latins. » Aujourd'hui cette école compte cinq cents élèves.

Un ecclésiastique français, qui avait fait le pèlerinage de Terre Sainte, s'exprimait en ces termes, au sujet de Beyrouth : « J'ai visité les écoles de Jérusalem, de Bethléem, de Jaffa, mais surtout celles de Beyrouth; en cette dernière ville particulièrement j'ai été ravi et étonné du bien que je voyais. Quelle intelligence dans cette jeunesse orientale! Que de progrès en peu de temps! J'ai vu des petites filles, après six mois de français, subir des examens sur la grammaire, faire l'analyse et parler déjà assez correctement. J'ai vu, là aussi, des enfants de dix ou onze ans répondre en trois ou quatre langues.

« Le bienfait de l'instruction se donne sans distinction de religion. On voit des Juifs, des Grecs schismatiques, des Druses, des Maronites, des Arabes, des catholiques, des Tures; et les écoles sont tellement appréciées par tous, que les *pachas* y enverraient leurs enfants s'ils osaient; ce n'est pas seulement dans l'école que se fait le bien, c'est aussi dans la famille. J'ai vu de jeunes femmes sorties des mains des Sœurs, qui par leurs vertus et leurs capacités imposaient d'abord le respect à leur mari; elles gagnaient leur estime et leur affection, s'emparaient du gouvernement de la maison et amenaient leurs époux à des idées morales, puis religieuses. Enfin elles élevaient leur famille de manière à pouvoir servir de modèle. Qui ne bénirait la cause de tant de bien, et qui ne se sentirait le désir de s'y associer! »

Nous ne voudrions pas jeter une ombre sur ce charmant tableau, mais le même observateur français se croit obligé de faire cette réflexion : « En Orient, la Russie ne recule devant aucun sacrifice. L'Autriche, de son côté, rivalise avec elle. Le gouvernement français ne fait rien ou presque rien! »

« A *Sidon* (Seïda), nous apprend en 1862 un ministre protestant, on compte dix-sept cents chrétiens, dont seize cents catholiques et cent cinquante grecs schismatiques. » Le protestantisme est entièrement stérile¹.

¹ *The Land and the Book*, par W. M. Thompson, ch. ix, p. 108.

Dans cette ville, qui compte environ cinq mille habitants, les Pères Franciscains remplissent les fonctions de curé. Les Pères Jésuites enseignent gratuitement le français et l'arabe à trois cents élèves. Les Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition ont un hôpital, un dispensaire, des écoles gratuites; un orphelinat de soixante enfants.

ALEP ET DAMAS.

Le docteur Wilson, qui a tant écrit contre les catholiques, nous dit que les Jésuites dans la ville d'Alep s'appliquaient à l'étude des langues orientales avec un entier dévouement : « Ils ont fait entrer beaucoup de monde dans l'Eglise romaniste, et ont ouvert le chemin à l'établissement définitif des sectes grecque-papale, arménienne-papale et syriaque-papale. » Mais si ce ministre ne trouve rien à dire contre les anciens missionnaires, il se soulage en apprenant à ses lecteurs, sans la plus légère hésitation, que « la morale des Jésuites modernes dans ces contrées est excessivement relâchée¹. » Il n'en a sans doute jamais vu un seul, et ne connaît absolument rien de ce qui les concerne ; mais il pouvait se permettre en toute sûreté cette appréciation, elle devait plaire à ses lecteurs.

Il n'est pas nécessaire de répondre sérieusement à un tel adversaire ; mais voici quelques indications sur ces Jésuites modernes qui comptent en Orient les Pères Riccadona, Gagarin, de Damas. Le Père Paul Riccadona, autrefois professeur de rhétorique au collège de Naples et apôtre de la Syrie pendant trente-trois ans, écrivait en ces termes, il y a peu d'années, à ses supérieurs qui lui demandaient compte de sa position : « Je vous le dirai en confidence nous vivons dans la misère, sans vêtements, sans habits, sans provisions. Ce que les autres rejettent nous serait précieux. Un peu de fil, quelques boutons, et un paquet d'aiguilles serait un superbe cadeau. Faute de ces choses, nous portons pendant des mois nos habits déchirés, Dieu soit loué ! Il faut avoir goûté ces souffrances pour en connaître le prix. Puissé-je les endurer toujours ! »

C'est un missionnaire aussi distingué, et ses collègues de naissance illustre, le prince Gagarin et le fils du baron de Damas, qui ont tout abandonné pour travailler au salut des âmes, que le

¹ *Lands of the Bible*, vol. II, p. 575.

minis
relâch
Des
gradu
En 18
dix-se

D'a
trouve
tes ; le
réunies
un no
l'exemp
remplis
voyageu
« S'i
ments r
cidémen
bites³.
hérétique
devienne
Il va p
qu'ils «
de conve

Un an
aussi leu
sultats e
ont fait
protestan
Parlant d
s'exprime
chance, e
Il remarq
prières à
froide⁴.
opinion.

A Dam
assure M.

¹ *Asiatic*

² *The Nes*

³ *Annales*

⁴ *Journal*

⁵ *The Ans*

⁶ Heurion

ministre protestant, qui n'a rien abandonné, ose accuser de morale relâchée !

Dès l'année 1818, le consul anglais rapportait qu'Alep « passait graduellement et presque en totalité aux catholiques romains¹. » En 1854, un zélé protestant le raconte, sur vingt mille chrétiens dix-sept mille cinq cents étaient déjà catholiques².

D'après le révérend Badger, ministre protestant, « on ne trouve plus à Alep, en 1852, qu'une dizaine de familles jacobites ; les autres, au nombre autrefois de plusieurs centaines, s'étaient réunies à l'Eglise romaine ; cette conversion leur a laissé à peine un nom à Damas. La communion jacobite de Bagdad a suivi l'exemple donné par leurs frères d'Alep et de Damas. » Puis il remplit la tâche à laquelle la Providence semble destiner les voyageurs protestants dans toutes les parties du monde :

« S'il faut dire la vérité, on doit savoir que, malgré ces changements regrettables, les Syriens convertis au catholicisme sont décidément supérieurs en beaucoup de points à leurs frères jacobites³. » Cependant ce ministre « déplore » qu'ils cessent d'être hérétiques, plongés dans la corruption et l'ignorance, quoiqu'ils deviennent « décidément supérieurs » comme membres de l'Eglise. Il va plus loin ; il injurie les missionnaires catholiques, parce qu'ils « font un schisme, » et alors il propose à l'Eglise anglicane de convertir ces néophytes de leurs erreurs « romanistes ! »

Un ami dévoué nous dit des protestants d'Alep — car ils y ont aussi leur presse d'imprimerie, qui travaille nuit et jour avec les résultats connus — : « Plus d'une fois les autorités ecclésiastiques ont fait brûler, détruire ou livrer entre leurs mains tous les livres protestants et toutes les Bibles sorties des presses protestantes⁴. » Parlant d'une école de missionnaires dans cette ville, M. Walpole s'exprime en ces termes : « La mission presbytérienne attend ici sa chance, et peut-être pourrais-je dire qu'elle n'a encore rien fait. » Il remarque aussi que les missionnaires « ne font pas même leurs prières à genoux, ce qui paraît une forme d'adoration très-froide⁵. » Leurs voisins musulmans partagent sans doute cette opinion.

A Damas, nous retrouvons les mêmes faits. « Les chrétiens, assure M. Warburton, appartiennent en majorité à l'Eglise latine⁶. »

¹ *Asiatic Journal*, vol. VI, p. 505.

² *The Nestorians and their Rituals*, par le Rév. G. P. Badger, vol. I, p. 65, 180.

³ *Annales*, tome VIII, p. 555.

⁴ *Journal of a Deputation*, vol. II, p. 822.

⁵ *The Ansaryii*, vol. I, ch. xiii, p. 205.

⁶ *Henrici*, tome I, ch. xviii, p. 195.

« Environ vingt mille sont chrétiens, dit M. Churton en 1851, principalement catholiques grecs¹. » « Les catholiques syriens de Damas, » observe le docteur Robinson, « ont été récemment convertis². » « Aujourd'hui, d'après le docteur Wilson, les catholiques possèdent « la plus belle église de Damas³; » puis, comme pour contre-balancer ces preuves de leurs progrès : « Dans les églises, il est difficile de reconnaître la simplicité du culte chrétien. »

La « simplicité » de ses coreligionnaires presbytériens, à Alep et ailleurs, qui refusent de s'agenouiller en présence de Dieu, plaît davantage au docteur Wilson. Insulter le Très-Haut, quand on s' imagine qu'on l'adore, est une « simplicité » recommandable. S'il était entré dans ce temple, où « les clous d'or, » les « ailes des chérubins, » et tous les détails étaient prescrits par une inspiration divine, où les prêtres, revêtus de robes étincelantes de pierres précieuses, offraient un sacrifice mystique par l'ordre de Dieu, il aurait peut-être hasardé la même critique. C'eût été imprudent, car les Hébreux ne supportaient pas les blasphémateurs. Toutefois Calvin, le fondateur de la religion presbytérienne, poussa les prétentions de « simplicité » plus loin, et s'étonna que le Fils de Dieu n'eût point blâmé « la superstition » de la femme de l'Évangile, qui fut guérie par l'attouchement « du bord de son vêtement! » Il était intolérable de voir Dieu même sanctionner ainsi le culte des reliques; et le Genevois veut que ses disciples remarquent cette erreur⁴. Assurément, le philosophe prussien avait raison de s'écrier : « Les calvinistes traitent le Sauveur comme leur inférieur, les luthériens comme leur égal, et les catholiques comme leur Dieu⁵. »

Un autre écrivain anglais, de la même école que le docteur Wilson, parlant de Damas, fait cette remarque en 1854 : « Il y a dans la ville trois monastères latins; les bâtiments sont bons, et possèdent des bibliothèques avec d'importantes collections de livres en langues orientales et autres; on y trouve aussi des externats sous la direction des prêtres⁶; » il paraît s'en moquer comme étant des « Jésuites cachés. » Les Jésuites n'ont pas

¹ *The Land of the Morning*, ch. xv, p. 271.

² *Biblical Researches in Palestine*, p. 462.

³ *Lands of the Bible*, p. 581.

⁴ « Scimus quam proterve ludat superstitio... Quod a veste hirsit potius, forte zelo inconsiderato paululum a via deflexit. » (*Comment. in Nov. Test.*, tome I, p. 220, ed. Tholuck.)

⁵ *Dictionnaire des Apologistes involontaires*, introd., p. 31; Migne.

⁶ *Journal of a Deputation to the East*, vol. II, p. 448.

cette
fait,
appre
tant;
que
écoles
de Sa
étaient
ce qu
qu'à l
sions
reçoiv

Une
massac
sa sur
tiquée
dans c
primiti
Cepend
sidence
savait
cains,
déplore
étudian
anglais
aux mis

Nous
sous d
leurs p
sionnai
gent; a
naires p
précaire
Le doct
jusqu'à

D'un
contraste
la foi ca

¹ *Comtes*

² *Five Y*

³ *Syria a*

⁴ *The Je*

cette habitude. Les objets de son ressentiment étaient, par le fait, les Franciscains et les Lazaristes. Leurs écoles sont mieux appréciées par les habitants de Damas que par le touriste protestant; le docteur Frankl nous l'apprend : « Il est à remarquer que les juifs et les mahométans envoient leurs enfants aux écoles tenues par les missionnaires français de la Congrégation de Saint-Lazare. » Ubicini raconte aussi que « leurs deux écoles étaient fréquentées, en 1856, par quatre cent cinquante enfants; » ce qui explique peut-être la colère de leurs visiteurs anglais, et qu'à Beyrouth, Salonique, Alep, et partout où s'étendent les missions des Lazaristes, « des centaines d'enfants de toutes religions reçoivent gratuitement l'instruction élémentaire. »

Une protestante allemande bien connue, qui visitait, avant le massacre de 1860, les écoles des Franciscains à Damas, exprimait sa surprise et son admiration à la vue de la charité patiente pratiquée par des hommes qui avaient tout abandonné, pour travailler dans ce champ. « J'ai été très-charmée de la simplicité naturelle et primitive avec laquelle ils remplissent les devoirs de leur vocation¹. » Cependant, un missionnaire anglican, pendant une longue résidence en Syrie, n'avait appris qu'à diffamer des œuvres qu'il ne savait pas imiter. Il passa son temps à se moquer des Franciscains, des Lazaristes, même des Sœurs de charité, et affecte de déplorer comme très-défectueuse une éducation capable d'attirer des étudiants de toutes les classes et de toutes croyances². Les voyageurs anglais et américains, à leur honneur, laissent un pareil langage aux missionnaires.

Nous ne ferons pas erreur en attribuant l'irritation cachée sous de telles expressions à la honte d'insuccès imputables à leurs personnes. Après des années de dépenses énormes, les missionnaires avaient complètement gaspillé leur temps et leur argent; aussi M. Wortabet avoue, en 1856, que les cinq missionnaires protestants de Damas s'étaient attaché *seize* pensionnaires précaires, gens sans doute à leur service et sous leur dépendance³. Le docteur Frankl ajoute en plaisantant : « Les missionnaires ont jusqu'à présent jeté en vain leurs filets d'or à Damas⁴. »

D'un autre côté, les voyageurs anglais et américains attestent le contraste qui leur sautait aux yeux, et les triomphes continuels de la foi catholique dans toute la Syrie, malgré la pauvreté de ses

¹ Comtesse Hahn-Hahn, *Letters*, etc., vol. II, lettre XXI, p. 55.

² *Five Years in Damascus*, par le Rév. J. L. Porter, M. A., vol. I, ch. III, p. 145.

³ *Syria and the Syrians*, ch. VII, p. 203.

⁴ *The Jews in the East*, vol. I, ch. VIII, p. 292-7-9.

apôtres. « A Diarbekir, il y a quelques années, selon M. Badger, toute la communion grecque de la ville est devenue romaniste¹. » Les Nestoriens dans le voisinage suivirent bientôt leur exemple.

« A Aintab, un missionnaire américain avait distribué des Bibles; il fut chassé de la ville par les Arméniens, non, je crois, sans insultes et quelque violence, » dit M. Walpole². D'après un autre témoin protestant, dans des endroits « où, il y a quelques années, on ne trouvait pas de catholiques romains, une bonne partie de la population professe cette religion³. » M. Jowett avait pas tort de dire : « La Syrie tout entière est comparativement occupée par les catholiques. »

Cependant depuis les massacres, l'Église à Damas sort à peine des ruines. La partie de cette ville habitée par vingt-quatre mille chrétiens n'avait laissé qu'un morceau de décombres, au milieu desquels on ne pouvait rien distinguer. Le patriarcat grec-uni, ses églises, ses couvents furent détruits. L'église maronite, l'évêché syrien et son église eurent le même sort. La maison des Sœurs de Saint-Vincent de Paul et celle des Lazaristes n'existent plus. Deux couvents des Franciscains et leurs églises furent renversés. La plupart de ces débris attesteront longtemps encore la protection accordée par l'Angleterre aux Turco-Druses.

Peu après le désastre, les Franciscains eurent le courage de rouvrir une école. L'année 1865, le palais du patriarche grec-uni fut relevé par les catholiques, travaillant de leurs mains, l'évêque vicaire général en tête. Les Lazaristes commencent à revenir.

TYR, KAÏFFA, SAINT-JEAN-D'ACRE.

En 1858, le révérend Père Cohen, de la Compagnie de Jésus, chargé de visiter les campagnes de ces parages, faisait à ses supérieurs un rapport où il se montrait inquiet du trouble causé par les émissaires anglais et américains.

Dans les diocèses de Tyr et de Saint-Jean-d'Acre, les catholiques ont une position pénible; ils sont en but à la haine des *Metualis* (sectaires d'Ali) qui, étant huit fois plus nombreux et ayant le pouvoir en main, ne se font pas faute de le faire sentir. Les ministres protestants, comme à l'ordinaire, n'ont pas manqué

¹ Badger, vol. I, p. 3.

² Walpole, ch. xvi, p. 255.

³ Wortabet, vol. II, ch. xiv, p. 86.

d'offrir
aux fa
à con
forte :
vexati
sans p
Que
aux in
Dan
catholi
les rép
des im
se réco
testant
Dans
à cause
Père :
fausse
terre et
faut à
l'oppres
n'ont pa
parents
signifie
améric
prier à
outrager
ignore d
posent e
Les ro
âmes !-
ne dem
l'argent
mais po
il appren
en Orien
Cepen
pouvait
biblistes
Monier.
quevaux
vants :

d'offrir leurs services aux opprimés. Ils commencèrent par assurer aux familles dans l'embarras la protection de leurs consuls, mais à condition de se faire protestantes. La tentation était bien forte : se trouver du même coup exempt de tout tribut, de toute vexation, et l'éducation des enfants assurée par dessus le marché, sans parler des pensions et des vêtements.

Quelques-unes se laissèrent séduire et consentirent à se rendre aux instructions du ministre, sans y croire ni les comprendre.

Dans plusieurs villages, il suffit du passage d'un missionnaire catholique pour ouvrir les yeux à ces pauvres gens abusés. Après les réponses aux objections ordinaires contre le culte des saints, des images et le jeûne, ils se déclarent satisfaits et demandent à se réconcilier avec Dieu ; ils retirent leurs enfants de l'école protestante et laissent le ministre isolé.

Dans d'autres endroits où le protestantisme se montre plus tenace à cause du caractère plus intéressé des habitants, ils répondent au Père : « Nous sommes ébranlés, nous voyons que nous faisons fausse route, mais nous craignons d'être abandonnés par l'Angleterre et d'être exposés à la vengeance des Metualis. Par le fait, il faut à ces pauvres gens beaucoup de courage pour vivre sous l'oppression de pareils maîtres. Les Anglais et les Américains n'ont pas honte d'exploiter leur malheur pour en obtenir d'apparentes apostasies. Aussi dans ces contrées, « être protestant signifie : avoir le droit de ne pas payer tribut, devenir sujet américain ou anglais, se soustraire à toute vexation, ne point prier à l'Église, ne point jeûner, blasphémer les saints. On n'ose outrager la sainte Vierge ; on se contente de ne pas l'invoquer. On ignore d'ailleurs les dogmes du protestantisme, tels qu'ils se proposent en Europe. »

Les résultats de cette propagande sont de faire perdre à quelques âmes la foi, les mœurs et tout sentiment de religion quelconque ; ne demandons pas d'autres succès à des émissaires pour qui l'argent est le seul moyen. En Orient, le protestantisme s'agite, mais pour augmenter le malheur de ces contrées si malheureuses : il apprend à ces peuples à ne pas avoir de religion, idée inconnue en Orient.

Cependant malgré tous leurs efforts, le révérend Père de Damas pouvait nous apprendre dès 1859, en parlant de Tyr, que « les bibliistes ont abandonné cette ville à la suite d'une mission du Père Monier. » Les rapports de 1865 sont plus décisifs. L'abbé Dequevauviller, vicaire général de Jérusalem, annonce les faits suivants : « Un ministre protestant s'était fixé à Kaiffa pour exercer

son prosélytisme, mais la stérilité complète de ses efforts lui fit fermer l'établissement ainsi qu'à son confrère de Saint-Jean-d'Acre. »

De son côté M. Grüber, missionnaire anglican écrivait de Jaffa, en 1861 à la Société *Church Missionary*, qu'il possédait dans son école « six ou sept garçons. Nous pourrions avoir ici une bonne école. disait-il, si le maître était aussi zélé qu'il est avare. » Les missionnaires reconnaissent les qualités de leurs agents.

A *Chaff'-Amer*, district du pachalik de Saint-Jean-d'Acre, comprenant vingt et un villages dans sa circonscription, sur une population de deux mille cent trente habitants, dix-huit cents sont catholiques. L'abbé Dequevauviller rapporte que depuis deux ans, à la faveur des troubles, *Chaff'-Amer* renferme quelques néo-protestants qui reviennent tous les jours à leur ancienne religion.

Les sectaires ayant réussi à exciter des divisions hostiles, leurs ministres expédièrent un courrier à Beyrouth, et le consul général envoya le vaisseau de guerre *le Mars* à Kaïffa. Le commandant se rendit à Saint-Jean-d'Acre pour exiger la punition de ceux qu'on accusait d'avoir maudit la religion de la reine d'Angleterre; puis il vint sur les lieux avec plusieurs officiers de son bord pour donner un appui moral aux néo-protestants. « Il fallut à Mgr Gregorio, évêque grec-uni de Saint-Jean-d'Acre, de longs et patients efforts pour ramener le calme au sein d'une population jadis si paisible. Dieu a béni sa sollicitude pastorale et présentement le protestantisme expire à *Chaff'-Amer* comme sur d'autres points de la Galilée. »

Quelquefois les protestants, par leurs intrigues, deviennent la cause bien involontaire du retour des schismatiques à l'unité. En voici des exemples :

« A *Adana* en Cilicie, un diacre nommé Jean, était venu de Constantinople, pour faire l'école aux Arméniens schismatiques. Un parti se forma en sa faveur, et l'évêque de Sis le favorisant, le diacre devint prêtre et évêque d'*Adana*. Grande rumeur dans le parti contraire. Des disputes commencèrent; la discorde se répandit. Sur ces entrefaites, arrivèrent les protestants qui venaient offrir leur médiation, afin de s'introduire à la faveur du trouble. On les accueillit d'abord; mais lorsqu'on les entendit parler contre la Vierge et les saints, le peuple ne put les souffrir, et les chassa. Cependant les protestants avaient appris à ces pauvres gens à douter de la légitimité du schisme. On se demanda si réellement il n'y avait point une véritable Église; on songea à consulter le patriarche catholique. *M*adessa une requête à M. de

Lesser
hâta d
envoy
faveu

A P
d'un
Comm
leur p
imiter
perple
sait les
des sa
argume
la lumi
ils eue
ramené
glaise,
à l'Unit

On d
convers
à la Fr
soustrai

Les
école p
garçons
Kaïffa u
dans leu

Les m
y install
dans le
les requ
tation p
longtem
dames d
de ruin
Croisés.
visité le
temps c
de six a
réunir c

¹ Rappo

Lesseps, alors consul général de France à Beyrouth ; celui-ci se hâta de la transmettre à Bezommar, résidence du patriarche, qui envoya aussitôt un évêque et deux prêtres. Ils furent écoutés avec faveur et les conversions se firent en masse.

A *Hessab*, un schismatique arménien donna le premier exemple d'un changement de religion en passant au protestantisme. Comme les consuls anglais d'Alep et d'Antioche promettaient leur protection et de l'argent aux transfuges, dix familles imitèrent le mauvais exemple. De là des angoisses et une grande perplexité dans le reste de la population. D'un côté, elle maudissait les blasphémateurs qui rejetaient la sainte Vierge et le culte des saints ; d'autre part, elle ne savait comment répondre aux arguments des astucieux ministres du culte réformé. On demanda la lumière au catholicisme. Des prêtres de Bezommar accoururent ; ils eurent, avec les protestants, des disputes publiques ; et, s'ils ne ramenèrent pas ceux qu'avaient séduits l'or et la protection anglaise, ils éclairèrent du moins les schismatiques et les ramenèrent à l'Unité.

On doit aussi aux troubles suscités par les prédicants anglais la conversion au catholicisme de treize cents familles de *Marache*, et à la France la protection qui permit à ces pauvres gens de se soustraire aux vexations de leurs opposants¹. »

Les Religieux du Mont-Carmel entreprirent à Kaïffa une école pour les enfants de tous les rites ; une soixantaine de garçons la fréquentent. Les dames de Nazareth ont ouvert à Kaïffa une maison qui donne les meilleures espérances ; elles ont dans leurs écoles quatre-vingt-dix jeunes filles environ.

Les mêmes Religieuses se rendirent récemment à Chaff-Amer pour y installer deux Sœurs de la Congrégation du Sacré-Cœur, formée dans le Liban par le Père Riccadona. Les scheiks et la population les reçurent avec un enthousiasme qui donna lieu à une manifestation publique, telle qu'on n'en avait vu de semblable depuis longtemps. Le même jour les habitants du pays firent aux dames de Nazareth pour s'y établir plus tard, cession gratuite de ruines qui avaient appartenu à une église bâtie par les Croisés. « Au mois de juin dernier, dit M. Dequevauviller, j'ai visité les religieuses et l'école de Chaff-Amer ; bien que ce fût le temps de la moisson, j'y ai compté quatre-vingt-dix enfants de six à dix-huit ans. Les religieuses arabes sont parvenues à réunir chaque dimanche la plupart des femmes mariées qui au-

¹ Rapport du Rév. Père de Damas, *Écoles d'Orient*, n° XIII, p. 17.

jourd'hui, pour la doctrine chrétienne, ont pour maîtresses leurs propres filles¹. »

Saint-Jean-d'Acre, ancienne Ptolemais, si riche de souvenirs, possède un couvent des Franciscains et des écoles dirigées par les dames de Nazareth.

A Jaffa, un très-beau couvent de Franciscains sert d'hospice aux pèlerins, de paroisse pour les Latins et d'école. Les Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition tiennent des classes nombreuses, un hospice et un dispensaire.

RÉFLEXIONS DES PROTESTANTS.

Il est prouvé, par les témoignages des protestants, que dans ces régions, l'Eglise reçoit constamment dans son sein des convertis de tous les rites. « On rencontre souvent, observe un savant écrivain anglais, très au fait des habitudes orientales, des hommes pieux et instruits qui passent de l'Eglise d'Orient à l'Eglise catholique romaine, tandis qu'on peut à peine citer un seul exemple d'un homme connu pour sa piété et son savoir, qui passe à l'Eglise orientale². »

Plusieurs écrivains protestants vont encore plus loin ; et nous ne pouvons conclure cette partie de notre sujet, sans noter leur langage vraiment remarquable. « Il n'est pas une des anciennes Eglises, dit le révérend George Williams autrefois chapelain à Jérusalem, que les missionnaires de la Propagande, ou les membres intrépides de la Société de Jésus n'aient visité... Quand on considère le zèle, l'habileté et la persévérance des plus instruits et des plus dévoués missionnaires que le monde ait jamais vus depuis les temps anciens, on n'est pas étonné de voir leurs travaux et leur abnégation couronnés de succès nombreux³. »

« Il est difficile, atteste un autre protestant anglais familiarisé par l'observation et par une longue expérience avec l'Orient et ses différentes races, de rencontrer les zélés et savants missionnaires de la Propagande dans l'Orient et de converser avec eux, sans ressentir vivement tout ce qu'a de pénible leur situation. Leur patience est mise à une épreuve peu ordinaire. Elevés à Rome,

¹ *Œuvre des écoles d'Orient*, n° XXII, 1863, p. 317.

² Palmer, *Dissertations on the Orthodox Communion*, p. 15.

³ *The Holy City*, vol. II, ch. vi, p. 570.

accoutt
sur un
lequel
au-dess
d'eux p
le sens
envier
désintér
plissem
science,
dans le
rage; pa
Pleins de
pour le
saint Pau
nérations
millions
christiani
maintenir

Le révé
mêmes co
possible,
Eglises d
entamées
une église
riens, une
Égypte so

D'autres
malgré le
de l'Orien
protestant
prises com

« J'avou
ministre é
blies po
ne pourr
étonné de
« Les prot
fait : aucu
produit de

⁴ Slade, *Tu*

⁵ Vol. II, p

accoutumés au bien-être et aux manières de l'Italie, puis envoyés sur un point éloigné moins par la distance, que par le milieu dans lequel ils sont jetés, destinés à passer leur vie avec des gens autant au-dessous d'eux en fait de culture intellectuelle que séparés d'eux par les habitudes; on peut vraiment les appeler exilés dans le sens le plus rigoureux du mot. Cependant leur sort est plus à envier qu'à plaindre. On oublie de s'apitoyer, pour admirer le désintéressement et la persévérance qu'ils déploient dans l'accomplissement de leurs devoirs; leur récompense est une bonne conscience, le ciel est leur guide. Pas de perspective d'avancement dans le lointain; aucun espoir de distinctions ne les encourage; pas un seul des motifs humains ne les pousse en avant. Pleins de courtoisie pour l'homme du monde, de condescendance pour le fellah, de bonté pour l'affligé, ils sont, comme l'a dit saint Paul de lui-même, *tout à tous*. Mettez ensemble toutes les générations depuis la conquête des Osmanlis, et vous verrez que des millions d'âmes ont été sauvées par ces sentinelles avancées du christianisme, toujours à leur poste pour soutenir la faiblesse et maintenir le courage¹. »

Le révérend Durbin, ministre américain protestant, a visité les mêmes contrées et se contente d'admettre ce fait : « Il n'est pas possible, d'estimer les succès des missions romanistes parmi les Églises d'Orient; mais le résultat général est clair, elles les ont toutes entamées; de sorte qu'il y a en Asie une église papale grecque, une église papale arménienne, une église papale parmi les Nestoriens, une église papale parmi les Syriens; beaucoup de Coptes en Égypte sont aussi catholiques². »

D'autres écrivains protestants, profondément impressionnés, malgré leurs préjugés incurables, par les graves leçons rapportées de l'Orient, et surtout par l'influence démoralisatrice des missions protestantes, n'hésitent pas à condamner ouvertement leurs entreprises comme une œuvre de destruction.

« J'avoue franchement mon opinion, dit le révérend M. Spencer, ministre épiscopalien d'Écosse; les différentes associations établies pour contribuer à l'entretien des missionnaires en Syrie, ne pourront jamais produire de résultats durables. J'ai été étonné de voir combien peu avait été accompli. » Et plus loin : « Les protestants en Angleterre devraient sérieusement peser ce fait : aucune de leurs missions parmi les chrétiens d'Orient n'a produit de fruits en rapport quelconque avec les ressources, les

¹ Slade, *Turkey, Greece, and Malta*, vol. II, ch. 20, p. 425.

² Vol. II, p. 287.

hommes et le temps dépensés pour les convertir. Ne peut-on pas raisonnablement demander s'il est probable que nous réussissions jamais davantage¹ ? »

« Je ne puis m'empêcher de le penser, avoue le docteur Wolff, la Société *Church Missionary* devrait envoyer ses missionnaires luthériens aux païens, mais jamais aux Églises orientales. C'est leur faire une grossière insulte². » Il reconnaît avec une grande franchise mêlée de regrets que « les hommes les plus pervers parmi les natifs de l'Orient sont ceux qui savent la langue anglaise, et qui ont été convertis au protestantisme³. » Sans beaucoup d'espoir d'être écouté, M. Williams nous dit : « Il y a en Orient un champ assez vaste pour les missionnaires européens et américains ; inutile d'empiéter sur les autres Églises. » Les Juifs, les Druses, les Mahométans, les Arabes, et d'autres sont, observe-t-il, les ennemis déclarés du christianisme ; toutefois, les émissaires opulents du protestantisme essaient à peine de faire impression sur eux et échouent toujours dans leurs tentatives. « Ils jouent simplement aux missions, prétend M. Williams, en se bornant à une tâche qui n'entraîne aucun risque, et qui ne demande aucun sacrifice⁴. »

On ne peut manquer d'être impressionné par les paroles si inattendues d'écrivains protestants d'écoles opposées, venant prouver le contraste éternel entre les missionnaires catholiques et les missionnaires protestants. Personne ne refusera d'applaudir le courage de témoins, qui donnent leurs preuves sans s'inquiéter du ressentiment de leurs coreligionnaires ; mais on doit nous permettre de regretter que ces hommes, si véridiques et si généreux, aient également banni une autre crainte, plus noble et plus légitime, la crainte de celui qui a dit : « Je te jugerai d'après tes propres paroles. »

JÉRUSALEM.

Le projet du roi de Prusse, chef des Églises luthériennes, a été vivement adopté par une Église qui recherche ordinairement sans

¹ *Travels in the Holy Land*, par le Rév. J. A. Spencer, M. A., lettre xxii, p. 483-484 (1850).

² P. 252.

³ *Travels and Adventures*, ch. xv, p. 260 (1861).

⁴ *The Holy City*, vol. II, ch. vi, p. 597.

succès
d'Angl
minist
les ma
à excre
un évê

Le p
Alexan
les orie
femme
Abyssin

D'apr
« Gobat
ou mêm
d'accept
ouvert
tour de
rendus

trois, so
plus séri
et ne se
pas de m

Le bio
indiscrèt
vêché de
jusqu'à c

Prenai
marche :

En 18
termes :
seulemen
compagn
M. Nicho
dant les

En 18
« de l'a
ses dom
ce mous
reth «

¹ *Evang*

² M. Dav

succès l'alliance des autres hérétiques. Enfin elle a réussi. L'Église d'Angleterre, malgré les protestations insignifiantes de quelques ministres qui semblent croire avec Pilate, qu'il suffit de se laver les mains pour décliner toute responsabilité, consentit en 1840 à exercer, alternativement avec un luthérien, le droit de nommer un évêque protestant à Jérusalem.

Le premier représentant de l'Église d'Angleterre fut le docteur Alexander lapidé par le peuple dès son entrée dans la Ville Sainte, les orientaux étant indignés de voir un évêque accompagné de femme et d'enfants. Le docteur Gobat, dont nous avons parlé en Abyssinie, remplit à présent cet office.

D'après un biographe, anglais de naissance et de religion, « Gobat, loin de reconnaître l'Église d'Angleterre comme la seule ou même comme la plus conforme à l'Écriture, refusa longtemps d'accepter les ordres de cette Église¹. » Cet auteur convient ouvertement qu'il n'aurait jamais dû les recevoir ; mais c'était le tour de l'Église anglicane, il fallait bien se résigner. Les comptes rendus de la mission protestante à Jérusalem, excepté deux ou trois, sont uniformes ; nous pouvons les consulter au hasard. Les plus sérieux parmi les anglicans sont honteux de toute cette affaire, et ne seraient pas fâchés de l'ensevelir dans l'oubli ; nous n'avons pas de motifs pour refuser la discussion.

Le biographe du docteur Gobat, dont la franchise est presque indiscrette, révèle le but secret de son parti lorsqu'il dit : « L'évêché de Jérusalem devrait être un patriarcat protestant. » Voyons jusqu'à quel point ce projet fut réalisé.

Prenant les témoignages dans l'ordre chronologique, en voici la marche :

En 1841, un Anglais visitant Jérusalem s'exprime en ces termes : « Nous allâmes au temple chez le consul ; nous étions seulement dix, un missionnaire américain compris, » joint à la compagnie du voyageur. « Quant aux progrès du prosélytisme, M. Nicholaison ne voit pas plus de cinq conversions opérées pendant les neuf dernières années de sa résidence². »

En 1842, d'après un ministre anglais, l'Église se compose « de l'architecte, la famille de l'évêque, avec une partie de ses domestiques, plus deux missionnaires. » D'un autre côté, ce monsieur trouva à peu près huit cents catholiques à Nazareth « remarquables par leur conduite et leur bonne tenue ;

¹ *Evangelical Christendom*, vol. I, p. 70.

² M. Dawson Damer, vol. I, p. 309 ; vol. II, p. 35.

réellement, les enfants qui vont à l'école du monastère, sont très-propres, et parlent l'Italien couramment ¹. » Un des membres les plus distingués du clergé anglican remarque sur la même mission, où il entendit des Arabes convertis au catholicisme répéter les chants de l'Eglise latine, « qu'il n'y a pas d'église en Palestine où les offices religieux semblent aussi dignes de la sainteté de l'endroit ² ; » et d'après un autre les femmes catholiques de Bethléem sont « remarquables par leur indépendance et leur caractère moral ³. »

La même année, un voyageur américain ne fait pas même allusion au « patriarcat protestant, » comme s'il n'avait pu le découvrir, et s'exprime ainsi : « Tout voyageur qui a visité Jérusalem, doit avoir été frappé du contraste entre l'intelligence, l'esprit et la science des religieux du couvent *latin*, et l'ignorance grossière et abrutissante des moines *grecs*, dont le fanatisme superstitieux est à peine au-dessus du niveau de celui des musulmans ⁴. » Cette appréciation est confirmée d'une manière assez heureuse par l'auteur de *Eothen*, quand il dit du « *Padre superiore* et du *Padre missionario* du couvent de Jérusalem : « Ils sont regardés à juste titre par les natifs et par les catholiques, comme des êtres supérieurs, car la nature semble les avoir couronnés de ses plus beaux dons. Le supérieur du couvent était un noble caractère, son autorité temporelle et spirituelle semblait l'avoir, pour ainsi dire, entouré d'une « cour ; » la majesté de son port faisait honneur au trône sur lequel il siégeait... Lorsqu'il sortait, les catholiques se pressaient autour de sa personne avec une affection dévouée ; c'était à qui participerait aux bénédictions attachées à sa présence ⁵. »

En 1845, M. Millard arrive à cette triste conclusion : « Jérusalem est de tous les autres points le moins accessible aux travaux des missionnaires protestants ⁶. »

En 1844, apparaît un témoin d'une autre espèce. Le lecteur se

¹ *Egypt and the Holy Land*, par M. Drew Stent, vol. II, ch. II, p. 44; ch. vi, p. 148.

² *Sinai and Palestine*, par Arthur Penrhyn Stanley, M. A. p. 437.

³ *The Pilgrim in the Holy Land*, par le révérend Henry S. Osborn, M. A. ch. xvi, p. 200.

⁴ *Tour through Turkey, Greece, etc.*, par E. Joy Morris, vol. I, ch. vi, p. 416. Le docteur Thompson remarque aussi le contraste entre « le decorum et la dignité » de la tenue des Religieux latins, la grossièreté des « Grecs et des Arméniens. » *The Land and the Book*, ch. xvii, p. 650.

⁵ Ch. x.

⁶ *Journal of Travels in Egypt*, par D. Millard, ch. xvi, p. 262.

rappel
visita la
des « ap
dit : « L
gulièr
sans pr
conter s
maines
alors il
« Elles
protesta
d'exactit
peler M.
près de
sont là d
trop de t
sous la p
La protes
légions re
dans leur

En 184
M. Tomlin
gulièr
protestant

La mêm
du patriar
doutaient
s'administ
au judaïsme
sont offert
avantages

Malgré
très-satisf
cette opin
progrès de
blent pas,
blissement
un nombre

¹ *Missionary*

² *Travels*

³ *Travels*

rappellera peut-être le révérend J. Tomlin, ministre anglican qui visita la Chine et tant d'autres contrées, toujours pour se rendre à des « appels » qu'il n'avait pas le courage de refuser. M. Tomlin nous dit : « Les travaux de l'évêque protestant de Jérusalem ont été singulièrement bénis du Seigneur. » Il l'assure très-sérieusement, sans prévoir ce que d'autres témoins, après lui, pourraient raconter sur le même sujet. M. Tomlin ajoute : « Les légions romaines s'avancent ; elles auront bientôt occupé le terrain ; » et alors il s'écrie, comme s'il éprouvait un tort fait à sa personne : « Elles se glissent en cachette par la voie que leur a ouverte la protestante Angleterre¹ ! » Cette remarque trahit un certain défaut d'exactitude historique. Il y eut jadis, comme aurait pu se rappeler M. Tomlin, un « royaume chrétien » de Jérusalem ; il dura près de deux cents ans ; et vu que les missionnaires catholiques sont là depuis bon nombre de siècles, nous pouvons l'avancer, sans trop de témérité : la notion de leur arrivée récente et secrète sous la protection britannique est tout à fait digne de M. Tomlin. La protestante Angleterre n'a pas été souvent généreuse envers « les légions romaines, » et ne les a certainement pas beaucoup aidées dans leurs voyages vers Jérusalem.

En 1847, le docteur Rae Wilson, qui n'avait sans doute pas lu M. Tomlin, et qui évidemment ne trouvait point sa solitude « singulièrement bénie, » s'exprime de la sorte : « Alors j'étais le *seul* protestant à Jérusalem². »

La même année, Tischendorff rend ainsi compte des opérations du patriarcat dont le docteur Rae Wilson et M. Joy Morris ne se doutaient pas : « Quant au baptême des convertis à Jérusalem, il s'administre, autant que je puis voir, d'une manière très-conforme au judaïsme le plus moderne. Six mille piastres (1,250 fr. environ) sont offertes au converti à titre de prime ; il y a, dit-on, d'autres avantages considérables³. »

Malgré tout cela, on ne pouvait regarder les fruits comme très-satisfaisants ; car la même année lord Castlereagh émettait cette opinion fondée sur ses observations personnelles : « Le progrès des conversions et les intérêts du christianisme ne semblent pas, quant à présent, demander ou justifier ici un pareil établissement ecclésiastique. J'ai fait d'inutiles recherches pour trouver un nombre quelconque de convertis reconnus. » Puis il dépeint le

¹ *Missionary Journals*, etc., introd. p. 15, 15.

² *Travels in the Holy Land*, etc., ch. xviii, p. 585.

³ *Travels in the East*, par Constantin Tischendorff, p. 159.

pauvre auditoire officiel avec lequel nous sommes déjà familiarisés : « L'évêque compte à peine une assemblée de fidèles, en dehors de son chapelain, de son médecin et de leurs familles¹. »

Toutefois, le docteur Gobat a fait des conversions, nous l'avons vu en Abyssinie, par exemple, dans la personne du « noble abyssinien » Girgis, qui abandonna la religion anglicane pour se faire musulman. Autre spécimen des succès du docteur Gobat. Un certain « Joseph était reconnu par les missionnaires Gobat et Mueller pour être un converti sincère². » L'amiral Slade relate avec exactitude qu'il a figuré plus d'une fois dans le rapport de la Société Biblique, et qu'il a été cité comme exemple du succès des missionnaires. « On le recommanda même comme admirablement propre à prêcher l'Évangile parmi les Arabes. » Voici les titres de ce favori de la Société Biblique. Le docteur Wolff, auquel il donna des leçons d'arabe, dit qu'il était « l'hypocrite et l'imposteur le plus infâme qu'il eût jamais vu ; » et il avait bonne raison pour cela, car le missionnaire « si admirablement propre à évangéliser, » ouvrit avec effraction la malle du docteur Wolf, s'empara de tout ce qu'elle contenait et se sauva³. Évidemment le docteur Gobat n'est pas heureux dans ses convertis, ni la Société Biblique dans ses héros.

En 1848, nous avons un compte rendu officiel présenté par le docteur Gobat lui-même. « Notre petite Société, assure-t-il, va son petit train. Je regrette que nous n'ayons pas plus de vie spirituelle... Plusieurs croissent en grâce, je pense ; il y a moins de divisions⁴. » Toutefois, mademoiselle Bremer, amie intime des différentes familles, déplore quelques années plus tard « le schisme profond entre chrétiens allant au même temple, » sujet de raillerie parmi les Anglais résidents à Jérusalem. Madame Gobat et madame Finn, femme du consul, « ne se parlent jamais ; leurs maris se haïssent⁵. »

En 1852, un ministre anglais, qui décrit le singulier usage fait « des Bibles et des brochures répandues à profusion parmi les peuples de l'Orient, » retrace ce sombre tableau des convertis obtenus jusqu'à ce jour : « Leur croyance est nulle, et leurs principes sont clairement subversifs de tout ordre. Je le maintiens, pour l'avoir observé : tous les convertis au protestantisme en Orient

¹ *A Journey to Damascus*, etc., vol. II ch. xix, p. 3.

² Wolff, p. 285.

³ Slade, p. 251.

⁴ Margoliouth, vol. II, p. 295.

⁵ *Travels in the Holy Land*, vol. II, ch. II, p. 104.

apparti
infâme
sociétés
gations
œuvre
sur cet
sincère

Deux
naire at
tendus,
matériel
motif ré

L'am
révélati
par des
des prom
messes q
vertis se
goliouth
défavora
plorant l
donne p
lation d'
baptisés
clergé de

En 183
dans l'im
Juifs prot
naires an
procédé
la mission
somme q
mission,
gieux. »
d'autres,
Religieux
jamais re
aimables

¹ Patterso

² *Journal*

³ P. 519.

⁴ *A Pilgr*

⁵ *The Lan*

familiarisés :
es, en dehors
s¹. »

nous l'avons
« noble abys-
pour se faire
r Gobat. Un
res Gobat et
l Slade relate
as le rapport
e exemple du
même comme
les Arabes. »

. Le docteur
était « l'hy-
ais vu ; » et il
si admirable-
la malle du
et se sauva³.
ses convertis,

présenté par le
re-t-il, va son
spirituelle...
e divisions⁴. »
s différentes
isme profond
pillerie parmi
et madame
eurs maris se

ier usage fait
n parmi les
es convertis
et leurs prin-
s maintiens,
ne en Orient

appartiennent à l'une ou à l'autre de ces catégories. Ils sont ou des infâmes, ou des sceptiques, ou des incrédules. Les rapports des sociétés missionnaires elles-mêmes montrent la vérité de ces allégations... L'œuvre des missions protestantes est simplement une œuvre de destruction ; elle fait d'abord dans les esprits table rase ; sur cette table elle ne réussit jamais à inscrire les lois d'une foi sincère et d'une pratique en rapport¹. »

Deux ans après, en 1854, le représentant d'une Société missionnaire anglaise reconnaît encore, en parlant de ces « convertis prétendus, qu'ils ont très-souvent pour motif caché quelque avantage matériel². » Nous les entendrons bientôt discuter entre eux le motif réel.

L'amiral Slade, la même année, nous prépare à d'autres révélations : « Je ne dirai pas que chacun d'eux soit gagné par des dons directs, mais ils le sont certainement tous par des promesses d'emploi dans le service des missionnaires, promesses qui souvent ne sont pas tenues ; en conséquence, les convertis se trouvent réduits à la misère³. » Le révérend Moyse Margolouth, aujourd'hui ministre anglican, confirme cet exposé défavorable. Ce monsieur, associé du docteur Gobat, tout en déplorant la singulière fragilité des protestants hébreux, ne s'abandonne pas pour cela au découragement. Il tire même une consolation d'une source inattendue : « Je n'affirmerai pas que les juifs baptisés ne donnent des exemples d'une perversité consommée. Le clergé de notre Église bien-aimée en donne aussi⁴. »

En 1855, M. Bayard Taylor, américain intelligent, raconte que, dans l'impossibilité de convertir n'importe qui à Jérusalem, des Juifs protestants « y furent amenés, aux frais des sociétés missionnaires anglaises, pour former une communauté protestante. » Ce procédé était onéreux ; car on estime que chaque membre coûte à la mission quatre mille cinq cents livres sterling (112,500 fr.) : somme qui aurait christianisé dix fois autant de païens anglais. La mission, toutefois, est entretenue comme une sorte de luxe religieux. » D'un autre côté, ce voyageur observe que « beaucoup d'autres, comme nous, ont raison d'être reconnaissants envers les Religieux latins de Palestine, pour leurs bons services. Je n'ai jamais rencontré des hommes meilleurs, plus affectueux et plus aimables⁵. »

¹ Patterson, *Journal of a Tour in Egypt*, p. 455.

² *Journal of a Deputation*, vol. II, p. 551.

³ P. 519.

⁴ *A Pilgrimage to the Land of my Fathers*, vol. II, p. 534.

⁵ *The Lands of the Saracen*, ch. xv, p. 78 ; ch. vi, p. 100.

« Les Latins, remarque une Allemande protestante — les témoins indépendants emploient le même langage, — reçoivent tous les étrangers avec la plus grande impartialité. » Les protestants, voyant avec regret leurs coreligionnaires demeurer comme hors des couvents latins, imitèrent volontiers l'hospitalité des Religieux catholiques; mais un établissement protestant n'est pas possible, pour cette raison: « A qui appartiendrait-il? Aux calvinistes ou aux luthériens, aux presbytériens ou aux anglicans? Les différents partis ne s'entendraient pas aisément sur ce point¹. » Un peu plus tard, néanmoins, ils se tirèrent d'embarras; ils ne pouvaient s'entendre pour ériger un monastère ou une église; — ils combinèrent leurs ressources et bâtirent un hôtel.

En 1857, M. Gibson répète des aveux devenus monotones: « Jusqu'à présent, peu d'Israélites ont été amenés à embrasser le christianisme. Quelques-uns d'entre eux *sont retournés* au judaïsme². »

L'insuccès, après vingt ans de dépenses prodigieuses, était devenu si évident, en Angleterre, on commençait à parler si haut, que les missionnaires semblent avoir deviné qu'il fallait faire une diversion parmi les sectes chrétiennes, plutôt que de continuer à ne rien faire du tout. Mais il y avait une difficulté, on s'était engagé à ne pas essayer de convertir les sectaires de l'Orient. Une main, de laquelle on n'attendait pas cet appui, vint tirer le docteur Gobat de perplexité. Le narrateur de cet incident est le révérend docteur Stewart qui nous apprend que « lord Palmerston avait, d'autorité, affirmé que l'évêque a le droit de recevoir les membres des autres communions qui viennent lui demander à être instruits. » Cette décision pontificale de l'éminent homme d'État, leva, comme on pouvait l'attendre, toute difficulté, excepté celle de procurer des sujets qui demandassent l'instruction. En ceci, lord Palmerston devenait impuissant. Il fallut donc avoir recours à la méthode habituelle; le docteur Stewart l'indique assez, quand il exprime son regret de ce « qu'il n'y a pas moyen d'éprouver la sincérité d'un converti avant son admission dans l'Église; » après quoi, il avoue franchement « qu'il condamne comme fautif le principe d'entretenir *chacun* des convertis³. »

Nous ne devons pas quitter la mission protestante de Jérusalem sans dire un mot de cinq autres témoins importants: le docteur

¹ Comtesse Hahn-Hahn, lettre XXIX.

² *Recollections of other Ladus*, par William Gibson. B. A., ch. xxxviii, p. 404.

³ *A Journey to Syria and Palestine*, par Robert Walter Stewart, D. D., Livourne, ch. viii, p. 294, 305.

Frank
docteur
tous o
gnage

Le
lecteur
donne
gourm
menac
attiré
cents p
naires
comme
il supp
soustrai
tème !
les prin
portanc
juif qu
s'être b
Gobat,
veillanc
arrivé à

Le do
vertis »
avant de
un nouv
l'auteur
pour avo
vingtièm
juif polo
était not
vendant.

Le doc
adresse à
version d

⁴ Mistin.

⁵ *The Je*
protestants,
fournir les
l'un d'eux,
« dans six a
p. 157

Frankl, le docteur Wolff, le docteur Robinson, M. Williams et le docteur Thomson, — un juif, un prosélyte et trois protestants, qui tous ont habité Jérusalem, et qui confirmeront leurs mutuels témoignages d'une manière inattendue.

Le premier de ces écrivains, dont l'ouvrage fut présenté aux lecteurs anglais par M. Beaton, fait ce récit : « Les protestants donnent de l'argent et démoralisent les familles. Quand un père gourmande ses enfants, on les entend produire cette insolente menace : J'irai à la mission. » Il cite l'exemple d'un juif qui s'était attiré une mauvaise affaire à la suite d'un vol de deux mille cinq cents piastres, et qui, n'ayant pas trouvé auprès de ses coreligionnaires « d'intercesseurs pour le défendre, alla à la mission ; » mais comme ce voleur avait encore quelques préoccupations religieuses, il supplia le docteur Frankl de lui prêter la somme qu'il avait soustraite, « pour le sauver lui, sa femme et ses enfants du baptême ! » Le docteur Frankl observe que cet exemple sert à montrer les principes et la moralité des convertis. » On attache si peu d'importance à la profession momentanée du protestantisme par un juif que sa famille, dit ordinairement : « Il reviendra, après s'être bien servi. » De fait, un écrivain qui connaît le docteur Gobat, nous atteste que le converti hébreu, ayant épuisé la bienveillance protestante à Jérusalem, « devient *plus juif que jamais*, arrivé à Jaffa, Hébron ou Tibériade¹. »

Le docteur Frankl raconte aussi ce fait curieux, que « les convertis » du judaïsme reçoivent le baptême dans différentes villes, avant de parvenir à Jérusalem » où ils sont enfin rebaptisés, avec un nouveau paiement pour cette opération : récit confirmé par l'auteur des *Voyages en Barbarie*, dénigré par M. Margoliouth, pour avoir osé dire d'un de ses convertis à lui : « C'est au moins la vingtième fois qu'on le baptise. » Le cas n'était pas rare, puisqu'un juif polonais formulait entre amis cette confidence : « Le baptême était notre seule bonne affaire, et qui l'a gâtée ? Les Juifs, en se vendant à plus bas prix les uns que les autres². »

Le docteur Wolff, meilleur témoin encore que le docteur Frankl, adresse à la Société de Londres un rapport lamentable sur la conversion des Juifs. « En cinquante-deux ans, pardonnez ce rappor-

¹ Mistlin, *les Livres Saints*, tome III, ch. xxviii, p. 65.

² *The Jews in the East*, vol. II, ch. II, p. 55, 54. — Cependant les missionnaires protestants, sachant les desirs de ceux qui les emploient, ne se fatiguent jamais de fournir les matériaux propres à entretenir l'illusion des souscripteurs en Angleterre. L'un d'eux, par exemple, assure gravement ses lecteurs, d'après l'autorité d'un juif, que « dans six ans tous les juifs deviendraient chrétiens. » Mason, *Three Years in Turkey*, p. 157.

chement, la Société a dépensé huit cent mille livres sterling (20,000,000 de fr.) pour convertir deux juifs et demi¹. » Il y a cinquante ans environ, le révérend Lewis Way, ministre anglican, déchargea généreusement la Société de ses dettes ; « il prit seize juifs dans sa propre maison et en baptisa plusieurs ; mais peu après leur baptême, ils volèrent ses cuillères d'argent, et l'un d'eux fut transporté en Australie pour avoir imité la signature de M. Way. »

Un peu plus tard, « un jeune homme doué de talents remarquables, Nehemiah Salomon, fut ordonné par l'évêque Burgess.... Il paraissait marcher très-bien, quand tout à coup il se sauva, après avoir tiré de la Société trois cents livres sterling ; on n'entendit plus parler de lui. » D'autres exemples pareils affectèrent si vivement M. Way, « qu'à la fin, le cher homme mourut de chagrin à Leamington. »

Le docteur Wolff lui-même ne fut pas moins impressionné par une pareille série de malheurs. « La Société pour la promotion du christianisme parmi les Juifs, écrivait-il à son ami M. Henri Drummond, a été désappointée par tous les Juifs dont elle s'est chargée ; l'un est devenu mahométan, l'autre voleur, un troisième filou. » Au Caire, « un Juif de grand talent » visita le docteur Wolff, et avoua « qu'il avait trois fois professé le mahométisme, afin de faire fortune, et qu'il avait divorcé avec une douzaine d'épouses, etc. » Sur quoi il ajoute : « Wolff lui prêcha l'Évangile du Christ, et l'exhorta au repentir. » L'exhortation ne semble pas avoir été très-efficace.

A Damas, Alep, Jérusalem, partout sur son passage, les « convertis » hébreux étaient de même qualité, en sorte qu'une expérience multiple le forçait à dire : « Les Juifs convertis par les sociétés ressemblent à des fruits orientaux cultivés dans les serres chaudes d'Europe ; ils n'ont pas le goût de ceux qui croissent naturellement. » M. Wolff ne semble pas avoir soupçonné la cause de tant de mécomptes, quoique, d'après son aveu, bien des Juifs devenus catholiques soient chrétiens sincères. — « Emmanuel Veit, à Vienne, et les deux Veit, gendres de Frédéric Schlegel, M. Ratisbonne (de Strasbourg), sont tous de vraies lumières dans l'Église chrétienne. » Il admet aussi, avec sa franchise ordinaire, que Ratisbonne fut converti, comme saint Paul, « soudainement, par miracle, » par une apparition de la Mère de Dieu ; et plus loin : « Ces Juifs seuls, convertis d'une manière si extraordinaire, sont bons à quelque chose². »

¹ *Travels and Adventures of Dr. Wolff*, ch. xxiv, p. 417 (1801).

² Ch. v, p. 80-85 ; ch. vi, p. 151.

Le
topog
effort
ment
cains
missi
s'éter
de l'a
réelle
de la
dit qu
choses
avis. N
consta
tourés
de la r

Il es
fait jar
on vou
Riccad
préfère
Robins
mission
tion, q
mission
hâte av

A ce
récit su
lem, la
très-ala
moine
désigne
fonctio
clochet
matiné
dait au
ou mor
furent

Le d

¹ *Trav*
² *Both*

Le docteur Robinson, auteur d'un ouvrage très-connu sur la topographie de Jérusalem, appuie tous les autres témoins. « Les efforts de la mission anglaise » lui paraissent indignes d'une mention sérieuse ; et de ses propres compatriotes les Américains, il rend le compte suivant : « La maison de ***, » l'un des missionnaires, « était vaste et dalée en marbre ; d'un côté, s'étendait un agréable et spacieux jardin avec des orangers, de l'autre, des arbres productifs et beaucoup de fleurs. C'était réellement une des plus belles et des plus délicieuses résidences de la ville. » La femme d'un missionnaire américain nous a déjà dit que « cette vie de l'Orient est très-confortable et pleine de choses attrayantes ; » évidemment ses compatriotes partagent son avis. Nous apprenons sans surprise que « la peste et d'autres circonstances » dispersèrent bientôt ces opulents missionnaires » entourés de tant de jouissances, et « firent suspendre les travaux de la mission américaine à Jérusalem. »

Il est d'autres missionnaires que la peste tue parfois, mais ne fait jamais fuir. Les agents protestants, qui entreprendront quand on voudra d'enseigner à un saint François, à un Bonnieu ou à un Riccadona, une piété plus éclairée et « plus conforme à l'Écriture, » préfèrent fuir quand le danger est à leurs portes ; aussi le docteur Robinson raconte, comme si la précaution prise par ses amis les missionnaires était trop naturelle pour demander aucune explication, que dans cette occasion la peste étant encore « bénigne, les missionnaires levèrent le camp, et ceux qui arrivaient partirent en hâte avec leurs familles¹. »

A ce moment l'auteur d'un célèbre ouvrage anglais publiait le récit suivant : « Environ trois mois après mon départ de Jérusalem, la peste se déclara dans la Ville Sainte. Les religieux furent très-alarmés ; mais ils ne reculèrent pas devant le devoir... Un moine était choisi par le sort ou par toute autre manière ; ainsi désigné, il pénétrait dans la ville et remplissait exactement ses fonctions de prêtre au milieu des pestiférés... Il était pourvu d'une clochette, qu'il avait ordre de sonner à une certaine heure de la matinée, *s'il le pouvait* ; mais, si au temps marqué on n'entendait aucun son, alors ses Frères savaient qu'il était dans le délire ou mort, et on envoyait un autre martyr pour le remplacer. Ainsi furent emportés vingt et un religieux². »

Le docteur Robinson, qui n'aime pas les catholiques, est forcé

¹ *Travels*, etc., p. 327, 368.

² Eothen, ch. x.

d'avouer qu'ils ne ressemblent guère à ses propres amis. Il donne cette preuve de leur inflexible constance, au milieu des mauvais exemples de toute nature : « Les chrétiens du rit latin (les Arabes du pays) passent pour descendre de convertis catholiques du temps des croisades. » Les siècles ne les ont point changés. Nous verrons plus tard ce qu'il raconte des Maronites.

M. Williams, ministre anglais respectable, autrefois chapelain à Jérusalem, nous donne les indications que voici : « Ce fut un malheur pour notre Église d'avoir été d'abord introduite chez les chrétiens de Jérusalem, par un ministre luthérien danois. » Pour l'Église de M. Williams, ce genre d'introduction est une habitude. Ce Danois, dit-il, reçut « les ordres de l'Église anglicane, par des motifs d'intérêt plutôt que par conviction. » Mais si l'Église d'Angleterre ne peut produire de missionnaires, elle est assez riche pour payer ceux des autres sectes. « On commença par élever un temple capable de contenir quatre ou cinq cents personnes, remarque M. Williams, lorsqu'il y avait seulement huit ou dix individus auxquels il pût servir ; ils étaient là pour le bâtir ! » C'étaient « le ministre, l'architecte et son commis, le contre-maitre, le charpentier, un apothicaire et une autre personne¹. » On commença pour cette congrégation officielle une église qui, selon le docteur Durbin, « coûtera environ cent cinquante mille dollars. »

M. Williams décrit ensuite les faits et gestes des ministres attachés au service de cette chapelle. « Les opérations des missionnaires de la Société n'ont pas été de nature à donner aux indigènes l'exemple d'un zèle ardent pour la conversion des Juifs ; et leur manière de traiter les convertis ne pouvait leur laisser une idée favorable de leur discrétion. » Il déplore « les erreurs sérieuses et les défauts dans la foi, les irrégularités scandaleuses et les excès dans la pratique, des membres peu instruits de cette petite congrégation. Enfin, observe-t-il, l'esprit de sacrifice personnel et la loyauté n'étaient enseignés ni en préceptes, ni en exemples, par les missionnaires à Jérusalem². » Cependant M. Williams ne met pas en doute la continuation de ce système au même prix, avec les mêmes agents et les mêmes résultats.

Cet auteur, qui raconte des faits sans jamais conclure, dépeint

¹ *The Holy City*, p. 579, 587.

² P. 593. « M. Salt s'est plaint de ce que la Société de Londres pour la promotion du christianisme parmi les Juifs, avait envoyé à Jérusalem un missionnaire tout à fait impropre... ; évidemment, il n'était que spéculateur. Il vendait des remèdes aux femmes, afin de leur faire avoir des enfants, et il prétendait s'y connaître en sorcellerie. » (Docteur Wolff, *Travels and Adventures*, ch. vi, p. 107.)

aussi «
peu de
circons
meilleu
dépend
d'indiff
présent
« Le pa
laquelle
troisièm
tant. —
— Aue

En 1
vingt-ci
Syrie :
pénible
pas char
présent
miné et
tempore
où l'esp
portant
« fut ch
qu'il vo
en Pales
aussi bie

D'aprè
1864, à
seraient
francs d
vérité co
serait-il
fut cepen
que « l'e
grande i
ce pays
nier rap
doutes à
ressource

¹ *The H*

² *The L*

aussi « les protestants faits par des Américains, qui donnent si peu de satisfaction » dans les intervalles de « la peste et autres circonstances. » Par exemple, un malheureux grec apostat, « le meilleur spécimen d'entre beaucoup, » après avoir été d'abord indépendant, puis anglican, « était tombé dans un état d'apathie et d'indifférence très-pénible à voir. » Un autre, moine grec « se présenta à l'évêque Gobat, en qualité de converti protestant. » « Le patriarche avait enjoint à ce moine de suivre certaine règle à laquelle il s'était refusé, » seul motif de son changement. Un troisième, « moine du Liban, me dit qu'il voulait se faire protestant. — Pourquoi? — Je veux me marier. — Pas d'autre raison? — Aucune¹. »

En 1862, le docteur Thompson relate ses impressions, après vingt-cinq ans d'exercice comme missionnaire en Palestine et en Syrie : « Notre expérience des missions sur ce point est très-pénible et, j'aime à croire, particulière à cet endroit. Il ne serait pas charitable, peut-être même injuste, de dire à tous ceux qui se présentent : vous nous recherchez, non parce que vous avez examiné et que vous croyez nos doctrines, mais en vue d'un avantage temporel; cependant, il m'est difficile de me rappeler un seul cas où l'espoir d'en obtenir n'ait été le premier motif. » Puis, rapportant ce trait d'un prétendu disciple du docteur Chalmers qui « fut chassé à coups de pied par son maître, quand il découvrit qu'il voulait lui emprunter de l'argent, il ajoute : « Si Chalmers en Palestine devait adopter cette méthode expéditive, il aurait aussi bien fait de rester chez lui (*in the nursery*)². »

D'après le dernier rapport lu en séance annuelle, le 18 juillet 1864, à la Société des missions protestantes en Orient, les recettes seraient moins brillantes que l'année précédente : treize mille francs de déficit environ (910 liv. st. au lieu de 1,400 liv.). La vérité commencerait-elle à luire, le piétisme des dames anglaises serait-il en train de déchoir? Une somme de quinze mille francs fut cependant assignée à l'évêque Gobat; il annonce, en échange, que « l'effet des missions en Terre Sainte a été de donner une grande impulsion à la cause de l'éducation et de la religion dans ce pays! » Nous connaissons les qualités de ses convertis; ce dernier rapport n'est pas plus favorable; on fait même circuler des doutes à leur égard : « ils troubleraient l'ordre moral. » Outre la ressource de se faire musulmans, les perturbateurs, parmi les

¹ *The Holy City*, etc., p. 578, 595.

² *The Land and the Book*, ch. xxvii, p. 408.

chrétiens, ont la faculté de se dire protestants. Mais, d'après le proverbe anglais, « tout est poisson qui vient au filet ¹. »

A Jérusalem, l'histoire de l'Église anglicane, partout assez semblable, acquiert plus de gravité. Non-seulement les protestants ne peuvent, dans la Ville Sainte, faire partager leurs opinions, mais ils semblent même perdre, dans beaucoup de cas, tout sentiment religieux.

Le catholique seul peut visiter sans danger pour son âme les Saints Lieux, où le Fils de Dieu a passé les années de sa vie humaine. « On ne saurait nier, dit M. Stanley, autrefois précepteur du prince de Galles et aujourd'hui doyen de Westminster, que c'est une épreuve pour le sentiment religieux, de se trouver sur le théâtre même d'événements que nous avons été habitués à regarder comme s'étant passés *dans le ciel plutôt que sur la terre* ². » En d'autres termes, le croyant seul, dont la religion consiste dans *la Foi* et non dans le sentiment, qui pénètre d'un regard les voiles symboliques et sacramentels, et qui reconnaît les vestiges de la charité divine, peut se hasarder au contact du Cédron, de Gethsémani et du Calvaire. Ces endroits sont mortels pour tout autre. Ils ne révèlent pas à l'œil du corps leurs merveilleux secrets; les hommes qui viennent pour regarder cessent même de croire. « Le commandant d'un navire anglais, rapporte un écrivain de ce pays, m'a dit qu'il avait accompagné une fois, à Jérusalem, vingt personnes de son bord; et que, de ce nombre, sept étaient revenues ne croyant plus, non-seulement à l'authenticité des lieux, mais même au christianisme ³. » Telle est la valeur du « sentiment religieux. »

Lorsque le résultat de ces visites est moins fatal, il est souvent assez désastreux. On peut à peine trouver un écrivain protestant d'un pays quelconque, qui n'applique aux Lieux Saints le ton de critique avec lequel on discuterait les ruines de Pompéi ou les fossiles du Maine et de New-Jersey. De fait, le protestant manifeste fréquemment un intérêt plus vif pour les reliques de cette dernière espèce, et une soumission plus entière aux témoignages de l'histoire ou de la science. A Jérusalem, il est « scandalisé » à chaque pas. « L'Américain, dit un missionnaire de cette nation, auquel on a montré le rocher de Plymouth, la colline de Bunker-Hill ou le mont Vernon, et qui a cédé aux saintes impressions de

¹ *Le Monde*, 24 juillet 1864.

² Stanley, *Sinai and Palestine*, p. 426.

³ M. Dawson Damer, ch. IV, p. 92.

la réa
de vér
lation
le roch
Les

« Le se
cialem
momen
mais
de cons

« Je
livre pl
du Chr
vrai, qu
ment p
en genc
testante
la supe
l'Église
quant le

Un a
Clarke, a
dame au
redevabl
tion sur
venir aux
à toute c

Un év
hommes
piété fan
être plus
la Palesti

⁴ *Residen*
en Amériqu
cond, champ

⁵ *Journeys*

⁶ *Travels*
auteur, qui
chose, nie er
rection de l
d'un autre cō
que peu de l
bons. »

⁷ *Travels*

la réalité, doit se garder de porter en Orient les mêmes sentiments de vénération¹. » Que sont, semble-t-il dire, les sites de la Flagellation et de l'Onction comparés avec la colline de Bunker-Hill et le rocher de Plymouth?

Les écrivains anglais et allemands rivalisent avec M. Perkins. « Le seul endroit, dit M. Dawson Borrer, qui ait arrêté plus spécialement mon attention » dans cette ville, « horrible ensemble de momeries, » n'était pas le Calvaire, le Cénacle ou le Prétoire, mais un certain « point sur lequel *probablement* existait un pont de construction juive² ! »

« Je suis allée sans la moindre foi, dit M^{me} Bremer dans un livre plein de sentiments faux et de pathos artificiel, au tombeau du Christ, dans l'église du Saint-Sépulcre. » Elle avoue, il est vrai, qu'elle a été un peu impressionnée par « la dévotion évidemment profonde des pèlerins, » quoiqu'elle considère la scène en général comme « un spectacle puéril. » « Notre Église, protestante rationnelle, peut très-bien s'élever contre la coutume et la superstition en se tenant debout, droite et inflexible, là où l'Église catholique et l'Église grecque plient le genou, en appliquant leurs lèvres dans l'ardeur de leur adoration³. »

Un autre voyageur anglais très-renommé, le savant docteur Clarke, assure à ses lecteurs que sainte Hélène était « la vieille dame aux donations charitables à laquelle on est principalement redevable de ces dépôts de superstition ; » et au sujet d'une tradition sur la demeure de la Sainte Famille : « Il semble mieux convenir aux sentiments des protestants de n'accorder aucune croyance à toute cette momerie⁴. » Peut-être avait-il raison.

Un évêque anglican, comme s'il voulait montrer que des hommes de sa position peuvent surpasser tous les autres en impiété fanatique, se permet cette réflexion : « On aurait peut-être plus besoin d'une croisade pour délivrer les lieux sacrés de la Palestine des idolâtres chrétiens, qu'il n'y en eut jamais pour

¹ *Residence in Persia*, etc., par le Rév. Justin Perkins, p. 275. — Trois sites célèbres en Amérique : l'un comme point de débarquement des premiers colons anglais ; le second, champ d'une bataille ; le troisième, lieu de naissance de Washington.

² *Journey from Naples to Jerusalem*, par Dawson Borrer, esq., ch. xxiv, p. 404.

³ *Travels in the Holy Land*, par Fredericka Bremer, vol. I, ch. iv, p. 112-16. — Cet auteur, qui est trop absorbé dans l'adoration de lui-même pour pouvoir adorer autre chose, nie entièrement l'authenticité du Calvaire ; elle doute « du miracle de la résurrection de Lazare » et de beaucoup d'autres faits « rapportés dans la Bible ; » mais, d'un autre côté, elle admire le docteur Gobat et madame son épouse, quoiqu'elle regrette que peu de leurs convertis « aient été regardés comme des chrétiens remarquablement bons. »

⁴ *Travels in various Countries*, par E. D. Clarke, L. L. D., vol. IV, ch. iv, p. 174.

la délivrer des disciples du faux prophète¹. » Un musulman, dans l'opinion de cet évêque, est beaucoup moins nuisible qu'un catholique. Un autre ministre anglican très-respecté considère l'occupation de Jérusalem par les Turcs comme un fait providentiel, destiné à arrêter les progrès de « l'idolâtrie ; » et il cite, en paraissant l'approuver, le mot de Mahomet dans le Coran : « Les chrétiens ont oublié ce qu'ils ont reçu de Dieu². »

Pendant que quelques protestants se contentent d'outrager les chrétiens, d'autres avouent leurs doutes sur le christianisme ; voici le langage de l'un d'eux : « Comme je gravissais le mont des Oliviers sur les traces mêmes du Christ, j'ai trouvé tout à fait impossible de concevoir que la divinité, sous une forme humaine, eût marché là avant moi. En conséquence, j'ai préféré douter de cette tradition³. »

Il n'est cependant rien peut-être de mieux reconnu par toutes les races humaines, à l'exception des protestants, que les traditions concernant les lieux sacrés. « Les musulmans, comme l'observe un savant archéologue, ont toujours été d'accord avec les chrétiens quant à l'authenticité de nos sanctuaires⁴. » « La tradition à Jérusalem n'a qu'une voix, affirme l'auteur d'Eothen, Romains, Grecs, Arméniens, Juifs, qui se détestent les uns les autres, s'accordent pour assigner les mêmes lieux aux événements de l'Évangile. » « Les traditions bibliques, atteste M. de Sauley, sont impérissables. Ici rien de ce qui a rapport à la Bible n'est altéré, rien n'est changé, pas même un nom. »

Mais ces faits n'ont aucune valeur pour des hommes qui suivent avec un puéril enthousiasme la trace d'un héros favori, et la couvrent de superbes monuments ; mais s'il s'agit de Celui qui est à leurs yeux un fantôme historique, ou tout au plus un objet de « sentiment, » ils préfèrent « douter de la tradition. » « Beaucoup de protestants regardent toutes les traditions par lesquelles on cherche à démontrer l'authenticité des lieux saints de Palestine, comme entièrement fabuleuses⁵. »

Le lieu de naissance de Newton, l'habit de Nelson, la maison de Shakespeare, sont des reliques qu'ils défendent avec ardeur ;

¹ *Palestine, or the Holy Land*, par le très-révérend M. Russell, du collège de Saint-Jean, Oxford, ch. ix, p. 380 (1860).

² *Scripture Lands in Connection with their History*, par G. S. Drew, M. A., titulaire de Saint-Barnabé, South Kensington, ch. vii, p. 337 (1812).

³ Bayard Taylor, ch. v, p. 74, 84.

⁴ *La Terre sainte*, par M. l'abbé Bourassé, ch. iv, p. 65.

⁵ Eothen, ch. ix.

mais le
robe d
qu'un
dans d
vent m
est seu
sa Mèr

Cette
tunes «
vénère
« J'ai co
dit un v
le lieu d
visité, i

« Mèr
Robinson
ou après
chemin
docteur
Il y a ci
d'esprit,
monde e
plaisanter

Dans l'
anges, n
jointes à
l'auteur
naient pa

¹ Un sava
que « la reli
chée par les
Au sujet de
n'allègue auc
prime de la
avec l'idée,
Land and t
avantage. Le
Lazare « n'e
de l'Ascensio
homme est c

² Contesse
³ Combien
particulière
les maintenir
par le Père F

mais la maison de Joseph, le lieu de naissance de Marie, ou la robe de Jésus, tout cela est « entièrement fabuleux » et ne mérite qu'un méprisant dédain. Il est digne d'un philosophe de garder dans des chasses somptueuses les restes d'un homme qui ne servent même plus d'aliment aux vers ; mais une puérile superstition est seule capable de respecter les souvenirs que l'Homme-Dieu, ou sa Mère immaculée, ont laissés sur la terre ¹.

Cette méthode d'effacer ou de discréditer des traditions importunes « est très-approuvée dans la spéculative Allemagne, » où l'on vénère l'encrier de Luther et d'autres reliques de même valeur. « J'ai consenti à porter aux missionnaires américains de Jérusalem, dit un voyageur, la brochure d'un ministre protestant, qui conteste le lieu du Saint Sépulcre, sans jamais l'avoir visité ! » S'il l'avait visité, il aurait peut-être contesté le crucifiement.

« Même la Voie douloureuse, remarque ironiquement le docteur Robinson, semble avoir été montée pour la première fois pendant ou après les croisades ; » bien que, selon Tischendorff, « le vrai chemin suivi par Jésus-Christ dût être dans cette direction. » Le docteur Robinson paraît ici coupable au moins d'un anachronisme. Il y a cinquante ans, on acceptait un pareil langage comme trait d'esprit, et plus d'une réputation se fit par de tels moyens. Le monde est devenu moins facile, et ne regarde plus une mauvaie plaisanterie comme un équivalent à la sagesse et à la science².

Dans l'enceinte du Saint-Sépulcre, dans ce lieu vénéré par les anges, nos frères séparés se permettent d'incroyables réflexions jointes à des harangues ; « les seuls visiteurs, disait dernièrement à l'auteur un de ses parents ministre anglican, qui ne se prosternaient pas la face contre terre, étaient des Turcs et des protes-

¹ Un savant voyageur anglais observe, sans même penser dans ce cas à la critique, que « la relique très-authentique » de la barbe de Mahomet « constitue la sainteté attachée par les musulmans à la ville de Cairwaan. » (Davis *Ruined Cities*, etc., p. 272.) Au sujet de la tombe supposée du roi Hiram, près de Tyr, en faveur de laquelle on n'allègue aucune autorité, « sauf la tradition du pays, » un missionnaire protestant s'exprime de la sorte : « Comme il n'y a rien dans le monument lui-même d'incompatible avec l'idée, je penche pour tolérer cette prétention sans la contester. (Thomson, *the Land and the Book*, ch. xiv, p. 196.) Les traditions chrétiennes seules n'ont pas cet avantage. Le même écrivain se moque du Saint-Sépulcre et trouve que le tombeau de Lazare « n'est en rien satisfaisant ; il inspire même le dégoût ; » il « est sorti de l'église de l'Ascension avec un sentiment profond de répugnance. » (Ch. xlv, p. 675, 697.) Cet homme est cependant un des plus modérés de son espèce.

² Comtesse Hahn-Hahn, lettre XXVII.

³ Combien est différent le caractère de la foi chrétienne ! « Les fidèles ont une lumière particulière jointe à la tradition, dit un auteur qui semble inspiré du Saint-Esprit, pour les maintenir dans la vérité au sujet des sites de la Terre Sainte. » Maria Agreda, citée par le Père Faber, *Bethlehem*, ch. vii, p. 582.)

tants anglais, mais les premiers étaient de beaucoup les plus respectueux. » Ce respect au tombeau de Jésus-Christ, devant lequel veillèrent les saintes femmes, inspire le dédain aux disciples de Luther, de Calvin et de Cranmer. « Je n'ai jamais rien vu d'aussi abject, dit l'un d'eux, que la conduite des pèlerins devant l'autel de la chapelle du Calvaire. On peut à peine reconnaître en eux des hommes¹. » Ce personnage regarde comme une abjecte dégradation de se prosterner et de pleurer au tombeau du Sauveur. « Je me reconnais coupable, dit un officier anglais distingué, de n'avoir ni pleuré, ni ôté mes bottes, ni joué aucune autre farce » au Saint-Sépulchre ; tels sont ses reproches adressés « à d'autres pèlerins, qui s'avançaient les pieds nus et fondant en larmes². » Ceci s'accorde avec les remarques également cyniques d'un missionnaire anglais à Ceylan, témoin une fois, dans l'Eglise catholique, de certaines cérémonies qui lui inspirèrent des observations semblables : « Les grands événements de la conception de Notre-Seigneur, sa naissance, sa vie, son agonie, son jugement, sa mort, etc., tout est représenté comme sur un théâtre. Les *pauvres enthousiastes* sont enchantés et très-touchés de ces scènes³. » Il semble étonné de ce qu'ils ne partageaient pas son indifférence.

Ces sentiments manifestés, sauf de rares exceptions, par les missionnaires anglicans et américains dans l'Orient, font comprendre le profond mépris et l'indignation qu'ils ont soulevés parmi les races de ce pays. Les Maronites, nous dit-on, « confondent maintenant sous le titre commun de *bibliques* tous ceux qui appartiennent à la nation anglaise, et le touriste anglais peut à peine traverser le Liban sans danger⁴. »

Cependant M. Farley, tout en conservant ses opinions personnelles, reconnaît avoir reçu partout en Syrie la réception la plus polie et la plus cordiale de la part des prêtres et du peuple. D'après lui, les Américains, qu'il n'était pas chargé de défendre, sont universellement détestés. « Il faut l'attribuer, je pense, à la manière dont ils parlent de tout. Sterne a dit : Je méprise un homme qui peut voyager de Dan à Bersabée, et répéter : Ce n'est qu'un désert ; telle est cependant l'expression habituelle des voyageurs américains. Les traditions des siècles sont renversées, et les préjugés locaux du peuple sont froissés par la manière inconvenante

¹ *The Wanderer in Syria*, par G. W. Curtis, ch. II, p. 211.

² Colonel Napier, *Reminiscences*, etc., vol. II, ch. IX, p. 157.

³ Rév. M. Clough, cité dans *Asiatic Journal*, vol. I, p. 582.

⁴ *Correspondance d'Orient*, par M. Michaud, de l'Académie française, et M. Poujoulat, tome VIII, p. 89.

dont i
de Gal
le mon
lier de
que la
d'autre
fontain
douter

A l'i
mission
quefois
lecteurs
cas du r
dont «
mont Ca
tude de

Il est
scandale
dèles ; n
scènes p
blables d
scènes n
endroit,
les uns,
la tête, »

C'est
pagne, a
tiennent
lieux. «
deson av
qu'elle p
l'intention

⁵ Two Y
cessant d'un
de circons
orgueilleux
observaten
chrétienne.
à Jérusalem
et l'hisso vo
je cessai d'
ch. VII, p.
⁶ Palest

dont ils expriment leurs opinions. Kefr Kenna n'est pas le Cana de Galilée; la grotte de l'Annonciation n'est pas la véritable grotte; le mont Thabor n'est pas la montagne de la Transfiguration; l'atelier de Joseph est un mythe; et ainsi de suite. Ils nieraient même que la fontaine de la Vierge est la vraie fontaine; mais il n'y a pas d'autre source dans l'endroit. Quel malheur qu'il n'y ait pas de fontaine à l'autre extrémité de la ville, pour avoir une raison de douter¹ ! »

A l'honneur de quelques protestants plus éclairés, les excès des missionnaires sont généralement corrigés par le témoignage, quelquefois par les marques d'indignation, de voyageurs laïques. Les lecteurs de l'ouvrage de M. Farley sur la Syrie se rappelleront le cas du révérend M. John Baillie, ministre de l'Eglise libre d'Ecosse, dont « la bigoterie grossière et brutale, » dans le monastère du mont Carmel, fut châtiée avec un éloquent dégoût par une multitude de touristes anglais et écossais. Mais revenons à Jérusalem.

Il est vrai que la Ville Sainte est le théâtre presque journalier de scandales, qui déshonorent le christianisme aux yeux des infidèles; nous devons au schisme ce fruit amer. « Il s'y passe des scènes plus convenables à des salles de spectacle et endroits semblables qu'à des temples et à des cœurs contrits². » Cependant ces scènes ne sont rien auprès de celles qui eurent lieu à ce même endroit, il y a dix-huit siècles, en présence des mêmes spectateurs; les uns, alors comme aujourd'hui, « blasphémaient et se couvraient la tête, » les autres se frappaient la poitrine et pleuraient en silence.

C'est sans doute avec regret que la France, l'Autriche et l'Espagne, autrefois les gardiennes du tombeau de Jésus-Christ, se tiennent à l'écart et permettent aux Russes de souiller les saints lieux. « La pâque des Grecs, dit M. Stanley, en cela nous serions deson avis, est le plus fort argument moral contre l'identité du lieu qu'elle prétend honorer; quand on considère le lieu, le temps et l'intention du soi-disant miracle, c'est probablement l'imposture la

¹ *Two Years in Syria*, ch. xxiv. — Nous ne pouvons omettre la leçon précieuse qui ressort d'un ouvrage récent du savant M. de Saulcy, dont la manière de procéder, pleine de circonspection, peut servir de modèle aux touristes amateurs et aux missionnaires orgueilleux. Lorsque l'arcade de l'*Eccle Homo* fut montrée pour la première fois à cet observateur, son caractère et son apparence générale le portèrent à « rejeter la tradition chrétienne. » Quelque temps après, un ouragan, qui renversa près de quarante maisons à Jérusalem, fit tomber l'enduit moderne qui masquait auparavant la maison de Pilate et laissa voir la porte en arche ronde derrière elle. « Dès ce moment, dit M. de Saulcy, je cessai d'avoir le plus léger doute. » *Narrative of a Journey round the Dead Sea*, ch. vu, p. 290; édition anglaise.

² *Palestine*, etc., par S. Munk, p. 616

plus répugnante du monde¹. » Néanmoins elle est patronnée par la Russie, et adoptée par toute la communion grecque, quoique, selon la remarque énergique du docteur Wilson, « la fête des Aztecs, cette cérémonie du feu sacré souillée par le sang de leurs hideux sacrifices, comparée avec le miracle annuel de l'Église grecque dans la crypte du Saint-Sépulcre, était pleine de signification et de grandeur solennelle². » Mais les nations se sont divisées depuis longtemps, et de la division naissent le scandale, l'opprobre, le déshonneur. La présence du Russe, de l'anglican et du calviniste dans la Ville Sainte excitent le mépris des musulmans. « Il est très-regrettable, dit M. Curzon, que l'empereur de Russie, par sa politique brutale, ait discrédité la religion chrétienne. » Mais il remplit sa mission comme chef d'une église « nationale ; » il ne s'inquiète pas de purifier ce temple souillé, et ses sujets spirituels ne sont que des agents politiques. Les protestants ses alliés préféreraient avec lui voir le Turc régner à Jérusalem plutôt que le Franc ; « l'abomination et la désolation » sont moins blessantes à leurs yeux que ne le serait la Croix, si elle était plantée de nouveau sur la montagne de Sion par une main qui ne serait pas la leur.

Cependant la Ville Sainte, « où tant de vertus ont puisé le secret de leurs forces, » au souvenir de laquelle tant d'hommes se sont immolés parce que l'Homme-Dieu a voulu y mourir, n'est pas privée des témoins vivants du Sacrifice.

Mgr Valerga, patriarche latin, doué d'un zèle infatigable, avec M. Dequeuvallier son grand vicaire, et cinq prêtres coopérateurs, forme à Jérusalem le centre de la vie catholique. Un grand et un petit séminaire, objets de sa sollicitude et confiés à neuf prêtres missionnaires, préparent au moyen de fortes études les éléments d'un clergé indigène. Mgr Valerga a pu, pour cet usage, élever à Beït-Jallah les constructions nécessaires ; dans leurs dépendances est une école d'arts et métiers pour les enfants pauvres et orphelins. Cet établissement considérable sert de foyer d'où rayonnent les missions de Palestine et de Samarie. Le patriarche en a fondé sept qui ont chacune un prêtre, et des religieuses dans plusieurs. Il est parvenu aussi à élever dans l'enceinte de Jérusalem un patriarcat avec une vaste chapelle.

Les Pères Franciscains, au nombre de quarante, sous la direction du révérendissime Père Custode, sont depuis des siècles, au priv

¹ Palestine, p. 464.

² Prehistoric Mon. vol. I, ch. x, p. 120.

de leur
rapport
permet

La C
Chypre
sonnes
dix-neu
tuaires
religieu

Les A
loureuse
les aumo

Les Da
de l'Arce
construc
et des m
du Désen

Les So
de même
de plus
croyances

Un ma
confié aux

Une pe
bonne inf

Nous de
née par l
récente, u
petit-fils d
saint tomb

L'église
Crimée, es
matérielles
vaincre en
Jérusalem

Les Gre
testants a
établissement
leurs somp

³ Etat du
Pèlerinages.

de leurs sueurs et de leur sang, les gardiens des Saints-Lieux. Le rapport présenté au chapitre général à Rome, en 1856, nous permet de donner les indications suivantes :

La *Custodie* de Terre-Sainte comprend la Palestine, la Syrie, Chypre et la basse Égypte ; elle compte deux cent dix-huit personnes dont cent dix-neuf prêtres ; huit couvents, dix-huit hospices, dix-neuf paroisses, sans mentionner un grand nombre de sanctuaires et de chapelles jointes à des écoles où sont employés seize religieux et quatre-vingt-douze laïques¹.

Les Arméniens unis se sont établis à Jérusalem sur la *Voie douloureuse*. Le *Couvent de la Flagellation* vient d'être rétabli avec les aumônes de l'archiduc Maximilien et du duc de Modène.

Les Dames de Sion possèdent aussi sur la Voie douloureuse, près de l'*Arcade de l'Ecce-Homo* qu'elles ont entourée par respect de constructions convenables, un pensionnat apprécié des chrétiens et des musulmans. Elles dirigent dans le voisinage, à *Saint-Jean du Désert*, un orphelinat de cinquante enfants.

Les Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition tiennent à Jérusalem, de même qu'à Jaffa et à Bethléem, des écoles gratuites ; elles ont de plus un hôpital où elles reçoivent les malades de toutes les croyances.

Un magnifique hospice a été construit par les Autrichiens et confié aux religieuses dites Sœurs-Grises.

Une petite conférence de Saint-Vincent de Paul exerce une bonne influence.

Nous devons mentionner les caravanes organisées deux fois l'année par l'Œuvre des pèlerinages qui compte, depuis son origine récente, un grand nombre de pèlerins, parmi lesquels plus d'un petit-fils des croisés a voulu renouer la chaîne qui nous attache au saint tombeau.

L'église de Sainte-Anne, cédée à la France après la guerre de Crimée, est à l'état de ruines. Après avoir arrêté dans ses conquêtes matérielles une puissance formidable, la France ne se laissera pas vaincre en influence morale, que la Russie, par ses constructions à Jérusalem, cherche à conquérir.

Les Grecs et les Arméniens schismatiques, les Russes, les protestants anglais, américains, prussiens ont beau multiplier leurs établissements à Jérusalem, les résultats ne répondront jamais à leurs somptueuses prodigalités. Il leur faudrait une vie que le

¹ *Etat du catholicisme en Terre Sainte* par M. Gaultier de Claubrey ; *Bulletin des Pèlerinages*, tome II, p. 158 et 159.

schisme ou l'hérésie ne donne pas. Ce que l'erreur ne formera jamais, et ce qu'elle nous envie, ce sont nos communautés de Religieuses. « Cette sainte croisade, dit très-heureusement Mgr Mislin, accompagnée de la charité et de ses œuvres, conquerra ces régions d'une manière plus infaillible et plus durable que ne pourraient le faire des armées. »

On compte, sous la houlette du patriarche latin de Jérusalem, sept communautés qui travaillent avec le plus entier dévouement : en *Judée*, les dames de Sion et les Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition ; en *Galilée*, les Dames de Nazareth ; à *Beyrouth*, les Sœurs de Saint-Vincent de Paul ; en *Caldésie*, les Sœurs du Sacré-Cœur : dans le *Liban*, les Mariamahs. Ces communautés trouvent même dans le pays qu'elles habitent d'excellents sujets, dont le concours décuple leurs forces pour l'œuvre des écoles et des malades¹.

Nous ne citerons pas en détail les conversions obtenues chaque année par les missionnaires catholiques, comme les premiers apôtres, parmi les Juifs, à Jérusalem. Les enfants d'Israël suivent, quelquefois, un chemin plus détourné pour entrer au bercail.

Le jeudi 28 juillet 1864, un jeune israélite de vingt-quatre ans appartenant à la marine militaire des confédérés d'Amérique, recevait le baptême à Paris. En qualité de second, il avait pénétré en Angleterre, afin de prendre avec son capitaine le commandement d'un navire construit, pour le compte du gouvernement de Richmond, dans un des chantiers de la Grande-Bretagne.

Se trouvant sans cesse entre la vie et la mort, exposé à être coulé bas, peut-être en quittant le rivage, ce jeune homme s'était dit : si ma position est précaire dans ce monde, il faut au moins m'assurer mes destinées futures. Il voulait recevoir le baptême. Avant son départ d'Amérique, un évêque catholique ne le trouvant pas assez instruit n'avait osé le lui accorder. Depuis lors, il continua ses

¹ Les rares imitations des religieuses catholiques par les dames protestantes, sous le nom de *diaconesses*, ne sont pas bien sérieuses. Cette position est en général adoptée, en attendant mieux. Le mariage, par exemple, quand elles en trouvent l'occasion, ne leur est pas interdit. Un de leurs révérends directeurs, ministre protestant prussien, dans une de ses tournées d'inspection pour constater leur piété et leurs vertus, était servi pendant son repas par une diaconesse. Au dessert, il coupe une poire en deux parties qu'il tient un moment dans chacune de ses mains, et, prenant un air inspiré, il les rapproche en disant : « Nos cœurs séparés sont faits pour s'unir, ma sœur, c'est la volonté du ciel. » — Le ministre était veuf, le mariage s'ensuivit.

Ce fait n'est pas isolé. Les réunions de diaconesses sont regardées en Allemagne comme des *pépinières* d'épouses à l'usage des ministres et des malades qu'elles soignent.

Nos religieuses comptent des saints pour fondateurs. Les diaconesses de Breslau ont, pour *procureur* et pour *soutien* le conseiller consistorial Wachler, qu'on a trouvé pendu le 17 juillet 1864. *Le Monde*, 7 et 15 août.

études prépar
un billet d'all
du Nord, il di
chez les Jésuit
rends Pères,
« Suis-je, dem
s'il est questio
vous être util
Ayant entendu
dules et par le
être les meilleu
lui fut indiquée

Ne connaisse
lance du Frère
Il redescend ve
Le Père de Dam
quelques instan
Le révérend Pè
de revenir dans
indiqué, le néop
voici mon billet
je viens vous su
sition et ses ant
son instruction s
ministre le sacre
reconnaissance,
devait être distri
instances elle fu
rencontrer des pa
Père de Damas po
quiéter des merv
suffisait d'emport
le ciel.

En quittant la V
le Nord, nous arriv
ici nos âmes seront
une nation profon
gieuse, constante d

études préparatoires. Le 28 juillet, il prenait à Londres pour Paris un billet d'aller et retour dans la même journée. Arrivé à la gare du Nord, il dit au cocher d'une voiture de place de le conduire chez les Jésuites. Cet homme, par le fait de la demeure des révérends Pères, le mena rue de Sévres, chez MM. les Lazaristes. « Suis-je, demanda-t-il, à la maison des Jésuites? — Non, mais s'il est question d'une affaire religieuse, ces messieurs pourraient vous être utiles. » Cette réponse ne satisfait pas le néophyte. Ayant entendu beaucoup parler contre les Jésuites par les incrédules et par les protestants, il s'était dit : « ces religieux doivent être les meilleurs parmi les catholiques. » La résidence des Pères lui fut indiquée.

Ne connaissant le nom d'aucun d'eux, il se confia à la bienveillance du Frère portier. Le premier auquel on l'adressa allait sortir. Il redescend vers le concierge dans l'espoir d'être plus heureux. Le Père de Damas était dans sa cellule, on l'y introduit ; il sollicite quelques instants d'entretien pour une communication importante. Le révérend Père, retenu avec un étranger, pria le jeune homme de revenir dans une heure ; il en était deux et demie. Au moment indiqué, le néophyte se trouvait en présence du Père. — « Monsieur, voici mon billet pour Londres, je dois repartir ce soir ; je suis Juif, je viens vous supplier de m'accorder le baptême. » Il expose sa position et ses antécédents. Le révérend Père reconnaît sa sincérité, son instruction suffisante ; il le conduit à la chapelle et lui administre le sacrement de la régénération. Pour exprimer à Dieu sa reconnaissance, le nouveau chrétien voulut offrir une aumône qui devait être distribuée par les mains du révérend Père. Malgré ses instances elle fut refusée, les occasions ne manquant pas de rencontrer des pauvres. A cinq heures l'intrépide marin quittait le Père de Damas pour reprendre le chemin de Londres, sans s'inquiéter des merveilles de Paris qu'il n'avait jamais vues ; il lui suffisait d'emporter l'espoir de retrouver ses nouveaux frères dans le ciel.

LES MARONITES.

En quittant la Ville Sainte, si nous dirigeons notre voyage vers le Nord, nous arriverons aux forêts et aux montagnes du Liban. Ici nos âmes seront consolées et rafraichies. Ici nous trouverons une nation profondément chrétienne dans sa vie sociale et religieuse, constante dans la foi, fidèle au Saint-Siège, et douée par une

généreuse Providence de qualités qui lui ont valu les bénédictions de l'Église et l'admiration de ses ennemis.

Lorsque l'on considère la position des Maronites, entourés de mahométans, d'idolâtres ou d'hérétiques, exposés à toutes les influences mauvaises qui ont graduellement corrompu les chrétiens de ces contrées; protégés uniquement dans leur faiblesse par la nature du sol, redevables de leur sécurité à leur valeur, de leur prospérité à leur industrie patiente, on est tenté de se demander par quel mystère ils ont seuls conservé, pendant des siècles, cette dignité de caractère, cette pureté et cette simplicité de vie que les voyageurs les moins favorables s'accordent à reconnaître dans cette race privilégiée. Les témoignages suivants nous donneront la réponse.

Sans négliger notre règle, on nous permettra de citer d'abord quelques appréciations d'écrivains catholiques.

D'après la statistique dressée par les officiers d'état-major français, la population maronite serait, dans les districts du Liban, de deux cent huit mille habitants. « Entourés d'infidèles, d'hérétiques et de schismatiques, jamais la plus petite divergence dans la foi ne s'est montrée parmi eux; jamais le schisme n'a troublé leur unité; jamais un seul de leurs membres n'a corrompu la pureté de la doctrine catholique¹. » « Cette colonie, selon M. Jules David, semblerait rappeler par sa charité et la simplicité de ses mœurs, jointe à son industrielle activité, la primitive société chrétienne: société d'égalité devant Dieu, véritable *communio* dont l'Église est le centre². » Enfin, sans prolonger des témoignages harmonieux pour nos oreilles, un missionnaire apostolique, l'un des enfants de cette grande famille du Carmel, qui a voulu imiter le Sauveur dans sa pauvreté, nous fait, en 1858, ce récit des Maronites. Après avoir dépeint leurs voisins: le barbare musulman, le Turcoman pasteur, l'insouciant Ansayrich, le Druse faux et hypocrite, l'altier Métualis, disciple de l'anti-calife Ali, « dont il est difficile de dire s'il hait plus le chrétien que le Turc, » et enfin le Grec schismatique, « avec des prêtres d'une ignorance égale seulement par la dégradation de leurs ouailles, » il continue en ces termes: « Le cœur a été desséché, l'âme attristée par le désordre joint à la confusion de l'idolâtrie et du schisme. Maintenant nous pouvons nous réjouir. La foi ardente du chrétien primitif, sa douce piété, son innocence, sa simplicité de mœurs se trouvent repro-

¹ *Rélation historique des affaires de Syrie*, tome I, p. 405.

² *Syrie moderne*, p. 21.

duits parmi
Créateur, ou
peuple béni
dans la pauv

Ce n'est pa
priment à so
ils en ont m
langage, emp
ports de tém

« Les Maron
petites passio
fidèles qui on
pagnons³. » P
les ont toujou
romanistes du
veut dire simpl
parlout. « Cett
M. Drew Stent,
les Maronites o
calvinistes, et l
duire dans leur
tabet, faisant al
devant une grèl
furent chassés,
et je ne crois pas
ils avaient droit
« L'essai était p
thies blessées. L
étrangers, venus
sacrement des au
si complètement
association prote
énergique fut ad
de Beyrouth à le
envers les memb
« Ils adhèrent
marque un autre
sa Sainteté dans

⁴ *Annals*, vol. XIX, p. 1.

⁵ *Mount Lebanon*, p. 1.

⁶ *American Board of Commissioners for Foreign Missions*, p. 1.

⁷ *North American Review*, p. 1.

duits parmi les Maronites. Ce peuple paraît sortir des mains du Créateur, ou du bain régénérateur préparé par Jésus-Christ. Oh ! peuple béni ! que tu es grand dans ton oppression ! que tu es riche dans ta pauvreté ! »

Ce n'est pas, évidemment, de la sorte que les protestants s'expriment à son égard ; ils ont essayé de se glisser dans ce paradis, ils en ont même été un peu rudement bannis ; néanmoins leur langage, empreint de ressentiment et de dépit, confirme les rapports de témoins plus impartiaux.

« Les Maronites, dit le colonel Churchill qui ne partage pas les petites passions des missionnaires protestants, sont toujours les fidèles qui ont si bien accueilli Godefroy de Bouillon et ses compagnons¹. » Pendant que tout a changé autour d'eux, les siècles les ont toujours trouvés les mêmes. Ils sont « les plus intrépides romanistes du monde, » assure le révérend M. Williams, ce qui veut dire simplement, qu'ils ressemblent aux vrais catholiques de pariaout. « Cette secte romaine est si infatuée de bigoterie, prétend M. Drew Stent, qu'il n'y a rien à faire avec elle ; » c'est-à-dire que les Maronites ont rejeté les hérésies des émissaires anglicans et calvinistes, et lapidé les faux prophètes qui essayaient de s'introduire dans leurs montagnes. « Les missionnaires, observe M. Wortabet, faisant allusion aux envoyés protestants, ont dû se retirer devant une grêle de pierres et l'effervescence de l'émeute. » « Ils furent chassés, affirme M. Walpole, par cette population fanatique, et je ne crois pas qu'ils aient jamais obtenu la satisfaction à laquelle ils avaient droit. Les Maronites sont très-fiers de leur victoire. » « L'essai était plus que folie, » reconnaît-il, malgré des sympathies blessées. Le mouvement populaire qui chassa ces prédicants étrangers, venus, argent en main, blasphémer la Mère de Dieu, le sacrement des autels et la communion des Saints, fut si spontané, si complètement indépendant de toute influence politique, qu'une association protestante reconnaît, en 1854, « qu'un manifeste énergique fut adressé par les évêques maronites et grecs catholiques de Beyrouth à leurs ouailles, recommandant de montrer des égards envers les membres de la mission américaine². »

« Ils adhèrent à la papauté avec la plus grande obstination, remarque un autre écrivain ; ils admettent même les prétentions de Sa Sainteté dans les matières de discipline³. » « Les Maronites,

¹ *Annals*, vol. XIX, p. 271.

² *Mount Lebanon*, par le colonel Churchill, vol. III, ch. vi, p. 66.

³ *American Board for Foreign Missions. Reports*, p. 110 (1854).

⁴ *North American Review*, vol. LXXXI, p. 78.

affirme le docteur Robinson et tous les écrivains protestants avec lui, se distinguent par un dévouement sans égal au Siège de Rome. » Ils ont récemment converti, nous apprend-il, deux émirs des Druses avec leurs familles, « de manière que maintenant la plus haute noblesse de la montagne est maronite¹. »

En présence de ces témoignages, personne ne le niera, les Maronites sont de vrais catholiques. Mais ne sont-ils pas serviles, ignorants et menés par les prêtres? Le révérend J.-L. Porter, dont nous avons entendu parler à Damas, et qui avait à venger ses mésaventures personnelles jointes à celles de ses collègues, dit en mots sonores : « Jamais pays composé de plus ignorants bigots ne fut plus sous le joug dégradant des prêtres; pas un étranger parmi eux, — il veut dire pas un missionnaire protestant — ne peut traverser leurs rues sans être insulté, et souvent maltraité; ils sont aussi tyranniques, aussi injustes, et presque aussi altérés de sang que les musulmans intraitables². » Les missionnaires anglais et américains, avons-nous dit, mais surtout les premiers donnent essor à leur dépit par des propos de cette sorte; et, comme il est certain que la nation maronite doit son caractère, ses habitudes, ses institutions, uniquement à l'influence de la religion catholique, il est bon de comparer la peinture de M. Porter avec celle d'autres protestants, non moins prévenus, mais plus soucieux de la vérité, pour eux-mêmes et pour leurs lecteurs.

« Ils forment, atteste le colonel Churchill en 1855, une réunion de chrétiens aussi libre et aussi indépendante qu'aucun état de la chrétienté³. »

« D'après M. Bayard Taylor, en 1855, c'est le peuple le plus économe, le plus industrieux, le plus honnête et le plus heureux de la Syrie. Les femmes sont belles; leurs figures intelligentes, très-différentes de celles des stupides mahométanes; leur pays est un paradis dans la montagne habité par un peuple si bon et au cœur si droit, qu'assurement jamais un ange vengeur ne les en chassera avec son épée flamboyante⁴. »

« Cette réunion de chrétiens industrieux décore ces montagnes de champs cultivés et de vignobles, de villages et de couvents, » écrit la comtesse Hahn-Hahn⁵.

D'après le colonel Napier, « la santé et l'industrie semblaient

être les prin-
étaient robu-
du christian-
riantes et so-
grecques sch-
que les Osma-

Contrairen-
veillance et le-
tants, étaient
égoïstes et l'
été forcés de
d'être cordia-
oublier « l'ex-

M. Monro,
de ne pas insi-
décier, il ne
franche hospi-
syriennes, ma-
duite énergiqu-
prévaut l'honn-
et l'abondance

Le colonel N-
force les calon-
rapporte « qu'
et le premier
pourrait surpas-
montagnards h-
étrangers... Da-
seuil, la bien-v-

M. Walpole,
clare leur vale-
bonté. « Les M-
les Métualis et
Métualis ont un
montre ce que
était unie. Sa
voir enfin les ch-

¹ *Biblical Researches*, etc., p. 400.

² *Five Years in Damascus*, vol. I, ch. XVI, p. 279.

³ *Mount Lebanon*.

⁴ *The Lands of the Saracen*, ch. XII, p. 174.

⁵ Comtesse Hahn-Hahn, lettre XXI.

¹ *Reminiscences of*
vol. I, ch. v, p. 264.

² *Travels in Syria*.

³ *The Golden Horn*.

⁴ *Reminiscences*, c.

être les principaux caractères de cette race intrépide. Les hommes étaient robustes, leurs femmes et leurs filles, usant des privilèges du christianisme, ne craignaient pas de montrer des figures souriantes et souvent ornées de beauté, » tandis que les femmes grecques schismatiques « menaient une vie presque aussi retirée que les Osmanlis de Constantinople ou de Smyrne¹. »

Contrairement à M. Porter, M. Farley nous l'assure, leur bienveillance et leur hospitalité, même à l'égard des voyageurs protestants, étaient si universelles, jusqu'à ce qu'irrités par les intrigues égoïstes et l'impertinence obstinée des missionnaires, ils eussent été forcés de les avoir en horreur, que tout Anglais était certain d'être cordialement accueilli parmi eux; et il ne pourra jamais oublier « l'extrême courtoisie » du clergé maronite à son égard.

M. Monro, ministre anglican très-intelligent, eut le bon sens de ne pas insulter ses hôtes; n'ayant aucun motif personnel de les décrier, il ne se contenta pas de signaler le contraste entre leur franche hospitalité et l'exclusivisme soupçonneux des autres races syriennes, mais il trouve « dans les manières aimables et la conduite énergique de ce peuple, une preuve frappante que, là où prévaut l'honnête industrie, les fleurs du bonheur s'épanouissent, et l'abondance en est toujours le fruit². »

Le colonel Napier et M. Monk, en 1851, blâment avec une égale force les calomnies haineuses du missionnaire courroucé; celui-ci rapporte « qu'il fut reçu de la manière la plus bienveillante³; » et le premier expose ses impressions en ces termes : « Rien ne pourrait surpasser l'amabilité de la réception que nous firent ces montagnards hospitaliers, dont les demeures étaient ouvertes aux étrangers... Dans toutes les maisons dont nous franchissions le seuil, la bien-venue, *faddal*, fut prononcée⁴. »

M. Walpole, malgré de profondes antipathies religieuses, déclare leur valeur aussi remarquable que leur industrie et leur bonté. « Les Maronites se soulevèrent contre leurs oppresseurs les Métualis et les chassèrent complètement de leur district... Les Métualis ont une haute réputation de courage guerrier. Ce fait montre ce que pourrait devenir la population catholique, si elle était unie. Sa prospérité était reconnue et l'on se sentait fier de voir enfin les chrétiens oser entreprendre des améliorations. » Il

¹ *Reminiscences of Syria and the Holy Land*, par le lieutenant-colonel E. Napier, vol. I, ch. v, p. 204.

² *Travels in Syria*, par le Rév. Monro, vol. II, ch. xxiv, p. 107.

³ *The Golden Horn*, etc., par Charles James Monk, M. A., ch. xx, p. 305.

⁴ *Reminiscences*, ch. v, p. 261.

fait observer aussi que « la famille Sheebal, issue de Mahomet, venait d'être convertie et adoptée par la nation maronite¹. »

M. Keating Kelly ne peut parler de ce peuple sans enthousiasme. « Sa condition est essentiellement heureuse. L'exercice de sa religion est libre et respecté ; ses églises et ses couvents couronnent les montagnes ; les cloches qui résonnent aux oreilles comme un chant de liberté et d'indépendance, invitent nuit et jour à la prière. Cette nation est gouvernée par ses propres chefs héréditaires, et par le clergé qu'elle aime ; une police rigoureuse, mais équitable, maintient l'ordre et la sécurité dans les villages ; la propriété est respectée et transmise de père en fils ; le commerce est actif ; les mœurs du peuple *parfaitement simples et pures*. Il est rare de rencontrer une population dont l'apparence annonce plus la santé, avec la noblesse dans les manières et la civilisation, que celle de ces hommes du Liban². »

Enfin, un Grecsyrien, ennemi de leur religion et de leur race, qui semble, par son contact avec les protestants anglais, être devenu indifférent à sa propre religion, sans adopter la leur, fait l'aveu suivant : « C'est un peuple très-industrieux, content et heureux... Si virile et si courageux que, jusqu'en 1843, ils n'avaient jamais été conquis par les mahométans ; » puis il fait le plus magnifique éloge de ces chrétiens : « grâce à l'influence des évêques, *le crime est généralement inconnu chez les Maronites*³. »

À la lecture de ces témoignages si imposants, rendus aux vertus d'un peuple catholique par des écrivains de croyances et de nations diverses, nous avons oublié M. Porter. Citons-le cependant encore pour donner un nouvel exemple du langage passionné que se permet une raison aveugle, et pour apprécier les agents que le protestantisme envoie partout, afin d'accroître partout la répulsion des races romaines à l'égard de l'Angleterre et de ses représentants.

Le clergé maronite « est ignorant et hautain, nous dit M. Porter, sa religion est un composé de momeries dépourvues de sens. » Un protestant anglais, plus éclairé, parle autrement du clergé syrien qui professe la même foi : « C'est un spectacle sublime de contempler ces hommes dévoués aux œuvres de charité et de miséricorde, et accueillant par conviction les souffrances d'un long martyre⁴. »

¹ *The Ansaryii, with Travels in the Farther East*, vol. III, ch. i, p. 7 ; ch. xxviii, p. 434.

² *Syria and the Holy Land*, par Walter Keating Kelly, ch. viii, p. 97.

³ *The Thistle and the Cedar of Lebanon*, par Risk Allah Effendi, ch. xvi, p. 269, 273.

⁴ Farley, *Two Years in Syria*, ch. xxxiv, p. 204.

« Je m
ressembla

« Si un
voyageur
ne voudra
moment d
et leur n
« les moir
le convert
vigreur et

Mais M.
sent jamai
l'instructio
comme si
pelait la n
été établie
regardait c
terre, » il
le développ
servilement

Cependant
Turquie d'A
elles sont

toutes les s
où les Jésui
le docteur
tout autre
dans les me
Outre les br
le français,
Beyrouth, d
de la Perse,
Salverte rap
Ghazir, dans
organisé qu
pour finir leu

Si M. de S
notables prog

¹ Patterson, p.

² *La Syrie au*

³ Vol. II, ch. 2

⁴ *La Syrie, etc*

« Je me figure que le grand saint Basile ou saint Grégoire ressemblaient à ces hommes, » relate un autre savant anglais¹. « Si un Titien avait à peindre le doge de Venise, admet un voyageur français distingué en parlant du patriarche de Cilicie, il ne voudrait pas d'autre modèle². » M. Porter lui-même, dans un moment d'admiration involontaire, reconnaît « leur dignité grave et leur noble contenance³. » D'après le candide docteur Wolff, « les moines de la nation maronite, malgré leurs tentatives pour le convertir à l'Église de Rome, sont en général des hommes de vigueur et d'autorité. »

Mais M. Porter reprend bientôt son ton. « Ils ne pensent jamais, observe-t-il, à l'éducation du peuple. » de donner l'instruction religieuse est tout à fait hors de question. » Mais comme si le témoignage d'autres voyageurs protestants lui rappelait la nécessité d'être sur ses gardes, « quelques écoles ont été établies, avoue-t-il, mais par le peuple. » Ce peuple qu'il regardait comme « ignorant, entêté, altéré de sang et souillant la terre, » il le représente maintenant comme allant plus loin dans le développement intellectuel que ses prêtres auxquels il le déclare servilement soumis!

Cependant, Ubicini nous apprend que dans les provinces de la Turquie d'Asie, les écoles catholiques se multiplient de tout côté; elles sont fréquentées avec empressement par des enfants de toutes les sectes. En parlant du collège catholique du Kesrouan, où les Jésuites enseignent l'arabe, le syriaque, le latin et l'italien, le docteur Robinson déclare « qu'il occupe un rang supérieur à tout autre établissement semblable en Syrie. » M. Farley parle dans les mêmes termes du collège des Lazaristes à Antourah : Outre les branches ordinaires de l'éducation, on y enseigne l'arabe, le français, l'italien et le latin à des centaines d'étudiants venus de Beyrouth, d'Alep, de Damas et autres villes de Syrie, comme aussi de la Perse, de l'Égypte, de la Nubie et de l'Abyssinie. » M. de Salverte rapporte, en 1861, que le séminaire ecclésiastique à Ghazir, dans lequel il trouva quatre-vingt-dix étudiants, est si bien organisé qu'ils sont dispensés d'aller dans les collèges de Rome pour finir leur éducation⁴.

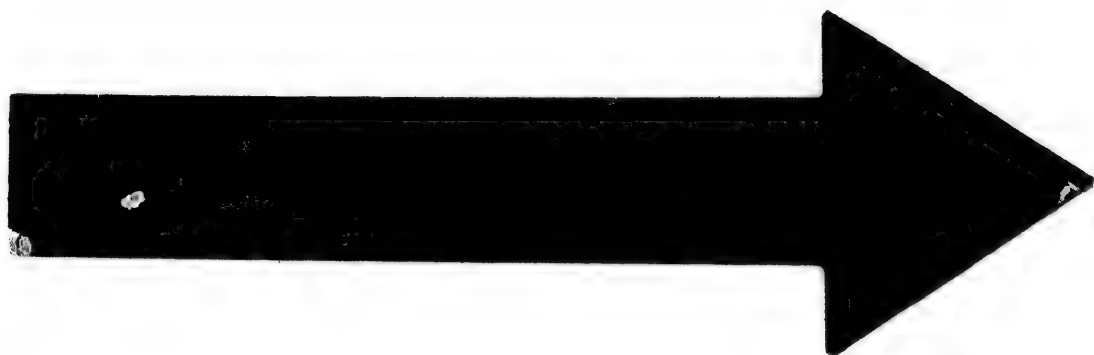
Si M. de Salverte avait visité Ghazir en 1863, il eut constaté de notables progrès; cent cinquante jeunes gens sont élevés mainte-

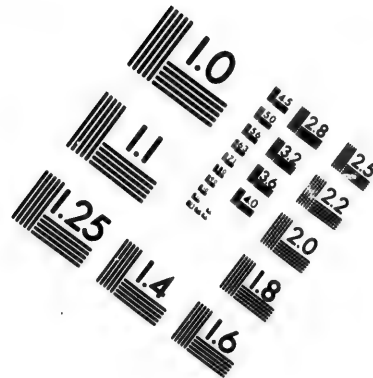
¹ Patterson, p. 322.

² *La Syrie avant 1860*, par George de Salverte, ch. viii, p. 400.

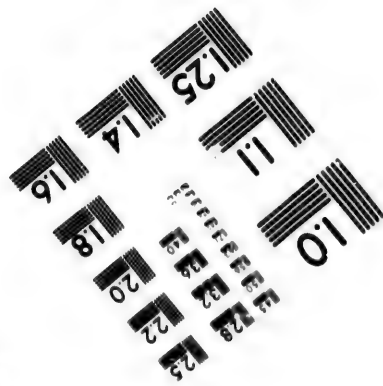
³ Vol. II, ch. xvi, p. 296.

⁴ *La Syrie*, etc., ch. viii, p. 96.





6'



Photographic Sciences Corporation

**23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503**



nant dans ce séminaire. Fondé, il y a dix-huit ans, au milieu de difficultés sans nombre, il est parvenu à réunir des jeunes lévites de tous les rites orientaux, Maronites, Grecs, Arméniens, des patriarchats de Cilicie et de la grande Arménie, des Chaldéens, Syriens, Coptes, Bulgares et Latins. Les Pères Jésuites sont aussi parvenus à fonder, au sein même du pays, des Congrégations indigènes de maîtres et de maîtresses d'école. Les instituteurs, placés sous le patronage de saint François Xavier, s'appellent Xavériens. Une communauté de religieuses fut créée à Bickfaya sous le nom de Mariamahs ; une seconde à Zahleh, dite les Pauvres-Filles du Sacré-Cœur.

Grâce à un tel secours, les Pères de la compagnie de Jésus établis au Liban, procurent aujourd'hui l'éducation chrétienne à *six mille neuf cent soixante-dix-sept* enfants des deux sexes ¹.

L'établissement de ces communautés exigea une longue persévérance. Il fallut au Père Riccadona toute sa force d'âme et sa confiance en Dieu pour fonder la Congrégation des filles du Sacré-Cœur. En Orient, la femme est méprisée, et il voulait la faire institutrice. Avec des prêtres mariés, l'état de virginité était tombé dans le mépris ; il voulait former des vierges ; il changea, pour ainsi dire, la femme arabe en apôtre. Après avoir fait la classe pendant la semaine, ces intrépides Religieuses, associées deux à deux, parcourent le dimanche les villages de la Cœlésirie où il n'y a pas de Sœurs, elles vont faire ce qu'on appelle la mission ; il y en a qui visitent ainsi jusqu'à quatre villages dans la journée, pour recommencer le soir leurs instructions à leur propre demeure. Partout on dit que dans les villages où il y a des Sœurs, on ne reconnaît plus les femmes et les filles, tant elles sont changées ².

Les Mariamahs remplissent, dans les montagnes du Liban, les fonctions dont s'acquittent dans la plaine les Religieuses du Sacré-Cœur. Le caractère oriental, après tant de siècles de décadence, ne se prête guère aux grandes résolutions, aux vertus qui dépassent la médiocrité, cependant cette seconde Congrégation, malgré une vie de privations et de fatigues, se compose actuellement de quarante Religieuses qui dirigent vingt écoles ³.

Selon M. Wellsted, à Alep, « la plupart des enfants savent lire et écrire à un âge peu avancé ⁴. » Risk Allah lui-même,

¹ Extrait du rapport adressé au conseil de l'œuvre d'Orient par le R. P. de Damas, janvier 1863, p. 215.

² *Mont Liban*, bulletin XVI, par le même auteur, p. 126 et suiv.

³ *Œuvre d'Orient*, mars 1863, p. 200 et 262.

⁴ *Travels*, etc., par J. R. Wellsted, esq., F. R. S., vol. II, ch. v, p. 91.

quoiqu'il a
« les tendan
sont réellem
testant assu
cation, » ce
gieuses, rec
de grands b
eux ¹. »

Enfin, M.
cation donné
arrivé à la m
parle et écrit
nos auteurs d
peut rivaliser
Quant à l'ara
et il pourrait,
fesseur le plus

Mais rien de
Il lui fallait ve
profit, il a pri
Syrie.

Les Maronit
repoussé, lui
Esprit, avec u
M. Porter paye
de dernier adie
testants ont fa
courte période
le Liban et de

Nous avons
Syrie « ne for
« l'esprit de sa
enseignés par l
lique a envoyé
et les plus dévo
Le docteur Sou
rars disciples
et des radicaux
docteur Wolff

¹ Ch. xvi, p. 270.

² *Narrative of a J.*

quoiqu'il affecte, pour plaire à ses lecteurs anglais, de déplorer « les tendances papistes » des Maronites, avoue que « leurs écoles sont réellement excellentes ; » et tandis que le missionnaire protestant assure que le clergé maronite « ne pense jamais à l'éducation, » ce Grec syrien, malgré ses antipathies nationales et religieuses, reconnaît aux Maronites un avantage inappréciable, source de grands biens : « *l'éducation se répand universellement parmi eux*¹. »

Enfin, M. de Sauley nous fournit le rapport suivant sur l'éducation donnée au collège d'Antourah, au sujet d'un élève du pays, arrivé à la modeste position de drogman assistant à Beyrouth : « Il parle et écrit très-correctement le français, il connaît à fond tous nos auteurs de premier ordre, et dans son ensemble, son éducation peut rivaliser avec celle *des meilleures universités françaises*. Quant à l'arabe, sa langue maternelle, il la possède parfaitement et il pourrait, si on le lui demandait, remplir la chaire du professeur le plus capable². »

Mais rien de tout ceci ne peut modifier les idées de M. Porter. Il lui fallait venger une défaite, et après cinq ans d'un travail sans profit, il a pris la fuite, convaincu qu'il était temps de quitter la Syrie.

Les Maronites, qui savent discerner entre les apôtres, l'avaient repoussé, lui et ses compagnons, comme ministres du mauvais Esprit, avec une énergie proportionnée à l'ardeur de leur foi. M. Porter paye cette indignité avec la sentence suivante, en guise de dernier adieu à la mission syrienne : « Les missionnaires protestants ont fait plus pour l'avancement de l'éducation, dans la courte période de vingt ans, que tous les prêtres ensemble de tout le Liban et de toute la Syrie pendant des siècles. »

Nous avons appris de M. Williams, que ses coreligionnaires en Syrie « ne font simplement que jouer aux missions, » et que « l'esprit de sacrifice, et la plus simple bonne foi » ne sont point enseignés par leurs exemples ; d'un autre côté, que l'Eglise catholique a envoyé dans ce pays « les missionnaires les plus instruits et les plus dévoués que le monde ait vus depuis les premiers âges. » Le docteur Southgate, évêque protestant, nous a affirmé que les rares disciples de M. Porter et de ses collègues « sont des infidèles et des radicaux indignes de la sympathie du public chrétien ; » et le docteur Wolff annonçait dernièrement, après une expérience de

¹ Ch. xvi, p. 270.

² *Narrative of a Journey round the Dead Sea*, par F. de Sauley. vol. I, ch. 1, p. 5.

bien des années, que « les pires parmi les natifs de l'Orient, sont ceux qui savent l'anglais, et qui ont été convertis au protestantisme. »

Enfin, sir Adolphe Slade, qui a résidé longtemps en Syrie, très au fait de ce qui s'y passe, est plein d'admiration pour les hommes apostoliques par lesquels, observe-t-il, *des millions d'âmes ont été sauvées dans ce pays*. Il nous prêtera les paroles suivantes si bien appropriées à notre sujet : « On loue beaucoup le missionnaire protestant ; assurément il coûte cher, mais le bien qu'il peut faire est comme une goutte d'eau, comparé à la mer de bienfaits répandus en silence par l'Église catholique romaine, dans la Turquie toute entière¹. »

LES DRUSES.

Il est temps de quitter les montagnes et les vallées du Liban, où nous avons trouvé, au sein d'une terre abandonnée depuis longtemps à l'impiété et à l'erreur, un tableau qu'un chrétien peut contempler avec amour. Joint à une profonde conviction religieuse que les siècles n'ont point ébranlée, et cette horreur instinctive de l'hérésie qui est une des marques les plus sûres d'élection, ils possèdent, comme l'accordent même leurs ennemis, valeur, dignité, paix, prospérité, industrie. Telle est, d'après les témoignages protestants, l'influence de la religion catholique sur des natures généreuses, que pénètre sa puissance ; tels en sont les effets chez un peuple d'origine arabe, entouré de races et de tribus pour lesquelles la foi est un songe, et la vertu l'objet de risée.

La seule réflexion qu'ait suggérée le ministre anglican du genre de M. Porter la singulière forme de religion des Druses, qui semblent préférer par instinct le crime et l'ignorance avec l'hérésie, à la vertu et à l'instruction en union avec l'Église, est celle-ci : « Combien il est triste, s'écrie le révérend George Fisk, que le papisme ait entaché les restes de la gloire du Liban ! » M. Fisk embrasserait avec ardeur les Grecs et les Arméniens, noyés dans la décrépitude intellectuelle et morale, parce que, d'après lui, ils tiennent « aux grandes vérités premières de l'Évangile ; » et quoique « sous bien des rapports superstitieux, et manifestement corrompus, » ils ont le mérite qui remplace tous les autres : « celui de ne s'être jamais plongés dans l'apostasie de Rome². » M. Fisk n'a pas

¹ Turkey, Greece and Malta, vol. II, ch. xx, p. 425.

² A Pastor's Memorial, ch. ix, p. 508, 400, 410.

lu, appare-
vains proté-
du nom de
leur récon-

Nous par-
signaler les
Chassés par
dégout, ces
et recherché
indifférence
obstacles au
les Maronites
pas destinés
docteur Yat-
voir des Os-
pensait qu'
comme si ce-
rances de
rapport pu-
naissance d'
anglicane³.
réellement.

Les Druses
des hypocri-
sion de n'in-
gagés⁴. Ils p-
assure M. Pa-
comme impie
« quelques-u-
grandes mar-
propres obse-
mahométisme
un faux prop-
fait une telle
regardent leu-
ressemblant
« qu'un gran-

¹ Modern Hist-

² The Eastern

³ The Druses of

⁴ Modern Syria

⁵ Clarke's Trav-

⁶ Voir l'ouvrage

lu, apparemment, peut-être a-t-il oublié, les témoignages d'écrivains protestants déclarant que les seuls Grecs et Arméniens dignes du nom de chrétiens sont ceux qui ont puisé une nouvelle vie dans leur réconciliation avec l'Église.

Nous parlerons brièvement des Druses, dans le bât unique de signaler les rapports intimes des ministres protestants avec eux. Chassés par les Maronites avec les marques évidentes de mépris et de dégoût, ces missionnaires se réfugièrent chez leurs hostiles voisins, et recherchèrent leur alliance. L'infamie de leurs mœurs et leur indifférence pour toutes formes religieuses, ne furent pas des obstacles aux négociations. Protestantiser les Druses et tourmenter les Maronites, ce serait un double triomphe; mais ils n'étaient pas destinés à le remporter. « Les Druses, disait avec confiance le docteur Yates, s'uniront avec les chrétiens protestants, et le pouvoir des Osmanlis tombera¹. » M. Fremantle, ministre anglican, pensait qu'ils deviendraient « épiscopaliens indépendants; » et comme si ce n'était pas assez pour stimuler en Angleterre les espérances de ses coreligionnaires, il ajoutait gravement, dans un rapport publié par la « Société pour la diffusion de la connaissance du christianisme, » « qu'ils désiraient s'unir à l'Église anglicane². » Nous ne demanderons pas si M. Fremantle le croyait réellement.

Les Druses, comme l'observait M. Chasseaud en 1855, sont des hypocrites sans conscience; ils affecteront d'être de la religion de n'importe quel parti dans lequel ils se trouveront engagés³. Ils prétendent être mahométans quand cela leur convient, assure M. Paton⁴. Tous les écrivains s'accordent à les représenter comme impies, faux et altérés de sang. D'après le docteur Clarke, « quelques-uns parmi eux donnent certainement à un veau les plus grandes marques d'adoration⁵. » Risk Allah déclare, d'après ses propres observations, que tout en montrant du respect pour le mahométisme, ils n'hésitent nullement à dénoncer Mahomet comme un faux prophète; les Druses, de même que les Kurdes, se sont fait une telle idée de la croyance des protestants anglais, « qu'ils regardent leur religion comme une espèce de franc-maçonnerie, ressemblant beaucoup à la leur propre; » un de leurs chefs assura « qu'un grand émir anglais » le lui avait dit⁶.

¹ *Modern History of Egypt*, vol. II, ch. iv, p. 158.

² *The Eastern Churches*, p. 44, 49.

³ *The Druses of the Lebanon*, par George Washington Chasseaud.

⁴ *Modern Syrians*, p. 500.

⁵ *Clarke's Travels*, vol. IV, p. 156.

⁶ Voir l'ouvrage de Risk Allah cité plus haut, p. 202.

Les commentaires des protestants anglais au sujet de l'insurrection Turco-Druse de 1860, apprennent avec quelle certitude les athées de Syrie comptaient sur leur sympathie, et combien ils avaient raison. Tous leurs éloges sont pour les Druses, tous leurs sarcasmes pour les Maronites. « Les Maronites sont de purs sauvages, » dit un des organes les plus accrédités du protestantisme ; et, comme si ce n'était pas assez, il ajoute gravement que « jusqu'au moment de leur triomphe, la conduite des Druses n'avait mérité aucun blâme ! » Ce n'est qu'une version nouvelle de l'ancien cri : *Non hunc, sed Barabbam*. Les adorateurs d'un veau sont mis au-dessus des disciples de la Croix ; et les Maronites, dont les voyageurs de toutes les croyances reconnaissent le noble caractère et la vertu, sont représentés, sans hésiter, comme « de purs sauvages » par cet instinct de haine qui peut corrompre même le génie.

Une autorité également imposante, le *Times*, observe que « le grand chef Druse, Mohamed En-Nasar, l'instigateur de ces boucheries, comptait sur le secours des Anglais, et en conséquence, nous n'avons pas besoin de le dire, sur une récompense anglaise ». Ses calculs ont été amplement justifiés. « Les Druses, remarque un voyageur qui a vécu parmi eux, cherchent un refuge dans les bras de l'Angleterre, parce qu'ils savent que toutes les nations de l'Europe les ont jugés et condamnés ». Un autre voyageur entendit un Anglais assurer à un sheik maronite, que l'Angleterre avait donné son appui aux Druses uniquement pour contrebalancer l'influence de la France sur les chrétiens. « Alors vous admettez, répondit le chef maronite, qu'aussitôt que la France commence à travailler pour Dieu, l'Angleterre prend les armes pour le démon ».

Le sheik maronite ne se trompait point. Les actions des Turco-Druses, en 1860, ne sont pas indignes des puissances de l'enfer. On se rappelle les massacres de Deir-el-Kamar où trois mille hommes furent égorgés par ces hordes sauvages que les muftis, du haut de leurs mosquées, avaient préparé au carnage. Comme les morts restaient sans sépulture et devenaient la proie des chiens, Druses et Turcs se réjouissaient et disaient : « Voilà ces chiens de chrétiens et leurs prêtres ; n'est-il pas naturel que les chiens leurs semblables les mangent et s'en engraisent. » Cependant, à la veille du massacre, le pacha avait réuni les chrétiens de Deir-el-Kamar,

¹ *Saturday Review*, 20 avril 1861.

² *The Times*, 1^{er} septembre 1860.

³ *La Vérité sur la Syrie*, par Baptistin Poujoulat, lettre XLIII, p. 489.

⁴ Mishin, *les Lieux saints*, tome I, ch. vi, p. 156.

et leur ava
armes ; les
défense.

Le gouv
cher la pris
l'arrivée d
furent à la

Deux jou
leurs enner
ville avait
n'avait rien
sur le sol d
Les musulm
des animau
chrétiens d
attachée; au
sant contre
Le 11 eut li
perdirent la
Franciscains

Sans redi

core frisson

dans toute s

Ecoles dé

Élèves de

Églises re

Couvents

Villages d

Établisse

Nombre t

morts par s

Comme la

mille, on co

d'orphelins

plus de ving

M. l'abbé La

à ces populat

cent mille ch

que les émi

pour les com

où la misère

leurs aumôn

et leur avait dit qu'ils pouvaient éviter le danger en livrant leurs armes ; les malheureux crurent à sa parole et se trouvèrent sans défense.

Le gouverneur de Zahleh s'était engagé sur l'honneur à empêcher la prise de cette ville ; il envoya des troupes pour intercepter l'arrivée des secours aux assiégés, qui bientôt sans munitions, furent à la merci des Druses.

Deux jours après la conclusion de la paix entre les Maronites et leurs ennemis, le soulèvement eut lieu à Damas. Le pacha de cette ville avait eu soin de publier le samedi 7 juillet, que personne n'avait rien à craindre. Le lendemain, des croix étaient étendues sur le sol dans toutes les rues par où les chrétiens devaient passer. Les musulmans, pour exciter le fanatisme, en avaient pendu au cou des animaux immondes. Ils promènèrent dans toute la ville trois chrétiens des plus notables, avec une grande croix de fer-blanc attachée; aussitôt ils commencèrent le pillage et l'incendie en vomissant contre Jésus-Christ et sa religion les plus affreux blasphèmes. Le 11 eut lieu le massacre qui dura quatre jours. Six mille chrétiens perdirent la vie, parmi lesquels quarante prêtres dont huit religieux Franciscains.

Sans redire toutes ces scènes hideuses dont le souvenir fait encore frissonner, rappelons cette sombre statistique vérifiée exacte dans toute son horreur :

Écoles détruites, *vingt-huit*.

Élèves de ces écoles massacrés, *dix-huit cent trente*.

Églises renversées, *cinq cent soixante*.

Couvents brûlés, *quarante-deux*.

Villages détruits, *trois cent soixante*.

Établissements religieux des Européens détruits, *neuf*.

Nombre total des victimes : *quarante mille*, en comprenant les morts par suite de la faim ou de la maladie.

Comme la plupart étaient des hommes valides, des pères de famille, on conçoit quelle quantité de femmes, d'enfants sans appui, d'orphelins ces événements ont fait. Ces derniers s'élevaient à plus de vingt mille. D'après les expressions du rapport général de M. l'abbé Lavigerie, délégué par la France pour porter des secours à ces populations en détresse, « ils étaient après les massacres, deux cent mille chrétiens mourant littéralement de faim. » Ce fut alors que les émissaires anglais entreprirent de s'emparer des enfants pour les conduire dans leurs orphelinats ; et profitant du désespoir où la misère avait réduit ces malheureux catholiques, ils vendirent leurs aumônes au prix de l'apostasie !

Lord Carnarvon, qui représente l'esprit officiel en Angleterre, se permit de composer une apologie presque enthousiaste en faveur des Druses; il insiste pour que « les puissants liens de gratitude d'une part, et les bons offices de l'autre qui ont attaché les Druses à l'Angleterre, ne soient pas légèrement rompus sous des prétextes moraux ou politiques¹. » En d'autres termes, il est digne de l'Angleterre de se faire la patronne du crime et l'adversaire de la religion chrétienne, si, en acceptant cette mission, elle peut contrebalancer l'influence française.

Il paraît, cependant, que malgré la sympathie et l'alliance avouées entre les Druses et les Anglais, les premiers ne faisaient que se jouer aux dépens de M. Fremantle quand ils l'encourageaient dans ses vaines espérances. M. Walpole nous dit, onze ans après la confiante prédiction de ce ministre : « Chez les Druses, les missionnaires protestants n'ont fait, je crois, aucun progrès. » Ils ne sont point encore affiliés à « l'Eglise d'Angleterre, » et il n'existe pas de promesse immédiate qu'ils le seront. « Beaucoup se disaient convertis, ajoute M. Walpole; mais dès que le prédicant rejetait quelques-unes de leurs demandes, ils lui tournaient le dos et disaient : « Nous vous écouterons aussi longtemps que vous nous payerez². » Telle était leur façon d'apprécier la valeur du protestantisme.

En 1862, la Société *Church Missionary* fait ce rapport sur les Druses : « Il ne paraît pas encore qu'il y ait d'ouverture pour la réception de l'Evangile parmi eux; au contraire, leur haine pour les chrétiens et le christianisme semble augmenter s'il est possible; toute entreprise directe de mission les irrite profondément et alarme leur fanatisme³. » M. Fremantle était apparemment trop ardent.

Ces opérations infructueuses des protestants dans le Liban ne sont pas les seules. Nous nous souvenons des deux « frères rusés » qui vinrent à Malte, et « qui consentirent à être baptisés, » à condition de recevoir quelques centaines de livres sterling. D'autres ont imité ces néophytes du Liban avec plus de succès encore. Le docteur Carne raconte l'histoire du « fameux Eusèbe évêque du mont Liban, » qui surpassa de beaucoup, comme il convenait à son rang élevé, les exploits de ses astucieux diocésains. Ce prélat grec « fut chaperonné dans plusieurs collèges à Oxford par un des

¹ *Recollections of the Druses*, par le comte de Carnarvon, ch. viii, p. 119.

² *The Ansayrii*, ch. xvi, p. 356.

³ *Sixty-third Report*, p. 66.

maitres à
excellent
que spécu
hôtes, don
teur Carne
lente pres
Quand nou
oriental m
confortable
était une f
avec jardin
chrétiens d
de cette pr
devrait app
vertis d'Ori

Nous pou
recherches
tants améri
numériques
méritent un
mots des m

Il y a pr
à l'Europe
dans l'unité
tour de la na
dire, sans ex
sans de nouv
Ce fait r
national qui
Juifs, « don
pouvoir hum
de la Chine
ment souvent

¹ *Letters from*

² *Narrative of*

³ Haxthausen.

maîtres ès-arts. » Ses intentions anti-romaines lui valurent un excellent accueil dans cette société ; mais l'adroit oriental ne faisait que spéculer sur l'inépuisable crédulité et la sympathie de ses hôtes, dont les gens de son espèce ont si souvent abusé. Le docteur Carne a soin de nous l'apprendre. « Eusèbe obtint une excellente presse à imprimer, et environ huit cent livres sterling. Quand nous étions à Sidon, nous trouvâmes que ce dignitaire oriental menait à quelques lieues de là une vie somptueusement confortable, ne se refusant aucune jouissance. Avec cet argent, qui était une fortune pour l'Orient, il avait acheté une bonne maison avec jardin ; pas une obole n'avait servi à améliorer la condition des chrétiens d'Orient ; on sut que la presse, ou plutôt des fragments de cette presse, avaient pris le chemin d'Alexandrie¹. » Oxford devrait apprendre à se défier des faux-convertis, surtout des convertis d'Orient.

ARMÉNIE.

Nous pouvons maintenant quitter la Syrie pour continuer nos recherches en Arménie. Dans ces contrées, les émissaires protestants américains se vantent d'avoir obtenu les plus beaux résultats numériques ; ils sont engagés de nos jours dans des entreprises qui méritent une attention particulière. Nous dirons d'abord quelques mots des missions catholiques.

MISSIONS CATHOLIQUES.

Il y a près de vingt ans, le docteur Joseph Wolff annonçait à l'Europe « qu'environ soixante mille Arméniens étaient entrés dans l'unité romaine². » Depuis cette date, le mouvement de retour de la nation arménienne a régulièrement progressé ; on peut dire, sans exagérer, qu'il s'écoule à peine un temps considérable sans de nouvelles conversions.

Ce fait remarquable se reproduit malgré le « puissant lien national qui, d'après Haxthausen, assimile les Arméniens aux Juifs, « dont l'esprit de nationalité ne peut être détruit par aucun pouvoir humain, et qui en fait une seule tribu, une seule famille, de la Chine au Maroc ; instinct qui ne peut être déraciné ; sentiment souvent fatal au christianisme³. »

¹ *Letters from the East*, vol. II, p. 415.

² *Narrative of a Mission to Bokhara*, ch. III, p. 414.

³ Haxthausen, ch. VII, p. 224.

Pendant les deux derniers siècles, ce mouvement de retour a reçu une impulsion constante des missionnaires européens. En 1711, le Père Ricard réconcilia un évêque, vingt-deux prêtres et huit cent soixante-quinze laïques¹. Trois ans après, en 1714, le Père Monier reçut l'abjuration de plus de sept cents Arméniens. Avec le Père Ricard, il pénétra dans le Kurdistan. Ils furent tous deux enchaînés et emprisonnés par le pacha de Kars, à l'instigation des Arméniens schismatiques, dont la vengeance les suivit sur ce nouveau théâtre. La lutte a toujours été soutenue depuis par de vaillants champions contre les hérétiques, qui appelaient à leur aide le secours des musulmans.

« Dernièrement, le patriarche schismatique acheta du vizir, au prix de deux cents bourses, le droit d'empêcher un membre de son Église de devenir catholique². » Leur usage de chercher auprès des musulmans des auxiliaires dans toutes leurs difficultés, est si constant, que, d'après la remarque de M. Walpole en 1851, l'évêque de Van « gagna le pacha, » pour l'aider à chasser les missionnaires américains du voisinage d'Etchmiadzin.

Les voyageurs protestants sont d'accord pour affirmer deux faits : l'infériorité de l'Arménien schismatique et la valeur des convertis. D'après le révérend M. Dwight, ce peuple « serait audessous des Grecs et des Latins, en fait de qualités morales ; » il avoue cependant que les Arméniens témoignent en faveur de l'Église, puisqu'ils professent toutes les doctrines controversées par les protestants³. Ce fait est confirmé par un écrivain prussien, qui a vécu dans l'intimité avec les chefs de cette Église, et qui a été amené à faire ces importantes révélations : « L'Église arménienne rend témoignage à l'antiquité de l'Église catholique. Elle professait tous les dogmes attaqués à l'époque de la réformation : le culte des Saints, les sept sacrements, la Transsubstantiation, le sacrifice de la Messe et le Purgatoire. Les dogmes que les Arméniens professent en commun avec l'Église catholique doivent être d'une haute antiquité, car déjà au concile de Chalcédoine, en 451, l'Église arménienne avait une organisation qui lui était propre, et se défendait elle-même, avec le plus grand soin, contre toute influence étrangère⁴. » Selon cet auteur et les témoignages cités par lui, « l'Église arménienne reconnaît que son fondateur, saint Grégoire l'Illuminateur, reçut de Rome le patriarcat arménien, et

¹ *Nouveaux Mémoires du Levant*, tome III, p. 200.

² *Arménie*, par Eug. Boré, p. 138.

³ *Christianity in Turkey*, p. 7.

⁴ Haxthausen, ch. ix, p. 315.

qu'elle s'es
et de patria

En 1842

quand il re
donna cette

en harmonie

ment au Pap

différence es

l'Église latin

faite. Les jal

l'Église grec

posant, qu

Narsès que d

exerce une a

regret que «

lité grossière.

A Etchmia

braham obse

même de déce

être aveugle,

tholiques rom

ment le Synod

sans l'approba

pereur virtuell

mesure dont N

Haxthausen : «

La moindre let

du Caucase, e

commis peut le

ceux de sa rac

sort habituel d

tionales². »

M. Walpole

qu'elle s'est plusieurs fois soumise au Pape, comme centre d'unité et de patriarcat suprême. »

En 1843, Narsès, patriarche des Arméniens schismatiques, quand il rencontra à Saint-Petersbourg le savant Haxthausen, lui donna cette assurance formelle : « Dans l'ensemble, nous sommes en harmonie avec Rome ; le patriarche arménien envoie habituellement au Pape avis de son élévation au patriarcat... Il n'y a pas de différence essentielle dans la doctrine entre l'Eglise arménienne et l'Eglise latine ; en réalité, on est souvent arrivé à une entente parfaite. Les jalousies et les disputes ont été bien plus fréquentes avec l'Eglise grecque. » Nous ne pouvions omettre un aveu aussi imposant, quoiqu'il révèle plutôt les convictions et les désirs de Narsès que de collègues, corrompus et ignorants, sur lesquels il exerce une autorité nominale, et dont notre auteur déclare avec regret que « l'avarice, l'envie, l'hypocrisie et même une immoralité grossière, sont des vices ordinaires parmi eux. »

A Etchmiadzin, quartier général du schisme, le capitaine Wilbraham observa dans la cathédrale « le manque d'attention et même de décence ; il n'y avait rien qui indiquât la sincérité, peut-être aveugle, que j'ai si souvent remarquée dans les chapelles catholiques romaines. Le *catholicos*, ou patriarche, préside nominale-ment le Synode. Le gouvernement russe a désigné un *modérateur*, sans l'approbation duquel rien ne peut se faire, ce qui rend l'empereur virtuellement chef de l'Eglise arménienne dans le monde¹ : » mesure dont Narsès se plaignait amèrement, en ces termes, au baron Haxthausen : « Combien est peu digne la position du patriarche ! La moindre lettre doit passer par les mains du gouverneur général du Caucase, elle est ouverte dans ses bureaux où chacun de ses commis peut la lire ! » Narsès, homme supérieur à la plupart de ceux de sa race et de sa position, aurait pu se dire que c'est là le sort habituel de ceux qui consentent à présider des églises « nationales². »

M. Walpole déclare, d'après sa propre expérience, que « les

¹ *Travels in the Trans-Caucasian Provinces of Russia*, ch. ix, p. 95, 98.

² Le docteur Döllinger fait observer, dans son dernier ouvrage, que toutes les religions païennes étaient *nationales*, et que, tandis que c'est la gloire de l'Eglise chrétienne d'avoir uni toutes les tribus de la terre en une seule famille, les sectes ont toujours eu pour tendance de faire revivre l'élément païen de la nationalité. Il en fut ainsi des donatistes, qui rejetèrent promptement l'idée d'une communion universelle. « Tout courant du siècle de la Réforme était dans cette fatale direction, » et « nous trouvons partout victorieux le principe (*païen*) d'Eglises nationales distinctes. » (*The Church and the Churches*, p. 31.) En ceci, comme en bien d'autres points, le protestantisme était un retour vers le paganisme.

mensonges des moines arméniens étaient effrayants, quand ils affirmaient que telle était la croyance de telle Église. »

D'après le docteur Moritz Wagner, « une ignorance grossière, la stupidité, l'avarice et l'immoralité sont les traits caractéristiques de ce clergé. Ils prennent aisément un air extérieur de vertu et de renoncement à eux-mêmes, mais, en secret, ils s'abandonnent librement au vice. L'envie et la jalousie règnent au suprême degré parmi eux. Ils ne semblent pas avoir l'ombre de charité fraternelle, d'amour du prochain, de bonté et de courtoisie dans le sens chrétien de ces mots¹. » La communauté tout entière, comprenant le patriarche, « ses évêques et ses moines, » est représentée par le docteur Bodonstedt qui a vécu avec eux, comme « une société morte à tout noble sentiment, et minée par des excès contre nature². » Voilà les hommes qui perpétuent le schisme.

Le docteur Friedrich Parrot remarque aussi « la corruption dans laquelle leurs prêtres sont plongés, » et explique ainsi leur profonde et universelle ignorance : « Tout laïque, pourvu seulement qu'il soit choisi par les fidèles, et qu'il ait passé quatorze jours dans une église, en observant les ordonnances et les jeûnes prescrits par le rituel, peut recevoir l'ordination d'un évêque, sans préparation ou sans éducation subséquente. » Il pense avec le colonel Drouville que « leurs prêtres et leurs évêques sont tous aussi ignorants qu'il est possible de l'être ; » et signale le phénomène ordinaire dans tous les corps hérétiques : leur division en sectes. « Il y a un catholico*s* *indépendant* à Sis en Cilicie, et un autre, qui s'est maintenu dans cette dignité depuis sept cents ans, dans l'île d'Akhthamar, sur le lac de Van³. »

De plus, le docteur Wilson observe que « les Arméniens sont entachés de monothélisme aussi bien que de monophysisme, » assertion qui n'est pas exacte pour toute la nation, en particulier dans l'Asie occidentale.

Telles sont, d'après des témoignages protestants, les malheureuses communions qui portent le châtement de l'hérésie et du schisme, et que l'Église, avec le zèle patient d'une mère, a résolu de rendre à la vérité, à la charité et à l'obéissance. Voyons jusqu'à quel point elle a réussi dans cette entreprise.

Nous savons déjà par le docteur Wolff que lorsqu'il les visita, soixante mille d'entre eux avaient été réconciliés. Le capitaine Wilbraham admet « qu'ils sont revenus dans une proportion consi-

¹ *Travels in Persia*, etc., vol. III, p. 51 1856¹.

² *Life in the Caucasus and the East*, vol. I, p. 221.

³ *Journey to Ararat*, ch. iv, p. 92; ch. v, p. 105, 110.

dérable à
la premiè
de Chalcé
russe, adm
sont unis
racine et s
« changem
très-peu d
montagnes
pations de
d'avis que
portent ni

Les conv
sont pas bon
un grand
riches donn
nous dit M.

Le mouv
l'Asie occide
la fin de 185
dinaires dan
nien qui arri
apporta la n
mille Armén
autorités com
un événemen
prélat, on re
de Constanti
suivant :

« Je vous c
ont lieu presq
tout pendant
schismatique
gieux s'est m
pourrait plus
potrei meglio
Arabyhir, ville
avec quelques
cisme. A Tad

¹ *Journey to Ararat*.

² *Ibid.*, p. 110.

³ *Residence in Persia*.

dérable à l'Église catholique, dont cette nation s'était séparée pour la première fois, lorsqu'en 491, elle rejeta l'autorité du concile de Chalcédoine¹. » Le docteur Parrot, conseiller d'État impérial russe, admet « qu'une bonne partie du clergé et des laïques se sont unis à l'Église catholique romaine². » « Le papisme prend racine et s'étend, » dit le révérend Justin Perkins, ce qu'il appelle : « changement des Arméniens de mal en pire. Il reste maintenant très-peu de Nestoriens, ajoute-t-il, sur le versant occidental des montagnes kurdes, qui n'aient pas cédé aux intrigues et aux usurpations de la domination papale³. » Ce ministre est apparemment d'avis que les opérations des Américains, par exemple, ne comportent ni intrigues ni usurpation.

Les conversions opérées par les missionnaires catholiques ne se sont pas bornées à l'Arménie proprement dite. « A Constantinople, un grand nombre d'Arméniens les plus haut placés et les plus riches donnent leur adhésion à la croyance catholique romaine, » nous dit M. Curzon.

Le mouvement de régénération catholique, commencé dans l'Asie occidentale, pénétra enfin au cœur même du schisme. Vers la fin de 1859, circulait en Europe le bruit de conversions extraordinaires dans les régions qui avoisinent Etchmiadzin. Un Arménien qui arriva en Angleterre au mois de septembre de cette année, apporta la nouvelle de la conversion presque simultanée de dix mille Arméniens dans les environs d'Erzeroum. On s'adressa aux autorités compétentes pour avoir des indications authentiques sur un événement si remarquable; et par l'entremise d'un vénérable prélat, on reçut du primat arménien catholique une lettre datée de Constantinople, 26 octobre 1859; elle contenait le document suivant :

« Je vous communique volontiers les détails des conversions qui ont lieu presque chaque semaine, dans ces derniers temps, et surtout pendant les deux dernières années, de l'Église arménienne schismatique au centre de l'unité; un si grand mouvement religieux s'est manifesté dans différentes parties de l'Asie, qu'on pourrait plus justement l'appeler une révolution religieuse : — *che potrei meglio intitolare una rivoluzione religiosa*. A Karpout et à Arabghir, villes voisines d'Erzeroum, plus de cinq cents familles, avec quelques-uns de leurs prêtres, ont été converties au catholicisme. A Tadem, à Sartorici et à Garmir, régions contiguës à

¹ *Journey to Ararat*, ch. xxvi, p. 552.

² *Ibid.*, p. 110.

³ *Residence in Persia*, p. 4.

Karput, cent familles; dans la *Malatia* et l'*Adjaman*, autres districts adjacents, cent cinquante familles avec leur prêtre. La semaine dernière, j'ai reçu des lettres de Palo, aussi dans le territoire de Karput, et contenant plus de deux cents villages; on m'informe que cinquante familles ont exprimé le désir d'être admises à l'unité catholique. A *Marasci*, près de Diarbekir, plus de six cents familles, avec quelques membres de leur clergé, sont devenues catholiques, ainsi que d'autres familles des districts voisins. A *Rodosto*, près d'Andrinople, et à *Bandyrma*, dans le diocèse de Byrsa en Bithynie, soixante-dix familles, sans en compter d'autres aussi bien disposées, m'ont adressé des demandes d'admission à l'unité catholique. J'omets de parler d'autres districts qui sont dans les mêmes dispositions, et spécialement d'une vaste province pour laquelle je suis en négociations, en faveur de plus de dix mille familles. »

Malgré la haute supériorité de caractère de Mgr Hassoun, et la valeur morale des Arméniens catholiques qui l'entourent, la lutte, à Constantinople, est très-vive; les dissidents ont pour eux l'avantage du nombre, cent mille contre trente mille. On se rappelle le débat acharné qui s'établit au sujet du corps d'un riche Arménien mort catholique à Paris après avoir reçu les secours spirituels des prêtres arméniens mechtaristes qui y résident; au milieu d'un grand tapage, Ali-Pacha crut trancher le différend en faisant de la conciliation comme suit : « Les catholiques ont pris l'âme, le corps sera aux schismatiques. »

A l'aide du rapport adressé par le révérend Père de Damas, à l'œuvre d'Orient, en 1861, nous pouvons compléter les indications données par Mgr le primat. Le patriarche résidant à Bezommar, dans le Liban, les a lui-même fournis, pour la partie qui le concerne. Nous suivrons donc avec certitude le mouvement de retour plus remarquable encore peut-être dans la Cilicie que dans la Grande-Arménie.

Le patriarche arménien a pour suffragants l'archevêque d'Alep et les évêques de Mardin, d'Amasia-Tekar et de Marache. Il a sous sa juridiction soixante religieux et environ quinze mille fidèles épars en Syrie, en Cilicie et en Mésopotamie. L'archevêque primat de Constantinople gouverne soixante prêtres et soixante mille fidèles établis dans la Grèce et l'Anatolie.

« A Bezommar, dit le rapport, on cherche sérieusement à instruire, on s'efforce de se sanctifier, on forme vraiment un séminaire d'apôtres, une association basée sur la chasteté d'abord, sur la pauvreté ensuite, ce qui permet à ses membres de voler avec

facilité ou
bons prêt
Le pren
Adana. De
embrassai
En 185
moisson fr
nouvel évê
on vit, dan
uir ensemb
Hilise se c
bourgs situ
déjà revenu
A Malath
on annonce
tours nomb
Albistane co
A Amise,
Neuf familles
se convertir
En Mésop
pour venir s'
tholique. En
ans dans le r
voir s'arrêter
Amise le non
que quatre-vi
ville de Sis o
et que de nou
Or, il est à
avant 1850, o
endroits que
élevés à Bezom
malgré les pe
geaient dans le
Il n'est pas
tour en Orient
plus intelligen
cune sorte, elle
sentie attirée v
piété ardente d
politesse et à le

facilité où le patriarche les envoie. Aussi le bien produit par ces bons prêtres est-il considérable. »

Le premier mouvement de conversion en Cilicie se manifesta à *Adana*. Dans le cours de l'année 1849, cinquante familles à la fois embrassaient le catholicisme.

En 1857, plus de mille familles se convertirent à *Marache*. La moisson fut si abondante que le patriarche crut devoir ériger un nouvel évêché en faveur de cette population de néophytes. En 1859, on vit, dans quatre villages des environs, trois cents familles revenir ensemble à l'unité. Trente-cinq autres d'*Aïntab* et huit de *Hilisse* se convertirent encore entre 1858 et 1860. Dans les trois bourgs situés entre Antioche et Laodicée, soixante familles étaient déjà revenues à la foi catholique en 1854.

A *Malathia*, l'année 1859 vit la conversion de cent familles, et on annonce que malgré les vexations des schismatiques, des retours nombreux se préparent dans les environs de cette ville. *Albistane* compte cinquante familles devenues catholiques.

A *Amise*, en Cappadoce, les conversions ont commencé en 1860. Neuf familles se sont jointes à l'unité; précédemment vingt-cinq se convertirent à *Birgik*.

En *Mésopotamie*, vingt familles quittèrent leur village de *Dara* pour venir s'établir à *Mardin*, où réside un évêque arménien catholique. Enfin, vingt autres éparses se sont converties depuis dix ans dans le rayon du patriarcat. Le mouvement ne paraît pas devoir s'arrêter. Les nouvelles les plus récentes apprennent qu'à *Amise* le nombre des familles catholiques monte à quatre cents, que quatre-vingt-dix se sont converties à *Marsovan*; que dix de la ville de *Sis* ont embrassé le catholicisme aux environs d'*Adana*, et que de nouvelles conversions se font encore à *Marache*.

Or, il est à remarquer qu'à l'exception de *Hilisse* et de *Aïntab*, avant 1850, on ne voyait pas une seule famille catholique dans les endroits que nous venons de citer, et que les efforts des prêtres élevés à *Bezommar* ont amené ces beaux résultats en dix années, malgré les persécutions et le manque de ressources qui les plongeaient dans les angoisses de tout genre.

Il n'est pas inutile de faire observer que ce mouvement de retour en Orient s'est manifesté chez une des nations réputées les plus intelligentes. Sans secours étranger, sans appui humain d'aucune sorte, elle a ouvert les yeux, elle a entrevu la vérité et s'est sentie attirée vers elle. Tous les voyageurs rendent hommage à la piété ardente des Arméniens, à la douceur de leurs mœurs, à leur politesse et à leur prodigieuse aptitude pour les langues étrangères,

qualités les plus précieuses du missionnaire. Aussi, en avons-nous l'espoir, les Arméniens ne seront pas étrangers à la régénération de l'Orient.

L'exubérance de la littérature protestante va nous prouver que ses membres égarés, une fois rentrés au bercail, commencent à retrouver la liberté, les vertus, et les lumières qu'ils ne connaissaient plus.

« Les catholiques romains, disait, il y a quelques années, un ministre anglican qui avait couru les terres et les mers, ont fait et conservent encore des prosélytes à la suprématie papale, dans toutes les communions et nations chrétiennes, l'Abyssinie exceptée. » Si M. Jowett avait écrit un peu plus tard, il aurait été obligé d'omettre l'exception. D'autres écrivains, imbus des préjugés de M. Jowett, vont nous dire quelle influence ces conversions ont eue sur la vie et les mœurs de ceux qui en étaient les heureux sujets.

Commençons par les *Grecs*. Des hommes qui peuvent à peine parler avec calme de l'Église catholique nous ont appris, sur les convertis de cette nation, des vérités telles que celles-ci : « Ils sont parmi les plus libéraux et les plus intelligents des chrétiens indigènes de l'Orient. » « Ils montrent depuis leur conversion une certaine élévation dans leurs idées. » « Leurs rapports avec l'Église catholique romaine tendent à les faire monter dans l'échelle de la civilisation. »

Des témoins également hostiles parlent de la même manière des convertis *arméniens*. « Comme les chrétiens dans les autres parties de la Turquie, disent messieurs Smith et Dwight, zélés partisans des missions protestantes, ceux qui ont embrassé la foi de Rome sont plus riches et plus intelligents que leurs compatriotes. La plupart des chrétiens indigènes employés par les protestants dans le Levant appartiennent à l'Église romaniste, » fait qu'ils considèrent comme déshonorant pour les employés officiels, les marchands et autres, qui les ont à leur service à cause de leur probité supérieure : c'est encourager « la puissance anti-chrétienne du Pape¹. »

D'après le capitaine Wilbraham, « les Arméniens catholiques sont généralement supérieurs en éducation et en intelligence à leurs compatriotes, ce qu'il attribue, en une certaine mesure, à la diffusion des lumières produites par les travaux du couvent arménien catholique de Venise². » En d'autres termes, leur conver-

¹ *Missionary Researches in Armenia*, lettre I, p. 30.

² *Journey to Ararat*, ch. xxxi p. 352.

sion les m
liques.

« La br
M. Curzon
de leurs c
convertis
leurs idées
arméniens
et grâce à
milieu des
graduellem
en arméni
gues de l'E
nous appre

« C'est
les chrétien
les mission
rants, gross
catholiques
tion². » Ce
nière public

Quant au
fécond en co
ont tous été
elle foi ave

Quant au
nation catho
périorité »
pas besoin d

Pour les J
sion chagrin
« s'il faut di
coup de poin

Enfin, le t
de l'Orient d
losophe allen
intelligente,
l'inévitable is

¹ *Armenia and*

² *Travels and*

³ *Narrative, c*

⁴ Vol. I, p. 65.

sion les met en contact avec l'intelligence et la science catholiques.

« La branche catholique romaine de l'Église arménienne, assure M. Curzon, a fait beaucoup plus pour la littérature et la civilisation de leurs compatriotes que le reste de la nation tout entière. Les convertis ont l'esprit plus large, ils sont moins orientaux dans leurs idées, etc.¹. » M. Curzon remarque aussi que « les moines arméniens à Venise ont imprimé la Bible en arménien dès 1805 ; et grâce à leur énergie, la petite étincelle qui seule brillait au milieu des ténèbres de l'ignorance arménienne dans l'Orient, a graduellement accru sa lumière. » « Les méchitaristes ont imprimé en arménien des traductions d'ouvrages écrits dans toutes les langues de l'Europe, et dans toutes les parties de la littérature, » nous apprend Haxthausen.

« C'est un fait remarquable, on ne doit pas le cacher, que les chrétiens nés dans l'empire turc et habitant les provinces où les missionnaires catholiques romains n'ont pas pénétré, sont ignorants, grossiers, et rudes comme des buffles ! Les missionnaires catholiques ont porté partout avec eux la lumière de la civilisation². » Ce témoignage est du docteur Joseph Wolff dans sa dernière publication.

Quant aux *Syriens*, le docteur Southgate signale ce fait si fécond en conséquences : « Ceux qui adhèrent à l'Église de Rome ont tous été convertis *individuellement*, et s'attachent à leur nouvelle foi avec zèle et intelligence³. »

Quant aux *Chaldéens*, nous verrons qu'ils sont devenus une nation catholique ; pour les *Maronites* qui doivent toute leur « supériorité » reconnue à l'influence de leur religion, nous n'avons pas besoin de rien ajouter aux écrivains anglais et américains.

Pour les *Jacobites* convertis, M. Badger avoue, malgré son aversion chagrine et sa jalousie anglaise contre l'Église catholique, que « s'il faut dire la vérité, ils sont *décidément supérieurs*, en beaucoup de points, à leurs frères schismatiques⁴. »

Enfin, le triomphe définitif de la foi sur toutes les communions de l'Orient depuis longtemps séparées, paraît si certain à un philosophe allemand qui avait suivi, avec une impartialité froide mais intelligente, ses irrésistibles progrès, qu'il n'hésite pas à annoncer l'inévitable issue en ces termes : « *Il n'y a pas de doute que la*

¹ *Armenia and Erzeroum*, ch. xv, p. 230.

² *Travels and Adventures of Dr. Wolff*, ch. xv, p. 274.

³ *Narrative*, etc., vol. II, ch. xxiii, p. 284.

⁴ Vol. I, p. 63.

théologie de l'Occident finira par pénétrer l'Église orientale, avec toutes ses divisions, grecque, arménienne, nestorienne et copte¹. »

Quelle explication les protestants donnent-ils aux succès des missions catholiques et à l'insuccès des leurs? En Chine, nous assurent-ils, les Chinois, « en devenant papistes, » et, en conséquence martyrs, « ne sacrifient rien². » Dans l'Inde, « le papisme est mieux adapté » à l'Hindou illogique. A Ceylan et dans d'autres pays, « son succès vient du cérémonial. » Pour la Syrie, l'explication est encore plus inattendue; l'hypothèse qui réunit le plus d'impossibilité est justement choisie pour cette occasion. Qui aurait pu deviner que, dans les pays musulmans, « où le chrétien n'existe que par tolérance, » c'est par « la cruauté et la violence » que procèdent quelques Lazaristes, Franciscains, et quelques Sœurs de charité! « La tyrannie romaine, dit le révérend M. Fremantle pour l'instruction spéciale de l'Église anglicane, a été insultante et persécutrice, aidant les mahométans à opprimer les Églises tombées. » Ce rapport, qui serait reçu avec de grands éclats de rire par un auditoire druse ou mahométan, est répété par d'autres écrivains anglais, avec diverses modifications, comme l'histoire véritable des victoires catholiques en Syrie!

Cependant, dès 1845, nous trouvons une autorité grave faisant cette déclaration : « Il est, à ma connaissance, un fait positif : à ce moment toutes les classes, toutes les sectes, toutes les communions demandent à grands cris la protection de l'Europe³. » Quatorze ans plus tard, M. Wingfield rapporte encore que « l'assassinat des chrétiens, même de ceux de la classe la plus riche, n'est pas malheureusement chose très-rare⁴. » M. Warrington Smyth relate, à peu près à la même époque, qu'il a vu détruire une église neuve en Bulgarie, « une heure anéantit les espérances de plusieurs années⁵. » « Jamais, dit un ministre protestant en 1862, les chrétiens dans toute la Turquie n'ont été exposés à de plus cruelles atrocités qu'au temps présent, maintenant que la puissance musulmane n'a de vie que par la déliance mutuelle des grandes puissances de l'Europe⁶. »

« Les différentes sectes chrétiennes qui occupent les plaines de la Syrie, assure le colonel Churchill, vivent dans une crainte per-

¹ *Trans Caucasia*, par le baron Haxthausen, ch. III, p. 67.

² *The Land of Sinim*, ch. IV, p. 132.

³ *Memoir in Syria*, par Charles Fiott Barker, ancien secrétaire de M. le consul général Barker, p. 50.

⁴ *A Tour in Dalmatia*, etc., par W. F. Wingfield, M. A., ch. VI, p. 158.

⁵ *A Year with the Turks*, ch. IX, p. 250.

⁶ *Servia and the Servians*, par le Rév. W. Denton, M. A., ch. I, p. 15.

pétuelle de
frayante tra
fondée. Les
bien que l
sécurité exc
cette cruelle
ont été si ex
la France de
jalouse et p
évêques à M
tioche même
M. Paton, le
pas aux chré
un pareil éta
n'existent «
truction, qu
qui attirent
rangs et de t
de la tyrann
l'explication
ministre angl

Avant de q
pour faire mie
testantes dans
Leur princ
nous raconter
M. Perkins
missionnaires
n'êtes pas env
Que l'Arménie
les Nestoriens,
en Syrie et dan
Robinson, n'es
au protestantis
qui limita d'ab

¹ *Mount Lebanon*

² *Modern Syria*

pétuelle de quelque explosion du fanatisme mahométan¹. » L'effrayante tragédie de 1860 a prouvé combien cette crainte était fondée. Les Maronites auxquels leur nombre et leur valeur, aussi bien que leur position géographique, paraissaient donner une sécurité exceptionnelle, sont tombés, trahis et pris au piège, dans cette cruelle conspiration de Druses, de Turcs et de Métualis ; et ils ont été si exposés en tout temps, malgré le protectorat nominal de la France dont les généreux desseins sont traversés par une nation jalouse et protestante, que, d'après l'expression d'un de leurs évêques à M. David, « *Dieu seul est bon pour la Syrie*. » « A Antioche même, métropole nominale des Grecs catholiques, observe M. Paton, les musulmans sont si fanatiques, qu'ils ne permettent pas aux chrétiens d'avoir une église dans la ville². » Et c'est dans un pareil état de société, où les catholiques, comme les sectaires, n'existent « que par tolérance » et en danger perpétuel de destruction, que des missionnaires et des religieuses sans secours, qui attirent par leurs vertus des milliers de personnes de tous les rangs et de toutes les sectes, sont accusés d'employer « les rigueurs de la tyrannie » et « de persécuter les églises tombées ! » Voilà l'explication protestante de leurs succès, et, comme toujours, un ministre anglican la suggère !

MISSIONS PROTESTANTES.

Avant de quitter l'Arménie, quelques traits ne sont pas inutiles pour faire mieux ressortir le contraste offert par les missions protestantes dans ces contrées.

Leur principal historien est le révérend Justin Perkins, il va nous raconter ses propres œuvres.

M. Perkins cite ce passage des « instructions » données aux missionnaires américains par la Société qui les employait : « Vous n'êtes pas envoyés vers ces Églises pour faire du prosélytisme. Que l'Arménien demeure Arménien, s'il le veut, le Grec, Grec, et les Nestoriens, Nestoriens. » « L'objet des missions américaines en Syrie et dans les autres parties de l'Orient, nous dit le docteur Robinson, n'est pas d'attirer des membres des Églises orientales au protestantisme. » Ce fut là peut-être le premier programme qui limita d'abord les agents américains. Ils offrirent l'éducation

¹ *Mount Lebanon*, vol. III, ch. xxvii, p. 587

² *Modern Syrians*, ch. xix, p. 229.

seculière, ils apprirent la tenue des livres, et donnèrent des conseils médicaux et autres faveurs inoffensives. Quand ils crurent leur position assurée, ils montrèrent leur véritable esprit et commencèrent à se livrer aux opérations interdites.

Ils prétendirent même au droit d'avoir pour eux seuls le champ libre, et ressentirent vivement l'instruction donnée par d'autres sectes protestantes; celle des anglicans, en particulier, leur fut très-pénible. Le rapport du bureau américain, pour l'année 1841, proteste énergiquement contre les Anglais entrés en communication avec les Nestoriens. Une telle démarche « tend à faire naître à leur clergé la pensée d'intérêts protestants rivaux, sur lesquels il pourrait spéculer pour satisfaire des désirs cupides. » Comme précaution financière, afin de tenir à un taux assez bas le prix des convertis avec un seul enchérisseur, c'était très-sage; mais les anglicans répondirent, par la bouche de M. Badger, ministre épiscopalien, que cette idée prudente était « aussi présomptueuse que risible. » M. Badger observa même que ses rivaux américains « semblaient prétendre à l'inspiration, et décidaient de la vérité et de l'erreur avec l'assurance d'apôtres. » En attendant, les Nestoriens laissaient faire, et entretenaient « leurs désirs cupides. »

M. Badger n'était pas moins indigné contre les missionnaires catholiques, pour leurs efforts à tirer les Nestoriens de l'abîme d'hérésie, d'ignorance et de corruption que nous ont décrit des écrivains protestants de l'école la plus avancée. Ce ministre anglican, attiré par leurs titres sonores, et joyeux de les voir séparés de l'Unité, les mit beaucoup au-dessus des catholiques, et même des protestants ordinaires. Ils nient l'Incarnation, mais ils sont hors de l'Eglise; ils étaient donc des alliés bien accueillis par M. Badger. D'après lui, « l'Eglise nestorienne abonde en nobles dons et en titres légitimes! »

A une certaine époque, lorsque les traditions catholiques se traînaient encore faiblement parmi les protestants, les plus hardis d'entre eux faisaient profession de respecter le concile d'Ephèse, et d'anathématiser l'hérésie nestorienne. Maintenant ils n'anathématisent rien, paraît-il; et dans ce nouveau pyrrhonisme, ils voient un signe de leurs progrès et de leur perfectionnement. Genève apprenait à dire à ses adeptes : « J'abhorre toutes les hérésies condamnées par le premier concile de Nicée, le premier concile d'Ephèse, et celui de Chalcedoine¹. » « Nous détestons

¹ *The Nestorians*, etc., vol. II, ch. xvi, p. 351.

² Buchat. *Histoire de la Réformation en Suisse*, tome VII, p. 294.

toutes les se
conciles, » p
leur « syno
anglicans, co
dons et les ti
Le Bas appell
dant, avait l
contraire à l
affirme nette
traînes au sal
parler contre
luthériens. L
du Malabar «
vaillant⁵. » L
dire : « L'héré
sinuant que le
rend Henri To
comme « un
d'accord⁷. » M
pas de sectes
vanter d'une p
lant de cette m
fessant à peu p
après avoir é
d'Ephèse, dem
hérésie¹⁰? » Ex
ration pour les
pression s'il av
teur de leur re
concile œcumé
mourut comme
Laissons M. l
et ses collègues

⁴ Quick's *History*

⁵ *Life of Bishop*

⁶ *Histoire du Chri*

⁷ Ap. Churchill, v

⁸ *Report on the Sta*

⁹ *Narrative*, vol. I

¹⁰ *Answer to the a*

¹¹ *Nineveh and its*

¹² *The Assyrii*, v

¹³ *Travels in Asia*

¹⁴ *Hist. Ecclesiast*

toutes les sectes et toutes les hérésies condamnées par les mêmes conciles, » proclamaient les communions protestantes françaises à leur « synode de Paris » en 1559¹. Aujourd'hui, des ministres anglicans, ceux même de la Haute-Eglise, célèbrent « les nobles dons et les titres légitimes » du nestorianisme! Le révérend Webb Le Bas appelle le mot *ܡܨܪܝܝܬܐ* un « blasphème »². La Croze, cependant, avait honte de dire moins que ceci : « Ce titre n'a rien de contraire à la saine théologie »³; » et le célèbre calviniste Baldaus affirme nettement que les Nestoriens « enseignent des points contraires au salut »⁴. Mais lorsqu'un ministre anglican commence à parler contre la foi catholique, il surpasse les calvinistes et les luthériens. Le révérend docteur Kerr appelait les monophysites du Malabar « un reste précieux d'une nation pure et d'un peuple vaillant »⁵. Le docteur Southgate, évêque protestant, a soin de dire : « L'hérésie nestorienne, s'il faut la compter pour telle », insinuant que les Pères d'Éphèse étaient les vrais hérétiques. Le révérend Henri Townley considère le dogme principal du nestorianisme comme « un point d'orthodoxie sur lequel nous sommes tous d'accord »⁶. M. Layard dit des Nestoriens chaldéens : « Il n'y a pas de sectes en Orient, il y en a peu en Occident, qui puissent se vanter d'une pureté pareille dans la foi »⁷; » et M. Walpole, en parlant de cette même secte : « Ils sont purs et sans souillures, professant à peu près ce que nous professons »⁸. Enfin, M. Ainsworth, après avoir énuméré les dogmes anathématisés par le concile d'Éphèse, demande avec confiance : « Y avait-il en tout ceci aucune hérésie »⁹? Évidemment M. Badger n'est pas seul dans son admiration pour les Nestoriens. Il aurait peut-être dissimulé cette impression s'il avait lu Evagrius. Cet historien raconte que le fondateur de leur religion ne fut pas seulement anathématisé par un concile œcuménique, mais que, par un jugement de Dieu, il mourut comme Hérode : la langue rongée par les vers¹⁰.

Laissons M. Badger pour accompagner en Arménie M. Perkins et ses collègues américains. Le docteur Asahel Grant va nous décrire

¹ Quick's *History of the Reformed Churches in France*, vol. I, p. 7 (1692).

² *Life of Bishop Middleton*, vol. I, ch. xi, p. 319.

³ *Histoire du Christianisme des Indes*, tome I, livre I, p. 16.

⁴ Ap. Churchill, vol. III, p. 576.

⁵ *Report on the State of the Christians of Cochin and Travancore*, p. 8.

⁶ *Narrative*, vol. II, ch. xix, p. 224.

⁷ *Answer to the abbé Dubois*, p. 250.

⁸ *Nineveh and its Remains*, vol. I, p. 268.

⁹ *The Ansaryii*, vol. II, ch. i, p. 10.

¹⁰ *Travels in Asia Minor*, vol. II, ch. xix, p. 272.

¹¹ *Hist. Ecclesiast.*, lib. I, cap. vii.

le lieu choisi pour leur résidence. « Une plaine d'une exubérante fertilité, comprise entre un lac et des montagnes, présente un amphithéâtre d'environ cinq cents milles carrés, et contient dans son enceinte trois cents hameaux ou villages. Cette plaine, arrosée par de larges courants d'eau pure qui descendent des montagnes voisines, est couverte d'une abondante verdure, de champs fertiles, de jardins et de vignes. Cette vallée est une des plus délicieuses de l'Orient. » Quelques écrivains ont supposé qu'elle était le site du Paradis terrestre.

Aussitôt leur demeure bien établie, les Américains commencèrent les opérations décrites par M. Perkins. Quelques extraits de son récit, complétés par d'autres témoignages, feront connaître la nature des exploits et la manière de vivre des missionnaires.

Ils apprennent que le patriarche nestorien de Julamerk est sur le point d'embrasser la foi catholique. Aussitôt un messager traverse la plaine, porteur d'une vive remontrance dans laquelle, entre autres questions, ils lui font celle-ci : « Paul, ou Pierre, ou le pape de Rome ont-ils été crucifiés pour nous¹ ? » On ne nous dit pas l'impression produite par cette demande.

M. Perkins ne professe pas une très-haute estime pour ses amis les Nestoriens. « Ils sont très-dégradés, assure-t-il, et leur religion est une forme révoltante de christianisme. » Cependant ces mêmes Nestoriens festoient avec lui, plaisaient avec lui. Par ses conseils ils prenaient femme et avaient des enfants ; mais surtout ils acceptaient ses Bibles et ses traités, ce qui « nous ouvre un champ d'action magnifique, » observe M. Perkins.

Voici quelques-uns de ses procédés à l'égard des évêques nestoriens devenus ses hôtes. De l'un, il parle en ces termes : « Sous l'influence de la mission, il s'éleva si bien au-dessus des scrupules canoniques touchant la vertu du célibat épiscopal, qu'il prit une jeune femme et qu'il élève une famille. » M. Perkins fut encouragé par ce facile triomphe, et ses compagnons résolurent de rivaliser avec lui.

D'après le docteur Wolff, « messieurs Goodell et Bird, missionnaires américains, parvinrent à convertir deux évêques arméniens, des symboles de l'ancienne liturgie de l'Eglise arménienne, à la croyance vague et incertaine des congrégationalistes d'Amérique ; de leur attachement à leur patriarche d'Etchmiadzin, aux écrits semi-néologiques du professeur Moïse Stuart d'Andover². » Ils se

¹ *Residence in Persia*, p. 167.

² *Journal*, p. 148.

convertirent, ce qu'ils firent conscience de. « la première préstation sug

Abaisser c sous le joug d d'hommes en l'autre de ces vestige de foi honte avec des sante de Dieu pareils, parce le fermez aux la terre et les fait, vous le re

M. Perkins évêque nestorien conduits en An le réclamèrent disaient-ils dans l'inconvenance tériens, les ana tiraient eux-mêmes ricains, ce pau « Je n'aime pas ne suis pas ven Et il leur expo épiscopaliens, l landais, les mét différence³. »

Tel fut le résultat vous juger par le Nestorius et à s chrétiens protes oubliant la peine de christianisme croyance est orth de baptême, il s

¹ *Christianity in Persia*.

² *Math.*, xxiii, 15.

³ *Residence in Persia*.

convertirent, ajoute-t-il, « dans le but unique de prendre femme, » ce qu'ils firent l'un et l'autre immédiatement. Pour apaiser la conscience troublée de leurs épouses, ils leur expliquaient souvent « la première épître à Timothée (1 Tim. iii, 2), » avec l'interprétation suggérée par les Américains leurs amis.

Abaisser ces malheureux à leur niveau; c'est « les amener sous le joug du roi de Sion. » Parvenus à réunir un petit nombre d'hommes en excitant chez eux la luxure, l'avarice, ou l'une et l'autre de ces passions; après avoir détruit dans leur cœur tout vestige de foi et de religion et leur avoir appris à célébrer leur honte avec des textes de l'Écriture, ils les nomment « *L'Église naissante de Dieu*¹. » « Malheur à vous, disait Notre-Seigneur à leurs pareils, parce que, n'entrant pas dans le royaume des cieux, vous le fermez aux hommes. Malheur à vous, parce que vous parcourez la terre et les mers pour faire un prosélyte, et lorsque vous l'avez fait, vous le rendez enfant de l'enfer²! »

M. Perkins emmena en Amérique Mar-Yohannan, ci-devant évêque nestorien, comme les Africains Tzatze et Africaner étaient conduits en Angleterre. A son arrivée, les protestants épiscopaliens le réclamèrent comme un des leurs. « Vous nous appartenez, » disaient-ils dans une adresse officielle; et ils protestaient contre l'inconvenance de ses rapports avec les méthodistes, les presbytériens, les anabaptistes et autres enfants de la réforme, dont ils tiraient eux-mêmes leur origine. Sous la garde de ses guides américains, ce pauvre homme, jadis évêque, fit la réponse suivante : « Je n'aime pas vous entendre dire : Vous nous appartenez; je ne suis pas venu pour faire des distinctions entre les chrétiens. » Et il leur exposa ses nouvelles idées religieuses : « J'aime les épiscopaliens, les congrégationalistes, les presbytériens, les Hollandais, les méthodistes et les baptistes... Il n'y a pour moi aucune différence³. »

Tel fut le résultat général des travaux de M. Perkins. Nous pouvons juger par les faits suivants la nature de sa théologie. Quant à Nestorius et à sa négation du Θεστζος, il s'exprime ainsi : « Les chrétiens protestants n'en auraient jamais pensé de mal. » Puis, oubliant la peinture faite ailleurs par lui de la « forme révoltante de christianisme » professée par les Nestoriens, il s'écrie : « Leur croyance est orthodoxe et *scripturale* ! » Par rapport au sacrement de baptême, il se moque des chrétiens orientaux : ils « paraissent

¹ *Christianity in Turkey*, ch. v, p. 150.

² Matth., xxiii, 15.

³ *Residence in Persia*, p. 567.

croire que ce rite possède un charme mystérieux qui implique l'action du Saint-Esprit¹. » Voilà les agents envoyés par l'Amérique pour propager le protestantisme en Orient.

M. Perkins serait peut-être resté jusqu'à présent en Arménie ; mais, comme de coutume, le soin de sa femme et de ses enfants mit fin à ses labeurs. L'Arménie était une agréable résidence, mais elle n'offrait aucun avenir à sa famille.

« Les enfants des missionnaires, dit-il, devraient être, pour les Églises, l'objet d'un intérêt profond aussi bien que d'une tendre sympathie ; » par la raison, que la promesse de Notre-Seigneur à tous ceux qui abandonneraient pour lui « leur père ou leur mère, leur femme ou leurs enfants, » s'applique d'une manière spéciale « aux enfants de ses serviteurs missionnaires². »

La promesse divine d'une bénédiction particulière, pour ceux qui abandonneront tous ces liens terrestres, signifie, dans l'opinion de M. Perkins, que ceux qui les garderont auront une bénédiction double. Enfin la santé de mistress Perkins motiva son retour en Amérique ; et comme il semble avoir soupçonné que son départ de l'Arménie pourrait inspirer de malveillantes interprétations, il se plaint, comme excuse et par précaution, « de la susceptibilité des Églises chrétiennes au sujet du retour des missionnaires. » Il est probable que, malgré la protestation de M. Perkins, cette susceptibilité continuera.

Nous commençons à connaître le genre de vie des missionnaires américains ; voici un trait pour compléter le tableau. Dans une série de volumes portant un titre sérieux et recommandés à l'attention publique par une des Sociétés américaines, le lecteur rencontre le passage suivant : « K. monte un fringant poney ; mistress T. un cheval de montagne à la poitrine étroite mais profonde ; M. T. montait Sâda le rueur, moi je trône sur Mahjub dévorant l'espace. » Ce n'est pas, comme on pourrait le supposer, le récit d'une partie de plaisir adressé à une amie par quelque Aspasia syrienne, mais le récit officiel « d'une tournée apostolique » extrait de « notes sur un voyage au mont Liban par un missionnaire de la Société américaine de Syrie, » et lu solennellement devant la Société orientale d'Amérique³.

Nous aurions pu terminer ici nos indications sur les missions protestantes d'Arménie, si la Providence ne nous avait ménagé

¹ *Residence in Persia*, p. 247.

² *Ibid.*, p. 544.

³ *Journal of the American Oriental Society*, vol. II, p. 237.

un témoin
faut pas né
Le docte
une modifi
l'hôte const
estime et un
piété comm
usage, tout
Cet intell
vivre de ses
missionnaire
lars par an.
écrivain du
naître la m
commodes
toit de simpl
sous celui d'
une troupe d
voir « peindr
sionnaires, »
ne s'effacera
délices de la
« une résiden
et couvrant le
l'admirable as
avec ses trois
accompagnées
livres sterling
sionnaires, et
tesse sans dou
pas surpris d'
naires vivaient
même avec lux
chevaux de pr
teur Wagner o
amis avaient
l'Évangile, » l
écuries, étaien
Dans un de
cour. « Tous ce

⁴ *Voyage round*

un témoin de leur vrai caractère et de leurs résultats, dont il ne faut pas négliger la remarquable déposition.

Le docteur Moritz Wagner, qui semble professer une forme ou une modification quelconque de l'anglicanisme, fut l'ami intime, l'hôte constant de M. Perkins et de ses collègues. Il montre une estime et une amitié très-vives pour ses hôtes, et considère leur piété comme méritant les plus grands éloges. Il a donc, à notre usage, toutes les qualités désirables.

Cet intelligent naturaliste nous parle d'abord de la manière de vivre de ses hôtes : « L'institution d'Urmia coûte à la Société des missionnaires de l'Amérique du Nord environ cinquante mille dollars par an. » Il dira l'emploi de cet abondant revenu. Un autre écrivain du même pays, hôte aussi d'Urmia, avait déjà fait connaître la maison des missionnaires « fournie de tant de choses commodas et confortables, que je crois être non pas sous le toit de simples disciples du Christ et d'apôtres de l'Évangile, mais sous celui d'un opulent gentleman. Il y avait quatre ladys et toute une troupe d'enfants¹. » Le docteur Wagner se plaint de ne pouvoir « peindre les charmes et l'aspect de cette résidence des missionnaires, » et il assure avec émotion que cette « riante idylle » ne s'effacera jamais de sa mémoire. Ce n'était là qu'une partie des délices de la mission. A quatre milles d'Urmia il y avait à Seir « une résidence d'été, entourée d'un mur flanqué de quatre tours, et couvrant le plateau supérieur d'une colline d'où l'œil embrasse l'admirable aspect qu'offre la vaste et florissante plaine d'Urmia, avec ses trois cent soixante villages. » Ces habitations princières, accompagnées d'un revenu proportionné, de plus de dix mille livres sterling par an, étaient les demeures choisies de cinq missionnaires, et de celles que le docteur Wagner appelle, avec justesse sans doute, « leurs aimables ménagères. » Nous ne sommes pas surpris d'apprendre de leur hôte privilégié, que ces missionnaires vivaient non-seulement dans une riche aisance, mais même avec luxe, « comme le prouvaient leurs écuries remplies de chevaux de presque toutes les races orientales. » Toutefois le docteur Wagner observe, sans la moindre intention d'ironie, que ses amis avaient quitté généreusement, « pour la propagation de l'Évangile, » l'Amérique, où leurs demeures, aussi bien que leurs écuries, étaient peut-être sur une échelle plus modeste.

Dans un de ces confortables palais, M. Justin Perkins tenait sa cour. « Tous ces messieurs étaient parfaitement montés ; » M. Per-

¹ *Voyage round the World*, par Ida Pfeiffer, p. 221.

kins se distinguait parmi ses collègues. « Je n'ai jamais vu rien de plus beau en Orient que la jument, blanche comme la neige, de M. Perkins. Chaque mouvement du superbe animal, qui avait coûté un grand prix, était plein de grâce. Cette jument paraissait dans toute sa beauté lorsqu'elle s'agenouillait pour boire. »

Mais au milieu de ces fabuleuses jouissances, M. Perkins et ses amis eurent une épreuve à supporter ; ils furent obligés de partager leur richesse avec d'indigents amis, les arméniens. Ceux-ci n'acceptèrent qu'à cette condition l'alliance proposée, le patriarche en tête. « Il avait de bonnes raisons, fait observer notre docteur allemand, pour se montrer poli envers M. Perkins et pour lui permettre de prêcher l'Évangile suivant les doctrines presbytériennes ; il recevait de la mission un subside considérable dépassant deux fois le revenu qu'il retirait de ses ouailles. On peut attribuer le même motif aux membres inférieurs du clergé, dont la politesse rampante à l'égard des missionnaires s'expliquait assez par leur pauvreté, leur amour du gain et leurs salaires mensuels. »

Ils n'étaient pas les seuls à dilapider les cinquante mille dollars versés annuellement dans le trésor de la mission par des souscripteurs enthousiastes d'outre-mer, mal informés peut-être, de leur emploi. « Les missionnaires semailent leur or d'une main libérale, dit leur hôte favorisé. Ils instruisaient gratuitement les enfants et leur donnaient une gratification hebdomadaire... Chaque évêque reçoit des Américains un secours mensuel de trois cents piastres turques, et les ecclésiastiques cent cinquante à deux cents. À la condition de continuer ce secours, le clergé nestorien permet aux missionnaires de prêcher dans leurs villages, de tenir des écoles, etc. » Sans cette rétribution, ou plutôt sans cet achat des prêtres, pour un motif louable, les missionnaires ne pourraient se maintenir dans cette contrée. Le paysan lui-même, en envoyant son enfant à l'école, poursuit une spéculation. Chaque écolier reçoit par semaine un sahefgeran ; et quoique ce don soit petit, les écoles seraient immédiatement désertes s'il venait à manquer. »

Enfin, si nous demandons au docteur Wagner de nous dire franchement combien de convertis ont été réellement gagnés par cette énorme dépense, s'élevant en trente ans à un million et demi de dollars, ou plus de sept millions cinq cent mille francs, il est prêt à satisfaire notre curiosité et nous répondra consciencieusement que tout cela n'a converti personne. Les Nestoriens, très-disposés à recevoir l'argent américain, ne cessent pas de mépriser la doctrine américaine. Au nombre des domestiques qui servaient dans

le palais de
nien, qui s
d'une nature
l'Arménien,
l'Europe et l
converti qui
que d'égoïste
pieux attrait
John de visit
mieux la lan
MM. Perkins
intelligents c
docteur Wag
« Comme ser
peu d'import
aux frais de l
suffisait pour
nent ces aveu
nous excepton
d'intérêts, ces

Voilà ce qu
l'Amérique, si
ciétés qui, jam
noirs et la cha
miers ; mais il
missionnaires
témoin, ne p
à l'amélioration
ple ou au pro
même en convie
sionnaire parle
livres des cont
laisa tomber u
à Nicomédie, »
peut faire croire
l'aide d'aucun
tiens éclairés et

L'homme qui
luxe faisait cette
en prêtente : « S
la génération ac

¹ Travets, etc., vo

le palais de M. Perkins, il y en avait deux, l'un juif, l'autre arménien, qui se prétendaient disciples. Le docteur Wagner, homme d'une nature aimable, était tout disposé à avoir bonne opinion de l'Arménien, qui exprimait constamment le plus vif désir de visiter l'Europe et l'Amérique. Mais « l'autre serviteur de la mission, Juif converti qui avait été mon guide à Seir, me fit entendre avec malice que d'égoïstes et ambitieuses aspirations n'étaient pas étrangères au pieux attrait d'un pèlerinage en Europe, et au désir de son ami John de visiter la chrétienté. D'après lui, le rusé Nestorien, sachant mieux la langue anglaise, s'imaginait pouvoir jouer le rôle de MM. Perkins et Starking parmi ses compatriotes. » Évidemment ces intelligents convertis s'appréciaient l'un l'autre, et le clairvoyant docteur Wagner semble les avoir enfin jugés tous les deux : « Comme serviteur de la mission, John était un personnage de peu d'importance dans le pays; mais comme missionnaire et vivant aux frais de la mission, le haut clergé lui eût fait la cour, ce qui suffisait pour exciter l'ambition du jeune Nestorien. » Ensuite viennent ces aveux produits par le même témoin, ami éclairé : « Si nous exceptons un petit nombre de Juifs gagnés par des motifs d'intérêts, ces coûteux établissements n'ont fait aucun converti. »

Voilà ce qui a été accompli par les apôtres évangéliques de l'Amérique, si splendidement rétribués par les membres des Sociétés qui, jamais encore, n'ont élevé la voix contre l'esclavage des noirs et la chasse des *Peaux-Rouges* avec des carabines et des limiers; mais ils payent force dollars pour entretenir leurs *inutiles* missionnaires en Orient. « Les missions américaines, selon notre témoin, ne peuvent pas se vanter d'un brillant résultat quant à l'amélioration des mœurs, à la prédication de la vertu par l'exemple ou au progrès de la culture intellectuelle; *M. Perkins lui-même en convient.* » Toutefois, dans ses rapports officiels, ce missionnaire parle de ses continuels triomphes, et inscrit dans ses livres des contes de ce genre : « Le révérend William Goodell laissa tomber un exemplaire du traité intitulé *la Fille du Fermier à Nicomédie*, » et cet exemplaire, assure-t-il, connaissant ce qu'on peut faire croire à des souscripteurs d'outre-mer, produisit, sans l'aide d'aucun missionnaire, « un nombre considérable de chrétiens éclairés et fervents ! »

L'homme qui se moquait ainsi des zélés fournisseurs de son luxe faisait cette confidence au docteur Wagner, qui heureusement en prit note : « Selon moi, toute espérance devait être perdue pour la génération actuelle¹. »

¹ *Travels*, etc., vol. III, ch. viii, p. 254-258.

MOSSOUL.

Il existe en Orient des vestiges d'une Église séparée dont il est intéressant de suivre les traces. Nous le pouvons avec d'autant plus de sûreté, que nous avons pour guide un ouvrage récent du baron d'Avril, *la Chaldée chrétienne*, publié en 1864. Nous en référons pour les autorités et les preuves à cet important travail.

L'erreur nestorienne, comme on sait, repose sur la dualité des personnes dans le Christ. Il serait le Fils de Dieu non par nature, mais par adoption; le Christ serait le temple où habitait le Verbe. En un mot, le Verbe n'aurait pas été fait chair.

Les partisans de cette hérésie commencèrent à former une Église en 498, lorsque, avec l'aide de Phérosès, roi de Perse, un Nestorien déclaré s'empara du siège de Séleucie sous le nom de Babuée II, catholicos, marié à l'instigation du métropolitain de Nisibe, Barsumas, qui avait lui-même épousé une religieuse.

Le scandale du mariage des prélats ne dura guère plus d'un demi-siècle dans l'Église nestorienne. Le catholicos Abas (mort en 552) fit décider, dans un synode, qu'à l'avenir ni le catholicos ni les évêques ne pourraient être choisis parmi les hommes mariés. Il s'attacha même une telle défaveur au siège de Nisibe qu'avait occupé Barsumas, auteur de ce scandale et de tant de cruelles persécutions, que, pendant plus de trois siècles, le prélat de cette ville fut reconnu indigne de devenir le chef de toute l'Église, et, en 860, Sergius, archevêque de Nisibe, ne put être accepté comme catholicos que par la violence de l'autorité souveraine, devant laquelle les répugnances des chrétiens durent fléchir. « *Califæ pater-nam est* », dit le Père Lequien. Ce fait nous amène à l'époque de la conquête arabe.

Il est curieux de suivre les rapports qui s'établirent entre les Nestoriens et les musulmans.

Mahomet avait été, dit-on, en relation avec un moine nestorien nommé Sergius, qui lui aurait enseigné les diverses traditions reproduites dans le Coran. Le prophète se montra favorable aux Nestoriens et leur accorda plusieurs privilèges. L'église de Mossoul possède un diplôme attribué à Mahomet ou plutôt au calife Omar. « Les Chaldéens nestoriens servaient de secrétaires et de médecins aux Arabes et contribuèrent à les civiliser. L'on a aussi imputé cette tolérance des musulmans à l'égard des Nestoriens à

¹ *Oriens Christianus*, t. II, p. 1117 et 1152.

ce que ces
et n'a pas é

Vers l'an
Bagdad, do
dence habit
l'Église nes
Depuis cette
simultanées
riens réside
plus inaccessi
le nom de Si
titre de patri
gionnaires di

L'usage s'e
au catholicat
les évêchés u
hautes dignit
nécessaire. A
mangé de viar
œufs, du lait
régime pendan
dignité patriar
abstinence per
sans exception
évêques dans l
de leur électio
nommé par le
dote contre le
ses amis; mais
des intrus et
pousse un nouv

Le nombre
en 1856 de ce
M. d'Avril croit

¹ *Eastern Church*
1148.

² M. le baron d'Avril, *Chaldée chrétienne*, p. 1148. Il s'agit d'une coutume inhumaine et cruelle, qui consistait à faire aux dîners de tourné-ment, que les Anglais, les austérités religieuses, que les Anglais ne tiennent pas, p. 16.)

ce que ces sectaires soutiennent que Dieu ne s'est pas fait homme et n'a pas été crucifié. »

Vers l'an 760, Al-Manzor, calife abasside, fonda la ville de Bagdad, dont il fit sa capitale; le catholicos y transféra sa résidence habituelle. Vers le milieu du seizième siècle, le chef de l'Eglise nestorienne se transporta dans les environs de Mossoul. Depuis cette époque jusqu'à nos jours, on compte plusieurs séries simultanées de catholicos. Le chef actuellement unique des Nestoriens réside en Turquie à Kochannès, dans l'une des provinces les plus inaccessibles du Kurdistan¹. Il porte, comme ses prédécesseurs, le nom de Simon, est âgé seulement de vingt-six ans, et prend le titre de patriarche de Babylone; il traite les affaires de ses coreligionnaires directement avec le gouvernement turc.

L'usage s'est introduit de très-bonne heure de nommer toujours au catholicat des membres de la même famille; il est devenu avec les évêchés un fief héréditaire. On exige des candidats pour les hautes dignités des conditions spéciales qui rendent cette hérédité nécessaire. Ainsi, ils doivent, depuis leur enfance, n'avoir jamais mangé de viande, mais ils peuvent avoir fait usage du poisson, des œufs, du lait et du fromage. La mère doit s'être soumise au même régime pendant qu'elle nourrissait l'enfant, et s'il s'agissait de la dignité patriarcale, il faudrait que la mère eût observé la même abstinence pendant la gestation². Ces règles ne sont pas tout à fait sans exception: l'on signalait, il y a une vingtaine d'années, deux évêques dans la plaine, qui, jusqu'à l'âge de quarante ans, époque de leur élection, s'étaient nourris comme tout le monde. L'un fut nommé par le patriarche en récompense d'un écrit intitulé: *Anti-dote contre le papisme*; l'autre dut sa promotion à l'influence de ses amis; mais tous les deux étaient regardés par le peuple comme des intrus et des gens de peu de valeur. — Ici l'auteur anglais pousse un nouveau cri d'horreur.

Le nombre des Nestoriens, tant en Perse qu'en Turquie, était en 1856 de cent quarante mille. D'après des appréciations que M. d'Avril croit exactes et transmises par un Chaldéen, il existait

¹ *Eastern Churches*, Londres, 1850, p. 9. — *Oriens Christianus*, t. II, p. 1096 et 1118.

² M. le baron d'Avril ne manque pas d'observer que l'auteur anglais d'*Eastern Churches* s'écrit à cette occasion: « Ah! pour ne pas parler des mères, si une condition aussi inhumaine était imposée parmi nous à leurs fils, adieu, un long et triste adieu aux diners de tournée et aux fêtes du lord maire! » « Certainement il est triste, ajoute-t-il, que les Anglais aient si peu le sentiment de ce qu'il y a de grand et d'utile dans les austérités religieuses; mais cette inintelligence a un bon côté: c'est une garantie que les Anglais ne feront jamais de nos Orientaux des protestants. » *Chaldée chrétienne*, p. 16.)

cent trente mille nestoriens en Turquie et dix mille en Perse. En 1843, il n'y avait déjà plus de Nestoriens en Turquie que dans le Kurdistan ; tous ceux de la Mésopotamie étaient devenus catholiques, grâce aux missions dominicaines.

Sous ce titre : *les Nestoriens et les Églises grecques*, dans un chapitre très-remarquable de M. d'Avril, nous lisons :

« Lorsque l'on verra avec quelle persévérance et surtout avec quelle autorité l'Église romaine travailla à ramener les Nestoriens à la vraie foi, l'on s'étonnera du peu d'importance des rapports de l'Église grecque avec ces hérétiques sortis de son sein, et cependant si rapprochés d'elle par les mœurs comme par la résidence. Ce n'est pas là un fait isolé ; l'impuissance et même l'indifférence caractérisent généralement les rapports des Orientaux orthodoxes avec les hétérodoxes, nestoriens et eutychéens. »

M. Philippot, auteur russe, nous montre que ses coreligionnaires ne sont guère plus soucieux de leurs frères séparés. Ce témoignage n'est pas sans analogie avec les aveux du journal russe cité plus haut à l'occasion des *Iles grecques*. « En signalant, dit-il, l'activité inquiète et fébrile de l'Église romaine, nous n'avons nullement l'intention d'y opposer notre indifférence et notre inaction comme un exemple à suivre. Nous tenons pour fausse et immorale une idée qui est celle de quelques membres de notre clergé, à savoir, qu'il suffit à ceux qui sont en possession de la vérité de ne pas s'en départir et que rien ne les oblige à la prêcher par toute la terre... Ces chrétiens, dont le zèle sommeille, ne s'aperçoivent pas que, si leur tiédeur était générale dans notre clergé, ce qui heureusement n'arrivera pas, les Latins triompheraient, à notre honte, de cette coupable apathie. Et franchement, qui pourrait désormais respecter une Église dénuée d'activité et d'initiative, non parce qu'elle rencontre des obstacles et que les moyens d'agir lui manquent, mais uniquement par conviction ? Les portions de l'Église orthodoxe qui gémissent sous le joug des infidèles... ne peuvent pas sans doute songer aujourd'hui à partager les travaux des prédicateurs. Dénués de tout, quels secours pourraient-ils apporter à leurs frères infortunés ? C'est assez pour eux d'avoir à veiller à leur propre défense. Il suffit à leur gloire d'être restés fidèles à leurs croyances pendant quatre siècles d'esclavage. Mais nous, Russes, qui avons l'indépendance, la force, la richesse, devons-nous négliger l'œuvre des missions, au risque de nous exposer au mépris du monde et, ce qui est pire, de détourner la bénédiction divine de tout ce que nous entreprenons ?... Nous estimons que les Églises d'Orient qui

ont fait scier
degré, not
Russes qu
christianis
indispensab
chose sur u
comme peu
chrétiens d
sont dus à l
qu'on leur r
qu'il apparti
en légitime p
tériels et les
nous pouvon
tant de motif

Si les Russ
sent de rame
M. Philippot
sectaires qui
faisant des o
romaine n'agi
jusqu'à presen
religieux de le
l'auteur de la
résultat d'attr
de nature à in
aux Géorgiens

Le protestan
pas moins cont
même titre que
de titres. En e
nous à la présen
de notre culte.
progrès des cat
comme nous le
le sentiment d
ricains qui évit
cet auteur russ
Puis il fait une
portés par les p

¹ Russk Viestnik.

ont fait scission d'avec la nôtre devraient appeler, et au plus haut degré, notre attention et notre sollicitude. Est-il beaucoup de Russes qui sachent que les Coptes et les Abyssins professent le christianisme? Qui a entendu parler des Jacobites?... Nous croyons indispensable, en terminant ces observations, de dire quelque chose sur un préjugé trop répandu. Beaucoup de gens regardent comme peu digne d'intérêt ce qui a rapport à la situation des chrétiens d'Orient, hérétiques ou orthodoxes... Tous leurs vices sont dus à leur asservissement; mais en admettant que les vices qu'on leur reproche soient innés dans ces races, est-ce à nous qu'il appartient de les leur reprocher?... Prenons leur infortune en légitime pitié. Dispensons d'une main libérale les secours matériels et les trésors de la foi à ceux qui nous appellent et que nous pouvons atteindre. N'attristons pas des cœurs qui ont déjà tant de motifs de découragement¹. »

Si les Russes, comme les Grecs, n'ont pas essayé jusqu'à présent de ramener les Nestoriens de la Turquie et de la Perse, M. Philippof nous apprend comment furent traités ceux de ces sectaires qui se réfugièrent sur le territoire de l'empire. En en faisant des orthodoxes on leur enleva leur ancien rite. L'Eglise romaine n'agit pas d'une manière aussi violente, elle va même jusqu'à prescrire aux Orientaux unis la conservation des usages religieux de leurs pères. — « Cette conduite des Russes, remarque l'auteur de la *Chaldée chrétienne*, n'aura certainement pas pour résultat d'attirer les Nestoriens étrangers à l'orthodoxie, et elle est de nature à inspirer de sérieuses inquiétudes aux Arméniens et aux Géorgiens de ces contrées. »

Le protestantisme est né dans l'Eglise latine, mais il n'en est pas moins contraire à l'Eglise grecque. Il est l'ennemi commun au même titre que le nestorianisme et l'eutychisme², et même à plus de titres. En effet, les Nestoriens et les Eutychéens croient comme nous à la présence réelle dans l'eucharistie, qui est le fondement de notre culte. Il en résulte que les Grecs devraient se féliciter des progrès des catholiques chez les hérétiques orientaux, et redouter comme nous les progrès du protestantisme; ce n'est pas cependant le sentiment de l'auteur russe. Il vante « la *prudence* des Américains qui évitent les questions de dogme qui pourraient, d'après cet auteur russe, donner lieu à la controverse et à la discorde. » Puis il fait une longue énumération des avantages matériels apportés par les protestants, comme s'il suffisait de professer la reli-

¹ *Ruski Vestnik*, Moscou, août 1862

gion du confortable. M. Philippot finit par cette considération : « Je dois dire, du reste, que les missionnaires biblistes de Mossoul étant Américains, il ne se mêle à leur haine du catholicisme rien de politique; ils poursuivent leur but, uniquement pour faire triompher ce qu'ils croient être la vérité. »

Il n'en est pas de même de la mission anglicane puséyiste, qui vint s'établir en 1845 à Mossoul, et dont le prédicant était M. Badger, auteur de l'ouvrage intitulé : *The Nestorians and their rituals*. Ce missionnaire paraissait s'être donné ou avoir reçu la tâche de combattre l'influence française et de mettre obstacle au bien que le consul de cette puissance¹ et les missionnaires catholiques pouvaient faire autour d'eux.

M. Badger porta au patriarche nestorien une lettre de l'archevêque de Cantorbéry et lui promit la protection du gouvernement anglais. Il ajouta que l'ambassade britannique le ferait reconnaître comme chef de la nation nestorienne et le protégerait contre les attaques des Curdes et contre la rapacité des fonctionnaires turcs. Le patriarche, de son côté, écrivit à M. Badger une lettre pour l'ambassadeur et une autre pour l'archevêque de Cantorbéry, dans laquelle il implorait la protection de l'Angleterre.

La mission anglicane puséyiste ne resta à Mossoul que jusqu'à la fin de 1844. La protection accordée par l'archevêque de Cantorbéry et l'évêque de Londres à cette secte avait causé du scandale en Angleterre. Les Américains, qui avaient abandonné momentanément Mossoul, revinrent vers 1848 en Mésopotamie. Ils ont cherché, à plusieurs reprises, à fonder des missions dans le Kurdistan turc, mais sans beaucoup de succès. En 1857, il y avait à Mossoul une cinquantaine de Chaldéens ou de Jacobites qui avaient adhéré plus ou moins sérieusement au protestantisme. « L'on nous mande de cette ville, en 1865, nous dit M. d'Avril, que les missionnaires protestants sont partis depuis environ deux ans. En Perse, où les Américains ont résidé sans interruption depuis 1855, leur mission a eu plus de succès ou du moins plus d'éclat, mais sans pénétrer profondément dans les consciences. »

Voici ce qu'écrivait M. Ronge, missionnaire lazarisite : « Les Américains font valoir inutilement leur généreuse libéralité. Nous avons déjà dépensé, disaient-ils aux Nestoriens, plus de quarante mille toman pour vous faire embrasser notre religion, et vous êtes encore attachés à vos superstitions ! Le moment est cependant venu où vous devez abandonner l'ignorance ancienne pour embrasser la religion du cœur. » Peu touchés de cet argument, les Nestoriens répondirent : *Enssiez-vous dépensé tout l'or de l'Amé-*

rique, nous
renversem
les Amérie
sirent de fo
« Parmi le
suspçon de
de s'en la
monde vou
du protesta
le carême e
nutieuses p
une certain
rigoureuses
qui reçoiven
Le patriar
Mossoul, po
égérées de c
que « l'oppo
naires anglic
version de ce
la foi mal affe
protestante, c
on leur donn
l'erreur, ils n
travent la bon
triomphe auq
à l'autour d'e
leur part des
monde.

Malgré ces
par les mission
cinquante mille
six cent quatre
est de treize.

Le docteur
catholiques, «
à l'ouest des
dût céder à c
Rome, assure

¹ Annales de la t

² Revue orientat

rique, nous ne voudrions pas embrasser une religion qui est le renversement de toute religion. Cela dit, ils saluèrent messieurs les Américains et coururent aussitôt à leurs écoles, qu'ils détruisirent de fond en comble. » Un autre missionnaire écrivait en 1859 : « Parmi les adeptes salariés, on en trouve peu qui ne regardent le soupçon de protestantisme comme une injure et qui ne se hâtent de s'en laver... L'année dernière, les missionnaires du nouveau monde voulurent forcer leurs adhérents à faire profession pratique du protestantisme, ce qui veut dire à manger de la viande pendant le carême et autres jours défendus. Or, après des informations minutieuses personnelles, prises sur les lieux, nous pûmes compter une centaine de personnes qui avaient consenti à enfreindre les lois rigoureuses de l'abstinence nestorienne, plusieurs même de ceux qui reçoivent une rétribution mensuelle s'y refusèrent nettement¹. »

Le patriarche actuel des Chaldéens, Joseph Audo, résidant à Mossoul, pouvait écrire en 1855 que trente-cinq mille brebis égarées de cette seule nation avaient été ramenées au bercail, et que « l'opposition des méthodistes » — il veut dire des missionnaires anglicans et autres — était le principal obstacle à la conversion de ceux qui restaient encore dans le schisme, mais dont la foi mal affermie était en danger par leur contact avec la néologie protestante, comme leurs mœurs, par la prodigalité avec laquelle on leur donnait l'or protestant². Triste privilège des agents de l'erreur, ils ne parviennent pas à faire des chrétiens, mais ils entravent la bonne volonté de ceux qui voudraient le devenir. Le seul triomphe auquel ils aspirent est d'empêcher quelques âmes, lorsqu'autour d'elles renaît une vie de vérité et de vertu, de recevoir leur part des bienfaits qui, sans leur présence, régénéreraient le monde.

Malgré ces obstacles, d'après des indications récentes fournies par les missionnaires dominicains, il y aurait aujourd'hui, en 1864, cinquante mille Chaldéens unis. Dans la Perse seulement on compte six cent quatre-vingt-dix familles unies, le nombre de leurs églises est de treize.

Le docteur Wilson observe avec regret, au sujet des *Chaldéens* catholiques, « qu'ils comprennent une grande partie des Nestoriens à l'ouest des montagnes du Kurdistan. » Bagdad comme Mossoul dût céder à cette puissance bienfaisante. « Les émissaires de Rome, assure M. Perkins, ont travaillé avec un zèle et une persé-

¹ *Annales de la Congrégation de la Mission*, tome X, p. 84; t. XXIV, p. 451 et 456.

² *Revue orientale et algérienne*, tome IV, p. 557.

véance dignes d'une meilleure cause, à opérer la conversion de toute l'Église nestorienne. Madame Perkins recevait une lettre d'une pieuse dame anglaise résidant à Bagdad, on y lisait : « L'état religieux de cette ville est très-peu satisfaisant ; les catholiques romains l'emportent de toute manière... Un grand nombre d'évêques et de prêtres iront à Mossoul dans un jour ou deux, pour tenir une réunion, afin de s'efforcer d'amener tous les Chaldéens à la religion papale. » Nous pouvons suivre les résultats de cette expédition ; car un peu après, M. Walpole nous dit, avec un accent plein de colère, peu digne d'un voyageur aussi intelligent, que sur quatorze églises chrétiennes à Mossoul, appartenant aux différentes sectes, plusieurs sont maintenant entre les mains des catholiques ;... « par des moyens justes ou non. » — Quels autres moyens que la persuasion pour de pauvres missionnaires ? « Les catholiques se sont adjoint un grand nombre de paroisses. »

L'impulsion partie de Mossoul eut évidemment du succès. Le docteur Southgate put rapporter que « tout le corps de l'Église nestorienne est aujourd'hui une branche de l'Église de Rome, et les Nestoriens papistes peuvent, en réalité, je l'avoue, prendre le nom *national* de Chaldéens¹. » « Les Nestoriens, qui habitaient anciennement le district de Mossoul, ont *tous* embrassé la foi romaine, » assure le docteur Asahel Grant². « Toute la nation chaldéenne, relate un voyageur anglais, peut être regardée comme catholique³. »

Les Dominicains français, au nombre de sept, avec trois Frères coadjuteurs, ont repris, en 1845, leur antique mission de Mésopotamie. Tout en n'imitant pas la *prudence* des Américains à l'endroit du dogme, ces missionnaires s'appliquent, dans la mesure de leurs ressources beaucoup plus restreintes, à éclairer et à civiliser les Chaldéens. En 1862, ils dirigeaient à Mossoul trois écoles de garçons fréquentées par quatre cents élèves, et deux écoles suivies par trois cents jeunes filles. La même mission a fondé des écoles à Karkuk, à Mar-Jacoub, à Amedia et dans dix autres localités de la Mésopotamie et du Kurdistan.

M^r Amanton, dominicain délégué du Saint-Siège, surveille en son nom, depuis 1856, toute la Mésopotamie, le Kurdistan, la Petite-Arménie et la Perse. Il a doté Mossoul d'une imprimerie dont l'influence rayonne sur toutes les populations environnantes. A Mos-

¹ Vol. II, ch. xvi, p. 185.

² *The Nestorians*, ch. iii, p. 27.

³ Patterson, app., p. 401.

soul, malg
français, e

Cette mi
bien intére
ruines que
doigt certai
convaincre
dres et de
mière dispe
tombeau du
sous le nom
quelques se
forme d'un
des musulm
livres sacrés

Les Pères
pour une p
rites. — Les
ils obtienne
vent de paste

Au treizièm
fouler aux pi
du martyre¹.
protestants, a
glais visita pr
mis² luthéri
nous dit-il, qu
Il régnait par
de la différen

Le docteur
d'Abbas Tuma
déplorable des
compassion³.

¹ Ces sectaires
qu'elle est la premi

² Histoire de la

³ Wilbraham, Th

⁴ The Caucasus

soul, malgré les difficultés de plus d'un genre, on imprime en français, en arabe, en syriaque et en chaldéen.

Cette mission de Mossoul, ville de quarante mille habitants, est bien intéressante. Elle possède dans son voisinage Ninive avec ses ruines que l'on commence à mettre au jour et qui font toucher du doigt certains faits indiqués dans la Bible. Nous pouvons nous en convaincre à l'aide des spécimens déposés dans les musées de Londres et de Paris. Une population juive, implantée depuis la première dispersion des enfants d'Israel, conserve avec vénération le tombeau du prophète Nahum à Alcoch, lieu indiqué dans la Bible sous le nom d'*Alsesius*. Dans les montagnes du Sindjar se trouvent quelques sectaires appelés Yezidi, adorateurs du démon sous la forme d'un coq, restes des anciens Manichéens, ennemis abhorrés des musulmans; ils vivent séparés par petits groupes, sans aucuns livres sacrés et pratiquent un culte de terreur¹.

Les Pères Carmes ont à Bagdad une mission avec des écoles, pour une population de deux mille chrétiens-unis de différents rites. — Les Pères Capucins sont à Mardin, à Diarbekir et à Orfa; ils obtiennent des conversions surtout parmi les Arméniens, et servent de pasteurs aux latins européens et indigènes.

GÉORGIE. PERSE.

Au treizième siècle, en Géorgie, on ordonnait aux chrétiens de fouler aux pieds la croix, et des multitudes gagnèrent la couronne du martyre². Aujourd'hui, on trouve dans ce pays des missionnaires protestants, allemands, américains et écossais. Un voyageur anglais visita près de Tiflis la colonie allemande, dirigée par le ministre luthérien Dittrich. « J'appris avec chagrin de M. Dittrich, nous dit-il, que les colonies allemandes n'étaient pas florissantes... Il régnait parmi les colons une grande désunion résultant surtout de la différence d'opinions religieuses³. »

Le docteur Bodenstedt s'exprime en ces termes au sujet des colons d'Abbas Tuman, qu'il trouva aussi dans une grande misère : « Le déplorable désaccord dans lequel ils vivent entre eux fait taire la compassion⁴. » Cependant ces hommes croyaient avoir qualité pour

¹ Ces sectaires n'osent prononcer les mots qui commencent par la lettre *h*, parce qu'elle est la première du mot *haitan*, d'où est venu notre mot Satan.

² *Histoire de la Géorgie*, par M. Brosset, tome I, p. 504.

³ Wilbraham, *Travels in the Trans-Caucasian Provinces*, ch. xvii, p. 182.

⁴ *The Caucasus*, etc., vol. II, p. 27.

convertir les Arméniens à l'une ou à l'autre de leurs croyances incertaines, ou à toutes ces croyances à la fois.

Aux Américains de Shooshà, en Géorgie, l'empereur de Russie envoyait l'admonition suivante : « Instruit par l'état réel des choses, que vous n'avez encore converti personne depuis le temps de votre établissement à Shooshà, et que, sortant des limites tracées pour la conversion des païens, vous avez dirigé vos vues sur la jeunesse arménienne, ce qui a soulevé, de la part du clergé arménien, des plaintes dont les conséquences pourraient être très-regrettables; les ministres de Sa Majesté ont résolu de vous interdire tous travaux apostoliques, vous laissant à l'avenir le choix de vous livrer à l'agriculture, à l'industrie ou au commerce des produits manufacturés. Il a plu à Sa Majesté l'empereur de confirmer ce décret¹. »

Il est vrai que l'empereur essayait d'imposer également silence aux catholiques, non parce qu'ils n'avaient pas réussi comme les Américains à convertir les païens, mais parce qu'ils auraient converti toute la contrée si on n'y avait mis bon ordre. Cependant le docteur Wagner trouva huit mille catholiques à « Koutais ou dans les environs, » qui tous parlaient le dialecte imérien ; tandis que tous les élèves du couvent au nombre de trente ou quarante « lisaient et écrivaient le géorgien, et lisaient en outre l'italien avec assez de facilité. » Il constate également le respect et l'estime que le supérieur des Franciscains avait acquis dans la ville et dans le pays, et il ajoute : « J'ai souvent été témoin de la vénération filiale qu'avaient pour lui les enfants arméniens². » Le baron Haxthausen parle aussi d'un missionnaire italien, mort depuis trente ans, et compté par les Géorgiens au nombre de leurs saints. Ces Religieux inquiétés par le czar, furent récemment bannis du territoire géorgien avec la brutalité moscovite.

Par une inconséquence qu'il est bon de signaler de la part de la Russie, si jalouse de la conservation des rites, les Géorgiens unis, qui célèbrent en cette langue, ont été obligés d'embrasser soit la langue et le rite des Arméniens, soit la langue et le rite latins. En 1855, il y avait encore à Ardakan, en Turquie, cent vingt familles qui conservaient les offices en langue géorgienne et d'après le rite grec. Elles émigrèrent à Akaltzik, dans la Géorgie russe. Le chef des Géorgiens non unis de cette ville ayant voulu les ranger sous sa juridiction, elles passèrent au rite armé-

¹ Cité par Perkins, p. 221.

² *Travels*, vol. II, ch. III, p. 202.

nien et en
Géorgiens
leur nation
Tiraspol, r
Caucase par
relèvent de

Les miss
coup d'ind

Lorsque
Henri Ellis,
cette répon
l'Eglise réfo
ne peut ma
le gouverner
nement, ren
devenir sans
but plus con
ou le comm

Sir Rober
cosse : « Une
les environs
agricole qu'u

En Perse,
sous la tente
dans celle d'A
clause protect
pourrait envo
l'honneur ap
conquis le res
troupe de min
mes énormes
le préfet des m
tains Arménien
de leurs large
cœur aux croy

¹ *Documents relat*

² *Residence in P*

³ *Travels in Geor*

⁴ Crétineau-Joly,

⁵ *Annals*, vol. I.

nien et en prirent la langue pour conserver l'union catholique. Les Géorgiens catholiques sont depuis quelque temps sans évêque de leur nation. Ceux qui sont latins dépendent de l'évêque latin de Tiraspol, résidant à Saratof; il administre tous les catholiques du Caucase par le chanoine délégué de Tiflis. Les Géorgiens arménisés relèvent des supérieurs arméniens¹.

Les missionnaires américains ne furent pas traités avec beaucoup d'indulgence, mais pour des raisons fort différentes.

Lorsque M. Perkins sollicita la sympathie du très-honorable Henri Ellis, ambassadeur d'Angleterre en Perse, en 1835, il reçut cette réponse : « Le projet d'introduire les pures doctrines de l'Eglise réformée, parmi les chrétiens nestoriens de cette contrée, ne peut manquer d'être un objet d'intérêt profond et sérieux pour le gouvernement de Sa Majesté². » La Russie, avec plus de discernement, renvoya promptement les amis de M. Ellis comme devant devenir sans doute fort désagréables, et suggéra à leur activité un but plus conforme à leurs goûts : l'établissement de manufactures, ou le commerce de leurs produits.

Sir Robert Porter parle ainsi des émissaires partis de l'Ecosse : « Une colonie écossaise de missionnaires s'est établie dans les environs de Constantinogorsk; mais elle est plutôt une société agricole qu'un collège de théologiens³. »

En Perse, où les Jésuites reçurent autrefois des honneurs jusque sous la tente de Nadir-Schah, comme leurs frères en reçurent dans celle d'Akbar⁴, Napoléon stipula par le traité de 1808 une clause protectrice en faveur de leurs successeurs que la France pourrait envoyer dans cette contrée. Les missionnaires, revêtus de l'honneur apostolique de la chasteté et de la sainte pauvreté, ont conquis le respect des disciples du faux prophète; tandis qu'une troupe de ministres américains distribuent de tous côtés les sommes énormes qu'on leur prodigue. L'argent qu'ils répandent, dit le préfet des missions en Perse, est une forte tentation pour certains Arméniens qui les suivent quelque temps, afin de profiter de leurs largesses, mais ils restent invariablement attachés de cœur aux croyances de leur propre religion⁵. Le clergé arménien,

¹ *Documents relatifs aux Eglises de l'Orient*, par Adolphe d'Avril. Paris, 1862.

² *Residence in Persia*, etc., p. 219.

³ *Travels in Georgia*, vol. I, p. 47.

⁴ Crétineau-Joly, tome VI, ch. I, p. 51.

⁵ *Annals*, vol. I, p. 95.

nous raconte la femme d'un ambassadeur anglais, « reçoit un salaire » de ces missionnaires, comme celui des environs d'Urmia. La même personne écrit des Lazaristes français : « Ces hommes sont remplis de zèle et d'activité, mais ils sont pauvres et tout à fait incapables de lutter avec les trésors de Boston¹. » Telle est partout l'influence des missionnaires protestants lorsqu'ils en ont une : engendrer la corruption et l'immoralité, sans produire même un semblant de conviction religieuse ; détruire la foi, mais ne jamais l'inspirer ; et entraver ceux qui, malgré leur pauvreté, savent allumer le flambeau de la vérité et de la charité dans les cœurs.

Ils n'essayaient même pas, comme on peut le prévoir, de convertir les Persans, qui, à l'exemple de tous les Orientaux, les supposent athées. M. Perkins rapporte imprudemment un fait qui montre les Persans aussi capables de convertir les protestants que d'être convertis par eux : « De pieux parents anglais résidant en Perse furent un jour surpris et scandalisés de trouver leur petite fille, alors âgée de quatre ans, agenouillée la face tournée vers La Mecque, balbutiant des prières au faux prophète. »

Les Lazaristes, établis en Perse depuis l'année 1840, ont, dans la province de Selmas, des écoles à Chosrova, à Patavour, à Gulizan, à Eula, à Zévadgik et à Djarah. Ces établissements sont fréquentés par trois ou quatre cents enfants. Les sœurs de Saint-Vincent de Paul, au nombre de quinze, tiennent des écoles pour les filles dans les principales de ces localités. « A Ourmiah, les Sœurs soignent beaucoup de malades parmi les musulmans. Elles sont en excellents rapports avec la haute noblesse de cette ville. Elles ont aussi commencé à recevoir des aumônes pour leurs pauvres, à savoir, un *sol* impérial de la femme du prince gouverneur, et un second d'une autre princesse, trait que cite M. Cluzel, missionnaire lazariste, dans une de ses lettres, en 1860, comme un échantillon de la générosité persane. »

Un trait, d'un autre genre que celui raconté par M. Perkins, servira de conclusion à ce chapitre.

Il n'y a pas longtemps, un voyageur français, se rendant d'Isbahan à Bagdad, rencontra une petite colonie de catholiques vers la fin d'une journée brûlante. Ils étaient rassemblés dans la maison de l'un d'eux. Après avoir récité les vêpres, ils étaient occupés, lorsque le voyageur arriva, non pas à demander à Dieu des bienfaits pour eux-mêmes, mais à prier pour la conversion de l'Angleterre.

¹ *Life and Manners in Persia*, par lady Shiel, p. 556.

Ils semblaient
Tigre, que
intentions
relâche qu'
des païens,
famille chré
recouvrer la
raison. Si l'
blement pl
entier.

Ils semblaient avoir compris, dans leur lointaine demeure au-delà du Tigre, que malgré le zèle de quelques-uns de ses enfants et les bonnes intentions d'un grand nombre, l'Angleterre, par la guerre sans relâche qu'elle fait à l'Unité, est toujours l'obstacle à la conversion des païens, et que le plus sûr moyen d'obtenir leur entrée dans la famille chrétienne était de solliciter pour cette nation la grâce de recouvrer la foi qu'elle a perdue. Ces chrétiens persans avaient raison. Si l'Angleterre était restée catholique, il n'y aurait probablement plus aujourd'hui un seul autel païen dans le monde entier.

CHAPITRE IX

MISSIONS RUSSES

Une certaine école religieuse en Angleterre, formée de protestants invétérés qui abusent du mot de catholique, professe pour l'Église russe un respect tout particulier. Le motif de cet hommage est transparent. L'unité de l'Église, qui fait la gloire de ses enfants et le désespoir de ses ennemis parce qu'ils ne peuvent la contrefaire, excite le ressentiment de cette école. Nullement encouragée par la désolante confusion de ceux qui la composent, elle cherche dans d'autres communions les consolations refusées dans la sienne. De là ces complaisances affectées pour ce qu'on appelle « l'unité slave. » Nous allons examiner, à l'aide d'autorités russes et protestantes, ce qu'il faut penser de cette unité; la valeur des prétentions de l'Église russe à former des apôtres, et les succès qu'elle obtient sur le théâtre de ses exploits.

UNITÉ GRÉCO-SLAVE.

Dans bien des pays, l'unité politique n'implique pas l'unité religieuse. En Russie, où tant de races existent accolées l'une à l'autre, où les steppes illimitées sont couvertes de tribus tartares, mongoles, hindoues qui ne se mélangeront jamais, l'unité politique n'a de prix que pour arriver à l'autre. « Nous devons rassembler autour de la Russie, disait Pierre le Grand, tous les Grecs séparés répandus en Hongrie, en Turquie, et dans le sud de la Pologne, nous faire leur centre, leur soutien, et fonder ainsi par anticipation, et par une sorte de suprématie sacerdotale, une hégé-

monie uni-
rudement
séculière fu-
toujours ac-
les efforts d-
et malgré d-
l'union reli-
réalité que
d'abord l'Ég-

Malgré les
d'uniformité
déjà « seize
religion grec-
ne s'occupent
marchands, d-
priétaires, la
depuis longter-
bles; déjà au-
cent trente⁵. »
autres, ainsi
l'Église orthod-
Depuis 1840
ou dissidents e-
en vingt ans, u-
bres séparés de
Il n'est pas inn-
le pouvons au-
en partie les t-
ques emprunts.

⁴ Léonard Choder-
app., p. 462.

⁵ *The Baltic, the*
p. 245, 2^e édition.

⁶ *The Russian Sh-*
1855.

⁷ *Revelations of R-*
⁸ *L'Interlocuteur.*

⁹ *Russia*, par J. G.

¹⁰ Cité par Döllinger

¹¹ *Tableau d'une*
Paris, 1862.

monie universelle¹. » Conformément à ce principe moscovite, si rudement énoncé par l'astucieux barbare, l'influence cléricale et séculière fut employée en Russie pour aider et couvrir l'ambition toujours active de la maison des Romanoff². Cependant, malgré les efforts d'un gouvernement aussi puissant en moyens humains, et malgré des mesures peu compatibles avec la conscience humaine, l'union religieuse et politique des races slaves n'ont encore de réalité que dans les espérances frustrées des czars de Russie. Et d'abord l'Église de ce pays est profondément divisée.

SECTES GRÉCO-RUSSES.

Malgré les tentatives incessantes pour obtenir une apparence d'uniformité religieuse, avant les trente dernières années, il y avait déjà « seize millions de sujets russes qui ne professaient pas la religion grecque³. » Quant à ceux qui la suivent, les classes lettrées ne s'occupent guère de la religion de l'Etat. « Chez beaucoup de marchands, d'employés, et chez le plus grand nombre des propriétaires, la foi et la confiance dans leur religion se sont évanouies depuis longtemps⁴. » Les paysans sont divisés en sectes innombrables; déjà au commencement de ce siècle on en comptait plus de cent trente⁵. « La haine et le mépris de ces sectes les unes pour les autres, ainsi que l'opposition de chacune d'elles à l'égard de l'Église orthodoxe, sont excessives⁶. »

Depuis 1840, au rapport de Golowine, le nombre des *Raskolniks* ou dissidents est monté de « neuf à treize millions; » ce qui fait, en vingt ans, une augmentation de quatre millions parmi les membres séparés de l'Église nationale, ou de deux cent mille par an⁷ ! Il n'est pas inutile de considérer ces dissidents de plus près. Nous le pouvons au moyen d'auteurs russes dont M. Délière a recueilli en partie les témoignages⁸. Il nous permettra de lui faire quelques emprunts.

¹ Léonard Choderko, cité par le colonel Chesney, *The Russo-Turkish Campaigns*, app., p. 462.

² *The Baltic, the Black Sea, and the Crimea*, par Charles Henry Scott, ch. xv, p. 245, 2^e édition.

³ *The Russian Shores of the Black Sea*, par Laurence Oliphant, ch. xxvii, p. 575 1855.

⁴ *Revelations of Russia*, ch. xi, n. 554, 1844.

⁵ *L'interlocuteur orthodoxe*, journal russe, 1856, p. 439.

⁶ *Russia*, par J. G. Kohl, p. 272 (1842).

⁷ Cité par Döllinger, *The Church and the Churches*, p. 141; édition Mac-Cabe.

⁸ *Tableau d'une Eglise nationale d'après un pape russe*, par M. l'abbé Délière, Paris, 1862.

Le mot *raskol* est d'origine slavone, il veut dire dans le sens littéral une fente; dans le sens usuel, il répond au mot schisme. Raskolnik veut donc dire schismatique. Il y a en Russie un grand nombre de gens qui, sans être catholiques, protestants, juifs, musulmans ou païens, vivent complètement séparés de l'Eglise soi-disant orthodoxe. On attribue généralement l'origine de cette séparation à une révision des livres liturgiques par le patriarche Nikon, dans le dix-septième siècle. La violence dont on usa à l'égard de ces sectaires, la suppression du patriarcat par Pierre le Grand, les désordres du clergé orthodoxe, et des raisons politiques augmentèrent d'une manière considérable les rangs des raskolniks.

Ils se subdivisent en plusieurs sectes, dont quelques-unes sont immorales et n'ont plus rien de chrétien. Les plus nombreuses sont comprises sous le nom de starowiertzi ou vieux croyants; les uns ont des prêtres; les autres n'en ont pas. Ces dissidents sont répandus sur toute la surface de la Russie et de la Sibérie. Depuis deux siècles qu'ils résistent au pouvoir, ils forment une vaste société secrète, dont l'hostilité au gouvernement est telle que pour eux le czar est l'Antechrist¹.

Les maisons des riches sectaires sont bâties sur un plan particulier; elles ont des réduits secrets, des souterrains habitables donnant issue dans la campagne de manière à permettre à leurs émissaires d'échapper aux investigations de la police. Comme la vénalité est le ver rongeur de toute l'administration russe, et surtout du clergé, il en résulte que les raskolniks achètent les employés civils et les popes; les premiers déclarent qu'ils n'ont rien vu de suspect, les seconds délivrent des billets de confession, de communion et d'orthodoxie à tous ces sectaires, pour obtenir certains droits réservés aux orthodoxes. Les employés de la police se considèrent donc comme très-favorisés, quand ils ont dans l'étendue de leur juridiction beaucoup de raskolniks. « Un tel est-il heureux d'avoir chez lui tant de starowiertzi (vieux croyants), » disent les officiers de police. Le clergé est du même avis; il trouve en eux un excellent moyen d'augmenter son traitement. On ne peut connaître exactement le nombre de ces sectaires, par la raison qu'ils considèrent le recensement comme immoral; on n'a jamais pu obtenir l'inscription de leurs naissances et de leurs décès. Les paysans qui jouissent d'une certaine liberté se font raskolniks, et dans les différentes corporations de marchands,

¹ *Raskol*, p. 451 édition russe.

« l'orthodoxie regardés comme millions, de millions.

Leur haine une menace existence, q voltes. Les f Pierre le Gr étaient comp la Russie av eux, savaient « Pendant q le *Raskol*, ét pouvaient dé tel est l'excès

Le raskolnik « nous l'affir clergé de cam au Synode. » « Pour ce qui pervertir par passés du schi valent ces con vie publiquem marchand mil range avec lui scrit comme ét plus le pied d confesser au p billet de confes pâques. Si le s celui-ci le déni paye, et tout s et d'une maniè gnes, par les a restera-t-il en a Le pope de villa quelques dizain bles. » L'auteur

¹ *Le Raskol*, p. 65.

« l'orthodoxie est l'exception et le schisme la règle. » Les calculs regardés comme les plus exacts font monter leur nombre à neuf millions, d'autres élèvent ce chiffre jusqu'à quinze et dix-huit millions.

Leur haine profonde à l'égard du gouvernement et du czar est une menace permanente pour l'avenir de la Russie. Depuis leur existence, qui remonte à deux siècles, ils ont excité bien des révoltes. Les fameuses troupes connues sous le nom de strélitz, que Pierre le Grand extermina, parce qu'elles le faisaient trembler, étaient composées de raskolniks. Enfin, dans la dernière guerre de la Russie avec l'Occident, les sectaires, qui avaient leur poste à eux, savaient les nouvelles de Sébastopol avant tous les autres. « Pendant que les bons citoyens, dit l'auteur de l'ouvrage intitulé *le Raskol*, étaient dans les angoisses de l'attente, ces malheureux pouvaient déjà se réjouir à coup sûr des échecs de nos armées; car tel est l'excès de leur aberration morale¹. »

Le raskolnisme ne diminue pas, il gagne chaque jour du terrain : « nous l'affirmons, dit le pope russe auteur de la *Description du clergé de campagne*, malgré le rapport annuel présenté par l'évêque au Synode. » Ce rapport est ordinairement conçu en ces termes : « Pour ce qui est de la foi, tout va bien; personne ne s'est laissé pervertir par les raskolniks; au contraire, il y en a tant qui sont passés du schisme à l'orthodoxie. » L'auteur explique ensuite ce que valent ces conversions. Un jeune homme veut se marier, « car une vie publiquement impure n'est permise qu'à un seigneur ou à un marchand millionnaire; » il va trouver le prêtre orthodoxe et s'arrange avec lui; celui-ci le marie ou ne le marie pas, mais il l'inscrit comme étant marié et converti. Cependant ce converti ne met plus le pied dans l'église orthodoxe; à Pâques, il ne va pas se confesser au pope, mais il lui donne de l'argent et il obtient un billet de confession ou bien un certificat d'absence au moment des pâques. Si le sectaire oublie de porter au pope son tribut annuel, celui-ci le dénonce comme étant retombé dans le schisme; alors il paye, et tout s'arrange. Aussi « les raskolniks sont pillés sans pitié et d'une manière affreuse, par la police des villes et des campagnes, par les administrations provinciales, etc. Quant au prêtre, restera-t-il en arrière? Il prend à proportion, cela se comprend. Le pope de village prendra une dizaine de roubles; le pope de ville, quelques dizaines, et le proto-pope prendra des centaines de roubles. » L'auteur pose en fait que, dans ces derniers temps, ni évé-

¹ *Le Raskol*, p. 65, Paris, 1859.

que, ni prêtre n'a réellement converti aucun raskolnik. Les administrations ecclésiastiques, les consistoires le savent, mais c'est une mine d'or pour les employés ; ils prélèvent leur part sur ces exactions sacrilèges. « Dans beaucoup de villages où les raskolniks, il y a vingt ans, se comptaient par dizaines, ils forment maintenant la moitié, les deux tiers de la population. Nous tenons ces détails des prêtres et des sectaires eux-mêmes. »

Notre pape se demande quand cette contagion disparaîtra, et il répond : lorsque le clergé sera à la hauteur de sa mission, quand les employés d'administration ne pilleront plus les raskolniks, c'est-à-dire jamais. Le prince Dolgorowkow nous avait dit : « Un serf fuyant le pouvoir de son maître, un bourgeois fuyant ses créanciers, un soldat déserteur, un criminel, un assassin même, trouvent chez les vieux croyants abri et nourriture, à la seule condition de professer la foi de leurs nouveaux protecteurs.... leur nombre s'accroît tous les jours¹. »

Désunie dans son sein, l'Église russe est séparée des autres Églises orientales.

ÉGLISES PROTIENNES INDÉPENDANTES.

« Il n'est pas aujourd'hui en Russie un seul individu prêtre ou laïque qui croie à l'unité de son Église, » assure Schouvaloff. « En Europe seulement, l'Église grecque compte cinq chefs indépendants² : le patriarche de Constantinople ; le Synode de Saint-Petersbourg ; le patriarche de Karlowitz, en Hongrie, avec onze évêques suffragants ; l'évêque de Monténégro ; le Synode d'Athènes. Dans l'empire russe, où il n'y a pas un seul évêque qui sache d'une manière certaine ce qu'il doit croire³, » tous sont les employés salariés d'un commun maître qui les nomme, les dégrade, et les congédie selon son bon plaisir. L'harmonie factice de cet édifice religieux, auquel tant de brèches formidables ont déjà été faites, est maintenue par le même mécanisme qui retient les institutions civiles et militaires. « L'unité que n'oppresseront jamais les pouvoirs humains, unité de foi, de pensées et de volonté⁴, » est inconnue en Russie.

¹ *La Vérité sur la Russie*, vol. II, p. 245. Leipzig. 1861.

² *Montenegro and the Slavonians of Turkey*, par le comte Valentin Krasinski, p. 40 1855.

³ *Apologie de Meletius Smotritsky*, archevêque de Volotsk, traduite par le P. Martinof, S. I., p. 10 et suiv. Paris. 1865.

⁴ Moehler.

Beauco
posé des
a plus «
sens attri
disait : «
aucun sens
à contester
ce qu'il reg
par affirm
soi-disant E
rement les

Le docteur
de voir « l'E
patriarche d
pour suivre
obéissance a
secousses et
d'unité religi
munions pho
« Le clergé
depuis longte
d'avec Consta
le mouvement
danubiennes,
wallaque » nat

Le prélat dé
tendre sa voix
et qui emprunt
niens, le prix
rivaux, et qu'il
un objet de mo
« Toute son ac
système sans ex
l'incun des pat
moyens. Déposé
tration, il est h
ou forcé de résig

¹ Lettre à une dam

² La Russie ; est-e

³ Persécutions et so

⁴ Kars and Erzerou

⁵ Dollinger, p. 125.

Beaucoup d'erreurs ont prévalu en Angleterre; l'accord supposé des Églises russe et grecque n'est pas la moindre. Il n'y a plus « d'Église grecque, » ou « d'Église orientale, » dans le sens attribué par certains écrivains anglicans. Lorsque de Maistre disait : « Les mots Église orientale, ou Église grecque, n'ont aucun sens¹, » il citait un fait que ni Grec ni Russe ne songerait à contester. Un auteur russe de nos jours, en proposant au monde ce qu'il regarde comme la seule défense de sa position, commence par affirmer que « l'Église russe n'a *jamais* eu aucune union avec la soi-disant Église grecque, dont l'effrayante aridité montre si clairement les terribles effets de la justice divine² »

Le docteur Wolff exprimait autrefois sa surprise et son regret de voir « l'Église de la Grèce, comme celle de Russie, séparée du patriarche de Constantinople. » « Le nouveau royaume de Grèce, pour suivre l'exemple et les conseils de la Russie, a retiré son obéissance au Phanar ; cette séparation s'accomplit en Grèce sans secousses et sans la moindre rumeur³ ! » L'idée, ou même le désir d'unité religieuse sont complètement éteints dans toutes les comunions photiennes !

« Le clergé de Géorgie, observe le général Monteith, a négocié depuis longtemps, avec l'archimandrite de Moscou, sa séparation d'avec Constantinople⁴. » La Bulgarie cherche à se détacher ; et le mouvement de répulsion est si général dans les *Principautés danubiennes*, que déjà il existe un projet de « synode moldavowallaque » national et indépendant⁵.

Le prélat détrôné de Byzance, qui n'oserait pas plus faire entendre sa voix en Grèce ou en Russie qu'en France ou en Espagne, et qui emprunte à ses partisans, ou aux marchands grecs et arméniens, le prix du siège pour lequel il est forcé d'enchérir sur ses rivaux, et qu'il doit rembourser en spoliant ses ouailles, est devenu un objet de moquerie peu capable d'inspirer le désir de s'unir à lui. « Toute son administration a été depuis des siècles liée à un système sans exemple d'extorsion, de corruption et de simonie. Chacun des patriarches arrive à cette dignité par de semblables moyens. Déposé par le Synode pour cause de mauvaise administration, il est habituellement changé tous les deux ou trois ans, ou forcé de résigner sa charge. Il est très-rare de voir un patriarche

¹ Lettre à une dame russe sur le schisme et sur l'unité catholique.

² La Russie ; est-elle schismatique ? par un Russe orthodoxe, p. 21. Paris, 1859.

³ Persécutions et souffrances de l'Église catholique en Russie, p. 586.

⁴ Kara and Erzeroum, par le général Monteith, ch. 1, p. 17.

⁵ Böllinger, p. 125.

che mourir en possession de sa dignité; ceux qui trafiquent avec le patriarcat, ont soin que les changements rémunérateurs se reproduisent¹. » On voit fréquemment des patriarches, déposés par le gouvernement turc, siéger dans le Synode de Constantinople en qualité de simple évêque, à côté de celui qui les a supplanté, par la grâce du sultan. Ainsi, l'assemblée, composée en partie de *laïques*, réunie au Phanar, par ordre du gouvernement turc, le 21 février 1864, pour traiter la question bulgare, et présidée par le patriarche actuel, Joachim, comptait parmi ses membres les deux ci-devant patriarches de Constantinople, Grégoire et Anthyme. « Le patriarcat est une *institution de commerce ou de banque*, dans laquelle les capitalistes sont très-disposés à placer leurs fonds². »

Rien d'étonnant que la Grèce et la Russie, après s'être séparées de la chaire de Pierre, aient enfin abandonné l'usurpateur qui a converti le sanctuaire de saint Chrysostome en une caverne de voleurs, et le trône de saint Grégoire en un bureau de simonie. La solution d'affinité ecclésiastique est devenue générale en Asie et en Afrique, comme en Europe. Il n'y a maintenant d'autre lien d'union entre Athènes et Constantinople, entre Antioche et Jérusalem, ou entre Moscou et ces autres villes, que le salaire reçu du czar, quand il lui plaît d'employer leurs évêques et leur clergé comme agents subalternes. « Le prêtre le plus insignifiant, non pas seulement dans les grands centres de propagande russe, mais en Albanie, à Corfou, à Zante, à Céphalonie, reçoit un petit traitement annuel du trésor ecclésiastique de Saint-Petersbourg³. » Les supérieurs nominaux de ces salariés acceptent sans répugnance un pareil rôle. Les trois patriarches qui devraient exercer la même juridiction dans leurs patriarcats que le dignitaire byzantin dans celui de Constantinople, et dont les titulaires ne résident même pas, sont « décorés d'un vain nom; le patriarcat d'Alexandrie n'a que cinq mille âmes, celui d'Antioche cinquante mille, et celui de Jérusalem vingt-cinq mille⁴. » La population entière de « ces Églises orientales, » autrefois si renommées, est inférieure à celle des catholiques dans l'un ou l'autre des diocèses modernes de Westminster, Salford, Liverpool ou Glasgow!

Ce fait ne représente pas encore l'humiliation profonde de ces patriarches orientaux. En 1848, quand Pie IX leur reprochait leur

¹ *Ibid.*

² *History of Servia*, par Léopold von Ranke, ch. II, p. 50 (éd. Kerr). — Ils se ressemblent tous. « La simonie, au moyen de laquelle tous les emplois sont obtenus dans l'Église bulgare, » est décrite par Krasinski : *Montenegro*, etc., p. 145.

³ Döllinger, p. 158.

⁴ *Ibid.*, p. 126.

« manquant de
autorité ecclé-
siastique et de sain-
tété, difficiles,
pouvant à peine
gouverner »

Ce singulier
appel. L'orient
arménien a sa
coutume d'usage
soumise au
sion : « Le
Coran ; on »

Ce fait in-
présente ri-
exemple, ce
avoir consta-
des esclaves
d'occuper les
la somme fixée
tinople l'ordre
muni par avan-
ce que le pape
par l'évêque.
quelques de te-
croire. — 2^e
nom, c'est à
doit prendre
pacha ou le
dans l'intérêt
fidèlement ces
tout ce que bon
s'écarter de co-
L'unité ecclé-
aussi illusoire

¹ Döllinger, p. 158.

² *Le Jour*, 9 no-

« manque d'unité religieuse, » et la honteuse dissolution de l'autorité ecclésiastique, ces successeurs de saint Jacques, de saint Marc et de saint Jean répondirent, que « dans les questions disputées ou difficiles, » ils prenaient conseil l'un de l'autre, et « quand ils ne pouvaient pas s'accorder, ils renvoyaient la matière au chef du gouvernement turc pour avoir une décision ! »

Ce singulier pontife d'une Église chrétienne ne rejette pas cet appel. Lorsque, il y a peu d'années, quelques membres du clergé arménien eurent une querelle avec les prêtres grecs au sujet de la coutume de mêler l'eau au vin du sacrifice, « la dispute fut enfin soumise au reis-effendi turc, qui, en conséquence, donna sa décision : « Le vin est une boisson impure, dit-il, condamné par le Coran ; on ne doit donc employer que de l'eau¹. »

Ce fait inouï, qui semble, à première vue, inventé à plaisir, ne présente rien d'impossible dans cette Église dégradée. Voici, par exemple, ce que nous apprend le journal russe, *le Jour*. Après avoir constaté que les évêques grecs de Constantinople ne sont que des esclaves du sultan et qu'ils achètent au gouvernement le droit d'occuper leurs sièges, ce journal ajoute : « Lorsqu'un pacha reçoit la somme fixée pour tel siège, il envoie au patriarche de Constantinople l'ordre de consacrer le nouvel évêque, lequel se trouve muni par avance des instructions secrètes suivantes : — 1° Tout ce que le pacha fait ou ordonne dans le diocèse doit être approuvé par l'évêque. — Les mesures cachées qui s'en suivent sont quelquefois de telle nature que le monde civilisé se refuserait à les croire. — 2° Dans le cas où le pacha ne pourrait agir en son propre nom, c'est à l'évêque à agir à sa place. — C'est-à-dire que l'évêque doit prendre à sa charge tout ce qui pourrait compromettre le pacha ou le gouvernement turc. — 3° L'évêque ne doit agir que dans l'intérêt du gouvernement... etc., etc. Si l'évêque exécute fidèlement ces trois points, le gouvernement lui permettra de faire tout ce que bon lui semble pour son avantage personnel. S'il ose s'écarter de ces instructions, il est immédiatement déposé². »

L'unité ecclésiastique des Églises photiennes et orientales est aussi illusoire que la prétendue unité politique des races slaves.

¹ Döllinger, p. 126.

² *Le Jour*. 9 novembre 1863, n° 45.

ANTAGONISME POLITIQUE.

Tout le système du panslavisme n'est qu'un artifice adroit, adopté pour consolider des éléments hétérogènes. A une époque peu éloignée, comme le montre Krasinski, avocat protestant et zélé du panslavisme, ce système proposait « seulement une union littéraire entre les nations slaves¹. » Les Russes, très-désireux d'en profiter, auraient, paraît-il, peu de droits d'y prendre part. « On a beaucoup écrit sur le slavisme des Russes. Peu d'entre eux, cependant, seraient slaves par le sang². » Plusieurs nations incorporées dans l'empire russe lui sont plus que jamais hostiles. La Pologne, habitée par une race slave, tombe à genoux, épuisée par une lutte inégale; mais, dans son agonie, elle demande encore à l'Europe sa liberté perdue, et au Saint-Siège une bénédiction dont elle n'a jamais été plus digne. « Le mouvement slave, en Turquie, est anti-russe, quoique plus de sept millions de sujets turcs appartiennent à cette race³. » « La lutte des Monténégrins, » nominativement de la même religion, « fut considérée avec indifférence par les Serbiens, bien que de la même origine⁴. » Loin de converger vers l'unité religieuse ou politique, les populations que la Russie veut amalgamer, et dont elle aspire à devenir le centre, semblent se regarder les unes les autres avec une indifférence marquée. C'est ainsi que la Providence confond une politique dont le succès serait fatal à l'Eglise et au monde civilisé. « Les nations slaves éprouvent une répulsion égale pour les Grecs et pour les Turcs⁵. » Le célèbre chef serbien, Kara George, repoussa un agent russe à Belgrade, « parce qu'il était Grec, nation haïe des Serbiens, alors en mauvais termes avec le métropolitain grec⁶. » Les Moraviens, en partie d'origine slave, ont autant de sympathie pour la Russie que pour le Brésil⁷.

Les nations non slaves éprouvent la même aversion. La Finlande fut unie à la Russie en 1808; cependant, un écrivain anglais nous dit, en 1854 : « Nous avons conversé avec des Finlandais instruits ;

¹ *Panslavism and Germanism*, ch. II, p. 111.

² *The Nationalities of Europe*, par R. G. Latham, M. A., M. D., F. R. S., etc., vol. I, ch. XXXVI, p. 365.

³ *The Frontier Lands of the Christian and the Turk*, par un Anglais ayant résidé vingt ans dans l'Orient, vol. I, ch. III, p. 65 (2^e édition, 1855).

⁴ *Anadol*, par le même auteur, ch. XXVIII, p. 356.

⁵ *Frontier Lands*, vol. I, ch. V, p. 106.

⁶ *History of Serbia*, ch. X, p. 127.

⁷ Voyez Spencer, *Travels in the Western Caucasus*.

jamais nou
d'une hain
Arméniens
sions, « su
Dans les P
Géorgie, à
Russes eng
ecclésiastiq
« D'amis de
devenus enn
les Russes⁵.
gulier : « La
aucune affini
nominaleme
avaient une
les plus viol
qu'un observ
énergique l
pesé dans tou
Tandis qu
grec est dans
laquelle ait ja
les communie
temps morce
ennemies, co
n'ayant pas m
Siège.

Examinons
russe comme

Dans l'ancien
vive horreur d
devant eux un

¹ Scott, ch. I, p.

² Chesney dans l

³ *Revelations of P*

⁴ *A Year with the*

⁵ *Anadol*, ch. XV

jamais nous n'avons entendu des expressions plus énergiques d'une haine brûlante contre les oppresseurs de leur pays¹. » Les Arméniens, qui détestent les Russes, mais qui acceptent leurs pensions, « supportent avec facilité le joug de leurs maîtres turcs². » Dans les *Principautés danubiennes* en général, aussi bien qu'en Géorgie, à côté de l'aversion pour les Grecs, le voisinage des Russes engendre une antipathie profonde, sauf chez les agents ecclésiastiques et autres, payés pour étendre l'influence moscovite. « D'amis dévoués, les chrétiens de Valachie et de Géorgie sont devenus ennemis moroses et soupçonneux, par leur contact avec les Russes³. » Enfin, quant aux Grecs, on nous assure ce fait singulier : « La plupart des chrétiens de la Turquie d'Europe n'ont aucune affinité avec les Grecs, aucune sympathie pour eux, » quoique nominale de la même religion⁴ ; d'un autre côté, « si les Grecs avaient une position tenable comme nation libre, ils deviendraient les plus violents et les plus actifs ennemis des Russes. » En sorte qu'un observateur expérimenté pouvait bien résumer, par ce mot énergique les faits indiqués ci-dessus : « Le panslavisme russe, pesé dans toutes les balances, a été rejeté. »

Tandis que, selon les expressions de Dollinger, « le patriarcat grec est dans la plus honteuse et la plus dégradante condition à laquelle ait jamais été réduite une ancienne et vénérable Église, » les communions grecque, russe et orientales ont été depuis longtemps morcelées en différentes Églises indépendantes, souvent ennemies, constamment impliquées dans des intrigues rivales, et n'ayant pas même le lien précaire d'une hostilité commune au Saint-Siège.

Examinons maintenant la valeur des prétentions de l'Église russe comme puissance évangélique.

LE CLERGÉ RUSSE.

Dans l'ancienne Grèce, pour inspirer aux jeunes enfants une vive horreur de l'intempérance, on faisait quelquefois paraître devant eux un esclave complètement ivre. En permettant qu'un

¹ Scott, ch. 1, p. 12.

² Chesney dans l'ouvrage cité plus haut.

³ *Revelations of Russia*, vol. II, ch. xii, p. 340.

⁴ *A Year with the Turks*, par Warrington Smyth, ch. xii, p. 275.

⁵ *Anadol*, ch. xxviii, p. 358.

pape russe vient placer sous nos yeux le tableau des hontes du sanctuaire schismatique, la Providence te semble-t-elle pas nous dire : Attachez-vous au centre de l'Unité, indépendant du pouvoir temporel ? Ce que M. Délière a montré avec un principal témoin, nous voulons l'essayer à l'aide d'un grand nombre. Si nous sommes condamnés à produire de sombres peintures pour faire éclater la lumière, le malheureux pays, qui va nous fournir les éléments du contraste, reconnaîtra plusieurs de ses membres les mieux intentionnés et les plus courageux. Avec eux nous verrons combien est coupable, pour ne pas dire absurde, la conduite d'une nation et d'un clergé qui brisent avec le Saint-Siège, sous prétexte de liberté et d'indépendance ¹.

« Rien ne peut être comparé à la démoralisation du clergé russe dont l'ignorance égale les vices, nous apprend Xavier de Hell, autorité reconnue par le dernier empereur. Le plus grand nombre des moines et des papes passent leur vie dans une ivresse honteuse, qui les rend incapables de remplir décentement leurs devoirs religieux. Ils ont perdu toute idée d'une mission sacrée, — cet auteur parle surtout du clergé des campagnes ; — la seule vue des papes ou prêtres de paroisses excite autant de dégoût que d'étonnement. A voir ces hommes à la barbe inculte, à la face bouffie par l'effet du vin, aux vêtements sales, preuves d'une absence totale de respect pour eux-mêmes, on ne peut concevoir qu'ils soient les apôtres de la vérité ². » « N'ayant pas l'ombre d'influence et de pouvoir dans l'empire, atteste un écrivain anglais défenseur chaleureux du czar, ils n'ont de parallèle, en fait d'ignorance, de grossièreté, et je puis dire, de dégradation, dans aucune religion du monde, sans même excepter la Grèce, dont les indigènes regardent les membres inférieurs de leur clergé comme les mécréants les plus débauchés du globe ³. » « Dans toutes les chansons des rues et les obscénités populaires, assure un auteur russe en 1850, le prêtre, le diacre, et leurs femmes, sont toujours évoqués comme exemples de l'absurde et du méprisable ⁴. » En quatre ans, de

¹ O'Connell, entendant un jour retentir à ses oreilles le mot de papiste, répondit : « Pauvre naïf, tu crois m'insulter, eh bien, oui, je suis papiste ; si tu avais un peu de bon sens, tu comprendrais qu'en fait de religion il vaut mieux dépendre de la tiare que de la couronne, de la crosse que du sabre, et de la soutane que de la jupe ! » (Délière, p. 26.)

² *Les Steppes de la mer Caspienne*, par Xavier Hommaire de Hell, chevalier de l'ordre de Saint-Vladimir, tome I, ch. viii, p. 120 1845.

³ *Personal Adventures in Georgia, Circassia, and Russia*, par le lieutenant-colonel Poulett Cameron, C. B., vol. II, ch. v, p. 205 1845.

⁴ Cité par Döllinger, p. 157.

1856 à 1857
à son prési-
neur, treize
sixième de
bunaux pub
en avait info
de mots, es
ple départem
docteur Döll
taire, et ses
placés par le
ments d'un
cinquante m

Nous n'av
lui, très-peu
fants les écol
honnête emp
plupart tâche
sont donc ces
un soldat retr
et comment,
cette demeure
rables, qui so
l'extrême, des
prend pas la p
Mais enfin,
asiles et d'exa
vue physique
ils remplissen

¹ Theiner. *l'Egl*

² L'auteur anonyme finit par être découvert par M. Délière. Son nom est M. Délière. Mais ce pope avait ratifié la sentence de M. Délière. il l'envoya la chapelle russe, sa copie d'un exemplaire de ce livre par M. Délière sous le nom de M. Délière.

³ Délière, p. 28

1836 à 1839, selon le rapport fait par le soi-disant saint-synode à son président, officier de cavalerie et aide-de-camp de l'empereur, treize mille quatre cent quarante-trois ecclésiastiques, ou un sixième de tout le clergé russe, avaient été condamnés par les tribunaux publics, pour des crimes infamants, le procureur suprême en avait informé son maître¹. » Le synode, qui, par une fiction de mots, est censé gouverner le clergé, est si évidemment un simple département de la police d'État, que, selon la remarque du docteur Döllinger, « il ne peut même désigner son propre secrétaire, et ses employés subalternes ; ils sont tous nommés et déplacés par le czar. » Mais voyons comment sont préparés les éléments d'un clergé national, chargé d'enseigner la religion à cinquante millions d'âmes.

ÉCOLES CLÉRICALES.

Nous n'avons qu'à écouter un membre du clergé russe². D'après lui, très-peu de popes, lorsqu'il s'agit de faire suivre à leurs enfants les écoles cléricales, peuvent les placer en pension chez un honnête employé, chez un marchand ou chez un prêtre sûr. La plupart tâchent de se procurer des logements à bas prix. « Où sont donc ces logements ? Chez un bourgeois demi-mendiant, chez un soldat retraité, chez une veuve qui trafique, Dieu sait de quoi et comment, ou chez un prytchetsnik. Que verra l'enfant dans cette demeure ? Une misère dégoûtante et ses compagnes inséparables, qui sont la malpropreté et la grossièreté poussées jusqu'à l'extrême, des vices effrayants que l'on ne compte pas et qu'on ne prend pas la peine de cacher³. »

Mais enfin, dira-t-on, personne n'est-il chargé d'inspecter ces asiles et d'examiner quelle est la position des enfants au point de vue physique et moral ? Il y a des inspecteurs, mais voici comment ils remplissent leurs fonctions :

¹ Theiner. *L'Eglise schismatique russe*, ch. vi, p. 158.

² L'auteur anonyme de la *Description du clergé de campagne* publiée à l'étranger, finit par être découvert, et le synode le condamna à être relégué sur les bords de la mer Blanche. Son livre cependant pénétra en Russie, il y fit une impression immense. Mais ce pope avait un puissant protecteur ; grâce à son intervention, le czar refusa de ratifier la sentence du synode, et au lieu d'envoyer l'auteur sur les bords de la mer Blanche, il l'envoya sur les bords de la Méditerranée, à Nice, en qualité d'aumônier de la chapelle russe, sans exiger aucune rétractation. Le gouvernement fit remettre même un exemplaire de cet ouvrage à chacun des évêques. — Un abrégé a été publié en français par M. Délière sous le nom de *Tableau d'une Eglise nationale*. Paris (1862).

³ Délière, p. 28 et suiv.

« L'année dernière, dit notre pope, un soir, à six heures, c'était dans le mois de décembre par une gelée affreuse, un écolier de dix ans, sur le parvis d'une église, tremblait de froid et pleurait. Qu'as-tu? pourquoi pleures-tu? lui dis-je. — Je crains d'entrer à la pension. — Pourquoi? — Parce que la maîtresse de la maison m'a envoyé ce matin chercher de l'eau-de-vie; mais c'était l'heure de la classe et je me suis sauvé. Je suis venu pour dîner, elle m'a frappé et chassé, en me disant que ce serait la même chose ce soir. — Nous nous rendîmes chez la maîtresse de la maison, veuve d'un bas officier de chœur, jeune encore et tout à fait ivre... Nous allâmes trouver l'inspecteur. Qu'en est-il résulté? A nos indications, à nos prières pour qu'il délivrât les enfants d'un séjour si pernicieux, il répondait par ces paroles : — Ce n'est pas votre affaire; ne prenez donc pas souci de choses dont vous n'êtes pas chargé. — Après informations, nous avons découvert que cette femme ivre du matin au soir, est sous la protection spéciale de l'inspecteur, et que les enfants se placent là et non ailleurs d'après ses ordres personnels, surtout quand leurs pères sont riches. Il y a six malheureux enfants en pension chez cette femme. De tels faits se produisent habituellement, même dans les chefs-lieux de gouvernement. »

L'auteur dit ensuite qu'aux vacances, les parents ne reconnaissent plus l'enfant, tant il est changé au physique et au moral. Il donne le détail des maladies de peau répandues dans toutes les écoles, et après cette triste énumération, il ajoute que ces enfants s'infectent quelquefois de ces maladies dont il est honteux de parler! « Il y a des exceptions, mais elles sont rares. Il faudrait une organisation d'enfant trop privilégiée pour ne pas conserver l'impression des mauvais exemples placés continuellement sous leurs yeux. »

Que font donc les inspecteurs! Que fait l'administration? Voici la réponse : « Ceux auxquels on a confié une certaine autorité au milieu du clergé, sont précisément ceux qui méprisent le plus leurs devoirs. Les logements sont une source de revenus pour le directeur et l'inspecteur des écoles. Lorsqu'ils ont pris tribut du maître ou de la maîtresse du logis, ils lui laissent ensuite pleine liberté sur les enfants¹. »

Après une peinture de l'influence mauvaise, qui attend encore

¹ L'une des administrations les plus infestées de cette lèpre, la vénalité, est celle de la justice; or l'auteur nous déclare que la vénalité des tribunaux civils est, auprès de la vénalité des tribunaux ecclésiastiques, comme une légère colérine comparée au choléra le plus affreux. (Délière, p. 52.)

l'enfant dans
au point de
semblent à
autres sont a
clare qu'il ga
de ces indica
ments de Mos

« On amèn
recteur et à
l'argent... Ap
le tribut doit
études. Malhe
ne suivrons p
s'accomplisse
songer à se pl
l'élève, mais
rien est bien
teur et aux pr
acceptent tout
enfant, s'il est
et quelquefois
ple d'un enfant
qu'il en mour
mais parce que
seur ce qu'il lu
à l'administrat
donner des ex
ctions. « Un h
voudra. »

Le lecteur se
ment où le pro
tion ne sont pas
les meilleures
perdues?... Et
cours de ces ann
jeune et qui éta
dans la pension
cléricale? Même
seurs? Des merc
actions n'ont qu
poursuivi ni puni
ivre, il n'y a ni

l'enfant dans l'intérieur de l'école, l'auteur considère ces abris au point de vue matériel. Les bâtiments qui les composent ne ressemblent à rien; « les élèves qui ont une santé faible meurent, les autres sont atteints de fièvres ou d'autres maladies. L'auteur déclare qu'il garantit, comme étant parfaitement connue, l'exactitude de ces indications sur l'état des écoles cléricales dans les gouvernements de Moscou, de Jaroslaw, de Twer et de Wladimir.

« On amène l'enfant; le père est obligé de le présenter au directeur et à cinq professeurs. Présenter cela signifie apporter de l'argent... Après les fêtes de Noël, de Pâques, après les vacances, le tribut doit être renouvelé de même, pendant tout le cours des études. Malheur à l'élève dont le père a négligé de payer... » Nous ne suivons pas l'auteur dans le récit des scènes de brutalité qui s'accomplissent aux écoles cléricales. Les élèves ne doivent pas songer à se plaindre; des plaintes amèneraient une punition pour l'élève, mais non pas pour « le professeur-bourreau. » « Le vaurien est bien accueilli de tous, si le père donne à boire au directeur et aux professeurs, et s'il leur apporte des cadeaux, car ils acceptent tout, depuis l'argent jusqu'à des œufs. Mais le meilleur enfant, s'il est le fils d'un homme pauvre, est fouetté jusqu'au sang et quelquefois jusqu'à la mort. » Notre pope cite à l'appui l'exemple d'un enfant de douze ans, tellement battu par un professeur, qu'il en mourut deux jours après, non pas pour quelque faute, mais parce que le père ne se pressait pas de donner à ce professeur ce qu'il lui demandait. Il y eut pourtant des plaintes portées à l'administration des séminaires, le directeur fut appelé pour donner des explications; il revint en paix, et continua ses fonctions. « *Un homme chargé d'argent peut faire tout ce qu'il voudra.* »

Le lecteur se rend facilement compte de la valeur d'un enseignement où le professeur n'explique rien, où les moyens d'émulation ne sont pas employés, — voici la conclusion: « Ces six années, les meilleures de la vie de l'enfant, ne sont-elles pas des années perdues?... Et encore si elles n'étaient que perdues! Mais dans le cours de ces années, le mal est entré profondément dans cette âme jeune et qui était généreuse quand on l'avait reçue. Qu'a-t-il vu dans la pension? De la boue et des vices. Qu'a-t-il vu à l'école cléricale? Même boue. Qu'a-t-il vu dans ses maîtres et ses professeurs? Des mercenaires méchants et impitoyables, dont toutes les actions n'ont qu'un but, le pillage; pillage hardi, qui n'est ni poursuivi ni puni. Il a vu que pour le professeur, qui est souvent ivre, il n'y a ni loi, ni vérité, ni conscience. Il l'a vu donner des

caresses et des coups, la mort même sans motif ; il a vu que le seul moyen de se préserver des punitions était de donner le plus d'argent possible... L'enfant se gâte tout entier d'une manière effrayante. Chez lui, le sens moral devient grossier et corrompu ; il considère sans répulsion même de honteux désordres... En un mot, tout ce qu'il y avait d'abominable dans le logement et dans l'école se réfléchit en lui. Voilà quelle est la base d'un enseignement qui doit le préparer à être un jour ministre de l'Église orthodoxe ! »

LE SÉMINAIRE.

Dans les maisons qu'on appelle en Russie grands séminaires, les élèves ne demeurent pas, et doivent, comme pour les écoles précédentes, avec de plus graves conséquences, prendre pension en ville... Le principal personnage du séminaire est toujours un moine. Voici comment notre pope juge l'enseignement qu'on y donne.

« Si les hommes qui ont reçu une éducation véritable s'informaient de ce que l'on enseigne et comment on l'enseigne, je ne sais vraiment pas quel serait leur sentiment. Riraient-ils à la vue de cette pitoyable caricature d'éducation, ou bien seraient-ils saisis d'affliction à la vue de cette malheureuse jeunesse condamnée, Dieu le sait, à une ignorance sans issue ? Serait-ce un sentiment d'indignation en voyant se perdre tout à fait inutilement le temps, les forces et les travaux des élèves ? Serait-ce un sentiment de dégoût pour les moines, qui, après s'être emparés de tout, n'ont pour but, dans toutes leurs actions, que de ramasser de l'argent et de satisfaire leurs passions, depuis la vaine gloire jusqu'à... ? »

Ce mot laissé en blanc, observe M. Délière, a une signification bien sinistre, qui n'échappera à personne.

« Depuis l'archijéréj (l'évêque) jusqu'au dernier directeur, tous n'ont qu'un seul souci : celui de faire trembler devant eux les élèves. » Leur conduite en dehors des classes se suppose facilement, épargnons ce tableau reproduit. Rendons plutôt hommage au zèle que déploie l'épiscopat catholique pour l'œuvre des maisons préparatoires au sacerdoce ; elles sont le plus cher objet de leur sollicitude. De pieuses et savantes congrégations se dévouent pour les diriger.

En Russie, les efforts de l'Église orthodoxe pour élever des popes aboutissent à en faire de bien tristes sujets. « Quelquefois, dans

un village où
cation, l'apti
l'ordre est in
chargés de c

Suivons le
le meilleur,
De telles pla
ques, et s'il
(l'auteur se s
que. Nous v
nière dure,
domestiques,
est toujours
pour sa mau
dans la maiso
fini par deve
service, il par
le crédit le pl
lent, sans co
écrivains des
sont des nids
les éternels vo
ils sont depou
ne sont jamais
visitent tous
starostes, ils e
permettent de
cet état ils e
moindre crain
du vladik (l'év
et les sous-di
l'habit, et dan
leurs cures le
se présente ; l
à un frère, à
vend. Il recom

¹ Il ne faudrait
des chantres des ég
la surveillance du
le diacre, le sous-d
l'opprobre de l'hun
pope, dont les pain
contre lui. Délière

un village où se trouve un seigneur qui a reçu une véritable éducation, l'aptitude intellectuelle du pope est réveillée. » Ici encore l'ordre est interverti ; dans les pays catholiques les prêtres sont chargés de convertir leurs paroissiens.

Suivons le candidat à la recherche d'une place. « L'élève, même le meilleur, ne doit pas songer à une bonne cure dans le diocèse. De telles places sont données ordinairement aux nièces des évêques, et s'ils n'en ont pas, elles sont distribuées à la camarilla (l'auteur se sert du mot canaille, cwolotch,) qui environne l'évêque. Nous venons, continue-t-il, de nous exprimer d'une manière dure, mais comment nommer autrement les laquais, les domestiques, les secrétaires et les chantres des évêques ? Le laquais est toujours un élève chassé de quelque petit ou grand séminaire pour sa mauvaise conduite. Après cela, il est parvenu à entrer dans la maison de l'évêque, et d'une manière ou d'une autre, il a fini par devenir laquais. S'il montre quelque aptitude pour le service, il parvient au grade de valet de chambre, dans lequel il a le crédit le plus considérable. Le secrétaire, c'est un écrivain insolent, sans conscience et sans pitié, en comparaison duquel les écrivains des tribunaux civils sont des agneaux. Les chantres, ce sont des nids d'ivrognerie, de dépravation et d'arrogance ; ce sont les éternels voleurs des églises, des monastères et de tout le clergé ; ils sont dépourvus de conscience d'une manière incroyable, et ils ne sont jamais contents de rien. Dans les tournées épiscopales, ils visitent tous les villages et s'emportent contre les popes et les starostes, ils exigent insolemment de l'eau-de-vie et de l'argent, se permettent des propos obscènes en dehors de l'ivresse, mais dans cet état ils en disent bien davantage. Ils font tout cela sans la moindre crainte d'une punition, car ils sont à couvert sous la chape du vladik (l'évêque) ¹. Il faut joindre à ces gens-là les proto-diacres et les sous-diacres, qui se distinguent des chantres à peine par l'habit, et dans tout le reste ils ne font qu'un avec eux. Les meilleures cures leur sont données. Mais voici qu'une excellente place se présente ; l'un de ces braves gens se l'assure, puis il la transmet à un frère, à une sœur, à une nièce, ou tout simplement il la vend. Il recommence trois ou quatre fois. »

¹ Il ne faudrait pas comparer la position de ces hommes avec celle des sacristains et des chantres des églises catholiques. Ne faisant pas partie du clergé, ils sont soumis à la surveillance du prêtre et tenus à une certaine distance de l'autel. Mais, en Russie, le diacre, le sous-diacre, les chantres, tous les pry chetniks ou sacristains, « la honte et l'opprobre de l'humanité, » sont membres du clergé, aussi solides à leur poste que le pope, dont les plaintes ont autant de chances d'être écoutées que celles de ces misérables contre lui. (Délière, p. 67.)

L'auteur de ces lignes, est peut-être un pape brouillé avec son évêque? Il aura cherché à satisfaire sa rancune en calomniant? Non pas, c'est un homme très-bien intentionné. Différents ouvrages parlent comme lui; l'interprète dévoué des intérêts moscovites et panslavistes, *le Jour*, s'exprimait tout récemment dans les mêmes termes.

« Quant aux places médiocres, un jeune prétendant peut en obtenir une, à condition de payer... Pour un emploi, on présente jusqu'à dix aspirants et même davantage. L'élu n'est pas celui qui possède les meilleures attestations, mais celui qui donne le plus d'argent. » Ici se trouvent des détails qu'il est répugnant de transcrire, il faut aussi payer les membres du consistoire qui informent, etc.¹. Mais comment le fils d'un pape pauvre peut-il arriver à se procurer de l'argent?

Le séminariste qui a une cure en vue commence par chercher une femme, pour deux raisons : d'abord, il ne serait point ordonné prêtre s'il n'était pas marié; ensuite, il s'agit de trouver une femme qui apporte de l'argent pour acheter l'ordination et la cure. Il en résulte des mariages très-mal assortis, et, de plus, une profonde misère : la dot de la femme se trouve dévorée par ces exactions simoniaques. Heureux si l'on n'a pas eu besoin d'emprunter.

Un pape se trouve-t-il dans l'impossibilité de continuer son ministère, soit pour cause de vieillesse, d'infirmité, ou pour quelque faute commise; s'il a une fille à marier, le jeune homme, en l'épousant, s'en va demeurer avec son beau-père, et exerce le ministère à sa place, sans être obligé d'acheter la cure. Souvent par suite des disputes entre le beau-père et le gendre, entre le pape et sa femme, il survient des procès, des reproches; en un mot, tout ce qui constitue un mauvais ménage. « Il en résulte que le prêtre prend tout en haine, jusqu'aux murailles de la maison qu'il habite... Il se met à boire, d'abord simplement pour étouffer ses chagrins, ensuite la boisson devient une nécessité, une passion. S'agit-il de remplir quelque fonction du ministère, avant tout, il faut boire... Il arrive même souvent qu'il se livre à d'autres vices.

« Pour tous ces motifs, dit l'auteur, le veuvage est fréquent parmi les prêtres des campagnes; il y en a quatre ou cinq de veufs sur dix. La mort de sa femme est pour le pape l'annonce d'une chute complète. Alors il cherche dans la bouteille non plus des conso-

¹ Délière, p. 52.

lations, m
à fait. »
duquel on
simple sag
les paroiss
gion, etc.,

« Dans l
morceaux
paysan qui
et les actes
ancien con
pope avec s
M. Délière
naître le sei
possèdent to
verniss sert à
envers les s

Nous croy
idée des imp
Le lecteur, q
d'iniquités,
seigneurs, av
avec le consi
bassesse, sim
une Église in

Pour donn
traduit en ch
soixante-dix
plètement; v
meilleurs que
ce que nous a

Il termine
du prophète
de résurrection
séparation d'av
l'état de mort

Recueillons
tude des indica

¹ Tableau d'une

lations, mais un entier oubli de lui-même, il devient ivrogne tout à fait. » Lorsque la misère arrive, le nouveau pope, dans l'âme duquel on n'a fait naître ni honneur, ni vérité, pas même la plus simple sagesse du monde, pille ses paroissiens le plus qu'il peut ; les paroissiens se fâchent, ils prennent en haine le prêtre et la religion, etc., etc.

« Dans les meilleures conditions, si la paroisse possède quelques morceaux de terre, le prêtre cultivateur est tout simplement un paysan qui sait lire ; il a la manière de penser, de vivre, les désirs et les actes des paysans. » On connaît ce que le comte d'Horner, ancien conseiller d'État de Russie, a raconté sur les rapports du pope avec son seigneur, on le trouve reproduit dans le tableau de M. Délière¹. Les détails donnés par notre auteur font aussi connaître le seigneur, en voici le résumé : ce sont des hommes qui possèdent toutes les formes extérieures de gens civilisés, mais ce vernis sert à cacher un orgueil gigantesque, une cruauté sans frein envers les serfs affranchis ou non, et une immoralité révoltante.

Nous croyons avoir assez multiplié les citations pour donner une idée des importantes révélations consignées dans l'ouvrage russe. Le lecteur, qui aura le courage de pénétrer plus avant ces mystères d'iniquités, pourra suivre le pope dans ses rapports avec les seigneurs, avec les membres inférieurs et supérieurs du clergé, avec le consistoire, l'évêque, le saint synode, il ne verra que bassesse, simonie. Il est bon d'entr'ouvrir l'abîme creusé par une Église infidèle.

Pour donner à sa pensée plus de précision, notre auteur la traduit en chiffres : « Sur cent prêtres, il y en a bien environ soixante-dix auxquels, ce que nous avons écrit, s'applique complètement ; vingt sont un peu moins mauvais, cinq réellement meilleurs que ces derniers, et cinq dont la perversité dépasse tout ce que nous avons pu dire. »

Il termine son ouvrage par une paraphrase de la célèbre vision du prophète Ézéchiel, et finit par demander au trône une parole de résurrection pour ces ossements desséchés ; sans songer que la séparation d'avec le centre vivant de l'Unité est la seule cause de l'état de mort où se trouve le clergé russe.

Recueillons encore quelques témoignages pour garantir l'exactitude des indications précédentes.

¹ Tableau d'une Église nationale. p. 60.

TÉMOIGNAGES DE DIFFÉRENTS AUTEURS

Tourgeneff a décrit « la condition abjecte des popes et le dédain altier avec lequel ils sont traités par les classes au-dessus des paysans¹. » D'après de Hell, « lorsqu'il convient aux seigneurs d'infliger au pope une correction mêlée de coups, ceux-ci baissent humblement la tête pour recevoir le châtement. » « Si un riche propriétaire demande à un évêque de faire prêtre un sacristain (nous savons ce que sont ces hommes en Russie), le sacristain sera prêtre, lors même qu'il ne saurait pas écrire². » De même, dans l'Église soumise au patriarche de Constantinople, « il peut arriver à n'importe qui de renvoyer un domestique pour cause de mauvaise conduite, et de le retrouver prêtre le lendemain ; des gens que vous avez connus revendeurs, journaliers, ou bateliers, vous les voyez, peu de jours après, monter à l'autel ou dans la chaire³. »

« Les prêtres de l'Église grecque ont une triste réputation, observe un savant voyageur protestant, en 1862, au sujet des provinces autrichiennes où règne le schisme. On les accuse de s'approprier des objets qui ne leur appartiennent pas, quand ils sont admis dans les maisons des classes supérieures. On leur reproche aussi d'exercer parfois d'une manière immorale leur influence sur le sexe faible. Peu d'entre eux ont plus d'instruction qu'il n'en faut pour lire avec difficulté les offices nécessaires⁴. » « Dans les îles ioniennes, dit le même ministre protestant, souvent les prêtres s'élèvent à peine au-dessus des plus basses classes. L'un d'entre eux me faisait traverser le lac de Calichiopulo ; il était tellement sale et exhalait une telle puanteur, qu'il fallait à tout prix me tenir à distance. Le malheureux essayait de gagner quelques sous dans l'absence de son ami le batelier⁵. » Ces indications peuvent s'appliquer aux popes russes que les voyageurs trouvent, pour le moins, aussi dégradés que les prêtres grecs. Ils n'ont pas changé depuis le temps de Pierre le Grand. Un secrétaire d'ambassade autrichienne à la cour de cet empereur dépeint ainsi

¹ *La Russie et les Russes*, par M. A. Tourgeneff, tome III, p. 105.

² *Mémoires d'un Prêtre russe*, par M. Ivan Golovine, ch. x, p. 202.

³ Böllinger, citant un écrivain grec, p. 125.

⁴ *A Trip in Hungary and Transylvania*, par J. D. Ansted, ch. i, p. 21.

⁵ *The Ionian Islands in 1805*, ch. i, p. 21.

leurs habi
la populac
principales
dempteur,
rouler avec
pieuses liba

« Avec d
ner si les R
de cérémon
tianisme es
dernes, est
tels homme
séchée par l

Nous som
semblables a
les pays et
même plus c
ce rapport,
te conte
k... relation
divine expose
fanations si r
dans l'histoire
dernier degré

Les laïques
prélats déchu
férents à une r
ordre inférieur
corruptrice et
tendance à ajou
qui a demeuré
de la consigne
car sous le g
incrédule pour
Russie, le non

« L'entraîneme

¹ *Diary of an Au*

² *Législation prin*

³ *Histoire intime*

⁴ *La Russie, son p*

⁵ *Dissertations op*

⁶ *Contesse d'Istria*

leurs habitudes : « Les popes ne se conduisent guère mieux que la populace. On les voit souvent ivres et chancelants dans les principales rues de la ville. La croix, image précieuse de notre Rédempteur, que ces vils scélérats portent toujours, doit souvent rouler avec eux dans les ruisseaux, où ils tombent après leurs copieuses libations d'eau-de-vie¹. »

« Avec de pareils maîtres, observe M. de Bonald, faut-il s'étonner si les Russes ont une religion entièrement composée de mots, de cérémonies, de légendes et d'abstinences, qui est au vrai christianisme ce que le judaïsme des rabbins, suivi par les Juifs modernes, est au culte mosaïque ? » « Faut-il s'étonner qu'avec de tels hommes pour ministres cette Église soit stationnaire, desséchée par le formalisme, privée de toute liberté ? »

Nous sommes obligés de nous restreindre dans la citation de semblables aveux. Ils abondent dans les écrits d'hommes de tous les pays et de toutes les croyances. L'Église russe ne comprend même plus ce qu'est la conversion du cœur ; elle se trouve, sous ce rapport, au-dessous des sectes protestantes, malgré les avantages contestables qu'elle aurait pu retirer des sacrements. Mais la décadence morale de son clergé et l'absence de toute vie divine exposent ces augustes moyens de sanctification à des profanations si multipliées, qu'il en résulte un état sans précédent dans l'histoire, à l'exception de l'Église grecque, qui a atteint le dernier degré d'abaissement et de nullité spirituelle.

Les laïques des hautes classes exercent une influence que les prélats déchus n'osent pas contester ; ils sont complètement indifférents à une religion dont ils regardent les ministres comme un ordre inférieur de police ; « noblesse légère, superficielle, égoïste, corruptrice et corrompue². » « Les Russes montrent une forte tendance à ajouter l'incrédulité à l'immoralité³, » atteste un homme qui a demeuré longtemps parmi eux. « *La religion est une partie de la consigne militaire*⁴, » seul motif des observances extérieures, car sous le gouvernement du czar, il suffit de se montrer incrédule pour être passible d'un châtement. Cependant, « en Russie, le nombre des incrédules augmente tous les jours. » « L'entraînement est universel vers l'irréligion et la satisfaction

¹ *Diary of an Austrian Secretary of Legation*, vol. II, p. 161 (1863), édit. anglaise.

² *Législation primitive*, par M. de Bonald, t. IV, p. 476.

³ *Histoire intime de la Russie* par J. H. Schuitzer, notes, p. 472.

⁴ *La Russie, son peuple et son armée*, par Léon Deluzy, p. 45 (1860).

⁵ *Dissertations on the Orthodox Church*, par W. Palmer, p. 295.

⁶ Contesse d'Istria.

effrénée des passions brutales¹. » Cette licence introduite en Russie dans le siècle dernier a laissé des souvenirs dans toutes les capitales de l'Europe. L'Église russe a tué la religion en rendant impossible le respect à son égard. Tandis que la corruption se répand dans tous les rangs comme la gangrène, et que la licence se couvre d'un mince vernis de décorum ; — tandis que « dans les établissements d'éducation, au dire de témoins graves, l'ignorance et l'immoralité prévalent, » au point que, pour nous servir des termes de l'un d'eux, « le respect pour mes lecteurs me défend d'entrer dans aucun détail², » car le récit vrai de l'état social en Russie serait un tableau difficile à supporter ; les crimes les plus graves sont commis au nom de la religion, et les mots de « Russie sainte, orthodoxe, » sont invoqués avec une franche hypocrisie par des hommes qui ont cessé de croire à la sainteté. A plus juste titre que la pire classe des sophistes français, ils pourraient se vanter d'être « les fils de Voltaire. »

Malgré les faits qui viennent d'être signalés, et à cause de leurs excès, la Russie finira peut-être par comprendre que son schisme est une entrave politique aux tendances les plus chères de son ambition. Peut-être voudra-t-elle se réconcilier avec le Saint-Siège. Plusieurs écrivains, membres de son Église nationale, reconnaissent, avec le peu de liberté dont les Russes disposent, que les espérances sont tournées vers Rome. Ils savent que la Russie, autrefois catholique, fut arrachée à l'unité par l'influence des princes. Lorsqu'on sollicitait Pierre le Grand de rétablir le patriarcat russe, il répondit avec une sorte de candeur sauvage : « Je ne reconnais d'autre patriarche légitime que l'évêque de Rome. Puisque vous ne voulez pas lui obéir, vous obéirez à moi seul : *Voici votre patriarche*³. »

L'espoir dont nous parlons serait en partie fondé sur le développement d'un sentiment nouveau dans les esprits élevés ; ce sentiment, créé par des rapports plus fréquents avec le monde latin, est exprimé souvent en un langage semblable à celui-ci : « L'Église russe n'est pas et n'a jamais été schismatique, *de son plein gré*, comme l'Église d'Orient. Catholique depuis son entrée dans la famille chrétienne, elle est encore catholique à son insu. Son clergé et presque tous les évêques se trouvent dans leur état actuel par

¹ *Histoire de la civilisation en Russie*, par Nicolas de Gerbtzoff, tome II, ch. xii, p. 519.

² *Recollections of Russia during thirty-three Years Residence*, par un noble allemand, ch. ix, p. 512. Edit. Wrex all.

³ Thüner, p. 46.

l'effet de l'avoir observé le moindre symptôme de la religion. Les Latins de posées par sensible po paraît ignor la pure doc sur la prim Cette doctr dans les livr dans chaque insouciant p l'Immaculée propre à l'ob russe, et raa la Nativité de « Nous procla rons votre Co calamité ce qu d'ant, comme que les Angla sons de s'accu en appelle séri puisque la Rus turquies, elle « d'ignorance i Sans plus ta à l'aide de tém différentes pro autres croyance

Nous avons vu de son Église av frayante aridité de la justice div

¹ L'Église russe es

l'effet de l'ignorance. » Et alors ce défenseur de la Russie, après avoir observé que les Grecs, pour lesquels il se défend d'avoir la moindre sympathie, « ont été quatorze fois réconciliés avec les Latins depuis le temps de Photius, » et toujours à des conditions posées par ceux-ci, continue en ces termes : « Il est un chagrin sensible pour les amis de la vérité : le clergé russe ignore, ou paraît ignorer, que les livres liturgiques de son Église contiennent la pure doctrine catholique, *on peut même dire ultramontaine*, sur la primauté du pape et l'autorité du siège de saint Pierre. Cette doctrine, reçue de ses premiers apôtres, est même conservée dans les livres liturgiques réformés par Nikon, et existant encore dans chaque Église paroissiale de Russie, quoique le clergé soit trop insouciant pour réfléchir sur ce fait. » De plus, la doctrine de l'Immaculée Conception, regardée par les Anglicans comme propre à l'obédience romaine, a toujours été professée par l'Église russe, et maintenant encore dans ses offices publics. Le jour de la Nativité de Notre-Dame, l'Église russe chante ce cantique : « Nous proclamons et nous célébrons votre Nativité, et nous honorons votre Conception immaculée. » Enfin, déplorant comme une calamité ce que les Anglicans regardent comme un privilège, répudiant, comme dignes de « l'Église grecque » déchu, les prétextes que les Anglais font valoir en faveur de la leur, et voyant des raisons de s'accuser dans leurs motifs de se complaire, cet écrivain en appelle sérieusement *ad misericordiam*. Il suggère cette pensée : puisque la Russie confesse la vérité catholique dans ses livres liturgiques, elle devrait être absoute du schisme, avec l'excuse « d'ignorance invincible¹. »

Sans plus tarder, arrivons au sujet des missions, et examinons, à l'aide de témoins protestants et russes, la condition actuelle des différentes provinces de cet empire où règne le paganisme et autres croyances en dehors de la religion officielle.

MISSIONS DE L'ÉGLISE RUSSE.

Nous avons vu qu'un défenseur de la Russie, niant la connexion de son Église avec les Églises grecques et orientales, rappelle « l'effrayante aridité » de celles-ci, comme marque « des terribles effets de la justice divine. » Il admet donc l'efficacité de l'épreuve que

¹ *L'Église russe est-elle schismatique?* p. 21, 46.

nous allons faire subir à l'Église russe, après l'avoir appliquée aux sectes protestantes.

« Il est, pour ainsi dire, impossible que l'amour de la vérité existe sans esprit apostolique¹. » Aussi, « la Russie depuis son schisme, comme le remarque Schouvaloff, n'a jamais produit un seul missionnaire, ou une Sœur de charité dignes de ce nom². » « Dans l'Église gréco-russe on n'a jamais formé ces utiles auxiliaires³. » Si l'on suppose que le pouvoir peut s'appuyer sur les tribus païennes, on les condamne à un paganisme perpétuel, on *défend* de rien tenter pour les convertir, même à la religion officielle. Pendant une longue suite d'années, cette politique a été adoptée à l'égard des prisonniers du Caucase. « Si ces jeunes montagnards étaient convertis au christianisme, ils seraient mal reçus de leurs parents, qui, autrefois à moitié chrétiens, ont appris, grâce à l'agression russe, à détester cette religion⁴. »

Non-seulement le gouvernement russe et son esclave le synode demeurent indifférents à la triste destinée de tant d'âmes qui périssent, mais le premier *s'oppose* par politique à leur conversion au christianisme. L'empereur a formé et pris à sa solde plusieurs escadrons de cavalerie, tirés des populations du Caucase. Tous ces hommes sont mahométans; ils vivent au milieu d'une capitale chrétienne, où ils ont des mosquées construites et ornées aux dépens du trésor. On amène aussi beaucoup d'enfants des régions du Caucase à Saint-Petersbourg, où ils reçoivent une éducation gratuite. Mais il est très-rigoureusement défendu de les admettre aux instructions chrétiennes avec leurs camarades, ou de les conduire à leurs églises. En vain « ils pleurent et se lamentent, » à cause de cette séparation forcée. Le motif est impérieux. « Ces enfants sont destinés à retourner un jour dans leur pays natal, où leur office sera de prêcher à leurs compatriotes les avantages qu'ils peuvent retirer d'une soumission absolue et irrévocable à la Russie. » Ils le feront efficacement, s'ils professent la religion de leurs parents. « Et le très-saint et très-orthodoxe synode n'a pas de remontrances à faire contre des mesures si barbares⁵! »

« Nous devons attribuer à l'Église russe, dit Theiner, la honte dont se couvre l'Europe chrétienne, en laissant au dix-neuvième siècle tant d'idolâtres dans son sein. Des provinces entières, unies

¹ Docteur Faber, *the Creator and the Creature*, p. 242.

² Schouvaloff, *Ma conversion et ma vocation*, p. 361.

³ Kohl, *Austria*, p. 476.

⁴ *Revelations of Russia*, préf., p. 26.

⁵ *Pers cutions et souffrances*, etc., p. 549.

depuis des
Tel est le fa

En Russ
grand lama
ombrage au
a montré
conversion
knout et l'
posés à quit
la plupart d
diats de l'en
tous dévoué
croissance est

Depuis Pi
sinski, serai
l'a rejeté pou
seurs n'avaie
d'hommes vé
leurs paroisse
de diverses co
vers la Sibéri
des prêtres ca
ukase impéria
étaient arrach
exemple en r
Russie, assur
cher du mah
en faveur de l

Si dans ces
des missionnai
mêmes termes
Haxthausen, ce
qualités requis
connaît que la
« doit être attr

¹ *Revelations of*

² *Ibid.*, p. 508.

³ *Panlavinism and*

⁴ *The Crimea, its*

⁵ *R. A. S.*, ch. viii.

⁶ *Etudes sur la*

depuis des siècles à l'empire, sont encore remplies de païens. » Tel est le fait que nous allons démontrer.

En Russie, un homme peut être mahométan, adorateur du grand lama, luthérien, païen, tout, excepté catholique, sans donner ombrage aux autorités civiles ou religieuses. « L'Église grecque a montré de la tolérance, parce qu'elle est *indifférente* à la conversion des partisans d'autres croyances; » et elle réserve le knout et l'exil pour « ceux de ses membres qui semblent disposés à quitter le troupeau. Deux tiers des ministres du cabinet, la plupart des généraux de l'armée russe, et des courtisans immédiats de l'empereur, professent le luthéranisme¹. » Mais ils sont tous dévoués à la politique de la Russie, motif pour lequel leur croyance est indifférente.

Depuis Pierre le Grand, la tolérance religieuse, observe Krasinski, serait un principe de politique russe. L'empereur Nicolas l'a rejeté pour arriver, par la violence, à l'unité que ses prédécesseurs n'avaient pu établir. « On vit pendant son règne des centaines d'hommes vénérables, aimés et respectés depuis longtemps dans leurs paroisses, la tête à demi rasée, couverts de vêtements grossiers de diverses couleurs, enchaînés deux à deux, poursuivant leur route vers la Sibérie, chaque jour mourant sur le chemin². » C'étaient des prêtres catholiques, remarque le protestant Krasinski, dont un ukase impérial avait réuni le troupeau à l'Église grecque, et qui étaient arrachés à leurs ouailles, de peur qu'elles ne suivissent leur exemple en refusant de renier leur foi³. « Le prosélytisme en Russie, assure un écrivain anglais, n'est pas permis pour détacher du mahométisme ou du lamaïsme, à moins que ce ne soit en faveur de l'Église gréco-russe⁴. »

Si dans ces derniers temps les Russes ont eu ce qu'ils appellent des missionnaires, ils sont appréciés de leurs compatriotes dans les mêmes termes que les écrivains allemands, français ou anglais. Maxthausen, ce défenseur des Russes, avoue qu'ils n'ont pas les qualités requises « pour les fonctions de missionnaire; » il reconnaît que la « stérilité » dont nous allons fournir des preuves « doit être attribuée à leur séparation de Rome⁵. »

¹ *Revelations of Russia*, ch. II, p. 301.

² *Ibid.*, p. 308.

³ *Panslavism and Germanism*, p. 90.

⁴ *The Crimea, its ancient and modern History*, par le Rév. Thomas Milner, M. A., F. R. A. S., ch. viii, p. 281.

⁵ *Études sur la Russie*, tome I, ch. xiv, p. 441.

RUSSIE D'EUROPE.

A la faveur d'un savant concours, nous pourrions donner plusieurs extraits de publications russes ; nous aurons donc les aveux des premiers intéressés.

La *Livonie* appartient à la Russie depuis Pierre le Grand, et la *Courlande* depuis le second partage de la Pologne ; la population de ces deux provinces se compose d'Esthoniens et de Lettes, en majorité luthériens avec un reste de paganisme. Malgré les influences politiques, il n'y avait, au commencement de ce siècle, qu'un très-petit nombre d'adhérents à l'Eglise officielle : dans le diocèse de Riga, 16,290 ; en Livonie, 8,443, et dans toute la Courlande, 556 ; en tout, 25,469 gréco-russes sur une population totale de un million quatre cent mille âmes¹. Dans l'espace de vingt ans, depuis l'année 1800, ce petit nombre de fidèles de l'Eglise russe éprouva une notable diminution de 11,524 âmes. De sorte que, dans ces deux provinces réunies, il ne restait plus, en 1820, que 15,945 *orthodoxes*, tous russes ou enfants de colons russes². On voit donc, d'après ces chiffres, dans quel sens l'Eglise soi-disant orthodoxe faisait des progrès. Elle était alors réduite à ses propres forces ; le gouvernement civil se refusait à exercer aucune pression, ce qui s'observa surtout pendant le règne d'Alexandre I^{er}.

Mais lorsque l'empereur Nicolas monta sur le trône, la main de la police ne cessa plus de prêter au clergé russe le concours efficace que le Ciel lui refusait. L'organe du *synode* de Saint-Petersbourg va nous l'apprendre. Voici les chiffres qu'il indique. En 1844, on comptait en Livonie, diocèse de Riga, 20,586 orthodoxes et vingt-cinq églises. Quatre ans plus tard, à la fin de l'année 1848, Esthoniens et Lettes, au nombre de cent dix-sept mille sept cents, entraient dans le giron de l'Eglise officielle, sans que personne dans le clergé parût s'inquiéter de l'énormité des profanations qui devaient s'ensuivre.

Les Esthoniens et les Lettes ignoraient profondément la religion de l'empire, qu'ils appelaient simplement la *foi russe*³, comme ils le font encore aujourd'hui. Tout à coup le bruit se répand parmi le peuple que ceux qui embrasseraient la foi russe recevraient

¹ *Entretiens spirituels*, journal du synode de Saint-Petersbourg, n° 57, 1865.

² *Ibid.*, n° 41.

³ *Ibid.*, n° 41, p. 230.

du gouver
des seigr
alors fan
moment fu
mensongèr
On entenda
en sera ce
Allons, mar
villes les pl
à être reçu
pressait. On
qu'ils se pr
leur permit
ce que le jo
qui, par leu
premier pro
rèrent leur
l'Eglise russe

L'auteur
événements,
indigne man
lons bien le
c'est à eux q
les sacrement
ment humain
pable faibles
faner les plus
qui a perdu t
la stérilité de
civile.

Ces guides
ceux, et tom
schisme. Peu
chaque année
registres. Ils n
dans les limit

La *Finland*
depuis un den
resses ou les m
sent la religion
à cause de leu
le Jour nous

du gouvernement un secours en argent, seraient délivrés du joug des seigneurs, et auraient un terrain en toute propriété. Il y avait alors famine dans le pays, les hommes mouraient par milliers. Ce moment fut choisi pour séduire cette population par des promesses mensongères. Le peuple s'assemblait de tous côtés pour délibérer. On entendait de toutes parts retentir ces paroles : « Que faire? Il en sera ce que Dieu voudra! rien de pire ne peut nous arriver! Allons, marchons! » Des masses de peuple se rendirent dans les villes les plus proches pour s'inscrire chez les popes et demander à être reçues immédiatement dans l'Eglise officielle. La faim les pressait. On les renvoya après avoir pris leurs noms et on exigea qu'ils se présentassent avec leurs extraits de baptême. Ce délai leur permit de délibérer plus mûrement. La plupart ne revint pas : ce que le journal russe attribue aux propriétaires et aux pasteurs qui, par leurs intrigues et leurs menaces, les détournèrent de leur premier projet; mais cent dix-sept mille sept cent trente réitérèrent leur démarche et furent définitivement incorporés dans l'Eglise russe.

L'auteur de l'article que nous citons, témoin oculaire de ces événements, tâche de justifier son clergé de complicité dans cette indigne manœuvre, en disant qu'il n'y était pour rien. Nous voulons bien le croire; mais si l'impulsion ne vint pas de leur part, c'est à eux qu'elle devait aboutir. Ils n'ont pas craint de dispenser les sacrements à des gens qui les recevaient par des motifs purement humains, avoués et connus de tout le monde; par leur coupable faiblesse en face du pouvoir civil ils n'ont pas craint de profaner les plus augustes mystères de la religion. Ce clergé esclave, qui a perdu tout sentiment du devoir, en est justement puni par la stérilité de son ministère, et la servitude où le tient l'autorité civile.

Ces guides aveugles jettent les perles sous les pieds des pourceaux, et tombent eux-mêmes dans la dégradation inséparable du schisme. Peu leur importent les moyens, pourvu qu'ils montrent chaque année un certain nombre de baptêmes inscrits sur leurs registres. Ils ne reculent même pas devant le sacrilège pour retenir dans les limites de l'Eglise officielle les âmes qu'ils abusent.

La Finlande avec ses deux millions d'habitants est soumise, depuis un demi-siècle, à la domination des czars. Malgré les caresses ou les menaces de la Russie, très-peu de Finlandais professent la religion nationale russe; la grande majorité est luthérienne, à cause de leur union précédente à la Suède. Le journal russe *le Jour* nous apprend que, dans cette province, les Finlandais

orthodoxes sont distingués de leurs compatriotes par le nom de Russes, quoique la plupart ne sachent pas un mot de cette langue et n'aient d'autre affinité avec ce peuple que celle de la religion. Ils savent, comme tout le monde, que, malgré ses prétentions à l'orthodoxie et à l'universalité qui ne lui appartiennent pas, cette religion est simplement le drapeau de la nationalité Russe. Aussi, tous ceux qui embrassent l'orthodoxie russe, qu'ils soient Finlandais, Finois, Tartares ou Mongols, deviennent russes aux yeux de leurs concitoyens, s'appellent de ce nom et perdent leur première nationalité. La conscience des Finlandais s'est particulièrement signalée dans cette appréciation. Un Finlandais orthodoxe n'est pas estimé par ses compatriotes. Ici, comme partout ailleurs, la dégradation morale et une profonde ignorance sont l'apanage des orthodoxes dont le nombre est de quarante-huit mille environ. Ce qu'ils savent de la religion chrétienne leur vient de pasteurs luthériens qui jouissent auprès d'eux du crédit refusé à leurs propres prêtres. L'incapacité radicale de l'Eglise russe pour former des apôtres et pour donner à ses enfants la nourriture spirituelle, se manifeste ici dans tout son jour. Dans l'espace de dix siècles cette Eglise n'a rien fait pour la Finlande; elle ne s'est pas même donné la peine de traduire son catéchisme en langue finnoise¹.

Pour la *Laponie* russe, nous avons une description de la religion professée par les habitants : « Ils sont indifférents au christianisme qu'ils ont affecté d'embrasser il y a quelques années. Instruits par des prêtres ivrognes, et cédant à la crainte, ou par faiblesse, ils mêlent les superstitions de l'Eglise russe aux vieux enchantements de la sorcellerie². »

Les habitants de la province de *Perm* et les *Ziraniens* de *Vologda* « conservent beaucoup de leur ancien paganisme, » et au Sud, où ils ont été en contact avec les *Bashkirs*, ils sont, dans certaines parties, devenus mahométans³; les *Votiaks* de *Viatka*, que l'on peut à peine distinguer des païens, les *Tsherimis*, les *Tschuwachs* et autres tribus, qui sont chrétiens de nom et païens de croyance, tous rendent témoignage à l'indifférence ou à l'incapacité de l'Eglise russe. Les *Tsherimis*, qui sont au nombre de près de cent soixante-dix mille, et qui abondent spécialement dans les gouvernements de *Kazan* et de *Viatka*, sont ainsi dépeints : « Quelques-uns d'entre eux sont de purs païens ou des chrétiens

¹ *Le Jour*, 25 novembre 1865, n° 47.

² *Revelations of Russia*, vol. I, ch. XII, p. 550.

³ Latham, vol. I, ch. XIX, p. 216.

ébauchés,
la plupart
Les Tschuv
adorent le
grecque. «
païens et
ment maho
plus ni mo
pendant les

Mais il n
nous pourr
mauvaises s
proportiona
raconte — e
sur la Divina
changel, ses
auprès des l
taine jusqu'a
naie de cuiv
voyage duran

Accompag
nous descend
Kalmouks qu
lation tartare
été. » Près d
populeux villa
apparence, de
comment le c
Sarepta, près
individus, hui
nouveau. Les
nière, quelqu
prenait pas so
vertis devaien
gouvernement
rent la lutte. «
lancer cette big
de l'Eglise grec

⁴ Latham, p. 218.

⁵ P. 241.

⁶ P. 225.

⁷ *Story of a Sibe*

⁸ *Russian Shore*

ébauchés, conservant, sous la surface de leur présente croyance, la plupart des éléments essentiels de leur paganisme originaire¹. » Les Tschuvashs, au nombre de quatre cent trente mille à peu près, adorent le démon, malgré leur profession extérieure de la religion grecque. « Leur christianisme est nominal, et mêlé d'éléments païens et mahométans². » Les *Bisermans* de Viatka sont ouvertement mahométans, et le docteur Latham pense qu'ils ne sont « ni plus ni moins que des convertis Votiaks d'un certain rang³. » Cependant les Votiaks sont supposés disciples de l'Église russe !

Mais il n'y a rien de surprenant dans ce fait. Les Russes, comme nous pourrions nous en convaincre, adoptent souvent les plus mauvaises superstitions païennes, et les pratiquent avec un zèle proportionné au sérieux de leurs idées religieuses. M. Pietrowski raconte — et c'est un exemple entre mille — que durant un voyage sur la Dvina, en traversant les gouvernements de Vologda et d'Archangel, ses compagnons étant tous pèlerins de l'Église nationale auprès des lieux saints ; « chaque personne à bord, depuis le capitaine jusqu'au plus pauvre des *bohomolets*, jeta une pièce de monnaie de cuivre dans l'eau, pour rendre la Dvina propice à leur voyage durant tout son cours⁴. »

Accompagnons M. Laurence Oliphant dans son voyage à Kazan ; nous descendrons avec lui le Volga jusqu'à la mer Caspienne. Les *Kalmouks* qu'il rencontra, étaient tous bouddhistes. « La population *tartare*, dit-il, est précisément la même qu'elle a jamais été. » Près de l'embouchure du Volga, il visite « un grand et populeux village dans un état complet de paganisme, et selon toute apparence, destiné à y rester, » parce que l'Église russe ne sait comment le convertir, et ne permet pas à d'autres de l'essayer. A *Sarepta*, près d'Astrakhan, où, sur une population de onze cents individus, huit cents sont luthériens ou Moraves, il observa un fait nouveau. Les Moraves avaient commencé à convertir, à leur manière, quelques païens du voisinage, dont l'Église nationale ne prenait pas soin. « Le clergé grec intervint, et soutint que les convertis devaient être admis dans leur Église. » On en appela au gouvernement qui soutint les prêtres, et les Moraves abandonnèrent la lutte. « On ne fait rien, dit M. Oliphant, pour contrebalancer cette bigoterie capricieuse, par l'établissement de missions de l'Église grecque au milieu des tribus errantes⁵. »

¹ Latham, p. 218.

² P. 241.

³ P. 225.

⁴ *Story of a Siberian exile*, par M. Rufin Pietrowski, ch. viii, p. 160 (1865).

⁵ *Russian Shores of the Black Sea*, ch. iii, p. 52; ch. v, p. 70; ch. viii, p. 119;

M. Scott fit en partie le même voyage, et il confirme, en 1854, ce que M. Oliphant avait rapporté en 1855. Il dit d'une tribu : « Païens de religion, ils prétendent adhérer à l'Eglise gréco-russe ; » d'une autre : « Ils sont sectateurs du grand Lama ; » d'une troisième : « Ils sont tous mahométans. » Ceux-ci ne donnent aucun embarras à l'Etat ; par conséquent on ne gagnerait rien, dans les idées russes, à les faire chrétiens. A Sarepta, M. Scott fit une visite à M. Louser, ministre morave. « L'empereur a arrêté tout d'un coup, écrit-il après son entrevue, ces nobles efforts pour sauver une nation de l'influence mortelle du paganisme¹. »

Il est évidemment impossible d'excuser l'empereur ou ses agents ecclésiastiques, dont le devoir était au moins d'essayer l'œuvre qu'ils ne permettaient pas à d'autres ; mais en défendant les missions protestantes parmi les Tartares, nous avons la satisfaction d'apprendre qu'il ne leur a pas fait tort. Les missionnaires protestants en Russie, comme tant de leurs confrères dans d'autres pays, sont tout simplement des commerçants. Henderson avoue que « la mission de Sarepta était la plus improductive de toutes celles qu'ils avaient établies ; » il découvrit qu'à Karas également « peu de progrès réel avait été fait par la mission, » et fut choqué de trouver les membres principalement occupés « des affaires temporelles de la colonie². » Leur histoire récente est assez instructive. « Il est à craindre, dit Julius Klaproth qui les avait aussi visités, que ce ne soit bientôt qu'une manufacture de toiles, car il est connu que tous les établissements des Frères moraves en Russie n'ont d'autre motif que l'amour du gain³. » Enfin, la dernière phase de leur carrière est décrite par Hommaire de Hell, qui trouva « qu'aujourd'hui, on se souvient à peine du but premier de leur établissement, et que la colonie de Karas, essentiellement agricole, ne pense plus à autre chose qu'à s'enrichir aux dépens des étrangers attirés au Caucase par les eaux minérales⁴. » Si les Russes n'ont même pas l'idée d'un missionnaire apôtre, les protestants, leurs dignes émules, ne peuvent le leur reprocher.

Il est vrai que dans les environs d'Astrakhan, le protestantisme a essayé ce que le panslavisme n'avait pu effectuer, mais sans autre résultat que de montrer qu'une forme de religion humaine est aussi impuissante qu'une autre. « La réception faite aux mis-

ch. xx, p. 272. Cf. *Oriental and Western Siberia*, par J. W. Atkinson, ch. xxii, p. 283.

¹ *The Baltic*, etc., ch. viii, p. 114 ; ch. x, p. 158 ; ch. xi, p. 194.

² *Biblical Researches in Russia*, par E. Henderson, ch. xvii, p. 412 ; ch. xx, p. 447.

³ *Voyage au mont Caucase et en Géorgie*, par M. Jules Klaproth, ch. x, p. 261.

⁴ *Les Steppes de la mer Caspienne*, tome II, ch. vii, p. 206.

sionnaires
d'être en-
avec moq-
ils les ont
tendue un
nait déjà,
églises ar-
temple pro-

Nous so-
mais il faut
sante, avan-
l'observe le
naires et d'a-
de la Russie
vernement
sions russes
autre région
Latham, de
Tschuvashs
de ces tribu-
maîtres, mal-
la ville mêm-
l'immense po-
khan, reste t-
russe ou ad-
nombre de q-
de christianis-
majorité, com-
ce que leurs
à l'empire mo-

L'incapacit-
cœurs est atte-
d'années, la p-
prolongée. Un
depuis longte-
sion de christ-
russe, pour lu-

¹ *Biblical Researches*.

² Schmitzler, *la*

³ *Kazan, the an-*
ch. iv, p. 155.

⁴ Latham, ch. xx

sionnaires écossais par les Tartares, relate Henderson, fut loin d'être encourageante... Quelquefois ils recevaient leurs paroles avec moquerie; ils les ont hués avec la plus extrême rudesse, et ils les ont chassés¹. » C'est aussi un curieux spécimen de la prétendue unité religieuse en Russie, qu'en 1835, Astrakhan contenait déjà, outre les églises gréco-russes, quinze mosquées, deux églises arméniennes, une église et un couvent catholiques, un temple protestant et une pagode hindoue².

Nous sommes maintenant arrivés à l'embouchure du Volga, mais il faut retourner à Kazan, ancienne capitale d'une nation puissante, avant de continuer notre voyage à l'est. Kazan, comme l'observe le docteur Latham, est « la grande pépinière de missionnaires et d'agitateurs en faveur des desseins religieux et politiques de la Russie dans la direction de l'est. » Toutefois, dans ce gouvernement et sur tout le cours du Volga, les projets des missions russes ont été au moins aussi infructueux que dans aucune autre région de l'empire. M. Turnerelli confirme les assertions de Latham, de Scott et d'Oliphant sur le paganisme des Tsherimis, des Tschuvashs et d'autres prétendus convertis³; la grande majorité de ces tribus n'affecte même pas de professer la religion de leurs maîtres, malgré les motifs puissants qui leur sont présentés. Dans la ville même de Kazan, il y a près de vingt mille mahométans, et l'immense population tartare de tout le pays, aussi loin qu'Astrakhan, reste tout à fait en dehors de l'influence de l'enseignement russe ou adopte, comme l'ont fait les Tartares *Tschulim*, au nombre de quinze mille, et quelques *Nogays*, un horrible mélange de christianisme, d'islamisme et de chamanisme⁴. Mais la grande majorité, comme s'accordent à le dire tous les témoins, est juste ce que leurs ancêtres étaient avant l'annexion du Khanat de Kazan à l'empire moscovite.

L'incapacité radicale de la part du clergé russe de toucher les cœurs est attestée par des faits innombrables. Il y a une vingtaine d'années, la province de Kazan souffrit beaucoup d'une sécheresse prolongée. Une peuplade assez nombreuse du nom de Mordva, qui depuis longtemps s'était *russifiée*, c'est-à-dire qui faisait profession de christianisme, envoya une députation à son curé, prêtre russe, pour lui demander la permission d'offrir un sacrifice selon

¹ *Biblical Researches*, ch. xviii, p. 431.

² Schmitzler, *la Russie*. e.c., livre II, ch. iii, p. 609.

³ *Kazan, the ancient Capital of the Tartar Khans*, par G. T. Turnerelli, vol. II, ch. iv, p. 155.

⁴ Latham, ch. xxiii, p. 258.

l'ancien rite, afin d'obtenir de la pluie. Le pope eut toutes les peines du monde à les détourner de leur dessein, et il ne put y parvenir qu'en employant l'*ultima ratio*, la police¹.

Au mois de février 1864, le pope d'une grande paroisse de cette même province de Kazan arriva dans un village tartare pour communiquer à ses habitants chrétiens et mahométans un règlement de l'administration concernant l'emploi du blé qui, l'année précédente ayant été de mauvaise qualité, avait engendré des maladies dangereuses. Il fit rassembler une quarantaine de Tartares des deux religions, et après leur avoir donné lecture du règlement, il proposa au prêtre mahométan, que les Tartares appellent Moulla, une conférence sur la religion. La conférence fut acceptée et le pope développa les preuves de la divinité de la religion chrétienne. Le Moulla écouta sans interruption, et lorsque le pope eut fini, prié de donner à son tour ses arguments en faveur du mahométisme, il lui adressa ces paroles : « Non, mon père, je n'en ferai rien ; vous vous êtes trop hâté de nous instruire et de prétendre nous prouver que notre foi est mauvaise. Vous devriez d'abord enseigner votre religion à vos paroissiens. Je ne parle pas de ceux-ci, continua-t-il en montrant les Tartares baptisés qui se trouvaient là, ils nous ont quitté, cependant ils ne sont point avec vous. Je parle de vos paroissiens russes ; ils ne connaissent pas leur religion, et ne savent même pas prononcer comme il faut le nom de Jésus. Ne voudriez-vous pas plutôt désigner un de vos Russes pour le comparer avec un des miens, et vous assurer par là qui saura le mieux sa religion. » Le prêtre russe n'accepta pas la proposition et la conférence n'eut pas lieu².

Les Tartares de cette province sont au nombre de sept cent mille, zélés musulmans³.

Voici l'appréciation du clergé russe de cette contrée par un intrépide voyageur anglais, en 1865 : « Un Moulla, du pays des Kalmuks, m'assurait que tous les popes sont des imposteurs ; ils font tout pour de l'argent et rien pour l'amour de Dieu⁴ ; » « l'ivrognerie du clergé russe se fait particulièrement remarquer chez les dignitaires de cette Église⁵. »

Les Cosaques du Don, chez qui de Hell a trouvé des marques d'un profond sentiment religieux, se regardent comme « vrais

¹ *La Revue orthodoxe*, mars 1865, p. 157, Moscou.

² *Le Jour*, 11 avril 1864, n° 15, Moscou.

³ *The Races of the Old World*, par Ch. Brace, ch. xiv, p. 132 (1865).

⁴ *Tartar Steppes and their Inhabitants*, par M. Atkinson, ch. iv, p. 131.

⁵ *Ibid.*, ch. xiv, p. 293.

croyants, qu'une lég une très-gr parlant de « Des miss du dernier la force n'd Quelques-u tendus chr redoutables bortsy et les abandonné environ. V gouverneme tenant les d cette classe M. de Custin sions religie

Les Ossét quante mille de christian de Géorgie, ont en partie certains avan ont été nomm rentes¹, » da peints par le chrétiens en thausen, sont ment. Ils offi dans des bosc russe n'a fait Klaproth, ent

Bodenstedt ainsi des Géor l'influence ru usages et les cles dans ce p

¹ *The Steppes*, c

² Latham, ch. v

³ *Life and Moun*

⁴ *Trans-Caucas*

croyants, » en opposition aux membres de l'Église officielle, « parce qu'une légère différence dans le texte de leur Bible en a occasionné une très-grande dans leurs sentiments religieux. » Le même auteur, parlant des *Kalmouks* sur les rives du Kouma, s'exprime ainsi : « Des missionnaires russes ont essayé de les convertir vers la fin du dernier siècle ; mais ces tentatives de prosélytisme basées sur la force n'ont pas eu de résultats et n'ont créé que des rebelles. » Quelques-uns consentirent à se laisser baptiser, mais « ces prétendus chrétiens sont, avec les Turcomans, les habitants les plus redoutables des steppes¹. » Suivant le même auteur, les *Doukobortsy* et les *Molokani*, ces derniers au nombre d'un million, n'ont abandonné la religion de leurs ancêtres que depuis soixante ans environ. Violamment transportés dans la nouvelle Russie par le gouvernement « alarmé de leurs doctrines, » ils professent maintenant les dogmes fanatiques des Mennonites, et appartiennent à cette classe dangereuse dont l'accroissement rapide a suggéré à M. de Custine cette pensée : « L'empire russe périra par les divisions religieuses. »

Les *Ossets*, au versant oriental du Caucase, au nombre de cinquante mille environ, « ont pour religion un mélange de judaïsme, de christianisme, de mahométisme et de paganisme². » Les *Ossets* de Géorgie, « devenus sujets de la Russie depuis leur annexion, ont en partie adopté une espèce de christianisme nominal. Pour certains avantages attachés à la conversion, les mêmes prosélytes ont été nombre de fois enregistrés sous des appellations différentes³, » dans le genre des baptêmes anglicans de Ceylan, décrits par le révérend M. Percival. « La majorité des Ossets, chrétiens en apparence et appartenant à l'Église grecque, dit Haxthausen, sont par le fait à demi-païens ; plusieurs le sont ouvertement. Ils offrent des sacrifices de pain et de viande sur des autels dans des bosquets sacrés⁴. » Ces Ossets, dont l'entrée dans l'Église russe n'a fait qu'aggraver les malheurs, étaient autrefois, d'après Klaproth, entièrement chrétiens.

Bodenstedt, dans un ouvrage recommandé par Humboldt, parle ainsi des *Géorgiens* en général : « On ne saurait croire combien l'influence russe est ruineuse, et combien elle démoralise. Les usages et les coutumes particulières, qui ont tenu depuis des siècles dans ce pays la place de lois, s'évanouissent devant ces étran-

¹ *I. Steppes*, etc., tome I, ch. xiv, p. 20; ch. xviii, p. 545; tome II, ch. iv, p. 95.

² Latham, ch. xxix, p. 501.

³ *Life and Manners in Persia*, par lady Shiel, p. 54.

⁴ *Trans-Caucasia*, p. 595.

gers intrus, sans être remplacés par rien de meilleur... Les Russes ne peuvent que multiplier les maux et les charges du peuple, sans lui donner un contrepoids moral. Les seules choses qu'ils apportent avec eux dans les pays conquis sont de nouvelles mesures coercitives, de nouvelles formes de tromperies, de fausseté, et d'abus de religion pour des raisons de police. » En *Circassie*, remarque le même écrivain, « les Russes ont rendu le christianisme odieux¹. »

Selon M. Spencer, « les Russes ont commencé leurs premiers rapports avec le *Caucase* sous le masque d'offres de protection, d'un commerce d'amitié, et du désir d'apprendre au peuple les vérités du christianisme ; » le seul résultat de leur présence a été de « réduire en déserts leurs prairies autrefois si fertiles, et d'exciter en eux une haine mortelle » contre la religion que la Russie leur apprend à mépriser et à haïr². Les fatals effets de l'influence russe sur toutes les tribus caucasiennes qui lui sont soumises, sont attestés avec une unanimité saisissante par divers témoins. Les *Inguthes* reconnaissent le pouvoir de la Russie, mais la détestent. « Tous les efforts du gouvernement russe pour les attirer à embrasser les dogmes de l'Eglise grecque, ont échoué, » dit M. Spencer. « Les *Circassiens Kabardan*, jusqu'ici chrétiens (de l'Eglise russe), ont abandonné leur religion pour échapper à son contrôle, et se sont faits mahométans³. » Klaproth croit ces hommes descendants des colonies grecques du bas-empire ; et Latham remarque que « les ruines d'églises et de monastères chrétiens, même dans les parties non-chrétiennes du *Caucase*, sont nombreuses ; » cependant les traditions chrétiennes sont tellement éteintes parmi eux, que lorsque le colonel Poulett Cameron leur demandait la signification des croix que l'on trouve encore le long de leurs routes, « leur seule réponse était un insouciant *Allah billeer* (Dieu le sait)⁴. »

Quand « on donne à quelques *Lesgiens* le nom de chrétiens, ce terme équivaut à peu près à dire qu'ils sont des mahométans indifférents. » Les *Abazes*, au rapport de Klaproth, professaient aussi autrefois la religion grecque ; mais ils se firent musulmans en 1810⁵. Les *Karatchai* avaient déjà abandonné Photius pour Ma-

¹ *Life in the Caucasus and the East*, par Friedrich Bodenstedt, vol. I, p. 57 ; vol. II, p. 165, 175. Ed. Waddington.

² *Travels in the Western Caucasus*, par Edmond Spencer, esq., vol. I, ch. vin, p. 103 ; ch. xxix, p. 554.

³ *The Progress and present condition of Russia in the East*, ch. II, p. 20 ; 3^e édition.

⁴ *Personal Adventures*, etc., vol. I, ch. vi, p. 532.

⁵ *Voyage au mont Caucase*, ch. iv, p. 202, 225.

homet en 1
l'influence
nes : « Les
tribus *Abkh*
les *Karatch*
métans ; »
giens, les A

L'Eglise
l'apostasie,
fidie, a chas
à la religion
Compagnie
duire captif
leur prêcher
trouva une
comme dans
du *Caucase*.
grand linguis
la preuve en
dans le pays
Klaproth, au
gieux ; il se s
Mais les auto
faire des Rus
habituelle ; il
norée, le sam
vinces entière
population pa
fruits. La Ru
longtemps per
jusqu'à prése
flotter aujourd
par toutes les
rope, et non
intrigues ont l
Des milliers
vertis de nos j
Russie qu'ils c

¹ *Voyage au mont*

² *Biblical Researches*

³ *Histoire du royaume de Mouléou*, livre X

homet en 1782¹. Enfin, Henderson résume ainsi les résultats de l'influence des missions russes dans toutes les provinces caucasiennes : « Les *Tcherkesses*, la plupart des *Lesgiens*, les principales tribus *Abkhasiennes*, les *Tcheitchenzi*, les *Nogais*, les *Kamaks*, et les *Karatchais*, » comptant plus d'un demi-million, « sont mahométans ; » « le reste des tribus caucasiennes, excepté les Géorgiens, les Arméniens et les Juifs, sont dans le paganisme². »

L'Église russe, peu satisfaite de pousser des races entières à l'apostasie, en ne leur montrant qu'immoralité, cruauté et perfidie, a chassé les seuls missionnaires qui auraient pu les gagner à la religion et à la civilisation. Dès 1612, le Père Szgoda, de la Compagnie de Jésus, s'était laissé prendre par les Tartares, et conduire captif en Crimée, dans l'espoir d'y trouver « l'occasion de leur prêcher l'Évangile³. » Près de deux siècles après, Klapproth trouva une communauté de Jésuites à Mozdok, exerçant leur zèle comme dans les autres pays, et occupés à évangéliser les tribus du Caucase. L'un d'eux, le Père Henri, s'attira l'admiration du grand linguiste par son ardeur et par son talent, dont il donna la preuve en prêchant couramment en Arménien, quoiqu'il ne fût dans le pays que depuis neuf mois. « Le gouvernement, observe Klapproth, aurait dû donner toutes les facilités possibles à ces religieux ; il se serait ainsi épargné une tâche pénible et coûteuse. » Mais les autorités à Saint-Petersbourg, qui désiraient seulement faire des Russes et non des chrétiens, s'en tinrent à leur politique habituelle ; ils y ont gagné le résultat ordinaire : la religion déshonorée, le sang versé, des trésors dépensés, la désolation de provinces entières qui auraient pu devenir la résidence fertile d'une population paisible et chrétienne ; sa ruineuse impiété porta ses fruits. La Russie, en restant catholique, serait arrivée, depuis longtemps peut-être, à cette unité religieuse et politique qu'elle a jusqu'à présent cherchée ; elle aurait peut-être vu son étendard flotter aujourd'hui sur les cimes du Bosphore ; elle aurait été saluée par toutes les nations chrétiennes comme la bienfaitrice de l'Europe, et non pas comme la conspiratrice impuissante dont les intrigues ont fait une ennemie pour tout le genre humain.

Des milliers d'Arméniens, comme nous l'avons vu, ont été convertis de nos jours par les missionnaires catholiques, mais c'est en Russie qu'ils ont trouvé l'adversaire le plus implacable. Suivant

¹ *Voyage au mont Caucase*, ch. II, p. 282.

² *Biblical Researches*, app., p. 558.

³ *Histoire du royaume de la Chersonèse Taurique*, par Mgr de Rohusz, archevêque de Mohilew, livre XVI, p. 577.

partout une politique aussi désastreuse qu'elle est criminelle, et aussi fatale aux vrais intérêts de l'empire qu'elle l'est à ceux de la religion, la Russie, assure M. Eugène Boré, « défend aux prêtres catholiques d'instruire les Arméniens qui ont passé sur son territoire, et interdit l'accès de tout prêtre étranger¹. » « Il est strictement défendu aux prêtres catholiques de faire des prosélytes dans la Trans-Caucasie, affirme le docteur Moritz Wagner. Un des Pères Capucins n'apprit que, s'ils avaient les coudées franches, ils pourraient convertir des centaines de montagnards païens et mahométans... Des multitudes de Suanétiens et d'Abkhasiens, dont la plupart étaient de vrais païens, avaient manifesté leur désir de recevoir le baptême au couvent de Kutais, mais on leur avait donné l'ordre de partir; car tout prêtre qui cherche à convertir un idolâtre au catholicisme romain est menacé de la transportation en Sibérie, système d'oppression et de contrainte, tel que jamais encore, autant que je puis savoir, un souverain n'en a inventé de pareil². »

Arrivés aux rives de la mer Noire, après être partis de celles de la Baltique, nous entendrons, dans la province la plus méridionale de l'empire, les mêmes récits que dans toutes les autres. Même « les Tartares de Crimée, dit M. Milner, quoique élevés, comme l'observe M. de Demidoff, par leurs dominateurs³, ont souffert dans leurs manières et dans leurs mœurs de leurs fréquentations avec les fripons de paysans russes, si notoirement abrutis par l'ivrognerie⁴. » Leur contact avec le clergé russe ne peut leur avoir été plus avantageux. M. Milner confirme pleinement les appréciations de M. de Hell sur « son ignorance jointe à la dégradation morale, et il mentionne, comme preuve de son abjecte servilité, que les aumôniers de la flotte de Sébastopol reçoivent une direction spéciale sur les points à traiter, dans leurs instructions aux matelots et aux marins; un officier assiste aux offices pour s'assurer si les ordres du commandant sont suivis! » Mais, comme le remarque de Hell, la religion n'a pas d'influence sur eux; » ils acceptent leur dégradation sans même en avoir conscience. « La paresse, l'ivrognerie et le fanatisme remplacent chez

¹ Correspondance et Mémoires d'un Voyageur en Orient, tome I, p. 404.

² Travels in Persia, etc., vol. II, ch. II, p. 204.

En 1875, le gouverneur de Tiflis, relate M. de Montalembert, envoya des agents de la police pour chasser de force les missionnaires Franciscains, qui, de fait, furent enveloppés dans une charrette. *The Monks of the West*, vol. II, p. 419 (édit. anglaise).

³ Travels in S. Russia, par M. Anatole de Demidoff, vol. II, p. 41.

⁴ The Crimea, etc., ch. ix, p. 509; ch. x, p. 567.

eux la foi, la Crimée, ment ils ont qu'ils ont ou Un fait en Le docteur Infut-Kaleh, quable que, Caraites aien la droiture, à la religion.

L'amiral W manière dont trionale. Il s'a exprimé le dés de tabac à fum tenait alors un longitude et au fixé, le peuple voir la cérémonie maintien très-c plonger trois fo (c'était au moi une foule de pr nullement néce prêtre, car le pr tchey pour s'exp prochain des fo d'un bond; mai pour se réchauff tabac! » Rien n jours grelottant assez, je n'en ve

¹ Les Steppes, etc.

² Travels and Ad

³ On sait que les R

⁴ Wrangell, tome I

« la foi, la bonté et la charité¹. » En attendant, les habitants de la Crimée restent attachés à la religion de leurs ancêtres; seulement ils ont cessé, à l'école des Russes, d'en imiter les vertus qu'ils ont oubliées.

Un fait encore terminera l'histoire de l'influence russe en Crimée. Le docteur Wolff, qui prêcha inutilement aux Juifs Caraites à Infut-Kaleh, fait en 1861 cette observation : « Il est très-remarquable que, malgré la défense du prosélytisme en Russie, ces Caraites aient converti, non par la prédication, mais par l'intégrité, la droiture, et l'honnêteté de leur conduite, beaucoup de Russes à la religion juive². »

RUSSIE D'ASIE.

L'amiral Wrangell, savant voyageur, cite un fait qui apprend la manière dont les Russes font des prosélytes dans la Sibérie septentrionale. Il s'agissait du baptême d'un jeune *Tchouktchy*, qui avait exprimé le désir d'embrasser la foi chrétienne pour quelques livres de tabac à fumer. La scène se passe au village d'Ostrovnoié, où se tenait alors une grande foire. Cet endroit se trouve au 496° de longitude et au 168° de latitude du méridien de Greenwich. Au jour fixé, le peuple se presse dans la petite église de Saint-Nicolas pour voir la cérémonie du baptême. Le néophyte était calme et son maintien très-convenable; mais, lorsque le moment arriva de se plonger trois fois dans les fonts baptismaux³ pleins d'eau froide (c'était au mois de mars), il branle légèrement la tête et avance une foule de propositions pour prouver que cette cérémonie n'était nullement nécessaire. Après de longues altercations avec l'interprète, car le prêtre ne connaissait pas assez la langue du *Tchouktchy* pour s'exprimer directement, notre néophyte céda, et s'approchant des fonts avec une répugnance marquée, il s'y élance d'un bond; mais il en sort aussitôt, et se met à courir dans l'église pour se réchauffer, en criant : « Donne-moi le tabac, donne-moi le tabac ! » Rien ne put le décider à continuer la cérémonie, et toujours grelottant et courant, il ne cessait de répéter : « Non, assez, assez, je n'en veux pas davantage ! donne-moi mon tabac⁴ ! »

¹ *Les Steppes*, etc., tome II, ch. xu, p. 377.

² *Travels and Adventures of Dr. Wolff*, ch. xu, p. 228.

³ On sait que les Russes et les Grecs administrent le baptême par immersion.

⁴ Wrangell, tome I, p. 345 et suiv. Édit. russe.

Les *Voguls*, dans les deux gouvernements de Perm et de Tobolsk, qui habitent le long de la chaîne des monts Ourals, invoquent dans toutes leurs expéditions les images sculptées de bêtes sauvages¹. Les *Ostiaks* qui comptent près de vingt mille âmes, et que l'on trouve principalement le long de l'Obi et sur les bords du golfe dans lequel le fleuve se jette, sont dépeints comme suit en 1852, par le colonel Szyrma, dont l'ouvrage a été publié sous la surveillance de la censure russe : « Jusqu'à présent, quoiqu'un nombre considérable d'Ostiaks ait été converti au christianisme, les néophytes n'ont pas discontinué le culte des vieux mélèses, reste de bosquets sacrés, très-vénérés de leurs ancêtres. » Un jour, le voyageur dont ce colonel Szyrma publie les notes, surprit dans une forêt, pratiquant leur culte idolâtrique, les Ostiaks qui « avaient accepté, ou plutôt qui avaient été forcés d'accepter le christianisme². »

Les *Samoièdes*, seconde grande tribu de cette partie de la Sibérie orientale, sont en général, d'après les mêmes auteurs, dans la même condition. Pas un effort n'avait été tenté avant 1850 pour les convertir. « Ils sont jusqu'à ce jour idolâtres et admettent les dogmes de leur ancienne religion chamanique. »

« Les Russes eux-mêmes, nous dit Latham, malgré leur profession de christianisme, ne refusent pas de croire aux pronostics des chamans. Des Russes de toutes les sectes les consultent fréquemment sur ce qui doit leur arriver dans les actes les plus importants de la vie, et ne doutent jamais de la vérité des révélations qui leur sont faites. » Dans ce cas, au lieu de païens devenant chrétiens, ce sont des chrétiens qui se convertissent au paganisme. Le censeur russe considérerait sans doute ce fait comme trop insignifiant pour être supprimé.

Le même écrivain parle d'un couple ostiak, qui vint à l'Eglise grecque de Beretov, sur le fleuve Obi, pour être marié. La cérémonie du baptême avait fait si peu d'impression sur eux « qu'ils avaient actuellement oublié leurs noms chrétiens. Toutes ces tribus, après leur conversion apparente, portent en évidence sur la poitrine une croix de cuivre, pour marquer leur adhésion au panslavisme, et dans leurs poches ils gardent le Shaitan. » Les *Koriaks*, nomades ou fixés dans les villages, « sont ou chamanistes, ou chrétiens ébauchés. » Les *Parenzi* et les *Kamenzi*, du golfe de Pendzinsk, sont chamanistes; les *Pallanzi* en partie païens, en partie chrétiens, si un tel nom peut être donné à des hommes du genre

¹ Latham, ch. xxiii, p. 251.

² *Revelations of Siberia*, éditée par le colonel Szyrma, vol. I, ch. ix, p. 147 et suiv.

Ostiak et
païens, au
l'Amour s
presque c
ostensible
leurs habi
Tungus ru
manistes p
Les *Goldi* s
ment mart
de l'Amour
missionnai
résultat, sa
par obéissa

Cependan
tion, » pré
et sainte d
qu'elles, on
ment des q
arraché au c
lations de la
charité, s'ex
d'apprécier
trop l'admire
et les soutien
intense de la
à la mer Pola

L'amiral V
baptême, et q
les adorateur
faut admettre
et qu'ils n'ont
christianisme
puissant, corp
dans le Labrad
mêlé à celui de
diffère à peine

¹ *The Russians a*

² Latham, ch. xx

³ Pietrowski, ch.

⁴ *Expedition to t*

⁵ Latham, ch. xx

Ostiak et Samoïède. Les *Olutoriens* sont encore plus ouvertement païens, au rapport de Ravenstein en 1861. « Les *Oronchons* de l'Amour supérieur sont chrétiens de nom, mais ils s'adonnent presque chaque nuit aux pratiques du chamanisme, et, quoique ostensiblement membres de l'Église gréco-russe, ils conservent dans leurs habitations « des idoles faites de bois et de fourrures¹. » Les *Tungus* russes, composés de diverses tribus, « sont en général chamanistes plutôt que bouddhistes, » comme les *Tungus* chinois². Les *Goldi* sont chamanistes, ainsi que les *Giliaks* qui ont dernièrement martyrisé l'abbé de la Brunière venu évangéliser la région de l'Amour. L'Église russe n'a pas de martyrs, et ses soi-disant missionnaires entreprennent l'œuvre dont nous venons de voir le résultat, sans autre mobile que les soldats qui les accompagnent, et par obéissance à la même autorité.

Cependant les vrais missionnaires, « sans argent, sans rétribution, » prêcheraient volontiers à ces malheureuses tribus la pure et sainte doctrine que des millions d'hommes, aussi dégradés qu'elles, ont autrefois reçue. Nous pouvons le conclure du dévouement des quatre prêtres polonais, qui, avec un consentement arraché au czar, portent à leurs frères exilés en Sibérie les consolations de la religion. Un homme qui a ressenti les effets de leur charité, s'exprime en ces termes : « Un chrétien ne peut manquer d'apprécier le dévouement de ces pauvres prêtres. On ne saurait trop l'admirer ; il les accompagne dans leurs voyages incessants, et les soutient quand, dans leurs traîneaux, ils affrontent le froid intense de la Sibérie, de Tobolsk à Kamshatka, et de Mertchinsk à la mer Polaire³. »

L'amiral Wrangell dit des *Tschuktshi* qui avaient tous reçu le baptême, et qui étaient réputés convertis par l'Église russe, comme les adorateurs du démon le sont à Ceylan par les anglicans : « Il faut admettre qu'ils sont aussi complètement païens que jamais, et qu'ils n'ont pas la plus légère idée des doctrines et de l'esprit du christianisme⁴. » Enfin, les *Aleutiens*, peuple « beaucoup plus puissant, corporellement et mentalement, » que ceux de leur race dans le Labrador et le Groënland, et dont « le sang est largement mêlé à celui des Russes, ont été convertis à un christianisme qui diffère à peine du paganisme⁵. »

¹ *The Russians on the Amur*, ch. xx, p. 551.

² Latham, ch. xxv, p. 243 ; ch. xxv, p. 268.

³ Pietrowski, ch. v, p. 102.

⁴ *Expedition to the Polar Sea*, par l'amiral Wrangell, ch. vi, p. 121.

⁵ Latham, ch. xxvi, p. 280.

La mission russe établie il y a peu d'années dans les montagnes de l'Altai, *Sibérie méridionale*, habitées par des Tartares et des Mongols qui professent le chamanisme, culte idolâtrique de la nature extérieure, est également stérile. S'il faut en croire le compte-rendu du chef de la mission, le nombre des néophytes pour les six dernières années monte à cent cinquante hommes et quatre cent vingt-trois femmes. La *Revue orthodoxe* va nous donner des détails.

« L'Église russe orthodoxe s'est toujours occupée de la conversion à la foi des peuplades non chrétiennes. Les missions se continuent jusqu'à présent, surtout en Sibérie, où des millions d'hommes à moitié sauvages reçoivent le baptême et sont un témoignage vivant du zèle fructueux des missionnaires russes. Ces conversions ont, comme on le sait, un caractère tout extérieur, de pure forme. Ceux-là mêmes qui font depuis longtemps profession du christianisme, et qui accomplissent fidèlement toutes les prescriptions du culte, continuent à professer une double foi, leur ancienne religion ne cessant pas d'occuper toutes leurs pensées et de s'unir d'une manière étrange avec le culte chrétien¹. »

Il est vrai que les habitants de ces contrées ne repoussent pas le christianisme; rien d'étonnant, puisque le gouvernement décharge tout nouveau baptisé de l'obligation de payer les impôts pendant trois années consécutives².

Un ouvrage en plusieurs volumes parut à Moscou en 1810, sous ce titre : *Histoire de la hiérarchie russe*, par Ambroise, recteur du séminaire de Novgorod et abbé du monastère de Saint-Antoine. Il contient un rapport curieux sur la mission russe en Chine. D'après cet auteur, les relations commerciales et diplomatiques entre la Russie et la Chine commencèrent d'une manière régulière en 1675, par une ambassade qui fut envoyée à Pékin par le czar Alexis, père de Pierre le Grand. L'auteur observe qu'en 1810, cent trente-cinq ans après la fondation de la mission, « à peine quelques Chinois portaient-ils le nom de chrétiens, et presque tous les anciens convertis étaient retournés à l'idolâtrie³. »

Cette mission russe n'a fait depuis lors aucun progrès, comme le prouvent les relations officielles publiées en 1865 dans le but d'en constater les fruits. Les *Annales diocésaines d'Irkoutsk* (Sibérie) publient un article, reproduit par la *Revue orthodoxe* dans son numéro de juillet 1865, p. 194, par lequel on peut voir en

¹ La *Revue orthodoxe*, mars 1863, p. 156, 157. Moscou.

² Voir la *Lecture chrétienne*, journal rédigé par l'Académie ecclésiastique de Saint-Petersbourg, mars 1862, p. 409.

³ *Histoire de la hiérarchie russe*, vol. II, p. 185.

quoi con-
russe da-

On vi-
bâtir une
cinquant
chrétien
certain C
Daniel. Il
sion russe
son villag
les amen
toutes ses
notre jour
près la mi
propre con
faire parta
la mission

En 1861
mission ru
pagande¹.
non pas en
récit de cet
rapporte qu
prince Gag
plus légère
nisme². »

Entin si
tenus par la
nous l'appre
pasteurs chr
dant, une é
communiqué
dans cet im
de moines da
de la terre;
jour, ont-ils
l'histoire d'u
les aspects d

¹ The Russian

² Journal d'un

Mémoires de la

³ Sinai and P

quoi consiste et à quoi se réduit le zèle apostolique de la mission russe dans le Céleste-Empire. Le voici en abrégé :

On vient de prendre la résolution, nous raconte l'article, de bâtir une petite église *orthodoxe* dans le village de Doun-Dinn, à cinquante kilomètres de Pékin, où il y a une dizaine de familles chrétiennes nouvellement converties. Ce sont des descendants d'un certain Chinois baptisé à la fin du dernier siècle sous le nom de Daniel. Il servait *en qualité de domestique* à la maison que la mission russe occupait dans la capitale. Il se maria et retourna dans son village. Ses enfants mâles furent tous baptisés à Pékin, où il les amenait dans ce but; mais ce « fervent chrétien » laissa toutes ses filles rester idolâtres. Son intention, dit naïvement notre journal, était de procurer à ses fils des places de serviteur près la mission russe. Ce motif intéressé explique parfaitement sa propre conversion, et la raison pour laquelle il ne crut pas devoir faire partager son honneur à ses filles; elles n'avaient rien à faire à la mission russe de Pékin.

En 1861, Ravenstein nous avait assuré, que « les membres de la mission russe à Pékin ne se sont jamais livrés à une œuvre de propagande¹. » Une fois, il est vrai, les agents ont converti une tribu, non pas en Chine, mais sur leur chemin en s'y rendant. Voici leur récit de cet événement : Laurent Lange, envoyé en 1715 à Pékin, rapporte que la tribu en question avait été baptisée par l'ordre du prince Gagarin, et il ajoute franchement : « Mais ils n'ont pas la plus légère idée de la différence entre le christianisme et le paganisme². »

Enfin si nous voulons savoir ce que font les moines grecs entretenus par la Russie au sommet du mont Sinaï, le docteur Stanly va nous l'apprendre : « Le couvent du mont Sinaï est une colonie de pasteurs chrétiens établie au milieu des païens; à peine, cependant, une étincelle de civilisation ou de christianisme a-t-elle été communiquée, au dire de l'histoire, à une seule tribu ou famille dans cet immense désert. C'est une colonie de Grecs, d'Européens, de moines dans un des lieux les plus intéressants et les plus sacrés de la terre; à peine, depuis l'époque de leur fondation jusqu'à ce jour, ont-ils enrichi d'un seul fait la géographie, la géologie ou l'histoire d'un pays qui a été soumis à leur investigation sous tous les aspects depuis treize siècles³. »

¹ *The Russians on the Amur*, par T. G. Ravenstein, ch. ix, p. 72.

² *Journal d'un Voyageur en Chine*, par Laurent Lange, p. 95. Voir aussi *Nouveaux Mémoires de la Moscovie*, tome I, p. 105.

³ *Sinai and Palestine*, par Arthur Penrhyn Stanley, p. 56.

Nous connaissons maintenant, par des témoins nombreux et impartiaux, l'influence de l'Église russe sur les pays qu'elle domine. Du golfe de Finlande au détroit de Behring, du cercle polaire à la mer Caspienne, partout cette Église est également stérile. Loin de chercher à répandre la lumière de l'Évangile dans les terres lointaines, elle regarde avec indifférence les nations païennes qui périssent dans ses propres limites. Si parfois elle leur impose le baptême, c'est dans un but tout politique.

À la faveur de la paix générale, au commencement du christianisme, la vérité se répandit avec une rapidité prodigieuse. Dans l'empire russe, plus étendu que le monde romain, ordinairement aussi paisible que du temps d'Auguste; dans cet empire qui comprend toutes les religions du globe, avec une partie de la nation déjà chrétienne, le christianisme reste stationnaire. Nous ne sommes pas les seuls à faire cette remarque. Les journaux et les publicistes russes nous la suggèrent; nous serons moins sévère que la plupart d'entre eux. Nous trouvons au moins en Russie un missionnaire : l'Empereur.

Dans les meilleures intentions, sans doute, il fait de grands sacrifices pour répandre la religion qu'il appelle orthodoxe. Mais comme il ne peut entrer dans tous les détails, vu sa condition humaine, il ne faut pas être trop exigeant. Puisqu'il est avant tout chef suprême de la force militaire, rien d'étonnant qu'il traite les conversions militairement. De cette façon, il a, quand il lui plaît, des convertis de parade, mais dont le cœur n'est pas attaché à la nouvelle Église. Voilà, pensons-nous, de quoi se plaignent les publicistes russes.

On comprend, en effet, que pour une conversion véritable, il faut prendre les gens *un à un*. Les Russes trouvent cela incommode. De là, en excluant la charité, cette confiance absolue dans leur empereur, dont ils font plus qu'un Dieu. Le Ciel nous laisse libres; ils se font esclaves. Le Ciel demande notre coopération: ils laissent agir un seul homme. Le fait est qu'avec cette théorie, dans l'empire russe, le païen reste païen, le bouddhiste reste bouddhiste, et le sectaire reste raskolnik. Les publicistes ont compris ce côté fâcheux, ils ne savent comment y porter remède.

« Nous, Russes, s'écrie en août 1862 M. Philippof, qui avons l'indépendance, la richesse, devons-nous négliger l'œuvre des missions? » Non certainement. Un autre Russe reconnaît que c'est « un devoir rigoureux. » Aussi M. Philippof ajoute-t-il avec justesse : « Qui pourrait désormais respecter une Église dénuée d'activité et

d'initiative
ecclésiasti
apprend e
d'un zèle
bout du m
catholique
en lui don
Un autre P
1864 dans
temps per
seront env
les nations
gétique. »
fait jusqu'e
d'autant qu
chiffres, « l
L'auteur ru
la répandre
jusqu'en 18

Avant de
songer à l'a
voulez-vous
nis par des
religion, qu
mun avec v
niennes, syr
qui vous rend
lité, immora

Si vous dé
de vos mahon
admettant les
reconnaissez
jamais la fang
leur concours
mépris, » en v

La seule in
Sœurs de char
vent pour pé
sauvage, c'est

¹ Ruski Viestnik

² Lecture chrét

d'initiative? ¹. » Un troisième, dans la *Lecture chrétienne*, journal ecclésiastique de Saint-Petersbourg, parlant des îles grecques, nous apprend en novembre 1863, que « le clergé catholique fait preuve d'un zèle prodigieux ². » Il eût pu appliquer cette remarque d'un bout du monde à l'autre. Pour cela, il suffit de laisser au prêtre catholique la tolérance de vivre et d'agir sur un point quelconque, en lui donnant à peine ce qu'il faut pour ne pas mourir de faim. Un autre Russe, très-bien intentionné, veut absolument, en avril 1864 dans l'*Union chrétienne* qui se publie à Paris, réparer le temps perdu par une grande organisation d'apôtres. « Les uns seront envoyés vers les nations non chrétiennes, les autres vers les nations déjà chrétiennes, mais qui ont corrompu la vérité évangélique. » On ne saurait mieux penser ; mais après n'avoir rien fait jusqu'en 1864, ce projet, il faut l'avouer, est légèrement tardif ; d'autant que depuis le même nombre d'années indiquées par ces chiffres, « le clergé catholique fait preuve d'un zèle prodigieux. » L'auteur russe donne même pour *signe de la vérité* le goût de la répandre. L'erreur aurait-elle donc régné dans l'Église russe jusqu'en 1864 ?

Avant de vouloir porter la lumière, ne faudrait-il pas d'abord songer à l'acquérir ? Il ne vous manque qu'une chose, la vie. Que voulez-vous faire d'un cadavre ? En adoucissant les termes fournis par des ministres protestants et des voyageurs de la même religion, qui ont tout intérêt à vous ménager, vous avez de commun avec vos sœurs les Églises schismatiques grecques, arméniennes, syriaques, coptes, etc., quatre caractères bien marqués qui vous rendent partout inféconds : « *Servilisme, ignorance, vénalité, immoralité.* »

Si vous désirez la conversion de vos païens, de vos bouddhistes, de vos mahométans, rien de plus facile avec l'ordre matériel, en admettant les hommes à qui le Ciel a départi la spécialité que vous reconnaissez de faire des convertis. Sans eux vous ne remuerez jamais la fange. Ce livre tout entier en est la preuve. Si vous rejetez leur concours, « vous vous exposez, comme l'a dit un des vôtres, au mépris, » en voulant un but sans prendre les moyens de l'atteindre.

La seule intrigue à l'usage du missionnaire catholique et des Sœurs de charité, c'est le sacrifice. La seule arme dont ils se servent pour pénétrer jusqu'au cœur de l'homme déchu, civilisé ou sauvage, c'est le dévouement poussé jusqu'à l'héroïsme.

¹ *Ruski Viestnik*, août 1862.

² *Lecture chrétienne*, novembre 1863, p. 558.

LES RUTHÈNES-UNIS DEVENUS GRÉCO-RUSSES.

Après avoir indiqué les échecs des Russes chez les idolâtres, les bouddhistes, les mahométans de leur empire, il faut au moins signaler leurs victoires. Si leurs auteurs ne s'en vantent guère, elles sont écrites en caractères difficiles à effacer. Nous voulons parler de conversions en masse opérées en Lithuanie et dans la Russie Blanche sur les Ruthènes-Unis; il est curieux d'en suivre les opérations préparatoires.

Aux premières pages de son livre *l'Église catholique en Pologne*, le révérend Père Lescœur s'exprime en ces termes : « Nous n'ignorons pas que plusieurs des faits dont nous parlerons ont donné lieu à des démentis venus de haut; mais, sur la plupart, la lumière est déjà faite, et, quant aux autres, nos renseignements sont puisés à des sources tellement respectables et d'une authenticité à nos yeux si évidente, que nous n'hésitons pas à dire que toute dénégation, si elle se produit, sera certainement une imposture de plus¹. »

Avec cet auteur pour guide nous allons indiquer la méthode suivie par le gouvernement russe pour faire entrer, dans le schisme, des populations catholiques.

Dans les stipulations expresses du traité de 1775, lors du premier partage, il y avait (à l'article VI) promesse formelle de la part de la Russie et de la Prusse « de maintenir la religion catholique des deux rites dans les provinces cédées et d'en respecter les droits et les biens. » Une des premières marques d'autorité à l'égard de ses nouveaux sujets fut formulée en ces termes par Catherine II, « amie de la tolérance : » « Nous avons donné l'ordre à Maximilien Zelezniak, colonel des Zaporogues, de conduire en Pologne tous ses hommes, avec les cosaques du Don, pour détruire, avec la grâce de Dieu, tous les Polonais et les Juifs, qui sont traîtres à notre sainte religion : misérables assassins, hommes perfides, violateurs audacieux de toutes les lois; qui protègent la fausse religion des Juifs et oppriment un peuple fidèle et innocent. Nous ordonnons qu'une invasion en Pologne détruise pour jamais jusqu'à leur nom et leur race. » Conduits et excités au pillage par des popes fanatiques, les Zaporogues firent environ

¹ *L'Église catholique en Pologne*, par le R. P. Lescœur, p. 5 (1860).

deux cent
un immen
sous prés
étaient à pe
enlevées au
ment de pa
thodoxe. Un
fut le sulta
ments de co
mise d'Achr
Voici com
sa souverain
ses héritier
liques des d
privilèges...

Après s'être
cendiaire co
faveur de co
sous la cond
par d'indign
conquis nom
brasser le se
mis aux fers.
fut immense
quelques exc
sance moins

A la mort
cinq mille pa
et Kamienice,
millions le no
tholique.

Paul I^{er}, su
aux persécution
par le Souverain
tholique des d
sur le siège la
homme que sa
l'on poursuivai
teurs. Son amb
le maître absol
tique des ordre
des décrets du

deux cent mille victimes, hommes, femmes ou enfants, et, de plus, un immense butin, que les Russes eurent le soin de leur enlever sous prétexte de châtier leur cruauté. Les clauses de tolérance étaient à peine signées, que déjà plus de douze cents églises étaient enlevées aux grecs unis, et leurs prêtres forcés à signer l'engagement de passer, eux et leur troupeau, dans le sein de l'Église orthodoxe. Un seul souverain de l'Europe protesta avec le pape, ce fut le sultan Moustapha III. « *Le fer et le feu, voilà les instruments de conviction que vous avez employés...* » dit-il, par l'entremise d'Achmet Pacha son ministre.

Voici comme Bulgari, prélat russe, interpréta les intentions de sa souveraine qui, à chaque nouveau partage, promettait pour elle, ses héritiers et successeurs de maintenir à perpétuité les catholiques des deux rites dans la possession imperturbable de leurs privilèges... propriétés, églises, etc.

Après s'être annoncé à ses futures ouailles par un manifeste incendiaire contre l'union, et rempli de promesses de tout genre en faveur de ceux qui voudraient y renoncer, Bulgari fit marcher, sous la conduite de quelques popes, des bandes de soldats qui, par d'indignes violences, par la cruauté et la ruse, eurent bientôt conquis nombre de prosélytes. Les prêtres qui refusaient d'embrasser le schisme étaient aussitôt chassés avec leurs familles, ou mis aux fers. Le succès de la mission accomplie par de tels moyens fut immense; tout fut détruit, évêchés et monastères; il n'y eut quelques exceptions que pour le diocèse de Polock, grâce à l'obéissance moins rigide des gouverneurs de ces provinces.

A la mort de Catherine, après treize années de violence, sur cinq mille paroisses des diocèses unis de Kiew, Wladimir, Luck et Kamienice, il en restait deux cents à peine; et l'on évalue à sept millions le nombre des fidèles enlevés de cette façon à l'Église catholique.

Paul I^{er}, successeur de Catherine, mit fin, dès son avènement, aux persécutions, et un nonce apostolique, envoyé sur sa demande par le Souverain Pontife Pie VI, régla la situation de l'Église catholique des deux rites dans l'empire. Mais Catherine avait laissé sur le siège latin de Mohilev le prélat Siestrzencewicz, sa créature, homme que sa perversité avait fait choisir pour le but infernal que l'on poursuivait: La ruine de l'Église catholique par ses propres pasteurs. Son ambition n'eut d'égale que sa bassesse: il voulut devenir le maître absolu des Églises des deux rites. Désorganisation systématique des ordres religieux, falsification des brefs du pape et même des décrets du concile de Trente, protection ouvertement et publi-

quement accordée à la Société biblique... Siestrzenczewicz mit le comble à tous ses forfaits en persuadant à Paul I^{er}, puis à Alexandre, l'érection du trop fameux collège ecclésiastique catholique romain, siégeant à Saint-Petersbourg, à l'instar du Saint-Synode. On peut en lire les absurdes statuts dans l'ouvrage du P. Theiner. Cette institution livrait l'Eglise catholique au bon plaisir du pouvoir temporel, et ne lui laissait d'autres ressources que l'énergie de ses pasteurs et la vertu de ses enfants. Le Père Lescœur donne les détails de sa composition; on y voit figurer « des hommes sans conscience, sans religion et sans mœurs¹. » Depuis lors le Saint-Siège cessa d'être représenté à Pétersbourg.

En 1825, Nicolas monte sur le trône. Dès les premières années de son règne la politique de Catherine est remise en vigueur.

« Réaliser la triple unité religieuse, politique et nationale; dans un empire immense où tous les cultes, toutes les formes de gouvernement, tous les climats étaient représentés, établir à tout prix une unité contre nature, analogue à celle qui règne entre les soldats d'une armée moscovite, composée de vingt peuples divers, parlant cent dialectes, mais revêtus du même uniforme et tremblant sous le même bâton; pour y parvenir, tendre tous les ressorts d'une centralisation à outrance, qui ne recule jamais devant l'emploi de la force ni de la ruse, qu'aucun effort ne lasse, qu'aucun échec ne décourage: tel fut le but suprême poursuivi par Nicolas, pendant les trente ans que la Providence laissa dans ses mains le sceptre de fer qu'il semblait avoir reçu directement de Pierre le Grand². »

Ce fut en pleine paix, par un ukase du mois de février 1826, que Nicolas commença la guerre contre l'Eglise unie, que l'humanité de Paul et d'Alexandre I^{er} avait laissé relever. L'ukase du 22 avril 1828, antérieur de deux ans à l'insurrection polonaise, de onze ans à la chute définitive de l'Eglise unie, est la date de sa ruine. « Vrai modèle de cette persécution: savante qui, déguisée sous des formes administratives, est de toutes les tyrannies la plus cruelle, parce qu'elle est la plus minutieuse, la plus durable et la plus perfide. » Cet ukase, cité en partie par le Père Lescœur, instituait un collège ecclésiastique grec uni à l'instar du saint synode russe, avec intrusion forcée de personnes séculières et de dissidents dans l'administration des choses ecclésiastiques. C'était, comme le remarque Grégoire XVI dans la célèbre allocution du 22 juillet

¹ Lescœur, p. 20.

² Lescœur, p. 27.

1842, « un
ment russe a
se proposait
des ordres
sièges épisco
par leur gran
de Catherine
quand l'insur
pouvaient res
Russie; inter
ou rescrit de
contre quicon
interdiction a
communion le
actes exorbita
l'Eglise grecq
évêques, sava
telle est la mé

Catherine II
une latitude d
unis durent op
mines. L'agen
son propre pér
chaient son cri
borna, vu son
Voilà les moye
qu'on faisait c
retour de la co
plissait, comm
pour avoir pu
un exil volont
tous ceux qui s
forcés d'endure
« L'histoire enr
basiliennes de M
tout ce que l'ant
tourmentés pou
patiente effront
Rome¹. »

¹ Martyre de saint
Paris, 1846.

1842, « une dépendance presque totale imposée par le gouvernement russe aux évêques dans l'exercice de leur autorité, » but que se proposait l'empereur. « Suppression ou bouleversement complet des ordres religieux ; vacances systématiquement prolongées des sièges épiscopaux, et choix prémédité de personnes incapables, ou par leur grand âge ou par leur caractère moral, système renouvelé de Catherine II ; confiscations réitérées des biens des couvents ; puis quand l'insurrection polonaise eut enlevé tous les scrupules qui pouvaient rester, enlèvement de milliers d'enfants, déportés en Russie ; interdiction formelle de publier et de recevoir toute bulle ou rescrit de Rome ; renouvellement des peines les plus sévères contre quiconque aurait travaillé à la conversion d'un sujet russe ; interdiction aux prêtres latins de recevoir à la confession et à la communion les personnes qui ne leur sont pas connues ; tous ces actes exorbitants couronnés enfin par l'éclatante destruction de l'Église grecque unie, en 1839, au moyen de l'apostasie de trois évêques, savamment préparée par des machinations infernales, » telle est la méthode russe d'opérer des conversions.

Catherine II fut surpassée : on donna à ses ukases renouvelés une latitude d'application qu'elle ne soupçonnait pas : les prêtres unis durent opter entre le schisme ou la prison, les galères et les mines. L'agent principal de Nicolas, l'évêque Siemazko, trouva son propre père parmi ceux qui refusaient d'apostasier et lui reprochaient son crime. La générosité de l'évêque et de l'empereur se borna, vu son grand âge, à ne le pas faire trainer en Sibérie. Voilà les moyens de persuasion employés par les Russes. Tandis qu'on faisait célébrer partout, par des plumes vénales, l'heureux retour de la concorde religieuse, la Galicie autrichienne se remplissait, comme en 1795, des prêtres catholiques assez heureux pour avoir pu atteindre la frontière et échapper à la Sibérie par un exil volontaire. « Quant aux fidèles, écrit un témoin oculaire, tous ceux qui se montrent fermement attachés à leur culte sont forcés d'endurer des traitements que je n'essayerai pas de décrire. » « L'histoire enregistra pour toujours l'héroïsme de ces religieuses basilicennes de Minsk dont le long martyre égale, s'il ne le surpasse, tout ce que l'antiquité nous a appris de la générosité des chrétiens tourmentés pour la foi, et de la froide cruauté, de la ruse, de la patiente effronterie des scribes et des bourreaux de l'ancienne Rome¹. »

¹ *Martyre de sœur Irena-Macrina Mioczalska et de ses compagnes en Pologne.* Paris, 1840.

La mort de Nicolas fut le signal d'un soulagement universel dans toute l'étendue de l'empire. Les catholiques, se fiant à ce que la renommée publiait du nouvel empereur, commencèrent à respirer, et, « trompés par la ressemblance du nom, se crurent un instant revenus au règne équitable du premier Alexandre. » La publication du concordat de 1847, tenu secret par Nicolas, fut un appât jeté à la confiance publique. Il est resté lettre morte.

Sous Alexandre, comme sous Nicolas, les fonctionnaires de tous les ordres ont pleine licence dès qu'il s'agit de prévenir ou de ruiner l'influence catholique, fût-ce aux dépens des mœurs. On a calculé, par exemple, que chaque année environ cent mille sujets russes payent de leur vie le funeste abus des liqueurs fortes. En présence de ces lamentables résultats, des prêtres catholiques se crurent le droit d'introduire en Pologne ces sociétés de tempérance qui ont fait tant de bien à l'Irlande. L'initiative en est due au pieux évêque de Samogitie, Mgr Wolonczeski. Mais le noble prélat avait compté sans le gouvernement : prêcher la tempérance, c'était nuire aux revenus du trésor.

Les faits reproduits dans l'ouvrage du révérend Père Lescœur s'arrêtent à la fin de 1859. Depuis lors, les événements ont marché. Ils suivent en Russie une direction à part. Les progrès chez elle se feraient vers la barbarie; l'extrême Orient serait son modèle. Alexandre II, à l'exemple de son père, et par un excès de perfidie, puisqu'il a vu les suites de ses cruautés, veut par les mêmes moyens extirper le catholicisme. Les persécuteurs de la Chine et du Tong-King ont trouvé un rival; les mandataires de ses volontés seraient plutôt des mandarins que des gouverneurs: le ridicule dans les appareils ne serait même pas oublié.

Deux lettres, parvenues en 1859, et retraçant des faits qui ont acquis depuis la plus grande notoriété, vont nous servir de spécimen pour nous apprendre à connaître les procédés russes en pleine vigueur à l'heure présente.

MISSION DE DZIERNOWITZE.

Ruthénie Blanche, 6 juin 1858.

« Pendant l'été de 1857, les villageois catholiques de Dziernowitze, qui avaient souffert depuis longtemps de la brutalité des popes, confiants dans la bonté du nouveau czar, sollicitèrent la permission de pratiquer le catholicisme ostensiblement; ils alléguaient

qu'ils avaient l'aide de la ru
consenti à pr
savoir que leu
boutirait à au

« Ils ne se r
rant de 1858
ministre de l
du pape de l
apostat Luzins
l'évêque, comm
taire et civile.

« Dans les pr
du gouverneur
avec mission d
ganise une mis
de Nicolas. Les
s'empressent d
dissement en
parler des popes

« Dès que la
force armée, et
de coups de p
saient les quest
reur? qui a réd
Vincent, barbie
effet, le moral
les dents, on le
semaines sans
Witebsk pour
l'évêque Luzins
mis au rang de
découvrir les b
comble. On mal
mourut le lende

« N'ayant pu
a savoir où et c
l'essor. Ils s'abs
la plus voisine,
mission n'ayant
grand complet d
endroit d'avoir c

qu'ils avaient été enrôlés sous la bannière de la foi orthodoxe, à l'aide de la ruse et de la force, et qu'ils n'avaient jamais librement consenti à pratiquer cette foi. La commission des pétitions leur fit savoir que leur demande, n'étant même pas digne d'examen, n'aboutirait à aucun résultat.

« Ils ne se rebutèrent pas de ce premier échec ; aussi dans le courant de 1858, ils adressèrent une supplique à l'empereur et au ministre de l'intérieur. Cette démarche réveilla les appréhensions du pape de l'endroit. Il accuse ses paroissiens auprès de l'évêque apostat Luzinski de vouloir se détacher de l'Église orthodoxe, et l'évêque, comme d'habitude, appelle à son secours l'autorité militaire et civile.

« Dans les premiers jours d'avril, arrive à Dziernowitze un envoyé du gouverneur accompagné de l'archiprêtre, agent de Luzinski, avec mission de ramener ces âmes égarées. Sur-le-champ il s'organise une mission rappelant aux catholiques l'effrayante époque de Nicolas. Les autorités locales, escortées des agents de police, s'empressent d'arriver. On rassemble tous les soldats de l'arrondissement en congé, au nombre de quatre-vingts environ, sans parler des popes qui se groupèrent au nombre de quarante.

« Dès que la commission eut ainsi à ses ordres la police et la force armée, elle commença ses opérations. En les accompagnant de coups de poing et de coups de verges, les inquisiteurs posaient les questions suivantes : « Qui a conseillé d'écrire à l'empereur ? qui a rédigé ? qui a copié les pétitions ? Où sont les minutes ? Vincent, barbier du village, prit tout sur lui. Il soutenait, en effet, le moral de la paroisse. On le roua de coups, on lui brisa les dents, on le tortura au point qu'il fut, dans sa prison, plusieurs semaines sans connaissance. Quinze jours plus tard, on l'envoya à Witebsk pour comparaître devant le gouverneur de la province et l'évêque Luzinski ; enfin il fut condamné aux travaux forcés, et mis au rang des malfaiteurs. Sa maison, visitée dans le but de découvrir les brouillons des pétitions, fut bouleversée de fond en comble. On maltraita sa femme ; une autre femme de la maison mourut le lendemain par suite de traitements indignes.

« N'ayant pu découvrir qui avait écrit les pétitions, on chercha à savoir où et chez quels prêtres les paysans étaient allés se confesser. Ils s'abstinrent toujours de nommer les prêtres de l'église la plus voisine, desservie par les Dominicains de Zabialy. La commission n'ayant pas ajouté foi à leurs déclarations se rendit au grand complet dans cette ville, soupçonnant les Dominicains de cet endroit d'avoir confessé les villageois de Dziernowitze. Tout un moi-

fut employé à ces opérations préliminaires. Quelle que fût la force au service des popes, elle se trouva insuffisante pour contraindre les braves campagnards à retourner à la foi orthodoxe. En conséquence, arriva de Witebsk un colonel de gendarmerie nommé Losiew, avec quatre de ses gens ; il donna l'ordre à la police de rassembler le plus possible de soldats en congé qu'il fit loger chez les habitants du village, avec la recommandation de les engager à se convertir à la foi orthodoxe. De son côté, il convoqua partiellement les habitants du village de la maison seigneuriale pour les haranguer et leur vanter la religion du czar. Quant aux plus endurcis, il les fit hacher sous les verges.

« Les popes ne perdaient pas leur temps. Quand ils rencontraient un paysan isolé, ils l'entouraient, le criblaient de coups, le tiraient par les cheveux en lui criant : *accepte donc l'orthodoxie !* Le pauvre paysan, quand il parvenait à leur échapper, faisait le signe de la croix, persuadé que ces gens-là étaient de véritables démons.

« Ces révoltantes tentatives de conversion se prolongèrent jusque vers le milieu de mai, et dans l'espace de six semaines on ne parvint à convertir qu'un seul homme. Voyant l'inutilité des conférences partielles, le colonel Losiew donna l'ordre de rassembler tous les pères de famille et les chefs d'exploitation au nombre de quatre-vingts. Il se met en grand uniforme et enjoit à ses adjutants d'endosser les leurs et de ceindre leurs épées. Dans cet équipage de parade, tous sortent de la maison et se rendent dans la cour ; les popes les suivent de près et se rangent à leur suite. Le colonel prend alors la parole en ces termes :

« L'empereur, notre gracieux souverain, veut que vous soyez « tous orthodoxes. Pourquoi êtes-vous récalcitrants ? pourquoi ne « voulez-vous pas vous convertir ? »

« Le peuple répond : « Nous sommes tous fidèles sujets de l'em-
« pereur, nous payons l'impôt, nous fournissons des recrues à l'ar-
« mée, nous n'épargnons pas notre sang, mais nous n'abjurerons
« jamais la foi de nos pères. »

« Le colonel : « Vous vous révoltez donc, car vous vous opposez
« à la volonté de l'empereur ; qui est-ce qui vous pousse à la ré-
« volte ? Avouez les noms des meneurs ; de cette manière, une
« partie de vous restera libre, autrement vous passerez tous par
« le *knout* et serez envoyés en Sibérie ; vous ne reverrez plus ni
« vos femmes ni vos enfants. »

« Le peuple s'incline et répond : « Nous sommes tous des me-
« neurs, car nous sommes tous catholiques, nous sommes prêts à

« subir la Si
« notre croy

« Le colon
« embrassé l

« tats. »

« Le peupl

« gnez ne pas

« si deux com

« dans les rei

« une étable i

« refoulés de

« aux verroux

« les doigts à

« encore aujou

« Ici, le co

« chœur : « Mais

« vous vous m

« Le peuple

« ment nous a

« coups dans l

« la pointe d'

« ne nous étio

« L'archiprê

dit : « Je suis s

« comment n'è

« orthodoxe es

« Jésus-Christ ?

« Le peuple :

« L'archiprê

« barbe semblab

« de la même m

« d'habits semb

« est la seule vi

« Le peuple r

« barbe et les

« aux vôtres ; m

« n'abjurerons p

« C'est ainsi qu

qu'il serait diffic

rechercher d'abo

qu'elle éprouvait

ce crime de rébe

« subir la Sibérie et la mort même, mais nous n'abjurerons jamais notre croyance. »

« Le colonel : « Mais vous êtes déjà allés à l'église, et vous avez embrassé la foi orthodoxe, vous êtes donc aujourd'hui des apostats. »

« Le peuple s'incline de nouveau et répond : « Seigneur, daignez ne pas vous fâcher de ce que nous allons dire. Vous-même, si deux compagnies de soldats vous avaient poussé la baïonnette dans les reins, n'auriez-vous pas été obligé d'entrer même dans une étable immonde ? Qu'y a-t-il donc d'étonnant qu'on nous ait refoulés de la sorte dans l'église ? Et ceux qui étaient accrochés aux verroux et aux portes de l'église, ne leur a-t-on pas coupé les doigts à coups de sabre ou de hache ? Ces victimes existent encore aujourd'hui parmi nous. »

« Ici, le colonel se tut ; alors les popes se mirent à crier en chœur : « Mais plusieurs de vous ont communiqué, on dirait que vous vous moquez de notre croyance. »

« Le peuple répond : « Nous ne nous moquons pas ; mais comment nous administrait-on la communion ? En nous donnant des coups dans la mâchoire ou en nous introduisant entre les dents la pointe d'une épée ; et puis nous n'étions pas à jeun et nous ne nous étions pas confessés. »

« L'archiprêtre Humilew prit alors la parole d'un ton solennel et dit : « Je suis surpris de votre aveuglement et de votre ignorance ; comment n'êtes-vous pas encore convaincus que la sainte croyance orthodoxe est la seule vraie ? Savez-vous comment on peint Jésus-Christ ? »

« Le peuple : « Nous le savons. »

« L'archiprêtre : « Eh bien ! regardez, n'avons-nous pas une barbe semblable à la sienne, nos cheveux ne sont-ils pas peignés de la même manière que les siens, ne nous voyez-vous pas vêtus d'habits semblables à ceux de Jésus-Christ ? Donc notre croyance est la seule vraie. »

« Le peuple répond : « Nous savons que Jésus-Christ portait la barbe et les cheveux longs et peut-être des habits semblables aux vôtres ; mais cela n'a aucun rapport avec la foi, et nous n'abjurerons pas la nôtre. »

« C'est ainsi que se termina l'enquête. La commission, convaincue qu'il serait difficile de venir à bout des villageois, prit le parti de rechercher d'abord les causes de l'entêtement et de l'opposition qu'elle éprouvait, ainsi que de découvrir les véritables auteurs de ce crime de rébellion, ainsi qu'elle l'appelait. Le fait est que la

commission n'ayant pu aboutir, soit par ordre supérieur, soit de sa propre volonté, fatiguée par un mois et demi de travail, fit clore les opérations de son terrible tribunal, le 19 mai, et évacua enfin Dziernowitze. »

Une seconde lettre, datée du 1^{er} août, nous apprend quelle fut la décision de l'empereur.

« Ruthénie Blanche, 1^{er} août 1858.

« Dans le courant du mois de juin, le sénateur Stcherbinin, qui était en tournée d'inspection dans la province, reçut un ordre impérial de se rendre à Dziernowitze.

« L'arrivée d'un personnage aussi important fut annoncée pour le 12 juillet. Quelques jours auparavant, la police des villes voisines, les pristaves, le fiscal, le procureur et le colonel Losiew se rendirent sur les lieux. Ce dernier, en compagnie d'un des employés du sénateur, alla au couvent des Dominicains de Zabud, et exposa au supérieur sa lourde responsabilité pour avoir arraché à la foi orthodoxe toute une paroisse, et pour l'avoir confessée. Le seul moyen de préserver son couvent d'une suppression imminente était d'envoyer un de ses prêtres pour inviter le peuple de Dziernowitze à embrasser l'orthodoxie, ou, au moins, pour lui persuader que le sénateur attendu tenait la place de l'empereur lui-même. Le supérieur refusa, en faisant ressortir l'inconséquence d'une pareille démarche. Alors Losiew, tout hors de lui, vomit un flot d'insultes contre la religion catholique et ses prêtres ; il menaça le couvent de la perte des bonnes grâces de l'empereur, et reprocha l'ingratitude des religieux pour les bienfaits du gouvernement. Le supérieur répondit qu'il y renoncerait s'il fallait les conserver au prix d'une offense faite à Dieu.

« Le colonel : « Vous désobéissez donc à l'empereur ? »

« Le supérieur : « Nous obéissons à l'empereur, mais plus encore à Dieu ! » Là se termina la conversation, à la suite de laquelle les deux employés se rendirent à Dziernowitze, où, pendant trois jours, ils travaillèrent à préparer le peuple à recevoir l'expression de la volonté de l'empereur, par l'organe du sénateur.

« Le 12 juillet, le sénateur Stcherbinin arriva enfin à Dziernowitze, et avec lui six autres employés. Le peuple rassemblé les attendait. M. Stcherbinin se présenta en grand uniforme, entouré d'un nombreux cortège, salua gracieusement l'assemblée, et l'aborda avec ces paroles : « Chers enfants, vous avez prié notre « gracieux souverain, l'empereur Alexandre II, de vous permettre

« de rester
« à votre cor
« sur le trôn
« thodoxe, d
« obligations
« demande e
« savoir auss
« pereur est
« terre ; qui
« donc bien,
« pereur veut
« eh bien ! y
« Alors eut
aux yeux et e
« à l'empereu
« se rapporte
« pouvons pas
« le permettez
« le louaient
« l'orthodoxie,
— « Non, n
« pas à la volon
« gré, il faut
« ces Dominicain
« bientôt chass
« En ce mon
teur, sortirent d
« reur dans la p
avec respect : «
« que chacun d
« baise la main.
but on exigeait
plusieurs emplo
poussant, rudoy
est traîné devant
qu'aux genoux
baisers sa main. L
« Cet acte de s
acquiescement a
tation de la foi
cérémonie furen
ayant volontaire

« de rester catholiques ; eh bien, moi, en son nom, je viens porter
 « à votre connaissance que l'empereur Alexandre II, en montant
 « sur le trône de toutes les Russies, a juré de protéger la foi or-
 « thodoxe, de la soutenir et de la défendre. En conséquence, les
 « obligations du serment ne lui permettent pas d'agréer votre
 « demande et de vous autoriser à rester catholiques. Vous devez
 « savoir aussi que la volonté de l'empereur est sacrée, que l'em-
 « pereur est l'envoyé de Dieu. Dieu est au ciel, l'empereur sur la
 « terre ; qui désobéit à l'empereur désobéit à Dieu. Gardez-vous
 « donc bien, mes enfants, de vous opposer à cette volonté, l'em-
 « pereur veut, et Dieu le veut aussi, que vous soyez orthodoxes ;
 « eh bien ! y consentez-vous ? »

« Alors eut lieu une scène déchirante : le peuple, les larmes
 aux yeux et en sanglotant, criait : « Excellence, nous obéissons
 « à l'empereur, nous respectons sa volonté, en tout ce qui ne
 « se rapporte pas à notre conscience et à notre âme ; mais nous ne
 « pouvons pas abandonner notre foi. Permettez-nous, comme vous
 « le permettez aux juifs et aux luthériens, de louer Dieu comme
 « le louaient nos pères : car nous n'avons rien de commun avec
 « l'orthodoxie, nous n'en voulons pas. »

— « Non, mes enfants, ce n'est pas possible ; ne vous opposez
 « pas à la volonté de l'empereur et à celle de Dieu, bon gré mal
 « gré, il faut que vous soyez orthodoxes. N'écoutez pas surtout
 « ces Dominicains qui vous montent la tête et que nous allons
 « bientôt chasser. »

« En ce moment, du sein du cortège qui accompagnait le sénateur, sortirent ces paroles : « Vous n'avez pas encore salué l'empereur dans la personne de son sénateur. » Le peuple incline la tête avec respect : « Ce n'est pas cela, interrompent quelques employés : « que chacun de vous se jette aux pieds du sénateur et qu'il lui « baise la main. » Le peuple hésitait encore, ne sachant pas dans quel but on exigeait de lui une pareille démonstration, lorsque soudain plusieurs employés se précipitent au milieu du rassemblement, poussant, rudoyant ces malheureux ; chacun d'eux individuellement est traîné devant le sénateur ; là, on lui courbe d'abord la tête jusqu'aux genoux de l'envoyé d'Alexandre ; puis on lui ordonne de baisser sa main. Le sénateur, de son côté, embrasse la tête du patient.

« Cet acte de salutation et de baise-main fut considéré comme un acquiescement aux suggestions du sénateur, et comme une acceptation de la foi orthodoxe ! Tous ceux qui subirent cette perfide cérémonie furent immédiatement mis à part, et inscrits comme ayant volontairement embrassé l'orthodoxie.

« Pourtant il s'en trouva huit qui, s'étant doutés du piège, ne voulurent pas se soumettre à la cérémonie du salut ; on les enverma pour toute la journée dans une étable destinée aux animaux immondes. Ceci avait lieu le samedi. Dès que la liste fut dressée, le sénateur ordonna que tous les convertis se trouvassent le lendemain, c'est-à-dire le dimanche dans l'église, afin de recevoir la communion orthodoxe. En attendant, afin de témoigner aux villageois toute sa satisfaction, le sénateur leur fit don de cinq roubles en argent pour acheter de l'eau-de-vie. Mais le peuple s'étant remis promptement d'un premier mouvement de surprise, comprit le stratagème, renvoya l'argent au sénateur, et personne n'alla le lendemain à l'église.

« Cette conduite indigna le sénateur et tous ceux qui l'entendaient ; du moins affectaient-ils de ressentir une grande indignation ; et comme il fallait trouver absolument des coupables, on rejeta la faute sur les Dominicains de Zabialy, les accusant d'avoir influencé le peuple pendant la nuit, lorsqu'il se préparait à la communion du lendemain, et d'avoir détruit tout le bon résultat des travaux et du discours persuasif du sénateur. Malgré cela, le sénateur Stecherbinin déclara que l'empereur ne renoncerait jamais à ses desseins, que les villageois, portés sur la liste orthodoxe, à la suite du baise-main de la veille, seraient jugés et punis comme renégats : quant à ceux qui n'avaient pas voulu se soumettre à cette cérémonie, ils seraient mis au cachot, ou condamnés aux travaux forcés.

« Il ajouta qu'en cas de résistance, il ferait venir des gendarmes et plusieurs compagnies de soldats, comme il était arrivé quatorze ans auparavant. Ensuite ayant remis tous ses pouvoirs au colonel de gendarmerie Losiew, il quitta Dziernowitze le 15 juillet. Lors de son passage à Driza, il se rendit au couvent des dominicains de Zabialy. Il représenta au supérieur qu'en encourageant les paysans à rester fidèles à la religion catholique, ses religieux agissaient à l'encontre du gouvernement : qu'une propagande catholique était bonne dans tout autre pays, mais qu'en Russie, où Dieu et l'empereur étaient une seule et même chose, se déclarer contre la religion régnaute, c'était commettre un crime d'état et un sacrilège.

« Il leur dit ensuite qu'ils assumaient la plus terrible responsabilité, les menaça d'une disgrâce générale de l'empereur, et en particulier, pour chacun d'eux, d'une condamnation sans miséricorde, s'ils continuaient à paralyser les efforts de la commission de Dziernowitze.

« Le propriétaire, M. Korsak, seigneur de ce village, caractère

faible, ac-
tentatives
serva à Dr-
à son pass-
donnés qu-
devinssent
pria le sér-
rations de
Zarnowski

« Catho-
des vicissi-
subalterne
approfondi
choix des
fluence. Il
tion de Ste-
de deux ai-
du colonel
routes et se-
agents de p-
ce qui se pa-
tête des em-
propriétaire
l'inflexible
venir la fore-
au nom du
rait, s'atten-
pas s'expose
gereuse de l-
« leur disait
« cinq cents
« nera cinq
« verra en S-
« on ne vous
« dant, les
« outrageron-
« De plus,
combien il ét-
aux fers. Acc-
tives de l'év-
sa raison, il
nale, et finit

faible, accusé, quoique catholique, d'avoir favorisé les premières tentatives de conversion en 1843, prétexta une maladie et conserva à Driza, ville voisine, une attitude passive. Mais le sénateur à son passage lui ordonna d'aller en personne déclarer à ses subordonnés que la volonté de l'empereur et celle de Dieu étaient qu'ils devinssent schismatiques. Le propriétaire, vu son état de santé, pria le sénateur de l'exempter de paraître en personne aux opérations de la commission et offrit à sa place son fondé de pouvoir Zarnowski.

« Catholique comme son maître, Zarnowski avait éprouvé bien des vicissitudes ; il avait exercé, en sous-ordre, des emplois subalternes dans la police, et y avait acquis une connaissance approfondie des ruses de l'emploi. Habile, peu scrupuleux sur le choix des moyens, il jouissait dans les environs d'une grande influence. Il accepta la mission qu'on lui offrait, ainsi que les instructions de Stecherbinin et de Korsak, et, s'étant assuré du concours de deux aides : l'économe et le médecin, il se mit sous les ordres du colonel Losiew. Aussitôt après le départ du sénateur, toutes les routes et sentiers conduisant à Dziernowitze furent gardés par des agents de police, de manière que personne ne pût être instruit de ce qui se passait dans ce malheureux village. Losiew se mit à la tête des employés de police, Zarnowski à la tête des employés du propriétaire. Le premier, agissant au nom de l'empereur, parlait de l'inflexible volonté du gouvernement et menaçait de faire intervenir la force militaire qui à Polock attendait un signe ; le second au nom du propriétaire, courant d'une chaumière à l'autre, pleurait, s'attendrissait sur le sort des villageois ; il les conjurait de ne pas s'exposer, par leur obstination, à la colère doublement dangereuse de l'empereur et de leur seigneur. « A quoi vous ménera, leur disait-il, votre opposition ? On administrera à chacun de vous cinq cents coup de verges ; à celui qui les supportera on en donnera cinq cents autres, et puis encore cinq cents ! On vous enverra en Sibérie, on tirera de votre corps des lanières de chair et on ne vous en ordonnera pas moins d'être orthodoxes. En attendant, les compagnies de soldats, qu'on appellera sur les lieux, outrageront vos femmes et vos filles. »

« De plus, on fit venir à Dziernowitze le barbier Vincent ; mais combien il était changé ! Le malheureux avait été tenu trois mois aux fers. Accablé de travail et de coups, tourmenté par les tentatives de l'évêque Luzinski pour le convertir, n'ayant plus toute sa raison, il ne put se défendre contre une tactique aussi infernale, et finit par adhérer à l'orthodoxie. Ramené enfin parmi les

siens, lui qui était naguère leur âme et leur soutien, il reparut comme schismatique; son visage et son corps portaient les traces des plus affreuses violences. Le pauvre peuple, entendant sans cesse les plus épouvantables menaces et les plus sinistres prédictions, dont la réalisation n'était pas douteuse, effrayé de l'apparition de Vincent, privé de tout appui, de toute protection et même de tout espoir, se laissa aller au découragement et finit par désespérer de pouvoir conserver ses croyances. Toutefois aucun des villageois ne se rendit à la commission pour adhérer à l'orthodoxie. On employa dès lors un moyen plus expéditif. Le lundi, 14 juillet, pendant que les villageois s'assemblaient pour leurs travaux, la police les entoura et les refoula dans l'Église. Là, les popes, sans s'inquiéter si l'on était à jeun ou non, si l'on voulait ou si l'on ne voulait pas se confesser, donnèrent une absolution générale et introduisirent de gré ou de force l'hostie dans la bouche des assistants. Il y en eut beaucoup qui s'opposèrent à cette profanation et qui parvinrent à s'en préserver; mais cela ne remédia à rien, car tous ceux que le sénateur avait embrassés, comme tous ceux qu'on avait refoulés dans l'église, furent comptés pour orthodoxes et inscrits comme tels sur le registre. Pendant plus d'une semaine, on pourchassa de la sorte les villageois, en violentant leurs consciences. La plupart subirent cette dernière épreuve, et on rebaptisa les enfants. Après quoi on expédia au sénateur un rapport annonçant que tous les villageois de Dziernowitz, ayant fait l'aveu de leurs erreurs et en ayant exprimé tout leur repentir, étaient retournés à la religion régnante, contrits, de bonne foi et convaincus. Le sénateur Stcherbinin fit une réponse gracieuse, promettant, au nom de l'empereur, des égards et des récompenses à quelques-uns. Il honora de sa visite Zarnowski, qui s'était le plus distingué, et admit ses deux filles à l'institut d'éducation, aux frais du gouvernement.

« Le barbier Vincent, de retour à Witebsk, semblait alors comprendre ce qu'il avait fait, tomba dans une morne tristesse. Il errait pensif, pleurait et priait, se livrait au désespoir ou tombait dans la folie. Enfin dans la nuit du 23 au 24 juillet, ne pouvant supporter plus longtemps ses remords, il se brûla la cervelle.

« Tel est le dénouement de ce drame épouvantable qui, sous le règne d'Alexandre II, en Russie, arracha plus de mille âmes à la foi catholique¹. »

On a raison de dire que les distances s'effacent. Ici, à nos portes,

¹ Lescœur, p. 150 à 168.

nous som
nance. C
nastie ré
retrouver
auraient e
ancêtres s
de Nicolas
mon père
aucune lo
d'en respe
système. C
que la vén

Dans le
sures vexat
lations pais
aux juifs
Pour tous le
des ennem
devient tail
d'apaiser la
l'Antéchrist
vinces polon
contrées con
Californie; e
tions. Dans
bikoff, gouver
quand le mo
et assez com
pouvait à la f
ou à l'exil, e
heureuses vic
d'une rançon
révolte prépa
pour résultat
nouveaux pro
déployé par le
A force d'amo

¹ Lescœur, p. 1

² *Ibid.*, p. 129.

nous sommes en pleine Asie. Les Russes montrent leur provenance. Ces faits ne rappellent-ils pas les compatriotes de la dynastie régnante du Céleste Empire? Le Tartare et le Mongol se retrouvent, avec le raffinement d'une civilisation avancée dont ils auraient emprunté les formes. De même qu'en Chine, le culte des ancêtres serait en usage; par respect, paraît-il, pour la mémoire de Nicolas, son fils Alexandre le dépasserait en rigueurs: « *Ce que mon père a fait est bien fait.* » Comme le souverain n'est lié par aucune loi, ses représentants ne se croient tenus en conscience d'en respecter aucune. L'empereur se retrouve du haut en bas du système. On vit donc en Russie « un gouvernement absolu, que la vénalité tempère¹. »

Dans le détail, ne donnons pas une origine bien haute aux mesures vexatoires pour obtenir l'unité religieuse. Il y avait des populations paisibles qui demandaient un peu de cette liberté accordée aux juifs et aux luthériens; il faut en faire des mécontents. Pour tous les administrateurs clercs ou laïques, créer des dissidents, des ennemis mortels, est la meilleure spéculation; la matière devient taillable à merci. On se garderait en Russie ou en Sibérie d'apaiser la haine des *vieux croyants* qui regardent le czar comme l'Antéchrist. De même on se garderait d'étouffer dans les provinces polonaises les tendances à la révolte ou de les entraver. Ces contrées constituent pour la haute et basse police une véritable Californie; elles fournissent chaque année une coupe réglée d'exactions. Dans ces derniers temps, pour citer un exemple connu, « Bibikoff, gouverneur de Kiew, aidé de Pissareff, laissaient faire, puis, quand le moment paraissait opportun, les conjurés assez nombreux et assez compromis, ils ouvraient une enquête. De cette façon on pouvait à la fois satisfaire la justice du czar, en condamnant à mort ou à l'exil, et les intérêts privés, en acceptant les dons des malheureuses victimes auxquelles on laissait le choix entre le paiement d'une rançon considérable et l'avenir le plus affreux². » Quand la révolte préparée de longue main devint plus générale, elle eut pour résultat, *par les confiscations en masse*, la substitution de nouveaux propriétaires aux anciens. Le principal motif du zèle déployé par les agents intermédiaires serait leur bénéfice sordide. A force d'amonceler les nuages, rien d'étonnant que l'orage éclate.

¹ Lescœur, p. 125.

² *Ibid.*, p. 129.



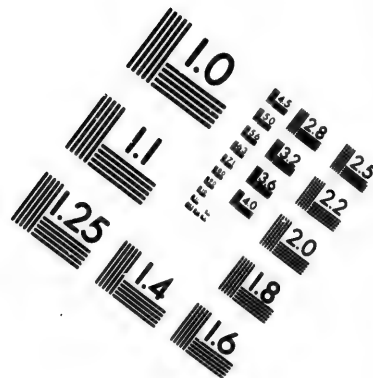
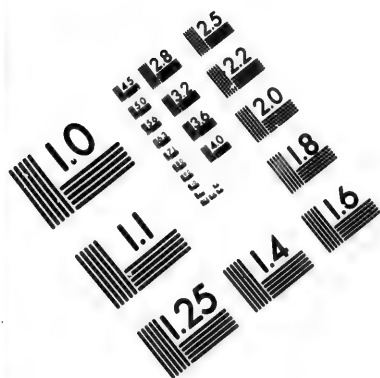
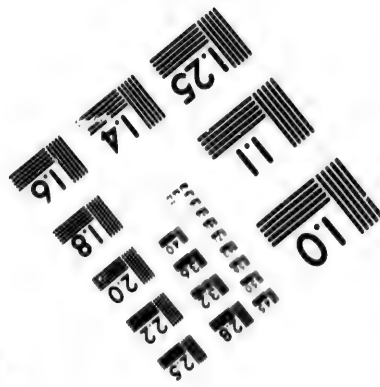
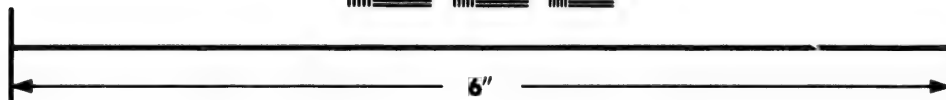
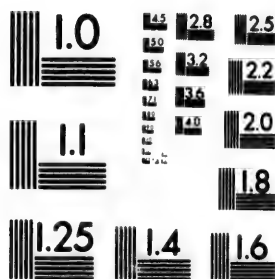
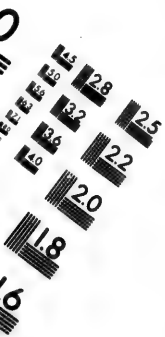


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



CONCLUSION.

Nous savons maintenant ce qu'il faut penser de l'Église russe et de l'unité slave rêvée par ses chefs. En Russie, les sectes abondent; leurs partisans deviennent tous les jours plus nombreux. A l'imitation de leur auteur, les héritières de Photius se sont séparées les unes des autres sans conserver aucun lien de cohésion. En conséquence du péché d'origine, ces Églises ont suivi les morcellements politiques, et les ont même surpassés, puisque dans l'empire turc seul on compte six Églises photiennes indépendantes entre elles. Comme ces Églises se connaissent et savent au fond ce qu'elles valent, elles ont de commun le mépris mutuel; le mot Église grecque n'a aucun sens. L'antagonisme politique entre les nations de races slaves et la Russie a été facile à prouver. Nous avons montré par une foule de témoignages de différents pays qu'il était impossible de descendre plus bas que le clergé russe dans l'abjection et l'ignominie. « Ce sont ces pasteurs d'une espèce si odieuse que la Russie envoie aux villages polonais enlevés, par les conversions en masse, au culte catholique. Les pays *convertis* sont, en grande partie, par rapport aux papes, dans la même situation que plusieurs millions de *rascolnicks* qui ayant en exécration l'Église dominante n'en sont pas moins comptés parmi les fidèles¹. » Mais plus l'Église russe étendra son action, plus elle montrera son incapacité radicale.

Si quelques efforts récents ont été entrepris pour amener au christianisme les bouddhistes, les mahométans, les païens et autres infidèles de l'empire, ils n'ont servi qu'à prouver leur stérilité; ou bien, si on est parvenu à produire des chrétiens de parade, c'est au prix de la profanation des plus augustes mystères, en les prodiguant à des indignes. Dans ces derniers temps, les publicistes russes commencent à se plaindre. « Qui pourrait désormais respecter, nous disent-ils, une Église dénuée d'activité et d'initiative. » Mais, comme ils le font entrevoir, une Église chrétienne, qui a attendu plus de mille ans pour communiquer la lumière, peut-elle se vanter de la posséder?

Par un aveuglement qu'il n'est pas inutile de signaler, le premier des czars qui affecta les plus hautes prétentions à civiliser son empire, fit son clergé esclave. Ses successeurs, abusant des bonnes

¹ Lescœur, p. 157.

qualités
sentimen
Dans les
sujets les
écoles qu
de toute
Russie ap
voir? Il l
la dirigen

¹ L'emper
vole de tous
d'Augias, jo
détails sur l'
Edwards (the
Eastern Eu
temps en Ru

qualités naturelles de leurs sujets, ont détruit la source de tous sentiments élevés en chassant ceux qui pouvaient les entretenir. Dans les provinces catholiques, on désigna pour l'épiscopat les sujets les moins dignes, on supprima les ordres religieux et les écoles qu'ils dirigeaient, ou bien on priva ceux que l'on tolérait de toute communication avec leurs supérieurs. Que reste-t-il à la Russie après avoir brisé avec les sentiments d'honneur et de devoir? Il lui reste la force matérielle avec la vénalité de ceux qui la dirigent¹.

¹ L'empereur Nicolas disait un jour à un ambassadeur étranger : « Je sais que l'on me vole de tous les côtés; que voulez-vous? je n'y puis rien. J'ai beau nettoyer ces écuries d'Augias, je vois que cela ne mène à rien. » (Delière, p. 31). — Voir, pour plus amples détails sur l'état actuel de la Russie, les deux remarquables ouvrages de M. Sutherland Edwards (*the Russians at Home*, 1861; *the Polish Captivity*, 1865) et celui de M. Tilley (*Eastern Europe and Western Asia*, 1864). Ces deux voyageurs anglais ont vécu longtemps en Russie.

CHAPITRE X

MISSIONS D'AMÉRIQUE

AMÉRIQUE DU SUD

Aucune partie du monde ne présente, avec des proportions plus vastes et des couleurs plus vives, le contraste dont nous voulons retracer partout le tableau. Lorsque la nature divisa le continent américain en deux parts, elle sembla préparer un théâtre pour les événements dont chacune devait offrir la scène, et pour les acteurs destinés à jouer un rôle très-dissemblable. L'une devait être le domaine exclusif de l'Église, l'autre le champ de bataille de trois sectes.

Mille écrivains ont raconté, avec sympathie ou regret, les effets d'un partage que tous ont constaté, et dans lequel on retrouve les caractères qui ont toujours distingué la cité de Dieu de la cité de confusion. Les races du Sud ont reçu leur religion et leur civilisation des missionnaires catholiques. Les tribus du Nord, condamnées à une lente destruction, ont été abandonnées aux docteurs d'une autre école et aux prédicants d'une autre foi. Voici les résultats de ce partage inégal. Dans le Sud, avec des hommes de toutes races, malgré l'ignorance et la férocity des sauvages, malgré les folies ou les crimes de quelques-uns de ses propres enfants, l'Église a fait une maison et une famille. Dans le Nord, les héritiers naturels ont été bannis ou exterminés sans pitié, pour que les sectes élevassent dans le désert qu'elles avaient créé un pandémonium de tumulte et de désordre, si plein de division, que les mauvais esprits

pourraient
avoir enfi
fois quelq
comprend
qu'elle no

Le cont
ont analys
race indig
professent
des tentati
d'échecs, »

Tel est, l
servation ;
anglais, « l
et jette une

Un secon
d'une multi
ces termes

parmi les t
nué, le nom
sement pare
de l'Amérique
missions est
rons des Éta
ment en nom
avance, les I
retracerons c

Reste un tr
tribus indigè
de latitude
quatre mille
se sont jama
vains protesta
jamais ; dans
ont été corro
anglo-saxonne
sectes discord

¹ Prichard, sec.

² Cité dans *Mou*

³ Prichard, *ubi*

⁴ *Journal of a R*
ch. III, p. 218, 235.

pourraient s'y réunir de tous les « lieux arides » et sembleraient avoir enfin trouvé leur véritable patrie. Faisons comparaître à la fois quelques-uns des témoins que nous devons produire, afin de comprendre l'histoire dans laquelle nous allons entrer et les faits qu'elle nous révèle.

Le contraste est indiqué avec candeur par des hommes qui en ont analysé les traits : « Plus d'un million et demi d'Indiens de race indigène pure, dit l'auteur de l'*Histoire naturelle de l'homme*, professent le christianisme dans l'Amérique du Sud¹. » « L'histoire des tentatives pour convertir les Indiens du Nord est une suite d'échecs, » dit l'annaliste des missions protestantes².

Tel est, dans son ensemble, le fait principal offert à notre observation ; fait qui, suivant la remarque d'un éminent ethnologiste anglais, « honore, il faut en convenir, l'Église catholique romaine, et jette une ombre épaisse sur l'histoire du protestantisme³. »

Un second fait, également remarquable, qui a excité l'attention d'une multitude d'écrivains de différentes nations, est énoncé en ces termes par un voyageur rempli de préjugés qui avait vécu parmi les tribus des régions équinoxiales : « Loin d'avoir diminué, le nombre de ces tribus a beaucoup augmenté. Un accroissement pareil a eu lieu généralement dans la population indienne de l'Amérique entre les tropiques. La population indienne dans les missions est constamment croissante. » D'autre part, « aux environs des États-Unis, au contraire, les Indiens diminuent rapidement en nombre... Aux États-Unis, à mesure que la civilisation avance, les Indiens sont chassés au delà de ses limites⁴. » Nous retracerons ce contraste dans tous ses détails.

Reste un troisième fait à examiner. Tandis que les innombrables tribus indigènes converties au christianisme, entre le 30° degré de latitude nord et le 35° de latitude sud, dans un espace de quatre mille milles de long et de trois mille environ de large, ne se sont jamais écartées de la foi catholique, et, comme les écrivains protestants l'assurent, y sont plus attachées aujourd'hui que jamais ; dans les vastes territoires des États-Unis, où les Indiens ont été corrompus ou détruits, les soi-disant chrétiens de la race anglo-saxonne se sont divisés et subdivisés en un tel chaos de sectes discordantes, que, d'après l'aveu tardif d'un de leurs chefs,

¹ Prichard, sec. XLV, p. 427.

² Cité dans *Monthly Review*, vol. LXXXIV, p. 143.

³ Prichard, *ubi supra*.

⁴ *Journal of a Residence in Colombia*, par le capitaine Charles Stuart Cochrane, vol. I, ch. III, p. 218, 235.

il n'y a rien de comparable dans l'histoire du globe. « Dans le monde occidental, la religion est trop souvent une source de dispute plutôt qu'un lien d'union et de paix¹. » Déjà, à la fin du dix-septième siècle, le gouverneur anglais de New-York rapportait de cette contrée, « qu'elle pullulait d'hommes aux opinions diverses, et que le plus grand nombre n'en avait pas. Cent ans plus tard, un ministre anglais pouvait représenter les habitants de son district comme « un peuple de toutes les religions et de toutes les sectes, mais n'ayant pour la plupart aucune croyance. » De nos jours, il est devenu nécessaire d'adopter une nouvelle nomenclature pour classer des divisions et des subdivisions qui partout ailleurs ne possèdent ni nom ni forme. « Deux grandes divisions de baptistes, » un des innombrables rejetons de l'Église anglicane, qui possède déjà plus de cinq mille églises, sont connues, suivant M. Olmsted, sous le nom de « Coquilles dures et Coquilles tendres ; » de tels noms ne sont pas plus injurieux à la religion de l'Évangile que beaucoup d'autres usités maintenant avec une tranquille complaisance en Angleterre.

Les relations de ces sectes si proches parentes portent le caractère d'une rivalité et d'une jalousie ardentes, aussi tenaces que celles des Druses et des Maronites, des sectateurs d'Ali et des disciples d'Omar². « Les plus chers et les plus chauds amis de la république regardent avec crainte et tremblement la discorde des sectaires, la jalousie des partis, les étranges et anormales divisions, subdivisions et sous-subdivisions de ses dénominations religieuses interminables et rivales³. » « Les Églises sont divisées, observe un autre écrivain protestant. Les presbytériens sont divisés, les synodes sont divisés, l'assemblée générale est divisée ; et cela est dû, suivant lui, à l'extrême relâchement dans la doctrine et dans la pratique, d'une part, et de l'autre à une tentative violente pour ramener de force à l'orthodoxie⁴. » « Le continuel fractionnement des nombreuses sections du protestantisme est un danger imminent pour la religion⁵, » en servant d'argument en faveur du rationalisme. « Le clergé se plaint de l'énorme diffusion de livres hardis et de traités professant l'incrédulité sur la question du miracle. Il y a des schismes parmi les corporations religieuses

¹ *The Western World revisited*, par le Rév. Henri Caswall, ch. 1, p. 9.

² Olmsted. *Our Slave States*.

³ *States Men of America*, par S. May, p. 485.

⁴ Colton's *Thoughts on the Religious State of the Country*, p. 60.

⁵ *The Emancipation of Faith*, par H. E. Schedel, M. D., vol. II, p. 410 (New-York, 1858). — *Forty Years of American Life*, par le docteur Nichols, 1864.

les plus sé-
seulement
multiplier
conieste, e
invariablen
rique, exc
table prédi
ont produi
plus funest
progrès ré
rianisme².

L'Église a
et multiplie
deux cents a
térable unit

Les sectes
sans pitié le
nues pour to
discorde.

Les sectes
efforts coura
accordé. Voic
d'Amérique,
un regard inc
ils envoient
points les ph
blanches civil
des steppes, l
abandonnés,
dans les prair
sacrifiés³. » Il
Allemand prof
aucune terre
belles paroles
dicants chréti
iles du Sud, il
sauvage, la pe
dans un autre,

¹ *Society in Am*

² *Works*, vol. II

³ *Journey from*
édit. Sinnett.

les plus sévères, de grandes séparations entre des hommes réunis seulement par des formes vaines¹. » Enfin — car il est inutile de multiplier les témoignages à l'appui d'un fait que personne ne conteste, et sur le caractère réel d'une religion qui a produit si invariablement les mêmes fruits, avec une unité reconnue chimérique, excepté pour le mal, — le docteur Stephen Olin, respectable prédicant wesleyen, s'écrie : « Vingt années d'observations ont produit dans mon esprit la ferme conviction que le mal le plus funeste aux Églises américaines, le principal obstacle à leur progrès réel en sainteté et en œuvres utiles, est l'esprit de *sectarianisme*². »

L'Église a conquis des milliers de tribus ; elle les a vues croître et multiplier sous sa douce autorité, et les a maintenues pendant deux cents ans, malgré des calamités nombreuses, dans une inaltérable unité de foi.

Les sectes n'ont pas gagné une seule tribu ; elles ont détruit sans pitié les races qu'elles ne pouvaient convertir, et sont devenues pour toute la terre le type proverbial de la division et de la discorde.

Les sectes ne peuvent pas même alléguer pour leur défense des efforts courageux et persévérants ; cet honneur ne leur fut pas accordé. Voici comment s'expriment leurs amis : « Ces pieuses gens d'Amérique, dit Müllhausen, avec une ironie pardonnable, jettent un regard indifférent sur les païens qui sont à leurs portes, mais ils envoient des missionnaires prêcher le christianisme sur les points les plus éloignés du globe ! Quand la convoitise des races blanches civilisées aura détruit et exterminé les libres habitants des steppes, l'amour chrétien trouvera le chemin de leurs wigwams abandonnés, des églises s'élèveront, des meetings s'assembleront dans les prairies sur les tombes de leurs malheureux propriétaires sacrifiés³. » Ils les laissent périr avec indifférence, assure un autre Allemand protestant qui avait vécu parmi eux, « parce qu'il n'y a aucune terre fertile à acquérir, aucun indigène à amener par de belles paroles à construire des maisons confortables pour les prédicants chrétiens. Au lieu de profits à acquérir comme dans les îles du Sud, ils auraient, en menant avec ces malheureux la vie sauvage, la perspective d'être chassés avec leurs pupilles d'un lieu dans un autre, vivant de vers de terre, de glands et autres comes-

¹ *Society in America*, par Harriett Martineau. vol. III, p. 257.

² *Works*, vol. II, p. 451.

³ *Journey from the Mississippi to the Coasts of the Pacific*, vol. I, ch. xi p. 220, édit. Sinnett.

tibles difficiles à digérer, tandis que, d'autre part, une vie comode alimentée par un bon revenu paraît bien plus attrayante¹. » Un pareil langage ne doit pas nous étonner; nous avons vu, dans le cours de cet ouvrage, bien des exemples du mépris des protestants les plus éclairés à l'égard de leurs missionnaires, et de l'indifférence avec laquelle ils en font l'aveu.

Le docteur Moritz Wagner nous a dit comment « les apôtres évangéliques de l'Amérique, qui n'ont encore jamais élevé la voix contre la chasse à mort faite aux pauvres *Peaux-Rouges*, reçoivent des milliers de dollars pour soutenir leurs inutiles missions du Levant; » non par amour pour les Orientaux, mais simplement, comme le docteur Livingston nous le fait entendre au sujet de l'Afrique du Sud, parce qu'ils ne peuvent souffrir d'être devancés ou exclus par l'infatigable activité des sectes rivales. M. Buckingham aussi, écrivain anglais qui avait demeuré parmi eux, constate ce fait : Tandis qu'une société religieuse américaine votait par acclamation mille dollars à la fois pour la Perse, pour Siam ou les îles Sandwich, qui ne lui demandaient rien, et qui désiraient seulement qu'on les laissât tranquilles, elle allouait, pour les Indiens de l'Amérique du Nord qui périssaient à sa porte, la modeste somme de deux cents dollars² ! Lorsque ces prévoyants émissaires, attirés par les motifs qui agissent seuls sur de tels hommes, s'aventurent à suivre les naturels dans les forêts, c'est pour abandonner bientôt un labeur sans profit. Humboldt ne se fait aucun scrupule de dire que les débris des races indigènes de l'Amérique du Nord en contact avec les religions anglaises ou américaines, « sont en train de tomber dans un état moral inférieur à celui qu'elles avaient avant la conquête³. »

Ce grave reproche est répété dans un langage plus énergique encore par les protestants américains. « Tandis que les *Pequods* et d'autres tribus septentrionales étaient exterminés ou vendus comme esclaves, affirme le juge Hall de Cincinnati, le sauvage plus heureux du Mississippi entendait les pieux conseils des missionnaires catholiques. Ils exerçaient de leur propre mouvement une bienveillance expansive, à une époque où les protestants, dans une situation pareille, étaient rapaces et altérés de sang⁴. » « Les établissements agricoles des missionnaires jésuites, relate, en 1857,

¹ Gerstaecker, *Journey round the World*, vol. I, p. 350.

² *America*, par J. S. Buckingham, esq., vol. I, ch. x.

³ Preface to Möllhausen's *Journey*, p. xiii.

⁴ *History of the Religious denominations of the United States*, par J. D. Rupp, p. 165.

M. Law Ol nous impose
tière du Tex
et si la gloir
dépense est
leur compa
d'avoir pres
Unis, repous
saxonne a ex
rique du Nor
grande partie
Voilà, d'ap
les œuvres du
qui a visité en
pure, encore
des statistique
trouva dissém
tant de fatigues
païens; mais
cinq cent qua
tiens.

Et parlant
pauvres Indien
jours maltraité
été énervés par
flexibilité dans
Ainsi, d'après
l'attachement à
une date antéri
les naturels de
ne sont jamais t
contraire à la f
aujourd'hui que
leur foi sont ég
de l'Amérique d
de la société bib
Anglais est en d
antipathie pour

¹ *Journey through*

² *The Marquesas*.

³ *Voyage dans l'A*

⁴ *Historie of the K*

M. Law Olmsted, sont pour nous un exemple. Les devoirs que nous impose notre voisinage envers les Lipans, tribu sur la frontière du Texas, sont certainement plus étroits qu'envers les Fidjiens; et si la gloire de les convertir à la décence est moins grande, la dépense est certainement en proportion¹. » Enfin, M. Melville, leur compatriote, parlant de l'orgueil avec lequel ils se vantent d'avoir presque entièrement détruit le paganisme dans les États-Unis, repousse ainsi cette prétention impie : « La ruche anglo-saxonne a extirpé le paganisme de la plus grande partie de l'Amérique du Nord, mais avec lui, elle a pareillement extirpé la plus grande partie de la race rouge². »

Voilà, d'après des témoins allemands, anglais et américains, les œuvres du protestantisme. D'autre part, un naturaliste français, qui a visité en personne trente-neuf peuplades de la race américaine pure, encore existantes dans le continent méridional, et qui a dressé des statistiques auxquelles nous ferons des emprunts, déclare qu'il trouva disséminés à travers toutes les régions qu'il explora avec tant de fatigues, quatre-vingt-quatorze mille cent soixante-dix-sept païens ; mais qu'il compte aussi, dans le même district, un million cinq cent quatre-vingt-dix mille neuf cent trente naturels chrétiens.

Et parlant plus en savant qu'en chrétien, il rapporte que ces pauvres Indiens, souvent privés de leurs pasteurs, presque toujours maltraités par leurs maîtres, déploient, même lorsqu'ils ont été éternés par l'ignorance ou la superstition, cette étonnante inflexibilité dans la foi dont nous avons déjà vu tant d'exemples. Ainsi, d'après M. d'Orbigny, « ils poussent jusqu'au fanatisme l'attachement à la religion catholique³. » Mendoza avait pu dire à une date antérieure, dans un langage plus digne du sujet, que les naturels de l'Amérique méridionale, depuis leur conversion, ne sont jamais tombés dans aucune hérésie ni dans aucune erreur contraire à la foi catholique⁴. Et des protestants nous assureront aujourd'hui que non-seulement toutes les tentatives pour ébranler leur foi sont également vaines, mais que dans beaucoup de parties de l'Amérique du Sud, et notamment au Chili, où les émissaires de la société biblique anglaise ont fait leur apparition, la vie d'un Anglais est en danger parmi les paysans, tant est véhément leur antipathie pour l'hérésie et pour ceux qui s'en font les apôtres

¹ *Journey through Texas*, p. 298.

² *The Marquesas Islands*, p. 217.

³ *Voyage dans l'Amérique méridionale*, par Alcide d'Orbigny, t. IV, p. 252.

⁴ *Histoire of the Kingdom of China*, t. II, p. 224.

auprès d'eux. Enfin, sir James Mackintosh nous atteste, en ces termes, le contraste qui n'a pas échappé à son observation : « Les naturels de l'Amérique, qui généralement n'ont connu la supériorité de la race européenne que par une plus rapide ou plus lente destruction, et auxquels les excellents quakers eux-mêmes n'accordaient qu'une averse justice, étaient tirés de la barbarie et instruits dans les arts et les devoirs de la vie civilisée sous le gouvernement paternel des Jésuites. » Il aurait pu ajouter : sous celui des Franciscains, des Dominicains et autres. Tels sont les traits principaux de l'histoire dont nous allons esquisser l'ensemble.

Nous commencerons dans l'Amérique méridionale par les célèbres missions du Brésil et du Pérou, du Chili et du Paraguay.

Nous nous servirons comme d'habitude, et dans la mesure qui nous sera utile, du témoignage d'écrivains protestants. Ils nous ont aidés dans nos premiers voyages ; ils ne nous refuseront pas leur concours dans celui-ci. M. Southey, qui nous donnera des gages nombreux de ses sentiments envers l'Eglise catholique et qui n'a pas hésité à dire à ses concitoyens : « Je n'apprécie pas ce qu'on appelle l'émancipation¹ catholique, » a recueilli avec soin ce qui concerne l'histoire du Brésil. Il sera notre principal guide.

BRÉSIL.

En 1549, Jean III de Portugal, plein de sollicitude, observe M. Southey, « pour les âmes de ses sujets brésiliens, » résolut d'envoyer à leur secours des missionnaires de la Société de Jésus. Le Brésil n'est pas le seul pays qui doive une reconnaissance éternelle au zèle chrétien de ce monarque vaillant et éclairé, qui a reçu de ses contemporains plus d'éloges que M. Southey ne voudrait lui en donner. « Il était superstitieux au dernier degré, » dit cet écrivain anglais, avec cette contenance tranquille que ses concitoyens montrent habituellement en jugeant de tels hommes. Malgré ce défaut, « il désirait sincèrement propager parmi les païens sa religion telle qu'elle était¹. » Il envoya donc le Père Emmanuel de Nobrega et cinq autres Pères choisis par saint Ignace pour cette difficile mission. Sous leurs auspices, la nouvelle ville de San-Salvador, qui n'était autrefois qu'un camp fortifié, prit des dimensions qui la rendirent plus tard la capitale du Brésil

¹ *History of Brazil*, par Robert Southey, vol. I. ch. viii, p. 214 (1617).

septentr
servir p
commen
sance do
ordre. »
rives du
ridionale
lui-même
religion c
patrie, sa
ses récom
L'entre
forces. «
l'usage du
saint Ign
nique, sur
sirent d'al
phagie. Ma
n'est trop
trop grossi
historien n
dit, quelqu
points à la
des âmes ;
par conséq
Comment u
ils compatil
Il ne l'expl
et étaient co
sa mort et
comprenait
peut mettre
lades, car lo
culeusement
laquelle ils s
Cette sing
convénient,
tion d'idolâ
plus d'esprit

¹ *History of Brazil*, par Robert Southey, vol. I. ch. viii, p. 214 (1617).

² *Ibid.*, p. 253.

³ *Ibid.*, p. 253.

septentrional. D'après M. Southey, dont la Providence paraît se servir pour faire connaître malgré lui la vérité, « les Jésuites commencèrent aussitôt à exercer envers les naturels une bienfaisance dont ils ne se sont jamais départis jusqu'à l'extinction de leur ordre. » Dès lors, dans la forêt où il avait fait sa demeure, aux rives du fleuve où flottait sa pirogue, le naturel de l'Amérique méridionale trouva un ami, un père et un guide, pour le sauver de lui-même et de ses oppresseurs ; pour lui apprendre à aimer une religion capable de faire abandonner à un homme sa demeure, sa patrie, sa famille, pour partager avec lui ses promesses, ses joies, ses récompenses.

L'entreprise était hardie, mais non pas au-dessus de leurs forces. « Les missionnaires rencontrèrent de grands obstacles ; l'usage du cannibalisme ne fut pas le moindre. Mais les enfants de saint Ignace, comme ceux de saint François et de saint Dominique, surent combattre l'ennemi sous toutes les formes. Ils réussirent d'abord, comme première victoire, à déraciner l'anthropophagie. Mais M. Southey est mécontent de leurs procédés : « Rien n'est trop imprudent pour l'audace d'un tel clergé ; et rien n'est trop grossier pour la crédulité de leurs absurdes convertis¹. » Cet historien n'est heureusement pas conséquent avec lui-même. Il dit, quelques pages plus loin : « Ces missionnaires étaient en tous points à la hauteur de leur mission. Ils étaient zélés pour le salut des âmes ; ils s'étaient dégagés des liens qui attachent à la vie, et par conséquent, loin de redouter le martyre, ils le souhaitaient². » Comment un tel caractère et tant d'oubli de soi-même seraient-ils compatibles avec les torts graves que leur impute M. Southey ? Il ne l'explique pas. « Ils croyaient l'idolâtrie qu'ils enseignaient et étaient convaincus qu'en aspergeant un sauvage au moment de sa mort et en répétant sur lui une formule de paroles qu'il ne comprenait pas, ils le rachetaient des tourments éternels... On ne peut mettre en doute qu'ils n'aient opéré des miracles sur des malades, car lorsqu'ils pensaient que le patient pouvait être miraculeusement sauvé et qu'il le désirait, la foi remplaçait la vertu en laquelle ils se confiaient³. »

Cette singulière explication de leur pouvoir surnaturel a un inconvénient, elle met le missionnaire sous le coup d'une accusation d'idolâtrie et rend Dieu son complice. Voltaire a dit avec plus d'esprit et non moins d'impiété : « Si Dieu a fait l'homme à

¹ *History of Brazil*, ch. viii, p. 250.

² *Ibid.*, p. 252.

³ *Ibid.*, p. 253.

son image, l'homme le lui a bien rendu. » La Divinité, docile au point de faire des miracles, au risque de propager l'idolâtrie, était évidemment modelée sur un type humain. Mais peut-être pouvons-nous accepter l'aveu de M. Southey, que les missionnaires catholiques opérèrent des miracles sur les malades, sans adopter son explication. Il va nous dire comment ils détruisirent le cannibalisme.

« Tous les efforts pour abolir cet usage odieux furent vains. Nobrega et ses compagnons entendirent un jour le tumulte et les réjouissances des sauvages à l'un de leurs sacrifices : ils arrivèrent au moment où le prisonnier venait d'être égorgé et lorsqu'une vieille femme traînait son corps vers le brasier. Ils arrachèrent le corps de leurs mains, et devant toute la tribu, étonnée de leur audace, l'enlevèrent. La femme prêtresse excite bientôt les guerriers à venger cette insulte. Pendant que les Pères enterraient secrètement le corps, les sauvages les cherchaient. » Ces barbares ne manquèrent pas de zèle dans leur poursuite ; mais avec l'aide des autorités portugaises, les missionnaires échappèrent à leur fureur, et l'impression que leur courage produisit sur eux fut telle que « peu de temps après ces mêmes sauvages vinrent demander leur pardon et promirent de ne pas renouveler ce genre de réjouissances. »

« Un des Jésuites réussit en effet à détruire l'anthropophagie dans quelques familles, en allant devant leurs portes se flageller jusqu'au sang, et leur disant qu'il se torturait ainsi pour détourner la punition que Dieu infligerait infailliblement à ce crime abominable. *Ils ne purent supporter ce supplice volontaire*, et confessant qu'ils avaient mal agi, ils condamnèrent à des punitions sévères tous ceux qui s'en rendraient désormais coupables¹. » Les missionnaires déracinèrent ainsi l'anthropophagie. Cette manière d'agir les exposait tous les jours à mourir de la façon la plus affreuse ; mais, comme l'a remarqué M. Southey, « loin de redouter le martyre, ils l'ambitionnaient. »

Pour les tribus plus éloignées sur lesquelles ils n'avaient pas encore acquis l'influence qu'ils exercèrent plus tard dans tout le pays, les Pères « s'estimaient heureux d'obtenir la permission de visiter les prisonniers et de les instruire avant leur exécution. » C'était un ministère périlleux, que de tels hommes pouvaient seuls accomplir. Pour échapper aux regards des sauvages, lorsqu'ils accomplissaient le précepte divin qui fait du baptême une condi-

¹ *History of Brazil*, p. 254.

tion du sa
laient aus
faire déco
nistrer le
M. South
Créateur,
enseigné d

Avec un
vécu de ra
hommes de
quelques t
appris à pr
nant les pr
élever par l
dans son en
qu'ils catéc
naient aussi
formule par
comme des

leur paraissa
rir. » Notre
vient de faire
cilité avec la
vains plus si
ces sauvages
cile. « Avec
métique, on
à-dire de fair
tion véritable
Ces commen
lats si remar
tard, des écri
nomiques en
rent la polit
enfants de la
propres conc

M. Southey
naires pour ci
et exprime e
accompagné d
que des habitu
église est fonc

tion du salut, « ils portaient des mouchoirs mouillés, mouillaient aussi leurs manches ou le pan de leur vêtement, afin d'en faire découler assez d'eau sur la tête de la victime pour lui administrer le baptême. » En racontant ce fait qu'il désapprouve, M. Southey ajoute : « Si l'homme croit de telles choses de son Créateur, que ne peut-il pas croire ? » Comme son Créateur lui a enseigné ces choses, pourquoi serait-il blâmé de les admettre ?

Avec une patience et un courage à toute épreuve, après avoir vécu de racines et partagé la cabane des sauvages, lorsque ces hommes de familles distinguées et d'esprit cultivé avaient détaché quelques tribus de leurs barbares superstitions, et leur avaient appris à prononcer les noms de Jésus et de Marie en leur donnant les premières notions de foi et de civilisation, « ils faisaient élever par les nouveaux convertis une église, de manière à les fixer dans son entourage. Ils établissaient une école pour les enfants qu'ils catéchisaient dans leur propre langue...; ils leur apprenaient aussi à lire et à écrire, se servant, dit Nobrega, de la même formule par laquelle le démon avait séduit l'homme : Vous serez comme des dieux, discernant le bien du mal. Cette connaissance leur paraissait merveilleuse, et ils étaient très-désireux de l'acquiescer. » Notre auteur, sans s'émouvoir de la touchante peinture qu'il vient de faire, s'exprime de la sorte : « C'est une preuve de la facilité avec laquelle cette race pouvait être civilisée. » Des écrivains plus sincères nous diront, et lui-même dans son livre, que ces sauvages furent civilisés et comment s'opéra ce changement difficile. « Avec l'enseignement de la lecture, de l'écriture, de l'arithmétique, on leur donna l'habitude d'assister à la messe, » c'est-à-dire de faire un acte de religion sans laquelle il n'y a pas d'éducation véritable. « Bientôt ils purent chanter l'office de l'Eglise. » Ces commencements de civilisation eurent dans la suite des résultats si remarquables, que nous trouverons, trois cents ans plus tard, des écrivains anglais célébrant les progrès agricoles et économiques encore persistants dans les pays chrétiens. Ils comparent la politesse et la dignité jointes à la ferveur spirituelle de ces enfants de la forêt, avec la rudesse et les instincts grossiers de leurs propres concitoyens d'Angleterre.

M. Southey n'est pas encore content des efforts des missionnaires pour civiliser les naturels du Brésil. Il comprend cependant et exprime en termes éloquents sa conviction : « qu'un culte accompagné de rites attire les arts pour l'orner et le soutenir ; que des habitudes de vie intérieure prennent racine aussitôt qu'une église est fondée et qu'une ville s'élève autour de l'autel. » Les

Brésiliens apprécèrent ce fait important avant M. Southey, qui nous racontera plus tard le prodigieux travail de la civilisation accompli chez des peuples plus barbares encore, par les apôtres de l'Église. D'autres nous diront qu'assister à la messe et chanter l'office divin étaient les principales, mais non pas leurs seules leçons. Ils les donnaient si bien que trois siècles après le passage d'Emmanuel de Nobrega au Brésil, M. d'Orbigny, qui avait entendu la musique sacrée chantée par les Indiens de la mission de San Xavier, nous dit : « Je ne puis m'empêcher d'admirer les travaux des Jésuites, en pensant qu'avant leur arrivée les Chiquitos, encore à l'état sauvage, étaient dispersés dans les profondeurs des forêts. » Pendant douze générations ils s'étaient transmis de père en fils les enseignements des Jésuites. « Bien qu'ils aient martyrisé les premiers missionnaires, une fois chrétiens ils persévérèrent, et de nos jours rien ne les conduirait à retourner à leur vie des bois¹. »

Les premiers missionnaires du Brésil eurent à lutter avec l'ignorance et la cruauté des naturels du pays, mais aussi avec la profonde immoralité des aventuriers qui avaient quitté le Portugal pour chercher fortune dans le nouveau monde. Au Brésil comme à Mexico, les missionnaires trouvèrent la résistance la plus obstinée chez ces hommes, bannis volontaires, souillés de bien des crimes, mais qui conservaient encore quelques restes de foi que les catholiques perdent rarement. Ne cherchant que les biens de ce monde, ils repoussaient les exhortations d'hommes qui n'estimaient que ceux de l'autre. « Comme les Jésuites s'opposaient énergiquement à leurs cruautés, nous disent deux ministres protestants, les Portugais eurent recours à toutes les vexations imaginables à leur égard... Lorsque les Indiens, par crainte des *chasseurs d'esclaves*, retournèrent dans les forêts de l'intérieur, les Jésuites les découvrirent et leur portèrent les secours du service divin et de l'instruction chrétienne². » De là vient la guerre implacable que les marchands portugais déclarèrent aux missionnaires : nouveaux motifs pour ces derniers d'agir charitablement envers leurs ennemis. Ils leur reprochaient leurs erreurs avec fermeté, mais avec douceur. Ils refusaient les sacrements à ceux qui maltraitaient leurs esclaves et qui leur donnaient des exemples d'immoralité. « Un grand nombre furent ramenés par cette conduite ferme et chrétienne, » assure M. Southey. L'inconduite des chré-

¹ *Voyage*, etc., tome IV, p. 250.

² *Brazil and the Brazilians*, par Kidder et Fletcher, ch. xx, p. 568.

tiens fut v
raître l'id
En 155
de ceux q
une œuvre
mandait le
l'Amérique
dix-sept ce
prêchaient
veaux arriv
ressentir le
à cette unie
vie. Joseph
au Brésil. L
tiens et aux
qui ont pou
foi, et de co
attirait irrési
M. Southey
l'abandonner
présence d'un
tendent pas
admettant qu
Ce qu'ils nous
avons écouté
Nobili.
Anchieta, d
l'Église à ses
les traditions
peine s'élevait
lement dépon
point de se dé
une pareille ta
Employé d'a
Nobrega à Pira
l'exercice de la
au moment où
Brésil, il attend
pour prévenir.
brésilienne qui
missionnaires d
une exposition

tiens fut vaincue par les mêmes apôtres qui avaient déjà fait disparaître l'idolâtrie.

En 1553, un renfort de sept Pères arriva au Brésil ; le nombre de ceux qui étaient déjà engagés dans la lutte était insuffisant pour une œuvre destinée à prendre de si vastes proportions et qui demandait le concours d'un si grand nombre d'ouvriers. On vit dans l'Amérique méridionale les Jésuites seuls atteindre le chiffre de dix-sept cents, sans compter les *trente mille* qui, à la même époque, prêchaient la foi aux païens dans le monde entier. Parmi les nouveaux arrivants il y avait un de ces privilégiés qui semblent ne pas ressentir les effets de la faute originelle, et être admis dès ce monde à cette union intime avec Dieu réservée aux élus dans une autre vie. Joseph Anchieta était dans sa vingtième année lorsqu'il arriva au Brésil. Là, pendant quarante-quatre ans, il donna aux chrétiens et aux païens un nouvel exemple de ces vertus étonnantes qui ont pour effet de confirmer les uns dans l'obéissance à la foi, et de courber doucement les autres sous son joug, par un attrait irrésistible. Comme nous allons entrer dans une région où M. Southey refuserait de nous suivre, nous devons un instant l'abandonner et prendre pour guide des hommes pour qui la présence d'un saint n'inspire aucune répugnance, et qui ne prétendent pas réduire toutes les créatures de Dieu à leur niveau, en admettant que le surnaturel et l'impossible sont la même chose. Ce qu'ils nous diront sur Anchieta, nous l'écouterons comme nous avons écouté ce qu'ils nous ont appris de saint François et de Nobili.

Anchieta, confiant dans la puissance des armes fournies par l'Eglise à ses apôtres, vint prêcher la foi à un peuple chez lequel les traditions primitives étaient si complètement effacées, qu'à peine s'élevait-il au-dessus des créatures sans intelligence, « totalement dépourvu de pudeur, sans vêtement, grossier, cruel au point de se dévorer les uns les autres. » Il fallait un saint pour une pareille tâche ; un saint était à l'œuvre.

Employé d'abord à enseigner le latin dans l'école fondée par Nobrega à Piratininga, Anchieta passa ses premières années dans l'exercice de la patience, de l'humilité et de l'obéissance. Aspirant au moment où il pourrait annoncer le nom de Jésus aux tribus du Brésil, il attendait en silence une permission qu'il était trop humble pour prévenir. Pendant ce temps, il composa une grammaire brésilienne qui devint en Portugal un livre destiné aux futurs missionnaires d'Amérique. Plus tard, il fit un dictionnaire, puis une exposition de l'ensemble de la doctrine chrétienne, et peu

après, une multitude de cantiques et de chants pieux en quatre langues différentes, dans l'espoir de remplacer les chansons profanes répandues dans le peuple. « Ses compositions étaient chantées continuellement, jour et nuit, assure son biographe, dans les rues et les carrefours ; de cette façon, les accents de la doctrine chrétienne retentirent partout. »

Admis enfin à la prêtrise, Anchieta commença la vie du missionnaire. Seul, nu-pieds, ne craignant ni les angoisses de la faim, ni la morsure des vipères, ni la dent des animaux féroces, il pénétra dans les vastes forêts de ce pays tropical. Entré un jour, « sans motif et comme guidé par un autre, » il trouva, appuyé contre un arbre, un vieillard indien qui le salua en lui disant que depuis longtemps il attendait sa venue. Il venait d'une province éloignée, située sur les rives de la Plata, et se disait conduit, par une impulsion qu'il ne pouvait vaincre, vers cet endroit où il « apprendrait le vrai chemin. » Anchieta, comprenant que la grâce lui avait amené ce néophyte, lui annonça les principaux mystères de la religion ; il répondit : « J'avais déjà entendu ces choses, mais je ne pouvais les exprimer. » Un peu d'eau de pluie, maintenue sur les feuilles de chardons sauvages, suffit pour le baptiser, et lorsque Anchieta revint vers ses compagnons, il leur raconta ce qui s'était passé, et ajouta qu'il l'avait enseveli de ses propres mains suivant le rite de l'Église.

La tribu des Tamuyas, l'une des plus féroces et des plus belliqueuses du Brésil, ne pouvant supporter les envahissements des Portugais, et craignant le nouveau pouvoir dont ils pourraient un jour devenir les victimes, se ruèrent tout à coup sur la colonie de Saint-Vincent, massacrant la population blanche, et ravageant le district avec la dernière barbarie.

Le Père de Nobrega, touché de compassion à la vue des souffrances des chrétiens qui se préparaient à quitter le pays, conçut un projet que le cœur d'un véritable missionnaire pouvait seul enfanter. Prenant avec lui Anchieta, digne de partager une entreprise si périlleuse, il entra résolument sur le territoire des Tamuyas. Reçu d'abord avec un respect inattendu, des mandataires lui proposent des conditions de paix. Deux mois s'écoulent en négociations infructueuses. On permet à Nobrega d'aller offrir à Saint-Vincent de nouvelles propositions, en laissant Anchieta comme otage. Au moment de la séparation, « Anchieta découvrit au Père Nobrega trois faits que Dieu lui avait révélés pendant la nuit. » Le premier était que la ville de Biritioca, à l'entrée du Saint-Vincent, dont ils étaient éloignés alors d'environ soixante-dix milles, venait d'être

prise par
de Nobrega
portugais
Au retour
accomplies

Anchieta
comme s'il
décence révé
cieuse fure
la prière e
M. Southey
Nobrega co
chent si arc
maintenait
chieta, à la
poser un poë
en fixant ses
M. Southey,
des missionn
cisme. »

Anchieta,
prêcher l'Éva
lôt assez inst
inconstance,
soin de récol
les plus violen
frustrés dans
mort. Ils lui a
qu'ensuite, ils
avec calme qu
de sa mort. Le
vait montrer t
dont je vous ai
Sa confiance fu
de paix fut con
pagnons de son
Rarement ils
professeur sous
Ignace, celle qu
est bâtie avec d
avec de l'argile.
gueur sur dix c

prise par les sauvages. Le second, qu'une personne bien connue de Nobrega avait été mise à mort; le troisième, qu'un vaisseau portugais était au moment d'entrer dans le port de Saint-Vincent. Au retour de Nobrega, les deux premières prédictions étaient accomplies; plus tard se vérifia la troisième.

Anchieta, seul avec les sauvages, resta calme et impassible comme s'il se fût trouvé avec de petits enfants. Blessé de leur indécence révoltante, constamment menacé de mort par leur capricieuse fureur, il avait recours aux armes habituelles des apôtres, la prière et la mortification. « La modestie des Pères, affirme M. Southey, faisait l'admiration de leurs hôtes; ils demandaient à Nobrega comment détestait-il ce que les autres hommes recherchent si ardemment. Il sortit une corde de sa poche et dit qu'il maintenait sa chair soumise, en la torturant. » Il ajoute « qu'Anchieta, à la force de l'âge, avait fait vœu à la Vierge de composer un poème en son honneur, espérant ainsi conserver sa pureté en fixant ses pensées sur la plus pure des créatures. » Cependant, M. Southey, fidèle à ses instincts, appelle plus loin les austérités des missionnaires catholiques : « la folie frénétique du catholicisme. »

Anchieta, malgré les difficultés de sa situation, ne cessa de prêcher l'Évangile à ses hôtes. « Plusieurs parmi eux furent bientôt assez instruits pour recevoir le baptême, mais il craignit leur inconstance, et jugea plus prudent de laisser à ses coopérateurs le soin de récolter ce qu'il avait semé. » Cependant, les membres les plus violents de la tribu, irrités de l'échec des négociations, frustrés dans leur espoir de pillage, résolurent de le mettre à mort. Ils lui annoncèrent donc qu'à telle heure, ils le tueraient, et qu'ensuite, ils feraient un festin de son corps. Le Père répondit avec calme que certainement l'heure indiquée ne serait pas celle de sa mort. Les sauvages étonnés lui demandèrent comment il pouvait montrer tant d'assurance; il leur dit : « La mère de Dieu, dont je vous ai parlé, m'a révélé que je ne mourrais pas encore. » Sa confiance fut justifiée; après trois mois de captivité, un traité de paix fut conclu, et Anchieta retrouva à Saint-Vincent les compagnons de son ministère.

Rarement ils avaient une maison. Voici comment Anchieta, professeur sous Manuel de Paiva, dépeint, dans une lettre à saint Ignace, celle qu'ils habitaient alors à Piratininga : « Notre maison est bâtie avec de longues perches dont les interstices sont bouchés avec de l'argile. La pièce principale, qui a quatorze pieds de longueur sur dix de largeur, est à la fois l'école, l'infirmerie, le

dortoir, le réfectoire, la cuisine et le garde-manger. » En somme, c'était une cabane composée d'une chambre qui abritait vingt-quatre personnes. « Cependant tous nos frères en sont contents, et n'échangeraient pas leur hutte contre le plus magnifique palais. Ils se rappellent que le Fils de Dieu est né dans une étable où il n'avait qu'un espace resserré et qu'il est mort sur une croix où il en avait moins encore. » M. Southey reconnaît même que leur seule nourriture était « ce que les Indiens leur donnaient, » principalement de la farine de *Manioc*. « Il faut qu'on nous pardonne de ne pas user de serviettes devant une table sur laquelle il n'y a rien à manger. » Ainsi parlait Anchieta de noble origine.

« Pieds nus, sans autre vêtement que sa soutane, le crucifix sur la poitrine et le rosaire autour du cou, le bâton du pèlerin et le bréviaire à la main, les épaules chargées des objets nécessaires à la construction d'un autel, Anchieta s'avança dans l'intérieur du pays. Il pénètre dans les forêts vierges, traverse des torrents à la nage, gravit les montagnes, descend dans la solitude des plaines, rencontre des bêtes sauvages et s'abandonne entièrement à la Providence. Avec Dieu seul pour témoin, il bravait les fatigues et les périls dans le but unique de gagner des âmes. Aussitôt qu'il apercevait un homme, Anchieta pressait le pas ; ses pieds laissaient des traces de sang sur les rochers et les sables du désert, mais il avançait toujours. En s'approchant du sauvage, il lui tendait les bras et cherchait à le retenir par des paroles affectueuses, à l'ombre de la croix, qui était pour lui l'étendard de la paix. Quelquefois, lorsque les sauvages repoussaient ses premières invitations, il se jetait à leurs pieds, les pressait avec larmes sur son cœur, s'efforçant de gagner leur confiance par mille témoignages d'affection. Tout d'abord ils ne faisaient guère d'attention à cette humilité, mais le Jésuite ne se décourageait pas. Se faisant leur esclave, il étudiait leurs caprices ; prenant part à leurs excursions il entraînait dans leur intimité, partageait leurs souffrances, leurs travaux, leurs plaisirs. » Quel fut le résultat d'un tel ministère ? « Par degrés, Anchieta leur apprit à connaître Dieu ; il leur enseigna les lois de la morale humaine et les prépara à la civilisation après les avoir instruits du christianisme. Son zèle ardent eut le Brésil pour théâtre : mais au milieu de ces vastes solitudes, l'Itannie, pays pierreux et inculte, fut sa résidence de prédilection, son lieu de refuge contre les dangers de son apostolat¹. »

Nous pourrions refuser de croire qu'un homme ait supporté

¹ *Life of Anchieta*, p. 175.

pendant
nous offr
mêmes v

Anchie
avec Nobr
dans le B
Anchieta
poursuivre
appréciati

M. Sout
par une vi
allé prend
Ils lui dem
Aucune vie
que la sien
gion, se se
néanmoins
quelle il ter
de sa foi. »

Foi étran
de la vie ap
reurs ! » —
versaires, q
et la décade

Cet histori
dit : « Le sys
ses disciples,
côte du Brési
lugais (c'est-à
rent réunies d
éclatant n'av
membres de c
Les écrivains
mourut à la fi
dix-septième,
religion catho
cinq archevêq
un nombre in

¹ Ch. x, p. 310.

² *North America*

³ Ch. xii, p. 380.

pendant quarante ans une paisible existence; mais les autres pays nous offrent, durant les trois derniers siècles, mille exemples des mêmes vertus et des mêmes victoires.

Anchieta mourut en 1597. Les six Jésuites qui avaient débarqué avec Nobrega s'étaient multipliés et étaient au nombre de cent-vingt dans le Brésil seulement; cent autres accoururent pour remplacer Anchieta et continuer l'œuvre qu'il avait commencée. Avant de poursuivre l'histoire de leurs travaux, écoutons un instant les appréciations protestantes.

M. Southey reconnaît qu'Emmanuel de Nobrega mourut « épuisé par une vie de fatigues incessantes; la veille de sa mort, il était allé prendre congé de ses amis comme s'il partait pour un voyage. Ils lui demandèrent où il allait, sa réponse fut : *dans ma patrie*. Aucune vie n'a été plus activement et plus pieusement employée que la sienne¹. » Cet écrivain, comme tous les hommes de sa religion, se sentant capable de juger les saints et les anges, ajoute néanmoins par concession : « L'espérance du triomphe avec laquelle il termina sa vie n'était pas incertaine, à cause des erreurs de sa foi. »

Foi étrange par laquelle Dieu donne les vertus et les victoires de la vie apostolique, tout en oubliant de la purifier de ses « erreurs ! » — foi tellement corrompue, d'après le jugement des adversaires, que si leur appréciation était vraie, « la décomposition et la décadence auraient eu lieu depuis longtemps². »

Cet historien anglican, obéissant à une impulsion irrésistible, nous dit : « Le système de Nobrega fut si bien continué par Anchieta et ses disciples, qu'avant un demi-siècle, toutes les peuplades de la côte du Brésil, aussi loin que s'étendaient les établissements portugais (c'est-à-dire sur un espace de plus de 2,000 milles), furent réunies en villages sous leur direction³. » Jamais triomphe si éclatant n'avait été obtenu dans l'histoire, excepté par d'autres membres de ce même Ordre, dans les autres provinces d'Amérique. Les écrivains protestants seuls vont nous l'apprendre. Nobrega mourut à la fin du seizième siècle, et dès le commencement du dix-septième, « nous trouvons, dit Ranke, le grand édifice de la religion catholique érigé dans l'Amérique méridionale. Il y avait cinq archevêchés, vingt-sept évêchés, quatre cents monastères, et un nombre incalculable de paroisses. » Ces faits ne nous repré-

¹ Ch. x, p. 310.

² *North American Review*, juin 1858, p. 283.

³ Ch. xii, p. 389.

sentent pas encore l'œuvre tout entière accomplie dans un pays gouverné, un siècle seulement auparavant, par des sauvages qui n'avaient d'humain que l'extérieur. « De magnifiques cathédrales s'élevèrent, parmi lesquelles la plus admirable fut peut-être celle de *Los Angeles*. Les Jésuites enseignaient la grammaire et les arts libéraux; dans les universités de Mexico et de Lima, les études théologiques furent suivies dans leur ensemble... Ces conquêtes firent place aux missions, et les missions firent naître la civilisation. Les religieux qui apprenaient aux naturels à lire et à chanter, et qui leur enseignaient aussi à semer et à moissonner, à planter et à bâtir, leur inspiraient en même temps une vénération et un attachement des plus profonds. » Ranke pouvait bien dire : « Le catholicisme a produit un puissant effet dans ce pays¹. » L'étude de cette œuvre sans exemple suggéra cette réflexion à lord Macaulay : « Les acquisitions de l'Église catholique dans le nouveau monde ont compensé, et au delà, ce qu'elle avait perdu dans l'ancien². »

Parlant d'Anchieta, deux prédicants américains, qui n'avaient pas persuadé un seul Brésilien d'échanger une religion divine contre une autre tout humaine, s'expriment en ces termes : « Son abnégation de missionnaire, son travail pour apprendre et réduire en syntaxe une langue barbare, les services qu'il a rendus à l'État suffiraient pour lui assurer une réputation et une mémoire précieuses. » Ensuite, ils lancent toutes leurs invectives sur ses biographes, qui « n'ont pas honte de faire passer pour médiocres des vertus réelles, afin de faire ressortir de prétendus miracles³. » S'ils avaient lu la vie du saint, ils auraient trouvé ses miracles racontés comme de simples incidents de la vie d'un homme, dont les vertus furent plus étonnantes que ses miracles.

« Les Portugais et les naturels, d'après M. Southey, chacun suivant leur superstition personnelle, croyaient sans hésiter qu'Anchieta pouvait faire des miracles. Les premiers envoyèrent après sa mort des volumes d'attestations à Rome... Les Tamuyas déclarèrent qu'il y avait en lui une puissance qui retenait les hommes, et cette opinion sauva sa vie. » En d'autres termes, les païens, comme les chrétiens, reconnurent et attestèrent avec serment une puissance dont ils voyaient continuellement les preuves.

Un évêque protestant, le docteur Horsely, exhorta un jour la chambre des lords à ne pas encourager les tentatives de conversion

¹ Livre VII, vol. II, p. 91.

² *Essay on Ranke's History of the Popes.*

³ Kidder et Fletcher, ch. vii, p. 115.

faites sur
à son gou
faire des m
de faire de
naires par
conner la v
sensées et
qu'ils prêt
sions¹. » C
qui a dit a
choses que
rétractée?
ques? Et q
de pénétrer
sion, par le
secte? Est-il
blian de re
accepté la d
paraît-il, par
cellent hom
de mal à per

il est remar
son méprise
Bible et qui
Saints, se mo
par la raison
tomber sur la
à la nature de
mais que sain
jaillir l'eau dan
soit encore de
une exécration
lions » pour sa
une panthère a

¹ Lockman's Trau

faites sur les Hindous, « parce que la religion d'un pays est liée à son gouvernement, et aussi parce que le pouvoir apostolique de faire des miracles ne se produisant plus, il croyait que le mandat de faire des conversions avait cessé. » La plupart de ses coreligionnaires paraissent de cet avis. « Ce qui doit faire beaucoup soupçonner la véracité des Jésuites, en général, par toutes les personnes sensées et impartiales, est le récit qu'ils donnent des miracles qu'ils prétendent avoir été opérés dans leurs différentes missions¹. » Cependant ces hommes font profession de servir Celui qui a dit aux premiers missionnaires : *« Vous ferez de plus grandes choses que celles-ci ! »* Quand Celui qui a fait cette promesse l'a-t-il rétractée? Cesse-t-il d'accorder à ses apôtres les grâces apostoliques? Et quel est ce Dieu nouveau qui n'a ni le désir ni le pouvoir de pénétrer dans les affaires humaines, et qui est lié sans rémission, par les « lois de la nature, » comme une plante ou un insecte? Est-il comme le Dieu de Baal, endormi ou en voyage, oubliant de regarder l'homme et ses œuvres? Les protestants ont-ils accepté la définition du créateur que Kolben donne, répandue, paraît-il, parmi les Hottentots qui le regardaient comme « un excellent homme demeurant bien au-dessus de la lune, et ne faisant de mal à personne? » Questions que nous allons examiner.

MIRACLES OPÉRÉS PAR LES MISSIONNAIRES.

Il est remarquable qu'une religion qui se dit fondée sur la raison méprise les lois de l'évidence, et que ceux qui étudient la Bible et qui admettent les miracles renfermés dans les Livres Saints, se moquent de faits qui ne sont pas plus difficiles à croire par la raison humaine. Si Élie défend à la pluie et à la rosée de tomber sur la terre pour punir un roi coupable, et permet ensuite à la nature de reprendre son cours, ce récit est respectable et vrai ; mais que saint François Solano, pour sauver un peuple, fasse jaillir l'eau dans les déserts du Chili, et que ce torrent miraculeux soit encore de nos jours appelé « la fontaine de Solano, » c'est une exécrable imposture. Si l'éternel « suspend la voracité des lions » pour sauver son prophète, soyons étonnés et adorons ; mais une panthère se coucher près de son serviteur Ancheta pendant

¹ Lockman's *Travels of the Jesuits*, préface, p. xiv

sa prière à minuit dans la forêt, ou la vipère n'oser le piquer lorsqu'il la heurte du pied au milieu du jour, c'est une invention impudente. Si le fer surnage à l'ordre d'Élie pour sauver la hache d'un bûcheron, tombons à genoux et glorifions le Seigneur ; mais Anchieta se soutenir sur les eaux du San-Francisco afin qu'un apôtre du Seigneur ne périsse pas, nous dédaignons la superstition qui croit à ce fait et l'imposteur qui le raconte. Si un mort ressuscite, comme le dit l'Écriture, parce que ses os ont touché les os d'un saint que Dieu voulait honorer¹, personne ne refusera de louer et d'admirer. Saint Augustin raconte le même fait arrivé dans sa propre église, pour les os de saint Étienne, et devant l'assemblée qui en a été témoin ; sourions de cette fraude méprisable. Si la sagesse divine se sert de la voix d'un âne pour enjoindre ses ordres au prophète révolté, acceptons sans surprise le message et son interprète ; mais que la divine providence commande au jaguar de s'arrêter au milieu de sa course aux pieds de saint François Solano, et de s'agenouiller humblement devant le serviteur du Tout-Puissant, rejetons ce conte invraisemblable avec une exclamation de dédain. Si Élie ressuscite un mort entré déjà en putréfaction, et seulement pour consoler une malheureuse veuve, ce fait sera le texte de nos louanges et de nos méditations ; mais saint François Xavier ouvrir une tombe en présence de milliers de personnes pour montrer à toute une nation ce que peut le Dieu des chrétiens, c'est une fiction pitoyable. Si le prophète Élie est nourri par des corbeaux et des anges, puis observe un jeûne de quarante jours et de quarante nuits, personne ne doute de la manière dont il fut sustenté, ni de son abstinence ; mais que le Père de Nobili ou de Britto, par une vie entière d'austérité et de mortification, ramènent au bien des milliers d'hommes, on n'y voit que « la folie fanatique du catholicisme. » Lorsque nous lisons dans les *Actes des apôtres* que le visage de saint Étienne parut tout glorieux, et que les assistants virent sa face devenir semblable à celle d'un ange, nous devons reconnaître que la grâce peut illuminer même un corps mortel ; mais si on atteste que le bienheureux Pierre Claver fut transfiguré devant cent témoins qui virent la lumière se jouer autour de sa tête, et couvrirent de leurs mains leurs yeux éblouis, prenons en pitié la superstition dégradante qui peut croire à ce misérable récit. « Un mouchoir ou un tablier, » ayant touché le corps de saint Paul, guérissait les malades et mettait les démons en fuite ; rien n'est plus naturel que

¹ IV Rois. VIII, 21.

cette sanc
et des hon
mais si l'
Philippe d
retentir le
mépris.

Peut-être
accepte ce
sans les ex
croient pas
de la même
rejeter les
nels pour r
seront con
manifesten
naissance d
dans tous
pouvoir ou
impuissante
qu'on aura
sceptre affa
chez les paï
protestantis
Dieu de tout
merveilles d
qui reconnaî
s'est jamais
en effet, son
leyen, ou un
ton faisant ja
gale ? Bucha
ou Heber res

Ce n'est pas
le chrétien
du Nouveau
mais des faits
et glorifient,
plicable que
hommes qui n
gion qu'ils pro
ils aiment mie
de confesser q

cette sanction donnée par le Tout-puissant, en présence des anges et des hommes, à l'usage que les catholiques font des reliques ; mais si l'on attribue le même privilège à saint Bernard, à saint Philippe de Néri, à Anchieta, à saint François Régis, il faut faire retentir le ciel de cris d'indignation ou se boucher les oreilles avec mépris.

Peut-être trouverait-on l'explication de cette inconséquence qui accepte certains miracles sans les contester, et repousse les autres sans les examiner, dans ce fait : que la plupart des protestants ne croient pas plus aux uns qu'aux autres. Ils les traiteraient tous de la même manière ; si ce n'est qu'ils n'ont aucune raison de rejeter les premiers, tandis qu'ils ont de pressants motifs personnels pour nier les seconds. Les Hindous et les mahométans déposeront contre la *crédule incrédulité* des sectes modernes, car ils manifestent, au milieu de leurs erreurs, une plus profonde connaissance des mystères intérieurs de la sainteté, et ils ont confessé dans tous les siècles qu'un Dieu qui cesserait de déployer son pouvoir ou de répandre ses bienfaits, ne serait qu'une divinité impuissante, indigne de régner sur des hommes immortels et qu'on aurait le droit d'arracher, de ses mains paralysées, son sceptre affaibli et devenu inutile. Les instincts du cœur humain, chez les païens comme chez les chrétiens, rejettent le Dieu que le protestantisme a inventé. Une seule race sur la terre refuse au Dieu de toute vérité et de toute sainteté la puissance d'opérer des merveilles dans ses saints et dans ses apôtres ; ce sont des hommes qui reconnaissent, sans honte ni regret, que cette action divine ne s'est jamais manifestée et ne se manifestera jamais en eux. Qui, en effet, songe à produire un miracle anglican, un prophète wesleyen, ou un saint presbytérien ? Qui pourrait se représenter Middleton faisant jaillir à sa parole une source dans les plaines du Bengale ? Buchanan respecté par les panthères ? Judson transfiguré ? ou Heber ressuscitant les morts ?

Ce n'est pas ici le lieu de discuter la réalité des miracles. Pour le chrétien éclairé et familiarisé avec l'Écriture, les miracles du Nouveau Testament ne sont pas des faits isolés et anormaux, mais des faits typiques et nécessaires au plan divin qu'ils ornent et glorifient, et la cessation de ces miracles serait bien plus inexplicable que leur continuation. Les miracles sont rejetés par les hommes qui ne connaissent ni Dieu ni eux-mêmes ; malgré la religion qu'ils professent, ils ont la crainte et la haine du surnaturel ; ils aiment mieux croire Dieu éternellement silencieux plutôt que de confesser qu'il n'a daigné parler que dans son Église. Ils ne vou-

draient pas croire aux miracles quand même ils les verraient ; ce qu'ils craignent, c'est la manifestation du pouvoir divin ; mais ce qu'ils haïssent, c'est le témoignage que les miracles rendent à la foi catholique¹.

Cependant, la science moderne n'est pas toujours hostile à la vérité révélée et elle a récemment protesté par la voix d'un de ses plus illustres adeptes contre ce scepticisme contraire à la raison. Un mathématicien anglais bien connu, en réfutant scientifiquement la *formule* erronée de Hume, a déclaré et laborieusement prouvé que de quelque façon que cette *formule* fût appliquée elle serait toujours *fausse*. Hume avait dit qu'aucun degré d'évidence ne pouvait suffire à établir la preuve d'un miracle. M. Babbage, en mettant cette proposition à l'épreuve de la méthode analytique, arrive à une conclusion diamétralement opposée. « Si l'on peut trouver, dit-il, un témoin indépendant qui dise plus souvent la vérité que le mensonge — ce qui n'est certainement pas une exigence intolérable — il est *toujours* possible de réunir un certain nombre de témoins indépendants ; et la fausseté de leurs témoignages lorsqu'ils concordent, est bien plus improbable que ne peut être le miracle lui-même². » Cependant l'ignorante incrédu- lité des sectes protestantes, qui annule les lois de l'évidence et rejette les conclusions les plus rigoureuses de la science, prétend être une protestation en faveur de l'intelligence humaine contre la tyrannie de la superstition³!

CRAUTÉS DES HUGUENOTS ET DES HOLLANDAIS.

Si nous continuons l'histoire des missions du Brésil avec M. Southey pour guide, nous arriverons à un nouvel ordre de faits. Nous

¹ « Image parfaite de Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'Église est en butte aux persécutions du monde, non pas parce que le monde oublie les prodiges qu'elle opère, mais, tout au contraire, parce que le monde a en horreur ces témoignages, ces miracles qui le condamnent. » (Donoso Cortés, *Oeuvres*, tome III, p. 128, éd. Veillot.)

« L'Église doit son existence aux miracles, sans lesquels elle ne saurait se comprendre... Nos idéalistes et nos spiritualistes n'ont pas besoin de miracles pour la confirmation de leur foi. Non, assurément, car leur foi est leur œuvre et non pas celle du Christ. Il serait, en effet, bien singulier que Dieu confirmât une religion fabriquée de main d'homme. » (Möehler, *Symbolisme*, II, 20.)

² *Neuvième traité de Bridgewater*, app., p. 302; note E.

³ « Evidemment les miracles ne sont pas des impossibilités, car ils ne sont même pas des improbabilités... Tout ce qui est possible peut arriver, et tout ce qui arrive doit être cru sur des preuves convenables. » (Hugh Muller, *Forsters of the Creator*, p. 242.)

avons vu
la moitié
et, à l'ex-
bèrent d
cette œur
Mais cette
assister a
fois, non
aucune ve
constance
sionnaires
En 157
Borgia, co
Madère au
Lisbonne,
tulants qui
Le lendem
de Madère
Jacques So
Sourie, d'a
corde enve
lui, et il fi
secte ; il le
laïque, tren
d'autres mo
calme ce fai
celui-ci : «
naires résid
plusieurs de
l'hilarité de
l'honneur de
la même glo
par le fanat
comme il av
quitter Rome
rum, » salut
accent solenn
Quelques
çais tombère
et firent si l
qui ne menti
Capdeville, «

avons vu jusqu'ici des hommes convertir les sauvages habitants de la moitié d'un continent par le spectacle de vertus surnaturelles; et, à l'exception du martyr de Soza et de Correa, qui succombèrent dès le début de cette expédition apostolique, nous avons vu cette œuvre s'accomplir sans verser le tribut ordinaire du sang. Mais cette dette sacrée devait être payée tôt ou tard. Nous allons assister au martyr de soixante-huit missionnaires, massacrés à la fois, non par des païens sauvages, mais par des hérétiques dont aucune vertu ne put désarmer la furie, et qui, dans plusieurs circonstances, pactisèrent avec les païens pour mettre à mort les missionnaires.

En 1570, le Père Ignace Azevedo, désigné par saint François de Borgia, conduisit trente-neuf Pères de la Société de Jésus, de Madère au Brésil. Trente autres partirent au même moment de Lisbonne, sur deux autres navires, avec un grand nombre de postulants qui devaient fournir encore des preuves de leur vocation. Le lendemain du jour où le vaisseau qui portait Azevedo fit voile de Madère, quatre navires français, sous le commandement de Jacques Sourie, huguenot, firent main basse sur cette embarcation. Sourie, d'après M. Southey, « était aussi peu disposé à la miséricorde envers les prêtres catholiques qu'ils ne l'eussent été envers lui, et il fit aux Jésuites ce que ceux-ci auraient fait à toute sa secte; il les mit à mort. Un des novices échappa sous un habit laïque, trente furent jetés par-dessus bord, quelques-uns vivants, d'autres mourants ou morts. » L'historien anglais raconte avec calme ce fait, qui ne provoque de sa part d'autre commentaire que celui-ci : « Quand ces nouvelles arrivèrent à Madère, les missionnaires résidants célébrèrent le triomphe de leurs camarades, que plusieurs devaient bientôt partager. » Et cette fête singulière excite l'hilarité de M. Southey, qui voit dans ce *Te Deum* chanté en l'honneur des martyrs par des hommes destinés à partager demain la même gloire, « une conduite inspirée par la politique autant que par le fanatisme. » — Saint Philippe de Néri se serait écrié, comme il avait coutume de le faire quand il voyait des prêtres quitter Rome pour la mission d'Angleterre : « *Salvete, flores martyrum*, » salut, fleurs du martyre ! Saint Paul aurait ajouté avec son accent solennel : « dont le monde n'est pas digne ! »

Quelques jours plus tard, un croiseur anglais et quatre français tombèrent sur le reste de la flotte portant les missionnaires, et firent si bien que, d'après le tranquille récit de M. Southey qui ne mentionne même pas le nom du commandant calviniste, Capdeville, « sur soixante-neuf missionnaires emmenés par Azevedo

M. Southey. Nous

aux persé-
père, mais,
cles qui le

apprendre...
rmation de
t. Il serait
l'homme. »

même pas
e dût être
p. 242.

de Lisbonne, un seul, resté en arrière dans un port où l'on avait touché, atteignit le Brésil. »

Le sang de soixante-huit martyrs ne pouvait manquer d'attirer de nouvelles grâces sur le Brésil, et, à dater de cet instant, l'œuvre de la conversion avança avec un succès dix fois plus rapide.

On dit, et M. Southey le rappelle avec indignation, que des incidents surnaturels accompagnèrent cet holocauste de martyrs, dont les vagues de la mer ne purent éteindre l'ardente charité. « Lorsque Azevedo fut tué, observe cet historien, on ne put arracher de sa main une image de la Vierge » que le martyr étreignait dans les angoisses de la mort, et qui, ajoute l'auteur anglais avec une plaisanterie bien placée dans un pareil moment, « était certes plus miraculeuse que son miraculeux original. » Cette image, retrouvée dans la main du cadavre par les matelots d'un vaisseau qui traversa l'endroit où le missionnaire avait été jeté à la mer, « fut montrée, par les Jésuites, avec une impudence héroïque à San-Salvador, portant encore l'empreinte des doigts sanglants d'Azevedo. Les écrivains ecclésiastiques, continue M. Southey, grossirent de plus en plus ces faits, et chacun d'eux ajouta son mensonge à la masse. » Si les démons composaient un martyrologe, ce serait sans doute ainsi qu'ils l'écriraient.

Soixante ans après le martyre d'Azevedo et de ses compagnons, quand leurs successeurs eurent recueilli la riche moisson dont la semence avait été fécondée par leur sang, un drame semblable eut lieu; ce furent encore les protestants qui levèrent la hache et le poignard. Cette fois, les calvinistes hollandais firent la guerre à des missionnaires sans défense; voici comment M. Southey raconte leurs opérations.

Les indigènes non convertis du district de Rio-Grande avaient porté la dévastation dans le territoire de Pernambuco. Après avoir été châtiés par une armée sous les ordres de Manuel Mascarenhas, ils méditaient au fond de leurs forêts de nouvelles expéditions.

Les soldats ne pouvaient attendre ces agiles maraudeurs; mais des hommes de l'école de Nobrega et d'Azevedo vivaient encore au Brésil. Sans autre bouclier que la prière, sans autres armes que la croix portée sur leur poitrine; ils s'avançaient sans crainte jusqu'aux retraites des sauvages. « Les Jésuites les pacifièrent, dit l'historien protestant, et décidèrent cent cinquante hordes indigènes à s'allier avec les Portugais. » Sir Woodbine Parish, après un long séjour dans l'Amérique du Sud, avait grand sujet de reconnaître que « les travaux des Jésuites eurent parfois plus de succès

que les a
pays baig
missionn
civilisatio

Mais l'
plus féro
lants pou
d'autres q
sauvages

Le veno
traversant
Garassu de
blés pour
présanctifi
Chiquito ig
pables de
de cruauté
furent mass
avec brutal
pour s'em
la ville, ils
ciscains don
avec dérisio
sacrés¹. »

L'année
que cette vi
lites, de Cap
rent après s
que le libre
seraient res
contre ce b
daient furen
exigée pour
rassembler
leur histoire
qu'elle est ho

Cependant
la « religion
vrai, notre at

¹ Southey, vol.

² Southey, p. 5

que les armes, » et que des deux côtés des Andes et dans tous les pays baignés par les rivières qui en descendent, « ces infatigables missionnaires amenèrent les tribus l'une après l'autre à un état de civilisation comparative. »

Mais l'Indien des provinces du Nord-Est allait trouver un allié plus féroce que lui, et apprendre qu'à côté de ces chrétiens vaillants pour souffrir, pour travailler et pour bénir, il en existait d'autres qui faisaient de la religion le prétexte de crimes dont les sauvages eux-mêmes avaient horreur.

Le vendredi saint de l'année 1633, les protestants hollandais, traversant les ruines encore fumantes d'Olinda, vinrent attaquer Garassu de grand matin, pendant que les habitants étaient assemblés pour célébrer l'office de ce douloureux jour : la messe des présanctifiés. L'heure était perfidement choisie. Le Tamuya ou le Chiquito ignorant, le Mohawk ou l'Onéida brutal, eussent été incapables de cette ruse calviniste ; le tigre n'eût pas déchiré avec plus de cruauté la proie palpitante sous ses griffes. — « Les hommes furent massacrés, les femmes dépourvues ; les pillards arrachèrent avec brutalité leurs boucles d'oreilles et leur coupèrent les doigts pour s'emparer de leurs bagues. Après avoir saccagé et brûlé la ville, ils s'éloignèrent, emmenant prisonniers quelques Franciscains dont ils détestaient particulièrement l'habit, et poussant avec dérision devant eux le prêtre encore revêtu des ornements sacrés¹. » C'est ainsi qu'ils célébrèrent le vendredi saint.

L'année suivante, ils attaquèrent Paraïba, sans doute parce que cette ville contenait des couvents de Bénédictins, de Carmélites, de Capucins et des Pères de la Merci. Les habitants capitulèrent après s'être vaillamment défendus, sur la promesse expresse que le libre exercice de leur religion et leurs droits de propriété seraient respectés. « Les plus atroces cruautés furent exercées contre ce brave peuple par les conquérants ; ceux qui possédaient furent torturés jusqu'à ce qu'ils eussent payé la somme exigée pour leur rançon. Par ces moyens odieux, les Hollandais rassemblèrent vingt-huit mille ducats ; de cette façon, ils ont rendu leur histoire aussi infame dans les Indes orientales et occidentales qu'elle est honorable dans leur propre pays². »

Cependant ces hommes faisaient profession d'être les apôtres de la « religion réformée, » et les missionnaires de l'Évangile. Il est vrai, notre auteur l'admet, ils n'avaient envahi le Brésil qu'en vue

¹ Southey, vol. I, ch. xv, p. 486.

² Southey, p. 509.

« du sucre et du tabac ; » mais ils apportaient avec eux leurs idées religieuses, et selon l'expression d'un autre historien, « d'assassins qu'ils étaient, ils se métamorphosèrent en missionnaires. » Ils réussirent mieux dans leur premier rôle. « Ils envoyèrent des prédicateurs et répandirent des livres de controverse écrits en langue espagnole ; mais, ajoute M. Southey, si les Brésiliens haïssaient leurs conquérants comme hérétiques, ils détestaient encore bien plus l'hérésie comme étant la religion de leurs oppresseurs. Ces Hollandais ont toujours été cruels, ... aucune autre nation n'a dans son histoire de pages aussi honteuses pour la nature humaine que ne le sont les annales de leurs colonies. » M. Southey pensait peut-être au Japon et à Ceylan.

Les Hollandais ne devaient réussir au Brésil ni comme soldats ni comme missionnaires ; leur expulsion finale eut lieu plus tard. En attendant, ils continuèrent à fournir un nouvel exemple de la nature et de l'influence des missions protestantes, une nouvelle preuve de l'assertion que nous avons émise, qu'elles sont partout le plus grand obstacle à la conversion des païens, non-seulement parce qu'elles entravent le ministère des vrais apôtres, mais parce que leurs agents enseignent aux barbares à mépriser la religion dont ils sont les prédicateurs. En 1637, dans tous les districts où ils gouvernaient, « ils enjoignirent aux catholiques de confiner leurs processions dans les murs de leurs églises ; ils défendirent d'en construire de nouvelles sans l'autorisation du sénat, de célébrer aucun mariage sans que les bans en eussent été publiés suivant la coutume hollandaise, etc. » Quelques-unes de leurs cruautés se distinguent par une certaine naïveté. Profitant d'un usage bien connu consacré par la piété au Brésil, ils ordonnèrent « que les nouvelles plantations de cannes à sucre fussent bénies par le ministre protestant. » Le comte de Nassau, leur chef suprême, « reçut l'ordre de restreindre la tolérance dans ses bornes les plus étroites, et le clergé réformé vint sans cesse réclamer l'exécution de ces ordres imprudents. »

En 1639, « les missionnaires hollandais cherchèrent (nous citons toujours M. Southey), à substituer un *credo* luthérien au papiste. » Ils ne réussirent pas, seulement « parce que les moyens de conversion leur manquaient. » C'est-à-dire « la théologie luthérienne n'avait rien qui pût suppléer à l'absence des saints, des images, des chapelets, des croix, etc. » Cette explication nous semble tomber au-dessous de la dignité historique. La théologie luthérienne, absolument rejetée par les Brésiliens, ne paraît pas avoir produit d'heureux résultats même parmi ceux qui font profes-

sion de l'a
tres symb
truire pre
analogue
Dans la co
d'émigran
les luthéri
derniers à
étonner du

Mais s'i
dépit des r
peuple rest
vèrent un
bres des or
les possessi
cessaire, c'
Les Holland
jetèrent, co
plupart d'en

Quand, et
et reprirent
reconnait n
affirmé dans
mettre à mo
mêmes prêt
armées, con
toire, étend
protéger. Ma
étrangers ; «
contre les H
hérétiques q
assez parlé de
missionnaires

LES PÈRES

Au milieu d
déjà implanté
risée du Ciel

¹ Kilder et Flet
² Vol. II, ch. II.

II.

sion de l'admirer. Dans la Prusse luthérienne, où les croix et les autres symboles ne manquent pas, cette théologie a eu pour effet de détruire presque entièrement le christianisme ; au Brésil, un résultat analogue nous est révélé par deux ministres protestants en 1857. Dans la communauté luthérienne de la nouvelle Fribourg, colonie d'émigrants allemands, « il y a, nous disent-ils, peu de vitalité ; les luthériens de la vieille église et des écoles de l'État sont les derniers à propager l'évangile¹. » Nous ne devons donc pas nous étonner du mauvais succès des Hollandais au Brésil.

Mais s'ils ne pouvaient convertir, ils pouvaient détruire. En dépit des menaces, des cruautés et des exactions continuelles, le peuple restait attaché à ses anciens pasteurs. Les Hollandais trouvèrent un remède à cette obstination. Ils ordonnèrent aux membres des ordres monastiques de quitter, dans le délai d'un mois, les possessions hollandaises sur le continent. « Cette mesure nécessaire, c'est M. Southey qui parle, fut exécutée avec brutalité. Les Hollandais dépouillèrent les religieux de leurs habits et les jetèrent, couverts d'une chemise, sur des rivages déserts où la plupart d'entre eux périrent². »

Quand, en 1642, les Portugais s'armèrent contre ces assassins et reprirent Maranham ; « ceux qui furent épargnés durent la vie, reconnait notre historien, à l'intervention des prêtres. » Il avait affirmé dans une autre circonstance que « les prêtres auraient voulu mettre à mort tous les sectaires ; » maintenant il raconte que ces mêmes prêtres, après avoir porté le crucifix en tête de leurs armées, comme un drapeau qui devait les conduire à la victoire, étendaient ce crucifix sur les ennemis vaincus pour les protéger. Mais tous leurs efforts ne purent sauver que les autres étrangers ; « le sentiment catholique excitait la fureur des vainqueurs contre les Hollandais qu'ils détestaient plus pour leurs opinions hérétiques que pour leur cruauté et leur perfidie. » Nous avons assez parlé des Hollandais ; il est temps de revenir aux travaux des missionnaires.

LES PÈRES ANTOINE VIEIRA, RODRIGUEZ ET PLUSIEURS AUTRES.

Au milieu du dix-septième siècle, lorsque le christianisme était déjà implanté au Brésil, le Portugal envoya à cette mission favorisée du Ciel un de ses ouvriers apostoliques dont il produisit

¹ Kidder et Fletcher, ch. xv, p. 20.

² Vol. II, ch. xx, p. 65.

un grand nombre pendant ce siècle. Le Père Antoine Vieyra, l'ami des rois, le conseiller des hommes d'État, après avoir rejeté les honneurs de ce monde, et avoir dit à son souverain qui le suppliait d'accepter un évêché en Europe, « qu'il ne voudrait pas changer l'humble habit du missionnaire pour toutes les mitres de la monarchie portugaise, » le Père Vieyra venait d'arriver au Brésil. Pendant de longues années, cet homme noble et distingué « exerça le saint ministère parmi les Indiens et les nègres. Dans ce but, il s'était rendu maître du langage tupi et angolais. On place le Père Vieyra, remarque M. Southey, parmi les plus grands écrivains et parmi les premiers hommes d'État de son pays. » Il n'est pas rare dans l'histoire des missions de voir de telles supériorités vouer leur vie à des Indiens et à des nègres. Vieyra écrivit un jour au jeune prince de Portugal, dont il était aimé et respecté comme un père, d'envoyer de nouveaux ouvriers apostoliques au Brésil, et il ajouta : « Je ne demande pas de ressources pour ceux qui viendront, Dieu y pourvoira ; ce que je demande, c'est qu'ils arrivent nombreux et remplis de zèle. »

Il est curieux de voir ce que la malice de l'hérésie a pu inspirer à un lettré et à un poète, au sujet d'un homme qui n'était pas seulement lettré et poète, mais philosophe, orateur et homme d'État : « Sa dévotion prenait racine dans la superstition et la folie¹. » Festus apprécie saint Paul à la manière de l'écrivain anglais. Cependant ce dernier ajoute en se contredisant : « Vieyra exécuta en peu de temps des projets dignes de lui et de son Ordre. » Cinquante villages indiens furent organisés, par ses soins, au nord de Maranhão, « sur une étendue de quatre cents lieues de côtes. » Le succès de ses travaux fut si prodigieux qu'il put, le 15 août 1658, célébrer une messe d'actions de grâces en l'honneur du traité qu'il venait de conclure avec les chefs et les représentants de plus de cent mille indigènes².

Une telle victoire, capable de satisfaire une ambition apostolique, fut pour Vieyra un stimulant pour de nouveaux efforts. Il résolut « de continuer le même système de civilisation en remonant les grandes rivières, et dans les îles situées à l'embouchure de l'Orellana. » Deux Jésuites furent chargés de suivre le cours du Tocantim « pour soumettre, après un périlleux voyage de cent milles, une tribu de Topinambous fameuse par sa féroce. » Elle était depuis longtemps ennemie des colons de Para, « ce qui décou-

¹ Southey.

² Grégoire-Joly, tome V, p. 414

plait les
compag
testant
missionn
députés,
relatives
bares, ju
cents de
ennemis.
duquel V
ce pays
approche
dans les
vage ram
siéger à l
le reste de

De sem
rections ;
n'était ass
missionn
pour leur
et leur val
sait la leur
charité qu'
et toujours
les mêmes.

Quand l'
la Sierra de
contre lui,
pacifique da
Les montag
large, elles
les autres...
gues, les ma
missionnaire
les première
puyas, « la
barbares, «
d'amour, ils
Portugal ; ma

¹ Southey, ch.

plait les périls de l'entreprise. » Mais rien ne pouvait arrêter les compagnons de Vieyra, animés de son esprit; l'historien protestant est obligé de reconnaître que ces sauvages suivirent les missionnaires, et consentirent à les faire escorter au retour par des députés, chargés de négocier la paix et de prendre des mesures relatives à la conversion de la tribu. Plusieurs milliers de ces barbares, jusque-là indomptables, parmi lesquels se trouvèrent trois cents de leurs guerriers, revinrent avec les Pères au camp de leurs ennemis. Le gouverneur Vidal, homme d'un grand mérite, au sujet duquel Vieyra écrivait au roi : « S'il avait été envoyé dans l'Inde ce pays n'eût jamais été perdu pour le Portugal ; » lorsqu'il vit approcher cette troupe de néophytes, « lui si ferme et inébranlable dans les combats, pleura de joie en contemplant ce troupeau sauvage ramené dans le bercaïl du Christ. » Vieyra, qui aurait pu siéger à la cour des princes, partit immédiatement pour ramener le reste de la tribu.

De semblables expéditions furent envoyées dans toutes les directions; elles eurent toutes le même résultat. Aucune rivière n'était assez large ou assez impétueuse pour arrêter la marche des missionnaires; aucune forêt assez profonde, assez impénétrable pour leur barrer le chemin. Les Indiens, éblouis par leur courage et leur valeur, ne purent résister à la force héroïque qui surpassait la leur, à la patience qui dominait et lassait leurs ruses, à la charité qu'ils admiraient avant de pouvoir la comprendre. Partout et toujours, de l'aveu des protestants, ces apôtres se montrèrent les mêmes. Prenons quelques exemples entre mille.

Quand l'expédition militaire de Coelho contre les peuples de la Sierra de Ibiapaba, eut complètement manqué « et eut tourné contre lui, » les missionnaires « préparèrent une expédition pacifique dans l'espoir de soumettre et de civiliser ces peuplades. Les montagnes s'étendent sur huit lieues de long et sur vingt de large, elles s'élèvent comme des vagues qui montent les unes sur les autres... Pour les gravir, il faut quatre heures de rudes fatigues, les mains et les genoux venant en aide aux pieds. » Quand les missionnaires, pour la plupart délicatement élevés, eurent surmonté les premières difficultés, ils se trouvèrent en présence des Tappuyas, « la plus vieille race du Brésil, » et si extraordinairement barbares, « que pour donner à leurs morts un dernier témoignage d'amour, ils les mangeaient¹. » Ils avaient repoussé les soldats du Portugal; mais ils furent vaincus par quelques Jésuites désarmés.

¹ Southey, ch. xii. p. 377.

En 1603, le Père Rodriguez conduisit une nouvelle bande d'apôtres sur le territoire de la peuplade cannibale des Aymores. « Le peuple se moquait d'une pareille tentative, pensant que les Aymores, nourris de chair humaine, ne pourraient être arrachés à leurs habitudes de cannibales. » Voici cependant ce que ces sauvages dirent du Père Rodriguez et de ses associés. « Les Pères étaient des hommes excellents qui ne portaient ni arcs ni flèches et qui ne firent tort à personne ; on ne pouvait leur refuser rien de ce qu'ils demandaient. » « Bientôt deux villages se formèrent, l'un contenant douze cents Aymores, l'autre quatre cents, et la capitainerie qui jusqu'alors n'avait pu être préservée d'une entière destruction que par des secours fréquents venus de Bahia, fut entièrement délivrée de ses ennemis¹. »

En 1657, les Pères Emmanuel Pires et François Gonzalvez furent les premiers qui remontèrent le fleuve Rio-Negro, pendant que le père Samuel Fritz suivait le cours de l'Orellana, convertissant sur son passage les Omaguas, « peuple fameux au siècle de la découverte, et, encore de son temps, la plus nombreuse des tribus riveraines ; trente de leurs villages sont marqués sur sa carte. » Avant lui, les Pères Christoval d'Acuna et André de Artieda, l'un recteur dans un collège, l'autre professeur de théologie à Quito, avaient accompli un aussi périlleux voyage à la requête du vice-roi ; des entreprises que les aventuriers militaires n'osaient tenter, étaient acceptées par les missionnaires seuls qui consentaient à s'y dévouer dans l'intérêt de la religion et de la science ; « loin de craindre le martyre, ils l'ambitionnaient. » Après un voyage de quinze mois, au milieu de privations que nous n'essayerons pas de dépeindre, Pires et Gonzalvez revinrent, en ramenant avec eux six ou sept cents disciples ; Gonzalvez mourut de ses fatigues. Un peu plus tard, deux missionnaires qui avaient pris un autre chemin revinrent aussi, « suivis de plus de deux mille Indiens, » qui avaient consenti à accepter le christianisme et la civilisation².

Cet apostolat laborieux continua chaque année dans toutes les provinces. En 1662, le Père Raymond de Sainte-Croix périt par la violence des eaux dans le Pastaza. « Sa vie fut vraiment noble et bien employée, » dit un historien protestant. « Ses vêtements ordinaires consistaient dans un vieux chapeau, une grossière chemise de coton et une paire de sandales. » Tel était le « pompeux cérémonial » par lequel les missionnaires catholiques gagnaient

¹ Southey, p. 388.

² *Ibid.*, p. 617.

leurs co
Indiens
nombre
temps, é
long des
trouvere
travaux¹.

Dès l'a
abondant
Maranon
à 1682 il
ments chr

En 169
dévoueme
M. Markha
ans, il acc
trables et
jamais de
confiant en
plusieurs i
succès, et

Quand S
repoussé p
sauvages e
d'un amour
inclinerait
le souvenir
nombreuse,
et rapporta
ses impressi
pelle du col
une dévotion

En 1661,
claves, avai
rateurs ; ils
Vieyra, « qu
moigna pas l
science pure
en lui cette p

¹ *Expéditions*
G. S., introd., p. 1.
² *Expéditions*.

leurs convertis. « Son genre de vie était plus simple que celui des Indiens qui l'entouraient;... il faut remarquer qu'il y eut un grand nombre d'autres hommes dévoués et intrépides qui, en même temps, évangélisèrent avec le même zèle les Indiens habitant le long des fleuves et qui, presque tous, comme le Père Raymond, trouvèrent dans une mort violente la récompense désirée de leurs travaux¹. »

Dès l'année 1665, les fruits de ces persévérants efforts furent si abondants que, d'après M. Markham, il y eut, sur les rives du Marañon supérieur, cinquante-six mille Indiens baptisés. De 1640 à 1682 il n'y eut pas moins de trente-trois différents établissements chrétiens fondés par cette société de martyrs et d'apôtres².

En 1695, Henry Richler obtint la couronne du martyre. « Le dévouement le plus héroïque pouvait seul le rendre capable, atteste M. Markham, d'affronter les difficultés qui l'entouraient. En douze ans, il accomplit quarante voyages à travers des forêts impénétrables et sur des rivières rapides et dangereuses. Il n'emporta jamais de provisions, mais erra demi-nu à travers les fourrés, se confiant entièrement pour vivre à la Providence. Ayant appris plusieurs idiomes indiens, ses efforts furent récompensés par le succès, et il se vit à la fin entouré de disciples. »

Quand Soto-Major, un des plus vaillants parmi ces héros, fut repoussé par une tribu qui refusait de se convertir, il laissa à ces sauvages endurcis son crucifix, en leur disant, avec les accents d'un amour inaltérable, que « le Dieu dont il leur laissait l'image inclinerait bientôt leurs cœurs vers la vérité. » Lorsqu'il fut parti, le souvenir de ces paroles remua les cœurs, et un jour une troupe nombreuse, marchant en procession, vint demander le baptême et rapporta le crucifix avec un grand respect. M. Southey, fidèle à ses impressions, ajoute que « cette idole fut déposée dans la chapelle du collège des Jésuites où elle fut longtemps vénérée avec une dévotion spéciale. »

En 1661, des Portugais corrompus, faisant le commerce des esclaves, avaient été, pour ainsi dire, ruinés par Vieyra et ses coopérateurs; ils soulevèrent le peuple et jetèrent les Pères en prison. Vieyra, « quoique traité plus cruellement qu'aucun autre, ne témoigna pas la moindre impatience... Une âme héroïque, une conscience pure et un dévouement enthousiaste au devoir produisit en lui cette paix qui surpasse tout sentiment. » Ils furent jetés à

¹ *Expéditions in to the Valley of the Amazons*, par Clements R. Markham, F. R. G. S., introd., p. xxx.

² *Expéditions*, etc., introd., p. xxx.

bord d'un vaisseau et envoyés en Portugal, avec un mémoire dans lequel on exposait leurs crimes en les accusant d'avoir ruiné la colonie. Ils furent réhabilités l'année suivante par un édit royal, qui blâma sévèrement leurs accusateurs. A dater de ce moment, ceux-ci ne prirent plus conseil que de leur haine et résolurent de les exterminer.

En 1676, le Brésil était divisé en trois diocèses, Bahia, Pernambuco et Rio de Janeiro; bientôt les premières Religieuses Franciscaines arrivèrent. En racontant la fondation de leur couvent, M. Smith se livre à des plaisanteries de mauvais goût, souvent usitées chez les critiques protestants, et dont nous avons cité plus d'un exemple; il se permet de les appeler « inoffensives maniaques¹. »

N'est-il pas à craindre que ces hommes ne se disent un jour : « Insensés que nous sommes, nous avons appelé leur vie une folie et leur mort un déshonneur; nous les voyons maintenant mis au nombre des enfants de Dieu et partageant la gloire immortelle des saints². »

Vieyra mourut en 1696, à l'âge de quatre-vingt-dix ans dont il avait passé soixante-quinze dans la Compagnie de Jésus. M. Southey remarque qu'il ne se repentit jamais de ses vœux. « Il avait survécu à toutes les épreuves comme à toutes les joies de la vie. Ses ennemis l'avaient précédé pour rendre compte au souverain juge; ses vertus et ses talents étaient reconnus et respectés comme ils en étaient dignes³. »

Cent noms devraient être ajoutés à ceux de Nobrega et d'Anchieta, de d'Almeida et de Vieyra; ceux qui les portaient nous pardonneront notre silence; ils sont nos pères, nos proches, mais qui peut compter tous les degrés dans une telle généalogie?

Les fils de saint François et de saint Dominique, à qui l'Amérique doit beaucoup, nous permettront de leur offrir le tribut de notre hommage. M. Clements Markham, en admirant le courage des Pères Franciscains, plutôt que la religion qui l'inspirait, s'exprime ainsi : « Ils envoyèrent dans les forêts, pendant un siècle et demi, des hommes dévoués qui prêchaient sans crainte, exploraient de vastes régions jusque-là inconnues, et finissaient ordinairement leur vie, massacrés par les sauvages qu'ils étaient venus civiliser⁴. » En 1704, deux Pères Franciscains furent martyrisés par les

¹ Vol. II, ch. xxviii.

² *Sagesse*, v, 2, 5.

³ Vol. III, ch. xxxi, p. 34.

⁴ *Valley of the Amazons*, introd., p. xxi.

Aruans.

« On les
fussent r
aux insed
fussent c
ne croit
aucune
essayer d
furent en

Si nou
la présenc
raconter
nous app
fondu sur
lisés » qui
sa Mère¹.

Avant d
présent du
core un m

Saint Ig
prière que
nous le sav
Pombal étai
partir de ce
fut lui qui c
par les cons
contradictio
singulier tén
table aurait
sa faveur sp
Mais Pomba
résolus de le
chands brési
« ordre imp
qui se fussent

¹ *Life in Bra*

² Vol. III, ch.

Aruans. M. Southey raconte ce que devinrent leurs corps mutilés : « On les trouva dans un état de parfaite conservation, quoiqu'ils fussent restés six mois sur la terre, exposés aux animaux sauvages, aux insectes, à tous les accidents des saisons, quoique leurs habits fussent consommés. Ce n'est pas un miracle, » ajoute-t-il, car il ne croit pas aux miracles, et cependant « on ne peut soupçonner aucune fraude. » L'évidence était si concluante qu'il ne peut essayer de la nier. « Toute la ville de Belem » vit les corps, qui furent enterrés ensuite dans l'église franciscaine de cette ville.

Si nous demandons quels signes subsistent encore au Brésil de la présence de ces ouvriers apostoliques, dont nous ne pouvons pas raconter les travaux avec plus de détails, un Américain protestant nous apprendra qu'en 1856, après toutes les calamités qui ont fondu sur cet empire, il y a encore « huit cent mille Indiens civilisés » qui adorent le nom de Jésus et invoquent la protection de sa Mère¹.

Avant de compléter en peu de mots nos indications sur l'état présent du Brésil, la destinée de ses premiers apôtres réclame encore un moment notre attention.

POMBAL ET LES JÉSUITES.

Saint Ignace n'avait pas craint de demander dans sa dernière prière que ses enfants « fussent toujours persécutés. » Cette prière, nous le savons, a été entendue. En 1753, le frère du marquis de Pombal était nommé capitaine général de Para et de Maranhão ; à partir de ce moment, les destinées des Jésuites furent arrêtées. Ce fut lui qui composa ces réquisitoires accueillis avec empressement par les conspirateurs de Lisbonne, « malgré leur fausseté et leurs contradictions évidentes, » remarque M. Southey². D'après lui, singulier témoin dans une telle œuvre, « un homme d'État véritable aurait certainement jugé les Jésuites d'Amérique dignes de sa faveur spéciale, de sa protection et de ses encouragements. » Mais Pombal, jaloux d'une grandeur qu'il ne pouvait partager, résolut de les écraser. Il savait, assure notre auteur, que les marchands brésiliens applaudiraient à ses desseins sur les Jésuites, « ordre impopulaire, parce qu'ils étaient les seuls missionnaires qui se fussent constamment opposés à la tyrannie des Portugais. »

¹ *Life in Brazil*, par Thomas Ewbank, ch. xxxviii, p. 452.

² Vol. III, ch. xi, p. 510.

Le même témoin peu suspect dit, en parlant des accusations que l'on alléguait contre eux : « Toutes celles qui n'étaient pas absolument fausses n'étaient que frivoles¹. » Mais Pombal comptait suborner de faux témoins, et dans le cas où il ne s'en présenterait pas, il était résolu à s'en passer. Bientôt, en effet, parut le décret qui bannissait les Jésuites.

Deux fois déjà ils avaient été chassés du Brésil, et deux fois ils y étaient rentrés aux acclamations du peuple. Ce dernier exil devait durer près d'un siècle. Cent cinquante Pères furent expulsés de Para, cent soixante-huit de Bahia, cent quarante-cinq de Rio-Janeiro; en tout, cinq cent vingt-huit de cette seule province. « Le nombre de ceux qui furent déportés monta, dans les Indes espagnoles, à cinq mille six cent soixante-dix-sept². » Nous verrons plus tard ce qui se passa dans les autres provinces. Voici comment on procéda à leur déportation : « Ils furent entassés comme des esclaves nègres, relate M. Southey que nous citerons jusqu'à la fin, et parqués sous les ponts pendant le voyage à Saint-Louis. Cependant, l'innocence et les vertus de ces hommes devaient certainement être connues. » Les meilleurs sentiments de notre auteur triomphent, cette fois, des instincts de l'hérésie et de l'incrédulité. « Ils furent traités pendant le voyage avec une extrême barbarie. Lorsqu'ils souffraient les angoisses de la soif, le capitaine refusait d'accorder, même aux mourants, une goutte d'eau de plus que la ration, pour humecter leurs lèvres. Il ne voulut pas permettre qu'à la mort, ils eussent la consolation de recevoir les derniers sacrements. Sur un des vaisseaux, cinq d'entre eux succombèrent à ces traitements inhumains. »

Quand, accompagnés par les regrets et les larmes de tout un continent, ces religieux atteignirent l'Europe, ils languirent dix-huit années dans les fers, jusqu'à ce que M. de Pombal allât rendre compte à Dieu, avec cette horrible plaisanterie sur les lèvres : « Les Jésuites vivent plus longtemps que tous les autres hommes. » Ils le suivirent devant son Juge; car, nous dit l'historien, « au bout de peu d'années, ils furent presque tous éteints. »

Pombal avait disparu pour toujours; mais il ne devait pas en être ainsi de la Société de Jésus. En 1817, les colonies espagnoles de l'Amérique du Sud, voulant justifier leur séparation, adressaient à la mère patrie ces sévères reproches : « Vous nous avez arbitrairement privés des Jésuites, auxquels nous devons notre état social,

¹ P. 518.

² Southey, vol. III, ch. XLII, p. 614.

notre civ
nous ne
blique Ar
retour; et
devenus
Jésuites r
sieurs d'er
en silence
leur étonn
impérieux
vert d'un
1782! Ce
toute ses h
l'épée ou
pleurer sur
fautes¹.

Voyons q
ans seulem
tugal ait ja
lation, reco
régnait du t
prairies éta
manufacture
baient en ru

« Pombal
diens, éloign
qui eussent
bonheur de
l'eussent dévo
service de le
le seul mobi
désastreuses
avaient obter
abolissait l'es
verneurs eux
d'obtenir plu
maîtres avid
un travail fo
ils n'avaient

¹ Un voyageur
jamais prononcé,
mémoire. » *L'Au*

notre civilisation, toutes nos connaissances, et des bienfaits que nous ne pourrions jamais assez reconnaître. » En 1834, la république Argentine les rappela; en 1842, la Colombie sollicitait leur retour; en 1845, ils furent rétablis à Mexico; au Chili, ils sont devenus encore une fois les modèles de leurs frères. Quand les Jésuites rentrèrent dans la province de Coïmbre, en 1852, plusieurs d'entre eux se rendirent dans la ville de Pombal, pour offrir en silence les prières de la charité sur la tombe du marquis. A leur étonnement, ils trouvèrent que cet homme d'État, autrefois si impérieux, avait été tellement oublié de tous, que son corps, couvert d'un drap en guenilles, était resté sans sépulture depuis 1782! Ce fait ne doit pas nous surprendre. Le monde, qui entoure ses héros d'applaudissements frivoles, les abandonne dès que l'épée ou le sceptre s'échappe de leurs mains; l'Église seule va pleurer sur la tombe de ses ennemis et implorer le pardon de leurs fautes¹.

Voyons quels furent les résultats de leur expulsion. Vingt-cinq ans seulement après leur départ, la plus belle colonie que le Portugal ait jamais possédée était ruinée. « La décadence et la désolation, reconnaît M. Southey, avaient succédé à la prospérité qui régnait du temps des missionnaires. Les maisons s'écroulaient, les prairies étaient envahies par les broussailles, les plantations, les manufactures de poteries et de calicot créées par les Jésuites tombaient en ruines. »

« Pombal, tout en affectant de ne chercher que le bien des Indiens, éloigna les seuls hommes capables d'y contribuer, les seuls qui eussent fait des efforts désintéressés pour l'amélioration et le bonheur de ces peuples, les seuls qui, pour l'amour de Dieu, se fussent dévoués consciencieusement, joyeusement et avec zèle, au service de leurs semblables, et il mit à leur place des hommes dont le seul mobile était l'amour du gain; les conséquences les plus désastreuses se firent bientôt sentir. Les lois que les Jésuites avaient obtenues en faveur des Indiens, et notamment celle qui abolissait l'esclavage, furent audacieusement violées par les gouverneurs eux-mêmes; leur intérêt les rendit oppresseurs, afin d'obtenir plus de bénéfices en proportion du travail exigé. Ces maîtres avides pouvaient bien obliger les malheureux Indiens à un travail forcé, mais ils ne se croyaient pas assez d'autorité, ils n'avaient ni l'influence nécessaire ni la volonté de réprimer

¹ Un voyageur moderne dit de Joseph II, le Julien de l'Autriche : « Son nom n'est jamais prononcé, comme s'il n'avait jamais existé, ou qu'une malédiction pesât sur sa mémoire. » (*L'Autriche*, par J. C. Kohl, p. 233 (1843).)

des vices qui n'existaient certainement pas parmi eux sous la discipline morale des *Aldeas*, — Réductions des Jésuites. »

« Les progrès de la civilisation, qui avaient été si rapides et si efficaces, — M. Southey s'est moqué de cette civilisation dans un précédent volume, — furent arrêtés tout à coup et pour toujours. La dépopulation devint rapide, parce qu'on laissa le champ libre à l'ivrognerie et à tous les autres vices, et aussi parce que beaucoup d'Indiens s'enfuirent dans le désert, quand ils s'aperçurent qu'ils avaient échangé leur état de soumission filiale pour une servitude que rien ne pouvait sanctifier ou adoucir¹. » Tel est le panégyrique involontaire écrit par un protestant en faveur des missionnaires catholiques !

Mais il n'est pas le seul qui fasse de semblables aveux. Le docteur Kidder et M. Fletcher, ces deux ministres dont les violents libelles contre la religion catholique exciteraient notre indignation si nous pouvions les prendre au sérieux, admettent que les vertus des Jésuites causèrent leur ruine. « Leur bienveillance, leur dévouement philanthropique pour les Indiens attirèrent sur eux la haine de leurs compatriotes portugais². » « Des siècles ne suffiront pas pour réparer le mal que produisit leur expulsion soudaine, assure un voyageur anglais sincère... Ils avaient été les protecteurs d'une race persécutée, les avocats de l'humanité, les fondateurs de la civilisation, et leur patience, au milieu de souffrances injustes, n'est pas le trait le moins honorable de leur caractère³. » Le prince Adalbert de Prusse, insensible en apparence aux vertus apostoliques qu'il regarde avec une froide apathie ou un dédain égoïste, avoue « que la décadence a commencé avec l'expulsion des Jésuites⁴. » Le prince Maximilien de Wied-Neuwied, autre voyageur moderne au Brésil, raconte qu'à Villa-Nova « les Jésuites avaient réuni six mille Indiens ; » mais il ajoute : « Un grand nombre d'entre eux s'enfuirent, découragés par la dureté des travaux exigés de la couronne, et par les traitements d'esclaves qu'on leur infligeait⁵. » M. Gardner, qui, à l'exemple du prince allemand, parle d'après des observations récentes, s'exprime en ces termes : « Il est une tradition transmise de père en fils, surtout dans les classes moyennes et pauvres du Brésil, que la destruction du pouvoir des Jésuites a été très-préjudiciable à la prospérité de

¹ P. 534.

² Ch. xx, p. 568.

³ *Journal of a Voyage to Brazil*, par lady Calcott, p. 15 et 56 (1824).

⁴ *Travels in Brazil*, etc., par le prince Adalbert de Prusse, vol. II, p. 199, édition Schomburgk.

⁵ *Travels in Brazil*, par le prince Maximilien de Wied-Neuwied, ch. vi, p. 150 (1820).

cette cont
ayant con
Jésus; ma
parler d'e

Sans m
Macaulay,
avec les m
premiers m
savanes de
apostolique
pas d'empl
dans une m
gènes et d
ployèrent
ont amené
rique dans
malgré le
tants envoy
converti pa
Sauveur, «

Avant de
tisme dans c

Les hugue
scopaliens d
de l'influence
le plus com
présente sou
elle joue un
ridicule. Les
glais se born

Nous avon
l'histoire col
Ils furent ch
désastres. Les
brillante. Voie

¹ *Travels in th*
1846.

² *Asiatic Journ*

³ *Nine Months*

cette contrée. Il n'existe plus qu'un petit nombre de personnes ayant connu ces hommes excellents qui composaient la Société de Jésus; mais leur souvenir durera longtemps. J'ai toujours entendu parler d'eux avec respect et avec regret¹. »

Sans multiplier les témoignages, qu'il nous suffise de citer lord Macaulay, dont l'ardeur va plus loin, en comparant les Jésuites avec les missionnaires mondains et avides de sa religion : « Les premiers missionnaires qui s'aventurèrent dans les prairies et les savanes de l'Amérique donnèrent beaucoup de preuves de l'esprit apostolique qui les animait... Pauvres eux-mêmes, ils n'avaient pas d'emplois lucratifs à donner, sous forme d'offices secondaires, dans une mission richement pourvue, capables de tenter les indigènes et de les enrôler dans la domesticité chrétienne. Ils n'employèrent pas la simonie pour acheter des conversions². » « Ils ont amené presque toute la population indienne du sud de l'Amérique dans le sein de leur Église, dit un autre voyageur anglais; malgré le grand nombre de temples et les missionnaires protestants envoyés d'Angleterre, je n'ai jamais rencontré un Indien converti par ces derniers³. » C'est ainsi que, selon la parole du Sauveur, « la sagesse de ses enfants sera justifiée. »

Avant de quitter le Brésil, voyons quel fut le sort du protestantisme dans cet empire.

LE PROTESTANTISME AU BRÉSIL.

Les huguenots de France, les calvinistes de Hollande et les épiscopaliens d'Angleterre firent tous de grands efforts pour acquérir de l'influence au Brésil. Il serait difficile de dire lesquels échouèrent le plus complètement. On a souvent remarqué que l'hérésie se présente sous deux aspects : quand elle n'exécute pas une tragédie, elle joue une comédie; quand elle n'est pas féroce, elle devient ridicule. Les Hollandais avaient fait gémir les Brésiliens, les Anglais se bornèrent à les faire sourire.

Nous avons déjà trop parlé des protestants hollandais, « dont l'histoire coloniale est une honte irréparable pour l'humanité. » Ils furent chassés et retournèrent dans leur pays pleurer leurs désastres. Les huguenots français n'eurent pas une destinée plus brillante. Voici leur histoire racontée par des écrivains protestants :

¹ *Travels in the interior of Brazil*, par George Gardner, F. L. S., ch. III, p. 81 1846.

² *Asiatic Journal*, vol. IX, p. 5.

³ *Nine Months Residence in New-Zealand*, par Augustus Earle, p. 171.

« Rio-Janeiro, nous disent MM. Kidder et Fletcher dans le style fleuri qui leur est habituel, mérite l'intérêt de tout chrétien protestant, parce que ce fut sur ce point du Nouveau-Monde que la bannière protestante se déploya d'abord. » Ces messieurs ne sont guère prudents d'attirer l'attention publique sur cette malencontreuse bannière, car elle fut aussitôt déchirée que déployée.

En 1556, Villegagnon, l'apostat, qui avait conduit Marie Stuart de Leith en France, abordait à Rio avec une avant-garde de quatorze calvinistes trop compromis dans leur patrie pour regretter l'émigration dans une autre. « Leur but était, dit avec sympathie le prince Adalbert, de fonder un établissement qui servit d'asile aux huguenots au-delà des mers. » « Ces intéressants colons, c'est ainsi que les nomme l'historien anglais de la Société des missionnaires de Londres, essayèrent d'établir le calvinisme parmi les « bons sauvages; » mais aucun d'entre eux, remarque M. Morrisson, « n'était profondément pénétré par la vérité¹. » D'après son aveu, ils étaient surtout préoccupés de trouver un asile; la conversion des païens n'était qu'un but secondaire. Les Portugais, sagement opposés à la présence de ces aventuriers séditeux, les attaquèrent: leur bannière fut promptement repliée. Villegagnon, abjurant ses erreurs, se réconcilia avec l'Église et abandonna ses compagnons à leur triste sort. Treize prédicateurs protestants ne pouvaient pas demeurer ensemble dans l'unité; « ils s'affaiblirent par leurs divisions intestines, » raconte le révérend docteur Walsh², et devinrent une proie facile. « Leurs querelles et les amertumes d'esprit qui les accompagnèrent détruisirent tout, » selon M. Ewbank³. Ils firent une mauvaise fin; le protestantisme français disparut, et le Brésil se refusa obstinément à devenir « un asile pour les huguenots au-delà des mers. »

Les Anglais n'eurent guère plus de succès. Le docteur Walsh, ministre de leur Église établie, personnage dont il est impossible de ne pas admirer l'intégrité et le caractère bienveillant, fut honoré par l'amitié de l'évêque de Rio, « l'excellent José Gaetano de Silva-Continho, l'homme le plus savant, je pense, et le plus aimable qui existe. » « Ce prélat, d'après le même docteur, jeûne toute l'année en ne faisant qu'un seul repas par jour: » et, avec une exagération peut-être involontaire: « Il travaille pendant toute la nuit. » Cet excellent évêque fut consulté, en 1810, par les autorités civiles, sur la demande, adressée par les Anglais résidant à Rio, afin d'avoir

¹ *The Fathers of the London Missionary Society*, vol. I, p. 60.

² *Notices of Brazil*, par le Rév. R. Walsh, L. L. D., vol. I, p. 155 (1850).

³ *Life in Brazil*, ch. viii, p. 85.

une chapelle pour cette colonie, mais c'est un désir, ils ne l'ont jamais, » raconte le prince Adalbert, « mais, si vous le devinez le s, malpropre, gation qui, intérêt de jusqu'à l'h, que vingt-s, recevait jar, avaient enl.

Un dernier. Le docteur Walsh fonde et raisonne dans le peuple pris profondément une preuve avaient excitées de la sainte « d'idées joignant aux autres, « deux chand et à sa.

En 1856, le nomme saint siècle, » et qu'incompréhension mule ainsi se. « Plus je vois intelligent et protestante n'comme un être pour lui des s, fois ignorant.

¹ Vol. I, p. 528.

² Ch. xx, p. 23.

³ Vol. II, p. 398.

⁴ Ewbank, *ubi*

une chapelle publique dans la ville. Il conseilla de la leur accorder, pour cette raison : « Les Anglais, en réalité, n'ont pas de religion, mais c'est un peuple fier et obstiné; si vous vous opposez à leur désir, ils persisteront et feront de ce refus une grosse affaire; mais, si vous cédez, la chapelle sera bâtie et personne n'y entrera jamais. » « Il avait raison, car l'événement justifia la prédiction, » raconte le docteur Walsh en 1830. La chapelle dont l'évêque avait deviné le sort est, au dire du ministre anglican, « dans un état de malpropreté et d'abandon tout à fait pénible à voir; la congrégation qui avait sollicité sa construction semblait ne plus y prendre intérêt depuis qu'elle était bâtie¹. » Pour conduire cette histoire jusqu'à l'heure présente, écoutons M. Ewbank; il nous apprend que vingt-six ans après, en 1856, « cette chapelle anglicane ne recevait jamais un seul indigène converti, et que les protestants avaient enlevé ses fidèles². »

Un dernier trait pour finir l'histoire de l'anglicanisme au Brésil. Le docteur Walsh remarqua, pendant son séjour, « une piété profonde et raisonnée, jointe à un grand attachement pour la religion, dans le peuple; » mais il avoue, avec une naïveté parfaite, le mépris profond dans lequel est tombé le protestantisme. Il en donne une preuve assez plaisante : Un marchand anglais et sa femme avaient excité la colère des Brésiliens, en se moquant des processions de la semaine de la Passion, que les fervents insulaires traitaient « d'idolâtrie papiste. » Le peuple de Rio leur répondit en joignant aux images de Pilate, de Judas Iscariote et autres malfaiteurs, « deux figures qui ressemblaient à s'y méprendre au marchand et à sa femme³. »

En 1856, un protestant américain fort aimable, bien qu'il nomme saint François d'Assise « un dévot italien du douzième siècle, » et qu'il regarde la religion catholique comme un mystère incompréhensible qui défie l'analyse et échappe à la critique, formule ainsi son opinion sur l'avenir du protestantisme au Brésil : « Plus je vois ce peuple, — qu'il loue comme « bon, hospitalier, intelligent et ami du progrès, » — plus le succès de la propagande protestante me paraît éloigné... Le peuple évite le missionnaire comme un être avec lequel les relations sont suspectes; il éprouve pour lui des sentiments voisins du mépris, parce qu'il le croit à la fois ignorant et présomptueux⁴. »

¹ Vol. I, p. 528.

² Ch. xx, p. 258.

³ Vol. II, p. 398.

⁴ Ewbank, *ubi supra*.

GUYANE.

Si nous sortons de l'empire du Brésil par ses frontières du nord, nous trouverons, entre le fleuve des Amazones et l'Orénoque, sur la côte orientale, trois territoires qui reconnaissent la puissance de l'Angleterre, de la France et de la Hollande. Nous avons déjà parlé des Hollandais ; voyons, en peu de mots, quelle fut la conduite des Anglais et des Français.

GUYANE ANGLAISE.

La Guyane anglaise a trouvé un historien habile dans le docteur Dalton. Deux ou trois indications de cet écrivain sincère suffiront pour établir, dans cette obscure région, le contraste aussi éclatant que dans les plus vastes. Il dit, en parlant des ~~nègres~~ placés sous le patronage des sociétés de missionnaires anglais : « Puritains dans leur profession de foi, ils étaient libéraux dans la pratique, » c'est-à-dire, d'après son explication, « ils semblaient croire que la foi seule est nécessaire, et les bonnes œuvres superflues. » Ensuite il nous fournit un nouvel exemple de la seule influence réellement exercée par les Bibles protestantes, en remarquant que « les paresseux, les dissolus et les égoïstes répondaient aux remontrances et aux reproches par des phrases tirées des Écritures ou du langage religieux. » Malgré des dépenses énormes et entièrement inutiles, « au fond, l'espoir de convertir les Indiens n'était qu'un médiocre encouragement pour ceux qui entreprenaient la tâche ardue de les christianiser¹. »

Les nègres ne semblent pas avoir profité davantage de la présence des émissaires anglais. Aidés, pendant de longues années, par le pouvoir et l'or de l'Angleterre, ces apôtres ont produit bien peu de fruits ; car un écrivain de cette nation, en 1860, après avoir déclaré que ces nègres sont « quelque peu supérieurs à leurs frères de la Jamaïque, » résume les effets de l'enseignement qu'ils ont reçu par ces mots : « Il me semble qu'ils ne rattachent jamais leur vie à leur foi, et ne comprennent pas que leur religion doit régler leur conduite. » M. Trollope assure tenir ce renseignement du clergé de l'Eglise d'Angleterre, dont la sincérité inaccoutumée

¹ *History of British Guiana* par Henry G. Dalton, M. D., vol. II, ch. iv, p. 146-8.

est due p
les mon
tantes des
ont pénétr
chantent,
parlent de
hurlement
tout ce qu
« Les ins
they, semb
pas que to
échec. D'un
missionnair
protection,
respecter p
dans la colo

En parlant
forcés d'en a
En 1560, le
accompagné
martyrisés to
velèrent cette
vant, les Jésu
avaient abord
tribu sauvage
qu'ils firent p
leur obéissanc
le Père Pellep
leur idiome.
avoir converti
vie religieuse,
pour l'autre.
Cayenne. Aprè
tants avaient p

² *The West India
Mission de Cay
Compagnie de Jésus*

est due peut-être à ce que ces singuliers convertis abandonnaient les monotones cérémonies du culte établi pour les harangues excitantes des prédicateurs anabaptistes ou wesleyens, dont les sectes ont pénétré en Guyane à la suite de l'Eglise d'Angleterre : « Ils chantent, ils acclament, ils crient et font des réjouissances. Ils parlent de leurs chers frères et de leurs chères sœurs, et, par leurs hurlements extatiques, ils s'amuse pour leur argent¹. » Voilà tout ce que l'Angleterre a fait en faveur de la Guyane.

« Les instruments de conversion, » selon l'expression de M. Southey, semblent avoir fait défaut, et le docteur Dalton ne dissimule pas que tous les efforts des Anglais n'ont abouti qu'à un coûteux échec. D'un autre côté, cet auteur protestant reconnaît que les missionnaires catholiques, dans la Guyane anglaise, sans aide ni protection, au moins de la part du gouvernement, « se font tous respecter par leur piété et leur zèle. Le nombre des catholiques dans la colonie est d'environ dix mille. »

GUYANE FRANÇAISE.

En parlant des missions françaises en Guyane, nous serons forcés d'en appeler à un témoignage catholique, à défaut d'autre. En 1560, le missionnaire espagnol Sala entra dans cette province, accompagné d'un autre Père dominicain ; ils furent immédiatement martyrisés tous les deux. En 1643, les Capucins français renouvelèrent cette tentative avec le même résultat. Quatre ans auparavant, les Jésuites, sous la conduite des Pères Méland et Pelleprat, avaient abordé le pays sur un autre point. Ils évangélisèrent la tribu sauvage des Galibis, désarmèrent leur férocité par le mépris qu'ils firent paraître dans le danger et la souffrance, et gagnèrent leur obéissance par une sagesse et une charité patientes. En 1653, le Père Pelleprat publia un dictionnaire et une grammaire dans leur idiome. En 1654, les Pères Aubergeon et Gueinu, après avoir converti beaucoup de païens, terminèrent par le martyre leur vie religieuse, qui avait duré vingt ans pour l'un et dix-huit ans pour l'autre. A cette époque, les Hollandais s'emparèrent de Cayenne. Après leur expulsion, il se trouva que « juifs et protestants avaient partout renversé la croix, emblème de notre salut² ; »

¹ *The West Indies and the spanish main*, par Anthony Trollope, ch. xii, p. 190.

² *Mission de Cayenne et de la Guyane française*, par M. F. de Montezou, de la Compagnie de Jésus, introd., p. x (1837).

seul effet de leur présence. Lorsque le nombre nécessaire des martyrs fut complet, l'œuvre de la conversion de la Guyane française fut accomplie, malgré les difficultés extraordinaires d'une pareille mission et le caractère intraitable des indigènes. En 1674, les Pères Grillet et Béchamel partirent de Cayenne pour l'intérieur du pays, dans l'intention de continuer, au milieu des solitudes éloignées, leur patient apostolat. Là, au bout de quinze années d'un travail prodigieux, surmontant mille dégoûts et mille entraves suscitées par l'inconstance ou la brutalité des sauvages, le célèbre Père Aimé Lombard fit élever la première église chrétienne, à l'embouchure de la rivière Kourou.

Après avoir travaillé pendant vingt-trois ans parmi ces barbares, il put écrire à son ami de la Neuville, en 1755 : « Connaissant comme moi la légèreté de nos Indiens, vous aurez été surpris d'apprendre que leur inconstance a été surmontée. La religion a fait ce prodige; elle jette chaque jour dans leur cœur des racines plus profondes. L'horreur avec laquelle ils regardent leurs anciennes superstitions, leur fidélité à s'approcher souvent des sacrements, leur assiduité aux offices, les profonds sentiments de piété qu'ils manifestent à l'heure de la mort, voilà des preuves d'une conversion sincère et durable. »

Ces races dégradées et ignorantes reconnaissent enfin dans leurs apôtres la présence de Dieu. Le long des deux rives de l'Oyapock, sur toute l'étendue de son cours, des missions furent établies. Les missionnaires « formèrent même le projet gigantesque, qui n'effrayait nullement leur courage, d'unir par une chaîne de postes évangéliques les deux extrémités de la Guyane. »

Déjà, en 1714, M. de la Motte-Aignon, lieutenant du roi, écrivait : « Il a plu à Dieu de récompenser par un succès presque incroyable la constance de ses serviteurs. » Quatorze ans plus tard, le Père Arnaud d'Ayma, célèbre par son courage indomptable, même parmi les cent onze Jésuites qui labourent ce champ aride, avait pénétré jusqu'aux tribus les plus éloignées. Dans ces régions inconnues, au milieu du peuple Pirionx, il logeait dans une misérable cabane, passant ses journées dans la prière, à étudier leur langue ou à instruire leurs enfants. Il gagna tellement le cœur des sauvages, qu'ils résolurent enfin de le suivre partout où il voudrait. Alors il fonda la mission de Saint-Paul, sur l'Oyapock, où il réunit les Pirionx et la nation entière des Caranes; de même que, plus tard, le Père d'Asillac groupait sur les rives de l'Ouanari les tribus des Tocoyènes, les Maourionx et les Maraones. Le Père Cruelli réalisait ces miracles de sagesse et de charité apostoliques

qui faisaient
surpasser

En 1760
Pombal,

prouver, s
naires. Qu

messes, é
manda de

les succès
le vénérabl

de la Comp
approche.

L'Europe, s
restait plus

treize mille
succès des J

L'année sui
écrivait au d

à cette cata
fait connaître

voyer des pr
des missions

sement des c
ruine rapide

aussi bien qu
Pendant d

sophes pouvai
naires de rép

hommes, qui
gence était all

ils pu avouer c
A la fin, le bo

Pères Padilla,
touchant spect

de Murr. « Le
de l'habit qu'

parler la même
de larmes, et

puisqu'on leur
Christ. »

¹ Mission de Cayenne.

qui faisaient dire à Châteaubriand : « Ce qu'il accomplit semble surpasser les forces de la nature. »

En 1763, le duc de Choiseul, imitant son émule le marquis de Pombal, dressa un vaste plan de colonisation dans la Guyane, pour prouver, sans doute, que lui aussi pouvait se passer des missionnaires. Quatorze mille personnes, séduites par de magnifiques promesses, émigrèrent dans cette province, où Choiseul leur recommanda de surpasser, à l'aide d'une meilleure économie politique, les succès obtenus par les Jésuites. Ils commencèrent par chasser le vénérable Père O'Reilly, dernier survivant et seul représentant de la Compagnie de Jésus; les Indiens chrétiens s'enfuirent à leur approche. Deux ans après, le chevalier de Balzac dut annoncer à l'Europe, si fière de sa propre sagesse et de ses lumières, qu'il ne restait plus que neuf cent quatre-vingts colons vivants. Plus de treize mille dupes de M. de Choiseul, qui comptaient éclipser les succès des Jésuites sur le même théâtre, avaient péri en deux ans! L'année suivante, 1766, M. de Fiedmond, gouverneur de Cayenne, écrivait au duc de Praslin, qui était probablement aussi indifférent à cette catastrophe qu'aux actes qui l'avaient causée : « J'ai déjà fait connaître au duc de Choiseul combien il serait nécessaire d'envoyer des prêtres dans la colonie. » Puis il dépeint la destruction des missions autrefois florissantes, la fuite des Indiens, l'accroissement des crimes parmi les nègres, privés de leurs pasteurs, et la ruine rapide de la colonie : « La religion s'éteint parmi les blancs aussi bien que parmi les races de couleur¹. »

Pendant dix ans il répéta inutilement cette plainte. Des philosophes pouvaient-ils s'abaisser jusqu'à supplier d'humbles missionnaires de réparer les maux qu'ils avaient causés! Comment des hommes, qui avaient perdu la lumière de la foi et dont l'intelligence était affaiblie par un arrogant amour d'eux-mêmes, auraient-ils pu avouer que ces vastes ruines étaient l'œuvre de leurs mains? A la fin, le bon roi Louis XVI envoya à Cayenne trois Jésuites, les Pères Padilla, Mathos et Ferreira, bannis du Brésil. On vit alors un touchant spectacle, qui a été décrit dans le journal de Christophe de Murr. « Les pauvres sauvages, en voyant des hommes revêtus de l'habit qu'ils avaient si longtemps vénéré, en les entendant parler la même langue, tombèrent à leurs pieds, les baignèrent de larmes, et promirent de vivre désormais en bons chrétiens, puisqu'on leur rendait les Pères qui les avaient enfantés à Jésus-Christ. »

¹ *Mission de Cayenne*, etc., p. 353.

Lorsque, en 1852, le gouvernement français voulut créer l'établissement pénitentiaire de la Guyane, il comprit que, pour faire une œuvre « moralisatrice, » il fallait appeler la religion à son aide. Les Jésuites s'offrirent, et l'on agréa leurs services. De rudes épreuves les attendaient. De juin 1853 à décembre 1858, dix Pères et trois Frères trouvèrent la mort. Leur constance a vu luire enfin des jours meilleurs. Onze Pères donnent leurs soins à six cents condamnés environ; nous parlerons en particulier de la *concession* réservée aux plus méritants¹.

On voulut essayer sérieusement en 1857, à *Saint-Laurent du Maori*, l'œuvre de la colonisation par les transportés, en faisant retrouver à ces pauvres gens, dont la conduite était plus régulière, la paroisse, la famille, l'amour du travail et l'attachement au sol par le sentiment de la propriété. Ils sont maintenant quarante dans ces conditions, et donnent les meilleures espérances.

Pour une paroisse d'anciens forçats, les moindres détails ne sont pas à négliger.

« Un jour à Saint-Laurent ressemble en quelque sorte à la journée d'une maison religieuse. A cinq heures, les deux cloches de la paroisse s'ébranlent et appellent les travailleurs à la prière et au travail. Les hommes étant réunis, l'aumônier, debout devant eux, récite à haute voix la prière à laquelle tous répondent. A six heures commencent les travaux qui se poursuivent jusqu'à dix, puis la cloche sonne, chacun revient à son petit logis et se tient jusqu'à deux heures à l'abri du soleil. Une partie profite de ce temps pour travailler encore; d'autres, en grand nombre, viennent trouver le Père, soit pour se procurer quelques bons livres, soit pour demander des conseils. A deux heures le travail recommence pour durer jusqu'à cinq heures et demie; quand il y a un exercice religieux le soir, il a lieu à six heures et demie; quand il n'y en a pas, le Père se rend au camp pour y faire la prière. A huit heures et demie, chacun doit dormir.

« Le dimanche, une première messe se dit à cinq heures, pour les employés et les mères de famille. A huit heures, grand'messe paroissiale. Les habits sont convenables, la tenue parfaite; vous croiriez avoir sous les yeux d'honnêtes paysans de France. Les cantiques et les chants de l'Eglise, faciles à retenir, sont chantés alternativement par le chœur et par le peuple: hommes, femmes, enfants, tous aiment à offrir à Dieu l'hommage de leur voix.

¹ *Etudes religieuses et historiques*, juin 1864.

Pendant
attentif.

Rame
A la mo
d'âmes
la perte
Pères Jé
ce dévou
gouverne
la mort e
Au mi
fondée et
la parole
Dieu, on c

Les fem
maison to
de plus, u
de Saint-P

Si nous
rique, si
rives du C
de paix, n
où nous tr
senté aux
Pierre Clave

Né vers l
prodigieuse
mités irrépr
reçut dès son
ment encore
comme novi
de Claude A
devaient s'é
« un martyre
à Carthagène
« Faites to
cherchez rien

Pendant l'instruction, il serait difficile de trouver un auditoire plus attentif. »

Ramener des âmes égarées est la seule consolation des Pères. A la mort de l'un d'eux, un déporté s'écriait en larmes : « Que d'âmes il a délivrées de l'enfer ! » Avec cette pensée, malgré la perte prématurée de la vie et trop souvent de leur santé, les Pères Jésuites ne regrettent pas d'être venus en Guyane. Tout ce dévouement, ces vertus apostoliques faisaient dire à l'un des gouverneurs de cette colonie : « Vous êtes plus heureux que nous, la mort elle-même est pour vous sans terreur. »

Au milieu de bien des difficultés, la colonie de Saint-Laurent, fondée et maintenue sur des bases aussi chrétiennes, confirmera la parole du Sauveur, *qu'en cherchant avant tout le royaume de Dieu, on obtiendra par surcroît de véritables avantages terrestres.*

Les femmes envoyées à Saint-Laurent sont réunies dans une maison tenue par les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, qui dirigent de plus, une crèche et une école. L'hôpital est confié aux Sœurs de Saint-Paul de Chartres.

CARTHAGÈNE ET LE BIENHEUREUX PIERRE CLAVER.

Si nous continuons notre voyage dans les provinces de l'Amérique, si nous traversons Venezuela, sans nous arrêter sur les rives du Cayuni et de l'Apuré, souvent foulées par les messagers de paix, nous arriverons à la Nouvelle-Grenade et à Carthagène, où nous trouverons les souvenirs d'un homme que l'Église a présenté aux hommages des fidèles sous le nom du bienheureux Pierre Claver.

Né vers la fin du seizième siècle, époque à laquelle des grâces prodigieuses furent répandues comme pour compenser des calamités irréparables, ce rejeton d'une race illustre de la Catalogne reçut dès son enfance les dons dont il fut favorisé plus abondamment encore dans le cours de sa vie. En 1602, il était admis comme novice dans la Société de Jésus, à Tarragone, sur l'ordre de Claude Aquaviva. En 1610, il quittait Séville pour la terre où devaient s'écouler trente-neuf ans d'une vie justement nommée « un martyre perpétuel. » En 1615, il célébrait sa première messe à Carthagène.

« Faites tout pour la plus grande gloire de Dieu. » — « Ne cherchez rien en ce monde que ce que Jésus lui-même a cherché. »

Sa vie tout entière est écrite dans ces deux lignes qui furent sa règle.

Au moment de sa profession, il ajouta aux engagements ordinaires le vœu « d'être jusqu'à la mort l'esclave des nègres. » Comment l'a-t-il tenu ? Ceux qui ont lu l'histoire de sa vie le savent. Aussitôt qu'un vaisseau négrier arrivait de la côte d'Afrique, du Congo, de la Guinée ou d'Angola, son visage pâle et amaigri prenait une teinte inaccoutumée de santé. Il était le premier sur le rivage pour saluer les captifs, étonnés de recevoir un tel accueil ; il les consolait par des paroles de bienveillance et versait dans leurs cœurs le baume de l'espérance. Il les suivait dans leurs misérables demeures, avec un amour de père. En partageant leurs souffrances, il leur apprenait à les supporter et à les unir aux souffrances du Christ. Avec des paroles d'une éloquence plus qu'humaine, il leur parlait de Celui dont il ne pouvait guère prononcer le nom sans verser des larmes. Mais qui pourrait raconter ce ministère angélique à moins d'être rempli du même esprit qui l'inspirait ? Qui pourrait supporter sa vie d'austérités si peu comprises aujourd'hui ?

Vêtu d'un cilice de la tête aux pieds, ressemblant à Jean Baptiste sortant du désert pour prêcher par son exemple sa doctrine de la mortification, l'homme de Dieu, sous un pareil climat, restait pendant de longues heures au tribunal de la pénitence, et tombait évanoui par suite de la chaleur et de la puanteur fétide des pauvres Africains, qui se pressaient en foule autour du médecin des âmes. Lorsque le soir arrivait, et qu'ils l'emportaient épuisé dans sa demeure, son seul repos était de passer en oraison les heures de la nuit. Ses compagnons, membres comme lui de cette Société qui affronte toutes les épreuves et brave tous les dangers, perdaient quelquefois connaissance en présence des spectacles qu'il abordait avec calme, soit dans les huttes des nègres, soit dans les hôpitaux de Saint-Sébastien et de Saint-Lazare. Il administrait les malades atteints des maladies les plus répugnantes, souvent il baisait les hideuses plaies dont les scrofules et la gangrène les avaient couverts¹. ... Au milieu de pareilles scènes l'esprit de Dieu qui était en lui se montrait quelquefois au dehors, et la gloire de Son Maître brillait dans sa personne. Un jour, à Saint-Sébastien, l'archidiacre de Carthagène étant venu distribuer

¹ « La maladie la plus ordinaire est une espèce de lèpre qui couvre de plaies la bouche et les gencives ; de là elle s'étend sur tous les membres et en fait une seule plaie purulente, pleine de vermine. » (*abrégé de la vie du bienheureux Pierre Claver*, p. 25.)

des aum
séraphin
fois des
croyaien
ils décon
remplie
le virent
Mirabilis

Ce fura
le plus d
avec des
le jour où
rant, en s
« Regarde
métans et
en lui une
Un vaissea
capturé da
un dignita
nomme «
derrière, p
séparé de
que par la
sister au sa
assurant «
le déclarer,
revenus et
la grâce l'e
du Père Cla
cissent enco
la lumière d
vité. Presqu
même celui
« d'hypocrite

Tel fut le
tout parai
toujours au
conversion.
biographies,
hésitation. Sa

¹ Fleuriu, livr

des aumônes, « le trouva au milieu des malades, ressemblant à un séraphin, et la tête entourée d'un cercle de lumière. » Plus d'une fois des gens qui regagnaient leurs demeures dans l'obscurité croyaient la maison du saint tout en feu, mais, en s'approchant, ils découvrirent et attestèrent plus tard avec serment qu'elle était remplie « de la gloire de Dieu, » comme autrefois le Temple, et ils le virent élevé de terre comme s'il était transfiguré à leurs yeux. *Mirabilis est Deus in sanctis ejus*¹.

Ce furent les nègres mahométans de Guinée qui lui donnèrent le plus de peine. Il ne cessait cependant de les poursuivre, tantôt avec des paroles gaies, tantôt avec de terribles menaces ; comme le jour où il présenta son crucifix à un incrédule obstiné et mourant, en s'écriant d'un ton qui pénétra jusqu'à cette âme rebelle : « Regarde le Dieu qui va te juger ! » Cette multitude de mahométans et de Maures durent leur salut à son ministère ; il y avait en lui une puissance à laquelle peu d'hommes pouvaient résister. Un vaisseau, contenant plus de six cents Anglais prisonniers, fut capturé dans la baie de Carthagène. Parmi les captifs se trouvait un dignitaire anglican avec sa femme et sa famille. Fleuriau le nomme « archidiacre » et Boero « évêque. » Touché, nous dit ce dernier, par l'extrême affabilité et la bienveillance de Claver, et séparé de la foi catholique plutôt par l'ignorance et les préjugés que par la malice d'un cœur rebelle, il essaya inutilement de résister au saint ; il lui promit d'abandonner plus tard ses erreurs, en assurant « qu'il était catholique de cœur, » mais qu'il ne pouvait le déclarer, « car s'il se réconciliait avec l'Eglise, il perdrait ses revenus et priverait de sa subsistance sa nombreuse famille. » Mais la grâce l'emporta ; peu de temps après, il mourut dans les bras du Père Claver, heureux d'avoir échappé aux erreurs qui obscurcissent encore de nos jours plus d'un cœur généreux, et bénissant la lumière de vérité qui s'était levée sur lui du sein de la captivité. Presque tous les prisonniers furent successivement convertis, même celui qui, ne cessant d'injurier le saint, l'avait traité en face « d'hypocrite et d'imposteur. »

Tel fut le serviteur de Dieu, telle fut son œuvre. Il travailla surtout parmi les nègres avec un succès capable de répondre pour toujours au préjugé qui croit cette race incapable d'une véritable conversion. « L'autorité qu'il prit sur leurs esprits, dit un de ses biographes, et leur affection à son égard les faisaient obéir sans hésitation. Sa vue seule domptait les plus indisciplinés ; et les plus

¹ Fleuriau, livre III.

vieux, en le voyant passer, s'agenouillaient et demandaient sa bénédiction. Le nombre des païens et des mahométans qu'il amena à la vérité nous paraîtrait incroyable s'il n'était certifié par des témoins respectables. Un religieux l'ayant questionné à ce sujet peu de temps avant sa mort, il lui répondit qu'il croyait en avoir baptisé trois cent mille; mais comme l'humilité le portait toujours à diminuer ses bonnes œuvres, des personnes qui devaient être bien informées affirment qu'il a baptisé au moins quatre cent mille infidèles. »

Lors de sa dernière mission, le Père Claver pénétra pour la première fois dans la dangereuse contrée située entre la Madeleine et les Cordillères, « où la férocity des Indiens avait jusqu'alors empêché le christianisme de s'introduire. » Il mourut en 1654. Trois ans après, sa tombe fut ouverte et le docteur Barthélemy Torrez affirma par serment que « le corps avec toute sa peau, ses nerfs et tous ses membres étaient fermes et comme en santé, malgré la quantité de limon dont il était recouvert et la consommation entière du cercueil ».

PÉROU ET CHILI.

N'écrivant pas une histoire complète des missions, mais voulant établir seulement le contraste entre les œuvres de l'Eglise et l'œuvre des sectes, nous sommes obligés de passer sous silence bien des faits qui la décorent. Nous ne retracerons donc pas en détail les missions du Pérou et du Chili; elles ressemblent à celles que nous avons déjà indiquées. Quelques mots suffiront sur ces contrées célèbres, situées entre les Andes et l'Océan.

En 1590, cinquante-sept ans après la mort du dernier Inca, par ordre de Pizarre, dans la ville de Cassamarca, les Pères Antoine Lopez et Michel Urrea furent martyrisés au Pérou. En 1595, huit Jésuites arrivèrent au Chili. Aranda et Valdiva convertirent les farouches et cruels Araucaniens. Un peu plus tard, Vecchi, Aranda et Montalban, leurs successeurs, furent martyrisés; quand les Espagnols proposèrent à Valdiva de venger leur mort, il les dissuada de cet acte de justice humaine; et seul avec ses propres ressources, il établit quatre nouvelles missions au Chili. Vainement les soldats aguerris de l'Espagne essayèrent de pénétrer dans l'intérieur: chaque forêt recélait une armée ennemie, chaque rivière devait être traversée sous une grêle de flèches et de javalots.

Les hommes de guerre plus nobles dans les vertus au périlleux de la religion fut jansénisme en 1598, pérou fut fondé portèrent sauvages, apôtres. D'Espagne de avaient su traversé les riches occidentaux man était de répandus sur en même temps partout.

Au sujet d'esprit sincère prime en ce christianisme tribus sauvages vers les forêts du Pérou, de des hommes dangers et à gagner à la fin intelligences « Tout le sud montant tout dangers inouïes mauvais trait Jésus, son amour ignorés de ce se montrèrent

¹ Stuart Cochrane

² Peru as it is

³ Four Years in

Les hommes de guerre furent forcés de recourir à un autre ordre de guerriers plus audacieux, parce qu'ils combattaient pour une plus noble cause : les missionnaires furent chargés de pénétrer dans les retraites des Indiens, afin de les civiliser et de les convertir au christianisme. Dans cette tentative, rendue doublement périlleuse par l'exaspération de ces sauvages, beaucoup de ministres de la religion tombèrent victimes de leur zèle¹. Mais l'entreprise ne fut jamais interrompue. De Medrano et de Figueroa avaient, en 1598, pénétré jusqu'au cœur des Cordillères. En 1604, un collège fut fondé à Santa-Fé. Imperiali, d'Ossat, de Gregorio et d'autres portèrent la foi d'une tribu à l'autre, tombant sous les flèches des sauvages, mais n'appelant jamais en vain le concours de nouveaux apôtres. Dans la seule année 1614, cinquante-six Pères de la Compagnie de Jésus arrivèrent au Pérou pour remplacer ceux qui avaient succombé. Précédemment, le Père Stanislas Arlet avait traversé les forêts les plus inaccessibles et les montagnes de l'Amérique occidentale, et réuni six nations en une seule famille. Tucuman était devenu une province catholique. Les Dominicains s'étaient répandus surtout dans les districts du nord ; les Franciscains étaient en même temps à Bogota et à Buenos-Ayres ; les Jésuites étaient partout.

Au sujet des extrémités du Pérou, le docteur Archibald Smith, esprit sincère et généreux, malgré les préjugés de son pays, s'exprime en ces termes : « De ce point extrême du Pérou, la voix du christianisme a pénétré dans les vastes régions habitées par les tribus sauvages et païennes ; elle a atteint les hordes errantes à travers les forêts épaisses qui occupent une grande partie du territoire du Pérou, de là les missions s'étendaient au loin. D'Ocopa sortirent des hommes zélés, persévérants, dévoués, patients ; au milieu des dangers et au nom du Sauveur, ils n'avaient d'autre but que de gagner à la foi de l'Eglise et à la société civilisée des êtres dont les intelligences étaient aussi obscures que les bois qu'ils habitaient². » « Tout le sud de l'Amérique fut parcouru sous leur direction. Surmontant toutes les difficultés et toutes les fatigues, bravant des dangers inouis, souriant et se glorifiant dans les blessures, les mauvais traitements et la mort même, ces hommes prêchaient Jésus, son amour et sa miséricorde, dans les parages les plus ignorés de ce vaste continent³. » Bien différents des sauvages, qui se montrèrent plus intelligents et qui furent convertis par ces gé-

¹ Stuart Cochrane, vol. I, ch. iv, p. 210.

² *Peru as it is*, par Archibald Smith, M. D., vol. II, ch. iv, p. 144.

³ *Four Years in the Pacific*, par l'Hon. F. Walpole, vol. II, ch. I, p. 25.

néreux apôtres, ces voyageurs protestants, cités, ne paraissent pas avoir été impressionnés par les vérités qu'ils racontent, et n'ont fait aucun retour sur eux-mêmes.

François de Solano, à qui appartient spécialement le titre d'apôtre du Pérou, faisait voile pour l'Amérique en 1589, avec le projet d'exercer son ministère dans la province de Tucuman, située entre les Cordillères et le Paraguay, « parce qu'il espérait y trouver de plus grands dangers et souffrir davantage pour la gloire de Dieu. » Le Père Louis Bolanos, Franciscain comme lui, l'avait précédé, et, parti de Lima, il avait parcouru bien des lieues le long des rives de la Plata; mais un plus puissant apôtre allait explorer les mêmes régions.

Saint François Solano, comme beaucoup de membres de son ordre, s'exprimait parfaitement dans les dialectes des différentes tribus barbares qu'il voulait convertir. Déjà il avait amené au Christ des milliers d'infidèles, quand les tribus de l'est, qui erraient entre le Dulce et le Saint-Tomé, accoururent en grand nombre, ne respirant que fureur et carnage contre leurs frères convertis, et menaçant des plus cruels tourments tous ceux qui étaient devenus chrétiens. Les néophytes prirent la fuite avec terreur; la nouvelle mission sembla menacée d'une destruction inévitable. Alors Solano, confiant dans la protection de la Mère de Dieu, s'avança seul au-devant de cette horde envahissante, en vrai serviteur de Celui qui a dit : « Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. » L'heure était venue de mourir; il voulait mourir en apôtre. Le Ciel se contenta de ce désir. « Ayant, par un pouvoir surnaturel, arrêté la marche des barbares, il leur adressa des paroles si touchantes sur la passion du Sauveur, il les exhorta en termes si brûlants à embrasser sa religion, qu'en un seul jour plus de neuf mille furent convertis¹. »

Il parcourut ensuite le pays en prêchant partout « Jésus-Christ crucifié, » et partout il était accompagné, comme les premiers missionnaires, de signes surnaturels. Des multitudes pouvaient en porter témoignage; les bêtes sauvages lui rendaient hommage à leur façon. Il ne faut pas s'en étonner, car, remarque un de ses biographes, « c'est un principe théologique que la révolte des créatures sans raison contre l'homme est la conséquence de la rébellion de l'homme contre son Créateur. » « La prééminence de notre adorable Maître sur la matière inanimée et plus encore sur la création animale, explique pourquoi les saints, à mesure qu'ils

¹ Voir sa *Vie*, par Courtot, ch. viii.

avaient
les anim
à leurs

Saint
témoins
du serm
joint aux
paradis.

Sur un
patrons
cierges
dans le
interdit
du saint
permettre
l'édit apo
refusèrent
que désob
de ses ap
soigneuse
décret de

La foi qu
beaucoup
vernants,
tous les pa
cois et de s
pu détruire
christianism
lions d'apos
multitudes
rique.

Nous avo
cution et la
par les miss
des protesta
Pérou, dans
la même stal
conquis ces
tion qui les

¹ F. Faber, *l'*

avancent en sainteté et en ressemblance avec Jésus-Christ, voient les animaux obéir à leurs ordres, révéler leur sainteté et subvenir à leurs besoins¹. »

Saint François Solano mourut en 1610. Trois cent quatre témoins de tout rang et de toute classe furent interrogés sur la foi du serment, et attestèrent les prodiges dont ils avaient été témoins, joints aux vertus héroïques qui avaient transformé le désert en un paradis.

Sur une étendue de deux mille milles, il était placé au rang des patrons et des protecteurs, cent tribus brûlaient nuit et jour des cierges en son honneur, comptant sur lui pour plaider leur cause dans le ciel. Cependant Urbain VIII, par son décret de 1631, interdit formellement tout culte public jusqu'à ce que les titres du saint eussent été plus amplement examinés, et refusa même de permettre que le procès fut continué avant qu'on n'eût obéi à l'édit apostolique. Pendant vingt ans, les Indiens reconnaissants refusèrent de se soumettre, jusqu'à ce qu'ils eussent enfin compris que désobéir au Vicaire de Jésus-Christ ne pouvait honorer un de ses apôtres. En 1656, le corps fut levé de son tombeau et soigneusement dérobé à leurs yeux. Dix-huit ans plus tard le décret de béatification fut prononcé, et il fut canonisé en 1726.

La foi que saint François Solano a prêchée est encore, malgré beaucoup de désastres, de crimes et de folies de la part des gouvernants, la lumière et la gloire du Pérou. Là, comme dans tous les pays évangélisés par les fils de saint Ignace, de saint François et de saint Dominique, ni la négligence ni l'oppression n'ont pu détruire cet œuvre, sans rival depuis les premiers siècles du christianisme, et par lequel il a plu à Dieu de substituer aux millions d'apostats de la Suède, de l'Allemagne et de l'Angleterre des multitudes de nouveaux croyants dans la Chine, l'Inde et l'Amérique.

Nous avons vu que dans ces deux premières contrées, la persécution et la souffrance avaient servi à confirmer la foi apportée par les missionnaires. Il nous reste à montrer, par le témoignage des protestants, qu'au Brésil, dans la Colombie, le Chili et le Pérou, dans la vallée des Amazones et dans les plaines de la Plata, la même stabilité prouve aujourd'hui quelle est la puissance qui a conquis ces nations au service du Christ, et quelle est la protection qui les y maintient.

¹ F. Faber, *the Blessed Sacrament*, livre IV, sect. II, p. 455

ÉTAT PRÉSENT DE L'AMÉRIQUE DU SUD

D'APRÈS LES VOYAGEURS PROTESTANTS.

Au Brésil, où de Nobrega et Auchieta ont jadis travaillé et souffert, huit cent mille Indiens civilisés représentent encore aujourd'hui le fruit de leurs travaux. Privés pendant soixante ans de leurs Pères et de leurs guides, trop souvent scandalisés par les exemples d'hommes qui n'étaient chrétiens que de nom, les races indigènes ont conservé la foi au milieu des épreuves, et ont partout rejeté les séductions de l'hérésie. Les écrivains protestants rendent justice aux vertus de ces peuples. Le docteur Walsh, ministre anglican, reconnaît franchement qu'il a remarqué, pendant son séjour dans leur pays, « une profonde impression de piété raisonnée et un grand attachement pour leur religion. » L'ivrognerie et les blasphèmes sont inconnus; cependant, il entendit « un soir à Rio une lutte acharnée de blasphémateurs ivres, mais tous juraient en anglais¹. » M. Gardner, qui s'est livré pendant plusieurs années à des recherches scientifiques dans les climats tropicaux, fait aussi cette remarque : « Un dimanche matin j'arrivais à Liverpool revenant du Brésil, et pendant ce seul jour je vis dans les rues plus d'ivrognes, je crois, que je n'en avais rencontré au Brésil parmi les blancs et les noirs durant tout le temps de mon séjour². »

Avant que l'Angleterre n'ait commencé l'éducation de ses populations païennes, le Brésil avait inauguré un système compliqué d'instruction publique. Le docteur Walsh constate, non-seulement l'universalité de l'instruction primaire au Brésil, mais ce fait encore plus remarquable que beaucoup d'élèves de couleur ont obtenu des succès dans les diverses branches de la science. En parlant de la grande bibliothèque publique de Rio et de l'affluence d'étudiants de tous les rangs qui la fréquente, il demande « s'il n'est pas souverainement injuste d'accuser les catholiques d'être les ennemis des lumières? Il y a là une noble institution littéraire et publique, remplie de livres sur tous les sujets, et de Bibles traduites dans toutes les langues. Fondée par un roi catholique fort rigide, elle est surveillée et dirigée par des ecclésiastiques catholiques, sur un plan plus libéral et moins exclusif qu'aucun autre établissement de ce genre dans notre pays protestant³. »

¹ *Notices of the Brazil*, vol. I, p. 381.

² *Travels in the interior of Brazil*, ch. I, p. 18.

³ *Ibid.*, vol. I, p. 138.

Il sera
dades, o
ques, » e
fonder o
faire gaie
suggérer.
de voir d
chaque an
MM. Kidd
compatrio
sent les B
de saint P
sont forcés
christianis
et d'avouer
de charité
se consoler
Un homme
les vertus
du manque
appliquées
les moins é
que le clerc
D'après tou
parlant, te
auprès des
limités le p
« Les me
parlant de c
pectés com
ai trouvés d
les Anglais
reconnaître
indignes, le
existé sous l
ment attaqué

¹ *Travels*, etc.

² *Ibid.*, p. 37.
verons cependant
ciations. Ils s'effor
de mettre des en
causés par les fure
(Voir le Monde,

Il serait trop long de citer ses intéressants récits sur les *irmandades*, ou confréries religieuses « entièrement composées de laïques, » et dont le but était de bâtir ou de réparer les églises, de fonder ou de soutenir des hôpitaux, d'ensevelir les pauvres, de faire gaiement et avec soin tout ce que la charité chrétienne peut suggérer. « C'est une chose inconcevable pour un Anglais, dit-il, de voir quelles sommes énormes ces Frères laïques dépensent chaque année pour des usages qu'ils trouvent pieux et charitables. » MM. Kidder et Fletcher, moins capables que beaucoup de leurs compatriotes d'apprécier de telles œuvres, et qui d'ailleurs méprisent les Brésiliens parce qu'ils ont refusé d'échanger les doctrines de saint Paul contre les inventions du protestantisme américain, sont forcés de parler avec admiration de « la philanthropie et du christianisme pratique réalisés dans les hôpitaux de Rio-Janeiro ; » et d'avouer « que les Capucins italiens sont toujours en courses de charité sous les chaleurs et les pluies des tropiques¹. » Puis ils se consolent par des injures grossières sur les « gros moines. » Un homme dont les instincts sont plus purs, le docteur Walsh, loue les vertus du clergé indigène, dont quelques membres, par suite du manque d'éducation ecclésiastique, et des mesures erronées appliquées par le gouvernement à la police des séminaires, sont les moins édifiants de leur ordre. « Je ne puis pas accorder, dit-il, que le clergé brésilien mérite les reproches qu'on lui adresse. L'après tout ce que j'ai vu et entendu dire ils sont, généralement parlant, tempérants, observateurs des lois de leur Église, assidus auprès des malades, et aussi charitables que leurs moyens très-limités le permettent². »

« Les membres du clergé, assure un autre protestant anglais, en parlant de celui de toute l'Amérique du Sud, sont partout respectés comme des amis que l'on doit honorer doublement. Je les ai trouvés dignes de ce titre dans toutes les contrées où j'ai voyagé ; les Anglais de toute classe doivent leur rendre cette justice, et reconnaître que nos préjugés de nation ou de secte sont les plus indignes, les plus invétérés et les plus injustes qui aient jamais existé sous le soleil, et que jamais hommes n'ont été si injurieusement attaqués dans leur caractère privé par la langue empoi-

¹ *Travels*, etc., ch. vii, p. 111 (1857).

² *Ibid.*, p. 374. — Nous acceptons le témoignage du docteur Walsh ; nous observerons cependant que plusieurs évêques du Brésil sont plus sévères dans leurs appréciations. Ils s'efforcent de faire comprendre au gouvernement que son intérêt n'est pas de mettre des entraves à la liberté de l'Église, mais de la délivrer au plus tôt des maux causés par les funestes traditions pombalistes et jésuites que lui a léguées le Portugal. (Voir *le Monde*, 30 juillet 1864.)

sonnée de la calomnie, que les prêtres catholiques romains¹. »

Malgré tout l'or de l'Angleterre et de l'Amérique, jamais un seul Brésilien n'a été amené à embrasser le protestantisme. M. Ewbank nous apprend, sans doute avec regret, « que le peuple évite le missionnaire comme un être avec lequel il est honteux de s'associer, et le regarde avec un souverain mépris, par l'opinion qu'il a de son ignorance jointe à sa présomption. »

Dans la vaste contrée, depuis l'embouchure du San Francisco jusqu'à l'isthme de Panama, arrosée par les plus grands fleuves du globe, contrée qui renferme la région des Amazones, avec ses quarante-cinq mille milles de communications par eau, les indigènes qui trouvent encore un abri dans les forêts et qui conduisent leur barque sur ses innombrables affluents, « poussent leur profession de la religion catholique jusqu'au fanatisme, » nous assure-t-on. En considérant leur histoire, il est merveilleux qu'ils aient une religion quelconque. Une épreuve moins forte a suffi pour détruire entièrement les Eglises de l'Asie ; mais celles qui ont été fondées dans le seizième siècle semblent avoir eu un privilège spécial, contre lequel aucune puissance n'a pu prévaloir. Beaucoup d'écrivains protestants parlent, de nos jours, avec admiration des populations du Brésil et des missions qui existent au milieu d'elles ; ils sont étonnés de leur adhésion obstinée à la foi malgré les longues calamités qu'elles ont eu à subir. Le prince Maximilien a trouvé dans la nouvelle mission de Belmonte « une race d'Indiens civilisés et convertis au christianisme qui a complètement abandonné son ancien genre de vie et qui est entièrement régénérée². »

Le prince Adalbert, dont le ton est plus frivole et plus mondain, parle de canots qu'il a rencontrés sur la rivière Xingu, « tous ornés de bannières portant l'image de la Vierge Marie, » témoignage évident des instincts chrétiens de ce peuple.

Nous apprenons par d'autres protestants qui ont voyagé dans ces contrées que le respect pour les ministres de la religion et pour les mystères qu'ils dispensent est un usage distinctif de ces mêmes races.

MM. Smith et Lowe, officiers anglais, qui allèrent par eau de Lima à Para, de l'océan Pacifique à l'Atlantique, attestent, en plusieurs endroits, la puissante influence que les Franciscains possèdent encore de nos jours. Ainsi, à Saposoa, sur la rivière Huallaga, « le prêtre est traité par le peuple avec un grand respect. » Sur

¹ *Travels in various parts of Peru* etc., par Edmond Temple, vol. I, ch. xix, p. 418.

² *Travels in Brazil*, ch. x, p. 277.

les riv
rencon
devoir
et le p
gouvern
reçuren
et admi
gués pe
donnée
qu'il av
neuf ans
salaire¹.

M. W
1855. Il
garçons
ou un ps
mazon,
avec une
compre
trompe,
et il nou
de faire u
enfant. A
journalièr
« qu'ils c
tholique r
par les Inc
la Chine e
gnage de l
consacrés
ou m'a dit
refuserait
doute, for
supposant

M. Camp
cier, des an
sur sept, di
les mêmes,
idolâtrique.

¹ *Narrative*
² *Travels of*
ch. ix, p. 270.

les rives du « magnifique Ucayali, » les seuls Européens qu'ils rencontrèrent furent « ces hommes excellents qui se sont fait un devoir d'arracher les habitants à l'état de barbarie le plus abject et le plus horrible ; » malgré la criminelle indifférence « d'un gouvernement qui se plaît à se qualifier libéral. » A Sarayacu ils reçurent la bienveillante hospitalité d'un missionnaire espagnol, et admirèrent la grande influence que ses soins paternels, prodigués pendant le long espace de trente-quatre ans, lui avaient donnée sur l'esprit de tous les Indiens civilisés, et la connaissance qu'il avait de leurs différents langages. Ils ajoutent « que depuis neuf ans, » par l'incurie du gouvernement, « il n'avait reçu aucun salaire¹. »

M. Wallace, autre voyageur anglais, raconte les mêmes faits en 1853. Il a vu à Javita, sur le Rio Negro, « les jeunes filles et les garçons se réunir matin et soir à l'église pour chanter une hymne ou un psaume, » usage inconnu dans les villages anglais. Sur l'Amazone, il rencontra des nègres « qui chantaient des cantiques avec une grande ferveur ; » malheureusement, selon lui, « ils n'en comprenaient pas un mot. » Il nous est permis de croire qu'il se trompe, car il ne nous dit pas pourquoi il suppose cette ignorance, et il nous raconte en même temps que l'un de ces nègres venait de faire un voyage de trois lieues pour procurer le baptême à son enfant. Ailleurs il montre comment la religion se mêle à la vie journalière des Indiens et l'embellit par des fêtes fréquentes « qu'ils célèbrent toujours en souvenir d'un saint de l'Eglise catholique romaine ; ces jours-là l'image du saint est portée au loin par les Indiens de villages en villages. » Comme les indigènes de la Chine et de Ceylan, ils dépensent volontiers leur avoir en témoignage de leur piété, « il n'est pas rare de voir des animaux vivants consacrés à des saints ; et souvent, quand j'allais aux provisions, on m'a dit : Ce cochon est à saint Jean². » Le paysan anglais ne refuserait pas de vendre son cochon, parce qu'il éprouverait, sans doute, fort peu de respect pour un pareil renoncement, même en supposant qu'il sût qu'il était à saint Jean.

M. Campbell Scarlett rapporte, sans être plus capable de les apprécier, des anecdotes aussi caractéristiques : « Au moins quatre nuits sur sept, dit-il en parlant des Indiens de Panama, — car ils sont tous les mêmes, — je suis gratifié d'une cérémonie superstitieuse, sinon idolâtrique. » Il aurait pu voir la même cérémonie pratiquée en

¹ *Narrative of a Journey from Lima to Para*, ch. iv, p. 194.

² *Travels on the Amazon and Rio Negro*, par Alfred R. Wallace, ch. iv, p. 93 ; ch. ix, p. 270 1853.

Autriche, en Bavière, en Espagne, et même en France ou en Belgique, avec l'approbation d'hommes qui n'ont pas de tendance vers l'idolâtrie et dont la supériorité intellectuelle ne le cède à personne en Europe; c'était une innocente procession qui troublait le repos de M. Scarlett, « et les Indiens chrétiens marchaient portant à leur tête une riche statue de la Vierge sous un dais. » Il rencontra partout ce spectacle importun, par lequel des cœurs simples manifestaient leur affection pour la mère du Sauveur. « Des momeries indignes du christianisme, dit-il avec colère, se renouvellent si souvent dans ce pays qu'elles semblent occuper la plus grande part du temps et de l'attention de tout le monde¹. » Preuve évidente que les habitants sont profondément attachés au christianisme, mais elle offense un Anglais qui tient avant tout à dormir.

La même piété se manifeste dans toutes les parties de ce continent. M. Markham arrive à Canete, au Pérou; dans cette tranquille vallée il constate le phénomène suivant : « De grand matin on est réveillé par les voix des jeunes filles et des femmes qui vont toutes à la porte de la chapelle avant de commencer leur travail, et chantent un hymne de louanges à genoux. Elles recommencent au coucher du soleil, quand le travail du jour est fini. » Plus tard, il voit à Cuzco la dévote population jeter des *salvias* écarlates sur un crucifix porté processionnellement. Comme M. Scarlett, il est indigné, et remarque avec le flegme d'un Anglais instruit que « de telles pompes ont pris la place du culte du soleil. Il se demande où se trouve le plus d'idolâtrie². » Nous ne lui rendrions pas pleine justice, si nous taisions son indignation contre les Espagnols pour avoir, dit-il, « souillé les autels du soleil ! » Dans un autre ouvrage, il exprime de nouveau ce sentiment avec emphase : « Les Pères Dominicains réussirent à introduire parmi les Indiens des superstitions beaucoup plus grossières et plus humiliantes qu'aucune de celles qu'ils eussent jamais pratiquées ; » ils furent surtout coupables « en érigeant une statue de la Vierge, destinée à remplacer le culte simple et primitif de la lune et du soleil³. »

Quand M. Mansfield, autre voyageur anglais, vit les Peons et les Chinas (femmes de Guaranis) tomber à genoux dans les rues de Corrientes, comme M. Markham en avait vu d'autres à Yanoaca,

¹ *South America and the Pacific*, par l'Hon. P. Campbell Scarlett, vol. II, ch. ix, p. 204.

² *Cuzco and Lima*, par Clements R. Markham, F. R. G. S., ch. II, p. 27; ch. V, p. 55.

³ *Travels in Peru and India*, ch. VII, p. 115.

il s'écrie
une telle
paraît-il,
peuple en
Anglais in
pas rare d
limites de
de bonne
fable de to
bank nous
à leur prés

Ils semb
tement just
Pérou, et s
s'arrange p
s'appropri
pour rendr
raconte qu
vicinas fur
nouvel aute

Un missi
beaucoup M
répugnance
remarqué q
de la bouc
ment repro
sur un âne,
toutes ces
tants. Voici
positif qui
peuple avec
n'est pas a
qui, comme
par la famil
choque leur
naturel; mai
mystères qu
senter par d
Un autre

¹ *Paraguay*,
² *The Tropics*
³ *The Gospel*

il s'écrie avec une expression solennelle : « Il est triste de voir une telle puissance de dévotion perdue¹ ! » Il avait découvert, paraît-il, avec la sagacité infaillible de ses compatriotes, que ce peuple en apparence si dévot « adorait une poupée. » Quand des Anglais instruits veulent critiquer la dévotion chrétienne, il n'est pas rare qu'ils atteignent, comme dans le cas actuel, les dernières limites de la déraison. Cependant, beaucoup d'entre eux s'étonnent de bonne foi quand on leur dit, qu'en fait de religion, ils sont la fable de toutes les races d'hommes ; cela vient, ainsi que M. Ewbank nous l'assure, « de l'opinion fondée de leur ignorance jointe à leur présomption. »

Ils semblent même vouloir prouver que ce jugement est parfaitement juste. Le docteur Hartwig, naturaliste protestant, arrive au Pérou, et s'exprime de la sorte à propos des *vicuñas* : « L'Église s'arrange pour avoir la meilleure part de l'animal, et le prêtre s'approprie ordinairement la peau. » A la page suivante, comme pour rendre le lecteur juge de sa sincérité et de sa charité, il raconte qu'après une grande chasse dans laquelle cent vingt-deux vicuñas furent pris, « le produit de leurs peaux servit à bâtir un nouvel autel dans l'église du village². »

Un missionnaire protestant, Anglais et voyageur, dépasse de beaucoup M. Scarlett, M. Markham et M. Mansfield dans leurs répugnances envers les manifestations religieuses. Après avoir remarqué que « le nom de Dieu n'est jamais longtemps absent de la bouche d'un Américain du centre, » après avoir durement réprouvé « une imitation profane de Notre Sauveur monté sur un âne, » il révèle, sans s'en douter, la disposition qui rend toutes ces manifestations extérieures choquantes pour les protestants. Voici ses paroles : « Comment apprécier la quantité de mal positif qui doit résulter d'avoir familiarisé les yeux de tout un peuple avec de tels objets³ ? » Que des personnes dont la religion n'est pas appuyée sur une foi divine, mais sur des émotions, et qui, comme les voyageurs protestants à Jérusalem, sont scandalisées par la familiarité avec les choses saintes, craignent tout ce qui choque leur croyance sentimentale et capricieuse, cela peut être naturel ; mais les catholiques, s'approchant sans crainte des divins mystères que Dieu leur apprend à connaître, peuvent les représenter par des signes sensibles.

Un autre chrétien protestant, témoin d'une dévotion qu'il ne

¹ *Paraguay, Brazil, etc.*, par C. B. Mansfield, esq., M. A., ch. ix, p. 205.

² *The Tropical World*, par D. G. Hartwig, ch. iii, p. 51.

³ *The Gospel in Central America*, par le Rév. F. Crowe, p. 278.

pouvait comprendre, après avoir remarqué la ferveur populaire dans une cérémonie semblable à Mexico, s'éloigna avec dégoût et alla soulager sa piété intelligente par une visite à quelques ruines aztèques. « Je contemplai la vieille divinité des Aztèques et ne pus m'empêcher de regretter le changement imposé à ces Indiens imbéciles¹. »

Ce gentleman a au moins le mérite de la franchise dans la déclaration de ses sympathies.

Un savant professeur protestant, qui serait certainement très-offensé si l'on doutait qu'il fût chrétien, déplore ouvertement la conversion du Mexique et du Pérou, mais pour d'autres raisons. « Elle n'est pas assez importante pour consoler le savant qui étudie cette antique et étrange civilisation indigène de Quetzalcoatl, de sa brusque disparition, au moment où elle arrivait à une période qui ne pouvait être comparée qu'aux premiers siècles des progrès égyptiens. » Il développe cette réflexion avec plus de gravité : « Il est difficile de se persuader que le Mexique ou le Pérou ait gagné en proportion de ce que nous avons perdu d'une manière irréparable. Je veux dire la solution de quelques-uns des problèmes les plus profondément intéressants qui concernent les progrès de la race humaine². » Peut-on concevoir une profession d'impiété plus hardie et plus naïve ! Si un seul acte de foi ou de charité surnaturelle contribue davantage à la gloire de Dieu que la solution d'un grand nombre de problèmes scientifiques, comment des milliers de pareils actes accomplis chaque jour au Mexique et au Pérou, grâce à leur conversion, ne sembleraient-ils pas à des chrétiens un équivalent de cette antique civilisation, qui, selon M. Wilson lui-même, était souillée par des rites cruels, par l'abominable culte des démons joint à l'immolation de victimes humaines, « comptées, dans certains cas, par milliers. »

En naviguant sur la Madeleine, aux rives foulées par le bienheureux Pierre Claver, le capitaine Stuart Cochrane, qui ne parle jamais de la religion catholique sans une ironie ou un blasphème, constate la même piété provoquante, que ses coréligionnaires regardent comme une compensation insuffisante de la civilisation aztèque et péruvienne. « Chaque fois que l'équipage s'arrêtait pour prendre ses repas, un des nombreux naturels récitait une prière, et invoquait, non-seulement la Vierge, mais tous les saints du calendrier ; » (ce qui devait beaucoup prolonger le repas). Dans

¹ *Mexico and its Religion*, par Robert A. Wilson, ch. xxi, p. 251.

² *Prehistoric Man*, par Daniel Wilson, L. C. D., vol. I, ch. ix, p. 502, 513; ch. xi, p. 502.

le nom
vention
qu'ils s
origine
« ils ré
habitud
leçon, r
sante¹;
lombie
villages
Il faut
tradition
clergé,
recue de
respect
paroisse
et la dév

Parton
immorte
les voyag
tion.

Sur le
Californie
M. Julius
piété aus
les impr
Notre bat
du jour,
réveilla.
modulatio
ses premi
tombèren
formes att
pendant c
crus enter
domptait,
chés à not
Le chant s
lui succéd

¹ *Journal of*

² *Travels*

le nombre, il ne doute pas qu'il n'y en eût plusieurs « de leur invention. » « C'est une pratique, ajoute le capitaine Cochrane, qu'ils se reprocheraient d'omettre et qui tire certainement son origine de la piété. » Quand le repas était fini, avant de repartir, « ils récitaient toujours une prière pour le succès de notre voyage, » habitude qui aurait pu donner au gentleman anglais une sublime leçon, mais qu'il se contente de trouver « extrêmement divertissante¹ ; » il avoue cependant que l'éducation se répandait en Colombie, « non-seulement dans la capitale mais presque dans les villages les plus reculés. »

Il faut rendre justice aux Espagnols ; ce résultat est le fruit des traditions fécondes qu'ils ont léguées à ce pays. « La prudence du clergé, affirme un ancien voyageur, et l'éducation que le peuple a reçue des Espagnols, ont inspiré à tous les Colombiens un profond respect pour les exercices de la religion... l'autorité des curés de paroisse est absolue... le plus grand respect règne dans les églises et la dévotion des fidèles n'est pas moins remarquable². »

Partout, des faits semblables, rendant témoignage à l'influence immortelle des premiers apôtres de l'Amérique, sont racontés par les voyageurs protestants sans qu'ils en comprennent la signification.

Sur le lac de Nicaragua et dans les mines de vif-argent de la Californie méridionale, les deux pays les plus ingrats du monde, M. Julius Froebel trouve des Indiens américains pratiquant une piété aussi généreuse et aussi confiante : « Je n'oublierai jamais les impressions du matin et du soir sur la rivière Saint-Jean. Notre bateau avait jeté l'ancre au milieu du fleuve.... Vers le point du jour, un chant adressé à la Vierge par un de nos matelots me réveilla. C'était une suite de notes plaintives formant quelques modulations simples et touchantes. Le soleil se levait ; lorsque ses premiers rayons qui doraient les feuilles touffues de la forêt tombèrent sur le corps bronzé de nos hommes, et dessinèrent leurs formes athlétiques, par le contraste des ombres et des lumières, pendant que ces accents suaves sortaient de leurs poitrines, je crus entendre la formule mystérieuse et sacrée dont la puissance domptait, à leur insu, leur nature à demi-sauvage. Deux canots, cachés à notre vue, avaient jeté l'ancre près de nous pendant la nuit. Le chant s'éteignit bientôt dans la solitude ; une prière silencieuse lui succéda et l'ancre fut levée. Un cri barbare retentit avec le

¹ *Journal of a Residence in Colombia*, vol. I, ch. III, p. 145, 150.

² *Travels in the Republic of Columbia*, par G. M. Allen, ch. XIX, p. 551.

bruit des douze rames qui frappaient en même temps le fleuve¹. » Peut-on rêver une pareille scène sur la Tamise ou la Clyde ?

Une autre fois, c'est dans les mines de New Ahnaden qu'il trouve « quinze ou vingt hommes implorant la bénédiction du ciel, sur le travail souterrain du jour, devant un petit autel taillé dans le roc, » et chantant le même cantique à la mère du Sauveur sur le même air, à une distance de près de deux mille milles. Dans les deux cas, le seul talisman était ce don mystérieux de la foi qui éclaire les ténèbres du nègre et de l'Indien, et tous deux sont une preuve éclatante de la vérité que le voyageur protestant reconnaît à demi lorsqu'il s'écrie : « Le catholicisme a certainement plus de prise sur l'âme humaine que le protestantisme : ce fait est palpable et impossible à nier². »

L'universalité de ce fait lui donne sa signification profonde : aucune race d'hommes, quelque dégradée que fût sa vie sociale ou intellectuelle, n'a failli à rendre témoignage à ce merveilleux pouvoir³. Le Pérou ne fait pas exception à cette règle. Un missionnaire protestant bien intentionné et qui s'est vu forcé d'abandonner son inutile entreprise, dit que « le dévouement de la population au catholicisme se manifeste par des processions presque quotidiennes⁴. » La répugnance des Péruviens pour l'hérésie, preuve de leur profonde conviction religieuse, est si vive, que le docteur Archibald Smith se plaint en ces termes : « Ce bon peuple nous prend pour des Juifs, » et ensuite il raconte « qu'un certain Anglais étant mort à Lima, le bon évêque avait permis que son corps reçût les honneurs de la sépulture chrétienne ; mais la populace s'étant ameutée la nuit suivante, le cadavre avait été expulsé de l'église et jeté dans la rue⁵. » Si de pareils faits indiquent un zèle qui peut paraître excessif, ils sont au moins un témoignage

¹ *Seven Years' Travel in Central America*, par Julius Froebel, ch. II, p. 20 ; ch. X, p. 585.

² Laing, *Notes of a Traveller*, ch. XVI, p. 450.

³ On en trouve un exemple frappant dans un ouvrage très connu, « Si les marchands ambulants de Londres, » qui n'ont pas même la pitié des païens, « voulaient avoir une religion, demain ils se feraient tous, jusqu'au dernier, catholiques romains. » De tels hommes ont remarqué le contraste pratique qui existe entre les deux religions ; ils ont vu que les Irlandais, dans les cours, mouraient pour leurs prêtres ; les Anglais de la même classe traitent la personne et les exhortations de leurs ministres avec un égal dédain. « Il est étrange, dit le même écrivain, que les marchands ambulants patentés, qui sont presque tous de Londres, aient du respect pour les catholiques romains, en même temps qu'une haine ardente contre les Irlandais, qu'ils traitent d'accapareurs et de traîtres, parce qu'ils vont sur leurs brisées. » *London Labour and the London Poor*, par Henry Mayhew, p. 21, 107.

⁴ *Visit to the South Seas in U. S. ship Vincennes*, par S. Stewart A. M., vol. I, p. 197.

⁵ *Pern as it is*, vol. I, ch. VII, p. 165.

irréfutable
races di
l'incrédul

Un en
qualifié
conversio
parmi les
caractère
n'entend
politesse
sentiment
saluent
voyageurs
manquer
erreur ; le
menuiserie
briquent a
de leurs c
de leurs A
à cette cal

Tels ont
durables d
un contras
tracés de l
Prusse, ple
gion, malg
champs, ce
saint Franc
« Beaucoup
par des ent
les plus élé
gine, homm
et d'une int
blique en 14
Saint-Roma
l'armée du S
sent les résu
suivies de l
gènes, on t

¹ *Travels in*
ch. VII, p. 221 ;

irréfutable du pouvoir que la religion exerce sur le cœur de ces races diverses, et ils forment contraste avec la triste apathie ou l'incrédulité morose des mêmes classes en Angleterre.

Un éminent écrivain anglais, qui ne s'offensera pas d'être qualifié d'ardent protestant, décrit ainsi, en 1862, les effets de la conversion sur ces races autrefois païennes : « J'ai beaucoup vécu parmi les Indiens, j'ai eu les meilleures occasions d'étudier leur caractère, et j'en ai été très-favorablement impressionné... *On n'entend jamais parler parmi eux de crimes considérables.* » Leur politesse est bien remarquable et certainement inspirée par un sentiment religieux « car c'est toujours par un *Ave Maria* qu'ils saluent ceux qu'ils rencontrent en touchant leur chapeau. » Les voyageurs qui ne savent pas leur langue peuvent les accuser de manquer d'intelligence, mais « il n'y eut jamais de plus grande erreur ; leur adresse pour sculpter, pour faire tous les ouvrages de menuiserie, de peinture et de broderie, les tissus exquis qu'ils fabriquent avec la laine du vigogne, la poésie réellement touchante de leurs chants et de leurs *Yaravis*, les histoires traditionnelles de leurs *Ayllus* qu'ils conservent avec un soin religieux répondent à cette calomnie¹. »

Tels ont été, suivant le témoignage des protestants, les fruits durables de la conversion des Péruviens. Ces récits qui présentent un contraste si frappant avec ceux que des milliers d'écrivains ont tracés de la sottise des paysans d'Angleterre, de Hollande et de Prusse, plongés dans le vice, et souvent aussi ignorants de la religion, malgré des multitudes de prédicants, que les bêtes des champs, ces récits ne nous apprennent pas encore tout ce que saint François Solano et ses successeurs ont fait pour cette nation. « Beaucoup d'*Indiens*, dit le même auteur, sont devenus très-riches par des entreprises importantes ; d'autres sont arrivés aux emplois les plus élevés dans l'état. » Le général Castilla, péruvien d'origine, homme « doué de grands talents militaires, d'une énergie et d'une intrépidité extraordinaires, » devint président de la république en 1858, et occupait encore ce poste en 1862. Le général Saint-Roman, « simple Indien, » commandait à la même époque l'armée du Sud ; et chose étonnante pour les hommes qui connaissent les résultats ordinaires des colonisations protestantes, partout suivies de la dégradation et de la destruction des races aborigènes, on trouve des faits analogues dans tout le continent. « Le

¹ *Travels in Peru and India*, par C. R. Markham, ch. vi, p. 105 ; ch. ix, p. 178 ; ch. xiii, p. 221 ; ch. xviii, p. 511.

Pérou est loin d'être le meilleur spécimen des républiques de l'Amérique du Sud; les Chiliens ont montré dix fois plus d'habileté dans le gouvernement, dans les entreprises commerciales ou agricoles et dans la littérature. »

Le seul fait qui nous reste à citer comme preuve de l'influence impérissable de la religion sur les Indiens du Pérou a été rapporté par M. Clements Markham. Au delà des hautes chaînes de montagnes d'Yquicha se trouve la demeure presque inaccessible de la tribu des Yquichanos, « remarquables par leur taille élancée, leur air indépendant, et leurs beaux traits, véritables amants de la liberté, l'honneur des races de l'Amérique du Sud. » Au dire de M. Markham, ils ont deux fois vaincu les armées de la république péruvienne; et persistant dans leur fidélité envers la couronne d'Espagne, ils ont délié tout effort contre leur indépendance. « Aucun collecteur de taxes n'ose entrer dans leur pays. » Mais « ce peuple si intéressant, qui refuse de se soumettre à la capitation ou à tout autre impôt, paie ponctuellement la dîme aux prêtres qui viennent l'évangéliser, et donne à l'étranger une hospitalité bienveillante¹. »

Au Chili, au Brésil, en Colombie et au Pérou, d'après un témoin hostile, « l'éducation est certainement en progrès², » et il explique ce fait en disant « que l'influence des Jésuites s'accroît de jour en jour³. » Deux ans plus tard, 1849, M. Walpole loue « les nombreuses et excellentes écoles; celles qui dépendent des couvents, remarque-t-il, enseignent gratuitement. » Il y a même à Santiago une école normale pour former des professeurs, « qui sont ensuite envoyés dans les provinces. » « Les prêtres, nés pour la plupart dans les hautes classes, sont élevés à l'Université et forment une réunion d'hommes instruits et éclairés⁴. »

Plusieurs écrivains protestants nous disent que le peuple est digne de ses maîtres. Le docteur Smith déclare que « les Indiens, convertis au christianisme et descendant de la dynastie des Incas, sont de rudes travailleurs. » Le major Sutcliffe nous apprend que des retraites spirituelles « sont données pour eux tous les ans dans beaucoup de grandes haciendas, » qu'ils pratiquent de sévères mortifications et se servent de disciplines avec une telle vigueur, que ce gentleman, jugeant cet usage avec les sentiments d'un Anglais et d'un protestant, ajoute : « Je les ai souvent entendus,

¹ Cuzco, etc., ch. iii, p. 71.

² A Visit to the Indians of Chili, par le capitaine Allen F. Gardiner, ch. vi, p. 172.

³ A Voice from South America, ch. i, p. 14.

⁴ Four Years in the Pacific, vol. I, ch. viii, p. 165.

et je
M.
résie
de la
doute
ne peu
notre
admett
religion
cupé d
miratio
démén
pour ce
pruden

Cepe
ou Écos
a si sou
gnance
à perdre
demmen
finissent
d'un An
rejeté
Bretagne

La Re
perpétue
catholiqu
opulents
assure q
espoir.
des effor
gène de
pour la c
ministre
faits, non
prudence
ques. »

En voy
le protest

¹ Sixten
² Travels
³ Notice

et je m'étonne qu'ils puissent supporter une telle flagellation¹. »

M. Miers nous fournit une explication de leur haine contre l'hérésie, en nous rapportant une réponse faite par l'auteur principal de la moderne constitution du Chili à l'objection, exprimée sans doute par un Anglais, au sujet de la tolérance : « La tolérance ne peut pas exister au Chili, répondit-il ; ce mot n'est pas dans notre code civil, nous n'éprouvons aucune nécessité de l'y faire admettre ; ici nous ne connaissons aucune autre religion que la religion catholique². » Un voyageur français, uniquement préoccupé de questions économiques et financières, mais rempli d'admiration pour les ressources et la prospérité de ce peuple profondément catholique, s'écrie : « Quel immense avenir est en réserve pour cette nation qui joint, à de sages institutions et à une liberté prudente, toutes les ressources d'un sol incomparable³ ! »

Cependant les missionnaires protestants, presque tous Anglais ou Écossais, ne tiennent aucun compte de ce que l'expérience leur a si souvent prouvé ; ils ne réussissent qu'à provoquer la répugnance de ces peuples à leur égard. Ils n'en continuent pas moins à perdre chaque année les sommes énormes, qui leur sont imprudemment confiées ; leurs efforts amènent toujours des revers et finissent par le ridicule. Par leurs procédés, ils ont rendu la vie d'un Anglais précaire, et, même après la mort, son corps est rejeté sur la voie publique. Avis aux souscripteurs de la Grande-Bretagne.

La République Argentine, malgré les crimes de ses chets et les perpétuels désordres de son état social, demeure si invariablement catholique qu'elle accueille avec dérision toutes les ouvertures des opulents missionnaires anglais ou américains. Le docteur Olin nous assure que la mission de Buenos-Ayres a échoué à son grand désespoir. D'après lui, « l'entreprise fut abandonnée en 1842, après des efforts inutiles pour ébranler la population catholique indigène de cette contrée. » Comme les missions protestantes formées pour la conversion des catholiques n'ont pas obtenu de fruits, ce ministre wesleyen émit cet avis que nous avons déjà cité : « Ces faits, nous en avons l'espoir, inspireront à la commission une grande prudence à l'égard des projets de missions parmi les catholiques. »

Un voyageur anglais de bonne foi, qui avait essayé d'introduire le protestantisme dans les vastes plaines entre les bords de la Plata,

¹ *Sixteen Years in Chili and Peru*, ch. ix, p. 520 (1841).

² *Travels in Chili and la Plata*, vol. II, p. 219.

³ *Notice sur le Chili*, p. 42 1844.

de l'Uruguay et les Cordillères, eut de si désastreux résultats, qu'il reconnut aussi l'inutilité de ses efforts. « Le missionnaire protestant, sous le régime arbitraire actuel, ne peut espérer d'étendre les travaux de son ministère au-delà des membres de sa propre Église¹. » Cependant M. Elwes trouve en 1854 « une église anglaise, une église écossaise et une église américaine, toutes dans des situations favorables, dans les principales rues de Buenos-Ayres, exemple de libéralité envers la religion protestante qu'il n'a jamais vu, assure-t-il, dans aucune contrée catholique². »

Les voyageurs protestants nous parlent des missionnaires modernes dans ces régions; il est bon de recueillir leurs témoignages.

Un officier anglais qui a remonté, il y a quelques années, le cours de l'Amazone, eut pour compagnon, pendant une partie de son voyage, un Franciscain espagnol, qui par un travail de trente-quatre ans, avait fondé « plusieurs nouvelles missions » sans l'assistance d'aucun être humain; dans le cours de sa carrière il avait traversé l'incident que voici :

Un peu au nord-est de Sarayacu, sur la rivière Ucayali, habitaient les *Sencis*, tribu farouche et guerrière, non convertie et dont l'unique vertu était un courage indomptable. Avec un courage encore plus grand, le Père Plaza résolut d'entrer sur leur territoire. Il fut arrêté à la frontière, comme il s'y attendait, sans le craindre. Alors se déroula le drame suivant : « Les *Sencis* lui demandèrent s'il était brave; et pour en juger ils le mirent à l'épreuve : huit ou dix hommes armés d'arcs et de flèches se placèrent à quelques mètres en face de lui avec leurs arcs bandés et les flèches dirigées sur sa poitrine; alors jetant un grand cri ils décochèrent leurs traits, mais en les retenant de la main gauche; le Père ne pouvait voir ce mouvement, et croyant que tout était fini pour lui, il fut bien étonné de se trouver sans blessure. » Les sauvages avaient un prisonnier qui pouvait leur donner des leçons de bravoure. « D'autres moyens d'intimidation furent encore essayés; ils reprirent leurs positions en se rapprochant un peu, et décochèrent leurs flèches sur son corps, mais de manière à ce qu'elles vinssent tomber à ses pieds. S'il avait laissé voir un signe de frayeur, ils l'auraient probablement massacré; mais étant depuis longtemps, comme mission-

¹ Capitaine Gardiner, *Visit*, etc., p. 24.

² *Tour round the World*, par Robert Elwes, esq., ch. xiii, p. 107.

naire, en
immobil
flexion d
requerent

Rien

M. Mark
les gloir
même au

A l'ho

les missi

impartia

apostoliq

seur, à

qui dirig

âmes, pr

Père Gir

vinces ca

cains ont

ciers des

capitaine

M. Gillia

respecté

« qu'il n

l'évêque

dont le c

son vaste

Ruiz, l'ex

Simpson

présentan

Lima, le

science

Père Anto

relâche, a

taire, tout

les bords

⁴ Le lieute

⁵ Markham

⁶ *Travels*

⁷ *Travels*

p. 581.

⁸ *Narrative*

⁹ *Ibid.*, v.

¹⁰ *California*

naire, en butte aux caprices des Indiens, il était prêt à tout; il resta immobile pendant l'épreuve. » On ne peut attendre d'autre réflexion de la part d'un protestant. « Enfin, ils l'entourèrent et le reçurent comme un hôte digne d'eux¹. »

Rien d'étonnant qu'un tel missionnaire, qualifié aussi par M. Markham des titres de « grand, de bon, capable de surpasser les gloires militaires par sa patience et son héroïsme, » ait pu, même au dix-neuvième siècle, fonder « beaucoup de missions. »

A l'heure présente, le Père Plaza trouve de dignes émules dans les missions de l'Amérique méridionale; les voyageurs les moins impartiaux nous l'attestent. Lorsqu'il finit récemment sa carrière apostolique sur le siège épiscopal de Cuença, il eut pour successeur, à Sarayacu, le Père Cimini et trois autres missionnaires qui dirigeaient une population d'environ treize cent cinquante âmes, presque tous Indiens Panos². » « Le brave et infatigable Père Girbal » était un héros du même genre. Dans toutes les provinces catholiques de l'Amérique, les voyageurs anglais et américains ont rencontré des apôtres aussi intrépides que leurs devanciers des dix-septième et dix-huitième siècles. En Colombie, le capitaine Cochrane admire « l'excellent évêque de Mérida. » M. Gilliam, agent consulaire des États-Unis, parle « de l'évêque si respecté et si aimé de Durango³. » Le docteur Walsh nous assure « qu'il n'existe pas d'homme plus vénérable ni plus savant que l'évêque de Rio. » M. Temple parle de « l'archevêque de la Plata, dont le caractère pieux et bienveillant est connu et honoré dans son vaste diocèse⁴. » M. Markham célèbre, en 1859, « don Pedro Ruiz, l'excellent évêque de Chachapagas, » au Pérou. Sir George Simpson visite Monterey et dit : « Le Père Gonzalès est un vrai représentant des premiers missionnaires⁵. » M. Stuart rencontre, à Lima, le Père Arrieta, « jouissant d'une grande réputation de science et de piété⁶. » M. Forbes trouve, à San Luis Rey, le Père Antoine Peyri, qui, « après trente-quatre ans de travail sans relâche, achevait ses jours dans la solitude et la pauvreté volontaire, tout adonné à de pieux exercices⁷. » M. de Molras trouve sur les bords du Pacifique le Père Estenega, « apprenant à ses néophytes

¹ Le lieutenant Smith, ch. xu, p. 227.

² Markham, ch. vii, p. 257.

³ *Travels in Mexico*, par Albert M. Gilliam, ch. xvi, p. 288 (1846).

⁴ *Travels in various parts of Peru, etc.*, par Edmond Temple, vol. II, ch. xii, p. 581.

⁵ *Narrative of a Journey round the World*, vol. I, ch. vii, p. 334.

⁶ *Ibid.*, vol. I, p. 190, lettre v.

⁷ *California*, ch. v, p. 229.

la manière de fabriquer des briques, » et le Père Abella, âgé de soixante ans, dormant sur une peau de buffalo, buvant dans une corne et refusant de prendre sa retraite, « parce qu'il veut mourir à son poste¹. »

M. Walpole rencontre au Chili un homme dont il dit : « Si l'aménité des manières, un grand talent de conversation, une connaissance infinie des hommes et du pays peuvent assurer le succès, son ministère a dû avoir de grands résultats. Il y avait une douce persuasion, une sérénité profonde dans ses paroles auxquelles il était très-difficile de résister². » A Esquipulas, sur la frontière de l'Honduras, M. Stephens fait la connaissance du curé Jésus-Maria Gutierrez, déjà usé à l'âge de trente ans. « Sa figure brillait d'intelligence; l'élévation de son esprit et de ses sentiments s'y reflétait. Toutes ses pensées et le ton de sa conversation étaient si bons et si purs, qu'en le voyant quitter la chambre, je sentis comme si un bon ange s'envolait³. » M. Markham entendit à Andahuaylas le fameux prédicateur chilien, don François de Paula Taforo; il était escorté « par une continuelle procession triomphale. » A Lima-Tambo, il fit connaissance avec le Père Franciscain Esquibias, « dont les paroissiens racontaient les bonnes œuvres de manière à charmer les oreilles et à rafraîchir le cœur; » à San Miguel, « l'excellent Père Revello, le fidèle et dévoué missionnaire de Purus; » son compagnon, jeune moine de Cuzco, « avait été percé de neuf flèches, dont l'une lui avait traversé la poitrine de part en part⁴. »

Au nord du Pérou, à El Paso, un protestant américain, M. Kendall, rencontra « l'incomparable Ramon Ortiz; sa charité et ses mâles vertus ornent la foi qu'il professe et qu'il prêche par sa vie tout entière⁵. » A Ures, ville du Mexique, M. Bartlett recommande « le savant et vénérable Père Encinas, » l'apôtre des Vaquis, et à Parras, « le courtois et intelligent Bobadilla⁶. » Le lieutenant Herndon remonte vers les sources de l'Amazone et trouve dans ces solitudes éloignées un Franciscain dont il fait ainsi le portrait : « Le Père Calvo, doux et humble pour tout ce qui le concerne personnellement, mais plein de zèle et d'ardeur dans son ministère,

¹ *Exploration du territoire de l'Oregon*, par M. Duflot de Mofras, tome I, ch. vii, p. 552, 580.

² Ch. x, p. 218.

³ *Incidents of Travel in Central America*, ch. viii, p. 184.

⁴ Ch. iv, p. 92; ch. viii, p. 275.

⁵ *Narrative of the Texan Santa Fe Expedition*, vol. II, ch. ii, p. 41.

⁶ *Personal Narrative of Explorations*, etc., par John Russell Bartlett, U. S. commissaire, vol. I, ch. xix, p. 444; vol. II, ch. xxxix, p. 488.

était pour
rencontre
un homme
le prince
Chasuta, v
seulement
obéissance
religieux d
les a conv
qu'avec to
et ne témo
dernièrem
il écrit : «
Mariano, p
l'amour et
leur piété
côté d'un l

Avant de
gards vers
Parana et le
jusqu'au de
Chili, est si
plus remar
depuis les j
considérées
l'Espagne.
constitue u
nies à la fan
lisée, des tr
armée d'ape
nations tor
même choi
ciel comme
nouvelles. I

¹ *Valley of*

² *Ubi supra*,

³ *Ubi supra*,

⁴ *A Narrativ*

était pour moi le beau idéal d'un moine missionnaire¹. » M. Wallace rencontre le Père Torquato en voyageant sur le Rio Negro : « C'est un homme bien élevé et très-poli, il mérite tous les éloges que le prince Adalbert lui accorde². » Le lieutenant Smith arrive à Chasuta, voit le Père Mariano de Jésus et note sur son journal, non-seulement « la dévotion des Indiens, mais leur soumission et leur obéissance pour le Padre, l'attention qu'ils apportent aux exercices religieux dans l'église, font grand honneur au digne pasteur qui les a convertis³. » « Leur docilité est d'autant plus remarquable, qu'avec tout le monde ils se placent sur un pied de parfaite égalité et ne témoignent de la déférence à personne, si ce n'est au Padre. » Dernièrement, M. Cleveland va à la *Guadalupe*, sur le Pacifique, il écrit : « Plus nous avons fait connaissance intime avec le Padre Mariano, plus nous fûmes convaincus que son caractère méritait l'amour et le respect. Il nous parut un de ces hommes qui, par leur piété et leur amour pour leurs semblables, doivent être mis à côté d'un Fénelon ou d'un Cheverus⁴. »

PARAGUAY.

Avant de compléter notre rapide examen et de tourner nos regards vers le Nord, il nous reste à visiter une contrée. Entre le Parana et le Colorado, de Santa Cruz de la Sierra dans le haut Pérou, jusqu'au détroit de Magellan, entre la frontière du Brésil et du Chili, est située la vaste région qui donna un nom à la mission la plus remarquable peut-être que la religion chrétienne forma jamais depuis les jours des apôtres. Là, parmi les races barbares et cruelles considérées comme indomptables par les guerriers intrépides de l'Espagne, s'accomplit un de ces rares triomphes de la grâce qui constitue une époque dans l'histoire de l'Eglise. Là, furent réunies à la famille du Christ et façonnées aux habitudes de la vie civilisée, des tribus qui rivalisaient de férocité. Là, vécut et mourut une armée d'apôtres, qui semble s'être levée, au moment où toutes les nations tombaient dans l'apostasie, pour montrer que l'heure même choisie pour se séparer de l'Eglise était marquée dans le ciel comme une époque où devait être répandu un torrent de grâces nouvelles. Là, au milieu d'un peuple si récemment encore le jouet

¹ *Valley of the Amazon*, ch. x, p. 205.

² *Ubi supra*, ch. vi, p. 160.

³ *Ubi supra*, ch. xi, p. 215.

⁴ *A Narrative of Voyages*, par Richard J. Cleveland, ch. xiv, p. 57 (1842).

des démons, « les plus sublimes vertus des chrétiens sont devenues des vertus communes¹. » Là, comme Voltaire le reconnut, s'accomplit une œuvre qui « semblait être le triomphe de l'humanité². » Là enfin, sir Woodbine Parish le déclare, « si nous regardons au bien que firent les missionnaires catholiques plutôt qu'au mal qu'ils ne firent pas, nous trouverons, dans le cours d'un siècle et demi, plus d'un million d'Indiens convertis par eux au christianisme, apprenant à vivre heureux et satisfaits sous la douce et paisible autorité de leurs pasteurs : sort bienheureux lorsqu'on le compare à la condition sauvage des tribus indomptées qui les entouraient³. » Telle était la mission du Paraguay, dont nous allons essayer de parler.

En 1586, don Francis Victoria, premier évêque de Tucuman, qui avait longtemps travaillé comme le plus humble missionnaire, presque seul jusqu'alors dans le formidable diocèse confié à sa surveillance, supplia la Société de Jésus de venir à son aide⁴. Il était, quant à lui, Dominicain. « Ceci montre, observe M. Southey, en quelle haute estime les Jésuites étaient tenus à cette époque. » On envoya de la province du Pérou, Barsena et Angulo ; du Brésil, dont Anchieta était à cette époque le provincial, on fit partir pour Tucuman, par la voie de Buenos-Ayres, cinq Pères, dont le plus célèbre, Manuel de Ortega, devait être associé à Barsena dans ce fameux apostolat où les noms de ces deux hommes sont inséparablement unis. Le vaisseau qui portait Ortega et ses compagnons fut attaqué dans la baie de Rio par les Anglais, rivalisant alors avec les Hollandais dans leur guerre contre les missionnaires catholiques. Après avoir subi les outrages accoutumés, les Pères furent entraînés au large, jetés enfin dans une barque, sans rames ni provisions, et abandonnés à la merci des flots. La barque dérivait jusqu'à Buenos-Ayres, à une distance de plus de sept cents milles, et lorsque les voyageurs eurent rendu grâce à Celui qui les avait sauvés par une si merveilleuse providence, ils se rendirent à travers les Pampas à Tucuman, où ils rejoignirent les Pères venus du Pérou⁵.

Barsena et Ortega commencèrent la célèbre mission Guarani : ensuite, celle des *Chiquitos*, nation composée d'environ trente tribus, parlant plus de vingt langues diverses, différant toutes

¹ Muratori, *Relat. delle Missioni*, p. 5.

² Ap. Crétineau-Joly.

³ *Buenos-Ayres*, etc., ch. xvii, p. 260.

⁴ Charlevoix, *Histoire du Paraguay*, tome I, livre IV, p. 278.

⁵ *Ibid.*, p. 287.

radicale
le guar
qui ha
marque
l'idiome
des die
Barsena
toconoté
innombr
tineau-Jo
les titres
Chiquitos
pale auto
claré : «
ricaine. »
ments, au
Nous
travers to
nous cont
dans la c
sitôt au m
M. Southe
pides avec
les moura
mourut à
avait été la
lucas du P
véritable p
Bien de
de souffran
cidents de
l'histoire r
des aventur
entre le Par
furent surpr
quelquefois
rent sur des
nourriture ;
surpris par l
jours ils res

¹ Henderson's

radicalement du dialecte guarani primitif. A l'époque actuelle, le guarani est devenu la langue universelle des indigènes qui habitent ces régions ; un historien anglais du Brésil remarque « la perfection avec laquelle les Jésuites parlaient l'idiome guaranitique¹, » dont ils publièrent des grammaires et des dictionnaires ; elle leur doit peut-être sa prédominance. Barsena parlait aussi le tupi, dialecte analogue au guarani, et le toconoté, dont il composa une grammaire. Parmi les ouvrages innombrables de philologie produits par les Jésuites, et dont M. Crétineau-Joly assure « qu'il serait impossible d'en énumérer même les titres, » était, en trois volumes, un dictionnaire du langage des Chiquitos. Au sujet de ce dictionnaire, M. d'Orbigny, « principale autorité, » de l'aveu du docteur Latham, l'a dernièrement déclaré : « Rien de plus complet n'existe dans aucune langue américaine. » Mais de telles œuvres n'étaient guère que des délasséments, au milieu de leurs autres travaux.

Nous ne suivrons pas Barsena, Ortega et leurs émules à travers tous les incidents de leur carrière apostolique. Il faut nous contenter de citer quelques traits. Une épidémie sévissait dans la contrée qui entoure l'Assomption ; ils se jettent aussitôt au milieu du danger. Six mille Indiens sont baptisés. Ici M. Southey s'arrête pour reconnaître « le zèle et la charité intrépides avec lesquels ils recherchaient les malades et assistaient les mourants. » Barsena, épuisé par la fatigue et par l'âge, mourut à Cuzco, en 1596 ; sa dernière œuvre de missionnaire avait été la conversion du seul prince survivant de la famille des Incas du Pérou, avec lequel peu de temps après il partait pour sa véritable patrie.

Bien des années de fatigue, bien des heures de danger et de souffrance attendaient encore Ortega. Quelques-uns des incidents de sa laborieuse vie peuvent être comparés à ce que l'histoire rapporte, à ce que le roman a inventé, dans le champ des aventures les plus périlleuses. Un jour, traversant une plaine entre le Parana et le Paraguay, avec une troupe de néophytes, ils furent surpris par une de ces inondations subites qui dévastent quelquefois les contrées basses de l'Amérique du Sud. Ils grimpèrent sur des arbres, mais l'eau montait toujours. Ils étaient sans nourriture ; des animaux sauvages et de monstrueux serpents, surpris par le déluge, leur disputaient leur retraite. Pendant deux jours ils restèrent entre la vie et la mort. Au milieu de la seconde

¹ Henderson's *History of Brazil*, ch. vi, p. 155.

nuît, Ortega aperçut un Indien qui nageait vers lui. Cet homme s'était volontairement offert pour aller apprendre au Père que trois de ses catéchumènes et trois chrétiens, réfugiés entre les branches d'un arbre voisin, étaient sur le point d'expirer; les premiers demandaient le baptême, les autres l'absolution. Attachant alors plus étroitement son catéchiste à l'arbre qu'il n'avait plus la force d'embrasser, et ayant reçu sa confession, Ortega s'élança dans l'eau. Une branche lui traversa la cuisse, en lui faisant une blessure dont il ne guérit jamais et qui resta ouverte pendant vingt-deux ans; mais il n'en continua pas moins à nager; il baptisa les trois Indiens et les vit tomber l'un après l'autre dans l'abîme. Leur lutte était terminée, mais les trois chrétiens restaient encore. Au milieu de l'obscurité de la nuit et de l'agitation des eaux, les exhortant à des actes de contrition qu'il récitait avec eux, il en vit deux engloutis à leur tour. Après avoir fait tout ce que la charité et l'héroïsme pouvaient inspirer, il retourne à son arbre, où il trouve son catéchiste que l'eau allait emporter. Le soulevant par un effort suprême sur une branche plus élevée, il veille avec lui pendant les dernières heures de la nuit. Vers le matin, l'inondation s'arrêta, et les survivants poursuivirent leur voyage.

Ortega était estropié pour la vie; cependant il tint si peu compte de ce nouvel obstacle, qu'il accomplit un jour d'une traite, en mission, un voyage de neuf ~~cents~~ ^{milles}. Tous les dangers capables de mettre son courage à l'épreuve lui étaient réservés; il en triompha. A Lima, le saint-office de l'Inquisition, à l'étonnement de tout le pays, le condamna à la prison. Ortega ne demanda pas même quel était son crime. Il avait été sans le savoir calomnieusement accusé d'avoir révélé une confession. Comme il ne s'en plaignit jamais, son silence fut considéré comme une preuve de sa culpabilité. Depuis cinq mois il subissait sa prison sans un murmure, lorsque son accusateur mourut, et avoua à son lit de mort que le refus d'Ortega de lui donner l'absolution l'avait poussé à une odieuse calomnie. Rendu à la liberté, avec les plus grandes marques d'admiration et de respect, il reprit sa carrière apostolique; et après avoir fait entrer des multitudes d'âmes dans le sein de l'Eglise, il mourut en 1622, survivant trente années à son compagnon Barsena.

Mais il était une unité au milieu d'une armée de soldats aussi vaillants que lui. Nous voulons en faire connaître brièvement quelques-uns.

Dans un de ses voyages, aux prises avec la féroce d'un chef

omagua
naires av
sublime
dans ses
des guerr
lutte du
aussitôt q
d'honneur
mon atten
si je meur
le ciel¹. »
miration.
son impas
temps apr
Marcel
en 1604,
l'audace d
avoue M. S
permission
caciques ve
pas satisfai
nouvellem
naires. »

Mais qui
sauvages fr
cent cinqu
Guaranis, r
1852 : « C
à la foi cat
d'opérer u
« Je fus inf
que le nom
s'élevait à
entre trente
rité croissan
bâti trois
quatre-ving
compter ceu

¹ Charlevoix,

² Paraguay.

³ Ulloa, Faya

⁴ Dobrizhoff.

omaqua qui repoussait l'Évangile et menaçait de mort les missionnaires avec leurs néophytes, Gaspard de Monroy forma une de ces sublimes résolutions dont le monde applaudit la pâle imitation dans ses égoïstes héros, mais refuse d'en louer l'exécution dans les guerriers d'un ordre supérieur. Il partit seul, et entra dans la hutte du sauvage. « Vous pouvez me tuer, dit le Père avec calme aussitôt qu'il fut en présence du barbare, mais vous acquerez peu d'honneur en égorgeant un homme désarmé. Si, contrairement à mon attente, vous m'écoutez, tout l'avantage en sera pour vous; si je meurs de votre main, une couronne immortelle m'attend dans le ciel¹. » L'étonnement désarma le sauvage; il reste muet d'admiration. Alors, avec une sorte de crainte respectueuse, il offre à son impassible visiteur de boire dans sa propre coupe. Peu de temps après toute sa tribu, avec lui, était convertie.

Marcel Lorençana, ami de Monroy, et Joseph Cataldino, font, en 1604, naufrage dans le Paraguay et ne doivent leur salut qu'à l'audace des Indiens chrétiens. Lorençana, « justement considéré, avoue M. Southey, comme un missionnaire accompli, » obtint la permission de se rendre chez les Guaranis, au moment où leurs caciques venaient de déclarer publiquement « qu'ils ne seraient pas satisfaits avant d'avoir bu le sang du dernier Mahoma (tribunouvellement convertie) dans le crâne du plus vieux des missionnaires. »

Mais qui saura apprécier au prix de quelles peines ces farouches sauvages furent transformés en hommes et en chrétiens? Deux cent cinquante ans après que Lorençana eut demeuré parmi les Guaranis, un voyageur anglais, rempli de préventions, dit, en 1852 : « Cette race est une noble réunion d'individus, appartenant à la foi catholique romaine². » Un pouvoir humain était incapable d'opérer un changement aussi merveilleux et aussi durable. « Je fus informé à Quito, nous apprend le célèbre navigateur Ulloa, que le nombre des villes des Indiens Guaranis, dans l'année 1754, s'élevait à trente-deux; on supposait qu'elles devaient contenir entre trente et quarante mille familles, et, par suite de la prospérité croissante de la religion chrétienne, on songeait alors à en bâtir trois nouvelles³. » De 1610 à 1768, sept cent deux mille quatre-vingt-six Guaranis furent baptisés par les Jésuites seuls, sans compter ceux qui furent admis dans l'Eglise par les Franciscains⁴.

¹ Charlevoix, livre IV, p. 522.

² *Paraguay, Brazil, etc.*, par G. B. Mansfield, esq., M. A., préface, p. 9.

³ Ulloa, *Voyage to S. America*, Pinkerton, vol. XIV, p. 650.

⁴ Babrizhoffer, *Account of the Abipones*, vol. III, p. 417 (1822).

Lorencana menaçant un jour les Espagnols de la colère céleste à cause de leurs cruautés jointes à leur avarice, et un official de l'église dans laquelle il prêchait l'ayant sommé de quitter la chaire, « il obéit aussitôt, sans le plus léger signe de ressentiment. » Cette modération, nous rapporte Southey, émut tellement le trésorier, qu'il monta en chaire et s'accusa, à haute voix, d'avoir outragé « un homme de bien dans l'accomplissement de son devoir. » Peu de jours après, le trésorier finit misérablement.

En qualité de provincial du Chili et du Paraguay, Diego de Torrez arriva au Pérou en 1605 avec sept Pères. En 1615, lorsque le terme de son ministère fut arrivé, son successeur, de Onate, trouva que le nombre sept s'était élevé à cent quatre-vingt-dix; en 1617, trente-sept nouveaux Pères parurent sur le champ de bataille, sous la conduite de Viana. En 1628, il en arriva quarante-deux avec Mastrilli; en 1659, trente avec Diaz Tano. C'est ainsi qu'ils se recrutèrent jusqu'à la dernière heure; plus de cinq mille Jésuites de l'Espagne seule trouvèrent là leur croix et leur couronne.

Juan Romero, supérieur de la mission de l'Assomption, accepta, en 1625, de remonter l'Uruguay jusqu'à sa source, tâche que le vice-roi avait en vain proposée à ses soldats. « Un Jésuite, seul, avoue M. Southey, pouvait faire cette tentative avec quelque espoir d'en sortir sain et sauf, » car les Jésuites ne s'inquiétaient pas de leur sûreté. Escorté par un petit nombre d'Indiens, il s'était déjà avancé jusqu'à une centaine de lieues, lorsqu'il fut forcé de revenir à Buenos-Ayres, n'ayant pu réussir à communiquer sa propre intrépidité à ses compagnons. Romero répondit à quelques chrétiens qui voulaient punir les meurtriers du Père Gonzalez : « Le sang des martyrs ne se venge pas par le sang. » En 1654, après une longue vie de travaux apostoliques, il fut lui-même martyrisé. — Presque chaque année, depuis son origine, cette mission fut consacrée par un martyr. Notons au moins quelques-unes de ces dates glorieuses. Gonzalez, homme d'illustre naissance, fut un des premiers. Souvent il s'était présenté seul aux plus farouches tribus, et lorsqu'elles levaient contre lui leurs arcs ou leurs massues, il leur disait : « Cette croix, ma seule défense, est plus puissante que les armes des Espagnols. » La massue tombait inoffensive à terre et la flèche était retirée de l'arc. En 1615, il remontait le Parana sans un seul compagnon. « Il n'est pas d'Européen, lui dit un cacique indien, qui ait jamais foulé ces rives sans les teindre

de son
mer par
verser so
le plus
périls sa
le 15 no
sacrifice
vie sur l
velle¹. »
cris des
del Castil
M. Sou
d'autres h
tonnemen
triple sac
quelles to
des marty
l'écrivain
intéressé,
gers qu'il
terre. » Il
prodigieux
nissait en
langue lyc
forme hum
hommes su
les envoyés
d'après So
temps, et
fut un miss
guez. Un
Espagnols,
de le tuer.
des mœurs
formaient l
enfants, la
était la ch
tribu avec
Ordre, et le

¹ Southey, u.

² Actes, xiv

de son sang. » « Ne pensez pas, répondit Gonzalvez, m'alarmer par vos menaces. Je suis un serviteur du seul vrai Dieu; verser son sang pour lui est regardé par ses ministres comme le plus grand bonheur. » Cent fois il rencontra les mêmes périls sans y succomber; mais son heure était venue. En 1628, le 15 novembre, au moment où il venait de terminer le saint sacrifice et de quitter l'église, « un coup de *macana* le jeta sans vie sur le sol, tandis qu'un second coup lui faisait jaillir la cervelle¹. » Le Père Rodriguez, se précipitant hors de l'église aux cris des sauvages, éprouva le même sort; et, deux jours après, Del Castillo, leur compagnon, fut aussi martyrisé.

M. Southey, racontant ces événements d'après Charlevoix et d'autres historiens, admet que les barbares furent « frappés d'étonnement, » non-seulement par les miracles qui suivirent le triple sacrifice, mais surtout par « les réjouissances publiques auxquelles toutes les classes s'associèrent » pour célébrer le triomphe des martyrs. « Ils ne pouvaient contempler sans étonnement, dit l'écrivain anglais, la conduite des Jésuites, leur enthousiasme désintéressé, leur infatigable persévérance, les privations et les dangers qu'ils supportaient sans espoir de récompense sur cette terre. » Ils devenaient impatients, ajoute-t-il, « de voir ces hommes prodigieux » comme jadis le peuple de Lystre ou de Derbe se réunissait en foule autour de Paul et de Barnabé, disant, dans la langue lycæonienne : « les dieux sont descendus vers nous sous une forme humaine². » « Une fois qu'ils eurent subi l'influence de ces hommes supérieurs, » alors ils connurent Celui dont ils étaient les envoyés, et de meurtriers, ils devinrent disciples. Montoya, d'après Southey, un des hommes les plus instruits de son temps, et qui était auteur d'une grammaire de la langue guarani, fut un missionnaire de la même trempe que Gonzalvez et Rodriguez. Un chef guarani, Tayaoba, « longtemps la terreur des Espagnols, » avec sa tribu, une des plus cruelles, avait résolu de le tuer. La peuplade dont cet homme était le chef avait des mœurs si féroces, que « les os de ceux qu'ils avaient tués formaient la tête de leurs flèches, et lorsqu'ils sevrèrent leurs enfants, la première nourriture substituée au lait de la mère était la chair d'un ennemi. » Montoya se présenta à cette tribu avec cette intrépidité surhumaine qui distinguait son Ordre, et lorsqu'il eut dit qu'il venait pour leur enseigner com-

¹ Southey, II, 294.

² Actes, XIV, 10.

ment ils pouvaient échapper aux tourments éternels, « ils répondirent qu'il mentait, en leur affirmant qu'ils seraient tourmentés pour toujours: ils décochèrent alors une volée de flèches sur lui et sur ses compagnons: » sept de ces derniers furent tués, mais Montoya, miraculeusement préservé dans cette occasion, se retira. Lorsque les sauvages eurent dévoré leurs sept victimes, « ils exprimèrent le regret de n'avoir pas goûté de la chair de prêtre dans leur festin, et de n'avoir pas employé le crâne du Jésuite en guise de coupe. » Un autre chef, Pindobe, « tendit des embûches à Montoya, dans le dessein de le dévorer. » Cependant, au rapport de M. Southey, Tayaoba et son horrible bande furent si impressionnés par le courage surprenant et la dignité des missionnaires, que « ce farouche guerrier envoya secrètement deux de ses fils à la Réduction de Saint-François Xavier, afin de voir si ce qu'il avait ouï dire de ces établissements était vrai. » Un peu plus tard, Tayaoba fut instruit et baptisé par Montoya « avec vingt-huit de ses jeunes enfants¹. »

Nous avons nommé Cataldino, l'associé de Lorencana et l'ami de Montoya. En 1625, il dirigeait l'érection d'une église dans une forêt, lorsque Montoya parut soudainement en sa présence et lui annonça qu'une tribu de sauvages hostiles était sur ses traces. « Que la volonté de Dieu soit faite, mon cher Père, » dit Cataldino; puis il reprit tranquillement son œuvre, sans même tourner la tête vers la foule hurlante, qui se ruait sur sa personne. Surpris de cette calme indifférence, ou retenus par un pouvoir invisible, ils le considérèrent pendant un moment et disparurent dans la forêt.

En 1652, Christoval de Mendoza, petit-fils d'un des conquérants du Pérou, fut martyrisé par une tribu à laquelle il venait de faire une prédication. « Il avait l'espérance, que sa vie et sa mort pourraient expier les offenses de ses ancêtres contre ces Indiens pour le salut desquels il se sacrifiait². » « On assure, observe Dobrizhoffer, qu'il baptisa quatre-vingt-quinze mille Indiens. » En 1654, Espinosa, l'associé de Montoya, de Suarez et de Contreras dans tous leurs travaux, et dont la vie avait été une longue série de périls et de souffrances, fut martyrisé par les Guapalaches. Il était en route pour Santa Fé, où il allait mendier des aliments et acheter du coton pour ses néophytes, victimes de la barbarie des Indiens non convertis. Il n'ignorait pas le danger;

¹ Southey, p. 200.

² *Ibid.*

mais la
que les

En 4
Réducti
riguane
par laq
une lett

En 16
mort de
les paie
cette dat
rées dan
quelles p
toutes les

Si nou
nous tro
prêtre sé
du marty
l'invocati
velle Rédu
était parti
qués par le
sous leurs

En 169
l'extrémité
Patagons,
dans toute
Joseph Car
de se nour

En 1694
cette comp
de Zéa, d'
Réductions
reurs pour
sent destine
essaya en v
guanes, « u
tables de
M. Southey

¹ Charlevoix,
² Dobrizhoffer

mais la famine était imminente, et il courut se jeter dans le piège que les sauvages lui avaient tendu.

En 1636, Osorio et Ripario, qui avaient fondé une nouvelle Réduction dans le pays des *Ocloias*, furent martyrisés par les Chiriguanes. Le premier semble avoir reçu une révélation de la mort par laquelle il devait glorifier Dieu, puisqu'il l'avait annoncée dans une lettre adressée au célèbre cardinal de Lugo¹.

En 1659, Alfaro conquît à son tour la couronne du martyre. La mort de tant de victimes avait déjà été si féconde en grâces pour les païens, selon la loi des missions chrétiennes, que, même à cette date prématurée, il y avait déjà vingt-neuf Réductions séparées dans les deux provinces de Parana et d'Uruguay, dans lesquelles plus de trois cent mille Indiens avaient appris à pratiquer toutes les vertus de la vie chrétienne.

Si nous transportons notre récit à la fin du dix-septième siècle, nous trouvons, en 1685, Ruiz et Solinas, accompagnés par un prêtre séculier, don Ortiz de Zaraté, qui, aspirant à la couronne du martyre, pénétra dans la région montagneuse de Chaco. Sous l'invocation de saint Raphaël, ils avaient déjà fondé une nouvelle Réduction, où quatre cents familles se trouvaient réunies; Ruiz était parti pour Tucuman, lorsque Solinas et Zaraté furent attaqués par les Tobas et les Macobis. Le 17 mars 1686, ils tombaient sous leurs flèches et leurs massues.

En 1690, Mascardi et Quilemo, qui avaient pénétré jusqu'à l'extrémité méridionale du continent, furent martyrisés par les *Patagons*, afin que le sang des apôtres pût ainsi sanctifier le pays dans toute sa longueur et dans toute sa largeur; tandis que le Père Joseph Cardiel « était réduit à une telle extrémité qu'il était forcé de se nourrir d'herbes, pour ne pas périr d'inanition². »

En 1694, quelques-uns des meilleurs et des plus braves parmi cette compagnie de prédicateurs, — De Arce, Centeno, Hervas, de Zéa, d'Avila, et d'autres encore, — fondèrent de nouvelles Réductions de toutes parts, au milieu de périls sans terreur pour de tels hommes, quoique la plupart d'entre eux fussent destinés à perdre la vie au milieu de leur œuvre. De Arce essaya en vain, à deux reprises, de subjuguier les farouches *Chiriguanes*, « une des nations les plus nombreuses et les plus redoutables de toute l'Amérique du Sud. » On suppose, rapporte M. Southey, qu'ils ont égorgé, dans l'espace de deux siècles,

¹ Charlevoix, livre IX, p. 377.

² Dobrizhoffer, p. 150.

« plus de cent cinquante mille Indiens. » Lorsque le missionnaire chercha à fixer leur attention en les menaçant du feu de l'enfer, ils répondirent avec dédain « qu'ils trouveraient bien les moyens de l'éteindre. » Ses supérieurs l'éloignèrent alors pour un temps et l'envoyèrent chez les Chiquitos avec Ignatius Chomé, « un des plus intelligents comme des plus méritants parmi les Jésuites. » Chomé avait composé une grammaire et un dictionnaire des deux langues zamuco et chiquito ; il avait traduit Thomas à-Kempis dans cette dernière, et écrit une histoire de leur nation. Sur les sept Jésuites qui suivirent de Arce dans cette tentative, il n'en était pas deux du même pays. Il y avait un Sarde, un Napolitain, un Belge, un Autrichien, un Bohémien, un Biscayen et un Espagnol de la Manche. « Tant cette Société extraordinaire était singulièrement composée d'hommes de toutes les nations. Quelle connaissance remarquable du genre humain les Jésuites n'ont-ils pas dû à cette seule circonstance ; cette connaissance, la plus difficile à acquérir, ils l'avaient ainsi par eux-mêmes comme une langue maternelle et ils se trouvaient, pour ainsi dire sans étude, aptes à être missionnaires et hommes d'État. » Cependant, M. Southey qui parle de la sorte, enivré d'amour propre, pensait avoir qualité pour les juger tous en censurant leur « superstition » et leur « idolâtrie. »

De Arce était alors parmi les *Chiquitos*. Livrés aux superstitions les plus extraordinaires et abrutis par un état d'ivresse habituel, ils avaient égorgé les premiers missionnaires venus au milieu d'eux, et se flattaient d'être délivrés pour toujours de leur présence ; mais ils furent sauvés par le sang même qu'ils avaient versé. « À dater de leur premier établissement, assure l'historien anglais, les missions chiquitos prospérèrent en toutes choses : là, comme dans les autres parties de l'Amérique, les Jésuites furent occupés pieusement, utilement et d'une manière méritoire ; prêts, à tout instant, à affronter les souffrances, les périls, la mort même, avec une force d'âme héroïque et chrétienne. » C'est ainsi qu'ils convertirent la nation entière, avec des résultats tellement durables, que les Chiquitos, « plus heureux que les autres tribus, ont tous vécu jusqu'à ce jour dans les missions, sous l'ancienne forme de gouvernement établie par les Pères Jésuites¹. » Parmi eux M. d'Orbigny entendit de la musique d'église qui mérita son admiration. De Arce, qui aspirait à de nouveaux dangers et à de plus rudes travaux, pénétra pour la troisième fois sur le territoire

¹ D'Orbigny, *Voyage dans l'Amérique méridionale*, tome IV, p. 260.

des C
charité
que b
dociles
1717,
Sylva
était à
résister
son ex
sation.
devenus
autre vi
le conju
laisse sa
chez les
bientôt
les Quiri
ses néop
Telle éta
trouve le
sivement
carrière
de dire d
imitateur
flèches ; m
bassent su
cas, en 17
Faisons
grand tale
les Pampa
vie est rac
plaisait à e
rique, « l
les plaines
ni de bois,
fin tellemen
chiens sauv
être le Jésu
rique du Su

¹ Dolwizhoffe
² Southey, vo

des Chiriguanes. C'était courir à une mort certaine; mais la charité du Christ l'entraînait. Ses peines furent si fructueuses, que bientôt quarante mille Chiriguanes, chrétiens fervents et dociles, furent réunis dans une seule mission. De Arce mourut en 1717, martyrisé par les Payaguas, avec les missionnaires Maco, Sylva et de Blende. Lucas Cavallero, destiné aussi au martyre, était à l'œuvre en même temps chez les *Puraxis*. Incapables de résister à son intrépide charité et captivés par sa prédication et son exemple, ils furent aussi gagnés au christianisme et à la civilisation. Il eût été bien juste qu'il se reposât parmi ces néophytes devenus paisibles; mais il ajournait les pensées de repos à une autre vie, et se jeta encore au fort de la mêlée. En vain les *Puraxis* le conjurent-ils de ne pas s'exposer à la furie des sauvages; il leur laisse sa bénédiction, et les confiant à d'autres pasteurs, il court chez les *Manacicas*. Ceux-là aussi sont subjugués par sa parole; bientôt il est parmi les *Sibacas*. Partout il triomphe; et comme les *Quiriquicas* sont devenus les ennemis les plus implacables de ses néophytes et ont soif de son sang, il se présente parmi eux. Telle était la tactique de ces soldats du Christ. Ils demandent où se trouve le danger pour l'affronter. Quatre autres tribus sont successivement évangélisées par le même missionnaire; mais une telle carrière ne pouvait se prolonger. Ses frères avaient coutume de dire de lui : « Saint François Xavier n'a pas de plus parfait imitateur. » Lucas Cavallero fut un jour assailli par une grêle de flèches; mais elles ne lui firent aucune blessure, quoiqu'elles tombassent sur lui de toutes parts. A la fin il trouva parmi les *Puyzo-cas*, en 1711, la couronne du martyre.

Faisons aussi connaître le père Falconer, jésuite anglais, « d'un grand talent en médecine. » Il réussit à fonder une mission dans les Pampas, et la nomma *Notre-Dame del Pilar*; son genre de vie est raconté par l'écrivain dont Marie-Thérèse d'Autriche se plaisait à entendre les récits. Après qu'il eut été banni de l'Amérique, « le père Falconer, voyageant avec ses Indiens à travers les plaines pour tuer des chevaux, n'ayant de vaisselle ni d'étain, ni de bois, y suppléait en se servant de son chapeau, qui fut à la fin tellement imprégné de graisse que, pendant son sommeil, les chiens sauvages le lui dévorèrent¹. » « Cyprien Baraza fut peut-être le Jésuite le plus éclairé qui eut jamais à lutter dans l'Amérique du Sud². » Il était parti de Lima avec le martyr del Castillo,

¹ Dobrizhoffer, p. 145.

² Southey, vol. III, ch. xxxiv, p. 198.

et remonta en canot la rivière Guapay. Pendant douze jours ils s'avancèrent avec leur frêle esquif jusqu'à la tribu qu'ils cherchaient. Dans la contrée située au sud du territoire portugais de Mato-Grosso, Baraza fut destiné à travailler pendant vingt-sept années parmi les *Moxos*. Rappelé à Santa-Cruz à la suite d'une fièvre qui l'avait réduit à une débilité incurable, il passa les longs jours de sa convalescence à apprendre l'art de tisser, afin de pouvoir l'introduire parmi ses futurs disciples. Il put enfin reprendre son apostolat parmi des êtres si ignorants et si barbares, qu'ils n'avaient pas même de chefs; ils vivaient de rapine et de meurtres, et, au lieu d'animaux, chassaient leurs semblables pour se nourrir. Cet homme d'un profond savoir et de goûts élégants consentit à vivre parmi ces sauvages, partageant leur sale demeure, étudiant tous leurs caprices, imitant leurs coutumes et se ravalant, pour ainsi dire, à la condition de sauvage, afin de les élever à la dignité de chrétiens. Par amour de Dieu, il mena cette vie pendant plus d'un quart de siècle, jusqu'à ce que, le 16 septembre 1702, étant alors dans sa soixante et unième année, il fût martyrisé par les *Baures*, qu'il avait visités dans l'espoir de les convertir, et qui, par sa mort, furent gagnés à Jésus-Christ.

Comme tous ses frères, il avait semé et moissonné dans ce sol ingrat. Lorsqu'il mourut, quinze colonies de Moxos chrétiens avaient été fondées à la distance de vingt à trente milles l'une de l'autre. « Il baptisa de sa propre main cent dix mille païens. A son arrivée, les Moxos étaient un peuple ignorant, plus sauvage et plus cruel que les bêtes féroces; lorsqu'il les quitta, ils formaient une communauté civilisée établie dans des villages et convertie au christianisme¹. » Les églises, dont il était souvent l'architecte, « étaient grandes, bien bâties, et richement ornées². » Les Moxos, autrefois si barbares, étaient devenus, au rapport de M. Southey, non-seulement d'excellents ouvriers, mais même d'habiles artistes. « Le coton se cultivait dans tous les établissements; » un commerce actif était créé, et des habitudes d'industrie intelligente se prenaient. « On trouvait plus de bien-être dans les missions des Moxos que dans la capitale espagnole de la Santa Cruz de la Sierra³. » L'apôtre qui avait accompli cette œuvre et qui durant tant d'années n'avait voulu d'autre couche que la terre nue ou les marches de son église, fut regardé par tous ses

¹ Markham, introd., p. xli.

² Southey.

³ Southey, vol. III, ch. xlii, p. 606.

frères
martyr
quaran
des Ind
Un s
industr
agricul
à cette
l'autre
expliqu
du Sud
quatre
gouvern
Parlan
bien qu'
d'applau
parmi co
ginables
raient fa
rope. » Il
apparten
à la fav
dans leq
reconnu
rut de fa
obscur ton
la tête de
couronne
le père B
faim; Syl
Arias et de
par les Ma
leur étaien
les Chirigu
bréviaire
Requiem;
eurent mar
par les Mat
roga, un de

¹ Markham.

² Mead, the

frères comme favorisé, parce que, dans sa vieillesse, il parvint au martyre, et qu'après avoir consacré toutes ses facultés pendant quarante ans au service de son Maître, il succomba sous la massue des Indiens.

Un siècle après son martyre, c'était encore « un peuple prospère, industrieux et renommé pour ses charpentiers, ses tisserands et ses agriculteurs¹. » Un écrivain anglo-indien faisant allusion, en 1857, à cette œuvre prodigieuse de civilisation, accomplie d'un bout à l'autre du continent méridional, demande comment on pouvait expliquer que même « les esclaves et les mestijos de l'Amérique du Sud fussent en état d'acheter aux manufactures anglaises *vingt-quatre fois autant* que les Hindous, libres, éclairés et habilement gouvernés² ? »

Parlant de Dobrizhoffer, l'apôtre des *Abipones*, M. Southey, bien qu'il détestât et insultât les hommes mêmes qu'il était forcé d'applaudir, dit qu'il était heureux « d'employer, en travaillant parmi ces sauvages, au milieu de toutes les circonstances imaginables de privations et de découragement, des talents qui l'auraient fait distinguer dans les régions les plus éclairées de l'Europe. » Hénart, autrefois page d'honneur à la cour de Henri IV, appartenait à la même école et préférait « les richesses du Christ » à la faveur du plus populaire des rois de la terre ; Herrera, dans lequel les hommes les plus instruits de l'Europe auraient reconnu un maître, fut massacré par les *Abipones* ; Hervás mourut de fatigue, après ses immenses travaux, sur les bords d'un obscur torrent ; d'Aguilar gouverna les Réductions du Parana et, à la tête de sept mille Indiens chrétiens, conserva le Pérou à la couronne d'Espagne ; Martin Xavier, parent de saint François, avec le père Balthazar Sena, fut cruellement condamné à mourir de faim ; Sylva et Niebla, tous deux martyrisés par les *Payaguas* ; Arias et de Arenas obtinrent la même couronne ; Ugalde fut tué par les *Mataguyos* ; les apôtres des *Lalles* Machoni et Montijo ne leur étaient pas inférieurs ; Julian de Lizardi, qui fut martyrisé par les Chiriguanes, et dont le corps fut trouvé percé de flèches, son bréviaire ouvert à ses côtés, comme s'il eût chanté son propre *Requiem* ; et Castanarez, qui convertit les *Zamucos* après qu'ils eurent martyrisé Albert Romero, et fut égorgé lui-même, en 1744, par les *Mataguyos*, après quarante ans de labeurs ; Joseph de Quiroga, un des hommes de mer les plus célèbres de l'Espagne avant

¹ Markham.

² Mead, *the Sepoy Revolt*, ch. xxvii, p. 517.

de revêtir l'habit de saint Ignace; Juan Pastor, à soixante-treize ans, se présenta seul dans le camp des Mataguyos; Juan Vaz, parent peut-être de cet autre Vaz dont il est question à Ceylan, mourut de maladie contagieuse dans un âge avancé, en assistant des malades; Alvarez, demeura seul parmi les farouches *Cadiquas*, que les Espagnols ne purent jamais réduire, et qu'ils n'osaient provoquer; et Philippe Suarez, le martyr; et Barthélemy Diaz, et mille autres que nous ne pouvons nommer ni glorifier, ils accomplirent leurs œuvres pour Dieu seul, et trouvèrent en lui leur éternelle récompense. Nous avons encore à montrer par les témoignages de nos adversaires, quels furent les résultats obtenus au Paraguay par les travaux que nous venons d'indiquer.

RÉSULTATS OBTENUS DANS LES MISSIONS DU PARAGUAY.

Il serait inutile de reproduire les réflexions qu'éveillent dans toute âme chrétienne les actes de cette grande société d'apôtres et de leurs imitateurs. Elles naissaient dans le cœur même du sauvage cannibale, errant sur les bords du Parana et de l'Uruguay. Mais il est bon d'observer, en considérant les vertus surnaturelles dont nous avons vu les fruits, qu'elles étaient le signe de la *présence immédiate et intime de Dieu*, aussi sûrement que le nuage frangé d'or indique en le voilant l'astre immense dont il cache la splendeur, en tempérant l'éclat de ses rayons. Ces hommes étaient puissants, mais ce n'était évidemment pas par leur propre force. Vailants parce qu'ils ne craignaient que le péché; patients, parce qu'ils marchaient sur les pas du Crucifié; et sages, au-delà de la sagesse des enfants d'Adam, parce qu'il leur avait été dit par Celui qui donna autrefois la même assurance à de plus anciens missionnaires : « *Ce n'est pas vous qui parlez, mais l'Esprit de votre Père qui parle en vous*¹. »

Cependant, au moment même où la Providence divine envoyait dans tous les pays, depuis les cités populeuses du lointain Orient jusqu'aux solitudes de l'Occident inconnu, une multitude d'apôtres; où son Esprit, par une toute-puissante inspiration, remplissait à la fois de ses dons des milliers d'hommes, et les menait à des victoires réputées impossibles; à ce moment un peuple, d'origine saxonne, récemment séparé de l'Église, à laquelle il devait toute

¹ S. Matth., x, 20.

sa félicité
et tout
contre
tels, im
païenne
pour le
tant d'
d'allégre
moindr
moteurs
païens
les sauv
laquelle
avoir en
faisait c
cet imm
continue
gagner
ne devai
sortir d'
qu'il app
l'insultai
lone, cet
Bacon, l'
« la sect
d'horrible
fer²; » Je
de sa voi
« l'homme
Cantorber
sacrifice
brisés, dé
auquel on
un posséd
péché, cet
voleur et
anglicane,

¹ *Against T*

² *Piteous l*

³ *The Jewe*

⁴ *Zurich Le*

⁵ *Remains,*

⁶ *Sermons.*

sa félicité passée, toutes ses nobles institutions, toute sa science et toute sa civilisation, ce peuple remplissait l'air d'imprécations contre la religion sur laquelle le Tout-Puissant, à la face des gentils, imprimait le sceau de sa sanction. Au moment où les contrées païennes étaient fertilisées par le sang d'apôtres qui mouraient pour le nom de Jésus, comme More, Fisher, Campian, Parsons et tant d'autres moururent en Angleterre, avec autant de joie et d'allégresse pour l'Église qu'illuminait Sa présence, ou pour la moindre de Ses doctrines ; à ce moment, les fondateurs et les promoteurs du schisme anglican, avec moins de discernement que les païens de l'Inde ou de la Chine, plus aveugles et plus pervers que les sauvages du Brésil et du Paraguay, blasphémaient la foi à laquelle l'Hindou et l'Omagua ne pouvaient plus résister, après avoir entendu les accents de la sagesse surhumaine qui la leur faisait connaître. A l'époque même où saint François commençait cet immortel apostolat, ces travaux prodigieux qui devaient se continuer pendant deux siècles, et par lesquels ses frères devaient gagner plus d'âmes à l'Église que toutes les puissances de l'enfer ne devaient lui en arracher ; Cranmer, dans un langage digne de sortir d'une bouche apostate, excitait les Anglais contre l'Église, qu'il appelait « la synagogue maudite de l'Antéchrist ¹ ; » Ridley l'insultait, avec les accents d'un énergumène : « La bête de Babylone, cette diabolique couveuse, cette prostituée, cette brute ² ; » Bacon, l'intime ami de Cranmer, criait comme un insensé contre « la secte pestiférée et damnable des papistes ; » déclarant, en d'horribles paroles, que « le sacrifice de la messe venait de l'enfer ³ ; » Jewel, comme si les puissances des ténèbres s'étaient servies de sa voix en guise d'instrument, appelait le vicaire du Christ « l'homme de perdition ⁴ ; » Grindal, ce prétendu « archevêque de Cantorbéry, » ordonnait que tous les autels, sur lesquels l'adorable sacrifice de la nouvelle loi avait été offert, « fussent renversés, brisés, dégradés et consacrés à quelque usage vulgaire ⁵ ; » Sandys, auquel on donnait le titre « d'archevêque d'York, » hurlait comme un possédé contre « cette synagogue de Satan, cet homme de péché, cette bête à triple couronne, ce tyran à double glaive, ce voleur et ce meurtrier, cet adversaire du Christ ⁶ ; » enfin, l'Église anglicane, création de ces mêmes hommes, exhortait tous ses

¹ *Against Transubstantiation*, livre II, p. 258 ; éd. Parker Society.

² *Pitiful Lamentation*, p. 50 ; lettres, p. 409.

³ *The Jewel of Joy*, p. 449. Cf. p. 264, 580.

⁴ *Zurich Letters*, p. 55, 47.

⁵ *Remains*, p. 154 ; ap. p. 430.

⁶ *Sermons*, xx, p. 589.

ministres à enseigner au peuple, qu'il voulût ou non les écouter, qu'avant Cranmer et Bèze, « le monde entier était resté plongé dans un abîme de damnable idolâtrie, pendant l'espace de neuf siècles et plus¹, » ou, en d'autres termes, que Satan avait détrôné l'auteur du christianisme et réduit à néant, à l'aube naissante de sa force et de sa beauté, l'œuvre la plus chère, la plus précieuse et la plus parfaite de son amour déçu et de son pouvoir mal assis!

Nous avons entendu le blasphème et nous avons vu comment Dieu le châtie. *A ce moment*, attendu depuis longtemps par le monde païen, mais que l'Angleterre avait choisi pour l'heure de son apostasie, le Seigneur résolut de créer deux fois dix mille apôtres, qui devaient rassembler, de l'orient et du couchant, de pays jusque-là inconnus, une nouvelle compagnie d'hôtes pour ce divin banquet, auquel « les invités² » ne seraient plus admis; ils devaient prêcher en son nom, à des nations plongées dans l'ombre de la mort, le mystère du salut rejeté par l'Angleterre, et élever au milieu d'elles l'Eglise même que l'Angleterre s'efforçait en vain de déraciner. Et afin que tous les hommes pussent connaître Celui dont ils étaient les envoyés, il les revêtit d'une armure empruntée au sanctuaire le plus intime du ciel et les enrichit de dons que les Séraphins auraient voulu partager. Le monde vit une armée de missionnaires, remplis du zèle de saint Paul, de la tendresse de saint Pierre et de la charité de saint Jean; austères comme saint Jean-Baptiste, qui se nourrissait de sauterelles ou de miel sauvage, et cependant miséricordieux envers les faibles et les infirmes; prêts à mourir, comme saint Étienne, à la parole de leur maître; récompensés dans la mort par la même vision béatifique qui consola son agonie et la leur. L'Angleterre avait commencé, pour la première fois dans son histoire, à élever des malédictions contre l'Eglise; telle fut la réponse divine. Les missions du seizième siècle furent la *protestation de Dieu* contre le protestantisme.

En appréciant les fruits des missions du Paraguay, nous n'invoquons pas le témoignage des écrivains catholiques. Des autorités protestantes, dont plus d'une emprunterait volontiers l'horrible langage des auteurs de la religion anglicane, nous diront ce que les missionnaires accomplirent dans l'Amérique du Sud, et même, en tant que de tels hommes purent les comprendre, par quels moyens ils obtinrent leurs succès. M. Southey apporte « si peu de mesure dans son langage, » que, selon la remarque

¹ *Homily on Peril of Idolatry.*

² S. Luc, xiv, 24.

d'un
livre!
« con
songe
Parag
persti
chréti
que les
et tren
résumé
géogra
« Un
les par
se reli
commu
l'Oréno
lana. Le
Chiqui?
tigables
les tribu
l'ouest
carrière
sible q
toutes l
colonies
d'une g
Écout
guère d
humaine
« A la fi
formaie
étaient h
en génér
qualité,
« Un
arts utile
des maço

¹ *Voyage*
² Southey
l'Amérique
dire, à laqu
sion, vol. I.
³ *Ibid.*, p.

d'un protestant anglais, « il est impossible de laisser circuler son livre¹; » il regarde Vieyra, Baraza, Cavallero, et les autres, « comme ne se faisant jamais scrupule d'employer le mensonge, devant servir à un pieux dessein; » il raconte que le Paraguay donnait en spectacle « la pure monstruosité de la superstition romaine; » il décrit les mystères sacrés de l'autel chrétien dans des termes difficiles à répéter sans profanation, et que les mauvais esprits n'oseraient employer, parce qu'ils « croient et tremblent; » M. Southey sera notre meilleur témoin. Voici le résumé qu'il donne des travaux des missionnaires, avec leurs limites géographiques.

« Une chaîne de missions se trouvait alors établie dans toutes les parties de ce grand continent. Celles des Espagnols de Quito se reliaient à celles des Portugais de Para, » mettant ainsi en communication le Pacifique avec l'Atlantique. « Les missions de l'Orénoque communiquaient avec celles du Négro et de l'Orelana. Les missions Moxos communiquaient avec les Chiquito, les Chiquito avec les Réductions du Paraguay, et de ce point, les infatigables Jésuites envoyaient leurs pionniers dans le Chaco, et parmi les tribus qui étaient en possession des vastes plaines au sud, à l'ouest de Buenos-Ayres. S'ils n'avaient été interrompus dans leur carrière, par des mesures aussi injustes qu'impolitiques, il est possible qu'ils eussent complété la conversion et la civilisation de toutes les tribus indiennes; ils auraient probablement sauvé les colonies espagnoles des horreurs et des conséquences désastreuses d'une guerre civile². »

Écoutez ce qu'il dit ensuite de leurs néophytes errants naguère dans un état complet de nudité, se repaissant de chair humaine et ayant presque perdu les instincts de l'humanité. « A la fin du dix-huitième siècle, les Indiens de ces Réductions formaient un peuple brave, industrieux, relativement policé. Ils étaient bons sculpteurs, bons ouvriers en métaux, habiles artisans en général; les femmes fabriquaient du calicot de la plus belle qualité, etc., etc.³. »

« Un progrès considérable avait été réalisé à la fois dans les arts utiles et dans les arts d'ornementation. Outre des charpentiers, des maçons et des forgerons, ils avaient des tourneurs, des sculp-

¹ *Voyage to Brazil*, par lady Calcott, p. 15.

² Southey, vol. III, p. 572. — « En fait, il n'est pas une seule contrée, dans toute l'Amérique méridionale, où les missionnaires n'aient pénétré et aucune tribu, pour ainsi dire, à laquelle l'Evangile n'ait été prêché. » *Storia universale delle cattoliche Missioni*, vol. I, cap. IV, p. 162.

³ *Ibid.*, p. 842.

teurs, des peintres et des doreurs ; ils fondaient des cloches et construisaient des orgues... Ils étaient assez versés dans la mécanique, pour établir des moulins à manège ; dans l'hydraulique, pour élever l'eau afin d'arroser les terres et alimenter leurs citernes publiques. Un Guarani — nous savons ce qu'il était avant sa conversion — pouvait imiter tout objet qu'on lui présentait, quelque compliqué qu'en fût la structure¹. »

L'industrie de ces populeuses communautés, qui dédaignaient toute espèce d'occupation en dehors de la chasse, était si universelle, le commerce de l'Amérique du Sud prit un si grand développement, sous la direction prudente de leurs guides paternels, que même les économistes politiques de nos jours pourraient le regarder avec admiration, — si de faux moralistes étaient capables d'applaudir à un état de société dans lequel il n'y avait ni pauvre ni riche : dans lequel chacun travaillait pour tous ; où il y avait du labeur sans fatigue et de l'obéissance sans oppression ; dans lequel se produisait sur une vaste échelle ce merveilleux spectacle, qui arrache à M. Southey cette exclamation : « Il n'a jamais existé aucune autre société où l'on ait vu le gouvernement n'avoir d'autre but que le bien-être temporel et éternel de ses sujets ! » Ce spectacle contraignit un tel homme à faire cet aveu : « Pendant de nombreuses générations, les habitants furent plus exempts du mal physique et moral qu'aucune autre population de la terre². »

Nous pourrions nous arrêter en considérant comme superflu tout détail nouveau, au moins dans une ébauche comme celle-ci ; mais ces communautés réclament encore un moment d'attention sous le rapport de l'éducation et sous le rapport religieux. « Dans chaque Réduction, d'après M. Southey, la lecture, l'écriture et l'arithmétique étaient non-seulement des connaissances littéralement universelles, mais encore il y avait des Indiens en état de lire l'espagnol et le latin, aussi bien que leur propre langue. » Et, de même qu'à Carthagène, à l'autre extrémité du continent, une Université fut fondée sous la sanction immédiate du Souverain-Pontife ; de même, à Cordoba, « l'Université devint célèbre dans l'Amérique du Sud. »

L'influence de la religion au milieu de cette population de sauvages convertis fut si puissante et se répandit tellement partout, le vice sous toutes ses formes fut si complètement banni de leurs rangs, qu'en 1721, l'évêque de Buenos-Ayres, don Pedro Faxardo,

¹ Southey, v. II, ch. xxiv, p. 550.

² *Ibid.*, ch. xxiv, p. 560.

put dire à Philippe V, d'Espagne : « Leur innocence est si grande que je ne crois pas qu'il se commette un seul péché mortel dans ces Réductions pendant tout le cours d'une année¹. »

M. Southey explique, à sa manière, cette innocence pour ainsi dire fabuleuse. « Peu de vices, relate cet écrivain avec un sérieux apparent, pouvaient exister dans de telles communautés. L'avarice et l'ambition en étaient exclues ; il y avait peu de place pour l'envie, peu de motifs capables d'exciter la haine et la méchanceté. » Il oublie la nature humaine, avec toutes ses fragilités, et l'ennemi de l'homme, qui pût entrer dans le paradis, avait sans doute un libre accès au Paraguay. « L'ivrognerie, continue-t-il afin de prouver que les vertus mêmes de ces Indiens catholiques n'étaient pas des mérites, était prévenue efficacement par la prohibition des liqueurs fermentées. » Cependant il rapporte dans le volume suivant, par oubli de ce qu'il avait dit précédemment, faute permise à de tels témoins, que « les Indiens de ces Réductions cultivaient la canne, pour le sucre et le *rhum* en même temps ; et que les *distilleries*, sources de grands maux pour la plupart, peuvent être considérées là comme utiles, parce que l'usage modéré des spiritueux semble neutraliser les effets résultant du voisinage des marais². »

Enfin, de même que l'absence d'avarice, d'ambition, d'envie et d'ivrognerie étaient chose parfaitement naturelle au milieu de vastes agglomérations de plusieurs milliers d'hommes, récemment arrachées à la plus profonde barbarie, et ne peuvent être considérées comme des vertus chrétiennes ; de même cette grâce de pureté qui les couronnait n'était aussi, selon cette autorité protestante, que le simple résultat « d'une précaution, » et de « l'esprit du monachisme. » En outre, remarque-t-il gravement, « leur idolâtrie venait en aide à ce système de précaution ; » ce qui signifie, paraît-il, que « celui qui n'avait, en quoi que ce soit, péché contre les lois de la modestie, pouvait être jugé digne d'être compté au nombre des serviteurs de la Reine des Vierges. » Ainsi, dans toutes ces grandes communautés, grâce au « monachisme » et à « l'idolâtrie, » la loi de chasteté se conservait intacte.

Pendant deux cents ans cette œuvre avait progressé, et nous avons vu ses effets. Une fois de plus s'était accomplie la promesse adressée aux Apôtres : « Ils bâtiront où régnait la solitude. Ils

¹ Charlevoix, t. IV, p. 94.

² Southey, t. III, ch. xiv, p. 842.

reconnaîtront leur semence parmi les gentils, et leur lignée au milieu des nations. » Une fois encore les missionnaires avaient glorifié leur Maître par une de ces victoires auxquelles les philosophes et les philanthropes de ce monde rêvent toujours, qu'ils annoncent à leurs crédules disciples, mais qu'ils ne remportent jamais. Une fois encore l'Église avait obtenu un de ces triomphes reconnus impossibles, que l'homme n'obtiendra jamais par sa seule puissance, et dont toutes les phases — la première conception, le progrès graduel et l'exécution définitive — ne peuvent être traversées qu'avec l'aide et par l'inspiration du Très-Haut. Mais l'Église ne triomphe pas toujours; autrement, comment imiterait-elle la vie de son Maître? Comme lui, elle est saluée aujourd'hui avec des hosannahs; demain, elle posera sur son front la couronne d'épines. C'était maintenant à l'ennemi de triompher. Ici, comme dans d'autres contrées, s'il voulait disperser les brebis, il fallait d'abord frapper les pasteurs. Tant que leur vigilance protégeait le bercail, aucun dommage irréparable ne pouvait atteindre le troupeau. Souvent, pendant le cours de ces deux siècles, l'esprit du mal avait tenté de pénétrer de force. Une fois ses agents massacrèrent les pasteurs qui faisaient bonne garde; mais, peu après, ceux-ci furent remplacés par d'autres non moins vigilants et non moins intrépides. Une autre fois il employa, pour compléter leur destruction, des Européens corrompus, — pleins de jalousie et de méchanceté, furieux de ce que les Indiens avaient trouvé un refuge contre leur oppression ou irrités par la honte de leur cupidité déçue. — Dans la seule année 1650, les infâmes Paulistas portugais et d'autres marchands d'esclaves de différentes nations enlevèrent de force quinze cents Indiens dans les Réductions. Les pères Mansilla et Manceta, selon M. Southey, « eurent le courage de les suivre d'aussi près qu'ils purent, ayant pour subsistance ce qu'ils trouvaient dans les bois, et donnant des consolations aux mourants, dont la route était comme jalonnée. » Mais ces ravages ne détruisirent pas l'œuvre des missionnaires qui, pendant deux siècles, furent soutenus avec affection par les souverains de l'Espagne et du Portugal, et conduisirent souvent leurs soldats indiens à la victoire contre les ennemis de la religion et de la monarchie, lorsque aucun autre pouvoir en Amérique n'eût été capable de sauver l'une et l'autre. Le jour approchait où les mêmes troupes eussent combattu avec une égale valeur pour soustraire les Pères aux outrages, si ces derniers n'avaient refusé d'user, pour leur propre défense, des forces qu'ils avaient constamment employées avec

succ
civil
en f
arde
cons
Ne
comm
sur l
daine
ouvri
une c
rope
des
exéc
guerr
pre p
rent
Ainsi,
une ex
grès,
versai
ignobl
arme d
« L
pleins
vieill
dans le
Les m
l'Amér
anglais
de cha
des cou
norant
commet
renvoyé
guirent

† Mansilla
† Manceta
† Dobriz

succès pour la défense des autres. « Plus de cent mille Indiens civilisés, dit un auteur protestant, étaient prêts à prendre les armes en faveur de leurs chefs spirituels, et ce fut seulement par leurs ardentes supplications à leurs troupeaux que la tranquillité fut conservée¹. »

Nous avons vu, dans les premiers chapitres de cette histoire, comment les missions chrétiennes, au moment où elles semblaient sur le point d'embrasser le monde païen tout entier, furent soudainement ruinées de toutes parts : non par la faute de leurs ouvriers apostoliques, qui ne furent jamais si nombreux, mais par une conspiration qui avait ses agents dans toutes les cours de l'Europe et qui réunissait les vives sympathies des hommes d'État, des philosophes et des infidèles. Désespérant de mettre à exécution leurs desseins égoïstes en présence d'indomptables guerriers qu'ils ne pourraient diviser par la politique, corrompre par des faveurs ou effrayer par des menaces, ils attaquèrent la Société de Jésus pour atteindre au cœur de l'Eglise. Ainsi, ces puritains d'une civilisation panthéiste, invoquant avec une cynique hypocrisie les noms de liberté, de justice et de progrès, dans l'impossibilité de vaincre, par d'autres moyens, des adversaires patients et accomplis, eurent recours à une vulgaire et ignoble violence, stratégie de bandit, habileté de voleur, seule arme de leur arsenal : ils en usèrent sans entraves.

« Les Jésuites furent envoyés en exil, avec des traitements pleins de barbarie, » rapporte M. Southey ; puis il montre les vieillards, devenus infirmes à l'œuvre des missions, expirant dans les bras des soldats, tandis qu'on les trainait sur la route. Les mêmes scènes se reproduisaient dans toutes les parties de l'Amérique. « D'un bout à l'autre du Chili, assure un protestant anglais, au milieu des ombres de la nuit, le gouverneur militaire de chaque ville, suivi d'une escorte de soldats, prenait possession des convents. La manière dont cet acte s'accomplissait était déshonorante pour ceux qui en ordonnaient l'exécution ; ils semblaient commettre une action dont ils avaient honte². » Des trente Jésuites renvoyés de Buenos-Ayres sur un navire, « cinq seulement atteignirent Cadix à moitié morts³. »

¹ Mansfield, p. 445.

² Miers, vol. II, ch. xviii, p. 208.

³ Bobrizhoffer, vol. III, p. 445.

TÉMOIGNAGES DES ÉCRIVAINS PROTESTANTS.

Qu'il nous soit permis d'ajouter, comme conclusion, quelques témoignages empruntés à des écrivains protestants, qui ont franchement reconnu non-seulement les vertus des missionnaires, mais l'iniquité des charges élevées contre eux, la cruauté des traitements qu'ils subirent, et les déplorables résultats de leur exil.

Ils étaient accusés d'avoir amassé des richesses, et Southey lui-même l'affirme : « Il est de toute certitude que les Jésuites revinrent du Paraguay les mains vides. » Ils étaient diffamés pour avoir exclu la langue espagnole des missions; cependant, Chateaubriand le remarque, « tous les convertis pouvaient lire et écrire correctement l'espagnol; » rarement « la méchanceté a été plus stupide dans ses calomnies, » observe Southey. On leur reprochait de faire des conversions « par la violence, » quoiqu'ils fussent à toute heure à la merci de leurs disciples, et le même écrivain hostile réplique « que la persuasion était leur seule arme. » On les accusait de chercher à former une « principauté » pour la gouverner en dehors de l'influence de l'Espagne et de leur Ordre même en Europe, M. Southey répond : « L'accusation paraîtra incroyable à ceux qui réfléchiront au caractère et à la constitution de la Compagnie. » Ils étaient tous liés, observe-t-il, par « une parfaite unité de vues et de sentiments; » tandis que le dessein même qu'on leur imputait, « s'il avait réussi, aurait, dans ses inévitables conséquences, séparé cette province du système général, et privé les Jésuites de ces ressources sans lesquelles, au bout d'une seule génération, leur Ordre se serait éteint dans cette contrée. Ils avaient leurs racines en Europe; et si la communication avait été interrompue, c'eût été dépouiller l'arbre de son écorce¹. »

Cependant, un respectable membre du clergé anglican, ravivant les calomnies que Southey même avait méprisées, et que le remords de leurs premiers auteurs a depuis longtemps rétractées et désavouées, n'eut pas honte de dire, il y a peu d'années, devant l'Université d'Oxford, comme s'il était certain des applaudissements sympathiques d'un tel auditoire : « *Ce n'était pas l'Église qui était établie parmi les indigènes du Paraguay,* » quoique cette mission fût gouvernée par des évêques et constituée par un conseil

¹ Southey vol. III, ch. xv, p. 101.

ecclé
vrai
pres
le fau
des S
fléchi
alléga
teurs
a dep
« L
gion
du Par
aborig
spiritu
Sir
faux p
table
« Tel
nemen
preuve
bant cr
commu
une vas
christia
sauvage
sent éte
Il avou
jalousie
en circ
de tels
la mée
buèrent
Voici
facile d
abnéga
lequel
qu'il ex
si solide

Grand
Prêch
Buen
Munich

ecclésiastique, « mais une *principauté* de Jésuites¹. » Tant il est vrai que, de nos jours, le clergé de cette secte, vivant de ses propres théories et n'aimant que ses inventions, abandonnant même le faux semblant de respect qu'il affectait autrefois pour la Mère des Saints, et surpassant en intempérance les esprits les plus irréflechis de son école, a voulu, en haine de l'Eglise, ramasser les allégations abandonnées des incrédules du dix-huitième siècle, auteurs de ces fables méchantes dont le mépris de l'Europe civilisée a depuis longtemps fait justice.

« Le roi d'Espagne, cédant aux conseils des ennemis de la religion et de la monarchie, ordonna que les Jésuites fussent expulsés du Paraguay, et laissa cent vingt mille convertis d'une seule nation aborigène, privés des conseils et de la direction de leurs maîtres spirituels et temporels². »

Sir Woodbine Parish, qui ridiculise, comme M. Southey, les faux prétextes de leurs ennemis, et décrit éloquemment le véritable but et le caractère des missions, s'exprime en ces termes : « Tel était cet *imperium in imperio* qui excitait autrefois l'étonnement du monde et la jalousie des princes. La meilleure preuve du peu de sujet de leurs alarmes fut tout cet édifice tombant en pièces par l'éloignement de quelques vieux prêtres. Jamais communauté plus inoffensive n'exista. C'était une expérience sur une vaste échelle, prenant sa source dans l'esprit le plus pur du christianisme, afin de civiliser et de rendre utiles des hordes sauvages, qui autrement, comme le reste des aborigènes, eussent été misérablement exterminées par la guerre ou l'esclavage. » Il avoue même que « son remarquable succès excita l'envie et la jalousie, et fut cause qu'une foule d'histoires oisenses furent mises en circulation, quant aux vues politiques des Jésuites en fondant de tels établissements ; » et que ces seules rumeurs, inventées par la méchanceté et propagées par une égoïste cupidité, « contribuèrent, sans aucun doute, à hâter la chute de leur Ordre³. »

Voici l'aveu d'un écrivain encore plus prévenu : « Il n'est pas facile de trouver un parallèle dans l'histoire à l'acte de gigantesque abnégation de soi-même, si l'on peut s'exprimer ainsi, par lequel l'Ordre renonça, sans coup férir, à la vaste domination qu'il exerçait au Paraguay, et qui semblait fondée sur des bases si solides⁴. »

¹ Grant's *Hampton Lectures*, v, 150.

² Priehard, section XLVII, p. 546.

³ *Buenos Ayres*, ch. XXII, p. 256.

⁴ *Southey*, *ibid.* *supra*.

Robertson même, quoique incapable d'apprécier de tels hommes ou leurs œuvres, les venge des calomnies de leurs implacables persécuteurs. « Dans le nouveau monde, remarque-t-il, les Jésuites ont déployé leurs talents de la manière la plus merveilleuse, et ont contribué le plus efficacement au bien de l'espèce humaine... Les Jésuites seuls, en s'y établissant, n'avaient en vue que l'humanité¹. »

Sir James Mackintosh, plus digne que Robertson du titre de philosophe, et juste appréciateur de « l'héroïque constance avec laquelle ils souffrirent le martyre, » s'exprime en ces termes : « Les Jésuites seuls, les grands missionnaires de ce siècle, réparèrent ou tirent pardonner les maux causés par le zèle aveugle de leurs concitoyens ; » et citant ensuite l'éloge bien connu de lord Bacon, il ajoute : « Tel est, quant au mérite des Jésuites, le témoignage désintéressé du plus sage des hommes². »

Une multitude d'écrivains américains de nos jours se sont prononcés dans le même sens ; le témoignage d'un seul nous suffira. « Le zèle des missionnaires au milieu des Indiens, dans les provinces les plus reculées, était sans égal, relate un secrétaire de la légation à Mexico ; les manières séduisantes des hommes cultivés qui composaient cet Ordre puissant dans l'Eglise catholique, leur donnaient une influence particulière et naturelle sur les enfants de la forêt, arrachés à l'idolâtrie et civilisés en partie. » Et alors, refusant « aux alarmes » affectées du roi d'Espagne « une cause réelle, » et donnant à entendre que « lui et son conseil cherchaient un prétexte pour débarrasser ses possessions coloniales des Jésuites, » cet écrivain indigné nous révèle « que toute expression de l'opinion publique, aussi bien que tout sentiment d'affection devant cet acte audacieux contre les membres les plus dignes et les plus bienfaisants du clergé mexicain, fut soigneusement étouffée³. » Sir Woodbine Parish, agent diplomatique anglais, répète le même reproche, lorsqu'il cite la touchante protestation adressée par les Indiens chrétiens de San-Luis au gouverneur de Buenos-Ayres, en 1768. « Nos enfants, qui sont dans la campagne et dans les villes, s'enfuiront dans les déserts et dans les bois pour faire le mal, lorsqu'ils reviendront et ne trouveront plus les fils de saint Ignace. » La seule réponse du sycophante Bucarelli fut d'envoyer des troupes contre eux ; mais,

¹ *Charles V*, livre VI, vol. V, p. 205 (1817).

² *Works*, vol. II, p. 250-1.

³ *Mexico, Aztec, Spanish, and Republican*, par Brantz Mayer, vol. I, ch. xii, p. 245 (1852).

ajoute
que des

De n
candeur
dont il
au Fara
une en
leur fis,
dans ces
souvenir
de chari
dans des
terminer
rent jam
disgrâce
l'Ordre
pour le
tribus de

Le mal
sir Woodl
guides qu
douce aut
affectueux
injustemen
le témoign
de civilisa
huttes de
à laquelle
spontaném
maisons de
par la scie
naissance
pas l'existe
troupeaux ;
la famine ;
tre la mala
de leurs m
de soie, de
les profits
de se procu

⁴ *Buenos-Ayres*
⁵ Howitt, *Colo*

ajoute sir Woodbine, « ils n'avaient d'autres armes à leur opposer, que des pleurs¹. »

De nos jours, un autre écrivain anglais, rétractant avec une noble candeur un premier jugement, apprécie en ces termes la Société dont il avait méconnu les œuvres : « J'ai autrefois rangé ses actes au Paraguay et au Brésil parmi ceux de sa pire ambition ; mais une enquête plus approfondie m'a convaincu que, dans ce cas, je leur fis, comme beaucoup d'autres, un tort grave.... Leur conduite dans ces contrées est un des plus illustres exemples, dont on se souviendra, de dévouement chrétien, — de patience chrétienne — de charité chrétienne et de vertu désintéressée. » Puis il ajoute, dans des termes qu'il semble avoir empruntés à un autre, et qui termineront ces touchants aveux : « Il n'est pas d'hommes qui agissent jamais avec une plus grande égalité d'âme, sous le coup d'une disgrâce imméritée, que les derniers Jésuites ; la suppression de l'Ordre fut une perte grave pour la littérature, un grand mal pour le monde catholique et un irréparable préjudice pour les tribus de l'Amérique du Sud². »

Le mal était consommé. « Plus d'un million d'Indiens », d'après sir Woodbine Parish, étaient maintenant privés des pasteurs et des guides qui les avaient, pour ainsi dire, créés de nouveau, et à la douce autorité desquels ils obéissaient avec une si docile et si affectueuse confiance, que, selon Ulloa, « s'ils eussent été punis injustement, ils auraient cru le mériter. » Nous avons vu, par le témoignage non suspect d'écrivains protestants, à quel degré de civilisation ils étaient parvenus. Ayant cessé d'habiter des huttes de branchages, ou de dormir nus sur cette terre inculte à laquelle ils demandaient seulement les fruits qu'elle offrait spontanément, les Pères leur avaient appris à construire des maisons de pierre et à les couvrir de tuiles ; l'agriculture, dirigée par la science et aidée par un système d'irrigation, donnait naissance à de nouveaux produits dont ils ne soupçonnaient pas l'existence ; leurs vastes pâturages nourrissaient d'immenses troupeaux ; des magasins publics offraient une sauve-garde contre la famine ; et des hôpitaux organisés avec soin, un refuge contre la maladie ou les accidents ; des églises imposantes, décorées de leurs mains avec une grande habileté, étalaient des trésors de soie, de pierreries et d'or que leur intelligente industrie et les profits d'un commerce bien réglé leur avaient seuls permis de se procurer ; ils avaient des troupes et des arsenaux, toujours

¹ *Buenos-Ayres*, ch. xxii.

² Howitt, *Colonisation and Christianity*, ch. x, p. 121, 141.

au service du roi, et jamais employés contre lui; ils étaient devenus, par une culture intelligente de leurs propres ressources, indépendants de celles des étrangers; ils produisaient leur sucre et leur thé, distillaient assez d'alcool pour les usages modérés auxquels ils l'employaient; ils étaient artistes et manufacturiers, aussi bien que soldats et pâtres; ils fabriquaient toutes sortes d'instruments de musique, même des orgues dont les sons remplissaient leurs vastes églises, et ils chantaient avec un charme et une précision que des voyageurs modernes rappellent encore avec admiration; enfin, quoique le conseil ecclésiastique de Lima, se souvenant qu'ils avaient été, à une époque encore récente, chasseurs d'hommes et anthropophages, prescrivit les plus rigoureuses précautions pour l'admission des Indiens aux sacrements, ne leur accordant même la sainte communion qu'après sept années d'une vie sans tache, cependant leur pureté et leur dévotion étaient si grandes que, ces injonctions devenues superflues, l'évêque de Buenos-Ayres, qui les avait minutieusement examinés en vertu de ses fonctions de « visiteur apostolique, » put dire à l'Europe étonnée: « Ils forment peut-être la partie la plus précieuse du troupeau de Jésus-Christ. »

A ce moment, les apôtres, qui avec de si grossiers matériaux avaient élevé un si bel édifice, leur étaient ravis. Dès lors, « la prospérité de ces célèbres communautés cessa, » dit encore M. Southey. Les « administrateurs » — qui supplantèrent les missionnaires, — « *bandits affamés de la Plata*, ou nouvellement arrivés d'Espagne, ne connaissaient pas la langue du pays et n'avaient pas la patience de l'apprendre. » Devant ces agents « rapaces et cruels, » émissaires de fraude, de rapine et d'obscénité, les Indiens tombèrent dans le désespoir ou s'enfuirent pleins de terreur. Les administrateurs désignés, ainsi que les nouvelles autorités, dignes représentants de Pombal, Choiseul et Aranda¹, étaient gravement annoncés « comme venant purifier les Réductions de la tyrannie. »

¹ Les protestants anglais ont quelquefois apprécié ces hommes et leurs pareils: « D'après Voltaire, d'Alembert et Helvetius, dit le dernier lord Holland, d'Aranda, jaloux de l'Eglise, acharné contre les Jésuites, qui avaient été supprimés pendant son premier ministère, n'était pas insensible aux louanges quelque peu exagérées prodiguées pour cette mesure par ceux qui avaient mis l'incrédulité à la mode à Paris. » Cette école est restée la même jusqu'à ce jour. L'ignorant, irréfléchi et présomptueux Urquijo est ainsi dépeint par le même critique: « Il était si fanatiquement hostile à l'Eglise romaine que, lorsque étant à Londres en qualité de chargé d'affaires, il apprit pour la première fois que le général Bonaparte, par la paix de Tolentino, avait épargné le gouvernement papal, il sortit de sa maison, courut comme un fou pendant plus d'un mille sous la voûte d'Uxbridge, et se précipita enfin de désespoir dans un étang. » (*Foreign Reminiscence*, par Henry Richard lord Holland, p. 75, 100 (1851).

Leur présence eut pour résultat immédiat que « les arts introduits par les Jésuites furent négligés et oubliés ; leurs jardins restèrent sans culture, leurs métiers tombèrent en poussière, et dans ces communautés dont les habitants, pendant plusieurs générations, avaient joui d'une plus grande exemption de mal physique et moral qu'aucune autre portion du globe, le peuple était devenu vicieux et misérable. Sa seule alternative était de rester, pour tomber dans l'esclavage, ou de fuir dans les bois et de courir les chances de la vie sauvage. »

Tel est le dernier chapitre d'une histoire plus triste qu'aucune autre dans les annales modernes de notre race. « Sur une population de cent mille individus, habitant une trentaine de missions sous le contrôle des Jésuites, remarque sir Woodbine Parish, il ne restait pas, en 1825, un millier d'âmes » aux bords du Parana et de l'Uruguay, plus exposés que les districts reculés aux artifices des « bandits affamés. » « Plus de quatre cents villes, assure Dobrizhoffer, qui entouraient autrefois Guadalcazar, ville du Tucuman alors détruite, furent ruinées de fond en comble. » D'autres tribus, il est vrai, souffrirent moins, parce que les agents de l'incrédulité européenne ne purent les atteindre ; mais celles-ci furent aussi privées de leurs Pères et de leurs guides, et condamnées à trouver leur chemin dans l'obscurité. Cependant elles ont conservé la foi par ce privilège spécial qui distingue toutes les églises fondées au seizième siècle, et ont survécu à l'épreuve. « Beaucoup d'Indiens habitant les missions, d'après M. d'Orbigny, poussent la religion catholique jusqu'au fanatisme, » ce qui signifie sans doute, dans la bouche d'un tel homme, qu'ils sont de fervents chrétiens. Le même auteur, qui classe les phénomènes de la vie religieuse avec la méthode d'une froide statistique, fournit dans son œuvre, soigneusement élaborée, un grand nombre de preuves des plus intéressantes de cette merveilleuse inflexibilité de foi dont l'histoire des missions catholiques offre des exemples dans tous les pays. Tous les Chiquitos, il nous l'a déjà dit, « ont persévéré dans la religion, et rien, aujourd'hui, ne pourrait les déterminer à retourner à la vie des bois. » Parmi d'autres nations, observe-t-il, les coutumes introduites par les missionnaires « sont encore en vigueur, » et il rapporte que toutes les fois qu'on leur lit un ancien sermon d'un Père Jésuite, ils se réunissent avec empressement et écoutent avec une profonde attention. « Les vieillards se souviennent encore avec douleur de l'expulsion des Pères, en 1767, et tous répètent : Ce sont eux qui nous ont fait chrétiens ; c'est à eux que nous devons la connaissance de Dieu et la possession du bon-



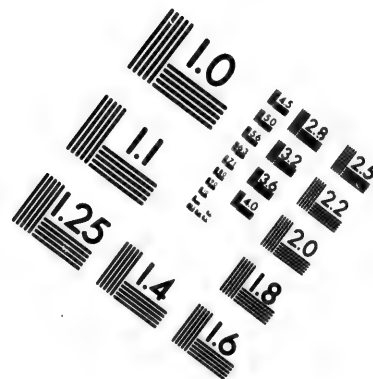
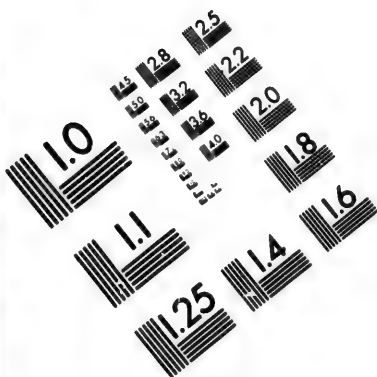
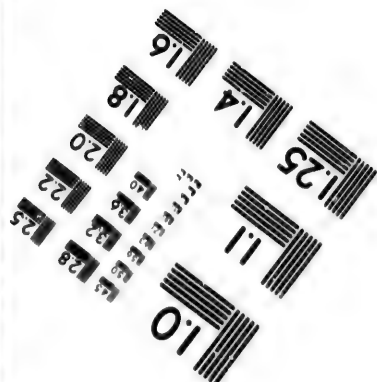
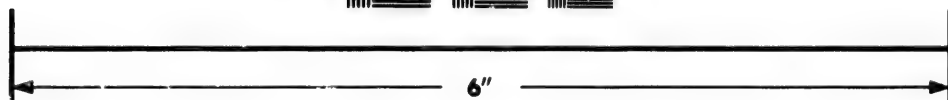
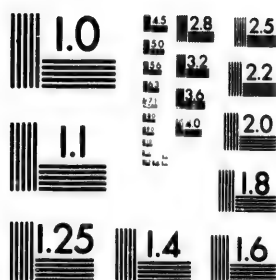


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



heur¹. » Partout où il va, et il alla partout, M. d'Orbigny s'exprime de la sorte : « Je ne me lasse pas d'admirer les résultats sans parallèles obtenus par les Jésuites dans un si court espace de temps parmi des hommes qui avaient quitté si récemment l'état sauvage. » Puis il met en contraste leur condition sociale et religieuse avant et après la suppression de la Société. « Sous les Jésuites une sévère moralité était observée; leurs maîtres actuels donnent eux-mêmes aux Indiens l'exemple de l'inconduite. Les épidémies qui les affligent maintenant étaient inconnues du temps des Jésuites, » étant tenues à distance par de vigoureuses dispositions sanitaires. Les Pères les soignaient dans toutes leurs maladies, aujourd'hui on les laisse mourir comme les animaux des champs. Enfin, comparant la statistique économique et agricole sous l'administration religieuse et sous l'administration civile, il déclare que « la nature semble avoir repris son aspect primitif². »

Sir Woodbine Parish, qui parle, comme M. d'Orbigny, d'après son expérience personnelle, donne du pouvoir et de l'influence des missionnaires des exemples qui étonneraient, si les fruits de tels travaux apostoliques pouvaient surprendre. Ainsi, à Cordoba, sorte de métropole des missions, « les effets de l'influence des établissements monastiques sont encore visibles dans les habitudes de la généralité du peuple³. »

En dernier lieu, un écrivain français, attaché à la mission diplomatique de la Plata, confirme, en 1850, tous les autres témoignages. M. de Brossard n'est pas tout à fait exempt de préjugés de son époque, et ne s'est pas débarrassé de cette superstition qui fait du Jésuite un épouvantail; mais il fut capable d'exprimer avec énergie les impressions produites dans son esprit par une sérieuse observation. « Il y a une chose certaine et qui devrait être proclamée à la louange des Pères : depuis leur expulsion, la prospérité matérielle du Paraguay a diminué; beaucoup de terres qui étaient autrefois cultivées ont cessé de l'être; un grand nombre de localités, autrefois habitées, ne présentent plus aujourd'hui que des ruines. On devrait avouer qu'ils surent graver avec tant de puissance dans le cœur des Indiens le respect pour l'autorité, que, même à l'heure présente, les tribus du Paraguay, de toutes celles qui habitent cette portion de l'Amérique, sont les plus douces et les plus soumises à l'empire du devoir⁴. »

¹ D'Orbigny, *Voyage dans l'Amér. mérid.*, tome II, p. 606. — ² Tome I, p. 281. — ³ Buenos-Ayres, part. III, ch. xviii, p. 281.

⁴ *Les Républiques de la Plata*, par M. Alfred de Brossard, ch. iv, p. 51. Voir le triste tableau de l'état actuel du Paraguay sous le gouvernement de Francia et de deux Lopez; *the Republic of Paraguay*, par David Cowell, esq. (1865).

Si
l'Égli
au cer
teurs
dres;
pour a
Aussit
l'escla
gion d
avons
vérité
vous s
Nou
d'un m
années
rien qu
ou atté
Il y a
les régi
zones
littoral
espèce
aucun
grandes
si prof
ques pe
encore
comptai
bus ou
issues d
namba.
8° degre
Guaranis
l'Occiden
Parana e

ÉTAT PRÉSENT DE L'AMÉRIQUE DU SUD

D'APRÈS UN MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE.

Si nous avons montré dans l'Amérique méridionale l'action de l'Église agissant sans entraves, avec sa hiérarchie intimement unie au centre de l'Unité, ayant pour auxiliaire les plus prêts imitateurs du Christ dans la personne des religieux de différents Ordres; plus sévères que les voyageurs protestants, nous trouvons pour ainsi dire aujourd'hui dans ces régions la *contre-épreuve*. Aussitôt que l'Église, seule dépositaire du vrai et du bien, se retire, l'esclavage se montre; aussitôt que le pouvoir civil marque la religion de sa main pesante, le mal et la barbarie accourent. Nous avons donc encore ici par voie négative la démonstration de cette vérité: « *Cherchez d'abord le règne de Dieu et sa justice, le reste vous sera donné par surcroît.* »

Nous invoquons en ce moment l'autorité d'un homme grave, d'un missionnaire apostolique, qui, après un séjour de plusieurs années au Brésil, retrouvait la France en juin 1864. Il n'avance rien qu'il n'ait vu lui-même; il ne prétend pas exagérer le bien ou atténuer la grandeur du mal.

Il y a cent ans, nous dit-il, la religion était florissante dans toutes les régions de l'Amérique méridionale, depuis le fleuve des Amazones jusqu'au Rio de la Plata et la Patagonie. Dans les villes du littoral, les églises, couvents et établissements religieux de toute espèce étaient aussi riches, aussi nombreux et aussi suivis qu'en aucun lieu du monde. A l'intérieur des terres, surtout dans les grandes provinces de Bahia et de Pernambuco, la foi avait jeté de si profondes racines que, même après un siècle d'abandon, quelques peuplades éparses de ces vastes déserts sont mieux instruites encore et plus morales que dans certaines contrées d'Europe. On comptait dans l'intérieur du Brésil environ cent soixante-dix tribus ou nations indigènes, de mœurs et de langues diverses, mais issues de deux souches principales, la race Guarani et la race Tupinamba. Celle-ci habitait les contrées du littoral, depuis le 7° ou 8° degré, jusque vers le 32° ou 33° de latitude méridionale. Les Guaranis s'étendaient à peu près dans la même zone, mais plus à l'Occident, et habitaient les vastes forêts qui bordent les fleuves Parana et Paraguay. La langue de ces derniers, connue sous le nom

de *lingoa geral*, est encore aujourd'hui la langue vulgaire de toutes ces régions.

Il est difficile d'établir d'une manière certaine le nombre des Indiens de diverses races que les Franciscains et surtout les Pères de la Compagnie de Jésus avaient conquis au christianisme et à la civilisation. Les fameuses Réductions du Paraguay et de l'Uruguay étaient, en 1767, au nombre de trente, et contenaient quatre-vingt-neuf mille Indiens convertis, presque tous Guaranis. Il y avait, de plus, quinze Réductions et quatre mille chrétiens dans les régions du Grand-Chaco, aujourd'hui retombé à l'état purement sauvage, et aussi parmi les Froutones, les Chalcaguis et les Chiquitos; ces derniers comprenaient dix Réductions et vingt-quatre mille chrétiens. Ces peuples habitaient les forêts à l'orient des Andes, jusque vers les sources du fleuve Paraguay, contrée que les Espagnols appellent la Montaña. Ces Réductions reliaient les établissements du Paraguay aux missions du Chili et du Pérou. On peut supposer qu'à l'orient de la grande Cordillère, jusqu'aux frontières du Brésil, il y avait cent quarante mille Indiens catholiques, et le même nombre au moins dans le Brésil. Nous aurions donc trois cent mille indigènes convertis jusqu'à l'année 1767, époque de l'exil des Jésuites. Jusqu'alors les Réductions, avec leurs établissements du Maranhão, renfermaient (chiffre officiel) cent quatre-vingt mille chrétiens. Ils rappelaient, par leur ferveur, leur innocence et la pureté de leurs mœurs, les siècles de la primitive Église, les martyrs même ne manquaient pas, comme le témoignent les historiens du christianisme dans ces immenses régions. En comprenant les peuples convertis à l'occident des Andes, au Chili, au Pérou et dans les contrées nord du fleuve des Amazones, l'Orénoque, la Nouvelle-Grenade et autres, on aurait en tout trois millions d'Indiens christianisés.

Notre témoin oculaire, en se fondant sur ce qui reste encore d'idées religieuses, et sur les ruines des anciens monuments, dans les régions baignées par les fleuves de la Plata, Parana, Paraguay, Uruguay, Iacuhi, Tacuary, peut assurer que nulle part la religion n'était plus florissante ni plus solidement assise. Outre le clergé paroissial établi dans les villes telles que Buenos-Ayres, l'Assomption et quelques autres, quinze à dix-huit cents missionnaires étaient répandus dans ces régions sans limites, et y entretenaient la foi, la piété et les bonnes mœurs.

Mais les fureurs du philosophisme et du jansénisme vinrent se ruiner sur les auteurs de tant de bien. L'expulsion des Jésuites de toutes les possessions espagnoles et portugaises fut peut-être le

crime
ait vu
terrib
mes d
Dieu ;
rique
travau
seul I
tômes
tous le
seraien

Auj
du josa
ignor

Le c
scanda
dans le
apostol
mais le
joséph
Ils s'im
ils vou
temps
on doit
piéteme
l'oubli.
à des h
d'assez
certain
de leurs
jours de

Quel
de l'Égl
nir, ma
richesse
du peup
jeune to
apparen

Dans
classes ;
Dans l'in
pas mie

crime le plus affreux, l'iniquité la plus épouvantable que le monde ait vus depuis la mort du Christ. Les conséquences en ont été terribles, indescriptibles. Ce n'est pas impunément que les hommes détruisent une des œuvres les plus belles de la miséricorde de Dieu ; une sorte de malédiction semble peser sur toute cette Amérique méridionale. Si les Jésuites avaient continué en paix leurs travaux civilisateurs, il n'y aurait pas dans ce vaste continent un seul Indien sauvage ou idolâtre. Cet empire brésilien, ces fantômes de républiques espagnoles, où l'immoralité, l'ignorance et tous les vices sociaux, politiques et individuels sont à l'état normal, seraient devenus le modèle du monde.

Aujourd'hui, au Brésil, depuis l'invasion du philosophisme et du josphisme dans toutes les villes du littoral, règne une profonde ignorance religieuse et, par suite, une immoralité déplorable.

Le clergé, sauf quelques exceptions trop rares, est notoirement scandaleux. De même, les restes des Ordres religieux qui existent dans les villes. Bien des fois les souverains pontifes, les nonces apostoliques et les évêques ont tenté de remédier à ces maux, mais leur action est entravée par *les habitudes tyranniques que le josphisme et le pombalisme inspirent encore aux gouvernants*. Ils s'imaginèrent dernièrement de faire une loi sur les séminaires; ils voulurent nommer les professeurs au concours, régler le temps des études théologiques et imposer jusqu'aux livres dont on doit faire usage; quelques prélats se sont opposés à cet empiètement; on espère voir bientôt tomber cette loi ridicule dans l'oubli. Plusieurs évêques, par faiblesse, donnent les saints ordres à des hommes qui, en Europe, ne seraient ni assez instruits, ni d'assez bonne conduite pour être clercs de village. De plus, un certain nombre de prêtres interdits, Portugais et Italiens, chassés de leurs diocèses, se réfugient au Brésil et trouvent presque toujours de malheureux troupeaux à dévorer.

Quel serait l'unique remède à tant de maux? Un seul, la liberté de l'Église. Quelques évêques font d'immenses efforts pour l'obtenir, mais en vain. Le gouvernement est aveugle: il croit que la richesse et des tronçons de chemins de fer feront le bonheur du peuple; mais tout homme éclairé voit bien que cet empire si jeune tombe déjà en décadence; tout y croule, malgré les fausses apparences de prospérité matérielle.

Dans les villes, il y a peu de religion pratique parmi les hautes classes; les pauvres et les esclaves sont livrés à la superstition. Dans l'intérieur, la foi est vive et les populations ne demanderaient pas mieux que d'avoir des missionnaires. Quand un d'entre eux

traverse le pays, il est toujours bien accueilli et obtient de consolants résultats. Les missions indiennes sont entièrement abandonnées ou laissées au zèle de quelque prêtre européen isolé, comme l'était le missionnaire apostolique de qui nous tenons ces détails. Il y a deux ans, le gouvernement brésilien, après seize années de négociations avec la cour de Rome, conclut un arrangement avec le cardinal préfet de la Propagande, à l'effet de remettre les missions indiennes aux mains des Pères Capucins (des Jésuites on n'en veut à aucun prix), et convia, par circulaire, les évêques à formuler leurs demandes. Plusieurs d'entre eux, les évêques du Para et de Rio-Grande do Sul, demandèrent immédiatement un certain nombre de Pères pour les Indiens de leurs diocèses. Jusqu'ici on n'a même pas daigné leur répondre. Cependant le budget de chaque année désigne certaines sommes pour l'entretien des missions.

Il y a peut-être encore cinquante mille Guaranis baptisés, mais ces pauvres gens sont réduits à une extrême misère et entièrement privés de secours religieux¹. Ils savent assez bien les éléments de la religion, qu'ils ont conservés par tradition et dans leurs cantiques. Doux et résignés, en général, ils regrettent vivement les anciens Jésuites, pour la mémoire desquels ils ont une grande vénération, et qu'ils désignent toujours sous le nom de *os Padres*. Les ruines si majestueuses des Réductions leur disent assez ce qu'ils avaient fait pour eux. Ils vivaient alors dans la prospérité, possédaient des terres bien cultivées, de nombreux troupeaux, toutes les nécessités et la plupart des douceurs de la vie. Les arts et les lettres ne leur étaient pas étrangers; ils étaient peintres, sculpteurs, fondeurs de métaux, orfèvres, imprimeurs, et très-habiles dans une multitude de métiers; maintenant, ils n'ont que leurs pauvres cabanes et quelques maigres volailles. Ils errent presque nus, souvent mourant de faim. De temps à autre, ils servent de guides à de rares voyageurs.

Voilà ce qu'a fait, pour ce grand continent du Nouveau Monde, la *civilisation moderne*. De nombreuses nations indigènes errantes au milieu des forêts; des institutions politiques basées sur l'immoralité et les exactions, jointes au plus affreux matérialisme. Nul vrai progrès; quelques chemins de fer sans voyageurs ni commerce; quelques navires à vapeur exclusivement manœuvrés par des Européens; agriculture presque nulle, peu de productions

¹ Les missions ou Réductions de la Bolivie (Chiquitos), et quelques-unes dans la république du Paraguay proprement dit existent encore.

indus
pas se
luxe
tuelle
Cep
de rel
popul
lable.
gnole
plus a
vingt-d
méri

¹ Lett
naire ap
auteur, A
² Ann

industrielles; une paresse difficile à croire pour ceux qui n'en ont pas souffert, une étonnante incurie pour les choses de l'avenir, un luxe effréné, des guerres civiles sanglantes, barbares et perpétuelles¹!

Cependant, malgré l'abaissement des caractères, qu'il sera facile de relever lorsqu'une politique odieuse suspendra ses entraves, les populations de l'Amérique du Sud ont conservé une foi inébranlable. Grâce au catholicisme, la fusion entre les deux races espagnole et indigène s'est établie; aussi, d'après les statistiques les plus autorisées, en comprenant les États du centre, on compte *vingt-deux millions huit cent mille* catholiques dans l'Amérique méridionale².

¹ *Lettre sur l'état actuel de l'Amérique méridionale*, par M. l'abbé Guidez, missionnaire apostolique (île de Guernesey, 25 septembre 1864). Voir aussi l'article du même auteur, *le Monde*, 30 juillet même année.

² *Annuaire diplomatique et statistique*, 1864.

MISSIONS D'AMÉRIQUE

AMÉRIQUE DU NORD

Il est temps de quitter l'Amérique du Sud, afin de chercher sur le continent septentrional le dernier et le plus remarquable exemple du contraste qui existe entre l'œuvre de l'Église et l'œuvre des sectes. En traçant ce chapitre d'une histoire arrivée à son terme, nous invoquerons, comme nous l'avons fait jusqu'ici, le témoignage des autorités protestantes; si nous avons eu raison d'être surpris de la vigueur avec laquelle elles ont dénoncé les actes de leurs coreligionnaires dans tous les autres pays, l'étonnante candeur et la loyauté qui, à de rares exceptions près, honorent les écrivains américains, en comprenant les noms éminents de Washington, de Franklin, d'Irving et de Channing, nous fourniront des témoignages au moins aussi précieux qu'aucun de ceux produits dans cet ouvrage; ils sont particulièrement remarquables par leur abondance, leur précision et leur force. Il est impossible de ne pas être frappé de ce fait: tandis que, d'une part, les habitants des États-Unis ont poussé le droit de la scission religieuse et la souveraine indépendance de l'individu à des résultats qui ont fait pâlir les penseurs même les plus hardis, et ont enfanté à la fin ce chaos de confusion spirituelle décrit par leurs propres écrivains; d'autre part, une grande partie de leur littérature, depuis qu'ils forment une nation distincte, est une protestation contre les jalousies inapaisables, la vive malveillance et les furieux ressentiments que respirent à chaque ligne des écrits polémiques des protestants anglais. En refusant de transplanter sur ses libres rivages le régime usé de la féodalité anglaise, l'Amérique a évité de devenir l'héritière de son fanatisme arrogant et superstitieux¹.

¹ Un exemple servira à démontrer l'absence de passions basses et mauvaises qui distingue le peuple américain de ses coreligionnaires anglais. En 1862, les autorités de l'université d'Harvard, qui appartiennent à une école protestante avancée, offrirent spontanément leur grade académique le plus élevé à l'évêque catholique de Boston, et

Les
ception
voir, p
aussi é
incapab
la pren
rannie,
le mod
dans le
jorité d
et refus
la litté
l'Église
un emp
combatt
de n'êtr
condam
d'un lab
répètent
comme
gion.

Aux I
religieux
à peine
lière de
pas repe
Fisher d
pian ou
le sang d
contre lu
et ceux d
peuvent
nous dire

La pre
voyage ve

étant dans ce
ter, ils lui pr
dant la trans
october 25, 1

Les seules, peut-être, et certainement les plus remarquables exceptions à cette règle se trouvent, comme nous aurions dû le prévoir, parmi les membres de la secte épiscopaliennne d'Amérique; aussi épris, à cette heure, de leurs formes tristes et froides, aussi incapables d'une vie généreuse, que lorsqu'ils provoquaient pour la première fois le dégoût des Virginiens par leur mesquine tyrannie, leur ignoble avidité et leur lamentable égoïsme. Imitant le modèle laissé derrière eux, ils avaient essayé de le rétablir dans leur nouvelle patrie, mais sans succès. Tandis que la majorité des sectes américaines, négligeant les échos de la fureur et refusant l'héritage des haineuses traditions qui ont caractérisé la littérature et la législation de l'Angleterre, a reconnu que l'Église porte un front aussi noble dans une république que dans un empire, et a même voulu resserrer ses rangs, non pour la combattre, mais pour lui faire place; les épiscopaux, affectant de n'être ni tout à fait catholiques ni franchement protestants, condamnés par tous pays à une jalousie inquiète et aux angoisses d'un labeur stérile « dans lequel il n'y a pas d'énergie à enfanter, » répètent encore ces malédictions irritées qui semblent, chez eux comme chez les autres, être le seul élément positif de leur religion.

Aux États-Unis, dont nous passerons en revue les phénomènes religieux dans leurs rapports avec l'histoire des missions, il est à peine place, excepté chez une secte, pour cette forme particulière de haine engendrée par le souvenir des torts dont on ne s'est pas repenti. Les Américains n'ont jamais décapité un More ou un Fisher dans l'intérêt d'une religion nouvelle, ni torturé un Campian ou arraché les entrailles d'un Lacy; et n'ayant jamais versé le sang du juste, ils n'ont aucun motif pour nourrir de la haine contre lui. De là le contraste marqué entre leurs écrits polémiques et ceux des protestants anglais. Nous avons vu ce que les Anglais peuvent dire de l'Église de Dieu et de ses œuvres: les Américains nous diront à leur tour comment ils ont appris à les apprécier.

GUATEMALA.

La première province que nous devons traverser dans notre voyage vers le nord, après l'isthme de Panama, est le Guatemala.

étant dans cette ville dépositaires d'une petite pièce de terre que le prélat désirait acheter, ils lui procurèrent toute facilité pour accomplir son dessein, qui comprenait cependant la transformation d'un temple protestant en une église catholique. (*Boston Pilot*, octobre 25, 1862.)

L'histoire des premières missions dans cette province, relativement obscure, a été récemment esquissée par un écrivain protestant anglais, avec une fidélité de recherches et une bienveillance de caractère tellement rares, qu'il serait impardonnable de négliger son intéressant souvenir. « Ce sera un vrai plaisir, dit-il, et ses lecteurs le partageront, de faire connaître les actes de ces moines Dominicains de Guatemala, animés de la sagesse du serpent jointe à l'innocence de la colombe. »

Pedro de Alvarado, un des plus fameux parmi les *conquistadores* du nouveau monde, unit cette province à la couronne d'Espagne en 1523. Rempli, comme tous les guerriers de son temps et de sa race, d'un zèle religieux ardent que leurs fautes nombreuses n'éteignirent jamais, il avait annoncé aux natifs de Guatemala qu'il « venait pour montrer aux Indiens le chemin de l'immortalité. » La promesse devait être largement tenue. En 1529, le célèbre Dominicain Domingo de Betanzos, sur la vie et le caractère duquel M. Helps nous donne un récit aussi remarquable par l'élévation des sentiments que par la pureté du style, se rendit de Mexico sur le théâtre de la conquête d'Alvarado. Pénible voyage de quatre cents lieues; il le fit à pied, « vivant de quelques fruits sauvages et dormant en plein air. » Il avait à peine atteint la nouvelle ville de Santiago, qu'il était appelé à Mexico, pour assister à un conseil de son Ordre. Par obéissance, il reprit le même chemin, mais après avoir jeté les fondations d'un humble monastère, qui devait être gouverné plus tard par un de ses propres disciples, devenu plus illustre que son maître.

En 1552, Las Casas, dominicain, arriva dans le Nicaragua, à son retour du Pérou. Quatre ans après, il entra dans le Guatemala et « s'établit dans le couvent qu'avait fondé Domingo de Betanzos. » Avec lui vinrent Luis Cancér, Pedro de Angulo et Rodrigo de Ladrada « qui tous, remarque l'historien anglais, devinrent célèbres. » « On aurait trouvé, dans l'année 1557, à tous les moments du jour, ces graves et vénérables moines, assis dans une petite classe autour de l'évêque de Guatemala (Francisco de Marroquin), élégant érudit, mais dont l'érudition était alors consacrée à exprimer la doctrine chrétienne dans le langage utlatecan, vulgairement appelé quichè. C'était une chose charmante, comme dit le chroniqueur, de voir l'évêque, en qualité de professeur de déclinaisons et de conjugaisons dans la langue indienne. Ce prélat publia plus tard un ouvrage en utlatecan, dans le préambule duquel il dit avec justesse : Cela paraîtra, peut-être, méprisable à certaines personnes, que des prélats s'occupent ainsi de

choses
mais si
mépris
car un
que av
étude d
voisins
les sab
utlateca
rappeler
et de le

Dans
située la
pays de
trois fois
fut une
aide aux
redoutab
seule co
spirituel
trer dans
neur de
paratifs
faire que
monde a
sans dou
les jeûne
rent leur

Nous a
une fines
des Pères
« le pruc
attention
teurs, fu
les autre
sons. » L
aurait été
fisammen
ser et à b
tation de

¹ Helps, l.

² Ch. vii,

choses frivoles, appropriées seulement à l'instruction des enfants ; mais si l'on veut bien approfondir la matière, c'est une chose plus méprisable encore de ne pas s'abaisser à ces apparentes frivolités, car un tel enseignement est la moelle de notre sainte foi. L'évêque avait raison. On verra bientôt à quel résultat conduisit cette étude de la langue ; et, je ne doute pas qu'il existe des territoires, voisins du Guatemala, qui auraient été déserts et stériles comme les sables de la mer, sans la connaissance acquise de la langue utlatecan par ces bons Pères, acquisition, nous devons aussi le rappeler, ni facile ni agréable pour des hommes d'un âge avancé et de leurs habitudes¹. »

Dans le voisinage du Guatemala, sur sa frontière nord-est, était située la province de Tuzulutlan, appelée par les Espagnols « le pays de la guerre, » parce que trois fois ils l'avaient envahi et que trois fois ils en avaient été chassés. Las Casas, dont la vie entière fut une lutte en faveur de l'Indien contre ses oppresseurs, vint en aide aux Pères Dominicains pour tenter la conversion de ce peuple redoutable, « qu'aucun Espagnol n'osait approcher, » mais à la seule condition que le combat serait engagé avec des armes spirituelles, et qu'il ne serait permis à aucun Espagnol de pénétrer dans la province pendant l'espace de cinq années. Le gouverneur de Guatemala accepta le « pacte », et ils firent alors les préparatifs de leur mission, « employant, dit M. Helps, tout le savoir-faire que les hommes d'état les plus accomplis ou des hommes du monde auraient pu mettre en œuvre. » Les Pères comptèrent plus, sans doute, à l'exemple de saint Paul, sur « les prières ferventes, les jeûnes sévères et sur les autres mortifications » qui précédèrent leur périlleuse tentative.

Nous aimerions à transcrire le récit entier de M. Helps. Avec une finesse bien rare de langage et de sentiment, il suit le progrès des Pères et leurs moyens de l'obtenir. Un des points sur lesquels « le prudent cacique de la province » dirigea la plus scrupuleuse attention, afin d'éprouver le caractère réel des nouveaux prédicateurs, fut « d'observer s'ils avaient de l'or et de l'argent comme les autres chrétiens, et s'il y avait des femmes dans leurs maisons. » Les Dominicains subirent avec succès une investigation qui aurait été fatale à certains « missionnaires ; » aussi, ce point suffisamment éclairci, le prudent cacique « fut le premier à renverser et à brûler ses idoles ; un grand nombre de ses chefs, par imitation de leur maître, devinrent iconoclastes². »

¹ Helps, livre XV, vol. III, ch. v, p. 351.

² Ch. vii, p. 350.

« La mission réussit admirablement, » dit M. Helps, et Las Casas, qui avait toujours les regards dirigés en avant et qui ne négligeait rien afin de pourvoir aux dangers possibles, fut réjoui par l'arrivée d'un bref de Paul III, prononçant « une sentence d'excommunication majeure contre tous ceux qui réduiraient les Indiens en esclavage, ou les dépouilleraient de leurs biens. » Alors « le grand protecteur des Indiens, » Las Casas, traversa le Tuzulutlan et pénétra jusqu'au Coban. Ayant reçu un bon accueil, il se hâta de prévenir les autres Pères, « et ils commencèrent tous avec courage à étudier la langue du Coban. Chaque succès nouveau chez ces excellents moines était un motif de plus pour continuer leurs efforts. »

Quelque temps après, le cacique converti de Tuzulutlan vint en visite au monastère de Santiago, et fut présenté par le savant évêque au gouverneur. « Alvarado, quoique d'une nature violente et cruelle, reconnut en lui un homme (ce qui semble avoir été un don des anciens jours). Lorsque le fier *adelantado* aborda le cacique, l'air et les manières du chef indien, son calme, la gravité et la modestie de sa contenance, son regard sévère et son langage sérieux gagnèrent si instantanément l'Espagnol, que, n'ayant en ce moment rien d'autre sous la main, il prit sur sa tête son chapeau à plumes et le posa sur la tête du cacique. » Les soldats murmurèrent, en voyant le grand capitaine rendre honneur à un Indien ; mais Alvarado était meilleur juge des qualités du nouveau chrétien, et continua à le traiter avec la même distinction pendant son séjour dans le Guatemala. Par ce spécimen, il comprit quelle sorte de convertis les Pères avaient gagnés dans ce « Pays de la Guerre, » où ses troupes n'osaient pénétrer autrefois, « mais qui maintenant méritait ce nom moins qu'aucune autre partie des Indes¹. »

En effet, la province redoutée avait déjà reçu de Charles-Quint le nom qu'elle a conservé jusqu'à ce jour, de *Vera Paz* : remarquable exemple « d'une tribu aborigène recevant de ses conquérants la civilisation et les lumières, au lieu de se voir décimée par eux ou restreinte dans son territoire. » Sa prospérité a duré pendant près de trois siècles ; et l'historien anglais, faisant allusion au succès définitif de la grande entreprise de Las Casas, s'exprime dans des termes dignes de lui et du sujet : « Il paraît merveilleux qu'un projet formé par un homme réussisse de la manière qu'il espérait et au moment prévu. Les puissances

¹ Helps, p. 569.

hostile
desse
de leu
tance,
du mo

Des
leur sa
du Ch
Pedro
mais «
D'après
naux et
rapport
diens,
qu'ils l
telle so
« rend
d'une m
parant l
indien à
à boulev

Luis
mis à m
tinguer
observe
reconn

Trois
la civilis
fruits de
pas pare
patients
cette œu
plir une
C'est la
pouvions
vantes p

¹ Helps,

hostiles, toujours en embuscade derrière les grands et bons desseins, ont dû s'endormir, ou, au milieu de la multiplicité de leurs œuvres malfaisantes, elles ont, par quelque inadvertance, laissé passer une grande occasion d'enrayer la marche du monde¹. »

Des quatre Dominicains qui accomplirent cette œuvre, et qui par leur sagesse et leur courage ajoutèrent des provinces au royaume du Christ, nous en retrouverons deux à Mexico : Luis Cancér et Pedro de Angulo. Le dernier fut désigné pour l'évêché de Vera Paz, mais « ne vécut pas assez pour prendre possession de son diocèse. » D'après M. Helps, qui a soigneusement étudié les souvenirs originaux et ne prend jamais la plume avant d'avoir vérifié ce qui se rapporte à son sujet, sa mémoire lui survécut longtemps ; les Indiens, quarante ans plus tard, avaient l'habitude de citer des paroles qu'ils lui avaient entendu dire en chaire. Il gagna leur affection de telle sorte qu'ils ne pouvaient se passer de lui. » L'un d'eux, « rendant compte de l'effet produit par sa prédication, se servait d'une métaphore, particulièrement expressive dans ce pays, comparant le mouvement produit dans les cœurs de son auditoire indien à celui que l'on excite parmi les fourmis, lorsque l'on vient à bouleverser une fourmilière avec une baguette. »

Luis Cancér eut les honneurs de la couronne du martyr ; il fut mis à mort par les Indiens de la Floride, qui ne savaient pas le distinguer des Espagnols violents et injustes. « Combien il est rare, observe M. Helps, faisant allusion à ce martyr, que les hommes reconnaissent leurs véritables amis ! »

Trois provinces de plus avaient été conquises à la religion et à la civilisation par les Dominicains. Mais s'ils réussirent, et si les fruits de leurs travaux se sont perpétués jusqu'à ce jour, ce ne fut pas parce qu'ils étaient Dominicains, ni parce qu'ils étaient savants, patients et sages, mais parce qu'ils avaient été choisis de Dieu pour cette œuvre, et qu'ils avaient été envoyés par l'Église pour accomplir une tâche que l'élite seule de ses apôtres a pu entreprendre. C'est la seule réflexion dont nous remarquons l'absence ; nous ne pouvions guère espérer la rencontrer dans les excellentes et savantes pages de M. Helps.

¹ Helps, ch. ix, p. 308.

AMÉRIQUE CENTRALE.

Les provinces de l'Amérique centrale nous occuperont un instant, pour rappeler l'expérience d'un missionnaire protestant anglais, qui n'était certes pas de l'école d'Angulo ou de Las Casas. Pour ce motif, on ne pourrait le passer sous silence ; il nous fera saisir un contraste. Ce personnage annonce, en 1850, après une carrière quelque peu désastreuse dans ces régions, et dans un langage auquel ses amis d'Angleterre applaudiraient, que « le romanisme est la plaie *putrescente* de l'Amérique centrale. » Le reste de son livre est dans le même style. Il observe avec déplaisir que même « les femmes Caribs » qui, socialement parlant, n'appartiennent pas à une classe élevée, « ont été vues réunies et prosternées en adoration devant une image de la Vierge », et que lui et ses compagnons tentèrent en vain « de les soustraire à cette calamité. »

D'après son récit, l'état de la mission protestante n'était pas consolant. Tous ses membres se combattaient entre eux, à portée de l'oreille des « femmes Caribs » et avec une dépense prodigieuse, comme de coutume, de textes sacrés. L'un d'eux se retira, « parce qu'il n'y avait pas de congrégation, » épreuve supportée par les autres avec un plus grand courage. Le narrateur lui-même fut mis en prison, et semble y être resté un certain espace de temps. Finalement, « la maison des missionnaires » fut vendue et convertie en un asile pour les aliénés. Telle fut l'issue des efforts des protestants dans cette région.

Ce personnage subit, comme nous l'avons vu plus haut, « une expulsion violente » du Guatemala ; elle explique son vif ressentiment. Le peuple du Brésil, M. Ewbank nous l'a dit, méprise un missionnaire protestant, « par une croyance enracinée de son ignorance et de sa présomption ; » au Guatemala, M. Crowe le rapporte avec indignation : « un Juif est un peu parent du diable, un protestant est un peu au-dessous d'un Juif et plus dangereux que lui. » Il ajoute, cependant, comme pour excuser cette notion erronée de la part des Guatemaliens, que « la conduite générale des visiteurs anglo-saxons ou des résidents n'a pas été de nature à provoquer le respect des habitants pour le protestantisme qu'ils professent » et que ses propres tentatives pour appliquer un remède « ont échoué de la manière la plus complète. »

Il retou
tinua à

Le s
volume
sance h
défavor
science
l'ont fa
dans so
régions
sidérab
de Hon
comme
dans ch
que sai
grands
canniba
par les

Un pe
religieu
ignoranc
si dévot
monie é

« Dès
qu'offrai
déplaisa
Vierge, c
sur les p
prières,
ainsi : «
de la pes

M. Ste
fut const
« de tout
pathies p
nous en o
bons, dis
qu'un ; d
pectueux,

¹ The Gos
p. 294, 500.

Il retourna en Angleterre, et le peuple de l'Amérique centrale continua à le placer, avec ses coreligionnaires, au-dessous du Juif¹.

Le souvenir de sa déconfiture inspira, paraît-il, à M. Crowe son volume. D'autres voyageurs protestants, qui avaient une connaissance beaucoup plus étendue de l'Amérique centrale, corrigent son défavorable récit. M. Stephens, censurant sans en avoir conscience, comme tant de ses candides et intelligents compatriotes l'ont fait, l'ignoble méchanceté de missionnaires mortifiés, rend, dans son ouvrage, un compte très-différent des indigènes de ces régions tropicales et de leurs pasteurs. Au sujet d'une tribu considérable d'Indiens Caribs, habitant le territoire anglais, sur le golfe de Honduras, il s'exprime en ces termes : « Quoique vivant à part, comme une tribu de Caribs, ils étaient complètement civilisés.... dans chaque maison il y avait une image de la Vierge, ou de quelque saint tutélaire; et nous fûmes extrêmement frappés des grands progrès qu'ont fait dans la civilisation ces descendants des cannibales, les plus féroces parmi les tribus indiennes rencontrés par les Espagnols. »

Un peu plus tard, il assiste, dans la même tribu, à un service religieux célébré par un prêtre étranger, un Irlandais, que son ignorance de leur langue « rendait confus; mais ils étaient tous si dévots et si respectueux, que malgré ces tribulations, la cérémonie était imposante. »

« Dès mon arrivée, je fus frappé par le caractère de dévotion qu'offrait la ville de Guatemala, » dont M. Crowe conserva de si déplaisants souvenirs. « Chaque maison avait ses images de la Vierge, du Sauveur, ou de quelque saint tutélaire, et l'on voyait sur les portes des carrés de papier avec des prières. » Une de ces prières, que M. Crowe oublia peut-être de noter, était rédigée ainsi : « Que le vrai sang du Christ notre Rédempteur nous préserve de la peste, de la guerre et de mort subite. Amen. »

M. Stephens visita toutes les parties de l'Amérique centrale et fut constamment l'hôte du clergé dans chaque province. Parlant « de tout le clergé hispano-américain, » il assure, malgré ses sympathies protestantes, exactement ce que M. Temple et d'autres nous en ont déjà dit. « Ils étaient tous des hommes intelligents et bons, disposés plutôt à rendre des services qu'à faire tort à quelqu'un; dans les choses de la religion, ils se montraient très-respectueux, s'appliquaient avec diligence aux devoirs de leur vo-

¹ *The Gospel in Central America*, par le Rév. F. Crowe, ch. xii, p. 242; ch. xiv, p. 294, 306, 457.

cation et vivaient sans reproche au milieu de leur peuple. » Il remarque qu'il « eut l'occasion de voir, d'un bout à l'autre de l'Amérique centrale, la vie de labeur et de solidarité menée par le curé dans un village indien; il est regardé par chaque Indien comme un conseiller, un ami et un père. » Après être sorti une fois d'une église dans laquelle tous les Indiens avaient assisté aux vêpres, « la seule pensée qui, par la suite, s'imprima de plus en plus en lui à chaque pas de son voyage dans ce pays, fut que le village avec un Padre était béni¹. »

Nous pouvons maintenant cesser de nous étonner si M. Crowe et ses pareils n'ont réussi qu'à se faire mettre en prison, et si leur *mission-house* fut convertie en un asile d'aliénés.

MEXIQUE.

La conquête du Mexique par l'Espagne a été comparée par lord Macaulay à celle de l'Indoustan par les Anglais. Un seul point de contraste entre les deux événements a été passé sous silence par le grand *Essayiste*, peut-être parce qu'il a échappé à son attention. Nulle part, il ne se rappelle ou ne rappelle à ses lecteurs que le Mexique devint une nation chrétienne, tandis que l'Inde fut maintenue dans son culte pour les démons : contraste entre les résultats d'une conquête catholique et ceux d'une conquête protestante.

Le Mexique est chrétien. Récapitulez tous les méfaits des hommes violents qui subjuguèrent la race aztèque; — exagérez, si cela est possible, toutes leurs fautes, et ajoutez une ombre plus obscure à leurs crimes : — lorsque tout aura été dit, il restera encore ce fait que vous ne pourrez jamais effacer : le paganisme est éteint au Mexique et triomphant dans l'Inde.

Comment cette conversion de tout un peuple, abandonné jusque-là à une sombre et sanglante superstition, a-t-elle eu un heureux terme? comment cette œuvre puissante de rénovation a-t-elle été accomplie? œuvre dont la contemplation força un éminent écrivain américain de nos jours à s'écrier : « Comme au Mexique l'élément indien est facilement devenu un agent civilisé et productif²! » Par quel art mystérieux a donc été réalisé ce nouveau

¹ *Incidents of Travel in Central America*, par John Lloyd Stephens, ch. II, p. 15, 15; ch. VIII, p. 104, 105; ch. XXV, p. 442 (1854).

² *Texas*, par F. Law Holmsted, p. 207.

triom
l'hist
par la
lière
l'espa
évêch
Nou
doute
Motoli
Soto, l
sociati
luttaie
jusqu'a
cipalem
tirent s
croix d
illustre
contrib
torien
qui renv
de Mont
comme
comme l
périeux,
guerre,
— seron
et de la r
emprunt
ils n'aur
Une ju
vérité d
diront : l
aussi vér
dit un des
memorab
nières de
le recom
seul moti
efforts².

¹ Migne, *D*
² Helps, *ve*

triomphe du christianisme, dont un écrivain français résume toute l'histoire, lorsqu'il dit : « Le progrès de la religion en Amérique, par la prédication d'un petit nombre de pauvres religieux, particulièrement de l'ordre de Saint-François, fut si général, que dans l'espace de quarante années six mille monastères et six cents évêchés furent fondés dans ce pays¹ ? »

Nous répondrons brièvement à cette question. Ce fut sans aucun doute aux efforts d'hommes apostoliques, — tels que Betanzas et Motolinia; Martin de Valencia et Pierre de Gand; Francisco de Soto, Las Casas et Zumarraga : ce fut, en un mot, à cette grande association d'hommes vaillants et bien doués qui, à la même heure, luttaient en tout pays pour la gloire de Dieu, depuis le lac Huron jusqu'au golfe de Siam, — que cette magnifique conquête est principalement due. Mais pour les guerriers de l'Espagne, qui combattaient sous leur armure, comme Cortez, l'épée dans une main et la croix dans l'autre, la justice réclame une part dans cette œuvre illustre à laquelle c'est leur gloire et leur justification d'avoir contribué. Il a été de mode, excepté chez un petit nombre d'historiens patients et circonspects, de blâmer aveuglément les hommes qui renversèrent, par un prodige de valeur et de politique, le trône de Montézuma. De tels guerriers *aux mains sanglantes*, impétueux comme Jéhu, résolus comme Joab, ne peuvent être signalés comme les types du caractère chrétien. Et pourtant ces soldats impérieux, qui, depuis le matin jusqu'à la nuit, jetaient leur cri de guerre, « Santiago, » — Cortez, Alvarado, Sandoval et Pizarro, — seront jusqu'à la fin des temps les monuments de la puissance et de la majesté de cette foi, à laquelle, malgré leurs erreurs, ils empruntaient toute leur force et sans les inspirations de laquelle ils n'auraient ni tenté ni accompli leur immortelle entreprise.

Une justice tardive commence de nos jours à reconnaître la vérité de cette assertion. Les écrivains protestants nous le diront : la soif de l'or n'était pas le seul mobile chez un homme aussi véritablement grand que Cortez. « Il y a beaucoup à blâmer, dit un des historiens les plus élégants et les plus judicieux de cette mémorable époque, dans la conduite de ceux qui ont fait les premières découvertes en Afrique et en Amérique ; il faut cependant le reconnaître, l'amour de l'or ne fut en aucune manière le seul motif qui les poussa ou qui *aurait pu* les pousser à de pareils efforts². »

¹ Migne, *Dictionnaire des Conversations*, introd., p. 18 (1852).

² Helpe, vol. I, ch. I, p. 28.

« Ils étaient pénétrés, ajoute-t-il avec la plus grande conviction, des fatales conséquences réservées à ceux qui n'étaient pas dans la communion de l'Eglise. » Il ne partage pas, naturellement, leur croyance, mais il est assez pénétrant pour y voir la seule explication rationnelle de leur conduite.

Un écrivain français, également exempt de sympathies partiales, découvre aussi le même motif dans toutes leurs actions. « Ils rachetaient, dit M. de Brossard en termes que nous ne pouvons accepter sans modification, les désordres de leur vie privée par des actes de charité et par une foi ardente. » Ceci était particulièrement vrai de Cortez. « Il ne perdit jamais de vue la conversion des indigènes, » assure M. Helps. Cortez, le premier, réclama pour que des religieux lui fussent envoyés d'Espagne. Faisant allusion à la possibilité de convertir les natifs, il écrit dans une de ses lettres : « Je supplie votre Majesté impériale de vouloir bien désigner pour cette fin des personnes religieuses, de bonne et exemplaire vie. » Lorsque les Franciscains arrivèrent, il les présenta au peuple du Mexique dans les termes suivants : « Ces hommes sont envoyés par Dieu et désirent ardemment le salut de vos âmes. Ils ne vous demandent ni votre or ni vos terres, car, méprisant tous les biens de ce monde, ils n'aspirent qu'après ceux de la vie future¹. »

Cortez, dont le cœur était rempli de pensées tendres et généreuses, ne fut pas cruel par nature ; il avait plus de souci du sang des autres que du sien propre. Il ne tuait jamais pour le plaisir de tuer, et était aussi calme dans la victoire, que terrible dans le combat. Il déplorait, avec une parfaite sincérité, les actions mêmes auxquelles il prenait part, et n'infligeait la mort qu'à ceux qui refusaient leur grâce. Il était entré avec Montézuma dans ce sanctuaire infernal où des cœurs humains fumaient dans des plats d'or devant les idoles de la nation, il en sortit en frémissant d'indignation mêlée d'une sainte horreur. A partir de ce moment il devint aussi vraiment le ministre du Très-Haut en châtiant le culte diabolique de cette race coupable, que le fut Josué lorsqu'il fit passer le Jourdain aux armées d'Israël. C'est à lui qu'est dû, au moins en partie, l'acte d'expiation par lequel le temple le plus imposant du Nouveau-Monde fut élevé sur l'emplacement même de cet antre vil dont Cortez chassa de sa main les prêtres souillés de sang et les idoles qui, sans lui, eussent été adorées jusqu'à l'heure présente².

¹ Henrion, tome I, ch. xxxvi, p. 500.

² Sur la même plate-forme élevée, où Cortez convertit le temple à demi brûlé du

Les
les p
Cortez
qui n'
discer
visite
joie p
gnols
et Don
pour
étaient
tandis
qui eût
pu le fa
seiller.
entière
il avait
mais du
gens, q
Cortez
de Lion
à gauche
traves ;
païen, u
le sont t
pas pour
cette foi
« fanatis
t-il à l'in
tard elle
Alvara
ces band
leur héro
le faire c
voir été,
saint évêc

grand *teocalli*
plus moderne
un prêtre (d.
d. 455.)

¹ Helps, *vo*

² *Ibid.*, c)

Les Mexicains, les prélats et les missionnaires, leurs protecteurs les plus courageux et les plus dévoués, appréciaient autrement Cortez que la foule des critiques insouciantes ou à demi informés, qui n'ont ni rendu justice aux mérites de cet homme illustre, ni su discerner équitablement ses fautes. Lorsqu'il revint de sa première visite à sa patrie, « il fut reçu avec de vives démonstrations de joie par une multitude de gens de la nouvelle Espagne, Espagnols et Indiens¹. » Zumarraga, le premier évêque du Mexique, et Domingo de Betanzas, gens aussi vaillants que lui-même, mais pour une autre cause et toujours zélés protecteurs des Indiens, étaient ses amis personnels, les exécuteurs préférés de sa volonté ; tandis qu'un autre prélat du même ordre, Sébastien de Fuenleal, qui eût refusé de rendre hommage à un potentat mortel, s'il n'eût pu le faire avec une bonne conscience, le choisissait pour son conseiller. « Loin de voir en Cortez un ennemi, le sage évêque agissait entièrement de concert avec le capitaine général Don Sébastien ; il avait l'habitude de prendre conseil de beaucoup de personnes, mais du marquis seul, ou au moins d'un très-petit nombre de gens, quant au mode d'exécution². »

Cortez tenait de saint Louis et plus encore de Richard Cœur de Lion. Comme ce dernier, il ne se détournait ni à droite ni à gauche, mais il s'ouvrait un chemin droit au milieu des entraves ; comme le premier, chaque coup porté était un défi au païen, un triomphe pour la croix. Il était inconséquent, comme le sont trop souvent les hommes de guerre ; mais il ne combattait pas pour la fortune et les honneurs. Son grand cœur débordait de cette foi que des hommes d'une nature moins élevée appellent « fanatisme ; » elle donnait de l'éclat à tous ses actes. Aussi aidait-il à l'implanter si profondément dans le sol du Mexique, que plus tard elle couvrit tout le pays de son ombre.

Alvarado et Pizarro, bien inférieurs à Cortez, n'étaient pas de ces bandits dépravés tels que de modernes critiques, dépourvus de leur héroïque valeur et de leurs instincts religieux, voudraient nous le faire croire. Ce n'est pas un petit éloge pour le premier, d'avoir été, malgré toutes ses fautes, honoré de l'amitié du savant et saint évêque de Guatemala. Sa dernière volonté est une preuve

grand *teocalli* en une église chrétienne, s'élève maintenant une construction religieuse plus moderne, dédiée à Notre-Dame de los Remedios, dont le sanctuaire est gardé par un prêtre indien du sang des anciens Cholulans. (*Prehistoric Man*, vol. I, ch. xiv, d. 455.)

¹ Helps, vol. III, ch. vi, p. 198.

² *Ibid.*, ch. viii, p. 218.

qu'il savait au moins déplorer son injustice et sa violence, et qu'il désirait les expier. Tandis qu'étendu sur son lit de mort et mutilé par ce rocher vengeur qui avait écrasé ses membres, on lui demandait où il souffrait le plus cruellement, il rendit l'esprit en poussant ce cri douloureux : « Mon âme ! mon âme ! »

Pizarre, coureur d'aventures et proscrit dès sa jeunesse, souffrant la faim, avec ses quatorze intrépides compagnons dans l'île de Gorgone, conduisant cette poignée de braves à des combats dans lesquels ils étaient un contre mille, ou de sa propre main arrachant l'Inca de sa litière sur la grande place de Cassamarca, était à sa manière, un soldat du Christ. « Au milieu de leurs maux, affirme un historien protestant, ils ne perdirent jamais leur piété. » Dans l'île de Gorgone, où ils passèrent trois grands mois d'incertitude et de souffrance, « ayant pour subsister des coquillages et ce qu'ils recueillaient sur le rivage, chaque matin ils rendaient grâce à Dieu ; le soir ils disaient le *Salve* et les autres prières affectées aux différentes heures. Ils observaient les fêtes de l'Église, et tenaient compte des vendredis et des dimanches¹. » Lorsque le moment décisif arriva et que Pizarre se trouva face à face avec Atahualpa, le Père Vincent de Valverde, à la requête du conquérant, « s'avança vers l'Inca, tenant la croix d'une main et un bréviaire de l'autre. » Il expliqua au prince Péruvien, d'après le désir de Pizarre, les mystères de « la vraie foi catholique et l'histoire de Jésus-Christ. » Enfin, lorsque cet intrépide guerrier, l'homme violent, tomba sous le glaive des assassins, il traça sur le plancher avec son sang le signe de la croix ; il baisa l'emblème du salut de ses lèvres mourantes, et après cet acte suprême d'amour et de contrition, Pizarre alla rendre ses comptes à Dieu.

Comparez ces hommes qui gagnaient des royaumes pour leur divin Maître, qui chassaient le paganisme de tous les pays où ils pénétraient, comparez-les aux capitaines anglais dispersant les armées du Mogol ou du Mahratte. Peu leur importait la gloire de Dieu ou le progrès de la Foi. Le fanatisme, ainsi qu'ils auraient appelé l'enthousiasme sublime d'un saint Paul ou d'un Las Casas, n'était pas de leur sphère. Leurs langues ne prononçaient jamais une parole en l'honneur de la croix, jamais ils ne chantaient une hymne à la louange du Crucifié. « Les Anglais n'ont pas renversé un seul temple, et pas une seule divinité n'a été, par un édit, rayée du calendrier². » Vivre, comme les païens rougissaient de vivre, et

¹ Helps, vol. III, p. 447.

² Mead, *the Sany Revolt*, ch. XIX, p. 245.

mouri
sourir
mêmes
d'autr
très-da
quets
pour r
le cult
la polit
les mèn
grand
honteu
mourut
Ni eux
Ils trou
rent au
Ils lui e
gion do
les pré
types si
que, bi
queurs,
Aussi un
nière do
monde à

Il n'e
hommes
Mexique
où ils re
ou saint
suscitait
chouéren
échoué,
contre le
les précé
dicants p

Ils tro
combattr
l'esprit d

¹ Clive.

² Welling

mourir quelquefois, comme les païens eussent eu honte de mourir ; sourire avec complaisance à de honteuses superstitions qu'eux-mêmes ne réprimaient pas et qu'ils n'eussent non plus permis à d'autres de réprimer ; « *réprouver le christianisme comme une très-dangereuse innovation*, » tandis qu'ils assistaient à des banquets en l'honneur de Ganessa, qu'ils tiraient des salves royales pour rendre hommage à Sivah, ou qu'ils battaient monnaie avec le culte de Juggernaut : telle était, leurs historiens nous l'ont dit, la politique des conquérants anglais de l'Hindoustan. Ils furent tous les mêmes, du premier jusqu'au dernier. Le héros de Plassy¹, aussi grand guerrier peut-être que Cortez, sortit de cette vie par la porte honteuse du suicide ; le vainqueur d'Assaye et de Seringapatam² mourut comme son cheval de bataille, sans plus penser à l'Invisible. Ni eux ni leurs pareils ne conquièrent une seule province au Christ. Ils trouvèrent l'Inde païenne et la laissèrent païenne. Ils donnèrent au mahométan ou à l'Hindou une seule leçon trop bien apprise. Ils lui enseignèrent, par leur exemple, à haïr et à mépriser la religion dont ils faisaient profession, et à se rire d'une doctrine dont les prédicateurs, lorsqu'ils arrivèrent enfin dans l'Inde, étaient les types si manifestes de l'esprit mondain et d'amour d'eux-mêmes que, bien loin de produire quelque impression sur les païens moqueurs, ils se demandaient « s'ils croyaient à leurs Écritures. » Aussi un membre marquant de leur ordre fit cet aveu : « La manière dont vous pratiquez la religion est considérée d'un bout du monde à l'autre, comme une véritable moquerie. »

Il n'est pas besoin de raconter les travaux par lesquels des hommes d'une autre croyance, et autrement doués, conquièrent le Mexique à la foi du Christ. Là, comme dans tous les autres pays où ils rencontrèrent des difficultés comme en eurent saint Paul ou saint Jacques, ils accomplirent l'œuvre pour laquelle Dieu les suscitait, et pour laquelle il les revêtait de ses dons. Ils n'échouèrent que là, où les premiers apôtres auraient peut-être échoué, dans les pays où les païens ont été fatalement prévenus contre le christianisme, par les divisions et les contradictions, les préceptes irrationnels ou les habitudes efféminées des prédicants protestants.

Ils trouvèrent au Mexique un terrain favorable ; n'ayant à combattre la corruption du cœur humain et les artifices de l'esprit du mal, ils en vinrent à bout. Toute l'Amérique du Sud

¹ Clive.

² Wellington.

avait été convertie par eux ; depuis l'isthme de Panama jusqu'aux frontières de la Patagonie, et depuis les vallées du Pérou jusqu'aux lieux où les eaux de l'Amazone et de l'Orénoque se mêlent à celles de l'Atlantique ; bientôt leurs conquêtes s'étendent jusqu'au nord, à travers le Guatemala, le Nicaragua, le Mexique, le Texas et la Californie. Le Canada et les États-Unis, qui auraient partagé le même privilège, leur furent enlevés ; parce que là, cent formes vicieuses de christianisme, dépouillées de tout élément divin et se combattant entre elles, avaient inspiré au barbare le dédain. Il appréciait si bien la doctrine et ses prédicants, que souvent il descendait dans sa tombe prématurée, en mêlant une malédiction à son dernier soupir.

Une épreuve particulière vint entraver les apôtres du Mexique ; mais la lutte qu'ils soutinrent pour en triompher est vraiment admirable. Ce ne fut pas de Cortez ou de Pizarre qu'ils rencontrèrent jamais de l'opposition à leur œuvre sainte, mais d'une génération plus tardive, d'abjects aventuriers, soldats vulgaires ou légistes avides qui fourmillèrent bientôt dans les belles régions ajoutées par le grand marquis à la couronne d'Espagne. Las Casas, Zumarraga, tous leurs frères, combattirent ces hommes dont les crimes n'étaient rachetés par aucune vertu, avec un courage patient, mais inébranlable, célébré par les écrivains les plus prévenus. D'après l'incrédule Robertson, « le clergé catholique romain en Amérique exerçait son influence pour protéger les Indiens et modérer la férocité de ses compatriotes¹. » « Nous devons exprimer notre admiration pour la piété élevée des missionnaires catholiques qui, dans ces régions habitées par des êtres plongés dans la plus profonde dégradation, supportaient la pauvreté et la misère sous toutes leurs formes, pour amener les Indiens à de meilleures habitudes et à une foi plus pure². » « Les hommes instruits et réfléchis (car les moines et les prêtres doivent être tenus pour tels), considérant le passé et l'avenir, connaissant plus d'une des conclusions de l'histoire et faisant souvent appel aux grands principes généraux, se ligèrent avec fermeté contre le soldat qui n'est que conquérant ; — le bon évêque Zumarraga et ses confrères se mirent en lutte contre Nuno de Guzman et ses associés³. »

Quelquefois les autorités civiles, qui songeaient seulement à faire de l'Indien une véritable bête de somme, affectaient, dans

¹ Charles F. notes, vol. X, p. 400.

² *Narrative of H. M. S. Herald*, par Berthold Seeman, naturaliste anglais, F. L. S., vol. II, ch. ix, p. 155-1853.

³ Helps, livre XIV, ch. v, p. 186.

leurs
contre
un mo
argum
politiq
faibles

D'un
active
du Mex
Domin
« supp
religieu
questio
lui sug
que des
que de
forteres

Lorsq
de proc
qui avai
ils étai
homme
par l'am
au conse
dans cha
chacun
cultiver
Dieu. »
tères co
(workho
fecte de
pour l'a
pour fai
car Dieu
ment qu

Ce n'e
religieux
d'une pr
tion. Dép

⁴ Helps, I
⁵ *Ibid*, I

leurs appels à l'Espagne, de défendre « les prérogatives de l'État » contre « les empiétements de l'Eglise ; » mais Charles-Quint était un monarque trop sage pour se laisser émuvoir beaucoup par des arguments dont il appréciait le caractère, et dont les hommes politiques se servent de nos jours pour effrayer des potentats plus faibles.

D'un autre côté, on rencontre des exemples d'une coopération active et généreuse avec le clergé, de la part des *auditeurs* laïques du Mexique. En 1531, lorsqu'il ne se trouvait qu'une centaine de Dominicains et de Franciscains dans tout le pays, les auditeurs « supplient l'Empereur de leur envoyer un plus grand nombre de religieux, d'accord avec un vice-roi postérieur. Comme il était question de construire des forts dans toute la contrée (idée que lui suggéraient les autorités de la mère patrie), celui-ci répondit que des tours avec des soldats étaient des cavernes de voleurs, mais que des convents avec des moines valaient des murailles et des forteresses pour maintenir les Indiens soumis¹. »

Lorsqu'une nouvelle génération d'auditeurs « fit le noble effort de procurer des foyers et l'instruction aux nombreux orphelins qui avaient perdu leurs parents victimes du cruel travail auquel ils étaient soumis dans les mines, » Quiroga, un d'entre eux, homme de loi et par cela même plus difficile à se laisser entraîner par l'amour des institutions monastiques, recommanda avec instance au conseil des Indes « de fonder un établissement de jeunes Indiens dans chaque district, à distance des autres *pueblos*, et d'établir dans chacun d'eux un monastère avec trois ou quatre *religiosos*, pouvant cultiver incessamment ces jeunes plantes pour le service de Dieu. » Ces hommes clairvoyants comprenaient que des monastères coûtent moins que des prisons ou des *maisons de travail* (workhouses), et sont des institutions plus utiles, ce dont on affecte de douter aujourd'hui. Aussi Quiroga, rempli d'admiration pour l'œuvre des moines, s'écrie : « Je m'offre, avec l'aide de Dieu, pour faire des chrétiens semblables à ceux de l'Eglise primitive ; car Dieu est aussi puissant de nos jours qu'alors. Je désire vivement que cette pensée puisse recevoir un accueil favorable². »

Ce n'était pas là seulement le langage de l'enthousiasme. Les religieux avaient déjà prouvé ce qu'ils pouvaient faire dans plus d'une province d'Amérique ; le Mexique ne devait pas faire exception. Déjà l'Indien, ne voyant plus dans les Pères les émissaires

¹ Helps, livre XIV, ch. vi, p. 200.

² *Ibid*, p. 208.

d'un pouvoir étranger, avait appris à les regarder, d'abord avec étonnement, puis avec vénération. « Leur pauvreté, leur tempérance, la simplicité de leur vie, les recommandaient à l'Indien¹. » Lorsque plus tard, de nouvelles colonies de Dominicains et de Franciscains arrivèrent, toutes remplies de la même charité, et présentant la religion chrétienne sous ses formes les plus nobles et les plus attrayantes, le Mexicain comprit que ces hommes venaient à lui les mains pleines de bénédictions. Ces religieux obtinrent du Saint-Siège une menace d'excommunication contre ses égoïstes oppresseurs, et de l'autorité royale, des décrets comme le suivant : « Aucun Indien payé ou non ne devra porter de fardeau contre sa volonté ; » « ceux qui seront envoyés dans les mines devront y être accompagnés par des prêtres. » « Les protecteurs, » le noble et généreux Las Casas en était un, « veilleront à ce que les Indiens soient bien traités, enseignés dans les choses séculières et instruits dans les articles de la sainte foi catholique². »

Faut-il s'étonner si l'Indien s'abandonnait avec amour et confiance à de tels maîtres envoyés alors vers lui par une généreuse providence ? Comment des hommes ainsi dépeints par les écrivains protestants pouvaient-ils manquer de gagner son cœur ? Voici le portrait que M. Helps nous fait de don Sebautien Ramirez de Fuenleal, évêque président du Mexique, arrivé en 1531 : « Aucune question de gouvernement n'absorbait son attention à l'exclusion des autres. Il fonda des églises, divisa le Mexique en paroisses, établit un collège et fut le premier à proposer de donner une éducation scientifique aux Indiens. Ses efforts furent couronnés de succès ; il est curieux de voir qu'un des meilleurs chroniqueurs des actes de l'évêque (Torquemada) fut instruit dans la langue mexicaine par un Indien qui avait reçu une excellente éducation dans ce collège³. »

« Les membres du clergé, dit le même écrivain, enseignaient en même temps les choses spirituelles et temporelles. Ils convertissaient, civilisaient et gouvernaient ; ils étaient prêtres, missionnaires, maîtres d'écoles et rois. Une part considérable de cette œuvre doit être accordée aux travaux infatigables des moines Franciscains et Dominicains. Si l'esprit des missions a été dans ce siècle aussi puissant et aussi heureux, il faut l'attribuer, en quelque

¹ Helps, ch. xv, p. 313.

² *Ibid.*, livre XIV, ch. xiv, p. 175, 177.

³ *Ibid.*, p. 210.

sorte
l'avan
naire
Sa
en ju
doit s
ment
garde
d'être
l'aveu
de ce
âmes
Christ
vent c
sédent
l'Églis
stincts
qui co
« Ce
la com
ces œuv
si saisi
mission
taire le
dans le
n'était-
n'étaien
siècles

Notre
grande s
gélisé.
chef de
le mode
d'une m

¹ Tit., n
² Philip.
³ Père F

sorte, à la ferme croyance entretenue par les missionnaires de l'avantage à retirer de la communion extérieure la plus ordinaire. »

Saint Paul semble avoir partagé « cette croyance, » si nous en jugeons par son exhortation à Tite, sur la manière dont on doit se conduire avec « les hérétiques¹, » ou d'après son avertissement également énergique aux habitants de Philippe : « *Prenez garde aux chiens² !* » « La terre n'a pas de privilège égal à celui d'être un membre de l'Église du Christ ; tel est en tout temps l'aveu de la foi aimante. Ceux qui atténuent les sombres horreurs de ces ténèbres extérieures dans lesquelles sont plongées les âmes éloignées de l'Église, déshonorent à la fois et l'Église et le Christ. » Ceux-là seuls qui ont reçu « cette grâce royale » peuvent comprendre le malheur inexprimable de ceux qui ne la possèdent pas, ou les « effrayantes difficultés du salut en dehors de l'Église. Telle est la raison pour laquelle les saints, dans les instincts de leur sainteté, ont si souvent dépeint le déluge immense, qui couvre les ruines de la terre en dehors de l'arche³. »

« Cette ardente conviction, observe M. Helps, de l'avantage de la communion » avec l'Église catholique, qui a seule inspiré toutes ces œuvres et que les premiers apôtres exprimaient dans des termes si saisissants, « n'aurait pu seule causer le progrès rapide de ces missionnaires s'il n'y avait eu pour la soutenir le dévouement volontaire le plus extrême, l'abnégation et aussi une grande habileté dans leur manière de procéder. » Cette suprême abnégation n'était-elle pas le résultat d'une « ferme croyance, » et toutes deux n'étaient-elles pas le fruit de la grâce divine qui pendant vingt siècles a prodigué ces dons à ses vrais disciples ?

FRANCISCAINS ET DOMINICAINS CÉLÈBRES, RÉSULTATS DE LEURS TRAVAUX.

Notre historien anglais cite des exemples individuels de cette grande suite de missionnaires par lesquels le Mexique a été évangélisé. Voici comme il parle du franciscain Martin de Valencia, chef de l'ordre au Mexique : « Lorsqu'il arriva, il conserva le mode de vie le plus rigide, il marchait pieds nus, vêtu d'une misérable robe déchirée, portant sa besace et son man-

¹ Tit., m, 10.

² Philip., m, 2.

³ Père Faber, *the Blessed Sacrament*, livre IV, sect. v, p. 502.

teau, sans permettre même à un Indien de lui venir en aide. De cette manière, il avait coutume de visiter les couvents sous sa juridiction. Déjà avancé en âge à son arrivée au Mexique, il ne put apprendre la langue avec la même facilité que ses compagnons ; sa principale occupation fut d'enseigner aux petits Indiens à lire l'Espagnol... Il chantait des hymnes avec les jeunes enfants et l'on nous rapporte qu'il faisait beaucoup de bien dans les villages indiens où il résidait. » Comme Moïse, il s'éloignait quelquefois du monde pour se rapprocher de Dieu, pour l'amour duquel il menait cette vie, et il avait coutume de « se retirer dans un oratoire sur une montagne, pour s'y absorber dans la plus profonde contemplation. »

Francisco de Soto, « homme d'une piété singulière, qui refusa plus tard l'évêché de Mexico, » était un missionnaire du même Ordre. Toribio Motolinia usa sa vie à « enseigner, catéchiser et baptiser les Indiens ; » on dit qu'il n'en « baptisa pas moins de quatre cent mille. » Pierre de Gand, frère lai de Flandre, « rendit peut-être le plus de services, » M. Helps nous l'assure. « Dans son humilité, il voulut toujours rester frère lai. Il apprit aux Mexicains à lire, à écrire, à chanter et à jouer de divers instruments de musique. Il réussit à fonder une vaste école, dans laquelle, en dehors de matières plus élémentaires, il leur enseigna la peinture, la sculpture et d'autres arts. Il détruisit beaucoup d'idoles et de temples, et éleva un grand nombre d'églises. Dans de tels travaux, il passa une longue vie, — pas moins de cinquante années — et fut aimé des Indiens, parmi lesquels il doit avoir compté des milliers d'élèves. Le successeur de Zumarraga s'écria généreusement un jour : « Ce n'est pas moi qui suis l'archevêque de Mexico, mais c'est le frère Pierre de Gand ! »

Nous avons vu, dans le Guatemala, Domingo de Betanzas devenir « le principal Dominicain de la nouvelle Espagne. » Lui et ses frères menaient une rude vie, en suivant la règle la plus stricte de leur Ordre, et ils étaient si « habitués au renoncement à soi-même, observe notre historien, que les devoirs les plus austères de la vie des missionnaires leur devenaient faciles. » La maxime de saint Paul les dirigeait : « Le soldat de Dieu ne se mêle pas des affaires séculières. » Ils pouvaient être miséricordieux pour le pauvre ; nul n'était aussi pauvre qu'eux. Le droit de censurer le riche leur était acquis ; souvent ils avaient renoncé à la fortune et aux honneurs. Leur vue seule inspirait la mortification, l'espérance et de vifs efforts. Au sujet de Betanzas, auquel « ses frères étaient extrêmement attachés, » — les adorateurs égoïstes du plaisir sont

trop fa-
bles d
Indien
entier
eut ach
par le
ment l
voyant
qu'il fi
pape, c
dans le

Ortiz
même
élégant
Antonio
Lorenzo
pas met
et cent
tinrent
leurs co

Si no
apostoli
dira. «
l'évêque
des Fran
an ou d
cations
Église e
« déjà p
cains se
mises en
vés des
le bon é
trait en
hommes
offerts a
mon, ma

¹ Helps,
² *Voyage*
H. Ternaux-
le tome V.
³ Helps,

trop faibles pour aimer sérieusement, — nous lisons : « Les notables de la nouvelle Espagne le tenaient en haute estime ; les Indiens étaient émerveillés de son désintéressement ; le pays entier le révérait et le considérait comme un père¹. » Lorsqu'il eut achevé son œuvre au Mexique, le courageux vieillard, poussé par le désir du martyre, voulut aller en Chine, et enflamma tellement le cœur du noble évêque Zumarraga, relate M. Helps — voyant ici une preuve « de fanatisme d'une âme élevée, » — qu'il fut sur le point de résigner son évêché pour le suivre. Le pape, cependant, refusa sa permission, et ils moururent tous deux dans le pays pour lequel ils avaient tant travaillé.

Ortiz, plus tard évêque de Sainte-Marthe, appartenait à la même école ; Julian Garces, homme d'une grande instruction et élégant écrivain latin, premier évêque de Los Angeles de Tlascala ; Antonio de Montesino, martyrisé par la suite dans l'Inde, et Lorenzo de Bienvenida, qui avertit hardiment Philippe II de ne pas mettre son âme en péril en tolérant l'injustice des Espagnols², et cent autres montrèrent au Mexique les mêmes vertus, soutinrent les mêmes luttes et remportèrent les mêmes victoires que leurs confrères dans d'autres pays.

Si nous recherchons quel fut le résultat final de tous ces travaux apostoliques, l'historien bienveillant que nous avons suivi nous le dira. « Deux lettres importantes, observe-t-il, l'une adressée par l'évêque Zumarraga, en 1551, à un chapitre général de l'Ordre des Franciscains, tenu à Toulouse ; l'autre par l'évêque Garces, un an ou deux plus tard, au pape Paul III, nous fournissent des indications dont nous pouvons tirer le tableau de cette ancienne Église en face des Indiens. » L'évêque du Mexique rapporte que « déjà plus d'un million d'Indiens ont été baptisés par les Franciscains seuls ; cinq cents temples ont été détruits et vingt mille idoles mises en pièces ou brûlées. A la place de ces temples se sont élevés des églises, des oratoires, des ermitages ; mais, comme le dit le bon évêque, chose plus admirable encore, là même où l'on offrait en sacrifice aux idoles plus de vingt mille cœurs de jeunes hommes et de jeunes femmes, tous ces cœurs aujourd'hui sont offerts avec d'innombrables actions de grâces, non plus au Démon, mais au Très-Haut³. »

¹ Helps, livre IX, p. 407.

² Voyages, etc., pour servir à l'histoire de la découverte de l'Amérique, par H. Ternaux-Comps, tome II, p. 507. Voyez aussi la lettre de Juan de Zumarraga dans le tome V.

³ Helps, livre III, p. 500.

Les deux vénérables prélats s'expriment avec enthousiasme sur la piété et la docilité des enfants indiens. L'évêque de Tlascala dit de ceux de son diocèse : « Non-seulement ils puisent, mais encore ils épuisent la doctrine chrétienne, *non hauriunt modo, sed exhauriunt, ac veluti ebibunt.* » Ils parlent avec une égale admiration de leur exactitude à assister à l'office divin et à se confesser, aussi bien que « de la simplicité de colombe » avec laquelle ils s'accusaient de leurs fautes. De son côté l'évêque de Mexico rapporte que les enfants dérobent à leurs parents les idoles ; « à ce sujet, dit-il, quelques-uns d'entre eux ont été inhumainement mis à mort par leurs pères ; mais ils vivent couronnés de gloire avec le Christ. »

Enfin l'écrivain anglais, s'en référant à cette victoire définitive de la Foi remportée au Mexique « par les efforts infatigables des Las Casas, des Betanzas, des Zumarraga,... des différents moines et prélats qui travaillèrent avec ou après ces hommes excellents, » fait avec franchise cette déclaration : « C'est un résultat dont les Chrétiens de toutes les communions peuvent être fiers et se réjouir, » (assertion exagérée, puisqu'une seule communion peut se vanter du plus modeste de ces résultats) ; et cette importante réflexion sur l'histoire entière : « L'on nous dit qu'il y eut, au seizième siècle, une renaissance dans toute l'Europe en faveur de la Papauté, laquelle imposa des limites au protestantisme — limites subsistant encore aujourd'hui. — Mais nous ne pouvons pas dire que le besoin d'une telle renaissance se fit grandement sentir ou ait eu lieu en Espagne. Les hommes fervents et saints dont nous avons énuméré les actes étaient dans la fleur de leur jeunesse ou de leur virilité, avant que la réforme eût fait beaucoup de bruit au dehors ; et d'après l'histoire, le génie de ces hommes *ne se déploya pas sous l'influence d'aucune renaissance*, mais fut la suite de l'inspiration reçue dans leurs couvents. Honneur à leurs noms ! »

Les témoignages protestants nous le diront, comme pour tous les autres pays : ni les souffrances, ni l'oubli, ni les années n'ont pu ébranler la foi du Mexicain converti. Las Casas, Zumarraga, Betanzas et Pierre de Gand ne sont plus parmi eux ; les désordres de l'Europe ont atteint et quelquefois bouleversé leurs retraites ; des maîtres dissolus, que leur manque d'éducation politique les oblige à subir, ont plongé leur nation dans des désordres honteux ; mais les Mexicains, innocents des crimes qui les scandalisent sans les corrompre, sont encore profondément catholiques, protégés par la Mère de Dieu, qui préserve toujours les siens de la souil-

lure
leur s
Per
de so
Sociét
cains
et est
prime
rejeté
ques é
rés¹. »
d' « id
la cour
et qui
ture av
un hor
eût-il s
avec pl
qui est
nelle.

M. B
sujet d
trefois
général
de l'Ég

Les é
remarq
une ins
cette es
qui se r
prières,
leurs ég
entrer s
sentime
est ren
église sa
de la cl
nue jusc

¹ Strick.
² Mexic.
³ A Can

lure de l'hérésie, et qui leur a peut-être ménagé, dans sa bonté, leur souverain actuel.

Peu de témoignages protestants suffiront; et afin de les tirer de sources diverses, ils se composeront de ceux d'un agent de la Société biblique, d'un légiste anglais, de deux protestants américains et d'un presbytérien écossais. « Chacun se dit catholique et est véritablement dévot et religieux à sa manière; » ainsi s'exprime le Révérend M. Norris, dont les Mexicains paraissent avoir rejeté les bibles et les discours avec un mépris railleur. « A quelques égards ils sont dignes d'être imités par les chrétiens éclairés¹. » Il est vrai qu'ailleurs M. Norris qualifie leur religion d'« idolâtrie; » mais des hommes dont le « culte » égale à peine la courtoisie décente qu'un homme civilisé témoigne à un autre, et qui ont encore à apprendre en quoi consiste l'union de la créature avec son Créateur, peuvent bien considérer comme idolâtrique un hommage beaucoup plus profond et plus tendre que le leur, eût-il seulement les saints pour objet. De tels hommes parleraient avec plus de justesse du culte dans le véritable sens de ce mot, qui est dû à Dieu seul, s'ils en avaient quelque expérience personnelle.

M. Brantz-Mayer s'exprime, en 1852, de la manière suivante au sujet d'une province mexicaine : « Les aborigènes de Jalisco, autrefois belliqueux et voués à une religion sanguinaire, sont en général adonnés à la culture de la terre et *adhèrent à la doctrine de l'Eglise catholique*². »

Les écrivains les plus frivoles font trêve à leurs facéties pour faire remarquer les profonds sentiments religieux des Mexicains, malgré une instruction négligée ou insuffisante. Un voyageur américain de cette espèce, qui avoue avoir levé son couteau sur un prêtre, et qui se moque « des ridicules momeries, » des processions et des prières, observe en ricanant que « les Mexicains sont jaloux de leurs églises et ne permettent pas volontiers à un hérétique d'y entrer seul; puis il résume ses impressions en ces mots : « Le sentiment religieux, qui envahit toutes les classes, jeunes et vieux, est remarquable. Vous ne les verrez jamais passer devant une église sans se découvrir et tourner leur visage de ce côté. Au son de la cloche, tous les chapeaux sont ôtés, et chacun s'arrête tête nue jusqu'à ce que le son de la cloche soit éteint³. »

¹ Strickland, *Hist. of American Bible Society*, ch. xx, p. 175.

² *Mexico*, etc., vol. II, ch. viii, p. 295.

³ *A Campaign, in New Mexico*, par Frank S. Edwards, ch. vi, p. 92.

D'après le docteur Lemprière, « l'on peut être témoin presque journellement, dans les principales villes et cités, de *funciones solemnes* ou d'autres cérémonies religieuses. » Son éducation théologique aurait pu lui apprendre à voir au moins dans ce fait une preuve de l'influence de la religion, mais elle lui suggère un tout autre commentaire. Superbement ignorant de la religion en général, et de la religion chrétienne en particulier, cet ornement du barreau anglais, s'exprime ainsi : « Vous pénétrez dans une église, et vous rencontrez invariablement une *foule bigarrée* exhalant des odeurs nauséabondes et semant de la vermine de tous côtés. » Il ne rencontre « qu'un petit nombre d'individus bien mis et d'un extérieur décent ; » mais il n'y en avait pas assez pour former une masse, et il ajoute qu'« il est impossible à un homme bien élevé ayant une délicatesse de sentiment ordinaire, de se mêler à la foule dans une de ces pagodes ou dans un de ces temples appelés églises, sans éprouver un dégoût indicible¹. » Malheur à Lazare, s'il s'avisait d'étaler ses plaies à la porte du docteur Lemprière !

Un écrivain plus humain, madame Calderon de la Barca, parle ainsi du Mexique moderne : « Il n'existe pas de pays au monde où la charité publique et privée soit pratiquée plus noblement. En général, la charité est l'attribut distinctif d'un pays catholique. » Cet aveu est confirmé par un protestant américain qui visita le Mexique en prisonnier, et qui avait quelque raison de parler de ses gouvernants avec réserve. Après avoir décrit « les institutions destinées à soulager les malheureux, et les divers Ordres de Sœurs de charité, ces douces servantes de la bienfaisance, dont les yeux cherchent toujours le lit des malades, » « ce sentiment sacré de la charité n'est pas au Mexique seul, reconnaît M. Kendall ; mais partout où la religion romaine est connue, nous sommes sûrs de trouver la même bienfaisance active, la même sollicitude pour les besoins de la souffrance². »

A propos des moines actuels, but ordinaire vers lequel tout voyageur sans esprit dirige ses traits, madame de la Barca, malgré les préjugés de son éducation écossaise, fait cette observation : « Le plus grand nombre, certainement, mène une vie de privation et de vertu. » « Dans tout le pays, vous rencontrez à chaque pas

¹ *Mexico in 1802 and 1803*, par Charles Lemprière, D. C. L., ch. III, p. 103 ; ch. V, p. 175.

² *Narrative of the Texan Santa Fe Expedition*, par George Wilkins Kendall, vol. II, ch. XVII, p. 340.

une c
rappel
à leurs
ligieus
tume,
frères
festatio
vie du
tout, q
plutôt d

S'il e
si les co
un peup
cessions
à la reli
de tels s
cains, q
nes de
événeme
à leurs
joyeuses
ce specta
ment sup
répugna
et en tro

En di
provinces
récemme

Un écr
du Texas
sein, Parl

¹ *Life in*
² Le doct
respectable,
devant une
église sur leu
testants angl
n'est qu'un p
et plus aspo

une croix blanche rayonnant à travers les arbres... *Là tout rappelle le triomphe du catholicisme.* » Quant aux Indiens, à leurs « superstitions, » et à leurs perpétuelles « processions religieuses, » elle en rend le même compte, avec moins d'amertume, que MM. Scarlett, Mansfield et autres relativement à leurs frères du Sud ; néanmoins, tout en désapprouvant de telles manifestations extérieures, représentation dramatique des faits de la vie du Sauveur ou des saints, elle ajoute : « Il est singulier, après tout, qu'il n'y ait rien de ridicule dans ces exhibitions ; elles ont plutôt quelque chose de terrible. ¹ »

S'il est vrai que la bouche exprime ce qui déborde du cœur, et si les coutumes nationales représentent des sentiments nationaux, un peuple qui dépense une large part de sa vie en pieuses processions et en représentations religieuses ne peut être indifférent à la religion. En Angleterre ou en Hollande on ne sera pas témoin de tels spectacles, personne ne s'attend à les y voir. Les Mexicains, qui ont la Foi, peuvent convenablement représenter les scènes de la Nativité, de la Passion ou de la Résurrection, car ces événements sont pour eux des réalités. De tels sujets sont familiers à leurs yeux et à leur cœur, et éveillent les sympathies tristes ou joyeuses de chaque habitant du pays. Si l'on essayait d'introduire ce spectacle dans quelque village d'Angleterre, il serait promptement supprimé ; chacun sentirait qu'il éveille chez lui malaise et répugnance, en le faisant sortir du cours habituel de ses pensées, et en troublant violemment le cours ordinaire de sa vie ².

TEXAS.

En dirigeant notre course vers le nord, nous trouverons deux provinces, le Texas et la Californie, voisines du Mexique, absorbées récemment toutes deux par une race envahissante.

Un écrivain américain rendait compte, en 1857, de l'état actuel du Texas ; il nous fournira les indications nécessaires à notre dessein. Parlant de l'œuvre des missionnaires catholiques, il s'exprime

¹ *Life in Mexico*, par M. C. de la Barca, lettre XXIII, p. 177, 288.

² Le docteur Lemprière se raille, comme il convient « à un homme d'une éducation respectable, » de voir les gens se découvrir, s'ils rencontrent un prêtre, s'ils passent devant une image et lorsque les cloches annoncent qu'un événement a lieu dans une église sur leur passage. » *Mexico*, ch. II, p. 64. — Il se rejouit de penser que les protestants anglais ne font rien de semblable. A quoi bon ? Pour eux, un membre du clergé n'est qu'un gentleman avec un beau revenu, et « la représentation » dans leurs églises est plus soporifique que capable d'éveiller l'attention.

en ces termes : « Les missions offrent un solide témoignage du courage étrangement patient et du zèle des anciens Pères Espagnols¹. » Cent-trente années cependant se sont écoulées depuis que la dernière mission de Saint-Antoine fut fondée par les Franciscains ; après un si long intervalle, les traces de leur sagesse et de leur bonté sont encore apparentes même pour des yeux protestants.

« Un noble monument de l'habileté des Pères et du savoir faire de leurs néophytes, observe un écrivain américain, se retrouve dans le grand nombre des églises, des aqueducs et des autres travaux publics, élevés par la main des Indiens foulant encore le sol du Texas². »

Parlant des Indiens, M. Olmsted s'exprime de la sorte : « Nous étions toujours reçus avec une politesse et une dignité aussi gracieuses que souriantes. Leurs manières entre eux sont engageantes, celles des enfants et des parents très-affectueuses. » Vient ensuite le récit des résultats déplorables de leurs rapports avec un peuple protestant. « Depuis 1853, la diminution a été rapide... à tous les points de contact avec la race blanche, ils se fondent graduellement³. » Il n'y aurait pas d'exception à la loi générale. Partout où l'Anglo-Saxon pose le pied, trainant à sa suite l'égoïsme, l'arrogance et une cupidité insatiable, les races aborigènes disparaissent ; s'il est accompagné par les ministres de sa religion, elles disparaîtront plus vite encore.

Cette destinée ne peut nous surprendre, lorsque le témoignage des protestants nous apprend de quelle manière les natifs du Texas sont traités par leurs nouveaux maîtres. Selon M. Olmsted, « le puritanisme et le brigandisme mêlés » de ses ardents compatriotes les mettent dans l'impossibilité de s'associer en parfaite harmonie avec les Mexicains doux et courtois. « Traités avec insolence et injustice, ils craignent et haïssent la race envahissante. » M. Fræbel note aussi « l'injustice et les façons arrogantes avec lesquelles les Anglo-Américains traitent partout la population Hispano-Américaine et Indienne ; » et M. Russell Bartlett, un de leurs concitoyens, en décrivant leur conduite honteuse et brutale, « déplore leur participation à des outrages dont tout homme doué de quelque orgueil national ne peut entendre le récit sans rougir⁴. »

Cependant, les Mexicains de tous rangs pouvaient donner à leurs

¹ Olmsted, *Texas*, p. 154.

² Shea, *Missions among the Indian Tribes*, etc., ch. v, p. 87.

³ Olmsted, *Texas*, p. 290.

Personnal Narrative, etc., vol. I, ch. xviii, p. 425.

hôtes
bles d
la plu
pris e
tale. M
compl
quelle
des se
doux
l'expr
nous
animé
cepend
nous d
La l
comm
que le
dans u
remme
catholi
bliques
que no
que :
prétra
Mexica
Mais
Il y a
les plus
marrag
l'évêqu
Gand a
tels qu
Clark e
bien ils
L'abbé
frances
Lorsq
de Lyon
sur les

⁴ *Narra*
² Olmsted

hôtes une leçon de convenance et de charité, s'ils eussent été capables d'en profiter. Lorsque les Américains, la plupart brigands de la plus vile espèce, envahirent le Mexique par le Texas, ils furent pris et traversèrent en prisonniers le pays pour se rendre à la capitale. M. Kendall qui partageait leur sort sans le mériter, rend ainsi compte « de la population mexicaine en général » au milieu de laquelle se trouvaient ces aventuriers. « Ils manifestaient rarement des sentiments de joie en notre présence. Au contraire, le regard doux et soumis des pauvres Indiens se tournait vers nous avec l'expression de la pitié, tandis que les foules, à travers lesquelles nous passions dans toutes les grandes villes, paraissaient plutôt animées par la commisération que par le triomphe ou la haine ; cependant on nous regardait comme des juifs et des hérétiques, en nous qualifiant de ces noms¹. »

La leçon ne paraît pas avoir porté de fruit. M. Olmsted raconte comment, à Bexar, les chefs de famille mexicains, usant d'un droit que les institutions américaines sont supposées garantir, votèrent dans une certaine élection contre « le billet américain » et apparemment contre l'introduction de l'esclavage, aboli par le Mexique catholique. Pour avoir exercé ce droit de citoyens, ils furent publiquement attaqués, dans des termes qui nous avertissent assez que nous sommes de nouveau en présence du protestantisme, tels que : « Lépreux politiques, dont les votes sont aux ordres d'une prêtraille pourrie². » Il nous est facile de prévoir la destinée du Mexicain au Texas.

Mais il ne périra pas sans qu'on fasse un effort pour le sauver. Il y a aujourd'hui au Texas des missionnaires que les meilleurs et les plus vaillants d'autrefois eussent salués comme des frères. Zumarraga et Las Casas auraient revendiqué avec joie pour collègue l'évêque Odin, vicaire apostolique du Texas. Betanzas et Pierre de Gand auraient reconnu comme associés à leurs travaux des hommes tels que Timon et Domenech, Dubuis, Chazelle, Calvo et Estany, Clark et Chanrion, Fitzgerald et Hennessy ; ceux-ci travaillent, ou bien ils ont récemment terminé leur carrière dans ce champ ardu. L'abbé Domenech a dernièrement décrit leurs labeurs, leurs souffrances et leur patience. Nous nous en référons à ses écrits.

Lorsque Mgr Odin visita l'Europe en 1845 et invita dans la ville de Lyon les lévites de France à le suivre, pour l'amour du Christ, sur les bords du Brazos, du Nuèces et du Rio-Grande, voici les

¹ *Narrative*, etc., ch. vi, p. 131.

² Olmsted, *Texas*, p. 499.

séductions qu'il offrit à leur zèle : « Vous ne trouverez pas toujours à boire ou à manger ; vous voyagerez sans cesse à travers des régions inconnues, où les distances sont énormes, les plaines sans limites et les forêts d'une vaste étendue. Vous passerez vos nuits sur la terre humide, vos journées sous un soleil brûlant. Vous rencontrerez des périls de toute sorte et vous aurez besoin de tout votre courage et de toute votre énergie ¹. »

L'invitation fut acceptée aussi franchement qu'elle avait été faite. Parmi ceux qui embrassèrent la carrière offerte, se trouvait l'abbé Emmanuel Domenech, qui arriva au Texas en 1846. De la fenêtre de son humble demeure à Castroville, il pouvait contempler la tombe de l'abbé Chazelle, son prédécesseur. L'excès de fatigue et le manque d'aliments réparateurs avaient réduit ce dernier, aussi bien que son compagnon l'abbé Dubuis, à cette langueur et à cet épuisement pour lesquels, dans leur extrême pauvreté, ils ne pouvaient trouver de secours. Tous deux, atteints de la fièvre typhoïde, étaient étendus l'un sur le sol, l'autre sur une table. Ils n'avaient personne pour leur venir en aide, et l'eau, dont un voisin plaçait chaque matin un seau plein à leur porte, était leur unique remède. Le dixième jour de leur maladie, — c'était la fête de l'Assomption, — l'abbé Dubuis résolut de faire un effort pour célébrer encore une fois le saint sacrifice. « Confessons-nous pour la dernière fois, dit-il à son compagnon expirant, le plus fort de nous deux dira ensuite la messe et donnera la sainte communion à l'autre. » L'abbé Dubuis accomplit avec peine son pieux dessein, puis Chazelle tomba pour ne plus se relever. Il était à l'agonie lorsque son compagnon s'approcha de lui en se soutenant à peine et lui donna d'une voix éteinte la dernière bénédiction de l'Eglise. Plus tard, il le porta tout chancelant jusqu'à une fosse creusée dans le jardin et là, « le mourant enterra le mort ². »

L'abbé Dubuis se rétablit. Vous pensez peut-être qu'il abandonna alors des lieux pleins de si tristes souvenirs dans le passé, avec de si redoutables prévisions pour l'avenir ? Mais les hommes qui ont reçu une vocation apostolique acceptent tout ce qu'elle leur impose. A la fin de l'année 1847, nous trouvons l'abbé Dubuis écrivant de Castroville à son ami le curé de Fontaines, près de Lyon, une lettre qui se termine par ces mots : « Jusqu'à cette heure, je n'ai pas connu un seul moment de dégoût ou de regret ; et si j'étais encore

¹ *Journal d'un Missionnaire au Texas et au Mexique*, par l'abbé Domenech, ch. 1, p. 2.

² *Ibid.*, ch. II, p. 50.

en l
que
C
Tex
que
Ils v
en c
quel
Une
fusse
puis
mun
mille
téri
mess
Le
d'arc
bien-
Henn
dans
et du
total
que e
lars, c
gène
reux ².
vivait
gemen
procur
père, c
Nou
protest
vic. Ch
an, sar
nieuses
ayant t
pour te
— qu'i
tout pre

¹ *Journal*
² *Ibid.*

en France, je la quitterais immédiatement pour la mission du Texas, que je n'abandonnerai qu'avec la force et la vie¹. »

Cependant la vie menée par ces braves missionnaires était rude au Texas. Point de salaire et pas même les vingt livres traditionnelles que leurs confrères reçoivent annuellement dans l'Inde et en Chine. Ils vivaient d'aumônes, quand on leur en faisait, et s'en passaient en cas contraire. Ils dinaient quelquefois d'un serpent à sonnette, quelquefois d'un chat, et plus souvent encore ils ne dinaient pas. Une fois l'abbé Dubuis ne put dire la messe, quoique les fidèles fussent réunis ; il n'avait pas la force de parler, étant à jeun depuis quarante-huit heures. Il possédait une seule soutane en commun avec l'abbé Domenech. Obligés parfois de faire quatre-vingt milles à cheval pour administrer un malade, leurs vêtements se détérioraient rapidement, en sorte que, pendant que l'un disait la messe, l'autre restait au logis.

Leur évêque, élevé dans la suite par le Saint-Siège à la dignité d'archevêque de la Nouvelle-Orléans, ne semble pas avoir joui d'un bien-être beaucoup plus grand que celui de son clergé. L'abbé Hennessy raconte à un de ses amis de Paris la manière dont on vit dans le palais épiscopal. « Pour vous donner une idée du confort et du luxe, il suffira de vous dire qu'ici, à Galveston, le montant total de notre dépense hebdomadaire, pour le vicaire apostolique et les trois prêtres qui vivent avec lui, s'élève à quatre dollars, ou seize schellings environ. Mgr Odin, réservant pour lui la gêne et la pauvreté, n'est riche et prodigue que pour les malheureux². » Dans une lettre adressée à sa famille, cet évêque, qui vivait avec quatre schellings par semaine, disait : « Le découragement me vient quelquefois, lorsque je ne sais comment me procurer les choses les plus indispensables ; mais Dieu est un si bon père, qu'il vient toujours à notre aide. »

Nous apprenons sans surprise de l'abbé Domenech que le clergé protestant au Texas n'avait pas de goût pour un pareil genre de vie. Chaque membre de ce clergé, dit-il, avait cinq cents livres par an, sans compter ce qu'il pouvait recueillir par les opérations ingénieuses dans lesquelles de tels hommes sont habiles. L'un d'eux, ayant trois filles à marier, annonça à ses ouailles, — il avait choisi pour texte ces paroles de circonstance, « croissez et multipliez » — qu'il donnerait trois mille piastres, avec chacune de ses filles, à tout prétendant acceptable ; sa congrégation ne vit sans doute rien

¹ *Journal d'un missionnaire au Texas*, etc., app., p. 471

² *Ibid.*, p. 465.

d'extraordinaire ou d'inconvenant dans cette forme de sollicitude paternelle¹.

Mais si les ministres protestants vivaient au Texas comme ils ont coutume de vivre partout ailleurs, bornant leurs prudentes opérations aux villes principales et évitant avec soin la possibilité la plus éloignée de périls fâcheux ; les missionnaires catholiques leur auraient enseigné, s'ils eussent été capables de comprendre la leçon, ce que peuvent des hommes qui ont tout quitté pour l'amour du Christ. L'abbé Domenech était familiarisé avec des scènes effrayantes. Voyageant de Dhanis à la Leona pour accomplir une de ses missions ordinaires de miséricorde, il rencontra tout à coup les corps de sept Mexicains, percés de flèches, scalpés et mutilés. Les cendres à peine éteintes du feu de leur campement témoignaient combien le massacre avait été récent. Quelques milles au delà de la Leona, car il avait hardiment continué sa route vers les lieux où la charité l'appelait, — il trouva une femme pendue à un arbre, respirant encore quoiqu'elle eût été scalpée ; et à ses pieds trois Mexicains, qu'une bande d'Indiens maraudeurs venait d'égorger. Le missionnaire poursuivit son voyage sain et sauf.

Une autre fois la maison de l'abbé Estany est attaquée par les Comanches. Il se fraye un chemin à travers une grêle de flèches et n'est pas blessé ; mais tout ce qu'il possède, vêtements, livres et vases sacrés, est enlevé ou détruit.

L'abbé Dubuis, qui a bravé cent fois la mort, est surpris à son tour par un parti de sauvages. Privé de tous moyens de fuir, il marcha tranquillement à leur rencontre. « Ne me faites point de mal, dit-il d'une voix calme ; je suis un des capitaines du Grand-Esprit et un des chefs de la prière. » Ils le laissent aller en paix.

Mais la mort n'a pas de terreurs pour de tels hommes ; elle est le passage à la vie éternelle. L'abbé Domenech reçut un jour un message, qui l'appelait en toute hâte auprès du Père Fitzgerald, expirant à Victoria. Il part au galop, saute par dessus une panthère qui se trouve sur son chemin et, enfin, il est au chevet de son ami. « Je lui parlai, mais il ne répondit pas. Je voulus l'embrasser ; ses lèvres étaient glacées. Il venait d'expirer. A vingt-six ans, loin de sa famille, de sa patrie et de ses amis, privé des secours de la religion au moment de quitter ce monde, il avait rendu le dernier soupir. En contemplant cette jeune victime de la charité chrétienne, mon cœur se serra ; je tombai à genoux et hors

¹ Domenech, ch. III, p. 281, second voyage.

d'éta
ami,

Pou
faire d
Imma
d'imm
seurs.
s'établ
limite
de tou
Nous i
devon
trale à

Lors
réal, a
tion d'
garniso
stable
Franç
tachés
passan
bli. S'i
en par
reçut a
écrivai
des dis
milieu
foi et d
tion d'
spécula
étrange
voulu s
étaient
Quant à
son, d'a

¹ Dome

d'état de prier, je pleurai... Malgré la fin si triste de mon pauvre ami, j'enviai son sort; il était mort au milieu de son œuvre¹. »

MISSION DE BROWNSVILLE.

Pour compléter le tableau de la mission du Texas, nous devons faire connaître la partie confiée aux révérends Pères Oblats de Marie Immaculée. Si les premiers missionnaires ont eu à surmonter d'immenses difficultés, elles ne sont pas moindres pour leurs successeurs. Lorsque, en 1849, Mgr Odin sollicita les Pères Oblats de s'établir à Brownsville, à l'embouchure du Rio-Grande, qui sert de limite entre le Mexique et le Texas, il ne prévoyait pas les entraves de tout genre que les nouveaux missionnaires allaient rencontrer. Nous les indiquerons brièvement à l'aide de documents que nous devons à l'obligeance des révérends Pères Oblats de la maison centrale à Paris.

Lorsque les Pères Telmon, Soulerin et Gaudet, partis de Montréal, arrivèrent à Brownsville, cette résidence comptait une population d'environ trois mille âmes, non compris les soldats de la garnison. Jusqu'à cette époque aucun prêtre n'avait eu de demeure stable dans cette ville, composée d'Américains, de Mexicains et de Français, tous fraîchement arrivés; seulement deux chapelains attachés aux troupes des États-Unis y avaient exercé le ministère en passant. Aussi les Pères Oblats ne trouvèrent absolument rien d'établi. S'ils rencontrèrent quelques bonnes âmes qui les accueillirent, en particulier le lieutenant américain Garéché, la majorité les reçut avec froideur et même avec un certain mépris. « Mgr Odin, écrivait en avril 1850 le Père Lebrun, ne s'était pas rendu compte des dispositions de nos gens pour l'établissement de la religion au milieu d'eux. Il n'y en a pas un seul en ville qui ait l'ombre de foi et de vues religieuses; ceux qui ont souscrit pour la construction d'une église en lui demandant des prêtres, l'ont fait par pure spéculation. Comme les Mexicains refusaient leur confiance à des étrangers qui n'avaient chez eux ni prêtres ni autel, ils ont voulu se laver de cette tache et montrer à leurs pratiques qu'ils étaient chrétiens. Ils sont tous francs-maçons; qu'en attendre! Quant à la partie mexicaine, c'est un ramassis d'échappés de prison, d'assassins, de joueurs, d'ivrognes et de prostituées. Un très-

¹ Domenech, ch. vi, p. 176.

petit nombre d'entre eux se tient en dehors de cette catégorie, mais ils ne vont pas plus loin. Ils travaillent le dimanche comme les autres jours. Quelques-uns viennent à la messe, mais je ne puis les amener à l'instruction en espagnol que je fais à leur usage. Cet état de choses me cause d'inexprimables angoisses. Lorsqu'on nous enleva un hangar où nous avions établi notre chapelle, nous nous trouvions absolument sans gîte. La souscription ouverte pour notre entretien ne se paye pas. En quatre mois nous avons eu quatre logements différents et trois églises. Le premier dans un hangar, le deuxième dans la maison même qui servait de chapelle, misérable chambre, auparavant mal habitée; le troisième à la garnison; le quatrième dans une espèce d'appentis appartenant à notre chapelle actuelle. Or, cette chapelle a été autrefois une salle de bal, d'ivrognerie, et le reste... Encore sommes-nous heureux de l'avoir. Le propriétaire, luthérien allemand, nous en a donné l'usage gratuit jusqu'à ce qu'il y ait une église bâtie. Un catholique nous a jetés à la porte, un protestant nous accueille. »

Malgré tant de traverses, les deux Pères Soulerin et Telmon, par leur patience et leur zèle, parvinrent à se concilier et à s'attirer cette population si désorganisée moralement, et arrivèrent, aidés par des contributions volontaires, à élever une chapelle en planches, de quatre-vingts pieds de long sur vingt de large, dont un tiers fut destiné à leur résidence. Dans cette chapelle commença d'une manière régulière le culte religieux, pour aller toujours en progressant, quoique bien lentement dès l'abord. Tout faisait espérer un succès prochain, lorsque les Pères reçurent de leur supérieur l'ordre de se rendre au Canada. Un an après ce départ, grâce aux instances de Mgr Odin auprès du supérieur général, six Pères et un Frère en compagnie de ce digne évêque s'embarquèrent de France pour Galveston, où ils arrivèrent en 1852; quatre mois plus tard, trois Pères et un Frère prenaient la route de Brownsville et reentraient en possession de ce poste délaissé depuis dix-huit mois, pour ne plus l'abandonner. Avec les efforts incessants de Pères, et malgré des entraves de tout genre, trois révolutions, trois épidémies affreuses qui enlevèrent quatre Pères et deux Frères, de longues sécheresses, la guerre actuelle, qui arrête tout commerce, et de plus le blocus du port, une église en brique à trois nefs (82 pieds de long sur 34 de large), dont le public se montre fier, fut bénie et livrée au culte le 12 juin 1859, jour de la Pentecôte.

Bientôt une communauté des religieuses du Verbe-Incarné fut fondée à Brownsville. Amenée de Lyon par Mgr Odin, elle compte actuellement douze religieuses et a déjà opéré un bien

imme
chism
l'indi
semer
Il y
beauc
daient
rempl
Un
deux l
connai
que à
Rio-G
trente
peut d
deux o
enfants
climat,
toute h
vertes
prendre
étendu
petit sa
mission
santé d
me fatig
on préc
rosaire,
on se co
est imp
tiennent
La no
tilla, m
séchée a
semaine
sion où
peur à m
dienne;
foin; le
dedans o
avant au
de ses br

immense. Grâce à leurs écoles, les Pères ont pu établir des catéchismes réguliers, œuvre qui, jusqu'alors, avait échoué à cause de l'indifférence des parents. Les Pères ont aussi préparé un établissement pour les Frères de la Doctrine chrétienne.

Il y a dix ans, quoique la population de Brownsville ne fût pas de beaucoup inférieure, trente ou quarante personnes à peine se rendaient aux offices du dimanche. Aujourd'hui l'église neuve se trouve remplie aux fêtes principales.

Un mot sur le ministère que les Pères ont à exercer au-dehors : deux lettres des révérends Pères Gaudet et Clos nous apprennent à le connaître. Leur juridiction s'étend à l'est jusqu'au golfe du Mexique à douze lieues de Brownsville ; à l'orient, en remontant le Rio-Grande, à vingt-cinq lieues ; au nord-est, dans l'intérieur à trente lieues ; nombre de *ranchos* ou chaumières (cent cinq), où l'on peut dire la messe, sans compter quantité d'autres *ranchos* avec deux ou trois habitations qu'il est bon de visiter, pour baptiser les enfants. Ce genre de mission est des plus pénibles, en raison du climat, des distances et de la pauvreté des gens. « Ils n'ont pour toute habitation que de misérables huttes en branches et recouvertes de boue. Inutile d'ajouter que le missionnaire, s'il veut prendre son repos, doit se contenter, pour lit, de sa couverture étendue par terre, ou d'un cuir de bœuf ; la selle du cheval ou le petit sac contenant la chapelle tient lieu d'oreiller. » « Pour la mission qui m'occupe, écrivait le Père Clos en 1861, il faut une santé de fer ; impossible de vous dire tout ce qu'on endure ; ce qui me fatigue le plus, c'est le manque de sommeil. Pendant le jour, on prêche, on catéchise, on visite les familles. La nuit on récite le rosaire, on prêche encore ; après le rosaire on confesse ; rarement on se couche avant minuit, mieux vaudrait ne pas se coucher, il est impossible de fermer l'œil : nulle garrapas, mousticos, vous tiennent éveillé. »

La nourriture offerte au missionnaire est un pain de maïs, *tortilla*, mêlée de graisse peu ragoûtante, accompagnée de viande séchée au soleil. « Les chiens chez nous n'en voudraient pas. La semaine précédente un de nos Pères est rentré malade d'une mission où sa nourriture avait consisté en viande pourrie. — Le vapeur à notre usage pour franchir les fleuves est d'invention indienne ; tout l'appareil consiste dans un cuir de vache rempli de foin ; le missionnaire se gardant bien de perdre l'équilibre se met dedans ou à califourchon, comme il l'entend, et un Indien le tire en avant au moyen d'une corde attachée à son corps tandis qu'il se sert de ses bras et de ses jambes pour nager... » Le Père oublie ses peines

lorsqu'il peut dire : « J'ai fait faire la première communion à plus de cent quarante hommes de trente, quarante, soixante ans. » Si physiquement parlant ce genre de ministère est très-pénible, il a aussi ses difficultés morales qui demandent une énergie de caractère, une patience, un renoncement à soi-même peu ordinaires. Ces enfants des champs et des bois, les trois quarts d'origine indienne, sont retombés avec le temps dans les habitudes de leurs pères, ou plutôt ne s'en sont jamais bien dépouillés... Rien ne les attachant à un endroit, leur amélioration morale s'obtient très-difficilement.

De nouvelles épreuves attendaient cette mission ; le révérend Père Clos, en date du 8 novembre 1863, les indique.

La première nouvelle de l'approche des fédéraux avait jeté la terreur dans les esprits ; tous les habitants se préparaient à traverser le fleuve qui les sépare du Mexique et à se réfugier à la ville de Matamoras sur l'autre bord, où se trouve aussi une résidence des Pères Oblats. « Seuls au milieu de la débâcle générale, nous restions immobiles, parce que seuls nous étions sans opinion politique. Le lundi soir nous eûmes la visite de l'aide de camp du général confédéré qui commandait la place. — *Restez tranquilles*, nous dit-il, *vous n'avez rien à craindre*, demain nous partons à onze heures. — Mais, lui demanda un Père, n'allez-vous pas brûler la ville en sortant, ainsi que tout le monde le craint ? — *Jamais on ne se portera à une extrémité semblable*. — Comptant sur ces paroles, nous demeurâmes chez nous sans rien enlever de la maison.

« Le mardi, vers une heure de l'après-midi, on sonne la trompette pour réunir les soldats ; c'était le signal du départ. Curieux, nous aussi, de voir passer les troupes, nous montâmes à l'étage supérieur de notre maison, d'où nous pouvions facilement apercevoir le défilé des soldats qui quittaient ce que l'on appelle ici leur garnison. A peine étions-nous placés derrière les persiennes que nous vîmes une épaisse fumée partir en même temps de quelques casernes, bientôt les flammes s'élevèrent ; dans un instant elles se communiquent aux maisons voisines ; de là un incendie épouvantable, suivi rapidement d'une explosion effrayante produite par plusieurs barils de poudre que les soldats avaient laissés à dessein dans une des casernes afin de faire sauter la ville, bâtie sur le sable. Le coup fut si violent qu'il brisa les loquets de nos portes, nos vitres, l'église se fendit, une statue de saint Pierre s'endommagea, et une barre de fer qui fermait l'entrée de la sacristie fut entièrement pliée. La secousse se fit également sentir à Matamoras ; nos Pères eurent aussi les carreaux de leurs fenêtres brisés.

« In
pauvre
taient
nous !
furent
venaien
pas plu
que la
dans les
au milie
Dieu s'e

« Vou
et à l'in
Oblats,
libératri
d'après
sous les
pour rec
grenades
résulter
ganise u
le mond
flamme a
pare de l
nous avo
plus et n
mis à pl
fûmes pl
en bois, r
objets, c'
ce qu'il y
Sacremen
de la cou
direction

« Nous
rieuse ar
le feu à q
un de nos
homme à
autre circ
armes sur
brûlant to

« Inutile de dépeindre les cris de désespoir, la désolation des pauvres habitants qui étaient restés dans Brownsville; ils se portaient en foule à notre maison en criant : *Sauvez-nous ! sauvez-nous !* Dans un instant notre cour, notre maison, notre église furent encombrés d'armoires, de malles, de meubles, etc. Tous venaient chercher un refuge chez les Pères. Cependant, il n'y avait pas plus de sûreté pour nous que pour les autres. Tant il est vrai que la religion seule peut donner du calme et de la tranquillité dans les moments les plus critiques ; nous paraissions impassibles au milieu de la tourmente, répétant sans cesse : *que la volonté de Dieu s'accomplisse.*

« Vous dire comment nous avons échappé à une mort certaine et à l'incendie, est difficile à expliquer. Les enfants de Marie, les Oblats, ont une bonne protection dans leur Mère ; elle a été notre libératrice et notre paratonnerre. Je dis libératrice, parce que, d'après de noirs desseins, nous devions être entièrement ensevelis sous les ruines. Une chambre en maçonnerie avait été préparée pour recevoir vingt-cinq barils de poudre avec des bombes et des grenades. Pour échapper à l'explosion qui devait naturellement en résulter, la troupe avait déjà fui ; alors un général mexicain organise une petite compagnie afin d'arrêter les progrès du feu ; tout le monde se met à l'œuvre. On parvient à se rendre maître de la flamme au moment où elle allait atteindre la chambre fatale ; on s'empare de la poudre et des projectiles ; on jette le tout dans le fleuve. Si nous avons la vie sauve, c'est presque un miracle : une minute de plus et nous étions ensevelis sous les décombres. — Le feu avait été mis à plusieurs endroits de la ville à la fois... Lorsque nous ne fûmes plus séparés de l'incendie que par trois ou quatre maisons en bois, nous nous dîmes : *C'en est fait de notre maison !* Enlever les objets, c'était impossible ! où les porter ? Alors chacun de nous prit ce qu'il y avait de plus précieux : un Père fut chargé du Très-Saint Sacrement, moi des vases sacrés, et ainsi du reste. Placés au milieu de la cour, nous attendions notre sort, mais le vent change de direction et avec lui l'incendie.

« Nous commençons à nous tranquilliser, lorsque la troupe furieuse arrive, tout en fuyant, en face de notre porte, pour mettre le feu à quarante ou cinquante balles de coton qui appartenaient à un de nos voisins. Au moment où ils vont exécuter leur projet, un homme à l'angle de la rue les prie d'épargner le coton. Dans une autre circonstance, pour toute réponse ils auraient déchargé leurs armes sur lui ; cette fois, ils n'en firent rien et passèrent outre, brûlant tout sur leur passage. Des centaines de balles de coton ont

été incendiées dans la ville; le général lui-même donnait l'exemple à ses soldats; seul le coton qui se trouvait à notre porte a été épargné, et avec lui nos bâtisses. Qui donc a préservé la maison et l'église des Pères? C'est notre paratonnerre, c'est Marie Immaculée! Les hommes voulaient nous faire périr; mais que peut la fureur des mortels devant celle qui enchaîne la rage des démons?»

Bientôt, après différentes péripéties, Brownsville tomba entre les mains des fédéraux qui en firent un centre d'opérations; les Pères virent souvent leur église remplie de soldats catholiques de leur armée¹. Matamoras, la ville mexicaine de l'autre côté du fleuve qui avait servi de refuge à Brownsville, dut à son tour avoir recours à sa voisine lorsqu'elle fut devenue, par une suite de révoltes sanglantes, le dernier rempart des bandes de Juarez; rentrée maintenant, grâce aux forces françaises, sous le septre de Maximilien, elle servira de première étape à l'entrée des révérends Pères Oblats dans l'empire du Mexique. En date du 15 décembre 1865, le révérend Père Parisot apprend que, pendant l'occupation fédérale le commerce redevenu florissant, les Pères purent recueillir la somme nécessaire pour achever leur église. « La voûte a été terminée pour le 8 décembre, et le 15, jour de la solennité de l'Immaculée Conception, nous montrâmes à nos gens le fruit de leur générosité... En faisant ma quête, on m'a dit plusieurs fois : *Quand vous viendrez solliciter nos aumônes pour la construction d'un collège, nous vous donnerons avec plus de profusion.* » Attendons avec confiance la fin des épreuves de la mission du Texas; elle donnera un jour des fruits en proportion des fatigues, des peines et des angoisses qui ne lui ont pas manqué².

CALIFORNIE.

L'histoire de la Californie, ce pays qui met si bien en évidence la civilisation du dix-neuvième siècle, a été écrite par Venegas et par d'autres. Nous préférons les récits protestants.

« Le nom de la Californie, remarque M. Berthold Seemann, en 1855, est à jamais uni au dévouement désintéressé des Pères Franciscains³. » Cependant les enfants de saint François ont été

¹ « J'ai vu un grand nombre de soldats américains ôter leurs chapeaux pour saluer les prêtres français qui s'étaient attiré une profonde estime. » *Three Months in the Southern States*, par le colonel Fremantle, des gardes de la Reine, p. 72 (1865).

² *Missions de la Congrégation des missionnaires Oblats de Marie Immaculée*, mars, 1864.

³ *Voyage of H. M. S. Herald*, vol. II, ch. ix, p. 155.

précédé
ainsi : «
ont cou
ments a
tience e
modèles
leçon in
la persé

M. F
pur et
dats de
avec les
prendre
George S
firent per
fornie et
triomphè
second².

Il décr
gneusem
voque de
l'affection
leurs sujet
comme de
jusqu'à l'
sible de r
missionna
sionnaires
gnalant co
plus conv
la vie et l
irritées ou
patience n
Nos missi
Sir Geo
anglais; c
protestants
sur les m

¹ Sir George
² Californ
³ *Ibid.*, ch.

précédés par des hommes dont un autre voyageur protestant parle ainsi : « Les Jésuites, avant d'être supplantés par les Franciscains, ont couvert les rochers stériles de la basse Californie de monuments agricoles, architecturaux et économiques, fruits de leur patience et de leur aptitude; laissant à leurs successeurs de bons modèles et des ouvriers passables, mais leur léguant aussi cette leçon inappréciable : qu'il n'y a rien d'impossible à l'énergie et à la persévérance¹. »

M. Forbes célèbre avec une franche admiration « le mobile pur et désintéressé des Jésuites, » les loue comme « vrais soldats de la croix, » et les fait contraster en termes énergiques avec les « fanatiques illettrés » envoyés par les sectes pour prendre leur place. — M. Forbes rapporte aussi, comme sir George Simpson, « la minutieuse et intéressante campagne qu'ils firent pendant nombre d'années contre les rudes natifs de la Californie et contre leur sol encore plus rude, jusqu'à ce qu'enfin ils triomphèrent des premiers et, autant que cela était possible, du second². »

Il décrit aussi l'œuvre de leurs successeurs, après l'avoir soigneusement observée. « La preuve la meilleure et la moins équivoque de la bonne conduite des Pères Franciscains se trouve dans l'affection et dans le dévouement sans bornes que leur témoignent leurs sujets indiens. Ce n'est pas simplement comme des pères et comme des amis qu'ils les vénèrent, mais avec un sentiment poussé jusqu'à l'adoration. » Puis il s'écrie, comme s'il trouvait impossible de retenir cet aveu : « L'expérience a montré combien les missionnaires catholiques ont infiniment mieux réussi que les missionnaires protestants. » L'enthousiasme même le gagne en signalant ce contraste, et il ajoute : « Il ne peut y avoir ici d'agent plus convenable que le Frère persévérant et bien discipliné, dont la vie et les études ont été dirigées vers ce but; que les passions irritées ou les injures ne peuvent agiter; dont l'humilité et la patience ne sont vaincues par aucune insulte ni par aucun obstacle. *Nos missionnaires ne peuvent entrer en comparaison avec lui*³. »

Sir Georges Simpson est plus circonspect en qualité d'official anglais; cependant il raconte aussi comment les missionnaires protestants abandonnèrent, en désespoir de cause, leurs tentatives sur les natifs de Columbia, parce qu'« ils acquirent bientôt la

¹ Sir George Simpson, *Journeys round the World*, vol. I, ch. vii, p. 334.

² *California*, ch. i, p. 17.

³ *Ibid.*, ch. v, p. 230, 242.

certitude qu'on ne pouvait faire de conversions qu'en les *ache-tant*. » Son ~~pressentiment~~ se montre par ces dernières paroles : « L'Église de Rome réussit particulièrement avec les sauvages ignorants. » Cependant une personne aussi intelligente ne devrait pas admettre que *ceux-ci* fussent les disciples les plus faciles à conquérir, et encore moins les plus faciles à conserver.

« Nous visitâmes les missions, raconte en 1847 le docteur Coulter, en nous arrêtant quelques jours dans chacune d'elles, jouissant de la conversation agréable, spirituelle et bienveillante des Padres, qui formaient une réunion d'hommes, sans exception, fort aimables.... Les Padres exercent maintenant un contrôle complet sur les Indiens des missions¹. »

Le capitaine Becchey avait fait exactement la même observation quelques années auparavant. « Les convertis sont tellement attachés aux Padres, que je leur ai entendu déclarer que s'ils étaient obligés de quitter le pays, ils partiraient avec eux². »

M. Walpole, écrivant deux années après M. Coulter, et avec une faible sympathie pour les catholiques, s'exprime en ces termes : « Les missionnaires catholiques de l'Amérique m'ont toujours paru de beaucoup supérieurs à tous les autres catholiques ; sous leur gouvernement paternel, le rude sauvage cessa ses guerres, se fixa et cultiva le pays en paix, — témoins le Paraguay et la Californie³. »

Ces témoins sont tous des protestants anglais ; écoutons ce que disent les Américains. Le capitaine Benjamin Morrell visite la mission de Saint-Antoine de Padoue, près de Monterey ; voici ce qu'il rapporte : « Les Indiens sont très-industrieux dans leurs travaux, soumis à leurs maîtres et à leurs directeurs, qu'ils considèrent comme leurs pères et leurs protecteurs ; en retour, ceux-ci s'acquittent de leurs devoirs envers les pauvres Indiens, avec beaucoup de sympathie et d'humanité. Ils sont généralement bien vêtus et bien nourris, possèdent des maisons et jouissent d'autant de bien-être qu'ils le désirent. On prend le plus grand soin de tous ceux atteints de quelque maladie, et l'on pourvoit avec attention à leurs besoins⁴. » De tels témoignages sont instructifs, mais ils effleurent seulement la surface et ne mettent pas à découvert les sources cachées d'où découlent toutes ces bénédictions.

Le capitaine Morrell trouve douze cents Indiens chrétiens dans

¹ *Western Coast of South America*, vol. I, ch. xv, p. 154 ; ch. xvi, p. 170.

² *Voyage to the Pacific*, vol. II, ch. I, p. 24.

³ *Four Years in the Pacific*, vol. II, ch. I, p. 25.

⁴ *A Narrative of four Voyages*, ch. vi, p. 208 (1832).

la mission de Sainte-Claire. « Toute personne dont l'esprit est sans prévention, s'écrie-t-il, ne pourra voir les travaux de ces missionnaires catholiques et contempler les heureux résultats de leurs efforts philanthropiques, sans avouer qu'ils sont infatigables dans le bien. Quoique les Mexicains et les Espagnols soient très-indolents et par conséquent très-sâles, les Indiens convertis sont généralement très-industrieux, très-instruits et très-propres¹. »

Selon M. Russell Bartlett, en 1854, dans la mission de Cocopera, dans la Sonora, « l'augmentation du bétail s'éleva, en une seule année, à dix mille têtes ; » dans celle de Saint-Ignace, fondée en 1687, « abandonnée pendant de nombreuses années, les résultats de l'industrie des Jésuites sont *encore* apparents. » « La mission de Saint-Gabriel marquait, à une époque, cinquante mille veaux, fabriquait trois mille barriques de vin, et récoltait cent mille fanegas (deux cent soixante-deux mille boisseaux) de grain par an. Le bois de construction pour un brigantin était abattu, scié et préparé à la mission, puis transporté à San-Pedro, où le navire était lancé. Cinq mille Indiens étaient alors réunis et attachés à la mission. Il paraît qu'ils étaient sobres et industrieux, bien vêtus et bien nourris... Ils formaient une vaste famille dont les Padres étaient les chefs religieux, sociaux et, nous pourrions presque dire, politiques. » Puis faisant remarquer les ruines que d'autres hommes et d'autres principes ont faites parmi eux, ce protestant ajoute : « L'humanité ne peut s'empêcher de désirer que la mission délabrée de Saint-Gabriel soit restaurée, ses murailles relevées, ses maisons sans toit couvertes, et ses salles désertes peuplées de nouveau par ses anciens habitants, industriels, contents et heureux. »

M. Bartlett semble avoir compris, d'après ses relations avec les malheureux survivants de ces tribus, que le pouvoir fécond s'est retiré, et que ses coreligionnaires, incapables de rivaliser, complèteront infailliblement l'œuvre de destruction qu'ils ont commencée. A la grande mission de Los Angeles, citée autrefois dans toute la contrée, « les Indiens n'ont plus aucun moyen d'existence, leurs terres ont toutes été enlevées..... Les Américains ne semblent pas en prendre le moindre souci; leurs efforts, au contraire, paraissent tournés vers leur plus prompt extermination possible! » Dans la mission moderne de San Luis Rey, il s'entretint avec un vieux chef : « Lorsque je m'informai de l'état où se trouvaient les choses au temps où les Pères résidaient dans la mission, le vieillard

¹ A Narrative of four Voyages, p. 212.

poussa un profond soupir. Il dit que sa tribu était très-nombreuse et que tout le monde était heureux à l'époque où les bons Pères étaient là pour les protéger. Qu'ils cultivaient le sol, élevaient d'immenses troupeaux de bétail, apprenaient le métier de forgeron, de charpentier et d'autres..... Il parla en termes très-affectueux du père Peyri, le premier fondateur de la mission, qui y avait résidé pendant trente-deux années. » Maintenant sa tribu était dispersée, « sans asile, sans protection, et dans un véritable état de dénûment. »

Dans un petit nombre de localités, que n'a point envahi le torrent anglo-saxon, les Pères restent encore et voici le résultat de leur présence, attesté par le même témoin officiel : Les Indiens Yaqui de la Sonora, dit-il, sont « honnêtes, fidèles et industriels. Ils sont aussi pêcheurs de perles renommés dans le golfe de Californie. » Ils furent « parmi les premiers convertis des Jésuites. » « Très-belliqueux dans le principe, leur sauvage nature fut complètement domptée, lorsqu'ils eurent été soumis au christianisme, et ils devinrent les hommes les plus dociles et les plus doux du monde. Ils sont maintenant très-nombreux dans la partie méridionale de la Sonora. »

Les Indiens Opaté (qu'il visita aussi), quoique « signalés pour leur bravoure, comme les seuls qui eussent lutté avec succès contre les sauvages Apaches, » « sont toujours restés fidèles à leur religion. Ils ont donné les preuves les moins équivoques de leur attachement à la loi, à l'ordre et à la paix¹. »

Il existe une exception à ces candides témoignages ; on la trouve, comme on pouvait le prévoir, dans les écrits d'un ministre protestant. Le révérend Joseph Tracy informe gravement ses lecteurs, en face des aveux des voyageurs protestants, que les Jésuites et les Franciscains enseignèrent en Californie les « formes de la religion » sans améliorer les intelligences, les mœurs ou les habitudes de vie². » Il n'y a peut-être pas, dans toute la littérature protestante, deux ouvrages à la fois aussi vulgaires et aussi profanes, — aussi remplis de vaines et fausses paroles, de vanteries puériles et de *παιδαγωγία ἀμαθία*, que l'histoire des missions américaines par M. Tracy, et les *Reports of the american board* pour les missions étrangères. »

Nous avons donc encore signalé un de ces pacifiques triom-

¹ *Personal Narrative of Explorations in Texas, New Mexico, California, etc.* vol. I, ch. xix, p. 442-4; vol. II, ch. xxv, p. 52-92.

² *History of American Missions*, p. 107.

phes, riches de bénédictions pour l'humanité, et qui ont obtenu l'admiration même des hommes dont elles ne peuvent corriger les malheureux préjugés, ni éveiller la conscience. Les pauvres Indiens furent plus sages. Ils reconnurent Celui dont de tels ouvriers étaient les ministres, et l'origine de la force qui leur était communiquée pour mener de pareilles vies ou pour remporter de pareilles victoires.

Les missionnaires catholiques ont fait, dans ce pays, tout ce que des hommes, ayant les vertus et la vocation des apôtres, pouvaient accomplir. Ils ont forcé un sol ingrat à donner de riches moissons, ils ont fertilisé avec la rosée des grâces célestes le cœur plus stérile encore du sauvage. Des hommes nouveaux allaient maintenant pénétrer dans ces régions : les Mexicains déchus de leur rang comme catholiques et les protestants qui ne l'avaient jamais possédé. Les uns et les autres ont causé un tort irréparable aux tribus du nord-ouest.

Les Mexicains, affectant de suivre les errements de la politique européenne moderne, dont la maxime principale semble être l'exclusion de toute influence religieuse dans le gouvernement de la société humaine, les autorités civiles résolurent de séculariser toutes les missions. Il en est résulté, comme partout où la même expérience a été tentée, une rechute rapide dans la barbarie dont l'Eglise seule a sauvé le monde, la décadence immédiate de la prospérité matérielle et un énorme accroissement de souffrances. L'histoire aurait dû apprendre aux Mexicains à prévoir ces résultats inévitables¹.

Lorsque l'Angleterre mit la main sur les biens de l'Eglise, patrimoine du pauvre depuis des siècles, elle fit le premier pas vers sa condition sociale actuelle. Les prisons et les workhouses remplacèrent les monastères, et les geôliers supplantèrent les moines. L'Angleterre gagna peu au change. Les nouvelles institutions sont dix fois plus coûteuses et les bénéfices produits en proportion inverse. Une nation entière de pauvres païens, devenue un fardeau pour le pays et une menace pour son avenir, est descendue au niveau des tribus les plus dégradées de l'Afrique et de l'Amérique, et est aussi complètement dépourvue

¹ « Je leur demandai ce qu'ils pensaient de l'abolition des dîmes et de la confiscation des biens de l'Eglise (en Espagne), ils répondirent : Le pauvre paie davantage et le riche paie moins. » (*The Pillars of Hercules*, par David Urquhart, esq., M. P., vol. I, ch. v, p. 77.) — « Le fils de Marie-Thérèse supprima dans ses états cent vingt-quatre monastères et confisqua leurs biens, évalués à plus de deux cent millions de florins, ce qui n'a pas empêché son empire de faire trois fois banqueroute depuis cette époque. » *Les moines d'Occident*, par M. de Montalambert, p. 103 (édit. anglaise).

de religion ou privée de la connaissance de Dieu, que le Sioux, le Caribe ou le Dahoman.

L'histoire des mêmes errements se retrouve en Californie. « En 1853, d'après Möllhausen, le gouvernement du Mexique, jaloux de l'influence du clergé, sécularisa les missions et confisqua leurs propriétés au profit de l'État. » Gomez Farias trama cet acte de félonie, et, comme M. Brantz Mayer le rapporte, ruina, dans une seule province, vingt-quatre missions, habitées par vingt-trois mille Indiens chrétiens. Nous allons donner la statistique de l'opération et de ses résultats. Les spoliateurs ne tardèrent pas à être chassés à leur tour par les Américains; cette race plus énergique ne se contenta pas de détruire les missions, elle travailla à détruire les Indiens. Ils auraient eu honte s'ils n'avaient surpassé un criminel aussi pusillanime que Gomez Farias, content, comme un vil larron, de s'approprier le bien des autres. « Lorsque la Californie fut annexée aux États-Unis, la propriété des missions passa de droit entre les mains du gouvernement d'Amérique; leurs habitations désolées tombèrent rapidement en ruines; les toits se sont écroulés, les écuries sont vides; les jardins et les vergers, naguère florissants, sont aujourd'hui envahis par les plantes sauvages; et d'ici à peu de temps la marée de l'activité commerciale les aura sans doute balayées et en effacera les derniers vestiges¹. »

La fortune de quelques marchands y gagna peut-être, mais aux dépens de toute la population indienne qu'ils sont en train d'exterminer et qui, dans un temps peu éloigné, aura cessé d'être. Déjà, à l'exception d'un petit nombre de missions, où les Franciscains restent encore, mourant de faim, parmi des ruines, mais protégeant l'Indien jusqu'au dernier moment, « ces malheureuses créatures commencent à s'enivrer d'eau-de-vie, » rapporte Möllhausen; « il est impossible, ajoute-t-il, de ne pas désirer le retour de la prospérité dont jouissaient les missions, ou de voir sans regret les toits effondrés et les murs en ruines de leurs demeures dont un misérable recoin sert aujourd'hui d'abri à quelques prêtres catholiques.... Les sacrifices héroïques de missionnaires tels que les Padres Kino, Salvatierra et Ugarte, obtinrent leur récompense; et, jusqu'en 1853, après que trois nouvelles missions eurent été fondées, ils jouirent des fruits de leurs travaux. »

« La spoliation des missions, affirme sir George Simpson, sauf

¹ *Journey from the Mississippi to the Coasts of the Pacific*, ch. xv, p. 331.

² *Home*
³ *Expl*

qu'elle ouvrit la province aux entreprises de tous, *« directement flétri la civilisation dans son germe. »* Les nouvelles « entreprises » furent peu fécondes, ainsi qu'il le reconnaît, en exceptant d'immorales spéculations, source de richesse pour quelques-unes et de ruine pour le plus grand nombre. L'exportation de la laine, des cuirs, des savons, du blé, des bœufs et des vins florissant au temps des missions est presque annihilée par la politique de ses possesseurs actuels. « Les nouveaux propriétaires du sol, assure un Américain, boivent des liqueurs affreuses et mâchent du tabac détestable... *L'énergie de l'égoïsme* a fait des merveilles, mais il faut plus que cela pour créer un état grand, sage et heureux¹. »

EFFETS DE LA SPOLIATION ET DE LA CONQUÊTE AMÉRICAINE.

En 1844, M. Dufлот de Mofras publia son livre sur l'Oregon et les provinces du Mexique nord-ouest. Voici le témoignage de cet impartial écrivain.

Ce fut en 1842 seulement que Santa Anna dépouilla l'évêque de la Californie de tous les fonds ecclésiastiques échappés aux précédentes spoliations, et confia leur administration à un soldat avide et grossier de son espèce. « Vous voyez, disait un alcalde indien à M. de Mofras, à quel excès de misère nous sommes réduits, les Pères sont maintenant impuissants pour nous protéger, et les autorités elles-mêmes nous dépouillent². » Les Indiens ont appris une fois de plus à regarder l'homme blanc comme leur ennemi naturel, M. de Mofras en fait la remarque. Il est devenu dangereux de faire le voyage de la Sonora à la Californie, « depuis la destruction des missions. » Des Pères en petit nombre errent encore sur le théâtre de leurs anciens et heureux travaux; les autres ont été chassés du pays, emportant pour toute richesse l'humble costume de leur Ordre. En 1838, le Père Sarria, au moment de dire la messe, mourut d'épuisement au pied de l'autel, à la mission de San-Soledad, après un apostolat de trente années. Le Père Gutierrez recevait chaque jour une ration insuffisante que lui fournissait un homme, autrefois en état de domesticité, mais devenu aujourd'hui administrateur civil de la mission ! Le Père président, Sanchez, mourut de douleur, à la vue des ravages et des ruines auxquels il ne pouvait remédier.

¹ *Home and Abroad*, par Bayard Taylor, p. 62-64 (1862).

² *Exploration du territoire de l'Oregon*, tome I, ch. vii, p. 345.

La mission de San-Francisco Solano fut fondée, en 1823, par le Père Amoros. Elle prit un développement si rapide qu'à l'époque de sa suppression elle renfermait treize cents Indiens chrétiens, et possédait huit mille bœufs, sept cents chevaux et d'autres propriétés en proportion. Don Mariano Vallejo, le nouvel administrateur civil, s'empara de tout ce qu'il fut possible d'emporter ou de vendre, et fit démolir la maison de la mission pour se bâtir une demeure avec les matériaux ¹.

Cependant quelques-unes des missions existent encore; ni les Mexicains ni les Américains n'ont jusqu'à présent trouvé le temps de les détruire; elles conservent quelque chose de leur ancien aspect. « Nous ne pouvons exprimer la surprise dont le voyageur est frappé, relate M. de Molras, en voyant, dans le voisinage de villages indiens où la terre est cultivée avec un soin extrême, où il existe un système parfait d'irrigation, les *pueblos* des blancs dans un état de profonde misère sous le libre gouvernement de la plupart des soi-disant républiques! » Le salut ordinaire d'un Dominicain ou d'un Franciscain à un Indien est encore « amar à Dios, hijo! » et la réponse, « amar à Dios, Padre! » Les Américains introduiront un autre langage.

Il serait impossible d'indiquer plus brièvement ou d'une manière plus saisissante les résultats historiques de la sécularisation des missions, après leur longue carrière de paix et de prospérité, que ne l'a fait M. de Molras dans son intéressant ouvrage. Les hommes uniquement sensibles aux succès financiers peuvent apprécier la statistique présentée dans le tableau suivant: il n'est rien de si éloquent que les chiffres, dit-on quelquefois; le lecteur réfléchira sérieusement à la leçon qu'ils donnent.

HAUTE CALIFORNIE

SOUS L'ADMINISTRATION RELIGIEUSE, EN 1834.

Indiens chrétiens.	50,650
Bêtes à cornes.	424,000
Chevaux et mulets.	62,000
Moutons.	521,500
Terrains cultivés en céréales.	70,000 hectares.

SOUS L'ADMINISTRATION CIVILE, EN 1842.

Indiens chrétiens.	4,450
Bêtes à cornes.	28,200
Chevaux et mulets.	3,800
Moutons.	51,600
Terrains cultivés en céréales ²	4,000 hectares.

¹ Exploration du territoire de l'Orégon, p. 445.

² *Ibid*, p. 321.

aff
clé
rep
la
qu
dév
ava
dist
tan
chev
moi
des
aux
ce c
indie
rale,
parei
de
saien
point
le suc
tières
les p
entret
jourd
dre éc
Des
désav
Le lieu
M. Sch
ouvrag
que le
nombr
grand
chrétie
sert du
parlant
« penda
étaient

¹ Froeb

Dans le court espace de huit ans, l'administration séculière qui affectait de protester contre l'impuissance de l'administration ecclésiastique, avait non-seulement détruit d'innombrables vies, replongé toute une province dans la barbarie et presque anéanti la religion et la civilisation, mais avait même complètement manqué le but particulier qu'elle déclarait avoir le plus à cœur, — le développement de la prospérité matérielle. Cette administration avait déjà réduit dans ces notables proportions la richesse d'un district. Il restait un quinzième environ des bêtes à cornes existantes sous l'administration religieuse; moins d'un seizième des chevaux et des mulets; un dixième environ des moutons, et moins de la dix-septième partie des terres cultivées produisant des récoltes de céréales. De tels faits ne s'adressent pas seulement aux chrétiens, plutôt affligés par la ruine morale qui accompagna ce changement; mais le marchand et le magistrat civil, quelque indifférents qu'ils soient aux intérêts de la religion et de la morale, apprécieront la politique cruelle et malhabile qui amena de pareils fruits; ils diront avec Möllhausen: « Il est impossible de ne pas désirer le retour de la prospérité dont jouissaient autrefois les missions! » Ces faits, déplorables même au point de vue mondain, se sont partout reproduits. Bien loin vers le sud, dans la plaine où est situé le lac d'Encinillas, sur les frontières du Chihuahua, se trouve une des contrées les plus riches et les plus importantes du monde pour l'élevé du bétail; elle entretenait au temps passé d'innombrables troupeaux; elle est aujourd'hui un désert¹! » C'est l'histoire du Paraguay sur une moindre échelle.

Des écrivains américains, qu'aucun blâme officiel n'a jamais désavoués, semblent cependant se réjouir de cette ruine générale. Le lieutenant Whipple, officier fort honorable des États-Unis, auquel M. Schoolcraft emprunte quelques-uns des matériaux de son grand ouvrage sur les nations indiennes, après avoir observé, en 1849, que les Liguños convertis par les Franciscains sont encore au nombre de huit mille, continue ainsi: « Ils professent le plus grand respect pour l'Église romaine; et fiers de porter un nom chrétien, ils regardent avec mépris leurs voisins, Indiens du désert du Rio-Colorado, les traitant de misérables gentils. » En parlant de la seule mission de San Diego, il avoue aussi que « pendant bien des milles à l'entour, les vallées et les plaines étaient couvertes de bétail et de chevaux appartenant à cette

¹ Froebel, ch. ix, p. 340.

mission ; » toutefois la seule réflexion que lui suggéraient le zèle chrétien des Indiens et l'habile administration de leurs pasteurs, est exprimée par le sot reproche qu'ils étaient « les esclaves des prêtres » et par cette vanterie plus que sotte : « Puisqu'ils étaient délivrés du servage des Franciscains, » ses concitoyens leur enseignaient « leurs devoirs d'hommes et de chrétiens¹. » Nous allons voir ce qu'ils leur ont réellement appris.

Les Américains, que M. Whipple déshonore par une intervention si indiscrète, achèvent leur œuvre de destruction avec une énergie particulière. Voici le récit de leurs procédés : Après avoir ravagé toutes les autres provinces des États-Unis, ils accomplissent rapidement aujourd'hui la même tâche en Californie. Le 15 mars 1860, le journal *le Times* renfermait l'extrait suivant du *San Francisco overland and Ocean mail letter* : « Jamais, comme journalistes, nous n'avons été appelés à montrer un acte de brutalité aussi flagrant et aussi inexcusable que celui qui s'est commis dans la dernière guerre indienne du général Kibbe, — le plan d'un meurtre médité et exécuté avec une férocité lâche et inhumaine. Si la relation de M. George Lount, résident de *Pitt River*, est vraie, le général Kibbe et la bande de lâches coupe-gorges qui l'accompagnait devraient être condamnés par la loi à être pendus pour meurtre ; car c'est un meurtre inexcusable et infâme. Soixante femmes et enfants indiens sans défense, égorgés la nuit dans leur *rancheria* par des bandits armés de race blanche ! Le massacre de Glencoe ne peut présenter son pareil pour l'atrocité. *Ces indiens n'étaient pas hostiles*, n'étaient coupables d'aucun outrage, se trouvaient sur leurs propres terres, dans leurs propres demeures. » Le même témoin raconte ce qui se passa dans la suite.

« Les Indiens ont été expulsés de leurs terrains de chasses par la race blanche. Leurs engins de pêche ont été détruits par le caprice ou par la convenance des blancs. Leurs glands sont épuisés par les porcs de l'homme blanc, réduits au désespoir par les privations et mourant de faim, ces Indiens ont volé les bœufs de l'homme blanc. » Tel fut le prétexte d'une nouvelle attaque. « Lorsque le gouverneur Wellar autorisa W. J. Jarboe à organiser une compagnie pour faire la guerre aux Indiens.... en soixante-dix jours, on leur livra quinze combats. On en tua plus de quatre cents, on fit six cents prisonniers ; les Américains n'eurent que trois hommes blessés et un tué... Avec l'autorisation de la loi, à la faveur

¹ *Historical and statistical information respecting the Indian Tribes of the U. S.* par H. R. Schoolcraft, L. L. D., part. I, p. 100 (1831).

¹ A St

de la nuit, grâce à la garantie de vos armes et à la sûreté de vos embûches, vous avez égorgé de sang-froid plus de quatre cents Indiens endormis, désarmés et inoffensifs. — Les mères et les enfants partagèrent le même sort. De petits êtres encore au berceau eurent la tête écrasée ou fendue. On aura peine à croire que cette horrible scène se passait dans la Californie chrétienne, à quelques journées de marche de la capitale de l'État. » Non-seulement un général appartenant à l'armée des États-Unis et le gouverneur d'une province étaient les acteurs ou les promoteurs de ce crime monstrueux, mais « un compte à payer de près de soixante-dix mille dollars est en ce moment *sous les yeux de la législature*, pour être distribués, en partie, à ces meurtriers en habits rouges ! »

Il y a plus de quarante ans, un membre du clergé protestant d'Amérique, faisant allusion aux premières atrocités commises par ses concitoyens protestants contre la race indienne, s'écriait : « Hélas ! Quel compte notre nation n'aura-t-elle pas à rendre à la barre de la justice distributive ¹ ! » Si cet écrivain avait assez vécu pour entendre le récit des scènes que nous venons de décrire, il aurait reconnu que sa nation avait encore peu fait pour se rendre la justice de Dieu favorable, et que la Californie aurait gagné beaucoup à être laissée, comme autrefois, aux Jésuites, aux Franciscains et aux Dominicains.

Dans une circonstance au moins, nous a-t-on dit, les victimes étaient « amicales et inoffensives. » Les colons catholiques sur les deux rives du Saint-Laurent, aussi bien qu'au Maryland sous lord Baltimore, étaient toujours dans les meilleurs termes avec les indigènes. Penn lui-même, auquel les maximes religieuses de sa société prescrivaient d'éviter la rapine et la guerre, n'éprouva aucune difficulté à faire des traités d'amitié avec les Indiens de son voisinage, quoiqu'il paraisse l'avoir toujours fait pour son propre avantage. Lorsque les protestants les eurent pillés et massacrés, lorsqu'ils eurent payé leurs bons offices par l'ingratitude et d'horribles outrages rappelés plus tard par les Indiens, ces derniers leur jurèrent une inimitié éternelle. Ils devinrent cruels et vindicatifs, parce que l'homme blanc leur en avait donné l'exemple. Si l'Amérique du Nord avait été colonisée par les catholiques seuls, il s'y trouverait aujourd'hui, comme sur le continent méridional, des nations entières de chrétiens indigènes.

Mais c'était la destinée de l'homme rouge de disparaître devant l'Anglo-Saxon. Il pouvait être amical et inoffensif, cela ne pouvait

¹ *A Star in the West*, par Elias Boudinot, L. L. D., ch. viii, p. 255 (1816).

le sauver. « Je n'ai jamais rencontré dans aucun pays, assure M. Gerstaecker parlant des Indiens Wynoot de la Californie, un peuple plus tranquille et plus pacifique. » Et au sujet des tribus de cette région en général, il ajoute : « Ce sont réellement les nations les plus inoffensives du continent américain; les blancs, qui les ont poussées au désespoir, en diront ce que bon leur semblera. » Puis il cite le rapport de M. Wozencraft, agent indien des États-Unis : « Une population étrangère s'est emparée de leurs anciennes demeures, a détruit leurs terres de chasse et leurs pêcheries; elle leur a ravi tous ces moyens de subsistance qu'une Providence bien-faisante avait créés pour leur conservation, ne leur laissant pas même la *possibilité* d'exister. Ces hommes vont jusqu'à leur renier le droit que nous avons accordé aux pauvres et aux convicts, le droit de travailler et de vivre¹. » « Stimulés par la faim et excités par la vengeance, ils ont commencé à empiéter sur les terres des colons², » ne pouvant plus trouver leur subsistance sur les leurs propres. Cependant M. Kirkpatrick disait, en 1848, des Indiens de l'Orégon : « Longtemps avant l'arrivée d'un missionnaire dans ce pays, ces populations étaient aussi honnêtes, aussi bienveillantes et aussi inoffensives qu'aucune autre civilisée ou sauvage que j'aie jamais rencontrées. » M. Townshend fit la même déclaration au sujet des tribus Chinook et Walla-Walla, dont il compare satiriquement « l'honnêteté et la droiture » aussi bien que l'hospitalité cordiale et aimable « avec les habitudes et la conduite de nos communautés chrétiennes³. » Le docteur Rattray parlant, en 1862, de ceux de la Colombie anglaise, s'exprime en ces termes : « Les indigènes sont tranquilles et inoffensifs à un haut degré, à moins qu'ils ne soient provoqués, ou victimes de leur intempérance⁴. »

Un mot, maintenant, sous forme de conclusion, sur les missionnaires protestants. Il ne s'en trouve pas beaucoup ici, M. Gerstaecker nous l'a dit, parce « qu'ils n'ont aucun profit en perspective; » mais il y en a quelques-uns de l'espèce ordinaire. Le même écrivain nous relate qu'il en rencontra deux, de sectes rivales. « Mais comme dans ce siècle-ci, les hommes qui enseignent l'Évangile pour l'amour du Christ sont très-peu nombreux » — parmi ses coreligionnaires, — « les deux pieux personnages avaient cessé depuis longtemps leurs prédications aux païens. Ils ne voulaient absolument rien avoir à faire avec les indigènes. Auraient-ils consenti pour

¹ *Journey round the World*, vol. I, ch. vi, p. 343-7.

² *Colonisation*, par un wesleyen, le Rév. John Beecham, p. 7.

³ *Rocky Mountains*, ch. xi, p. 272.

⁴ *Vancouver Island and British Columbia*, par Alex. Rattray, M. D. R. N., ch. x, p. 172.

¹ Jon
² A V
³ Il e
immédia
cinquant
et de cin
1858.)
⁴ Bart

rien à se nourrir de glands et de jeunes guêpes, à dormir dans les bois humides? Ils ne trouvaient pas pour cela d'encouragement suffisant¹. » Quelques-uns d'entre eux, paraît-il, sont restés; car, en 1857, M. Chandlers fait cette observation: « La liberté religieuse existe, je suppose; il semblait y avoir là, dans la Californie méridionale, une espèce d'Eglise protestante, avec un évêque élu par lui-même, et prétendant avoir reçu quelque révélation directe du ciel². »

Le contraste entre l'histoire de la Californie catholique et celle de la Californie protestante est palpable³. Il serait pourtant impossible de passer sous silence les observations d'un official américain distingué, présidant la commission chargée de fixer les frontières mexicaines; il résume les faits de cette histoire en termes non moins honorables pour lui que pour ceux auxquels s'adresse son franc et généreux éloge. « Que les sectes chrétiennes ergotent tant qu'elles voudront à propos de leurs succès parmi les tribus indiennes, il n'est pas moins incontestable que les Jésuites, durant leur domination, » (il n'oublie sans doute pas les Franciscains), « ont fait plus que toutes les autres communions religieuses. Ils apprirent aux tribus du Mexique et de la Californie la soumission la plus complète et les y conservèrent jusqu'à la suppression de leur Ordre. Par quels moyens purent-ils l'obtenir? Ce ne fut ni par l'épée, ni par des traités, ni par des agents indiens, qui auraient, sans scrupule et sans remords, sacrifié de pauvres créatures pour leur méprisable intérêt. Le christianisme fut enseigné à l'Indien, avec la plupart des arts de la vie civilisée et il apprit à se suffire par son travail. La Société de Jésus fit plus, par ces simples moyens, pour l'amélioration du sort des Indiens, que les États-Unis n'ont fait depuis la prise de possession du pays. Les Jésuites agirent sous l'inspiration de leurs cœurs, par le désir d'améliorer la condition morale et sociale aussi bien que la condition spirituelle de ce peuple, et avec des frais bien inférieurs à ceux exigés par nos agents seuls, sans compter les millions affectés chaque année à des indemnités, à des présents, etc.⁴ »

¹ *Journey round the World*, vol. II, p. 10.

² *A Visit to Salt Lake*, par William Chandless, ch. x, p. 316.

³ Il est à noter que les Pères de la Société de Jésus bannis du Piémont reprirent immédiatement leurs travaux apostoliques de Californie; en 1857, ils avaient déjà cent cinquante élèves dans leur collège de San-Francisco, sous la direction de treize Pères et de cinq professeurs laïques. (*Prospectus of Santa Clara College*, San Francisco, 1858.)

⁴ Bartlett, *Personal Narrative*, vol. II, ch. xxxix, p. 432.

ORÉRON.

Lorsque l'Orégon fut annexé aux États-Unis, les différentes sectes, d'accord avec leur politique accoutumée, s'efforcèrent de prendre les devants, l'une sur l'autre, afin de s'approprier ce champ riche en promesses. Toutefois les premiers missionnaires qui arrivèrent et dont les instructions étaient d'agir parmi les *Têtes-Plates*, refusèrent positivement, après une courte épreuve, de remplir leur mission. M. Townshend, leur compagnon de voyage, découvrit qu'ils s'étaient « rangés sous la bannière des missions, pour la simple satisfaction de voir un pays nouveau et de jouer un rôle dans des aventures extraordinaires¹. » Le motif de leur retraite était caractéristique, « Les moyens de subsistance, nous assurent deux d'entre eux qui ne voient rien de déshonorant dans cet aveu, étaient, à dire vrai, très-problématiques dans une région si reculée et d'un accès si difficile². » Le doute suffit pour les mettre en fuite. Cependant ces messieurs étaient familiers avec certaines paroles de saint Paul, décrivant ainsi la vie d'un vrai missionnaire : « Nous avons faim et soif, nous sommes nus, nous sommes battus et nous n'avons pas de demeure fixe³. » Nous allons rencontrer des missionnaires de l'école de saint Paul, qui restèrent parmi les *Têtes-Plates*, en dépit des « moyens problématiques de subsistance » et qui nous feront connaître le résultat de leur séjour parmi eux.

Une des sectes les plus influentes en Amérique est le corps épiscopal des méthodistes. Voici un compte rendu de leurs actes dans l'Orégon, par un éminent prédicant méthodiste.

« Aucune mission n'a été entreprise par l'Église épiscopale méthodiste avec de plus hautes espérances, et un zèle plus ardent. Personne n'hésitera plus longtemps à reconnaître, pensons-nous, que les résultats ont été bien inférieurs à la moyenne ordinaire des succès obtenus ; ils ont occasionné un pénible désappointement à la Société et à ses souscripteurs. » « Cette mission particulière, ajoute-t-il, entraîna une dépense de *quarante-deux mille dollars en une seule année* ; nous ne serons pas surpris

¹ Townshend, *Rocky Mountains*, vol. I, ch. I, p. 29 (1848).

² *Ten Years in Oregon*, par D. Lee et J. H. Frost, missionnaires, ch. XII, p. 127.

³ I Cor., IV, 11.

d'une prodigalité si effrayante, lorsque nous apprendrons comment elle se composait. « Au bout de six ans, il y avait soixante-huit personnes attachées à cette mission, hommes, femmes et enfants, tous soutenus par la Société! Il est difficile de deviner comment un tel nombre de missionnaires trouva de l'occupation dans un tel champ, d'autant que le noyau principal des Indiens se tint toujours en dehors de leur influence. » Vient ensuite ce curieux récit : « Ils étaient, par le fait, engagés pour la plupart dans des affaires séculières, — occupés à revendiquer de vastes étendues de territoire, à réclamer des *lots de ville*, à exploiter des fermes, à faire le commerce, à se livrer au métier de forgerons, d'éleveurs, de marchands de chevaux, de brocanteurs et de fariniers. Nous ne croyons pas que l'histoire des missions chrétiennes présente un autre spectacle du même genre. » Nous avons vu qu'elle en présente beaucoup de semblables et dans tous les pays. « La mission, continue-t-il, devint odieuse à la population qui augmentait; des dissidences irréconciliables s'élevèrent entre les missionnaires. Elles provoquèrent le départ d'un certain nombre d'individus pour les États-Unis, et dévoilèrent l'état réel de la mission. » Enfin, il avoue que de tous les Indiens qui avaient jamais eu des relations quelconques avec ces hommes, « *il n'en reste plus maintenant un seul* ». »

Un autre écrivain américain nous rend le même compte des opérations de la secte wesleyenne, particulièrement au *Great Dalles* de Colombia. Après avoir raconté un meurtre de la nature la plus atroce, commis par un membre de sa congrégation en présence même du prédicateur entouré de son troupeau nominal, il ajoute : « cet événement n'est qu'un exemple entre mille des atrocités commises journellement par ces hommes que l'on suppose convertis aux préceptes miséricordieux du christianisme... Néanmoins on les a représentés et on les représente encore comme évangélisés à un degré éminent¹. »

Une autre mission wesleyenne fut établie dans le Wallamette. Là, un voyageur protestant anglais trouva une centaine de familles « dont la plus grande partie sans contredit était catholique, formant une congrégation très-régulière, administrée par M. Blanchette, membre aussi estimable qu'actif de l'Église catholique romaine. » Les wesleyens, ajoute-il, se composaient de quatre familles; un ministre, un chirurgien, un maître d'école et un surveillant

¹ *The Works of Stephen Olin*, L. L. D., vol. II, p. 427-8.

² *The Oregon Territory*, par Alex. Simpson, esq., p. 58.

entes sectes,
t de prendre
champ riche
ui arrivèrent
Plates, refu-
remplir leur
e, découvrit
ions, pour la
jouer un rôle
leur retraite
nous assurent
ant dans cet
s une région
uffit pour les
familiers avec
vie d'un vrai
mes nus, nous
fixe⁵. » Nous
aint Paul, qui
oyens problé-
tre le résultat

est le corps
le leurs actes
se épiscopale
e plus ardent.
enons-nous,
me ordinaire
désappointe-
mission par-
arante-deux
s pas surpris

agricole¹, » mais s'ils n'avaient pas de disciples, ils touchaient leur salaire; cet arrangement leur convenait sans doute complètement.

Le révérend C. J. Nicolay, ministre épiscopalien anglais, apprend exactement la même chose des autres sectes de l'Orégon. « On a toujours considéré, dit-il, comme un véritable grief contre les hommes dont la vie est consacrée au service de Dieu, leurs tentations de bénéficier sur les œuvres de dévotion. » Mais ce reproche, remarque-t-il, « paraîtra, de leur propre aveu, devoir rester à la porte des missionnaires américains établis en Orégon. Dans leurs établissements à Okanagan, etc., etc., cette accusation est d'autant plus vraie que leur principale attention est tournée vers l'agriculture; mais dans le Wallamette, ils ne sont plus que des agents politiques et de soi-disant législateurs. » Bientôt, après avoir cité l'assertion du navigateur américain Wilkes, « leurs desseins de missionnaires se sont, pour une large part, fondus en d'autres desseins en rapport plus étroit avec l'aisance et le bien-être; » — « les missionnaires se sont individuellement attribués des terres de l'importance d'un millier d'acres chacun. » Enfin, ce personnage hasarde cette observation timide : « Il semble que les missionnaires catholiques romains contrastent avantageusement avec leurs frères protestants². »

La même dissemblance est ainsi indiquée par un autre voyageur protestant, à la même date et avec plus de force qu'on ne pouvait l'attendre d'un clergyman anglican : « Il y a là en ce moment de trente à quarante pionniers, demi religieux et demi politiques. Si l'on a envoyé un trop grand nombre de missionnaires, c'est avec le simple but de leur assurer de jolies installations à eux et à leurs familles, dans ce paradis de l'Ouest... Plusieurs prêtres français travaillent aussi dans ce désert; ils leur font honte de leurs efforts pour s'arrondir, par l'unité de leurs vues ne visant qu'à faire de la propagande avec un dévouement absolu³. » Les païens font la même observation; mais contrairement aux protestants, ils comprennent la leçon donnée par de tels faits. Ils en concluent que Dieu doit être avec ceux auxquels il confère ses dons. Et ils s'empressent de se mettre en communion avec lui par eux.

¹ *Traits of American Indian Life*, ch. x, p. 174 (1855).

² *The Oregon Territory*, par le Rév. J. C. Nicolay, ch. vii, p. 155, 177, 185, 184 (1846).

³ *The Oregon Territory*, par Alex. Simpson, esq., p. 31 (1846).

Mais, si les récits naïfs de MM. Lee, Frost, Olin, Nicolay, Wilkes et Simpson, révèlent le véritable caractère et les résultats de toutes les missions protestantes dans cette région, nous ne devons pas espérer l'aveu des ministres, tant qu'ils eurent espoir de les cacher. Leurs occupations commerciales et agricoles, leurs affaires de « lots de villes, leurs trafics de marchands de chevaux, de brocanteurs et de fariniers, » étaient trop bien soutenus par l'ample salaire qu'ils en retiraient pour leur permettre de s'abandonner à une candeur imprudente. Ils envoyaient donc exactement dans leur patrie les mêmes rapports périodiques que les missionnaires de même espèce envoyaient de tous les autres pays et que les Sociétés mères attendaient et *réclamaient* comme le seul moyen d'obtenir un nouveau torrent de souscriptions. Leurs commettants voulaient bien leur pardonner quelque chose, même la cupidité qui les avait rendus odieux « à la population en voie d'accroissement, » à la condition de n'y pas ajouter le crime impardonnable d'avouer leurs fautes. C'est ainsi qu'en 1844, ces agents, bien dressés, écrivaient à leur patrie : « Un progrès graduel dans la connaissance du christianisme se fait remarquer. » Ils savaient que c'était faux, et lorsqu'ils n'eurent plus rien à gagner, ils l'avouèrent crûment. « On le reconnaît de toutes parts, nous disent *cette année même* deux d'entre eux qui étaient francs parce qu'ils abandonnaient une œuvre sans avenir, les perspectives présentes, quant à la civilisation et à la conversion des indigènes, sont extrêmement sombres¹. » Mais cela n'empêchait pas les Sociétés des missions de publier des comptes rendus qu'ils *savaient* mensongers, afin de se procurer de nouvelles ressources pour perpétuer les mêmes essais déplorables. Ils avaient cependant acquis la certitude que ces agents n'étaient que de sordides spéculateurs, des commerçants et des marchands de chevaux, qui avaient pris pour un moment le titre de missionnaires. Citons seulement quelques traits de leur inépuisable habileté.

En 1845, peu de mois avant l'aveu complet de leurs agents, — en comparant avec soin les dates, nous apprécions la fidélité des missionnaires, — l'appât offert aux souscripteurs paresseux de la mère patrie était contenu dans cette déclaration rendue publique : « M. Spalding, un des missionnaires de l'Oregon, pensait qu'un nombre considérable d'individus avait éprouvé la grâce rénova-

¹ U. S. American board for foreign Missions, reports, p. 212 (1844).

² Lee et Frost, ch. xxiii, p. 215, 311.

trice de Dieu¹. » M. Spallding ne croyait rien de pareil, ils le savaient très-bien, et avait d'excellentes raisons ; les écrivains américains nous l'apprennent, pour répudier l'opinion qu'on lui prêtait. Il ne dut la vie qu'à l'influence d'un missionnaire catholique : celui-ci, aux risques de sa propre vie, l'empêcha d'être égorgé par la furie homicide de ces sauvages « régénérés. » « Il en fut redevable, nous dit-on, à l'assistance opportune et aux avis du révérend M. Brouillet, de la mission catholique romaine... son ami catholique l'aidant de son petit fonds de provision². » Les Indiens, paraît-il, le poursuivirent pendant deux jours, mais sans succès ; le Père Brouillet avait noblement exposé sa vie en les mettant sur une fausse piste, et ils ne lui pardonnèrent ce tour qu'à cause du respect qu'ils lui portaient. Mais il ne put prévenir le massacre du docteur Whitman et de sa femme par les Indiens Cayoux, et « l'entière destruction de la mission Wai-let-pu » composée de quatorze membres présidés par cet infortuné. Tout ce qu'il put faire fut de soustraire leurs corps à d'autres outrages. M. Paul Kane, hôte du docteur Whitman peu avant ce lamentable événement, rapporte que « le prêtre catholique demanda la permission d'ensevelir les cadavres mutilés, ce qu'il fit, » — M. Kane se méprend, — « avec les rites de sa propre Église. La permission fut accordée d'autant plus promptement que ces Indiens étaient animés de sentiments bienveillants envers les missionnaires catholiques³. » « Ainsi finit la mission parmi les Indiens à l'ouest des montagnes Rocheuses, » relate le révérend docteur Brown⁴. Telle est l'histoire qui nous permet d'apprécier l'influence relative des missionnaires catholiques et protestants, avec les fictions immorales au moyen desquelles les revenus des Sociétés protestantes sont annuellement perçus.

A quatre-vingts milles des *Dalles*, sur les bords de l'Atinam, une autre mission est décrite par un voyageur protestant de Boston, qui avait appris à mépriser ce qu'il appelle « l'Hébraïsme rude et cruel » de ses ancêtres puritains. « Le soleil venait de se coucher lorsque nous arrivâmes en face de la mission située sur le flanc de la colline. Nous nous élançâmes dans la vallée au moment où la lumière du soleil nous abandonnait. Nos Indiens prirent les devants pour offrir leur salut amical aux prêtres. Mais je remarquai

¹ *Reports*, p. 171 (1845).

² *Traits of American Indian Life*, ch. vi, p. 421.

³ *Wanderings of an Artist among the Indians of North America*, ch. xxi, p. 523.

⁴ *Hist. Prop. Christianity*, vol. III, p. 155.

qu'ils mirent leurs chevaux au pas, et s'arrêtèrent bientôt, sans faire de bruit.

« Lorsque je m'approchai, un son de voix pieuses arriva jusqu'à moi, — les vêpres dans ce site solitaire! Trois âmes adoraient Dieu dans l'humble chapelle attenante à la maison. Elle était humble, en effet, — une cellule de terre, — mais on y sentait la présence de la Divinité, autant que dans ces sombres et vieilles cathédrales des pays lointains, où des adorateurs d'une autre race et parlant une autre langue sont appelés par un coucher de soleil plus rapide, à exhiler du cœur les mêmes actions de grâce et la même prière... Jamais dans aucun temple de cette antique foi où la prière a fixé sa demeure depuis des siècles, elle ne m'a semblé si puissante et le culte si près de l'oreille de Dieu, que pendant ces vêpres, dans ce sanctuaire rustique de la vallée solitaire d'Atinam. »

Une amicale bienvenue salua le voyageur protestant, qui résume ses réflexions sur cette église du désert : « Établir là pour la religion le siège de son influence, était faire un choix étrange et peu séduisant. Il fallait toute la puissance de transformation d'un coucher de soleil pour rendre supportable cette scène désolée. La mission était une espèce de hutte en terre appliquée sur une charpente de branches d'arbres. Elle était située auprès du lit pierreux de l'Atinam. » Là habitaient deux Pères de la Société de Jésus, « missionnaires cultivés et intelligents, » qui avaient tout quitté pour travailler parmi les Indiens Yakimah. « Les bons Pères étaient logés avec une simplicité plus que monastique. L'absence de bien-être et souvent les privations étaient l'apanage des missionnaires dans ce désert. Les jours s'écoulaient pour ces pionniers d'une manière tristement monotone. Ils n'avaient pour exercer leur intelligence, que la traduction du vocabulaire yakimah... » Et le voyageur, accoutumé à des missionnaires d'un autre genre s'étonna fort que de tels hommes pussent se résigner à une existence semblable¹.

Mais il y avait beaucoup d'autres missions dans ces régions lointaines, dirigées, comme celle de l'Atinam, par des hommes se préoccupant peu « des moyens de subsistance, » étrangers au commerce du brocantage ou des « lots de ville » et qui ont réussi, après un long et patient labeur, à convertir une foule de ces tribus mêmes, avec lesquelles les agents protestants, ainsi que leurs amis nous l'ont dit, « n'avaient eu rien à faire. » Nous avons vu,

¹ *Adventures among the North-Western Rivers and Forests*, par Th. Winthrop, ch. vi, p. 225, 232 (Boston, 1865).

d'après leur aveu, que ces derniers abandonnèrent promptement les *Têtes-Plates*; voyons comment les missionnaires catholiques se trouvèrent parmi eux.

MONTAGNES ROCHEUSES.

Il y a vingt ans, les Pères de la Compagnie de Jésus pénétrèrent sur les territoires situés à l'ouest des montagnes Rocheuses. Là, des hommes tels que de Smet, Haacken, Dufour et Verhaegen, se sont efforcés d'égaliser le courage et la force d'âme qui furent pendant plus de trois siècles une tradition dans leur Société. Lorsque le Père de Smet, dont le nom est en honneur dans toute la chrétienté, arriva chez les *Têtes-Plates*, ceux-ci avaient déjà acquis une certaine connaissance de la vérité chrétienne; ils la devaient à une bande de *Cherokees* catholiques, expulsés de leurs terres de chasse et auxquels ils avaient offert un refuge. Leur hospitalité devait recevoir sa récompense. « Depuis vingt ans, rapporte le Père de Smet, cédant aux conseils des pauvres *Cherokees* établis parmi eux, ils s'étaient approchés, autant que possible, des articles de notre foi, de notre morale et même de nos pratiques religieuses. Dans le cours de dix années, trois députations eurent le courage de se rendre jusqu'à Saint-Louis, c'est-à-dire de traverser plus de trois mille milles de vallées et de montagnes, infestées par les *Pieds-Noirs* et par d'autres ennemis. Leurs prières finirent par être écoutées au delà de leurs espérances¹. »

Les *Cherokees* chrétiens, jaloux de faire partager à d'autres leurs propres bénédictions, avaient fait tout ce qu'ils pouvaient; c'était à d'autres à compléter leur œuvre. En octobre 1841, le Père de Smet pouvait déjà dire : « Tout ce qui se passe sous nos yeux dans les montagnes Rocheuses nous fortifie dans l'espérance, nourrie depuis longtemps, de voir un nouveau Paraguay florissant à l'ombre de la croix, avec toutes ses merveilles et ses touchants souvenirs... Cette agréable pensée n'est pas un simple rêve, puisqu'au moment où je trace ces lignes, les voix bruyantes de nos charpentiers, et le forgeron dont le marteau retentit sur l'enclume, m'annoncent que nous n'en sommes plus à projeter les fondations de la maison de prière, mais que nous en posons la toiture aujourd'hui même. Les représentants de *vingt-quatre tribus différentes* assistaient à nos instructions; tandis que trois sau-

¹ *Annals*, vol. IV, p. 251

vages
bonne
passio
aura p
ce réc
Le
sur le
mais
termes
d'intré
de mill
genoui
savaie
prié. »
Noirs
leurs b
Les
rier et
plus no
d'après
leur br
Têtes-Pl
leur gé
leurs an
querelle
Chez en
de foi.
religieu
attention
humilité
honneur
Il dit
chefs, as
dant des
institute
événeme
Noël 184
voir, à la
s'approch
père Men
morceaux

¹ *Annals*
n.

vages, de la tribu des *Cœurs-d'Alène*, ayant entendu parler du bonheur des Têtes-Plates, venaient nous supplier d'avoir aussi compassion d'eux. » Malgré ces succès et de plus grands encore, il n'y aura pas de nouveau Paraguay dans l'Orégon, pour une raison que ce récit fera assez connaître.

Le même missionnaire présente des rapports pleins d'intérêt sur les Têtes-Plates convertis : « Jamais ils ne sont agresseurs, mais malheur à qui les provoque injustement. » En d'autres termes, en devenant bons catholiques, ils n'ont pas cessé d'être d'intrépides guerriers. Une fois, ils furent attaqués par une bande de mille *Pieds-Noirs*. L'ennemi fondait déjà sur eux tandis qu'agenouillés ils offraient au Grand-Esprit toutes les prières qu'ils savaient, le chef ayant dit : « Ne nous relevons qu'après avoir bien prié. » Le combat dura cinq jours, jusqu'à ce que les *Pieds-Noirs* se retirèrent, laissant le sol jonché de leurs morts et de leurs blessés.

Les braves Têtes-Plates, dont le chef, « considéré comme guerrier et comme chrétien, pouvait être comparé aux caractères les plus nobles de l'ancienne chevalerie, » sont aussi remarquables, d'après le jugement du Père de Smet, pour leur vertu que pour leur bravoure. « J'ai parlé de la simplicité et du courage des Têtes-Plates ; qu'en dirais-je de plus ? Leur désintéressement, leur générosité et leur rare dévouement pour leurs frères et leurs amis, leur probité et leur moralité sont irréprochables ; les querelles, les injures, les divisions, les inimitiés sont inconnues. Chez eux, toutes ces qualités sont déjà naturalisées par des motifs de foi. Avec quelle exactitude n'assistent-ils pas aux cérémonies religieuses ! Quel recueillement dans la maison de Dieu ! Quelle attention au catéchisme ! Quelle ferveur dans la prière ! Quelle humilité ! surtout lorsqu'ils racontent des actes pouvant leur faire honneur¹. »

Il dit ailleurs : « Nous voyons souvent des vieillards, même des chefs, assis auprès d'un enfant de dix ou douze ans et prêter, pendant des heures, l'attention de l'écolier le plus docile à ces précoces instituteurs qui leur enseignent et leur expliquent les principaux événements de l'Ancien et du Nouveau Testament. » La veille de Noël 1845, « les pères Mengerini et Zertinati eurent le bonheur de voir, à la messe de minuit, presque toute la nation des Têtes-Plates s'approcher de la sainte Table. Douze jeunes musiciens, élèves du père Mengerini, exécutèrent avec une admirable précision divers morceaux des meilleurs compositeurs allemands et italiens. L'his-

¹ *Annals*, vol. IV, p. 555.

toire de cette tribu vous est connue ; sa conversion est certainement bien propre à montrer les richesses inépuisables de la miséricorde divine¹. » Telle fut l'œuvre des missionnaires catholiques dans une tribu abandonnée par les protestants, parce que les « moyens de subsistance étaient, pour le moins, très-douteux. »

Il n'est pas sans importance d'apprendre comment les missionnaires qui avaient triomphé ainsi furent heureux de vivre, pendant les premières années de la mission, au milieu de leur sauvage troupeau. Les « moyens de subsistance » dont Notre-Seigneur enjoignit à ses disciples, et principalement à ceux qui devaient enseigner les autres, « de ne pas se préoccuper, » étaient rares et précaires. Les ministres protestants n'ayant aucun goût pour ce précepte avaient bientôt découvert cette circonstance, et s'étaient enflus vers des contrées plus propices. Le Père de Smet, qui aurait pu vivre avec toutes ses aises dans sa belle patrie, décrit gaiement ce qu'il appelle « un souper, » avec ses chers disciples : il « se composait d'un peu de farine, de quelques racines de *camash*, » espèce d'oignon sauvage, et d'un morceau de graisse de buffle. « Le tout fut jeté dans le chaudron, pour former un ragoût. Une longue perche, car la chaleur nous tenait à distance respectueuse, fut transformée en cuillère qu'il fallut agiter continuellement jusqu'à ce que le contenu ait acquis la consistance convenable. Le mets nous sembla délicieux. Nous n'avions qu'une écuelle pour six convives ; mais la nécessité rend industrieux. En un clin d'œil mes Indiens furent prêts à attaquer le chaudron : deux d'entre eux, pourvus de morceaux d'écorce, deux autres de morceaux de cuir, le cinquième d'une écaille de tortue, plongèrent à diverses reprises dans le chaudron avec l'adresse et la régularité du forgeron battant l'enclume. Il fut bientôt vide. »

Une autre fois, pour varier leurs succulents repas, « des racines sauvages et des *moss-cakes*, aussi durs que de la colle forte desséchée, » fournirent le menu ; on en composa un brouet « qui avait l'apparence et le goût du savon. » Mais assez de ces détails, dont les missionnaires parlent rarement et seulement pour en sourire.

Les Têtes-Plates ne furent pas la seule tribu conquise au christianisme par les Jésuites dans ces lointaines contrées de l'Occident. Lorsqu'ils se trouvèrent réunis au bercail, le Père de Smet partit pour Colombia où, nous dit sir George Simpson, les missionnaires protestants « acquirent bientôt la certitude qu'ils ne

¹ *Annals*, vol. VII, p. 560.

pouvaient faire de conversions *sans les acheter*. » Les Jésuites, comme saint Pierre, n'avaient « ni or ni argent, » mais ils travaillaient, comme lui, « au nom de Jésus de Nazareth. »

« Pendant mon voyage, dont la durée fut de quarante-deux jours, je baptisai cent quatre-vingt-dix personnes, sur lesquelles trente-six avaient atteint un âge très-avancé. J'annonçai la parole de Dieu à plus de deux mille Indiens qui ne tarderont pas, je l'espère, à se ranger sous la bannière de Jésus-Christ. » Puis le Père de Smet raconte un fait relatif à un certain protestant, M. Parkers, appartenant à cette classe d'hommes qui ont fait partout tant de tort aux païens. Ce personnage avait brisé une croix placée sur le tombeau d'un enfant indien, « parce qu'il ne voulait pas laisser dans ce pays un monument d'idolâtrie, élevé en passant *par quelque Cherokee catholique*. » « Pauvre homme, dit le Père de Smet, s'il revenait dans ces montagnes, il entendrait retentir les louanges du saint nom de Jésus sur les bords des rivières et des lacs, dans les prairies aussi bien qu'au sein des forêts; il verrait la Croix plantée sur tous les rivages pendant un espace de trois cents lieues, dominant les plus hautes sommités des Cœurs-d'Alène, et la principale chaîne qui sépare les eaux du Missouri de celle de la Columbia; il la verrait saluée avec respect dans les vallées de Wallamette, de Cowlitz et de la *Racine amère*. Au moment où j'écris, le Père Demers est allé la porter chez les différentes nations de la Calédonie; partout la parole de Celui qui a dit que ce signe glorieux attirerait les hommes à lui, commence à se vérifier en faveur des pauvres brebis errantes depuis tant d'années à travers le vaste continent américain. Il faudrait que ce briseur de croix traversât de nouveau les mêmes lieux, il verrait l'image du Sauveur suspendue au cou de plus de quatre mille Indiens; et le plus jeune enfant à peine initié à la science du catéchisme, lui dirait : Monsieur Parkes, c'est Dieu seul que nous adorons, et non la croix; ne la brisez pas, car elle nous fait souvenir qu'un Dieu est mort pour nous sauver¹. »

Le Père de Smet, qu'il nous faut quitter, a été rejoint depuis cette époque par de nombreux coopérateurs. En 1852, il pouvait déjà dire, en ne parlant que de ses travaux personnels parmi les Indiens à l'ouest des montagnes Rocheuses : « Le nombre total des baptêmes administrés par moi dans les différentes tribus s'élève à quinze cent quatre-vingt-six. » Il avait alors en perspective un ministère encore plus périlleux à remplir. « Ce que l'on me raconte des dispositions des *Pieds-Noirs*, avoue-t-il

¹ *Annals*, vol. IV, p. 537.

dans une de ses lettres, est effrayant... Je place toute ma confiance dans le Seigneur; il peut changer, à son bon plaisir, et adoucir ces cœurs implacables. Mon devoir est de porter l'Évangile aux lieux mêmes où les excursions de ces maraudeurs sont les plus fréquentes. Aucune considération ne peut me détourner de ce projet¹. » Il fut exécuté au moins en partie, apprenons-nous incidemment par le compte rendu suivant d'un journal anglais : « Une intéressante cérémonie nuptiale a récemment eu lieu dans l'Illinois. Les fiancés étaient le major Culbertson, négociant indien, agent de la compagnie américaine des fourrures, et Natowista, *filie du chef des Indiens Pieds-Noirs*... Il y avait peu de jours qu'ils avaient été mariés par le Père Scanden de la Congrégation de Saint-Joseph du Missouri, suivant le rituel de l'Église catholique. On dit que mistress Culbertson est douée de beaucoup de rares qualités naturelles, et a servi quelquefois de très-heureuse médiatrice entre le gouvernement américain et la nation à laquelle elle appartient². »

Les *Potawattomies* sont une autre tribu dont un grand nombre de membres ont accepté l'enseignement des missionnaires catholiques. A la demande de leurs chefs, le Père Verhaegen n'hésita pas à présenter en personne au gouvernement de Washington une pétition qu'ils lui avaient confiée. Soutenu par la généreuse coopération du général Clarke, agent des affaires indiennes dans le district occidental du Mississippi, ce missionnaire commença ses travaux parmi eux, en compagnie du Père Hoecken. Ils avaient péremptoirement repoussé, comme les *Omahas* et beaucoup d'autres tribus, les prédicants protestants qui leur avaient été offerts par le gouvernement. Ils s'étaient aperçus, d'après la remarque du Père de Smet, que la « sollicitude du ministre s'exerçait principalement sur les spéculations commerciales, et que lorsqu'ils avaient réalisé de beaux profits, ils s'en retournaient dans leur pays natal, sous le prétexte qu'il n'y avait rien à faire parmi les sauvages. »

Un an après son arrivée dans le territoire des *Potawattomies*, le Père Hoecken pouvait faire de ces Indiens cette peinture : « Ils sont sincèrement attachés aux pratiques religieuses, respectueux envers les missionnaires, exacts à s'approcher au moins toutes les trois semaines du sacré tribunal et de la sainte table. A peine se passe-t-il un jour sans qu'on en voie se confesser ou com-

¹ *Annals*, vol. VII, p. 582; vol. XIII, p. 519.

² *Weekly Register*, octobre 15, 1859.

munier. Aux fêtes, le nombre de ceux qui reçoivent la sainte communion varie de vingt à trente. » Déjà plus de mille Potawattomies professaient la foi catholique. Le même missionnaire ajoute qu'ils sont « d'une docilité parfaite; le prêtre n'a pas besoin de commander pour être obéi, il lui suffit d'exprimer un désir¹. »

Cependant ces missionnaires étaient plus pauvres; si cela est possible, que les Indiens eux-mêmes. Ils acceptaient de bon cœur leur misérable nourriture, ils partageaient leur demeure; en un mot, ils poussaient l'abnégation jusqu'à embrasser le même genre de vie que les sauvages. « Pour moi, dit le père Hocken, dans une de ses lettres à un membre de la même Société, je n'ai qu'un seul désir, celui de vivre au milieu des Indiens, et de trouver de l'autre côté des montagnes Rocheuses le tombeau où j'attendrai le jour de la résurrection dernière. »

Malgré son désir de se montrer charitable envers des hommes qui avaient abandonné par dégoût l'œuvre à laquelle il dévoua sa vie, le même missionnaire apostolique raconte leur réception au milieu des Indiens, en ces termes : « Les ministres protestants ont cherché à faire des prosélytes au milieu de ces sauvages, mais leurs efforts n'ont pas été couronnés de succès. Au lieu de les écouter, on les interroge, et on les soumet à un sévère examen. Où est votre femme ? demandait un Indien à l'un d'eux ; un geste fut la seule réponse du ministre, qui indiqua du doigt sa résidence où se trouvait sa femme. Sans doute, poursuivit le sauvage, votre vêtement est une robe noire ? — Non, répliqua le ministre, je n'en porte pas. — Dites-vous la messe ? — Oh ! jamais, répondit le ministre avec vivacité. — Portez-vous la tonsure ? — Non. Eh bien, s'écrièrent-ils tous ensemble, vous pouvez retourner d'où vous venez. »

Les dispositions des *Winnebagoes* sont les mêmes. Le Père Cretin rapporte qu'ils ont, à différentes reprises, adressé des pétitions au gouvernement pour obtenir des prêtres catholiques ; mais que toujours on répondit à leurs demandes par l'envoi de ministres protestants. En 1845, au milieu des négociations qui précédèrent le traité conclu entre cette tribu et les États-Unis, on tint une assemblée solennelle, et le gouverneur du Wisconsin exposa les conditions qu'il était chargé de leur offrir. Leur territoire comprenait deux millions trois cent mille acres d'excellente terre,

¹ Un voyageur anglais, qui visitait dernièrement un grand village potawattomie, à plusieurs journées de marche au delà du Missouri, trouva « qu'ils étaient tous instruits dans la foi catholique romaine. » *The English Sportsman in the Western Prairies*, par l'honorable Grantley F. Berkeley, ch. xix, p. 520 (1861).

arrosées par six rivières considérables. On les priaît (la prière équivalait à un ordre) d'abandonner ce magnifique pays moyennant une indemnité qu'ils ne voulaient pas accepter, et qu'ils n'osaient refuser. Après un jour de délibération, les Indiens revinrent trouver le gouverneur pour répondre aux propositions qu'il leur avait faites. Un vieux chef, nommé Wakoo, l'orateur le plus renommé de la tribu, se leva pour parler au nom de sa nation. Un grand crucifix brillait sur sa poitrine. Voici quelques passages de son discours :

« Si je parle seul en ce jour, gardez-vous de croire que je sois
 « le seul capable d'exprimer les sentiments de ma tribu. Tous les
 « chefs ici présents sauraient faire connaître leurs pensées, mais
 « habitué depuis ma jeunesse à parler dans les conseils de ma
 « nation, j'ai été choisi, comme le plus âgé, pour prendre, au nom
 « de tous mes frères, la défense de nos intérêts communs. Tu
 « viens de la part de notre grand père (le président) nous de-
 « mander la cession de notre territoire. Mais peut-il avoir oublié
 « les magnifiques promesses qu'il m'a faites à Washington en deux
 « occasions différentes ? Je me les rappelle comme si je les avais
 « reçues aujourd'hui... Comptez sur moi, me dit notre grand père,
 « je vous défendrai toujours ; vous serez mes enfants. Si l'on vou-
 « lait vous causer quelque préjudice, adressez-vous toujours à moi.
 « Vos sujets de plainte cesseront aussitôt que j'en aurai connais-
 « sance, et ma protection ne vous fera point défaut. Et moi, enfant
 « de la nature, qui n'ai qu'une langue, je croyais à la sincérité de
 « ces promesses. Cependant, malgré toutes nos représentations,
 « on a arrangé nos affaires, sans même nous consulter. On a ren-
 « voyé les agents que nous aimions pour nous en donner d'autres,
 « sans demande notre avis. Nous avons adressé des pétitions
 « auxquelles on n'a eu nul égard. On nous avait promis de ne
 « jamais nous déposséder des terres que nous occupions, et voilà
 « que l'on veut déjà nous envoyer je ne sais où. Mon frère, tu es
 « notre ami : dis à notre grand père que ses enfants demandent à
 « faire ici une halte plus longue, avant d'entrer dans le chemin
 « d'un nouvel exil. *L'arbre qui est sans cesse transplanté doit
 « bientôt périr.* »

Ici l'orateur s'interrompt pour faire observer que les accusations portées contre sa tribu n'étaient qu'un prétexte pour se dispenser d'être juste à son égard, et pour pallier la tyrannie dont ils étaient victimes. « Pourquoi donc, s'écria-t-il, nous reprocher des vices que vous avez vous-mêmes encouragés ? Pourquoi venir jusqu'à l'entrée de nos tentes nous séduire avec votre eau de

« feu? » — Puis il continua en ces termes : « Notre grand père
 « nous a dit : Je vous enverrai des hommes qui vous enseigneront
 « à bien vivre. Ces hommes sont venus ; mais quoiqu'ils soient
 « assez bons, *leur voix n'a pas plus d'autorité que la nôtre sur nos*
 « *jeunes gens ; nous voulons des prêtres catholiques*, ils se feront
 « écouter, soyez-en sûrs. Je prends Dieu à témoin que toutes mes
 « paroles sont l'expression fidèle des sentiments de ma nation. »
 Ainsi parla le vieillard, et il se rassit au milieu des applaudisse-
 ments des chefs assemblés.

Nous avons vu à chaque page de ce livre les triomphes
 des missionnaires catholiques, attestés par des témoins protes-
 tants dont la sincérité n'est pas douteuse. Voici comment ils éta-
 blirent encore certains faits du même genre dont les vallées des
 montagnes Rocheuses ont été le théâtre. En 1855, le gouverneur
 Stephens adressa au président des États-Unis un rapport officiel
 sur le territoire confié à son administration. Ce rapport, que le
 président cita dans son message annuel au congrès, renferme
 en ces termes une appréciation des Têtes-Plates : « Ce sont
 les meilleurs Indiens du territoire : braves, honnêtes, dociles, ils
 professent la religion chrétienne, et je suis assuré que leur con-
 duite s'accorde avec les préceptes de l'Évangile. Après avoir décrit
 leur manière de vivre, le gouverneur ajoute qu'ils sont sincères,
 fidèles, et *fortement attachés à leurs convictions religieuses*¹. »

Quant à la tribu des *Pend-d'oreilles*, le gouverneur Stephens
 remarque que la mission a été établie depuis neuf ans au milieu
 de ces Indiens, et que, très-longtemps, les missionnaires durent
 habiter des huttes, et se nourrir de racines. « Ils ont maintenant,
 dit-il, des églises dont tous les ornements sont si remarquables
 qu'on est tenté de croire qu'ils sont d'importation étrangère ; » et
 pourtant, c'est le travail des missionnaires et de leurs néophytes.
 « A l'arrivée des missionnaires, les Indiens étaient pauvres, misé-
 rables et presque nus. Ils avaient coutume d'enterrer tout vivant
 les vieillards et les enfants en bas âge. *Aujourd'hui la tribu appar-*
tient presque tout entière au bercail du Sauveur. Je les ai vus
 réunis pour la prière, et il me semble que sous tous les rapports
 ces sauvages sont dans la voie du véritable progrès. Ces Indiens
 professent une grande vénération pour leurs Pères, les robes noires.
 Ils disent que le départ des missionnaires les ferait mourir de dou-
 leur. » Le gouverneur loue ensuite leur amour pour le travail ; et
 il remarque que les Pères, après avoir mis en culture cent soixante

¹ Citation de l'ouvrage intitulé : *Cinquante nouvelles Lettres du R. P. de Smet*,
 p. 292 et suiv. Paris, 1858.

acres de terrain, « ont abandonné aux Indiens le produit des récoltes : il faut si peu de chose pour les besoins des missionnaires ! » Enfin, après avoir parlé de leur piété et de leur ferveur, le gouverneur termine par cette réflexion, que « la religion a fait cesser l'état d'esclavage dans lequel gémit la femme dans toutes les tribus qui ne sont point encore converties. »

Le même rapport officiel mentionne également les Cœurs-d'Alène, chez lesquels on compte cinq cents chrétiens. Voici ce qui est dit de ces sauvages : « Grâce aux travaux de ces bons Pères, ils ont fait de grands progrès dans l'agriculture. Instruits dans la religion chrétienne ils ont abandonné la polygamie. Leurs mœurs sont devenues pures, et leur conduite édifiante. *L'œuvre accomplie par les missionnaires est réellement prodigieuse.* On trouve chez les Cœurs-d'Alène une magnifique église, à la construction de laquelle on met la dernière main : elle a été bâtie par les Pères, les Frères et les Indiens. »

En dernier lieu, arrivant aux Potawattomies, au milieu desquels le Père Hœcken désirait vivre et mourir, et qui sont la dernière conquête des enfants de saint Ignace, il déclare que « *maintenant on les reconnaît à peine pour des Indiens.* » Telles sont, d'après le témoignage des protestants, les œuvres accomplies par des hommes que Dieu se plait à choisir comme les instruments de sa puissance, et auxquels il accorde en abondance les grâces qui font triompher ses apôtres. Si ces sauvages ont été assez heureux pour trouver dans les Pères de la Compagnie de Jésus des maîtres et des docteurs qui leur ont apporté les avantages de la vie présente avec les promesses de la vie future, leurs filles n'ont pas été moins favorisées du Ciel. Pauvres créatures demi nues, vouées naguère à l'esclavage et à la dégradation, elles sont devenues les élèves des *religieuses du Sacré-Cœur de Jésus*, qui n'ont pas craint de traverser un océan et un continent afin de porter la religion et la civilisation jusque dans les retraites les plus cachées des montagnes Rocheuses, et répandre dans ces obscures vallées la même instruction que les jeunes filles distinguées des autres races reçoivent de leurs mains dans toutes les capitales de l'Europe.

COLOMBIE ANGLAISE.

En 1862, deux officiers anglais dont le protestantisme, d'ailleurs inoffensif, s'étale franchement à chaque page de leurs livres, nous aident à établir pour l'île de Vancouver et pour la Colombie

¹ Four
Mayne, et
² Tru

anglaise le même contraste signalé par des protestants dans les autres provinces de l'Amérique occidentale.

« Les Indiens *Soughies*, sont très-près de Victoria, relate le commandant Mayne : ce voisinage présente de graves inconvénients. Et ce sentiment était si généralement partagé par les autorités anglaises que la législature coloniale a déjà formé plusieurs plans pour les tenir à distance. » Ainsi, éloigner les indigènes, est d'abord l'intention formelle des Anglais, voilà comment ils colonisent !

« Par suite de ses relations fréquentes avec les blancs, continue le même écrivain, cette tribu est devenue la plus dégradée de toute l'île. Ce sont aujourd'hui les plus vicieux et les plus abrutis de tous les Indiens. » Dans ces deux passages il signale à son insu les résultats de la colonisation protestante¹.

« Les *Cowichens* forment une tribu assez belle et assez puissante d'environ quatre mille âmes, lisons-nous dans le même ouvrage. Mais les Indiens *Nanaïmos* dont on parlait autrefois d'une manière si avantageuse, ont considérablement dégénéré depuis que l'établissement fondé par les Européens a pris de l'accroissement. » Aujourd'hui les *Nanaïmos* ont subi une déchéance morale par leur contact avec les protestants. Au contraire la supériorité des *Cowichens*, assure le capitaine Barret Lennard, est due à leur conversion à la foi catholique. « Les missionnaires de l'Église romaine ont longtemps travaillé au milieu des différentes tribus indiennes, et ils paraissent avoir obtenu beaucoup de succès auprès de quelques peuplades, spécialement chez les *Cowichens* qui viennent en grand nombre à la messe dans la petite chapelle de la mission. »

Il ajoute qu'il y a maintenant à Vancouver tout un état-major de missionnaires protestants ; mais malgré l'intérêt qu'il porte à la réussite de leurs projets, il ne dit pas un mot de leurs disciples, il ne nous apprend même pas s'ils en ont².

A l'embouchure de la rivière Harrison, le capitaine Lennard, trouva la tribu des *Skaholets*. Il signale avec une sorte de répugnance que « ces Indiens ont un attachement profond à la foi catholique romaine. » Il avoue qu'ils observent fidèlement le dimanche, qu'ils témoignent beaucoup d'aversion pour toutes sortes de liqueurs enivrantes, et qu'ils sont tout à la fois laborieux et braves ;

¹ *Four Years in British Columbia and Vancouver Island*, par le commandeur R. C. Mayne, ch. II, p. 50 (1862).

² *Travels in British Columbia*, par le capitaine Barrett-Lennard, ch. IV, p. 57 (1862).

ce qui ressort de la peinture qu'il fait lui-même de leurs mœurs¹.

Près du *fort Hope*, il visita les Indiens *Tum-Sioux*, et bien qu'ils n'eussent point alors de missionnaire, il en trouva « un groupe de trente à quarante occupés à faire des génuflexions et des signes de croix dans l'intervalle des chants. — Bien des protestants rendraient compte, sans doute de la même manière, d'un office catholique à Paris ou à Londres. — Je ne sais pas, poursuit-il, si ces pauvres sauvages attachaient quelque signification particulière à toutes les cérémonies qu'ils accomplissaient². » C'était peut-être uniquement pour passer le temps qu'ils s'occupaient à chanter des hymnes, à faire des génuflexions et des signes de croix. Voilà pourtant une manière de se récréer fort peu en usage chez les sauvages. Des témoins protestants de cette sorte ont beaucoup d'autorité. Leur profonde incapacité pour comprendre les choses les plus claires, et le soin qu'ils prennent de travestir les plus simples, ajoutent beaucoup de force à leur témoignage.

Le commandant Mayne qui est moins avare de détails nous fournit ces renseignements : « Tandis que nous étions mouillés dans la baie de Henry, nous assistâmes à l'arrivée d'un certain nombre de missionnaires catholiques romains. Quel empressement, quel enthousiasme parmi les naturels ! Ils étaient en ce moment dispersés pour la pêche, ou pour tout autre occupation. Beaucoup d'entre eux étaient montés à notre bord, ou entouraient notre vaisseau. Mais dès qu'ils virent s'avancer un canot au-dessus duquel flottaient deux grandes bannières, aussitôt l'amour du lucre et la curiosité, passions dominantes des sauvages, firent place à un sentiment plus fort. Un cri soudain s'éleva : *Le prêtre ! le prêtre !* Et les Indiens ramèrent vigoureusement pour aller au-devant des missionnaires. Il y avait deux prêtres dans le canot. C'était leur manière de visiter chaque village sur la côte. Quinze jours après je me trouvais en partie de plaisir dans le détroit de Johnstone, je les rencontrais de nouveau. Par un temps froid et pluvieux, le vent soufflait avec violence ; ils paraissaient très-légèrement vêtus, grelottant au fond de leur canot, tandis que les Indiens ramaient avec peine contre le courant pour atteindre un village avant la nuit ; jamais je ne vis des hommes dans un état aussi pitoyable. Assurément, si les peines d'ici-bas trouvent une ample compensation là haut, ces deux prêtres doivent jouir au ciel d'une immense félicité³. » Nous n'avons pas lieu d'être sur-

¹ Lennard, ch. iv, p. 57.

² *Ibid.*, p. 149.

³ *Ibid.*, ch. xii, p. 175.

pris
nair
Indi
«
trou
navi
dix m
les fl
vage
Vane
nous
Le pr
font le
« A
lique
village
mission
fait tai
manda
devoue
au bon
leurs e
seuls a
jusqu'a
mission
n'était p
Nous
nous av
ration
commen
quelques
parle cet

¹ Lennard
² *Ibid.*, p.
Duncan, mi
clogieux qu
intelligence
leur instrue
ne voyons g
un but égal
de M. Dunc
conclut à
conclut à
sur qu'ils ne

pris de la réflexion de cet officier déclarant que ces missionnaires, « qui connaissent à fond la langue du pays, exercent sur les Indiens une influence considérable. »

« Je me rappelle qu'un dimanche, dans le port Harvey, me trouvant sur le pont, j'aperçus six à huit canots qui entouraient le navire. Tout à coup les sauvages entonnèrent un chant qui dura dix minutes. Ils chantaient en cadence, et leurs voix portées sur les flots tranquilles allaient se perdre au milieu des arbres du rivage : jamais je n'oublierai cette scène, c'étaient des Indiens de Vancouver ! J'ignore quelles étaient les paroles, mais les naturels nous dirent qu'ils les avaient apprises de la bouche des prêtres. Le prêtre catholique n'a pas à se plaindre de la réception que lui font les Indiens¹. »

« A *Esquimalt* les Indiens se rendent à la mission catholique le dimanche matin ; dès huit heures, on peut voir tout le village traverser la rade en canot, et se diriger vers la maison du missionnaire en chantant de toutes leurs forces. » Ce spectacle fait taire un instant les préjugés religieux et nationaux du commandant Mayne ; il continue ainsi : « Il est certain que le dévouement, le zèle et l'énergie avec lesquels les prêtres travaillent au bonheur des sauvages, méritent bien le succès qui couronne leurs efforts. Lorsque je les rencontrais allant de village en village, seuls au milieu des indigènes, dans un canot malpropre, trempés jusqu'aux os, je les comparais involontairement à la plupart des missionnaires des autres sectes, et la comparaison, je vous assure, n'était pas à l'avantage de ces derniers². »

Nous avons vu dans cet ouvrage tant d'exemples de ce genre, nous avons lu tant d'aveux semblables de sympathie et d'admiration involontaire, que ce trait particulier n'a pas besoin de commentaires. Mais nous ne devons pas omettre de donner ici quelques détails qui feront ressortir davantage le contraste dont parle cet officier.

¹ Lemard, ch. xi, p. 274.

² *Ibid.*, p. 275. Le commandant Mayne établit une exception en faveur de M. William Duncan, missionnaire protestant. Il parle de son énergie et de sa persévérance en termes élogieux que la conduite de ce missionnaire semble mériter. M. Duncan a travaillé avec intelligence au bien-être matériel des Indiens, et il s'est efforcé de fonder des écoles pour leur instruction. Mais, d'après le tableau que nous trace le commandant Mayne, nous ne voyons guère dans son œuvre que l'emploi habile de moyens naturels pour atteindre un but également naturel. Nous sommes si éloignés de révoquer en doute les mérites de M. Duncan, que nous serions heureux d'en reconnaître de semblables dans tous ses condiscipulaires. Lorsque l'on trouve des protestants qui, par des motifs surnaturels, consentent à se dévouer sans réserve et sans salaire au service de Dieu, on peut être sûr qu'ils ne tarderont pas à se faire catholiques.

Le commandant Mayne remarque « qu'avant 1857, jamais un missionnaire n'avait traversé les déserts de la Colombie anglaise. Aucune tentative n'avait été faite pour instruire les Indiens. » L'assertion n'est pas tout à fait exacte, comme il paraît l'avoir senti lui-même, puisqu'il ajoute immédiatement : « je dois excepter les efforts des prêtres catholiques romains, » qui n'ont pas attendu la construction des forts, l'établissement du commerce et d'une police militaire. Avant les trappeurs et les chasseurs, ils avaient traversé les fleuves, et parcouru les forêts de la Colombie, sans protection, sans salaire, excepté celui qu'ils reçoivent du Dieu qui récompense en secret. Mais leur œuvre devait être bientôt entravée par des hommes qui ne leur ressemblaient guère. En 1859, onze prédicants de différentes sectes, dont quatre Wesleyens, recevant chacun un salaire annuel très-rémunérateur, étaient entrés dans ce pays. « Mais leur mission, assure le commandant Mayne, comme celle de notre propre Église, a été *plus utile aux blancs qu'aux Indiens*¹. » Un évêque anglican arriva à Esquimalt en 1860, « apportant une Église en fer que l'on envoyait d'Angleterre, mais cet édifice avait coûté si cher, qu'il n'était pas encore payé à mon départ de l'île. » Que fera le fonctionnaire protestant pour les indigènes ? Nous pouvons le prévoir d'après les résultats obtenus par ses collègues d'autres pays. Que fera-t-il à Esquimalt en particulier ? La réponse se trouve dans le fait déjà cité : « à Esquimalt tous les Indiens suivent la mission romaine. »

Nous connaissons les moyens employés par cet évêque anglican. M. Macdonald, qui parle de lui avec toute la chaleur de l'amitié, rapporte, en 1862, les faits suivants : « Quoique le don de vingt-cinq mille livres sterling offert par miss Burdett Coutts, cette estimable chrétienne, soit magnifique, il ne suffit pas encore pour soutenir la mission : le besoin de *plus* d'argent est pressant. » Toutefois les sommes considérables dépensées n'avaient amené aucun résultat relativement aux idolâtres. « Personne n'ignore, continue M. Macdonald, que le Révérend M. Cridge travailla avec zèle, pendant plusieurs années au milieu de ces Indiens, sans ombre de succès. Le Révérend W. Clark, à son tour, échoua et quitta le pays avec sa famille. Un ministre de grand mérite dut également se retirer. Ce sont là des faits également notoires, ajoute-t-il ; aussi, il semble prodigieux que le docteur Hill, évêque anglican, ait pu, à son arrivée dans la colonie, produire sur quelques enfants indiens l'effet dont nous allons parler. » La cita-

¹ Lennard, ch. xu, p. 544.

¹ British
p. 162-69. (1)
² San Fra

tion est tirée d'un rapport officiel du même docteur. « Nous nous mîmes à chanter de tout cœur, et quand nous eûmes fini, nous trouvâmes que nous avions fait sur eux une impression remarquable. *Tous étaient saisis de respect, immobiles et pensifs.* » La fatale nécessité de produire de l'effet, jointe au besoin pressant d'argent, peuvent seuls pousser un homme bien élevé à s'exposer ainsi à la satire de ses amis et de ses coreligionnaires¹.

M. Macdonald, en désaccord sur ce point avec le capitaine Lennard et le commandant Mayne, insinue que les missionnaires catholiques n'ont obtenu que des succès insignifiants. Il ne parle plus comme témoin oculaire, mais simplement par oui-dire. *On dit*, assure-t-il, que le Père Chéroux disait : « Celui qui répand la semence de l'instruction dans le cœur de ces sauvages a choisi un sol stérile. » On attribuerait aussi au Père Lamfrett cette réflexion : « Les Indiens se sont corrompus par leurs relations avec les blancs. » S'il en est ainsi, ce n'est qu'un nouvel exemple d'un fait rencontré dans tous les pays : non-seulement les protestants ne réussissent pas à convertir les idolâtres, mais ils empêchent, par leur présence, les catholiques de porter remède au mal.

Néanmoins nous avons lieu d'espérer que les exemples cités par le capitaine Lennard et le commandant Mayne, malgré leurs préjugés religieux, ne sont pas les seuls, et qu'on peut en trouver d'autres dans la portion plus considérable du pays qu'ils n'ont pas exploré. Le Père Demers, d'après le récit du Père de Smet, le quitta, il y a quelques années, pour prêcher l'Évangile dans ces mêmes provinces. Sa prédication n'a pas été infructueuse. « Le 15 octobre (1861), dit un journal protestant de la Californie, le très-Révérend évêque Demers est parti d'ici (de San Francisco) pour se rendre dans la Colombie anglaise, afin d'assister à une réunion des Indiens de cette colonie. L'évêque est connu de tous ces naturels, et exerce une influence considérable sur ces tribus. Quand la nouvelle de son arrivée parvint au camp, cent Indiens, montés sur quarante canots, vinrent lui faire escorte... Ces Indiens ont une instruction religieuse fort développée. Ce devait être une scène bien imposante et bien solennelle au milieu des déserts du Nord, que cette réunion de quinze cents sauvages occupés à prier et à chanter les louanges du Seigneur². »

Avant de quitter la Colombie britannique, nous devons mentionner les conversions remarquables opérées par les missionnaires

¹ *British Columbia and Vancouver Island*, par Duncan G. F. Macdonald, C. E., ch. v, p. 162-69 (1862).

² *San Francisco Monitor*, cité dans le *Weekly Register*, 4 janvier 1865.

Oblats auxquels cette contrée très-étendue qui touche aux possessions russes a été attribuée par décision pontificale. Entre leurs mains, les sauvages régénérés reproduisent des actes de vertu que les premiers chrétiens offrirent au monde idolâtre. D'immenses difficultés n'effrayent pas ces missionnaires ; les plus grandes leur viendraient de la population blanche, représentée par des trafiquants de whisky. Ces marchands usent de tous les moyens de séduction, et vont même jusqu'à s'irriter de la tempérance des nouveaux chrétiens ; l'un de ces derniers se montra sourd à leurs instances. Le fait mérite d'être cité.

« Au printemps dernier, lisons-nous dans le dernier bulletin des missionnaires Oblats, trois de ces blancs, cantiniers de profession, montés dans une barque, désiraient traverser une baie large et périlleuse pour porter leurs liqueurs sur la rive opposée, dans un camp d'infidèles. Ne connaissant pas bien la direction qu'ils avaient à prendre, ils engagèrent à les accompagner, pour leur servir de guide, un jeune chrétien qui revenait de la pêche. Victor, nom du jeune sauvage, sachant leur coupable dessein, et craignant d'offenser Dieu en coopérant à l'œuvre du démon, les pria de l'excuser et de lui laisser continuer sa route. « Nous te récompenserons » largement, lui dirent-ils ; viens. — Ma mère m'attend à la cabane, » répartit Victor, et je ne voudrais pas, pour tout au monde, lui causer du chagrin par un trop long retard. » Ces blancs, le voyant intraitable, se mirent à l'accabler d'injures grossières mêlées d'affreux blasphèmes. Victor prit la fuite ; mais ils parvinrent à le saisir ; et, le traînant brusquement sur leur barque, ils prirent le large. « Tu viendras pour rien, puisque tu ne veux pas » venir pour notre argent. » En parlant ainsi, ils frappaient de leurs rames la tête du pauvre sauvage qui, sans avoir l'air d'être ému, voyant couler son sang, se refusait toujours à leur indiquer la route. Cependant on avançait ; un vent violent semblait exciter les vagues à engloutir ces impies. Bientôt la tempête sévit, l'éclair fend la nue, le tonnerre gronde, la grêle se précipite, la voile est emportée en lambeaux ; l'embarcation menaçait de sombrer. Nos cantiniers perdent la tête et abandonnent toute direction. Le canot, poussé avec violence, va se briser contre un vieux cotonnier flottant, instrument, semble-t-il, de la vengeance divine ; la cantine et les cantiniers sont engloutis. Notre Victor, se confiant aux vagues, et porté à cheval sur ce même cotonnier, se voit en un instant conduit sur la rive. Témoins de ce spectacle, des blancs et des sauvages qui n'avaient pu être d'aucun secours aux

nauf
« bie
« qu
« fut
« rai

Les
nent
édifi
est é
cite la
à la m
cantiq
langue
enfant
toujou

Dan
sons :
culture
touré à
même
maison
car il e
rent se
chopper
contre
porte,
tinuons

Auss
mainten
veaux o
ce sont

Obeis
bometz,
lombie
sauvage
son exc
d'intérè
mon ar
quatre

* Missio
" The S

naufragés reçurent le bon Victor comme en triomphe. « J'aurais « bien voulu sauver ces infortunés, disait-il au missionnaire lors- « qu'il vint lui raconter l'événement, mais leur perte sous les flots « fut si prompte, que je n'ai pu les voir ni s'enfoncer, ni dispa- « raitre. » — Il se serait vengé en chrétien¹ !

Les sauvages de *Puget-Sound*, autrefois les plus dégradés, donnent surtout des consolations aux missionnaires. « Rien de plus édifiant que la vie de nos nouveaux chrétiens de la Réduction où est établie notre résidence, écrivent-ils. Dans chaque famille on récite la prière du matin en commun ; tous viennent ensuite assister à la messe, pendant laquelle ils disent le rosaire ou chantent des cantiques avec une piété touchante. Le matin il y a école en langue anglaise et le catéchisme en langue sauvage pour les enfants. Le soir, la prière se fait en commun à l'église ; elle est toujours précédée d'une instruction pour tous. »

Dans une autre lettre datée de Saint-Joseph-Esquimalt, nous lisons : « Nos sauvages font des progrès encourageants dans l'agriculture ; chaque famille a son jardin assez bien cultivé et bien entouré à la façon américaine, beaucoup d'entre elles ont doublé et même triplé leurs semences. Plusieurs ont construit de petites maisons à la mode des blancs... L'avenir seul me fait craindre ; car il est malheureusement trop vrai, les blancs qui nous entourent seront toujours pour nos pauvres sauvages des pierres d'achoppement et des principes de destruction. Nous avons à lutter contre des influences opposées qui paralysent notre action. N'importe, nous faisons le bien et, avec la grâce de Dieu, nous continuons notre œuvre. »

Aussi un protestant sincère avait raison de dire : « Il y a maintenant, dans les déserts les plus reculés de l'Orégon, de nouveaux ouvriers dont le succès est garanti par l'histoire du passé ; ce sont les agents de l'Eglise catholique². »

Obéissant à l'ordre qu'il a reçu du révérend Père d'Herbomez, de la même Congrégation, vicaire apostolique de la Colombie et de Vancouver, le Père Grandidier entreprit la visite des sauvages qui habitent le haut de la rivière *Fraser*, et poussa son excursion jusqu'aux mines du *Caribou*. Son récit, plein d'intérêt, nous présente ce passage : « Quelques semaines avant mon arrivée au *Fort-Douglas*, l'évêque anglican avec trois ou quatre ministres, avait tenté une espèce de propagande parmi

¹ *Missions de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée*, mars 1861, p. 94.

² *The Statesmen of America*, par S. Mytton Maury, p. 309.

les sauvages de cette contrée. Je résolus de détruire ce qu'ils avaient fait; je comptai sur la Providence et la grâce de Dieu pour aider un débutant comme moi qui n'avait pas encore livré seul bataille au démon et à ses auxiliaires. Je commençai à jouir du plaisir de coucher à la belle étoile et de manger ce que la main de Dieu me préparait. Quand j'arrivai à *Fort-Douglas*, je vis tout de suite les traces du passage des ministres. Ils avaient dit à ces pauvres sauvages que les prêtres français ne valaient rien, que leur prière n'était pas bonne, etc. D'autre part, je savais que le ministre résidant à Douglas n'avait jamais paru au milieu des sauvages; il avait dit qu'il ne donnerait pas un sou pour voir ces pauvres gens appartenir à sa secte plutôt qu'à une autre. Tout cela devait me servir. » Le missionnaire finit par les ramener, en leur montrant qu'ils devaient croire celui qui conforme ses actes à ses paroles, et qui leur témoigne en tout et partout une véritable affection.

Après une foule d'incidents périlleux et un chemin hérissé de difficultés de tout genre, le Père Grandidier arriva au pays minier appelé le Caribou. Il visita les sauvages blancs qui cherchent l'or; il voulut s'assurer s'il leur restait encore un peu de foi, « hélas, nous dit-il, ils sont pires que les pauvres sauvages que j'avais rencontrés. » Il finit par trouver de bons Irlandais qui voulurent lui offrir un peu de poudre d'or. Les travaux des mines en général sont peu favorables à l'accomplissement des devoirs religieux.

« Obligés de vivre loin du prêtre pendant la plus grande partie de l'année, trouvons-nous dans une lettre de Mgr Faraud vicaire apostolique d'Atthorbaska et de Mackensie, les sauvages chrétiens suppléent comme ils peuvent aux exercices religieux. Réunis dans une tente commune, ils chantent des cantiques, disent le chapelet, puis, s'assoient en grand cercle pour écouter les plus habiles répétant à leur manière les instructions qu'ils ont entendues dans le cours des missions. D'autres fois, ils prennent tour à tour la parole. C'est ce qu'ils appellent faire la messe. »

Partout dans le vicariat de Colombie britannique, les missionnaires sont reçus avec empressement; un grand nombre de sauvages ont embrassé la prière et renoncé à leurs superstitions; la société de tempérance compte plus de quatre mille membres. Les journaux protestants reconnaissent ces succès des missions romaines et l'impuissance des leurs¹.

¹ *Missions de la Congrégation des missionnaires Oblats de Marie Immaculée*, mars 1864.

LE CANADA.

Au Canada comme aux Indes les premiers établissements européens furent fondés par une société de marchands; les uns étaient français catholiques, les autres anglais protestants. Leurs procédés très-différents forment contraste. « Les capitalistes et les directeurs de la compagnie des Indes orientales, observe un écrivain anglais, ne s'inquièrent pas des intérêts religieux dans leurs entreprises. C'était la moindre de leurs pensées. Devenus les maîtres absolus des Indes, ils n'usèrent longtemps de leur pouvoir que pour mettre obstacle à l'instruction et à la conversion des habitants de ce pays. . . . Au contraire, la société française pour le commerce du Canada comprenait l'obligation de pourvoir aux besoins moraux et religieux des peuples chez lesquels elle s'établissait. » Vient alors le tableau des efforts de cette société. Nous allons en considérer les résultats¹.

La compagnie du Canada établie sous les auspices du cardinal de Richelieu, qui interdit l'admission des colons protestants comme préjudiciable aux sauvages, prit l'engagement solennel « d'entretenir des missionnaires pour la conversion des Indiens². » Cette prescription fut fidèlement observée par les catholiques qui comprenaient cette parole de Champlain : « Le salut d'une âme est plus précieux que la conquête d'un empire. »

D'après M. Hawkins, auteur protestant, « le but principal des établissements français dans le Canada était évidemment de propager la religion chrétienne. » Dans ce dessein ils envoyaient des agents que l'Eglise catholique tient toujours à sa disposition pour de pareils travaux. M. Hawkins essaye de les décrire.

« L'histoire du Canada dans les premiers temps abonde en exemples de courage religieux, de zèle, et d'héroïsme. Des femmes jeunes et délicates s'arrachant aux douceurs de la civilisation vont rendre aux malades les services les plus bas, elles apportent à ces sauvages étonnés les secours de la médecine pour le corps, les enseignements de la foi pour leurs âmes. » L'écrivain fait sans doute allusion, à ces anges de consolation qui s'appellent Margue-

¹ J. S. Buckingham, *Canada*, ch. xv, p. 65.

² *Histoire du Canada et de ses missions*, par M. l'abbé Brasseur de Bourbourg, tome I, ch. II, p. 35 (1652).

rite Bourgeois, Marie Barbier, Marguerite le Moine, Marie-Louise Dorval, et à cent autres « célèbres par leur piété, » selon la remarque que faisait au siècle dernier le voyageur suédois Kalin¹. M. Hawkins continue : « Il faut qu'elles aient été soutenues par un profond sentiment du devoir. Otez ce motif, il sera impossible à la nature humaine de se résoudre à tous les sacrifices devant lesquels les *Hospitalières* n'ont pas reculé en s'établissant dans la Nouvelle-France. Sans critiquer ici la tranquillité toute philosophique qui règle la conduite des hommes religieux de notre époque (c'est un protestant qui parle), je doute que le courage avec lequel les missionnaires des deux sexes, dans la Nouvelle-France, enduraient la fatigue et affrontaient le danger, puisse trouver aujourd'hui des imitateurs. On les a vus braver toutes les horreurs d'un climat nouveau, la famine et la mort au milieu des tourments. Soutenus par une force et une patience surhumaines qui ne pouvaient venir que du ciel, ils ont enfin réussi à établir solidement au milieu de ces contrées les autels de leur Dieu et la foi de leur pays². »

Examinons d'abord comment ils furent accueillis par les Indiens du Nord.

« Les Indiens, avant d'être civilisés, remarque M. Hawkins, traitaient les Européens avec une sorte de charité chrétienne. Les efforts des Jésuites pour la conversion et l'instruction des sauvages, la bonté et le dévouement des missionnaires partout où ils parvenaient à s'établir, perpétuèrent ces sentiments d'amitié envers les Français³. »

Lorsque les Ursulines arrivèrent à Québec en 1659, relate M. Bancroft, « elles s'arrêtèrent, en posant le pied sur le rivage, afin de baiser la terre qu'elles adoptaient pour patrie, et qu'elles étaient prêtes, s'il le fallait, à arroser de leur sang. Le gouverneur avec sa petite garnison vint les recevoir sur le bord du fleuve. Les Hurons et les Algonquins réunis dans une commune allégresse, remplissaient les airs de leurs acclamations. Faut-il s'étonner que les indigènes aient été touchés d'un dévouement qui ne se laissait pas effrayer par le triste spectacle de leur pauvreté et de leur misère⁴? »

Un peu plus tard ce même auteur nous dira que les Français ne virent jamais se refroidir la sympathie des Indiens à leur égard, et

¹ *Travels in North America*, Pinkerton, vol. XIII, p. 658.

² *Picture of Quebec with Historical Recollections*, ch. x, p. 177.

³ *Ibid.*, ch. 1, p. 5.

⁴ *History of the United States*, par George Bancroft, vol. II, p. 587; éd. Routledge.

« qu
la p
du M
du d
elles
choi
à tr
lité
qu'il
dom
diens
écriv
satio
aurai
pas le

Les
lande
du m
« Les
dit le
testam
peut
rappor
De
tions
d'ingr
« nour
qu'elle
de la M
nistre
leur p
Pokan
mes, f
accueil
Les
peu de
n'essay

¹ *Génie*
² *School*
³ *Id.*
⁴ *New*
History

« qu'ils reçurent partout *les témoignages du plus vif attachement* de la part des peaux-rouges pendant leur dernier voyage dans la vallée du Mississipi après la conquête anglaise. » Dans les dernières années du dix-huitième siècle, lorsque Chateaubriand visita ces peuplades, elles se souvenaient encore du drapeau de la France ; et « un mouchoir blanc, dit l'illustre voyageur, suffisait pour passer en sûreté à travers les hordes ennemies et pour recevoir partout l'hospitalité¹. » Des relations plus familières avaient donc accru l'affection qu'ils avaient inspirée aux sauvages dès leur arrivée. Un siècle de domination avait rendu les conquérants plus chers encore aux Indiens. On n'attachera jamais trop d'importance à ce fait. Aussi les écrivains impartiaux en ont tiré cette conséquence : si la colonisation de l'Amérique avait été l'œuvre des Français seuls, elle aurait eu pour résultat la conversion des naturels du pays, et non pas leur complète extermination.

Les émissaires protestants venus de l'Angleterre et de la Hollande furent reçus, sinon avec autant de joie et d'enthousiasme, du moins avec une bienveillance sincère. Ils en ont fait l'aveu. « Les Indiens se sont conduits avec nous comme des agneaux, dit le révérend M. Cushman un des premiers missionnaires protestants ; ils se sont montrés si bons, si soumis, si confiants qu'on peut dire que beaucoup de chrétiens ne les valent pas sous ce rapport². »

De toutes les parties des États de l'Est viennent des appréciations semblables. « Les tribus de la Virginie, » qu'on paya ensuite d'ingratitude, et qui étaient réservées à des traitements si cruels, « nourrissent littéralement la colonie établie à Jamestown avec le blé qu'elles avaient récolté dans leurs champs³. » Quant aux peuplades de la Nouvelle-Angleterre, voici ce qu'affirme à leur sujet un ministre anglican : « Les Indiens nous voient venir volontiers dans leur pays pour y fonder des établissements⁴. » A leur arrivée à Pokanoket, où plus tard ils massacrèrent impitoyablement hommes, femmes, et jusqu'aux petits enfants, « les Anglais furent accueillis avec joie, et parfaitement traités⁵. »

Les *Pères pèlerins* eux-mêmes, suivant le nom qu'on leur donne, peu de temps après leur arrivée, parlaient ainsi des naturels qu'ils n'essayèrent pas de convertir : « Nous avons trouvé dans les

¹ *Génie du Christianisme*.

² Schoolcraft, part. I, p. 25.

³ *Id.*, part. II, p. 25.

⁴ *New England's Plantations*, par un ecclésiastique fixé dans le pays, p. 15 (1630).

⁵ *History of the Town of Plymouth*, par James Thacher, M. D., p. 39 (1835).

Indiens des alliés fidèles, pleins d'affection pour nous, et tout disposés à nous faire plaisir¹. »

Dans les Carolines on vit se reproduire les mêmes faits ; et pourtant une pétition publique adressée aux lords propriétaires de cette colonie nous apprend que « les peuplades indiennes voisines de cette province avaient été traitées d'une manière si barbare, qu'elles étaient sur le point de se révolter contre la Grande-Bretagne et de se donner à la France². » Ce pays, plus qu'aucun autre, devenu anglais par les usages, les lois et les traditions, apprit plus tard à détester ses hôtes qui avaient reçu à leur arrivée l'accueil le plus amical, comme le rapporte M. Howison. Dans l'île de Roanoke, « la femme du chef en voyant débarquer les Anglais courut à leur rencontre, les conduisit dans sa demeure, fit sécher leurs habits, leur lava les pieds avec de l'eau chaude, et leur offrit toutes ses provisions de venaison, de poissons et de fruits. Ensuite, lorsque les Anglais, obéissant à un indigne sentiment de défiance, saisirent leurs armes, cette Indienne au noble cœur ordonna aux sauvages qui l'accompagnaient de briser leurs flèches, en témoignage de leurs intentions pacifiques. Aussi dans les lettres qu'ils adressaient en Angleterre, les colons anglais représentaient ces sauvages comme des êtres confiants et bons³. »

D'autres exemples mettront plus tard cette vérité dans tout son jour, en entrant dans le détail des faits. Déjà nous pouvons tirer cette double conclusion : Dans le *Sud*, où les missionnaires catholiques furent accueillis à coups de massues et de flèches, où le sol fut arrosé de leur sang, ils *convertirent tout le continent*. Au *Nord*, les émissaires protestants trouvent dans les Indiens des hôtes pleins de confiance et de simplicité ; ils *font partout un désert*.

Les Anglais et les Hollandais débarquèrent en Amérique à des époques différentes ; mais avec les mêmes idées religieuses. Ils avaient les mêmes vues, les mêmes désirs. Comme leur but était uniquement d'acquérir des terres et d'amasser des richesses, ils commencèrent par gagner les tribus qui *n'étaient pas converties*, et à les exciter, au moyen de liqueurs fortes, à faire la guerre aux tribus *chrétiennes* qui étaient alliées de la France. Un ennemi acharné du catholicisme, Gookin, qui déplorait amèrement le

¹ *The Pilgrim Fathers*, par George B. Cheever, D. D., p. 75.

² *An historical Account of the Protestant Episcopal Church in South Carolina*, par Frederick Dalcho, M. D., p. 85.

³ *History of Virginia*, par Robert R. Howison, ch. 1, p. 55.

suc
que
die
chr
I
une
vag
pou
leur
voy
les
mon
cro
liq
l'aut
L
litig
tants
vous
bu,
inse
four
sauv
ches
disa
perm
indie
fleur
vait
trouv
Répo
guise
valeu
tives

⁴ Go
⁵ Sch
⁶ Br
dans la
⁷ Bar
⁸ He
⁹ An
Indians

succès rapide des missionnaires au milieu des indigènes, avait que « le vice honteux de l'ivrognerie n'était pas connu des Indiens avant l'établissement des Anglais et des autres nations chrétiennes en Amérique¹. » Ce langage était exacte.

Lorsqu'à son arrivée dans le pays, Henrik Hudson fut reçu par une tribu indienne, son premier acte fut d'enivrer tous les sauvages avec du whisky qu'ils burent avec répugnance et seulement pour montrer, par cet acte de politesse, leur confiance envers leurs nouveaux visiteurs². Mgr de Laval, évêque de Québec, prévoyant les désastreux effets que l'intempérance produirait parmi les habitants de l'Amérique du Nord, défendit sous peine de péché mortel, de donner aux Indiens des liqueurs spiritueuses³. M. Bancroft nous apprend que cette défense réussit auprès des catholiques. Mais les Anglais et les Hollandais ne se soumettant pas à l'autorité de l'évêque se riaient de ses censures.

Les indigènes reconnurent bientôt la différence entre la politique de leurs hôtes catholiques et celle de leurs hôtes protestants. « Vous êtes la cause de ce mal, disaient-ils aux Hollandais, vous enivrez nos jeunes hommes avec de l'eau-de-vie. Quand ils ont bu, ils se battent à coups de couteaux, et se comportent en insensés. Le seul moyen d'arrêter ce désordre, est de ne plus fournir de liqueurs fortes aux Indiens⁴. » Quant aux Anglais, les sauvages leur adressèrent, à plusieurs reprises, les mêmes reproches avec plus de vivacité. « Les Anglais sont nos corrupteurs⁵, » disaient-ils souvent. Lorsque leurs chefs demandèrent qu'on ne permit plus aux marchands de porter du rhum dans les villages indiens, les officiers anglais, dont l'ambition se bornait à faire fleurir leur commerce, répondirent avec hauteur « qu'on ne pouvait pas empêcher les marchands d'aller dans les endroits où ils trouveraient un placement facile pour leurs marchandises⁶. » Réponse brutale, dont on ne prenait même pas la peine de déguiser le cynisme, et que les Indiens surent apprécier à sa juste valeur. Lorsque le gouvernement anglais de Boston fit des tentatives auprès des indigènes pour les détacher de la France, il essaya

¹ Gookin's *Historical Collections*, sect. III, p. 7 (1772).

² Schoolcraft, part. I, p. 24.

³ Brasseur de Bourbourg, tome I, ch. vii, p. 14. Voir aussi *Relations des Jésuites dans la Nouvelle-France*, année 1671.

⁴ Bancroft, vol. II, p. 563.

⁵ Henrion, tome II, part II, p. 609.

⁶ *An Inquiry into the Causes of the Alienation of the Delaware and Shawanese Indians from the British interest*, p. 52.

nous, et tout

faits ; et pour-
taires de cette
s voisins de
si barbare,
a Grande-Bre-
d'aucun autre,
ns, apprit plus
vée l'accueil le
e de Roanoke,
courut à leur
cher leurs ha-
ur offrit toutes
uits. Ensuite,
nt de défiance,
r ordonna aux
hes, en témoi-
s lettres qu'ils
résentaient ces

é dans tout son
s pouvons tirer
onnaire catho-
èches, où le sol
ment. Au Nord,
des hôtes pleins
ésert.

mérique à des
religieuses. Ils
e leur but était
s richesses, ils
pas converties,
e la guerre aux
ce. Un ennemi
amèrement le

South Carolina, par

en vain par les offres les plus séduisantes de les déterminer à admettre un ministre protestant; il reçut une épouse bien digne d'être rappelée.

« Votre langage m'étonne, je suis surpris de votre proposition, » dit l'orateur indien. Vous me connaissez depuis plus longtemps que les Français me connaissent; cependant jamais ni vous ni vos ministres ne m'avez parlé de la prière ou du Grand-Esprit. Ils voient mes fourrures et mes peaux de castors, cela leur suffit; ils ne demandent pas autre chose. Lorsque je leur en apporte une quantité considérable je suis leur grand ami: voilà tout¹.

« Mais, naviguant un jour sur mon canot je m'écartai de ma route, et j'arrivai à un village algonquin, près de Québec, où les Robes noires prêchaient. À peine étais-je arrivé qu'une Robe noire vint vers moi. J'étais chargé de pelleteries. La Robe noire ne daigna pas même les regarder. Il me parla du Grand-Esprit, du paradis, de l'enfer, et de la prière qui est le seul chemin pour aller au ciel. Je m'arrêtai longtemps dans ce village pour l'éconter. À la fin, je sentis que j'aimais la prière. Je lui demandai de m'instruire, et de m'accorder le baptême. Je le reçus de ses mains. Ensuite je retournai dans mon pays, et racontai ce qui m'était arrivé. Les Indiens de ma tribu envièrent mon bonheur, et voulurent le partager. Ils se mirent en route pour rencontrer la Robe noire, et lui demander le baptême. Telle fut la conduite des Français à notre égard. Si vous m'aviez parlé de la prière lors de notre première rencontre, j'aurais eu le malheur d'ap-prendre à prier comme vous, car je ne pouvais pas m'apercevoir que votre prière n'était pas bonne. Mais j'ai appris à prier comme les Français. J'aime cette manière de prier, et je ne l'abandonnerais pas jusqu'à la fin du monde. Gardez donc, s'il vous plait, votre argent et votre ministre: je ne vous dis rien d'avantage². »

Le voyageur suédois Kalm semble faire allusion soit à ce discours, soit à un autre du même genre, lorsqu'il dit, au grand déplaisir de son éditeur Pinkerton: « Les Anglais s'inquiètent beaucoup moins que les Français d'une chose de la plus grande

¹ Dans un des premiers voyages des *Pères pèlerins* à l'intérieur du Massachusetts, on remarque chez eux le même esprit de cupidité. « Nous avons pu nous procurer là des peaux, mais en petit nombre: » voilà comment le journal puritain entre en matière. Pour ce qui est de chercher à convertir les sauvages, il n'en est pas même question. (*The Pilgrim Fathers*, par George B. Cheever, D. D., p. 60.)

² *Lettres édifiantes et curieuses*, tome VI, p. 211.

importance. Les hommes qu'ils envoient pour instruire les Indiens ne sont pas à la hauteur de leur mission. » Citons aussi M. Talvi, auteur américain dont le langage contraste avec celui de ses francs et loyaux compatriotes. S'il dit un mot des missionnaires catholiques, c'est pour lancer contre eux une méchante et basse plaisanterie. D'après lui, « les Indiens répondaient aux sollicitations des blancs, c'est-à-dire des Anglais, qui les engageaient à se convertir au christianisme : « Pourquoi, si c'est là une affaire grave « d'où dépend notre salut, ne nous en a-t-on pas dit un mot pendant vingt-six ans ? » Enfin M. Halkett se voit obligé de faire cette remarque : « Les Indiens, sans aucun doute, ont dû regarder les blancs comme une race injuste, fourbe, immorale, comme des hommes qui ne pratiquent pas ce qu'ils prêchent. Nous n'avons pas lieu d'être surpris en voyant, qu'aujourd'hui même, les Indiens n'hésitent pas à exprimer, par l'organe de leurs chefs, leur répugnance à recevoir les instructions des ministres protestants¹. »

APERÇU HISTORIQUE SUR LES MISSIONS AU CANADA.

La première mission chez les Hurons fut commencée en 1615 par Le Caron, appelé par Bancroft « l'humble Franciscain. » « Ce religieux avait pénétré dans les terres des Mohicans, plusieurs années avant que les Frères Pèlerins n'abordassent au cap Cod. En se dirigeant vers le nord, il était arrivé dans le pays de chasse des *Wyandots*. Obligé par ses vœux de mener la vie la plus pauvre, voyageant à pied ou sur un canot d'écorce, il avait toujours marché en avant jusqu'à ce qu'il eut atteint les rivières du lac Huron. » « Aucune raison de commerce, ni l'ambition de son souverain ne portaient la France à établir son autorité jusqu'au cœur même de notre continent, dit l'écrivain distingué que nous venons de citer. Son motif était la religion. Les Français ont entrepris la conquête de l'Amérique moins dans des vues politiques, que pour remplir les vœux les plus chers de l'Eglise qui embrasse tous les membres de la grande famille humaine dans le même amour, sans avoir égard aux différences de races et de couleurs². »

En l'année 1636, quinze Pères de la Compagnie de Jésus en-

¹ Talvi's *History of America*, vol. II, ch. xix.

² *Notes on the North American Indians*, par John Halkett, esq., ch. xiii, p. 505.

³ Bancroft, vol. II, p. 785.

traient au Canada et commençaient leurs travaux célébrés par les historiens américains avec un enthousiasme qui les honore ; lutte étonnante dont les résultats ont été décrits, il y a longtemps, par le Père Bressany, qui lui-même contribua beaucoup au succès de l'entreprise. « A notre arrivée, dit-il dans une relation écrite de cette main cruellement mutilée par les sauvages après des angoisses d'un mois, nous ne trouvâmes pas une seule âme qui eût le bonheur de connaître Dieu ; aujourd'hui, malgré les persécutions, la misère, la famine, la guerre et la peste, il n'y a pas une seule famille où l'on ne compte quelques chrétiens ; quelquefois même elles sont converties tout entières au christianisme. Ce travail de régénération exigea vingt ans d'efforts¹. » On sait que plus tard la nation huronne se fit catholique.

Au mois de juin 1611, les Pères Biart et Masse arrivèrent au Canada. Notons ce fait : le premier Jésuite qui ait versé son sang en Amérique, est tombé sous les coups des Anglais². Les protestants américains ont décrit les travaux de ces premiers missionnaires et de leurs successeurs. Nous allons les entendre.

« Longtemps avant la consécration de Plymouth-Rock, la religion chrétienne était connue des Indiens du Nouveau Mexique. Les montagnes Rocheuses avaient été franchies ; on avait traversé plusieurs fois le Gila et le Colorado qui, de nos jours, attirent tant de cupides aventuriers. Enfin ce large continent qu'un voyageur ne traverse pas en moins d'une année de marche, malgré tous les moyens dont nous disposons, fut parcourue de l'un à l'autre océan, avant que Raleigh, Smith ou les Pères Pèlerins n'eussent touché nos rivages³. »

« Dans l'espace de trente ans, relate le professeur Walters, le désert des Hurons fut visité par soixante missionnaires, la plupart Jésuites. » A l'un d'entre eux, Claude Allouez, est due la découverte du lac Supérieur. Marquette, à qui, d'après M. Bancroft, « les peuples de l'Ouest veulent élever une statue, » « s'embarque sur le Mississipi avec son compagnon, le Père Joliet, et découvre l'embouchure du roi des fleuves, le Missouri. Un troisième missionnaire, continue M. Walters, l'intrépide Ménan, s'établit au cœur même de la redoutable contrée des Mohawks, sur les bords du fleuve qui porte encore ce nom. Les *Onondagas* accueillent

¹ *Missions dans la Nouvelle-France*, par le Rév. P. F. G. Bressany, S. J., p. 109, édit. Martin, 1852.

² Charlevoix, *Histoire de la Nouvelle-France*, tome I, livre III, p. 211 (1744).

³ *Personal Narrative of Explorations in Texas, New Mexico, etc.*, par John Russell Bartlett, membre du gouvernement des États-Unis, vol. I, ch. viii, p. 183 (1854).

lébrés par les honore; lutte longtemps, par au succès de tion écrite de après des an- âme qui ont gré les persé- e, il n'y a pas ens; quelque- istianisme. Ce » On sait que

arrivèrent au ait versé son Anglais². Les premiers mis- entendre.

e-Rock, la reli- o Mexique. Les à traversé plu- attirèrent tant de n voyageur ne malgré tous les l'un à l'autre erins n'eussent

ur Walters, le res, la plupart due la décou- s M. Bancroft, « s'embarque t, et découvre troisième mis- s, s'établit au sur les bords pas accueillent

any, S. J., p. 109.

p. 211 (1744).
par John Russell
p. 185 (1854).

aussi avec joie les missionnaires de la même Compagnie. A leur tour les *Onéidas* et les *Sénecas* prêtent une oreille attentive à la bonne nouvelle de l'Évangile. Lorsque nous considérons les dangers que devaient affronter les missionnaires, et les fatigues qu'ils avaient à endurer, lorsque nous voyons tant de Jésuites sceller de leur sang la vérité des doctrines qu'ils prêchaient, et la sincérité de leur dévouement pour les indomptables enfants des forêts américaines, nous ne sommes plus surpris de l'éloge mérité par leur courage, leur zèle et leur charité surhumaine. » Ensuite, s'élevant au-dessus de la bigoterie maussade et pleine de préjugés qu'on rencontre toujours chez les protestants d'Angleterre, le même auteur ajoute : « Ces faits suffisent pour établir que dans tous les États de l'Union où le catholicisme a pu s'introduire, l'histoire présente une foule de traits d'héroïque détachement, de courage en présence des dangers, et de patience au milieu de l'opposition la plus acharnée. Enfin, combien de triomphes remportés par les missionnaires catholiques sur leurs adversaires qu'ils finissaient par gagner à leur foi¹ ! »

M. Washington Irving ne va pas moins loin dans l'expression de sa généreuse admiration pour la même société d'apôtres. « Il suffit d'avoir entrevu l'histoire de l'Ouest pour savoir avec quel zèle infatigable les missionnaires poursuivaient leur œuvre de conversion au milieu des sauvages. Avant qu'un Virginien n'eût traversé le Blue-Bridge à l'époque où le Connecticut était encore l'extrême frontière de la Nouvelle-Angleterre, plus d'un missionnaire français dont la jeunesse s'était écoulée dans les tièdes vallées du Languedoc, avait exploré les déserts du Wisconsin et fait retentir les hymnes catholiques dans les prairies de l'Illinois. Le prêtre catholique devança les soldats et les marchands. De lac en lac, de rivière en rivière, les Jésuites s'avançaient sans se reposer jamais; et prenant sur ces sauvages un ascendant que les autres missionnaires n'avaient pas au même degré, ils convertissaient à leur foi les belliqueux Miamis, comme les voluptueux Illinois². »

Les ministres protestants, en présence de tant d'héroïsme et de vertu, ont oublié leurs phrases de convention, et déposé toute hostilité sur le tombeau des martyrs; l'émotion les a même gagnés. « Combien est petit le nombre de ceux qui mouraient au milieu du repos! s'écrie le révérend M. Kip après avoir énuméré

¹ Rapp, *Hist. of Rel. Denominations of U. S.*, p. 119-20.

² *Ibid.* — Knickerbocker, juin 1858.

les divers genres de mort qui terminèrent leur carrière; mais ces obstacles purent-ils arrêter les progrès des Jésuites? Non, les fils de Loyola ne voulurent jamais se retirer. La mission qu'ils fondaient dans une tribu ne finissait qu'à l'extinction de la tribu elle-même. Leur vie n'était qu'une longue suite d'actes de dévouement admirables, et d'héroïques sacrifices. Tout en pleurant leurs frères morts ils s'empressaient de venir occuper leurs places, et s'il le fallait, partager leur sort. Tout ce qui est arrivé à ces deux excellents missionnaires, écrivait le Père Petit, après avoir raconté le martyre de ses deux frères, ils l'avaient prévu en se consacrant aux missions indiennes. Si la chair frémissait et tremblait, l'esprit ne défaillait pas. Chacun sentait qu'il était baptisé pour la mort, et que son sang versé à flots dans les grandes forêts de l'Ouest, ferait croître plus de fruits de salut que toute une vie d'effort et de travail. *Ibo et non redibo*: telles furent les paroles prophétiques du Père Jogues quand il partit pour son dernier voyage chez les Mohicans. Lorsque Lallemant fut lié à un poteau, durant les dix-sept heures de son agonie, il consolait et encourageait son frère par ces paroles : Mon frère, disait-il, nous sommes donnés en spectacle au monde, aux anges et aux hommes. Au moment où le Père Marquette allait partir pour se rendre aux sources du Mississipi, les Indiens qui l'avaient connu et qui s'étaient attachés à lui, l'engageaient à abandonner son projet en lui déclarant que les nations lointaines n'épargneraient pas un étranger. Voici quelle fut la réponse calme et sereine du missionnaire : Je serai heureux de donner mon sang pour le salut des âmes¹. »

Ces écrivains loyaux qui applaudissaient ainsi aux dons célestes, et qui parfois rendaient hautement hommage à la fermeté surnaturelle des missionnaires, se bornent à une simple admiration. Ces actes dans lesquels ils voient l'effet de l'enthousiasme ou du tempérament font moins d'impression sur eux que sur le Huron et sur l'Onéida. Ceux-ci du moins savent remonter jusqu'à la source de cet héroïsme, et comprennent que le maître de la vie peut seul former de tels hommes, et leur inspirer de pareilles actions. Ces historiens protestants ne retirent aucun enseignement de ces faits qu'ils racontent, et dont leurs propres annales ne fournissent jamais d'exemple.

Ces témoignages peu suspects ont pour nous du moins un avan-

¹ *The Early Jesuit Missions in North America*, par le Rév. William Ingraham Kip. M. A., préf., p. 8.

ta
th
les
qu
le
pag
po
les
I
lutt
por
rien
nas
Fran
cana
invi
tout
peut
leur
ratta
am
ne tr
chem
En
pour
qui a
« arr
jours
zèle r
Saint
tentes
terre,
à six
dans
le sec
à Qué
guerr
attaqu
rivage
aussi
par en

¹ Ban

tage, celui de nous dispenser de citer les preuves fournies par les catholiques. Il est aussi une conclusion importante à tirer de ces récits : les missionnaires auraient obtenu dans le Nord les mêmes fruits que dans le Sud, s'ils avaient eu la même liberté. Supposons que le Canada et les États-Unis aient appartenu à la France ou à l'Espagne, au lieu d'appartenir à l'Angleterre et à la Hollande, nous pouvons affirmer, l'histoire du Brésil et du Paraguay à la main, que les races indiennes du Nord subsisteraient encore.

Dans ce double champ de bataille apostolique les mêmes soldats luttaient pour la conquête des âmes. « Les différentes traditions portent témoignage de leur mérite, rappelle le plus savant historien des États-Unis. Ils avaient les défauts de la superstition monastique (ces défauts leur étaient communs avec saint Paul et saint François Xavier), mais ils souffraient toutes les horreurs de la vie canadienne au milieu des déserts avec un courage passif vraiment invincible, et une tranquillité intérieure inaltérable. Privés de toutes les douceurs de la vie, loin de ce brillant théâtre où l'on peut se faire un nom, ils étaient morts au monde, et possédaient leur âme dans une paix parfaite. L'histoire de leurs travaux se rattache à l'origine de toutes les villes dont il est parlé dans les annales de l'Amérique française. On ne doublait pas un cap, on ne traversait pas une rivière sans qu'un Jéuite ne montrât le chemin¹. »

En 1641, un canot d'écorce partit de la baie de Pénétangushène pour se rendre au Saut Sainte-Marie à l'invitation des *Chippewas* qui avaient entendu parler des messagers du grand Esprit. Ceux-ci « arrivés à la chute du fleuve après une navigation de dix-sept jours, trouvèrent une réunion de deux mille âmes. Ainsi le zèle religieux des Français portait l'Évangile jusqu'aux rivages de Sainte-Marie, et aux bords du lac Supérieur; ils visitaient déjà les tentes des *Sioux*, cinq années avant que, dans la Nouvelle-Angleterre, Elliot se fût mis en rapport avec la tribu indienne qui habite à six milles du port de Boston ! » Raymbaut et Jogues voyageaient dans les pirogues; le premier fut victime de la rigueur du climat, le second était réservé à un sort plus tragique. Tandis qu'il revenait à Québec par Ottawa et le Saint-Laurent, en compagnie « du grand guerrier Ahasistari » et d'une troupe de Hurons chrétiens, il fut attaqué par une bande de Mohawks. Les Hurons se tinrent sur le rivage pour se cacher dans l'épaisseur de la forêt. « Jogues pouvait aussi s'échapper. Mais il avait avec lui des néophytes qui n'avaient par encore reçu le baptême. Quand vit-on un missionnaire jésuite

¹ Bancroft, vol. II, p. 785.

chercher à sauver sa propre vie, lorsqu'il croit une âme en danger de se perdre? Ahasistari s'était réfugié dans un abri sûr. Mais s'apercevant que Jogues était prisonnier, il revint vers lui en disant : Mon Père, je t'ai juré que je partagerais ton sort, soit à la vie, soit à la mort, je suis ici pour garder mon serment¹. »

Ahasistari fut brûlé vif. Il avait été baptisé, après avoir donné des preuves que sa conversion était sincère. M. Bancroft rapporte qu'après avoir enrôlé sous la bannière de la croix une troupe de convertis, sauvages comme lui, il s'écriait : « Efforçons-nous de faire embrasser la foi de Jésus au monde entier. » Ce noble barbare reçut le martyre avec allégresse ; attaché au poteau il chantait, non ses propres exploits, mais les louanges de Jésus et de Marie. René Goupil novice fut tué d'un coup de tomahawk, tandis qu'il récitait le chapelet avec le Père Jogues. « Les Mohawks craignaient qu'il ne détruisît le village par ses charmes. » Jogues ne devait pas mourir encore. A cause de ses infirmités, on lui permit de circuler au milieu de la tribu ; « il écrivait souvent le nom de Jésus sur l'écorce des arbres, comme pour prendre possession de ces contrées au nom de Dieu. » Les tourments qu'on lui fit endurer furent longs et horribles ; son martyre ne fut couronné qu'au bout de quatre ans. Les sauvages lui arrachèrent les cheveux et les ongles jusqu'à la racine, ils lui coupèrent les doigts, phalange par phalange. Quand ils le voyaient près de rendre le dernier soupir, ils suspendaient les tortures. Jamais sa constance ne se démentit. Enfin il fut relâché, grâce aux Hollandais qui payèrent sa rançon. Il se rendit à Rome pour obtenir une dispense, et pouvoir encore dire la messe avec ses mains mutilées. Le Souverain Pontife répondit en ces termes : « *Indignum esset Christi martyrem Christi non bibere sanguinem.* » Après avoir obtenu la permission qu'il sollicitait, au lieu de goûter le repos exigé par ses souffrances, il se hâta de retourner en Amérique.

Là, il fut pris de nouveau par les Iroquois en 1646, fut encore une fois mis à la torture, et finit par obtenir le 18 octobre la couronne du martyre². Le sauvage qui avait été son bourreau tomba l'année suivante entre les mains des Algonquins et périt au milieu des flammes. Le saint martyr, paraît-il, ne l'abandonna pas à sa dernière heure ; « il mourut chrétien. »

Le 14 juillet 1648, le Père Antoine Daniel travaillait au milieu d'un village huron, lorsqu'il fut à son tour surpris par les Mohawks.

¹ Bancroft, vol. II, p. 701.

² Charlevoix, tome I. Livre VI, p. 590 : « Verissimum patientie et in proximum caritatis portentum. » Tanner, *Vita et Mon. Martyr. Soc. Jesu*, p. 510.

Tandis que ces sauvages égorgeaient son troupeau, il s'avancait calme, intrépide, baptisant les catéchumènes, et donnant l'absolution à ceux qui étaient chrétiens. Après avoir terminé sa tâche, il marcha d'un pas ferme au-devant des Iroquois. « L'étonnement saisit alors les barbares, » M. Bancroft le rappelle en décrivant le dénouement de cette tragédie : « Bientôt ils s'approchent, et font tomber sur sa personne une grêle de flèches. Défiguré, mutilé, couvert de blessures, le missionnaire continuait de parler avec une surprenante énergie. Tantôt il cherchait à inspirer à ses chrétiens la crainte de la colère divine ; puis d'un ton plus doux, mais qui pourtant dominait les vociférations des sauvages, il promettait au nom de Dieu grâce et miséricorde. » A la fin ils l'immolèrent « tandis qu'il avait sur les lèvres le nom du Sauveur Jésus. » La nation entière des Hurons le pleura, quelques-uns assurément, « qu'il apparût deux fois après sa mort, plein de jeunesse et de beauté, et dans tout l'éclat de la gloire éternelle¹. »

Le 16 et le 17 mars 1649, les Pères Jean de Brébeuf et Gabriel Lallemant, tous deux apôtres des Hurons, obtinrent la récompense céleste, mais en passant par une des épreuves les plus effrayantes qu'il soit possible à l'homme d'endurer. Le premier était depuis vingt ans dans la mission, et il avait converti plus de sept mille indiens ; le second, faible et délicat, débutait dans la carrière apostolique. Au milieu de ses papiers on trouva, après sa mort, un écrit dans lequel il se dévouait en ces termes au martyre : « Oh ! mon Jésus, seul objet de mon amour, il faut que votre sang répandu pour les sauvages aussi bien que pour nous, soit appliqué à leur salut d'une manière efficace. C'est pourquoi je désire être le coopérateur de votre grâce, et m'immoler pour vous². »

Ils furent pris tous les deux par les Iroquois, alliés des Anglais et ennemis implacables des Hurons, après une bataille dans laquelle tous les guerriers de cette dernière tribu furent tués ou faits prisonniers. Occupés durant la lutte à baptiser les mourants, et à exhorter les Hurons « à n'avoir que Dieu seul en vue, » ils ne cessèrent d'instruire et de consoler qu'au moment où ils ne virent plus un seul Huron qui eût besoin de leur ministère.

De Brébeuf fut le premier conduit au supplice. Comme il continuait de confesser à haute voix la foi pour laquelle il allait donner sa vie, « les sauvages, ne pouvant le réduire au silence, lui coupèrent la lèvre inférieure ainsi que le nez ; puis ils appliquèrent

¹ Bancroft, vol. II, p. 796.

² Bressany, p. 258.

des torches ardentes sur toutes les parties de son corps, lui brûlèrent les gencives, et enfin, comme il continuait à les instruire, ils lui plongèrent un fer rouge dans la gorge. » Ensuite ils firent avancer son jeune compagnon, le dépouillèrent de ses vêtements, et le couvrirent de bandes d'écorces afin de le rôtir lentement. Alors, à l'aspect de son vénérable ami, il s'écria : « Nous sommes donnés en spectacle au monde, aux anges et aux hommes. » De Brébeuf lui répondait par une inclination de tête, lorsque Lallemant, dont les liens avaient été consumés par le feu, courut à lui, se jeta à ses pieds, et baisa respectueusement ses blessures. Peu d'instants après, de Brébeuf encore vivant, eut le crâne scalpé. Bientôt commença l'agonie de Lallemant. Les sauvages, pour parodier le baptême, lui versèrent de l'huile bouillante sur la tête. Ils lui arrachèrent un œil, et placèrent dans l'orbite devenu vide un charbon ardent. La fumée des bandes d'écorces enflammées lui remplissait la bouche et l'empêchait de parler. Mais, comme la flamme avait de nouveau consumé ses liens, il levait les mains vers le ciel. Enfin, après une agonie prolongée habilement pendant *dix-sept heures*, la victime fut immolée, et la sacrifice fut complet. « Leur vie n'avait été qu'une suite d'actes héroïques, observe M. Bancroft; leur mort fit l'admiration de leurs bourreaux. » L'historien protestant omet une circonstance bien touchante : beaucoup de leurs meurtriers se convertirent plus tard ; leur récit fit connaître dans la suite les détails de ce double martyre¹.

« On demandera peut-être, continue le même auteur, si ces massacres refroidirent l'ardeur des missionnaires. Je réponds que les Jésuites ne reculèrent jamais d'un seul pas. » Le Père Bressany, qui de sa main mutilée écrivit sa propre histoire, a dépeint ses tortures comme s'il racontait les souffrances d'un autre; cependant elles lui faisaient dire dans la suite : « Je ne croyais pas qu'un homme pût survivre à de telles épreuves. » Il survécut à ces souffrances, et retourna en Europe où il avait professé la littérature, la philosophie et les mathématiques, avant de se dévouer à la conversion des idolâtres. Lorsqu'on l'entendait prêcher, après son retour, dans les églises d'Italie, on faisait cette réflexion : « Il n'a pas besoin de dire : Je porte sur mon corps les marques du Seigneur Jésus. » Les Indiens aussi lui faisaient souvent cette demande : « Montrez-nous vos blessures, elles nous parlent de Celui pour qui vous les avez reçues. »

L'année même où moururent de Brébeuf et Lallemant, le Père

¹ Charlevoix, tome II, livre VII, p. 48 — Bressany, ch. v, p. 251.

¹ Lettre
² Relation
p. 29.

Garnier reçut aussi le martyre. Déjà il avait eu la poitrine et l'estomac percés de part en part, il se traînait sur le sol pour donner l'absolution à un Huron mourant, lorsqu'il fut coupé en deux parties par le tranchant d'une hache.

Le 18 décembre de la même année, le Père Noël Chabanel eut un sort semblable. Léonard Garreau, Nicolas Viel, et l'intrépide René Mesnard, Buteux, Poncet, Lemaistre, Vignal, Souël, Constantin, du Poisson et Doutreleau donnèrent leur vie pour la foi, après des travaux où se montre évidemment l'inspiration de la charité divine.

Après avoir parlé de ces missionnaires, l'historien des États-Unis, comme si son enthousiasme le rendait, pour un instant, catholique, célèbre le Père Pinet, fondateur de Cahokia où il prêchait avec tant de succès, que la chapelle ne pouvait contenir la multitude; » Binnetau « abandonna sa mission au milieu des Abenakis pour aller mourir dans les hautes plaines du Mississipi; » Gabriel Marest, « après avoir planté et salué la croix au milieu des montagnes de glace de la baie d'Hudson, » fut pris par les Anglais, mais put retourner en Amérique; Mermet, « par ses vertus aimables et son éloquence chaleureuse, devint l'âme de la mission de Kaskaskia, » bien loin derrière la vallée du Mississipi; Marquette, « encore honoré dans l'Ouest; » Guignes franchit un espace de six cents lieues, de Québec au territoire des Sioux, et, sur le point d'être brûlé par les Kickapoos, fut sauvé par un chef âgé qui l'adopta comme son fils¹; Pierron, dont les Mohawks disaient: « ce Français a changé nos cœurs et nos âmes, ses pensées et ses désirs sont les nôtres; » la mémoire de Du Jannay se conserve encore à Détroit, avec un nom cher aux Ottawas; Milet, nommé par les Onondagas: « Celui qui regarde au ciel; » Etienne de Carheil, « révérent pour son génie aussi bien que pour son zèle, et s'exprimant dans les dialectes des tribus huronnes et iroquoises avec autant de facilité que dans sa langue maternelle; » Druillettes, exalté par les Anglais, pour son incomparable charité, après avoir complété sa mort²; Picquet travailla pendant plus de trente ans au milieu des sauvages, et sut réunir autour de lui, dans l'espace de trois années, trois cent quatre-vingt-seize chefs de familles, — en parlant de ce Père, le marquis Du Quesne avait coutume de dire: l'abbé Picquet vaut à lui seul plus de dix régiments; Bougainville faisait son éloge, comme

¹ *Lettres édifiantes*, tome VII, p. 67.

² *Relations des Jésuites dans la Nouvelle-France*, année 1652, ch. viii, tome II, p. 29.

« théologien, orateur et poète, » et Amherst essaya de le gagner à sa cause après la conquête de Québec, bien que les Anglais aient souvent mis sa tête à prix¹.

Ajoutons à ces missionnaires celui que Bancroft appelle « le fidèle Sénat qui voyant d'Artaguette baigné dans son sang, au lieu de fuir, comme il pouvait le faire, resta à ses côtés pour recevoir son dernier soupir, sans s'inquiéter du danger, n'écoulant que la voix du devoir. » Lamberville, d'après la remarque d'un écrivain anglais, gagna même les ennemis héréditaires des Hurons chrétiens, et « s'attira tellement la confiance des Iroquois par sa piété sincère, sa constante douceur et son habileté à guérir leurs maladies, » que ces farouches sauvages, soldés par les Anglais pour combattre leurs frères chrétiens, « le regardaient comme un père et un ami². » Marest, après un voyage de plusieurs semaines au pays des Potawatommies, « avec un crucifix et un bréviaire pour tout bagage, » se retrouva dans les bras d'un frère chéri qu'il n'avait pas vu depuis quinze ans, mais qui, dans cet intervalle, s'était fait Jésuite comme lui, et était destiné à le revoir, pour la première fois, dans une cabane indienne à plus de sept cents lieues de la mer.

Enfin, rappelons, sans citer les noms, le souvenir d'une multitude de généreux apôtres qui, à l'exemple d'Anne de Noé, reçurent un martyre non sanglant, *martyrum sine sanguine*, « périrent dans les flots, où moururent de faim, de froid, et dont le sort reste ignoré³. »

Cependant leurs travaux ne furent pas stériles, et les résultats subsistent encore, malgré des désastres multipliés. « S'il reste encore quelques Indiens au Canada, c'est à l'Église catholique seule qu'il faut attribuer leur conservation⁴. » La nation huronne toute entière fut convertie, et les écrivains protestants nous diront que les sauvages échappés à la ruine de leur nation honorent encore leurs maîtres dans la foi. Les Abenakis et les Algonkins, les Otawas et les Onondagas reçurent le message de paix.

« Au centre de l'État de New-York, les offices solennels de l'Église romaine se célébraient aussi bien qu'en aucun lieu de la chrétienté⁵. » Les Cayugas et les Oneidas, les Senecas et les Miamis accueillirent les prédicateurs de l'Évangile. Un seul missionnaire,

¹ Bancroft, vol. II, p. 858, 916, 964 — *Lettres édifiantes*, tome XXVI, p. 18-65

² Howett, *Colonization and Christianity*, ch. xx, p. 521.

³ Halkett, *Notes on N. American Indians*, ch. II, p. 45.

⁴ Brasseur de Bourbourg.

⁵ Bancroft, tome II, p. 799

Claude Allouez, « avait suffi pour porter le flambeau de la foi chez plus de vingt nations différentes¹. » « Combien de dangers la nature et les hommes préparaient aux missionnaires dans ces contrées barbares ! s'écrie l'historien protestant. Affronter la rigueur du climat, traverser les fleuves, voyager sur la neige sans pouvoir se réchauffer ; n'avoir pour nourriture qu'un peu de maïs écrasé, ou souvent même la mousse des rochers ; travailler sans relâche, obligés de vivre, pour ainsi dire, sans aliments, et de dormir sans lieu de repos ; ne pouvoir même pas compter sur un jour, sur une heure d'existence assurée, exposés à être pris et à périr sous le tomahawk, au milieu des flammes, à subir d'affreuses tortures ; » ces héros goûtaient cependant, au milieu de ces épreuves, des consolations abondantes. « Que de fois, sur les bords d'un lac de pierre, comme autrefois Jacob, ils sentirent, eux aussi, la présence du Seigneur. Que de fois le vieux chêne à l'ombre duquel ils s'asseyaient fut pour eux comme le chêne de Mambré, sous lequel Abraham partageait avec les anges le pain de l'hospitalité². » Ce protestant aurait dû ajouter une dernière réflexion : La doctrine prêchée par nos missionnaires était celle annoncée au monde par saint Pierre ou saint Philippe, illustrée par les mêmes merveilles et scellée enfin par la même mort.

Au Canada, les successeurs des premiers missionnaires marchèrent tous sur leurs traces : le même caractère surnaturel, les mêmes marques de vocation apostolique. Mais ils devaient bientôt rencontrer un obstacle inconnu à saint Pierre et à saint Paul, ainsi que nous l'avons plusieurs fois remarqué, un obstacle funeste au salut des idolâtres... Ils amenaient rapidement à la foi toutes ces tribus, à l'exemple de leurs frères du Sud ; ils n'auraient pas voulu se reposer avant l'entière conversion des sauvages ; mais leur tête allait être mise à prix par des hommes qui se disaient chrétiens, par les représentants du gouvernement et de la religion de l'Angleterre. « En 1700 les magistrats de New-York firent une loi pour pendre tout prêtre papiste qui viendrait volontairement dans la province³, » et lord Bellamont, le gouverneur anglais, manifesta l'intention de mettre sur-le-champ la loi à exécution, à l'égard de tous les Jésuites qu'il pourrait saisir⁴. Les Anglais avaient essayé tous les autres moyens, et avaient surpassé en cruauté les Mohicans eux-mêmes, dont ils se servaient comme

¹ Bancroft, vol. II, p. 804.

² *Ibid.*, p. 806.

³ *Ibid.*, p. 835.

⁴ Brasseur de Bourbourg, tome V, ch. xii, p. 216.



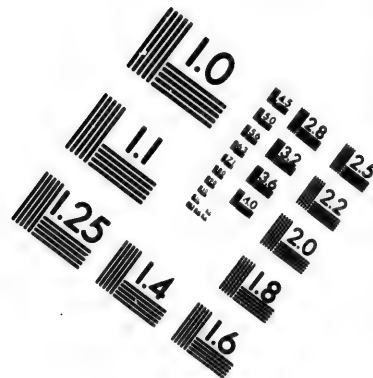
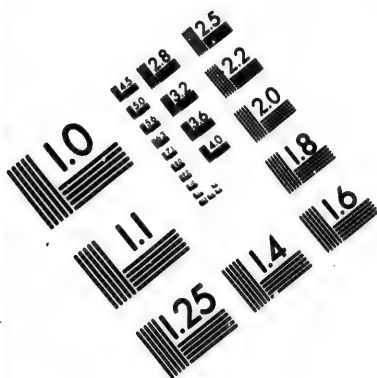
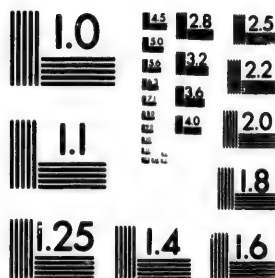


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

0
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99

10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99

auxiliaires pour traquer les missionnaires. En cette circonstance, ils annonçaient au monde, par un acte législatif, qu'ils étaient disposés à égorger tous les prêtres catholiques sur lesquels ils pourraient mettre la main. Leur succès, il faut le reconnaître, fut complet; mais il eut pour résultat la destruction du christianisme dans ces contrées, la mort des missionnaires catholiques, et enfin l'extermination de ces peuples indiens que les protestants ne pouvaient convertir, et qu'ils ne voulaient pas laisser évangéliser par d'autres.

La conduite de lord Bellamont, qui se borna à exécuter fidèlement les instructions de ses maîtres, est rapportée comme il suit par M. Talbot missionnaire anglican en 1702. Après avoir exprimé en termes généraux l'admiration dont il est pénétré pour ces papistes « si actifs et si zélés, » le prédicateur protestant continue en ces termes : « On est étonné lorsqu'on voit combien de périls ils affrontent, et combien de souffrances ils ont enduré afin d'arriver à leur but ; ils se sont pour ainsi dire métamorphosés en sauvages, et pour gagner les Indiens ils se sont faits Indiens. Un de leurs prêtres vécut six mois dans leurs wigwams sans avoir même une chemise ; quand il pria lord Bellamont de lui en procurer une ou deux, on lui répondit *par un refus et par le bannissement*, tandis qu'un des nôtres, s'entretenant avec milord de Londres, faisait cette réflexion : « Sa Seigneurie s'imaginait-elle qu'un homme ayant une douzaine de chemises consentirait à venir ici ? »

Les Hollandais qui, mûs par un sentiment d'humanité, payèrent deux fois la rançon d'un missionnaire catholique, ne se sont pas montrés, sous d'autres rapports, supérieurs à leurs coreligionnaires anglais. Dès 1657, ils s'étaient établis à Orange, aujourd'hui Albany, où leur conduite donna lieu à des appréciations du genre de celle-ci. « Le consistoire luthérien d'Amsterdam » avait envoyé un prédicateur dont le portrait nous a été tracé par les ministres calvinistes hollandais. « Ce ministre luthérien, disent-ils, est un homme dont la vie n'est rien moins que sainte. C'est un vagabond, un rustre sans dignité, un buveur scandaleux qui aime mieux regarder au fond de son verre que dans sa Bible, et qui préfère passer deux heures à boire de l'eau-de-vie qu'une heure à prêcher l'Évangile. » « Lorsqu'il était ivre, lui et ses ouailles, avaient coutume de se battre ; ils portaient les marques des coups, car ce pasteur avait la manie d'en venir aux mains

¹ *Missions of the Church of England in the N. American Colonies*, par Ernest Hawkins, B. D., ch. II, p. 33 (1843).

avec le premier venu¹. » Quant aux disciples du clergé hollandais, on trouve leur portrait dans le rapport officiel sur la situation de l'Église d'Albany, écrit en 1720 par le révérend Thomas Barclay, ministre épiscopalien. « Trente personnes environ fréquentent l'Église hollandaise ; mais il y a chez elles tant d'ignorance et de vices, qu'on peut à peine les regarder comme des chrétiens². » Il convient néanmoins d'ajouter que le clergé épiscopalien et son troupeau sont jugés d'une manière aussi défavorable par leurs propres amis. Le spectacle des vices de ces ministres et de leurs ouailles inspirait aux tribus indiennes du voisinage des réflexions telles que celles-ci : « Quelle différence entre des chrétiens et des Hollandais ! Ils adorent, disent-ils, le même Dieu ; mais assurément ils ne mènent pas la même conduite. Quand nous visitons les Français, nous revenons toujours avec le désir de mieux prier. A Albany on ne parle jamais de la prière ; nous ne savons même pas s'ils prient eux-mêmes³. »

Cependant, à la même époque, les Indiens réunis dans l'île de Montréal ont embrassé la foi catholique, et leur conversion a été si efficace, que des Européens disaient, en visitant cette mission : « Toute l'île de Montréal ressemble à une communauté religieuse⁴. » En 1688, l'évêque de Québec s'exprimait ainsi : « Vous prendriez ce village pour un couvent, tant le genre de vie qu'on y mène est édifiant⁵. » On peut appliquer le même langage à toutes les missions, notamment à celle de Sainte-Marie. « A Kaskaskia, beaucoup plus loin dans la vallée du Mississippi, le succès de la mission fut tel, assure M. Bancroft, que les émigrants français épousaient solennellement, selon le rite catholique, les filles des Illinois. » La conversion des Indiens fut complète. « Au lever du soleil ils s'assemblaient » pour assister à la messe ; « le soir, pour prier et chanter les hymnes de l'Église ; chacun des sauvages convertis se confessait tous les quinze jours. Vers la fin de la journée, il y en avait qui se retiraient dans leurs cabanes pour réciter le chapelet en alternant, et chanter les louanges du Seigneur jusque bien avant dans la nuit⁶. » Selon M. Owen, « à la fin du dix-septième siècle le nombre des Indiens de la confédération (*les six nations*) qui professaient la foi catholique dépassait huit mille⁷. » On pour-

¹ *Documentary history of New York*, vol. III, p. 105.

² *Ibid.*, p. 898.

³ Charlevoix, tome II, livre VIII, p. 80.

⁴ *Ibid.*, livre IX, p. 120.

⁵ *Lettres édifiantes*, tome VI, p. 126.

⁶ Bancroft, vol. II, p. 859.

⁷ *History of the Bible Society*, vol. I, p. 128.

rait citer bien d'autres exemples de succès semblables. Le martyr Rasles disait, en 1722 : « La nation des Abenakis tout entière est remplie de zèle pour sa religion. » Un puritain déplorait amèrement « qu'il y eût un grand nombre de Jésuites français au milieu des cinq nations, et que les chefs de ces pauvres Indiens eussent mis toute leur confiance dans ces missionnaires¹. » Dès 1670, Roger Williams, fameux prédicateur protestant, usant d'un langage très-affectionné des ministres, faisait à Mason cette confidence : « Les Jésuites français, ces hommes qui se font un dieu de leur ventre et qui, pour se satisfaire, mettraient le feu au monde, allument toutes les flammes de l'enfer pour nous brûler *avec tous les naturels du pays*². » Le juge Hall pouvait dire : « Les catholiques français, dans les premiers temps, réussirent à opérer des conversions, ainsi qu'à gagner à confiance et l'affection des tribus ; les protestants, dans une situation semblable, se montrèrent rapaces et altérés de sang³. »

Dans un grand nombre de missions, du Mohawk au Génesée, de l'Hudson au Mississipi, se trouvaient beaucoup de chrétiens qui eussent fait honneur à la religion, même dans les premiers siècles du christianisme, observe celui que Bancroft appelle « l'honnête Charlevoix. » « Je donne ma vie avec joie pour un Dieu qui a versé tout son sang pour moi, » disait Tegananokoa, martyr indigène. Après lui avoir coupé les doigts qu'il tendait vers le ciel, les idolâtres l'exhortaient avec dérision à continuer sa prière. « Oui, répondit-il, je prierai encore ; » et de sa main mutilée il fit le signe de la croix. Mais des hommes qui auraient triomphé de la barbarie des païens furent vaincus par la haine et l'astuce de prétendus chrétiens ; ils furent vaincus à la veille de convertir un nouveau continent. Les Iroquois, peuple si remarquable par ses qualités naturelles que Timothée Dwight ne craint pas de comparer « aux Grecs et aux Romains, » sont devenus de vrais démons à la suite de leurs relations avec leurs alliés qui les payaient pour combattre les Français. « Ce peuple, sous plusieurs rapports, assure un ethnologue protestant, faisait de grands progrès dans la civilisation, lorsque l'arrivée des Européens l'arrêta brusquement dans cette voie. A partir de ce jour il fut en contact avec les éléments d'une civilisation étrangère, qui lui apportait la dégradation et la

¹ *Discoveries of the English in America*, Pinkerton, vol. XII, p. 410.

² *Massachusetts Historical Collections*, première série, vol. I, p. 283.

Denom., p. 156.

ruine¹. » « Souvent j'ai interrogé nos Pères qui ont travaillé le plus longtemps dans cette partie de la vigne du Seigneur que j'eus le bonheur de cultiver moi-même, nous dit le Père Charlevoix ; je leur ai demandé ce qui empêchait la semence de la divine parole de prendre racine au milieu de ce peuple dont ils louaient l'intelligence et les nobles sentiments. Tous me faisaient la même réponse. La principale cause du mal est le voisinage des Anglais et des Hollandais, dont le manque de piété, malgré leur nom de chrétiens, porte les sauvages à regarder le christianisme comme une religion arbitraire. »

Mais nous n'avons pas l'habitude de nous en rapporter à des témoignages catholiques, si imposants qu'ils puissent être ; la parole du Père Charlevoix sera confirmée par d'autres autorités. Le 10 août 1654, à l'assemblée générale de toutes les peuplades iroquoises, comme le rapporte le livre intitulé *Documentary history of New-York*, les Indiens, un instant affranchis de l'influence anglaise, invitèrent solennellement les missionnaires catholiques à venir résider parmi eux. « C'est vous, disaient-ils, qui devez posséder nos cœurs. » Les prisonniers hurons déjà chrétiens, race haïe et persécutée par eux, leur firent connaître le prix de la foi, et comprendre le malheur d'en être privés. Ils avaient vu souffrir l'Indien catholique, ils l'avaient vu mourir ; la leçon n'avait pas été perdue. Sans les conseils et les exemples des Anglais, on n'en peut douter, ces généreuses tribus eussent été bientôt conquises à la foi et à la civilisation. Après avoir appris à mépriser la religion de leurs alliés saxons et à imiter leurs vices, ils fermèrent leurs cœurs à la lumière de l'Évangile. Fidèle à son rôle, l'Angleterre rendait impossible la conversion de ces idolâtres. On va nous dire sa manière de traiter les sauvages des provinces de l'Est.

En 1687, Dongan, gouverneur de New-York, dans son rapport officiel aux membres du comité de commerce à la Chambre des lords, avait remarqué que les Iroquois étaient « un boulevard entre les Français et nous. Nulle part, sinon à Albany, je ne permets aux chrétiens de leur parler ; et encore ne peuvent-ils le faire sans mon autorisation. » Il était de l'intérêt de l'Angleterre que ces sauvages restassent païens ; car, s'ils avaient embrassé le christianisme, c'eût été pour se faire catholiques. Il avait crûment l'odieuse perfidie dont il avait usé pour tromper les sauvages, certain de recevoir approbation et récompense du gouvernement anglais. « Les Pères français en ont converti un grand nombre à la

¹ Dr Wilson, *Prehistoric Man*, vol. I, ch. vii, p. 225.

foi chrétienne : les Mohicans, les Sénécas, les Cayugas, les Oneïdas, les Onondagas ; ils s'efforcent de les attirer au Canada, où déjà six à sept cents ont émigré ; *de là, ils pourront nuire à notre gouvernement, si on ne prend des mesures pour l'empêcher.* » Alors il annonce à ses chefs qu'en usant de fraude, il a su décider quelques Indiens à revenir : « J'ai promis de leur procurer des prêtres. » Cette promesse recevait treize ans plus tard son accomplissement par une loi qui ordonnait « de pendre tout prêtre papiste qui oserait pénétrer dans la province¹. » Telle est la guerre à mort que l'on fit aux apôtres de l'Amérique du Nord, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus ni missionnaires ni troupes.

Cependant, même parmi les Iroquois, plusieurs montrèrent la puissance de la grâce lorsqu'on leur permettait de puiser à cette source divine. Les premiers historiens du Canada nous parlent d'une sainte iroquoise, Catherine Teguhkouita. Née en 1656, et connue par les missionnaires de Montréal, elle mena jusqu'à sa mort, en 1680, une vie cachée, une vie de prières et d'austérités, en expiation des péchés de sa tribu. Elle avait placé une croix dans le creux d'un arbre, à côté d'un ruisseau ; ce lieu solitaire lui servait d'oratoire. Là, elle se mettait en esprit au pied de l'autel, unissait son intention à celle du prêtre, demandait à son ange gardien d'assister à sa place au sacrifice de la messe et de lui en appliquer les mérites. Habitée à pratiquer en secret les mortifications les plus rigoureuses, couchant sur un lit d'épines, elle entendit une de ses compagnes chrétiennes lui dire que Dieu n'approuve pas des austérités auxquelles on se livre à l'insu de ses supérieurs, et par conséquent sans le mérite de l'obéissance. « Catherine, qui craignait jusqu'à l'ombre même du péché, vint me trouver, rapporte le Père Cholenec, pour reconnaître sa faute, et demander son pardon. Je blâmai sa piété indiscrette, et lui ordonnai de jeter ses épines au feu. Elle obéit aussitôt. » Quand elle mourut à l'âge de vingt-quatre ans, on raconte que la vue seule de son cadavre remplit les spectateurs de surprise et d'édification. « On eût dit qu'un rayon de gloire illuminait son corps². »

Marguerite, une autre de ces vierges indiennes, fut martyrisée par ceux de sa tribu qui étaient restés païens. Au milieu des plus affreuses tortures que la barbarie des sauvages pût lui faire endurer, elle continuait à invoquer les saints noms de Jésus, de Marie et de Joseph. Pendant son agonie, souffrant horriblement de la soif, elle demanda de l'eau ; lorsqu'on lui en offrit, elle refusa en

¹ *Documentary history of New York*, vol. I. p. 41. 154.

² *Lettres édifiantes*, tome VI, p. 67. 97.

disant : « Mon Sauveur a eu soif sur la croix à cause de mes péchés, il est juste que j'endure le même tourment. » Au milieu de ces tortures, elle tardait tant à rendre le dernier soupir, que ses meurtriers s'écriaient avec surprise : « Cette maudite chrétienne, on ne peut donc pas la faire mourir ! »

Les apôtres qui avaient donné à Dieu de tels serviteurs, au milieu des tribus indiennes, n'auraient pas manqué de renouveler, au bout de quelque temps, les prodiges accomplis par leurs frères au Brésil, au Pérou et au Paraguay. Leur entreprise était la même, ils l'auraient également achevée. Avant d'être abruti par l'ivresse et d'être devenu féroce par la soif du sang, l'Indien du Nord était au moins aussi capable que ses frères les sauvages du Sud d'apprécier la sainteté et l'héroïsme chrétien.

Quand il vit les missionnaires accomplir des merveilles sous ses yeux, il leur rendit hommage à sa manière. « L'Indien de l'Amérique du Nord, affirme un grand écrivain anglais, a des instincts très-religieux¹. » Les émissaires protestants n'ont guère su profiter de ces dispositions. Lorsque les tribus du Kentucky déclarèrent une guerre acharnée à la race de leurs oppresseurs, au plus fort de leur rage, il y eut des Européens qu'ils ne cessèrent de respecter à l'exclusion de tout autre. Les Trappistes français, loin de tout secours humain, habitaient sans crainte au milieu des sauvages ; « et lorsque le sang coulait à flots autour d'eux, ils ne furent jamais maltraités dans leur demeure. Les sauvages paraissaient même comme saisis d'un religieux respect devant leur sainteté ; et souvent ils s'arrêtaient auprès de la pauvre chapelle des Trappistes, pour prêter l'oreille au chant des hymnes sacrées qui s'élevait vers le ciel des lieux mêmes où reposaient les cendres de leurs pères². »

La sainteté du catholicisme séduisit ces rudes natures, et les tint sous une sorte de charme ; nous avons rencontré cette impression produite ailleurs. L'influence des missionnaires français dans l'Ouest s'étendait si loin que le jour où Dubuisson, attaqué par les troupes anglaises dans le Fort-Détroit, appela ses alliés Indiens à son secours, on vit sortir des forêts de nombreuses peuplades qui voulaient le délivrer. C'étaient les Ottawas, les Hurons et les Pottawattomies, avec une branche des Sacs, les Illinois, les Menomoniens, et jusqu'aux Missouris et aux Osages. « Père, regarde, disaient-

¹ *Lectures on Colonization*, par Herman Merivale, A. M., professeur d'économie politique, lect. XIX, p. 520.

² *Sketches of the Early Catholic Missions of Kentucky*, par M. J. Spalding, D. D., ch. x, p. 175.

ils, tes enfants t'environnent. Nous mourrons avec joie, s'il le faut, pour notre père¹. » Beaucoup de missionnaires auraient sans doute partagé le sort de Jogues, de Lallemand et de Brébeuf, avant que la victoire eût été complète. Mais d'autres auraient pris immédiatement leur place, jusqu'à ce qu'enfin Mohawks, Sioux, Shawnies et Delawares, subjugués par leur invincible courage et gagnés par leur irrésistible charité, eussent suivi l'exemple des Moxos et des Chiquitos de l'Amérique du Sud. Comme eux, ils auraient survécu jusqu'à ce jour, demeurant dans le pays de leurs pères et adorant le Dieu des chrétiens. Mais un ennemi venait d'entrer en campagne; devant lui le missionnaire et son troupeau disparurent. Indiquons sommairement ses opérations.

CONDUITE DES ANGLAIS.

« Sur les bords du Kennebec, le vénérable Sébastien Rasles, l'ami et l'apôtre des sauvages depuis plus d'un quart de siècle, avait groupé un village prospère autour d'une église qui, élevée au milieu du désert, avait certaines prétentions à la magnificence. Sévère à lui-même, ne buvant pas de vin, avec un peu de maïs pilé pour toute nourriture, il construisit lui-même sa cabane; cultivant son jardin, allant chercher son bois et son eau, préparant sa bouillie, il distribuait tout ce qu'il recevait, donnant l'exemple de la pauvreté religieuse... Suivant ses néophytes jusque dans leurs *wigwams*, il tempérant leur ardeur religieuse par des entretiens familiers où régnait une gaieté innocente; il gagnait leurs âmes par son talent de persuasion. Un groupe de quarante enfants sauvages, qu'il revêtait de soutanes et de surplis pour assister aux offices et chanter les hymnes de l'Église, fut formé par ses soins; leurs processions au dehors attiraient un grand concours d'hommes rouges². »

Les travaux apostoliques et les succès du Père Rasles le rendirent odieux aux Anglais qui essayèrent plusieurs moyens de s'en débarrasser; M. Bancroft en mentionne un. « Le gouvernement de Massachusetts avait tenté à son tour d'établir une mission; le prédicant se moquait du purgatoire, de l'invocation des saints, de la croix et du rosaire... Ainsi Calvin et Loyola se rencontrèrent dans les forêts du Maine. Mais le ministre protestant, incapable de s'attirer

¹ Bancroft, p. 858.

² *Ibid.*, t. II, p. 938.

comme le Jésuite l'affection des Indiens, retourna bientôt à Boston¹. »

Leur premier projet ayant échoué, ils en adoptèrent un second. Les autorités anglaises offrirent, dans une annonce publique, mille livres sterling pour la tête du trop zélé missionnaire! « Les Anglais me regardent comme un invincible obstacle à leur dessein d'acquérir tout le pays des Abénakis, » disait l'homme vénérable qui devait être bientôt leur victime². Son crime était impardonnable; mais nous allons apprendre, par un témoin protestant, comment ce crime fut vengé. « Après avoir sollicité vainement les sauvages de livrer Rasles, observe M. Bancroft, Westbrooke conduisit, au milieu de l'hiver, une force considérable à Norridgewock pour le prendre par surprise. » Plusieurs fois auparavant, ils l'avaient poursuivi, cette fois ils devaient l'atteindre. En vain son petit troupeau l'avait-il supplié de fuir à temps. « Le vieillard, prévoyant la ruine imminente de Norridgewock, redisait ces paroles : La vie ne m'est pas bien chère, je puis terminer avec joie le ministère qui m'a été confié. » A l'arrivée des Anglais, « Rasles, pour sauver son troupeau, voulut attirer sur lui l'attention des assaillants. » Beaucoup de ses ouailles, en effet, purent échapper, « pendant que les Anglais après avoir pillé les cabanes et l'église, y mettaient le feu sans s'inquiéter du sacrilège³. » M. Bancroft omet d'ajouter, comme nous l'apprenons d'une autre source, qu'ils « profanèrent d'une manière indigne les vases sacrés et le corps adorable de Jésus-Christ⁴. »

L'auteur protestant nous dépeint la destinée d'un homme qui, pendant trente-sept ans, s'était voué à la pauvreté et aux souffrances pour le salut des naturels. « Après la retraite des envahisseurs, les Abénakis, » auxquels la générosité du missionnaire avait donné le temps de sauver leurs femmes et leurs enfants, « revinrent pour soigner leurs blessés et enterrer leurs morts. Ils trouvèrent Rasles criblé de coups, la peau du crâne enlevée, la tête brisée à plusieurs endroits, la bouche et les yeux remplis de boue; ils l'ensevelirent au pied de l'autel où il avait coutume de s'agenouiller. » Telle fut l'œuvre d'une troupe anglaise, conduite par trois officiers anglais.

Leur vengeance était satisfaite. A partir de cette heure le sort des hommes rouges, dans les états de l'Est, fut fixé. « Ainsi

¹ Bancroft, p. 939.

² *Lettres édifiantes*, tome VI, p. 148.

³ Bancroft, tome II, p. 859.

⁴ Charlevoix, tome IV, p. 12.

mourut Sébastien Rasles, le dernier des missionnaires catholiques dans la Nouvelle-Angleterre. Ainsi périrent, avec leurs fruits, les missions des Jésuites, les villages des Abénakis à demi civilisés et leurs prêtres¹. » Après de pareils désastres, est-il étonnant qu'un nouveau Paraguay n'ait pu être formé au Canada ou aux États-Unis² ?

Cent huit ans après le martyre de Sébastien Rasles, le docteur Fenwick, évêque de Boston, acheta le champ arrosé de son sang, pour bâtir une église sur le lieu consacré par sa mort³. L'année suivante, 1833, le même évêque rencontra le petit-fils d'un des Anglais qui l'avaient massacré ; par lui le prélat connut que depuis le moment de sa mort, son grand père n'avait pas cessé de répandre des larmes à la pensée de ce jour funeste ; souvent il se rappelait qu'ayant été blessé, il avait été charitablement soigné par une des néophytes du Père Rasles, dont le mari fut tué par ces mêmes Anglais. Il est aussi à remarquer qu'un siècle après sa mort, une députation d'Abénakis porta au docteur Carroll, archevêque de Baltimore, le crucifix du martyre, relique qu'ils consentaient à mettre sous sa garde « à condition de leur envoyer un prêtre⁴. » Ils avaient si bien conservé la foi pendant ce long intervalle, qu'à l'arrivée des missionnaires protestants envoyés vers eux par sir Guy Carleton en 1785, « ils les chassèrent de leur village, » et le gouverneur, digne appréciateur de leur constance, leur envoya un prêtre catholique, à qui il offrit un traitement annuel de cinquante livres sterling⁵.

L'action signalée plus haut de cette femme indienne, dont la charité trouverait peut-être de rares imitateurs en Europe, offre un exemple de l'influence exercée par la religion sur les disciples d'un missionnaire martyr. Un fait encore plus remarquable d'un guerrier indien dont la main fut arrêtée, dans l'ardeur de la bataille, par le pouvoir de ses sympathies catholiques, mérite d'être signalé. Près d'un siècle après la mort du Père Rasles, dans la guerre de 1812-13, un Irlandais catholique, se battant avec un

¹ Bancroft, tome II, p. 941. — « Cinq cent cinquante-neuf Abénakis existent aujourd'hui dans le Canada inférieur. » *Explorations in Labrador*, par Henry Hind, vol. I, p. 5.

² Observons que les Anglais n'ont jamais manqué d'exercer leurs persécutions contre la religion et ses ministres. Trente-cinq ans plus tard, Amherst envahit un village indien desservi par des Franciscains ; les habitants étaient tous catholiques. « Ces Indiens avaient une belle chapelle riche en ornements et en vases sacrés ; surpris à l'improviste, ils furent presque tous massacrés. Le village, selon la méthode anglaise, fut d'abord pillé et ensuite incendié. » (Hildreth, vol. II, ch. xxvii, p. 487.)

³ *Annales de la Propagation de la Foi*, tome VI, p. 274.

⁴ Brasseur de Bourbourg, *Histoire du Canada*, etc., tome I, ch. xxi, p. 83.

⁵ *Ibid.*, ch. xxii, p. 88.

raires catholiques
e leurs fruits, les
de demi civilisés et
l'étonnant qu'un
da ou aux États-

Rasles, le docteur
rosé de son sang,
la mort³. L'année
petit-fils d'un des
connut que depuis
as cessé de répan-
souvent il se rap-
ement soigné par
ari fut tué par ces
écle après sa mort,
oll, archevêque de
ils consentaient à
er un prêtre⁴. » Ils
g intervalle, qu'à
s vers eux par sir
eur village, » et le
ance, leur envoya
ent annuel de cin-

indienne, dont la
en Europe, offre
n sur les disciples
remarquable d'un
l'ardeur de la ba-
nes, mérite d'être
e Rasles, dans la
battant avec un

énaakis existent aujourd-
Henry Hind, vol. I, p. 5.
urs persécutions contre
envahit un village in-
boliques. « Ces Indiens
és; surpris à l'impro-
méthode anglaise, fut
p. 487.)

h. xxi, p. 85.

corps de troupes américaines contre une tribu de naturels; était sur le point d'être pris par un chef. Tombant à genoux, « il fit le signe de la croix, et tâcha de se préparer à la mort; alors le guerrier s'arrêta soudain, laisse tomber son tomahawk, et se jetant aussi à genoux, embrasse l'homme blanc en s'écriant : « Tu es mon frère ! » L'évêque Fenwick avait appris ce trait de l'homme même qui devait sa vie à un sauvage auquel le sentiment religieux avait fait reconnaître un frère dans un ennemi prêt à le frapper⁴.

Le sort du vénérable Sébastien Rasles aurait été celui de bien des missionnaires au milieu de leurs travaux, si les Anglais avaient pu s'en emparer. Le célèbre abbé Picquet, qui joignait l'habileté et l'énergie la plus rare aux plus hautes vertus de sa vocation, fut aussi traqué par les Anglais comme une bête fauve; on mit sa tête à prix⁵. Cependant il était homme à convertir la moitié des tribus du Nord. En 1749, il commença sa mission par réunir à Ogdensburgh six chefs de famille; en 1750, il en avait quatre-vingt-sept autour de lui; en 1751, trois cent quatre-vingt-seize. « Le peuple vit avec étonnement plusieurs villages s'élever et un château-fort agréablement situé, au milieu de vastes plaines couvertes du plus beau maïs. » Ce système des Jésuites et des Franciscains pour conquérir l'Amérique du Sud était une faible partie de son œuvre. A la mission de *la Présentation*, « les familles iroquoises les plus importantes se trouvaient partagées entre trois villages. » L'évêque de Québec, « désirant s'assurer par lui-même des merveilles qu'on lui racontait, » visita *la Présentation*; « il employa dix jours à examiner les catéchumènes et à causer avec eux. Il en baptisa cent trente-deux, et ne cessa, pendant son séjour, de bénir le ciel des progrès de la religion parmi ces infidèles. » Cependant, l'abbé Picquet fut pourchassé par les Anglais après avoir gagné le titre glorieux « d'apôtre des Iroquois, » et finit, en 1760, par être obligé de quitter le Canada pour toujours, à la suite de la mort de Montcalm et de la prise de Québec⁵.

Trente-deux ans après le bannissement de l'abbé Picquet, un illustre voyageur raconte cet incident : « J'ai rencontré moi-même un de ces apôtres au milieu des solitudes américaines. Un matin que je cheminai lentement dans les forêts, j'aperçus venant à moi

⁴ Spalding, ch. II, p. 30.

⁵ Nous n'avons pas été étonnés d'apprendre sa vengeance digne d'un apôtre : les Indiens, ayant pris un officier anglais à sa poursuite, se disposaient à le tuer à coups de massue. Picquet les empêcha de frapper son assassin désarmé. (*Mémoire sur la vie de M. Picquet*, par M. de Lalonde, de l'Académie des sciences; *Panthéon littéraire*, t. I, p. 742 (1838).)

⁶ *Documentary History of New-York*, vol. I, p. 452.

un grand vieillard à barbe blanche. C'était un missionnaire de la Louisiane; il revenait de la Nouvelle-Orléans et retournait aux Illinois. Il m'accompagna pendant plusieurs jours; quelque diligent que je fusse au matin, je trouvais toujours le vieux voyageur levé avant moi et disant son bréviaire en se promenant dans la forêt. Ce saint homme avait beaucoup souffert. Il me parut avoir des connaissances en tous genres, qu'il laissait à peine apercevoir sous sa simplicité évangélique; comme ses prédécesseurs les apôtres, sachant tout, il avait l'air de tout ignorer¹. »

Au Canada, les Anglais se rendirent maîtres de tous les pays qui s'étendent entre le cap Garde et les bords du lac Supérieur du côté de l'ouest. Le même destin qui avait écrasé, sous les mêmes maîtres, les naturels du sud de l'Afrique, de l'Australie, de Tahiti, de la Nouvelle-Zélande, attendait ces naturels.

TÉMOIGNAGES DES PROTESTANTS SUR L'ÉTAT DES INDIGÈNES ET SUR LES MISSIONNAIRES.

En signalant l'état où le protestantisme réduisit les naturels de l'Amérique anglaise, il nous sera facile de suivre, à l'aide de témoins protestants, les traces des missions catholiques, et d'apprécier les qualités de ceux qui les dirigeaient. Malgré le meurtre, la fraude et l'oppression, les auteurs anglais nous assurent que les Indiens catholiques au Canada sont les *seuls* chrétiens dignes de ce nom, et que leurs apôtres actuels ressemblent exactement à ceux qui donnèrent leur vie pour sauver leurs pères.

Les preuves ne manquent pas, en voici quelques-unes. Il y a un siècle, le révérend John Ogilvie, missionnaire anglican en Amérique, écrivant à ses patrons leur disait : « Dans chaque tribu, se trouvent quelques naturels instruits par des prêtres du Canada; ils se montrent zélés catholiques romains, très-attachés aux cérémonies et aux observances de cette Église. Combien nous devons rougir de notre foiblesse et de notre honteuse indifférence à propager notre excellente religion. Les Indiens ne se gênent pas dans leurs réflexions sur notre incurie à ce sujet². »

Les *Chippeways* rencontrèrent sir George Simpson au fort William, et lui observèrent « qu'étant tous catholiques, ils voudraient avoir un prêtre au milieu d'eux³. » Comme les naturels chré-

¹ Chateaubriand, *Genius of Christianity*, p. 592; édit. White.

² Ernest Hawkins, *Missions*, etc., ch. xii, p. 289.

³ *Journey round the World*, vol. I, ch. i, p. 35.

ten
leur
leur
L
des
pre
sides
une
siècl
dima
En
quod
apost
Au
naires
« Ils s
de la
comm
nière
Indien
vent d
assure
caghu
Les
ans la
des m
vainem
l'influe
A l'e
de la
docteur
vernem
de vue
autres
conaitr

⁴ Vie
⁵ Ann
⁶ Cana
sont les
of the Oit
⁷ Histo
⁸ A Re
Rév. Jéd

tiens de l'Hindoustan, de Chine et du Paraguay, ils ont conservé leur foi, malgré la privation durant un demi-siècle de ceux qui la leur avaient apportée.

Le beau caractère du cardinal de Cheverus excitait l'admiration des Américains. L'état de Massachusett lui vota un subside, et le premier souscripteur à son église de Boston fut John Adams, président des États-Unis. Dans sa visite à Penobscot, ce prélat trouva une tribu indienne qui n'avait pas vu de prêtre depuis un demi-siècle, mais qui était encore catholique; elle observait avec soin le dimanche, et n'avait pas oublié le catéchisme¹!

En 1851, l'évêque Fenwick trouva toute une tribu de *Passamaquoddies* ferme dans la foi, et « monument vivant des travaux apostoliques des Jésuites². »

Au sujet des *Hurons*, disciples chéris des premiers missionnaires, M. Buckingham, voyageur anglais, s'exprime en ces termes : « Ils sont catholiques fidèles, ils remplissent leurs devoirs religieux de la manière la plus exemplaire; ils ont mieux réussi dans leur commerce avec les blancs que les tribus indiennes mises les premières en contact avec les protestants. » Le même auteur dit des Indiens voisins de Montréal : « Ils sont *toujours* sobres et s'observent dans leurs rapports avec les femmes. » Cette différence, assure-t-il, est due à l'influence du christianisme; les Indiens *caghnawaga* sont catholiques³.

Les *Abénakis*, dont les ancêtres entendaient il y a cent cinquante ans la voix de Sébastien Rasles, furent insensibles à l'influence des ministres protestants. Ceux-ci disaient en 1841, après avoir vainement essayé de les pervertir : « Il n'y a rien à faire avec l'influence rivale des prêtres romains⁴. »

À l'est des bords du lac Michigan, se trouvent les Indiens de l'*Arbre de la croix*, lieu de mission des Jésuites depuis soixanté ans; le docteur Morse, ministre protestant, faisait ainsi son rapport au gouvernement des États-Unis : « Ces Indiens sont plus avancés, au point de vue des améliorations, de la tenue et des manières, que tous les autres Indiens visités par moi⁵. » N'avons-nous pas raison de reconnaître l'action de Dieu dans les missions catholiques?

¹ *Vie du cardinal de Cheverus*, liv. II, p. 68 (4^e édition).

² *Annales*, tome V, p. 449.

³ *Canada*, etc., ch. xi, p. 151; ch. xvii, p. 251. — « De toutes les tribus, les Hurons sont les plus avancés en civilisation, leur nombre est beaucoup augmenté. » *The Races of the Old World*, par C. L. Brace, ch. xxxiii, p. 381 (1863).

⁴ *History of American missions*, par le Rév. Joseph Tracy, ch. xxxiii, p. 551.

⁵ *A Report to the Secretary of War of the United States on Indian Affairs*, par le Rév. Jédédiah Morse, D. D., app., p. 24, 91, 327.

Le même témoin officiel nous dit des *Wyandots* : « Les gens âgés portent encore des crucifix. »

« Les *Onondagas*, observe M. Schoolcraft, se sont toujours montrés opposés à tous les missionnaires protestants, après l'expulsion des Jésuites¹. »

« La mission *Ottawa-chippewa*, dans le haut Michigan, est plus considérable qu'elle ne fut jamais aux temps les plus propices des Jésuites². »

Le colonel Bouchette dit des *Micmacs* dans l'île du Prince-Édouard : « Ils sont encore tous catholiques ; » dans les tribus du nouveau Brunswick « la plus grande partie des Indiens professe la religion romaine ; » au cap Breton, « tous les Acadiens sont catholiques, » et, parlant en général des Indiens catholiques : « ils sont paisibles et tempérants³. »

« Les *Micmacs* de Restigouche, assure un professeur de Toronto, forment une partie très-civilisée de cette nation, s'occupant avec industrie à faire des douves, des cercles de tonneaux, des manches de haches⁴, etc. »

Au sujet de la grande mission des îles Manitouline, le gentleman, évêque protestant à Toronto, disait, en 1842 : « Une partie considérable est de sang mêlé français-indien ; ils sont tous romanistes et exercent beaucoup d'influence parmi les naturels⁵. » Un témoin plus sincère donne de ces peuplades une appréciation plus complète. « Ils sont plus de deux mille dans l'île, d'après M. Kingston en 1856 ; ils professent en grande partie la foi romaine. Dans la colonie de l'autre côté, un nombre considérable est sous l'autorité de quatre Jésuites (ces Pères sont rentrés au Canada en 1842) ; on les dit très-obéissants, industriels, intelligents et supérieurs aux protestants ; mais je n'ai pas en mon pouvoir de vérifier l'assertion⁶ ; » d'autres l'ont fait, ce qui n'a pas empêché ces Indiens catholiques d'être, tout récemment, dépouillés de leur île.

Dans la dernière partie de son ouvrage, après avoir peut-être acquis plus de renseignements, M. Kingston dépeint franchement les Indiens soi-disant protestants, comme « une race très-inférieure. »

¹ *Notes of the Iroquois*, ch. xii, p. 445.

² Shea, ch. xxi, p. 592.

³ *British Dominions in North America*, vol. II, ch. vii, p. 85 ; ch. x, p. 446 ; ch. xi, p. 178.

⁴ Wilson, *Prehistoric Man*, vol. II, ch. xxii, p. 575.

⁵ *The Church in Canada* ; journal de visite, par le lord évêque de Toronto, en 1842, p. 10.

⁶ *Western Wanderings*, par W. H. Q. Kingston, vol. I, ch. viii, p. 180.

Il obser
« à port
à recevo
fois qu'i
Ces de

tants pou
tous les
l'œuvre d

Un res
nées, des
et miséra
en torpeu
leur origi
jeunes, so
Dans les
ment bien
se mettent
sance du p

Quelque
avantages
tante ; mais
sont toujou
diens admi
de la Nouve
sauvage¹ ! »
nous racont
employé co
quelque arg
il n'était pas
former une
testantisme

M. Buckin
testant, qu'o
Malgré une
« il n'eut au
avait pas me
au milieu de
Jones était

¹ Kingston, vo

² Dr Dwight, 2

³ *Ibid.*, vol. II

⁴ *Canada*, ch.

Il observe que le seul effet de leur conversion prétendue consiste « à porter maintenant des habits blancs, à tisser des paillassons, à recevoir des aumônes des hommes blancs, et à boire toutes les fois qu'ils le peuvent¹. »

Ces détails, on en conviendra, sont instructifs, et assez importants pour mériter plus ample information. Nous avons vu dans tous les autres pays le même contraste entre l'œuvre de Dieu et l'œuvre de l'homme, c'est notre devoir de le retracer ici.

Un respectable puritain d'Amérique, parlant, il y a peu d'années, des *Pequods*, disait que « ces Indiens sont pauvres, dégradés et misérables. Le courage héroïque de cette peuplade s'est changé en torpeur et en abrutissement. Ils conservent tous les vices de leur origine et ont perdu leur énergie... Leurs enfants, encore jeunes, sont placés comme domestiques chez des familles anglaises. Dans les premières années, ces enfants se conduisent ordinairement bien; mais adolescents, ils perdent leurs bonnes qualités et se mettent au niveau de leurs parents². » Cette preuve d'impuissance du protestantisme nous est connue.

Quelquefois, un individu en particulier peut profiter de certains avantages qui lui sont fournis par une éducation libérale protestante; mais pour les tribus en masse les résultats de cette éducation sont toujours ruineux. D'après le docteur Timothé Dwight, les Indiens admis aux degrés académiques dans les collèges protestants de la Nouvelle-Angleterre « retournent aux habitudes de leur vie sauvage³! » « Un Indien élevé dans la maison d'un clergyman, nous raconte M. Kingston, épousa une femme américaine et fut employé comme missionnaire assistant. Cet homme épargna quelque argent, se bâtit une maison élégamment meublée.... Mais il n'était pas encore satisfait. Il ambitionnait de devenir chef et de former une colonie à son compte. » L'influence religieuse du protestantisme ne put en faire davantage.

M. Buckingham signale un certain « Peter Jones, » Indien protestant, qu'on montra en Angleterre et qui épousa une Anglaise. Malgré une certaine intelligence et une éducation assez soignée, « il n'eut aucun succès, » et reconnaissait nettement « qu'il n'y avait pas moyen de faire changer de religion à un Indien arrivé au milieu de sa carrière⁴. »

Jones était méthodiste, et l'un des guides de cette secte crut

¹ Kingston, vol. I, ch. xvii, p. 314.

² Dr Dwight, *Travels in New England*, vol. III, p. 20.

³ *Ibid.*, vol. II, p. 99.

⁴ *Canada*, ch. iv, p. 46.

qu'il était utile d'écrire sa vie. « Il pensa toujours à rendre la gloire de Dieu. » Le docteur Osborn, qui paraît l'avoir employé aux mêmes usages que Tzatzoe et Macomo ou autres prétendus convertis de la même espèce, citait de lui un rapport dans lequel il disait que les *Indiens de la Rivière* étaient fervents protestants, et le brillant ornement du corps des wesleyens. Heureusement un auteur anglais, qui vient de visiter cette peuplade, a publié ses impressions. « Je vis ces Indiens errants et vagabonds, dit madame Jameson, ils me firent pitié. » Trois ou quatre femmes à moitié vêtues et quelques jeunes enfants montraient des signes d'intelligence, « mais ce sont des exceptions ; la saleté, l'indolence et l'ivrognerie étaient le caractère dominant. » Alors faisant remarquer le contraste avec les Indiens catholiques sobres et prospères, « je les ai entendus, dit cette dame, chanter la messe avec piété et respect. » « La conduite des Indiens *méthodistes* est bien différente ; les voir étendus nonchalamment pendant le service religieux me fit une impression pénible¹. » Cependant le docteur Osborn, neuf années plus tard, ose nous présenter Jones comme preuve « que les missionnaires wesleyens ont toujours réussi à introduire le christianisme chez les Indiens² ! »

La masse des Indiens dégradés par l'influence protestante, pensionnés plutôt que convertis, sont dépeints par les voyageurs de toutes les conditions, dans les mêmes termes, très-peu favorables. Les Indiens catholiques refusent de les fréquenter, et les considèrent comme des êtres abjects. Des témoins protestants reconnaissent la justesse de cette appréciation. Ainsi M. Kane, qui a décrit récemment les contrées de l'Ouest, loue l'agriculture habile et perfectionnée des catholiques indiens près de Manitouline, et dépeint la mission protestante de Norway-House en ces termes : « Elle est entretenue par la compagnie de la baie d'Hudson, dans l'espoir d'améliorer l'état des Indiens ; mais à en juger d'après les apparences, elle obtient peu de succès ; ces indigènes sont les plus sales que j'aie jamais rencontrés ; et mieux vaut se taire sur leur moralité³. »

Miss Harriette Martineau, témoin capable et impartial, nous fait part des mêmes contrastes. Parlant de l'établissement protestant le plus vanté, celui de Mackinaw, elle nous dit : « Il y a tout lieu de croire que la mission est la partie la moins satisfaisante de

¹ *Sketches in Canada*, par Mme Jameson, part. I, p. 40; part. II, p. 287 (1852).

² *History of the Objirway Indians*, par le Rév. E. Osborne, D. D., p. 228 et suiv. (1861).

³ *Wanderings of an Artist*, ch. viii, p. 405.

cet
à l
cell
tras
l'on
Trav
peup
ticut
jam
que
l'Éva
M
la m
Crue
ils o
pour
elle
certa
sont
gence
D'a
pas à
fatale
Lorsq
n'exis
soit, r
relati
bers
ment
« H
dans l
donne
Le
souven
« Je
l'annu
1 *Sketches in Canada*, par Mme Jameson, part. I, p. 40; part. II, p. 287 (1852).
2 *History of the Objirway Indians*, par le Rév. E. Osborne, D. D., p. 228 et suiv. (1861).
3 *Wanderings of an Artist*, ch. viii, p. 405.

cette entreprise. Une grande part est ordinairement accordée à l'imagination au sujet des missions chez les idolâtres. Sur celle-ci, la chronique abuse du privilège. » Vient ensuite le contraste habituel : « Les Indiens sont capables de civilisation, ils l'ont prouvé par les succès des Français parmi eux. Près de Little-Traverse, au nord-ouest du Michigan, il y a un village indien peuplé d'habitants *industrieux et amis de l'ordre*, s'occupant particulièrement d'agriculture. Les Anglais et les Américains n'ont jamais réussi comme les Français avec les aborigènes ; et je doute que les protestants leur aient fait plus de bien comme ministres de l'Évangile que comme trafiquants¹. »

Madame Jameson, malgré ses préjuges religieux, use aussi de la même franchise. Les Ottawas, dit-elle, confiés aux soins du Père Crue, « ont de vastes plantations de blé et de pommes de terre ; ils ont bâti une chapelle pour le service religieux et une maison pour leur prêtre. » Parente et associée à des ministres protestants, elle résume ainsi toutes ses observations : « Une chose évidente, certaine, indubitable, c'est que les catholiques romains convertis sont supérieurs à tous les autres en tenue extérieure, en intelligence, en industrie, en civilisation². »

D'autres écrivains protestants vont encore plus loin, et n'hésitent pas à avouer que les naturels sont condamnés à une destruction fatale comme tous les autres sauvages sous des maîtres protestants. Lorsque la charité divine et les sacrements, fruits du précieux sang, n'existent pas, le sentiment d'humanité, quelque bienveillant qu'il soit, révèle son impuissance. « Notre système de commerce et de relations avec les tribus indiennes, reconnaît le gouverneur Chambers dans un rapport officiel, est propre à les détruire rapidement³. »

« Ils osent à peine cultiver le sol, observe M. Beecham, même dans les parties qui leur sont nominalement réservées, de peur de donner par là occasion d'en être dépouillés⁴. »

Le docteur Shaw déclare, en 1856, que « les *autorités* volaient souvent les pauvres Indiens⁵. »

« Je suis bien aise, ajoute M. Bradford, qu'au moins le quart de l'annuité payée aux Menomimis soit prise sur l'impôt du *whisky*⁶. »

¹ *Society in America*, par Harriet Martineau, vol. II, ch. 1, p. 18.

² *Sketches in Canada*, part. II, p. 287.

³ *Notes on the North West*, par William J. A. Bradford, part. II, p. 195 (1846).

⁴ *Colonization*, p. 9.

⁵ *A Ramble through the United States*, etc., par John Shaw, M. D., F. G. S., F. L. S., ch. III, p. 67 (1856).

⁶ *Ubi supra*.

« Beaucoup d'Indiens, affirme M. Kane, retournent à leurs cabanes plus pauvres qu'avant de les avoir quittées. » Lors d'une distribution, faite par le gouvernement, « il y avait à peine, ajoute-il, un homme, une femme ou un enfant assez fort pour soulever le vase jusqu'à sa bouche, ils étaient tous dans l'état d'ivresse le plus complet¹. » Cependant, le clergé protestant, incapable d'attaquer un mal qu'on peut seulement atténuer par un ministère différent du sien, ne fait rien, dans cette contrée comme dans les États-Unis, pour arrêter ces désastres ; de sorte que M. Bradford, avec une sincérité assez fréquente chez les Américains, les compare « aux pieux, paisibles et fervents disciples de la Croix ; » C'est ainsi qu'il nomme les missionnaires catholiques « qui surmontent les plus grandes difficultés. » Leurs rivaux ne peuvent vaincre malgré leurs richesses et la protection du gouvernement. « Le Français, avoue cet auteur, n'oublie pas que l'homme civilisé ou sauvage est son frère ; il traite avec lui comme s'il était homme. Le rude Saxon traite l'Indien comme un chien. L'Américain égoïste rapporte tout à son intérêt². »

Terminons, sans les épuiser, ces citations du contraste entre l'influence catholique et protestante sur la vie et la fortune de l'Indien, par le témoignage de deux vénérables prélats. « Ces Indiens sont tous bons catholiques, disait Mgr Gaulein, évêque de Kingston, ils me paraissent industrieux et amis du travail ; un grand nombre de sauvages ont été récemment baptisés. » « Souvent, observe Mgr Loras, évêque de Dubuque, les sauvages convertis font d'excellents catholiques ; dans mes rapports avec eux, j'eus l'occasion d'admirer leur ferveur³. »

Tels sont les vrais disciples, au témoignage des amis et des ennemis ; la constance de leur foi est à toute épreuve, aucune influence n'a pu la détruire. Un mot seulement sur les missionnaires.

« Ils ne sont pas inférieurs en zèle et en ferveur aux premiers apôtres de ce continent, » reconnaît M. Buckingham. Quant à leurs efforts pour convertir les sauvages, malgré les difficultés qui les attendent dans les contrées soumises à la domination protestante : « Ils ont eu plus de succès qu'à l'ordinaire, pendant les dernières années. » Ensuite il établit le contraste entre la dignité

¹ *Wanderings of an artist*, ch. n, p. 44.

² *Notes on the North West*, p. 89.

³ *Annals*, vol. I, p. 470-79.

de co
liens
form
froid
l'obs
disait
lonté
le mo
tinent
relle t

M.

prime

exerce

sur pl

M.

diens a

mission

Tout c

peuvent

tres te

même

paravan

de leurs

malades

fortunés

tels pro

primitiv

L'hon

gage le

endurer

tinue en

honte au

Pendant

gagnait d

rence⁶. »

En 18

¹ Bucking

² Jameson

³ Rambles

⁴ Notes on

⁵ History

⁶ Travels

de ces missionnaires et « l'infériorité » des ministres épiscopaliens ; il remarque avec peine dans ce corps opulent « beaucoup de formalisme, » et dans la réunion de leurs adeptes « beaucoup de froideur¹. » Un écrivain anglais très-distingué, après avoir cité l'observation « d'un de nos agents indiens les plus intelligents, » disait de l'Église d'Angleterre : « Par impuissance ou défaut de volonté, elle ne sème pas, elle ne peut donc récolter. » Il se demande le motif, et trouve cette réponse : « Ici comme dans l'ancien continent, quel moyen d'inculquer des dogmes sur lesquels on se querelle toujours ? »

M. Sullivan, autre voyageur anglais d'une haute capacité, s'exprime franchement au sujet des missionnaires catholiques : « Ils exercent une influence extraordinaire sur leurs prosélytes et aussi sur plusieurs tribus indiennes². »

M. Halkett, témoin oculaire, s'exprime de même. « Les Indiens anglais du Nord, c'est incontestable, sont traités par leurs missionnaires catholiques avec beaucoup de bonté et d'égards. Tout ce que la bienveillance, la charité, les soins paternels peuvent procurer, ils le reçoivent de leurs mains³. » En d'autres termes, les missionnaires déploient la même patience, la même charité, que leurs prédécesseurs, lorsque deux siècles auparavant ils domptaient la méchanceté et captivaient l'affection de leurs sauvages troupes ; « lorsqu'ils visitaient chaque jour les malades et les servaient comme la plus tendre des mères, ces infortunés les regardaient comme des génies bienfaisants. Par de tels procédés ils étaient parvenus à s'attacher cette population primitive⁴. »

L'honorable Charles Murray, après avoir signalé en noble langage le zèle que la religion catholique inspire à ses prêtres pour endurer les peines, les voyages et toutes sortes de privations, continue en ces termes : « Chez les Nègres et les Indiens ils font honte au zèle et aux efforts de toutes les autres sectes chrétiennes. Pendant mon séjour au Missouri, j'ai observé que la foi romaine gagnait du terrain avec une rapidité qui dépasse toute concurrence⁵. »

En 1860, M. Kohl publia son journal de voyages sur les bords

¹ Buckingham, ch. xv, p. 220.

² Jameson, *Sketches in Canada*, part. I, p. 116; part. II, p. 287.

³ *Rambles in North and South America*, ch. III, p. 60.

⁴ *Notes on North American Indians*, ch. x, p. 252.

⁵ *History of the Jesuits*, par G. B. Nicolini, ch. xii, p. 502 (Bohn).

⁶ *Travels in North America*, par l'Hon. C. A. Murray, vol. II, ch. xiii, p. 309.

du lac Supérieur. « Je puis prendre sous ma défense ces excellentes gens, ces pasteurs instruits de la mission du Canada, dit cet homme en se servant d'expressions flatteuses. Je puis en parler, car j'ai lu tous les anciens voyages des premiers missionnaires de l'Eglise, et je les ai suivis avec un zèle sympathique. De nos jours, puisque le martyr pour cause de religion ne se rencontre plus, il est intéressant de voyager dans une contrée où cette ère n'a pas encore entièrement disparu, et de s'associer à des hommes qui endurent les plus grandes privations pour accomplir les œuvres les plus sublimes, et qui iraient même jusqu'à donner volontiers leur vie pour leur Eglise. Dans le fait, tout ce que j'apprends ici chaque jour de leur pieux courage, de leur patience et de leur zèle à se dévouer à ces missions du lac Supérieur me fait éprouver la plus vive admiration. Ce sont des hommes bien élevés et très-instruits; ils renoncent à toutes les jouissances matérielles et intellectuelles d'une société polie; ils vivent isolés et éloignés les uns des autres, au bord des lacs, sous des huttes semblables à celles de leurs néophytes: ils puisent leurs seules consolations dans leur conscience et dans la prière; ils y trouvent un soutien qui fait défaut à nos missionnaires protestants. Ces derniers, divisés en une multitude de sectes, travaillent seulement pour une communion ou pour une autre: les premiers sont animés par ce sentiment que, soldats de l'Eglise, ils ont part à son œuvre puissante, qui comprend l'humanité entière et l'universalité du globe¹. »

M. Kohl vécut beaucoup, durant ses voyages, avec les hommes dont il parle, et dont les travaux paraissent avoir excité son étonnement. « Tout, jusqu'à un baptême, un mariage ou un enterrement, observe-t-il, implique dans un pareil climat les privations et les souffrances. » Il avait un jour trouvé asile dans la hutte d'un Père Jésuite qui s'y était retiré après les fatigues du jour. C'était « la froide saison du *christmas*, » le missionnaire avec son hôte était assis auprès du feu. « Bientôt on frappe à la porte, et un étranger hors d'haleine, couvert de neige et de glaçons, entre. » Son message fut bientôt connu. A quarante milles de là, à travers les marais et les bois, sa mère était malade et implorait les secours de la religion. A l'instant le Père se lève et quitte la hutte; « le missionnaire et l'Indien, chaussés de leurs raquettes, marchèrent à côté l'un de l'autre. » Au passage d'une rivière gelée, la glace se brisa, et « ils eurent de l'eau jusqu'à la ceinture. » « Enfin, le troisième jour, continue M. Kohl, le missionnaire pouvait donner l'extrême-onction à la pauvre Indienne mourante, et voir ses yeux doucement fermés.

¹ *Wanderings round Lake Superior*, par J. G. Kohl, ch. xiv, p. 306.

par
vie
C
tren
rab
loca
soit
livre
des
nut
un f
appo
char
il fal
long
missi
missi
Cana
suran
la nu
encou
nuit
écum
détres
mon
avant
cousin
il fit s
faisait
il s'éla
que j'
avec n
rendre
A l'
puis en
grande

¹ En 18
un jeune
rante ans
à cette ou
il avait t
M. Smith.
cet apôtre
romaine.

par la mort. Un gentleman d'Oxford supporterait-il une pareille vie? »

Ces missionnaires, reconnaît M. Kohl, sont tous de la même trempe¹. Il dit, à propos de l'un d'eux, qu'il appelle son honorable ami, auteur d'un lexique ojibbeway : « Il est à peine une localité sur le lac Supérieur qui ne soit liée à l'histoire de sa vie, soit par la construction d'une chapelle, ou la composition d'un livre pieux, ou la fondation d'une paroisse indienne, ou bien par des dangers et des aventures dans lesquels le missionnaire reconnut la protection évidente du ciel. » Après ces réflexions il raconte un fait qu'il tenait d'un voyageur canadien. Un message avait été apporté de l'autre côté du lac Supérieur à l'un de ces martyrs de la charité avec qui vécut M. Kohl. Il était nuit, la tempête grondait, il fallait affronter soixante-dix milles de traversée pour éviter un long voyage par terre autour du lac; mais le cas est pressant, le missionnaire n'hésite pas. Dans un canot ouvert, conduit par un Canadien qui consent à affronter la périlleuse traversée sur l'assurance réitérée du Père que Dieu les protégerait, l'obscurité de la nuit s'étendant sur les eaux devenues furieuses, le missionnaire encourageait son fidèle compagnon à faire tous ses efforts. Cette nuit se passa en prières et en angoisses. A l'aspect des brisants écumeux qui frappaient l'autre bord, le Canadien poussa un cri de détresse : « Mon père, nous sommes perdus ! » « Rame encore, mon cher Dubois, dit la voix calme du missionnaire, courage, en avant!... Nous les traverserons, et le canot ira de lui-même. Mon cousin haussa les épaules (expressions du narrateur cité par M. Kohl), il fit ses dernières prières et rama devant lui sans savoir ce qu'il faisait... Un point noir se découvre au sommet de la lame, bientôt il s'élargit; » ils étaient sauvés! « Ne vous avais-je pas dit, Dubois, que j'étais appelé, que je devais partir, et que vous seriez sauvé avec moi ! Prions. » Ils se mirent à genoux sur le bord du lac et rendirent grâce à Dieu.

A l'endroit même où ils abordèrent, une grande croix fut depuis érigée par un riche marchand; « on peut la voir du lac à une grande distance, elle est connue dans le pays sous le nom de « la

¹ En 1840, l'Eglise d'Amérique perdit un de ses membres, les plus dévoués. « En 1799, un jeune prêtre gravissait les sommets les plus escarpés des Alleghanies. » Pendant quarante ans il travailla seul. Après avoir dépensé cent cinquante mille dollars de sa fortune à cette œuvre admirable, il mourut, laissant dix mille catholiques dans des montagnes où il avait trouvé seulement douze familles. Il était connu sous le nom de « révérend M. Smith. » Mais, lorsque son humilité ne pouvait plus en souffrir, le monde apprit que cet apôtre solitaire était le prince Démétrius Galitzin, converti de l'Eglise russe à l'Eglise romaine. (De Courcy, ch. xviii, p. 128.)

Croix de la Traversée. » Lorsque le narrateur eut fini, « je tombai moi-même à genoux sur le plancher nouveau, à côté de cet homme excellent, qui sommeillait avec calme¹. »

Tels sont les missionnaires qui travaillent encore, comme Lallemand et de Brébeuf ont travaillé autrefois parmi les Indiens de l'Amérique du Nord. Deux siècles se sont écoulés depuis que les premiers martyrs de ce pays sont entrés en possession de leur récompense ; pas une seule grâce n'a été retirée, pas un seul don répandu sur eux par la bonté divine n'a été diminué ; ils sont encore prodigués à leurs successeurs. Les comparer à leurs rivaux protestants est une tâche pénible, mais nous avons entrepris ce travail, nous devons le poursuivre.

Un aimable ministre anglican, très-supérieur à beaucoup de ses collègues, a publié la manière dont il s'établit dans sa mission du Canada et les moyens qu'il employa. « Notre voiture, dit-il, espèce de double berline trainée par mes chevaux, est l'arrière-garde de la caravane, composée de fourgons remplis d'ustensiles et de provisions. Il y a place pour moi, pour ma femme, et pour notre fils aîné, tous les coins sont remplis de malles, de cartons et d'une masse d'autres choses. » Après cette description de sa manière d'entrer en campagne, l'écrivain qui a évidemment de bons sentiments et de bonnes intentions, dit gravement : « Je n'ai pas la prétention de me classer parmi ces héroïques et magnanimes missionnaires de l'ancien temps ; » mais l'auteur de cet aveu paraît trahir une espérance secrète, que malgré son équipage et ses cartons, ses lecteurs seront d'une opinion différente².

Le même clergyman nous apprend que les missionnaires ses collègues au Canada « tournaient absolument en ridicule l'idée » du baptême conférant la grâce. D'après les autorités les plus hautes de la même secte, nous savons que tous les autres phénomènes religieux, introduits maintenant en Angleterre, sont représentés avec succès au Canada. « Nous remarquons partout, assure l'évêque protestant à Toronto, l'existence des divisions religieuses, dont la cause est trop souvent, dans ce diocèse, un sentiment d'hostilité contre l'Église d'Angleterre³. »

Cette appréciation est confirmée, avec d'amples détails, par ses

¹ *Wanderings*, etc., p. 182, 183, 307, 309.

² *Memoirs of a Church of England Missionary in the North American Colonies*, ch. xii, p. 73 ; ch. xxii, p. 141.

³ *The Church in Canada*, p. 37.

coll
aus
évêq
« be
sanc
soi-d
tion
une
du li
testa
de 1
étaie

D'
tante
Can
trent
l'uni
terne
donn
ham
toute
une s
civilis

En
indiqu
Indien
manie
M. Ki
« son
lorsqu
sionna
dans
les pl
religie
côté,
guides
l'autre
qui, c

⁴ *Rep*
⁵ *The*
⁶ *Ch*
⁷ *Rep*

collègues à Québec, et par le révérend J. P. Hincks, qui se lamente aussi sur « la froideur générale envers l'Eglise établie. » Un autre évêque protestant dans la péninsule huronne rapporte, en 1862, que « beaucoup d'émigrants sont presque aussi dépourvus de connaissances religieuses que s'ils venaient des contrées païennes. » Dans le soi-disant diocèse d'Ontario, un cinquième seulement de la population professe d'appartenir à l'Eglise anglicane, le reste est divisé en une multitude de sectes discordantes, ou « est tombé dans l'incrédulité¹. » Il est à remarquer, comme exemple de l'influence du protestantisme dans les colonies anglaises, que lors du recensement de 1861, dix-huit mille cinq cents de ces prétendus disciples, étaient classés comme n'ayant « aucune religion². »

D'un autre côté, l'officier épiscopal de la communion protestante de Montréal reconnaît avec peine, parmi les catholiques du Canada au nombre de neuf cent cinquante-deux mille sept cent trente-quatre dans la province inférieure seulement, « l'ordre, l'unité, la discipline, la soumission à la règle, les sentiments fraternels qu'ils attachent fermement à la religion catholique romaine, donnant ainsi une grande leçon au monde protestant³. » Lord Durham vient confirmer cette opinion en disant qu'en « l'absence de toute institution civile permanente, l'Eglise catholique a conservé une sorte de stabilité et d'organisation, seul soutien efficace de la civilisation et du bon ordre⁴. »

En résumé, lorsque nous réunissons les faits qui viennent d'être indiqués : les aveux de M. Buckingham et d'autres, sur les Indiens *catholiques*, « remplissant leurs devoirs religieux de la manière la plus exemplaire » et « toujours sobres, » avec ceux de M. Kingston et de M. Kane, à savoir que les naturels *protestants* « sont une race tout à fait inférieure et adonnée à la boisson ; » lorsque nous trouvons les écrivains anglais admettant que les missionnaires catholiques sont aujourd'hui « plus heureux que jamais dans la conversion des païens, » — tandis que les agents protestants les plus compétents avouent « leur impuissance à faire changer de religion les Indiens adultes ; » — lorsque nous remarquons, d'un côté, les progrès paisibles et industriels des naturels sous leurs guides catholiques, malgré la froideur des autorités civiles, et de l'autre, la misère profonde des pensionnés du patronage officiel qui, d'après les lamentations de M. Bradford, « est en train de les

¹ *Report of S. P. G. F. P.*, p. 77, 83, 88 (1862).

² *The Times*, 12 février 1862.

³ *Church in the Colonies*, n° IX, p. 12.

⁴ *Report and Despatches of the Earl of Durham in Canada*, p. 97 (1839).

détruire rapidement ; » lorsque nous considérons la franche déclaration de témoins tels que miss Martineau et mistress Jameson, disant que « la supériorité des Indiens catholiques est très-visible, certaine, incontestable ; » et récemment, lorsque nous comparons l'ordre, l'unité, les sentiments fraternels, qui réunissent les uns, avec l'existence des divisions religieuses qui dissolvent et dispersent les autres ; lorsque enfin nous voyons, d'après les témoins protestants, le contraste entre le caractère, le mode de vivre des deux espèces de missionnaires, dont les uns sont des étrangers privés de tout, menacés par les maîtres du pays, les autres représentants opulents du pouvoir et de l'influence anglaise ; nous pouvons accepter sans crainte la conclusion à laquelle un voyageur anglais fut amené par l'observation de tous ces faits : « Il me semble que l'introduction du catholicisme est le meilleur moyen de civiliser les Indiens¹. »

LES CANADIENS FRANÇAIS.

L'histoire religieuse des Canadiens français, indirectement lié au sujet de ce livre, présente cependant des caractères qui méritent d'être signalés. Comme plusieurs autres races dont nous avons parlé, les Canadiens ne sont quelque chose que par l'influence de la religion catholique. Par elle, ils ont été formés et soutenus ; leur vie sociale et individuelle témoigne de son influence. Otez la foi qui a été la lumière de leurs foyers et de leurs cœurs, les Canadiens n'existeraient plus sur la terre. Ils auraient été englobés dans la masse inerte de vies à moitié païennes qui les entourent.

La résistance, opposée par les catholiques de l'Amérique anglaise et particulièrement par les Canadiens aux influences mortelles qui menacèrent, pendant plus de cent ans, de détruire, au bord du Saint-Laurent, leurs paisibles communautés et de tarir les sources de leur vie, forme un de ces chapitres de l'histoire moderne sur lequel l'homme d'État jette un regard d'indifférence ou de mépris, mais dans lequel le chrétien aime à suivre la marche de la Providence. Soumis à des maîtres d'une race et d'une croyance différentes, qui ne pouvaient apprécier leurs vertus ni respecter leur indépendance, ce que la malice la plus raffinée pouvait inventer, ce que la fraude la moins scrupuleuse pouvait fournir, ou la violence la plus

¹ *Letters from the United States, Cuba and Canada*, par l'Hon. Amelia W. Murray, lettre ix, p. 127.

franche déclara-
ress Jameson,
est très-visible,
ous comparons
issent les uns,
ivent et disper-
témoins pro-
vivre des deux
trangers privés
s représentants
ous pouvons ac-
yageur anglais
me semble que
yen de civiliser

effrontée pouvait exécuter, tout a été essayé pour épuiser leur constance. Dans une seule année, comme le rapporte Haliburton, près de quinze mille catholiques étaient déportés de la province de la Nouvelle-Écosse, et leurs biens confisqués par l'autorité du gouvernement anglais¹. La politique qui inspira ce crime prévalut au Canada, comme Burke indigné le rappela à l'Angleterre, jusqu'à ce que la crainte de la révolte eût amené une justice intéressée mais tardive. « Toutes les lois, les coutumes et les formes judiciaires de cette colonie populeuse établie depuis longtemps furent renversées en un moment, par l'ordonnance du 17 septembre 1764; les lois anglaises, les statuts pénaux contre les catholiques, entièrement inconnus aux Canadiens, et non publiés, furent introduits à leur place.... Dans cent dix paroisses rurales il n'y avait que dix-neuf familles protestantes! Cette paisible et docile province fut livrée à l'oppression. L'histoire ne fournit pas d'exemple d'une injustice aussi criante². » M. Bancroft paraît avoir oublié l'Irlande.

Directement lié
ctères qui mé-
dont nous avons
ar l'influence de
soutenus; leur
nce. Otez la foi
œurs, les Cana-
nt été englobés
les entourent.
Amérique anglaise
es mortelles qui
re, au bord du
ir les sources de
erne sur lequel
de mépris, mais
e la Providence.
différentes, qui
indépendance,
er, ce que la
violence la plus

De pareils actes se produisirent dans toutes les contrées acquises alors par l'Angleterre sur le continent américain. « Le conseil d'Halifax déclara par un vote, que tous les pauvres hommes rouges qui habitaient la péninsule, étaient autant de bandits, de brigands, de rebelles; et par son autorité, pour mettre cette canaille à la raison, Cornwallis offrit, pour chacun d'eux pris ou tué, dix guinées payées sur la présentation d'un sauvage ou de son cuir chevelu. » Les habitants catholiques de l'Acadie furent encore plus mal traités que ceux du Canada. Sous l'autorité de la France, dit un historien protestant, « ils formaient une grande famille; leurs mœurs étaient d'une pureté sincère. » Mais cela ne les sauva pas. La vertu et l'innocence étaient un faible titre à l'estime des Anglais; et ainsi, continue notre auteur, « les Acadiens furent méprisés parce qu'ils étaient sans appui. On leur arracha leurs papiers et leurs archives, les titres de leurs possessions et de leurs héritages... Lorsqu'ils tardaient à aller chercher le bois de chauffage pour leurs oppresseurs, on leur faisait dire de la part du gouverneur: S'ils ne s'exécutent pas dans le temps prescrit, les soldats prendront leurs maisons pour en faire du combustible. »

Enfin, comme ces mesures trop douces ne suffisaient pas pour détruire leur foi en épuisant leur patience, tout ce qui leur restait de propriété fut saisi par les officiers de la couronne, et ils furent bannis en masse. « Quelques-uns furent charitablement mis à

¹ *History of Nova Scotia*, citée par Brasseur de Bourbourg, tome I, ch. xvi, p. 296.

² Bancroft, ch. v, p. 151.

l'abri des Anglais, dans les wigwams des sauvages, » relate M. Bancroft. Mais ce ne fut pas encore assez pour les nouveaux maîtres. « Pour prévenir leur retour, leurs villages, depuis Annapolis jusqu'à l'isthme, furent dévastés. Leur bétail fut saisi comme des dépouilles, et mis à la disposition des autorités anglaises... Les principaux commerçants, plus impitoyables que les sauvages, auraient désiré voir disparaître tous les Acadiens ; et lorsque cette œuvre eut paru terminée, ils félicitèrent le roi de ce que les efforts du gouverneur Lawrence avaient été couronnés d'un plein succès. J'ignore si les annales de la race humaine gardent le souvenir de douleurs infligées avec plus de lâcheté, aussi amères et aussi persistantes que celles qui tombèrent sur les habitants français de l'Acadie¹. »

De longues années après, les successeurs de Cornwallis, de Lawrence et du comte de Loudoun, ressemblaient encore à leurs prédécesseurs, ils imitaient leurs exemples aussi exactement qu'ils l'osaient ; et lord Durham, dont le caractère chagrin mais honnête était adouci par les vertus simples d'un peuple qu'il apprit à aimer, et qu'il s'efforça de défendre, put dire à son gouvernement, avec une vivacité qu'il ne dissimulait pas : « On n'a rien fait pour favoriser l'éducation, quoiqu'on ait mis la main sur les revenus des Jésuites destinés à cet effet, » et changé leurs collèges en casernes d'après le misérable plan du patronage officiel ; il lui rappelait qu'avec un mépris cynique de la vérité et de l'honneur, ils donnaient un salaire exagéré à un prédicant anglican, en qualité de « chapelain des Jésuites ! »

Le sort du célèbre collège des Jésuites à Québec, maintenant encore occupé par un régiment anglais, sera regretté par tous les appréciateurs du but qu'il était destiné à poursuivre. « De cet asile de piété et de savoir sortirent ces intrépides missionnaires qui firent connaître l'Évangile sur un espace de six cents lieues, et qui prêchèrent la foi chrétienne depuis le Saint-Laurent jusqu'au Mississippi². »

Cependant les Canadiens, qui ne reçurent de l'Angleterre que des insultes avec une oppression impitoyable jusqu'au temps de lord Durham, conservèrent, par les conseils de leurs guides spirituels, une sincère et noble loyauté envers leurs maîtres étrangers. En 1775, le Canada eût été perdu pour l'Angleterre sans l'action vigilante du clergé catholique. Un demi-siècle plus tard, « la population canadienne déploya encore un dévouement chevaleresque et une loyauté dont on ne trouve pas de plus beaux exem-

¹ Bancroft, vol. III, p. 138, 146.

² Hawkins, *Quebec*, etc.; ch. x, p. 195.

ple
des
lité
fut
pro
ma
cle
cor
Mai
mal
con
rép
leus
trad
jugé
men
«
des
et b
enjo
table
passé
glete
heur
mém
pas
pour
ment
enver
leur
nous
cond
plus
sobre

1 Pi
p. 275
2 TH
3 De
4 Si
5 Lo
6 Ra
7 Go
8 Ca
Republ

ples. En 1812, la défense du pays fut entre les mains généreuses des Canadiens français. Une fois de plus, ils prouvèrent leur fidélité, les Américains furent repoussés de tous les côtés, et le Canada fut sauvé¹. » « L'Angleterre retient le Canada, observe un autre protestant, par l'influence seule de la hiérarchie catholique romaine. Les Sulpiciens de Montréal sont ses lieutenants². » « Le clergé catholique, pour une large part, défend le gouvernement contre la violence révolutionnaire, reconnaît lord Durham³. » Mais si la population catholique du Canada a refusé jusqu'ici, malgré les sollicitations des agents des États-Unis, de se révolter contre leurs durs et antipathiques dominateurs, ils ont rejeté avec répugnance leur religion et leurs usages; ils ont conservé scrupuleusement leur manière de vivre, leur langue, leur foi et leurs traditions. Voyons ce que disent les protestants, malgré leurs préjugés religieux et nationaux, d'un peuple qu'ils ont si profondément lésé.

« Les Canadiens français conservent toutes les qualités sociales des Français, sans leur propension à la guerre⁴. » « ils sont bons et bienveillants, sobres, industriels et honnêtes, très-sociables, enjoués et hospitaliers; distingués dans leurs manières, leur véritable politesse s'étend à toutes les classes de la société⁵. » « Ils surpassent de beaucoup, dans les mêmes conditions, le peuple d'Angleterre. Je les ai vus se rassembler en grand nombre dès cinq heures du matin, et j'ai appris qu'ils se réunissent fréquemment même dès quatre heures, prouvant au moins par là qu'ils ne sont pas religieux avec indolence⁶. » « J'avoue ma profonde sympathie pour les Canadiens français; ils sont *si bons enfants*: contentement, *gaieté de cœur*, politesse venant de la bienveillance, respect envers leurs supérieurs, confiance dans leurs amis, attachement à leur religion, » sont leurs principales qualités⁷. « Tout ce que nous voyons des Canadiens français, écrit M. Buckingham, nous conduit à croire qu'ils sont, parmi les habitants des campagnes, les plus heureux du globe... Je regarde le Canadien comme plus sobre, plus vertueux, et plus heureux que l'Américain⁸. »

¹ *Pine Forests and Hackmatack Clearings*, par le lieutenant-colonel Sleigh, ch. xi, p. 275; 2^e édition (1853).

² *The Statesman of America*, p. 305.

³ *Despatches*, p. 11.

⁴ Sir Francis Head's *Narrative*, p. 194.

⁵ Lord Durham, *Despatches*, p. 17.

⁶ *Ramble through the United States*, par le docteur Shaw, ch. m. p. 90 (1856).

⁷ Godley's *Letters from America*, vol. I, lettre v. p. 89.

⁸ *Canada*, etc., p. 211-18-20, 264, 270. Voir aussi *Glimpse at the Great Western Republic*, par le lieutenant-colonel Cunynghame ch. xx, p. 252.

Tels sont les Canadiens, au jugement de protestants distingués, qui reconnaissent volontiers, malgré leur lenteur à les imiter, les qualités de la race simple et séduisante qu'ils décrivent. Mais ces éloges de témoins sincères n'ont pu passer sans les protestations de cette rancune inquiète que l'hérésie inspire, et qui éveilla même dans le cœur d'une femme les pensées exprimées en ces termes : « Les effets asservissants, énervants, et rétrogrades du catholicisme ne sont nulle part plus visibles que dans le bas Canada, où les prêtres exercent une autorité despotique. » Comme si ces expressions étaient trop faibles pour peindre ses sentiments, cette dame anglaise ajoute, que « tous les maux de cette contrée, quels qu'ils soient, sont dus à l'ignorance et au terrorisme causé par les efforts des prêtres¹. » Son livre était destiné à des lecteurs anglais, et elle paraît avoir prévu qu'ils devaient bien accueillir de pareilles assertions. Cependant à la page suivante elle confesse qu'il se trouve dans le bas Canada *plus de onze cents écoles*, dont une centaine environ sont actuellement sous la direction des Frères de la doctrine chrétienne². M. Buckingham nous dit, en parlant des écoles religieuses de Québec : « L'instruction qu'on y reçoit est tellement estimée par toutes les classes, que les familles protestantes envoient leurs filles en toute confiance au couvent des Ursulines pour être élevées comme les catholiques. »

Ailleurs, la dame que nous citons, oubliant sa sombre peinture des Canadiens « asservis, » donne sur ces « victimes du despotisme sacerdotal, » l'appréciation suivante : « Les paysans du bas Canada doivent compter parmi les gens les plus inoffensifs du globe; ils sont moraux, sobres, contents de leur sort et zélés dans l'observation de leur foi erronée. Ils s'efforcent d'atteindre le bonheur, plutôt que le progrès; qui pourrait dire qu'ils n'atteignent pas leur but? Les dimanches et les jours de fête ils s'assemblent en foule dans leurs églises. Leurs besoins et leurs désirs ne sont pas grands, leurs manières sont courtoises et prévenantes, ils gardent leur croyance avec une crédulité aveugle et complète; » (elle ne sait pas en quoi leur foi consiste ni comment ils y adhèrent) « et pendant les soirées d'été, ils chantent des airs de France, comme leurs pères les chantaient au commencement du jour, sur les bords rians du Rhône impétueux³. » Après cette description d'un peuple charmant, elle se moque avec complaisance de cette

¹ *The Englishwoman in America*, ch. xiv, p. 312.

² *The Metropolitan Catholic Almanac*, Baltimore, 1860, p. 278.

³ *Ibid.*, ch. xiii, p. 284. — Il est bon de remarquer qu'il n'est peut-être pas quatre Canadiens dont les ancêtres soient nés sur les bords du Rhône. (N. du trad.)

religion divine qui a engendré ces vertus, comme étant « l'antidote du progrès social. » Toutes ses idées religieuses sans exception paraissent liées avec les chemins de fer, les bateaux à vapeur, beaucoup de commerce et une police active. Infortunés Canadiens, qui refusez de dire, en parlant de ces objets de culte : « ce sont nos dieux ! » « Chez eux, relate un protestant anglais d'un esprit plus élevé, les églises viennent en première ligne, les chemins de fer après, ce qui nous paraît un arrangement tout à fait paradoxal. Ils font de l'église le *premier* objet, et nous le *dernier*¹. » La raison, c'est que leurs âmes sont pénétrées de cet axiome divin, « *unum est necessarium*, » et que leur foi leur conseille de ne pas « *se troubler de beaucoup de choses*² ; » c'est que les Canadiens ont reçu la grâce de rester ce qu'ils sont. Voilà pourquoi leur vie, par sa pureté, sa dignité, sa sagesse, ses lumières, sa connaissance pratique de Dieu et de sa sainte religion, forme contraste avec la fièvre du « progrès » et l'avidité turbulente des Américains, ou la triste stupidité du paysan anglais.

Il n'est cependant pas vrai que les progrès matériels de cette province catholique, soient indignes d'être comparés avec ceux de leurs voisins non catholiques. Le 26 septembre 1862, l'honorable A. T. Galt, dernier ministre des finances au Canada, constatait dans l'hôtel de ville de Manchester les faits que voici : En 1852, la population dans le bas Canada était de huit cent quatre-vingt-dix mille ; en 1861, elle s'élevait à un million cent onze mille, s'étant accrue de vingt-cinq pour cent, en neuf ans.

En 1852, la quantité de terre tenue à bail, ou en franc-fief, était de huit millions cent treize mille acres ; en 1861, dix millions deux cent vingt-trois mille, ou vingt-sept trois huitièmes pour cent de plus.

En 1852, le nombre des boisseaux de grains autres que le froment, pour la culture duquel le climat et le sol du bas Canada sont moins favorables que ceux des provinces supérieures, fut de douze millions cent quarante-sept mille ; et en 1861, de vingt-trois millions cinq cent trente-quatre mille ; augmentation de quatre-vingt-treize trois quarts pour cent, « presque autant qu'en produit toute la population anglaise du Canada supérieur. » Ces faits, remarque M. Galt, ont d'autant plus d'importance, que « les Canadiens français n'ont pas l'avantage du flux incessant de l'émigration ; toute leur augmentation vient d'eux-mêmes. »

M. Galt n'a pas ajouté ce fait révélé aussi par le recensement

¹ Godley, lettre iv, p. 71.

² S. Luc, x, 42.

de 1861, que malgré l'arrivée constante d'émigrants protestants, la proportion catholique du Canada était plus élevée qu'en 1852. Il a observé cependant, que « *chaque paroisse* ayant une école, et tous les enfants recevant une éducation gratuite, ils étaient ou devaient être à l'abri de tout reproche¹. »

Le colonel Bouchette, connaît mieux les Canadiens que le touriste anglais cité et avoue que ni les crimes, ni la misère sociale de l'Angleterre n'existent parmi eux ; « la religion catholique, déclare-t-il avec énergie, n'est pas plus un instrument de dégradation pour le peuple au Canada, que la religion quaker, ne l'est en Pensylvanie ; » de plus le dénûment anglais est aussi peu connu au Canada que l'incrédulité anglaise ; « mais un noble esprit d'indépendance règne dans la conduite de toute la population, et l'influence spirituelle des prêtres s'exerce en donnant des avis à leur troupeau plutôt qu'en le gouvernant². »

Puisque le Canada est souvent cité par les auteurs anglais comme un exemple de stagnation sociale d'un peuple catholique, il nous sera permis d'ajouter quelques mots sur ce thème familier.

Les États catholiques, nous dit-on, atteignent rarement les progrès matériels de leurs rivaux protestants. Cependant, rien n'est moins contestable qu'au Canada, comme en tout autre pays catholique, ni la misère sociale, ni les crimes, n'ont jamais atteint les proportions qui distinguent l'Angleterre, la Prusse et les autres nations non catholiques. Pour ce qui regarde la Grande-Bretagne, une autorité protestante affirme ce fait notoire : « En aucune contrée il n'y a une aussi grande proportion d'habitants ensevelis dans l'indigence et dans la misère³. » En Prusse, le même auteur comparant avec équité les districts catholiques et protestants, affirme, pour les provinces rhénanes, que « le peuple est catholique et que, pour les manufactures, le commerce, le capital et l'industrie, il est fort en avance sur toute autre partie des provinces prussiennes⁴. » La Belgique, le pays le plus catholique du nord de l'Europe, est aussi le plus prospère. En France, où les produits de

¹ *The Times*, September 27, 1862

² *British Dominions*, etc., ch. xvii, p. 414.

³ Laing, *Residence in Norway*, ch. iv, p. 156.

⁴ Laing, *Observations on Europe*, ch. xiii, p. 516 (1850). — Un ardent protestant d'Allemagne, dans la réfutation de libelles populaires de ses coreligionnaires, dit, au sujet des Napolitains entre Naples et Salerne : « L'activité de nos vignerons du Rhin, dont on connaît les travaux incessants, n'est rien en comparaison de celle des montagnards napolitains ; cependant leur indolence est devenue proverbiale ! » *Wanderings through the Cities of Italy*, par A. L. von Rochau, ch. xvii, p. 222 ; éd. Simmet.)

la soi-disant réforme sont tenus en moindre estime que dans presque aucune autre contrée du globe, les révolutions successives qui auraient si profondément ébranlé l'équilibre financier de l'Angleterre ou de la Hollande, ont à peine imprimé une secousse au crédit national ou au bien-être public, tant les bases de sa prospérité sont solides. Enfin, tandis qu'il est d'usage d'indiquer l'Espagne et le Portugal comme exemples de la décadence des États catholiques, ils sont, en fait, des exemples évidents de l'exacte vérité contraire. Ces deux royaumes, l'histoire nous l'apprend, ont atteint le sommet de leur opulence et de leur pouvoir, précisément lorsque les principes et les traditions catholiques exerçaient le plus d'influence sur le peuple et sur leurs gouvernants, et ils ont commencé à déchoir lorsque leurs hommes d'État dégénérés adoptèrent les maximes introduites dans le monde par le protestantisme, et brisèrent cette alliance intime avec l'Église, à laquelle ils devaient leur gloire et leur renommée. Si le Portugal, autrefois célèbre par ses armes et par son commerce, est devenu méprisable aux yeux de l'Europe, c'est parce qu'il a laissé décliner sa vie religieuse, et bien qu'autrefois il ait rempli le monde de ses apôtres, il a maintenant à peine assez de vigueur pour produire même son propre clergé. Tandis que la grande nation espagnole, après une éclipse temporaire, reprend aux applaudissements de la chrétienté, ses instincts catholiques qui la firent le plus grand empire de l'univers, et sa prospérité matérielle qu'elle sut créer sous Ferdinand et Isabelle, développer sous Charles-Quint, continuer sous Philippe II, et rétablir de nouveau sous la fille de Ferdinand VII¹.

Retournons au Canada et à la dame anglaise, véritable spécimen de l'opiniâtreté des préjugés anglais. Le clergé canadien, dont l'influence despotique, nous dit-elle, engendre « l'ignorance et le

¹ On ne conteste pas naturellement que l'influence de la religion en proportion de son énergie engendrera l'indifférence au progrès matériel que le monde estime si haut. C'est la doctrine de saint Paul, et le monde l'a toujours repoussée : « les chrétiens devaient user de ce monde comme n'en usant pas. » « Le monde, dit un éminent écrivain, est une image fautive de l'Église de Dieu, et en même temps son antagoniste le plus implacable. L'Église voit ce monde clairement et distinctement, elle est loin de flatter son orgueil ; pour elle l'amour du monde est la haine par Dieu. Elle met sous ses pieds toutes les choses de ce monde, comme n'étant d'aucune conséquence ou au moins d'une importance très-secondaire. Elle irrite le monde en regardant le progrès avec une certaine hésitation, et en apparence avec très-peu d'intérêt. Il y a dans son mépris pour le monde une foi tranquille, extrêmement blessante pour cette dernière puissance. » Dr Faler, *The Creator and the Creature*, ch. III, p. 378. Il n'est peut-être pas inutile de remarquer, comme exemple frappant de l'apathie des Anglais, que ce livre merveilleux, composé dans leur langue, leur reste entièrement inconnu.

nts protestants,
ée qu'en 1852.
nt une école, et
, ils étaient ou

iens que le tou-
i la misère so-
religion catho-
instrument de
igion quaker, ne
ais est aussi peu
un noble esprit
la population, et
nnant des avis à
s anglais comme
holique, il nous
e familier.

ent rarement les
endant, rien n'est
t autre pays ca-
nt jamais atteint
usse et les autres
Grande-Bretagne,
En aucune con-
ts ensevelis dans
ne auteur compa-
estants, affirme,
atholique et que,
et l'industrie, il
provinces prus-
que du nord de
les produits de

Un ardent protestant
igionnaires, dit, au
vignerons du Rhin,
de celle des monta-
ple! » *Wanderings*
22; éd. Simmet.)

terrorisme; » mais qui « use seulement de son pouvoir sur les intelligences, » observe le colonel Bouchette; qui compte dans son sein, nous dit M. Kohl, « les hommes les plus instruits du continent occidental, et qui forme la classe la plus polie et la plus éclairée, remarque le colonel Sleigh, est ainsi décrit par lord Durham : « Le clergé catholique de cette province a su se concilier, à un degré remarquable, le bon vouloir des personnes de toutes les croyances; je ne connais pas de clergé paroissial dans le monde qui pratique aussi complètement les vertus chrétiennes et avec de plus heureuses conséquences¹. » Si cette appréciation ne réfutait pas précisément la dame que nous avons citée, ses propres paroles suppléeront peut-être à ce qui lui manque. Parlant des ravages du choléra à Toronto, voici quelles sont ses réflexions : « Les prêtres de Rome gagnèrent alors une double influence. Armés de ce qui paraît aux yeux du peuple un pouvoir surnaturel, ils ne connurent le repos ni jour ni nuit; ils présentèrent la croix devant bien des yeux prêts à se fermer, et parlèrent aux délaissés d'un monde où le chagrin et la séparation sont également inconnus². » Mais aucunes vertus ne purent changer ses idées hostiles, dissiper ses préventions ou lui inspirer la pensée d'imiter, même de loin, la charité dont ces prêtres lui servaient de modèle. Ainsi, après avoir épuisé le vocabulaire du dédain et du blâme, elle finit comme elle a commencé, par lancer un défi à tous les peuples catholiques, et par la déclaration péremptoire adressée à l'humanité entière : « L'Amérique et l'Écosse sont les deux contrées les plus religieuses du globe! »

Si nous acceptons cet imprudent défi, nous serons amenés à une digression qui va mettre en lumière des faits favorables à notre cause.

COMPARAISON ENTRE LE CANADA, L'ÉCOSSE ET L'AMÉRIQUE.

Le docteur Shaw, voulant établir une comparaison entre le Canada et l'Écosse, « réclame pour cette dernière l'honneur de tenir le premier rang dans les annales du crime³. » « Un Écossais sur dix est bâtarde, dit un autre témoin du pays⁴; » et

¹ *Despatches*, p. 97.

² *Ibid.*, ch. xii, p. 265.

³ *The United States*, etc., ch. iv, p. 106.

⁴ Cité dans le *Times*, 17 juillet, 1858.

pe
in
po
of
rie
cla
av
ce
tro
soi
tue
abr
aut
nis
ivro
mes
un
sa
R
fier
attes
auto
croi
pieu
étein
l'étai
Mille
de de
crois
d'hui
ouvra
existe
théist
L'é
n'a ja

¹ *Ban*
² *The*
³ *Lain*
⁴ *Sat*
⁵ *The*
⁶ *Men*
⁷ *Ban*
⁸ *The*

parlant des districts ruraux : « Les maîtres corrompant leurs inférieurs sont plutôt la règle que l'exception¹. » Le dernier rapport du greffier général écossais (1860) parle dans son travail officiel de « l'excessive incontinence de cette nation presbytérienne, et déplore de voir cette immoralité gagner même les classes supérieures². » Un auteur presbytérien très-connu atteste avec une égale franchise les immenses ravages de l'ivrognerie chez ce peuple, et rapporte que, chaque dimanche, à Édimbourg métropole du calvinisme, « il se dépense la somme de deux mille cent soixante-dix livres (54,250 fr.) en whisky ou autres spiritueux³. Le docteur Barclay cite ce proverbe populaire : « Aussi abruti et aussi pharisaïque qu'un habitant de Glasgow. » Une autre autorité ajoute : « Si l'Écosse est la contrée la plus calviniste de la terre, la population de ses villes est au moins la plus ivrogne des ivrognes⁴. » « Adonnée à l'ivresse, dans une plus large mesure que les autres pays, et plus ardente au crime, dit encore un de ses enfants, l'Écosse peut certainement apporter à l'appui de sa renommée l'évidence de la pratique⁵. »

Récemment, le déclin de l'influence religieuse, malgré le ton fier et tranchant des maîtres à qui elle est confiée, est ainsi attesté par deux éminents Écossais plus dignes de parler avec autorité que beaucoup de leurs concitoyens. « Si nous devons croire la moitié des témoignages fournis par des personnes pieuses, dit lord Cockburn, la religion serait maintenant presque éteinte, quoiqu'elle soit certainement plus à la mode qu'elle ne l'était⁶. » « C'est une honte pour un pays, reconnaît M. Hugh Miller, de voir un peuple s'enfoncer de plus en plus dans un abîme de dégradation et de misère. Ce fait se révèle par le sinistre accroissement de la classe la plus infime⁷. » « Il n'est pas aujourd'hui de bon ton, fait observer le même écrivain dans un autre ouvrage, d'afficher l'incrédulité ; mais il n'est pas d'époque où elle existe plus généralement sous la forme du rationalisme et du panthéisme⁸. »

L'état de l'Amérique, où le pouvoir dissolvant du protestantisme n'a jamais été contenu, comme en Angleterre, par les traditions

¹ *Banffshire Journal*, cité dans le *Times*, 24 février, 1859.

² *The Times*, 26 novembre, 1860.

³ Laing, *Observations on Europe*, ch. II, p. 57.

⁴ *Saturday Review*, 20 avril, 1861.

⁵ *The Times*, 5 novembre 1862.

⁶ *Memorials of his Time*, par Henri Cockburn; ch. I, p. 44 (1856).

⁷ *Rambles of a Geologist*, par Hugh Miller; ch. viii, p. 155 (1858).

⁸ *The Testimony of the Rocks*, lecture ix, p. 345 (1862).

survivantes du catholicisme, est ainsi décrit par un témoin compétent, le docteur Onderdonck, évêque protestant : « L'esprit de désordre, d'impiété, d'infidélité, de licence, marche fièrement la tête haute, dans notre pays, menaçant de ruiner tous les intérêts domestiques et sociaux. Nous devons lui résister, nous mettre en défense, ou bien nous sommes un peuple perdu¹. » « Je crains beaucoup, dit un autre prédicant américain à une date plus récente, que nous n'avancions, et même à grands pas, vers une absence complète de religion et vers une ruine morale². » Ce n'est pas une description bien attrayante de « la plus religieuse contrée du globe. » Nous savons que, dans ce pays, « près des quatre cinquièmes des enfants, et les deux tiers de la population mâle ne sont pas baptisés³. » « Il n'y a pas une contrée, prétend M. Francis Wyse, où l'incrédulité soit plus généralement répandue dans la population⁴. » Cette incrédulité, un écrivain américain nous l'apprend, « est l'effet ordinaire, » sur ses compatriotes, « du puritanisme de leur enfance. » Autre preuve que l'athéisme est le résultat logique d'une religion qui, dans sa meilleure forme, fait seulement appel à l'émotion et au sentiment ; lorsqu'ils sont épuisés, elle meurt dans l'apathie et la tristesse. « Une grande partie de notre pays, signale, en 1858, un ministre épiscopalien, est témoin d'un progrès alarmant vers le rationalisme de l'Allemagne⁵. » En d'autres termes, les masses n'ont pas de religion du tout ; le petit nombre en a une qui consiste en récitation sans profit de vaines formules, ou en une négation formelle des principales vérités de la révélation⁶. De plus, l'absence totale de tout bon résultat moral de l'éducation protestante en Amérique, malgré son universalité tant vantée, est si bien connue, qu'elle force des observateurs expérimentés à dire avec une publication théologique américaine qui le démontre : « Elle fait des hommes, de misérables et froids calculateurs⁷. » « Beaucoup de bons juges de différentes croyances m'ont assuré, dit un autre, que la seule éducation utile

¹ *Sermon preached at the consecration of Christchurch.*

² Cité par Döllinger, p. 248.

³ Godley, *Letters from America*, vol. II, p. 102.

⁴ *America, its realities and resources*, vol. I, ch. IX, p. 270.

⁵ Rév. A. C. Cox, *Stat. ments and documents concerning the Board of Managers of the American Bible Society*, p. 28 (New-York, 1858).

⁶ Un voyageur dans ces derniers temps nous dit : « L'oubli du dimanche a fait de tels progrès que, faute d'un jour de repos se distinguant des six autres, à peine un homme sur dix habitants du Far-West pourra répondre si vous lui demandez le jour de la semaine. » *The English Sportsman in the Western Prairies*, par le Hon. Granley Berkeley ; ch. XII, p. 375.

⁷ Cité par Döllinger, *The Church and the Churches*, p. 225.

et *moralisante* est celle donnée dans les écoles ou les collèges catholiques. Autant que j'ai pu les connaître, leurs maisons d'éducation sont pleines, non-seulement d'élèves de leur croyance, mais aussi d'enfants appartenant aux sectes. Une haute autorité officielle me permet de dire que les ministres et les missionnaires de l'Eglise catholique romaine font à ce moment plus de bien pour la cause de la vertu et de la morale sur tout le continent américain, que ceux d'aucune autre dénomination religieuse quelconque¹. »

Si nous voulons connaître les fruits de ce système particulier emprunté par l'Amérique à l'Ecosse pour réveiller les émotions religieuses lorsqu'elles ont commencé à perdre de leur influence ou à s'éteindre, les témoins de n'importe quelle croyance (excepté ceux qui ont recours à la manie hystérique), nous répondront la même chose. « Si une armée victorieuse venait à nous envahir et à nous laisser la ruine, dit un célèbre prédicant américain, ou bien si l'incendie venait à se propager et à mettre en cendres toutes nos demeures, ce serait une bénédiction que nous devrions recevoir avec reconnaissance, en comparant ces malheurs matériels à la désolation morale d'une religion qui n'a plus de guides pour lui donner la vie². » « Si les habitants de Bedlam avaient été abandonnés à eux-mêmes, assure M. Fearon en décrivant une de ces orgies, ils n'auraient pas été si loin dans le mal³. » Les ministres protestants de bien des sectes essayent cependant d'obtenir de cette façon une influence passagère sur les âmes dont la foi divine est absente; ils l'acquièrent en faisant naître des sentiments désordonnés et des émotions. Voilà leur remède à des maux que leur ministère maudit aggrave. L'excitation physique d'un moment est suivie d'une impiété furieuse ou d'un froid désespoir; « ni les terribles réveils, ni le choléra, ni rien au monde⁴, » ne sont capables de rappeler une vie convulsive que les cruelles expériences d'un art défendu ont épuisée pour toujours.

Il n'y aurait donc pas de motifs pour le Canada de porter envie à l'Ecosse ou à l'Amérique. L'auteur dont les paroles nous ont fourni ces remarques, et qui ne paraît pas se piquer d'être très-conséquent, déplore « le peu de rectitude morale qui

¹ *The Statesmen of America in 1846*, p. 391.

² Cité dans *Visit to the American Churches*, par Andrew Reed, DD.; vol. II, pp. 41, 49.

³ *Sketches of America*, par Henry Bradshaw Fearon, p. 164.

⁴ Dr Reed, vol. II, p. 187.

se trouve chez un grand nombre d'Américains. » Il déclare que « Mammon est l'idole adorée par le peuple, » et confesse que « la plus coupable fourberie et que l'improbité effrontée se revêtent d'une dignité mensongère lorsqu'il s'agit d'atteindre ce divin objet. Les enfants, dès le premier âge, sont imbus de cette idée, qu'une faute n'est telle qu'autant qu'elle est découverte¹! » Et ce pays serait la contrée « la plus religieuse du globe! » Soit que cet auteur n'attache aucune importance à ses paroles, soit que ses goûts religieux le portent avec énergie à préférer l'impur et immoral Écossais ou « l'exécrable Américain, adorateur de Mammon, » « au Canadien sobre, moral, bienveillant et pieux; » nous pourrions conclure, en dépit des outrages, que la foi prêchée en Amérique par Vieyra, Monroy, Lallemand et de Brébeuf fait de la nation canadienne un des plus nobles monuments élevés à la gloire de ses apôtres.

Comme au Canada français, la religion catholique s'est trouvée d'accord avec le patriotisme, elle a conservé tout son empire qui grandit même avec la nationalité. Mais la race anglo-saxonne, fidèle à ses antécédents, continue à suivre, dans ces contrées, la ligne de conduite adoptée par elle aux États-Unis vis-à-vis des Indiens. En voici la preuve.

LES SAUVAGES DE L'ILE MANITOULINE ET LE GOUVERNEMENT CANADIEN.

Dans les vastes contrées du haut Canada il y a place pour tout le monde, mais la convoitise aveugle montre le bien d'autrui comme le meilleur à prendre.

Vers l'année 1836, peu de temps après le traité qui garantissait la grande Manitouline aux sauvages *Ottawas*, le capitaine Anderson voulant aider les Indiens à mettre en pratique les bons conseils dont l'administration était prodigue à leur égard, eut l'intention de fonder dans cette île du lac Huron un établissement durable. Il fit appel à tous les sauvages protestants et catholiques, il assigna aux premiers la baie de Manitowaning, aux seconds celle de Wikwemiskong, et leur persuada de bâtir un village dans chacun de ces endroits. Le surintendant se contenta de tracer le plan du village catholique, tandis qu'à Manitowaning il construisit des mai-

¹ Dr Reed, Ch. xv, pp. 326, 425.

sons aux frais du gouvernement, établit des ateliers, et appela pour les diriger des artisans choisis parmi ses compatriotes, un ministre et un médecin. M. Anderson poussa l'attention jusqu'à fournir des vivres à ses Indiens pendant les premières années. Tant d'avantages offerts aux protestants ne purent séduire les sauvages catholiques ; s'il y eut des exceptions, elles furent extrêmement rares. Quant aux païens, le surintendant les vit tout d'abord affluer à Manitowaning ; mais lorsqu'il voulut les obliger à travailler, des murmures se firent entendre, et aussitôt qu'il eut diminué les subsides, la désertion commença. Déjà tous les maîtres d'ateliers étaient partis, lorsque le capitaine lui-même fut appelé à une autre surintendance. C'en était fait : le village se débanda complètement. Aujourd'hui, de toutes les bâtisses élevées à si grands frais, on ne voit plus que les maisons des employés du gouvernement : « ce n'est qu'un *village de cheminées*, » disent plaisamment les sauvages, les cheminées en maçonnerie étant seules restées debout.

A la baie du Castor (Wikwemikong), le plan du village a été fidèlement suivi, sans qu'aucun agent du gouvernement y ait mis la main autrement que pour le tracer ; il forme une jolie bourgade d'environ sept cents âmes, et ses habitants ont colonisé. Dès le principe, les sauvages catholiques ont pourvu eux-mêmes à leurs besoins. Le ministère des deux Pères Jésuites missionnaires n'était pas sans porter des fruits, puisqu'en 1857 1,254 habitants de l'île se répartissaient ainsi : catholiques, 1,005, — protestants, 104 ; — infidèles, 145. La même année, dans un compte rendu adressé au Révérend Père provincial de France, le Père Chôné écrivait : « Nous avons reçu en août la visite de deux commissaires députés par le gouvernement pour constater l'état des sauvages qui habitent notre île ; ils admirèrent nos efforts pour inspirer à nos gens l'amour du travail, de l'agriculture, de l'industrie ; mais surtout ils ne purent s'empêcher de louer hautement la conduite régulière de nos Indiens et la sobriété qui, en général, règne parmi eux. Après avoir témoigné leur satisfaction ils dirent aux Indiens, dans une assemblée générale : *« Ne craignez pas que le gouvernement vous enlève votre île ou y introduise les blancs ; il désire, au contraire, vous adjoindre vos frères qui errent dispersés en beaucoup d'endroits, afin qu'eux aussi partagent les bienfaits dont vous jouissez. »* Malgré ces belles promesses, l'année suivante, l'intendance locale se mettait de connivence avec les blancs qui font le commerce de *whisky*, et ouvrait par ce trafic la porte à tous les vices.

L'île appartient aux Indiens, personne ne le conteste. Les arbres qu'elle porte sont donc aussi leur propriété. Eh bien! le surintendant leur défend de vendre un seul morceau de bois, il charge de ce soin son fils, pour l'usage des bateaux à vapeur. Bientôt, en 1861, le surintendant faisait sous main aux chefs de diverses bandes qui habitaient l'île des demandes formelles de cession. Aidés par les conseils du Père, ils demeurèrent intraitables, à l'exception de deux d'entre eux.

Au commencement d'octobre de la même année, un commissaire, accompagné d'un employé du département indien et d'un arpenteur, arriva au village de Manitowaning et convoqua tous les sauvages. Avant de partir, les Indiens vinrent consulter le Père Chôné. « A toutes les questions, leur dit-il, répondez : — Nous ne pouvons pas. — Ne vous laissez pas entraîner dans la discussion, et surtout gardez-vous de répondre aux discours qui vous seraient adressés : vous vous embrouilleriez, et l'on prendrait votre embarras pour un consentement. L'île vous appartient ; le traité de 1856 vous en assure la possession. » Dociles à cet avis, ils se bornèrent à un simple refus, et bien leur en prit. « J'ai eu entre les mains toute la série des considérants et des questions, écrivait le Révérend Père en juin 1862 ; les choses étaient présentées d'une manière si captieuse, qu'on pouvait facilement s'y laisser prendre. » Les Pères avaient établi de sages règlements, l'œuvre de la civilisation avançait activement, mais la cupidité et la spoliation allaient plus vite ; le pauvre Indien sans protecteur est persécuté par ceux qui se proclament ses amis. Bientôt, *bon gré, mal gré*, ils furent dépossédés de leur île en attendant qu'ils en soient chassés. Le Révérend Père Chôné alla trouver le ministre à Québec, voici la réponse qu'il en obtint : « Il ne s'agit pas de justice, il s'agit de savoir si les terres sont bonnes¹. »

TERRE-NEUVE, LABRADOR, GROENLAND ET LAPONIE.

A Terre-Neuve, pays où la foi fut proscrite, où la population catholique fut épuisée de tourments et de vexations infligés par les agents de l'anglicanisme, les faits présentent un caractère particulier qui n'est pas sans intérêt. Loin de parvenir à faire apostasier les catholiques, ce furent les anglicans qui vinrent par centaines se

¹ *Études religieuses, historiques et littéraires*, octobre et décembre 1864.

joindre à eux, au grand chagrin des chefs de la secte. « C'est déplorable, s'écrie le Révérend G. M. Johnson, en 1862; toute la côte entre Petty Harbour et le cap Race, occupée originellement par des colons anglais, est tombée sous le pouvoir de l'Église de Rome, et toute cette population, sur cinquante milles de côtes, faisant autrefois partie de notre Église, ne compte plus qu'un petit nombre d'adeptes fermement attachés à l'Église et à la religion de leur pays, grâce à la présence de nos missionnaires à Ferryland¹. »

Depuis le Rupert-Land jusqu'au district de la Rivière-Rouge, les mésaventures des anglicans, qu'on qualifiait vaguement de succès possibles dans l'avenir, sont identiques à celles des autres régions. « En repassant les années dernières, disent le Révérend W. Stagg et le Révérend J. Settee, on trouve qu'on a fait bien peu de chose. » Puis ils expliquent leurs défaites. « Nous aurions pu mieux faire pour l'instruction des Indiens, s'ils s'étaient présentés afin d'obtenir les connaissances chrétiennes; mais ils se tiennent éloignés de la vérité. » Ceci veut dire apparemment qu'ils préfèrent devenir catholiques. « Un chef Chipewyais, au rapport du Révérend R. Hunt, lui apprit que sa tribu avait été cédée aux ministres (romains) qui n'étaient pas, *lui avons-nous assuré*, des ministres de Jésus-Christ². » Ils l'assurèrent en vain.

D'autres sectaires en dehors de l'Église anglicane nous racontent leurs malheurs. Le Révérend S. Maudsley, missionnaire wesleyen, se charge de ce soin. « Dans quelques endroits, les majorités catholiques étendent leur funeste influence sur des protestants isolés, quelques familles ont été attirées dans les replis de l'homme de péché³. » Ce n'était pas encore son plus grand grief, puisqu'il ajoute : « La dernière année ecclésiastique a été par exception très-peu productive en argent. »

Écoutons ces méthodistes parlant d'un autre endroit. « Cette mission peut être comparée à une île au milieu de la mer, avec cette différence qu'au lieu d'eaux rafraichissantes, elle est entourée de romanisme. » Au sujet d'un troisième, le missionnaire observe avec douleur : « La lutte est bien pénible; le romanisme d'un côté et les plongeurs de l'autre. » Les plongeurs ou baptistes sont, dans tout pays, particulièrement odieux aux wesleyens.

¹ *Report of the Society for the Propagation of the Gospel in Foreign Parts*, p. 45 (1862).

² *Church Missionary Society's Report*, p. 222.

³ *Report of Wesleyan Missionary Society*, p. 174 et suiv.

De Saint-Armand un missionnaire écrit : « L'année dernière n'a pas été aussi prospère que je l'aurais désiré, à cause des grands efforts des prêtres romains pour abolir le protestantisme et pour retarder l'œuvre de l'évangélisation. »

Du district de Mackensie-River le Révérend W. Kirkby, missionnaire anglican, écrit : « Vous apprendrez par mon journal que les romanistes ont concentré leurs efforts sur les Indiens de ce district. Lorsque j'arrivai, ils venaient d'y établir leur première mission ; maintenant ils ont le fort Résolution, le fort Rae, Good-Hope, et je crains qu'ils n'aient encore le fort Liard¹. » Il les a vus à l'œuvre, il a reconnu leur connaissance parfaite de la langue ; quelquefois il a voyagé avec eux et en a reçu des marques de bienveillante courtoisie. Une fois il est contraint de dire la vérité. « Ils possèdent à un haut degré la sympathie des Indiens... Ils travaillent cœur et âme, et traverseraient volontiers la mer et les déserts pour faire un prosélyte. » Après cela, sans se laisser toucher par les vertus que les sauvages admirent et tâchent d'imiter, le pauvre sectaire, ne connaissant du christianisme que quelques noms et quelques paroles, jette son bonnet en l'air et s'écrie : « La Diane des Éphésiens est une grande déesse ! » « Leur zèle ne connaît ni vérité, ni justice, tous moyens leur sont bons. Le mensonge et la fraude sont mis en usage ; mais les pauvres Indiens sont maintenant trop ignorants pour s'en apercevoir. On n'entend que les louanges de Marie. Oh ! mon pays, quel reproche pour toi ! Angleterre, réponds ! etc., etc.². »

Dans la page suivante du même rapport, le Révérend J. Horden, collègue de M. Kirkby, décrit en ces termes ses disciples de Rupert's-House, où il était fixé avec « sa femme et quatre enfants : » « Deux Indiens, ouvertement chrétiens, oubliant les instructions reçues à ce sujet, étranglèrent, l'hiver dernier, leur pauvre mère infirme. » Par ce procédé expéditif, ces Indiens protestants, fruits de l'habileté anglicane, économisèrent sa nourriture. « Ceci me blesse profondément, » reconnaît M. Horden.

Sur deux mille cinq cents *Nasquapees*, dans la péninsule du Labrador, mille sont devenus catholiques, grâce aux conseils des *Montagnais*, qui les engagèrent à entendre les instructions du Révérend Père Arnaud, de la Congrégation des Oblats de Marie-Immaculée, dont ces derniers étaient les disciples. « Les travaux des

¹ *Journal of royal geographical Society*, vol. XXX, p. 509.

² *Church Missionary Society's Report*, p. 236-81.

missionnaires dissipent tous les jours les superstitions indiennes parmi ceux qui visitent les côtes, » relate en 1863, un protestant, professeur de géologie à l'Université de Toronto¹.

Le Père Arnaud, d'après cet auteur, est le digne successeur des premiers apôtres de ce continent ; il accepte les plus rudes sacrifices, et exerce sur les indigènes une influence sans bornes. A la baie des Sept-Iles, ce professeur le rencontra au moment où un grand nombre d'Indiens venus de l'intérieur s'étaient rassemblés pour venir trouver le Père. Le lendemain dimanche, il devait célébrer la messe au milieu de ses néophytes. « Vers le soir, un coureur arrivait de Moisie ; un mourant demandait les sacrements de la religion. Sans hésiter, malgré une pluie torréfiante, le Père Arnaud partit pour faire à pied un voyage de dix lieues. Par une nuit sombre, au milieu de l'orage et de la tempête, il se jeta dans une barque d'écorce pour traverser le détroit de Moisie ; bientôt il administrait les sacrements au moribond. » Le jour allait paraître lorsqu'il rentra dans sa demeure où l'attendaient un grand nombre d'indigènes. « L'influence du Père Arnaud, ajoute le professeur, est extraordinaire, elle s'explique par sa charité, son héroïsme, son abnégation, et un dévouement absolu à sa mission². »

M. Hind rapporte un discours d'un chef des Nasquapees, nommé Otelne. Pour le comprendre, il faut savoir que les Indiens de l'intérieur perdent toujours la santé et souvent la vie dans le climat humide des côtes ; cependant ils affrontent ce danger pour visiter le missionnaire. Otelne, les yeux fixés sur l'Océan avec une profonde tristesse, prononça ces paroles : « Quelques-uns des miens, après avoir visité la Robe noire, retournèrent chez eux. « L'année dernière, je voulus partir à mon tour, mais j'étais trop faible. De ceux qui m'accompagnèrent ici, quatre seuls restent avec moi. Que faut-il faire ? Si nous retournons, nous ne reverrons plus le prêtre. Il ne peut pas visiter notre pays, il est trop loin. Nous oublierons ce que nous avons appris de lui, et nos enfants redeviendront païens. Je crois en Dieu, en Dieu bon et tout-puissant, à tout ce qu'il a fait pour nous. Dois-je retourner dans les déserts où je n'entendrai jamais parler de Dieu ? Faut-il amener mes enfants pour qu'ils apprennent à craindre les démons ? O Marie, refuge des pécheurs, priez pour nous ! »

¹ *Explorations in Labrador*, par Henri Hind, professeur, etc. ; vol. I, ch. xii, p. 190 (1865).

² *Ibid.*, ch. xix, p. 332.

³ *Ibid.*, vol. II, ch. xx I, p. 35.

« Il est à remarquer, dit le même auteur, que les chapelles à Itamameou, Allingan, les Sept-Iles, Manicouagan, etc., sont entretenues en grande partie par les Indiens, qui se privent des choses les plus nécessaires pour subvenir aux frais de leurs chapelles¹. »

Une inscription en caractères runiques fut trouvée, assure-t-on, à Igalisko, en 1829, « indiquant la connaissance de la foi chrétienne et la présence d'adorateurs chrétiens dans le Groënland, pas plus tard que le douzième siècle². » Les missionnaires, à cette époque reculée, semblent avoir montré leur zèle pour la science aussi bien que pour la religion. « En 1266, remarque le professeur Rafn, quelques prêtres de Gardar, dans le Groënland, partirent à pied pour un voyage de découvertes aux régions arctiques de l'Amérique. Une observation astronomique prouve que ce voyage eut lieu à travers le détroit de Lancaster-Sound et la gorge de Barrow, dans la latitude du canal de Wellington³. » Six siècles n'ont rien changé dans le zèle des missionnaires catholiques au Groënland ou ailleurs. Voyons ce que les émissaires protestants, auxquels ces régions boréales ont été abandonnées pendant quatre-vingts ans, ont fait pour leurs habitants.

Dans un ouvrage publié récemment par le docteur Rink, intendant danois pour la partie sud du Groënland, ouvrage qui excita l'attention à Stockholm et dans la péninsule scandinave, les résultats obtenus par les prédicants protestants chez les Finnois, les Groënladais et autres races du Nord, se trouvent révélés. Le docteur Morrison avait admis, à une époque précédente, l'inutilité de tous les projets luthériens à l'égard de ces régions, et avait avoué, en phrases mesurées, que « les fruits moraux et matériels de ces missions ne permettaient pas une peinture brillante. » L'intendant danois s'exprime avec moins de réserve. Dans une lettre écrite de Stockholm, datée du 15 septembre 1858, et publiée dans les journaux anglais protestants, le docteur Rink se permet les révélations suivantes :

« Pendant les dernières années, des mouvements religieux ont eu lieu parmi les tribus à demi civilisées des Lapons et des Finnois, ils ont excité leurs esprits à un tel degré et se sont jetés dans des excès si tumultueux, que le gouvernement suédo-norvégien a jugé nécessaire d'envoyer des troupes dans ces régions lointaines, afin d'y rétablir la paix... L'exaltation publique a nécessité des mesures récentes pour étouffer à son début toute explosion nouvelle. »

¹ Hind. vol. II, ch. xxxi, v. 179.

² *Home Life in Norway and Sweden*, par Charles Loring Brace, ch. vu, p. 57.

³ Cité par Wilson, *Prehistoric Man*.

L'origine de ces « excès tumultueux » fut, paraît-il, une espèce de fanatisme religieux, engendré par les projets rivaux des missionnaires luthériens. « On ne peut mettre en doute, d'après le récit suédois, que ces mouvements sont dus à un grossier malentendu *entre les prédicateurs chrétiens*... Il résulte d'une enquête minutieuse que le christianisme, quant à présent, n'est pas profondément enraciné chez ces tribus ; » bien que les missionnaires, nous dit-on, aient été à l'œuvre parmi elles, « pendant plus d'un siècle ! » « Des restes de paganisme, une grossière superstition, de la crédulité, aussi bien qu'un penchant prononcé au fanatisme religieux et à l'enthousiasme, se sont, au contraire, montrés et développés. La culture de ce sol devait fournir une riche moisson à différentes sectes religieuses. Les missionnaires catholiques établis à Qnananberfjore, connaissaient sans doute l'état des choses avant leur arrivée, et ne manqueront pas d'en tirer tous les avantages possibles. »

La relation continue ensuite à fournir des échantillons des effets religieux de l'instruction protestante sur les Groënladais. Ils présentent des phénomènes peu variés pendant les soixante-dix dernières années. Des troubles ont, dans les premiers temps, éclaté à diverses reprises ; on doit les attribuer à leurs notions religieuses erronées. En 1770 et en 1805, plusieurs femmes se firent passer pour saintes ; l'une d'elles, qui se nommait Marie-Madeleine, déclara qu'elle était douée du don de prophétie, parla de visions et de révélations qu'elle avait eues et se fit de nombreux partisans. Elle profita du zèle de ses disciples pour en obtenir une aveugle obéissance, et leur fit égorger deux de ses ennemis. Quelques méchantes actions de son mari, auquel elle avait donné le nom de Jésus, la mirent en évidence au bout de peu de mois ; les missionnaires s'efforcèrent de ramener la brebis égarée dans le sein de l'Eglise. » Réussirent-ils ? il est permis d'en douter ; mais ces événements les déterminèrent « à mettre à exécution leur projet d'élever les plus intelligents parmi les indigènes en qualité de catéchistes, » projet qui amena de fâcheux résultats. « Le dernier tumulte fut provoqué par un de ces élèves groënladais... Dans l'été de 1854, un jeune homme de Frederickstal, que l'on avait choisi comme catéchiste, devint taciturne et rechercha l'isolement. Bientôt après, les Groënladais du lieu et des environs, ayant des réunions inusitées, on dut interrompre les services religieux ordinaires *faute de fidèles*. » On vit bientôt « le catéchiste se faire passer pour prophète et déclarer son intention de former une nouvelle compagnie entièrement distincte des Européens. Il prétendit

avoir eu des entrevues avec le Sauveur et en avoir reçu des révélations; il prit, en conséquence, le nom de Gabriel, et réunit quelques sectateurs, qui lui promirent tous une obéissance aveugle. La défection fut si générale qu'il ne resta qu'un petit nombre de Groënländais fidèles aux missionnaires. »

Ce n'est pas tout. « Le nouveau Gabriel accomplit des cérémonies religieuses, maria plusieurs couples parmi les nouveaux croyants et envoya recruter, dans les stations de missions voisines, de nouveaux partisans. Alors d'autres indigènes prétendirent aux visions, et une démence fébrile devint générale. Il y en eut qui se firent des incisions aux mains et donnèrent à sucer le sang qui en découlait, pour faire goûter la douceur du sang du Sauveur! A d'autres, on faisait ouvrir la bouche afin que Gabriel leur insufflât l'Esprit saint. » Cette folie semble dissipée, après avoir duré un an. « Mais qui peut répondre, continue l'écrivain scandinave, qu'aucun malheur ne sera dû, plus tard, aux mêmes déceptions religieuses? Il n'est nullement impossible qu'en de telles occurrences la sûreté des Européens ne soit en péril — on paraît l'avoir compris en Suède — et l'utilité des missionnaires est mise en doute. »

Quant aux Lapons, le professeur Kooslef informa M. Bayard Taylor, en 1858, que « les prédications de Lestadius et autres missionnaires fanatiques avaient provoqué, parmi ces peuplades, une épidémie spirituelle se manifestant sous forme de visions, d'extases et de possessions angéliques. » Ils commettaient des meurtres et d'autres crimes pour forcer leurs compatriotes « à reconnaître leur mission divine. » « Ces missionnaires ont encouru une grave responsabilité, ajoute M. Taylor, pour avoir jeté les semences d'une maladie mentale parmi ces races ignorantes et impressionnables¹. »

Voici en quoi paraît consister ce qu'il y a de particulier dans les missions protestantes du Groënländ et de Laponie; elles ont fait naître dans ces pays de violents accès de folie religieuse, tandis que partout ailleurs elles n'ont rencontré qu'apathie, indifférence ou répulsion. Dans les régions torrides de l'Asie ou de l'Amérique centrale et méridionale, elles attirent à peine l'attention ou provoquent au plus un sourire; dans les déserts glacés du Nord, elles enfantent « des illusions religieuses, » « des accès de folie » et « des excès tumultueux. » Le Chinois peut voler les ministres protestants, l'Hindou peut les insulter; l'Arménien rusé deviendra leur

¹ *Northern Travel; Sweden, Lapland and Norway*, par Bayard Taylor, ch. xi, p. 115-122 (1858).

pensionnaire, et l'Indien descendra, sous leur patronage, quelques degrés plus bas dans l'échelle de la honte ; mais le Groënlandais, refusant d'imiter ces exemples, obéit à sa seule inspiration et apprend d'eux ce qu'il faut de christianisme pour ridiculiser ses doctrines et profaner ses mystères, usurper les titres de Sauveur et parodier les fonctions de ses archanges. On est heureux d'apprendre qu'un jour meilleur s'est levé pour ce peuple et que les missionnaires catholiques sont arrivés au Groënland.

ÉTATS-UNIS.

Dans la célèbre république, nous trouvons le dernier et le plus triste exemple du contraste qui partout a frappé nos yeux. Aussi remarquable par son schisme social que par son schisme religieux, sa prospérité sans égale est menacée par une corruption politique et morale plus rare encore. Dépassant en énergie toutes les autres races, lorsqu'il s'agit de la recherche des biens matériels, on trouve ses peuples aveugles et impuissants dans les choses spirituelles. Le don de la foi divine, sans lequel l'homme n'est qu'un animal intelligent, ils l'ont perdu ou ne l'ont jamais possédé. De là, la faiblesse de l'élément surnaturel parmi les Américains ; leur religion oscille entre une incrédulité prétentieuse et un fanatisme sensuel, — entre l'impiété des masses, pour qui la religion n'est qu'un mot, et le dégradant *individualisme* de ceux qui, en petit nombre, ont repoussé la liberté chrétienne pour subir la servitude de prédicants à la parole mielleuse ou de fanatiques mercenaires. « Aux États-Unis, assure un évêque protestant, en septembre 1862, devant une assemblée générale de ses coreligionnaires à New-York, il y a moins de religion, avec plus de prétention, que dans aucune autre contrée faisant profession de christianisme¹. »

L'histoire des missions protestantes aux États-Unis est résumée dans ce mot d'un écrivain américain : « Le paganisme est presque éteint, parce que les païens sont presque anéantis. » Voilà pour les indigènes. Mais une pareille responsabilité doit remonter plus haut. Les causes qui produisirent ce désastre, agissaient déjà un siècle avant l'établissement de l'Union. La destruction de l'homme rouge, l'institution de l'esclavage, sont un legs de l'Angleterre. Des colons et des officiers anglais, les premiers, ont poussé les Indiens à des actes sanguinaires. Victimes de ces excitations, ils

¹ Dr. McCroskey, cité dans le *Times*, octobre 16, 1862.

les ont poursuivis et détruits comme des bêtes fauves. Il eût été cependant facile de s'en faire des amis ; lord Baltimore l'a prouvé dans le Maryland, Penn en Virginie et les Français partout.

Mais l'amitié du crédule sauvage eût été fort importune à des hommes qui convoitaient ses terres et non pas son alliance. L'Indien comprit bientôt qu'il était condamné, et résolut, puisqu'on le traquait comme une bête sauvage, de mourir comme elle. Il tomba, en déchirant avec les dents et les ongles le chasseur qui l'avait réduit aux abois. Aussi, racontait-il souvent avec une rare énergie de langage, les atrocités que le blanc lui avait apprises à commettre. « Lorsque vous avez mis le pied pour la première fois « sur nos rivages, disait un sachem indien de Long-Island aux auto- « rités de New-York, vous n'aviez pas d'aliments, nous vous avons « donné nos fèves et notre blé, nous vous avons nourris avec des « poissons et des coquillages ; pour nous récompenser, aujourd'hui « vous nous égorgez. Les marchands que vos premiers navires ont « laissés sur nos côtes pour y trafiquer jusqu'à leur retour, nous les « aimions comme la prune de nos yeux ; nous leur avons donné « nos filles pour épouses ; parmi ceux que vous avez massacrés, il y « avait des enfants de votre propre sang¹. » Le plus grand écrivain des États-Unis justifie l'argument de l'Indien, en montrant que puritains, calvinistes hollandais, épiscopaliens anglais, leur firent subir le même sort. « La Nouvelle-Angleterre soutint une guerre désastreuse d'extermination ; les Hollandais étaient perpétuellement en guerre avec les Algonquins ; les lois du Maryland ont trait aux hostilités et aux massacres des Indiens qui s'étendaient jusqu'à Richmond. Penn vint sans armes et fit connaître son intention d'éviter toute violence ; il était un messager de paix, et pas une goutte du sang des quakers ne fut versée par les Indiens. » Ailleurs, le même écrivain rapporte que les autorités françaises, qui avaient traité l'indigène en frère, « reçurent, pendant leur dernier voyage à travers le Canada et sur les bords du Mississipi, des témoignages d'attachement passionné de la part des nombreuses tribus de peaux-rouges. »

Telle était l'influence des colons catholiques, là comme dans les autres pays. « Jusqu'à ce jour, fait observer le général Cass, l'époque de la domination française est la seule ère de bonheur dont se souviennent les Indiens. » Un chef chippewa, s'adressant, en 1826, à l'agent américain au Sant Sainte-Marie, s'exprimait en ces termes : « Lorsque les Français arrivèrent au pied de ces

¹ Bancroft, II, p. 504.

chutes, ils s'approchèrent et nous embrassèrent. Ils nous appelèrent leurs enfants et nous trouvâmes en eux de véritables pères. Nous vivions en frères sous le même toit. Ils ne se moquaient jamais de nos cérémonies et respectaient toujours les tombes de nos morts. Sept générations d'hommes ont passé, et nous ne l'avons point oublié. Ils étaient justes, très-justes envers nous¹. » « Le Français, remarque M. Bancroft, avait gagné l'affection des sauvages... et la conservait *par l'influence religieuse*; ce n'étaient plus des maîtres, mais bien plutôt des compagnons et des amis. Mais des ennemis redoutables parurent, arrogants dans leurs prétentions, raillant ceux qu'ils supplantaient, *chassant leurs prêtres catholiques*, et introduisant le commerce du rhum, efficacement prohibé jusqu'alors². » Nous avons donc raison de le dire; si les Français avaient conservé l'Amérique, ses tribus aborigènes auraient vécu pour adorer le Dieu des chrétiens; de même, s'ils n'avaient pas perdu l'Inde, le bouddhisme eût été vaincu par l'Évangile; Ranke et quelques autres font plus que l'insinuer.

La condition actuelle des Indiens de l'Amérique septentrionale est donc le résultat inévitable et direct des procédés inaugurés il y a près de deux siècles, et constamment renouvelés par les protestants anglais et hollandais. Il y avait plus d'avantage pour les Anglais à les faire mourir qu'à les laisser vivre; c'est pourquoi ils ont péri, ne laissant pas la moindre trace. « Toutes les tribus indiennes qui habitaient autrefois le territoire de la Nouvelle-Angleterre, affirme M. de Tocqueville, les Naragansets, les Mohicans, les Pequods, n'existent plus qu'à l'état de souvenir. Le Lenape, qui reçut Penn, il y a cent cinquante ans, sur les bords du Delaware, a disparu aujourd'hui. J'ai vu moi-même les derniers des Iroquois; ils demandaient l'aumône!... Ces sauvages ne se sont pas simplement retirés; ils ont été anéantis³. » Faisant allusion à de tels faits, un ministre protestant déjà cité, qui avait demeuré chez les Delawares, fut amené à s'écrier: « Hélas! quel compte la nation anglaise n'aura-t-elle pas à rendre à la barre de la justice divine! »

Ce furent, nous l'avons dit, les Hollandais, les puritains de la Nouvelle-Angleterre et les royalistes anglais qui firent la guerre aux Indiens. Il est inutile de nous arrêter aux opérations des premiers, mais nous dirons quelques mots des autres.

¹ Jameson, partie II, p. 148.

² Bancroft, IV, 79.

³ *De la Démocratie en Amérique*, tome III, ch. v, p. 115.

LES PÈRES PÈLERINS.

Les « Pères pèlerins » de la Nouvelle-Angleterre furent les héros de plus d'un roman accepté comme parole d'Évangile. M. Bancroft, tout en soulevant le voile de leur véritable histoire, avoue la sympathie inspirée par l'amour de la liberté qu'on leur supposait, et par leur prétendue défense « des droits individuels jointe à l'indépendance des idées. » Cependant on ne rencontre pas, peut-être, dans les annales du genre humain, un exemple de tyrannie implacable, d'une part, et d'abjecte sujétion, de l'autre, comparable à ce que l'on trouve dans les actes, les lois et les écrits des puritains de la Nouvelle-Angleterre. Prétendant régler leur vie quotidienne sur les maximes du Nouveau Testament, on peut affirmer sans exagération qu'aucune race d'hommes, depuis la première prédication de l'Évangile, n'en a violé l'esprit avec une constance plus impitoyable. Ils étaient, si l'on veut, hypocrites à leur insu, car la plupart d'entre eux s'étaient trompés eux-mêmes avant de tromper les autres ; mais si nous en jugeons par les récits de leurs propres historiens, ce serait le seul crime dont ces Arabes de la réformation ne soient pas coupables. Il serait difficile de trouver en eux un seul trait du véritable esprit chrétien. Chaque parole et chaque acte de leur vie étaient une protestation contre l'humilité, la modestie, la douceur, la patience, la tolérance, la charité, l'obéissance et toutes les vertus analogues des disciples de la Croix. Ils n'étaient jamais moins chrétiens dans leurs pensées, leurs sentiments et leurs désirs que lorsqu'ils prêchaient ce qu'ils appelaient « l'Évangile ; » jamais leur arrogance n'était plus cruelle et plus hautaine, leurs menaces plus amères, leur esprit de domination personnelle plus incurable qu'en prenant Dieu à témoin qu'ils étaient ses véritables serviteurs. Ils avaient fui l'Angleterre pour jouir « de la liberté de conscience ; » et pour prouver leur amour de la liberté, ils la refusaient à tous ceux qui se permettaient d'interpréter un texte autrement qu'eux-mêmes.

« J'ai quitté l'Angleterre, dit Blackstone, ex-ministre anglican, parce que je n'aimais pas les lords évêques : je ne puis me joindre à vous parce que je n'aimerais pas à me soumettre aux lords Frères¹. » Ils punirent promptement sa témérité. « Dire que

¹ Cheever, *The Pilgrim Fathers*, ch. xvii, p. 245.

les hommes doivent jouir de leur liberté de conscience » est, selon un de leurs oracles, « une ignorance impie¹. » Et aussitôt ils se hâtèrent de châtier ce que, dans leur jargon, ils appelaient « une polypité profanatrice. » On croirait qu'ils avaient engagés leurs âmes, par un vœu, à abhorrer et à outrager toutes les créatures, eux seuls exceptés. Parfois, ils se réjouissaient d'avoir mis l'Océan entre eux et le « joug de fer des rapaces évêques, » et parfois, d'avoir secoué « les chaînes des tyrans presbytériens. » Les baptistes étaient frappés de lourdes taxes et, s'ils s'avisèrent de ne pas les payer, « on les fouettait sans merci. » « Les quakers étaient marqués avec un fer chaud, essorillés ou pendus haut et court. Les hommes, à la première condamnation, perdaient une oreille, et l'autre à la seconde; hommes et femmes, à la troisième, devaient avoir la langue percée avec un fer rouge². » « Les sorciers, » nom qu'ils donnaient à tous ceux de leurs adversaires pour lesquels ils n'en trouvaient pas d'autre, et particulièrement aux ministres leurs rivaux, les sorciers étaient exécutés par troupes. « Voici huit tisons d'enfer, disait Noyes, ministre de Salem, en montrant du doigt les corps qui se balançaient au gibet³. » Tandis que l'on était en train de pendre Burroughs, prédicateur détesté, et que les spectateurs témoignaient un regret tardif, « Cotton Mather, à cheval au milieu de la foule, s'adressant au peuple, contestait l'ordination de Burroughs, comme s'il n'était pas un véritable ministre!... pendant ce temps l'exécution suivait son cours. » « Au nom de quelle loi, disait le quaker Wenlock Christison, voulez-vous me mettre à mort? — Nous avons une loi, lui répondit-on, qui vous condamne à mourir. » « Ainsi les Juifs répondaient au Christ. Mais qui vous a donné le pouvoir de faire cette loi? — Nous avons des lettres patentes et nous pouvons faire nos propres lois. » « Eh bien, dit leur victime, j'en appelle aux lois de l'Angleterre. » C'était un appel malheureux, il provoqua cette prompte réplique : « Les Anglais bannissent les Jésuites sous peine de mort, et nous pouvons bannir les quakers avec la même justice. Le jury rendit un verdict de culpabilité; On vota une seconde fois; la majorité se prononça pour la peine de mort⁴. »

Soixante-dix-sept puritains de la Nouvelle-Angleterre, chose digne de remarque, « appartenaient à l'Église anglicane⁵, » « et

¹ Bancroft, I, p. 556.

² Hildreth, vol. I, ch. XII, p. 405.

³ Bancroft, II, p. 762.

⁴ *Ibid.*, I, p. 562.

⁵ Rupp, *Hist. Rel. Denominations*, p. 271.

plusieurs de ceux qui avaient reçu l'ordination épiscopale, remarque Burke, se joignirent à eux. Cependant, il est vrai de dire qu'ils n'avaient pas la moindre idée de ce qu'était la liberté. La doctrine de la tolérance leur était si odieuse qu'une des premières persécutions fut dirigée contre un obscur parti formé parmi eux... la persécution qui chassa les puritains d'Angleterre paraîtrait, en comparaison, pleine de mansuétude et d'indulgence. » Il raconte ensuite quelques-unes de leurs implacables atrocités : « Des faits de cette nature remplissent, pendant longtemps, la plus grande partie de l'histoire de la Nouvelle-Angleterre. Bref, ces hommes qui en Angleterre ne pouvaient supporter d'être châtiés avec des verges, n'eurent pas plutôt brisé leurs fers, qu'ils fouettaient leurs compagnons d'exil avec des scorpions, quoique l'absurdité et l'injustice de tels procédés fussent évidentes. » Enfin, faisant allusion aux accusations de « sorcellerie » que ces ex-ministres anglicans portaient contre leurs rivaux, Burke s'exprime ainsi : « Une terreur et une consternation générales s'emparèrent de tout le monde. Les prisons étaient pleines ; chaque jour amenait de nouvelles exécutions ; toutefois la rage des accusateurs ne perdait rien de son âpreté. » Un magistrat, qui venait de faire arrêter quarante personnes sous prévention de sorcellerie, et qui refusa ensuite de continuer sa déplorable tâche, « fut immédiatement accusé du même crime, et dut s'estimer heureux, en abandonnant famille et fortune, de sauver sa vie par un exil volontaire. » « Quelques-uns des ministres les plus populaires, après une vingtaine d'exécutions, adressèrent leurs remerciements à sir William Phips, » gouverneur anglican, « pour ce qu'il avait fait, l'exhortant à poursuivre une œuvre si digne de tant d'éloges¹. »

L'exhortation était superflue. « La frénésie avait atteint un tel degré, assure un de ceux qui défendent franchement tous leurs actes, que, dans l'espace d'un seul mois, le grand jury poursuivit cinquante personnes pour crime de sorcellerie². » Un enfant au-dessous de cinq ans fut emprisonné sur un pareil chef d'accusation. Une femme indienne, « après être restée quelque temps en prison, en sortit, selon le docteur Dwight, sans autre punition, à cela près, qu'elle fut vendue pour payer les frais de son procès ! » « A Andover, un chien fut accusé d'avoir ensorcelé plusieurs individus, et mis à mort. » Giles Corey « fut mis à la presse jusqu'à ce que mort s'en suivit, pour avoir refusé de plaider. » « Ni l'âge,

¹ *An account of the European settlements in America.* p. 451, 459, 460 (1758).

² Dwight, *Travels in New-England*, vol. I, p. 417.

ni le sexe n'offraient la moindre sécurité. Des multitudes de gens accusaient les autres dans le seul but de se sauver eux-mêmes. » Cependant cet écrivain, deux cents ans après ces événements, ne craint pas de défendre les puritains sous le prétexte que « l'existence et le pouvoir des sorciers était la croyance générale; » il ose avouer que leur esprit demeure encore parmi leurs descendants, en faisant allusion à leurs actes les plus arbitraires envers les « quakers, les méthodistes et autres hérétiques d'égale notoriété, » et en déclarant « *qu'il ne peut trouver de justification* ni pour les anabaptistes ni pour les quakers¹. » Trompé par cette philosophie bâtarde qui met les mots à la place des choses, M. Bancroft ne craignit pas de louer, dans un style ampoulé, l'attachement à la liberté, à la force intellectuelle, aux grands principes du progrès et des lumières dont les puritains de la Nouvelle-Angleterre faisaient étalage!

Ce n'est pas ici le lieu d'examiner en détail l'histoire des « Pères pèlerins; » elle peut néanmoins nous apprendre d'une manière accessoire quelque chose sur le sort des malheureuses tribus indiennes qui se trouvaient à leur portée. Ces fanatiques, dont la cruelle vanité n'épargnait ni hommes ni femmes, « et qui ne savaient, remarque M. Bancroft, ni s'incliner au nom de Jésus, ni plier le genou devant le roi des rois, » ces fanatiques ne pouvaient pas exercer la pitié dans leurs relations avec les Indiens et encore moins se sacrifier en travaillant à leur salut. « L'idée ne serait même pas venue à un seul d'entre eux, assure le docteur Wilberforce, de porter aux malheureuses tribus qui les entouraient, le message béni du salut². » Tant il est facile au fanatisme de coexister avec une complète irréligion; tant est profond l'abîme qui sépare le zèle des sectes de la charité chrétienne. « Il ne faut pas oublier de rappeler que les puritains, tout en brûlant d'un zèle religieux ardent, faisaient fort peu de chose pour la conversion des Indiens d'Amérique³. » Mais, « ils détruisirent entièrement une mission établie par les Jésuites dans l'État du Maine⁴. » D'un autre côté, ils firent plus qu'aucun de leurs contemporains, plus que tous réunis peut-être, pour allumer le feu de cette haine inextinguible qui noya dans le sang les États de l'Est et que l'a-

¹ Dwight, vol. IV, n. 242.

² *A history of the Protestant Episcopal Church in America*, par Samuel Wilberforce, ch. III, p. 82.

³ Dr Thompson, *New-Zealand*, vol. I, part. II, ch. III, p. 305.

⁴ *Forty years of American Life*, par le Dr. Nichols (auteur protestant de la Nouvelle-Angleterre), vol. II, ch. VI, p. 82 (1864).

néantissement complet de leurs premiers habitants put seule apaiser. « Les puritains finirent par donner jusqu'à mille livres par chaque chevelure d'Indien qu'on leur livrait¹. » Les premiers « pèlerins » qui arrivèrent, pillèrent les tombeaux des Indiens, volèrent leur blé — la nécessité pouvait leur servir d'excuse, — et lorsque ceux-ci se montrèrent sensibles aux outrages, ils les massacrèrent; puis, les mains encore rouges de sang, ils consignèrent gravement dans leur journal « que Dieu leur avait accordé la grâce de vaincre leurs ennemis². » « Combien il eût été heureux, si, avant de les tuer, vous en aviez converti quelques-uns ! » dit Robinson en faisant allusion à cette boucherie. Avant le départ des victimes, indique le docteur Cheever, il leur avait fait lui-même un sermon sur ce texte de circonstance : « *Je remettrai les Philistins entre tes mains*³. » « Ils s'emparèrent sans scrupule, remarque l'évêque protestant d'Oxford, des terres que possédaient les Indiens de temps immémorial; et l'on évalue à *plus de cent quatre-vingt mille le nombre des Indiens aborigènes égorgés par eux* dans la baie de Massachusetts et le Connecticut seuls⁴; » manière à eux de convertir les gens. Ces hommes n'étaient pas des soldats espagnols ni des Portugais faisant la traite, mais « des ministres de l'Évangile; » c'étaient les champions de la Réforme! c'étaient les Vieyras, les Claver et les Las Casas du protestantisme. « Tant que l'esclavage fut *avantageux*, affirme de nos jours un écrivain américain, non-seulement les puritains réduisirent en servitude *les Indiens et les nègres*, les considérant comme une propriété soumise à la taxe, mais ils trafiquaient activement de leur chair, en les vendant sur les meilleurs marchés au plus fort enchérisseur⁵. » Il y avait encore, en 1810, plus de quinze mille *esclaves* dans l'état de New-York⁶.

Cotton Mather, qui régna au milieu d'eux en qualité de prophète et de pontife, et qui était toujours prêt à approuver ou désapprouver, par un torrent de textes sacrés, ce que tout autre pouvait nier ou affirmer, Cotton Mather lâchait sur eux ses féroces sectaires pour les désaltérer de leur sang, et offrait publiquement des actions de grâces au Dieu du ciel lorsque ce sang couvrait le pays comme d'une inondation. Dans un livre qu'il

¹ Howitt, *Colonisation and Christianity*, ch. xx, p. 517.

² *The Pilgrim Fathers*, par George B. Cheever, DD, p. 25, 51.

³ *Ibid.*, ch. vii, p. 140.

⁴ *Ubi supra*.

⁵ *New-York Herald*, 20 janvier 1861.

⁶ Dwight, *Travels in New-England*, pref. p. 17.

intitula *Efficacité de la prière*, semblable à un de ces hiérophantes mexicains qui, les yeux étincelants de joie et les mains dégouttantes de sang, conte les cœurs fumants qu'il a empilés autour de lui, le chef puritain s'écrie, sans pitié comme sans remords : « Que Dieu traite ainsi tous les implacables ennemis du Christ et de son peuple de la Nouvelle-Angleterre¹. » « L'efficacité de la prière pour la destruction des Indiens, » nous apprend le docteur Thacher, était aussi le thème favori du docteur Increase Mather ; « il disait à ses auditeurs de ne cesser d'invoquer le Seigneur contre Philippe, » chef des Indiens de la Nouvelle-Angleterre, « jusqu'à ce que leur prière eût fait entrer la balle dans son cœur. » Cependant, de l'aveu même de Thacher, « ce Philippe avait des vertus qui auraient dû inspirer le respect à ses ennemis². » Rien ne put le sauver. Pendant dix-huit siècles, des apôtres ont versé leur sang pour acheter, par leur mort, la vie de leurs ennemis ; mais il était réservé à des ministres protestants de verser le sang des païens, en demandant l'approbation du ciel.

Il serait facile de multiplier les exemples de l'esprit infernal des ministres de la Nouvelle-Angleterre. Ils ne pensaient aux idolâtres que pour les égorger. « Un grand nombre de païens ont été tués, » reconnaît l'un de ces ministres ; puis avec un air de triomphe : « Une autre expédition s'appête à partir ! » La lettre, adressée à des collègues sympathiques, annonçant ce genre de relation des puritains avec les nations indiennes, conclut en ces termes : « Puissions-nous, un jour, nous revoir dans la chambre de notre fiancée, abrités derrière les rideaux bleus des cieux, dans le troisième ciel du sein d'Abraham³. »

Des hommes, faisant profession de christianisme, étaient mille fois plus cruels et implacables que les malheureux sauvages qu'ils massacraient, en particulier la nombreuse tribu des Péquods. Dans une seule bataille contre ces Indiens nus et à moitié armés, qu'il eût été facile de gagner à la religion et à la civilisation, comme l'avaient été les Chiquitos et les Omaguas du Sud plus farouches encore, il y en eut huit à neuf cents tués ou pris, tandis que les colons ne perdaient que deux hommes. Les épargnés furent immédiatement *vendus comme esclaves*. Lorsque Underhill, un des chefs de cette expédition, se vit accuser de cruauté, il répondit : « Nous étions éclairés par la parole de Dieu pour agir ainsi⁴. » D'autres se comparaient à David et deman-

¹ *History of the Indians of North-America*, par Samuel Drake, vol. II, ch. vii.

² Thacher, *Hist. of Plymouth*, p. 391.

³ *Documentary history of New-York*, vol. III, p. 964.

⁴ Hildreth, vol. I, ch. ix, p. 252.

daient l'approbation du Très-Haut dans des termes qui feraient rougir pour le christianisme, s'il était possible d'admettre que de tels hommes fussent chrétiens¹.

Il est inutile de nous étendre davantage sur les procédés des puritains envers les naturels, et nous ne suivrons pas l'histoire des dissensions qui sévirent parmi eux. Malgré l'exil, les tortures et la mort, malgré des lois qui n'avaient d'égaux que dans le code pénal de la Grande-Bretagne, de nouvelles sectes impérieuses se formaient sans cesse; elles finirent par étouffer et anéantir la constitution religieuse exclusive de la Nouvelle-Angleterre; ce fut merveille qu'elle pût durer aussi longtemps. Toute joie innocente, fruit et fleur de la vraie religion, avait été supprimée par les fondateurs de Salem, « parce que leurs sectateurs regardaient la gaieté comme un péché². » D'après un règlement judicieux à l'usage de leurs victimes indiennes, « tous ceux qui portent les cheveux longs, payeront cinq shillings³. »

Cette hideuse parodie de christianisme qui substituait à la grâce et à la vertu une farouche excitation animale ou des illusions hystériques, cette arrogance blasphématoire à laquelle le roi de Prusse faisait allusion lorsqu'il disait « les calvinistes traitent le Sauveur comme leur inférieur, » cette misérable parodie périt enfin, dévorée, comme un cadavre en putréfaction, par les vers qu'elle avait nourris. « Si le rapport fait par le docteur Mather sur la colonie de Rhode Island est exact, remarque M. Halkett, ses aborigènes rouges doivent avoir été quelque peu effarés par le nombre des diverses sectes protestantes établies parmi eux. » Singulière exhibition de christianisme, d'après le récit même de Mather. « C'était, selon son aveu lorsque son règne fut terminé, un *colluvies* d'antinomiens, de familistes, d'anabaptistes, d'antisabbatariens, d'arminiens, de sociniens, de quakers, d'énergumènes — il n'y manquait que des catholiques romains et de vrais chrétiens. » Par cette dernière phrase, il faisait allusion à lui-même et à son troupeau réduit, « en sorte que si quelqu'un avait perdu sa religion,

¹ Il est bon de noter, comme exemple du désordre mental aussi bien que moral de ces hommes, qu'en 1712, lorsqu'on trouva dans la Nouvelle-Angleterre des os fossiles, sans doute de mastodonts, le docteur Increase Mather raconta à la Société royale de Londres que ces os appartenaient à des races de géants disparus, « particulièrement une dent pesant cinq livres 3/4, et un fémur de dix-sept pieds de long. Mettre en doute les conclusions du savant de la Nouvelle-Angleterre eut été alors plus dange-reux que d'y croire aujourd'hui. » Dr Wilson, *Prehistoric Man*, vol. I, ch. iv, p. 115.

² Chalmers, *History of the Revolt of the American colonies*, vol. I, p. 40.

³ *The Day-Breaking of the Gospel with the Indians in New-England*, Mass. -hist. coll., 5^e série, vol. IV, p. 20 cf. *Hutchinson Papers*, vol. I.

il était sûr de la trouver dans cette revue générale d'*opinionistes*¹. » Il était bien permis à Ninigret, célèbre sachem indien, de repousser avec cette réplique méprisante l'offre que lui faisait Mayhew de prêcher à sa tribu : « Si mes sujets songeaient à se faire chrétiens, *Ils ne pourraient dire quelle religion ils devraient prendre.* »² Ce Mather, après une longue carrière d'orgueil et de cruauté, « exemple bien fait, d'après M. Bancroft, pour prouver combien l'égoïsme, sous forme de vanité et d'ambition, peut aveugler le jugement et égarer la conscience, » ce Mather trahit à la fin la fausseté de cette croyance humaine qu'il avait autrefois imposée avec de si terribles pénalités, il se jeta tête baissée dans cet abîme réservé à ceux qui prennent une aveugle confiance en eux-mêmes pour la foi chrétienne : « il fut tenté de se faire athée et d'abandonner toute religion comme déception pure³. »

Tels furent le commencement et la fin d'une des sectes les plus odieuses auxquelles l'Église anglicane, berceau de presque toutes les hérésies modernes, donna jamais naissance. Ses fruits sont avoués par les cruels sectaires qui en ont suivi le développement. A l'ardente excitation prise pour de la sainteté, succéda un abandon général de tous les sentiments religieux, jusqu'à ce que Cotton Mather, répétant ce qu'on entendait partout en Angleterre, pût dire, en 1706 : « Il suffit d'être un peu au courant des choses, pour avouer qu'il y a une décadence générale et déplorable du christianisme parmi ses prédicateurs⁴. » La monstrueuse illusion se découvrit enfin. La première église anglicane de Boston, devint le premier temple socinien⁵ ; signes précurseurs de ce qui allait arriver. « Le latitudinarisme continuait à s'étendre, rapporte un historien des États-Unis ; quelques-uns même penchaient vers le socinianisme, se cachant soigneusement à eux-mêmes qu'ils approchaient de l'abîme⁶. » Il était depuis longtemps inutile de se faire illusion. « L'université de Boston est fréquentée par cinq cents étudiants environ chaque année. C'est un établissement unitarien, appartenant à l'Église de cette secte⁷. » « L'incrédulité a fait de rapides progrès dans la Nouvelle-Angleterre ; et maintenant il n'y a pas la moitié de la population adulte qui pratique un culte religieux quelconque ou appartienne à une secte chrétienne⁸. » Le docteur Nichols re-

¹ Halkett, ch. xii, p. 281.

² Drake, vol. II, ch. iv, p. 82.

³ Bancroft, II, p. 766.

⁴ Gillies, *Hist. collection*, vol. II, ch. ii, p. 19.

⁵ Wilberforce, ch. xii, p. 440.

⁶ Hildreth, vol. II, ch. xxii, p. 509.

⁷ F. Bremer, *Homes of the New World*, vol. I, ch. vii, p. 144.

⁸ *New-York Churchman*, vol. IX, n. 25.

connaît que l'incrédulité, presque universelle aujourd'hui dans cette partie de l'Amérique, est la suite nécessaire du puritanisme. « On se révolte contre une religion aussi sombre, aussi fanatique, et aussi repoussante, pour devenir universalistes, déistes ou athées.... Les populations du Nord, en grande majorité, sont rationalistes¹. » Ceux même qui professent un reste de christianisme tout terrestre, ne s'élèvent vers le ciel que pour en voiler l'éclat; ils sont pour la plupart des unitairiens avoués ou cachés, blasphémant le Dieu incarné et ennemis de la croix du Christ. « Ils s'introduisent dans tous les villages, » nous assure-t-on². Un bien petit nombre de ministres (vingt-cinq peut-être) dans la Nouvelle-Angleterre, croient, de nos jours, aux doctrines de Nicée! « Boston, dit un témoin très-capable d'en juger, est le quartier général de la cafarderie... Il y a de nombreux exemples d'une dissolution et d'une incrédulité de la pire espèce, alliées de la façon la plus pernicieuse avec de sévères pratiques religieuses et les dehors d'une remarquable bienséance³. » Un autre témoin reconnaît en 1858, que « l'incrédulité de la jeune Amérique est le fruit du puritanisme de son enfance⁴. »

Il y a cependant des gens qui croient que la théologie de la Nouvelle-Angleterre fut un des produits les plus heureux de l'anglicanisme, et que « les Pères pèlerins » furent les bienfaiteurs de l'humanité⁵.

Rien d'étonnant que les puritains aient exterminé les tribus indiennes du nord-est au lieu de les convertir. Le sauvage comprit et sut exprimer que des maîtres de religion, formant de pareils disciples et produisant de pareils fruits, devaient être également haïssables aux yeux du Grand-Esprit, comme aux leurs. Il apprit aussi, à ses dépens, que, malgré un désintéressement et un mépris affecté pour les biens terrestres, personne n'était plus avide et plus insatiable que les ministres⁶.

¹ Nichols, vol. I, ch. vii, p. 73.

² *First Annual Report of the Executive Committee of the American Unitarian Association*, 1827; V. aussi *Church Advocate*, vol. I, p. 90; Colton's *Church and State in America*, p. 59, *Remarks on the moral and religious Character of the U-S.*, p. 51.

³ H. Martineau, *Society in America*, vol. III, ch. i, p. 51.

⁴ *The Life and Times of Aaron Burr*, par J. Parton, ch. iv, p. 63.

⁵ Il est bon de remarquer que l'Amérique doit à la Grande-Bretagne le mormonisme aussi bien que le puritanisme : « C'est dans le protestantisme que nous devons chercher l'origine de la nouvelle foi, dit M. Burton, car son origine est anglaise, protestante et anti-catholique. » « La Grande-Bretagne fournit cinq fois plus d'adeptes à cette nouvelle forme de protestantisme que le reste du monde entier, le Danemark excepté. » *The City of the Saints*, par Richard F. Burton, ch. vi, p. 359; ch. ix, p. 440 (1861).

⁶ Voir pour les preuves : Drake, liv. II, ch. vi, p. 108; liv. III, ch. v, p. 73. — *Doc. Hist. New-York*, vol. IV, p. 598 et vol. III, p. 1024.

MISSIONS DE L'ÉGLISE ANGLICANE.

L'histoire des missions anglicanes dans les colonies américaines a été écrite par le Révérend Ernest Hawkins, ministre très-respectable de l'Église établie. Elle offre peu d'incidents et ne nous arrêtera pas longtemps. « L'Église d'Angleterre, d'après cet auteur, n'est pas riche en annales sur les missions. » Ses rapports ne nous permettent pas de croire que le changement de climat ait diminué sa stérilité, ou qu'elle ait rempli dans le nouveau monde une carrière plus féconde que dans l'ancien.

Les missionnaires cités plus particulièrement par M. Hawkins ont de commun, d'avoir tous abandonné l'Amérique après y être venu. En lisant son récit, deux conclusions se présentent : d'après la première, le clergé anglican aurait tort de condamner leur collègue d'avoir osé faire, par exemple, cette observation à « mylord de Londres : » « Quel est l'homme ayant une douzaine de chemises qui voudrait venir ici ? » D'après la seconde, si M. Hawkins n'a pas réussi à faire une histoire, c'est qu'il manquait de matériaux. Il aurait pu toutefois augmenter indéfiniment le catalogue des ministres déserteurs, s'il n'avait cru le sien suffisamment rempli.

Un autre écrivain anglican, très-estimé pour son caractère et son talent, M. Anderson, s'est appliqué à produire un ouvrage beaucoup plus considérable sur le même sujet. Il conclut de ses recherches, qu'au dix-septième siècle « l'énergie vitale de tout le corps de l'Église anglicane diminuait rapidement dans toute la colonie sous les influences morbides qui l'opprimaient. » Il raconte aussi, d'après des Mémoires originaux, que la pire influence de toutes était celle du clergé, qu'il dépeint ainsi : « Il y avait beaucoup de gens portant des habits noirs qui pouvaient bavarder dans une chaire, hurler dans une taverne, tirer de l'argent de leurs paroissiens, et par leurs mœurs dissolues détruire leur troupeau plutôt que le nourrir¹. »

Il est certaines régions décrites par les auteurs américains, prairies interminables qui s'étendent pendant bien des lieues le long des frontières du Mexique, et dans lesquelles l'œil ne découvre ni arbre, ni buisson, ni monticule pouvant servir de guides ou de points de repère. Cette immense plaine a le ciel pour limite, et tout

¹ *History of the colonial Church*, par le révé. J. M. Anderson, vol. II, ch. xiv, p. 152.

— Au reste, le troupeau était digne des pasteurs : « écoume de l'ancien comme du nouveau monde, ayant autant d'opinions que de têtes, sans religion ni vertus, et peu susceptibles d'en acquérir. » Hawkins, vol. III, p. 247.

être vivant, fût-il la moindre des créatures de Dieu, y serait aperçu avec transport. Là le malheureux voyageur erre sans but et presque sans espoir, repasse aujourd'hui dans le sentier qu'il a vainement suivi hier, et se retrouve toujours au lieu d'où il est parti. Il se meut dans un cercle fatal qui va se rétrécissant toujours à mesure que ses forces s'épuisent et que le courage l'abandonne, jusqu'à ce qu'il tombe de désespoir sur cette terre, où il ne trouve aucun secours pour le conduire vers les demeures des hommes. En lisant les interminables volumes de M. Anderson, il semble que nous allions avoir le sort du malheureux voyageur. Mais il ne faut qu'un instant pour rompre le charme; en fermant son livre nous avons quitté le désert dans lequel il nous avait attiré, et que par les droits reconnus de priorité dans la découverte, il avait appelé « l'histoire de l'Église coloniale. »

On a remarqué que l'Église d'Angleterre, durant le dix-septième et le dix-huitième siècle, envoya, faute d'en trouver de meilleurs qui voulussent traverser la mer, des missionnaires malheureusement très-pen propres, par leur science et leur ardeur, à remplir leur office. Berkley, évêque protestant animé de motifs généreux mais impuissantes pour le bien-être des colonies américaines, semble avoir compris que la conduite des missionnaires catholiques avait jusqu'alors donné à l'Église de Rome de grands avantages sur les Églises réformées. Il ne déplore pas seulement le fait, mais il indique ses résultats probables. « En Europe, dit-il, la religion protestante a, dans ces dernières années, perdu considérablement de terrain. » Et alors, regardant au delà des mers, il prévoit des événements encore plus tristes. « Les missionnaires espagnols dans l'Amérique du Sud, et les missionnaires français dans l'Amérique du Nord, font de tels progrès, que la religion romaine pourra, un jour, se répandre chez toutes les nations sauvages de ce continent¹. » Nous avons vu que, dans l'Amérique du Sud, l'œuvre qu'il redoutait est accomplie, et si, dans l'Amérique du Nord, toutes les races sauvages ne furent pas converties, c'est grâce à l'Angleterre qui massacra les missionnaires et leur troupeau jusqu'à ce qu'elle ne leur laissât personne à convertir.

Le principal théâtre des exploits de l'Église anglicane en Amérique s'étendit entre l'embouchure de l'Hudson et du Potomac. Les soldats et les marchands anglais déposèrent leurs armes et leurs liqueurs fortes au pied des Alleghanies et sur les bords des lacs Érié et Michigan; mais les missionnaires anglais préférèrent

¹ *A Proposal for the better supplying of churches in our Foreign Plantations*, vol. II, p. 422 (1784).

dépenser leurs salaires dans les villes maritimes, laissant le désert au sauvage et aux missionnaires venus de France. Le Massachusetts, le Maryland et la Virginie furent les champs principaux des entreprises anglaises. Avec quelques mots sur Boston, Baltimore et Richmond, nous aurons une idée de leurs opérations et de leurs effets sur les tribus aborigènes.

Il n'est pas un État de l'Union qui n'ait au moins un historien ; aucun d'eux ne diffère dans son appréciation sur les procédés anglais. Leurs travaux ont été groupés en un seul ouvrage, dans la volumineuse histoire de M. Bancroft : sans négliger d'autres témoins anglais, il nous fournira les faits que nous devons indiquer.

En commençant par le nord, et prenant l'époque la moins déshonorante de l'influence anglaise, lorsqu'Éliot, exilé d'Angleterre, échappé de l'Église nationale, eut rassemblé un certain nombre d'« Indiens suppliants » bientôt dispersés et anéantis, nous trouvons ce récit : « Le christianisme s'étend à peine parmi les Indiens du cap Cod, de Nantucket, et dans sept petits villages autour de Boston. Les Naragansetts, tribu puissante contenant au moins mille guerriers, conservent leur ancienne croyance ; et Philippe de Pokanoket à la tête de sept cents d'entre eux, se montre fier de professer la foi de ses ancêtres¹. » Tandis que quelques villages épars, faibles en nombre, sans vigueur, ayant accepté en apparence la religion de leurs maîtres, sont dépeints de cette façon par le même historien : « Les clans, dans les limites de l'établissement des Anglais, en particulier les villages indiens autour de Boston étaient énervés par les Anglais, qui les tenaient sous le joug. Dans leur grossier mélange des nouvelles institutions avec leurs superstitions anciennes, — dans leurs pâles imitations des manières civilisées, — dans leurs appels à la charité des Européens, ils ont éteint toute la dignité de l'indépendance sauvage. Ils aspirent aux miettes qui tombent de la table des blancs. »

La position de ces convertis « forcés, » tristes dépendants d'une bonté avare, était si bien comprise en Angleterre, qu'un écrivain distingué de ce pays ne se fit pas scrupule d'en parler sans oublier leurs pasteurs : « Les missionnaires se querellaient toujours avec leur troupeau, faisaient peu de convertis, et ne produisaient parmi eux aucun progrès réel. L'instruction des Indiens dans les écoles, au milieu des Européens établis dans les grandes villes, ne réussissait pas mieux... Ces élèves devenaient,

¹ Bancroft, I, p. 421.

au milieu de leurs frères nus et vivant de chasse *les plus scélérats et les plus paresseux de la tribu indienne*¹. »

Mais leur fin était proche. Peu après, Pokanoket, qui demandait seulement la permission de vivre, et « qui, dit-on, pleura en apprenant que le sang des hommes blancs avait été répandu, » se décida à une guerre qui ne pouvait augmenter les souffrances des Indiens. Enfin les derniers restes des tribus appartenant à la Nouvelle-Angleterre allaient trouver leur perte. « Bientôt les cabanes indiennes furent la proie des flammes. Ainsi s'évanouirent les humbles gloires des Naragansetts : les provisions d'hiver de la tribu, leurs paniers habilement tressés, remplis de grains, leurs célèbres filets de *wampum*, leurs wigwams tapissés de nattes, — tout le léger confort de la vie sauvage fut consumé. De plus, — *leurs vieillards, leurs femmes, leurs jeunes enfants*, périrent brûlés par centaines². » « Leurs rapports avec la civilisation, ajoute l'historien, furent pour eux un malheur. Le premier navire qui toucha leurs rivages vint enlever les hommes de leur race, enfants devenus sans défense. » Le fils unique de Philippe, « chéri comme le futur sachem de leurs tribus, le dernier de la famille Massasoit, fut vendu pour travailler comme esclave sous le soleil des Bermudes³ ! » Voilà les hauts faits des Anglais en Amérique.

Nous n'avons pas encore une idée exacte de la cruauté patiente avec laquelle l'Angleterre déracina le christianisme dans toutes les parties de ce continent où s'étendait son pouvoir. Dans la Floride, comme l'observe un écrivain français, « le zèle ardent de plusieurs générations de martyrs, » Jésuites, Dominicains, Franciscains, « avait reçu sa récompense, et les indigènes embrasèrent le christianisme. Des villages et des néophytes se groupaient autour des postes espagnols. » A la fin, les Anglais arrivèrent de la Caroline. En 1705, la vallée de l'*Appalachicola* fut ravagée par un corps d'armée composé de lâches fanatiques, les villes indiennes furent détruites, les missionnaires massacrés, et les enfants des forêts *vendus et envoyés comme esclaves* dans les Indes occidentales anglaises⁴. Mais l'œuvre de destruction n'était pas encore complète. Soixante ans plus tard, par le traité de Paris de 1763, la Floride fut cédée par l'Espagne à l'Angleterre. « Ce fut le coup de

¹ *Edinburgh Review*, vol. VIII, p. 444.

² Bancroft, I, p. 427.

³ *Ibid.*, p. 430.

⁴ *The Catholic Church in the United States*, par ... de Courcy de Larochie Héron, ch. I, p. 15.

grâce des missions. Les Indiens furent chassés des terres qu'ils cultivaient depuis des années, et privés de l'église qu'ils avaient élevée de leurs mains. Tout fut donné par le gouverneur à l'Église anglicane nouvellement établie. Au bout de dix ans il ne restait pas un Indien près de la ville. »

A partir de ce moment, les indigènes de la Floride prirent le nom de Séminoles ou de Nomades ; étant privés de guides et d'instruction, ils perdirent graduellement leur foi, et conservèrent une haine implacable contre la race qu'ils leur avait enlevé leurs biens et leur religion. Quand le général Jackson essaya de les déplacer au delà du Mississipi, « les Séminoles, si doux sous le régime paternel des Franciscains, étaient devenus ingouvernables. » « La guerre de Floride, » coûta aux États-Unis vingt mille hommes et quarante millions de dollars, dura sept ans et « ne produisit aucun résultat. » « Les Séminoles présentent un contraste frappant entre les fruits obtenus par le gouvernement catholique d'Espagne et le gouvernement protestant d'Angleterre. L'un fit des sauvages une race chrétienne, tranquille, rangée et industrielle, vivant en paix auprès des Espagnols ; l'autre replongea les mêmes races dans la barbarie et le paganisme, et en fit un fléau redoutable pour ses propres colonies¹. »

Au Maryland, il y avait une colonie catholique, sous un chef catholique. « En six mois, relate M. Bancroft, cette colonie avait gagné plus que la Virginie en autant d'années.... Mais les institutions du Maryland étaient remarquables. Tous les autres pays dans le monde ont des lois pour persécuter ; — moi, je ne tourmenterai personne pour cause de religion, ni par moi-même, ni par les autres, directement ou indirectement, faisant profession de croire en Jésus-Christ. » Tel avait été le serment du gouverneur du Maryland. Sous les douces institutions et la munificence de lord Baltimore, l'aride désert s'anima bientôt de toute la vie active d'établissements prospères. Les catholiques opprimés par l'Angleterre étaient sûrs de trouver un asile dans les ports tranquilles de Chesapeake ; — aussi, les protestants étaient protégés contre l'intolérance protestante. Tels étaient les heureux auspices sous lesquels vivait la province du Maryland.... Son histoire est celle de la bienveillance, de la gratitude et de la tolérance². »

Fenimore Cooper et une multitude d'écrivains américains ont

¹ *Catholic Missions among the Indian Tribes of the United States*, par John Guilmory Shea, ch. III, p. 75. Une multitude de traits semblables seront trouvés dans cet ouvrage.

² Bancroft, I, p. 188.

remarqué les relations établies promptement entre les catholiques du Maryland et les tribus indiennes. « Ils payent largement les naturels pour leurs terres, observe un protestant anglais, et leur générosité gagne les cœurs des Indiens, leurs nouveaux amis¹. »

« Le bonheur de la colonie était enviable; le persécuté et le malheureux accouraient sur les domaines de ce prince bienveillant. Si lord Baltimore était, dans un sens, un monarque, sa monarchie était supportable pour l'exilé qui cherchait la liberté et le repos. De nombreux vaisseaux trouvaient de l'emploi dans ses ports, des émigrés arrivaient de tous pays, et la législature coloniale étendait ses sympathies à toutes les nations comme à toutes les sectes. De la France vinrent les Huguenots; de l'Allemagne, de la Hollande, de la Suède, de la Finlande, les enfants du malheur cherchaient une protection sous le sceptre tolérant du catholique romain. La Bohême elle-même, ce pays de Jérôme et de Huss, y envoya ses fils qui furent immédiatement faits citoyens du Maryland². »

Tel fut le Maryland catholique. Lord Baltimore mourut, et « immédiatement, l'influence puissante de l'archevêque de Cantorbéry fut invoquée pour assurer l'établissement de l'Église anglicane. Les prélats demandèrent non la liberté, mais le privilège. Ils voulurent un établissement entretenu aux frais communs de la province. Le ministère anglais ordonna qu'au Maryland, les emplois publics ne fussent confiés qu'aux protestants. Les catholiques romains perdirent leurs franchises dans la province qu'ils avaient créée³. »

« Il est curieux, remarque le professeur Walters de Philadelphie, de voir à cet époque les puritains persécuter leurs frères protestants dans la Nouvelle-Angleterre, les Épiscopaux exercer la même sévérité envers les puritains en Virginie, et les catholiques contre lesquels tous étaient ligués, former au Maryland un sanctuaire où tout le monde pouvait pratiquer son culte, où personne n'était opprimé, où même les protestants pouvaient trouver un refuge contre l'intolérance protestante. Cependant ces mêmes hommes, avec une ingratitude plus odieuse encore que leur injustice, concurent le projet d'abroger le culte catholique et le système de tolérance qui leur avait permis de tramer sa ruine⁴. »

M. Baird, ministre américain, fait la peinture des membres du

¹ Buckingham, *America*, vol. I, ch. xv, p. 588.

² Bancroft, I, p. 525.

³ *Ibid.*, p. 528.

⁴ Rupp, p. 415.

clergé anglican envoyés au Maryland pour supplanter les missionnaires catholiques. Beaucoup d'entre eux étaient signalés « comme coupables de crimes infamants¹. » « Un grand nombre, de l'aveu de l'évêque protestant de Londres au célèbre docteur Doddridge, ne peuvent obtenir d'emploi chez eux et ne servent que par nécessité. D'autres veulent partir pour refaire leur fortune ou leur réputation². » « Les bandits échappés à la justice, ajoute M. Bancroft, des hommes épuisés par l'intempérance et par la luxure (j'épargne au lecteur l'énumération des crimes dont j'ai le détail sous les yeux), s'imposèrent aux paroisses du Maryland³. » Pour procurer un « établissement » sur le modèle anglican à de pareils hommes ainsi dépeints par ceux qui les connaissaient le mieux, et qui les envoyèrent malgré leur notoriété, la liberté religieuse fut supprimée et les catholiques furent asservis dans la colonie anglaise du Maryland. « Dans un pays ouvert par les catholiques aux protestants, les catholiques furent les seules victimes de l'intolérance anglicane⁴. »

Ce fait n'est pas une exception dans l'histoire de l'anglicanisme, les historiens l'ont observé, il s'est reproduit en Irlande. Là, selon les expressions d'Edmond Spenser, les ministres anglicans qui supplantèrent les pasteurs de la foi ancienne « étaient généralement mauvais, licencieux et adonnés au désordre ; » « des hommes de rien, aussi immoraux qu'ils étaient illettrés, ajoute M. Bancroft⁵. » Enfin, d'après M. Buckingham qui visita, il y a vingt ans, l'Amérique et qui rend les mêmes témoignages, « lorsque l'Eglise anglicane eut été constituée au Maryland, on interdit aux catholiques sous les peines les plus sévères tout acte extérieur de leur culte et même la profession d'enseigner⁶. »

Il est glorieux d'apprendre du même témoin, le résultat de cette lutte entre la cruelle bigoterie, jalouse de son pouvoir, ayant à son service des scélérats pour agents, et cette intarissable vie de foi, défiant l'injustice avec la barbarie, accomplissant dans la faiblesse ce que ses ennemis conjurés ne peuvent obtenir dans leur orgueil et dans leur force. Nous avons vu, avec M. Bancroft, que « la persécution ne put déraciner la foi du cœur des colons. » Parmi toutes les communautés religieuses qui se trouvent jusqu'à ce

¹ Baird, *Religion in the United-States of America*, liv. II, ch. xx, p. 210.

² *Ibid.*, ch. xx, p. 211.

³ *Ibid.*, ch. III, p. 98.

⁴ *Ibid.*, ch. II, p. 717.

Bancroft, ch. IV, p. 45.

⁶ *America*, ch. xx, p. 587.

jour à Baltimore, « les catholiques romains viennent les premiers et surpassent de beaucoup en nombre et en zèle les autres sectes séparées, assure M. Buckingham.... L'archevêque catholique avec ses prêtres, — qui desservent maintenant dix-neuf églises dans l'intérieur de la ville — sont instruits pieux et gens de mérite ; les sœurs de charité comptent parmi elles des femmes intelligentes et dévouées ; elles ont un pensionnat pour l'éducation de la jeunesse catholique — il y en a aujourd'hui sept et six collèges. — Les catholiques conservent non-seulement la supériorité par leur nombre et par leur influence, mais leur position progresse et s'affermir¹. »

Il nous reste à parler de la Virginie, domaine spécial de l'anglicanisme, aussi longtemps que la Virginie fut anglaise. Son histoire offre peut-être matière à plus de reproches pour ses premiers maîtres que celle de tout autre État de l'Union.

La conduite du clergé anglican dans la Virginie, même jusque dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, paraît surpasser tout ce que nous offrent les annales des missions de l'Église anglicane, et laisserait la Nouvelle-Zélande dans l'ombre. Sir William Berkley, gouverneur de la Virginie, avait coutume de demander avec une curiosité assez légitime : « Pourquoi nous envoie-t-on ce qu'il y a de pire ? »

« En Virginie, quelques missionnaires, faibles d'esprit et de morale douteuse, fanatiques prodigieux, envoyés par l'Angleterre, songèrent, par pure cupidité, à accaparer le monopole des gains ecclésiastiques. La couronne favorisait la Société Évangélique pour les pays étrangers². » Sous le patronage de cette société, « les bénéfices furent occupés par des ministres ordonnés en Angleterre, anglais de naissance pour la plupart, trop souvent mal élevés et licencieux. A la tête de leurs églises, leur inconduite ne tarda pas à se faire jour³. » Le peuple de Virginie les aurait endurés, si les crimes de ce clergé n'avaient pas outrepassé certaines mesures ; mais leur énormité eut pour effet d'ensevelir sous le mépris la secte épiscopaliennne. « L'Église épiscopale en Virginie, assure le docteur Reed, devint paresseuse et impure, au delà de ses privilèges excessifs, de manière à se faire mépriser du peuple⁴. » « Faute de ministres convenables, les réformés deviennent tellement grossiers, qu'ils paraissaient tourner au paganisme plutôt que de con-

¹ *America*, ch. xx, p. 587.

² Bancroft, II, p. 769.

³ *Ibid.*, III, p. 95.

⁴ *Visit to the American Churches*, par Reed et Matheson, vol. II, p. 100.

vertir les autres à la foi chrétienne¹. » Cet état de choses dura environ deux siècles. Entre 1722 et le commencement du dix-neuvième siècle, fait observer le docteur Samuel Wilberforce, « au lieu de se multiplier sur une étendue de cent milles de long sur cinquante de large, toutes les églises et chapelles de cette contrée furent délaissées, — triste effet de l'influence mortelle qui avait pesé sur cette Église. » « *L'absence de dotation*, ajoute-t-il avec une naïveté remarquable, porte atteinte à son caractère et à son importance morale². »

Cependant, à ce moment même, des hommes animés d'autres pensées, apôtres et bientôt martyrs, accompagnés de la faim et de la pauvreté, s'inquiétant peu de « l'absence de dotation, » parcouraient les rivages du Lac Supérieur, les rives du Mohawk et les vallées du Mississipi, montraient aux sauvages étonnés ce qu'était la religion de saint Paul, et comment un homme élevé à son école savait vivre et mourir.

Les missionnaires anglicans en Amérique paraissent avoir reçu des leçons différentes en suivant une méthode particulière à leur usage. Le 18 mai 1725, rapporte un annaliste américain, un officier anglais tuait un pauvre Indien inoffensif que le chapelain militaire, le révérend Jonathan Frye, était en train de scalper. Le révérend M. Frye fut à son tour tué, le jour même, par la tribu de l'homme assassiné, après une bataille qui fut le grand événement de l'époque et qui était rappelé dans un chant populaire « très en usage dans la Nouvelle-Angleterre. »

« Les Anglais, pour acquérir les terres des indigènes, les chassèrent le plus loin qu'ils purent, au dehors de leurs établissements, sans plus y songer; tandis que les Français usaient de tous les moyens en leur pouvoir pour faire alliance avec eux, conserver leur affection, les engager à vivre avec eux et à construire leurs villes aussi près qu'ils pourraient des établissements français³. »

M. Howison, historien de la Virginie, après avoir rapporté plusieurs exemples de généreuse confiance et d'hospitalité touchante

¹ *A Petition exhibited to the High Court of Parliament*, par William Castell.

² Ch. viii, p. 276, ch. xii, p. 436. — Le docteur Wilberforce sympathise sans doute avec ce présage très-avertissant : « L'Église d'Angleterre privée de ses revenus deviendrait simplement une secte épiscopale; il n'est pas impossible qu'elle ne devienne avec le temps tout à fait insignifiante. » *The Times*, 31 octobre 1862. « L'Église épiscopaliennne, remarque un Américain en 1864, n'est nulle part l'Église des pauvres; elle n'a pas de prise sur la classe ouvrière. » Docteur Nichols, *Forty years of American life*, vol. I, ch. xxviii, p. 370.

³ *An Inquiry into the causes of the alienation of the Delaware and Shawanese Indians*, écrite en Pennsylvanie, p. 48 (1759).

avec laquelle les Indiens recevaient d'abord les colons anglais, relate le fait suivant : Un pauvre naturel avait dérobé une coupe en argent, dont, sans doute, il ignorait la valeur; « pour ce crime énorme, les Anglais mirent le feu à la ville, et détruisirent les moissons encore sur terre. L'infortuné sauvage eût-il enlevé le fils unique du plus fier colon, la vengeance aurait-elle été plus furieuse? Une pareille conduite devait produire la haine profonde des aborigènes à l'égard des envahisseurs de leur sol, et combler la mesure d'infamie qu'ils porteraient aux pieds de l'éternelle justice¹. » Toute cette histoire, dit-il, « est un sombre souvenir d'injustices souffertes et d'insultes non vengées². »

Aucune espèce d'infortune ne pouvait toucher l'insatiable avarice ou la cruelle bigoterie des colons anglais. L'honoraire, par exemple, de leur clergé pour un sermon de funérailles était « de quatre cents livres de tabac, » nous apprend M. Hildreth. Pour une autorisation de mariage, deux cents livres de ce même produit. Il était naturel que de pareils hommes en vinsent aux coups, pour obtenir ce que M. Hawkins appelle « le paiement de leurs honoraires. » En 1643, « il fut défendu aux ministres de prêcher ou d'enseigner publiquement ou en particulier, à moins de se conformer aux constitutions de l'Église d'Angleterre; les *non-conformistes* furent bannis de la colonie. » « Le gouvernement de Virginie! avait une plus grande peur des dissidents que des Espagnols³. »

Cependant l'Église anglicane, avec « ses hommes mal élevés et licencieux, » était tellement incapable d'accomplir des fonctions violemment usurpées, qu'il y avait très-peu de ministres sensibles à la prime d'engagement pour leur importation. Saint Paul avait dit : « La charité de Jésus-Christ me presse, » le clergé anglican est seulement sensible « à la prime d'engagement. » « L'Église épiscopale d'Angleterre devint la religion de l'État; et quoiqu'il n'y eût pas de ministres dans la cinquième partie des paroisses, la loi demanda une stricte conformité, et exigea de chacun une contribution pour l'Église anglicane... Les non-conformistes ne purent enseigner, même en particulier, sous peine de bannissement; aucun lecteur ne put exposer le catéchisme ou les Écritures. L'in-

¹ *History of Virginia*, ch. 1, p. 57.

² *Ibid.*, ch. v, p. 260. — En 1763, « une compagnie de presbytériens » massacra une bande d'Indiens de Conestoga, bien qu'ils fussent descendants de ceux qui avaient reçu Penn avec tant d'hospitalité, et cela, sans la moindre provocation. *Events in Indian History*, ch. xxi, p. 492 (1842). Cf. Heckewelder's *Narrative*.

³ Bancroft, I, p. 1028.

traitable sévérité des lois de la reine Élisabeth était remise en vigueur contre les quakers. L'absence de l'église était passible de vingt livres sterling¹. » « Pas plus tard qu'en 1748, le révérend docteur Rogers, de New-York, fut chassé de Virginie par les tribunaux de cette province, pour avoir prêché à quelques presbytériens qui l'avaient invité à se rendre à la campagne dans cette intention². » D'après M. Howison, « la Virginie est le terrain spécial pour ceux qui désirent étudier l'intolérance américaine³. »

Les gouverneurs de la Virginie étaient dignes de son clergé; M. Bancroft et Howison nous les font connaître. Ces deux autorités continuèrent à représenter avec une égale dignité la couronne et l'Église d'Angleterre, jusqu'à ce que les colons, fatigués de la cruauté des uns et de l'immoralité des autres, eussent donné le signal de cette révolution d'où sortit l'Union américaine. Comme représailles, il convenait à la Virginie, connue pour son royalisme, de secouer la première le joug devenu intolérable de la bigoterie, de l'injustice, de la cupidité anglaise. L'historien national peut très-bien s'écrier avec une honnête exaltation : « *Virginie*, fais résonner la cloche d'alarme, — *Virginie*, donne le signal à notre continent⁴ ! »

Il est à noter que la seule opposition faite à la révolution américaine vint du clergé épiscopalien, dans la crainte de perdre ses revenus et ses privilèges; il combattit jusqu'à la fin contre les libertés de ses ouailles. « La rébellion actuelle, disait en 1776, le docteur Inglis de New-York, est certainement une des moins justifiées, des moins provoquées et des moins naturelles qui aient jamais déshonoré aucune contrée. » Puis il s'aventurait à prédire : « Je ne doute nullement, avec les bénédictions de la Providence, du succès des armes de Sa Majesté pour arrêter cette rébellion si peu naturelle⁵. »

Au milieu des sombres annales de l'Amérique anglaise, un nom ou deux se distinguent de ces aventuriers dont les méfaits ont empêché la conversion de mille tribus et perdu la moitié d'un continent pour la couronne d'Angleterre. Eliot et Brainerd ont protesté contre l'oppression anglaise; ils paraissent avoir été animés d'un

¹ Bancroft, I, p. 497.

² Dwight, *Travels in New England*, vol. IX, p. 241.

³ Ch. vii, p. 431. — A l'heure actuelle, partout l'Angleterre poursuit la même politique, lorsqu'elle le peut en liberté. « Dans l'île du Prince-Edouard, la religion établie est l'anglicane, quoique ses partisans soient le très-petit nombre. » Bouchette, *British Dominions*, vol. II, ch. ix, p. 178.

⁴ Bancroft, IV, p. 196.

⁵ *Doc. hist. of New-York*, vol. III, p. 1052, 1061.

désir sincère pour le changement des idolâtres, et avoir fait des efforts pour le procurer. En supposant leurs bonnes intentions sincères, ils méritent notre sympathie et notre respect. Malgré tous leurs efforts, il est très-douteux qu'ils aient fait la moindre impression sur les consciences païennes.

Les résultats des missions protestantes furent ici les mêmes que partout; si bien qu'un écrivain américain avoua, en 1792, « *qu'on ne vit jamais un exemple d'un Indien abandonnant ses habitudes et ses mœurs sauvages sous l'influence du protestantisme.* » Puis il citait le cas du révérend Samuel Kirkland, « qui se donna autant de peine qu'il est possible; mais tout son troupeau est encore indien¹! » M. Kirkland lui-même déclarait à sir William Johnson : « En général, ils ne me traitent pas avec plus de respect qu'ils n'en montrent pour un chien². »

Ces mêmes Indiens cependant s'attachèrent à d'autres missionnaires avec tant d'amour et de respect, qu'ils exposaient volontairement leur vie pour les sauver, et ils déployaient une telle délicatesse à leur égard, comme ils le font encore aujourd'hui, que selon le récit de l'un d'entre eux, « quand un Père s'agenouillait dans leurs tentes pour réciter son office, non-seulement ils suspendaient toute occupation, mais ils osaient à peine se mouvoir ou respirer, de peur de l'interrompre³. »

Plus récemment, les quakers, malgré leur tempérance et leur humanité, réussirent aussi peu que les autres; M. Bancroft nous l'assure en parlant des efforts tentés sur la tribu des Delawares. En 1822, M. Morse, parlant de la même tribu, qui paraissait digne d'un meilleur sort, nous dit : « Ils sont *plus* opposés à l'Évangile et aux blancs qu'aucun autre Indien avec qui j'ai eu des rapports. » Même histoire qu'en Chine, à Ceylan, en Afrique et partout ailleurs; plus les naturels se familiarisent avec les ministres protestants, plus leur haine pour le christianisme devient profonde. « Je ne puis nier, assure le docteur Timothy Dwight en 1825, que les essais opérés dans les temps modernes pour répandre l'influence de l'Évangile parmi les Indiens ont été, en grande partie, infructueux⁴. » Longtemps après, lorsqu'on demanda, dans une commission du parlement, à M. Elisha Bates les résultats obtenus sur les païens par la Société des amis, il fit cet aveu : « Je n'oserais affirmer que nous leur ayons donné l'habitude de la prière; je

¹ *Doc. hist. of New-York*, vol. II, p. 4110.

² *Ibid.*, vol. IV, p. 358.

³ *Annales*, tome III, p. 558.

⁴ *Travels in New-England*, vol. III, p. 71.

ne connais *aucun exemple* qui puisse m'en fournir la preuve¹. »

En 1861, un voyageur anglais relatait encore : « Faire des Européens avec les Indiens ne paraît pas plus à espérer que de christianiser les Hindous. Les missionnaires protestants vivent ordinairement à l'ombre de différentes agences... Je ne crois pas qu'un seul Indien de la plaine devienne jamais chrétien². » Enfin, une société anglaise, qui a peut-être contribué plus qu'aucune autre pour faire du christianisme un objet de dérision, en le privant de toute vérité et en lui ôtant toute dignité, confesse que son insuccès s'applique également à toutes les tribus : « Cherokees, Choctaws, Pawnees, Orégons, Sioux et autres. » Ensuite elle explique, pour l'instruction de ses souscripteurs, la cause de sa mésaventure. Le directeur leur déclare avec une assurance imperturbable : « L'opposition des papistes³ » a seule entravé les succès des missions protestantes, — les souscripteurs ne se permettent pas d'en douter.

PROCÉDÉS AMÉRICAINS.

Quand l'union d'États nombreux se fut formé par la patiente valeur d'une génération qui refusa d'accepter la destinée du Canada ou de l'Irlande, mais qui ne laissa aucun héritier de son génie ou de son patriotisme, deux races d'hommes infortunés demandaient aux enfants de la nouvelle république la part la plus humble que la misère consente à implorer ou que la charité ne refuse jamais : le droit de travailler et de vivre ; elles le demandèrent en vain. On refusa dès le commencement, et l'on refuse encore partout où les principes protestants dominant, aux Indiens et aux nègres victimes de la cupidité et de la violence anglo-saxonne, la plus petite portion des droits que leurs dominateurs ont conquis pour eux-mêmes. Suivons leur destinée dans ce paradis de liberté et d'indépendance, et voyons ce que l'Amérique chrétienne a fait pour améliorer leur sort. Un mot d'abord sur les Indiens.

LES INDIENS DE L'AMÉRIQUE DU NORD.

Selon M. de Tocqueville et M. de Humbolt, qui ont, pour ainsi dire, employé les mêmes mots, « les Européens, après avoir repoussé

¹ *Parliamentary Papers*, vol. VII, p. 575 (Musée Britannique).

² Burton, *The City of the saints*, ch. II, p. 149.

³ *The Indians of North America*, par la société des traités religieux, p. 205.

dans les déserts les tribus indiennes, les ont condamnées à une vie errante et vagabonde, pleine de misères inexprimables. La tyrannie européenne les a rendues plus désordonnées et *moins civilisées* qu'elles ne l'étaient auparavant. La condition morale et physique de ce peuple n'a pas cessé de dégénérer dans la même proportion, et leur barbarie a augmenté dans la mesure de leurs souffrances. » Mettant en opposition leur triste décadence avec le progrès matériel de leurs maîtres protestants, le même auteur ajoute : « Jamais on n'a vu dans aucune autre nation un développement si prodigieux et une destruction aussi rapide ! »

L'histoire de cette destruction est bientôt dite ; les États aux bords de l'Atlantique avaient déjà été privés de leurs habitants par les Anglais. Bien des tribus amoindries restaient encore sur les rives de l'Ohio et du Mississipi ainsi que dans les vastes régions entre ce dernier fleuve et le Missouri, dans les provinces lointaines de l'Orégon et de la Californie. A ces tribus était attachée la possession de terres d'une grande étendue et d'une valeur incalculable. Comme le flot de l'émigration montait toujours, franchissant une barrière après l'autre, cherchant une issue dans les plaines de l'occident, l'Indien se trouva de nouveau en présence d'hommes redoutables qui lui enlevèrent le sol qu'il ne pouvait plus garder.

Des autorités américaines nous ont appris comment ces races furent exterminées. On adopta en 1859, des moyens plus expéditifs de s'en débarrasser. « Il est certain que les blancs ont cherché à empoisonner *toutes les tribus* indiennes ; j'ai souvent entendu traiter la question de l'emploi des meilleurs expédients sous ce rapport. L'histoire de l'introduction de la petite vérole dans les tribus éloignées est connue dans l'Ouest, je l'ai entendu raconter dans tous ses détails ¹. »

Rien d'étonnant si les Indiens, excités par de pareilles atrocités, aient usé de représailles. En 1862, le commodore Mayne fait remarquer « qu'il n'est pas un journal, depuis Victoria jusqu'à l'Orégon, qui ne contienne un récit de quelque assassinat des blancs par les Indiens, ou de sang répandu par les troupes de l'Union. Cette haine est tellement enracinée qu'on regarde la guerre d'extermination comme une *police expéditive* ². »

Ce ne fut pas cependant toujours par la violence, mais plus souvent par des achats simulés que les Indiens furent privés de leurs terres de chasse, et forcés de s'enfoncer vers l'ouest. En vain af-

¹ De la *Démocratie*, etc., tome III, ch. v, p. 100.

² Julius Frœbel, *Seven Years in Central America*, ch. v, p. 272.

³ *Four Years in British Columbia*, ch. xiii, p. 351.

fect
seur
«
trou
roke
tant
rieur
arrê
autre
cont
tence
avait
ni Ba
Franc
dans
Au
trans
rien,
rains
rappel
rés, p
million
tiques
nèrent
lars,
inaug
Pen
homme
tribus
nous
vols, d
Johnso
avertis
jamais
Les
à merc
« trait
« de to
pour d

¹ Nar

² De T

³ Doc.

sectaient-ils d'adopter en apparence la religion de leurs envahisseurs, aucune considération ne pouvait triompher de leur avarice.

« Je fus très-étonné, relatait il y a quinze ans le docteur Wolf, de trouver, dans les États-Unis du Nord, beaucoup d'Indiens, les Chérokees en particulier, adoptant à la surface la religion protestante, afin d'empêcher le congrès de les repousser dans l'intérieur¹. » Faible expédient, qui ne différa pas d'une heure leur arrêt inévitable! Il n'y avait pas là de vicaire du Christ, comme autrefois au Mexique et au Brésil, pour lancer l'excommunication contre ceux qui auraient fait tort aux Indiens; une telle sentence n'aurait inspiré aucune terreur à leurs oppresseurs. Il n'y avait ni Las Casas pour les défendre, ni Vieyra pour les instruire, ni Baraza, qui se dévoua pour eux à la mort. Les fils de Saint-François et de Saint-Ignace étaient loin; les Indiens étaient seuls dans la lutte.

Aussi, selon ces touchantes paroles, « l'arbre continuellement transplanté dépérit vite. » « Les Américains acquirent presque pour rien, à vil prix, des provinces entières que les plus riches souverains de l'Europe sont trop pauvres pour acheter. » M. Everett rappela au congrès, le 19 mai 1830, qu'ils s'étaient déjà emparés, par un prétendu traité avec les Indiens, de deux cent trente millions d'acres; lorsque M. Schoolcraft composa ses tables statistiques, le total s'élevait à quatre cents millions. Les Osages donnèrent vingt-neuf millions d'acres pour une annuité de mille dollars, qui paya à peine les boissons par lesquelles le traité fut inauguré².

Pendant la période anglo-saxonne, qui dura deux cents ans, des hommes portant le nom de chrétiens avaient été le scandale des tribus païennes par leurs fraudes hardies. « Vos gens, lorsqu'ils nous achètent une petite pièce de terre, la font large par leurs vols, disaient en 1755 les orateurs des six nations à sir William Johnson, et il avouait que cette accusation était véritable; aussi il avertissait les autorités anglaises que les Delawares ne cesseraient jamais d'attenter à la vie des spoliateurs³. »

Les Américains ont imité les Anglais et fraudent les indigènes à merci, sans le moindre égard à la justice. Le second article du « traité avec les *Winnibagoes*, » en 1846, leur impose l'abandon « de toutes les terres occupées par lesdits Indiens, » et leur assigne pour demeure un espace à l'ouest du Mississipi, « à condition que

¹ *Narrative of a mission to Bokhara*, vol. I, ch. II, p. 54.

² De Tocqueville, tome III, ch. v, p. 423.

³ *Doc. Hist. New York*, vol. II, p. 750-52.

cette terre ne puisse être acquise à un prix juste et raisonnable¹. » « Douze traités ont été faits par les États-Unis avec la nation *Muskogee* (Creeks); chacun d'eux fut un traité de cession; » lorsque le reste de leurs terres était, « dans tous les cas, solennellement garanti par les États. »

Enfin, ils furent tués jusqu'au dernier, non par des chasseurs ou des pionniers dont la licence pût trouver des apologistes, mais par une force militaire organisée sous le commandement du général Jackson, depuis, président des États-Unis²!

Le territoire des *Cherokees* leur avait aussi été garanti « pour toujours » par un acte formel du gouvernement de l'Union; on leur enjoignit, malgré leurs progrès en civilisation, de gagner le district ouest de l'Arkansas, que le major Long déclara « inhabitable, prairies sans fin, privées d'eau pendant une partie de l'année.³ »

Le traitement infligé aux *Sénécas* est du même genre. Ils avaient déjà été bannis des demeures de leurs pères, mais ils possédaient encore un peu plus de cent mille acres de terres « réservées. » garanties par de solennels traités. Avec le temps ces terres augmentèrent de valeur, et la « Land Company, » association de spéculateurs, résolut de les en dépouiller. « Le commissaire de l'Union entra dans ce projet. » Honteux de paraître ouvertement prendre part à une fraude coupable, cet officier se cacha dans une taverne à Buffalo, et de ce point dirigea les opérations. Les instructions étaient de séduire, de cajoler ou de forcer les *Sénécas* à résigner leurs héritages. « Des coureurs furent pris à gage pour battre les forêts et ramener tous les chefs qu'ils pourraient entraîner par la douceur ou par la violence à donner leur assentiment. Les spiritueux, les faux prétextes, les menaces, les vaines espérances, furent employés pour les séduire. » Après bien des efforts, vingt et un chefs sur quatre-vingt-un purent être induits à signer; enfin, notre témoin le déplore, on les força de s'éloigner « par des tromperies et des fraudes, sans précédents peut-être dans la sombre histoire de l'oppression et des injustices infligées à nos aborigènes⁴. »

Dans les cas rares où une tribu est autorisée à occuper, pour un temps, quelque partie de territoire insuffisante à ses besoins,

¹ *The Statutes at Large and Treaties of U.-S. of America*, 1840-47, éd. Minot.

² Featherstonhaugh, vol. II, ch. XXXI.

³ *Rights of the Indians*, a memorial to congress, p. 9 (Boston, 1850).

⁴ *The Case of the Seneca Indians*, p. 7 (Philadelphie, 1840). Voir aussi *Plea of the Indians*, adressé au Congrès par les citoyens d'Hertford, Connecticut, p. 8.

à moins qu'elle ne laboure le sol et que leurs maîtres ne veuillent encore utiliser cette mesquine concession, les auteurs américains en gémissent, c'est un prétexte pour des fraudes nouvelles. « La philanthropie du gouvernement n'est qu'une plaisanterie dans la pratique; à l'ordinaire, on accorde le moins possible, et l'on fait payer le plus qu'on peut¹. » Le système d'annuités, qu'une autorité éminente appelle un « moyen illusoire de subsistance pour l'Indien, n'est, dans la pratique, profitable qu'à ses agents; un petit nombre de ceux qui reçoivent ces annuités rentrent chez eux avec le dixième de ce qui leur était dû; la plupart ont tout dépensé, et perdu leur temps par-dessus le marché². »

Quelques-uns, il est vrai, tels que les *Kikapoos*, vivent encore sur les terres réservées du « territoire indien; » mais ils sont profondément démoralisés, nous apprend un voyageur anglais, parce qu'ils se trouvent « dans le voisinage de la civilisation. » Les hommes sont adonnés à l'ivresse, et les femmes à l'impureté; « les deux sexes, à tout âge, sont des mendiants acharnés dont la principale industrie est de voler des chevaux³. »

De l'aveu des Américains, le résultat inévitable de ces procédés, légués par les Anglais, a été d'ajouter au mépris et au dégoût du sauvage pour ce qu'on lui dit être la religion chrétienne, et pour les agents qu'on lui présente comme ses oracles. Il trouve si peu de divin dans cette religion et dans ses prédicateurs, qu'il la regarde à peine comme humaine. « Par des chrétiens ils ont été dupés et trahis, observe M. Möllhausen, jetés hors des terres de leurs ancêtres et chassés comme de vils animaux; pour ces motifs ils ont repoussé avec mépris les missionnaires. » Ils voient en eux des marchands et des spéculateurs pour qui la plus haute idée de pureté, de justice, d'abnégation, consiste dans la violation de ces deux premières vertus, en gardant la troisième à l'usage de leurs victimes. En 1821, les Indiens voyaient une bande de soi-disant missionnaires s'approprier une « portion de terrain de cinquante mille acres aux dépens des Osages indiens⁴. » Dix ans plus tard, lorsqu'une tribu de l'Indiana eut spontanément offert des terres au gouverneur de cet État pour être mises au service des missionnaires catholiques, on répondit à leur demande par un envoi de ministres protestants attirés par l'espoir du gain; ils parvinrent à

¹ Olmsted, *Texas*, p. 208, 1857.

² Schoolcraft, *Notes on the Iroquois*, ch. 1, p. 42-43.

³ Barton, ch. 1, p. 25.

⁴ *Fathers of the London Missionary Society*, vol. II, app., p. 601.

leur soustraire par fraude dix-huit cent vingt acres¹. « La religion souffrit beaucoup de cet esprit mercantile et spéculateur, » avoue M. R. Bishop, professeur et *historien des sectes du Kentucky*².

Le dédain manifesté par l'Indien, aujourd'hui comme alors, à l'égard des émissaires du protestantisme, n'est pas sans une haine concentrée. « Ils me traitent avec autant de respect qu'ils en ont pour un chien, » avait dit M. Kirkland. En 1821, un chef fameux exprimait son opinion au gouverneur de New-York : « J'ai observé que partout où ils vont parmi les Indiens, « ils excitent toujours des inimitiés et des haines. Les Indiens sont « sûrs de dépérir et de décroître en proportion du nombre de prédicants venus chez eux. » Il relate ensuite un cas récent : « Nous « avons été menacés par M. Hyde, que si nous n'écoutions pas ses « prédications, et si nous ne devenions chrétiens, on nous ferait « sortir de notre pays. Nous désirons savoir du gouverneur s'il doit « en être ainsi. Si le ministre n'a pas le droit de parler de la sorte, « nous pensons qu'il ferait bien de partir et de ne plus se permettre « de nous affliger. Nous ne serons jamais en paix tant qu'il restera « parmi nous³. » M. Hyde fut rappelé.

Dix ans plus tard, le célèbre Black-Hawk (Faucon noir) conclut un traité avec les États-Unis à la Prairie du Chien et, en présence des fonctionnaires américains, le noble sauvage parla en ces termes : « Les hommes blancs sont de mauvais maîtres d'école ; ils « se présentent aux pauvres Indiens le sourire sur les lèvres pour « les duper, les tromper et perdre leurs femmes. Ils nous ont em- « poisonnés par leur contact. Nous n'étions plus en sûreté. Nous « devenions comme eux hypocrites et menteurs, adultères, vaga- « bonds, paresseux, parlant beaucoup et ne faisant rien⁴. » Est-il étonnant si les chefs répétaient sans cesse : « Nos jeunes gens ne « les écoutent pas plus qu'ils ne nous écoutent ; nous désirons « des prêtres catholiques ! »

Presque au même moment, le chef des *Kansas* allait à Saint-

¹ *Annals*, tome VI, p. 158.

² Cité par Spalding, ch. vi, p. 88. — En considérant la multitude de témoignages donnés contre le clergé américain, on ne sera pas surpris que ces prétendus missionnaires soient appelés par un écrivain anglais « *chercheurs ambulants de gain de pain*. » M. Tilley mentionne en avoir entendu un faisant une lecture à Saint-Francisco. « Cette lecture commençait, *secundum artem*, par bien injurier les romanistes. Puis vint l'histoire de sa *vocation*. Il fut simple matelot et vagabond, mais il devint missionnaire protestant. Sa logique était sublime. J'attendis, dit-il, d'avoir reçu la promesse d'un traitement de mille dollars par an ; avec cela je me mis en route. » *Japan, the Amoor*, etc., ch. x, p. 185.

³ Drake, livre V, ch. vi, p. 105.

⁴ *Ibid.*, ch. x, p. 161.

Lou
de l
rép
pro
aut
Sain
je v
hom
Lutz
A
sion
prit
« ve
« no
« je
« éta
« mi
« vo
En
bewa
filles
suite
Ap
des é
cible
Il ne
tribun
les m
tent
Lorsq
bany
instan
nous,
sèren
Les
Indie
répon

¹ Voir
² *Ibid.*
(1842).
³ Cat
⁴ An

La religion
ur, » avoue
tucky¹.

me alors, à
s sans une
de respect
. En 1824,
ur de New-
les Indiens,
Indiens sont
mbre de pré-
sent : « Nous
tions pas ses
a nous ferait
neur s'il doit
de la sorte,
se permettre
qu'il restera

noir) conclut
en présence
parla en ces
s d'école ; ils
lèbres pour
ous ont em-
sûreté. Nous
ltères, vaga-
en². » Est-il
mes gens ne
ous désirons

ait à Saint-

de témoignages
tendus mission-
e *gagne pain*. »
ranisco. « Cette
istes. Puis vint
devint mission-
gu la promesse
. » *Japan, the*

Louis pour obtenir un missionnaire ; un ministre protestant s'offrit de l'accompagner à son retour. « Ce n'est pas ce que je demande, répliqua le chef en le regardant avec un sourire, cet homme a probablement une femme et des enfants comme moi et comme les autres hommes de ma tribu ; je n'en veux pas. Quand je viens à Saint-Louis, je vais à la grande maison (église) des Français, là je vois des Robes Noires qui n'ont ni femme ni enfants, ce sont les hommes que je demande³. » Quelques heures plus tard, le Père Lutz descendait le Mississipi avec le chef kansas.

A un grand meeting tenu à Buffalo, sur la requête des missionnaires protestants, le plus fameux de tous les chefs Senecas prit la parole en ces termes : « Vous prétendez que vous n'êtes pas « venu pour avoir notre terre ou notre argent, mais pour éclairer « nos esprits, je vous observerai que j'ai été à vos meetings et que « je vous y ai vu recueillir de l'argent ; je ne puis pas dire à quoi « était destiné cet argent, mais je suppose que c'était pour vos « ministres, et si nous nous conformons à votre manière de penser, « vous aurez peut-être envie d'en avoir de nous⁴. »

En réponse aux invitations d'un ministre anglais, un chef *ojibewas* avertissait récemment sa tribu de ne plus envoyer les jeunes filles aux écoles des ministres, et lui rappelait crûment plus d'une suite fâcheuse qu'on nous dispensera d'énumérer⁵.

Après une expérience de deux cents ans, la vie et les habitudes des émissaires protestants ont produit, chez les Indiens, une invincible répugnance et une aversion profonde pour le christianisme. Il ne faut pas néanmoins désespérer de la conversion des quelques tribus encore existantes par les seuls hommes qui peuvent l'obtenir, les missionnaires catholiques, malgré les difficultés qui augmentent tous les jours par la présence des agents du protestantisme. Lorsqu'en 1849, le Père Laverlochère visita les *Siouz* au fort Albany, où un ministre protestant avait habité, ils répondirent à ses instances pour se convertir : « L'homme de prière qui était avec nous, est un coquin et un fourbe. Vous devez l'être aussi ; ils refusèrent de l'écouter⁶. »

Les autorités de l'Union, malgré les demandes fréquentes des Indiens pour obtenir des *Robes Noires* sans femme et sans enfants, répondent encore à leurs prières en envoyant des ministres. Ce-

¹ Voir *Catholic Missions*, etc., ch. xxv, p. 457.

² *Ibid.*, ch. vi, p. 105. — Voir aussi : *Events in Indian History*, ch. vi, p. 246 (1852).

³ Catlin, vol. I, p. 465, 2^e édition.

⁴ *Annals*, XII, p. 463.

pendant elles savent que les missionnaires catholiques seuls sont capables d'amener les Indiens au christianisme. Lorsque le chef des Kansas écrivit au général Clark pour avoir des *Robes Noires*, son agent, quoique protestant, en requérant l'application de cette demande répondit : « Les prêtres catholiques seuls peuvent réussir dans ces missions. » Lorsque Mgr Dubourg, vénérable évêque de la Nouvelle-Orléans, visitait le président et ses ministres à Washington, « il fut admis que les prêtres catholiques étaient beaucoup plus aptes à cette fonction que les missionnaires protestants, » et le ministre de la guerre confirma ce qui venait d'être reconnu en disant à l'évêque : « Surtout tâchez de vous procurer des Jésuites¹. »

Il est donc reconnu par tous les bons esprits aux États-Unis, que le protestantisme, au bout de deux cents ans d'épreuve, a propagé la corruption, le désordre et la mort parmi les tribus indigènes ; le missionnaire catholique, sans appui, aussi privé de ressources matérielles que son disciple indien, n'a jamais cessé de gagner les païens à la paix, à l'industrie, à la vertu, par la force de son exemple aidé des dons divins dont il est le ministre et le dispensateur.

Enfin en 1861, un des prédicateurs protestants les plus célèbres d'Amérique appréciait en ces termes un crime que ce pays ne veut pas encore reconnaître : « Notre nation est plus coupable que bien d'autres. Sa conduite à l'égard des Indiens est une honte. *Tous les crimes imaginables ont été commis contre eux* : Persécution lente, rupture de traités lorsque nous en avions le caprice, vol de leurs terres². » Il omet le plus grave de tous — la cruauté de les voir privés des guides qui ont prouvé mille fois qu'ils auraient fait pour eux ce que leurs coopérateurs dans l'apostolat avaient fait pour leurs frères du Sud.

En 1851, le nombre total des Indiens dans le territoire des États-Unis était de 588,229³. En 1858, il était de 514,622, — diminution de soixante-quatorze mille en sept ans !

« Les blancs, depuis leur arrivée ont toujours pillé et assassiné les Indiens ; ils agiront de même jusqu'à ce qu'il ne reste plus une peau rouge sur notre continent, » écrivait en 1865 un des journaux les plus autorisés de New-York⁴.

¹ Henrion, t. II, 2^e partie, p. 604.

² Rév. Henry Ward Beecher, cité dans le *New-York Evening Express*, 5 janvier 1861.

³ Schoolcraft, *Historical and Statistical Information*, part. 1^{re}.

⁴ Aveu du *New-York World* en 1865, cité dans le *Times*, 5 août 1865.

« Au Mexique et dans l'Amérique du Sud, au contraire, les Indiens prospèrent et s'accroissent; ils se mélangent et s'unissent par mariage avec les races européennes¹. »

Telle est l'œuvre de l'Église et l'œuvre des sectes. Ce prodigieux contraste arrachait à un témoin hostile cet aveu : « Rien n'est comparable dans le cours de l'histoire² ! »

LES NÈGRES DANS L'AMÉRIQUE DU NORD.

Ce fut la Hollande et l'Angleterre, on le sait, qui introduisirent l'esclavage dans l'Amérique du Nord. L'histoire a conservé le nom de l'homme qui, pour l'Angleterre, a inauguré ce commerce; il s'appelait Hawkins. La reine Élisabeth, frappée du succès de son expédition, et des conséquences que ces sortes d'entreprises pourraient avoir, protégea un deuxième voyage (1567) et prit un intérêt dans l'affaire, sans scrupule de pactiser avec les actes d'atrocité qu'entraînait cette piraterie. Hawkins raconte lui-même que, dans une de ses expéditions, il mit le feu à une ville dont les huttes étaient couvertes de feuilles sèches de palmier, et qu'il réussit dans la bagarre à se saisir de deux cent cinquante habitants qu'il emmena comme esclaves, et qu'il vendit ensuite³. Cet homme, à raison de ses hauts faits, fut nommé baronnet. « Des vaisseaux anglais équipés dans les villes anglaises, sous le patronage particulier de la famille royale, des ministres et du parlement, enlevèrent à l'Afrique, depuis les années 1700 à 1750, un million et demi de noirs dont un huitième fut enseveli dans l'Atlantique, victime de la traversée. Cette monstruosité ne souleva pas en Angleterre l'indignation générale; l'opinion publique d'alors obéissait au matérialisme... Le protestantisme, en effet, avait été, au point de vue politique, le triomphe du matérialisme sur l'autorité spirituelle de l'Église⁴. »

Malgré les réclamations pressantes de ses propres colons, on se rappelle cette réponse de lord Dartmouth à l'agent colonial qui, en 1776, adressait des représentations au sujet de la traite : « Nous ne pouvons permettre aux colonies, dit le noble lord, d'arrêter et

¹ *Life and Liberty in America*, par l'américain Charles Mackay, ch. xii, p. 123, 145.

² Professeur Merivale, *Colonization*, etc., liv. X, p. 286.

³ *Anderson's History of Commerce*, cité par Aug. Carlier dans son important ouvrage : *L'esclavage dans ses rapports avec l'union américaine*, p. 100 (1862).

⁴ Bancroft, II, p. 997.

de décourager en aucune façon un commerce aussi profitable à l'Angleterre¹. »

Quand la positive Albion aura gagné à la traite *quatre cents millions* de dollars (deux milliards), quand elle aura perdu les États-Unis et qu'elle ne conservera plus dans la zone équatoriale qu'un assez petit nombre de possessions, le repentir la saisira tout à coup; et nous la verrons travailler sans relâche à l'affranchissement des noirs.

La partie de l'Union appelée les *États libres* imitera l'Angleterre; ses hauteurs superbes contre les *esclavagistes* ne l'empêchaient pas de se livrer avec acharnement à la traite des nègres, commerce qui, depuis 1808, ne lui a pas rapporté moins de *quatre milliards de francs*. Mais en même temps que les philanthropes nord-américains s'enrichissaient par le trafic des noirs, ils favorisaient, ils provoquaient par tous les moyens en leur pouvoir l'évasion de ces mêmes esclaves qu'ils venaient de vendre. Un journal, le *Courrier des États-Unis*, qui s'est constamment tenu en dehors des partis, et dont en plus d'une occasion les deux mondes ont reconnu la véracité, publiait à New-York, le 27 mars 1858, ces lignes significatives : « Il est avéré que le foyer de l'abolitionnisme aux États-Unis alimente, plus qu'aucun autre pays, l'esclavage, contre lequel on tonne en public, mais pour lequel on travaille en particulier. D'où il résulte très-clairement que les principes font bien en théorie, mais que les dollars font mieux encore dans la pratique. » Le Sud, en favorisant la traite, pouvait avoir une excuse : à ses yeux, le travail du noir, seul, était praticable pour la culture de ses terres. Le Nord était sans justification possible².

Ce grave sujet de l'esclavage va nous montrer encore l'Église en présence des sectes. D'après les paroles d'un de ses derniers représentants, Grégoire XVI, elle condamne hautement le trafic de la chair humaine « comme injurieux à la rédemption et déshonorant pour le nom chrétien. » Aussi lorsque l'Église peut exercer son pouvoir, le nègre trouve une liberté progressive, pour laquelle il sera préparé. A l'exemple de saint Paul, elle tolère l'état d'esclave, en s'efforçant partout de l'abolir; mais elle sait que le nègre n'a pas de plus grand ennemi que le partisan inconsidéré de son émancipation immédiate. Quoiqu'il reste beaucoup à faire pour son

¹ Bancroft, t. I, p. 543.

² Carlier, p. 218-219.

âme, elle sait que le nègre américain est plus heureux et plus libre que dans son malheureux pays natal ; qu'à de rares exceptions, il est mieux nourri, mieux vêtu, moins excédé de travaux, mieux soigné dans sa vieillesse, qu'aucun travailleur blanc dans n'importe quel pays ; et qu'enfin l'homme de couleur est plus charitablement traité dans les États à esclaves que dans les États libres. Dans les premiers, il est regardé généralement avec bienveillance ; dans les seconds, malgré une vaine profession de philanthropie et de religion, il rencontre toujours l'humiliation et l'oubli. « Comme esclave, assure une autorité américaine qui connaît bien les faits, il est heureux et content, comme homme libre il est méprisé et humilié¹. » « Les attentions des maîtres, des maîtresses et de leurs enfants à l'égard des esclaves ont souvent fait mon admiration, » observe un auteur anglais². Dans les États libres, particulièrement ceux habités par les abolitionnistes, « les écoles, pour les enfants de couleur, à moins d'échapper par leur insignifiance, sont fermées ou renversées, ou bien sont posées sur roulettes et reléguées aux frontières de ces États pieux qui ne peuvent pas supporter la pensée de donner de l'éducation à ces citoyens de couleur³ ! »

En 1835, à Canaan, ville du New-Hampshire, s'ouvrait une école d'instruction supérieure dont les fondateurs annonçaient que, pour être admis, la distinction de race serait écartée du programme. A peine cette détermination fut-elle connue, les habitants convoquèrent un meeting et votèrent à l'unanimité la déclaration suivante : « Nous voyons avec horreur (abhorrence) l'effort des abolitionnistes pour établir dans cette ville une école à l'usage des garçons et des filles de race africaine, en commun avec nos enfants... Nous n'entendons pas et nous ne voulons pas nous associer à cette idée, ni aider aucun homme, aucune femme à fonder en cette ville une école, soit pour l'instruction *exclusive* des noirs, soit pour un enseignement commun avec les blancs. » Les actionnaires crurent pouvoir passer outre ; mais « une troupe de trois cents individus, amenant avec eux deux cents bœufs, les attachèrent au bâtiment de l'école et, au moyen d'une traction puissante, ils le déracinèrent, le mirent en pièces et ne laissèrent que des ruines. Aucun des auteurs de cet outrage public ne fut mis en jugement ; le crime resta impuni, et les propriétaires, on le pense

¹ *New York Herald*, Janvier 25. 1861.

² Martineau, *Society in America*, vol. II, ch. v, p. 514.

³ *Ibid.*, vol. I, ch. III, p. 194.

bien, ne furent pas indemnisés¹. » Récemment un auteur, signalait le contraste entre les égards des propriétaires d'esclaves du Sud et l'impitoyable brutalité des abolitionnistes du Nord : « J'ai bien des fois pensé qu'il n'existe pas d'êtres aussi venimeux, aussi altérés de sang qu'un philanthrope déclaré ; mais lorsque l'ardeur philanthropique s'empare d'un gardien de nègres, le venin et la soif du sang se trouvent à son comble dans sa personne². »

Le protestantisme, ayant substitué la matière à l'esprit, fut, dans ce cas, conséquent avec lui-même ; les nègres s'en aperçurent. Pendant un certain temps, « de la Nouvelle-Angleterre à la Caroline, l'idée fut admise que le baptême est incompatible avec l'état d'esclave ; cette opinion devint un grand obstacle à la culture et à la conversion de ces pauvres gens³. » Si par la suite cet obstacle fut levé, il fit place à d'autres également funestes ; le gouverneur Dongan de New-York, à la fin du dix-septième siècle, s'exprimait en ces termes : « Les Anglais désirent généralement communiquer à leurs enfants et à leurs domestiques leurs opinions religieuses, mais j'observe qu'ils ne prennent aucun soin de la conversion de leurs esclaves⁴. » Leurs descendants américains ne les ont guère surpassés par une plus grande charité. La majorité des nègres américains, montant à quatre millions, reste, quant à son développement intellectuel, à peu près dans la même position que leurs parents du Dahomey ou de l'Ashantee. Le mariage paraissant devoir s'opposer à la libre disposition de l'esclave, et aussi peut-être à la rapide propagation de la race, on préféra une promiscuité honteuse qui ravalait la femme à l'égale de la brute, en sorte que les nègres ne connurent ni les devoirs ni les joies de la famille. Les enfants de la femme n'étaient que des *petits* créés pour le marché, qu'on remplaçait au fur et à mesure de leur écoulement.

Il existe parmi nous, affirme M. Howison, historien de Virginie « une masse d'intelligences presque entièrement privées de lumière. Il fallait cependant conserver les apparences d'une certaine pratique

¹ Auguste Carlier, de *l'Esclavage dans ses rapports avec l'union américaine*, p. 541-542 (1862). — D'après Jay's Works, p. 558.

² *North-America*, par Antony Trolope, vol. I, ch. xvi, p. 554 (1862). — Un missionnaire protestant voulant un jour persuader aux Delawares que la religion prêchée par lui assurait le bonheur, en reçut cette réplique : « Avant de nous fier à vos promesses, nous sommes décidés à attendre, pour voir si tous les noirs au milieu de nous obtiennent cette joie et ce bonheur. » En attendant ils renvoyèrent les missionnaires avec beaucoup de remerciements. *Star in the West*, ch. viii, p. 234.

³ Bancroft, II, p. 994.

⁴ *Doc. Hist. N. York*, vol. I, p. 487.

de religion. On y consacre le dimanche. S'il y a un service particulier pour eux, ce qui est généralement le cas, ils ont affaire à des ministres d'un ordre inférieur qui cherchent plutôt à passionner ces natures grossières qu'à les éclairer : raison pour laquelle les méthodistes, parmi toutes les sectes, réussissent le mieux auprès des nègres. « J'ai assisté, nous rapporte M. Olmsted, à quelques-uns de ces services religieux faits pour les esclaves ; bien que leur tenue fût généralement convenable, il était aisé de voir, de plusieurs côtés, des nègres excités par la prédication ou par tout autre incident, élevant la voix, prononçant des mots plus ou moins bien articulés, et affectant toutes les démonstrations de gens tombés dans un état spasmodique. Quelques-uns d'entre eux se démenaient de diverses manières, se levaient soudainement, se balançaient, battant des mains, dansant comme cela avait lieu autrefois dans quelques cérémonies du paganisme¹. » Ces excentricités, il faut le dire, ne sont pas particulières aux esclaves. M. Carlier assure les avoir vues répétées dans des États libres par des personnes de race blanche, des deux sexes, sous l'influence de la prédication des méthodistes. Un autre témoin oculaire nous parle ainsi de leur culte : « Ils sautent, ils se tordent en tire-bouchon, et entrent évidemment en convulsion ; toute l'église me parut une maison de fous ; le bruit et le tumulte étaient horribles². »

M. Olmsted, en citant quelques extraits de sermons de l'évêque anglican Meade, nous les donne comme « spécimen du genre de prédication adressé à un auditoire nègre, par le clergé blanc. » Ils sont tirés « d'un volume recommandé par cet évêque aux maîtres et aux maîtresses de son diocèse à l'usage de leur intérieur. » Ces sermons ressemblent plutôt aux menaces d'un geôlier qu'aux exhortations d'un ministre chrétien. « Vos corps, vous le savez, ne vous appartiennent pas, ils sont à la disposition de ceux qui vous ont achetés. » Le reste est en harmonie avec ce début. « Pauvres créatures, ne savez-vous pas, quand vous êtes paresseux, effrontés, impudents, que les fautes envers vos maîtres et vos maîtresses sont des fautes commises contre Dieu lui-même ? » Et il continue à gronder pendant une suite de pages, sans une tendre parole, sans un accent de charité : oublieux de l'apôtre qui renvoya Onésime à son maître, non « comme un serviteur, mais comme le frère le plus cheri, » et le suppliant, « s'il vous a fait tort en quelque chose, de m'attribuer le préjudice ; » oublieux aussi de cette parole de saint

¹ Olmsted's *Journey*, p. 449 et 450.

² F. Bremer, *Homes of the New World*, vol. III, p. 58.

Grégoire : « Les esclaves devraient être rendus à la liberté dans laquelle ils sont nés¹. »

Si les baptistes, les méthodistes et autres sectes, donnent quelque attention aux nègres, s'ils ne choisissent pas comme texte unique : « Vos corps ne vous appartiennent pas, » les fruits de leurs enseignements ne sont guère plus avantageux au bien-être de l'esclave. « Il est évident, assure M. Olmsted, que pour la plupart de ceux admis dans les églises, l'idée de la religion et de la morale est singulièrement basse. » Dans ses recherches sur la religion des nègres protestants qui ressemblent très-peu au type rêvé, dans un but tout politique, par madame Beecher Stowe, M. Olmsted demanda un jour à un ministre noir, s'il était prédicateur. « Oui, monsieur, par la grâce de Dieu. Il commença à balbutier quelques phrases de l'Écriture ; mais à peine avait-il dit trois mots qu'il commença à chanceler comme un homme ivre et à se livrer à une joie excentrique². »

M. Buckingham cite le fait d'une femme esclave sollicitée au mal par le fils de son maître. Etant allée réclamer protection auprès du ministre de l'église qu'elle fréquentait, « cet homme osa lui dire que son devoir comme esclave était clairement une soumission passive, et que la résistance ou le refus ne pouvait être encouragé³. »

Dans l'Amérique protestante, les hommes de couleur peuvent être rangés en trois catégories : la multitude qui n'a rien appris, et que M. Howison représente comme « une masse d'intelligences presque entièrement privées de lumière ; » le petit nombre qui tout en se réunissant dans des églises, reste trop souvent sans aucune idée de religion, à moins que l'on veuille faire passer pour un culte « des excitations furieuses jointes à de misérables superstitions, d'autant plus tristes qu'elles emploient des formes et des mots appartenant d'ordinaire au vrai christianisme, » comme l'observe M. Olmsted ; enfin les nègres *libres* du Nord, dont le sort est encore plus ignominieux ; leur prétendue liberté est une dérision, leur progrès social une chimère, et leur décroissance une réalité, même dans les villes de Boston et de New-York, durant la dernière période décennale finissant en 1860.

¹ *Our Slave States*, par Frederick Law Olmsted; ch. II, p. 122.

² *Ibid.*, ch. II, p. 125; ch. VI, p. 577.

³ *America*, vol. I, ch. XIX, p. 561.

LES NÈGRES DANS LES ILES.

Dans les îles de l'Atlantique, où on a fait accepter à la plupart des noirs différentes formes de christianisme, les mêmes faits se produisent. On pourrait trouver maussade de mettre l'Angleterre en cause pour l'émancipation de ses nègres des Indes occidentales dont elle est si fière; il semble cependant qu'une fatalité lui fait accomplir, de la manière la plus fâcheuse, les projets en apparence les meilleurs. « L'émancipation des nègres prononcée par l'Angleterre, observe le docteur Waitz, restera comme témoin d'une prodigieuse folie morale, économique et politique¹. » Il prouve, par des arguments dont il est impossible de nier la force, « la complète déraison » montrée dans la manière dont s'accomplit un acte né d'un bon sentiment, mais à courte visée. Abandonner de pareils hommes à eux-mêmes, une population si complètement dépourvue de prévoyance ou de retenue, sans une discipline préparatoire, a été de toute façon déplorable; la plupart des nègres qui ont quitté les villes pour l'intérieur, sont déjà retournés à la barbarie. « Cette race est devenue libre, sans être formée à la société dont elle n'accepta que les vices, » écrit lord Harris, dans un rapport officiel. A la colonie française de la Martinique, l'émancipation, prononcée avec une égale imprévoyance par le gouvernement provisoire de 1848, eut pour résultat la ruine et le chaos. M. Macleod a récemment décrit la singulière condition des noirs libres à Maurice, et l'esclavage virtuel de la population blanche². On trouve une exception dans l'île danoise de Santa-Cruz, où les nègres, malgré leur émancipation, sont sagement contenus sous l'action d'un code spécial, qui les *force* au travail, en les laissant travailler pour leur propre compte.

Quant à la condition religieuse des noirs dans les îles, elle est, d'après les témoignages, la même que sur le continent. Le docteur Dalton nous a dit que le nègre protestant considère « les bonnes œuvres comme superflues, » et M. Trollope, « qu'il ne met jamais sa conduite en rapport avec sa religion. » Comme ses coreligionnaires blancs sous d'autres climats, il se livre le dimanche à de violentes excitations religieuses; mais durant la semaine il tombe

¹ Cité par le *Rambler*, vol. III, p. 225.

² *Travels in Eastern Africa*, vol. II, ch. v, p. 162-165.

dans quelque chose de pire que l'oubli. M. Coleridge ajoute les informations suivantes :

« Le mal fait par les méthodistes est légèrement atténué par une certaine sobriété extérieure qu'ils ont imposée à leur secte. » « Les ministres, ajoute-t-il avec une vérité inflexible, *vendent* aux pauvres nègres ce qu'ils appellent des billets de membres, sorte de certificat de bonne conduite qu'ils achètent. » Par cet ingénieux moyen un de ces ministres avouait avoir recueilli, d'une seule congrégation, en douze mois, six cent vingt-quatre livres (15,500 fr.)¹. » Quant aux baptistes, les rivaux les plus actifs des wesleyens, lord Metcalfe relatait, comme sir B. d'Urban de l'Afrique du Sud, « qu'au lieu d'être des ministres de paix, ils sont manifestement des fauteurs de discorde². » Au sujet des prédicants indigènes, souvent représentés dans les rapports des missions anglaises comme des modèles de zèle et de piété, M. Knibb, ministre protestant, informait la chambre des Communes que « la majorité menait une vie peu sainte et se permettait des fautes de plusieurs genres dans leurs différentes églises. » M. Wildman, de son côté, était plus explicite devant ce même comité, en parlant de « l'immoralité des ministres de l'Église établie³. »

Il est donc évident que le protestantisme, aux temps antérieurs comme de nos jours, a complètement échoué avec les nègres aussi bien qu'avec les Chinois et les Hindous. Dans un ouvrage récent, un ministre protestant nous fait observer qu'à l'île *Saint-Thomas*, dès le milieu du dix-huitième siècle, « le concubinage, à cette époque, et depuis, n'était pas regardé comme une faute, et n'était nullement combattu par l'exemple et les préceptes du clergé. » Il nomme certains membres de ce clergé dont l'inconduite était plus notoire, et il ajoute avec chagrin que « les catholiques romains, trop peu nombreux en 1701 pour être comptés dans la population, comprennent depuis plusieurs années le quart des habitants de l'île et forment une congrégation très-respectable⁴. »

Les nègres, il est vrai, ont une faible part aux largesses qui distinguent partout les stériles travaux de l'Église anglicane, dont M. Schœlcher évalue « la dépense annuelle à la *Jamaïque* à cinquante mille livres⁵, » et que M. Underhill fait monter, en une

¹ *Six Months in the West Indies*, par Henry Nelson Coleridge, p. 172.

² *Papers of lord Metcalfe*, édités par J. W. Kaye, p. 517.

³ *Parliamentary Reports*, 16 juillet 1832, vol. XX, p. 275-555.

⁴ *Historical Account of Saint-Thomas*, par John P. Knox, pasteur de l'Église réformée allemande, ch. x, p. 139, 141 (1852).

⁵ *Colonies étrangères*, p. 50 (1845).

seule année, à « soixante-quatorze mille livres¹. » Malgré cet énorme revenu, et comme preuve de l'impuissance religieuse d'un pareil mécanisme, nous apprenons, en 1862, que, « si les villes de la mer Morte étaient seulement la moitié aussi mauvaises que Port-Royal, elles avaient bien mérité leur sort². »

Au sujet des *Barbadoes*, M. Coleridge avoue franchement que « le collège de Codrington n'est rien moins qu'utile. » Il représente, chose très-importante, « une des demeures les plus délicieuses des Antilles ; mais il est, pour ainsi dire, monstrueux, que le monument d'une aussi magnifique charité, alimenté par des fonds considérables, serve seulement à quarante ou cinquante enfants, qui pourraient être élevés beaucoup mieux ailleurs dans l'île... Ce qu'on fait là est mal fait, avec une dépense prodigieuse. » Nous retrouvons l'histoire des collèges protestants de Malacca, de Calcutta, de Hong-Kong ; ils consomment, mais ne produisent jamais.

En parlant de la *Dominique*, M. Coleridge fait la peinture habituelle de ses coreligionnaires, et ajoute : « Je suis forcé de dire que de bons rapports ont été donnés sur la sobriété et le zèle discret des prêtres romains dans la colonie³. »

Au sujet des *Bermudes*, un autre auteur anglais cite le fait suivant : « Le docteur Field, évêque anglais, visita l'île pour ouvrir une nouvelle église à Hamilton et pour saisir l'occasion de recommander avec douceur « les principes de l'Église ; » « à peine était-il parti que, pour la première fois dans l'histoire des Bermudes, l'assemblée coloniale vota un subside honorable au ministre presbytérien d'Hamilton⁴ ! » Manière de répondre à son appel.

Si, dans ces îles, les autorités anglicanes répandent de l'argent, sans attirer la sympathie des races de couleur ni de leurs prétendus disciples, d'autres sectes exercent une influence plus énergique, sinon plus bienfaisante. D'après M. Coleridge, « un espionnage complètement organisé est le point fondamental du système des méthodistes : les secrets de toutes les familles leur sont connus ; parents et enfants sont surveillés les uns par les autres ; les frères et les sœurs sont mis en opposition mutuelle ; chacun est en garde contre tous, et tous contre chacun. » Selon M. Olmstedt, « le clergé baptiste et méthodiste dépensent le meilleur de leurs

¹ *The West Indies*, par E. B. Underhill, p. 220.

² *The Cruise of the Saint-George*, par N. B. Dennys, R. N., ch. c, p. 76.

³ *Six Months*, etc., p. 153.

⁴ *Bermuda*, par un officier militaire, ch. v, p. 95 (1857).

forces à discuter les uns contre les autres, de sorte que les nègres, qui s'en amusent, ont un goût particulier pour les querelles théologiques. » Toutefois, les méthodistes sont généralement battus par les baptistes; parce que le « baptême par immersion est du goût des nègres. » M. Cartwright, célèbre prédicateur méthodiste américain, dont l'autobiographie paraît avoir trouvé plus de lecteurs que les mémoires de M. Guizot ou l'histoire de Macaulay, se montre sévère à l'endroit des baptistes. Ils lui faisaient toujours de l'opposition; ils « voudraient toujours, déplore-t-il, nous enlever nos convertis pour les plonger dans l'eau; en vérité, ils font tant de bruit avec leur baptême par immersion, que le monde ignorant serait tenté de regarder le ciel comme une île à laquelle on ne peut atteindre qu'en *plongeant* ou à la nage¹. » Mais M. Cartwright, qui eut peut-être plus d'auditeurs qu'aucun mortel, et qui fut une célébrité à Boston et à Philadelphie aussi bien qu'aux déserts de l'Illinois, était un opposant formidable. Rarement il mentionne un conflit entre les baptistes sans ajouter avec bonheur : « Ils sont anéantis, évaporés, on ne les connaît plus. » Sa prédication atteignait des résultats inconnus des temps apostoliques, mais qui ne manquent pas de caractère. Ses auditeurs, nous dit-il, et nous pouvons l'en croire, « tombaient quelquefois dans toutes les directions, à droite, à gauche, en avant, en arrière. Après un sermon, pas moins de trois cents personnes restaient comme mortes à la suite d'une grande bataille : elles étaient étendues gisantes sur le terrain². » « Le pouvoir de Dieu, un certain jour, tomba sur le peuple glorieusement. Je tins les yeux sur William P...; soudain il tombe de tout son long, mugit comme un taureau dans un filet, et crie miséricorde!... Juste au point du jour, lundi matin, William P... poussa le cri de victoire, après avoir lutté vigoureusement toute la nuit. William P... avait gagné la religion³. »

Il n'est pas sans intérêt d'entendre à leur tour les baptistes. En 1862, la société missionnaire baptiste envoya M. Underhill pour visiter ses coreligionnaires dans les Indes orientales. Deux faits principaux se présentèrent. A l'origine, les nègres étaient attirés vers cette secte par l'impopularité de ses prédicants, qui n'étaient soutenus ni par le gouvernement ni par les planteurs; mais aussitôt le premier enthousiasme de l'émancipation passé, leur fanatisme religieux d'un moment fit place à l'indifférence et

¹ *The Backwoods Preacher; an Autobiography of Peter Cartwright*, ch. xi, p. 71, 51^e édition (1858).

² *Ibid.*, ch. viii, p. 46.

³ *Ibid.*, ch. xii, p. 77.

à l'immoralité. « Trois ans après l'émancipation, en 1841, d'après M. Underhill, l'État de la *Trinidad* était très-déplorable. » Vingt ans plus tard, les nègres « se tenaient à l'écart du missionnaire » par suite « d'excès fanatiques introduits parmi eux. » La même année, M. Dennys, parlant de la *Jamaïque*, observe qu'il est impossible de concevoir l'état horrible d'une société dans laquelle se montre une pareille *renaissance*, ou le langage blasphématoire en usage parmi ses promoteurs.

D'après M. Underhill, dans une foule d'endroits les nègres oscillaient entre ce fanatisme odieux, engendré par une forme de religion qui s'adressait aux sentiments sans éclairer les âmes, et leur penchant naturel à l'apathie et au vice. A la baie de Old-Harbor, l'agent baptiste déplorait le déclin de la piété dans le peuple, et disait qu'il n'était plus aussi attentif aux devoirs religieux que dans les années précédentes, et que la jeunesse ne prenait plus aucun souci d'assister aux exercices du culte public. « La congrégation wesleyenne avait aussi beaucoup décliné. »

A un autre endroit, le « diacre se lamentait en voyant le peuple dégénérer et ne montrant aucune attention aux choses religieuses. Le cœur n'y est plus, » disait-il.

A Clarksonville, « les infidèles ne retournent plus à l'Eglise aussi nombreux qu'il serait à désirer. »

A Bethany, « l'Eglise est faible;... il y a peu de candidats à notre communion. »

Dans une autre ville, « ils se plaignent d'un manque général de vie religieuse; l'amour du culte public ne se montre pas. » Plus loin, « le nombre des membres diminue beaucoup. »

Au sujet des prédicants indigènes, baptistes pour la plupart, M. Underhill fait ce candide récit : « On me cita des exemples de vanité, de ridicules prétentions, d'extravagance, d'instabilité des ministres indigènes, tels, que la confiance en leurs services et leur aptitude pour une fonction aussi grave et aussi respectable, étaient entièrement détruites. » Néanmoins on ne cesse pas de les employer.

En somme, M. Cartwright ne nous paraît pas avoir raison d'envier les succès des baptistes, ni leur théorie, de regarder « le ciel comme une île » à laquelle on arrive à la nage. Ils ont cependant obtenu un triomphe. M. Underhill le signale. Ce gentleman offre, comme contre-poids à de tristes informations, les résultats qu'on doit espérer de la circulation étendue de la « *Trompette évangélique*, » publication périodique dont on lit des passages à chaque

meeting dans les Indes occidentales, bien qu'elle soit moins connue dans les climats plus froids¹.

A l'usage de ces contrées, les méthodistes, pour contrebalancer l'influence supérieure des baptistes, ont inventé une secte nouvelle à l'aide d'un certain M. Penwick, au sujet duquel M. Schœlcher fait cette observation : « Si Dieu prête vie à cette secte, qui a déjà quatorze chapelles, dans cinquante ans d'ici l'Angleterre aura ses penwiciens comme elle a déjà ses wesleyens. » Il indique aussi que les baptistes, qu'il appelle « les radicaux du christianisme, attaquent sans miséricorde l'Église anglicane, qui se venge à son tour en les discréditant sans pitié. » Voilà comme le nègre est initié au christianisme.

LES NÈGRES SOUS DES MAÎTRES CATHOLIQUES.

Il y a des nègres plus favorisés qui ont reçu de maîtres catholiques la foi dans sa plénitude. Des témoins protestants ont peint leur condition en ces termes : « L'Église catholique romaine a toujours été une protectrice et une amie pour ces infortunés². » « Dans l'Amérique espagnole du Sud, l'esclavage a toujours été plutôt un mot qu'une réalité. Les nègres sont traités avec plus d'égard que les serviteurs gagés du pays. Les lois les protègent contre les mauvais traitements ; et le sentiment religieux, dans une société où les prêtres exercent une grande influence, agit encore plus en leur faveur³. » Le même contraste est signalé par les écrivains américains dans les autres régions. Au Brésil, où près de la moitié de la population esclave est devenue libre, le docteur Kidder, prédicant américain, reconnaît, en 1857, que « plusieurs hommes intelligents et instruits sont de sang africain ; des jeunes étudiants distingués sont mulâtres⁴. »

M. Gardner, Anglais protestant, déclare que « la condition des domestiques esclaves au Brésil est peut-être meilleure que celle des autres... Dans les terres où il n'y a pas de service médical, j'ai souvent trouvé la femme du propriétaire soignant elle-même les malades à l'hôpital⁵ ! » « Les maîtres, assure M. Walpole, ont l'œil

¹ *The West Indies*, par Edward Bean Underhill, p. 58, 220, 250, 305, 309, 346, 430 (1862).

² Le professeur Merivale, *Lectures on Colonization*, ch. II, p. 49.

³ Sir Woodbine Parish, *Buenos Ayres*, part. II, ch. IV, p. 415.

⁴ *Brazil and Brazilians*, ch. VIII, p. 155.

⁵ *Travels in the Interior of Brazil*, ch. I, p. 49.

ouvert sur le salut éternel de leurs esclaves, ils les font toujours baptiser à leur arrivée au Brésil¹. »

« Les nègres du Para sont très-dévots; ils ont construit une belle église par leurs seuls efforts, sans aucun secours. Tous les matériaux ont été achetés au prix de leurs épargnes². »

« Si ce que nous voyons ici, est le véritable spécimen de l'esclavage, mon opinion est que les cris poussés à son occasion en Angleterre tombaient sur un fantôme et avaient pour prétexte une religion apparente. Je voudrais trouver des figures aussi gaies parmi nos pauvres d'Angleterre³. » « Il n'y a pas de comparaison à établir entre le bien-être matériel d'un esclave du Kentucky et d'un ouvrier anglais de la campagne⁴. »

A *Bogota*, « l'émancipation des esclaves sera bientôt complète. » Dans l'Amérique Centrale, les nègres sont tous libres, l'esclavage est regardé comme illégal. Au *Pérou*, les nègres importés comme esclaves acquièrent leur liberté dès l'abord, sans aucun détriment pour eux-mêmes, au milieu d'une société profondément catholique.

« Évitant d'un côté la précipitation de la mesure ministérielle en Angleterre, de l'autre la basse effronterie de l'esclave homme d'État de l'Amérique du Nord, les Péruviens se sont tenus entre les deux extrêmes. » Tandis que la population esclave « s'accoutume graduellement à la liberté, » on la traite avec charité et avec considération au point que « très-peu de noirs en recevant leur liberté complète, veulent quitter leurs maîtres, auxquels ils sont attachés par leur paternelle bonté et le souvenir de leur première enfance⁵. »

Au *Chili*, « ils sont traités avec une tendresse et une humanité qui adoucissent leur servitude. La loi déclare qu'aucun esclave ne doit être amené dans le pays, de sorte que l'esclavage peut être regardé comme naturellement aboli dans cette belle contrée⁶. »

Dans la province de la *Plata*, plusieurs mulâtres sont devenus « professeurs et maîtres dans les arts libéraux, » exemple remar-

¹ *Four Years in the Pacific*, vol. I, ch. m, p. 47.

² *The Naturalist on the River Amazon*, par H. W. Bates, naturaliste anglais, vol. I, ch. III, p. 94 (1865). — A Caripi, sur le Bahio, quoiqu'il n'y eût pas de prêtre, le même voyageur trouva les nègres rassemblés dans une église pour célébrer la Noël.

³ Tous embrassaient l'image de l'enfant Jésus; leur gravité et leur ardeur étaient vraiment remarquables. » Ch. v, p. 172.

⁴ *Paraguay, Brazil, etc.*, par C. B. Mansfield, ch. II, p. 20.

⁵ Antony Trollope, *North-America*, vol. II, ch. IV, p. 117.

⁶ Capitaine Cochrane, *Residence in Colombia*, vol. II, p. 58.

⁷ Markham *Cuzco and Lima*, ch. II, p. 274.

⁸ M. Hill, cité dans *The Rambler*, vol. III, p. 350.

quable de l'influence civilisatrice du catholicisme. A *Venezuela*, l'esclavage fut aboli en 1854. « Les *Mexicains* sont à une grande distance morale au-dessus des Américains par rapport à l'esclavage, aboli dans leur république¹. »

A *Cuba*, où la mollesse et le luxe des classes riches est moindre que dans les années antérieures, un excellent code régleme l'esclavage; aussi M. Olmsted signale que « tout esclave est libre de s'émanciper en payant un prix qui ne dépend pas du caprice des maîtres... En conséquence les émancipations se multiplient, et les hommes libres de couleur deviennent *éclairés, cultivés et riches*, tandis que, dans aucune partie des États-Unis, ils n'occupent jamais la haute position sociale dont ils jouissent à Cuba². » « Les esclaves de Cuba ont une grande supériorité sur ceux des Américains, » affirme un autre auteur de ce pays³.

« Ici des juges sont chargés de veiller sur les droits des esclaves, » nous rapporte miss Bremer. « Ici une mère peut acquérir la liberté de son enfant, avant sa naissance, pour quinze dollars; après, pour une somme double, *elle peut émanciper son enfant*. » « Ces lois d'émancipation ont fait monter la population noire de Cuba à cinq cent mille âmes, environ la moitié de la population entière de l'île, près d'un tiers est composé de nègres libres. Ces nègres de Cuba sont les plus heureux parmi les êtres de la création⁴. » Nous savons ce que sont les nègres libres dans les États protestants d'Amérique — un objet de mépris même aux yeux des esclaves.

Longtemps auparavant, Burke l'avait remarqué : « Les nègres des colonies françaises ne sont pas abandonnés comme chez nous, corps et âme, à la discrétion du planteur. Leurs maîtres sont *obligés* de les instruire dans les principes de la religion⁵. » A Ceuta, assure M. Urquhart, « les Espagnols leur permettent progressivement de racheter leur liberté, et lorsqu'ils l'ont fait, ils les admettent sur le pied d'une égale considération avec les blancs⁶. » Récemment, M. Sullivan ose indiquer clairement le contraste insinué par M. Olmsted et d'autres. Dans la catholique Cuba, dit-il, « on permet aux esclaves d'être instruits selon leur Bible; ils ne sont pas chassés à coups de pied hors des cathédrales

¹ Featherstonhaugh, *Excursions through the Slave States*, vol. II, ch. xxxiv, p. 488.

² *Our Slave States*, ch. vi, p. 435.

³ *Gan-Eden, or Pictures of Cuba*, ch. xiii, p. 180 1854.

⁴ *Homes of the New World*, lettre xxviii, p. 3; lettre xxxvii, p. 244.

⁵ *European Settlements in America*, vol. II, ch. vi, p. 47.

⁶ *The Pillars of Hercules*, ch. vi, p. 104.

et des églises, comme des chiens, ce qui leur arrive en Amérique¹. » Il veut dire dans les villes où règne le protestantisme, car à la Nouvelle-Orléans, M. Olmsted relate que dans la cathédrale catholique le nègre et le blanc s'agenouillent à côté l'un de l'autre, spectacle dont l'auteur de cet ouvrage a souvent été témoin dans les églises catholiques de New-York.

Tel est le contraste entre le sort des nègres, sous des maîtres catholiques ou sous des maîtres protestants. Une bénédiction ou une malédiction représente ici l'action relative de l'Église ou des sectes. Nous savons ce qu'est le nègre dans l'Amérique protestante. Dans les États catholiques, il trouve ou une liberté prompte et complète, ou il tend constamment à s'en approcher : non par une émancipation violente et irrationnelle, suivant sans transition une servitude avilissante, mais par une culture graduelle et une sage discipline ; même avant sa liberté le sentiment religieux lui assure des soins tendres et une sollicitude vigilante rarement accordée en Angleterre ou en Amérique aux ouvriers libres.

LA GUERRE ENTRE LES ÉTATS DU NORD ET LES ÉTATS DU SUD,

PAR RAPPORT AUX ESCLAVES.

Après avoir démontré que les États du Nord se sont enrichis, depuis 1808, de plus de quatre milliards de francs par le commerce illicite de la traite au mépris de toutes les lois divines et humaines, et qu'ils ont continué, comme à plaisir, à aggraver la situation des pays à esclaves, de manière à en rendre le dénouement à peu près impossible, M. Carlier se demande « quelle valeur morale doit-on accorder en Europe à cette croisade du Nord contre le Sud, quand ce sont ceux-là mêmes qui ont gorgé d'esclaves l'Amérique tout entière, qui viennent aujourd'hui, après s'être repus du sang des nègres, exiger impérieusement de ceux qui les ont enrichis l'abolition immédiate de l'esclavage ? » Ce n'est pas qu'il faille amnistier les États du Sud de l'Union pour leurs importations clandestines, non assurément ; mais dans le Sud les importations n'excèdent pas annuellement 45,000 pour des besoins justifiés, tandis que le Nord, sans nécessité aucune, importe, depuis plus d'un demi-siècle, d'une année à l'autre, de 75 à 80,000 nègres, non-seulement aux États-Unis, mais encore à Cuba, au

¹ *Ramones in North and South America* ch. III, p. 60.

Bésil, à Porto-Rico, etc., violant ainsi les lois de toutes les nations où le Nord fait flotter le pavillon des États-Unis, qu'il déshonore à plaisir.

Notons avec une autorité grave, M. Buxton, que pour obtenir mille nègres valides, le commerçant d'esclaves doit en faire périr mille quatre cent cinquante environ : fatale nécessité qui résulte d'une foule de causes : en Afrique, de la chasse aux hommes ; durant la traversée, du désespoir des esclaves, de leurs révoltes, de la poursuite des croiseurs que le négrier n'évite qu'en jetant à la mer sa cargaison noire, les maladies épidémiques dont les ravages sont terribles parmi ces malheureux entassés par centaines dans les soutes infectes du navire ; enfin, sur la terre américaine, des difficultés de l'acclimatation. La mortalité est en moyenne de cent quarante-cinq pour cent.

« Si donc, depuis 1808, la traite a amené sur le continent américain environ sept à huit millions de nègres, ils sont la représentation de neuf à dix autres millions environ qu'on a sacrifiés et qui ont péri victimes de la rapacité des trafiquants¹. »

On se souvient qu'une proclamation du président Lincoln appelait à la liberté, il y a un an environ, toute la population servile des États-Unis, à peu près quatre millions deux cent mille esclaves. Pour trois millions sept cent mille, le décret resta lettre morte ; mais il eut son effet pour un demi-million de nègres placés sur la lisière des États belligérants. Quelle a été la conduite des hommes du Nord pour ce demi-million de noirs ? Une correspondance de New-York, publiée par le *Times* et reproduite le 6 février 1864 par le *Tablet*, va nous l'apprendre. Nous en indiquons seulement les points les plus saillants.

« Dans cet acte que les abolitionnistes considèrent comme le fait historique le plus important, le plus grandiose advenu depuis la naissance du Christ, la population des États du Nord s'accorde à ne voir qu'un acte barbare à l'égard des nègres, qu'un suicide insensé de la race noire. »

Les cinq cent mille Africains que la guerre a tirés d'esclavage se divisent en quatre classes. Cent mille, d'après M. Lincoln, suivent l'armée fédérale en qualité de soldats ou d'hommes de service attachés soit au train d'artillerie, soit au train des équipages. Un nombre égal, plus considérable même, s'est partagé, hommes, femmes, enfants, entre l'établissement colonial fondé sous la forteresse de Monroë, et les plantations abandonnées sur

¹ Carlier, p. 258-240.

les rives du Mississipi ou en d'autres lieux, dont on leur a confié la culture. La troisième catégorie comprend ceux qui se sont rassemblés dans la capitale des États fédéraux. Le reste s'est dispersé dans le Nord et l'Ouest avec l'espoir de vivre du fruit de son travail. L'inspection successive de ces quatre classes nous apprendra ce que, depuis la guerre, la liberté a fait pour les noirs.

Pour s'assurer des qualités guerrières des nègres enrôlés, on les place systématiquement et en toute occasion aux postes les plus périlleux, c'est-à-dire qu'on trouve convenable de « tenter des expériences sur ces êtres de rien. » Les troupes de race blanche y applaudissent de tout cœur. Jusqu'ici tous les officiers des régiments nègres sont des blancs du caractère souvent le plus intraitable et le plus brutal. Les soldats nègres ne recevant qu'une paie inférieure à celle de leurs camarades blancs de même grade, avaient eu l'insolente prétention de croire mériter le même salaire que le reste de l'armée. Indigné de cette énormité, le colonel Montgomery adressait à ses bataillons noirs la harangue suivante : « Co-« quins, vous vous êtes laissé duper par ces brouillons d'abolition-« nistes. Au lieu de nous faire des querelles à propos d'argent, ne « devriez-vous pas bien plutôt payer pour l'honorable privilège de « vous battre? Vous n'êtes qu'une race d'esclaves. Vos pères, en « Afrique, adorent des serpents et des crocodiles; et votre reli-« gion, à vous, n'est qu'un stupide mélange de christianisme « et de fétichisme. Croyez-moi, débarrassez-vous de ce mauvais « sang... »

Viennent, en second lieu, les affranchis, les fugitifs établis comme colons ou employés par les fermiers du gouvernement fédéral; leur chiffre est assez élevé pour que M. Lincoln ait dû confesser, dans un message spécial au congrès, son impuissance à résoudre un aussi difficile problème que celui de leur subsistance. De tristes révélations ont été faites, tout dernièrement, par un ardent abolitionniste, M. Yeatman, président de la commission sanitaire de l'Ouest. « On a promis la liberté au pauvre esclave, dit-il, mais comment le traite-t-on? On le saisit dans la rue, on l'envoie décharger un bateau à vapeur, manier la pelle aux tranchées, s'éreinter pour un quartier maître, fendre du bois pour le gouvernement. Il se fatigue pendant des mois pour sa nourriture, et, à la fin, on le paye en quoi? en promesses, à moins peut-être que la monnaie ne consiste en coups de pied, en coups de poing, en malédictions. Dans cette cruelle déception, le malheureux sent qu'il a quitté un maître pour s'en donner plusieurs. Les abus éternels, dont il est victime, l'attristent, l'abattent, et il n'aspire plus

qu'à retourner vers son ancienne demeure, vers son ancien maître qui, lui du moins, le nourrissait, l'habillait, le recevait sous son toit. »

A l'appui de ces douloureuses affirmations, M. Yeatman cite des faits nombreux, tous plus odieux les uns que les autres, et qu'il résume en ces termes : « Les nègres affranchis qui ne peuvent pas travailler meurent de misère ; ceux qui travaillent sont soumis à une servitude involontaire (c'est-à-dire à un esclavage) pire de beaucoup que l'état d'où nous prétendons les avoir délivrés. »

Ce tableau est déplorable : eh bien, non moins triste est celui que présentent les milliers de fugitifs, d'affranchis accourus en foule avec leurs familles dans les murs de la capitale, pour demander aide et protection à ce gouvernement dont le paternel amour les a faits libres, et duquel ils attendent non pas seulement une bénédiction stérile, mais aussi du pain. Or, il n'y a pas d'emploi pour le dixième d'entre eux à Washington. Le surplus a été rejeté pêle-mêle, comme de la vermine, hors des limites de la ville, dans des camps et des hospices où le gouvernement s'est chargé de les nourrir. La petite vérole est venue s'abattre sur ces multitudes misérables avec tant de fureur qu'il en périt des centaines chaque jour. Quelquefois, en traversant une rue fréquentée, vous apercevez devant vous quelqu'une de ces pauvres créatures, couchée dans la neige, et s'agitant, sans secours, dans les dernières convulsions de l'agonie. Mais rien n'est plus fréquent que d'en rencontrer qui errent ça et là, le visage et les mains couverts de l'enveloppe toute fraîche et encore purulente que leur a laissée la hideuse maladie.

« La condition des nègres qui ont émigré dans les villes du Nord pour s'y procurer de quoi vivre se résume en peu de mots : ni place vacante, ni emploi, ni travail dont on les juge capables. Autrement, le nègre trouvait de l'occupation dans le Nord comme serviteur, barbier, portefaix, blanchisseur à la chaux. Maintenant, les Irlandais et les Allemands l'ont banni de tous ces métiers, moins le dernier. Il n'y a plus rien à quoi on l'estime digne de mettre la main ; et le reconnût-on apte à ce travail, jamais il ne serait admis à la même salle, au même atelier, au même comptoir que les blancs. Qu'on se figure, d'après cela, ce qu'a dû être, pour cette quatrième classe de malheureux, l'hospitalité du Nord de l'Union ! »

« Ainsi, la *philanthropie américaine* n'est qu'un mot vide de sens, dit l'auteur de l'article qui porte ce nom dans les *Etudes religieuses* ; c'est le masque du mensonge et de l'hypocrisie. Non,

l'horreur de l'esclavage et la compassion des misères du noir n'entrent pour rien dans les causes de la guerre fratricide qui déchire en ce moment la grande république anglo-saxonne. L'esclavage serait, à certains égards, une formule heureuse destinée à capter les sympathies de ceux qui ne connaissent pas la situation respective. Les faits que nous venons d'indiquer inspirent à l'observateur une triste réflexion. Le protestant de l'Union, juge unique du sens de la Bible, y voit ce qui n'y fut jamais écrit, la malédiction divine qui attacherait la race noire aux humiliations de la servitude, et qui, même affranchie, lui interdirait la société du blanc ; il n'y voit pas ce qu'on peut cependant y lire à l'opposé, la condamnation de ses rapines, de sa tyrannie, de sa dureté, de cette dureté impitoyable anathématisée tant de fois par Celui qui fit de la miséricordieuse charité la reine des vertus évangéliques. Est-ce que jamais une nation catholique erra tout entière en un point aussi grave, sans hésitation, sans remords, avec cette orgueilleuse sérénité ? Il n'est peut-être pas, depuis l'origine du protestantisme, un plus effrayant exemple des aberrations humaines, que le peuple qui a dit : Le seul arbitre de mes actions est dans ma conscience ! La loi de Dieu, la parole d'en haut, nul n'a le droit de me l'interpréter que moi-même !

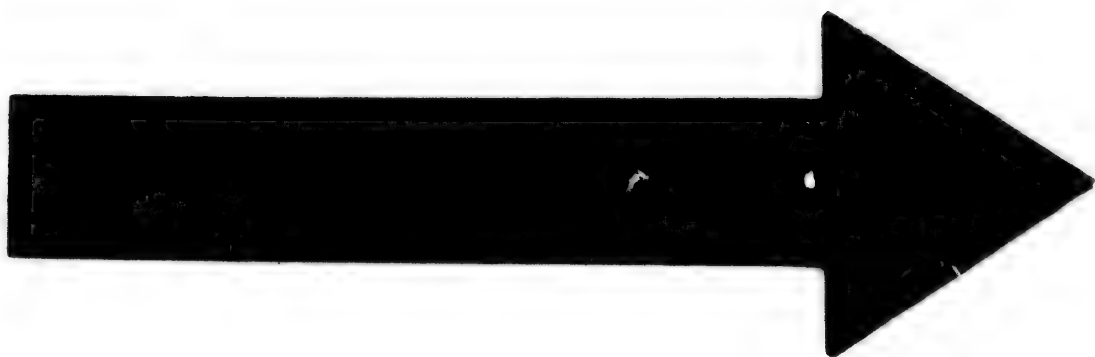
« En attendant, ce que la conscience de l'Américain ne lui dit pas, les horreurs de la guerre le lui révèlent. L'or amassé sur les bords africains au prix du sang a toujours porté malheur. Cette fois, les coupables, aux prises les uns avec les autres, exécutent, de leurs propres mains, les arrêts du Ciel. Ils se dépouillent, ils s'appauvrissent mutuellement ; ils s'entr'égorgent, le nègre les regarde faire ; tranquille, il se repose sur ses bourreaux du soin de le venger¹. »

LES MISSIONNAIRES ET LES SŒURS DE CHARITÉ AUX ÉTATS-UNIS

PENDANT LA GUERRE.

Bien des fois les hommes réfléchis se sont demandé si le Ciel, dans sa justice, ne ménageait pas des desseins de miséricorde en frappant un peuple qui, depuis quatre-vingts ans, s'élançait avec une ardeur effrénée sur toutes les routes de la fortune. Autant qu'il est permis de le juger d'après des aveux unanimes, il y aurait lieu d'espérer des jours meilleurs pour l'Église d'Amé-

¹ *Philantropie américaine*, études religieuses, mars 1864.



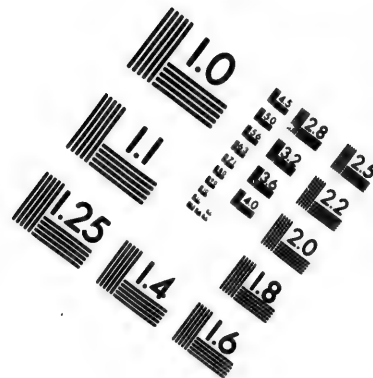
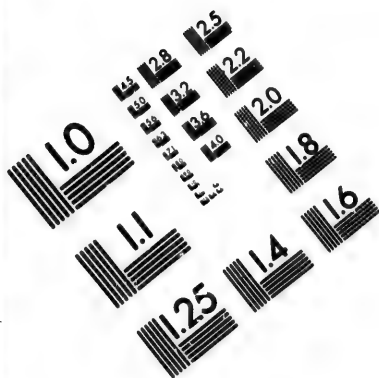
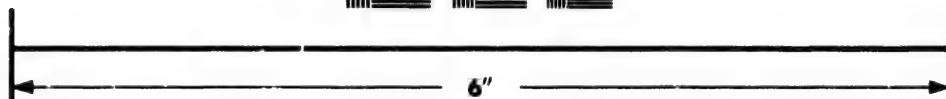
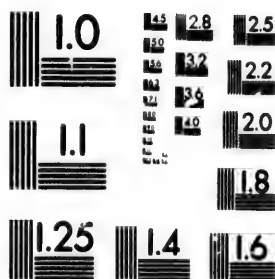


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



rique. « Le fléau de la guerre a fait ressortir les vertus héroïques des Sœurs de charité et des missionnaires, ainsi que le courage des soldats catholiques. Les conversions deviennent plus fréquentes, les yeux s'ouvrent à la lumière, les oreilles à la vérité¹. »

On lira avec intérêt les extraits de lettres envoyées par des missionnaires témoins ou acteurs des faits qu'ils racontent. Les catholiques entrant pour une part notable dans les deux armées, plusieurs Pères Jésuites, au début de la guerre, avaient été demandés par les généraux et par les chefs du gouvernement. Dès le commencement des hostilités, l'un d'eux écrivait : « Nos Pères sont tellement occupés, qu'ils passent la plus grande partie de la nuit à entendre les confessions sous la tente. Le réveil du sentiment religieux dans les troupes et les fruits de notre ministère dépassent toutes les espérances. »

Des officiers qui déclaraient n'avoir jamais appartenu à aucun culte, voulaient, avant le départ pour la guerre, être admis au baptême et au sacrement de pénitence².

« Sur mille hommes dont se compose un régiment, écrit un Père aumônier, sept cents sont catholiques, la plupart Irlandais, avec les qualités traditionnelles de leur nation, foi vive, respect profond pour le prêtre. Un certain nombre de Français et d'Allemands, aussi catholiques, se distinguent moins par la vivacité de leurs croyances. Quant aux protestants, la religion est la dernière de leurs préoccupations. »

Après la sanglante défaite de Bull's-Run, un des Pères obtint un sauf-conduit pour visiter les blessés sur le champ de bataille. Son ministère fut si utile, que le général Beauregard voulait le garder. Un autre écrivait du *camp michigan* : « Le Roi des rois est en résidence permanente dans notre armée; il y a sa cour d'adorateurs fidèles! Ma petite chapelle est un palais, on y vient à toute heure lui rendre hommage. » Avec ses officiers et ses soldats, le Révérend Père était parvenu à former une *société de l'autel*.

« Sur les bords du Potomac, tel Père a gagné, à lui seul, toute une brigade, a ramené des pécheurs en retard depuis dix, quinze ou vingt ans; tel autre a administré dix-huit cents baptêmes. A

¹ *Le Monde*, correspondance de New-York du 17 septembre et 4 octobre 1861.

² Les Pères qui dirigeaient le collège de Georgetown, situé sur une hauteur qui domine Washington, ayant dû renvoyer leurs trois cent cinquante élèves pour faire place à un régiment chargé de défendre la capitale de l'Union, le président offrit 10.000 fr. par mois pour prix de location. Les Pères lui déclarèrent qu'il était juste d'avoir leur part de sacrifices, et ne voulurent rien recevoir.

une
des
thol
van
mar
dres
scie
« qu
« vo
sus
relig
au
faits
pouv
du
rique
Un
ses h
« Die
tion
simpl
font p
tions
donne
de for
« D
mon r
cherch
rencon
pulaire
deur.
« pas
« plut
« rece
Je pris
bout de
gné dan
mourir
« bapti
courir
dans la
bond. Je

une ambulance desservie par les Sœurs de charité, la grâce opéra des merveilles. Plusieurs centaines de blessés, protestants et catholiques, y voient s'ouvrir pour eux la porte du ciel. Gagnés d'avance par le dévouement et les soins maternels des Sœurs, ils ne manquaient pas d'accueillir des conseils donnés avec autant d'adresse que de charité sur les graves intérêts de leur conscience. « Bonne Sœur, disait un malade, je suis prêt à tout ce que vous voudrez. Vous avez eu soin du corps; je consens volontiers à ce que vous fassiez du bien à mon âme. » Là-dessus la Sœur se mettait à expliquer les principales vérités de la religion, puis, à défaut de prêtre, elle excitait à la contrition, et, au besoin, administrait le baptême. — Il y aurait bien d'autres faits à citer qui paraîtraient incroyables. — Aussi le missionnaire pouvait-il dire : « Vraiment, il n'y a aujourd'hui que les affaires du bon Dieu qui soient en voie de prospérité dans notre Amérique. »

Un pieux aumônier écrivait de l'île Santa-Rosa, au milieu de ses hommes réduits à la demi-ration et décimés par les souffrances : « Dieu m'accorde la grâce de me concilier le respect et l'affection des hommes de mon régiment, depuis le colonel jusqu'au simple soldat, sans en excepter les quelques protestants qui en font partie. Qu'il me suffise de vous dire qu'à de très-rare exceptions près, tout le monde remplit ses devoirs religieux; le colonel donne l'exemple. C'est un brave et loyal militaire et un chrétien de forte trempe.

« Dans une des dernières escarmouches, plusieurs soldats de mon régiment furent tués ou blessés. Pendant que j'étais à la recherche de ces derniers pour leur administrer les sacrements, je rencontrai un soldat irlandais qui avait autour de son cou un scapulaire, une médaille et un crucifix. Il priait avec beaucoup d'ardeur. Dès qu'il m'aperçut : « Mon Père, me dit-il, ne perdez pas votre temps avec moi, car je suis préparé à mourir. Allez plutôt à la recherche d'un protestant, mon ami, qui vient de recevoir une blessure mortelle, et qui désire se faire catholique. » Je pris aussitôt la direction indiquée par le soldat irlandais. Au bout de quelques instants, je trouvai le pauvre jeune homme baigné dans son sang et près d'expirer. Sur ma demande s'il voulait mourir catholique : « Oh ! oui, Père, me répondit-il, je veux être baptisé et mourir dans la véritable Église. » Je me hâtai de courir à la grève, et, à défaut de vase, je trempai mon mouchoir dans la mer, puis je fis couler l'eau du salut sur le front du moribond. Je lui administrai ensuite l'extrême-onction, en l'instruisant

et le consolant de mon mieux. Je me disposais à me séparer de ce cher enfant pour aller à d'autres. Oh Père ! me dit-il d'un ton « suppliant, ne m'abandonnez pas. Tous les autres blessés sont « catholiques ; ils savent comment il faut mourir, mais moi je ne « le sais pas ! » Je ne pouvais me refuser à de pareilles instances ; je restai à côté de lui jusqu'au moment où j'eus recueilli son dernier soupir. »

Un des Pères, campé au milieu des marais et malade, fut fait prisonnier et captif pendant trois semaines à Richemond, comme nous l'apprend une lettre datée de Fredericksburg en janvier 1865. Voici ses impressions sur les Américains du Sud. « Les prêtres ne semblent guère s'occuper des événements politiques et me traitent en frère. Il y a, au contraire, beaucoup d'animosité dans la population. C'est au point que beaucoup de personnes seraient fort peu disposées à entendre la messe si elle était dite par un prêtre du Nord. »

Étant de nouveau retombé malade par l'effet de l'insalubrité du lieu joint à la grande chaleur, il fut obligé de prendre un congé. Sa présence était devenue nécessaire à New-York. Ses supérieurs, cependant, le laissaient libre de se décider. Il crut devoir retourner, pour le bien des soldats catholiques. Une autre raison le sollicitait : « On venait de réduire le salaire des aumôniers. Plusieurs ministres protestants avaient résigné leur emploi en conséquence, et aussi parce qu'ils trouvaient la vie trop dure. Je pensai qu'il était de mon devoir de montrer qu'un prêtre catholique n'est pas influencé par de tels motifs, et qu'il se trouve partout où il y a du bien à faire, au prix de n'importe quel sacrifice. Faisant des exemples sont un argument d'un grand poids pour tout le monde, mais surtout pour les Américains, qui sont essentiellement des hommes pratiques. »

« Vous ne sauriez croire combien cette guerre a rehaussé le prêtre aux yeux des protestants, et de quel discrédit elle a frappé leurs ministres. C'est un fait reconnu et admis par tout le monde à l'armée, que les aumôniers protestants sont absolument inutiles. Ils n'acquièrent aucune influence sur les soldats, et montrent fort peu de dévouement, tandis que tous ceux qui ont eu occasion de voir l'aumônier catholique s'accordent à dire qu'il fait bien plus que son devoir, et que lui seul mérite le nom d'aumônier. »

Un jour, un colonel protestant faisait remarquer, au milieu d'un groupe d'officiers, qu'il n'avait encore rencontré aucun aumônier vraiment digne de ce nom. « Eh bien ! je puis vous en montrer un, répliqua un médecin, protestant aussi : c'est l'aumô-

nier
nos
com
chev
bits
« av
« me
« no
« mo
occas
conn
« l'a
« cor
L'a
de se
de d
honn
fois p
fessen
pula
tères
ces re
l'armé
la com
Pen
était g
de céd
ver un
d'une
Ajoute
ne sont
arrive,
cembre
lébrati
J'étais
jour-là,
attaque
l'avanta
mais l'a
champ
l'action
elle ne

nier de tel régiment, et il est catholique! » « Un autre jour, que nos gens allaient partir pour une expédition assez dangereuse, le commandant de la brigade, un protestant, s'approcha de moi, à cheval, au moment où, debout sur une estrade, je quittais les habits sacerdotaux après la messe : « Oh ça! Père, vour allez venir avec nous? — Sans aucun doute. S'il arrivait quelque accident, mes hommes seraient bien aises de m'avoir près d'eux. — Oh! non-seulement cela; mais s'il m'arrivait quelque malheur à moi, je serais bien aise que vous fussiez là. » Dans une autre occasion, comme le médecin de mon régiment me faisait faire la connaissance d'un de ses confrères : « Oh! je le connais, dit-il, je l'ai vu à tel hôpital, c'est le seul aumônier que j'aie encore rencontré. »

L'année dernière, un révérend Père, pour soutenir le moral de ses soldats, qui commençaient à en avoir assez, eut l'idée de donner des retraites partielles; il réunissait jusqu'à vingt hommes à la fois dans sa tente et leur prêchait trois ou quatre fois par jour, durant trois jours. Pendant ce temps ils se confessaient, ... le quatrième jour ils communient et reçoivent le scapulaire. Ce moyen réussit au delà de toute espérance. Les caractères les plus intractables se soumettent. Le Père reconnaît que ces retraites procurent le bien le plus solide qu'il ait encore fait à l'armée; un changement radical et durable en est ordinairement la conséquence.

Pendant l'hiver de 1863, le froid fut très-rigoureux. « La terre était gelée autour de mon lit, qui consiste en quelques branches de cèdre ou de pin; trop heureux quand j'ai eu la chance de trouver une ou deux livres d'avoine pour me faire un oreiller! Plus d'une fois nous eûmes à dormir sous le pavillon du ciel, *sub Dio*. Ajoutez à cela que les vivres nous manquaient. Toutes ces privations ne sont rien tant que la santé est bonne; mais quand la maladie arrive, c'est le comble de la misère. Je m'en aperçus le 8 décembre, quand la fièvre me prit. Le vin qui me servait pour la célébration de la messe se congela pendant la nuit dans ma valise. J'étais rétabli pour le jour de la bataille qui eut lieu le 15. Ce jour-là, vers midi, nous traversâmes la rivière Rappahannock pour attaquer l'ennemi, posté de l'autre côté. Nous avions probablement l'avantage du nombre, car nous étions bien cent mille hommes; mais l'ennemi avait de beaucoup l'avantage de la position. Le champ de bataille s'étendait au delà d'une lieue. A notre droite, l'action s'engagea dès le matin. A la gauche, où je me trouvais, elle ne commença qu'à midi. Notre perte fut considérable : au

moins dix mille tués ou blessés. Je donnai l'absolution à mes gens pendant qu'ils traversaient la rivière, et les accompagnai jusqu'au front de bataille. Nous recevions une grêle de bombes et de boulets. C'était une affreuse musique ! Et franchement j'eusse mieux aimé me trouver partout ailleurs. Mais à la guerre comme à la guerre ! Un prêtre n'a pas la liberté d'être poltron. Au bout d'une demi-heure je me rendis à l'ambulance, qui se trouvait protégée par un pli de terrain. Cependant nous n'étions pas complètement à l'abri. Un boulet tomba à deux mètres de moi et me couvrit de terre. Quand la nuit eut mis fin au combat, je revins vers mes hommes. Je les joignis à huit heures du soir. Ils étaient à deux ou trois cents mètres des lignes ennemies, derrière une batterie qu'ils avaient sauvée. La plupart étaient couchés dans la boue. Point de feu, ça va sans dire. J'entendis un grand nombre de confessions. Un peu avant minuit j'étais de retour à l'ambulance, après avoir perdu plusieurs fois mon chemin, et m'être jeté dans trois ou quatre fossés..... Tout le monde, Nord et Sud, est fatigué de la guerre. Cependant il y a peu d'espoir d'avoir la paix. Le Ciel est courroucé contre nous. Le Sud ne songe nullement à revenir à l'Union, et le Sud marche comme un seul homme. Le Nord veut l'Union, mais le Nord est divisé. »

Dans une lettre du 2 avril 1865, nous lisons ces paroles remarquables : « Cette guerre aura contribué à détruire nombre de préjugés. Le catholicisme et le protestantisme ont été, dans beaucoup de circonstances, mis en relief à la gloire du premier et à la honte du second. En outre, l'esclavage aura fini son temps; or, l'esclavage est le fléau de ce pays, et cela sous tous les rapports... Durant les trois derniers mois, j'étais dans une position favorable pour l'exercice du zèle. J'ai pu visiter tour à tour sept régiments auxquels il m'est arrivé plus d'une fois de prêcher en plein air, debout sur une caisse. » Pendant un mois, le Père fut l'aumônier de toute une brigade de quatre mille hommes commandée par le général Corcoran, célébrité catholique.... Après une des grandes batailles de l'Ouest, les Sœurs procuraient le baptême à cent quatre-vingt-onze mourants, et comme le prêtre ne pouvait suffire, elles en baptisaient elles-mêmes. Quatre seulement ont survécu.

« Et les pauvres noirs, si innocents de tout ce qui se passe, comme ils sont maltraités par tous, démocrates, républicains, gens du Nord, gens du Sud ! Quelle répugnance universelle à faire quoi que ce soit, même pour leur âme ! Priez le bon Dieu que je devienne aumônier d'une brigade noire... »

On nous permettra de reproduire le fait suivant :

« Le jour du fameux combat de Bull-Run, le général Smith, de l'armée du Sud, arrivait avec sa division, trop tard pour savoir quel était le mot, ou plutôt — tel est ici l'usage, — le *signe* de passe. Prévoyant que, s'il avançait, il essuierait le feu de son parti, il se présenta en tête du corps, et demanda s'il y avait un homme de bonne volonté qui fût prêt à sacrifier sa vie pour sauver celle de plusieurs. Un jeune soldat sortit des rangs. — « Savez-vous bien ce que vous faites, mon brave ? — Oui mon général. — Vous allez être tué. — Oui, mon général. » Alors Smith écrivit sur un morceau de papier : « Envoyez-moi le signe. — Général Smith. » Puis, il donna ce billet au soldat pour le mettre dans sa poche. Il se disait qu'une fois l'homme tué, on le fouillerait, et que, trouvant sur lui le papier, on le porterait à Beauregard. Le jeune homme part ; il approche des avant-postes. — « Qui vive ? — Ami ! — Donne le signe ! » Il avance sans rien dire ; tous les fusils se dirigent sur lui. Il fait rapidement le signe de la croix et lève la main droite vers le ciel. A l'instant, les fusils se relèvent. Les signes que le soldat catholique venait de faire pour se recommander à Dieu étaient exactement ceux que Beauregard, catholique lui aussi, avait donnés le matin à son armée... »

Dans le Sud, les Pères Jésuites observent qu'un changement des plus remarquables s'est opéré dans la population. « Ceux qui, autrefois, ne voulaient pas même entendre parler de la religion catholique, se montrent maintenant très-dociles et tout prêts à se laisser instruire. Dans la seule ville de Norfolk (Virginie), nos Pères ont baptisé huit cents soldats. »

Généralement dans les hôpitaux, les conversions se multiplient d'une manière bien consolante. « Les Sœurs de charité produisent peut-être ici le plus de fruit dans les âmes. Vous ne sauriez croire combien elles sont en vénération. — Les médecins sont unanimes en faveur des prêtres et des Sœurs ; eux voient les choses de près et savent les apprécier. Ils ne sont pas les seuls qui rendent témoignage à la vérité. Dans ses réponses aux questions qui lui furent posées lors d'une enquête, le général Butler, homme d'une grande autorité, a dit : « Quant aux aumôniers protestants, *c'est une peste, on ferait bien de les renvoyer tous* ; ce ne sont que des vauriens. Mais envoyez-nous des prêtres catholiques autant que vous en pourrez avoir. »

Les conversions des protestants commencent à se multiplier d'une manière remarquable, en particulier parmi les soldats revenus de la guerre. Mais c'est surtout pendant les missions et les retraites, qu'on voit ces brebis égarées rentrer dans le bercail.

Par exemple à New-York, en 1865, les résultats de la mission ont dépassé tout ce qu'on pouvait attendre. « De quinze à trente prêtres étaient occupés sans interruption depuis le matin jusqu'à la nuit, au ministère de la confession ; pendant ces jours de grâce, vingt mille personnes se sont approchées du tribunal de la pénitence. Cinquante-sept protestants ont fait leur abjuration, et quelques autres s'y préparent en se faisant instruire. Quelle riche moisson d'âmes recueillie dans le grenier du Seigneur pendant trois semaines de travail, de mission ! En contemplant ce grand succès, nous nous sommes rappelé les premiers travaux des Pères de la Compagnie de Jésus en Amérique, alors que les peuples venaient en foule, avec des cœurs contrits, demander aux ministres de la religion la grâce du baptême. »

Un autre Père aumônier écrivait, en 1865 : « Les armées du Nord comptent, à ma connaissance, quatorze généraux catholiques, et ce n'est pas là, très-probablement, le chiffre complet. Tous, à l'exception d'un seul, pratiquent leur religion ; la plupart sont des hommes véritablement exemplaires. Quelques-uns ont abjuré le protestantisme depuis le commencement de la guerre. On parle aussi de conversions très-remarquables parmi les officiers de l'armée du Sud. Je puis vous donner comme certaine celle du général Braxton-Bragg, l'antagoniste de Rosencranz dans la campagne de Tennessee : lui-même est catholique. »

Ces quelques faits, pris au milieu de bien d'autres, nous montrent de grands éléments de bien se développant en Amérique. L'Église y est dignement représentée par son clergé, ses missionnaires de différents Ordres, ses Frères de la doctrine chrétienne, ses Sœurs de charité, ses nouveaux convertis, ses enfants de toutes les classes. Des progrès importants se réalisent, et de plus magnifiques se préparent.

Cette guerre, avec ses proportions gigantesques, ses effroyables engins de destruction, ses batailles de trois jours, ses énormes hécatombes d'hommes, ses horreurs de toute espèce, a imprimé une impulsion nouvelle en faveur du catholicisme. Partout il est à l'œuvre ; la charité et le zèle combinent leurs efforts dans les hôpitaux, les camps, les maisons d'éducation ; les œuvres interrompues se transforment ; les missions se succèdent dans les grands centres ; l'erreur et ses ministres sont convaincus d'impuissance et frappés de mépris ; les yeux s'ouvrent à la vérité ; le salut est procuré à un grand nombre d'âmes ; les conversions se multiplient dans tous les rangs. Partout, en un mot, l'Église rencontre, au milieu de son deuil, des succès qui la consolent.

Ainsi la divine Providence dégage le bien des entrailles même du mal, en le forçant à servir ses desseins.

« L'Église est bien près de triompher quand elle est libre, dit, avec beaucoup de justesse et d'énergie, l'auteur d'une des lettres dont nous avons donné des extraits. Or, ici elle jouit d'une liberté si vigoureuse, qu'on ne saurait plus la lui ravir. Dans cette terre d'Amérique, l'arbre divin a jeté de trop profondes racines pour qu'il soit au pouvoir des hommes de l'abattre ou même de l'ébranler¹. »

CONCLUSION.

Sans emprunter la lumière au souvenir des autres continents, l'histoire des missions américaines suffirait seule pour nous rendre la vérité tangible.

Dans l'Amérique du Sud et dans les colonies espagnoles du Nord comme au Canada, avec le bienveillant accord des autorités civiles, l'Église, les protestants nous l'ont dit, entourée de ses Ordres religieux et de ses héros, enfanta des prodiges, jusqu'à transformer en hommes *civilisés* des cannibales de la pire espèce, inaccessibles aux armes de l'Espagne et du Portugal. Éternelle condamnation des gouvernants qui, sous prétexte de modération et de prudence, empêchent la seule dépositaire du bien d'exercer son pouvoir. Lorsque devenus jaloux d'immenses bienfaits qu'ils ne sauraient produire, les dépositaires de la force matérielle osent entraver l'Église en suspectant, ou en bannissant ses ministres, cette force, dont ils sont si fiers, se change en faiblesse auprès de peuples qui naissent à la vie morale. Lorsque leurs guides spirituels leur sont enlevés, le séjour des forêts paraît aux peuples nouveaux préférable au joug d'une froide administration dont ils rejettent le mécanisme. Mais lorsque, poussant plus loin l'audace, les autorités humaines mettent la main à l'encensoir, lorsque, sous les beaux dehors d'unité de commandement, elles s'arrogent une part de l'autorité religieuse, elles engendrent le servilisme et ses suites, elles ont tué le progrès : politique aveugle dont les anciennes colonies du Portugal, comme leur métropole, sont les tristes victimes.

Dans l'Amérique du Nord, avec l'appui des pouvoirs humains et l'exclusion même de doctrines rivales, les sectes, au mépris de

¹ *Études religieuses et historiques*, décembre 1862 et octobre 1865.

toutes les lois divines et humaines, ont produit l'extinction d'une race d'hommes tout entière, et l'esclavage d'une autre, sans s'inquiéter d'en faire périr la moitié par le transport et l'acclimatation, pour les livrer ensuite au mépris général. Maintenant, par une miséricordieuse Providence, malgré l'ingratitude d'un sol où l'ivraie domine, la tolérance laissée à l'Église produit des œuvres si fécondes, qu'elle arrache à une conscience protestante ce remarquable et magnifique aveu dont la vérité se reconnaît tous les jours : « *La foi catholique romaine est le bouclier de l'Amérique*¹. »

Il n'était pas possible que des hommes capables de distinguer entre le bien et le mal, ne saisissent pas la différence entre le missionnaire catholique et le ministre des sectes. De là cette déclaration de M. Washington Irving : Les premiers agissent « avec une puissance que ne manifestent pas les autres chrétiens. » De là l'hommage du docteur Channing : « Les missionnaires ont porté le christianisme jusqu'aux extrémités de la terre ; les Sœurs de charité ont porté des secours et des consolations aux douleurs les plus désespérées. Cela ne nous enseigne-t-il pas que l'esprit de Dieu réside dans l'Église romaine ? » De là les sympathiques désirs du juste et sincère Washington, dans « son adresse aux catholiques des États-Unis : Puissent les membres de votre société en Amérique, uniquement animés par le pur esprit chrétien, jouir de toutes les félicités temporelles et spirituelles² ! » De là aussi ces aveux récents des protestants américains qui expriment une admiration sincère pour les premiers apôtres martyrs et pour leurs derniers successeurs. « En voyant des hommes tels que Cheverus et Matignon, disait un écrivain de Boston ne connaissant encore la religion catholique que par leurs œuvres, comment douter qu'il soit possible à la nature humaine d'approcher de l'Homme-Dieu par son imitation ?³ » « Qui peut oublier le Père Farmer, ou John Carroll premier évêque catholique de Baltimore, le modèle des prélats et des chrétiens⁴ ; » ou « l'évêque England, chéri et honoré par les hommes de toutes les croyances, pleuré encore dans le Sud comme un de ses plus nobles enfants ? » Tels sont les témoignages d'hommes convaincus de la vérité de ce jugement prononcé par un de leurs coreligionnaires : « Les prêtres de l'Église

¹ *English Woman in America*, ch. III, p. 95.

² *Works of W. E. Channing*, p. 275; people's édition (1845).

³ Cité par Rupp, p. 163.

⁴ *Boston Monthly Magazine*, juin 1825; cité dans la *Vie du cardinal de Cheverus* liv. II, p. 52.

⁵ *Franklin's Works*, vol. VIII, p. 178, édit. Sparks.

catholique, dans le cours de leur vie, s'approchent plus près du divin modèle que le clergé d'aucune autre religion¹; » et cette pensée non moins énergique d'un autre américain : « Le catholicisme de nos jours me semble surpasser de beaucoup le protestantisme dans sa vivante imitation du Christ et de ses œuvres². » Cet auteur avait raison. Pendant les quatre dernières années de la guerre en Amérique, les yeux se sont ouverts, l'erreur et ses ministres sont convaincus d'impuissance et frappés de mépris. Aussi le général Butler pouvait répondre à un interrogatoire officiel : « Quant aux aumôniers protestants, c'est une peste, on ferait bien de les renvoyer tous. Envoyez-nous des prêtres catholiques. »

Notre enquête est terminée : toutes les régions du globe ont donné leur réponse. Des hauteurs de l'Amérique septentrionale apercevant pour ainsi dire au delà de l'océan les côtes de l'extrême Asie, nous sommes arrivés à notre point de départ. Un protestant vaincu par l'évidence exprime en un mot les impressions recueillies dans notre long voyage : « On est obligé de faire rejaillir l'honneur sur l'Église catholique romaine, et de jeter une ombre épaisse sur l'histoire du protestantisme³. »

¹ *English Woman in America.*

² Bremer, *Homes of the New World*, vol. II, p. 544.

³ Prichard, *ubi supra*.

CHAPITRE XI

RÉSUMÉ

Lorsque Notre-Seigneur voulut apprendre à ses disciples comment discerner, dans le cours des âges, les faux apôtres d'avec les vrais, il leur donna cette règle : *A leurs fruits, vous les reconnaîtrez*. Les missionnaires catholiques et les missionnaires protestants, sur tous les points du globe, les missionnaires moscovites pour l'Europe et l'Asie septentrionales ont été soumis à cette épreuve ; nous allons en réunir les conclusions.

Divers prétendants au titre d'ambassadeurs de Dieu chez les nations idolâtres ont comparu devant nous. Frères quant à l'extérieur, et alliés dans l'ordre de la nature, nous les avons vus différer sous d'autres rapports, au point de faire croire qu'ils appartiennent à des races complètement distinctes.

Tout en eux est contraste : foi et travaux, action et motif, vie et mort. Les uns, modèles de sainteté, de prudence, d'héroïsme, ont parcouru la terre comme des langues de feu, communiquant la flamme aux branches desséchées, réveillant l'endormi, subjuguant le farouche et faisant plier le fort ; les autres, souvent immoraux et offrant tout au plus, dans leurs qualités les plus hautes, des modèles de vertus domestiques, ont amené les païens à douter s'ils professaient une religion. Ils sont pourtant les enfants d'un même Père, sujets aux mêmes infirmités, et doués, au début de la carrière, des mêmes dons naturels. Malgré cette communauté de nature et d'origine, les uns deviennent apôtres et martyrs, les autres touristes ou marchands.

D'où vient ce contraste ? Quel est ce don mystérieux départi ou refusé ? Rien autre que l'élection de Celui dont tous se glorifient d'être les serviteurs. Aux premiers, il a dit : *« Allez, enseignez*

toutes les nations ; » des autres, il a déclaré : « Je ne les ai pas envoyés, cependant ils ont couru ; je ne leur ai pas parlé, cependant ils ont prophétisé ¹. » Voilà l'explication du mystère. Considérons donc ce qu'est la vocation à l'apostolat, et quels en sont les fruits.

Au commencement du christianisme, il fut un homme, dont le titre d'apôtre ne fait doute pour personne. Au grand jour, au milieu de ses compagnons, la main de Dieu le frappa. Dès ce moment, aveuglé et terrassé, mais bientôt éclairé d'une lumière céleste, le persécuteur devint un apôtre. Quelles furent les marques de sa vocation ? Celui qui les connut le mieux, nous les a dites. « Bien que le dernier » dans l'ordre de l'élection, il pouvait fournir ces preuves : « Sont-ils ministres du Christ ? Je le suis plus qu'eux. J'ai enduré plus de travaux, *plus d'emprisonnements, plus de tourments, plus de périls*. Cinq fois, j'ai reçu des Juifs trente-neuf coups de fouet. J'ai été trois fois battu de verges ; j'ai été lapidé une fois... ; » et cet homme, — déjà huit fois flagellé jusqu'au sang ; toujours emprisonné ; chassé d'Antioche ; cruellement assailli à Iconium ; descendu la nuit dans une corbeille le long des murs de Damas, parce que les Juifs « gardaient les portes afin de le tuer ; » déchiré à coup de pierres à Lystre, et trainé hors de la ville par une populace en fureur, « pensant qu'il était mort ; » brutalement fouetté à Philippe où le geôlier lava ses reins ensanglantés ; échappant à peine vivant de Thessalonique ; torturé à Jérusalem ; de nouveau mis aux fers à Casarée ; toujours dans les périls, les veilles, les travaux, « la faim et la soif, les jeûnes fréquents, le froid et la nudité ; » et enfin, après de longues années de souffrances, devant avoir la tête tranchée par une épée païenne, — cet homme osait dire : « Que personne ne me trouble : je porte sur mon corps *les marques du Seigneur Jésus*. »

Tels sont, au jugement de Paul, les signes d'un apôtre. Travailler, souffrir, mourir ; « accomplir ce qui manque aux souffrances du Christ ; » se réjouir dans les peines et vaincre dans la mort : tels sont les fruits de sa vocation. Voilà pour quelle raison l'histoire de la prédication évangélique chez les idolâtres de tous les pays et de tous les siècles est un *Martyrologe*. Le chemin d'un véritable disciple, comme celui de son Maître, est une voie sanglante. Partout, à ce signe, nous pouvons suivre la trace de ses pas. A Jérusalem comme à Rome, à Smyrne comme à Antioche, à Lyon, à Corinthe,

¹ Jérémie. XXIII, 21.

à travers les fleuves de la Germanie, comme dans les plaines de la Pologne, dans les forêts de l'Hindostan, dans les villes de la Chine, sur les montagnes du Brésil et du Pérou, sur les bords glacés des lacs du Canada, — partout du sang. Xavier, de Britto, Sanz, Dufresse, Ortega, Baraza, Brebeuf, Lallemant et mille autres, que sont-ils sinon les héritiers de saint Paul, montrant la même vocation, acceptant les mêmes tourments et capables d'affirmer avec lui : « Sont-ils ministres du Christ? Je le suis plus qu'eux. »

Par la vertu de cette vocation, ces hommes et leurs semblables ont pratiqué « la justice, » et « conquis des royaumes. » Qui peut nous dire tout ce que cette destinée comprend? Évidemment, si nous voulions essayer de décrire, ou seulement de concevoir un état si au-dessus du nôtre, — être élevé à la sublime dignité de l'apostolat, — nous devrions interroger les hommes de cette illustre Compagnie à laquelle ce sort glorieux est échu. Ils nous apprennent comment le ministre de Jésus-Christ a reçu, souvent dès sa première jeunesse, quelquefois même dès son enfance, la vocation au service immédiat du Roi des rois. Ce premier appel, nous disent-ils, n'est que le commencement de cette carrière surnaturelle réservée à l'élu. Le don de Dieu n'est pas stérile, il est une source de force et de vie. Avec la vocation se confère, en son temps, tout ce qu'elle implique et suppose : mort à soi-même et au monde, charité sans bornes, courage invincible. Ensuite arrive, dans un ordre harmonieux, l'esprit de sagesse, de conseil et de force, jusqu'à ce qu'enfin le messager choisi, docile aux inspirations de la grâce, et revêtu de l'armure complète des dons apostoliques, commence son œuvre. Dès ce moment il ne connaît plus qu'en Dieu son père, sa mère, sa famille; il peut dire avec saint Paul : « Désormais nous ne connaissons plus les hommes selon la chair; » et avec le premier apôtre de la Chine : « Nous avons Dieu pour Père, tous les hommes pour frères, et le monde pour demeure. » Chargé d'offrir le Sacrifice d'expiation, la souffrance n'est pas l'objet de sa crainte, mais de son ardent désir; et la mort, n'importe sous quelle forme, pourvu qu'elle soit le martyre, voilà le prix convoité, voilà la couronne à tous ses travaux. « J'ai sollicité cette grâce, toutes les fois que j'élevais le précieux sang au sacrifice de la Messe, » dit un de ceux dont nous avons cité le témoignage. « Mourir tous les jours, » est désormais la condition de sa vie; il y consent, par la vertu de cette grâce intérieure, sans laquelle l'existence du missionnaire catholique serait impossible à la nature humaine.

Telle est la vocation à l'apostolat, la plus haute à laquelle un

mort
perce
de ch
lui s
possi
ce pa
l'Inde
celle
s'exp
n'imp
sur le
du No
assure
gloire
une é
envoy

Si
mission
se rév
dérone
pensée
région
pas de
une f
la rece
terreu
appel
ses dé
un aut
sacré
voie?
Jésus
Avec
ils se
que le

En
quer
nait a

¹ Ann
² Sutu
³ La in

mortel puisse atteindre ; en comparaison, celle des rois et des empereurs est sans dignité comme sans éclat. A Dieu seul appartient de choisir ses élus pour une carrière aussi surhumaine, parce que lui seul peut donner la sagesse et la force capables de la rendre possible à la nature déchue. « Malheur au prêtre qui viendrait dans ce pays sans être appelé de Dieu, s'écrie un des missionnaires de l'Inde. Il serait le plus infortuné des hommes, il causerait sa perte et celle de beaucoup d'autres¹. » Mais s'il est vraiment appelé, il peut s'exposer au voyage, car la main de Dieu est sur lui ; il peut aller n'importe où, elle le conduira. Ses pas doivent-ils être empreints sur les sables brûlants de l'Inde ou sur les bords glacés des climats du Nord, ou sur les îles lointaines de la grande mer, sa mission est assurée. Il peut réussir, ou paraître échouer ; mais s'il triomphe, la gloire appartient à son Maître ; s'il succombe, sa mort lui acquerra une éternelle couronne. Voilà la vocation et la destinée d'un envoyé du Christ.

Si nous recherchons de qui les faux apôtres reçoivent leurs missions et sous quels auspices ils partent, un étrange contraste se révèle. Si nous interrogeons ces hommes, ou si nous les considérons à l'œuvre, nous devons quitter le paradis des saintes pensées et des purs désirs, pour descendre dans les affreuses régions de la vanité, de la convoitise et du caprice. Ne leur parlez pas de la redoutable vocation apostolique qui dans leur esprit est une fiction. Les missionnaires protestants sont tellement loin de la reconnaître qu'ils seraient les premiers à la rejeter, les uns avec terreur, les autres avec un aveugle dédain. « La notion même d'un appel au ministère semble avoir disparu de la société anglaise ; » ses défenseurs l'admettent aujourd'hui². « Notre clergé, reconnaît un autre des leurs, a cessé d'exister comme rang ou comme ordre sacré³. » Ne leur demandez pas qui les appelle ou qui les envoie ? S'ils portent sur leurs membres, « les marques du Seigneur Jésus ? » S'ils « restent vierges en vue du royaume des cieux ? » Avec une plaisanterie facile, ou un sarcasme empreint de colère, ils se moqueront de vous ; peut-être même décriront-ils les dons que leurs pareils n'ont jamais possédés.

En septembre 1864, un pieux ministre anglican, afin d'expliquer le manque de candidats dont se plaint son Église, apprenait au monde qu'il fallait l'attribuer à l'insuffisance du salaire ;

¹ *Annals*.

² *Saturday Review*, 24 janvier 1860.

³ Ling, *Notes of a Traveller*, ch. xvi, p. 455.

les membres du clergé, « neuf sur dix, » n'ayant d'autre motif pour choisir cette carrière que l'appât du gain¹.

En acceptant les gages d'une « société de missions, » ils ont seulement pris ce métier comme un autre ; ils se sont assuré une existence ordinairement plus heureuse qu'ils ne pouvaient l'espérer chez eux : leurs patrons le déclarent. Beaucoup « quittent leur pays sans autre prétexte. » « C'est un genre d'affaires pour la plupart d'entre eux, reconnaît un auteur qui avait étudié leurs procédés en différents pays ; une profession qui leur permet, comme dans le commerce et le trafic, de faire des bénéfices². » Ordinairement avant de partir, liés et enchainés dans leurs membres par tous les liens de ce monde, ils ont arrangé avec soin dans les plus petits détails les gages qu'ils ont à recevoir et leur mode de paiement ; peut-être même, comme le clergé anglican dans l'Inde, le chiffre exact de leur retraite ; — car ils ont appris de l'évêque de Calcutta que « l'ascétisme ne fait pas partie du système évangélique. » Les fléaux et les épidémies sont exclus du contrat ; et si en dépit de toutes les précautions, un importun visiteur paraît, ils fuient devant lui. La maladie d'une femme ou d'un enfant termine court leur mission. Ils sont seulement hommes, pères de famille, ou en instance pour le devenir ; ils ne font pas profession d'être apôtre. Dépendre uniquement de la Providence, — endurer la faim et la soif, — être fouettés ou emprisonnés, — c'est un enthousiasme qui excite leur dédain. « Jeûner souvent, » « supporter de rudes travaux, » « ne pas avoir de demeure fixe, » pas même « où reposer la tête, » c'est « un ascétisme » qu'ils condamnent, un « fanatisme » qu'ils méprisent ; ce fut là, cependant, l'ascétisme de saint Paul, le fanatisme du Fils de Dieu. Il serait évidemment déplacé de parler ici de *vocation*. Dieu dans ses conseils ne s'occupe pas des allées et venues de tels hommes. Ils ont, comme les oiseaux de l'air et les bêtes des champs, la protection de sa providence ordinaire ; ils ne désirent et n'attendent rien de plus.

Tel est donc, d'après les faits établis dans cet ouvrage, le pre-

¹ *The Times*, 15 septembre 1864. — Au mois de janvier de la même année, une députation de l'Eglise presbytérienne en Irlande se présentait devant le vice-roi Comte de Carlisle. Elle venait solliciter une augmentation de salaire pour les jeunes ministres. Voici pourquoi : « Il serait très-avantageux, disait le président au vice-roi, de rendre aux jeunes gens le ministère plus attrayant chez eux (*at home*) que dans les pays étrangers. Les missions *offrent plus d'attraits*, parce qu'elles sont mieux rétribuées, de sorte que la majorité de nos étudiants aujourd'hui annoncent leur intention de devenir missionnaires. Si donc leur salaire n'est pas augmenté, il en résultera une difficulté toujours croissante de trouver des jeunes gens assez qualifiés pour le ministère chez nous ! » *The Times*, 25 janvier 1864.

² Gerstaecker, vol. II, ch. vu, p. 254.

mier
miss
catie
sulta
rent
carac
servi
com
testa
dont
hum
jours
rents
qu'É
« Inv
soit
tende
qu'au
cris.
craim
tourne
victin
tranc
Baal
autre
nents
derni

1.
une a
nergi
chari
jusqu
ils on
tion
aucun
il s'e
catho
égale
ensen

l'autre motif

ns, » ils ont
t assuré une
ouvaient l'es-
p « quittent
aires pour la
lié leurs prom-
et, comme
» Ordinaire-
membres par
dans les plus
eur mode de
n dans l'Inde,
s de l'évêque
ystème évan-
du contrat;
rtun visiteur
me ou d'un
ent hommes,
s ne font pas
Providence, —
és, — c'est un
t, » « suppor-
, » pas même
condamnant,
t, l'ascétisme
évidemment
seils ne s'oc-
t, comme les
de sa provi-
e plus.

rage, le pre-

une année, une
le vices-roi Comte
jeunes ministres.
vices-roi, de rendre
le dans les pays
eux rétribués.
intention de de-
offera une diffi-
pour le ministère

mier point de contraste entre les missionnaires catholiques et les missionnaires protestants chez les idolâtres. Les uns ont une vocation de Dieu, les autres n'en ont pas. Leur genre de vie, le résultat de leurs travaux, révèlent l'influence de cette origine différente. Des témoins protestants de tous les pays nous ont dit le caractère des uns et les habitudes des autres; comment, chez les serviteurs de l'Eglise, les marques de *vocation* se manifestent, et comment les agents des sectes en démontrent l'absence. Les protestants, à leur insu, nous ont dépeint les phases de cette lutte, dont le terme a toujours été le même, bien que tous les moyens humains fussent d'un côté et complètement nuls de l'autre. De nos jours, sur une échelle plus large, avec des résultats plus apparents, cette lutte semble nous représenter la terrible épreuve qu'Élie proposa, il y a bien des siècles, aux adorateurs de Baal : « Invoquez vos dieux, et j'invoquerai le nom du Seigneur; et qu'il soit le vrai Dieu *celui qui répondra par le feu*. » Nous avons entendu les faux prophètes appelant encore, « depuis le matin jusqu'au milieu du jour » le feu du ciel, qui ne descendra pas à leurs cris. Nous avons reconnu la prière du véritable apôtre; il n'a pas craint d'inonder d'eau l'holocauste, l'autel et la tranchée qui l'entoure; mais à sa voix, « le feu du Ciel est descendu, a dévoré la victime, le bois, les pierres, la poussière, l'eau qui était dans la tranchée. » Des ennemis plus implacables que les ministres de Baal ont renouvelé pour nous cette scène mémorable, non comme autrefois dans les solitudes du Carmel, mais sur tous les continents de la terre et sur toutes les îles de la mer; nous allons une dernière fois les parcourir.

CONTRASTE GÉNÉRAL.

I. Pendant un demi-siècle, les auteurs protestants, partageant une admiration manifestée souvent par les païens avec plus d'énergie, n'ont cessé de célébrer le courage, le dévouement et la charité des missionnaires catholiques en Chine. Depuis Ricci jusqu'au dernier martyr qui conquerrait hier encore la couronne, ils ont reconnu, sans les comprendre, les preuves d'une vocation surnaturelle. Morrison se compare avec eux, sans tirer aucune instruction de ce contraste. « Il veut se sacrifier — il s'offre à Dieu, » tel est son appréciation d'un missionnaire catholique qu'il se permet d'admirer à distance. « Ils seront égaux par bien peu d'hommes, et rarement surpassés, disent ensemble MM. Milne et Medhurst, ils n'épargnèrent pas leur vie,

et triomphèrent par le sang de l'agneau. » « C'étaient des hommes saints et dévoués, reconnaît Malcolm malgré ses profondes antipathies, ils l'ont prouvé par la perte de leur vie et la sérénité de leur martyre. » « Ils m'ont paru, observe Power, surpasser les hommes que j'ai rencontrés jusqu'ici, tant ils étaient oublieux d'eux-mêmes, pleins de pitié et de compassion pour les autres. » « On est étonné de ne jamais les voir effrayés par les plus rudes fatigues, » remarque M. d'Ewes. « Il est fâcheux que tous les missionnaires n'aient pas le même esprit de sacrifice, » ajoute Scarth. « Nous ne pouvons leur refuser notre respect, » avoue le colonel Mountain. « Un éloge que je n'ose me permettre est dû à de tels hommes, » proclame le capitaine Blakiston. « Ils ne regardent ni les difficultés ni les dégoûts, » signale M. Sirr, cherchant en vain les mêmes qualités dans leurs opulents rivaux. « Je ne puis m'empêcher d'admirer l'héroïsme, le dévouement et la supériorité des missionnaires catholiques, » s'écrie Robertson. Et les païens répètent, mais avec un plus profond enthousiasme et une appréciation plus vraie, les éloges forcés des protestants, lorsqu'ils demandent pardon aux missionnaires qu'ils torturent en implorant la bénédiction de ceux qu'ils vont mettre à mort.

D'autre part, les mêmes témoins, qui les ont vus à l'œuvre, parlent avec chagrin ou dégoût des ministres protestants en Chine, malgré leur active sympathie pour leurs opinions religieuses. Morrison, nous disent-ils, « ne s'est jamais aventuré hors de sa maison, » il prêchait seulement « les portes bien closes, » il donnait des livres avec de telles précautions, « qu'on ne pouvait remonter à la source d'où ils venaient ; » il se hasardait seulement dans des opérations « d'un ordre peu éclatant et peu héroïque. » Milne « trouva qu'il était difficile de prêcher l'Évangile en Chine, » et s'enfuit. Gutzlaff fit sa fortune, « et cessa de s'appeler missionnaire. » Medhurst se contente de répéter : « Pourquoi n'avons-nous pas de succès dans les conversions ? » Tomlin abandonne l'entreprise « au pape, à Mahomet et à Brahma¹. » Smith injurie les hommes qu'il n'ose imiter, jette ses Bibles sur « les bords des fleuves » et provoque les méprisantes censures de son propre troupeau. Le reste « prêtait de loin l'oreille aux récits de ce qui se passait dans l'intérieur ; ils buvaient et jouaient aux cartes le dimanche, refusaient de visiter les malades dans les hôpitaux, acceptaient un séjour peu honorable dans un lieu obscur, sous un déguisement quelconque. » Voilà comment les leurs nous les dépeignent. « Ils

¹ Tomlin et cinq autres évêques missionnaires Anglais, fatigués de leurs troupeaux lointains, sont actuellement en Angleterre pour chercher d'autres emplois.

s'entou
à qui a
toutes l
« Nous
voir tan
de com
compag
devant
porte u
attirent
n'ont p
Les Chin
religieu
dans eu
mensong

Le cor
dre. Un
mesurés
les Paren
Gagelin,
Dufresse
des Gut
des Edk

Les co
une esti
à l'Églis
Ce que
jusqu'au
1805, de
ments q
plus de s
Timkows
ayant em
famille in
avait été
« presque
néophytes
blaient si
foi, l'écla
la mort, c
confesser
tus et d'h

s'entourent de tout le confortable possible, se disputent entre eux à qui aura les plus belles maisons, marchandent sans honte dans toutes leurs transactions et s'attirent le mépris par leur vie oisive. » « Nous sommes peiné jusqu'au fond du cœur, écrit M. Sirr, de voir tant de missionnaires protestants s'occuper de soins séculiers, de commerce et de trafic. » « Ils sont de purs agents salariés d'une compagnie, » assure un auteur protestant. « Ils n'iront pas au-devant des périls et des dangers comme les catholiques, » rapporte un second. « Ils professent le plus bas degré de moralité, et attirent l'humiliation sur leur ordre, » reconnaît un troisième. « Ils n'ont pas plus de dévotion que ma botte, » affirme un quatrième. Les Chinois païens, plus exacts appréciateurs de leurs pédagogues religieux que les protestants anglais et américains, en parlent dans leurs maisons et les saluent avec ce titre de « *diabes prêchemensonges*. »

Le contraste fourni par ces témoignages ne doit pas nous surprendre. Un homme impartial consentirait-il à employer des termes plus mesurés en comparant d'un côté les Ricci, les Schaal, les Verbiest, les Parennin, les de Rhodes, de Fontaney, Borie, Imbert, Jaccard, Gagelin, de Maistre, Chapdelaine, les Marette, les Perboyre, Sanz, Dufresse, les Melchior, les Diaz, et cent autres; avec des Morrison, des Gutzlaff, des Tomlin, des Kidd, des Gillespie, des Williams, des Edkins et des Smith?

Les convertis, comme nous l'avons vu, — dont cinq, d'après une estimation favorable, appartiennent aux sectes, et un million à l'Église — offrent les mêmes différences que leurs maîtres. Ce que furent les Chinois catholiques depuis le seizième siècle jusqu'au dix-neuvième, nous le savons; ce qu'ils ont été depuis 1805, des témoins hostiles nous l'ont appris. Malgré des tourments qui ne furent jamais surpassés en durée et en violence, plus de sept cent mille âmes furent réunies à l'Église depuis que Timkowski visita Pékin; il trouva « plusieurs milliers de personnes ayant embrassé le christianisme, même parmi les membres de la famille impériale, » au point que le président du tribunal criminel avait été obligé, dans cette ville, de modérer sa sévérité, « presque tous ses parents et ses serviteurs étant chrétiens. » Ces néophytes Chinois, dans toutes les provinces de l'empire, ressemblaient si exactement aux premiers disciples par l'ardeur de leur foi, l'éclat de leur piété, leur constance dans les tortures et la mort, que les mandarins, cédant à la vérité, furent forcés de confesser du haut de leurs sièges, en présence de tant de vertus et d'héroïsme, « que la religion chrétienne était vraiment

une *bonne religion* ! » Les conversions incessantes de leurs voisins idolâtres, sur tous les points de l'empire, étaient dues non-seulement au zèle apostolique des missionnaires, mais peut-être plus encore à l'impression d'un héroïsme nouveau déployé par leurs concitoyens, et par la sainteté qui révélait à leurs perceptions grossières le mystère de la grâce divine dont ils deviendraient à leur tour les dociles instruments ¹.

Les rares Chinois convertis au protestantisme, écume des ports de mer, pensionnaires sans probité d'une libéralité immorale, sont des objets de suspicion pour ceux dont ils ont consenti à recevoir les gages, et de ridicule pour ceux dont ils affectent d'adopter la religion. Un jour « ils prennent la fuite avec le plat de communion ; » une autre fois « avec des caisses de caractères à imprimer, » ou ce qui pouvait leur tomber sous la main. Ils sont partout de ces hommes qui, d'après les paroles d'un témoin sincère, « objets d'anxiété pour les obtenir, se changent en objets d'anxiété pour ceux qui les ont obtenus. » Les « prédicants » et les « catéchistes » employés par les missionnaires anglais ou américains, abrutis par l'opium, prêts à enseigner le bouddhisme, aussi bien que l'anglicanisme ou le méthodisme, pour le même salaire, acceptent le baptême protestant, comme condition de leur emploi. Ils l'apprécient tellement qu'ils mettent désormais tous leurs soins à empêcher les autres de participer avec eux au baptême, dans la crainte de les voir aussi partager leurs bénéfices.

II Dans les provinces situées à l'ouest des monts Himalayas, le contraste n'est pas moins complet que dans celles au-delà du Gange. Comparer saint François-Xavier avec le docteur Thomas Middleton ; — de Nobili, avec « le riche et *fashionnable* » Kiernander ; — le martyr de Britto, qui gagna au Christ des âmes par milliers, avec Schwartz, dont les convertis salariés « étaient célèbres pour leur scélératesse ; » — Laynez, vénérable comme un patriarche des anciens âges, avec le tendre et larmoyant Martyn ; — Borghèse, qui souriait aux tortures, avec l'ex-ménétrier Bucha-

¹ Le 24 décembre 1865 le rév. P. Leboucq écrivait de la mission de Pétchély : « Depuis mes dernières lettres, nos catéchumènes ont augmenté d'une manière presque prodigieuse : il y a un mois, j'en comptais 2,000 environ dans mon district ; un voyage que je viens de faire m'a donné plus de 4,000 nouveaux élus. Je ne saurais vous dire tous les prodiges que la grâce opère ici chaque jour. » Nous apprenons en mars 1864 que le rév. P. Leboucq fut décoré de la *perle bleue*, pour ses services durant la dernière guerre. Cet insigne lui donne rang parmi les mandarins. *Etudes religieuses*, novembre 1864.

nan
Rhe
avec
le m
qu'à
était
d'aut
avec
mille
lique
serai
a été
l'abs
qui a
eût é
qu'au
prodig
au po
par an
mois.
l'oubl
impar
marty
dicant
horreu
cipité
s'assoc
de l'In
les ap
ditions
pire. A
traduit
présen
mission
révolte
et hor
même
relâche
et fore
de leur

nan ; — Martin, « le martyr de la charité, » avec le vain et bavard Rhenius ; — Bouchet qui rappelait saint Grégoire le Thaumaturge, avec l'élégant mais à moitié païen Héber ; — comparer Belmonte le martyr, Bouttari, « pénitent sans tache, » Carvalho battu jusqu'à la mort, Beschi, aux pieds duquel le plus sage des Hindous était fier de s'asseoir comme un simple écolier, et des centaines d'autres qui vécurent comme saint Paul ou saint Jean-Baptiste, avec un Corrie, un Wilson, un Cotton, respectables pères de famille pour qui « l'ascétisme est en dehors du système évangélique, » et dont la vie est en harmonie avec leur croyance, — ce serait à la fois fastidieux et inutile. Par les premiers, l'Évangile a été prêché dans l'Inde avec une puissance irrésistible, malgré l'absence de tous moyens humains. Sans les événements d'Europe qui arrachèrent ces apôtres à leur œuvre inachevée, « tout le pays eût été converti ; » les protestants l'ont franchement avoué. Jusqu'au milieu du dix-huitième siècle ils travaillèrent avec un succès prodigieux et fascinèrent les Hindous par leur sainteté entraînante, au point que « chacun des missionnaires convertissait au moins par an mille païens, » quelques-uns en gagnaient autant chaque mois. Si l'œuvre de ces dignes ministres de l'Évangile, survivant à l'oubli et à l'oppression de soixante années, a été suspendue ou imparfaitement reprise, ce n'est pas que la race des héros et des martyrs soit éteinte ; mais l'Hindou apprend, par la conduite des prédicants anglais, à regarder le christianisme avec un mépris et une horreur profonde. Il a souvent déclaré « qu'il préférerait être précipité en enfer » plutôt que d'accepter une pareille religion ou de s'associer avec ses promoteurs. Lorsque les Anglais seront chassés de l'Inde, événement que la justice de Dieu pourrait leur ménager, les apôtres de l'Église entreront une seconde fois en lutte, à conditions plus égales, avec l'esprit mauvais dont ce pays subit l'empire. Alors l'Hindou aura une fois encore des maîtres dont la vie traduit la doctrine et manifeste, même à ses regards stupides, la présence de Dieu. Alors il aura été débarrassé de ces prétendus missionnaires dont le luxe le blesse et dont les contradictions le révoltent. Alors il ne verra plus leurs misérables disciples athées et *hors-castes*, « devenus de plus en plus pervers, » repoussés même des maisons anglo-indiennes, « disciples dont la morale relâchée blesse les sentiments des idolâtres leurs concitoyens, » et forcent les ministres à les congédier, « pour prévenir la ruine de leurs employés païens. »

III. L'île de Ceylan tient une place petite sur la surface du globe ;

cependant, si nous cherchons à montrer Dieu agissant par l'Église et non pas par les sectes, elle nous en fournit la preuve. Il serait inutile de comparer encore les missionnaires entre eux ; mais qui pourrait être insensible au contraste de leurs disciples ? Quelle histoire plus noble, plus imprégnée des dons et de l'influence divine, que celle des catholiques cyngalais, racontée par des auteurs protestants ! « Ni corruption ni contrainte, — nous savons avec quelle liberté on usa de l'une et de l'autre — ne purent les induire à abjurer leur foi. » Pendant trois cents ans, ces faibles Asiatiques, efféminés et pusillanimes par nature, ont enduré toutes les épreuves imaginables. D'abord la furieuse opposition de leurs concitoyens idolâtres, qu'ils mirent bientôt à bout par la joie avec laquelle ils accueillaient le martyr ; ensuite, la cruauté impitoyable ou le subornage plus démoralisant encore des Hollandais ; et enfin, de nos jours, les patients artifices des Anglais et des Américains prodiguant l'or de tous côtés, leur tendant des pièges, soit par des écoles, soit par des hôpitaux, et recommençant aujourd'hui avec de nouvelles ressources ce qu'ils avaient hier vainement essayé. Les Cyngalais pourtant, fussent-ils paysans ou pêcheurs, ne donnent qu'un sourire à une politique si peu efficace et si coûteuse. Remplis, comme leurs pères, de cette foi surnaturelle capable de survivre à tous les assauts, guidés par les Pères Oblats de Marie Immaculée, ils forcent leurs adversaires à reconnaître leur inflexible constance, leur zèle religieux, leur unité indissoluble ; tandis que les païens autour d'eux comparent leur obéissance empressée, leur générosité, leur piété, avec les dissensions, l'incrédulité et l'indifférence de leurs maîtres anglais.

Qu'a fait le protestantisme auprès des naturels de Ceylan, avec son or et ses livres, son patronage du gouvernement et ses missionnaires pensionnés ? Avec d'énormes dépenses, après les incessants efforts d'un demi-siècle, il a réuni, ses avocats nous le disent, une poignée de sectateurs dégradés dont la fidélité n'est jamais sûre pour vingt-quatre heures ; on les voit adorer les démons en secret, quitter en hâte le temple protestant pour se *purifier* dans le leur ; sont-ils malades ou affligés, ils s'empressent d'abandonner une religion impuissante qu'ils ont fait semblant d'adopter. Elle a laissé leur cœur insensible, leur conscience endurcie, leur intelligence aveugle et leur volonté insoumise.

IV. Aux antipodes, l'Angleterre et le protestantisme ont trouvé trois nations prêtes à subir leurs influences. Deux sont détruites, la troisième est à la veille de disparaître. Rien ne sauvera « une

popu
mor
l'ext
toute
carie
encor
Brow
pénit
décor
nism
et ce
ancie
comm
discip
« vain
nisme
malad
à leur
d'être
de la
le pr
présen
de pr
apport
Après
Nouve
nous p
cendu
Tell
mission
qui les
lité rel
dépein
rejeton
ou athe
thie ou
wyn es
térés le
empêch
différen
mença
mission

population arrivée à un tel degré de décrépitude. » Leur condition morale correspond à leur état physique. « La souillure est à l'extérieur et à l'intérieur, dans le corps et dans l'esprit, dans toutes leurs pensées, leurs paroles et leurs actes, » comme la carie dans les os ; « leur décadence *spirituelle est générale*, » dit encore un de leurs docteurs en 1862 ; et selon l'archidiacre Brown : « Les roues du char de nos missionnaires se meuvent péniblement. » Après cinquante ans d'efforts et une dépense qui déconcerte tout calcul, voilà leur condition avouée. « Le christianisme de ceux qui le professent encore est purement nominal ; » et ce fait plus grave, du « retour de beaucoup d'individus à leurs anciennes habitudes, » joint à leur refus d'avoir désormais aucun commerce avec les missionnaires. La religion de leurs malheureux disciples, bien qu'élevés par eux dès l'enfance, est qualifiée de « *vain nom* » ou tout au plus de « grossier mélange de paganisme et de christianisme. » Comme les protestants cyngalais, malades ou affligés « ils en appellent, pour recouvrer la santé, à leurs dieux d'autrefois. » Avec une sage prévoyance, « de peur d'être punis par la maladie, ils les honorent secrètement à l'heure de la prospérité ! » Cependant la Nouvelle-Zélande, pour laquelle le protestantisme a été une malédiction si fatale, jouit de la présence de cinq évêques anglicans, sans compter une multitude de prédicants de différentes sectes. Leurs travaux combinés ont apporté le malheur à ces races autrefois nobles et vigoureuses. Après cela on ose nous dire : « L'œuvre du christianisme dans la Nouvelle-Zélande ne fait que commencer. » Cette œuvre sera finie, nous pouvons le prévoir, lorsque le dernier Zélandais sera descendu dans la tombe déjà creusée pour le recevoir.

Telle a été, dans ces îles, la conclusion de tous les travaux des missionnaires, à l'égard des naturels. Quant aux colons anglais, ceux qui les connaissent le mieux nous disent qu'ils n'ont « aucune qualité religieuse, » excepté celle reconnue par un des leurs qui les dépeint « comme prétentieux et hypocrites en toutes choses. » Ces rejetons de l'Église anglicane sont destinés à devenir « ou romains, ou athées matérialistes. » D'autres déplorent leur incurable apathie ou leur insubordination perfide. Vainement le docteur Selwyn essaya-t-il d'exciter leur zèle languissant ; les appels réitérés les plus pressants « aux principes de leur Église » ne les empêchèrent pas de partager leurs fonds avec « les ministres de différentes sectes. » Conclusion naturelle d'une histoire qui commença par l'adultère, l'ivrognerie, la fraude « chez les chefs de la mission. » Cette histoire nous a montré les ministres protes-

tants, pendant trente années, faisant mille bévues par leur précipitation trop ardente pour amasser de l'or et pour dépouiller les naturels sans défiance. Elle représente les Zélandais étonnés de voir ces prétendus missionnaires occupés « à se neutraliser mutuellement, » ou, selon les expressions du docteur Selwyn, « à attirer sur eux les suites de la désunion, » et à introduire chez eux « la contre-partie de notre Église divisée et contentieuse. » Est-il étonnant que le sagace Maori, impressionné de ces phénomènes, seuls résultats du protestantisme, prononce enfin cette sentence : « Le paganisme avec la charité est préférable au christianisme sans elle. »

Ce que l'évêque Pompallier et ses collègues auraient fait pour ces sauvages heureusement doués, corrompus maintenant presque sans remède, nous pouvons le conclure des succès obtenus par les missionnaires catholiques dans bien des contrées, parmi des tribus beaucoup plus dégradées et plus féroces. L'Omagua était plus brutal, le Guarani plus sanguinaire, le Huron moins intelligent que le sauvage de la Nouvelle-Zélande. Cependant ils acceptèrent, comme cent autres tribus, le christianisme et la civilisation offerts par Monroy, Cavallero, Rasles ou Mesnard. Les fruits obtenus dans ces nombreuses peuplades, si récemment encore plongées dans la barbarie, furent tels qu'« en douze mois pas une faute mortelle n'était commise. » A l'heure présente leur piété et leur docilité sont encore attestées par les voyageurs protestants. Mais le missionnaire catholique, dans des îles moins favorisées, rencontre des armes plus redoutables que le couteau ou la hache; il lutte avec moins de succès contre le martyre plus terrible à ses yeux d'une corruption universelle qu'il est venu trop tard pour guérir, et contre une avarice sordide devant laquelle la prédication de ses exemples vient souvent échouer; d'incessantes discussions religieuses avaient élevé la cité de confusion avant qu'il ait eu le temps de jeter les bases de la cité de Dieu.

La vérité du moins commence à se faire jour; on lisait dernièrement dans l'organe de publicité le plus autorisé en Angleterre, le *Times*, au sujet de la conduite des ministres protestants lors de la dernière insurrection à la Nouvelle-Zélande : « De tous les imposteurs les missionnaires sont les pires; aussi longtemps qu'un public aveugle fournira des fonds pour leur entretien dans une vie de paresse, ils se permettront des milliers de mensonges pour le tromper¹. »

¹ *The Times*. 28 octobre 1865. (voir la citation entière t. I, p. 596).

V. I.
la Gra
et ceu
entre
sa déf
relles,
d'or, m
contrô
Sanvit
lot, to
gham,
comme
sent c
en eux
mission
comme
dans to
zèle po
univers
cet ave
en ter
comme
de ving
intolér
« par u
pagnon
n'ayan
Aussi «
parable
Leurs r
que «
Faut
par les
la mer
auteurs
un qua
une ar
énorme
fr.), ét
influen
Quel
leurs d

V. Il serait inutile de retracer le contraste signalé par l'amiral de la Gravière et le capitaine Laplace entre les naturels des Philippines et ceux de Tahiti, de Wallis, de Rarotonga, de Futuna et de Hawaï ; entre des chrétiens heureux dans leur foi, voulant mourir pour sa défense, et des sauvages dépouillés même de leurs vertus naturelles, ayant en horreur une religion tout humaine imposée à prix d'or, rejetée avec dégoût quand on n'avait plus le pouvoir de les contrôler. Pourquoi comparer encore des hommes comme Medina, Sanvitores, Chevron, Bataillon, Chancel, Epalle, Grange et Bachelot, *tous martyrs* de fait ou de désir, avec des Cheever, des Bingham, des Henri, des Williams, des Lawry et des Bicknell, — commerçants et aventuriers, hais par les barbares qu'ils oppriment comme par les marchands anglais et américains qui trouvent en eux des concurrents rusés ? Qu'y a-t-il de commun entre les missionnaires dépeints par les *mêmes* autorités protestantes comme des « hommes instruits, de manières agréables, exemplaires dans toutes leurs actions, » « qui étonnaient les naturels par leur zèle pour la cause du Christ, » et qui gagnaient une sympathie universelle au point d'amener un de leurs adversaires à nous faire cet aveu : « Je n'ai jamais rencontré un seul homme qui ne parlât en termes respectueux des prêtres catholiques ? » Qu'y a-t-il de commun, entre de tels hommes et ceux que nous dépeignent plus de vingt protestants, comme « des tyrans fanatiques, » « des fous intolérants, des hommes avilis par un intérêt sordide, » aveuglés « par une avide cupidité, » impudiques comme Lewis et ses compagnons, apostats comme Veeson et Broomhall, ou au moins n'ayant d'autre but que de « jouir de leurs fermes opulentes ? » Aussi « la moquerie, le sarcasme ou le blâme » étaient-ils inséparables de leurs noms dans toutes les sociétés protestantes. Leurs rivaux catholiques, au contraire, étaient tellement estimés, que « nulle comparaison n'était possible. »

Faut-il nous étonner si la différence dans les résultats obtenus par les missions catholiques et les missions protestantes aux îles de la mer Pacifique, correspond exactement à celle découverte par les auteurs protestants, entre ceux qui se disaient leurs guides ? Durant un quart de siècle, les îles de la Société furent exploitées par une armée de ministres. Tous les avantages temporels avec un énorme revenu, montant dès 1832 à cent mille livres (2,500,000 fr.), étaient de leur côté ; il n'y avait personne pour contester leur influence ou leur pouvoir.

Quels furent les fruits de leur long règne ? Leurs associés et leurs défenseurs nous les ont fait connaître. En nous les montrant

enrichis aux dépens de leurs disciples, dont ils s'approprièrent les meilleures terres, et accaparaient l'humble commerce, — « tous étaient dans les affaires, » — les uns ont pris « le monopole des bestiaux ; » d'autres trafiquent « en huile de noix de coco ou en arrarrowrout. » D'autres, « grands spéculateurs en tabac, se livraient « avec leurs peuples à des intrigues envieuses et dégradantes, » au point d'exciter les plaintes de la *Missionary Society* de Londres. A leur départ, le seul héritage laissé à cette population autrefois heureuse consiste « en excès de débauche dignes des quartiers les plus perdus de Londres, » « les vices de la civilisation joints aux folies des sauvages. » Enfin ils furent chassés aux acclamations d'une population « dégradée et devenue maldive, » chez laquelle ils avaient « ajouté des plaies nouvelles aux maux qu'ils étaient venus guérir. » Les ministres étaient obligés de tenir leurs enfants loin de tout contact avec les naturels à cause de l'immoralité générale dont les plus affreux exemples avaient été donnés par des « missionnaires » protestants. Mais l'influence régénératrice de la France catholique fut si prompte, qu'en 1861, M. Tilley trouva parmi ces femmes autrefois éhontées de Tahiti des mères soigneuses et instruites. En 1863, M. Therry reconnaissait dans cette île, malgré tout ce qu'on avait fait pour la démoraliser et la dépeupler, « un peuple civilisé et prospère ! »

Les îles Sandwich, depuis un demi-siècle environ, ont été la proie des mêmes missionnaires. En vain, durant trente ans, ils s'efforcèrent de cacher leurs procédés et la condition réelle de leurs disciples, en décrivant, dans des rapports officiels adressés à des sociétés anglaises et américaines, « l'augmentation croissante de la piété parmi eux, » et « les triomphes signalés de la grâce divine. » Le voile fut enfin déchiré, et la fiction découverte. Plusieurs voyageurs révélèrent, l'un après l'autre, « une étonnante dépopulation, sans analogue dans l'histoire des peuples. » D'autres notèrent avec surprise la vie luxueuse et l'avidité des missionnaires, « cherchant avec ardeur les richesses, » malgré leurs amplies salaires, « placés dans toutes espèces d'entreprises fructueuses. » « Leurs manigances financières » étaient devenues la règle générale. « Ils abandonnent l'œuvre des missions, pour prendre des positions officielles, » et « réduisent les naturels à la pénurie la plus complète par leurs fraudes détestables. » S'il est juste d'admettre que de tels hommes soient un reproche et un scandale pour les protestants consciencieux, ils furent néanmoins, durant de longues années, les agents confidentiels de sociétés de missions, composées des principaux membres du clergé et de laïques influents. Ils

augmentaient leurs revenus en répandant des « rapports » impudents ; et lorsqu'ils étaient obligés de dénoncer par précaution leurs avides spéculateurs, ils les employaient encore et s'associaient, en partageant leur improbité, à leurs succès fictifs, pour justifier les appels à de nouvelles contributions.

Leurs employés, toutefois, n'ignoraient pas ces rapports ; nous l'avons vu par les récits multipliés de cette foule impartiale de voyageurs protestants, sympathiques aux missionnaires dont ils décrivaient la carrière. L'un, dès 1851, le capitaine Beechey, observa « le peu d'effet produit par leurs travaux. » En 1852, bien que le rapport officiel parlât seulement des « triomphes de la divine grâce, » nous apprenons du consul général anglais, que « l'anarchie morale régnait dans ce groupe. Les écoles étaient désertes, les ministres indigènes reniaient le christianisme, les monuments du culte étaient brûlés et les habitudes du paganisme en vigueur de nouveau. »

Peu après on entendit les naturels soi-disant protestants « chanter le soixante-quatrième psaume, pour apaiser la divinité païenne qui préside à leur volcan. » En 1840, ces chrétiens de nom sont reconnus « licenciés ne sachant pas même ce qu'est la vertu. » En 1843, « les plus grands excès se commettent *dans le ressort des missionnaires*, compris le roi et les chefs. » En 1851, la dégradation désespérante du peuple entier est attestée par un ministre protestant, « depuis la hutte de l'esclave jusqu'au palais du roi ; » il cite les aveux *particuliers* de missionnaires ; « *aucun* naturel ne donne des preuves évidentes de christianisme. » En 1862, le consul anglais déclarait que le long règne du protestantisme n'avait produit « *qu'une nation d'hypocrites*. » « Il est impossible de conserver un peuple si complètement démoralisé, » ajoute un autre. L'habitué le plus assidu de l'église protestante le dimanche vendrait le lundi sa femme ou sa fille, déclare le journal officiel du gouvernement.

D'un autre côté, les disciples de ces missionnaires les abandonnent par milliers pour devenir catholiques, ils l'avouent eux-mêmes. Des autorités anglaises exprimaient leur admiration pour ces derniers et allaient jusqu'à reconnaître qu'ils étaient fortement prédisposés en leur faveur et racontaient comme un fait étonnant qu'ils résistaient jusqu'à la mort à toute tentative pour les forcer d'apostasier. M. Dana, commissionné par les sociétés protestantes pour visiter et pour faire un rapport sur tous ces faits, décrit aussi les succès des missionnaires catholiques, leurs églises remplies, et l'estime universelle qu'ils avaient acquise, auprès des protestants

de toutes conditions. Les chefs, moins intègres que leur agent, supprimèrent ces passages de ce malencontreux rapport, comme « devant mal impressionner les protecteurs de la mission! »

VI. Que trouve-t-on dans l'histoire des missions africaines, sinon un contraste depuis la première page jusqu'à la dernière? Il faut être aveugle pour ne pas voir, d'un côté, Dieu avec ses dons; et de l'autre, l'homme seul, occupé à une œuvre qui échoue toujours et repandant la semence pour ne jamais récolter. Au Nord de l'Afrique les fils de saint François et de saint Dominique meurent avec joie par centaines, afin que, par leur sacrifice, la justice de Dieu se laisse un jour fléchir; depuis la mer jusqu'au pied de l'Atlas, une nation chrétienne domine, et la lumière commence à reparaitre sur cette terre où enseignât saint Augustin. A l'Orient, les ouvriers apostoliques affrontent les dangers et endurent les souffrances en Égypte, en Nubie, dans les montagnes de l'Abysinie et sur les bords du Nile-Blanc. — Ils traversent Gondar et Kennar, Enarea et Saffa, ils osent pénétrer jusqu'à Darfour et jusqu'au Soudan lointain. Patients au milieu des épreuves, ils retournent aujourd'hui au point d'où ils étaient chassés hier, livrant bataille au païen, au musulman, au monophysite. Ils croient les travaux de toute une vie amplement compensés s'ils peuvent gagner ici quelques centaines d'âmes, là quelques milliers, prémices d'une plus riche moisson, et présage de plus grandes victoires.

Dans cette lutte de héros, trop souvent « victimes de l'austérité excessive de leur vie, » nous dit un auteur anglais, « ils laissent une mémoire vénérée même par les païens. » Voyons ce que deviennent des hommes appelés de Dieu à la dignité d'apôtres, et dont le chant funèbre est chanté par le Nègre et par le Nubien, pénétrés d'admiration pour des vertus qu'ils jugent avec raison surhumaines et pour des sacrifices assez précieux pour attirer des bénédictions sur la race de Cham.

Parmi les missionnaires modernes, de Jacobis n'approche-t-il pas bien près de l'ancien type? Consacré sur le roc de Dhalac par un prélat proscrit, il a conquis les hommages des savants et des touristes anglais, comme aussi des rois de Tigré et de Choa; il pénétra enfin jusqu'à Gondar en qualité de grand prêtre et de délégué du vicaire du Christ. Pendant quinze ans, Massaja erra entre le golfe Arabique et les montagnes de l'Éthiopie, insensible à la douleur et à la privation, « affligé et cependant se réjouissant toujours, privé de tout et donnant des richesses, n'ayant rien

et possédant toutes choses, » voulant, d'après ses paroles, vivre ainsi jusqu'à la fin « pour planter la croix et allumer le feu évangélique » dans cette rude nation Gallas, dont les farouches tribus ont déjà donné cinq prêtres au service de Dieu et trois fois autant d'aspirants à l'état ecclésiastique. Maintenant, cette terre d'Afrique est pour ainsi dire prise d'assaut de tous les côtés à la fois par des Congrégations religieuses qui se dévouent jusqu'à la mort à son évangélisation.

Comparez cette histoire qui commence par saint François d'Assise, se poursuit par Massaja et Jacobis, et qui se continue par les Pères du Saint-Esprit, les Oblats de Marie Immaculée, les Missionnaires du Dahomey, avec ces annales de faiblesse et de honte, de dispute et d'impureté, qui caractérisent les récits des missions protestantes en Afrique. Nous avons appris, par les historiens protestants, la valeur personnelle de leurs coreligionnaires et leurs actions dans ces contrées. Au Maroc vous entendez parler non de martyrs ou de défenseurs, mais d'un ministre, distributeur de Bibles jetées au feu, et fugitif au milieu des huées populaires ; en Algérie, d'un autre dont les opérations étaient de même nature ; à Tunis, de la mission Écossaise, « abandonnée depuis, » et de certains prétendus convertis, brièvement dépeints par le consul anglais comme « des misérables. » En Égypte, vous trouverez les Anglais livrés à leur œuvre ordinaire et se vengeant de leurs mésaventures religieuses par des intrigues pour empêcher la réconciliation de la nation Copte avec l'Église catholique, contents de gâter dans tous les pays ce qu'ils n'imitent dans aucuns. Ils instruisent, au Caire, quelques Égyptiens et quelques Arabes, qui « reprennent en quittant l'école, » les habitudes et les principes que leur infructueuse éducation prétendait corriger. En Abyssinie, vous rencontrerez le docteur Gobat et le docteur Krapf se reposant aujourd'hui sur un autre théâtre. Le premier ne réussit pas à s'attirer la sympathie des Abyssins ; ils refusaient de croire qu'il ne fut pas « musulman. » Le second a laissé comme souvenir ce prodigieux axiome qui eût étonné les disciples de saint Paul : « Un missionnaire non marié ne saurait prospérer. » Chacun d'eux fit un unique converti, dont l'un « devint mahométan au Caire, » et l'autre fut « l'obstiné et l'incorrigible Wolda Gabriel. » Dans l'Ouest, où les fils de saint Ignace, avant d'être bannis, avaient gagné des nations entières qui aspirent encore, après trois quarts de siècle, à répéter des leçons qui ne sont pas encore entièrement oubliées, M. Murray nous parle de « la mauvaise conduite flagrante » des premiers émissaires protestants, et de M. Horneman qui devint « marabout ou saint musulman hautement

respectable. » M. Moister dépeint le célèbre chapelain anglais qui ne fit pas un converti en cinquante ans, et qui, oublieux de la théologie d'Oxford, adora un *fétiche* en mourant. Un autre signale ses prosélytes comme « adhérents obstinés à leurs usages superstitieux tout en communiant dans l'Église anglicane; » « les convertis montrent une uniformité de faiblesse vraiment déplorable. » « Leurs écoliers, » à l'aide de l'éducation « se perfectionnent dans la scélératesse. »

Les protégés des missionnaires élevés sous leurs yeux sont « invariablement menteurs, fourbes et vils. » « Les Cafres ont refusé l'Évangile » à l'exception d'un très-petit nombre « qui sont reconnus les plus pervers de leur tribu. » Les protestants Hottentots sont « notoirement les plus paresseux et les pires de leur nation; » leurs prédicants adonnés à l'agriculture et au commerce de préférence aux ennuis des missions encourent en ces termes les reproches de M. Merriman : « J'en rencontre de cette sorte partout où je vais. » Des protestants, ne l'oublions pas, nous apprennent ces faits, difficiles à prouver sans leurs témoignages.

VII. Dans le Levant, « où la protection Britannique se fait ouvertement sentir, » nous avons constaté la dépense énorme, parfaitement infructueuse, de ces agents dont « l'inutilité absolue ne peut être assez flétrie, » reconnaît l'amiral Slade. Nous avons été témoins de cette distribution intarissable de livres que personne ne lisait, et dont les distributeurs s'aperçurent un peu tard qu'il n'était permis à personne de les lire. Nous avons vu les missionnaires Américains faire la cour à leurs hôtes d'Athènes avec des paroles mielleuses, jusqu'à ce qu'ils eussent été chassés, « comme des hérésiarques sortis de l'enfer; » puis vengeant leur affront inattendu, ils représentent les Grecs qui les méprisent, comme « ne valant pas les romanistes. » Nous avons visité le collège de Malte muni d'ardents professeurs et d'ingénieux pensionnaires, spéculant avec succès sur les qualités connues de leurs bienfaiteurs Anglais, et recommençant toujours avec une entière assurance des artifices bien des fois pratiqués, mais jamais inutilement tentés. N'oublions pas ces hôtes les plus choisis, un Achilli, fascinant les crédules Anglais en leur faisant croire qu'il se « joindrait à notre Église, » et choisissant à la fin la secte de Swedenborg, lorsque la bienveillance des Anglais vint à décroître. Un Naudi instruisait une congrégation imaginaire de convertis prétendus, et reconnaissait la libéralité de la société *Church Missionary* par « des rapports annuels. » Bien des années après, mais trop tard, le docteur Wolff

déco
et Na

En
attir
tale,
naire
d'aut
de qu
qui r
ne la
disci
au p
parm
tisme
autre
valid
heurs
cains
au Ti
ment
somm
entière
pays
les un
pris
affaire
de pe
des
nistre
fois p
son p
narqu
n'ont
armé
missi
Leurs
de l'
Les
vreté
depu

' TH

découvrit que le protestantisme levantin était une plaisante fable, et Naudi un heureux fripon.

En Turquie, les missionnaires de l'autre côté de l'Atlantique, attirés en foule par « le confort et les agréments de la vie orientale, » célèbrent « la sublimité morale » des noces de missionnaires, mais n'essayent même pas « la moindre conversion sur d'autres que sur des chrétiens. » Nous avons été introduits auprès de quelques « convertis, » Arméniens rusés, « infidèles et radicaux, qui ne méritent pas la sympathie du public chrétien, » mais qui ne la demandent jamais en vain à des hommes manquant trop de disciples pour ne pas juger avec indulgence leurs fragilités notoires, au point de mériter ce reproche du docteur Wolff : « Les *pires*, parmi les indigènes orientaux, sont les convertis au protestantisme. » En Syrie, « ils en sont venus aux mains les uns contre les autres, » se querellant en face des Turcs et des Grecs sur « la validité de leurs ministères respectifs. » Mais, « par suite des malheurs arrivés aux États-Unis, les écoles des missionnaires américains en Syrie éprouvent un besoin urgent d'être secourues, écrit au *Times* un zélé protestant. Les contributions annuelles sont tellement diminuées que si on ne parvient à recueillir en Angleterre la somme de deux cents livres (5,000 fr.), ces écoles devront être entièrement abandonnées¹. » A Jérusalem, les protestants de tout pays habitent des palais « pavés de marbre » et enchérissent les uns sur les autres pour les catéchumènes hébreux qui ont appris à considérer le baptême chrétien comme « la seule bonne affaire en leur pouvoir. » Ils prennent la fuite au premier bruit de peste, et laissent les missionnaires catholiques mourir au milieu des malades qu'ils ont abandonnés. En Arménie, où les ministres américains alors opulents disposaient d'un revenu deux fois plus considérable que celui alloué par la grande république à son président, et montaient « des chevaux de race » dont un monarque eût envié la possession, « leurs dispendieux établissements n'ont pas fait un converti, » bien que la moitié de la hiérarchie arménienne ait accepté leurs pensions. Telle est l'histoire des missions protestantes dans le Levant, en Syrie, en Arménie. — Leurs plus chauds partisans les appellent « les missions inutiles de l'Orient. »

Les missionnaires catholiques, plus désireux d'endurer la pauvreté que leurs émules de s'assurer le luxe et l'aisance, travaillent depuis des siècles sur le même terrain ; ils meurent sur les ga-

¹ *The Times*, 20 août 1864.

lères de Constantinople, ou frappés de la peste dans les villes de Syrie. — Répandant de tous côtés les bienfaits de l'éducation, depuis les bords du Bosphore jusqu'à l'embouchure de l'Euphrate, et depuis les côtes de la Palestine jusque sur les bords de la mer Caspienne, attirant des élèves « de Beyrouth, de Damas, de Perse et d'Égypte, même de la Nubie et de l'Abyssinie, » « ils sauvent des millions d'âmes, » nous apprend un auteur anglais. « Ils répandent des bienfaits en abondance, sans bruit et sans ostentation » partout où règnent les musulmans et souffrent les chrétiens; ils ont fait triompher la Croix et gagnent encore tous les jours une multitude de disciples dont « la libéralité et l'intelligence, la supériorité reconnue » et « l'élévation dans les rangs de la civilisation » sont attribuées à regret par les témoins les plus hostiles à leur réconciliation avec l'Église romaine. Déjà, « presque toute la Syrie, » toute la Chaldée, et la plus grande partie de l'Arménie ont accepté leurs messages ou annoncé leurs tendances à les accueillir. Les tribus orientales distinguent facilement entre les prophètes bavards et chicaniers des sectes, et les ambassadeurs de l'Église dont ils se rapprochent chaque année davantage. Les Turcs eux-mêmes, touchés par l'extrême bonté de ces anges secourables qui travaillent au milieu d'eux, condamnent par leurs instincts plus purs l'insatiable malice qui ose insulter les Sœurs de charité, en demandant « si elles ne sont pas descendues du ciel? »

VIII. Au sujet des missions russes, à l'aide d'autorités moscovites et protestantes, nous savons ce qu'il faut penser de l'unité slave rêvée par les czars. Nous connaissons les popes par les révélations de l'un d'entre eux¹. Ces révélations s'appliquent également aux sommités du clergé moscovite formées au couvent de Saint-Alexandre Newsky à Saint-Petersbourg. Pendant le séjour qu'y fit Spéranski élève et professeur, avant de devenir le ministre tout-puissant d'Alexandre I^{er}, « parmi les professeurs, il y en avait un qui était souvent ivre, et, quand il ne l'était pas, il enseignait les doctrines de Voltaire et de Diderot; les séminaristes passaient la nuit à jouer aux cartes, à boire, dans des orgies². » Établissement modèle, d'où sortent les hommes destinés à marcher

¹ L'auteur du mémoire cité est le pope Belustin connu en Russie. Il est vrai que l'empereur lui proposa la place d'aumônier à Nice; mais il ne crut pas devoir l'accepter, il est resté en Russie. (Complément de la note 2, t. II, p. 157 des *Missions Chrétiennes*.)

² *Biographie du comte Spéranski*, par M. le baron Modeste de Korff, t. I, p. 26 (1802).

à la tête du clergé russe, à gouverner l'Église, à siéger au synode.

Plus tard on voit figurer à ce séminaire, réorganisé en partie par Spéranski, des Grecs-Unis qui avaient abjuré le catholicisme, un Allemand, nommé Fessler, d'abord capucin ; puis, ayant quitté le froc, il avait embrassé le protestantisme, s'était marié et avait été admis dans la secte des illuminés. Ce Fessler, qui est mort surintendant protestant à Saratof, fut pendant quelque temps professeur au séminaire de Saint-Alexandre Newsky. Avec de pareils éléments préparés de la sorte, la stérilité des missions russes auprès des païens, des bouddhistes et des mahométans de cet empire n'a rien d'in vraisemblable. L'Église gréco-moscovite, comme son aînée l'Église de Byzance et ses émules, depuis leur séparation de Rome, ont cessé d'être apostoliques, leurs publicistes s'en plaignent. Si les papes obtiennent des convertis de parade, la mort, les mines de l'Oural, la Sibérie ou le knout sont les meilleurs arguments. — Quatre-vingt-dix mille Polonais au moins, après les relevés officiels, ont été exilés en Sibérie pendant l'insurrection dernière ; quatre cents ont été pendus ou fusillés ; six cents religieux viennent d'être arrachés pendant la même nuit à leurs monastères, et déportés.

Que penser de cette *orthodoxie* dérisoire qui aboutit au caprice d'un empereur ! Le collège ecclésiastique le plus élevé, sous le nom de *saint synode*, où des Allemands ex-luthériens-renégats exercent la plus grande influence, lui « jure fidélité et obéissance, en reconnaissant qu'il est son juge suprême. » Le pape, privé de chef dans l'ordre spirituel, dépouillé de tout prestige, est devenu ce que son maître a voulu qu'il fût : « le plus humble des esclaves de l'autocratie, un des agents inférieurs de la basse police. » Cet empire moscovite, cet épouvantail des nations timides, a beau répéter, depuis cent ans, qu'il est dans le monde « le représentant de l'ordre, » après avoir perdu tout sentiment d'honneur et de devoir, est à nos portes l'expression la plus complète de l'extrême Asie. On peut, en toute confiance, appliquer au culte gréco-russe cette réflexion du docteur Stanley : « La moralité et la religion se tiennent à distance du christianisme oriental. »

IX. Dans l'Amérique du Sud, l'Église agissant d'abord sans entraves a montré son pouvoir ; ces immenses contrées en ont tellement conservé l'empreinte, que les gouvernants jaloux, malgré une politique odieuse, ne sauraient l'effacer. Dans le Nord, les sectes, avec tous les appuis humains, ont dépeuplé des régions plus vastes que les empires de l'ancien monde. Mais pourquoi

comparer encore le ministère divin amenant des millions de sauvages au berceau du Christ, avec ces hommes qui ne savent qu'outrager les Indiens ou les Nègres, parce qu'ils sont d'une couleur différente. Comme souvenir et comme monument de leur passage, ils ont laissé un misérable reste de vie, jusqu'à ce qu'ils aient eu le temps de le détruire sur tout le continent où règne la race anglo-saxonne!

LA CITÉ DE DIEU ET LA CITÉ DE CONFUSION.

I. Laissant de côté la marche ordinaire de la controverse, nous avons montré l'Église et les sectes à l'œuvre dans les pays où les gentils sont en présence. On ne peut accuser de partialité ou de disproportion une épreuve qui a duré trois siècles avec le monde pour théâtre. Les résultats généraux de son application sont assez manifestes; mais certains points de détail réclament une attention particulière.

Les agents des sectes n'ayant ni les dons ni la vocation d'apôtres, leur insuccès auprès des païens n'a rien d'étonnant. L'œuvre de conversion ne s'accomplit pas sans l'intervention divine. Mais les résultats de leur intrusion dans les fonctions apostoliques n'ont pas été simplement négatifs; leur présence dans les contrées idolâtres a introduit ce qu'eux-mêmes appellent la *haine croissante* du monde païen à l'égard du christianisme et de ses messagers. Le protestantisme, ce dernier châtiment de l'idolâtrie, a montré partout un type faux de la vie chrétienne, méprisé par le barbare comme aussi terrestre que sa propre vie. Il a vu dans une Église chrétienne faiblesse, confusion, débat continu et incessant désordre. Partout donc il a confondu dans le même dédain le petit nombre d'hommes dignes de respect pour leurs qualités naturelles, avec la foule d'aventuriers qui les accompagnaient. Martyn et Schwartz, comme Tomlin et Gutzlaff, étaient également à ses yeux les agents salariés de quelque secte impure. Heber et Selwyn, non moins que Morrison ou Edkins, l'amusaient par l'incohérence de leur doctrine et l'inconsistance de leurs manières, ou le révoltaient par la mollesse de leur vie domestique. Ils étaient trop semblables à lui pour faire croire à une mission du Ciel, et trop empressés à se procurer les jouissances vulgaires pour faire croire à leur divorce avec la terre. Les mieux doués, comme tous les autres, il l'a compris, venaient avec une « protestation » contre la seule Église qu'il eût pu vénérer. Quand il vit ces hommes, chefs de secte, déchirer la robe sans couture en mille

fragn
leurs
avec
porte
folie
ironi
dites
croya
ment
peuve
exprim
« L
suffira
pour j
prédic
nous,
des pr
« Pas
vangil
de chr
est la
adepte
ne por
que p
singul
« bar
leur r
voient
Christ
par M
chaque
duran
Les pa
et la c
protes
dans u
chrétie
religio
faits d
miers
force :
ciples

fragments, et s'élancer, les morceaux à la main, pour lui montrer leurs œuvres, rien d'étonnant s'il se détourna et s'il leur répondit avec mépris comme autrefois les juifs : *Quid ad nos! que nous importe!* ou si le sagace Hindou, appréciant avec finesse le mélange de folie et de violence de leurs harangues anticatholiques, demanda ironiquement : « Pourquoi nous faire chrétiens, quand *vous* nous dites que les trois quarts du monde chrétien ont adopté une croyance nullement supérieure à la nôtre! » Voyons donc comment les païens ont jugé les sectes, ce conflit incessant dont ils peuvent reconnaître la véritable source, et en quel langage ils ont exprimé leur jugement.

« Le manque d'union parmi les protestants, observe Leibnitz, suffirait toujours pour ruiner leurs entreprises. » S'il eût vécu assez pour juger leurs essais de conversions chez les païens, il eût vu sa prédiction accomplie. « L'existence de *profondes divisions* parmi nous, reconnaissait lord Elgin durant son séjour en Chine, est une des premières vérités révélées, par nous chrétiens, aux idolâtres. » « Pas de plus grand obstacle, assure un autre, pour répandre l'Évangile, que la division et la scission entre les différentes espèces de chrétiens. » « La grande et fatale erreur, ajoute un troisième, est la *rivalité des sectes religieuses* et la tentation de gagner des adeptes aux dépens des doctrines les uns des autres. » M. Medhurst ne pouvait expliquer sa défaite personnelle et celle de ses collègues que par la « triste division » entre eux. Le Chinois contemple ce singulier spectacle avec un sentiment de compassion pour ces « barbares du dehors » qui ne peuvent même pas s'entendre sur leur religion; « les Européens et les Américains, » qui lui envoient plus de vingt sectes différentes, « *doivent avoir autant de Christs que la Chine a de dieux*, » — remarque judicieuse attestée par M. Colledge. Cependant les Chinois *catholiques*, unis dans chaque province de l'empire par une foi invariable, ont montré durant trois siècles une unité inflexible et une ardente charité. Les païens ont jugé le contraste entre leur « grande unanimité » et la « variété de sentiments » qui excite leur mépris pour le protestantisme. Un de leurs empereurs les plus cruels le déclara dans une proclamation publique : « Tous ceux qui deviennent chrétiens, riches ou pauvres, aussitôt après avoir embrassé cette religion, ont une telle affection l'un pour l'autre, qu'ils paraissent faits d'un seul os et d'une seule chair. » Jamais, depuis les premiers âges, cette parole du Sauveur ne s'accomplit avec plus de force : « A ce signe les hommes vous reconnaîtront pour mes disciples si vous vous aimez les uns les autres. »

II. il y a longtemps que, dans l'Inde, le docteur Middleton déplorait les « doctrines discordantes des missionnaires. » De nos jours, M. Russell notait encore « l'étonnement des Asiatiques, » devant les implacables divisions des différentes sectes « prétendant toutes être de la même religion. » « Ils auraient bien meilleure opinion du christianisme, s'il n'y en avait pas autant d'espèces différentes, » nous dit M. Le Bas, d'après leurs observations unanimes. Il est une réflexion répandue chez les brahmines témoins des différentes religions anglaises, allemandes et américaines dans les cités du Bengale et de Madras, après avoir observé avec un certain plaisir leurs jalousies acariâtres et leurs rivalités ardentes : « Leurs prédicants feraient beaucoup mieux de s'entendre sur ce qu'est le christianisme, avant de prétendre l'enseigner aux autres. » L'homme de classe inférieure trouve dans ce prodige un motif de tourner l'Évangile en ridicule : « Beaucoup d'Hindous connaissant les différences entre chrétiens, demandent : à quelle secte voulez-vous me faire adhérer ? »

III. A Ceylan, « la variété des sectes conduit aux derniers embarras. » « Le naturel est complètement effrayé par la variété du choix. » Pouvons-nous le blâmer, s'il conclut que le christianisme est une imposture indigne d'une attention sérieuse, jusqu'à ce qu'il se soit trouvé en contact avec son ancienne forme ? Déjà pratiquée avec fidélité par beaucoup de ses concitoyens, cette religion, semblable à Dieu, « est la même hier, aujourd'hui et à jamais ; » aussi un auteur Anglo-Cingalais a-t-il raison de dire, en énumérant « la multitude de sectes et de schismes » : « L'Église protestante n'a pas de chance en concurrence avec l'Église romaine. » Il ne paraît pas cependant s'être demandé, comme les païens plus judicieux que lui, pourquoi l'une est le vrai symbole de la confusion et du désordre, tandis que l'autre reste éternellement invariable ?

IV. Les fruits amers du protestantisme dans la Nouvelle-Zélande nous sont décrits par le principal évêque protestant de cette colonie. « L'esprit de controverse a produit dans bien des cas l'entière exclusion de toute simplicité dans la foi. » « L'esprit du christianisme, assure un autre, est perdu dans sa forme, et la forme elle-même est devenue le sujet de disputes incessantes. » « Nous avons le terrible spectacle, ajoute un troisième ministre, d'un père

* *Ancient and Modern India*. p. 520.

et d'un fils, d'une mère et d'une fille se haïssant mortellement les uns les autres. » La considération de ces phénomènes forçait un chef zélandais à dire, en réponse aux ouvertures d'un missionnaire : « Lorsque vous serez d'accord entre vous sur la route la plus droite, je pourrai peut-être me décider à la prendre. » Un indigène dont l'expérience du christianisme protestant avait causé un prompt retour vers l'idolâtrie, se permettait cette raillerie : « Une ruche est bonne, mais beaucoup sont incommodes. »

V. Dans les îles de l'océan Pacifique, où « toutes les variétés de dissidences existent parmi les prédicants qui infligent la damnation à tous ceux dont l'opinion diffère de la leur, » le pauvre sauvage fait ordinairement cette réflexion : « Une secte succède à une autre. » Mais comme il est parfaitement indifférent à toutes, et ne leur accorde d'estime que suivant la richesse respective des ministres, les variétés de leur foi de caméléon n'ajoutent rien au mépris qu'il ressent pour la mondanité, la cupidité, l'injustice qui leur est commune.

VI. En Afrique, un évêque protestant et ses compagnons le déplorent : « Les troubles de l'Eglise abondent. » « Les stations des missions sont des établissements pour les pauvres, observe le docteur Livingstone; ils ne ressemblent pas à ces anciens monastères qui se soutenaient eux-mêmes, pionniers de la civilisation et de l'agriculture, dont nous recueillons encore les bienfaits. » Un des résultats d'une pareille variété de sectes chrétiennes » entretenant chacune des asiles pour de pauvres disciples qu'elles n'attireraient jamais autrement, est « de faire adopter avec ardeur les convertis des sectes les unes par les autres, » au grand détriment, insinue-t-il, de leur progrès spirituel. Le presbytérien hottentot, quelles que soient ses fragilités, sait que l'établissement rival wesleyen lui est toujours ouvert; le baptiste déréglé est certain d'une bonne réception de la part des anglicans; l'anglican réfractaire est embrassé avec joie par les congrégationalistes américains; les Frères-Unis se disputent l'honneur de l'entretenir aux dépens de la Société rhénane des missions. Le hottentot ne s'inquiétant que de son repas, se réjouit de la multiplicité d'institutions où une nouvelle profession de foi apaisera du moins les angoisses de sa faim, et lui assurera peut-être le luxe d'un changement de régime. Il use de ces avantages sans la moindre reconnaissance; « le logement ou la nourriture sont-ils suspendus, il ne se fait pas scrupule de traiter son bienfaiteur

avec ingratitude, et de l'accabler d'outrages. » Le sauvage de l'Afrique du Sud, grossier et ignorant comme il est, juge ses relations avec les différentes sectes protestantes exactement comme le Chinois ou l'Hindou le plus sagace. Ces hôtes rivaux, incapables de guérir ce qu'ils appellent leurs « divisions maudites, » tâchent inutilement de les cacher; comme cet archidiacre anglican qui proposait de faire le service en commun avec le prédicant wesleyen, pour empêcher les barbares de découvrir la discorde qu'il essaya de voiler par cet ingénieux stratagème.

VII. En Syrie, les missionnaires protestants, destinés à une guerre éternelle, « en sont venus aux collisions les uns contre les autres au milieu de ces anciennes Églises; » car telle est la volonté du maître qu'ils servent sans le savoir; il leur fait déployer sa bannière dans tous les pays. « En Turquie, ils ne sont occupés qu'à susciter « d'horribles schismes, » déclare un évêque protestant. Cet homme n'a cependant pas de censure pour le schisme qu'il s'évertue à établir lui-même jusqu'à ce qu'une coûteuse défaite le force à revenir. En Arménie, les Américains proposèrent de voiler le fait malencontreux de « leurs rivalités de sectes et d'intérêt, » en tenant les anglicans loin du champ de bataille: précaution parfaitement inutile, ces derniers n'ayant jamais songé à y pénétrer. Un de leurs ministres la considérait « comme aussi présomptueuse que ridicule. »

VIII. Nous avons vu en Russie, que malgré les prétentions à l'unité religieuse, il y avait déjà, avant les trente dernières années, « seize millions de sujets russes qui ne professaient pas la religion officielle. » Les *Starovercy* (vieux croyants), au nombre de neuf millions, d'après le docteur Stanley, « regardent l'Église établie comme une Babylone, et l'empereur comme le dragon infernal. Leurs convertis de la croyance officielle sont solennellement rebaptisés par eux. » Comme la religion de l'État et les papes qui l'administrent, sont profondément méprisés dans tout l'empire, les populations se font un culte à leur compte, où les superstitions entrent pour une large part. Dans la grande Russie ou Moscovie, il y aurait même, sous le manteau gréco-russe, des honneurs rendus à l'esprit du mal.

Selon le docteur Latham, les populations des bords de la Baltique, qu'il a visitées, seraient les plus païennes de toutes les nations de l'Europe civilisée. Leur luthéranisme couvrirait une foule de pratiques idolâtriques. M. Kohl, dans son voyage en

Cou
aux
ritu
de
M
nier
hab
reço
A
mai
atte
diab
Au
frap
dusc
on s
char
prép
et de
sorc
Oncl
une
la vi
tains
silen
prin
qui le
le mu
sert
effets
matin
peine
Il n
qui fi
dans
desqu
coure
ne pe
de tue
Ces se

¹ Pri
² Les

Courlande et en Livonie, a vu les habitants « offrir des sacrifices aux esprits de leurs ancêtres en mettant à leur usage de la nourriture dans leurs jardins, au pied des vieux chênes, ou à l'intérieur de leurs maisons. »

Mais dans toute la Moscovie, comme parmi les races touraniennes, le savant professeur Duchinski, de Kiew, qui a longtemps habité la grande Russie, démontre sans peine que l'esprit mauvais reçoit de la part des populations un véritable culte.

Ainsi, par exemple, la veille du jour où l'on doit habiter une maison neuve, la famille s'y réunit le soir en habits de fête, pour attendre l'arrivée du *Petit Oncle* (Diaduschka), nom qui désigne le diable, introduit par une vieille femme, prêtresse de la localité. Au milieu de l'attente impatiente et mystérieuse, la sorcière frappe à la porte; on lui demande : qui est là? Elle répond Diaduschka. — Diaduschka vous fait la gracieuseté de venir. — Alors on s'embrasse, on se félicite. Cette femme l'apportait sous forme de charbon allumé provenant de la vieille maison. A son défaut, on prépare au dehors le feu nouveau avec une foule de conjurations et de cérémonies particulières. Enfin la porte s'ouvre; mais la sorcière ne franchit pas le seuil avant qu'on ait offert au Petit Oncle le sacrifice du sang. Une jeune fille vierge coupe la gorge à une poule noire et arrose de son sang le seuil de la porte; alors la vieille pénètre dans la maison, et tous ses habitants sont certains que le Petit Oncle est satisfait. Au milieu du plus grand silence, elle secoue son tablier aux quatre coins de la chambre principale et jette le charbon dans le fourneau; elle met le vase qui le contenait à l'envers, dans un endroit situé entre le poêle et le mur; ce vase est percé d'un trou qui joue un grand rôle; il sert de passage au diable pour garantir la maison des fâcheux effets de la bénédiction du pape, qui est attendu le lendemain matin avec une aversion marquée, mais qu'il faut recevoir sous peine de dénonciation¹.

Il n'est pas inutile de mentionner la secte des *Biegouny* coureurs, qui fuient le monde parce que l'Antechrist y règne. Ils se cachent dans les forêts des environs de Moscou, dans des trous au bord desquels les paysans mettent du pain et de l'eau à l'usage des coureurs. Ils fuient tout le monde et, d'après leurs doctrines, on ne peut être sauvé que par le martyre. Si l'occasion se présente de tuer un homme, il sera sauvé; il y a aussi des femmes coureuses. Ces sectes représentent le génie moscovite².

¹ *Principes d'histoire de la Pologne et de la Moscovie*, par Duchinski de Kiew, t. II

² Les habitants de la Petite Russie ou Ruthénie, séparés de la Pologne depuis deux

IX. De nos jours l'Amérique, sur de plus vastes proportions et avec des résultats aussi funestes que dans tous les autres pays, montre les phénomènes particuliers de la présence du protestantisme. « S'il n'y a qu'une religion, pourquoi les hommes blancs différent-ils tant à son sujet? » disait un chef indien. Un autre, avec un sentiment de fierté qu'il n'essaye pas de cacher : « Si j'avais l'intention de me faire chrétien, je ne saurais quelle religion choisir. » Un troisième trouve une ironie plus mordante, en rétorquant à un missionnaire protestant une leçon trop bien apprise, et en déclinant l'honneur de se faire protestant, par des arguments protestants : « Chaque homme doit guider sa pirogue à sa manière. » Enfin un quatrième, le chef de la nation Cree, après avoir connu les doctrines variées proposées à sa tribu par les ministres, disait dernièrement : « Comme ils ne connaissent pas ce qui est vrai, je pense qu'ils doivent se réunir en conseil ; jusqu'à ce qu'ils se soient entendus, j'attendrai ¹. »

Cependant, nous avons vu des Indiens catholiques de beaucoup de nations et de climats divers adhérer avec fermeté depuis plusieurs générations, malgré les tentations et les difficultés, à une doctrine invariable, et rejeter avec une répugnance profonde les présents intéressés et les séductions de l'erreur. Nous avons trouvé des Chérokees catholiques, convertissant des Têtes-Plates sans l'assistance d'un missionnaire, et les chrétiens hurons captifs rendant le même service à leurs maîtres mohawk. Bien plus, nous avons vu l'Indien, dans le feu de la bataille, embrasser comme un frère l'ennemi tombé qui venait de menacer sa vie, parce qu'au signe de la croix il avait reconnu que cet ennemi était, comme lui, catholique.

Les controversistes protestants osent néanmoins nous dire que cette merveilleuse unité, qui enchaîne dans une même fraternité les sauvages de cent tribus malgré la corruption jointe à la souffrance, si semblable à la mystérieuse unité des disciples de saint Jean et de saint Paul, — n'est qu'une ruse et une manigance des prêtres, le résultat d'une organisation savante jointe aux artifices de la politique humaine. Mais, pourquoi ceux qui se vantent de posséder la raison comme un privilège, n'ont-ils jamais pu les imiter ? Comment un art purement humain pourrait-il dé-

siècles, et par suite des intrigues de leurs chefs kosaques, touraniens d'origine, unis politiquement à l'empire russe, sont par leurs idées et par leurs dispositions religieuses plus rapprochés des peuples latins que des Moscovites; ils pratiquent la religion chrétienne sans former de sectes. — *Principes d'histoire de la Pologne et de la Moscovie*, par Duchinski.

¹ *Wanderings* etc., par Paul Kane, ch. xxiii, p. 505.

concerter
peut-elle
sauvages
et en Irlande
doration,
yeux, obje
arriver à
même av

Les pr
donne pa
chimère,
querelles,
parmi les
dent com
tant, qu'e
les païens.
ministre f
de nous
croyances
« s'en van
sence du p
nions. »³
tromper; c
renonce l'
imbu des
sans ses m
sommeil p
par la bo
reconnait
appartenan
avec plus
l'œuvre du
ses repré

¹ *L'ami de*

² *Mélanges*

³ Voir *The*

⁴ *Progress*

anglaise.

⁵ Laing, *Re*

⁶ Défense d
intitulé : *« Vél*

concerter ainsi les analyses les plus subtiles? Comment l'Eglise peut-elle si facilement unir tous les cœurs, libres ou esclaves, sauvages ou civilisés, en Chine, au Pérou, aussi bien qu'en France et en Irlande, en une immense harmonie de foi, d'amour et d'adoration, tandis que les sectes, présage sinistre à leurs propres yeux, objets de dérision aux yeux des païens, ne peuvent pas même arriver à persuader aux membres de la même famille d'être du même avis?

Les protestants ont devancé cette question, elle ne leur donne pas le moindre embarras. L'unité, disent-ils, est une chimère, la vérité est changeante, progressive. « Les rivalités, les querelles, les dissensions, les sectes, » classées par saint Paul parmi les « œuvres de la chair, » les protestants les recommandent comme également bonnes et utiles. — Ils admettent, pourtant, qu'elles entravent un peu la diffusion de l'Evangile parmi les païens. — « La diversité de nos sectes, proclame M. Coquerel, ministre français, est notre distinction la plus honorable? » « Loin de nous faire rougir, prétend un autre, ces variétés de croyances font la gloire des protestants². » Les Allemands « s'en vantent comme de leur plus beau privilège; la véritable essence du protestantisme est le changement constant de ses opinions.³ » « L'Eglise protestante, M. de Sismondi l'admet, peut se tromper; elle revendique seulement la liberté de pensées à laquelle renonce l'Eglise catholique⁴. » D'après un protestant anglais très-imbu des avantages de la désunion : « L'Ecosse et l'Angleterre sans ses membres séparés et ses dissidents eussent été des pays de sommeil pour l'esprit humain⁵. » Récemment, la Suisse, parlant par la bouche de son organe ecclésiastique le plus élevé, reconnaît que « le droit d'examen est le seul élément de fixité appartenant à la religion protestante⁶. » Est-il possible d'admettre avec plus de candeur que le protestantisme est la négation de l'œuvre du Christ, et que le monde païen a raison de demander à ses représentants : « Professez-vous une religion quelconque? »

¹ *L'ami de la religion*, tome XXII, p. 208.

² *Mélanges de la Religion*, tome I, p. 84.

³ Voir *The State of protestantism in Germany*, par le rév. H. J. Rose.

⁴ *Progress of Religious Opinion during the Nineteenth Century*, p. 70; édition anglaise.

⁵ Laing, *Residence in Norway*.

⁶ Défense de la vénérable compagnie des pasteurs de Genève, à l'occasion d'un écrit intitulé : « *Véritable histoire des nomiers*. »

RÉSULTATS DE L'ÉDUCATION CATHOLIQUE ET DE L'ÉDUCATION PROTESTANTE.

La diffusion de l'enseignement est le moyen principal employé par les sectes pour étendre leur influence. En écoutant leurs orateurs, on pourrait supposer que l'histoire des siècles durant lesquels l'Église seule cultivait les sciences humaines et était le sanctuaire du savoir comme de la sainteté, ne trouve aucune place dans leur ingrate mémoire. « Lois, savoir, éducation, science, *tout* ce que nous appelons civilisation dans l'état social actuel de l'Europe, — des esprits hostiles l'ont avoué, — ressort de la suprématie des Pontifes romains et du clergé catholique sur les rois et les nobles du moyen âge¹. » Guizot, Haxthausen, et d'autres auteurs d'une trempe vigoureuse et d'une impartialité inexorable, reconnaissent que sans l'influence civilisatrice de l'Église, les intelligences eussent été partout écrasées par la force brutale. Lorsque nous remercions Dieu, disent-ils, de tous les trésors de connaissance et d'art en notre possession, nous devons le remercier aussi pour la vigilante et généreuse prévoyance de l'Église à qui nous les devons.

Les protestants, promoteurs de la littérature païenne au seizième siècle, affectèrent, pour la première fois dans l'histoire, de regarder les catholiques comme des obscurantistes. Pourtant la renaissance était due en grande partie à l'activité incessante de ces derniers; on sait avec quel enthousiasme la cour amie des lettres de Léon X accueillait la découverte d'un manuscrit nouveau. Malgré les vifs éloges qu'ils se donnaient à eux-mêmes, et les aveux de leurs maîtres, l'Église les met hors de combat avec leurs propres armes. « Rome *continuait* à être la métropole de la civilisation, nous dit Ranke, *sans rivale* en fait d'érudition profonde et variée. » Les écoles des Jésuites répandues en Europe étaient très-supérieures à celles des leurs orgueilleux rivaux; Bacon le découvrit sans peine. « Leurs élèves apprenaient plus en un an que ceux d'autres maîtres, en deux. Des protestants faisaient revenir leurs enfants de gymnases éloignés pour les confier à leurs soins². »

Dans les sphères les plus élevées de la culture intellectuelle, ces hommes ont servi de modèle à leurs rivaux ingrats. Recevant leurs

¹ Laing, *Observations on Europe*, ch. xv, p. 594.

² Ranke, liv. V, vol. I, p. 597; liv. VIII, vol. II, p. 208.

inspira
de la
des spi
affectai
une su
France.
du clerg
ment s
en réal
un puis
possède
tion be
ces clas
ce qu'o

Cette
« Ni en
Autrich
soignée
même s
en sont
raient i
parmi le
publiqu
dépense
tional ta
des écol
mentabl
assurer

« Dep
miers o
Qu'en
tellemen
une que
ou reme
premier
la vérité
digne. I
tristes³.

³ Notes

⁴ Vienne

⁵ Austr

⁶ The T

inspirations de cette foi lumineuse qui a étendu le domaine de la raison en lui posant des limites, ils ont encore été dans des sphères plus humbles les maîtres de leurs stériles imitateurs qui affectaient, avec des prétentions disproportionnées à leur pouvoir, une suprématie universelle. « Dans la catholique Allemagne, en France, en Italie, en Espagne, l'éducation du peuple entre les mains du clergé est *au moins* aussi généralement répandue, et aussi fidèlement suivie qu'en Écosse... Loin d'être comprimée, l'éducation est en réalité encouragée par l'Église du Pape ; elle est entre ses mains un puissant instrument, habilement manié. A cette heure, Rome possède environ cent écoles *de plus* que Berlin, pour une population beaucoup moindre. Si l'on demande ce qu'on enseigne dans ces classes au peuple de Rome, — on peut répondre : précisément ce qu'on enseigne à Berlin¹ ! »

Cette observation est applicable aux autres pays catholiques. « Ni en Angleterre, ni en Prusse, dit un Anglais voyageant en Autriche, l'éducation du peuple n'est plus universelle ni plus soignée². » Dans chaque village de l'Autriche il y a des écoles, même sur les frontières reculées de la Transylvanie ; « les bâtiments en sont beaux, » et l'instruction excellente³. Les Anglais manqueraient ici de raison ou de modestie ; ils sont entrés les derniers parmi les autres peuples de l'Europe sur le terrain de l'éducation publique. En 1862, ils sont obligés d'avouer, qu'après une énorme dépense, dirigée par une habile administration, leur système national tardivement inventé, et s'étendant seulement à une fraction des écoles les mieux organisées, eut pour résultat un insuccès lamentable ; un « nouveau code » est impérieusement nécessaire pour assurer un enseignement meilleur des connaissances élémentaires !

« Depuis un demi-siècle, l'instruction est devenue un des premiers objets de l'attention sociale et politique de ces contrées. Qu'en est-il advenu?... Notre population agricole est encore tellement ignorante, que nul être raisonnable ne lui demanderait une question d'histoire ou de géographie en dehors de son village, ou remontant au delà de cinquante ans. Ils sont encore la proie du premier visionnaire ou imposteur venu pour les exploiter... Voilà la vérité pour nos paysans après l'enseignement qu'on leur prodigue. Pour les ouvriers les choses sont certainement encore plus tristes⁴. »

¹ *Notes of a Traveller*, ch. vi, p. 167 ; ch. xxi, p. 430-41.

² *Vienna and the Austrians*, par F. Trollope ; vol. II, lettre LVII, p. 267, 559.

³ *Austria*, par J. G. Kohl, p. 300 (1845).

⁴ *The Times*, 15 octobre 1862.

Les mêmes hommes, néanmoins, auteurs de ces aveux, font des discours avec un air de supériorité dans laquelle ils se complaisent sur la civilisation de l'Angleterre protestante; ils affectent de déprécier le paysan de France ou d'Autriche, d'Espagne ou du Canada, dix fois mieux instruit, même dans les arts de la vie commune, et éclairé de plus par cette foi divine dont le paysan anglais est aussi dépourvu que le troupeau dont il semble faire partie, ou la charrue qui n'est guère plus inanimée que sa personne.

Ces faits acquerraient dix fois plus de gravité, si nous en poursuivions l'inventaire par rapport aux résultats moraux, quel que soit le terrain choisi. La Prusse et la Hollande avec leurs systèmes d'enseignement obligatoire, plus encore la Suède et le Danemarck, ont atteint la condition morale la plus basse où les nations soi-disant chrétiennes puissent descendre. En Amérique où l'instruction universelle a créé parmi les protestants une génération de « faquins froidement calculateurs, » la seule éducation utile et *améliorante*, nous assure-t-on, est celle des écoles et des collèges catholiques. Mais revenons aux païens puisqu'ils sont le principal objet de notre étude.

I. En Chine, une foule de voyageurs protestants n'ont pas assez d'éloges pour « les maîtres capables et distingués, » qui enseignent non-seulement les auteurs classiques du pays, mais encore les langues européennes, les arts de la musique, de la peinture, de la sculpture avec un succès « *vraiment merveilleux*. » Là, des femmes, comme les Sœurs de charité françaises, n'ont pas besoin d'aides. Les élèves indigènes qui « regardent leurs maîtres spirituels avec des sentiments d'affection et de gratitude, » attirent sur leurs compositions les éloges des professeurs païens de l'Académie impériale de Pékin. D'un autre côté, les essais d'éducation de deux cents missionnaires protestants presque tous obligés, par manque de connaissance, d'enseigner au moyen de Chinois salariés, sans pouvoir apprécier leurs succès ni corriger leurs fautes, sont appréciés de la sorte par les mêmes témoins favorables : « On n'apprend aux enfants que les œuvres les plus rudimentaires des classiques chinois. Leur éducation semble donc de peu d'utilité, entre eux, ou avec les étrangers. » « Ils apprennent seulement l'anglais, assure le docteur Ball, unique avantage dont leurs maîtres puissent disposer, pour les appliquer ensuite à leurs intérêts commerciaux. » « Trop souvent, ajoute M. Oliphant, les connaissances qu'ils acquièrent servent à augmenter leur influence pour le mal. » Le seul effet de leur « éducation anglaise, affirme un

autre,
fruits
dans s
demi-s
dans s
et les

II. E
des m
effraya
« rejet
nent d
peuver
pliquen
cation
suite co
leurs m
leur pr
des liti
serait
blables
dinaire
plus gr
inférieur

III.
limités
tion d'
les aut
masse
cepend
assure
venus
homme
Nous a
à faire

4 En
vance de
« Les jeu
leur inn
Leurs pé

autre, est d'en *faire des hypocrites ou des escrocs.* » Enfin, les fruits de l'instruction protestante en Chine, sur une large échelle et dans ses derniers développements — les résultats définitifs d'un demi-siècle « d'enseignement biblique, essentiellement protestant dans ses principes et ses tendances, » ont été la culture mentale et les vertus chrétiennes des Tae-Ping rebelles !

II. Dans l'Inde, les effets de l'éducation protestante, dirigée par des milliers d'agents, pendant des générations entières, sont effrayants. Les écoliers, avons-nous appris d'une autorité anglaise, « rejettent le paganisme sans embrasser le christianisme et deviennent d'entêtés infidèles plus difficiles à aborder que les païens. » Ils peuvent avoir « une parfaite connaissance des Écritures, » et « expliquer de la manière la plus claire le point cardinal de la justification ; » ils peuvent même censurer « l'idolâtrie papiste, » par une suite convenable de textes ; mais, malgré ces avantages fournis par leurs missionnaires, « ils n'ont pas plus de foi en Jésus-Christ, qu'en leur propre religion. Ils croient le Jésus des Anglais et le Krishna des Hindous, également imposteurs. » — Pour en finir — car il serait inutile de reproduire des témoignages absolument semblables, — « le naturel *éduqué* est un hypocrite ou un latitudinaire, avec le cœur d'un athée sous la robe d'un idolâtre. Le plus grand nombre ont une tendance invincible vers un état moral *inférieur* à celui d'où l'éducation prétendait les tirer¹. »

III. A Ceylan, « les résultats moraux de l'éducation sont limités et peu satisfaisants. » Les Américains seuls ont la réputation d'avoir eu plus de cent mille élèves dans leurs écoles. Comme les autres sectes, ils ont exercé le suprême contrôle sur une grande masse d'élèves depuis l'enfance jusqu'à la virilité ; ils ne peuvent cependant toucher les cœurs ! « Les écoles ont fait peu de bien, assure le docteur Brown ; les enfants élevés par elles, une fois devenus grands, fréquentent les temples des idoles ; à peine un jeune homme est-il vu à la chapelle, à moins d'être encore écolier. » Nous avons appris combien les élèves catholiques sont unanimes à faire honneur à leur croyance et à la manière dont ils la pra-

¹ En mars 1865, le correspondant du *Times*, décrivant la cérémonie de la délivrance des grades académiques aux natifs de l'université de Calcutta s'exprime ainsi : « Les jeunes gens qu'on y élève deviennent déistes... Cet état de déiste les distingue par leur immoralité ; les vices anglais sont autant de mode que la littérature anglaise. — Leurs pères déplorent les erreurs de la génération naissante. » *Times*, 27 avril 1865.

tiquent : « Ni corruption ni contrainte ne purent les induire à abjurer leur foi. »

IV. En Australie, les naturels *élevés* à la mission « vivent nus dans les bois et tuent plus tard leurs enfants. » A la Nouvelle-Zélande, au sujet des nombreux enfants livrés aux missionnaires protestants, un rapport officiel de 1859 nous dit : « Avec une remarquable activité d'esprit dirigée vers le développement des idées politiques, » leur éducation les a rendus pires, moralement, socialement, physiquement qu'ils étaient il y a cinquante ans. Elle a stimulé plutôt que réprimé l'impureté et la corruption qu'ils montrent maintenant, « dans le corps et l'esprit, dans toutes leurs pensées, paroles et actions. »

V. Aux îles du Pacifique, — les missionnaires catholiques ont transformés les tribus barbares des Philippines avec un plein succès ; un voyageur protestant le signale avec admiration : « Il y a très-peu d'Indiens ne sachant pas lire. » — Les émissaires d'une autre foi impriment, chaque année, pour un seul groupe d'îles, plus de vingt mille volumes ; nous connaissons, par leurs aveux, ce que deviennent leurs élèves « depuis la hutte du serviteur jusqu'au palais du roi ; » une autorité du pays l'assure : malgré, ou, pour mieux dire, à cause des procédés d'éducation, « tout ce qui concerne la race indigène est à la fois physiquement et moralement *rétrograde*. »

VI. En Afrique, les écoliers protestants au Caire reprennent leurs habitudes premières aussitôt leur instruction terminée ; dans l'ouest, cette éducation « les rend seulement capables de se perfectionner en scélératesse. » « Les hommes *les mieux instruits*, qui peu d'années auparavant se distinguaient par leur zèle pour le christianisme, vivent maintenant hors de son sein. » « Les protégés des missionnaires, affirme le capitaine Hewett, sont invariablement menteurs, rusés et complètement vils, de sorte qu'aucun habitant de la colonie ne veut employer comme serviteur aucun indigène qui a fréquenté les classes des missionnaires. » Le gouverneur de Sierra-Leone rapportait que « les enfants sortis de ces écoles sont des vagabonds. » Au Sud, — un auteur anglais nous l'a dit, « les protestants Hottentots peuvent chanter tout le long du jour les souffrances de l'Agneau, sans en savoir sur l'Agneau ou sur ses souffrances plus long qu'un de leurs vils animaux. » L'éducation donnée par les missionnaires est si complète-

ment se
réussiss
les plus

VII.
aussitôt
Syrie, a
fessant
supprim
avoir co
acte, et
du doct
acceptat
rendait
taux. »
mission
meuré s
docteur
la semai

VIII.
de l'éduc
cinquant
elle est v
russe l'a
si, après
quid'été
séparées
quences.
pas vers
le monde
courage
afflige la

« Le p
les filles
le rempl
de ses co
le mépri
moscovit
cher l'or
ces longu
mules th

ment sans fruits, qu'après les travaux de trois quarts de siècle, ils réussissent à faire de leurs élèves « les êtres les plus paresseux et les plus méprisables de leur nation. »

VII. En Grèce, l'éducation protestante paraît s'être évanouie, aussitôt que les maîtres d'école sont devenus missionnaires. En Syrie, au rapport du docteur Valentin Mott, « les Arméniens professant le christianisme se joignaient aux Turcs trompés, pour supprimer les écoles protestantes ; » mais ce docteur ne paraît pas avoir compris que la profession de christianisme leur ait inspiré cet acte, et qu'ils pouvaient raisonnablement songer à rejeter, au dire du docteur Wolff, « une foi vague et incertaine » proposée à leur acceptation, et mettre en doute la valeur d'une instruction qui rendait ses participants « les derniers des hommes parmi les Orientaux. » En Arménie, malgré l'attrait des gages distribués par les missionnaires, tout effort pour protestantiser les habitants est demeuré stérile ; ils admettent même, par la bouche de leur ami le docteur Wagner, que s'ils cessaient de payer aux écoliers le tribut de la semaine « les écoles deviendraient bientôt vides. »

VIII. Nous avons encore présent à la mémoire l'effrayant tableau de l'éducation du clergé moscovite chargé d'enseigner l'Évangile à cinquante millions d'hommes. Regardons cette hideuse peinture ; elle est vraie, puisqu'ayant un pape pour auteur, le gouvernement russe l'a fait mettre sous les yeux de chacun de ses évêques. Mais si, après avoir soulevé le voile, nous avons trouvé la pourriture, quid d'étonnant ? L'Église moscovite, comme ses sœurs schismatiques séparées du tronc, est à l'état de mort, elle en suit toutes les conséquences. A ce spectacle, avec quelle ardeur ne nous portons-nous pas vers cette Église, la seule dépositaire du sel divin qui sauve le monde d'une corruption universelle ! Ayons encore une fois le courage de dire ce qu'est le pape, « cette plaie sociale imposée qui afflige la population. »

« Le pape est un être à part, parqué dans une caste où il épouse les filles de ses pareils, et où se recrutent les enfants qui doivent le remplacer. C'est un homme perdu pour la société, oppresseur de ses compatriotes qui le détestent, valet brutal du pouvoir qui le méprise. Enlevé à l'âge de neuf ans et cloîtré dans un séminaire moscovite jusqu'à l'âge de vingt-deux, l'être humain destiné à prêcher l'orthodoxie sort de son réduit stupide et atrophie. Pendant ces longues années de compression, il a bourré son esprit de formules théologiques prises aux Basiliens dégénérés, et que ses pro-

fesseurs mêmes ne comprennent pas... Dieu et le Czar, voilà sa formule évangélique. Ce n'est pas un prêtre, mais un fonctionnaire; pas un directeur, mais un gendarme des consciences, tenu par la loi de rendre compte au gouvernement des révélations de son pénitent sur toute conspiration... Avec cela, pauvre et chargé d'enfants, sale et crasseux, les cheveux et la barbe enduits de suif, et l'âme aussi immonde que l'extérieur; envieux, avare, ivrogne et dilapidateur. Voilà pour les slaves Ruthènes, Russes blancs ou Lithuaniens, le consolateur religieux¹. »

Lorsqu'il s'agit de la Russie ou Moscovie on n'est plus en Europe; les institutions sont différentes, les mots mêmes pour exprimer les nôtres n'existent pas. Ainsi, par exemple, on ne connaît pas ce qui correspond chez nous au ministère de l'*Instruction publique*, mais bien le ministère de l'*Instruction des classes inférieures* (Minister narodnago prosvieschtchenia). Avant Alexandre I^{er}, on ne s'occupait nullement de l'instruction des classes non nobles, le bourgeois n'y avait aucun droit, on le laissait dans l'ignorance la plus absolue. Les nobles seuls étaient obligés d'envoyer leurs enfants aux écoles militaires du gouvernement, parce que l'instruction comme chez les Chinois confirme et confère la noblesse.

Lire et écrire chez les peuples touraniens (Turcs, Tatares, Chinois) ne constitue pas la civilisation, le développement de l'intelligence dans sa force créatrice. Le voyageur européen s'étonne de voir chez le Thibétain les pâtres sachant lire et écrire. La même chose s'observe chez les Moscovites; en voici les motifs. Les deux cents sectes religieuses qui se partagent les quarante millions de moscovites les obligent à apprendre la lecture et l'écriture pour soutenir entre eux les raisonnements erronés qu'ils puisent dans la Bible; le second motif se trouverait dans leur génie qui les porte à l'industrie et au commerce, au point qu'ils méprisent les Ruthènes (habitants de la Pologne orientale), parce qu'ils se livrent à l'agriculture, ne s'occupent pas de commerce et haïssent les sectes. La preuve du peu de parti que les Moscovites savent tirer de la lecture et de l'écriture est que jusqu'aux dix-huitième siècle tout ce qui s'appelle littérature russe n'est que la production des Ruthéno-Polonais. Selon le témoignage du baron de Korff, au commencement du règne d'Alexandre I^{er}, c'est-à-dire de 1801 à

¹ *La Question européenne*, par Elias Regnault, p. 80 (1865). — Le pape se mêle aussi d'éducation, et s'impose comme professeur. « Aussi voit-on de nos jours une différence énorme entre les pères et les fils Ruthènes. Les premiers ne reconnaissent plus leurs enfants, lorsqu'ils ont passé par les mains des papes orthodoxes. » *Ibid.*, p. 82.

1812,
cent p
du dou
lopper
Pou
seulen
divise
Chine
grands
que de
langue

IX.
l'éduca
Aussit
frères
indienn
fameux
« Les m
christia
gondag
docteur
en latin
uns pr
enfouis
paravan

Des
à haute
« Hélas
et il es
bien pa

² Biogr
³ Ces i
(de Kiev)
le cours d
mis d'app
nombre d
n'est pas
sans aucu
échec une
faite une
civilisation
reconnais

⁴ Docu

⁵ Trav

1812, il y avait dans tout l'empire russe (grande Russie) à peine cent personnes qui sussent l'orthographe¹. Depuis la seconde moitié du douzième siècle les sectes ont commencé à paraître et à se développer chez les Moscovites.

Pour une population de soixante-dix millions d'habitants, il y a seulement six Universités qui confèrent le *rang* (le Tschin) qui se divise en quatorze classes; la similitude de ces usages avec ceux de la Chine n'échappe à personne. Le gouvernement fait de nos jours de grands efforts pour établir des écoles, mais dans le seul but politique de s'assimiler les populations non moscovites en imposant la langue et le schisme². ¶

IX. Enfin, une grave autorité anglaise a rappelé les résultats de l'éducation des sectes protestantes sur les Indiens de l'Amérique. Aussitôt leur apprentissage terminé, « ils reviennent vers leurs frères les plus scélérats et les plus paresseux de la communauté indienne. » L'observation de ces faits invariables engageait un fameux chef Sénécas à faire aux missionnaires cette observation : « Les membres de ma tribu soi-disant convertis du paganisme au christianisme, se sont déshonorés en essayant de couvrir le dévergondage de l'un par l'hypocrisie de l'autre. » Les élèves Indiens du docteur Wheelock, quoiqu'ils « aient fait des progrès considérables en latin et en grec, quoique les talents et la science de quelques-uns promettaient de nous être très-utiles, sont maintenant enfouis dans leurs habitudes brutales et sauvages, comme auparavant³. »

Des ministres hollandais parlant d'un de leurs élèves qui lisait à haute voix dans leur église la Bible qu'ils lui avaient donnée : « Hélas, disent-ils, il a mis sa Bible en gage, il boit de l'eau-de-vie, et il est devenu une véritable brute, faisant plus de mal que de bien parmi les Indiens⁴. »

¹ *Biographie du comte Spéranski* par le baron Modeste de Korff, t. I. p. 144.

² Ces indications nous ont été fournies en partie par le savant professeur Duchinski (de Kiew), auteur des *Études sur les peuples Aryas et Tourans* (Paris, 1864). — Pendant le cours de notre travail, des rapports fréquents avec les exilés polonais nous ont permis d'apprécier la valeur morale et intellectuelle de ce peuple qui produit en grand nombre des hommes supérieurs dans les sciences, la littérature et les arts. Une nation n'est pas *agonisante* quand pendant deux années, avec quelques milliers de braves, sans aucun secours étranger et avec la certitude de ne pas en recevoir, elle a tenu en échec une armée de deux cent mille Russes. Elle a plutôt donné dans sa glorieuse défaite une preuve de son énergie indomptable et de l'incompatibilité absolue entre la civilisation moscovite et la civilisation chrétienne ou occidentale. La fusion, les Russes le reconnaissent et la pratiquent, est au prix de l'extermination.

³ *Documentary History of New-York*, vol. IV. p. 506.

⁴ *Travels in New-England*, par Timothée Dwight, lettre ix, vol. II, p. 90.

L'uniformité dans les désastreux résultats de l'enseignement protestant sur tous les points du globe pourrait faire naître le mépris railleur envers ceux qui le soutiennent, si ce sentiment était possible en présence de maux immenses. Après les millions répandus par les différentes sectes, uniquement pour entraver l'action de l'Église dans le monde, après leurs vanteries bruyantes, leurs triomphes anticipés, leurs éloges de complaisance sur leur habileté et leurs lumières, ils n'ont abouti qu'à élever un petit nombre de Chinois, « dont le savoir augmente l'influence pernicieuse, » des Hindous, « devenus infidèles orgueilleux, pires que des païens, » des Singhalais qui au sortir de l'école fréquentent avec plus de zèle les temples de leurs idoles etc., etc. — Nous serions plus aveugles et plus irréfléchis que ces pauvres disciples si ces faits ne servaient pas à nous instruire. L'absence de vocation et de mission des ministres protestants peut expliquer bien des points de contraste, mais ne peuvent pas rendre raison de pareils phénomènes. Un certain nombre de ces hommes sont au moins supérieurs en puissance morale et intellectuelle à leurs élèves. Quelques-uns sont même sincères et zélés et se proposent honnêtement d'améliorer ceux qu'ils instruisent. Ces efforts sont cependant inutiles, ces bonnes instructions entravées ; ils élèvent des générations entières avec tous les soins indiqués par l'expérience, ou rendus possibles par les richesses, mais toujours les mêmes fruits ! De païens, ils font des athées, d'honnêtes gens, des coquins. D'où vient donc cette effrayante uniformité de désastres ? S'ils sont privés des dons apostoliques et ne les revendiquent pas, ils auraient pu cependant par les moyens purement naturels s'attendre à de meilleurs résultats. D'où vient donc, demandons-nous encore, cette universelle flétrissure toujours à leur poursuite comme la nuée ténébreuse suspendue sur les Égyptiens, fanant les plantes et les fleurs que leurs mains ont touchées ? N'est-ce pas qu'en leur refusant tout don *surnaturel*, Dieu a voulu neutraliser leurs pouvoirs *naturels*, employés partout à infliger au monde païen de profondes malédictions et des maux plus irréparables.

L'avantage de nos recherches est de nous avoir conduit, en dehors de la région des controverses spéculatives, sur le terrain des faits. Nous n'avons pas eu à débattre des prétentions ou des doctrines, nous avons regardé l'Église et les sectes à l'œuvre : épreuve décisive indiquée par Notre-Seigneur. Partout il a manifesté, par des signes nombreux, sa présence continuelle dans l'Église ; partout il a refusé de reconnaître le stérile ministère des sectes. En présence de ces faits, nous pouvons demander à nos

advers
à trait
que D
de s'é
elle n
peuve
affect
provoc
phème

Sain
qui en
que le
venable
loi. A
l'Église
ait pro
protest
comm
nous r
ne pou
s'applic
Le refus
nistres,
pable d
humilia
« conse
tous ce
lier aux
choisis,
aux yeu
tienne.
protesta
mélange
tacle au
mener l
la propo

adversaires protestants ou schismatiques s'ils nous croient disposés à traiter sérieusement des prétentions dont l'histoire fait justice et que Dieu même a condamnées à nos yeux? Ils n'ont pas droit de s'étonner si désormais nous déclinons une discussion inutile; elle n'aurait plus de sens; un arrêt divin a clos le débat. Ils ne peuvent plus se plaindre, si, nous contentant de sourire lorsqu'ils affectent de nous endoctriner, nous opposons le silence à leurs provocations, le pardon à leurs outrages, la prière à leurs blasphèmes.

CÉLIBAT ET MARIAGE.

Saint Paul, le grand modèle du missionnaire, exhortait ceux qui en avaient reçu la grâce à s'abstenir du mariage, parce que le Créateur ayant pris la nature de sa créature, il était convenable d'aspirer à une vie plus angélique que sous l'ancienne loi. A ceux qui devaient être élevés à la dignité sacerdotale, l'Eglise proposa donc l'état plus élevé du célibat, quoiqu'elle ait proclamé le mariage sacrement de la loi nouvelle. Si les protestants se contentaient de répondre que ce n'est pas un commandement divin, mais un simple précepte ecclésiastique, nous regretterions leur impuissance à l'accomplir; mais nous ne pourrions leur reprocher de préférer l'état inférieur qu'ils s'appliquent instinctivement comme plus approprié à eux-mêmes. Le refus d'une grâce spéciale accordée par le Très-Haut à ses ministres, serait déjà un fait significatif; un clergé marié, incapable de faire dans le monde l'œuvre de Dieu, est un spectacle humiliant, sans être une négation d'une vérité révélée. Si le « conseil » de saint Paul, concernant les vierges, se rapporte à tous ceux qui veulent « servir Dieu sans entraves » et en particulier aux ministres de la religion, à plus forte raison aux hommes choisis, comme lui, pour les périls de l'apostolat, et pour montrer aux yeux des païens le type le plus élevé de la perfection chrétienne. Les disciples de saint Paul ne savaient rien des missions protestantes, ni des principes qui les dirigent, ni de ce « singulier mélange de piété et d'irrégion » dont ils donnent partout le spectacle au monde païen. Mais, les soldats n'ont pas l'habitude d'emmener leurs femmes et leurs enfants sur le champ de bataille; la proposition d'envoyer aux idolâtres des apôtres en pareille com-

pagnie leur aurait paru une inconvenante plaisanterie sur un sujet grave.

Il ne serait pas impossible de remplir un gros volume de faits curieux recueillis par les auteurs protestants, sur les inconvénients de missionnaires mariés. La *dépense* considérable et entièrement inutile exigée par ce système, saute aux yeux de tout le monde ; telle n'est pas néanmoins l'objection principale. Le missionnaire marié, saint Paul l'indique, est incapable, avec les meilleures intentions, de remplir les devoirs qui demandent le sacrifice du bien-être et souvent de la vie. « Il est divisé, » a dit l'apôtre, il est « trop désireux des choses de ce monde » pour avoir d'autres pensées, ou pour prêcher la vertu chrétienne et l'héroïsme sans prêter à rire à un auditoire païen, au milieu des embarras et des soins de la vie qui l'entoure. En vérité, il est très-disposé à sacrifier la prédication à des passe-temps moins pénibles.

D'après le docteur Krapf, que nous avons vu en Abyssinie, « le désir de s'établir aussi bien que possible et de se marier enlace un missionnaire dans une foule de soins extérieurs qui le tiennent éloigné de son Maître et de son devoir ; » il énumère ensuite « la construction de la maison » avec « tout ce qui en dépend. » Le docteur Morrison trouve nécessaire de demander qu'on établisse un comité en Angleterre « pour subvenir aux petites nécessités des jeunes missionnaires. »

Le docteur Colenso, parlant par expérience, déplore ce fait : « Souvent les femmes ruinent une mission par leur caractère irritable et querelleur. » Quelquefois elles produisent le même effet sans montrer ces infirmités morales. « Depuis trois mois environ, écrit un aimable missionnaire, j'étais retenu presque exclusivement dans la chambre de malade de mistress S. » Il faisait bien d'accomplir ce devoir ; mais son action comme prédicateur n'en fut guère favorisée. Et il ajoute « qu'il abandonna son ministère à cause de la maladie de sa femme, les médecins lui ayant interdit de s'exposer davantage aux privations de la vie missionnaire¹. » De pareils faits se présentent presque à chaque page des annales des missions protestantes.

Les disciples de la soi-disant réforme, avec des maximes différentes de celles de saint Paul, et choisissant la vocation la moins parfaite, se permettent de diffamer celle qu'ils n'ont pas le courage de suivre. Le célibat, la mortification et la confession

¹ *Journal of a Residence in the Sandwich Islands*, par le révérend Stewart, p. 394.

répugnent à la nature humaine; le plus court est de les condamner. La Bible, changée adroitement par les protestants en un vaste code d'indulgence pour soi-même, fournira facilement le prétexte. Comme les païens de l'ancien temps déifiaient leurs vices, et consacraient leurs crimes favoris en les mettant sous la protection d'un démon particulier, les protestants rejettent d'abord certaines vérités évangéliques, et honorent à leur place l'erreur opposée. S'ils rejettent le sacrement de pénitence, un des fruits les plus précieux de la tendresse du Sauveur, ils le font dans un esprit hautain de moralité : car « la pratique de la confession est immorale et dégradante. » S'ils reculent devant la mortification, si leurs missionnaires occupent de somptueuses demeures; s'ils se débattent pour faire augmenter leur salaire, et se nourrissent délicatement tous les jours, c'est seulement par manière de courageuse et intelligente protestation contre l'erreur des catholiques, car leurs évêques ont soin de leur rappeler que « l'ascétisme ne fait pas partie du système évangélique. » S'ils refusent tout amour filial et tout honneur à la bienheureuse Mère de Dieu, il faut qu'ils disent — pouvons-nous sans irrévérence répéter les paroles qu'un dignitaire anglais ose employer — : « Elle attend son jugement comme les autres femmes ! » S'ils ont rejeté le Sacrifice de tous les jours, et si, surpassant l'ingratitude humaine, ils se sont moqués de la présence sacramentelle, le plus étonnant excès de l'amour divin qui change ce triste monde en un paradis, ils crient avec l'Eglise anglicane que l'Adorable Mystère est « une fable blasphématoire. » Ils ne font pas les choses à demi. *Abyssus abyssum invocat* — « un abîme en appelle un autre. » Ils sont destinés à les sonder jusqu'au fond. Saint Paul dit sans restriction et sans réserve, « il est bon à l'homme de ne toucher aucune femme. » Ils répondent tout d'une voix « c'est mal ! » Résolus de justifier le genre de vie qu'ils choisissent, ils affirment, avec une perversité repoussée même des sauvages, qu'un homme marié est un serviteur *plus* agréable à Dieu qu'un ministre célibataire. Qui ne doit apprécier, disent-ils, l'avantage d'enseigner aux païens les joies pures de la vie domestique ! — au risque de leur apprendre en même temps, observe Ricci, que la « fidélité conjugale » est le sommet de la perfection chrétienne. « Les femmes des missionnaires, un d'eux l'assure, relèvent la dignité du caractère pastoral ! » « Un missionnaire non marié, avance un autre, ne peut jamais prospérer ; » en effet, le protestantisme a commencé avec un Crammer et un Bèze. Si tous les protestants ne sont pas aussi enthousiastes pour l'infirmité humaine, et ne la déifient

terie sur un

s volume de
sur les in-
considérable
te aux yeux
ection princi-
est incapable,
voirs qui de-
a vie. « Il est
choses de ce
cher la vertu
ditoire païen,
l'entoure. En
s passe-temps

en Abyssinie,
de se marier
érieurs qui le
» il énumère
ce qui en dé-
mander qu'on
ux petites né-

lore ce fait :
caractère irri-
ême effets sans
environ, écrit
sivement dans
n d'accomplir
fut guère fa-
à cause de la
t de s'exposer
» De pareils
des missions

maximes dif-
vocation la
ils n'ont pas
la confession

ewart, p. 594.

pas aussi ouvertement, tous ont montré, par des actions plus expressives que des paroles, combien ils taxent d'extravagance l'injonction de saint Paul; combien ils trouvent fastidieux son exemple¹.

Quelquefois, il est vrai, ils portent témoignage contre eux-mêmes. Toutes les communions non catholiques, qui n'observent pas le célibat, et particulièrement les Grecs et les Moscovites, lui rendent encore hommage à leur manière. Ces derniers désespérant de la continence de leurs ministres, bien qu'ayant en horreur des noces de prêtre, forcent tous leurs clercs séculiers à se marier *avant* d'entrer dans l'état ecclésiastique. « N'est-ce pas, demande M. Ivan Golovine, prêtre russe, une reconnaissance explicite du célibat comme de la vocation la plus parfaite ? » N'est-ce pas aussi, pouvons-nous demander à notre tour, un aveu explicite de leur impuissance à l'atteindre? M. Bajanof, marié, confesseur de l'impératrice et membre du Synode, aurait même le projet de faire adopter une très-grande innovation dans l'Église russe; il s'agirait de promouvoir à l'épiscopat des prêtres mariés, chose inouïe en Russie. « C'est comme leçon aux évêques célibataires sur les abus qu'ils tolèrent et qu'ils encouragent, que M. Bajanof obtint de leur faire remettre à chacun un exemplaire de *la Description du clergé de campagne*, » dont nous avons donné quelques extraits.

L'Église moscovite ne s'occupe guère des missions; autrement elle aurait appris que le monde païen rejette avec mépris les prêtres mariés. « Si le maître de la religion a une femme, écrit un missionnaire apostolique, le sauvage le met à son niveau. » Lorsqu'un ministre protestant eut dit à un marchand Chinois qu'il était marié, celui-ci s'écria : « prêtre ! et cependant marié² ! » Les païens même s'élèvent contre l'amoindrissement des sectes par les femmes, et témoignent une plus profonde sympathie pour la morale de saint Paul que l'anglican le plus raffiné et le plus poli. Le célibat, sans lequel le succès du missionnaire est une pure chimère, est maintenant, d'après son aveu, si au-dessus de sa portée, que toute prétention de ce genre doit être abandonnée. « Pour un ministre anglican, assure un des principaux organes de l'Église établie, la déclaration de vouloir garder le célibat, est comme rien³. » Un des meilleurs

¹ « *Sed quid mirum, si tam perversè ratiocinentur hæretici, quos impuritas excoecavit. Adeo verum est hæreticum vix fuisse qui non fuerit impudicus.* » Bernardinus a Piconio, in Cor. VII.

² *Mémoires d'un prêtre russe*, ch. x, p. 167.

³ Tradescant Lay, *The Chinese as they are*, ch. ix, p. 100.

⁴ *Christian Remembrancer*, vol. XXXII, p. 241.

avocats du protestantisme dans sa forme intellectuelle déclare néanmoins non comme une vérité religieuse, mais comme une exigence de sens commun, « qu'une des premières conditions pour un ministre est sa capacité pour le célibat ¹. » Comment donc serions-nous indifférents, aux paroles du Sauveur, qui déclare expressément que « le célibat est un don spécial que tous ne comprennent pas, *mais ceux à qui il a été donné* ²? » Pourquoi a-t-il toujours conféré cette grâce au missionnaire catholique, et l'a-t-il toujours refusé au missionnaire protestant ou schismatique? Pourquoi douter, l'histoire du christianisme à la main, qu'avec ses dons il se trouve lui-même ³?

CONTRASTE DANS LES RÉSULTATS SOCIAUX.

En présence des faits, si le doute était encore possible sur l'action de Dieu par l'Église ou par les sectes, il y aurait une considération finale qui devrait être acceptée comme décisive.

Dans les premières luttes du christianisme, au milieu du déluge de sang dont fut inondé l'Asie occidentale et le sud de l'Europe, les victimes étaient toujours et partout d'un seul côté. Pas un païen, durant trois siècles, ne fut frappé par une main chrétienne. La foi nouvelle produisait des martyrs, mais pas un seul assassin. Lorsque ses prédicateurs purent rappeler aux consuls et aux sénateurs que leurs disciples formaient une importante multitude, lorsque l'armée romaine vit avec étonnement dans ses rangs une légion composée de chrétiens, pas une main ne s'éleva contre les persécuteurs, pas même pour sa propre défense. Partout le sang était répandu, mais c'était le sang des apôtres et des martyrs.

Dans les derniers temps, lorsque l'Église et le monde ne formaient plus deux camps distincts, excepté aux yeux des Anges; lorsque la corruption se fut répandue comme une mer de fange qui déposa ses souillures jusque sur les marches du sanctuaire, les prédicateurs et les confesseurs étaient encore les mêmes, mais les idolâtres les virent accompagnés d'hommes qui se disant chrétiens

¹ *Saturday Review*, 21 janvier 1860.

² *Matth.*, xiv, 11.

³ « C'est une injure vulgaire, observe un voyageur presbytérien, de supposer le clergé catholique de ce temps moins pur et moins chaste que les femmes non mariées parmi nous. Des infractions peuvent se présenter de différentes sortes, mais aussi rares que dans un nombre égal de nos femmes non mariées des classes les mieux élevées en Angleterre. » Laing, *Notes of a Traveller*, ch. xxi, p. 432.

faisaient peu d'honneur à ce privilège. « Retirez vos soldats Espagnols, disait Las-Casas, autrement nous n'irons pas chez ce peuple; nous ne pourrions réussir à le persuader. » Malgré cette difficulté nouvelle, le monde païen fut converti; si le sang fut répandu, ce fut encore, comme autrefois, le sang des missionnaires et des confesseurs. Partout les naturels convertis croissaient et se multipliaient, comme maintenant encore, à l'ombre de la Croix. Les messagers de l'Église ne leur apportaient pas seulement une bénédiction spirituelle, mais aussi une bénédiction temporelle. Si l'âme du sauvage fut régénérée par la grâce, le pays de sa demeure parut rougir de sa stérilité, et « le désert fleurit comme un rosier. »

Lorsque les ouvriers apostoliques eurent été bannis, on vit « la nature reprendre son premier aspect. » La terre sembla pleurer leur absence, et se couvrit encore de ronces et d'épines. Dans les pays idolâtres comme chez les tribus sauvages la présence des missionnaires catholiques a été la source de bienfaits. Partout ils augmentent en nombre, en intelligence, et en prospérité. Partout aussi ils se mêlent à leurs chefs catholiques par les liens d'une foi commune, et même par les nœuds du mariage, par la communauté des habitudes et des intérêts sociaux.

D'autre part, d'après l'aveu des mêmes témoins, il n'y a pas un seul exemple d'une conquête protestante, accompagnée de ministres protestants, qui n'ait été *fatale* aux aborigènes. S'il y a une exception, qu'on la nomme. En Chine et dans l'Inde, ils ne peuvent pas, il est vrai, faire disparaître entièrement les naturels, parce qu'ils sont une poignée d'hommes contre des millions; mais ils sont parvenus à leur inspirer un mélange d'aversion et de mépris; chaque année lui ajoute une nouvelle intensité. Les Chinois choqués, comme leurs coreligionnaires européens, par leur mondanité, par leur cupidité et par le contraste trop évident entre leur profession d'ardente piété et leur genre de vie habituelle, les appellent encore après une fréquentation de cinquante ans des « *diables prêchent-mensonges*. » Cette appréciation peu favorable de leurs maîtres s'applique également à leurs disciples. Le Chinois a vu l'influence temporaire des ministres exercée sur quelques individus tendre seulement à rabaisser leur caractère moral, et à les rendre « hypocrites ou escrocs. » Leurs disciples les plus distingués formés sous leurs yeux, dans leurs propres demeures, et longtemps employés par eux comme cathéchistes payés, ont garni les rangs des Tae-Pings et se sont acquis une infame notoriété dans ce ramassis d'assassins et d'incendiaires.

Comb
sur le m
vertus d
et par l'

Par le
ont été
progrès
nomènes
se rencor
pouvons
plusieurs
lique en
conversion
jamais. Il
si les tém
appréciat

Dans l'
de leurs
paraît leu
ment par
tiennes. »
d'immora
maintenu
religion r
mond Bu
préférable
attesteraie
assurait e
aucune b
rope, » a
nous l'av
formé les
avons plu
disparaiss
pire des I

A Ceyla

* The Con
anglaise aux
« Le suprême
se précipitan
Extrait d'une
8 juillet 1860

Combien est différente l'influence des missionnaires catholiques sur le même peuple, nous l'apprenons par les témoins de leurs vertus dignes souvent d'avoir attiré l'admiration des idolâtres, et par l'aveu de voyageurs anglais dont nous avons cité les noms.

Par leur influence, « les habitudes étrangères aux Chinois, » ont été implantées; la femme a gagné cette dignité dont les progrès du christianisme la revêtent toujours; les autres phénomènes sociaux qui accompagnent une vigoureuse civilisation se rencontrent maintenant dans plus d'une famille chinoise. Nous pouvons présager par les triomphes pacifiques déjà obtenus dans plusieurs provinces de l'empire, les destinées de la religion catholique en ce pays; les récits les plus récents nous apprennent des conversions beaucoup plus nombreuses et plus importantes que jamais. Il n'est pas nécessaire d'insister sur ce genre de contraste; si les témoignages faisaient défaut, ils seraient remplacés par les appréciations des païens eux-mêmes.

Dans l'Inde, d'après les plaintes des missionnaires, « beaucoup de leurs disciples sont plus dépravés que les païens, l'instruction paraît leur avoir donné deux fois la mort. » « Ils ne sont pas seulement paresseux et débauchés, mais ils déshonorent les vérités chrétiennes. » Il a fallu « suspendre » pour cause de concussion et d'immoralité, la maison d'éducation de Santipore; et les colléges maintenus font des athées, qui perdent même les notions de la religion naturelle. « Si nous étions chassés de l'Inde, disait Edmond Burke, rien ne resterait pour dire qu'elle eut des maîtres préférables aux orangs-outangs ou aux tigres. » « Peu de vestiges attesteraient qu'elle ait *jamais* été sous un gouvernement chrétien, » assurait en 1860 un protestant zélé. Les naturels « n'ont ressenti aucune bonne influence de la *puissance* et des lumières de l'Europe, » affirme Gibson; « au lieu d'élever le niveau de la moralité, nous l'avons *abaissé*, » reconnaît un autre. « Loin d'avoir *transformé* les mœurs et les coutumes des Indiens orientaux, nous avons plutôt adopté les leurs. Si la domination anglaise aux Indes disparaissait après une seule génération, le souvenir de notre empire des Indes ne semblerait plus qu'un songe¹. »

A Ceylan, l'esprit d'industrie et d'entreprise de l'Angleterre a

¹ *The Conquest of Canada*, par T. Warburton; introd., p. 17. — Depuis la domination anglaise aux Indes, les fêtes en l'honneur de Juggernaut n'ont pas été interrompues. « Le suprême bonheur pendant ces hideuses saturnales consiste à se donner la mort en se précipitant sous les roues du char de cette infâme divinité. La police ferme les yeux. » Extrait d'une correspondance détaillée, adressée au *Times* en date de Calcutta, le 8 juillet 1864.

pu être matériellement utile aux colons, mais n'a « produit que de minces résultats comme élément civilisateur. » En Australie, les indigènes « ont toujours repoussé les essais de civilisation, » et ont presque entièrement disparu. Un comité du conseil colonial a demandé « l'abolition du protectorat » comme ayant amené un insuccès notoire; et a conseillé de *promptes* mesures « pour répandre la religion et l'éducation dans la population blanche, » afin d'empêcher son retour à la barbarie; « elle vit et meurt sans l'ombre d'éducation ni d'instruction religieuse. » Les neuf dixièmes des indigènes de la colonie anglaise de Victoria, ont péri en vingt ans. A Van Diemen, pendant le même temps, toute une nation d'indigènes fut littéralement *anéantie* par les soldats et les colons anglais, qui les traquaient comme des bêtes sauvages. D'après le dernier compte-rendu de la Nouvelle-Zélande; « le christianisme nominal » qui avait dominé jusqu'alors, est en décadence; « beaucoup d'indigènes retournent à leurs anciens usages, » après le contact habituel durant cinquante années avec les missionnaires anglais dirigés par cinq évêques et une foule d'archidiacres. Malgré le bienfait de la domination anglaise, rien ne peut sauver les « tristes restes d'une population dans un pareil état de décrépitude. » Bientôt la Nouvelle-Zélande sera « une solitude souillée de sang. »

Dans les îles du Pacifique qui ont les protestants pour maîtres, la même ruine et la même immoralité ont envahi les naturels. La dépopulation, dans les divers groupes de l'Océanie orientale et occidentale, est « aussi menaçante qu'inexplicable. » Aux îles de la Société, en trente ans les deux tiers de la population disparurent; tandis que leurs prédicants anglais les dépouillaient de leurs terres et de leur commerce, « pour s'en emparer. » Aux îles Sandwich, les naturels ont péri si rapidement que « les Anglo-saxons en feront d'autres Indes occidentales; » « l'extinction complète de la nation est *inévitabile*. » Les races aborigènes, jadis modèles de beauté athlétique, disparaissent comme frappés par un ange exterminateur, sous les yeux des « missionnaires » qui leur enseignent des vices nouveaux. Après leur avoir enlevé tout ce qu'ils possédaient, ces ministres, dans leurs sermons, leur annoncent que « le ciel offensé va les retrancher du nombre des vivants. » Les témoins protestants sont tous d'accord pour nous dire que, dans peu d'années, les naturels des îles placées sous la domination anglaise ou américaine auront disparu, après avoir traversé tous les degrés de la dégradation.

Mais, partout où l'influence catholique a dominé, les progrès

matér
d'aut
chrét
pagné
« Jus
qu'ils
la rel
cathol
encor
et déc

Dan
missio
faut l'
Aux i
gieuse
a trou
hospit
Nouve
les pa
le ch
les pr
de tén
Penda
sous l
d'ann
coup
vérita
vain,
En

En
denta
sionn
« Bea
barie.
rien a
incult

4 La
2 Par
dans le
vantes;
et un g
tants, e
niste an
ridicule

matériels et moraux ont marché de concert. Sir Henry Ellis et d'autres nous ont appris qu'aux Philippines la conversion à la foi chrétienne de milliers de barbares et de mahométans a été accompagnée « d'un progrès immense dans leur condition sociale. » « Jusqu'à ce jour ils sont joyeux et libres sous le joug de la loi qu'ils professent, » monuments vivants du pouvoir civilisateur de la religion véritable. « Les naturels des Philippines, convertis au catholicisme, donnent à l'Espagne des soldats dévoués; les Hindous encore païens ou musulmans se révoltent au nom de leur religion, et déclarent à l'Angleterre une guerre d'extermination¹. »

Dans l'archipel Gambier et les îles Marquises, convertis par les missionnaires catholiques, « ils ont acquis une telle influence, qu'il faut l'avoir vu pour le croire. » nous a dit un écrivain protestant, Aux îles Lobos, M. Bennett, qui avait signalé l'immoralité prodigieuse et l'avarice sordide des indigènes dans les îles protestantes, a trouvé les indigènes catholiques « contents, heureux, polis, hospitaliers, laborieux et modestes. » A Wallis, à Futuna, à la Nouvelle-Calédonie, célèbres pour la barbarie de leurs habitants, les païens qui avaient massacré leurs premiers apôtres, ont accepté le christianisme et la civilisation; leur prospérité matérielle suit les progrès de leur ferveur religieuse. Aux îles Sandwich, une foule de témoins protestants ont proclamé le même contraste invariable. Pendant le règne des ministres protestants, Taïti était connu sous le nom hideux de « lupanar du Pacifique; » mais, en peu d'années, l'influence du catholicisme a été si féconde que beaucoup de femmes, au dire d'un écrivain anglais, sont devenues « de véritables modèles » de leur sexe; et l'île, d'après un autre écrivain, « est maintenant une communauté civilisée et prospère². »

En 1862, le capitaine Napier Hewett a fait, sur l'Afrique occidentale, un rapport qui se résume ainsi : « Les travaux des missionnaires aux colonies ont-ils produit quelque bien ? — Aucun. » « Beaucoup des soi-disant convertis sont retombés dans la barbarie. » « Le pays a beau présenter une fertilité admirable que rien au monde n'égale, la plus grande partie n'est qu'un désert inculte; les terres qu'on labourait sont abandonnées, et les mai-

¹ *La Cochinchine et le Tonkin*, par E. Veuillot, préface, p. 14 (1859).

² Parmi les nouvelles venues de Honolulu, à la date du 27 août 1861 nous trouvons dans le *Mémorial diplomatique* (novembre de la même année) les indications suivantes : « La mission catholique française a déjà établi aux îles Sandwich trente églises et un grand nombre d'écoles fréquentées par 5,000 élèves environ. Sur 70,000 habitants, elle compte de 20,000 à 25,000 catholiques. Le reste de la population est calviniste américain, ou sans aucune religion, livrée à des superstitions grossières ou à de ridicules pratiques de sorcellerie. » (*Le Monde*, 30 nov. 1861).

sons tombent en ruine, *excepté celles des missionnaires*. Il semble qu'un air pestilentiel s'y soit abattu, comme sur quelques îles des Indes occidentales. »

Dans l'Afrique du Sud, où une autre race idolâtre a joui, pendant près d'un siècle, des avantages de la domination anglaise, les naturels se sont de plus en plus dépravés ; les crimes les plus hideux sont commis par ceux qui furent en contact plus intime avec les ministres, assure le docteur Livingston. « Les stations des missions, d'après ce voyageur, sont de vrais dépôts de mendicité. » Enfin le trop fameux M. Ellis en est venu à cette conclusion : « A moins d'un changement radical, ils deviendront les bûcherons ou les porteurs d'eau des autres, ou, comme race, ils disparaîtront graduellement. » M. Ellis est allé chercher des succès plus faciles ailleurs ; mais, pour les assurer, il a fait disparaître un roi, l'infortuné Rhadama, qui lui paraissait trop sensible à Madagascar au dévouement et au désintéressement des missionnaires catholiques. M. Ellis ne se contente pas de ces mesures expéditives, il joint à ses immenses ressources les effets de son éloquence. Dans ses discours, on lui prête ce passage : « Lorsque Jésus-Christ vint sanctifier la terre par sa présence, c'est en Angleterre qu'il descendit, c'est à nous qu'il confia sa doctrine ; mais jamais il ne mit les pieds en France ; à cette préférence jugez de la vérité des deux religions ¹ »

En Syrie et en Arménie, le protestantisme n'eut d'autre effet que de créer quelques pensionnés inutiles et sans mœurs, « infidèles et révolutionnaires, » « les pires des Orientaux. » Tous nos témoins sont unanimes ; ils avouent la « supériorité incontestable » de tous ceux qui se sont réconciliés avec l'Église, quelle que fût leur secte ; « on ne peut le nier, leurs rapports avec l'Église catholique romaine tendent à les élever dans l'échelle de la civilisation. » Si « les chrétiens de Turquie sont en général ignorants, grossiers et sauvages comme des buffles, partout où les missionnaires catholiques ont pénétré, ils ont porté avec eux la lumière de la civilisation. »

En Russie, où l'Église gréco-moscovite, cet instrument aveugle, emprunte à la police le concours que le Ciel lui refuse, « les nobles

¹ *Le Pays*, 15 octobre 1864, cité d'après *le Tour du monde*, même année. — De son côté, le journal *La Malle* de la Réunion nous apprend la mort récente du R. P. Weber, vice-préfet apostolique de Madagascar, décédé le 2 août 1864 à Tananarive (la capitale). « L'enterrement de ce zélé missionnaire, qui avait consacré vingt-cinq années de sa vie aux Malgaches, a été un vrai triomphe pour la Religion. Païens, protestants, catholiques, tous étaient unanimes dans leurs regrets. »

(membre
croyance
fluence la
complète
ministres
naît chef
compris,
de ses mi
luthéran

Si l'on
idolâtres,
de rien t
des provin
pire sont
être mah
excepté d
religieuse
s'attache
ses rappo
non pas à
tant le ch

Les soi
les voyag
qui les ac
« sont au
légère id
lieu de to
testants,
« Par l'ho
coup de c
tribus en
en 1782,

Le gou
tières à l
perfidie
aux Ord
Tout pr
court la
peuples
l'influen
Égl'... a
égard. L

(membres du Tschin avec ses quatorze classes), ont perdu toute croyance positive au christianisme orthodoxe ; » et malgré leur influence laïque, que les prélats déchus n'osent pas contester, ils sont complètement indifférents à cette religion dont ils regardent les ministres comme des employés subalternes. L'empereur se reconnaît chef de toutes les religions de son empire, le catholicisme compris, qu'il veut gouverner par un synode ; en outre, la plupart de ses ministres, de ses généraux, de ses courtisans, professent le luthéranisme.

Si l'on suppose que le pouvoir peut s'appuyer sur les tribus idolâtres, on les condamne à un paganisme perpétuel, on s'abstient de rien tenter pour les convertir, même à la religion d'État. Aussi des provinces entières, en Europe, unies depuis des siècles à l'empire sont encore remplies de païens. En Russie, un homme peut être mahométan, adorateur du grand Lama, luthérien, païen, tout, excepté catholique, sans donner ombrage aux autorités civiles et religieuses. Le peuple, profondément imbu de l'esprit sectaire, s'attache avec fanatisme à quelques pratiques extérieures. Dans ses rapports avec les païens, il éprouve une tendance marquée, non pas à les convertir, mais à se faire lui-même païen en adoptant le chamanisme, ce culte idolâtrique de la nature.

Les soi-disant missionnaires de l'Église orthodoxe entreprennent les voyages qu'on leur inflige sans autre mobile que les soldats qui les accompagnent. Les idolâtres à qui ils ont imposé le baptême « sont aussi complètement païens que jamais, et n'ont pas la plus légère idée des doctrines et de l'esprit du christianisme. » Au milieu de tout ce mélange, le docteur Wolff qui voulait faire des protestants, reconnut au moins le succès des juifs caraïtes de Crimée : « Par l'honnêteté de leur conduite, ils sont parvenus à faire beaucoup de convertis. » Les musulmans eurent aussi l'avantage. Des tribus entières au Caucase ont abandonné Photius pour Mahomet en 1782, et même en 1810.

Le gouvernement russe, peu satisfait de pousser des races entières à l'apostasie en leur montrant l'immoralité, la cruauté et la perfidie de ses popes, a chassé les seuls missionnaires appartenant aux Ordres religieux qui auraient pu les gagner à la civilisation. Tout prêtre qui cherche à convertir un idolâtre au catholicisme encourt la transportation en Sibérie. De Humboldt préférerait pour les peuples le bouddhisme, le chamanisme et le mahométisme « à l'influence ruineuse et démoralisante de l'Église russe. » Cette Église a tué la religion en rendant impossible le respect à son égard. Les mots de Russie *sainte*, *orthodoxe*, sont invoqués avec

hypocrisie par des hommes qui ont cessé de croire à la sainteté. L'empire moscovite dans son ensemble comme dans tous ses détails est l'empire du mensonge.

Enfin, en Amérique, les voyageurs et les touristes ont constaté, non sans surprise, que sous la domination catholique, pas une tribu sauvage n'avait péri; et que, sous la domination protestante, pas une n'avait survécu. Dans les provinces catholiques, des hommes de sang indien, dont les ancêtres furent convertis il y a deux siècles, rivalisent avec la race européenne pour la culture intellectuelle; quelquefois même, comme au Pérou et dans l'Amérique centrale, ils commandent les armées et gouvernent les États. Partout et toujours, lorsque l'Église avec ses Ordres religieux peut exercer librement son pouvoir, les naturels « prospèrent et progressent. » Aux États-Unis, comme le montre M. Schoolcraft, ils ont diminué de soixante-quatorze mille en sept ans, et marchent fatalement vers une extinction rapide. Sous le patronage protestant l'Indien est devenu un mendiant et une brute; les habitants des « terres réservées, » qui ont quelque teinture de civilisation, sont dépeints comme ivrognes, sales et débauchés. Pour ceux qui résident dans les « missions, » M. Jameson les appelle des « objets de pitié; » M. Kingston et M. Kane, « une race très-inférieure, qui s'adonne à une hideuse ivrognerie. » Avec les missionnaires catholiques, d'après un rapport du Gouverneur Stephens au président des États-Unis « les résultats obtenus sont réellement prodigieux. » Entravés plutôt qu'aides par les autorités civiles, et privés de ressources, les missionnaires ont subjugué, par leur charité patiente, les plus farouches tribus de l'Ouest. Les *Têtes-Plates*, jadis barbares et sanguinaires, « sont les meilleurs Indiens du territoire; honnêtes, braves, dociles, et fortement attachés à leurs convictions religieuses. » Les *Cœurs-d'Alène*, plongés dans la polygamie et la barbarie, ont appris à cultiver la terre et à vivre de ses produits; « leurs mœurs sont devenues pures et leur conduite édifiante. » Les *Potawattomies*, voués sous d'autres maîtres à une destruction rapide, ont été si bien convertis et civilisés, que maintenant « ils sont à peine Indiens. » On ne pourrait croire, à moins de le lire dans les rapports officiels, que ces tribus, aidées seulement par leurs guides spirituels, bâtissent, dans ces solitudes lointaines, des Églises « dont les ornements sont si bien exécutés qu'on est tenté de croire à leur importation. »

A la frontière opposée du même continent, à près de trois

mille mi-
trouve de
industries
peindre d
de leur r
gham rec
et M. Kan
ciples. Un
industrie
tholicism
« c'est un
vertis au
en civilis

Dans l'
dées des
pour les
progrès
cruels de

Ainsi,
vèlent le
le progrès
tion et la

Si des
Ariens et
tion d'en
passagers
autre cor

Il est d'
colonies esp
rendre cette
donnés, elle
efficace pou
diens ont co
péens, et la
nies anglaise
contraste les
ils marchen
complète. »
F. R. G. S.

mille milles des régions occidentales dont nous parlons, on trouve des villages indiens « pleins d'habitants bien ordonnés et industriels ; » en même temps tous les témoins s'accordent à peindre des Indiens soi-disant protestants comme les plus dégradés de leur race, et à prédire leur extinction inévitable. M. Buckingham reconnaît aux missionnaires catholiques « un succès inusité ; » et M. Kane loue « l'habileté et l'industrie agricole » de leurs disciples. Un autre rapporte qu'ils « ont la réputation d'être dociles, industriels, intelligents, et supérieurs aux protestants. » « Le catholicisme romain est le plus propre à civiliser les Indiens. » Enfin, « c'est une chose évidente, certaine et incontestable, que les convertis au catholicisme dépassent tous les autres en intelligence et en civilisation. »

Dans l'Amérique centrale, les tribus jadis si féroces et si dégradées des Caraïbes, se distinguent par leur piété et leur respect pour les ministres de la religion ; nous connaissons les « étonnants progrès accomplis par ces descendants des cannibales, les plus cruels de toutes les tribus indiennes¹. »

Ainsi, par toute la terre, des témoins hostiles ou prévenus, révèlent le même contraste. L'Église a porté à tous les pays l'unité, le progrès et la paix ; les sectes ont semé la discorde, la corruption et la mort. De quel côté le doigt de Dieu se trouve-t-il ?

L'ÉGLISE ET LES SECTES.

Si des adversaires récents, comme dans les premiers siècles les Ariens et les Nestoriens, ont vainement disputé à l'Église sa fonction d'enseigner les peuples, et n'ont pas même obtenu les succès passagers dont les premiers se glorifiaient, il s'est engagé un autre combat non plus en terres païennes, mais en terres chré-

¹ Il est d'usage, parmi les protestants, de citer avec un certain mépris l'histoire des colonies espagnoles ; néanmoins voici la remarque d'un ardent protestant : « Il faut rendre cette justice à l'Espagne, malgré toutes ses fautes et l'oppression de ses subordonnés, elle s'est efforcé d'établir le *système le plus sage, le plus humain, et le seul efficace* pour manier les naturels d'une race inférieure... » Dans ses colonies « les Indiens ont continué à former la classe laborieuse ; ils se sont beaucoup mêlé aux Européens, et la race indigène a été ainsi préservée de l'extinction. D'autre part, aux colonies anglaises, par le fait des établissements de travailleurs, — il omis les points de contraste les plus importants, — les aborigènes sont exterminés ; ou, par leur isolement, ils marchent rapidement et fatalement sur la pente lamentable d'une *destruction complète*. » *Voyages au Pérou et dans l'Inde*, par Clément M. Markham, F. S. A., F. R. G. S. ; ch. viii, p. 152 (1862).

tiennes. Il avait semblé promettre des merveilles; nous allons essayer de le suivre dans ses différentes phases.

Plus de deux siècles avant les projets de missions protestantes, dont la tardive origine est due à la rivalité des sectes entre elles plutôt qu'au zèle religieux, une lutte gigantesque dont l'Europe fut le théâtre, et qui emporta dans ses tourbillons toutes les nations civilisées l'une après l'autre, menaça d'anéantir les institutions religieuses du passé, et même d'établir la société civile sur de nouvelles bases. Certains noms ont toujours été associés à cette lutte célèbre, comme si elle était due seulement à l'influence et à l'énergie de ceux qui les portaient. Le siècle où parut Luther était mûr pour la révolte regardée par ses adeptes comme un triomphe, et par le reste du monde comme un désastre. Le relâchement de la discipline, le déclin de la vertu abritée dans les cloîtres, en dehors desquels, disait saint Bernard, on pouvait difficilement la trouver; l'intrusion d'hommes mondains et licencieux dans les dignités de l'Église, convoitées comme source de richesse et de pouvoir; la négligence dans la prédication et les instructions élémentaires, et cette longue série d'abus contre lesquels les théologiens ont écrit, contre lesquels les saints se sont élevés durant des siècles, et que le Concile de Trente devait réformer avec une sévérité puissante; voilà les véritables causes de cette révolution, qui autrement n'aurait pas eu de raison d'être, ni de succès possible.

Avec ces auxiliaires, le protestantisme commença la guerre contre l'Église. Un moment il parut l'emporter; mais à l'heure même où la victoire semblait la plus certaine, où l'Europe retenissait des clameurs de cent sectes en délire, le monde allait reconnaître ce majestueux pouvoir survivant seul à toutes les vicissitudes humaines, et dont l'apparente inaction est semblable au sommeil de Jésus dans la barque de Pierre. A l'instant de sa plus grande détresse, l'Église devait encore remporter la victoire. Il en est toujours ainsi, lorsqu'aux yeux des hommes elle semble prête à périr. La nouvelle religion, comme l'arianisme et l'islamisme, avait déjà envahi la chrétienté, mais pour faire place à l'Église, dont elle conspirait la perte. Forte de son union avec Dieu, elle put vaincre l'hérésie dans ses retranchements et faire briller la lumière de la Foi sur des mondes nouveaux, en Chine, dans l'Inde, au Canada, au Brésil, au Paraguay. Contemplons un moment cette dernière victoire.

En Allemagne dès 1558, « le dixième seulement des habitants, était resté fidèle à l'ancienne religion. » Vingt ans plus tard, « le protestantisme dominait dans toutes les provinces

d'Au
fin de
avait

En
ment
En 16
prote
nouve

La
Daner
même
lie et
fidèles

La
comm
désesp
nord,
des co
la pre
après
licisme
sure,
quelqu
entièr
résie é
conver
en Boh
tantes,
dix-sep
l'autre

En
de la C
sent le
nemen
écoulés
des der
grie, e
est infi

¹ Rank

² Ibid

³ Pan

⁴ Kohl

nous allons es-

ns protestantes,
ectes entre elles
e dont l'Europe
outes les nations
les institutions
té civile sur de

associés à cette
l'influence et à
rut Luther était
ne un triomphe,
relâchement de

les cloîtres, en
difficilement la
ncieux dans les
chasse et de pou-
ructions élémén-

les théologiens
rés durant des
r avec une sévé-
révolution, qui
succès possible.

ença la guerre
mais à l'heure
l'Europe reten-
monde allait re-
toutes les vicis-

est semblable au
stant de sa plus
la victoire. Il en
le semble prête

et l'islamisme,
place à l'Église,
avec Dieu, elle
faire briller la
en Chine, dans
implons un mo-

ment des habi-
Vingt ans plus
les provinces

d'Autriche de langue allemande, slave, hongroise. » Avant la fin du siècle, « presque toute la noblesse autrichienne et styrienne avait embrassé la réforme¹. »

En France, le mouvement était presque général : « Un moment le *peuple* entier sembla incliner vers le protestantisme. » En 1600, sept cent soixante églises paroissiales appartenaient aux protestants. Quatre mille membres de la noblesse adhéraient aux nouvelles doctrines.

La Pologne, la Saxe, la Belgique, la Hollande, la Suède, le Danemark, l'Angleterre, l'Écosse, étaient emportés dans le même tourbillon ; de toutes les nations d'Europe, l'Espagne, l'Italie et l'Irlande seules dans cette universelle apostasie restèrent fidèles à l'Église.

La victoire semblait complète et décisive ; mais à peine avait-on commencé à supputer ses dépouilles, qu'elle était changée en défaite désespérée et irremédiable. En Allemagne, dès 1622, « du sud au nord, le catholicisme se répandit comme un torrent, » « l'œuvre des conversions avançait avec une force irrésistible². » L'Autriche, la première chassa l'esprit impur qui s'en était emparé. L'une après l'autre, les provinces de ce grand empire revinrent au catholicisme. En 1620, « toute la Bohême, le protestant Krasinski l'assure, était protestante, à l'exception de quelques nobles et de quelques moines ; » en 1637, dix-sept ans plus tard, « elle était entièrement catholique romaine³ ! » La victoire remportée sur l'hérésie était complète ; après un moment d'illusion frénétique, la conversion des races autrichiennes était accomplie. De nos jours, en Bohême et en Moravie, provinces autrefois entièrement protestantes, la religion nouvelle compte à peine dans cette dernière le dix-septième de la population, et le quarante-cinquième dans l'autre⁴ !

En Hongrie, royaume devenu la proie du destructeur, les Pères de la Compagnie de Jésus, forts de la toute-puissance divine chassent les esprits mauvais et prêchent avec une onction et un entraînement irrésistibles la foi des anciens jours. Deux siècles à peine écoulés, un luthérien allemand, décrivait en ces termes le pouvoir des deux croyances : « Il existe une différence profonde, en Hongrie, entre le clergé catholique et celui de la réforme ; le premier est infiniment supérieur au second en savoir et en participation à

¹ Ranke, I, p. 364, 412; Kohl, p. 415.

² *Ibid.*, II, p. 77.

³ *Panslavism and Germanism*, par le comte Valérien Krasinski ; ch. II, p. 160.

⁴ Kohl, p. 70.

la civilisation de l'Europe occidentale. » Puis il ajoute : « Les grands couvents et les abbayes de l'Autriche furent, de tous temps, les nourriciers et les protecteurs des sciences et des arts. Chacun d'eux se glorifie de noms illustres et de génies sortis depuis longtemps de ce monde, mais qui vivent encore dans le respect et l'affection de la postérité ; les survivants sont occupés à rendre les plus grands services à leurs Ordres. » Tournant en ridicule « les notions erronées des protestants » sur ces sanctuaires de travail, de science et de vertu, il donne la preuve de leur influence : « Je demandais, pendant mes voyages en Hongrie, s'il n'y avait pas de conversions du catholicisme à la foi de la réforme ; non, jamais, me répondait-on, le contraire arrive quelquefois. Un seigneur protestant à son lit de mort enverra chercher un prêtre catholique, mais il n'arrive jamais à un catholique, de supposer qu'un ministre protestant puisse lui rendre alors le moindre service¹. »

La Pologne, jadis si pleine de foi, se crut un jour perdue à jamais pour Dieu ; les doctrines de la réforme encore à leur berceau, y avaient introduit les erreurs de Socin. L'exorcisme fut également prompt et efficace. Malgré ses premiers succès l'hérésie ne put prendre racine ; « la grand masse de la nation polonaise est *catholique*, les *juifs* forment le reste². » Le comte Krasinski attribue ce retour de la nation entière au même ministère apostolique, dont tant d'autres contrées avaient vu les triomphes. Grâce à l'influence des Jésuites, dont l'Esprit de Dieu se servait pour reconquérir les royaumes à l'Église et lui rendre plus d'âmes qu'elle n'en avait perdu, à peine l'hérésie fut-elle bannie, « la vie domestique, en Pologne, s'orna de vertus vraiment patriarcales³. »

Partout les filets, dont l'ennemi avait enveloppé les nations, étaient brisés. A la voix de la nouvelle compagnie d'apôtres, des millions d'âmes secouèrent leur sommeil de mort. D'une extrémité de l'Europe à l'autre, dans chaque cité et dans chaque village, parurent des émules de l'austère saint Jean-Baptiste et de l'intrépide saint Paul. Obéissant à leurs voix, la Saxe, la Bavière, la moitié de la Prusse, rentrèrent dans le sein de l'Église. La Belgique devenue à demi-protestante « fut transformée, dit Ranke, en l'une des plus catholiques nations de l'univers. » La Hollande, dont l'asservissement si complet à l'ennemi, semblait ne plus laisser

¹ Kohl's *Austria*, p. 98, 375.

² *An Inquiry*, etc., par Herbert Marsh, D. D., p. 67.

³ *The Religious History of the Slavonic Nations*, ch. ix. p. 197.

d'espo
avec l
voluti
sédait
popula

La
décroît
tion (s
guerre
ayant
protes
ces pre

En s
des co
le gibe
foi. A
dence ;
Macaul
la sépa
tenir s
paratio
de la B

Telle
série de
cation s
« Vous
Je suis
les. » C
les race
entières
Époux u
déjouer
été men
ndité,
de nouv
fois enc
« Le pe
vous vie
pour ex
mille po

⁴ *Essay*

d'espoir, devait par un miracle de la grâce accueillir de nouveau avec bonheur sa sainte hiérarchie. Après avoir perdu, par une révolution *religieuse*, les Flandres, le Brabant et tout ce qu'elle possédait au sud de l'Escaut et du Rhin, la plus grande moitié de sa population embrassa la foi romaine.

La France vit en peu d'années le nombre de ses protestants décroître, selon le même témoignage, dans une plus large proportion (soixante et dix pour cent). Vingt ans après les ravages de la guerre civile, causée par la nouvelle religion, avec des armées ayant à leur tête des rois et des princes, la chute inévitable du protestantisme en France était déjà prédite. Depuis longtemps ces prévisions sont réalisées.

En Suède et en Angleterre, où l'autorité civile enchaîna la liberté des consciences, apanage supposé du protestantisme, la torture et le gibet supplantèrent la raison et éloignèrent pour un temps la foi. A part ces deux royaumes, partout commença la même décadence; nul effort ne devait être capable d'en arrêter les progrès; Macaulay nous les résume en ces termes : « Cinquante ans après la séparation luthérienne, le catholicisme avait peine à se maintenir sur les rivages de la Méditerranée; cent ans après cette séparation, le protestantisme avait peine à se maintenir sur les rivages de la Baltique¹. »

Telle était la victoire la plus récente au milieu de cette longue série de conquêtes, renouvelées dans tous les âges et dont l'explication se trouve dans les magnifiques promesses du Verbe Éternel : « Vous condamnerez au jugement toute bouche qui vous résiste... Je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles. » Ce n'était pas assez de recouvrer des millions d'âmes parmi les races apostates, et de faire rentrer par le repentir des nations entières dans la famille de Dieu; il fallait à l'Église comme à son Époux une satisfaction plus complète. Il lui fut donc permis de déjouer la plus formidable conspiration dont sa vie ait jamais été menacée, et de pouvoir, dans un effort proportionné à sa fécondité, réunir à l'Orient et à l'Occident un nombre prodigieux de nouveaux disciples de toute nation et de toute langue. Une fois encore se réalisait à la face du monde cette double prophétie : « Le peuple et le royaume insoumis à vos lois périront. » « Vers vous viendra la force des gentils. » Dix mille apôtres se levèrent pour exécuter ses ordres dans l'ancien monde, et deux fois dix mille pour porter son message au monde nouveau. A l'heure

¹ *Essay on Ranke's History of the Popes.*

même de sa plus grande détresse, lorsque son maître semblait dormir au milieu de la tempête, une double victoire se préparait. Ses ennemis ne pouvaient gagner un seul disciple dans le nouvel hémisphère, ni maintenir leurs conquêtes dans l'ancien. L'Église fit en même temps l'un et l'autre. Comme Moïse présentait d'une main à son peuple la contrat de l'alliance divine, et de l'autre, élevée vers le ciel, mettait Amalec en fuite, ainsi la vit-on présenter d'une main l'Évangile du Christ à mille tribus infidèles, et de l'autre forcer à se retirer, depuis la Méditerranée jusqu'à la Baltique, les légions innombrables de ses ennemis. Une fois encore elle entendit cette voix : « Le Seigneur combattra pour vous, et vous posséderez la paix ; » elle attendit avec confiance, appuyée sur la promesse divine.

LA FIN DU COMBAT.

Prenant pour base commune l'hostilité à l'Église, ne respirant que sa destruction, les sectes avaient perdu tout lien entre elles avant même d'avoir compté dix années d'existence ; déjà on les voyait en proie à ces guerres intestines appelées à les ruiner ; plus tard ces guerres devaient se renouveler à la face des gentils au déshonneur du nom chrétien. Un exposé rapide suffira pour nous convaincre. L'histoire intime du protestantisme, toujours divisé en lui-même, sera comme une révélation ; elle nous prouvera son incapacité à maintenir la vie religieuse parmi ses propres disciples ; son insuccès chez les infidèles nous a montré son incapacité radicale à la communiquer.

Trois siècles se sont écoulés depuis le commencement de leur carrière, et les sectes n'ont pas vu se réaliser, même en partie, les promesses faites à une génération insensée. Elles s'étaient vantées de rendre à l'enseignement chrétien sa pureté première ; elles parvinrent à détruire la foi des peuples, en réduisant les multitudes à une condition pour ainsi dire inférieure à celle des païens. Partout elles firent revivre contre la Trinité et l'Incarnation des blasphèmes restés ignorés pendant mille ans. « Les anciennes controverses sur la Trinité étaient tombées dans l'oubli. Erasme, accusé d'arianisme, pouvait répondre avec une apparence de vérité que *nulle hérésie n'était plus complètement éteinte*¹. » Cette hérésie reparut toutefois avec la nouvelle religion ;

¹ Hallam, *Introduction to the Literature of Europe*, vol. 1, ch. v, p. 507.

sous
com
Trois
toute
ces r
les se
l'Éva
outra
des v
triste
consc

L'A
seurs,
maint
des a
toire,
ce qui
n'oser
prière
phéno
jours e

En
seurs
qui dé
daient
l'Alle
Mais
tantism
ruine,
enseig
partie
prussie
Schleg

¹ Cité
dat petut
² Cité
³ A Le

sous des noms et des déguisements différents, elle se répandit comme une peste partout où la réforme trouva des disciples. Trois siècles se sont à peine écoulés, et l'Église défend dans toutes les contrées protestantes, contre les sarcasmes des sectes, ces mêmes vérités dont leurs chefs se déclarèrent avec tant d'éclat les seuls défenseurs! Impuissantes à remplir leur rôle d'enseigner l'Évangile aux infidèles, elles ne le sont pas moins à le préserver des outrages de leurs propres adhérents. « Les hommes doutent déjà des vérités les plus fondamentales, » disait Melancthon avec une tristesse réelle ou fictive¹. Il voyait de loin quelles seraient les conséquences. Elles sont enfin réalisées.

ALLEMAGNE.

L'Allemagne, où la réforme avait trouvé ses premiers défenseurs, fut si féconde en inimitiés et en divisions, que l'on compte maintenant trente-huit églises protestantes indépendantes les unes des autres. Aussi la décadence de toute religion positive est notoire, l'extinction de la foi chrétienne et de la piété est universelle, ce qui fait dire à un auteur allemand : « Nul de nous, sans rougir, n'oserait faire visiter à un païen l'intérieur de nos temples, la prière en est absente. » Un autre écrivain, faisant allusion aux phénomènes actuels, affirme à la face de ses coreligionnaires : « *Les jours où nous vivons sont mûrs pour la grande apostasie*². »

En 1825, un théologien de ce pays voulant énumérer les professeurs qu'on pouvait regarder comme orthodoxes, c'est-à-dire ceux qui défendaient encore les doctrines de l'Évangile ou qui lui accordaient quelque autorité, arriva à en compter dix-sept dans toute l'Allemagne³.

Mais qu'est devenue, dans cette contrée, l'Église que le protestantisme voulait réformer ou supplanter, et dont il avait prédit la ruine, il y a trois siècles? Elle enseigne aujourd'hui les doctrines enseignées avant l'apparition des sectes; elle a recouvré la majeure partie de la race allemande, en comprenant la moitié de la nation prussienne; elle a reconquis l'hommage filial des Stolberg, des Schlegel et d'autres hommes aussi illustres. Enfin, ses adversaires

¹ Cité par Starck, *Theodor's Gastmahl*, p. 246; éd. Kentzinger, « Vides quo tendat pelutantia multorum. » *Thomæ Matthiæ Epist.*, p. 252.

² Cité par Döllinger, *The Church and the Churches*, p. 5, 508, 530.

³ *A Letter to the Archbishop of Canterbury*, par le Dr Pusey, p. 123.

avouent qu'elle seule peut éclairer les ténèbres dont ils sont enveloppés comme d'un linceul, ou les sauver dans ce déluge d'incrédulité « qui ronge et fait crouler nos digues protectrices : la famille, l'Etat et l'Eglise¹. »

De toutes parts s'élèvent les mêmes cris d'alarme. En contemplant les ruines qui les entourent, les partisans d'une religion autrefois si fière et si menaçante ne rougissent plus de reconnaître que l'Eglise seule peut sauver la société de la dissolution et du chaos. Le docteur Döllinger nous transmet le témoignage de deux hommes politiques, grands adversaires du catholicisme et champions ardents de la secte évangélique, religion officielle de Prusse. Le président de Gerlach, dont la vie publique a été une attaque continue contre l'autorité du vicaire du Christ, fait cet aveu : « Nous voyons tous les jours combien l'influence de l'Eglise évangélique est faible, comparée à la puissance de Rome pour éclairer et sanctifier les populations, et maintenir sous son autorité la majeure partie de ses membres. » Le conseiller privé Eilers, fondateur de trois journaux organes de l'opposition à l'Eglise catholique ajoute : « Je me suis imposé d'étudier la connexion qui existe entre la vie chrétienne des membres du catholicisme, ses institutions, ses pratiques ; je dois reconnaître la grande supériorité sur le nôtre du christianisme de l'Eglise romaine². »

Pour avoir une idée exacte de la condition actuelle de l'Allemagne protestante, triste présage de l'Antechrist aux yeux de Rudelbach, on peut consulter le dernier ouvrage du docteur Döllinger. Dans l'impossibilité de citer ici tous les faits qu'il retrace, en voici un caractéristique.

Parmi les promesses faites à leurs sectateurs par les chefs de la réforme, la plus attrayante était, sans contredit, la liberté de pensée et d'opinion, l'émancipation complète de tout contrôle ecclésiastique. Les protestants vont nous dire comment ils l'ont tenue. « Tous les peuples protestants des contrées du Nord, assure lord Molesworth, ont *perdu leurs libertés* depuis le jour où ils échangèrent leur religion pour une meilleure. » « La Suède, le Danemark, la Prusse, tous les Etats protestants de l'Allemagne, affirme un écrivain presbytérien connu, sont aujourd'hui, en fait de liberté sociale, de *liberté d'esprit et d'opinion*, plus en retard qu'ils ne l'étaient en plein moyen âge³. » Telle est la des-

¹ Messner (1864), cité par Döllinger, p. 204.

² Döllinger, p. 554.

³ Luig. *Notes of a Traveller*, ch. vi, p. 171, 212.

tinée d
homme
liberté

Le pr
y voit la
et plus d
En Alle
sant de
ne juge
rence d
se crure
ficultés
trimoine
abandon
vin en 1
Louis ba
par des l
nisme et
leurs riv
sulté ; il

La vill
connue d
religion
Cassel in
selon leur
Réforme
siens, dit
esclave. »
de consul
Luther et
invention
prosterne
sons de la
tardèrent
forme les
à admettr
coercition
manquait
nie, à une
tant, il n'y
au chef de
royaume,

tinée de ceux dont les droits de naissance sont vendus à ces hommes appelés par saint Pierre : « Séducteurs, *promettant une liberté de perdition.* »

Le protestantisme a-t-il acquis la suprématie sur une nation ; on y voit la tyrannie devenir audacieuse, la rapacité du clergé arrogante et plus oppressive qu'elles ne furent jamais dans l'Église catholique. En Allemagne, berceau du protestantisme, le pouvoir civil, jouissant de cette suprématie exercée autrefois par le vicaire du Christ, ne jugea pas nécessaire d'accorder à ses sujets la moindre apparence de liberté. « Les princes protestants, observe Mohleer, se crurent obligés de résoudre, pour leurs sujets, toutes les difficultés religieuses, et de faire de leurs propres opinions le patrimoine de tous. » Frédéric III, comte palatin du Rhin, ayant abandonné les doctrines de Luther, pour embrasser celles de Calvin en 1562, força ses sujets à l'imiter. Huit ans après, son fils Louis bannissait tous les ministres calvinistes, et les remplaçait par des luthériens. Six ans plus tard, Frédéric IV rétablit le calvinisme et traita les luthériens comme ses ancêtres avaient traité leurs rivaux de Genève. Le peuple palatin ne fut pas même consulté ; il se fût étonné de l'être.

La ville d'Oppenheim, donnée en gage au Palatinat, fut reconnue dans le congrès de Westphalie avoir changé dix fois de religion depuis la Réforme. Les landgraves d'Anhalt et de Hesse-Cassel interdisaient, déposaient ou réintégraient les prédicants selon leurs caprices. En Prusse, maintenant encore, le soi-disant Réforme est commentée de la même façon ridicule. « Les Prussiens, dit Laing, sont moralement esclaves, leur intelligence est esclave. » En 1854, un roi de Prusse, sans même faire semblant de consulter la nation, supprima d'un trait de plume les églises de Luther et de Calvin pour leur en imposer une nouvelle de son invention. Les Silésiens, ayant hésité à suivre l'édit royal ou à « se prosterner en adorant la statue d'or érigée par le monarque aux sons de la harpe, de la flûte et de toutes sortes d'instruments, » ne tardèrent pas à connaître la vraie nature de liberté dont la Réforme les avait dotés. « Pour contraindre les ministres et le peuple à admettre le nouveau culte, on eut recours à tous les moyens de coercition, à l'emprisonnement, à la force armée. » Le procédé ne manquait pas de caractère, et, « pour résister à une pareille tyrannie, à une pareille persécution, ajoute le même observateur protestant, il n'y avait pas de recours possible à Rome, au Vatican, au pape, au chef de l'Église. Combien différente était alors, dans ce même royaume, la pression du pouvoir autocratique de ce despote prus-

sien sur ses sujets catholiques ! Ils avaient une protection à Rome, et par conséquent dans le monde catholique tout entier, contre une violence aussi arbitraire. Il pouvait, ce monarque chef de l'Église et de l'État, comme il le fit en effet, emprisonner et exiler les ministres protestants qui refusaient de recevoir le nouveau culte composé et promulgué par un édit royal ; mais il ne pouvait pas même nommer à un office ecclésiastique parmi les catholiques sans la sanction de Rome ! »

Peut-on plus franchement avouer qu'il est impossible de trouver la vraie liberté religieuse en dehors de l'Église catholique, et que le vicaire du Christ, depuis près de deux mille ans, est le défenseur du faible contre le puissant, et le seul rempart contre l'oppression des âmes ? « De fait, poursuit l'écrivain presbytérien, Rome est à présent, en Prusse, la seule barrière respectée par le despotisme général et avilissant exercé au nom de l'État sur les croyances et sur les actes¹. » C'est reconnaître l'influence favorable, même sur les protestants, de cette autorité dont ils ont essayé la ruine ; c'est appuyer encore la remarque de M. Guizot, disant « au peuple, qui aspire à la liberté, le danger où il est de se tromper lui-même sur la nature de la vraie tyrannie ; » c'est enfin justifier le reproche du Père Faber accusant les hommes « de préférer l'esclavage que leur offre l'État à l'émancipation que leur offre l'Église. »

SWISSE.

Depuis plus d'un siècle, la Suisse, cette seconde conquête de la Réforme, a complètement rejeté l'Évangile et, grâce à ses prédicateurs apostats, le saint nom est devenu l'objet de la dérision populaire. « O Bossuet, s'écrie l'impie d'Alembert triomphant de voir Genève devenue, par sa corruption, la Sodome de la chrétienté, où êtes-vous ? Quatre-vingts ans ont passé depuis le jour où vous annonciez que les principes des protestants les conduiraient au socinianisme ; quelle reconnaissance ne devez-vous pas à l'auteur

¹ Seul, *le Pontife suprême*, à l'occasion des dernières persécutions et des atrocités des Moscovites en Pologne, ose avertir l'oppresseur et signaler ses crimes. Il enjoint aux fidèles « de ne pas obtempérer à des prescriptions contraires aux lois de Dieu et de son Église. » Voir l'*Encyclique du Souverain Pontife Pie IX aux archevêques et évêques de Pologne*, 30 juillet 1864.

² Laing, *Notes of a Traveller*, ch. vi, p. 171, 212.

qui pro

L'Un

les mai

prépara

« Faites

vous n'

de Bern

à peine

quelque

protesta

quelcon

et de no

propre

encore l

Les S

servent

désertèr

quelque

il y a tr

pagnie

doctrin

Peut-

ne trou

puritain

son influ

insolent

en ques

colonnes

Peut-

complète

devenue

de la Sui

catholiqu

¹ *Œuvre*

² *Sketch*

pp. 4-5. Vu

paytax.

³ *Histo*

⁴ Laing,

⁵ *Défens*

Genève, 7

par M. A.

Letter to M.

⁶ Bölling

qui proclame à la face de l'Europe la vérité de votre prophétie¹. »

L'Université de Genève fait du Rédempteur un simple mortel; les maîtres et les professeurs disent aux jeunes étudiants qui se préparent à être un jour les docteurs de la population protestante : « Faites tout ce que vous voudrez de Jésus-Christ, pourvu que vous n'en fassiez pas Dieu². » L'apostasie est universelle. Le synode de Berne reconnaissait récemment que, sur dix chefs de maison, à peine en était-il un qui crût en Dieu et au Christ, ou reconnût quelque autorité aux Écritures. « Il n'y a plus dans la Rome du protestantisme, je ne dis pas aucune foi chrétienne, mais une foi quelconque³. » « La source terrestre, la Rome de notre doctrine et de notre morale presbytériennes est tombée plus bas dans sa propre doctrine et sa morale que jamais Rome ne tomba. Rome a encore la superstition, Genève n'a pas même ce simulacre⁴! »

Les Suisses protestants, malgré l'abandon de l'Évangile, conservent peut-être encore cette « liberté » pour laquelle leurs pères désertèrent l'Église catholique? Sous l'empire de cette illusion, quelques ministres protestants du canton de Vaud se hasardèrent, il y a trente ans, à critiquer cette conclusion de la vénérable compagnie des pasteurs : « Nos principes nous forcent à rejeter la doctrine de la Trinité. » Ils furent mis en prison⁵.

Peut-être le clergé dont l'orgueilleuse et implacable intolérance ne trouva jamais d'émule, sinon en Écosse et dans la hiérarchie puritaine de la Nouvelle-Angleterre, y conserve-t-il son autorité et son influence d'autrefois? La dégradation de cette classe, naguère insolente, est devenue telle, que les journaux ont récemment mis en question de savoir s'il était convenable d'annoncer dans leurs colonnes les filles de ministres comme servantes à placer⁶.

Peut-être, au moins, ont-ils la consolation de voir la foi ancienne complètement déracinée, et leur victoire sur l'Église catholique devenue entière et irrévocable? En 1860 la population protestante de la Suisse l'emportait d'un cinquième seulement sur la population catholique! Dans la ville de Genève, cette métropole du calvinisme,

¹ Œuvres de d'Alembert, tome V, p. 272.

² Sketch of the Religious discussions which have lately taken place at Geneva, pp. 4-5. Voir aussi : Considérations sur la divinité de Jésus-Christ, par H. L. Empyraz.

³ Histoire des Momiers, p. 391.

⁴ Laing, Notes of a Traveller, ch. xiii, p. 325.

⁵ Défense de la vénérable Compagnie des Pasteurs, etc. Voir aussi : Feuille d'Avis de Genève, 7 octobre 1818; Mélanges de Religion, tome IX, p. 542; Genève religieuse, par M. A. Bost, p. 12; Œuvres de M. de Lamennais, tome VIII, p. 392; Haldane's Letter to M. J. J. Chenevière.

⁶ Böllinger, p. 219.

où le catholique était autrefois pourchassé comme une bête fauve, saint François de Sales, dans la personne de Mgr. Mermillod, a trouvé un digne dépositaire de son bâton pastoral. On compte aujourd'hui à Genève quarante-deux mille deux cent soixante-six infidèles ou ariens, et quarante-deux mille trois cent cinquante-cinq catholiques¹. Leur nombre s'est augmenté de treize mille en dix ans, de 1850 à 1860; dans cette seule ville, ils forment enfin la majorité! Un ministre protestant, tout en raillant l'Eglise, fait encore profession de croire à l'Evangile. Cette doctrine, dont la négation valut à Servet d'être brûlé vif, compte à peine cent cinquante sectateurs!

FRANCE.

On trouverait à peine en France, nous assure-t-on, « vingt pasteurs confessant les dogmes de la Trinité et de la Rédemption. » Le petit nombre de ministres qui s'attribuent encore la mission de défendre la religion chrétienne, le font dans un langage plein d'arrogance et de malice, et leurs écrits sont, s'il est possible, plus odieux que ceux de ses adversaires avoués². « Le christianisme, d'après un voyageur anglais protestant, doit paraître, à la grande majorité des protestants français, vide de toute doctrine positive et définie... En entrant dans un temple français, on éprouve la même sensation que si l'on entrait dans une synagogue juive. Les exercices du culte y paraissent comme un effort sans succès, moins fait pour servir une religion que pour conserver la mémoire d'une religion abolie³. »

En présence de cet abandon presque général de toute vérité par ses coreligionnaires, un homme, dont nous avons souvent invoqué l'autorité, a le courage d'écrire, au début de son dernier et peut-être de son plus remarquable ouvrage, ces paroles qui, nous en avons l'espoir, auront du prix aux yeux de Celui qui jugera l'auteur : « J'ai passé trente-quatre ans de ma vie à lutter dans une bruyante arène pour l'établissement de la liberté politique et le maintien de l'ordre

¹ Böllinger, p. 214.

² Pour les protestants, s'entendre ou arrêter les progrès de l'incrédulité devient plus que jamais impossible. Nous en avons eu tout récemment la preuve à Paris à l'occasion de M. Athanase Couperel, défendu avec logique par le journal *le Temps*. — Bayle avait raison de dire : « Je suis le meilleur des protestants, je proteste contre tout! »

³ *Blackwood's Magazine*, avril 1856, p. 470.

selon la
ce que
le rep
serve d
le plus
un Coq

« De
bert, n
Dès 163
nisme d
enseign
quatorz
« L'E
elle étai
time, n
docteur
réformé
catholiqu
élément
déclin r
eaux me
matériel
ner en 1
de porte
D'aut
d'Amste
du temp

⁴ Médita

⁵ Biblio

⁶ Thurler
wood's Me
Low Comm
Encyclopé
liv. I; Plus
tome IV, p

⁷ Niebu

⁸ The S

⁹ Groen

selon la loi. J'ai appris dans les travaux et les épreuves de cette lutte ce que valent la foi et la liberté chrétienne. Dieu permet que, dans le repos de ma retraite, je consacre à leur cause ce qu'il me conserve encore de jours et de force. C'est la plus salutaire faveur et le plus grand honneur que sa bonté me puisse accorder¹. » Quand un Coquerel tend la main à M. Renan, un Guizot retire la sienne.

HOLLANDE.

« Depuis l'apparition de la réforme, la Hollande, au dire d'Hubert, n'a pas conservé trente ans le même mode de religion². » Dès 1655 un voyageur anglais reconnut les ravages du socinisme et le grand nombre de ses adhérents. « Maintenant chacun enseigne et prêche ce qu'il veut³. » De ses quinze cents ministres, quatorze cents nient l'Incarnation.

« L'Église réformée de Hollande a toujours usé, partout où elle était libre, d'une brutale tyrannie, et n'a jamais mérité l'estime, ni par son esprit en général, ni par les dispositions de ses docteurs⁴. » Cette brutale tyrannie, signe particulier des sociétés réformées, n'a pas empêché la moitié de la population de devenir catholique, et n'a pu maintenir dans l'autre moitié les plus simples éléments du christianisme. « Il y a dans l'Église de Hollande un déclin rapide et un grand éloignement de sa foi première⁵. » « Les eaux mortes de l'incrédulité, du rationalisme, du panthéisme et du matérialisme recouvrent la Hollande et l'Allemagne, » ajoute Messner en 1861. « L'Église de Hollande est un chaos et ne mérite pas de porter plus longtemps le nom d'Église⁶. »

D'autre part, un observateur judicieux écrivait dernièrement d'Amsterdam : « Il y a en Hollande un des plus grands spectacles du temps actuel. Il y a la résurrection d'un peuple catholique,

¹ *Méditations sur l'essence de la Religion*, par M. Guizot. Préf., pp. xxvii-xxviii. (1864)

² *Bibliothèque universelle*, tome XXIV, p. 181.

³ *Thurloe's State Papers*, vol. I, p. 508; vol. III, p. 50 (1856). Voir aussi *Winwood's Memorials*, vol. III, p. 540; Gerard Brandt, *History of the Reformation in the Low Countries*, vol. IV; Grotius, *Ordin. Hollandiae et Westfrisiae Pietas*, p. 425; *Encyclopédie méthodique*, Art. Socinien; Vedeius, *De Arcanis Arminianismi*, liv. I; Plaque, *Dictionnaire*, tome I, p. 78; Bossuet, *Histoire des variations*, etc., tome IV, p. 510.

⁴ Niebuhr, cité par Dollinger, p. 201.

⁵ *The Scottish Christian Herald*, vol. III, p. 199, 504; deuxième série (1861).

⁶ Groen, Cité par Dollinger, p. 204.

qui, sans autre secours que sa propre énergie, sans autre puissance que sa foi, se relève de ses cendres. Inondé tour à tour par les flots orageux du protestantisme, du jansénisme et du rationalisme, il fait aujourd'hui reculer ces vagues redoutables, et il regagne sa patrie sur l'erreur comme il reconquiert ses *polders* sur la mer du Nord. Les Ordres religieux ont repris leur travail. Les Dominicains, les Rédemptoristes, les Pères de la Compagnie de Jésus, ont élevé des églises, ouvert des collèges, donné des missions, créé un mouvement qu'on rencontre et qu'on admire partout¹. »

ANGLETERRE.

Il serait difficile d'apprécier en quelques pages les phénomènes qui trahissent l'influence du protestantisme en Angleterre. Un de ses ministres, le docteur Pusey, il y a quelques années, appelait son peuple « une grande nation de païens. » Peu après, un recensement officiel confirmait cette appréciation et révélait ce fait : que cinq millions d'hommes « ne professaient aucune religion quelconque. » Malgré l'*Établissement*, qui compte au moins un représentant dans chaque village : à Leeds et à Liverpool, quarante sur cent ne professent aucune religion, à Manchester cinquante et un, à Birmingham cinquante-quatre, à Lambeth soixante et un, à Sheffield soixante-deux. De sorte que, généralement parlant, « le paganisme l'emportera bientôt sur le christianisme, » et comme s'exprime l'évêque d'Exeter dans une de ses allocutions, « une haine implacable contre la foi chrétienne sévit sur bien des points du pays. »

En Angleterre, les populations sont tombées dans des conditions d'existence tellement animales, que les récits officiels sont presque incroyables, comme aussi les observations des commissaires assistants, employés lors de la dernière enquête sur l'éducation. « Dans cette grande nation chrétienne, nous dit-on, le vice a pris une extension tout à fait inconnue dans les contrées païennes². » Les preuves de cette proposition se trouvent non-

¹ *Lettres sur la Hollande*, par Frédéric Saivet. Cité dans le *Monde*, 18 octobre 1864.

— Un sénateur protestant à la Haye fit remarquer à l'auteur que quinze cents ministres sur dix-huit cents avaient adhéré au livre de Renan, et lui dit : « Il n'y a d'avenir dans le monde que par vous. La tempête qui emporte les feuilles sèches consolide ou enracine les vieux arbres. Nous sommes les feuilles sèches, et vous êtes le vieux arbre ! »

² *The Times*, 41 avril 1862.

seulement les plus éminentes paroisses effrayant la négation du paganisme, classes, rions et lesquels de vivre la plupart engager tricts le milles,

En 1 lisation dien d'A et intel de conc mes rec plus bas

Un m nous di religion peuple ces avan

Quell Église des saint le reste férance, si long qu'elle « l'Égli la plus

⁴ *Quar*

² *Ibid.*

⁵ *The U*

⁴ *The U*

⁵ *The T*

⁶ *The T*

seulement dans les districts ruraux et miniers, mais aussi « dans les plus belles parties de cette grande capitale, » affirme un des plus éminents défenseurs de l'Église établie. Le recteur d'une des paroisses les plus importantes de Londres nous parle des ravages effrayants de l'incrédulité : « ils s'étendent sous toutes les formes, la négation de la révélation chrétienne en est la première ; le *paganisme le plus grossier et le plus épais* domine dans les basses classes, et fait des progrès parmi les plus hautes ¹. » « Nous pourrions citer des quartiers entiers, voisins de Charing-Cross, dans lesquels il semble être en usage pour l'homme et pour la femme de vivre dans la promiscuité du concubinage ; dans ces parages, la plupart des maîtres de magasin font profession d'athéisme, et engagent leurs pauvres pratiques à les imiter. » « Dans les districts les plus obscurs, dans des rues entières, longues de plusieurs milles, le peuple vit littéralement sans Dieu en ce monde ². »

En 1856, un voyageur anglais distingué décrivait les civilisations comparées du peuple anglais, du noir africain et de l'Indien d'Amérique : « Après avoir bien étudié l'état physique, moral et intellectuel des basses classes en Angleterre, je suis obligé de conclure *qu'elles sont au dernier degré des peuples objets de mes recherches*. . . à peu près au niveau des sauvages, quelquefois plus bas encore ³. »

Un ministre anglican, instruit aussi par ses voyages à l'étranger, nous dit : « Quelque mauvais que soient les effets moraux des religions juive ou mahométane sur ceux qui les professent, le peuple dans les grandes villes de l'Angleterre ne retire pas même ces avantages de la sienne ⁴. »

Quelle est, après trois cents ans de règne, la condition de cette Église prétendue nationale, dans un pays appelé autrefois « l'île des saints ? » « La moitié des habitants de cette île sont dissidents, le reste, en majeure partie, accepte l'Église établie par pure indifférence, sans y être nullement attaché ⁵. » Après avoir combattu si longtemps pour la suprématie, en refusant aux autres, tant qu'elle en eut le pouvoir, la plus petite liberté de conscience, « l'Église d'Angleterre accepte une servitude à laquelle les *Sauteurs*, la plus infâme des sectes, ne se soumettraient pas ⁶. » La seule

¹ *Quarterly Review*, avril 1861 ; p. 452-65.

² *Ibid.*

³ *The United States*, etc., par John Shaw, M. D. F. G. S., F. L. S. ; ch. x, p. 244.

⁴ *The Canary Isles*, etc., par le révérend Thomas Debury, M. A. ; ch. xvi, p. 255.

⁵ *The Times*, 28 février 1862.

⁶ *The Globe*, cité par Böllinger, p. 456.

liberté religieuse, survivant à tant de disputes, est « la liberté de ne pas appartenir à l'Église établie! »

Quant aux sectes qui se sont séparées de sa communion, leurs membres se font captifs de leurs propres pensées ou se sont rendus esclaves de traditions tout humaines; ils se persuadent conserver encore leur liberté, parce qu'ils peuvent échanger une opinion vague contre une autre, lorsqu'ils en ont la fantaisie. Mais l'Église, qu'ils ont quittée, a perdu même le droit de déterminer sa confession de foi; elle se contente de demander à un tribunal laïque la solution des questions les plus graves qui puissent agiter la conscience humaine. L'Église russe a un « synode; » elle ne peut pas en nommer le secrétaire et les officiers subalternes; ils sont tous désignés et révoqués par le czar; son président, luthérien et officier de cavalerie, « présente aux bénéfices, prononce sur la dégradation d'un membre du clergé ou propose à l'Empereur les sujets dignes de la canonisation¹! » L'Église d'Angleterre, avec ses évêques choisis par le ministre du jour, a aussi une « convocation : » ses membres osent à peine ouvrir la bouche, pour ne pas faire savoir au monde que parmi eux il n'y en a pas deux pensant de même; ils s'assemblent lorsque l'autorité laïque le permet, et se retirent avec la même docilité, lorsqu'elle leur accorde l'autorisation de partir. Incapables de décider les points les plus fondamentaux de la foi, ses membres, désireux de savoir en quoi consiste la doctrine du baptême, de l'inspiration des Livres saints ou du Sacrifice eucharistique, doivent maintenant adresser leurs demandes à un *gentleman* instruit, qui décide le lundi si un ministre anglican est hérétique, et le mardi si une patente a été enfreinte ou un contrat violé. L'Église établie a tellement perdu son caractère d'*enseignante*, que, d'après l'observation d'un organe du gouvernement, « les milliers de ses adhérents déclarés rient tout haut lorsque ses ministres dépassent leur humble sphère d'officiers d'une institution nationale². » Le clergé anglican connaît sa position et l'accepte.

L'Église officielle, il est vrai, contrairement à celle de Hollande ou de Prusse, a conservé nominalement ses formules primitives; mais elles ne sont un fardeau pour personne, l'expérience l'a montré. Son clergé a la liberté d'interpréter à son bon plaisir leurs phrases vagues et contradictoires; ses membres laïques sont complètement libres de louer ou d'outrager, d'accepter ou de suppri-

¹ *The Russo-Turkish Campaigns*, par le colonel Chesney, D. C. L., F. R. S.; ch. x, p. 515.

² *The Globe*, ubi supra.

mer, au
affirme
de com
compte
terre¹.
professi
lument

Les r
moins
portent
blie, qu
il peut
porte q
professi
sentimen
le mond
entre les
du corp
blâme, r
et qui es
des hom
les unes
sans ma
ries, de
protesta
dans le
part un
lord Ma
nombre
Église.

Il n'a
gane de
testante
des sec
assure-t
cette vil
mission
dues à l
pas plus
tion da

¹ *The T*

mer, au gré de leur humeur. « Il est à peine une forme d'imposture, affirme une des premières autorités reconnues par les Anglais, ou de combinaisons d'opinions religieuses ou irréligieuses qui ne compte parmi ses adhérents quelque ministre de l'Église d'Angleterre¹. » Différant sous ce rapport de toute autre communion, la profession extérieure de membre de *cette* Église n'implique absolument rien quant à la croyance de ceux qui la composent.

Les noms de Wesleyen, d'Unitaire, de Baptiste, indique au moins quelque chose des théories religieuses de ceux qui les portent; il n'en est pas de même d'un membre de l'Église établie, qui peut professer les idées de n'importe quels hommes; il peut adopter des systèmes contraires ou modifiés de n'importe quelle façon imaginable, sans faire nullement injure à sa profession d'anglican. Il y a, sans doute, moins de différence de sentiments entre deux membres d'une religion quelconque dans le monde, qu'il ne s'en trouve chaque jour, non pas seulement entre les laïques, mais entre les membres du clergé et les évêques du corps anglican. L'Église d'Angleterre, qui n'enseigne ni ne blâme, n'approuve ni ne condamne, ne canonise ni n'excommunie, et qui est représentée en même temps, avec une égale confiance, par des hommes dont les croyances respectives sont la négation formelle les unes des autres, compte de son aveu, dans son sein, des partisans mal assurés de tous les dogmes religieux, de toutes les théories, de toutes les opinions opposées et contradictoires, que le protestantisme a en tout temps et par tous les moyens introduits dans le monde. L'histoire du christianisme ne mentionne nulle part un pareil mélange. « La religion de l'Église d'Angleterre, dit lord Macaulay dans un de ses essais, est en fait un ramassis sans nombre de systèmes religieux, *mille sectes bataillant dans une Église.* »

Il n'est pas sans intérêt de connaître l'avis du principal organe de publicité en Angleterre sur les résultats des missions protestantes : « Tous les missionnaires ensemble de l'Église établie et des sectes dissidentes n'ont pas acquis autant de disciples, nous assure-t-on, qu'il en reste à gagner dans la partie orientale de cette ville (Londres). On compte actuellement plusieurs milliers de missionnaires supposés très-zélés et enrichis de sommes énormes dues à la piété anglaise; leurs prosélytes de toute espèce ne sont pas plus nombreux que ceux qui manquent entièrement d'instruction dans cette seule capitale. Les omnibus partant de la Banque,

¹ *The Times*, 9 avril 1862.

d'après les autorités les plus graves, conduiraient nos missionnaires à une distance morale tout aussi grande, à une indigence spirituelle aussi complète, et assurément à une population aussi nombreuse, qu'on en saurait trouver dans la sphère d'action de toutes nos Sociétés de mission réunies¹. »

Dernièrement les quatre archevêques protestants de la Grande-Bretagne (Cantorbéry, Yorck, Dublin et Armagh) faisaient un appel solennel aux membres de l'Église établie pour augmenter les contributions aux missions protestantes. Un ministre anglican, très-connu dans le pays, répondait ainsi dans le *Times* : « Je ne me suis pas encore aperçu que l'Église d'Angleterre ait travaillé avec assez de succès parmi nos pauvres dans les villes ou dans les villages, pour nous faire croire que sans elle nous serions une nation de païens... Oserais-je demander à nos archevêques s'ils sont très-persuadés qu'une Église, dont les membres sont tellement pervers chez eux, soit précisément l'Église qu'il faut établir ailleurs? » Les anglicans, paraît-il, ne se gênent guère entre eux pour reconnaître la vérité, quel que soit leur ressentiment envers les catholiques qui se permettent de recueillir leurs paroles.

La foi de bien des ministres a été ébranlée, mais un plus grand nombre encore déclinent la responsabilité d'enseigner comme dogme ce dont les autres doutent. Si Rudelbach ose dire de l'Allemagne protestante : « Les jours sont mûrs pour la grande apostasie, » on dira bientôt de la protestante Angleterre : « Ces jours sont arrivés. » L'Église peut encore la sauver, mais son peuple doit choisir et choisir vite. Pendant qu'il hésite, l'éternité l'attend.

Il y a cependant des hommes qui professent des idées plus hautes; leur attitude donne de l'espoir au milieu du découragement général. Pour reconnaître que Dieu a donné à ses créatures une religion meilleure que celle qu'ils professent, ils n'auraient qu'à s'entretenir dans des pensées plus dignes de sa suprême sagesse et de leur propre destinée. La véritable Église n'est pas seulement cette triste caricature qui paraît les satisfaire. Il y a, dès ce monde, pour les enfants de Dieu un paradis dont ils pourraient aisément trouver l'entrée. Leur malheur consiste à accepter une contrefaçon après avoir entrevu un moment les caractères de la véritable Église. Ce doute suffit pour les condamner².

¹ *The Times*, 27 juillet 1861.

² *Ibid*, 15 septembre 1864.

³ Lorsque le tribunal suprême reconnu par l'Église anglicane eut décidé que la doctrine du Baptême était dans les limites de leur communion « une question à débattre, » au *open question*, une protestation solennelle, portant les noms de M. Keble, du doc-

Le b
l'ignora
tradition
Au milie
reste de
tions hu
a obsc
S'ils «
pendant
bénédict
pagne l'
de rares
sacreme
forme ex
lèges s'
qu'il con
spirituel
de réalit
reuse co
nions h
coule de
prodigal
la vie n
heure de
naître le
créatures
science,
hors du
répanda

teur Pusey
décision im
quelconque
la moitié se
établie! Lo
Écritures e
ministre an
¹ La dou
therine Em
les desseins
de signaler
versité d'Ox
carrière et
suite du ré
pro vita me
tembre 186

Le bien qu'ils rencontrent dans les communions dissidentes, et que l'ignorance d'un bien plus élevé les porte à exagérer, est le fruit de traditions catholiques apparaissant encore dans les pays protestants. Au milieu des sectes profondément entachées d'erreur, un faible reste de vie religieuse trouve sa source, non pas dans les traditions humaines, mais dans la puissance des doctrines que l'hérésie a obscurcies et altérées, sans les avoir entièrement effacées. S'ils « faussent les Écritures jusqu'à la ruine, » ils doivent cependant à l'Eglise et les Écritures et la pieuse pensée qu'une bénédiction spéciale, pour ainsi dire sacramentelle, en accompagne l'étude pour ceux dont le cœur est pur. S'ils affectent, dans de rares occasions, d'imiter les rites de l'Eglise catholique, et si les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie sont représentés dans leur forme extérieure par des hommes dont les actes seraient des sacrilèges s'ils n'étaient pas des illusions; ce jeu avec des ombres, quoiqu'il conduise trop souvent ses principaux acteurs à l'aveuglement spirituel et à la mort, engendre chez d'autres un désir insatiable de réalités, dont une grâce de conversion est quelquefois l'heureuse conséquence. Il est donc vrai que tout le mal des communions hérétiques vient de leurs erreurs, tandis que le bien découle de la surabondance des bénédictions répandues avec une prodigalité divine par l'Eglise sur toute la terre. Elle sauve la vie même à ceux qui ne la connaissent pas. A la dernière heure de son agonie, dit une personne qui eut le privilège de connaître les plus douloureux détails de la passion, lorsque le sort des créatures appelées à l'existence était présent au regard de sa toute-science, « Jésus pleura sur celles qui erraient, les yeux fermés, hors du jardin de l'Eglise, *vivant seulement des parfums qui se répandaient à l'entour* ¹. »

teur Pusey et d'autres chefs de la même école, déclara qu'à moins d'annulation de cette décision impie l'Eglise d'Angleterre perdrait tout droit à être considérée en un sens quelconque comme partie de l'Eglise de Dieu. Des signataires de cette protestation la moitié se fit catholique, un est mort, les autres sont encore ministres de l'Eglise établie! Lors du dernier jugement du même tribunal qui ajoutait l'*inspiration des Écritures* et la *damnation éternelle* aux doctrines qui pouvaient être niées par un ministre anglican, les mêmes hommes se sont contentés de protester.

¹ *La douloureuse Passion de N. S. Jésus-Christ*, d'après les méditations d'Anne Catherine Emmerich; p. 71, 5^e édition. — Au nombre des faits qui pourraient présager les desseins de la miséricorde divine à l'égard de l'Angleterre, nous sommes heureux de signaler la satisfaction, l'enthousiasme même, manifesté par les membres de l'Université d'Oxford à la seule annonce que ses courageux enfants, qui ont sacrifié leur carrière et leur fortune pour embrasser la vraie foi, allaient se fixer parmi eux à la suite du rév. Père Newman. Le succès de l'ouvrage du célèbre Oratorien, *Apologia pro vita mea*, lui permet d'établir sa Congrégation à Oxford. (Le Monde, 25 novembre 1864.)

nos mission-
ne indigence
ulation aussi
d'action de

de la Grande-
faisaient un
r augmenter
tre anglican,
: « Je ne me
travaillé avec
dans les vil-
ns une nation
es s'ils sont
nt tellement
nt établir ail-
ere entre eux
iment envers
paroles.

un plus grand
igner comme
dire de l'Alle-
grande apost-
Ces jours sont
peuple doit
té l'attend.
es idées plus
u décourage-
ses créatures
ils n'auraient
suprême sa-
ise n'est pas
faire. Il y a,
dont ils pour-
ste à accepter
caractères de
ner?.

écidé que la doc-
tion à débattre, »
Kebble, du doc-

SUÈDE ET NORVÈGE.

En Suède, dont l'histoire religieuse ressemble entièrement à celle de l'Angleterre, nous voyons encore les phénomènes des communions « réformées, » le servage du clergé, l'extinction de la foi, une immoralité prodigieuse. L'Église-État n'a pas d'existence en dehors du souverain. La « chambre du clergé, » qu'on suppose, par une fiction légale, régler elle-même ses affaires, a autant d'indépendance et de vitalité que le synode moscovite ou la convocation anglicane. « Le roi, un auteur protestant l'observe, a le pouvoir de veto absolu sur tous les projets qui tenteraient de changer ou de réformer les lois ecclésiastiques. » « La première idée de liberté religieuse entre à peine dans un esprit suédois¹. »

Au sujet de la décadence de toute doctrine positive, qui a donné lieu à la froide indifférence, Liebetrut s'exprime en ces termes : « L'Église de Suède est une Église désolée, morte, gisante sous le coup des anathèmes de Dieu. L'unité de cette Église est l'unité et la paix d'un cimetière². » « Il est dans la nature des choses, remarque le docteur Döllinger, qu'une Église-État, qui est un retour vers les idées païennes d'unité nationale au lieu d'unité chrétienne, ne puisse plus désormais dans son isolement inspirer la piété ou attirer le respect. » « Je trouve, dans les classes moyennes et supérieures, une défiance et un mécontentement prononcé à l'égard des ministres, » observe M. Loring Brace en 1857. « L'Église de Suède se pétrifie lentement par pure inertie³. »

On trouve encore quelques signes de vie dans une partie des paysans, auprès desquels, selon M. Brace, « le formalisme de l'Église a perdu son prestige ; » malgré de sévères pénalités, ils commencent à substituer le *Läsarne*, espèce de méthodisme, à la religion d'État. Cette nouvelle « réforme a déjà produit de tristes résultats physiques, » y compris l'hystérie et la folie furieuse.

Quant à l'état moral de ce pays, où professer la foi de ses premiers apôtres est encore puni par la confiscation et par l'exil,

Home Life in Norway and Sweden, par Charles Loring Brace, ch. xxiii, p. 182 ch. xxxix, p. 511 (1857).

Ap. Döllinger, p. 259.

³ *Northern Travel, Sweden, Lapland and Norway*, par Bayard Taylor, ch. xxviii, p. 285 (1858).

nous av
aucune
sur l'ét
les rues
personn
merce
coupabl

Miss
firmatio
scandina
État et
laissent
la secon
pays qui
intellect
au prem
lois les p

Rien
Brace, fa
en ces te
en ce qu
plus de n
formée.
l'Église-E

Il par
d'une con
geur prot
lité est,
cette der
générale

¹ *Tour in*

² *Homes*
gieuse, tome
de la Suède

³ *Norway*

— D'après
visite de M.
l'*Ossevation*
Barnabites e
arrivés à St
jours du moi
laquelle est
ont accueilli
français ont

nous avons les indications récentes d'écrivains protestants : « Dans aucune communion chrétienne, la religion n'a moins d'influence sur l'état moral du public, » écrit M. Laing. « Lorsqu'on est dans les rues de Stockholm, on peut faire cette réflexion : Sur trois personnes passant à vos côtés, il y en a une qui provient d'un commerce illicite, et sur quarante-neuf, une au moins s'est rendu coupable d'offenses criminelles¹. »

Miss Fredericka Bremer, Suédoise protestante, rapporte en confirmation de ces déplorables faits, « que souvent les émigrants scandinaves viennent en Amérique avec la croyance que l'Église-État et la religion sont une seule et même chose; lorsqu'ils laissent derrière eux la première, ils n'ont plus rien à démêler avec la seconde. Cette longue contrainte des intelligences, » dans un pays qui se vante de la liberté protestante, « a détruit leur force intellectuelle, et ils se trouvent très-fréquemment en Amérique au premier rang de ceux qui rejettent toute espèce d'Église et les lois les plus impérieuses². »

Rien d'étonnant si les auteurs protestants, Laing, Taylor et Brace, familiers avec ce pays exclusivement protestant, résumant, en ces termes, leurs impressions sur son état actuel : « La Réforme, en ce qui regarde la condition morale du peuple suédois, a fait plus de mal que de bien. » « La Réforme aurait besoin d'être réformée. » « Ce siècle-ci verra la rupture et le bouleversement de l'Église-État en Suède. »

Il paraîtrait impossible de faire une peinture plus sombre d'une communion « réformée; » cependant, M. Inglis, autre voyageur protestant, ne craint pas d'avancer que « le degré de la moralité est, en Suède, beaucoup plus élevé qu'en Norvège ! » Dans cette dernière contrée, « l'indifférence à l'égard de la religion est générale³. »

¹ *Tour in Sweden*, ch. iv, p. 115, 125.

² *Homes of the New World*, vol. II, lettre xxiv, p. 219. Voir aussi *Chronique religieuse*, tome II, p. 495 *Mémorial catholique*, tome VI, p. 130; *De l'État religieux de la Suède*.

³ *Norway, Sweden and Denmark*, par H. D. Inglis, part. II, ch. 1, p. 142, 4^e édit. — D'après un voyageur plus récent, il y aurait une amélioration sensible depuis la visite de M. Laing. *Through Norway*, par W. M. Williams, ch. viii, p. 158 (1863). — L'*Osservatore cattolico* de Milan a publié un intéressant article sur les missions des Barnabites en Suède et en Norvège, en voici quelques passages : « Deux Pères italiens, arrivés à Stockholm vers la fin de mai 1864, ont prêché en français les trois derniers jours du mois. On remarquait parmi les assistants la reine mère, veuve du roi Oscar, laquelle est catholique. Les Français et les Italiens établis dans la capitale de la Suède ont accueilli les missionnaires avec la plus grande joie. Depuis lors, des prédications en français ont lieu tous les dimanches. En même temps, le Père Stub, qui est né en Nor-

DANEMARK ET ISLANDE.

Le Danemark ne fait pas exception aux autres pays sur lesquels la Réforme continue à exercer son fatal pouvoir. Barthold avoue, en langage énergique, qu'immédiatement après son introduction, « la servitude semblable à celle du chien, » s'étendit sur les habitants des campagnes¹; un voyageur anglais ajoute : « Jusqu'à ce jour, il est souvent curieux, ou plutôt déplorable, de voir la conduite arrogante de quelques riches propriétaires à l'égard du pauvre malheureux qui officie dans l'église, et l'obséquiosité de celui-ci². » L'évêque Pontoppidan déclara, dans une de ses lettres pastorales, qu'au dix-huitième siècle « un aveuglement païen régnait sur le pays. » « Vers la fin du dernier siècle, selon M. Hamilton, l'inertie était devenue complète et le christianisme vital semblait avoir abandonné la contrée. » « D'après des récits danois, la grande majorité du clergé est aussi imbue des nouvelles idées théologiques que leurs frères luthériens du clergé d'Allemagne. » De son côté, le prédicant du Sleswig, Petersen, rapporte que, « dans le clergé danois, la conduite religieuse et morale est l'exception, et non la règle³. »

On a récemment essayé de rendre la vie à ce cadavre, principalement Grundtvig homme de zèle et de talent, mais, par malheur, il avait des principes qui devaient être nécessairement fatals à ses projets. Le seul résultat appréciable de ses peines, M. Hamilton le confesse, « fut de partager le monde des intelligences en sections opposées qui se haïssent profondément les unes les autres. »

« La religion, en Danemark, est chose exclusivement réservée au dimanche, écrit le correspondant du *Times*, témoin des événements de la guerre en 1864; en ce jour, un cinquième à peine de la population met le pied dans une église. » « Depuis la Réforme, ajoute-t-il, croyant faire son éloge, le luthéranisme a été un fardeau

vège, s'est transporté dans la seconde ville du royaume, Gothenbourg, et y a posé les fondements d'une colonie de missionnaires. Il a ensuite visité les églises catholiques éparses sur divers points de la Norvège. » (*Le Monde*, 18 octobre 1864.)

¹ Döllinger, p. 84.

² *Sixteen Months in the Danish Isles*, par Andrew Hamilton, vol. I, ch. XXIII, p. 590.

³ Ap. Döllinger, pp. 253-255.

léger p
prédica
Lors
culte c
sèrent
Malgré
marque
un cath
de Sles
tant, y
taine, c
guerre,
certaine
Or, ce h
L'auteur
par les S
lances,
aumonie
sipient,
nisaient
ils ont r
sa consc
sieurs si

Un mi
peint, en
fut impo
uni de D
compagn
inutilem
que³. »
avait étal
après la
instituti
habitants
de l'hiver
de quato
core moi

¹ *The Tin*

² Voir po

³ *Iceland*

⁴ *Ibid.*, c
vieux des n

léger pour la race danoise, une doctrine confortable, que les prédicateurs rendent très-douce à leurs ouailles¹. »

Lorsqu'en 1849, le Danemark accordait une certaine liberté au culte catholique, le Holstein et particulièrement le Sleswig se refusèrent à suivre son exemple; on persista dans l'ancienne tyrannie. Malgré cela, le protestantisme est en ce pays dans une décadence marquée. « Il y a quelques semaines, écrit-on en octobre 1864, un catholique étant entré par curiosité dans le temple principal de Sleswig, ancienne cathédrale, pour assister au service protestant, y trouva le matin quatre personnes; et le soir une quarantaine, concours relativement considérable. — Pendant la dernière guerre, il s'est opéré, dans ces contrées, un bien immense qui, certainement, ne se serait pas réalisé dans d'autres circonstances. Or, ce bien est le fruit de l'impression produite par la charité. » L'auteur de la lettre donne le détail des œuvres admirables accomplies par les Sœurs de différents Ordres dans les hôpitaux et les ambulances, et des actes de dévouement des Pères Jésuites et de MM. les aumôniers. « Aussi, dans le Sleswig, les anciens préjugés se dissipent, la haine contre les catholiques s'apaise, les lois qui tyrannisaient les mariages mixtes sont abolies par les magistrats civils; ils ont rendu à chacun pleine liberté de suivre les inspirations de sa conscience. Ce que l'Autriche n'avait pu obtenir, pendant plusieurs siècles, la charité catholique l'a fait². »

Un ministre anglican, qui déteste la religion catholique, dépeint, en 1865, les effets de la Réforme en Islande : « La Réforme fut imposée de force au peuple par le monarque du royaume uni de Danemark et de Norvège. Son introduction fut partout accompagnée de sang : l'historien luthérien, Pierre Jousson, s'efforce inutilement de jeter un voile sur les cruautés atroces de cette époque³. » « Dans les temps catholiques, observe le même auteur, on avait établi des hôpitaux dans l'île pour les malades pauvres; mais après la Réforme, la charité s'affaiblit et on cessa d'entretenir ces institutions. » A Reykjavik, la capitale, « le nombre ordinaire des habitants qui fréquentent l'église pendant l'été — je ne parle pas de l'hiver — est de cinquante à quatre-vingts, sur une population de quatorze cents âmes. » Dans l'intérieur, les choses seraient encore moins brillantes⁴.

¹ *The Times*, 5 août 1864.

² Voir pour les détails, *Études religieuses et historiques*, novembre 1864.

³ *Iceland, its Scenes and Sagas*, par le révérend Sabine Gould, introd., p. xi.

⁴ *Ibid.*, ch. II, p. 51; ch. VII, p. 161. — Pour les détails navrants, d'après les aveux des ministres, sur les ruines qui ont amené la Réforme, voir le ch. XIV.

ur lesquels
nold avoue,
roduction,
r les habi-
Jusqu'à ce
voir la con-
l'égard du
équiosité de
e ses lettres
ment païen
selon M. Ha-
anisme vital
s récits da-
ne des nou-
s du clergé
g, Petersen,
religieuse et

avre, princi-
ais, par mal-
ement fatals
nes, M. Ha-
intelligences
les unes les

ent réservée
in des événe-
ne à peine de
s la Réforme,
té un fardeau

t y a posé les foun-
atholiques éparse

vol. I, ch. XXIII.

Malgré le triste état de cet île, les autorités locales s'ingénient à faire de l'opposition aux bons missionnaires catholiques qui se dévouent à l'évangéliser. Elles se firent tout récemment expédier des lettres d'Havnic, centre du gouvernement danois, pour interdire aux catholiques tout exercice de leur culte, malgré la tolérance qui commence à s'introduire en Danemark. En dépit de ces obstacles, la présence seule des missionnaires et leurs exercices religieux suffirent pour faire désertir le misérable établissement des luthériens. « Il n'existe peut-être aucun peuple qui trouve dans sa nature et dans son climat même un attrait aussi puissant vers la religion, écrit en juin 1864 le Père de Kiere, missionnaire apostolique. S'il avait le bonheur de connaître notre foi, il s'y attacherait avec beaucoup plus d'ardeur qu'il n'en déploie en se mettant à la suite du spectre de Luther. »

Partout la soi-disant réforme a produit un fanatisme stérile ou une incrédulité sans espoir. Tandis qu'à la même époque l'Eglise ramenait de la barbarie vers Dieu des nations entières, et retirait des royaumes chrétiens des mains de l'hérésie, les sectes n'ont pas seulement échoué en voulant répandre le christianisme dans le moindre pays idolâtre, mais elles ont partout appris au monde païen à haïr et à mépriser la religion du Christ; elles étaient en même temps sans force pour maintenir chez leurs adeptes les vérités les plus fondamentales; double infamie des sectes protestantes.

HYPOTHÈSE DE LA RÉFORME.

Cependant la Réforme, qui fut si funeste aux pays où elle a pris naissance, si impuissante au dehors, est encore qualifiée par ses adeptes de religion plus élevée et plus sainte que le christianisme primitif. Elle ne serait rien moins qu'une *seconde révélation*, destinée à corriger les défauts de la première; réforme de cet évangile mélangé et gâté, que, d'après les suppositions luthériennes et anglicanes, son auteur malheureux voulut inutilement préserver de la corruption et de la décadence. *Arche nouvelle* pour les âmes en péril, construite pour remplacer celle qui s'était effondrée il y a des siècles; *rédemption plus parfaite* pour suppléer à celle opérée par le Christ et annoncée par Pierre, mais qui, d'après les réformateurs anglicans, a misérablement perdu « dans l'espace de neuf siècles » son pouvoir et son efficacité.

Pour remédier aux défauts de cette religion des premiers âges,

qui c
nation
berca
furen
près
remp
la plu
ment
comp
honte
avaier
qu'un
ses p
vendr
plus f
en ap
Ses d
le déc
dégén
mateu
des ap
le mill
Luther
velle d
Telle
étant l
seizièm
obligés
que le
dans u
mier, e
perman
glorifié
rait été
effet, d
preuves
que l'E
des co
dans le
leurs o
de rend
inspire

qui cependant n'avait pas cessé d'être professée par toutes les nations civilisées, et pour rassembler le reste des gentils dans le bercail du Christ, les communions luthériennes et anglicanes furent appelées à l'existence. L'auteur du christianisme, d'après la supposition, s'est montré impuissant ou peu disposé à remplir ses promesses à l'égard de l'Eglise chrétienne. L'œuvre la plus chère à son amour, cette œuvre annoncée si magnifiquement par les prophètes, avait été abandonnée dès son accomplissement. L'Eglise était condamnée à tomber dans une honteuse apostasie presque à son origine. Les puissances de l'enfer avaient prévalu contre elle. Son prétendu pontife suprême n'était qu'un imposteur qui s'était lui-même choisi. Ses évêques et ses prêtres, sans exception, avaient basement conspiré pour vendre leurs droits de naissance à un usurpateur mitré, que le plus faible d'entre eux aurait pu braver avec impunité puisqu'il en appelait seulement à Dieu et à la conscience des chrétiens. Ses doctrines étaient « des fables blasphématoires, » comme le déclare hautement la nouvelle Eglise anglicane, son culte avait dégénéré en une « damnable idolâtrie. » « La théologie des réformateurs établissait que Dieu s'était retiré de l'Eglise après la mort des apôtres ; qu'il avait laissé la place à Satan, et avait ainsi établi le millénisme diabolique. » Lorsque le règne de Satan eut pris fin, Luther, Zwingle et Cramner parurent pour inaugurer une nouvelle *dispensation*.

Telle est la théorie soutenue par les Eglises protestantes, comme étant la seule manière d'expliquer ou de justifier la rébellion du seizième siècle. Cependant, si cette théorie était vraie, nous serions obligés d'admettre, en présence des faits relatés dans cet ouvrage, que le Dieu de Moïse et de saint Paul a complètement échoué, dans un *second* essai, aussi faible et aussi infructueux que le premier, en voulant fonder une religion stable, ou élever une Eglise permanente, par le ministère de laquelle l'Incarnation aurait été glorifiée dans les pays chrétiens, et par laquelle le monde païen aurait été amené à la connaissance de son Créateur. Nous avons, en effet, des témoins protestants qui nous ont convaincu, par des preuves décisives venues de toutes les régions du globe, que, tandis que l'Incarnation était en butte à la dérision impie de la majorité des communions protestantes et était à peine sauvée de l'oubli dans les autres, les efforts de ces mêmes sociétés pour propager leurs opinions dans les pays idolâtres ont eu pour unique résultat de rendre le christianisme méprisables au monde païen, et de lui inspirer une haine croissante, pour la doctrine et pour les mi-

nistres dont les divisions incessantes provoquent le sourire, et dont la vie efféminée lui fait se demander « si ces prédicants croient eux-mêmes aux Écritures. »

La seconde révélation s'est donc montrée aussi infructueuse que la première. Malgré la nouvelle *dispensation* du seizième siècle, son auteur supposé permet encore à la foi ancienne et corrompue qu'il venait réformer, de gagner, dans l'ancien monde et dans le nouveau, des victoires que tous les efforts de la foi nouvelle ne peuvent obtenir ! Non-seulement l'Église catholique défend, à l'heure présente, les Écritures, l'Incarnation, tout le saint Évangile, contre les vils assauts des communions « réformées, » mais ses missions chez les idolâtres sont identiques à celles qui ont soumis l'empire romain à la loi du Christ, et qui ont porté la croix en triomphe de Jérusalem à Rome et à Byzance, des bords de l'Euphrate et du Nil aux îles de la Bretagne et aux forêts scandinaves. Bien plus, son œuvre, durant les trois derniers siècles, commençant à cette date précise de la soi-disant Réforme, surpasse tout ce qu'elle a fait dans les âges précédents, à partir de ses premiers combats avec les puissances du mal. Il semblerait que le Tout-Puissant, abandonnant la nouvelle religion, comme il est supposé avoir abandonné l'ancienne, et se repentant du projet d'une réforme tardive, répand avec plus d'abondance que jamais sur les ministres de l'ancienne Église, les dons apostoliques qu'il refuse à leurs rivaux. Il paraît résolu à montrer les premiers comme types de la vie surnaturelle, et les autres comme des monuments de l'incorrigible humanisme. Tandis qu'au moyen des uns il ne cesse d'accomplir la parole de son prophète : « ils reconnaîtront leurs semences parmi les gentils, et leur postérité au milieu des peuples, » il laisse les autres si entièrement privés de grâces au-dessus des dons naturels, qu'ils deviennent un sujet de raillerie pour des Chinois et pour des Cafres. Le « millénisme diabolique » fait place à une ère encore plus lamentable. Le Très-Haut, ayant établi une Église qui n'apporte que le mal dans le monde, se serait retiré d'abord par dégoût de son propre ouvrage pendant mille ans, et aurait essayé ensuite une réforme qui eût servi seulement à décrier le christianisme dans tous les pays idolâtres, et à introduire de bien plus grandes calamités que celles qu'elle devait réparer.

Si donc cette hypothèse, qui a servi de base aux communions luthériennes et anglicanes, est vraie, et s'il entrerait réellement dans la pensée divine, à un certain jour et à une certaine heure du seizième siècle, de remplacer l'Église par les sectes, de sauver les

chré
nière
Il n'e
const
prote
comm
beau
mais
ne s
vrais
les p
de p
comp
phète
dont
telle
supp
paren
acco
gine,
n'y a

Il
actue
conq
siècle
duit
lume
relles
ne su
erreu
des
des l
âges
les S
lymp
Génit
des a
forme

Si
nard
avec
listes

chrétiens et de racheter les païens par le moyen de ces dernières, nous serons conduits à l'inévitable conclusion que voir : Il n'est rien de plus infirme, de plus impuissant, rien de plus constant, de plus vacillant que ce potentat imaginaire duquel les protestants professent tenir leur religion, et qu'ils représentent comme tombant sans cesse de défaites en défaites. Il ferait de beaux projets abandonnés aussitôt que formés ; il pourrait créer, mais ne pourrait conserver ; il prendrait des résolutions, mais ne saurait les accomplir. Il aurait conçu, pour le salut des vrais croyants, une Église qui survivrait à tous les siècles, dont les perpétuels triomphes furent annoncés par une longue suite de prophètes, et dont les lois furent réglées par une glorieuse compagnie d'apôtres, mais dont le lustre virginal, malgré les prophètes et les apôtres, aurait été souillé par une lèpre hideuse, et dont l'heure nuptiale aurait été expiée par dix siècles d'une honte tellement inexprimable, que l'Époux en détournait les yeux, et ne supporta pas la vue de ruines qu'il ne pouvait ni prévenir ni réparer. Le protestantisme, qui regarde toutes ces choses comme accordées, et qui trouve en elles la seule explication de son origine, ne saurait être reconnu pour vrai à moins d'admettre qu'il n'y a pas de Dieu.

Il devrait paraître impossible qu'un homme connaissant l'état actuel de l'Europe protestante, ou familier à un degré quelconque avec les œuvres de l'Église pendant les trois derniers siècles, pût croire encore que la soi-disant Réforme soit le produit de la sagesse et de l'amour infini. Cette illusion serait absolument invraisemblable, si nous ne savions que les qualités naturelles les plus attrayantes, les dons intellectuels les plus rares ne suffisent pas pour préserver l'homme des plus monstrueuses erreurs. — Aristote a cru à l'éternité de la matière, Périclès offrit des sacrifices à Minerve, Cicéron écrivit un traité sur la nature des Dieux. Mais quelles qu'aient été les chimères religieuses des âges précédents, il n'est pas d'absurdité païenne ridiculisée dans les *Stromata* de saint Clément ; ni les copieux banquets de l'Olympe, ni les faiblesses de Jupiter, ni les turpitudes de Vénus Génitrice qui révèlent les abîmes de la crédulité, ou la profondeur des aberrations humaines, plus que la fable moderne de la Réforme.

Si, d'autre part, nous croyons avec saint François et saint Bernard, avec Bossuet et Fénelon, avec Pierre Claver et Las Cases, avec de Brebeuf et Lallemant, avec les docteurs et les évangélistes, les saints et les martyrs de tous les pays comme de tous les

âges, que le Dieu des chrétiens cherche sa propre gloire et veut le salut des hommes par l'Église et non par les sectes ; si nous reconnaissons que celui qui est la vérité ne peut mentir et que l'immuable ne peut enfreindre sa promesse ; alors nous jugerons plus dignement de la majesté du Créateur et de la dignité de la créature. Dans cette supposition, nous verrons disparaître toute contradiction, et toute difficulté sera levée ; Dieu aura accompli ses desseins, et exécuté ses promesses ; la prétendue Réforme, qui anéantit l'Évangile dans un si grand nombre de pays chrétiens et qui entrave ses progrès dans les pays idolâtres, ne sera qu'une nouvelle conspiration des pouvoirs de l'enfer que Dieu a confondus et déjoués ; on sera forcé de reconnaître que son amour veille toujours sur l'épouse dont il a dit autrefois cette parole immuable : « Aucune arme élevée contre toi ne pourra t'atteindre, tu condamneras au jugement toute langue qui te résiste.

CONCLUSION.

L'histoire des trois derniers siècles ne nous apprend pas comme une vérité nouvelle l'union intime de Dieu avec l'Église ; seulement, des faits nouveaux la confirment. Nos pères, il y a mille ans, proclamaient avec admiration cette vérité, quoique son évidence fût pour eux moins manifeste. Les premières victoires de l'Église étaient à peine gagnées, le paganisme se montrait encore une puissance dans le monde ; et déjà saint Augustin disait aux fidèles d'Afrique : « Les chrétiens de ce temps ont un avantage sur les disciples de saint Pierre et de saint Paul ; les premiers regardaient dans l'avenir les gloires promises à l'épouse du Christ, les seconds peuvent déjà, dans le passé, reconnaître leur accomplissement. » Quinze siècles se sont écoulés, chacun d'eux apporte à la vérité un nouveau degré d'évidence. Quel témoignage les hommes attendent-ils encore ? Quelle preuve nouvelle cherchent-ils de la permanence indéfectible de l'Église ? Peuvent-ils inventer un nouveau piège ? Elle les a tous déjoués ; où iront-ils chercher des ennemis qu'elle n'ait déjà vaincus ? Perpétuellement attaquée, elle survit à ses adversaires. Ils ont l'un après l'autre prédit sa fin prochaine ; tous ces faux prophètes ont disparu ; elle demeure. « Lorsque nous réfléchissons aux assauts formidables que l'Église a surmontés, observe Macaulay, nous avons peine à concevoir de quelle

manière
bientôt
ses co
et do
contre
existe
cette p
les hor
l'Églis
l'Égypt
dépou
ment l
de l'Or
Byzanc
limites
man, a
envoyé
puissan
plus im
donc d
n'étaien
prême
le trion
Dans
contres
glise e
l'enfer
d'entre
trouvai
velle co
de Dieu
de rass
cette n
transfé
à la co
Telle
écoulés
tombée
elle est
Foi tou
tion, »
lions d'

manière elle pourra périr. » Et l'histoire du monde, depuis bientôt deux mille ans, est-elle autre chose que l'histoire de ses combats et de ses triomphes? Ariens, nestoriens, Vandales et donatistes, Huns, Goths, Grecs et musulmans se sont ligués contre elle. Les assauts qui ont menacé pour un temps sa foi, son existence, ont démontré cette vérité : « *Celui qui tombera sur cette pierre se brisera.* » Vainement l'ennemi dirigea contre elle les hordes sauvages du Nord ; il espérait par la force brutale anéantir l'Eglise restée inébranlable aux coups des hérésies de la Grèce, de l'Égypte et de la Syrie ; ces barbares déposèrent à ses pieds leurs dépouilles, et adorèrent la croix, qu'ils voulaient abattre ! Vainement les légions du faux prophète balayent les églises corrompues de l'Orient, font leur proie de la Grèce, renversent le trône de Byzance, cette métropole du schisme oriental ; là se trouvaient les limites que ces légions ne devaient pas franchir. Dès lors le Musulman, arrêté au milieu de sa course en face des invincibles cohortes envoyées par le vicaire du Christ, comprit que la foi avait une autre puissance que le fanatisme. L'unité catholique était une barrière plus impénétrable que les ligues humaines ou sataniques ; il fallut donc demander la paix à un pouvoir que ni la force ni l'artifice n'étaient capables d'ébranler, à une Église dont le pontife suprême prédisait au même instant, et avec une égale assurance, le triomphe de Rome et la captivité de Constantinople.

Dans ces derniers jours, l'ennemi, déconcerté en tant de rencontres, organisa la plus formidable révolte contre laquelle l'Eglise eut jamais à se défendre. Au seizième siècle, les portes de l'enfer s'ouvrirent ; il fut permis à une légion d'esprits impurs d'entrer en guerre contre l'Eglise. Au moment où leurs clameurs trouvaient écho dans la moitié des royaumes de l'Europe, une nouvelle compagnie d'apôtres sortit du sanctuaire, revêtue de l'armure de Dieu, chargée par lui de reconquérir les apostats du Nord, et de rassembler à l'Est et à l'Ouest, parmi les nations et les peuples, cette multitude de nouveaux croyants auxquels il avait résolu de transférer l'héritage dédaigné par les Suédois et les Saxons enivrés à la coupe enchanteresse.

Telle fut la victoire de l'Eglise. Trois cents ans se sont écoulés depuis le commencement de cette lutte ; les sectes sont tombées en pourriture, remplissant l'air d'une odeur de mort ; elle est restée immuable sur son éternel fondement, enseignant la Foi toujours la même, « répandant partout la lumière de la civilisation, » « étendant un océan de bienfaits, » et « sauvant des millions d'âmes. » Grâce à un ministère plein de vérité et de puissance,

les races les plus dégradées de la famille humaine, Annamites, Hurons ou Guaranis, ont confessé que Dieu était avec l'Église ; elles ont trouvé dans sa communion la lumière de leurs pas, « les promesses du monde présent et les espérances du monde à venir. »

Pourquoi chercher encore ? Quel signe pouvons-nous demander de la présence et du pouvoir de Dieu, que nous ne trouvions déjà dans l'histoire de l'Église. Il est, dans ses annales, des opérations mystérieuses de la Providence dont l'homme ne peut pénétrer les secrets. Il est aussi des œuvres plus intelligibles, brillantes comme l'éclair qui sillonne la nue : l'enfant même serait capable de les saisir et de les interpréter. Telles sont les œuvres de Dieu par son Église. « *Non intelligimus judicantem, sed vidimus operantem,* » a dit saint Léon le Grand. Cette vérité, nous avons voulu la mettre en lumière. *Vidimus operantem !* Nous avons vu Celui qui dispense ses dons comme il lui plaît, répandre partout ses grâces les plus précieuses sur les ministres de l'Église, et les refuser toujours aux prédicants de l'erreur. Nous l'avons vu, envoyer un nouveau Paul ou un nouveau Barnabé, remplis de son esprit et prêchant sa doctrine à toutes les contrées de la terre, depuis les demeures peuplées de l'extrême Asie, jusqu'aux tentes dispersées des sauvages de l'Amérique. Partout il a fait les disciples dignes de leurs maîtres. Nous avons vu le faible devenir vaillant, le timide devenir courageux, au point de sourire aux tortures et de se réjouir en présence de la mort ; la grâce était dans leur cœur, excitant le zèle de l'apôtre et l'espoir du martyr. Nous avons vu dans les cités de la Chine et de l'Inde, dans les îles de l'Océan du Sud, sur les rives de la Plata et de l'Uruguay, du Mohawk et de l'Huron, les mêmes sacrifices mystérieux qui sont la vie des nations et gagnent les royaumes au Christ. Comme autrefois, au même instant, ces sacrifices avaient rougi les eaux du Rhône et du Tibre, de l'Abana et de l'Orontes ; offerts pour la même vérité sur les places publiques de Lyon, de Rome, de Jérusalem, dans les capitales de Lydie, du Pont et de Syrie.

De nos jours nous avons vu toutes ces merveilles, « elles sont l'œuvre de la droite du Très-Haut, » renouvelées sous nos yeux par nos frères et nos proches, remplis du Saint-Esprit comme étaient nos pères, acceptant les mêmes épreuves et remportant les mêmes victoires. Quant aux envoyés des sectes, apôtres mercenaires d'un Évangile mutilé dont ils ont exclu ce qui peut troubler leur repos ou gêner leurs inclinations terrestres ; ces hommes auxquels Dieu refuse les dons qui ne sont pas purement naturels, en privant ceux-ci de leur efficacité, on les voit partout déshonorer le christia-

nism
nist
voye
Dieu
amo
et le
V
temp
mais
toug
cée
Dieu
diffé
il va
la lu
par
Josu
la ru
au m
cans
de le
on le
les p
avec
pour
A
taine
comp
ciété
bien
sévir
bien
autre
avan
épou
adre
la de
veut
histo
depu
ce q
les r

nisme, faire tourner ses divergences en ridicule et exposer ses ministres à la risée des païens. Tandis que l'Église ne cesse d'envoyer aujourd'hui, comme à son origine, des apôtres sur lesquels Dieu répand ses dons paternels, dont il proclame encore avec amour qu'ils « verront leurs générations au milieu des gentils et leurs descendants au milieu des peuples. »

Vidimus operantem ! Ce que nos pères ont vu, nous l'avons contemplé dans un jour plus brillant. Les conseils de Dieu sont cachés, mais ses œuvres sont manifestes. Elles enseignent ce qu'elles ont toujours appris. Dieu vit et agit dans son Église ; elle est la fiancée parée pour son époux, « la cité resplendissante de la gloire de Dieu. » Ne le cherchez pas ailleurs, il a montré dans cent endroits différents, combien vaines seraient vos recherches. Autant aurait-il valu pour les Israélites d'abandonner Moïse et d'aller chercher la lumière en Égypte, cette terre couverte de ténèbres amoncelées par la colère divine ; autant aurait-il valu aux compagnons de Josué de se donner des maîtres parmi les Amorrhéens destinés à la ruine, qu'à des chrétiens d'oublier l'Église pour chercher Dieu au milieu des hérésies et des sectes. Photiens, luthériens, anglicans, calvinistes, il les a tous abandonnés dès le premier moment de leur existence aux haines intestines et à de honteux désordres ; on les voit enfin arriver à cet abîme de corruption, devant lequel les protestants eux-mêmes reculent d'effroi, disant bien haut, avec une douleur tardive : « les jours où nous vivons sont mûrs pour la grande apostasie ! »

A la veille d'une lutte dernière, dans laquelle une science incertaine veut lever l'étendard contre la révélation, présage d'une décomposition des sectes plus rapide, un seul refuge reste aux sociétés humaines. Elles doivent choisir entre l'Église et le chaos, bientôt il n'y aura plus d'autre alternative. Les orages peuvent sévir et les vagues se soulever, la demeure de ceux qui auront bien choisi sera inébranlable, elle est bâtie sur le roc. Quant aux autres qui ne connaissent pas l'Église, et qui semblent demander avant le naufrage de nouvelles preuves qu'elle est bien la véritable épouse, le jardin fermé, arrosé par la fontaine de vie ; elle leur adresse de tendres invitations, une fois encore, ce sera peut-être la dernière. Calme, inébranlable, sûre de Dieu et d'elle-même, elle veut les sauver s'ils daignent y consentir. Elle leur rappelle son histoire et la leur ; elle montre ses œuvres au milieu des hommes depuis le jour où le Fils de Dieu les confia à sa charge ; elle indique ce qu'il a fait en elle et par elle pendant les trois derniers siècles, les nations qu'elle lui a enfantées, les apôtres qu'elle a nourris,

les martyrs qu'elle lui a offerts. Elle leur retrace leur propre histoire, durant la même période, pleine de malédictions pour eux et pour les infidèles auxquels ils ont communiqué la contagion de leurs erreurs; et comparant leur mortelle influence avec son ministère de salut, de puissance et d'amour que Dieu a toujours employé pour sauver ses créatures et pour manifester sa gloire, elle laisse à Dieu le soin de juger, contente de redire avec lui à ceux qui doutent encore : « Si vous ne croyez pas à ma parole, croyez à mes œuvres. »

Nous
gations
cations
des lac
qui ne
globe.

Les A
dans l'E
ladelph
leur ce
général
afin de
ils ont
est auss

Cet C
l'église
Melc
Ruth
Itali
cais di
Toronto

leur propre his-
toires pour eux
né la contagion
influence avec son
Dieu a toujours
fester sa gloire,
redire avec lui
as à ma parole,

TABLEAU GÉNÉRAL DES MISSIONS

EN 1864

Nous devons à l'obligeance des Ordres religieux et des Congrégations particulièrement vouées à l'apostolat, de précieuses indications dont nous présentons le résumé. Ce tableau, malgré bien des lacunes, fera connaître, en partie, la sollicitude de l'Église qui ne cesse d'envoyer ses missionnaires sur tous les points du globe.

AUGUSTINS.

Les Augustins ou Ermites de Saint-Augustin, ordre très-ancien dans l'Église, possèdent des missions à Dublin, Amsterdam, Philadelphie et Albany. Les Augustins qui renaissent en France ont leur centre à Nîmes, avec le rév. Père d'Alzon pour supérieur général. Ils dirigent particulièrement leurs efforts vers l'Orient afin de ramener à l'unité les églises schismatiques. Dans ce but, ils ont une maison d'éducation à Andrinople. — L'Australie leur est aussi redevable de plusieurs missionnaires.

BASILIENS.

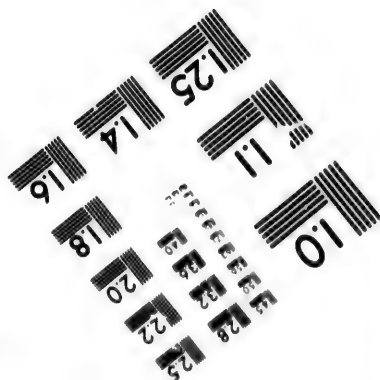
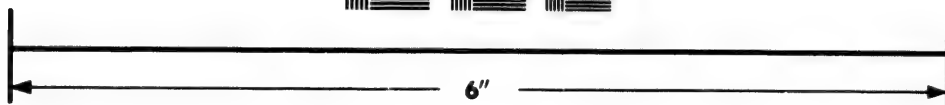
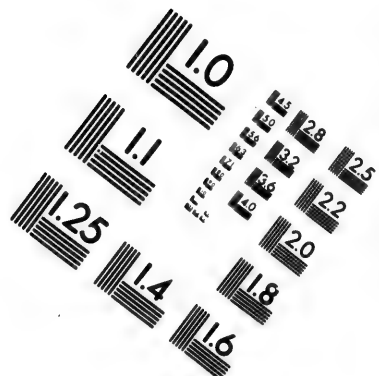
Cet Ordre, un des plus célèbres par son antiquité, compte dans l'église catholique quatre Congrégations :

Melchites, sept monastères, le principal à Saïda;

Ruthéniens, vingt-huit maisons, deux cents religieux;

Italiens, abbaye principale à Grottaferrata. Les Basiliens français dirigent deux collèges dans le Vivarais et un séminaire à Toronto (haut Canada).





Photographic Sciences Corporation

**23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503**

0
18 20 22 25
28 32 36 40
44 48 52 56
60 64 68 72
76 80 84 88
92 96 100

10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100

BARNABITES.

Clercs réguliers de Saint-Paul dont le centre est à Milan. Cette Congrégation se dévoue à l'enseignement, au service des hôpitaux et aux missions. Le Père Schouvaloff, de vénérée mémoire, a beaucoup contribué à la fondation des Pères Barnabites à Paris et à leur *mission scandinave*. Elle a pour provicaire apostolique le révérend Père Stub, né en Norvège. Malgré bien des entraves et une liberté précaire, une mission a été fondée à Stockholm et une à Christiania. Les Sœurs de Saint-Joseph de Chambéry, avec des orphelinats à Saint-Petersbourg, à Copenhague et à Stockholm, unissent leurs efforts à ceux des missionnaires.

BÉNÉDICTINS.

Les Pères Bénédictins anglais ont deux vicaires apostoliques en Australie et un archevêque à *Sydney*: Mgr Jean Polding, métropolitain de huit évêchés dans la même contrée.

Le diocèse de Sydney compte 45,000 catholiques. Son organisation rapide et les merveilleux changements obtenus par les missionnaires dans les colonies pénitentiaires étonnent la population protestante. Chaque année deux à trois cents dissidents rentrent dans le sein de l'Eglise, et cinq à six cents infidèles demandent le baptême.

Sur les côtés occidentales de l'Australie, les Bénédictins ont entrepris de civiliser les peuplades indigènes à l'aide des mêmes moyens employés par les premiers enfants de saint Benoît pour évangéliser l'Europe. Sur un sol autrefois inculte ils ont fondé deux monastères : *Nouvelle-Neurcie* et *Nouveau-Subiaco*, deux noms chers à l'Ordre. Leur exemple a inspiré le goût du travail à beaucoup d'indigènes qui vivent aujourd'hui du produit de leurs champs. Un collège et des écoles se sont élevés à l'ombre des deux monastères. Plusieurs Australiens ont déjà été envoyés à Rome pour compléter leurs études. Les progrès de l'apostolat ont exigé en 1859 la formation du nouveau diocèse de Port-Victoria.

Les Pères Bénédictins d'Einsidelen, en Suisse, ont des missions dans l'Amérique du Nord; l'abbaye de Saint-Vincent, un collège et douze stations dans le Minnesota et l'Indiana.

Ile Maurice, Mgr Adrien Hankinson, vicaire apostolique.

Les
priren
s'étend
de Fra
rieures
Léonar
frança
le nou
1611.

Syrk
apostolic

Tréh
apostolic

Cet
Noire,
chasse

Méso
apostolic

Aden
apostolic

Agra
évêque

Patn
évêque

Tan
caire ap

Gall
évêque
Cocino,

Le c
chrétienn
Saint Lou
M. l'abbé
tions aral
les pays.

CAPUCINS.

Les missions des Pères Capucins, dont le centre est à Rome, prirent un grand développement vers la fin du seizième siècle et s'étendirent à toutes les parties du monde connu. Leurs provinces de France, alors au nombre de treize, eurent des missions extérieures à la tête desquelles furent le célèbre Père Joseph et le Père Léonard, qui leur donnèrent beaucoup d'extension. Aux Capucins français revient la gloire d'avoir des premiers porté la croix dans le nouveau monde à l'île de Maranhao, sur les côtes du Brésil, en 1611. Ils ont maintenant les missions suivantes :

	MISSION- NAIRES.	PRÈRES- CONVERTS.
ASIE.		
Syrie-Chilicé. Le rév. Père Zaccaria, des Abruzzes, préfet apostolique.	10	
Trébizonde. Le rév. Père Philippe, de Bologne, préfet apostolique.	12	2
Cette mission, très-étendue le long des côtes de la mer Noire, fut créée après que les Pères Capucins eurent été chassés de Géorgie par les Russes en 1845.		
Mésopotamie. Le rév. Père Nicolas, de Barcelone, préfet apostolique.	9	
Aden. Le rév. Père Alphonso, de Macerata, vice-préfet apostolique.	2	
Agra. Mgr Angelico Bednik, de Capronza, en Croatie, évêque de Luca et vicaire apostolique.	24	
Patna. Mgr Anastase Hartman, de Lucerne, en Suisse, évêque de Derbi, vicaire apostolique.	21	

AFRIQUE.

Tunis ¹ . Mgr Sutter, de Ferrare, évêque de Rosalia, vicaire apostolique.	14	5
Gallas. Mgr Guilielmo Massaja, de Piova, en Piémont, évêque de Cassia et vicaire apostolique; et Mgr Feliciasimo Cocino, de Cortemilia, en Piémont.	7	

¹ Le collège fondé à Tunis par l'abbé Bourgade, et confié aux Frères de la Doctrine chrétienne ainsi que l'hôpital dirigé par des religieuses françaises portent le nom de Saint Louis, suite féconde de la chapelle érigée à Carthage en l'honneur du saint roi. M. l'abbé Bourgade, aumônier en titre de cette chapelle, rédige une série de publications arabes périodiques, livres et journaux qui se répandent chez les musulmans de tous les pays. (Complément aux indications données tome I^{er}, p. 481.)

Cette mission, qui s'étend depuis le Nil Bleu jusqu'à l'équateur, est bien intéressante. Elle forme une population de race sémitique, la meilleure de l'Afrique, et a résisté jusqu'à présent aux envahissements de l'islamisme dont elle est entourée de toutes parts. Mgr Massaja, après avoir affronté l'exil et la mort, s'y dévoue entièrement; il veut y introduire l'usage de l'écriture, pour fixer la langue, qui se rapproche de l'hébreu.

Les plus grandes difficultés viennent maintenant de l'Éthiopie, dont l'état de révolution et la captivité de tous les Européens défendent les abords.

Iles Séchelles. Le rév. Père Palieta, des Abruzzes, préfet apostolique. 4

LEVANT.

Iles Ioniennes. Le rév. Père Antonio, de Venise, président. 4

Constantinople. Le rév. Père Pietro, de Settingiano (Reggio), préfet apostolique. 17 11

AMÉRIQUE.

Brazil. Préfecture de Rio-Janeiro. Le rév. Père Gaetano, de Messine, commissaire général et préfet apostolique. 25

Préfecture de Bahia. Le rév. Père Innocenzo, d'Apiro, province de Narca, préfet apostolique. 11 4

Préfecture de Pernambuco. Le rév. Père Egidio, de Garessio, en Piémont, vicaire apostolique. 5 1

Chili. Le rév. Père Ignazio, de Poggibouzi, préfet apostolique. 38

États-Unis. Les missions de Calvario (Wisconsin) et de Saint-Clément.

203

25

En dehors et compris les pays de mission, les Capucins comptent 874 établissements et 11,045 religieux.

CARMES.

Les missions dirigées par les Pères Carmes souffrirent beaucoup par suite de la révolution de 89. Elles commencent à renaitre. Dans l'Inde, trois évêchés leurs sont assignés : Mgr Bernardino Baccinelli réside à *Verapoli*; Mgr Carlo Hyacinto Valerga à *Quilon*; Mgr Antonio Aufossia à *Mangalore*.

MISSION-
NAIRES. FRÈRES
CONVERTS.

En A
En Syr
de l'Ord

Au n
saint Do
d'années
des Fran
l'idolâtri
sur une
ment qu
Ordres r
Dominica
les Philip
onze cen
cinq cen
quante-si
Tong-Kin
au nomb
Au To
Tong-Kin
Tong-Kin
Estevez,
toutes les
Peu de te
d'intérès
les épouv
l'avarice
même les
trop prof
Estevez é
caché dan
clergé inc
d'illustres
crainte es

1 Voir pou
Père André-
II.

En Asie, la préfecture apostolique de *Bagdad* leur est confiée. En Syrie, neuf Pères missionnaires résident au *Carmel*, berceau de l'Ordre.

DOMINICAINS.

Au nombre des conquêtes les plus glorieuses des enfants de saint Dominique, il faut mentionner les *Iles Philippines*. En peu d'années, depuis l'époque de leur découverte (1564), avec l'aide des Franciscains et des Jésuites, ils ont triomphé complètement de l'idolâtrie et du mahométisme. Leur action bienfaisante s'exerce sur une population de quatre millions environ d'habitants; tellement que l'Espagne, malgré ses doctrines actuelles contraires aux Ordres religieux qui ont fait sa gloire, conserve trois couvents de Dominicains dans la mère patrie pour alimenter particulièrement les Philippines. Ces îles possèdent un archevêché, quatre évêchés, onze cents prêtres dont six cents indigènes répartis entre plus de cinq cents paroisses. Les Dominicains, en comprenant les cinquante-six religieux employés dans les missions de la Chine et du Tong-King, sont dans la province du *Saint-Rosaire des Philippines* au nombre de deux cents¹.

Au *Tong-King*, les Pères Dominicains ont deux provinces : Le *Tong-King oriental*, sous la conduite de Mgr Hilaire Alcazar, et le *Tong-King central*, dont le provicaire, le révérend Père Manuel Estevez, est mort de la peste le 7 juin 1864, après avoir traversé toutes les persécutions qui ont désolé depuis vingt ans ces contrées. Peu de temps avant sa mort, le 17 mars, il envoyait en Europe d'intéressants détails. « Si l'année 1865 n'a pas vu se renouveler les épouvantables massacres de 1862, les chrétiens sont exposés à l'avarice et à la haine des mandarins qui emploient tous les moyens, même les coups, pour leur faire abandonner la foi ; mais elle est trop profondément enracinée dans le cœur des fidèles. » Le Père Estevez était encore obligé comme depuis longues années de vivre caché dans son vicariat, donnant ses soins à la formation d'un clergé indigène. « Cette terre, disait-il, arrosée du sang de tant d'illustres martyrs, est féconde en fervents chrétiens; leur seule crainte est de mourir sans confession. » Il se plaît à rendre hom-

¹ Voir pour les détails : *Missions dominicaines dans l'extrême Orient*, par le rév. Père André-Marie (1865).

mage à ses voisins les missionnaires français du vicariat *occidental*, « dont la charité surpasse tout éloge ; les chrétiens exilés trouvent en eux de véritables Pères qu'ils traitent comme des fils de prédilection. »

Si le tyran Tu-Duc tempère ses rigueurs, ce n'est qu'une manœuvre rusée de la politique abjecte de ce pays. — « Depuis deux ans que les traités ont été signés avec la France et avec l'Espagne, la religion a été en butte à une persécution sourde, les chrétiens n'ont pas eu un moment de repos. » — On n'a nullement accordé la liberté de conscience stipulée dans les traités, on flagelle, on soumet à la peine du rotin les prêtres indigènes. Les traités sont restés sur le papier, on ne les a pas même publiés. « Nos maîtres n'agissent point par crainte des armes françaises ; s'ils ne mettent pas tout à feu et à sang, cette modération forcée est commandée par d'autres causes. La guerre civile est une des principales. Nos oppresseurs savent très-bien que le christianisme est répandu par tout le royaume, et, si les chrétiens se révoltaient pour se réunir au prétendant, il en pourrait résulter de graves inconvénients ; ainsi, pour ne pas s'attirer de nouveaux ennemis, ils exercent moins de rigueurs à notre égard. » La guerre civile continue ses ravages dans la province orientale ; les mandarins sont remplis de crainte. « L'observateur attentif devrait voir au Tong-King les coups de la justice divine. L'année dernière, la peste fit de grands ravages parmi le peuple infidèle : cette année la guerre sème le deuil dans les familles les plus considérables¹. »

Constantinople, Mgr Martini, provincial et préfet apostolique. Deux couvents. La vénération du peuple pour la religion catholique augmente, les Pères peuvent faire des processions publiques aux fêtes du Saint-Sacrement et de Notre-Dame du Rosaire.

Smyrne, cette mission dépendait autrefois de *Naxivan*, dans la Grande Arménie. Cette ancienne province se composait de cinquante couvents, et comptait sept cents religieux. Pendant trois siècles, ce fut grâce aux Dominicains que la foi se conserva vive au milieu de ces peuples, et que de nombreux hérétiques, abjurant leurs erreurs, rentrèrent dans le sein de l'Église. Ils avaient aussi fondé dans ce pays cinq évêchés confiés à des évêques de leur Ordre. Au commencement du seizième siècle, Tamas-kulican, par ses persécutions, les obligea à se réfugier dans l'Asie Mineure. — Origine de leur mission de Smyrne.

Santorin, les Pères s'occupent en particulier de préparer de

¹ L'Année dominicaine, novembre 1804, p. 4.

jeune
de Ti
Ku
Mgr d
Ca
Au
vents,
— Au
tions.
A l
sont
adress
des dé
dans t
servés
du res
la relig
assez r
tivées
ne fall
anglais
pour c
chisme
tés, no
de la p
leur pr
Le g
ses autr
seule et
lées Go
bannie,
dès lors
tème n'
compre
enfants,
côtés m
à Dieu l
gieuse.
et plus
tisme. A
accueille
il n'est

jeunes missionnaires, et d'évangéliser les catholiques de *Naxos*, de *Tinos*, de *Scio* et de *Syra*.

Kurdistan et Mésopotamie, mission de Mossoul dirigée par Mgr d'Amauton; deux couvents.

Casfrerie, un évêque.

Au *Brésil*, au *Pérou*, au *Chili*, à l'*Équateur*, plusieurs couvents, — A *Guatemala*, un couvent; de même au *bas Canada*. — Aux *États-Unis* et *Californie*, cinq couvents et plusieurs stations.

A la *Trinidad*, les Dominicains, ayant à leur tête Mgr Gouin, sont établis à Port-d'Espagne, ville principale. Un mémoire, adressé le 23 juillet 1864, par le révérend Père Bion, contient des détails du plus haut intérêt. « Les *Indiens indigènes*, comme dans toutes les anciennes possessions espagnoles, se sont conservés dans l'intérieur de l'île sans avoir rien qui les distingue du reste de la population, formant en tout cent mille habitants; la religion a opéré cette transformation. » Les familles africaines, assez nombreuses, montrent des qualités susceptibles d'être cultivées avec avantage. Depuis l'abolition de l'esclavage, comme il ne fallait plus compter sur le travail des nègres, le gouvernement anglais fit venir des *coolies*, Indiens asiatiques qui s'engagent pour cinq ans. Leur culte se traduit par l'idolâtrie et le fétichisme le moins dissimulé. La plus importante de leurs solennités, nommée *Hamsi*, qui se célèbre au mois de mai, à l'époque de la pleine lune, consiste à adorer une poignée de boue que leur prêtre retire du fond d'un étang.

Le gouvernement anglais a mis en vigueur ici, comme dans ses autres possessions où les populations ne restent pas sous une seule et même communion religieuse, le système des écoles appelées *Godless* (sans Dieu); toute question religieuse en est absolument bannie, pour ne heurter les convictions de personne. Il n'y a, dès lors, ni prières, ni catéchisme, ni histoire sainte. « Ce système n'a pas même l'approbation des ministres protestants, qui comprennent aussi bien que nous qu'il s'agit avant tout, pour les enfants, d'éducation religieuse. » Après avoir indiqué quelques côtés moins favorables, le Père Bion peut cependant dire : « Grâce à Dieu la population dans toutes les classes est profondément religieuse. On y sent partout vivre l'esprit de foi devenu plus actif et plus fort par suite du contact de nos fidèles avec le protestantisme. Avec cet esprit vous comprendrez la joie respectueuse qui accueille le prêtre. Le curé est vraiment chef et roi de la paroisse; il n'est pas de sacrifices que l'on ne soit prêt à s'imposer pour

répondre à son appel. Qu'il fasse bâtir une église, un presbytère, tout le monde, riches ou pauvres, est prêt à contribuer de sa bourse ou de son travail. »

Le Père Bion se plaît à rendre hommage aux vertus apostoliques de Mgr Spaccapietra, envoyé par le Saint-Siège comme visiteur, aujourd'hui archevêque de Smyrne, et maintenant en France pour plaider la cause de son nouveau diocèse. L'influence de ce digne archevêque s'étendait sur toute la population; en onze jours, par exemple, sur son simple désir, elle transforma en calvaire, avec chapelle et stations, une colline qu'il fallût aplanir. Il assembla, malgré de grandes difficultés de voyage et de distance, un concile des évêques et vicaires apostoliques de la province, plusieurs synodes; il fonda des hospices, des écoles. Ses œuvres de charité subsistent et prospèrent. La mission de la Trinidad, comme celle de Mossoul, est particulièrement attribuée aux Dominicains français.

EUDISTES.

Nous trouvons dans le journal wesleyen de *la Dominique*, ille confiée à la Congrégation des Eudistes, une notice intéressante :

« Appelée du nom de son fondateur, Eudes, frère d'Eudes Mézerai, historiographe de France sous Louis XIII, cette Société, érigée en 1642, possédait de nombreux établissements en France avant la Révolution. Plusieurs de ses membres furent massacrés aux Carmes le 2 septembre 1792. Réorganisée en 1826, cette Congrégation dirige un séminaire, quatre collèges, une maison de missions. La résidence du supérieur général est en Bretagne, à Redon, dans l'ancienne abbaye de Saint-Sauveur. — Mgr Poirier, évêque, vicaire apostolique de Roseau, est entouré de plusieurs Pères et Frères de sa Congrégation, et en attend un plus grand nombre. Il a sous sa juridiction l'*Ile Saint-Thomas*, confiée aux Pères rédemptoristes, les *Iles Vierges* et *Danoises*. Mgr Poirier fait élever en France plusieurs jeunes gens de la Dominique qui se préparent aux saints Ordres. — Il a fondé un asile pour soixante orphelines, — des écoles pour les garçons et pour les filles, — un pensionnat pour les jeunes personnes dirigé par les Sœurs de la Vierge fidèle; il fonde une école industrielle pour les garçons, et bâtit dans son voisinage une église... » Un journal catholique ne dirait pas mieux.

Sou
dant à

Angl
ministre

Irlan
niste pr

Holl

West
le rév. P

Russ
rian Syvi

Valac
(Hongrie)

Servi
le rév. P

Bosni
depuis pe

Cette
les, 15

Herze
depuis pe
12 r

Alban

Maced
Napolitain
pressa..

Const
Jean-Bapt
5 éco

FRANCISCAINS.

Sous l'obédience du révérendissime Père ministre général rési-
dant à Rome, au couvent d'Ara-Cœli.

EUROPE.	MISSION- NAIRES.	COU- VENTS.	PAROISSI- ES ET SUCCUR- SALES.
Angleterre. Préfet : le rév. Père Bernard Van-Loo, ministre provincial de Belgique.	13	2	
Irlande. Préfet : le rév. Père Lorenzo Cosgrave, mi- nistre provincial.	72	15	26
Hollande. Préfet : le rév. Père Van der Bech.	60	5	22
Westphalie et autres provinces prussiennes. Préfet : le rév. Père Othmar Maasman.	108	9	4
Russie. Préfets : les rév. Pères Paul Stopinski, — Flo- rian Syvieszeki. — Joachim Uisner, — Michel Dukomski.	144	12	25
Valachie. Préfet : le rév. Père Paul Nancy, de Bude (Hongrie).	20	3	1
Servie. Archevêque : Mgr Darius Bucciarelli; préfet : le rév. Père Louis del Sasso.	11		9
Bosnie. Évêque : Mgr Sébastien Francovich (mort depuis peu); préfet : le rév. Père Antoine Vladie.	152	5	57
Cette province compte 66 religieux étudiants, 13 éco- les, 150,000 catholiques.			
Herzégovine. Évêque : Mgr Raphaël Barisich (mort depuis peu); préfet : le rév. Père Albert de Londina. 12 religieux étudiants, 4 écoles, 50,000 catholiques.	42	1	19
Albanie. Mission de <i>Pulati</i> . Évêque : Préfet : le rév. Père Albert Gabriel de Londina.	10		9
Mission de <i>Castrati</i> . Évêque : Préfet : le rév. Père Braccigliano.	14		12
Mission de <i>Scutari</i> . Évêque : Mgr Louis Giurcia; préfet : le rév. Père Amato de Lucques.	14		12
Mission d' <i>Alessio</i> . Préfet : le rév. Père Amato de Lucques.	9		3
Mission d' <i>Antivari</i> . Préfecture réservée au Rév. ^{me} Général de l'Ordre.	9		5
Macédoine. Archevêque : Mgr Raphaël d'Ambrosio, Napolitain; préfet, le rév. Père Jean-Baptiste de Ci- pressano.	12		11
Constantinople et Archipel. Préfet : le rév. Père Jean-Baptiste de Falcrone.	12		9
5 écoles.			
Total des missionnaires.	696		
— des établissements.	277		

ASIE.

MISSION- NAIRES.	COU- VENTS.	PAROISSE ET SUCCUR- SALES.
---------------------	----------------	-------------------------------------

Terre sainte. — Palestine. — Syrie. — Ile de Chypre. Préfet : le Rév^{me} Père Gardien du saint Sépulture, Séraphin Milani. En comprenant les missionnaires, les religieux prêtres coadjuteurs, les religieux étudiants, les frères convers et les frères tertiaires, le total des religieux est de. 277 31 77

Chine. Mission de *Chen-si*. Evêque : Mgr Ephise Chiaïs, vicaire apostolique, religieux franciscain de la province de Piémont.

Mission de *Chan-si*. Evêque : Mgr Gabriel Damoretta, de la province de Turin.

Mission de *Hu-Pé*. Evêque : Mgr Louis-Célestin Spelta, de la province de Saint-Didace, en Piémont (mort depuis peu). 18

Résidence principale : Tien-Men.

1 séminaire, 1 noviciat, 10 séminaristes, 22 églises, 14,000 catholiques.

Mission de *Hu-Nan*. Evêque : Mgr Michel Navarro, franciscain espagnol. 10

5 écoles.

Mission de *Chang-Toung*. Evêque : Mgr Louis de Castellazo, Piémontais; coadjuteur : Mgr Annibal Eontani, Piémontais. 7

10,000 catholiques.

Total des missionnaires. . . 306

— des établissements. . . 87

AFRIQUE.

Basse-Egypte. Evêque : Mgr Pascal Vuicic, de Dalmatie. 66 19

7 écoles. Cette mission est une des plus prospères et promet une abondante moisson pour le catholicisme. (Faisant partie de la custodie de terre sainte, le nombre des religieux, paroisses, etc., est compris dans celui de Palestine.)

Haute-Egypte. Evêque : Mgr Pascal Vuicic; préfet : le rév. Père Venanze, de Saint-Venance. 5 12

Afrique centrale. Mgr le délégué apostolique d'Égypte; préfet : le rév. Père Fabian de Canide. 45 5

Tripoli de Barbarie. Préfet : le rév. Père Ange-Marie de Sainte-Agathe. 8 1

1 hospice.

Maroc. Préfet : le rév. Père Lopez. 6 2

2 couvents (Tanger et Tétouan).

Total des missionnaires. . . 62

— des établissements. . . 25

TABLEAU GÉNÉRAL DES MISSIONS.

567

PAROISSE
ET
COU-
VENTS. SUCCUR-
SALES.

AMÉRIQUE.

MISSION-
NAIRES.COU-
VENTS.PAROISSES
ET
SUCCUR-
SALES.**Californie.** 6 1Mission de *New-York*. 5 1**Terre-Neuve.** Préfets : les rév. Pères Damien Henne-
wig et Servatius Altmichs. Résidences (Teutopolis et
Quincy). 18 2 4**Texas.** Préfet : Augustin d'Asti. 5 5Mission de *Buffalo*. Préfet : le rév. Père Pam-
phile de Magliano. 27 5Mission de *Cincinnati*. 17 5**Mexique.** Collèges à Zacateca, Pachuca, Zopopa,
Mexico, Orizava, Guatemala, Queretaro. . .
Mission de *Chiapas*. Collège à Saint-Chris-
tophe. 7Chacun de ces collèges étaient bien fourni de religieux
missionnaires, et avaient plusieurs stations parmi les
sauvages. La dernière révolution les ayant dispersés, il
est difficile d'en préciser le nombre.**Bolivie.** Préfet : le rév. Père Zéphirin Murazzi. . . 3Collèges : *A Pariya, Tarata, la Paz, Sucre, Potosi*. 183**Pérou.** Préfet : le rév. Père Pierre Gual (Ocopa, Lima
et Curzo). 30 12 hospices. (Le nombre des missionnaires des autres
couvents n'est pas connu.)**Chili.** Préfet : le rév. Père Antoine Gavillucci. . . 32 2

2 collèges (Chiloé et Chillan) ; 1 hospice à Valparaíso.

Confédération argentine. Préfets : les rév. Pères
Constant Ferrero, Pierre Pellici. 1523 collèges (San-Carlos, Salta, Jujui) ; 2 hospices (Rio-
Quarto, Torrientes.)**Nouvelle-Grenade.** Préfet : le rév. Père Octave Garcin. 14 2

2 collèges (Cali et Popayan).

Buenos-Ayres. 25 1

1 collège ; 2 hospices.

Toutes les missions de l'Amérique méridionale et la plu-
part de celles de l'Amérique septentrionale envoient des
religieux pour évangéliser les tribus sauvages.

Total des missionnaires. . . 515

— des établissements. . . 49

OCÉANIE.

Iles Philippines. Préfet : le ministre provincial (*pro
tempore*). 217 12 141Catholiques. 751,875. — Établissement principal à
Manille.

31 77

19

12

5

1

2

	MISSION- NAIRES.	COU- VENTS.	PAROISSIERS ET SUCCUR- SALES.
Australie. Evêque : Mgr Patrice-Bonaventure Geor- ghegan, de la province d'Irlande.			
Nouvelle-Zélande. Préfet : le rév. Père Octave Bar- santi.	9	1	
Couvent principal à Auckland.			
Ile Van-Couver. Supérieur : le rév. Père Celse de Castel-Nuovo.	2	1	
Couvent à Victoria.			
Total des missionnaires. . . .	228		
— des établissements	157		

TOTAL GÉNÉRAL.	MISSION- NAIRES.	ÉTABLISSE- MENTS.
Europe.	696	277
Asie.	506	87
Afrique.	62	25
Amérique.	515	49
Océanie.	228	157
	1,807	595

En somme, le nombre des Franciscains de la stricte observance est aujourd'hui de 50,000.

JÉSUITES.

L'ancienne Compagnie, dans l'intérêt de ses missions, acceptait quelquefois des évêchés lorsque l'épiscopat y était moins une dignité qu'une charge. La Compagnie actuelle a de même huit évêques vicaires apostoliques dans les missions : Mgr Steins, vicaire apostolique de Bombay ; Mgr van Heule, vicaire apostolique de Calcutta ; Mgr Canoz, vicaire apostolique du Maduré ; Mgr Languillat, vicaire apostolique de Nankin ; Mgr Dubar, vicaire apostolique du Tchéli oriental ; Mgr Duperron, vicaire apostolique de la Jamaïque ; Mgr Étheridge, vicaire apostolique de la Guyane anglaise ; et Mgr Miège, vicaire apostolique du Kansas. Elle a de plus deux Préfets apostoliques dans la mission de Madagascar, le R. P. Jouen et le R. P. Finaz, qui n'ont point reçu la consécration épiscopale.

Les p
naires e
çaise ; e
vingt-t
en tout

La p
Afrique
le nomb
vingt se
trois.

La pr
Bourbon
Pères, o
six miss

La pr
Afrique,
au Brès
Pères, s
tout deu

La pro
Bombay,
juteurs ;

La pro
la Guyan
un Pères
missionn

La pro
l'Orégon,
coadjuteu

La pro
où elle a
teurs. L'
sionnaires

La pro
mériidio
neuf miss

La pro
Dalmatie,
quatre se
naires.

La pro
quinze m

Les provinces de Paris et de Champagne envoient leurs missionnaires en Chine, au Canada, aux États-Unis et dans la Guyane française; elles comptent actuellement dans ces quatre missions, cent vingt-trois Pères, trente-cinq scolastiques, cent trois coadjuteurs; en tout deux cent soixante-un missionnaires.

La province de Lyon est chargée des missions d'Algérie en Afrique, de Syrie en Asie et de la Nouvelle-Orléans en Amérique; le nombre total des missionnaires est de quatre-vingt-douze Pères, vingt scolastiques, cent onze coadjuteurs; en tout deux cent vingt-trois.

La province de Toulouse se dévoue aux missions du Maduré, de Bourbon et de Madagascar; elle y a présentement quatre-vingt-neuf Pères, onze scolastiques, trente-six coadjuteurs; en tout cent trente-six missionnaires.

La province d'Espagne a des missionnaires à Fernando-Po en Afrique, aux Antilles, au Guatemala, dans le Honduras, au Chili, au Brésil, et dans la Plata; ils sont au nombre de cent dix-neuf Pères, soixante-dix scolastiques, soixante-quinze coadjuteurs; en tout deux cent soixante-quatre missionnaires.

La province de Germanie est chargée de la mission naissante de Bombay, dont le personnel est de vingt-sept Pères et de cinq coadjuteurs; en tout trente-deux missionnaires.

La province d'Angleterre dessert, outre l'Écosse, la mission de la Guyane anglaise et celle de la Jamaïque; elle y compte trente-un Pères, trois scolastiques, un coadjuteur; en tout trente-cinq missionnaires.

La province de Turin cultive les missions de la Californie et de l'Orégon, où elle a trente-sept Pères, trois scolastiques, trente coadjuteurs; en tout soixante-dix missionnaires.

La province de Belgique s'est chargée de la mission de Calcutta, où elle a commencé un collège tenu par dix Pères et cinq coadjuteurs. L'évêque nouvellement nommé est parti avec plusieurs missionnaires; ils seront bientôt au nombre de vingt-cinq.

La province d'Autriche a commencé un collège dans l'Australie méridionale, où elle a cinq Pères et quatre coadjuteurs; en tout neuf missionnaires.

La province de Venise fournit aux missions européennes de Dalmatie, d'Illyrie et d'Albanie; elle y compte vingt-deux Pères, quatre scolastiques, dix coadjuteurs; en tout trente-six missionnaires.

La province de Sicile a huit Pères et sept coadjuteurs, en tout quinze missionnaires dans les îles de l'Archipel.

PAROISSIERS
ET
COU-
VENTS. SUCCUR-
SALES.

1

1

N- S.	ÉTABLISSE- MENTS.
	277
	87
	25
	49
	157
	595

observance

s, acceptait
ins une di-
uit évêques
ire apostoli-
e Calcutta;
illat, vicaire
du Tchéli-
aïque; Mgr
se; et Mgr
eux Préfets
Jouen et le
opale.

Enfin la province de Hollande a deux Pères dans la colonie hollandaise de Java.

La province américaine dite du Maryland compte quatre-vingt-treize Pères, cent onze scolastiques, quatre-vingt-dix-huit coadjuteurs ; en tout trois cent deux missionnaires.

La vice-province dite du Missouri a quatre-vingt-deux Pères, quarante-neuf scolastiques, quatre-vingt-quatre coadjuteurs ; en tout deux cent quinze missionnaires.

L'ensemble de toutes ces missions forme le tableau suivant :

AMÉRIQUE.

I. MISSIONS DU CANADA.

	PÈRES.	SCOLAST.	COADJ.	TOTAL.
Canada oriental.				
Montréal, université.	12	10	15	37
Saut-au-Récollet, noviciat.	3	9	16	28
Québec, résidence.	4		2	6
				71
Canada occidental.				
Chatam, résidence.	3		2	5
Guelph, résidence.	4		2	6
				22

II. MISSIONS DES ÉTATS-UNIS.

Maryland.				
Baltimore, collège.	9	6	11	26
Frederick-city, noviciat.	21	45	21	85
Bohemia, résidence.	1		2	3
Wye-Mil, Queenstown, Denton et Dorchester.	1			1
Collington, résidence.	1		1	2
Port-Tobacco, résidence.	2		1	3
Leonardtown, résidence.	3		2	5
Saint-Inigoes, résidence.	3		1	4
				129
Virginie.				
Alexandria, résidence.	2		1	3
				5
Columbia (district de).				
Georgetown, collège.	10	9	25	44
Washington, collège.	5	5	6	14
				58
Pennsylvanie.				
Philadelphie, résidence.	3	2	2	7
Conewago, résidence.	4		5	7
Goshenhoppen, résidence.	1		1	2
				16

Massachusetts

Boston

—

Worcester

Missouri.

Saint-Louis

—

—

Florissant

Saint-Charles

Saint-Francis

Washington

New-Wellington

Kentucky

Bardonia

Ohio.

Cincinnati

Wisconsin

Milwaukee

Kansas.

Leavenworth

Illinois.

Chicago

New-York

New-York

Fordham

Troy, New-York

Buffalo, New-York

Louisiane

Nouvelle-Orléans

Springfield

Grand-Port

Californie

Santa-Clara

San-Francisco

San-Joseph

TABLEAU GÉNÉRAL DES MISSIONS.

571

	PÈRES.	SCOLAST.	COADJ.	TOTAL.
Massachusetts.				
Boston, <i>séminaire</i>	12	41	9	62
— <i>résidence Sainte-Marie</i>	4		2	6
— <i>résidence Sainte-Trinité</i>	1		1	2
Worcester (Vigornia), <i>collège</i>	5	5	9	19
Missouri.				
Saint-Louis, <i>université</i>	18	10	16	44
— <i>résidence Saint-Ferdinand</i>	2		1	3
— <i>résidence Saint-Joseph</i>	3		1	4
— <i>résidence hors de la ville</i>	1		2	3
Florissant, <i>noviciat</i>	4	20	16	40
Saint-Charles, <i>résidence</i>	3		3	6
Saint-François-Xavier, <i>résidence</i>	1			1
Washington, <i>résidence</i>	2		2	4
New-Westphalie, <i>résidence</i>	4		1	5
Kentucky.				
Bardstown, <i>collège et résidence</i>	9	2	10	21
Ohio.				
Cincinnati, <i>collège</i>	13	4	7	24
Wisconsin.				
Milwaukie, <i>résidence</i>	2		2	4
Kansas.				
Leavenworth-city, <i>résidence</i>	2			2
Illinois.				
Chicago, <i>résidence</i>	6		6	12
New-York.				
New-York, <i>collège</i>	16	14	10	40
Fordham, <i>collège et résidence</i>	15	7	27	49
Troy, <i>résidence</i>	3		3	6
Buffalo, <i>résidence Saint-Michel</i>	4		2	6
— <i>résidence Sainte-Anne</i>	1		2	3
Louisiane.				
Nouvelle-Orléans, <i>collège</i>	9	7	5	21
Spring-hill, <i>collège</i>	17	4	33	54
Grand-Coteau, <i>collège</i>	15		11	26
Californie.				
Santa-Clara, <i>collège et noviciat</i>	20	3	19	42
San-Francisco, <i>collège</i>	8		3	11
San-José, <i>résidence</i>	2			2

Missions indiennes.

	PÈRES.	SCOLAST.	COADJ.	TOTAL.
Résidence de l'Immaculée-Conception (chez les Potawatomes).	4		8	12
Résidence de Saint-François de Hieronymo (chez les Osages).	3		9	12
Résidence du Sacré-Cœur de Jésus (Orégon).	2		4	6
Résidence de Saint-Ignace (Orégon).	3		2	5
Résidence de Saint-Pierre (chez les Pieds-Noirs).	2		2	4
Ile Manitouline, station.	2		3	5
Fort William, station.	2		2	4

III. MISSIONS DU CENTRE.

Guatemala.

Guatemala, séminaire et noviciat.	17	25	17	59
— séminaire archiépiscopal.	12	15	9	36
Quezaltenango, résidence.	2		1	3

Honduras.

Livingston, résidence.	3		1	4
--------------------------------	---	--	---	---

Colonie de Belize.

Belize, résidence.	4			4
----------------------------	---	--	--	---

Jamaïque.

Kingston, résidence.	5			5
------------------------------	---	--	--	---

Cuba.

La Havane, collége.	25	11	11	47
Saint-Esprit, collége.	2	3	3	8

Porto-Rico.

Porto-Rico, séminaire et collége.	7	4	4	15
---	---	---	---	----

IV. MISSIONS DE L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

Guyane anglaise.

Georgetown, résidence.	6	1	1	8
Morucca, station.	1			1
Essequibo, station.	1			1
Berbice, station.	1			1
Barbadoes, station.	1			1
Sur la côte est.	1			1
Sur la côte ouest.	1			1

Guyane française.

Cayenne
Saint-Georges
Montagny
Ilet-la-Nonne
Saint-Joseph
Saint-Louis
Saint-Louis
Ile royale

Brésil (provinces).

Portalegre
Saint-Miguel
Saint-João
Dans le

Chili.

Santiago

Valparaiso
Valdivia

La Plata.

Buenos-Aires
Cordoba

Province de Chang-Ha.

(Ville)
Zi-Ka-Wang
Tsi-Pao
Pou-Tong
Song-Ki
Ou-Zi, Tsing
Tsong-Ming
Hai-Men.

Province de Hien-Hien.

Hien-Hien

Mission séparée.

Trichinopoly
Tanjour

Negatapur

TABLEAU GÉNÉRAL DES MISSIONS.

573

	PÈRES.	ECOLAST.	COADJ.	TOTAL.
Guyane française.				
Cayenne, station.	5		3	6
Saint-Georges, station.	1		1	2
Montagne-d'Argent, station.	1		1	2
Ilet-la-Mère, station.	1		1	2
Saint-Joseph, station.	1		1	2
Saint-Laurent, station.	1		1	2
Saint-Louis, station.	1		1	2
Ile royale, station.	2		1	3
Brésil (prov. de Rio-Grande).				
Portalègre, résidence.	2		2	
Saint-Michel, résidence.	2		1	3
Saint-Joseph, résidence.	2		1	3
Dans le diocèse de Rio-Grande.	2			2
Chili.				
Santiago, résidence et noviciat.	8	4	5	15
— collège.	12	6	4	22
Valparaiso, résidence.	4		6	10
Valdivia, résidence.	2		1	3
La Plata.				
Buenos-Ayres, sémin. épiscop. et résid.	7		3	10
Cordova, résidence.	8		5	13

ASIE.

I. MISSIONS DE CHINE.

Province de Nankin.							
			Chang-Haï, <i>grand sémin. et résidence</i> .	7	3	3	13
	5	5	(Ville européenne et district).	3			3
			Zi-Ka-Wei, <i>collège et résidence</i> .	8	2	3	13
47	55		Tsi-Pao et Wang-Tang.	2			2
8			Pou-Tong.	4			4
			Song-Kiang et Pou-Né.	3			3
			Ou-Zi, Tsang-Zo, etc.	2			2
15	15		Tsong-Min.	2			2
			Hai-Men.	2			2
Province du Tché-Li oriental.							
			Hien-Hien, <i>séminaire et résidence</i> .	7		1	8

II. MISSIONS DES INDES.

1° Maduré.

Mission septentrionale.							
			Trichinopoli, <i>résidence et district</i> .	8	1	2	11
			Tanjaour, <i>district</i> : Tanjaour.	1			1
	6		— { Pattoucottey.	1			1
			— { Vallam.	1			1
1			Negatapam, <i>séminaire</i> .	9	6	4	19

	PÈRES.	SCOLAITS.	COADJ.	TOTAL.
Mission centrale.				
Maduré, résidence et district.	2			2
Dindigul, résidence.	2	1		3
Basakembiram, résidence.	1			1
<i>Dans le Marava :</i>				
Sarougang, station.	1			1
Sousseiperpatnam, station.	1			1
Souranam, station.	1			1
Rannad, station.	1			1
Poulial, station.	1			1
Calledittidel.	1			1
Couttelour, station.	1			1
Mission méridionale.				
Palamcottei, station.	2			2
Anakarei, station.	1			1
Carmanayakerpatty, station.	1			1
Vadakencoulam, station.	2	1		3
<i>Sur la côte de la Pêcherie :</i>				
Tuticorin, station.	1	1		2
Punical, station.	1			1
Adeilabouram, station.	1			1
Virapandiapatnam, station.	1			1
Manapad, station.	1			1
Obary, station.	1			1
2° Bombay.				
Ile de Bombay.				
Trois résidences ou stations.	10	2	12	12
Ile Salsette.				
Bandora, séminaire.	2	2	2	2
Decan.				
Ahmednuggur, station.	1			1
Belgaum, station.	2			2
Dharwar, station.	1			1
Kirchee, station.	1			1
Poona, résidence.	2	2	4	4
Guzerat.				
Dans le district.	1		1	1
Inde.				
Hyderabad, station.	1		1	1
Kurachee, station.	2		2	2
3° Calcutta.				
Calcutta, collège.	10	5	15	15

Beyro
Ghazi
Bikfay
Saida
Der-el
Maalla

Algérie.

Alger,
Bouffa
Ben-A
Consta
Oran,

Ile Bour.

Saint-
La Re
Sainte
Saint-

Ile Maur.

Dans l

Ile Madag.

Tanana
Tamat

Petites I.

Nossi-I
Mayott
Sainte-
Nossi-I

Guinée.

Ile Fer
Chez l

Malaisie.

Manille
Mindan
Sourab

Australie.

Adolâ

III. MISSIONS DE SYRIE.

	PÈRES.	SCOLAST.	COADJ.	TOTAL.
Beyrouth, <i>résidence</i>	6		4	10
Ghazire, <i>séminaire et collège</i>	9	4	8	21
Bikfaya, <i>orphelinat et résidence</i>	2		3	5
Saida, <i>résidence</i>	3		1	4
Der-el-Kamar, <i>station</i>	1		1	2
Maallak près Zahleth, <i>résidence</i>	4		2	6

AFRIQUE.

Algérie.

Alger, <i>résidence</i>	7		5	10
Bouffarick, <i>orphelinat</i>	8		14	22
Ben-Aknoun, <i>orphelinat</i>	3		19	22
Constantine, <i>résidence</i>	4		2	6
Oran, <i>collège</i>	6	5	5	16

Ile Bourbon.

Saint-Denis, <i>résidence</i>	6		2	8
La Ressource, <i>station</i>	3	1	5	9
Sainte-Marie, <i>collège</i>	17	5	8	28
Saint-Gilles, <i>station</i>	1		1	2

Ile Maurice.

Dans l'île.	3		3	3
---------------------	---	--	---	---

Ile Madagascar.

Tananarive, <i>station</i>	2		1	3
Tamatave, <i>station</i>	2		1	3

Petites Iles Malgaches.

Nossi-Bé, <i>station</i>	3		4	7
Mayotte, <i>station</i>	2		2	4
Sainte-Marie, <i>station</i>	3		2	5
Nossi-Faly, <i>station</i>	2		1	3

Guinée.

Ile Fernando-Poo, <i>résidence</i>	4		2	6
Chez les Bubis, <i>résidence</i>	1		1	2

OCÉANIE.

Malaisie.

Manille, <i>résidence</i>	5	2	4	11
Mindanao, <i>résidence</i>	2		2	4
Sourabaya, <i>station</i>	2			2

Australie.

Adélaïde, <i>résidence et collège</i>	5		4	9
---	---	--	---	---

EUROPE

	PÈRES.	SCOLAST.	COADJ.	TOTAL.
Dalmatie.				
Raguse, <i>collège</i>	14	5	6	25
— <i>séminaire</i>	2		1	3
				26
Illyrie.				
Sans résidence fixe	2			2
				2
Albanie.				
Scutari, <i>séminaire épiscopal</i>	4	1	5	8
				8
Archipel.				
Syra, <i>résidence</i>	4		4	8
Tina, <i>résidence</i>	4		5	7
				15
Écosse.				
Dalkeith, <i>station</i>	2			2
Édimbourg, <i>station</i>	5			5
Glasgow, <i>résidence</i>	5			5
— <i>collège</i>	2	2		4
				12

On voit par ce tableau que la Compagnie actuelle compte dans les missions seize cent dix sujets, dont onze cent cinquante-six dans les deux Amériques, deux cent six en Asie, cent cinquante-neuf en Afrique, vingt-six dans l'Océanie et soixante-trois dans les pays de l'Europe qui n'ont pu jusqu'ici être formés en provinces. Elle a dans ces mêmes missions cent soixante-deux établissements, savoir : cent quinze résidences ou stations, vingt-cinq collèges, douze grands ou petits séminaires, cinq noviciats, trois orphelinats et deux universités. Les collèges qu'elle possède en Amérique sont presque tous *incorporés*, et jouissent du privilège de conférer les grades académiques. La province du Maryland et la vice-province du Missouri comptent ensemble cent soixante scolastiques ou jeunes religieux, étudiant pour se former au sacerdoce. Ce nombre rapproché de celui des douze séminaires, dont nous venons de faire mention, est une preuve du zèle que met la Compagnie de Jésus à développer les ressources nationales pour la création d'un clergé indigène, et à naturaliser les institutions de l'Église dans les pays qu'elle est chargée d'évangéliser.

Chaque année cent Jésuites au moins partent pour les missions. Le nombre actuel des membres de la Compagnie de Jésus est de 7,755.

Les pr
Lyon en
nombre d
occidenta
à Wallis,
vant allè
lande.

En Océ
plades d'
idiomes o
Il en fut d
sauvages,
lance et p
naires dur
de vie ; il
rent et les

Le 28 a
Père Chan
que le mis
prières et
Futuna se
quelques r
sionnaires
le baptême

De son
privations,
struction r
manifestai
gande divi

Les plus
furent les
tres protes
une glacial
ils n'avaien
au surnatu

Les miss
prennent :

MARISTES.

25 } 26
5 }

2 2

8 8

8 } 15
7 }

2 }
5 } 12
5 }
4 }

Les premiers missionnaires de la Société de Marie fondée à Lyon en 1816 partirent de France le 24 décembre 1836, au nombre de huit avec Mgr Pompallier, et arrivèrent dans l'Océanie occidentale au mois de novembre 1837. Le Père Bataillon s'établit à Wallis, le Père Chanel à Futuna, Mgr Pompallier et le Père Servant allèrent se fixer dans la partie sud de la Nouvelle-Zélande.

En Océanie, chaque île et souvent même les différentes peuplades d'une même île ont leur idiome particulier. L'étude de ces idiomes offrit d'immenses difficultés aux premiers missionnaires. Il en fut de même pour l'étude des mœurs et des coutumes de ces sauvages, connaissance nécessaire pour se concilier leur bienveillance et pour les instruire. Dans le but de l'acquiescer, les missionnaires durent se résigner à partager pendant longtemps leur genre de vie; il ne serait pas facile de dire les privations qu'ils endurèrent et les dangers qu'ils eurent à courir.

Le 28 avril 1841, les insulaires de Futuna mettaient à mort le Père Chanel parce qu'il venait de convertir l'un des fils du roi. Ce que le missionnaire n'avait pu faire par ses prédications, par ses prières et par ses souffrances, il l'obtint au ciel; les habitants de Futuna se convertirent pour ainsi dire d'eux-mêmes, et lorsque, quelques mois après le martyre de son premier apôtre, des missionnaires revinrent dans cette île, les populations demandaient le baptême.

De son côté, le Père Bataillon, après bien des dangers et des privations, vit enfin en 1841 les habitants de Wallis demander l'instruction religieuse. A la Nouvelle-Zélande, les tribus indigènes manifestaient de bonnes dispositions. Ce fut alors que la Propagande divisa cette mission en plusieurs vicariats.

Les plus grands obstacles que rencontrèrent les missionnaires furent les idées fausses et les calomnies répandues par les ministres protestants. Ces idées avaient fait tomber les indigènes dans une glaciale indifférence; de tous les discours de leurs ministres ils n'avaient retenu qu'un déisme vague avec une certaine croyance au surnaturel mêlée de fanatisme.

Les missions confiées à la Société de Marie dans l'Océanie comprennent :

1° Le diocèse de *Wellington*, Nouvelle-Zélande; évêque, Mgr Viard. Mgr Pompallier, évêque d'Auckland, relève immédiatement du Saint-Siège; son diocèse comprend la partie nord de l'île.

2° Le vicariat apostolique de l'*Océanie centrale*; évêque, Mgr Baillaillon; coadjuteur, Mgr Elloy.

3° Le vicariat apostolique de la *Nouvelle-Calédonie*; pro-vicaire, le R. Père Rougeyron.

4° La préfecture apostolique de *Viti*; préfet, le R. Père Bréhéret.

5° La *procure de Sydney*.

I. PROCURE DE SIDNEY.

PÈRES. FRÈRES.

Le R. P. Poupinel, de Bayeux, visiteur général. 3 5 Établie en 1844, pour faciliter les relations entre les missionnaires et le centre de la Société. Résidence du visiteur général.

II. DIOCÈSE DE WELLINGTON (NOUVELLE-ZÉLANDE),

25 à 30,000 catholiques.

<i>Wellington</i> , Mgr Viard, de Lyon.	3	1	Une belle église. Deux écoles de garçons. École pour les filles indigènes et pensionnat dirigé par les Sœurs de N. D. des Missions dont le centre est à Lyon.
<i>La Hutt</i> , R. P. Séon, de Lyon.	1		Église, chapelle, deux écoles.
<i>Napier</i> , R. P. Forest, de Lyon.	3	5	Deux églises, deux écoles.
<i>Wanganui</i> (ville), R. P. Pezant, de Clermont.	2	1	Belle église, école.
<i>Wanganui</i> (river), R. P. Lampila, d'Alby.	1	1	École, chapelle. Secours spirituels aux soldats catholiques.
<i>Nelson</i> , R. P. Garin, de Belley.	5	1	Belle église, petit collège, deux chapelles.
<i>Taranaki</i> , R. P. Perthuis.	2		École, 500 catholiques.
<i>Christ-Church</i> , R. P. Chataignier, d'Autun.	2		Église, école.
<i>Dunedin</i> , R. P. Moreau, d'Angers.	5		Une église, deux chapelles au milieu de mines d'or.

III. VICARIAT APOSTOLIQUE DE L'Océanie CENTRALE,

12 à 15,000 catholiques.

<i>Wallis</i> , R. P. Meriaux, de Nantes.	4	2	Deux belles églises en pierre, trois paroisses. Deux écoles pour les écoles.
<i>Futuna</i> , R. P. Duzet, d'Aire.	2	5	Deux paroisses, deux écoles pour les filles.
<i>Samoa</i> (<i>Upolu</i>), R. P. Gavet, de Viviers.	6	2	Six stations principales avec chapelle et écoles, une belle église à Apia.
<i>Samoa</i> (<i>Savaii</i>), R. P. Violette, d'Amiens.	5	2	Trois stations avec chapelle et écoles.

Touga, R. . .
Glydesdale (lie), Mgr . .
que d'En . .
évêque d' . .

Port de Fr . .
de Bord . .

La Conception . .
prov. ap . .

Saint-Louis . .
Saint-Fl . .

Ouen, R. P. . .
Ile des Pins . .
Bellay. . .

Wagape, R. . .
Touho, R. P. . .
Pouebo, R. . .
béry. . .
Boude, R. P. . .
mont. . .

Arama, R. . .
rantaie . .
Belap, R. . .
Montpellie . .
Ouvea, R. P. . .
Lifou, R. P. . .

Oratai, R. P. . .
d'Angers . .

* La Nouvelle-Calédonie avec une large de plus que la entre le 20° et 25°
* Le chef de la tribu de noix de Co catholicisme.

TABLEAU GÉNÉRAL DES MISSIONS.

579

PÈRES. FRÈRES.

<i>Touga</i> , R. P. Chevron, de Belley.	6	4	Cinq stations, écoles à Mus.
<i>Clydesdale</i> ou Nazareth (Australie), Mgr Bataillon, de Lyon, évêque d'Énos ; Mgr Elloy, de Metz, évêque de Tiposa, coadjuteur.	5	2	Ecole centrale de catéchistes, trente naturels. Maison de retraite.

IV. VICARIAT APOSTOLIQUE DE LA NOUVELLE-CALÉDONIE ¹,

12,000 néophytes.

<i>Port de France</i> , R. P. Lambert, de Bordeaux.	3	1	Ecole centrale du gouvernement. Hôpital dirigé par les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny. Le R. P. Bertrand dirige l'école des interprètes indigènes.
<i>La Conception</i> , R. P. Rougeyron, prov. ap., de Clermont.	15	5	Réduction, ou réunion d'indigènes chrétiens sous la direction d'un missionnaire. Etablissement principal.
<i>Saint-Louis</i> , R. P. Vigoureux, de Saint-Flour.	5	5	Village chrétien, ferme école, école de catéchistes, école pour les filles dirigée par les Sœurs de N. D. des Missions.
<i>Ouen</i> , R. P. Chapui, d'Avignon.	1		
<i>Ile des Pins</i> , R. P. Goujon, de Bellay.	2	1	Une belle réduction, orphelinat, écoles tenues par les Sœurs de N. D. des Missions. Tous les habitants sont chrétiens.
<i>Wagape</i> , R. P. Russel, de Bayeux.	1		
<i>Touho</i> , R. P. Thomian, de Nancy.	1		
<i>Pouebo</i> , R. P. Villar, de Chambéry.	1		
<i>Boude</i> , R. P. Gagnère, de Clermont.	1	1	Dans chacune de ces stations, écoles élémentaires tenues par un missionnaire ou par un Frère.
<i>Arama</i> , R. P. Emprein, de Tarantaise.	1		
<i>Belap</i> , R. P. Montrouzier, de Montpellier.	2	1	Deux établissements.
<i>Ouvea</i> , R. P. Bernard, de Nantes.	2	1	Deux établissements.
<i>Lifou</i> , R. P. Fabre, de Redez.	2		Quatre établissements.

V. PRÉFECTURE APOSTOLIQUE DE VITI.

15 à 20,000 néophytes.

<i>Oualau</i> , R. P. Bréhéret, préf. ap., d'Angers.	4	2	Grande pauvreté dans cette préfecture, cependant le catholicisme triomphe des colonnies et des richesses wesleyennes ² .
--	---	---	---

¹ La Nouvelle-Calédonie, possession française, s'étend sur une longueur de 270 kilomètres avec une largeur de 55 kilomètres. Elle couvre une superficie de 11,700 milles carrés, un tiers de plus que la Sicile, près de trois fois plus que celle de la Corse. Pays intertropical, situé entre le 20° et le 25° de lat. S., le 61° et le 61° de long. Est. — 40,000 habitants environ.

² Le chef de la mission wesleyenne de Viti, en 1865 et 1864, a fait pour 50,000 fr. d'huile de noix de Coco. Les indigènes pressurés par les ministres ont fini par se tourner vers le catholicisme.

PÈRES. FRÈRES.

Soleva, R. P. Favre, de Saint-
Jean de Maurienne. 3 1

Rewa, R. P. Favier, de Mou-
lins. 2

Une quatrième station va être fondée ainsi
qu'une école centrale de catéchistes.

79 46

Depuis l'année 1856, la Société de Marie a envoyé en Océanie
116 prêtres, 64 Frères et 11 Sœurs.

12 prêtres et 8 Frères sont morts.

6 prêtres et trois Frères ont été martyrisés par les sau-
vages.

14 prêtres et 15 Frères sont rentrés en France pour rétablir
leur santé épuisée.

Par la patience et par l'exemple, les habitudes des sauvages fu-
rent tellement transformées, qu'à Wallis et à Futuna, les indigènes
voulurent bâtir eux-mêmes à leurs frais des églises monumentales,
de même à Samoa. A Tonga l'instruction est très répandue ; on a
établi des examens publics, où chacun débite des morceaux de sa
composition avec accompagnement de musique. Les naturels chré-
tiens de la Nouvelle-Calédonie paraissent s'initier à la civilisation
et s'habituer au voisinage des blancs. Les élèves de l'école de
Saint-Louis ont réussi à peu près à vivre des produits de leur
ferme. A Viti, il y a une véritable passion pour s'instruire. Cette
mission dans son ensemble présente une des victoires les plus
complètes et les plus difficiles sur la barbarie et le protestantisme ;
la guerre actuelle à la Nouvelle-Zélande achève de détacher les
tribus indigènes de la religion de leurs maîtres anglais.

CONGRÉGATION DE LA MISSION.

Fidèles aux exemples de saint Vincent de Paul qui portait un si
vif intérêt aux missions lointaines, les membres de sa Congrégation,
dits Lazaristes, ont de nombreux établissements en pays infidèles.

Dans le Levant, la Syrie, la Perse, l'Égypte et l'Abyssinie, ils
dirigent des missions, des hôpitaux, des collèges et des séminaires.

En Chine, ils ont quatre vicaires apostoliques et un pro-vicaire.

Mgr Mouly, résidant à Pékin (Tchély nord).

Mgr Anouilh, résidant à Tching-Ting (Tchély sud-ouest).

Mgr Delaplace, résidant à Ning-Po (Tché-Kiang).

Mgr Baldus, résidant à Honang.

M.
cent s
Dan
donne
et aux
Leu
appelé
Dan
Alexan
Elles
donner
à domi
En C
Tien-T
habitu
mort, e
Au I
même a
La Co
Les I

Fond
son orig
le souv
l'épiscop
présenta
pape Al
çois Pal
vicaire a
Chine ;
Aujourd
22 vicar
24 évêq
eurent l
Trois co
pays qu
l'éloque

M. Anot, pro-vicaire apostolique du Kiang-si. En tout, trois cent soixante missionnaires.

Dans les deux Amériques et au Mexique, MM. les Lazaristes donnent particulièrement leurs soins aux hôpitaux, aux collèges et aux séminaires.

Leur apostolat est puissamment aidé par les Filles de la Charité, appelées aussi Sœurs de Saint-Vincent de Paul.

Dans chacune des villes de Constantinople, Smyrne, Beyrouth, Alexandrie, ces religieuses sont au nombre d'environ cinquante. Elles dirigent des orphelinats, des écoles, des pensionnats, et donnent leurs soins à des milliers de malades dans les hôpitaux et à domicile.

En Chine, les Sœurs de Saint-Vincent de Paul sont à Pékin, à Tien-Tsing et à Ning-Po. Dans cet empire, outre leurs œuvres habituelles, elles ont organisé le baptême des enfants en danger de mort, et ont formé des religieuses indigènes.

Au Brésil, au Pérou, au Chili, elles sont très-nombreuses, de même au Mexique et dans plusieurs diocèses de l'Amérique du Nord.

La Congrégation des prêtres de la Mission compte 2,800 membres.

Les Filles de la Charité sont environ 20,000.

SÉMINAIRE DES MISSIONS ÉTRANGÈRES

(DE PARIS.)

Fondée en 1665, la Congrégation des Missions-Étrangères, dès son origine, donna à l'Église des vicaires apostoliques. Chargé par le souverain Pontife de choisir en France de dignes sujets pour l'épiscopat en Orient, le Père de Rhodes, l'apôtre du Tong-King, présenta plusieurs membres de cette Congrégation naissante au pape Alexandre VII qui nomma parmi eux quatre évêques : François Pallu, vicaire apostolique du Tong-King ; de Lamotte-Lambert, vicaire apostolique de la Cochinchine ; Ignace Cotelendy, envoyé en Chine ; Laval de Montigny évêque du Canada.

Aujourd'hui, la Congrégation des Missions-Étrangères possède 22 vicariats apostoliques. Elle compte 525 membres, parmi lesquels 24 évêques. Durant ces dernières années, quinze de ses membres eurent les honneurs du martyre, plusieurs moururent en captivité. Trois cents prêtres indigènes environ se rendent utiles dans les pays qu'elle évangélise. Le tableau suivant présente en sa faveur l'éloquence des chiffres.

CONVERSIONS	BAPTÊME	SÉMINAIRES	ÉCOLES.	COUVENTS.	ÉTABLISSEMENTS
ANNUELLES.	DES ENFANTS	ET			PLUS IMPORTANTS.
	DANGER DE	COLLÈGES			
404 en 1860 685 — 1861 1000 — 1862 996 — 1865	1368 en 2787 — 1635 —	1 séminaire (10 élèves). 1 séminaire élèves ecclésiastiques. 1 séminaire-collège 1 Karikal (70 élèves). 1 séminaire colonial 1 Pondichéry (106 élèves).	65 de garçons (1428 élèves). 15 de filles (371 élèves).	1 de Frères des Écoles chrétiennes. 1 de religieuses de Saint-Joseph de Cluny. 2 de religieuses de Lorette. 1 de Carmélites indigènes. 6 de religieuses du Saint-Cœur de Marie. 2 de religieuses indi- gènes pour les or- phelinats et maisons de refuge. 3 de religieuses indi- gènes de la caste des Parias.	1 catéchuménat (270 catéchumènes). 1 catéchisat. 1 orphelinat de garçons. 5 orphelinats de filles (150 élèves). 3 hôpitaux. 1 imprimerie. 107 églises. 85 chapelles.
177 en 1860 130 — 1861 168 — 1862 307 — 1865	41 en 118 — 95 —	1 séminaire latin canara. 1 séminaire latin-anglais.	2 écoles anglaises pour les garçons. 2 écoles anglaises pour les filles. 15 pour les garçons indigènes. 2 pour les filles indigènes.	1 noviciat de Frères de Saint-Joseph pour les écoles irlandai- ses et indigènes. 1 noviciat de Sœurs de Sainte-Anne pour les écoles indigènes. 1 couvent de relig. du Bon-Pasteur.	1 catéchuménat. 2 orphelinats pour les Irlandais. 2 orphelinats pour les indigènes. 1 belle imprimerie avec les carac- tères des principales langues de l'Inde. 42 églises. 26 chapelles. 1 refuge.
48 en 1860 97 — 1861 81 — 1862 86 — 1865	46 en 78 — 125 — 447 —	1 séminaire (16 élèves) un externat (élèves environ).	12 de garçons indigènes. 3 de garçons anglais. 2 de filles.	1 de religieuses indi- gènes de Saint-Fran- çois-d'Assises.	1 orphelinat pour les filles. Nombre inconnu d'églises et cha- pelles. — 1 belle à Coimbatour.
415 en 1860 598 — 1861 570 — 1862 250 — 1865	2910 en 1075 — 960 —	1 séminaire.	3 belles écoles de gar- çons à Moulmein, Bangoon et Bassein. 2 de filles.	Frères des écoles chré- tiennes. Sœurs de Saint-Joseph.	26 églises et chapelles. 1 orphelinat pour les filles. 1 imprimerie.
En santé. 145 en 1860 258 — 1861 260 — 1862 217 — 1865 Dans les hôpitaux. 189 en 1860 144 — 1861 165 — 1862 342 — 1865	56 en 56 — 41 — 30 —	1 séminaire général pour toutes les mis- sions de la Congrégation. 10 élèves, Chinois, Amis, Siamois, Burmans, Cambodgiens et autres.	12 écoles de garçons et de filles (plus de 600 élèves).	2 de Frères des écoles chrétiennes. 3 de religieuses de l'Enfant-Jésus.	8 églises. 7 chapelles. 2 orphelinats. 1 maison de refuge.
128 en 1861 175 — 1862 260 — 1865	1461 en 100 —	1 séminaire.	7 écoles de garçons (300 enfants). 9 de filles (344 élèves).	2 de religieuses indi- gènes.	8 églises. 6 chapelles. 10 catéchuménats. 4 orphelinats. 1 imprimerie.

VICARIATS APOSTOLIQUES	MISSIONNAIRES.	PRÊTRES INDIGÈNES.	NOMBRE DES CHRÉTIENS.	CONVERSIONS ANNUELLES.	BAPTÊMES DES ENFANTS D'UN DANGER DE MORT.	SÉMINAIRES ET COLLÈGES.
Tong-King occidental. La foi y fut portée au commencement du dix-septième siècle par les Jésuites et d'autres religieux. Les Missions-Etrangères y envoient des missionnaires depuis 1660. Le premier vicaire apostolique du Tong-King, nommé en 1659, était Mgr Fallu, l'un des fondateurs de cette Congrégation. Le vicariat actuel du Tong-King occidental date de 1846. Plus de 30 prêtres indigènes ont été martyrisés depuis 1857. Mgr Jeanet, évêque. Mgr Theurel, coadjuteur.	8	40	140,000 en 1835	1210 en 1857 1553 — 1854 1451 — 1855 576 — 1856 642 — 1857	16,055 en 1857 20,229 — 1858 19,195 — 1859 18,825 — 1860 19,825 — 1861 (Dans ces chiffres sont compris quelques enfants achetés chaque année par les chrétiens.)	grand séminaire (50 élèves). petit séminaire (élèves réparés) quatre villages de la persécution, en 1857.
Tong-King méridional. Érigée en 1846. Il y avait 44 prêtres indigènes en 1857; depuis cette époque, un grand nombre ont été martyrisés. Mgr Gauthier, évêque.	5	25	.	281 en 1854 225 — 1855 145 — 1856	2412 en 1857 1892 — 1858 2168 — 1859 2158 — 1860	grand et 1 petit séminaires. (90 élèves).
Cochinchine orientale. La Congrégation des Missions-Etrangères envoie des missionnaires depuis 1660. Le premier vicaire apostolique de cette contrée fut Mgr de Lamotte-Lambert, l'un des fondateurs de la Congrégation. En 1844, la Cochinchine fut divisée en deux vicariats. En 1850, le vicariat oriental fut de nouveau divisé. Mgr Charbonnier, évêque.	5	22 en 1860.	35,000	1548 en 1854 1040 — 1855 1201 — 1856 622 — 1857	11,186 en 1857 14,892 — 1858 20,554 — 1859 16,085 — 1860	grand et 1 petit séminaires.
Cochinchine septentrionale. Érigée en 1850. Mgr Solier, évêque.	4	17	25,000	279 en 1854 50 — 1855 68 — 1856 561 — 1857	619 en 1857 588 — 1858 715 — 1859 654 — 1860	grand et 1 petit séminaires.
Cochinchine occidentale. Érigée en 1844. Mgr Miche, évêque.	18	22	.	501 en 1860 980 — 1861 1000 — 1862	1654 en 1861 1861 — 1862	grand et 1 petit séminaires. collège français (de 100 élèves).
Cambodge et Laos. Érigée en 1850 et détachée de la Cochinchine occidentale. Mgr Miche, évêque administrateur.	.	.	.	20 en 1865	118 en 1865	.
Sutchuen oriental. Le séminaire des Missions-Etrangères envoie des missionnaires au Sutchuen, au Yunnan et au Kouitchou depuis la fin du dix-septième siècle. Il y a maintenant cinq vicariats dans ces trois provinces. Le Sutchuen oriental a été érigé en vicariat en 1858. Mgr Deslèches, évêque.	10	29	25,000	518 en 1860 446 — 1861 800 — 1862	41,892 en 1861 40,686 — 1862	1 séminaire (81 élèves).

CONVERSIONS	BAPTÊMES	SÉMINAIRES	ÉCOLES	COUVENTS.	ÉTABLISSEMENTS
ANNUELLES.	DES ENFANTS DANGÉREUX DE MORALITÉ.	ET COLLÈGES.			PLUS IMPORTANTS.
1210 en 1855 1555 — 1854 1451 — 1853 576 — 1856 642 — 1857	16,055 en 1855 20,229 — 1854 19,195 — 1853 18,825 — 1856 19,825 — 1857	grand séminaire (150 élèves). petit séminaire 500 élèves répartis dans quatre villages à (dans ces villages de la persécution, en 1857).	La persécution ne permet pas d'avoir des écoles.	24 couvents de religieuses indigènes appelées <i>Amantes de la Croix</i> (508 religieuses en 1857).	Chaque paroisse avait en 1857 son église et son presbytère. Les principales chrétiens avaient aussi leurs églises particulières. 1 hôpital pour les lépreux. 1 imprimerie européenne. 1 imprimerie annamite. 1 grand établissement à Ké-Vinh, comprenant la maison de l'évêque, des logements pour les missionnaires et les prêtres indigènes, une section du séminaire, etc., etc. En 1857, il y avait dans la Mission 200 catéchistes et plus de 700 élèves ou attachés à la maison de Dieu.
281 en 1854 225 — 1855 115 — 1856	2412 en 1854 1892 — 1855 2168 — 1856 2158 — 1857	grand et 1 petit séminaires (90 élèves).	.	Plusieurs couvents d' <i>Amantes de la Croix</i> .	.
1548 en 1854 1040 — 1855 1201 — 1856 622 — 1857	11,186 en 1854 14,802 — 1855 20,554 — 1856 16,085 — 1857	grand et 1 petit séminaires.	.	12 couvents d' <i>Amantes de la Croix</i> .	1 orphelinat, etc.
Depuis 1857, la persécution a empêché de faire le relevé des conversions et des baptêmes d'enfants.					
279 en 1854 50 — 1855 68 — 1856 361 — 1857	649 en 1854 588 — 1855 715 — 1856 651 — 1857	grand et 1 petit séminaires.	.	Plusieurs couvents d' <i>Amantes de la Croix</i> .	.
501 en 1860 980 — 1861 1000 — 1862	1654 en 1860 1000 — 1861 1000 — 1862	grand et 1 petit séminaires. collège français (plus de 100 élèves).	Nombre inconnu	8 d' <i>Amantes de la Croix</i> indigènes. 1 de Carmélites. Religieuses de Saint-Paul de Chartres.	19 églises ou chapelles. 2 orphelinats. 5 hôpitaux.
20 en 1865	118 en 1865	.	1 école à la capitale.	.	.
518 en 1860 146 — 1861 300 — 1865	41,892 en 1860 40,000 — 1861	1 séminaire (85 élèves).	50 de garçons. 48 de filles.	En Chine, les religieuses et vierges chrétiennes ne vivent pas en communauté. La persécution les a obligées jusqu'ici à vivre dans leurs familles.	2 orphelinats de garçons. 1 de filles.

VICARIATS APOSTOLIQUES	MISSIONNAIRES.	PRÊTRES INDIGÈNES.	NOMBRE DES CHRÉTIENS.	CONVERSIONS	BAPTÊME	SÉMINAIRES ET COLLÈGES
				ANNUELLES.	DES ENFANTS DANGER DE MORT.	
Sutchuen occidental. Érigée en 1858. Mgr Pinchon, évêque.	8	25	30,000	209 en 1860 212 — 1861 300 — 1862 282 — 1863 414 — 1864	110,291 en 1860 97,000 — 1861 102,846 — 1862 90,004 — 1863	1 séminaire (22 élèves). École préparatoire (49 élèves).
Sutchuen méridional. Érigée en 1860. Mgr Pichon, évêque.	9	7	16,500	195 en 1861 238 — 1862 219 — 1864	33,269 — 1860	Séminaire (25 élèves). Petit séminaire (50 élèves).
Yunnan. Détaché du Sutchuen; érigée en 1841. Mgr Ponsot, évêque.	7	2	8,000	206 en 1860 178 — 1861 145 — 1862 150 — 1863 231 — 1864	10,052 en 1860 9,000 — 1861 10,646 — 1862 11,000 — 1863 11,375 — 1864	1 séminaire.
Kouitchou. Détaché du Sutchuen; érigée en 1846. Mgr Faurie, évêque.	9	4	2,500	150 en 1863	18,279 en 1860	1 séminaire. École préparatoire.
Kouangtong, Kouang-si et Hainan. Érigée en préfecture apostolique en 1848. Cette Mission faisait partie de l'évêché de Macao. Mgr Guillemain, évêque.	18	8	10,000	363 en 1860 345 — 1861 740 — 1862	4,241 en 1860 3,212 — 1861 3,000 — 1862	1 séminaire 1 petit collège à Canton.
Mantchourie. Érigée en 1840. Cette Mission faisait partie de l'ancien évêché de Péking. Mgr Vérolles, évêque.	10	"	6,000	72 en 1863	3,718 en 1860	.
Tibet. Érigée en 1858. Depuis 10 ans les missionnaires essayaient d'y pénétrer. Mgr Chauveau, évêque.	7	"	"	700 en 1863	.	Séminaire-école à Lhassa.
Corée. Érigée en 1832. Mgr Berneux, évêque. Mgr Daveluy, coadjuteur.	10	"	18,000	607 en 1860 751 — 1862 684 — 1863	815 en 1860 1,068 — 1861	Séminaire (12 élèves). Villages à la persécution.
Japon. Érigée en 1846. Les missionnaires sont entrés au Japon en 1859. Quelques marchands indigènes, quelques soldats et marins irlandais et français sont chrétiens. M. Gizard, pro-vicaire apostolique.	5	"	"	.	.	.

CONVERSIONS ANNUELLES.	BAPTÊME DES ENFANTS DANGER DE MORT	SÉMINAIRES ET COLLÈGES	ÉCOLES.	COUVENTS.	ÉTABLISSEMENTS PLUS IMPORTANTS.
209 en 1860 212 — 1861 300 — 1862 282 — 1863 414 — 1864	110,291 en 1860 97,000 — 1861 102,896 — 1862 90,694 — 1863	1 séminaire (72 élèves). École préparatoire (49 élèves).	35 de garçons. 39 de filles.	.	2 orphelinats de garçons. 1 orphelinat de filles. 11 pharmacies pour donner le baptême aux petits enfants en danger de mort.
195 en 1861 238 — 1862 219 — 1864	33,269 — 1861	1 séminaire (35 élèves). École petit séminaire (50 élèves).	11 de garçons. 26 de filles. 76 de garçons et filles.	.	205 stations.
206 en 1860 178 — 1861 145 — 1862 190 — 1863 231 — 1864	10,052 en 1860 9,000 — 1861 10,646 — 1862 11,000 — 1863 11,375 — 1864	1 séminaire.	6 de garçons. 5 de filles.	.	.
150 en 1863	18,279 en 1863	1 séminaire. École préparatoire.	.	.	Grand mouvement religieux dans cette province. Des villages entiers se convertissent. 10.000 néophytes en 1864.
363 en 1860 543 — 1861 740 — 1862	4,241 en 1860 3,212 — 1861 5,000 — 1862	1 séminaire 1 petit collège à Canton.	.	.	1 belle église en construction à Canton. 1 orphelinat.
72 en 1863	3,718 en 1863	.	.	.	.
700 en 1863	.	Séminaire-école à Bonga.	.	.	.
607 en 1860 754 — 1862 684 — 1863	815 en 1860 1,068 — 1862	1 sem (12 élèv. placés dans 5 villages à cause de la persécution).	Il n'y a en Corée ni écoles, ni couvents, ni églises, ni chapelles, ni établissements d'aucun genre. — Persécution permanente.		
.	.	.	.	.	1 église à Yokohama. 1 église à Nagasaki, dédiée aux saints martyrs canonisés en 1862.

SÉMINAIRE DES MISSIONS AFRICAINES.

D'après les vœux et l'initiative de Mgr Marion de Brésillac, d'héroïque et vénérée mémoire, il s'est formé à Lyon, sous la direction de M. l'abbé Planque, supérieur général, une association dans le but de préparer des missionnaires pour évangéliser une des portions les plus peuplées des côtes occidentales d'Afrique, entre le Volta et le Niger ; en particulier le royaume de Dahomey, célèbre par les sacrifices humains qui s'y pratiquent. Ce que l'Europe chrétienne ne se croit pas permis d'interdire sera aboli par ces intrépides missionnaires. Des religieuses les ont déjà suivis pour soigner les malades et diriger les écoles.

Trois résidences principales : *Whydah*, dans le royaume de Dahomey.

Porto-Novo, sous la protection de la France.

Lagos, possession anglaise dont le gouverneur a donné le terrain nécessaire à l'établissement de la mission.

Abékouta, ville considérable à cinquante lieues de la côte, aura bientôt la visite des missionnaires, ainsi que la tribu des *Nagos* et des *Sébous* où le mahométisme n'a pas encore pénétré. Le nombre des catholiques dans ce vicariat est évalué à 3,000.

SÉMINAIRE DES MISSIONS ÉTRANGÈRES

(DE BRUXELLES).

Deux prêtres du diocèse de Malines, animés d'un vif désir de seconder les vues miséricordieuses de la Providence depuis que la Chine est ouverte à l'Évangile, résolurent en 1860 de former en Belgique une Congrégation destinée à propager la foi particulièrement dans cet empire. Après avoir été encouragés par les membres de l'épiscopat belge et approuvés par Son Ém. le cardinal Barnabò, préfet de la Propagande, quelques prêtres vinrent se joindre à eux. Bientôt leurs constitutions furent canoniquement reconnues, et M. l'abbé Verbist fut nommé supérieur général. Grâce au pieux concours des fidèles, la maison est dotée et promet d'heureux développements. Déjà plusieurs missionnaires de cette Congrégation ont pénétré en Mongolie, partie de la Chine qui leur est jusqu'à présent assignée. La Belgique a donc maintenant un centre de missions comme les grandes nations catholiques.

SÉMINAIRE DES MISSIONS ÉTRANGÈRES

(DE DUBLIN *All-Hallows*).

Le séminaire de All-Hallows, près Dublin, fut fondé en 1842 par le R. P. Hand, pour donner l'éducation ecclésiastique à des jeunes gens irlandais ou étrangers, qui voudraient se dévouer à la vie de missionnaire sous la juridiction des vicaires ou préfets apostoliques dans les colonies où l'on parle anglais. Cette maison est particulièrement alimentée par les aumônes que les nombreux émigrés d'Irlande envoient à leurs parents dans la mère-patrie, en les priant de faire élever, pour devenir prêtres, quelques-uns de leurs enfants qui les consoleront dans l'exil.

Ce séminaire présente de vastes constructions, et a été élevé avec une dépense de 275,000 francs recueillis auprès des pauvres catholiques d'Irlande, si prodigieux dans leur générosité, malgré leur dénûment poussé parfois jusqu'à la détresse. Quelques bourses ont été fondées par de riches bienfaiteurs laïques et par de bons prêtres. Il compte habituellement de deux à trois cents élèves. Plus de quatre cent cinquante prêtres formés à All-Hallows ont été envoyés dans différentes missions.

SÉMINAIRE DES MISSIONS ÉTRANGÈRES

(DE GÈNES).

Le collège Brignole-Sale-Négrone eût pour fondateurs, comme son nom l'indique, le marquis Antoine de Brignole Sale et madame la marquise Arthémise de Négrone son épouse, avec l'intention de pourvoir à l'instruction de vingt-quatre jeunes gens, choisis dans les divers diocèses d'Italie et de France, pour les mettre ensuite à la disposition de la Propagande. Ce magnifique établissement, dirigé par quatorze Lazaristes et sept frères, fut inauguré avec solennité le 11 février 1855. En 1860, il avait déjà envoyé aux missions un bon nombre de ses élèves : huit dans les missions de Californie, sept aux États-Unis, cinq dans le patriarcat de Jérusalem, deux au Brésil, deux à Constantinople.

Ce précieux rejeton de la Propagande présage un second avenir.

SÉMINAIRE DES MISSIONS ÉTRANGÈRES

(DE MILAN).

La première pensée de créer ce séminaire est due au souverain pontife Pie IX, et à Mgr Ramazotti, son digne interprète. Après six années d'existence, en 1856, ce séminaire avait déjà envoyé dix-sept missionnaires prêtres et cinq Frères catéchistes dans les différentes missions désignées par le Saint-Père et par la Propagande. Il a depuis adopté les missions difficiles et meurtrières de la *Mélanésie* et de la *Micronésie* (Océanie), où il perdit plusieurs de ses membres. — Celle de *Berhampore*, près de Calcutta. — *Hyderabad*, près de Madras. Cette dernière donne de consolantes espérances par les conversions qui inaugurèrent ses commencements. — *Agra*, sous la direction de Mgr Persico, vicaire apostolique. — *Hong-Kong*, préfecture apostolique. — *L'île Labuan* et la *côte occidentale de Bornéo*, préfecture apostolique. — *Carthagène*, dans la Nouvelle-Grenade.

OBLATS DE MARIE IMMACULÉE.

La Congrégation des Missionnaires Oblats, qui eut pour fondateur et premier supérieur général Mgr de Mazenod, de glorieuse et sainte mémoire, a déjà rendu à l'Église des services signalés. Son second supérieur général, le Très-Révérend Père Fabre, réside à Paris. Cette Congrégation semble se plaire à prodiguer son dévouement aux Missions les plus difficiles, depuis les régions polaires de l'Amérique du Nord jusqu'à la Terre de Natal, habitée par les Cafres.

PROVINCE DES ILES BRITANNIQUES.

Londres. Les Oblats viennent d'accepter une résidence à Londres, près *London-Bridge*, quartier pauvre, presque abandonné, et à Kilburn dans la campagne.

Liverpool. A leur arrivée dans cette ville, les Pères avaient pour unique établissement une misérable salle située au-dessus d'une étable. Maintenant avec les seules aumônes des ouvriers irlandais, au nombre de 15,000 qui forment leur troupeau, ils ont une vaste église, un presbytère et des écoles pour 1,500 enfants.

— **Rockferry** (près Liverpool). L'église, les écoles et la maison de communauté, ensemble de constructions élevées par Pugin. .

PÈRES. FRÈRES

5 2

6 2

TABLEAU GÉNÉRAL DES MISSIONS.

591

PÈRES. FRÈRES.

Leeds. La colline qui domine cette ville populeuse est couronnée par une très-belle église, une maison de communauté, des écoles pour 1,200 enfants, un couvent pour quarante religieuses et un orphelinat. Depuis que les Oblats sont à Leeds, 1858, ils ont reçu plus de *mille* abjurations. Dans le Yorkshire leurs missions produisent de grands résultats. 5 2

Siklillinghall. Maison de retraite, juvénat, soins donnés aux catholiques dispersés dans six paroisses protestantes. 5 2

Leith (Écosse). Grande église toute nouvelle, écoles pour 500 enfants. — Sœurs de Notre-Dame de Lorette. — Régénération des populations catholiques d'Écosse. Une centaine d'abjurations par an. 4 2

Dublin (Irlande). Collège de l'Immaculée-Conception; enseignement classique supérieur. 8 2

Inchicore. Maison de retraite où, plusieurs fois l'année, se réunissent des catholiques venus de toute l'Irlande. 6 5

Pénitencier de Glenoree. Plus de 500 jeunes détenus reçoivent l'instruction appropriée à leur âge. Enseignement classique et professionnel. 3 17

Stillorgan, Belmont-House. Noviciat de la province. 5 5
Scholastiques. 15

 56 59

PROVINCE DU CANADA.

Montreal. Résidence du provincial. Église Saint-Pierre entourée d'une population de dix mille âmes; noviciat; missions; retraites. 10 5

Sault Saint-Louis. Mission établie chez les derniers restes de la célèbre tribu des *Iroquois*; ils sont réunis au village de Caughnawaga sur les bords du Saint-Laurent. — Aux messes solennelles, tout ce que le prêtre ne chante pas seul est chanté en langue sauvage. Ils aiment beaucoup les cérémonies de l'Église. 1,800 âmes, dont 1,500 sauvages et 300 canadiens. 2 1

Ottawa. 18,000 catholiques, le nombre en a doublé depuis quinze ans. Résidence de Mgr Guigues. — Communauté des Oblats dans la maison de l'évêque. Visites des chantiers pendant l'hiver, une des fonctions les plus pénibles de leur ministère. Les chantiers sont des réunions de quarante hommes environ occupés à abattre les arbres. Deux Pères en visitent quelquefois cinquante par hiver. 6 2

Collège de Saint-Joseph. Enseignement classique et théologique. 15 6

La rivière au désert. Cette mission se compose de Canadiens français, d'Irlandais et de sauvages Algonkins, ces derniers au nombre de 5,000 disséminés sur une grande étendue. Les pénitences publiques sont admises contre l'intempérance. 2 1

PÈRES. FRÈRES.

5 2

6 2

	PÈRES.	FRÈRES.
Thémis Kaming. Mission des sauvages et des postes de la Baie d'Hudson, travaux remplis de succès et de souffrances.	3	2
Québec. Église Saint-Sauveur. Direction des écoles, 1,500 enfants. Missions diocésaines. Zèle des Canadiens pour assister aux exercices de la Mission. — Communions générales de 2 à 3,000 personnes.	5	2
Labrador. Deux cent cinquante lieues à parcourir chaque année au milieu des sauvages récemment convertis, — dans plusieurs postes, modestes chapelles en bois, la plus belle est celle des <i>Betsiamits</i> , souvenir des anciens Pères jésuites. — La foi vivante parmi les <i>Montagnais</i> récemment convertis. Le R. P. Arnaud les dirige. En l'absence du missionnaire la cloche réunit deux fois par dimanche les familles chrétiennes ; les pêcheurs à la morue et à la baleine s'y joignent. — La vie du missionnaire avec les sauvages est un long martyre. — Conversion des <i>Naskapis</i> . — Ferveur des <i>Montagnais</i>	2	
Plattsburg (État de New-York). Belle église bâtie par les Pères Oblats. — Sœurs grises d'Ottawa. — Consolants résultats obtenus. — Plusieurs dessertes d'Églises environnantes.	5	2
Buffalo. Magnifiques résultats obtenus. Depuis 1856, 108 missions ont été données, conversions et retours nombreux. Par les missions les préjugés se dissipent. Missions sur les bords du lac Érié près de l'endroit où l'on puise l'huile de pétrole. — Église des Saints-Anges pour les Canadiens. — Église des Allemands. — Écoles tenues par les Sœurs grises.	4	
	44	21

VICARIAT DE LA RIVIÈRE ROUGE.

Le siège épiscopal de *Saint-Boniface*, diocèse le plus vaste de tout l'univers, s'étendant au sud depuis le 49° de latitude jusqu'à la Mer Glaciale, et depuis les Montagnes Rocheuses jusqu'à la baie d'Hudson, est occupé par Mgr Taché, Canadien, de la Congrégation des Oblats. Ce diocèse comprend cinq races distinctes de sauvages parlant des langues sans la moindre analogie entre elles : *Esquimaux*, *Chipeweyan*, *Algonkins*, *Assiniboines*, *Pieds-Noirs*. On ne peut se figurer tout ce qu'eurent à souffrir les premiers missionnaires de la *Rivière-Rouge*. Missions à plusieurs centaines de lieues de la résidence principale. Avant 1842, pas un de ces sauvages ne connaissait la Religion. Mgr Provencher et M. Belcourt fondèrent quelques réductions parmi les indigènes. Mgr Provencher obtint en 1845 l'aide des Oblats. Aujourd'hui le diocèse de Saint-Boniface compte vingt Pères Oblats et huit Frères, établis sur plusieurs points.

Saint-Boniface. Groupe principal de 1,400 âmes, cathédrale, excellentes écoles tenues par les Oblats et par les Sœurs de charité, connues sous le nom de Sœurs grises. Pensionnat et orphelinat. — Soins donnés aux malades, dispensaire ; succès remarquables.

6 5

TABLEAU GÉNÉRAL DES MISSIONS.

593

PÈRES. FRÈRES.

PÈRES. FRÈRES.

Saint-Charles. Population de 700 âmes, chapelle, deux Sœurs.	1	1
Saint-François-Xavier ou lac Manitouba. 1,200 âmes, quelques centaines de chasseurs; soins donnés en leur langue aux Cris et aux Sauteux; école tenue par les Sœurs.	1	1
Saint-Joseph de Pembina à 25 lieues de Saint-Boniface. Ces paroisses sont en général habitées par des métis canadiens-français, qui forment un peuple doux, moral et honnête.	2	
Lacs Sainte-Anne et Saint-Albert. Intéressantes chrétientés formées par des métis qui vivaient autrefois comme des sauvages; couvent des Sœurs grises, écoles. En 1856, il y avait eu 3,062 baptêmes. Visite des sauvages Cris, Assinibicines et Pieds-noirs.	5	1
Lac la Biche. Ce lac déverse ses eaux dans la mer Glaciale. — Influence désastreuse des liqueurs enivrantes fournies par le fort Pitt. Église, école. — 264 baptêmes, depuis 1853.	1	1
Île à la Croix. Il y avait à ce poste, en 1856, 714 chrétiens, 53 catéchistes, 148 infidèles; jolie église en bois, maison pour les Sœurs, écoles, hôpital, — 617 baptêmes depuis 1850.	4	1
Lac Caribou. 500 baptêmes depuis 1846.	2	
	20	8

VICARIAT DU FLEUVE MACKENZIE.

Ce vicariat nouvellement créé est confié à Mgr Faraud, de la Congrégation des Oblats.

Lac Atabaskaw. District habité par les Cris et les Montagnais. — Visite des postes voisins. — Écoles. — 1,000 baptêmes depuis 1843.

5

Grand lac des Esclaves. Les quatre tribus qui visitent ce poste appelèrent avec instance l'homme de la Prière. 1,000 baptêmes depuis 1852.

La Providence. Nouvelle résidence centrale pour la visite des forts environnants au nombre de cinq, dont le plus près est à 80 lieues. — Écoles.

2

1

Dans ces régions le missionnaire a souvent rencontré des actes de vertu héroïque de la part des Indiens, il leur reconnaît de bonnes qualités.

Fort Good-Hope. Peu éloigné des rivages de la mer Glaciale; durant des hivers de neuf mois, le froid est de 50 à 47 degrés centigrades. On y est exposé à avoir les membres gelés, mais les missionnaires ne craignent pas de supporter pour Dieu ce qu'affrontent les marchands de fourrures. Les Pères Oblats ont poussé leurs visites apostoliques jusqu'au fort Youkon sur le territoire russe et au fort Pell's river plus rapproché encore de

PÈRES. FRÈRES.

l'océan Polaire. Dieu se plaît à bénir leur zèle en amenant les sauvages Esquimaux et Loucheux à la connaissance de la vraie religion.

5	1
8	2

VICARIAT DE LA COLOMBIE BRITANNIQUE.

Mgr d'Herbomez, vicaire apostolique, et supérieur des Oblats de ces contrées, a sous sa juridiction les établissements suivants :

New-Westminster. 2,000 catholiques, églises pour les blancs et pour les sauvages, écoles tenues par les Sœurs ; visite des colons miniers et des sauvages, dont soixante-sept chefs et leurs tribus formant 3,500 hommes furent présentés par le P. Fouquet au gouverneur anglais de la Colombie, le 24 mai 1864. Le révérend archidiacre protestant ne put en présenter qu'une. . .

5 2

Lac Okanagan. Réduction pour les sauvages, visite des tribus voisines. . .

2 1

Fort Rupert. Très au nord, écoles pour les enfants sauvages sous la direction d'un Père ; on remarque l'aptitude merveilleuse de ces enfants. Plusieurs milliers de néophytes. La Société de tempérance compte plus de quatre mille sauvages. . .

2 1

Esquimalt, dans le diocèse de Vancouver. Desserte de l'église catholique et soin des matelots irlandais ; visite des tribus de l'intérieur de l'île. . .

2 2

Victoria. Collège, desserte de la cathédrale. Écoles tenues par les Sœurs de Sainte-Anne. . .

5 2

Olympia, diocèse de Nesqually, mission des Cayouses nouvellement convertis. . .

1

Mission des Snohomish, immenses difficultés à son origine, beaux succès obtenus depuis 1858 : 4,800 chrétiens en 1860. Vingt-cinq tribus. Écoles où le Père Chirouse a pu former des acteurs dramatiques qui donnèrent à Victoria des représentations, tirées en partie des mœurs sauvages. . .

2 1

17 9

PROVICARIAT DU TEXAS ET DU MEXIQUE.

Brownsville. Commencements difficiles au milieu d'une population très-mélangée. Persévérance à toute épreuve des Pères Oblats ; ils affrontent la fièvre jaune, la guerre civile, des invasions de brigands, la guerre entre les États du nord et du sud d'Amérique ; Brownsville prise et reprise. Malgré ces obstacles, les Pères parvinrent à construire une grande église, une maison de mission, un convent confié aux Sœurs du Verbe-Incarné de Lyon, — pensionnat et externat. — Visite des Ranchos (fermes isolées ou réunies) sur une étendue de plus de trente lieues. . .

8 4

TABLEAU GÉNÉRAL DES MISSIONS.

595

Matamoros. Ville mexicaine (diocèse de Montrey), sur le bord du Rio-Grande en face de Brownsville. 15,000 catholiques. Victime de la guerre civile; désastres continuels. Missions à *Victoria*, visite des *Ranchos*. — Écoles. Plusieurs établissements en projet; la pacification du pays permettra de les réaliser. — Le R. P. Gaudet provicaire.

PÈRES. FRÈRES.

4	2
12	6

VICARIAT APOSTOLIQUE DE NATAL

(Afrique).

Mgr Allard, vicaire apostolique; arrivée des missionnaires Oblats, 1852.

Petermaritzburg. Église bâtie par les Oblats; écoles florissantes; visite des colons sur une vaste étendue.

2 2

Ferme de Saint-Michel. Ferme, école pour les Cafres.

1 1

D'Urban. Port de la colonie. Église, écoles, soins donnés aux coolies ou indiens au service des colons. Visite des fermes.

2 1

Notre-Dame de l'Immaculée-Conception chez les *Basutos*, tribus indépendantes qui promettent un bon avenir. Six Sœurs de la Sainte-Famille ont fondé des écoles sur un terrain donné par le chef Mosesh.

3 2

Delagoa. Colonie portugaise près du Mozambique.

1

0 6

VICARIAT APOSTOLIQUE DE JAFFNA

(Ile de Ceylan).

Mgr Smeria, vicaire apostolique; mission commencée en 1847.

Jaffna. Résidence principale. Les écoles très-nombreuses, les pensionnats et les orphelinats tenus par les Pères, et les Sœurs de la Sainte-Famille font l'admiration des protestants; visite des chrétiens environnantes.

5 6

Cayts. Conversion des païens, construction de plusieurs églises ou chapelles.

1

Vallgamme. Vingt-deux chrétiens à visiter sur un espace considérable; soins donnés aux enfants; conversion des bouddhistes.

2

Mulletivou, Point-Pedro, Mannar, Mantote, Chillaw. Grand nombre de chrétiens; lutte avec les schismatiques goannais.

6

Trincomalle et Batticaloa. Écoles florissantes; soins donnés à la garnison.

4

Caltura et Kandy. Dans le vicariat apostolique de Colombo. La première de ces missions renferme quinze églises, 8,000 ca-

PÈRES. FRÈRES.

5 1
8 2

5 2

2 1

2 1

2 2

5 2

1

2 1

17 9

8 4

tholiques ; la seconde, trente églises, 15,000 catholiques. —
Bouddhistes convertis, 163 en 1863, 292 en 1862. — Adultes
protestants 40.

PÈRES. FRÈRES

4	
22	6

La Congrégation des Oblats compte 286 missionnaires en pays infidèles.

ORATORIENS.

Les Oratoriens anglais, à la tête desquels se trouve le R. P. Newman, ont quatre établissements en pays de Missions : *Londres, Birmingham, Oxford*, et *Colombo* dans l'île de Ceylan. Presque tous les Oratoriens en Angleterre sont des missionnaires protestants convertis.

PASSIONISTES.

Cet Ordre austère, dont le général réside à Rome, possède des Missions aux *Iles Britanniques* ; à *Londres, Brownay, Sutton*, près *Liverpool*, *Saint-Wilfrid* et *Harolds-Cross* ; en *Valachie* et *Bulgarie* ; *Pittsburgh*, dans l'*Amérique du Nord*. Le R. P. Spincer fut célèbre comme zéléateur de l'apostolat de la prière pour la conversion de l'Angleterre.

PATRIARCHAT DE JÉRUSALEM.

Rétabli par Sa Sainteté Pie IX, le patriarche a sous sa dépendance les établissements de la Palestine et la délégation du Liban.

Des fruits nombreux, dont on apprécie mieux chaque jour l'importance, sont le résultat de ce retour à l'ancienne organisation religieuse du pays.

RÉDEMPTORISTES.

Fondée par saint Alphonse de Liguori, cette Congrégation a des Missions en *Hollande*, à *Amsterdam*, à *Herzogenbusche* ; aux

Iles Britanniques, à Londres, Liverpool, Dublin et Limerick ; aux *États-Unis*, Anapolis, Baltimore, Buffalo, Cumberland, Détroit, la Nouvelle-Orléans, New-York, Philadelphie, Pittsburg et Rochester. Dans les *Antilles*, à l'île Saint-Thomas.

CONGRÉGATION DES PRÊTRES DES SS. CŒURS DE JÉSUS ET DE MARIE, (DITS DE PICPUS).

Au milieu de la tourmente révolutionnaire, un diacre de Poitiers, Pierre Coudrin, eut la pensée de fonder une Congrégation dans le but de satisfaire, par une Adoration perpétuelle du Très-Saint-Sacrement, pour les désordres qui couvraient la France, et de remplir les vides du clergé en formant des prêtres. En 1805, l'abbé Coudrin s'établissait à Paris rue de Picpus, et devenait supérieur général. Le 10 janvier 1817, la Congrégation était approuvée à Rome, et en 1825, Léon XII envoyait six de ses membres dans les Archipels de la mer Pacifique. En 1833, la Propagande lui assignait dans l'Océan australien un district qui comprend plus d'un millier d'îles. Pendant l'année 1842, Mgr Rouchouze, qui avait évangélisé les îles Sandwich, revenant de France, et vingt-cinq membres de sa Congrégation avec lui sur le brick *Marie-Joseph*, firent à Dieu le sacrifice de leur vie aux environs du cap Horn.

Malgré cette épreuve et le triomphe momentané des ministres protestants, on compta bientôt dans cet archipel 30,000 néophytes. Outre leurs Missions d'Amérique, voici l'état actuel des Missions de l'Océanie confiées aux RR. PP. de Picpus.

ILES SANDWICH.

PÈRES. PRÊTRES.

Mgr Maigret, évêque d'Arathie, vicaire apostolique. . . . 22 14
36 églises, 100 chapelles. — Un collège; 40 élèves. — Pensionnat tenu par 20 dames des Sacrés-Cœurs.

50 maîtres indigènes font la classe aux Kanacs dans 52 écoles. Une école anglaise tenue par un Irlandais. — 25,600 catholiques actuellement vivants. 1,500 conversions en 1862.

25,000 hérétiques calvinistes, méthodistes, mormons, et 21,000 infidèles sont encore à convertir. Difficultés des communications; quelques peuplades encore anthropophages, la population protestante dépérit.

TAHITI.

PÈRES. FRÈRES

Mgr Jaussen, évêque d'Aixeri, vicaire apostolique. 15 10

Ce vicariat se compose de 70 à 80 îles disséminées sur une étendue de plus de 500 lieues — De l'Archipel de *La Société* et de *Kook*, 20 à 25 îles sont habitées.

11 églises à desservir. — Plusieurs écoles et presbytères en pierre. — Un collège tenu par les Frères de Ploermel. — Pensionnat, par les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny. — 5,600 catholiques. 25,000 hérétiques ; chaque district a son temple protestant et un ministre anglais. 10,000 infidèles.

ILES GAMBIERS.

Admirable mission dépendante du vicariat de Tahiti où, depuis 1834, tous les indigènes alors au nombre de 4,000 sont catholiques. 4 5

Le roi et ses ministres ne font rien sans consulter le Père supérieur de la Mission.

ILES MARQUISES.

Mgr Dordillon, évêque de Cambryopolis, vicaire apostolique. . 8 5

Cette mission a été rudement éprouvée de 1862 à 1864 ; la petite vérole a décimé la population. Avec un courage à toute épreuve, l'évêque et les missionnaires visitaient les cases les plus infestées. Du 20 août 1863 au 26 mars 1864, 1,500 victimes sur deux îles. — Depuis 1846, le nombre des néophytes s'est élevé de 121 à 10,000. — Collège à Nuka-Hiva tenu par les Frères de Ploermel ; pensionnat par les Sœurs de Saint-Joseph.

Outre ces missions, les Pères des Sacrés-Cœurs sont établis à Smyrne, à Valparaiso, au Chili et en Californie.

 57 34

SALVATORISTES OU PÈRES DE SAINTE-CROIX.

Cette Congrégation, aujourd'hui très-florissante, a pour supérieur général au Mans le Révérend Père Moreau, et a reçu du Saint-Siège, en 1856, son existence canonique. Ses principaux établissements sont en Amérique.

Notre-Dame du Lac (États-Unis, Indiana). Un beau collège avec privilège de conférer les degrés. — École de commerce et d'agriculture, résidence de missionnaires. — Maison pour les prêtres

infirmes. — Noviciat. — Maison de Sœurs Marianites ; un orphelinat. Tout ce bel ensemble s'élève sur les bords de deux petits lacs. De là, partent des Missionnaires qui évangélisent une circonscription égale aux plus vastes diocèses.

Notre-Dame du Lac a fondé des écoles et des asiles à Baltimore, Cincinnati, Fort-Wayne, Philadelphie, Spring-Field, Nouvelle-Orléans.

Les Sœurs dites Marianites de la même Congrégation ont, près de Notre-Dame du Lac, un couvent, un noviciat, et un pensionnat ; des écoles à Morris, Laporte, Logansport, Philadelphie, Nouvelle-Orléans. A Mound-City, elles desservent l'hôpital militaire ; écoles à New-York.

Saint-Laurent (Canada), collège, noviciats. Dans cette contrée cinquante-cinq Pères et Frères, et cinquante Religieuses instruisent environ 900 enfants.

Daca, provicariat apostolique (Bengale). *Daca*, Cittagong, Nodkally, principaux centres d'action des Pères, des Frères et des Religieuses Marianites, au milieu des mahométans, des idolâtres et des protestants anglais.

CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT ET DU SAINT CŒUR DE MARIE.

Vouée particulièrement au salut des Noirs, cette Congrégation a ses principales Missions en Afrique. Elle en possède aussi en Asie et en Amérique, et dirige à Paris le séminaire dit du Saint-Esprit, destiné à la formation du clergé dans les colonies françaises.

PRÉFECTURE DU SÉNÉGAL,

5,000 catholiques.

Saint-Louis. Résidence du préfet apostolique, le R. P. Duret. — Écoles de garçons tenues par les Frères de l'instruction chrétienne ; écoles de filles et hôpital dirigés par les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny.

Gorée. Dans cette île soustraite à l'influence du maraboutisme, des conversions de musulmans s'obtiennent chaque année.

A deux cents lieues dans l'intérieur les missionnaires avaient précédemment une station à *Bakel*, les ravages d'une inondation les forcèrent à la suspendre. — Population en grande partie musulmane. 5,000,000 environ.

PÈRES. FRÈRES. SŒURS.

4 4 29

2 5 17

PÈRES. FRÈRES

15 10

4 5

8 5

57 34

-CROIX.

a pour supé-
çu du Saint-
aux établis-

collège avec
ce et d'agri-
es prêtres

VICARIAT DE LA SÉNÉGAMBIE,
(érigé en 1863), 3,500 catholiques.

Mgr Kobis, vicaire apostolique. Quatre résidences : **Bakar**, petit séminaire; **Saint-Joseph de Ngazobli**, colonie agricole; **Joal**, **Sainte-Marie de Gambie**; trois stations : **Rufisque**, **Casamance**, **Sedhion**. Deux clercs, quinze religieuses européennes de l'Immaculée-Conception de Castres, et quinze religieuses indigènes du Saint-Cœur de Marie.

A l'intérieur les populations païennes donnent espoir de conversion, particulièrement à Joal et à Sainte Marie de Gambie. — Six millions d'âmes.

PRÊRES. FRÈRES. SŒURS.

7 10 30

VICARIAT DE SIERRA-LEONE,
(érigé en 1858), 5 à 600 catholiques.

Récemment remis à la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, ce vicariat compte, pour commencer, deux missionnaires. La population est évaluée à dix millions d'âmes, mahométans, fétichistes; protestants divisés en plus de 40 sectes.

Fre-Town et **Cap-des-Palmes**, stations principales, ont maintenant des Frères et des Religieuses. . . .

2 5 5

VICARIAT DES DEUX-GUINÉES,
(érigé en 1845), 1,000 catholiques environ.

Cet immense vicariat comprend toute la partie des côtes occidentales d'Afrique non confiée exclusivement à d'autres juridictions. Mgr Bessieux, vicaire apostolique.

Sainte-Marie du Gabon, centre de la mission; **Saint-Pierre** avec une communauté de religieuses de l'Immaculée Conception de Castres; **Saint-Joseph** du Bengale au cap Estérias.

4 7 8

PRÉFECTURE DU ZANGUEBAR.

Commencée en 1860 par l'abbé Fava, vicaire général de Saint-Denis (Réunion), cette mission fut confiée en 1862 à la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie. — Le R. P. Horner supérieur, sous la juridiction de Mgr Maupoint, évêque de Saint-Denis.

Ile de Zanzibar. École professionnelle d'arts et métiers, hôpital tenu par les Filles de Marie (de Bourbon); les Arabes y sont soignés à la satisfaction générale; la ville compte 40,000 âmes.

5 4 6

TABLEAU GÉNÉRAL DES MISSIONS.

601

PÈRES. FRÈRES. SŒURS.

Bagamoyo. Station établie sur le continent. Chaque jour il y a à Zanzibar un marché public d'esclaves où se vendent de pauvres enfants comme de vils animaux¹.

ILE MAURICE.

Les missionnaires du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie forment le principal clergé de l'île Maurice. Appelés en 1841, par Mgr Collier, ils y produisirent de grands fruits de salut surtout parmi les noirs. — Deux Congrégations de Religieuses : les Sœurs de la charité fondées par Mgr Collier, et les Filles de Marie venues de Bourbon au nombre de huit.

15 8

ILE BOURBON.

Les missionnaires de la même Congrégation ont une école professionnelle, un pénitencier de jeunes détenus, un hospice de vieillards ; ils desservent une léproserie et une paroisse ; dirigent la Maison-mère et le Noviciat des Filles de Marie.

5 15 50

PRÉFECTURE DE PONDICHÉRY.

L'abbé Brunie, préfet apostolique, réside à Pondichéry avec quelques prêtres du séminaire colonial.

Chandernagor, avec une population de 50,000 âmes, est desservie par la Congrégation. Écoles de garçons dirigées par les Frères de la même société ; écoles de filles par les Sœurs de Saint-Joseph.

2 4 15

PRÉFECTURE DE CAYENNE.

Mgr Dossat, protonotaire apostolique, supérieur ecclésiastique.

Quatre résidences : **Cayenne, Tounégrande, Rémire, Mana.** École professionnelle et agricole à *Mon-délice* et un pénitencier de jeunes détenus.

8 3 22

MISSION DE HAÏTI.

Mgr Testard du Cosquer, d'après le concordat conclu

¹ Les protestants ont essayé des missions sur ces côtes, sans aucun résultat d'après leurs aveux. La mission du Zambèze tentée par le docteur Livingstone est définitivement abandonnée par les Révérends et leur suite composée de 40 personnes, hommes, femmes et enfants ; ils ont regagné le cap de Bonne-Espérance, après avoir visité et félicité les Pères de Zanzibar. Le consul américain protestant disait à cette occasion au R. P. Horner : « Un seul missionnaire catholique fait plus que dix de nos missionnaires protestants, qui ne réussissent nulle part. »

PÈRES. FRÈRES. SŒURS.

avec le Président de la république, le général Gefferard, fut nommé archevêque de Port-au-Prince, avec plusieurs suffragants. En mai 1864, il quittait la France avec plusieurs prêtres, des Frères de Ploërmel et des religieuses de Saint-Joseph de Cluny. — La Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie est chargée de préparer à Paris le clergé de ce diocèse ; elle compte dans cette mission quatre de ses membres.

4 6 5

ILE DE LA TRINIDAD.

Pour maintenir la foi, et pour préparer des vocations au clergé du pays, la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie a établi dans cette colonie anglaise le séminaire-collège de l'Immaculée-Conception ; il paraît offrir les plus belles espérances. Les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny dirigent plusieurs écoles.

EUROPE.

En France, en Allemagne, à Rome et en Irlande, cette Congrégation possède divers établissements destinés à recruter des missionnaires. Elle vient, en 1864, d'accepter en Irlande un petit séminaire où s'élèvent et se forment des prêtres pour l'Écosse : fondation due aux sentiments généreux d'un Français, M. Thiébault, qui s'est ainsi vengé d'un meurtre commis en Irlande sur la personne de son frère.

SULPICIENS.

Cette Congrégation, si utile en France à l'Église, possède des établissements en pays de Mission, à Montréal, à Baltimore, à Emmitsbourg.

TRAPPISTES.

Si cette nombreuse famille de religieux, dont le général réside en France, et le procureur à Rome, n'est pas appelée à annoncer l'Évangile par la parole, elle le prêche par ses exemples en pays de Missions : Waterford, en Irlande ; Staouéli, avec cinquante

religieux, en Algérie ; un monastère près de Constantinople ; Louisville, Amérique du Nord ; Arichat, diocèse de Dubuque.

Les Frères de la Doctrine chrétienne et leurs dignes émules de différentes dénominations devraient, à bien des titres, figurer parmi les missionnaires, puisqu'ils sont toujours prêts à se rendre en pays lointains pour participer à l'apostolat. Leurs œuvres si variées ne nous permettent pas de les signaler dans tous leurs détails.

Les souvenirs les plus précieux de la vie du Sauveur, les vertus ineffables de sa très-sainte Mère, ont des témoins vivants dans cette armée de Religieuses dont les noms seuls sont une prédication. Sans elles, l'œuvre des Missions serait incomplète ; leur dévouement est reconnu même indispensable.

SACRÉE CONGRÉGATION DE LA PROPAGANDE.

A tout ce bel ensemble d'Ordres religieux et de Congrégations répandus chez les infidèles, la Sacrée Congrégation de la Propagande communique le mouvement et la vie ; elle désigne les vicaires et les préfets apostoliques auxquels le Saint-Siège confie le soin des Missions.

Durant les longues années de son administration, le cardinal Franzoni a déployé un zèle qui laissera de précieux souvenirs. A son exemple, son successeur le cardinal Barnabò, avec une ardeur et une activité infatigables, se dévoue à cette grande œuvre, si glorieuse pour l'Eglise, et si féconde en bienfaits.

Malgré les difficultés des temps, la Sacrée Congrégation de la Propagande continue à former pour les Missions un nombre considérable de jeunes lévites provenant de tous les pays infidèles. On connaît les intéressantes réunions pendant lesquelles, dans l'octave de l'Epiphanie à Rome, toutes les langues du globe glorifient le Sauveur.

MISS

En Orient
mêmes
leçons d

Méditer

à leurs
de la rel
chez les
tisme d

Collège pr

Tomlinson
protesta
« poète
conversi
Malte. —
tères. »

La Grèce

Photius
se récor
(1459).
peuple g
Boré ; la

« Factions

continue
guer les
schismat
Grecs, p

TABLE ANALYTIQUE

CHAPITRE VIII.

MISSIONS DU LEVANT, DE LA SYRIE ET DE L'ARMÉNIE.

En Orient, l'erreur, après les sentences d'Éphèse et de Chalcédoine, conserve les mêmes formes. — Disciples de Nestorius, d'Eutychèse et de Photius, insensibles aux leçons de dix siècles, à l'humiliation des quatre derniers. 2

MISSIONS PROTESTANTES.

Méditerranée. — Lettre écrite de Gibraltar par un ministre américain sur la tenue à leurs églises respectives des catholiques et des protestants. « État décourageant de la religion à Gibraltar. » — Citation du comte Schouvaloff. « Il trouve plus de pitié chez les catholiques que chez les Grecs. » — *Malte*, quartier général du protestantisme dans le Levant. — Déluge de brochures et de Bibles. 4

Collège protestant. Dans quel but? — Ingratitude d'Achilli. — Peinture du docteur Tomlinson. « danseur de corde épiscopale. » — Traits rapportés par les écrivains protestants : Le cas du docteur Naudi. — Antonio Fabri. — Stéphane Carapiet, « poète grec, souvent ivre. » — Les missionnaires catholiques n'achètent pas les conversions. — Anglais et Américains, victimes. — Rapport venu du collège de Malte. — « Place forte de Rome; 71 écoles catholiques, 259 chapelles, 15 monastères. » 6

La Grèce. — Afflictions et ignominies subies par les Grecs depuis le schisme de Photius; destinée semblable à celle des Juifs. — Épouvantés par les Ottomans, ils se réconcilient avec l'Eglise. — Aveu unanime des prélats au concile de Florence (1459). — Prédiction du Pape Nicolas V, accomplie (1455). — « Les destinées du peuple grec présentent les signes d'un jugement divin. » — Citation de M. Eugène Boré; la simonie. 8

« Factions du harem employées pour obtenir les dignités de l'Eglise grecque; ventes continuels de la même dignité. » — Expressions énergiques des Turcs pour désigner les chrétiens latins et les chrétiens byzantins. — La femme, retombée chez les schismatiques dans une espèce de barbarie. — Extrême abaissement des malheureux Grecs, plus démoralisés que sous l'empire des Turcs. 10

Religion anglicane anathématisée par les communions de l'Orient. — Ces Églises « ont affirmé, dans les termes les plus positifs, le dogme de la présence réelle, » lors de l'enquête des ambassadeurs et des consuls. — Les Bibles et l'or prodigués. Les Américains 15,000 livres sterling. — Les Anglais plus encore. — L'éducation des schismatiques entre leurs mains pendant plusieurs années. — 25 millions répandus. — A quel usage ? 12

Les protestants supportés comme maîtres d'école, mais non comme prédicants. — Divers traits. — « Anathème » et « bannissement. » — Effets de la manifestation populaire sur les ministres protestants et leurs patrons. — D'après le docteur Wilson, « l'Église grecque a les caractères essentiels de l'Antéchrist. » — « L'Église grecque toujours opposée à la distribution des Bibles. » Cependant, « point de sphère d'action plus encourageante. » — Fruit de l'éducation protestante ; « remplacer la foi par un scepticisme glacial. » 15

Turquie d'Europe. — L'Église anglicane représentée par des membres de communions diverses. — Indifférence de M. Jowett pour la « double procession » du Saint-Esprit. — Opérations des ministres américains commencées en 1826 ; « ils essayent de convertir des chrétiens. » — « Vie de l'Orient, très-confortable et pleine d'agréments. » — Mariage de missionnaire, raconté par M. Perkins. — Portrait des ministres protestants en Turquie, par M. Slade. « Inutilité de ces messieurs. » 18

Résultat final des missions protestantes en Turquie : « Introduire les principes du radicalisme européen parmi les Arméniens. » — « Les convertis protestants ne méritent aucune sympathie. » — Aveu de l'Évêque protestant américain Southgate ; il retourne en Amérique. — Les sectes américaines avec dépenses énormes (50,000 livres sterling par an) ont ramassé quelques Juifs et quelques Arméniens, « peuple de Dieu à Constantinople. » — « Un Turc, chef temporel. — Mesures à l'égard des protestants (1864). » 20

MISSIONS CATHOLIQUES.

Hommage rendu par un ministre protestant aux missionnaires catholiques. — Les Pères Jésuites convertissent des juifs et des schismatiques à Constantinople (1610). — Réflexion du grand visir à M. de Solignac : « Il aimait mieux voir à Péra dix ecclésiastiques ordinaires qu'un seul Jésuite. » — Le Père Jacques Cachod, « Père des esclaves. » Sa lettre au Père Tarillon. Il périt victime de la peste. — Pendant le fléau, un Jésuite reste enfermé au bagne pour secourir les pestiférés. — Dévouement des Pères à Smyrne, Alep, Trébizonde. 25

Michel Paléologue, disciple du Père Braconnier. — Le Père Bernard Couder ; son obéissance, son zèle. — Le Père Nacchi confessant les pestiférés. — Les frères de la Thuillerie ; René Pillon, Blein, Amieu. — L'hérésie ne peut leur résister. « Vous ne cherchez que notre conversion, les autres demandent notre argent. » — Résultats. — 9,000 convertis à Damas. — Smyrne, Alep, reviennent à l'Unité. — Travaux des Lazaristes. — 640,000 chrétiens latins en Turquie d'Europe (1850). — Rapport de M. Étienne, supérieur général des Lazaristes. — Religion des Turcs : « Scepticisme épicurien. » — Espoir du retour des Turcs à l'Unité « avec liberté de conscience et l'éducation. » 26

L'Orient, esclave du schisme, foulée aux pieds depuis des siècles. Chrétiens sans force, séparés de l'Unité. — L'islamisme, envoyé pour châtier, tombe en décadence. — Les Églises d'Orient paraissent écouter la voix du Pasteur suprême. — État actuel du catholicisme à Constantinople. — Différents Ordres religieux. — Le primat d'Arménie ; l'archevêque latin. — Les Frères. — MM. les Lazaristes. — Sœurs de Saint-Vincent de Paul ; détail de leurs œuvres. — Dames de Sion. — Processions de la Fête-Dieu. — « Les Grecs, devenus catholiques, comptés parmi les plus éclairés de l'Orient. » 29

Le haut clergé grec schismatique. — Vente de toute charge ecclésiastique ;

Ces Églises ont
belle, » lors de l'en-
s. Les Américains
des schismatiques
pandus. — A quel
..... 12

prédicants. — Di-
e la manifestation
le docteur Wilson,
« L'Église grecque
nt de sphère d'ac-
« remplacer la foi
..... 15

membres de com-
le procession » du
s en 1826; « ils
nfortable et pleine
s. — Portrait des
messieurs. » 18
s principes du ra-
protestants ne mé-
ricain Southgate;
énormes (30,000
méniens, « peuple
Mesures à l'égard
..... 20

ques. — Les Pères
inople (1610). —
à Péra dix ecclé-
schod, « Père des
e. — Pendant le
érés. — Dévoue-
..... 23

ard Couder; son
— Les frères de
r résister. « Vous
ent. » — Résul-
Unité. — Travaux
856). — Rapport
ures : « Septi-
liberté de con-
..... 26

Chrétiens sans
e en décadence.
e. — État actuel
— Le primat
s. — Sœurs de
— Processions
i les plus éclai-
..... 29

ecclésiastique;

perception des impôts par les prêtres. — L'argent donné (des millions) prouve la vocation du Pontife. — « L'évêque sort. » — Therapia visité par son évêque, la po- pulé n prend la fuite. — « Mieux vaut obéir au turban qu'à la tiare. » — De me ne en Russie tout se vend et s'achète; tournées épiscopales, véritables *razzias*. — « Clergé grec, un des plus sérieux obstacles à la régénération politique et morale des populations chrétiennes de l'empire ottoman. » — Citation de M. Saint-Marc Girardin. 32

Bulgarie, Bosnie, Albanie, Archipel grec. — Depuis 1830, les Bulgares se rappellent leurs premiers apôtres envoyés par le Pontife romain. — Les liens rattachant les Bulgares au patriarcat de Constantinople, *ni anciens, ni solides*, double proposition démontrée par le baron d'Avril. (*La Bulgarie chrétienne*). — Quelques extraits. — Jusqu'en 1767, la Bulgarie indépendante du patriarcat grec. Difficultés d'un retour en masse. — Ignorance profonde du clergé et du peuple. On leur fait croire que les Latins en veulent à leurs rites. — Bulle de Benoît XIV. 2 juillet 1755. — Lettre encyclique de Pie IX, 1848, et 6 janvier 1862. 34

Opposition de la politique russe. — L'archevêque Sokolski, sacré par le Saint-Père et enlevé par les agents de la Russie. — Courage des missionnaires en Bulgarie. — Brutalité à l'égard d'un prêtre uni. — Œuvres pour encourager le retour des Bulgares à l'Unité. — « Une église catholique, aussitôt bâtie, se remplit de fidèles. » — Rapport envoyé à l'Œuvre des écoles d'Orient par le comité bulgare de Constantinople. 36

Evêques et vicaires apostoliques entretenus par le Saint-Siège en *Moldavie, Valachie, Bulgarie, Romélie, Bosnie, Herzégovine*. — En *Albanie*, sept évêques catholiques. — Séminaire central confié aux Pères Jésuites autrichiens. — En *Grèce*, grande église à Athènes. Evêque à Syra; Jésuites siciliens; les Frères.

Iles Ioniennes, évêque à Corfou; maronites catholiques à l'île de Chypre. — En Roumélie, 40 ministres américains (1862); déficit dans leur budget. — Extrait curieux d'un journal russe (1863); il fait connaître le succès des missions catholiques dans les *îles de l'Archipel grec*. 38

TURQUIE D'ASIE.

Brousse. — Lettre de M. Bonniou, missionnaire Lazariste. — Écoles tenues par e Sœurs de Saint-Vincent de Paul. — Respect des Turcs à leur égard; étonnement des femmes turques. « C'est dommage que vous ne soyez pas de notre religion. » — Correspondances protestantes envoyées de Constantinople en Amérique, au journal *le Messenger*; elles amusent les Turcs lorsqu'elles reviennent imprimées. — Citation. — Conduite des ministres protestants à l'égard des élèves catholiques. — Ignorance religieuse parmi les Arméniens schismatiques. — Ère nouvelle pour quelques fractions de l'Église orientale. 42

Smyrne. — Placée *sur la côte*, les ministres protestants y abondent. — Biographie du docteur Pline Fisk et du révérend docteur Bond, premiers missionnaires américains. — Ils ne convertissent personne. — Daniel Temple, sa vie écrite par le révérend William Goodell. — « Le Seigneur lui avait barré le passage parmi les Grecs! » — Les Anglais ne prétendent à aucune réussite. — Aveux de M. Jowett. — Les Américains plus ambitieux et plus agressifs. — « Les Arméniens unis aux Turcs pour supprimer les écoles protestantes. » — « Collision entre les ministres. » — « Ingratitude » des Grecs. — « Succès des missionnaires papistes. » — De 1830 à 1840 le nombre des catholiques plus que doublé. — Les Sœurs pendant les épidémies. — État actuel. 48

Beyrouth. — « Centre des missions américaines en Syrie. » — « Magnifique établissement pour les Sœurs de charité. » — Hommage rendu aux Pères Jésuites par M. Warburton. — Rapport du Père Badour; vastes écoles, 500 élèves.

Sidon. — Protestantisme stérile. — Les Pères Franciscains. — Les Jésuites, 300 élèves. — Sœurs de Saint-Joseph. 50

Alep. — Témoignage du docteur Wilson en faveur des anciens missionnaires Jésuites ; son ignorance à l'égard des nouveaux. — Quelques détails. — Les familles jacobites réunies à l'Eglise romaine. — « Syriens convertis au catholicisme, supérieurs à leurs frères jacobites. » — « Livres sortis des presses protestantes souvent brûlés. » — « La mission presbytérienne attend sa chance. »

Damas. — « Catholiques syriens de Damas récemment convertis. » — M. Wilson « ne trouve pas chez eux la simplicité du culte chrétien. » — Réfutation. — « Les calvinistes traitent le Sauveur comme leur inférieur, les luthériens comme leur égal, les catholiques comme leur Dieu. » 52

Différents témoignages en faveur des Ordres religieux et de leurs œuvres avant le massacre de 1860 — Cinq ministres protestants de Damas s'attachent seize pensionnaires ; « leurs filets d'or inutilement jetés. » — Triomphes de la foi catholique dans toute la Syrie. — L'Eglise à Damas après le massacre ; la partie habitée par 24,000 chrétiens, morceau de décombres. — Preuves de la protection accordée par l'Angleterre aux Turco-Druses. 54

Tyr, Kaïffa, Saint-Jean d'Acre. — Trouble causé par les émissaires anglais et américains. — Les catholiques en but à la haine des *Metualis* (sectateurs d'Ali) dans les diocèses de Tyr et de Saint-Jean-d'Acre. — Les ministres protestants offrent leurs services aux opprimés. — Résultats de cette propagande : faire perdre tout sentiment de religion, idée inconnue en Orient. — A Chaff-Amer les néo-protestants reviennent à leur ancienne religion. — Patients efforts de Mgr Gregorio. 56

Protestants devenus la cause du retour des schismatiques à l'Unité ; exemples à Adanna (Cilicie) et Hessab. — École des religieux du Mont-Carmel, des Dames de Nazareth. — A Kaïffa, Franciscains, Dames de Nazareth. — Jaffa. 58

Réflexions des protestants. — L'Eglise reçoit chaque jour des convertis de tous les rites, « parmi les plus pieux et les plus instruits. » — Hommage du révérend George Williams, « à l'habileté et à la persévérance des Jésuites. » — Appréciation très-remarquable de M. Slado sur la vie pénible des missionnaires ; « ils ont sauvé des millions d'âmes. » — Les missionnaires protestants en Syrie « jouent aux missions. » 60

JÉRUSALEM.

Depuis 1840, l'Angleterre nomme alternativement, avec le roi de Prusse luthérien, un évêque protestant à Jérusalem. — Le docteur Alexander ; son sort. — Le docteur Gobat, titulaire actuel ; ses antécédents ; ses fonctions de patriarche protestant. — Témoignage de 1841 à 1864, en preuve de l'inutilité de cette organisation. — « Cinq conversions en neuf années. » — « Fanatisme superstitieux des moines grecs. » — « 1,250 francs offerts au converti, à titre de prime. » Aveu de lord Castlereagh. 64

Le docteur Gobat, malheureux dans ses conversions. « Joseph, converti sincère, » favori de la Société biblique, vole avec effraction tous les effets du docteur Wolf. — « Divisions. » Tableau des convertis : « Croyance nulle, principes subversifs de tout ordre... Missions protestantes, œuvre de destruction. » — « Motifs des conversions, avantage matériel. » — Fragilité des protestants hébreux. — Des juifs protestants « amenés à Jérusalem. » « Chacun coûte 112,500 francs ; luxe religieux. » 66

« De par lord Palmerston, l'évêque a le droit de recevoir les membres des autres communions. » — Difficulté de procurer des sujets. — « Les protestants donnent de l'argent, et démoralisent les familles. » — Traits curieux. — « Les convertis du Judaïsme reçoivent le baptême dans différentes villes avant de parvenir à Jérusa-

lem
Socié
deux
Les co
devo
Desc
appa
Eglise
pour
— J
mora
sont
une
tion
« Les r
« Tra
du St
ciples
racus
Pâque
Témoins
œuvre
diens
ganiés
cédée
et hé
— Le
Paris.

Forêts et
Siège.
tants,
testant
roman
des év
« Santé
clergé.
crime
des Jés
— Sén
gènes
6,917
M. Po
l'exemp

Par insti
l'apost
Infamie
devien
cane.

TABLE ANALYTIQUE.

609

uites, 300 élé-
..... 50

naires Jésuites ;
milles jacobites
périeurs à leurs
ent brûlés. » —

» — M. Wilson
ation. — « Les
s comme leur
..... 52

œuvres avant le
ment seize pen-
e la foi catholi-
rtie habitée par
ection accordée
..... 54

missaires anglais
sectateurs d'Ali)
protestants offrent
aire perdre tout
néo-protestants
orio. 56

é ; exemples à
des Dames de
..... 58

des convertis de
page du révérend
— Appréciation
« ils ont sauvé
e « jouent aux
..... 60

russe luthérien,
ort. — Le doc-
che protestant.
ation. — « Cinq
ines grecs. » —
Castlereagh. 64
erti sincère, »
docteur Wolf.
cipes subversifs
« Motifs des
ux. — Des juifs
nes ; luxe reli-
..... 66

pres des autres
nts donnent de
s convertis du
venir à Jérusa-

- lem. » — « Le baptême, seule bonne affaire. » — « En cinquante-deux ans, la Société a dépensé 800,000 livres sterling (120,000,000 de francs) pour convertir deux juifs et demi. » — Divers traits. — M. Waz meurt de chagrin. 68
- Les convertis hébreux, cause de désappointement. — A quoi ressemblent-ils ? — Juifs devenus catholiques, chrétiens sincères. — Aveu remarquable de M. Wolf. — Description d'une résidence de ministres à Jérusalem. — « La peste, sur la moindre apparence, disperse ces opulents missionnaires. » Conduite des religieux. 70
- Eglise anglicane introduite à Jérusalem par un luthérien danois. — Vaste temple pour huit ou dix personnes. — Fuits et gestes des ministres et de leurs convertis. — Recettes d'une Société (1864). — « Les convertis de M. Gobat troublent l'ordre moral. » — A Jérusalem, les protestants perdent le sentiment religieux. — Ils sont « scandalisés. » — Citations curieuses. — Un évêque anglican « demande une croisade pour délivrer les Saints-Lieux des *idolâtres chrétiens*. » — Occupation providentielle de Jérusalem par les Turcs ! 74
- « Les musulmans d'accord avec les chrétiens, sur l'authenticité des Sanctuaires. » — « Traditions bibliques impérissables. » — Réflexions des protestants dans l'enceinte du Saint-Sépulchre. — Le respect au tombeau du Christ inspire le dédain aux disciples de Luther, de Calvin et de Grammer. — Indignation soulevée parmi les races du pays. — La Ville Sainte, théâtre des scandales, dus au schisme. — « La Pâque des Grecs, imposture patronnée par la Russie. » 78
- Témoins vivants du sacrifice à Jérusalem. — Le patriarche Latin, son entourage, ses œuvres. — Missions de Palestine et de Samarie. — Les Pères Franciscains, gardiens des Saint-Lieux. — Quelques incursions. — État actuel. — Caravanes organisées deux fois l'année par l'œuvre des Pèlerinages. — Église de Sainte-Anne, cédée à la France après la guerre de Crimée. — Établissements des schismatiques et hérétiques. — Sept communautés de Religieuses. — *Note* sur les *diaconesses*. — Le 28 juillet 1864, un jeune israélite reçoit, du Père de Damas, le baptême à Paris. 81

LES MARONITES.

- Forêts et montagnes du Liban. — Nation profondément chrétienne, fidèle au Saint-Siège. — Position des Maronites, comment se sont-ils conservés ? — 208,000 habitants. — « Cette colonie rappelle la primitive société chrétienne. » — Les protestants ont essayé de l'entamer. Leurs témoignages : « Les plus intrépides romanistes du monde. » — « Missionnaires protestants chassés. » Mansuétude des évêques à leur égard. — « Haute noblesse de la montagne. » 84
- « Santé et industrie, principaux caractères de cette race intrépide. — Courtoisie du clergé. » — « Les églises et les couvents couronnent les montagnes. » — « Le crime généralement inconnu. » — « Langage passionné de M. Porter. » — Collège des Jésuites à Kesrouan ; « il occupe un rang supérieur. » — Lazaristes à Antourah. — Séminaire-collège de Gazir, 150 élèves de tous les rites. — Congrégations indigènes de maîtres et de maîtresses d'école. — L'éducation chrétienne donnée à 6,917 enfants. — Difficultés de ces fondations. — Témoignages. — Adieux de M. Porter. — « L'esprit de sacrifice et la simple bonne foi, non enseignés par l'exemple de ses coreligionnaires. » — Paroles remarquables de l'amiral Stade. 90

LES DRUSES.

- Par instinct, ils préfèrent le crime, l'ignorance et l'hérésie ; « jamais plongés dans l'apostasie de Rome. » — Leur alliance intime avec les ministres protestants. — Infamie de leurs mœurs, indifférence pour toutes formes religieuses. — Les Druses deviendront « épiscopaliens indépendants ; » « ils désirent s'unir à l'Église anglicane. » — « Hypocrites sans conscience... Marques d'adorations données à un

- veau. » — « Croyance des protestants anglais regardée comme une espèce de franc-maçonnerie. » — Les Druses appuyés sur la sympathie anglaise — Preuves. 92
- « Le grand chef druse, l'instigateur des boucheries, comptait sur le secours des Anglais. » — Appui donné pour contre-balancer l'influence de la France. — Actions des Turco-Druses (1860), dignes des puissances de l'enfer. — Massacres de Dsir-el-Kamar. — Soulèvement à Damas deux jours après la conclusion de la paix — Fourberie des pachas. — Pillage et incendie. Le massacre dure quatre jours, 6,000 chrétiens perdent la vie. — Statistique des désastres; 40,000 victimes. — Rapport de M. l'abbé Lavigerie. — « Les missionnaires protestants, aucun progrès chez les Druses. » — « Ils écoutent aussi longtemps qu'on les paye. » — Se délier des convertis d'Orient. 95

ARMÉNIE.

Missions catholiques. — Mouvement de retour de la nation arménienne vers l'Unité. — Infériorité de l'Arménien schismatique; valeur des convertis. — Paroles de Narsès au savant Haxthausen. — Vices grossiers des Arméniens schismatiques. — « Le gouvernement russe représenté par un *modérateur*. » — « Position peu digne du patriarche. » — Traits caractéristiques de ce clergé. — Témoignages. — « Société morte à tout noble sentiment. — Leur division en sectes. » 98

Conversions en Arménie. Témoignages protestants. — A Constantinople, 10,000 convertis (1859) et dans les environs d'Erzeroum. — Lettre du primat arménien catholique, 26 novembre même année. — « Révolution religieuse. » — Détail. — Rapport du Père de Damas à l'œuvre d'Orient (1861) sur le mouvement de retour dans la Cilicie. — Éloge du patriarche de Bezoumar et de son entourage; bien accompli sans secours étranger, sans appui d'aucune sorte. 102

Les membres égarés une fois rentrés au bercail retrouvent liberté, vertus, lumières. Preuves. — « Les convertis ont l'esprit plus large, ils sont moins orientaux dans leurs idées. » — « Arméniens à Venise; l'étincelle a graduellement accru sa lumière. » — « La théologie de l'Occident finira par pénétrer l'Eglise orientale avec toutes ses divisions. » — Explication protestante donnée aux succès des missions catholiques. — « La tyrannie romaine! » — « Les catholiques n'existent que par tolérance. » — « Dieu seul est bon pour la Syrie. » 105

Missions protestantes. — Œuvres de M. Justin Perkins, racontées par lui-même. — « Intérêts protestants rivaux sur lesquels le clergé nestorien spéculé. » — M. Badger indigné contre les missionnaires catholiques. Il met les nestoriens beaucoup au-dessus des catholiques. — Diverses opinions protestantes très-curieuses dans le même sens. 108

Résidence des missionnaires américains; description. — Les évêques nestoriens, hôtes de M. Perkins: « Sous l'influence de la mission, l'un prend une jeune femme et élève une famille. » Deux autres se convertissent, « dans le but unique de prendre femme. » — Abaisser ces malheureux à leur niveau, c'est « les amener sous le joug du roi de Sion. » — Mar-Yohannan, ci-devant évêque nestorien, amené en Amérique; ses appréciations. — M. Perkins regarde « la croyance des nestoriens comme orthodoxe et scripturale. » 110

Le soin de sa femme et de ses enfants met fin aux labeurs de M. Perkins. — Récit d'une tournée apostolique, tiré d'un ouvrage américain. — Témoignage du docteur Moritz Wagner, ami de M. Perkins: « L'institution d'Urmia fournie de choses commodes et confortables (40,000 dollars). » « Seir, résidence d'été, 10,000 liv. sterl. par an, » demeure de cinq missionnaires. — Salaires mensuels accordés au clergé arménien pour obtenir leur tolérance. — Une dépense de sept millions et demi pendant trente ans ne convertit personne. — Les nestoriens estiment l'argent américain et méprisent la doctrine américaine. — Les deux domestiques de M. Perkins.

prétendus disciples, l'un juif, l'autre arménien ; leur histoire. — Résultat final des missions américaines. 115

MOSSOUL.

Ville principale de la Chaldée. — Depuis le seizième siècle, résidence du *catholicos*, chef de l'Eglise nestorienne. — Origine et nature de cette hérésie. — Relations de Mahomet avec un moine nestorien nommé Sergius. — Les Chaldéens nestoriens contribuent à civiliser les Arabes. — Le catholicat, fief héréditaire, résidence actuelle, le Kurdistan; exigences du régime alimentaire du candidat et de sa mère. — 150,000 nestoriens en Turquie et 10,000 en Perse (1836). — Tous les nestoriens de la Mésopotamie devenus catholiques. — Indifférence de l'Eglise grecque à l'égard des hétérodoxes nestoriens et eutychéens. 116

Les Russes, d'après M. Philippof, peu soucieux de leurs frères séparés. — Témoignage instructif. — Des nestoriens réfugiés sur le territoire russe, on « fait des orthodoxes en leur enlevant leur rite. » — Manière moins violente d'agir de l'Eglise romaine. — « *Prudence* des Américains qui évitent les questions de dogme. » 118

Mission anglicane puseyiste établie à Mossoul (1843). — M. Budger promet au patriarche nestorien la protection du gouvernement anglais. — Réponse des nestoriens aux missionnaires américains. — Soupçon de protestantisme regardé comme une injure. — Les agents de l'erreur entravent les bonnes volontés. — 50,000 Chaldéens unis (1864). — Témoignages protestants. — Etat actuel de la mission dominicaine à Mossoul. — Mgr Amanton. — Ruines de Ninive. — Tombeau du prophète Nahum. — Reste d'anciens Manichéens. — Mission de Bagdad. 121

Géorgie. — Colonies protestantes peu florissantes. — Injonction de la Russie aux Américains de Shooshâ. — « 8,000 catholiques à Kutais et environs. » — Les Franciscains bannis par les Russes. — Les Géorgiens unis, obligés par les Russes d'abandonner leur rite. 123

Perse. — Clause protectrice dans le traité de 1808 pour les successeurs des anciens Jésuites. — Argent répandu par les ministres américains. Ils détruisent la foi, sans jamais l'inspirer. Témoignages. — Les Persans, comme tous les Orientaux, supposent les protestants athées. — Lazaristes établis en Perse depuis 1840; leurs écoles. — Les Sœurs de charité à Durmiah. — Un Français voyageant d'Ispahan à Bagdad rencontre une colonie catholique; elle prie pour la conversion de l'Angleterre. 125

CHAPITRE IX.

MISSIONS RUSSES.

UNITÉ GRÉCO-SLAVE.

Motifs des complaisances protestantes à l'égard de la Russie. — Paroles de Pierre le Grand. — L'union religieuse et politique des races slaves, *rêve* des czars.

Sectes gréco-russes. — « Seize millions de sujets russes ne professent pas la religion grecque. » Plus de cent trente sectes parmi les paysans. Leur haine mutuelle. *Raskolniks*; leur origine, vaste société secrète hostile au gouvernement. — Construction de la demeure des *vieux croyants*. Ils achètent les employés civils et les popes. Haine pour le czar; menace permanente. — Le Raskolnisme gagne chaque jour du terrain; mine d'or pour les employés. 150

Eglises phoéniennes indépendantes. — En Europe, cinq chefs indépendants. Dans l'empire russe, « pas un seul évêque ne sait exactement ce qu'il doit

croire. » — Église de la Grèce, de Géorgie, de Bulgarie; Principautés danubiennes, dernière séparation. » — « Extorsion, corruption, simonie employées par les patriarches, changés tous les deux ou trois ans. » — Les déposés siégeant dans le Synode. 130

Solution d'affinité en Asie et en Afrique comme en Europe. — « Les patriarches d'Alexandrie, d'Antioche, de Jérusalem, décorés d'un vain titre. » Leur abjection profonde. « Ils en appellent au gouvernement turc dans les questions disputées. » — Trait. — Citation curieuse du journal russe *le Jour* : « Un pachà ordonne de consacrer tel évêque lorsque la somme est payée. » 133

Antagonisme politique. — « Peu de Russes sont de sang slave. » — La Pologne jamais assimilée. — En Turquie, mouvement slave, anti-russe : *Monténégrins, Serviens, Moraviens*.

Aversion chez les nations non slaves : *Finlande, Arménie, Principautés danubiennes, Géorgie*. — Aucune sympathie entre les chrétiens de Turquie et les Grecs. — « Le panslavisme russe, jeté dans toutes les balances, a été rejeté. » 135

LE CLERGÉ RUSSE.

« Démoralisation du clergé russe dont l'ignorance égale les vices. » — Citation de Xavier de Hell; du colonel Poulett, Döllinger, Theiner.

Écoles cléricales. — D'après un pope russe. — Logement des enfants dans d'ignobles réduits. — Source de revenus pour le directeur et l'inspecteur des écoles. — « Présenter au directeur et aux cinq professeurs signifie apporter de l'argent. » — Valeur de l'enseignement. — Ses suites. — L'enfant perd le sens moral. . . 140

Le séminaire. — Comme pour les écoles, les élèves obligés de prendre pension en ville. — Enseignement : « Caricature d'éducation, ignorance sans issue. » — But des moines directeurs : ramasser de l'argent. — « Cures données à la canaille qui entoure l'évêque. » Ce que sont les chantes, les proto-diacres et les sous-diacres, les sacristains. — « L'élu, celui qui donne le plus d'argent. » — Comment le fils d'un pope s'en procure-t-il ? — « Il cherche femme. » — Mauvais ménage. « Le prêtre se met à boire pour étouffer ses chagrins. . . Il devient ivrogne. » — Créature du seigneur. — L'auteur russe demande au trône une parole de résurrection pour ces os desséchés ! 144

Témoignages de différents auteurs. — Dédain avec lequel sont traités les popes. — De même dans l'Église de Constantinople; chez les schismatiques d'Autriche, des lies Ioniennes. — « Religion composée de mots. » — « Église desséchée par le formalisme, privée de toute liberté. » — Église russe au niveau des sectes protestantes : elle ne comprend plus ce qu'est la conversion du cœur. — Influence des laïques. — « La religion, partie de la consigne militaire. » — « Dans les hautes classes, incrédulité, corruption universelle. » — « Russie sainte, Russie orthodoxe. » — Mot de Pierre le Grand au sujet du patriarcat.

Certaines espérances de retour à l'Unité. — Les livres liturgiques russes contiennent la pure doctrine catholique. 147

MISSIONS DE L'ÉGLISE RUSSE.

Épreuve appliquée à l'Église russe, après l'avoir fait subir aux sectes protestantes. — « Depuis son schisme, la Russie n'a jamais produit un seul missionnaire ou une Sœur de charité dignes de ce nom. » — « Des provinces entières en Europe, unies depuis des siècles à l'Empire, sont encore remplies de païens. » — « L'Église grecque indifférente à la conversion des partisans d'autres croyances. » — On peut dire tout en Russie, excepté catholique. — Persécutions du Nicolas; exil des prêtres catholiques. 150

Russie d'Europe. — En *Livonie et Courlande* (2,400,000 habitants) l'Église russe, livrée à ses seules forces, fait des progrès négatifs. — Sous Nicolas, avec la police, 110,000 luthériens, en quatre ans, entrent dans l'Église officielle. Moyens employés, sans souci des profanations.

Finlande (deux millions d'habitants), majorité luthérienne. — La religion officielle, drapeau de la nationalité russe. — Nulle estime d'un Finlandais pour ses compatriotes orthodoxes. Leur dégradation morale, ignorance (48,000 environ). — Pendant dix siècles l'Église russe n'a rien fait pour la Finlande. 152

Laponie russe. — « Superstitions de l'Église russe mêlées aux enchantements de la sorcellerie. » — *Ziraniens, Votjaks, Tahermis, Tschuwasshs* païens, témoignent l'incapacité de l'Église russe. — *Bisermans*, mahométans. — *Kalmouks*, bouddhistes. — Les *Moraves*, arrêtés par la police, abandonnent leurs essais de conversion sur les païens tartares. 154

Réception faite aux missionnaires écossais par les Tartares. — Quinze mosquées à Astrakhan, deux églises arméniennes, une église et un couvent catholique, un temple protestant, une pagode hindoue (1835). — *Kazan*, 20,000 mahométans. Populations païennes, ou mélange d'islamisme et de chamanisme (culte idolâtrique de la nature). — Cette province durant une sécheresse. — Conférence proposée entre les chrétiens et les mahométans. — *Tatars*, 700,000 musulmans. 156

Cosaques du Don, « vieux croyants » opposés à l'Église officielle. — *Doukobortsy* et *Molokani*, dogmes fanatiques des Mennonites. — *Ossets*, demi-païens. — *Georgiens*, « l'influence russe les démoralise. » — *Circassie*, « christianisme devenu odieux. » — *Caucase*, « prairies fertiles réduites en désert. Haine contre la religion. » — *Inguthes*; « les efforts des Russes ont échoué. » — « Les Circassiens *kabardan* devenus musulmans. » — « *Létiens*, mahométans indifférents. » — « *Abazes*, devenus musulmans (1810). » 159

L'Église russe chasse les missionnaires catholiques. — *Klaproth* avait trouvé une communauté de Jésuites à *Mozdok*. — La ruineuse impiété de la Russie porte ses fruits. — « Tout prêtre cherchant à convertir un idolâtre au catholicisme, menacé de la transportation en Sibérie. » — « Abjecte servilité du clergé russe chez les Tartares de Crimée. » — « Russes convertis à la religion juive par les *Caraites*. » 161

Russie d'Asie. — Sibérie septentrionale. — Manière dont les Russes font des prosélytes chez les *Tchouktchy*. Scène curieuse. — *Yoguts* (gouvernement de Perm et Tobolsk), invoquent les images de bêtes sauvages. — *Oulaks*, « culte des vieux mêlés. » — *Samoïèd s.*, « idolâtres chamaniques. » — « Les Russes de toutes sectes consultent les chamans. » — *Koriaks, Porenzi, Kamenzi*, chamanistes. — *Ouloriens*, « païens. » — *Oronchons* de l'Amour-Supérieur, « idoles faites de bois et de fourrures. » — *Tungus, Goldi, Giliaks*, chamanistes. — Dévouement des prêtres polonais pour leurs frères exilés en Sibérie. — *Tschuktschi, Aleutiens*, réputés convertis, « aussi païens que jamais. » 164

Sibérie méridionale. — *Tartares* et *Mongols*, chamanistes. Détails donnés par la *Revue orthodoxe*. — La mission russe en Chine depuis 1675; en 1810 « les quelques Chinois supposés chrétiens retournés à l'idolâtrie. » — Aucun progrès, d'après les rapports officiels (1863). — Inutilité des moines grecs entretenus par la Russie au sommet du mont *Sinai*.

Réflexions sur la stérilité de l'Église russe. — Plaintes des journaux et des publicistes russes. — Caractères qui rendent les Églises schismatiques infécondes. 168

LES RUTHÈNES-UNIS DEVENUS GRÉCO-RUSSES.

Opérations préparatoires. Ordres meurtriers de Catherine II, « amie de la tolérance » 200,000 victimes. « Le fer et le feu, instruments de conviction. » — Conduite de Bulgari, prélat russe. — Sept millions de fidèles enlevés à l'Eglise catholique.

Paul I^{er} met fin aux persécutions; mais, indignes prélats, choisis par Catherine. — Collège ecclésiastique romain à Saint-Petersbourg. — Sous Nicolas, politique de Catherine, remise en vigueur. — Persécution savante, déguisée sous des formes administratives. — Apostasie de trois évêques (1859) préparée par machinations infernales. — L'évêque Siemazko. — Mort de Nicolas, son exemple, suivi par son fils Alexandre II, pour extirper le catholicisme. — Procédés actuels. 172

Mission de Dziernowitze (Ruthénie blanche). — *Première lettre* (juin 1858). Autorité militaire et civile employée par l'évêque apostat Luzinski; les habitants demandaient de pratiquer en paix la religion catholique. — Interrogatoire accompagné de brutalités. — Réponses de ce bon peuple. — Après six semaines d'efforts la commission se retire. 176

Deuxième lettre (1^{er} août 1858). Arrivée du sénateur Stcherbinin, son discours. « L'empereur veut, et Dieu le veut aussi que vous soyez orthodoxes... » — « En Russie, Dieu et l'empereur, une seule et même chose... » — Drame épouvantable qui arracha plus de mille âmes à la foi catholique. 180

Réflexions. Similitude entre les Chinois et les Russes. — « Ce que mon Père a fait est bien fait. » — Pour les administrateurs clercs ou laïques, créer des *amies* mortels à l'État, est la meilleure spéculation.

Conclusion. — Plus l'Eglise russe étendra son action, plus elle montrera son incapacité radicale. — Les successeurs de Pierre I^{er} détruisent la source des sentiments élevés en chassant ceux qui pouvaient les entretenir. — Il reste à la Russie la force matérielle avec la vénalité de ceux qui la dirigent. 185

CHAPITRE X.

MISSIONS D'AMÉRIQUE.

AMÉRIQUE DU SUD.

Séparation providentielle du continent américain en deux parts, théâtre pour des événements très-dissemblables. — Dans le *Sud*, évangélisé par les missionnaires catholiques, l'Eglise a fait une famille; dans le *Nord*, livré aux ministres protestants, les héritiers naturels bannis ou exterminés. — L'Eglise a conquis des milliers de tribus, et les maintient dans l'unité de foi. — Les sectes n'en ont pas gagné une seule sans y introduire la discorde et la mort. 190

BRÉSIL.

Emmanuel de Nobrega et cinq autres Pères, choisis par saint Ignace, envoyés au Brésil (1549) par Jean III de Portugal. — « Bienfaits des Jésuites envers les naturels jusqu'à l'extinction de leur Ordre. » — « Ils opèrent des miracles. » — « Cannibalisme détruit en se flagellant jusqu'au sang. » — Ils ambitionnent le martyre. . . 195

Moyens de fixer les indigènes : « église, école. » — « Habitude d'assister à la messe. » Résultats remarquables. — M. d'Orbigny entend la musique sacrée, chantée par les Indiens. — Persévérance depuis douze générations. — Lutte des premiers missionnaires contre la cruauté des indigènes et l'immoralité des aventuriers. — 1,700 Jésuites dans l'Amérique méridionale. — Joseph Anchieta; d'abord maître à l'école

- de Piratinga ; il compose une grammaire brésilienne, cantiques et chants pieux en quatre langues. 196
- Admis à la prêtrise, Anchiéta pénètre dans les forêts. — Un vieillard attendant sa venue « pour apprendre le vrai chemin. » — La tribu des Temuyas ravage la colonie de saint Vincent. Nobrega avec Anchiéta pénètrent sur leur territoire. — Négociateurs. — « La modestie des Pères fait l'admiration des sauvages. » Ils veulent les mettre à mort. — Trois mois de captivité. — Description de leur demeure, dans une lettre à saint Ignace. — Leur nourriture. — Anchiéta dans l'intérieur du pays ; sa manière d'aborder les sauvages. — Résultat de ses travaux pendant quarante ans, sa mort (1597). 199
- Appréciations protestantes : « Avant un demi-siècle, toutes les peuplades de la côte du Brésil (espace de 2,010 milles) sont réunies en villages sous la direction des Jésuites. » — Nobrega meurt à la fin du seizième siècle ; « dès le commencement du dix-septième, 5 archevêchés, 27 évêchés, 400 monastères, nombre incalculable de paroisses. » Citation de Ranke, de Macaulay, de deux prédicants américains. — Injures contre les biographes qui ont relaté les miracles d'Anchiéta. — Païens et chrétiens reconnaissent sa puissance. 201
- Miracles opérés par les missionnaires.** — Les faits renfermés dans les Livres Saints, pas plus difficiles à croire. — Énumération et rapprochements des miracles de la Bible avec ceux des missionnaires. — La plupart des protestants ne croient pas plus aux uns qu'aux autres. — Les instincts du cœur humain, chez les païens comme chez les chrétiens, rejettent le Dieu inventé par le protestantisme. — Les miracles depuis le Nouveau Testament, faits non isolés et anormaux. — On préfère Dieu silencieux par crainte du témoignage rendu à la foi catholique. — L'ignorante incrédulité des sectes protestantes rejette les lois de l'évidence. 204
- Cruautés des huguenots et des Hollandais.** — Soixante-huit missionnaires massacrés à la fois par les huguenots (1570). — Détails. — Incidents naturels dans la personne d'Azovedo. — Massacre opéré par les Hollandais à Olinda, le vendredi saint (1633). Nouveau massacre et pillage à Paraíba l'année suivante. — Les Hollandais, apôtres de la « religion réformée. » — Entraves imposées aux catholiques (1637). — La théologie luthérienne rejetée des Brésiliens. — Religieux chassés. — Les Portugais reprennent Maranhão (1642). 209
- Le Père Antoine Vieira et plusieurs autres.** — Le Père Vieira, ses hautes qualités. Il se rend maître de la langue tupi et angolais, pour exercer le ministère parmi les Indiens et les nègres. — Cinquante villages indiens, organisés par ses soins, sur une étendue de 400 lieues de côte ; « traités conclus avec les chefs de plus de 100,000 indigènes. » — Il remonte les grandes rivières, soumet des tribus féroces. — Les sauvages suivent les missionnaires. — Impressions du gouverneur. — Les Indiens éblouis par tant de vertus. — Les expéditions militaires échouent, les expéditions des missionnaires réussissent. — Les Tappuyas vaincus par quelques Jésuites. 212
- Le Père Rodriguez (1603) conduit une nouvelle bande d'apôtres chez les Aymores cannibales. Appréciation des Pères Jésuites par ces sauvages. — Deux villages formés ; la capitainerie délivrée. — Les Pères Emmanuel Pêres et François Gonzalez remontent le Rio Negro. — Samuel Fritz remonte l'Orellana, convertissant les Omaguas. — Mort violente de la plupart des missionnaires, — 56,000 Indiens baptisés sur les rives du Marañon supérieur. — De 1640 à 1682, trente-trois établissements chrétiens fondés. — Henry Richler, ses voyages, son martyre. — Soto-Major, son crucifix convertit une troupe nombreuse. — Les marchands d'esclaves ruinés par Vieira et ses coopérateurs ; leurs machinations. — Mort de Vieira (1606). — Enfants de saint François et de saint Dominique. — En 1856, « huit cent mille Indiens civilisés. » 215
- Pombal et les Jésuites.** — Réquisitoires composés par le frère du marquis de Pombal, accueillies à Lisbonne « malgré leur fausseté. » — Pombal jaloux veut

écraser les Jésuites. — Décret de bannissement du Brésil. — 5,677 Jésuites des Indes espagnoles déportés, « entassés comme des esclaves nègres. » — Ils languissent pendant dix-huit années, dans les prisons de Lisbonne, jusqu'à la mort de Pombal. — Vingt-cinq ans après leur départ, la plus belle colonie du Portugal ruinée. — Les Jésuites remplacés par des hommes dont le seul mobile est l'amour du gain. — Conséquences désastreuses. — Progrès de la civilisation arrêtés; dépopulation rapide par l'ivrognerie et tous les vices. — Les Indiens fuient dans le désert. Panégyrique des Jésuites écrit par M. Southey et bien d'autres protestants. — « Des siècles ne suffisent pas pour réparer le mal produit par leur expulsion soudaine. » — Témoignage remarquable de lord Macaulay. 219

Le protestantisme au Brésil. — Les Hollandais ont fait gémir les Brésiliens, les Anglais les font sourire. — Huguenots français (1566) : Villegagnon, l'apostat, aborde à Rio-Janeiro avec quatorze calvinistes. « Ces intéressants colons essayent d'établir le calvinisme parmi les bons sauvages. » — Le protestantisme français disparaît. — Les Anglais, guère plus de succès. — Mépris inspiré par l'hérésie. 222

GUYANE.

Guyane anglaise. — Les Indiens, patronés par les Sociétés protestantes, « répondent aux reproches par des textes de la Bible. » — « Les bonnes œuvres sont superflues. » — Peu de fruits parmi les nègres; ils préfèrent les harangues excitantes des anabaptistes ou wesleyens, venus à la suite de l'Eglise d'Angleterre. — Coûteux échecs. — 10,000 catholiques. » 225

Guyane française. — Premiers martyrs (1560). — Mort violente des Capucins français (1643). — Les Pères Milaud et Pelleprat, Jésuites, évangélisent les Gabbis (1655). — Les Hollandais à Cayenne. — Caractère intraitable des indigènes. — Missions établies le long du Oyapock. — Témoignage de M. de la Motte-Aignon, lieutenant du roi (1711). — 111 Jésuites cultivent ce champ ingrat. — Plan de colonisation du duc de Choiseul (1763); les Pères sont chassés. — 15,000 colons français périssent en deux ans. — Plaintes de M. de Fiedmond, gouverneur de Cayenne. — Trois Jésuites envoyés par Louis XVI; leur réception par les sauvages. 226

En 1852, établissement pénitencier. — Les Pères Jésuites s'offrent au gouvernement. — De 1853 à 1858, dix Pères trouvent la mort. — Détails sur une paroisse d'anciens forçats, à *Saint-Laurent du Maori*. — Sœurs de Saint-Joseph de Cluny et de Saint-Paul. 227

CARTHAGÈNE ET LE BIENHEUREUX PIERRE CLAVER.

Le Père Claver, né en Catalogne, quitte Séville pour aller à Carthagène (1610). — Sa grande maxime; vœu d'être l'esclave des nègres. — Bon accueil dès leur arrivée. — Ses austérités; ses longues heures au tribunal de la pénitence. — Prodiges dans sa personne. — Les nègres mahométans de Guinée ne lui résistent pas. — Conversion de 600 Anglais prisonniers, parmi lesquels un archevêque. — « Sa vue seule dompte les plus obstinés. » — 400,000 infidèles baptisés. — Sa mort (1651). 230

PÉROU ET CHILI.

Martyre des Pères Antoine Lopez et Michel Urrea au Pérou (1590). — Conversion des farouches Araucaniens. — Le Père Valdivia établit de nouvelles missions au Chili. — Medrano et Figueroa pénètrent au cœur des Cordillères. — Collège à Santa-Fé (1604). — Cinquante-six Jésuites arrivent au Pérou (1614). — Les Dominicains dans les districts du Nord; les Franciscains à Bogota et à Buenos-Ayres. — Témoignage du docteur Archibald Smith et F. Walpole. 232

François
guay
Sign
avec
Solar
tion

Au Bré
religi
de R
cins i
naire
seiziè
l'indit
sur le
lett.

Au Pérou
la por
lune d
Améri
sation

Aux rive
répan
Partou
rique.

Au lac de
cription

Répugna
exercé
dérable
Indiens
les gen
dime au
tous les
catholique

Les mini
Somme
avec di

Missionna
Francis
— Le
process
« Les I

Dans le
apôtres
les nati
nues co

François Solano, Franciscain, apôtre du Pérou (1589), entre les Cordillères et le Paraguay. — Il arrête une invasion de barbares; neuf mille convertis en un seul jour. — Signes surnaturels. — Les saints, en raison de leur sainteté et de leur ressemblance avec Jésus-Christ, voient les animaux obéir à leurs ordres. — Mort de saint François Solano (1610). Témoins de ses prodiges et de ses vertus héroïques. — Sa canonisation (1726). — La négligence et l'oppression n'ont pas détruit son œuvre. . . . 234

ÉTAT PRÉSENT DE L'AMÉRIQUE DU SUD

D'APRÈS LES VOYAGEURS PROTESTANTS.

Au Brésil, « profonde impression de piété raisonnée et grand attachement pour la religion. » — « L'ivrognerie et le blasphème inconnus. » — Bibliothèque publique de Rio. — Les *Irmandades*, confréries laïques. — Hôpitaux de Rio. — Les Capucins italiens; « les membres du clergé respectés. » — « Le peuple évite le missionnaire protestant. » — Privilège de permanence accordé aux Églises fondées au seizième siècle; étonnement des protestants — Puissance des Franciscains malgré l'indifférence du gouvernement. — Nègres chantant des cantiques sur l'Amazone, sur le Rio Negro. — Fêtes fréquentes. Les processions. — Emportement de M. Scarlett. 238

Au Pérou « les jeunes filles et les femmes, tous les jours de grand matin et le soir, à la porte des chapelles. » — Indignation de M. Scarlett : « Le culte simple de la lune et du soleil remplacé par... » — « Le nom de Dieu souvent invoqué par un Américain du centre. » — M. Wilson « regrette la brusque disparition de la civilisation aztèque et péruvienne. » 240

Aux rives, foulées par le Père Claver, fréquents témoignages de piété. — Éducation répandue en Colombie, « profond respect pour les exercices de la religion. » — Partout, des témoignages en faveur de l'influence des premiers apôtres de l'Amérique.

Au lac de Nicaragua, dans la Californie méridionale, piété généreuse et confiante. Description. — Mêmes cantiques entendus aux mines de New-Almaden. 242

Répugnance des Péruviens pour l'hérésie; plusieurs traits, preuves du pouvoir exercé par la religion sur ces races autrefois païennes, « rareté des crimes considérables. » « Ils saluent par un *Ave Maria*. » Industrie. « Talents militaires. » Indiens remarquables, présidents de république. — Habileté des *Chiliens* dans tous les genres. — Tribu des *Yquichanos*, « fidèle à la couronne d'Espagne, paye la dime aux prêtres. » — « Éducation en progrès. » — « Retraites spirituelles données tous les ans dans beaucoup d'*Haciendas*. » Au Chili, tolérance inutile; « la religion catholique seule connue. » 245

Les ministres protestants anglais ou écossais provoquent la répulsion de ces peuples. Sommes énormes perdues. — Revers et ridicule. La République Argentine accueille avec dérision les ouvertures des opulents missionnaires.

Missionnaires catholiques rencontrés par des voyageurs protestants. Le père Plaza, Franciscain, mis à l'épreuve de bravoure par les *Chiliens*. Les Pères Girbal, Cimini... — Le fameux prédicateur chilien don François de Paula Taforo « escorté par une procession triomphale. »... « Le père Calvo; beau idéal d'un moine missionnaire. » « Les Indiens ne témoignent de déférence qu'au Padre. » 249

PARAGUAY.

Dans le haut Pérou, mission la plus remarquable peut-être depuis les premiers apôtres. — Triomphe de la Grâce; époque dans l'histoire de l'Église, au moment où les nations d'Europe tombaient dans l'apostasie. — « Les plus sublimes vertus devenues communes chez un peuple jouet des démons. » — Témoignage de Voltaire; de

- sir Woodbine Parish : « Plus d'un million d'Indiens convertis par les missionnaires catholiques dans le cours d'un siècle et demi. » 250
- Don Francis Victoria, Dominicain, premier évêque de Tucuman, supplie les Jésuites de venir à son aide (1586). — Les Pères Barsena, Angulo, arrivent du Pérou; Manuel de Ortega et quatre autres du Brésil. — Le vaisseau attaqué par les Anglais.
- Barsena et Ortega commencent la mission *Guarani*, puis celle des *Chiquitos*, vingt langues diverses. — Grammaires et dictionnaires, nombreux ouvrages d'un mérite reconnu. — Incidents divers; une épidémie; 8,000 Indiens baptisés. Hommage rendu par M. Southey. — Mort de Barsena (1596). — Entreprises périlleuses d'Ortega, au milieu d'une inondation. 252
- Ortega, estropié pour la vie, accomplit en un jour un voyage de neuf milles. — A Lima, calomnié, il est condamné à la prison. Rendu à la liberté, il convertit des milliers d'âmes. — Sa mort (1622). — Sublime résolution de Gaspard de Monroy à l'égard d'un chef *Omagua*; toute la tribu se convertit. — Lorengana chez les *Guaranis*, « devenu noble réunion catholique. » — « En 1734, trente-deux villes d'Indiens *Guaranis*. » — « De 1610 à 1768, 702,086 *Guaranis* baptisés par les Jésuites seuls. 254
- Depuis Porigino de la mission jusqu'à sa dernière heure, plus de cinq mille Jésuites espagnols trouvent au Paraguay leur couronne. — Jean Romero veut remonter l'Uruguay jusqu'à sa source (1623); il meurt martyr (1654). — Gonzalez, son intrépidité, ses paroles, son martyre; même sort réservé au Père Rodriguez et Del Castillo. Miracles; réjouissances publiques pour célébrer ce triomphe. Armement des sauvages. De meurtriers, ils deviennent disciples. — Montoya aux prises avec Payaoba, « longtemps la terreur des Espagnols. » 256
- Christoval de Mendoza baptise 95,000 Indiens, il meurt martyr (1623). Même sort réservé à Espinosa (1634). — Osorio et Ripario (1636). — Alfaro (1639). — Ruiz et Solinas (1686). — Mascardi et Quilemo (1690). — De Arce chez les *Chiquitos*, livrés aux superstitions les plus extraordinaires, égorgent leurs premiers missionnaires; « ils vivent encore sous la forme du gouvernement établie par les Jésuites. » 258
- De Arce, martyrisé par les *Payaquas* (1717). — Lucas Cavallero, « parfait imitateur de saint François Xavier, » martyrisé par les *Puyocas* (1711). — Falconer, Jésuite anglais, établit une mission dans les Pampas. — Baraza, travaille vingt-sept ans parmi les *Noxos* accoutumés à chasser leurs semblables pour se nourrir; il baptise 110,000 païens. Martyrisé par les *Baures* (1702). — Prodigieuse civilisation accomplie d'un bout à l'autre du continent méridional. — Réflexion d'un auteur anglo-indien (1857). — Énumération de missionnaires, hommes de talent et de naissance illustre, la plupart morts martyrs. 262
- Résultats obtenus dans les missions du Paraguay. — Les vertus surnaturelles de cette grande société d'apôtres, signe de la présence immédiate et intime de Dieu. A ce moment, un peuple d'origine saxonne remplit l'air d'imprécations contre une religion sanctionnée par le Tout-Puissant à la face des Gentils. — Énumération saisissante par le contraste... Les missions du seizième siècle, protestation de Dieu contre le protestantisme. 264
- Qualités de M. Southey pour être notre timon, « le Paraguay, d'après lui, pure monstruosité de la superstition romaine. » — Son résumé des travaux des missionnaires avec leurs limites géographiques. Ses vœux en faveur des Jésuites : « S'ils n'avaient été interrompus, ils auraient complété la conversion et la civilisation des tribus indiennes et sauvé les colonies espagnoles. » — « Les Indiens des Réductions, peuple brave, industrieux, policé... » « Plus exempts du mal physique et moral qu'aucune autre population de la terre. » — Hommage de l'évêque de Buenos-Ayres à l'innocence des habitants des Réductions (1721). — Explication de cette innocence par M. Southey. 268

Les paul
Réduc
l'œuvr
— «
tuels.

Témol
Para
comm
jalous
ricains
contre

« La su
cathol
L'évêq
être la
des Pè
Les re
de la t
Foi ; t
repris

Contre-é
France
part re
auteurs
espagn
Christ.

Au Brésil
normal
nonces
du pom
indienn
Ruines
de faim
à croire
facile à

Loyauté d
protesta
Malédic

Pedro de A
— Domi

Les paulistes portugais et autres marchands d'esclaves enlèvent 1,500 Indiens dans les Réductions. — Les Pères Mansilla et Manceta les suivent. — Pendant deux siècles l'œuvre des missionnaires est soutenue par les souverains d'Espagne et de Portugal. — « Cent mille Indiens prêts à prendre les armes en faveur de leurs chefs spirituels. » « Les Jésuites envoyés en exil avec des traitements barbares. » . . . 270

Témoignages des écrivains protestants. — « Les Jésuites reviennent du Paraguay les mains vides. » — « Méchanceté stupide dans ses calomnies. » — « Jamais communauté plus inoffensive. » — « Son remarquable succès excita l'envie et la jalousie. » — « Renoncer au Paraguay, gigantesque abnégation. » — Écrivains américains unanimes. — Protestation des Indiens (1768). — On envoie des troupes contre eux. 273

« La suppression de l'Ordre, perte pour la littérature, grand mal pour le monde catholique, irréparable préjudice pour les tribus de l'Amérique du Sud. » — L'évêque de Buenos-Ayres, parlant des Indiens du Paraguay : « Ils forment peut-être la partie la plus précieuse du troupeau de Jésus-Christ. » — Après le départ des Pères Jésuites (1767), « la prospérité de ces célèbres communautés cessa. » — Les représentants de Pombal, Choiseul et Aranda « viennent purifier les Réductions de la tyrannie. » — Esclavage, ou fuite dans les bois. — Les tribus ont conservé la Foi ; témoignages nombreux de voyageurs modernes. — La nature semble avoir repris son aspect primitif. » 276

ÉTAT PRÉSENT DE L'AMÉRIQUE DU SUD

D'APRÈS UN MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE.

Contre-épreuve. — Appréciation d'un missionnaire apostolique arrivé du Brésil en France (juin 1864). — Avant 1767 trois millions d'Indiens christianisés. — Nullo part religion plus florissante. — Fureurs du philosophisme et du jansénisme sur les auteurs de tant de bien. — « L'expulsion des Jésuites de toutes les possessions espagnoles et portugaises, crime peut-être le plus affreux depuis la mort du Christ. » 279

Au Brésil et dans les fantômes de républiques espagnoles, ignorance, immoralité à l'état normal. — Clergé notoirement scandaleux. — Action des souverains pontifes, des nonces, des évêques, entravée par les *habitudes tyranniques* du josphisme et du pombalismo. — Liberté de l'Eglise, seul remède à tant de maux. — Les missions indiennes abandonnées ou laissées au zèle de quelque prêtre européen isolé. — Ruines majestueuses des Réductions. — Les Guaranis errants presque nus, mourants de faim. — Œuvre de la *civilisation moderne*. — Nul vrai progrès. Paresse difficile à croire, Guerres civiles perpétuelles. — Chez ces races, fusionnées, foi inébranlable, facile à raviver. — « 22,800,000 catholiques dans l'Amérique méridionale. » . . . 281

AMÉRIQUE DU NORD.

Loyauté des écrivains américains ; protestation contre les jalousies inapaisables des protestants anglais. — Hommages rendus à l'Eglise par la majorité des sectes. — Malédiction des évêques. 287

GUATEMALA.

Pedro de Alvarado, d'un zèle ardent, unit cette contrée à la couronne d'Espagne (1523). — Domingo de Betanzos, Dominicain, arrive de Mexico (1529) ; il fonde un monas-

tère. — Las Casas, Luis Cancer, Pedro de Angulo, Rodrigo de Ladrada, Dominicains célèbres (1532), apprennent, sous les yeux de l'évêque, aux naturels la doctrine chrétienne dans la langue quiché. — Important témoignage de M. Helps. — Aucun Espagnol n'ose approcher les Tuzulutlans. — Les Caciques observent les missionnaires. — Les chefs renversent leurs idoles. 285

« Succès de la mission. » — « Sentence d'excommunication majeure lancée par Paul III contre quiconque réduirait les Indiens en esclavage, ou les dépouillerait de leurs biens. » — Réception faite par Alvarado au Cacique converti de Tuzulutlan. — La prospérité de la province de Guatemala dure trois siècles. — Réflexion curieuse de M. Helps. Luis Cancer mis à mort par les Indiens de la Floride. — Trois provinces conquises à la religion et à la civilisation par les Dominicains. 288

Ministre protestant, après carrière désastreuse (1850) : « Le romanisme, plaie putrescente de l'Amérique centrale. » — Etat peu consolant de sa mission. — Maison des missionnaires convertie en asile d'aliénés. — Expulsion violente. — Au Guatemala : « Un juif un peu parent du diable ; un protestant un peu au-dessous d'un juif et plus dangereux. » — M. Crowe frappé de la piété à Guatemala. — « Le curé regardé par l'Indien comme conseiller, ami, père. » 290

MEXIQUE.

Le paganisme éteint au Mexique, triomphant dans l'Inde ; contraste entre une conquête catholique et une conquête protestante. — « En quarante années six mille monastères et six cents évêchés fondés en Amérique. » — Cortez, Alvarado, Sandoval, Pizarre, empruntent à la Foi toute leur force. — La soif de l'or, pas le seul mobile chez Cortez, « pénétré du redoutable avenir hors de l'Église. » — « Cortez ne perd jamais de vue la conversion des indigènes. » — Le premier, il demande des religieux à l'Espagne. — Arrivée des Franciscains : « Ces hommes envoyés par Dieu demandant le salut de vos âmes. » — Cortez plus soucieux du sang des autres que du sien propre. — Son indignation au sortir du sanctuaire où fument des cœurs d'hommes. — Vives démonstrations de joie à son retour. — La Foi donne de l'éclat à tous ses actes. 293

Alvarado, honoré de l'amitié du savant et saint évêque de Guatemala, Francisco de Maroquin. — Pizarre, soldat du Christ ; sa conduite dans l'île de Gorgone. — Mourant assassiné, il trace avec son sang le signe de la Croix qu'il baise avec repentir. — Comparer ces hommes avec les capitaines anglais. — Peu leur importe la gloire de Dieu ou les progrès de la Foi. — Christianisme reprouvé, comme « très-dangereuse innovation. » 295

Opposition faite aux missionnaires par d'abjects aventuriers et légistes avides. — Charles-Quint peu ému par les prétendus « empiétements de l'Église. » — Les auditeurs laïques supplient l'Empereur d'envoyer un plus grand nombre de religieux. — « Les tours avec soldats, cavernes de voleurs ; couvents avec des moines valent murailles et forteresses pour maintenir les Indiens. » — « Institutions pour les Indiens, avec trois ou quatre religieux dans chaque district. » — Décret : « Les Indiens envoyés dans les mines devront être accompagnés par des prêtres. » — Portrait de don Sébastien Ramirez, évêque du Mexique, par M. Helps ; ses vœux. 299

Franciscains et Dominicains célèbres. — Le Franciscain Martin de Valencia, chef de l'ordre au Mexique ; « ... enseigne aux jeunes Indiens à lire l'espagnol. » — Francisco de Soto, « piété remarquable. » — Toribio Motolina « baptise 400.000 Indiens. » — Pierre de Gand, frère lai de Flandre, fonde de vastes écoles, enseigne la peinture, la sculpture. — Domingo de Betanzos, évêque de Mexico, « principal Dominicain de la nouvelle Espagne. » — « Plus d'un million d'Indiens baptisés par les Franciscains seuls ; 500 temples détruits, 20.000 idoles mises en pièces ou brûlées ; à leur place des églises, oratoires, ermitages. » 302

Piété e
miss
bran

« Solid
nom
des
Mani
— C
tives
Mani
annon
Père

Missio
Innu
des p
cette
Le m
au m
vemb
Mome

« Dévou
laissés
les Pè
paraiss
leurs t
acheta
« Les
pres.

A la mis
levées
la Sor
la reli

Les Mexi
Mission
— Rap
provin
ques d
de Mis

Effets

très-in
la Calif
— Adm
compa
civile.
cruelle
« Massac
15 ma

Piété et docilité des enfants indiens. — Réflexions de M. Helps : « Le génie de ces grands missionnaires déployé en dehors de la *Réforme*. » — La foi du Mexicain restée inébranlable. — Témoignages de protestants anglais, américains, écossais. . . . 505

TEXAS.

« Solide témoignage du courage et du zèle des anciens Pères espagnols. » — « Grand nombre d'églises, d'aqueducs et autres travaux publics. » — « Politesse et dignité des Indiens. » — « Depuis la conquête (1853), ils se fondent graduellement. » — Manière de traiter les natifs du Texas. — Les prisonniers américains au Mexique. — Citations tirées de l'abbé Domenech. — Mgr Odin à Lyon (1845); perspectives offertes. — Mort de plusieurs missionnaires. — Privations de tout genre. — Manière de vivre dans le palais épiscopal à Galveston. — Un ministre protestant annonce à ses ouailles ses filles à marier. — Les Indiens maraudeurs. — Mort du Père Fitzgerald. 311

Mission de Brownsville — Partie du Texas confiée aux Pères Oblats de Marie Immaculée. — Entraves multipliées. — Les habitants de Brownsville avaient demandé des prêtres par spéculation. — Les Pères Soulerin et Telmon parviennent à s'attirer cette population désorganisée. — Consécration d'une belle église (juin 1859). — Le ministère au dehors; « une santé de fer » est de rigueur. — Nourriture offerte au missionnaire. — Genre de bateau à leur usage. — Lettre du père Clos (8 novembre 1853). — Curieux détails; péripéties, angoisses, la ville prise et reprise. — Moment de repos. 316

CALIFORNIE.

« Dévouement des Pères Franciscains. » — Les monuments agricoles, architecturaux laissés par les Jésuites. — Différents témoignages. — Vénération des Indiens pour les Pères. — Aveu de M. Forbes : « Nos missionnaires ne peuvent entrer en comparaison avec le Frère persévérant et bien discipliné. » Les protestants abandonnent leurs tentatives sur les natifs de Colombia. « On ne faisait de conversions qu'en les achetant. » — Influence des Padres sur les Indiens. — Témoignages américains... « Les Indiens convertis, généralement très-industrieux, très-instruits, très-propres. » 310

A la mission de Los Angeles « les Indiens, sans moyens d'existence; leurs terres enlevées... Efforts des Américains pour leur prompt extermination. » — « Indiens de la Sonora, premiers convertis des Jésuites. » — « Indiens Opaté, restés fidèles à la religion. » — Ce qu'ont fait dans ces pays les missionnaires catholiques. . . 321

Les Mexicains, à l'imitation de la politique européenne moderne, sécularisent toutes les Missions. — Retour à la barbarie; décadence immédiate de la prospérité matérielle. — Rapprochement avec l'Angleterre. — Gomez Farias (1853), ruine dans une seule province, 24 Missions, habitées par 23,000 Indiens. — Les Américains plus énergiques détruisent les indigènes. — Franciscains sans ressources dans un petit nombre de Missions. — « Les Indiens commencent à s'enivrer d'eau-de-vie. » . . . 323

Effets de la spoliation et de la conquête américaine. — Ouvrage très-important de M. Duffot de Mofras (1844). — Santa Anna dépouille l'évêque de la Californie (1842). — « Les Pères devenus impuissants pour protéger les Indiens. » — Administrateurs civils des Missions. — Mort et dénuement des Pères. — Statistique comparée de la Californie sous l'administration religieuse, et sous l'administration civile. — En huit ans, toute une province replongée dans la barbarie. — Politique cruelle et malthusienne. — Histoire du Paraguay sur une moindre échelle. . . . 326

« Massacre de Glenroe, dirigé par le général Kibbe et sa bande, » raconté par le *Times* (15 mars 1860). — « Quinze combats en 70 jours livrés aux Indiens. — 400 tués, »

600 prisonniers; les Américains trois hommes blessés, un tué. — L'Indien « amical et inoffensif » devenu cruel à l'exemple de l'homme blanc. — « Les ministres refusent tout rapport avec les indigènes. » — « Les Jésuites, jusqu'à la suppression de leur Ordre, ont fait plus que toutes les autres communions religieuses pour le Mexique et la Californie. » — Magnifique témoignage de M. Bartlett. — Les Pères de la Compagnie de Jésus, bannis du Piémont, reprennent leurs travaux apostoliques de Californie (1857). 330

ORÉGON.

Après l'annexion aux États-Unis, différentes sectes s'efforcent de prendre les devants. — Les premiers missionnaires refusent d'agir parmi les *Têtes-Plates*; leurs intentions; motifs de leur retraite. — « Pénible désappointement des méthodistes. 68 personnes soutenues par la Société. » « Leurs occupations séculières. » — Meurtre atroce commis par un membre de la congrégation... — « Les missionnaires s'attribuent un millier d'acres chacun. » — Contraste avec « plusieurs prêtres français. » — Les Sociétés de mission publient des rapports qu'elles savent mensongers. — M. Spalding sauvé par le Père Brouillet. — Description « des vèpres entendues dans ce site solitaire. » — Habitation de deux Pères Jésuites « parmi ces indiens Yakimah. » 336

Montagnes rocheuses — Le Père de Smet chez les *Têtes-Plates* (1841). — Les représentants de vingt-quatre tribus assistent à ses instructions. — Qualités, traits édifiants de ces sauvages. — Toute la nation des *Têtes-Plates* à la table sainte le jour de Noël (1843); morceaux de musique. — Description d'un souper. — Le Père de Smet dans la mission de Colombia. — Pendant un voyage de quarante-deux jours, il prêche et baptise. — La Croix plantée le long des rivages, sur un espace de 300 lieues. — Réflexions du Père de Smet à l'occasion de M. Parkers. 339

Il aborde les *Pieds-Noirs*, terribles maraudeurs. — Les Pères Verhaegen et Hæchen chez les *Potawatomies*; leurs pratiques religieuses. — Les missionnaires plus pauvres que les Indiens. — Insuccès des ministres protestants; interrogatoire de l'un d'eux. — Les *Winnebagoes* dépossédés; discours d'un chef: « L'arbre sans cesse transplanté doit bientôt périr. Pourquoi nous séduire avec votre eau de feu? » — Rapport très-remarquable du gouverneur Stephens: « Les *Têtes-Plates*, les meilleurs Indiens du territoire... l'œuvre accomplie par les missionnaires est réellement prodigieuse. » 344

COLOMBIE ANGLAISE.

Eloigner les indigènes, intention formelle des Anglais. — Les *Soughies*, habitants de Vancouver, « les plus dégradés de toute l'île par suite de leurs relations fréquentes avec les blancs. » — « Supériorité des *Cowichens*, convertis à la foi romaine. » — Tout un état-major de ministres protestants à Vancouver. Pas un mot de leurs disciples. — « Attachement des *Skaholets* à la religion. » — Réception « missionnaires visiteurs » décrite par le commandant Mayne. — Leurs souffrances. — Chants religieux des sauvages. 347

Onze prédicants, dont quatre wesleyens, un évêque anglican avec une église en fer (1860). « A Esquimaux, tous les Indiens suivent la mission romaine. » — Don de 525,000 francs offert par miss Burdett Coutts, insuffisant pour soutenir la mission. — « Pas ombre de succès. » — Le Père Demers assistant à une réunion de 1,500 sauvages. 349

Conversions nombreuses obtenues par les Pères Oblats, malgré le contact des blancs et les trafiquants de whisky. — Trait admirable d'un nouveau chrétien. — Consolations données aux missionnaires par les sauvages du Puget-Sound. — Leurs progrès dans l'agriculture. — Craintes pour l'avenir. — Voyage du Père Grandidier vers les

min
Dol
mil

« La S
les
terd
gag
dans
Les
—
glet
coup
prot
un a

Au mo
guer
Québ
des i
Répo
un r

Aperç
chez
gnific
Comp
amér
catho

Le Père
Moh
sauve
héroi
Les H
saint
Le Pè
Mohav

Les Père
les Ir
reaux
souffr
pour d
Grand n
Quest
ments.
confian
bréviai
Noë, «
la Foi
tant.

« Loi des
vince.
employ
sme

mines du *Caribou*; il neutralise l'effet du passage de l'évêque anglican au fort *Douglas*. — De bons Irlandais offrent au Père un peu de poudre d'or. — Quatre mille membres de la *Société de tempérance*. 335

LE CANADA.

« La Société française, pour le commerce du Canada, pourvoit aux intérêts religieux; les capitalistes de la Compagnie des Indes ne s'en inquiètent pas. » — Richelieu interdit l'admission des colons protestants comme préjudiciable aux sauvages; il s'engage à entretenir des missionnaires. — « Le but principal des établissements français dans le Canada était de propager la religion chrétienne. » — Premiers travaux. — Les *Hospitalières* dans la nouvelle France. — Arrivée des Ursulines à Québec (1639). — Sympathie des Indiens pour les Français. — Les émissaires protestants d'Angleterre et de Hollande. — Dans le *Sud*, les missionnaires catholiques accueillis à coup de massue et de flèches, *convertissent tout le continent*; dans le *Nord* les protestants trouvent des hôtes pleins de confiance et de simplicité; *ils font partout un désert*. 356

Au moyen de liqueurs fortes, tribus *non converties*, gagnées et excitées à faire la guerre aux tribus *chrétiennes*, alliées de la France. — Mgr de Laval, évêque de Québec; il défend de donner aux Indiens des liqueurs spiritueuses. — Reproches des indigènes aux Hollandais et aux Anglais: « Les Anglais sont nos corrupteurs. » Réponse des autorités. — Discours d'un chef indien sur la proposition d'admettre un ministre protestant. 359

Aperçu historique sur les missions du Canada. — Première mission chez les *Hurons*, commencée par « l'humble Franciscain » Le Caron (1615). — Magnifique témoignage de M. Bancroft en faveur de la France. — Quinze Pères de la Compagnie de Jésus entrent au Canada; leurs travaux (1636) décrits par les auteurs américains. — Les Pères Biart et Masse arrivés au Canada dès 1611. — « Le prêtre catholique a devancé les soldats et les marchands. » 363

Le Père Jogues, avec une troupe de Hurons néophytes, est attaqué par une bande de Mohawks; « il pouvait s'échapper; quand vit-on un missionnaire Jésuite chercher à sauver sa propre vie, lorsqu'il croit une âme en danger de se perdre? » — Martyre héroïque du guerrier Ahasistari. — Quatre ans de tortures infligées au Père Jogues. Les Hollandais payent sa rançon. — Avec ses mains mutilées, il obtient d'offrir le saint sacrifice. — Son retour en Amérique. — Son martyre (18 octobre 1646). — Le Père Antoine Daniel, au milieu d'un village huron, tombe entre les mains des Mohawks, son héroïsme, sa mort (14 juillet 1648). 365

Les Pères Jenn de Brébeuf et Gabrielle Lallemant (16 et 17 mars 1649) sont pris par les Iroquois, alliés des Anglais. — « Leur mort fait l'admiration de leurs bourreaux. » — Le Père Bressany, de sa main mutilée, dépeint ses tortures comme les souffrances d'un autre... « Montrez-nous vos blessures, elles nous parlent de Celui pour qui vous les avez reçues. » — Martyre du Père Garnier. 367

Grand nombre de Jésuites martyrs, cités par M. Bancroft. — Paroles du marquis de Quesneau au sujet du Père Picquet: « L'abbé Picquet vaut à lui seul plus de dix régiments. » Sénat reçoit le dernier soupir d'Artaguet. — « Lamberville gagne la confiance des Iroquois. — Maret chez les Potawattonies, « avec un crucifix et un bréviaire pour tout bagage. » — Multitude d'apôtres qui, à l'exemple d'Anne de Noé, « périssent dans les flots, meurent par la faim... » — Claude Allouez « porte la Foi chez plus de vingt nations différentes. » — Réflexions de l'auteur protestant. 369

« Loi des magistrats de New-York (1700) pour pendre tout prêtre papiste dans la province. » Instructions de lord Bellamont à l'égard de tous les Jésuites. — Mohicans employés par les Anglais pour traquer les missionnaires. — Destruction du christianisme; extermination des Indiens. — Appréciation de M. Talbot, ministre anglican

(1702). — Peinture d'un prédicant hollandais. — Les Indiens, réunis dans l'île de Mont-Réal, embrassent la foi catholique : « Toute l'île ressemble à une communauté religieuse. » — « Mariages entre les émigrants français et les filles des Illinois. » — « Huit mille Indiens des six nations, catholiques à la fin du dix-septième siècle. » — « Progrès des Iroquois, arrêtés par le voisinage des Anglais et des Hollandais. » 375

L'Angleterre rend impossible la conversion des Indiens. — Avenu à la chambre des lords. — Guerre à mort aux apôtres de l'Amérique. — Sainte iroquoise, morte en 1680. — Marguerite, autre Indienne massacrée par les païens de sa tribu. — « Les Trappistes français respectés au milieu des sauvages. » — Influence des missionnaires français dans l'Ouest. — Les tribus chrétiennes au secours de Dubuisson. 376

Conduite des Anglais. — Le vénérable Sébastien Rasles ; ses œuvres et ses succès le rendent odieux aux Anglais. — Mille livres sterling offertes pour la tête du missionnaire ! Les sauvages se refusent. — Une expédition conduite par Westbrook s'en empare. « Feu mis aux cabanes et à l'église. » Martyre de Rasles. — Cent huit ans après sa mort, le champ arrosé de son sang, acheté pour bâtir une église (1853). — Crucifix du martyr, porté par les Abénakis à Mgr Carroll, archevêque de Baltimore. — Fait d'un guerrier indien, arrêté dans une bataille par ses sympathies catholiques (1812-13). — Le célèbre abbé Picquet obligé de quitter le Canada après la mort de Montcalm et la prise de Québec (1760). — Chateaubriand rencontre un missionnaire de la Louisiane. 380

Témoignages des protestants sur l'état des indigènes. — Les Indiens catholiques au Canada, seuls chrétiens dignes de ce nom ; leurs apôtres toujours les mêmes. Preuves... — Tribus privées de prêtres depuis cinquante ans, encore catholiques... — « Rien à faire avec l'influence rivale des prêtres romains. » — Les Pères Jésuites rentrés au Canada (1842). — Les Indiens soi-disant protestants, « race très-inférieure. » 385

« Courage des Indiens changé en torpeur et en abrutissement. » — Résultats ruineux de l'éducation protestante. — Peter Jones, montré en Angleterre, devenu prédicant, ses rapports contredits... — Mackinaw, établissement protestant le plus vanté... « La chronique abuse du privilège. » — « Les Anglais et les Américains n'ont jamais réussi comme les Français. » — « Le Français traite avec le sauvage comme s'il était homme. » 386

Témoignages en faveur des missionnaires. — « Pas inférieurs en zèle et en ferveur aux premiers apôtres de ce continent. » — Avenu de M. Buckingham et de plusieurs autres. — M. Kohl (1860), sur les bords du lac Supérieur, exprime la plus vive admiration. — Il trouve asile dans la hutte d'un Père Jésuite « pendant la froide saison du *Christmas* ; » trois jours de marche entrepris pour une malade. — Autre trait de charité héroïque cité par M. Kohl. — La croix de la Traversée. 390

Description faite par un ministre anglican sur sa manière d'entrer en campagne. Son voyage. Sa double berline. — Ses collègues au Canada se moquent du baptême. — Divisions religieuses ; « sectes discordantes, incrédules. » — Chez les 952,734 catholiques dans la province inférieure du Canada, « Ordre, unité, discipline. » — Témoignage de lord Durham. — Avenu de M. Murray : « Introduction du catholicisme, le meilleur moyen de civiliser les Indiens. » 392

Les Canadiens français. — Résistance pendant plus de cent ans aux influences de l'erreur. — En une seule année, 15,000 catholiques déportés par le gouvernement anglais. — Ordonnances du 17 septembre 1764. — Province livrée à l'oppression. — Les habitants français de l'Acadie plus mal traités encore que ceux du Canada. — « Sous l'autorité de la France, grande famille ; mœurs d'une pureté sincère. » — Propriétés saisies, habitants bannis en masse. — Célèbre collège des Jésuites à Québec changé en caserne. — Loyauté des Canadiens envers leurs maîtres

étrang
de m
« Les Ca
de tén
— Le
voisin
cathol
grand
voir d
peuple

Compe
« Exce
de l'iv
de dég
que, p
deux t
— L'é
calcul
les col
physiq
le Can

Les sa
Ottaw
aux id
colonis
nés pa
mande

Terre-Ne
jusqu'a
— Les
— Au
Indien

Dans la p
seils de
de ce E
nasqua

Au Groen
gions p
« Exce
prophè
Utilité
sous fo

Faiblesse
fanatism
ancanti
l'Anglet
actuelle
Plus de

étrangers. Ce pays perdu pour l'Angleterre sans l'action du clergé catholique (1775); de même (1812).. 395

« Les Canadiens français conservent toutes les qualités sociales des Français. — Foule de témoignages en leur honneur. — Protestations de l'hérésie; elles se contredisent. — Les progrès matériels de cette province catholique comparés avec ceux de leurs voisins protestants. — Réponse à l'objection de l'infériorité matérielle des pays catholiques. — Comparaison avec l'Angleterre : « En aucune contrée, une aussi grande proportion d'habitants dans l'indigence et la misère. » — Opulence et pouvoir de l'Espagne lorsque les principes catholiques exerçaient de l'influence sur le peuple et sur ses gouvernants. 400

Comparaison entre le Canada, l'Écosse et l'Amérique. — Écosse : « Excessive incontinence de cette nation presbytérienne. » — « Immenses ravages de l'ivrognerie. » Déclin de l'influence religieuse. « Peuple enfoncé dans un abîme de dégradation et de misère. » — « Rationalisme et panthéisme. » — En Amérique, protestantisme non contenu. « Près des quatre cinquièmes des enfants et les deux tiers de la population mâle non baptisés. » Incrédulité, « effet du puritanisme. » — L'éducation protestante, malgré son universalité, « fait de misérables et froids calculateurs. » — « Éducation, scale utile et moralisante, donnée dans les écoles et les collèges catholiques. » — Avec les ministres protestants, émotions, excitations physiques, suivies d'impiété furieuse ou de froid désespoir. — Pas de motif pour le Canada de porter envie à l'Écosse ou à l'Amérique. 404

Les sauvages de l'île Manitoulin. — Établissements fondés pour les *Ojibwas* par le capitaine Anderson. Malgré les avantages donnés aux protestants et aux idolâtres, ils désertent. — Au village catholique, nullement aidés, les sauvages colonisent sous la direction de deux Pères Jésuites. — Hommage et assurances données par deux commissaires. — Connivence avec les marchands de whisky. — Demandes de cession (1861). — Ils sont déposcédés (1865). 406

TERRE NEUVE, LABRADOR, GROENLAND, LAPONIE.

Terre-Neuve, bon nombre d'anglicans se fait catholiques. — Depuis Rupert-Land, jusqu'au district de la Rivière Rouge, mésaventures des anglicans et des méthodistes. — Les sauvages préfèrent devenir catholiques. — Curieux regrets des protestants. — Au district de Mackenzie-River « les romanistes concentrent leurs efforts sur les Indiens; ils possèdent à un haut degré leurs sympathies. » 408

Dans la péninsule du *Labrador*, mille Nasquapees devenus catholiques, grâce aux conseils des Montagnais, disciples du Père Arnaud, Oblat de Marie-Immaculée. — Éloge de ce Père par un professeur protestant de Toronto (1863). — Discours d'un chef nasquapee. 410

Au *Groenland*, inscription runique trouvée en 1829. — Résultats obtenus dans ces régions par les prédicants luthériens indiqués par le docteur Rink, intendant danois : « Excès tumultueux, exaltation publique. » — Le jeune Gabriel se fait passer pour prophète; d'autres prétendent aux visions; une démence fébrile devient générale. Utilité des missionnaires mise en doute. — Chez les *Lapons*, « épidémie spirituelle sous forme de possessions évangéliques. » 415

ÉTATS-UNIS.

Faiblesse de l'élément surnaturel parmi les Américains. — Incrédulité prétentieuse; fanatisme sensuel. — « Paganisme presque éteint, parce que les païens presque anéantis. » — La destruction de l'homme rouge, l'institution de l'esclavage, legs de l'Angleterre. — Facilité à l'origine de se lier d'amitié avec les Indiens. — Condition actuelle des Indiens, résultat des procédés inaugurés il y a deux cents ans. — Plus de trace de bien des tribus. — Témoignage de M. de Tocqueville. 416

Les Pères pèlerins (puritains anglais). — Défenseurs des droits individuels; pas de tyrannie comparable. — Fuyant l'Angleterre pour « liberté de conscience; » ils la refusent à qui interprète un texte autrement qu'eux. — « Baptistes frappés de lourdes taxes, fouettés sans merci; quakers marqués d'un fer chaud, essorillés. — Les sorciers (noms de leurs adversaires) exécutés par troupes. — « Les Anglais bannissent les Jésuites sous peine de mort, nous pouvons bannir les quakers avec la même justice. » — Atrocités implacables racontées par Burke. — A Andover, un *chien*, accusé de sorcellerie, mis à mort. — « Mission établie par les Jésuites, dans l'État du Maine, entièrement détruite. » — Peu de la guerre dans l'Est. — « Mille livres données par chaque chevelure d'Indiens. » — 180,000 Indiens égorgés dans la baie de Massachusetts et le Connecticut par eux, « ministres de l'Évangile; » champions de la Réforme! 420

Cotton Mather, prophète et pontife, auteur d'un livre : *« L'efficacité de la prière, pour la destruction des Indiens. »* — Des ministres protestants versent le sang des païens, en demandant l'approbation du ciel. — Plus de huit cents Péquods tués ou pris dans une seule bataille; les épargnés, vendus comme esclaves. — Nouvelles sectes impérieuses; la constitution exclusive de la Nouvelle-Angleterre anéantie. — Le docteur Mather, *opinioniste*, se fait athée. La première église anglicane de Boston, premier temple socinien. — Les unitariens. — Progrès de l'incrédulité, du rationalisme. 425

Mission de l'Église anglicane. — Le changement de climat ne diminue pas la stérilité. — Ministres déserteurs — « La pire influence, celle du clergé... » — Troupeau digne des pasteurs; « l'écume de l'ancien comme du nouveau monde. » — L'Église d'Angleterre envoie au dix-septième et dix-huitième siècle des ministres peu propres à remplir leur office. — Réflexions de Berkley. — Théâtre de l'Église anglicane, entre l'embouchure de l'Hudson et du Potomac. — Tous les historiens d'accord sur les procédés anglais. — « Les Indiens, élevés dans les écoles au milieu des européens, deviennent les *plus scélérats et les plus paresseux de leur tribu.* » — Les derniers restes périssent avec Pokanoket. 428

Dans la *Floride*, par le zèle des Jésuites, Dominicains, Franciscains, les indigènes embrassent le christianisme; ils se groupent autour des postes espagnols. — Villes indiennes détruites, missionnaires massacrés; sauvages vendus et envoyés comme esclaves dans les Indes occidentales (1703). — La guerre de Floride pendant sept ans. — « L'Espagne, avant la cession (1763), avait fait des sauvages une race chrétienne. L'Angleterre en fait un fléau pour ses propres colons. » — Au *Maryland*, colonie catholique, sous un chef catholique, lord Baltimore; sa prospérité. — Le persécuté et le malheureux accourent. — Après lord Baltimore, Église anglicane établie par l'archevêque de Cantorbéry. — Les prélats demandent le privilège. — Peinture du clergé anglican. — « Tout acte extérieur de culte interdit aux catholiques. » — « La persécution ne diminue pas la foi des colons. » — De nos jours « les catholiques supérieurs en nombre à Baltimore... » 432

Virginie, domaine spécial de l'anglicanisme. — Le clergé. — « Pourquoi nous envoie-t-on ce qu'il y a de pire? » — « L'Église épiscopale devenue paresseuse et impure au delà de ses privilèges excessifs. » — « Les réformés tournent au paganisme. » — État de choses qui dure deux siècles. — « L'absence de dotation porte atteinte à l'importance morale! » — « Les Anglais chassent les indigènes; les Français faisaient alliance avec eux. » Vengeance terrible pour le vol d'une coupe. — Honoraires du clergé. — L'intraitable sévérité des lois de la reine Elisabeth remise en vigueur. — Signal de la révolution d'où sort l'*Union américaine*. — Le clergé épiscopalien combat contre les libertés de ses ouailles. — Eliot et Brainerd protestent contre l'oppression anglaise. — Leurs bonnes intentions inutiles envers les idolâtres. — « Jamais un Indien n'abandonne ses habitudes et ses mœurs sous l'influence du protestantisme. » — Haine des naturels pour le christianisme à raison de leurs rapports avec les ministres. — « L'opposition des papistes » entrave les missions protestantes. 437

PROCÉDÉS AMÉRICAINS.

Indiens de l'Amérique du Nord. — Tribus condamnées à une vie errante et vagabonde, moins *civilisées* qu'auparavant. — « Jamais dans une nation un développement si prodigieux, et une destruction aussi rapide. » — « Les blancs cherchent à empoisonner toutes les tribus indiennes... Introduction de la petite vérole... » Représailles. — « Extermination, *police expéditive*. » — Achats simulés. — « Les Américains acquièrent pour rien des provinces entières. » — Indigènes fraudés à merci; différents traits. — Les *Cricks* tués jusqu'au dernier par la force militaire! Manière de dépouiller les *Sénecas*. — La philanthropie du gouvernement, *plaisanterie dans la pratique*. — Dans le voisinage de la civilisation, « les hommes adonnés à l'ivresse, les femmes à la prostitution. » — Mépris et dégoût du sauvage pour ce qu'on lui dit être la religion chrétienne. 442

« Les Indiens sûrs de dépérir et de décroître en raison du nombre des prédicants venus chez eux. » — Différents traits. — Ne pas désespérer de la conversion par les seuls hommes qui peuvent l'obtenir. — Demandes fréquentes des Indiens pour obtenir des *robes-noires* sans femmes et sans enfants. — « Les prêtres catholiques seuls peuvent réussir dans ces missions. » — « Tâchez de vous procurer des Jésuites. » — Le protestantisme propage la corruption, la discorde et la mort. — Diminution de 74,000 indiens en sept ans! — « Rien de comparable dans le cours de l'histoire. » 445

Nègres dans l'Amérique du Nord. — La Hollande et l'Angleterre introduisent l'esclavage dans l'Amérique du Nord. — Elisabeth protège ce commerce (1567). — Un million et demi de noirs enlevés à l'Afrique de 1700 à 1750. — Réponse de lord Dartmouth. — Après avoir gagné 400 millions de dollars et avoir perdu les États-Unis, la positive Albion travaille à l'affranchissement des noirs. La traite des nègres, depuis 1808, rapporte quatre milliards de francs aux États appelés *libres*. — L'Église condamne le trafic de la chair humaine; avec elle le nègre trouve une liberté progressive. — L'homme de couleur plus charitablement traité dans les États à *esclaves* que dans les États *libres*. — Délibération de la ville de Canaan au sujet d'une école supérieure sans distinction de race. Le bâtiment est mis en ruine. 448

Le protestantisme, substitution de la matière à l'esprit, conséquent avec lui-même; « *incompatibilité du baptême avec l'état d'esclave*, admise. » — « Aucun soin de la conversion des esclaves. » — Quatre millions de nègres américains, à peu près dans le même état que leurs parents du Dahomay ou de l'Ashantee. — La promiscuité est préférée au mariage. Preuves. — Le dimanche, service particulier livré à des ministres d'un ordre inférieur; généralement méthodistes qui les surexcitent jusqu'à l'état convulsionnaire. — Specimen de prédication à l'usage des nègres: « Vos corps, vous le savez, ne vous appartiennent pas... » — But tout politique de madame Beecher-Stowe; son type, un rêve. — Trois catégories de nègres « aussi privés de lumière les uns que les autres. » 450

Nègres dans les îles. — « L'émancipation des nègres prononcée par l'Angleterre, prodigieuse folie morale, économique et politique. » Preuves. — « Cette race devenue libre, sans être formée à la Société dont elle n'accepte que les vices. » — Ruine et chaos à la Martinique. — Les nègres *exploités* par les ministres méthodistes. — « Les baptistes, fauteurs de discorde. Immoralité des ministres de l'Église établie. » — Le protestantisme échoue avec les nègres comme avec les Chinois et les Hindous. — Détails curieux pour une foule d'îles: *Saint-Thomas, Jamaïque, Barbadoes, Dominique, Bermudes*... — Les collèges et écoles établis consomment, mais ne produisent pas. — Les méthodistes battus par les baptistes: « Le baptême par immersion, du goût des nègres. » — Effets des célèbres prédications méthodistes de M. Cartwright... Espoir fondé pour les baptistes dans la publication étendue de la « *Trompette évangélique*. » 456

Nègres sous des maîtres catholiques. — « L'Église romaine, toujours protectrice et amie pour ces infortunés. » — « Dans l'Amérique du Sud, l'esclavage plutôt un mot qu'une réalité. » Preuves. — « Je voudrais trouver des figures aussi gaies parmi nos pauvres d'Angleterre... » — A Cuba, un excellent code réglemente l'esclavage. — « Les nègres de Cuba les plus heureux parmi les êtres de la création. » — « Ils ne sont pas chassés à coups de pied comme des chiens hors des cathédrales et des églises. 459

LA GUERRE ENTRE LES ÉTATS DU SUD ET LES ÉTATS DU NORD.

Valeur morale de la croisade du Nord contre le Sud. — Le Nord, depuis plus d'un demi-siècle, importe chaque année de 75 à 80,000 nègres aux États-Unis, à Cuba, Brésil, Porto-Rico, etc. — « Pour obtenir 1,000 nègres valides, nécessité d'en faire périr 1,450 environ. » Preuves. — Toute la population servile des États-Unis (quatre millions deux cent mille), appelée à la liberté par le président Lincoln. Effet de ce décret sur un demi-million de nègres placés sur les limites des états belligérants. — Correspondance du *Times* (1864). Extraits. « Acte barbare à l'égard des nègres, suicide insensé de la race noire. » 461

Ce que la liberté a fait pour les noirs. — Harangue du colonel Montgomery aux bataillons noirs. — « Ouvriers, on les paye en coups de pied, en malédictions. » — Milliers de fugitifs, d'affranchis avec leur famille dans la capitale. — « Ni place vacante, ni emploi, ni travail dont on les juge capables. » — *Philanthropie américaine*, mot vide de sens. — « Esclavage, formule heureuse destinée à capter les sympathies. » — « Le protestant de l'Union, juge du sens de la Bible, voit pour le noir l'interdiction de la société. 465

Les missionnaires et les Sœurs de charité pendant la guerre. — « Le fléau de la guerre fait ressortir l'héroïsme, ainsi que le courage des soldats catholiques. » — Extraits de lettres envoyées par des missionnaires Jésuites témoins ou acteurs. — « Réveil du sentiment religieux dans les troupes. » — « Quant aux protestants, la religion, dernière de leurs préoccupations. » — Les blessés protestants et catholiques gagnés par le dévouement des Sœurs. — Charité d'un soldat irlandais à la mort, pour un de ses camarades protestant près d'expirer. — Le salaire des aumôniers réduit, plusieurs ministres résignent leur emploi. — Retraites partielles données aux soldats. — « Un prêtre n'a pas la liberté d'être poltron. » 468

Cette guerre contribue à détruire nombre de préjugés... L'esclavage aura fini son temps. — Répugnance universelle à faire la moindre chose pour l'âme des noirs. — Trait, le jour du combat de Bull-Run au sujet du *signe* de passe. — Dans le Sud, la population autrefois hostile reçoit les enseignements de la religion. — Vénération pour les Sœurs de charité. Réponse du général Butler lors d'une enquête : « Quant aux aumôniers protestants, c'est une peste, on ferait bien de les renvoyer tous... envoyez-nous des prêtres catholiques. » — Missions et retraites fructueuses; 20,000 personnes entendues au saint tribunal, New-York (1865). — Dans l'armée du Nord, quatorze généraux catholiques, la plupart exemplaires. Conversion parmi les officiers de l'armée du Sud. — L'Église, dignement représentée en Amérique. Impulsion nouvelle en faveur du catholicisme. — L'Église bien près de triompher quand elle est libre. 471

Conclusion. — La vérité rendue tangible par l'histoire des missions américaines. — Dans le Sud, l'Église avec le bienveillant accord des autorités civiles, enfante des prodiges. — Dans le Nord les sectes sans rivaux ont produit l'extinction d'une race d'hommes et l'esclavage d'une autre. — Malgré l'ingratitude du sol. « La foi catholique romaine est le boucher de l'Amérique. » 475

CHAPITRE XI.

RÉSUMÉ.

Conclusions de l'enquête opérée sur tous les points du globe. — Parmi les missionnaires, les uns apôtres et martyrs, les autres touristes ou marchands. — *Vocation à l'apostolat*. — Vie de saint Paul. — Signes de vocation : travailler, souffrir, mourir. Ses fruits : se réjouir dans les peines et vaincre dans la mort. — L'histoire de la prédication évangélique chez les idolâtres, *martyrologe*. — Interroger les hommes auxquels ce sort glorieux est échü. 477

Vanité, convoitise, caprice, vocation des faux apôtres. — « L'ascétisme ne fait pas partie du système évangélique ! » Hommes, pères de famille, ou en instance pour le devenir. — Épreuve proposée par Élie aux prêtres de Baal. 479

CONTRASTE GÉNÉRAL.

Chine. — Vocation surnaturelle reconnue aux missionnaires catholiques ; chagrin et dégoût inspiré par les ministres. — Les Chinois appellent ces derniers : « diables prêché-mensonges. » — Cinq convertis appartiennent aux sectes ; un million à l'Église. — Qualités des Chinois catholiques. — Impression produite par l'héroïsme des nouveaux chrétiens. Chinois convertis au protestantisme, écume des ports de mer. — « Prédicants et catéchistes » employés par les ministres anglais ou américains, abrutis par l'opium. Leur manière d'apprécier le baptême. . . 482

Inde. — Vies des missionnaires rapprochées et comparées. — Sans les événements d'Europe « tout le pays eût été converti. » — Par les prédicants anglais, l'Hindou apprend à mépriser le christianisme. — « La morale relâchée des Hindous convertis au protestantisme blesse leurs concitoyens idolâtres. »

Ceylan. — Pendant trois cents ans, ces faibles asiatiques endurent toutes les épreuves imaginables. — Remplis de foi surnaturelle, les catholiques cingalais s'attirent les hommages de leurs ennemis. — Le protestantisme, après un demi-siècle d'efforts, a réuni une poignée de sectaires dégradés dont la fidélité n'est pas sûre pour vingt-quatre heures. 484

Antipodes. — L'Angleterre trouve trois nations prêtes à subir son influence. Deux sont détruites, la troisième à la veille de disparaître. — Cinq évêques anglicans à la Nouvelle-Zélande. — Multitude de prédicants de différentes sectes. Leurs travaux ont apporté le malheur à ces races autrefois nobles et vigoureuses. — Colons anglais « aucune qualité religieuse. » — Ardeur des ministres pour dépouiller les naturels, étonnement de les voir se neutraliser les uns les autres. — Obstacles opposés à l'action du missionnaire catholique : cité de confusion élevée avant la cité de Dieu. — Paroles du *Times* au sujet des ministres lors de la dernière insurrection : « De tous les imposteurs les missionnaires sont les pires » 487

Océanie. — Les sauvages, dépouillés de leurs vertus naturelles, ont en horreur une religion humaine imposée à prix d'or. — Les ministres, marchands et aventuriers bais par les barbares comme par les commerçants anglais et américains. — Résultats correspondant aux qualités des guides. — Héritage laissé par les ministres : « vices de la civilisation joints aux folies sauvages. » — Influence régénératrice de la France catholique à Tahiti. — Impudence démontrée des rapports adressés des îles Sandwich aux différentes Sociétés de mission. — « Étonnante dépopulation sans analogue. » — Les disciples des protestants les abandonnent par milliers pour devenir catholiques. — Les chefs des Sociétés suppriment des rapports, les passages trop favorables aux catholiques. 490

Afrique. — Au nord, la lumière reparait sur cette terre où enseigna saint Augustin. A l'orient, ouvriers apostoliques, en Egypte, Nubie, Abyssinie, bords du Nil-Blanc. — « Victimes de leurs austérités, » « ils laissent une mémoire vénérée parmi les païens. » — L'Afrique prise d'assaut de tous les côtés à la fois par les Congrégations religieuses. — Missions protestantes en Afrique, annales de faiblesse et de honte. « Leurs disciples se perfectionnent dans la scélératesse. » 402

Levant. — « Protection britannique ouvertement pratiquée. » — « L'inutilité absolue des agents ne peut être assez flétrie. » — Le protestantisme levantin, plaisante fable. — Les missionnaires américains « attirés par le confort et les agréments de la vie orientale. » — « Les convertis au protestantisme, les pires parmi les indigènes. » — « Par suite de la guerre aux États-Unis, besoin urgent d'être secouru. » — « Missions inutiles de l'Orient. » — Les missionnaires catholiques « sauvent des milliers d'âmes. » 404

Russie. — Les révélations du pape Bélustin s'appliquent aux sommités du clergé moscovite. — Séminaire de Saint-Alexandre Newsky, les professeurs, les élèves. Stérilité des missions russes, très-vraisemblable. — Moyens employés pour obtenir des conversions. — *Orthodoxie* dérisoire qui aboutit au caprice d'un empereur. — Composition du *Saint-Synode*. — Empire moscovite, épouvantail des nations timides.

Amérique. — Dans le *Sud*, l'Église, sans entraves, a montré son pouvoir; les gouvernants jaloux ne peuvent en effacer les traces. — Dans le *Nord*, la couleur de la peau, motif d'extermination et d'outrages. 496

LA CITÉ DE DIEU ET LA CITÉ DE CONFUSION.

Comment les païens ont jugé les sectes. — « Profondes divisions, première vérité révélée aux idolâtres. » D'après les *Chinois* « les Européens et les Américains qui leur envoient plus de vingt sectes différentes, doivent avoir autant de Christs que la Chine a de dieux. » — Unité inflexible des Chinois catholiques. — Étonnement des *Asiatiques* devant les implacables divisions des sectes. — A *Ceylan*, « le naturel effrayé par la variété du choix. » — « L'Église protestante, pas de chance, en concurrence avec l'Église romaine. » — A la *Nouvelle-Zélande*, division profonde des familles protestantes. — « Une ruche est bonne, mais beaucoup sont incommodes. » 490

Iles du Pacifique. — Estime accordée aux sectes suivant la richesse respective des ministres. — *Afrique.* « Les convertis des sectes adoptés réciproquement avec ardeur. » — *Syrie.* « Collisions entre ministres. » — En *Turquie*, « horribles schismes. » — *Arménie* : « Rivalité de sectes et d'intérêts. »

Russie. — « Seize millions de sujets russes ne professent pas la religion officielle. » Culte rendu par les populations à l'esprit du mal. — Réponses des chefs *Indiens d'Amérique* aux sollicitations des ministres; par exemple : « Chaque homme doit guider sa pirogue à sa manière. » « ... Jusqu'à ce qu'ils se soient entendus, j'attendrai. » — Des *Indiens catholiques*, de nations et de climats divers, adhèrent à une doctrine invariable. — D'après les protestants, l'unité, chimère; la vérité, changeante; progressive... — Protestantisme, négation de l'œuvre du Christ. — Question adressée par les païens : « Professez-vous une religion quelconque. » 504

RÉSULTATS DE L'ÉDUCATION CATHOLIQUE ET DE L'ÉDUCATION PROTESTANTE.

Coup d'œil sur l'éducation en Europe pendant le moyen âge; à l'époque dite *Renaissance*; dans les temps actuels. — Les Anglais entrés les derniers sur le terrain de l'éducation publique. — « Le paysan, proie du premier visionnaire venu... Pour les ouvriers, choses plus tristes encore. » — Condition morale de la Prusse, de la Hollande, Suède, Danemark. — Éloge des maîtres catholiques en *Chine*. — Les deux cents ministres obligés d'employer des Chinois. — « Les con-

naissances acquises par les convertis au protestantisme augmentent leur influence pour le mal. » 507

Aux *Indes*, « les élèves des Universités deviennent déistes. » — « Le naturel *éduqué*, hypocrite ou latitudinaire, avec le cœur d'un athée sous robe d'un idolâtre. » — *Ceylan*. « Les enfants élevés dans les écoles protestantes fréquentent les temples des idoles. » — Les élèves catholiques font honneur à leur croyance. — *Australie*. « Par l'éducation, les naturels devenus pires. » — Aux *Philippines*, « très-peu d'Indiens ne savent pas lire. » — Tribus barbares transformées par les missionnaires catholiques. — *Afrique*. Élèves des missionnaires protestants, « les plus paresseux et les plus méprisables de leur nation. » — *Syrie*. Les participants à l'instruction protestante, « derniers des hommes parmi les orientaux. » — « Écoles vides, sinon payées. » 500

En *Russie*, on n'est plus en Europe. — Ce qu'est le pape chargé d'enseigner l'Évangile à cinquante millions d'hommes. — La lecture, apprise pour alimenter les sectes. — Avant Alexandre I^{er}, on ne s'occupe que des classes nobles. — L'instruction, comme chez les Chinois, confirme et confère la noblesse. — Jusqu'au dix-huitième siècle, littérature russe, production des Ruthéno-Polonais. — Pour une population de 70 millions, six Universités confèrent le tchin (le rang). — En *Amérique*, les Indiens, après l'éducation protestante, « les plus scélérats et les plus paresseux de leur tribu. » — Uniformité dans les résultats désastreux de l'enseignement protestant ou schismatique. — En refusant aux prédicants de l'erreur tout don *surnaturel*, Dieu semble neutraliser leurs dons *naturels*. 515

CÉLIBAT ET MARIAGE.

D'ordinaire, sur le champ de bataille, les femmes et les enfants ne suivent pas les soldats. — Inconvénients des missionnaires mariés, reconnus par les auteurs protestants. — Dépense considérable et inutile exigée par ce système. — Le missionnaire « est divisé, désireux des choses de ce monde. » — « Souvent les femmes ruinent une mission. » — Célibat, mortification, confession, répugnent à la nature humaine; le plus court est de les condamner. — « Si le maître de la religion a une femme, le sauvage le met à son niveau. » Sans le célibat, succès du missionnaire pure chimère. — Grâce conférée au missionnaire catholique. 517

CONTRASTE DANS LES RÉSULTATS SOCIAUX.

Dans les premières luttes du christianisme la foi produit des martyrs, pas un seul assassin. — Dans les temps modernes, les naturels devenus catholiques croissent à l'ombre de la croix; ils se mêlent à leurs dominateurs. — Pas un seul exemple d'une conquête protestante non fatale aux aborigènes. — En *Chine*, adeptes du protestantisme, « hypocrites et escrocs. » *Inde*: « disciples, plus dépravés que les païens. » — *Australie, Victoria, Tasmanie*: indigènes anéantis. — Bientôt la Nouvelle-Zélande, « solitude souillée de sang. » — Même ruine aux îles du Pacifique, sous la domination anglaise ou américaine. — Avec l'influence catholique, progrès matériels et moraux en rapport avec la ferveur religieuse. 521

Afrique occidentale et méridionale: avec la domination protestante, naturels de plus en plus dépravés. — *Syrie, Arménie*: quelques pensionnés inutiles et sans mœurs, « les pires des Orientaux. » — « Supériorité incontestable » de ceux réconciliés avec l'Église.

Russie. — Des provinces entières, en Europe, unies depuis des siècles à l'empire, remplies de païens. — Tendance marquée du peuple vers le chamanisme. — Des tribus au Caucase abandonnent Photius pour Mahomet. — Missionnaires catholiques chassés. — « Influence démoralisante de l'Église russe. » — L'empire moscovite, empire du mensonge. — *Amérique*: sous domination catholique, pas une

tribu sauvage ne périt; sous domination protestante, pas une n'a survécu. — Avec les missionnaires catholiques, « résultats obtenus, *réellement prodigieux*. » — De quel côté Dieu se trouve-t-il? 525

L'ÉGLISE ET LES SECTES.

Véritables causes de la révolte au seizième siècle. — Un moment le protestantisme paraît l'emporter. — L'Église triomphe de l'hérésie dans ses retranchements et porte la foi à des mondes nouveaux. — Énumération des premières victoires de l'erreur; changées bientôt en défaites. — A part la Suède et l'Angleterre, partout décadence. — Explication dans les promesses du Verbe éternel. — Nombre prodigieux de nouveaux disciples à l'Orient et à l'Occident. — Les ennemis de l'Église ne peuvent faire un seul adepte dans le nouvel hémisphère, ni maintenir leurs conquêtes dans l'ancien. — Dès leurs premières années, lien rompu entre les sectes; elles ne voient pas se réaliser les promesses faites à leur origine. 531

Allemagne. — 58 églises protestantes indépendantes. Décadence de toute religion positive. — Dix-neuf professeurs en Allemagne regardés comme orthodoxes. — Aveux : l'Église, que le protestantisme prétendait réformer, préserve seule la société du chaos. — « Les États protestants d'Allemagne plus entravés qu'en plein moyen-âge. » — « Les princes protestants résolvent pour leurs sujets toutes les difficultés religieuses. » — La ville d'Oppenheim change dix fois de religion. — Église de sa façon imposée par un roi de Prusse (1834); il a recours à la force. — « Rome, pour les catholiques, protection contre l'arbitraire. » — « Rome, seule barrière respectée par le despotisme en Prusse. » 534

Suisse. — Depuis plus d'un siècle, Évangile rejeté. — Apostasie universelle; Genève; Vaud, Berne. Aveux. — Dégradation des pasteurs. — Population protestante, supérieure seulement d'un cinquième, à la population catholique (1860). — A Genève, saint François de Sales retrouve un successeur, Mgr Mermillod; les catholiques forment majorité. 536

France. — « A peine vingt pasteurs confessent les dogmes de la Trinité et de la Rédemption. » — Arrêter les progrès de l'incrédulité devient plus que jamais impossible. — « Exercice du culte, efforts sans succès. » — Citation de M. Guizot.

Hollande. — « Depuis la réforme, pas trente ans le même mode de religion. » — « 1,500 ministres sur 1,800 adhèrent au livre de Renan » (1864). Aveux. — Résurrection d'un peuple catholique. 538

Angleterre. — Quelques phénomènes dus à l'influence du protestantisme. — D'après un recensement officiel, « le paganisme l'emportera bientôt sur le christianisme. » — Existence animale des populations. — « Paganisme le plus grossier dans les basses classes, ses progrès parmi les plus hautes. » — « La moitié des habitants, dissidents, le reste accepte l'Église par pure indifférence. » Cette Église soumise à un tribunal laïque. — « Mille sectes bataillant dans une Église. » — Résultat des missions protestantes d'après le *Times* (1864). — « Une Église, dont les membres sont tellement pervers chez eux, doit-elle être établie ailleurs? » (*Times*, 1864). — Mall'cur de certains hommes qui, professant des idées plus hautes, se contentent d'une contrefaçon après avoir entrevu la véritable Église. — Le bien resté dans les comunions dissidentes, fruit des traditions catholiques. 544

Suède et Norvège. — Servage du clergé, extinction de la foi, immoralité profonde. — « La première idée de liberté religieuse entre à peine dans un esprit suédois. — Le *Lazarus*, espèce de méthodisme, introduit chez les paysans. — Norvège « indifférence générale à l'égard de la religion. »

Danemark et Islande. — « Servitude semblable à celle du chien, » parmi les habitants des campagnes. — « Dans les intelligences, sections opposées qui se haïssent. »

TABLE ANALYTIQUE.

655

sent. » — A l'occasion de la dernière guerre, bonne impression produite par les aumôniers et les Sœurs de différents Ordres. — Effets de la réforme en *Islande* : « son introduction partout accompagnée de sang. » — Opposition faite aux missionnaires catholiques (1864). 548

HYPOTHÈSE DE LA RÉFORME.

Selon les réformateurs; « Dieu s'est retiré de l'Église après la mort des apôtres, pour laisser la place à Satan; le millénisme diabolique. » Après le règne de Satan, Luther, Zwingli, Cranmer paraissent pour inaugurer une nouvelle *dispensation*; une *seconde révélation*; *rédemption plus parfaite*. — En présence des faits, *second* essai aussi infructueux que le premier. — Malgré la nouvelle *dispensation* du seizième siècle, la foi ancienne gagne, dans l'ancien monde et dans le nouveau, des victoires que la nouvelle ne peut obtenir. — La prétendue réforme anéantit l'Évangile dans un grand nombre de pays chrétiens, entrave ses progrès dans les pays idolâtres. 552

CONCLUSION.

L'histoire des trois derniers siècles, comme celle des précédents, démontre l'union intime de Dieu avec l'Église. — Chaque siècle apporte à la vérité un nouveau degré d'évidence. 556

TABLEAU GÉNÉRAL DES MISSIONS (1864). 605

PIN DE LA TABLE ANALYTIQUE DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

Page

—
—
—
—
—

ERRATA.

Page 56, ligne 42, après le patriarche catholique, lisez : *on adressa*.

- 215, — 10, au lieu de *Maranon*, lisez : Maranan.
- 222, — 15, au lieu de *Nègres*, lisez : Indiens.
- 252, — 24, au lieu de *neuf cent mille*, lisez : neuf mille.
- 518, — 2, au lieu de *pressentiment*, lisez : ressentiment.
- 556, — 15, au lieu de *Andrinople*, lisez : Philippolis (Tableau général).